



Théorie et pratique de l'énigme en Grèce ancienne

Aurélien Berra

► **To cite this version:**

Aurélien Berra. Théorie et pratique de l'énigme en Grèce ancienne. Études classiques. Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS), 2008. Français. <tel-00674183>

HAL Id: tel-00674183

<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00674183>

Submitted on 26 Feb 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES
École doctorale *Histoire et civilisations*
Centre Louis-Gernet de recherches comparées sur les sociétés anciennes

Aurélien BERRA

Théorie et pratique de l'énigme en Grèce ancienne

Thèse de doctorat préparée sous la direction de
Christian JACOB

Membres du jury

Pierre CHIRON

Professeur à l'université Paris XII-Val-de-Marne

Paul DEMONT

Professeur à l'université Paris IV-Sorbonne

Christian JACOB

Directeur de recherche au Centre national de la recherche scientifique
et directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales

Pierre JUDET DE LA COMBE

Directeur de recherche au Centre national de la recherche scientifique
et directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales

Jean LALLOT

Maître de conférences honoraire à l'École normale supérieure

Soutenance publique à Paris le vendredi 28 novembre 2008

SOMMAIRE

Conventions et abréviations	7
INTRODUCTION	
L'extension de la catégorie d'énigme	9
PREMIÈRE PARTIE	
Les noms de l'énigme	73
DEUXIÈME PARTIE	
Les définitions et les conceptions anciennes de l'énigme	347
TROISIÈME PARTIE	
La tradition des énigmes : Athénée et l' <i>Anthologie grecque</i>	513
CONCLUSION	731
Références bibliographiques	741
Table des matières	795

Mes remerciements vont en premier lieu à Christian JACOB, qui m'a prodigué avec patience ses conseils aussi bienveillants que stimulants, dans le labyrinthe de la rue Monsieur-le-Prince, puis dans la bibliothèque des *Mondes lettrés*. Ma reconnaissance est grande également envers Pierre CHIRON, dont le soutien constant m'a été précieux, à Créteil comme en d'autres lieux du monde universitaire.

J'ai plaisir à citer ici les collègues et amis, fréquentés notamment à Paris, à Créteil, à Caen et à Nanterre, qui ont eu la générosité de lire et de critiquer certaines parties de ce travail : Marcello CARASTRO, Charles DELATTRE, Alessandro GARCEA, Charles GUÉRIN, Nicole GUILLEUX, Jean LALLOT, Émeline MARQUIS, Michel PATILLON, Évelyne PRIOUX et Patrick TORT. Chacun d'eux sait ce que je lui dois.

Dominic GOODALL et Pascale HAAG, pour le sanskrit, Claire LE FEUVRE, pour le russe, et Enrico MAGNELLI, pour la littérature byzantine, m'ont fait bénéficier de leur science lorsque je les ai consultés.

Pascalinae, sine qua nescio quid.

Conventions et abréviations

Traductions

Les traductions citées sont les nôtres, sauf précision contraire.

Conventions de référence

La mention « voir » introduit les références bibliographiques. Dans le texte et dans les notes de bas de page, celles-ci sont données sous une forme abrégée au nom de l'auteur, composé en petites capitales, et à l'année de publication de l'ouvrage, éventuellement suivie de l'année de première publication, indiquée entre crochets droits. On consultera la liste finale des références pour obtenir les informations bibliographiques complètes. Pour les textes anciens, ce sont souvent les éditions de la Collection des universités de France que nous citons ; afin d'alléger les références, nous nous en tenons à la mention « CUF » lorsque nous ne faisons pas appel aux présentations ou aux commentaires des éditeurs.

L'indication « voir BENVENISTE 1966 [1954] » renvoie ainsi à l'article suivant, originellement publié en 1954 et repris dans un recueil en 1966 : Émile Benveniste, « Problèmes sémantiques de la reconstruction », dans *Problèmes de linguistique générale*, 1, Paris, Gallimard, 1966 [1954], p. 289-307.

La mention « cf. » introduit les références aux divisions du présent travail, conformément à la hiérarchie de nos titres intérieurs : parties principales (Introduction, I, II ou III) ; sous-parties, le cas échéant (A, B ou C) ; sections et sous-sections, désignées selon le système numérique international (1, 1.1, 1.1.1, 1.2, 1.2.1, 1.2.2, 2, etc.). Cependant, par souci d'économie, la séquence complète des titres n'apparaît que lorsque nous renvoyons à une portion du texte appartenant à une autre partie ou sous-partie ; à l'intérieur d'une même division de rang supérieur, c'est-à-dire dans le cas le plus fréquent, seuls les numéros de sections sont indiqués. Dans les sections les plus longues, nous utilisons ponctuellement les mentions « *supra* » et « *infra* ». La table des matières permettra au lecteur de s'orienter.

Par exemple, pour renvoyer à la section consacrée au mot *ἀντιγμα* (4.3.1) dans la sous-partie A de la première partie, nous utilisons les indications suivantes :

- « cf. I, A, 4.3.1 » depuis une autre partie de la thèse ;
- « cf. A, 4.3.1 » depuis l'autre sous-partie de la première partie ;
- « cf. 4.3.1 » depuis une autre section de la même sous-partie.

Abréviations

Nous désignons par des abréviations les ouvrages de référence suivants :

Grec ancien

BAILLY	BAILLY, CHANTRAINE, EGGER <i>et al.</i> 1997 [1963]
<i>DÉLG</i>	CHANTRAINE 1999 [1968]
<i>DGE</i>	ADRADOS 1980-
LSJ	LIDDELL, SCOTT, JONES <i>et al.</i> 1996 [1940]
<i>TLG</i>	<i>Thesaurus linguae graecae</i> , 1972-

Recueils de fragments grecs

<i>FGrHist</i>	JACOBY 1923-
Diels & Kranz	DIELS & KRANZ 1951-1952
<i>IEG</i>	WEST 1989 [1971]
<i>PCG</i>	KASSEL & AUSTIN 1983-
<i>SH</i>	LLOYD-JONES, PARSONS, NESSELRATH <i>et al.</i> 1983
<i>SVF</i>	ARNIM 1903-1924
<i>TGF</i>	NAUCK 1889
<i>TrGF</i>	SNELL, KANNICHT & RADT 1971-1985

Latin

<i>DÉLL</i>	ERNOUT & MEILLET 2001
GAFFIOT	GAFFIOT 2000
<i>OLD</i>	GLARE 2000 [1968-1982]
<i>TLL</i>	<i>Thesaurus linguae latinae</i> , Leipzig, Teubner, 1900-

Dictionnaire de l'Antiquité classique

<i>OCD</i>	HORNBLOWER & SPAWFORTH 1996
------------	-----------------------------

Dans la troisième partie, nous recourons pour désigner les mètres au système d'abréviations suivant, qui s'inspire des notations utilisées dans WEST 1982 :

<i>hex</i>	hexamètre dactylique
<i>élég.</i>	distique élégiaque
<i>2an</i>	dimètre anapestique
<i>3ia</i>	trimètre iambique
<i>3io</i>	trimètre ionique
<i>4tr</i>	tétramètre trochaïque

INTRODUCTION

L'extension de la catégorie d'énigme

A. Ouverture

Que veut-on dire lorsque l'on emploie le mot *énigme* ? Si l'on cherche à mettre en lumière les problèmes de divers ordres qu'implique l'étude du mot, de la notion et du phénomène, le recours aux clartés le plus souvent unilingues, nationales et synchroniques d'un dictionnaire est peu satisfaisant. Afin de circonscrire la réalité multiple de l'énigme, nous commencerons par observer des témoignages enracinés dans trois situations historiques et culturelles différentes.

1. L'énigme à l'âge des Lumières : l'origine des langues, les jeux ineptes et les progrès de la connaissance

L'article « Énigme » de l'*Encyclopédie*, dû à l'un des principaux artisans de l'ouvrage, Louis de Jaucourt, inscrit son objet dans une histoire clairement orientée¹. De la définition liminaire, on retiendra moins le détail que le dédoublement par lequel se met en place un cadre diachronique :

ENIGME, s. m. & plus souvent f. (*Littér. Poésie.*) C'étoit chez les anciens une sentence mystérieuse, une proposition qu'on donnoit à deviner, mais qu'on cachoit sous des termes obscurs, & le plus souvent contradictoires en apparence. L'*énigme* parmi les modernes, est un petit ouvrage ordinairement en vers, où sans nommer une chose, on la décrit par ses causes, ses effets & ses propriétés, mais sous des termes & des idées équivoques pour exciter l'esprit à la découvrir.

La première caractérisation, d'abord aussi vague que peut l'être l'adjectif « mystérieux », repose sur le paradoxe d'une intention expressive qui emprunte la voie de la dissimulation, mais n'indique guère quelle forme prenait cette intention. La seconde, en revanche, concerne explicitement une composition littéraire, dont les procédés sont exposés. Ces remarques formelles sont les informations attendues sous les rubriques « littérature » et « poésie » ; deux brefs paragraphes les développent ensuite, où l'on lit que « l'*énigme* est une suite de comparaisons », « plus difficile à deviner » lorsque sont employés « style figuré »,

1. JAUCOURT 1755b. Les textes cités sont ceux de la première édition, à quelques modifications typographiques près ; l'italique y distingue le mot vedette, usage que je respecte ici. Plaisamment surnommé « l'esclave de l'*Encyclopédie* », Louis de Jaucourt était l'un des principaux rédacteurs de cette somme philosophique : les données fournies par l'American and French Research on the Treasury of the French Language (université de Chicago et CNRS) permettent d'observer qu'il est officiellement l'auteur de plus de 17 000 articles (20 % du texte et presque la moitié des articles signés), soit trois fois plus que Diderot, qui est le second contributeur (www.lib.uchicago.edu/efts/ARTFL/projects/encyc/author.list.html). Les autres articles de l'ouvrage qui traitent ponctuellement de l'énigme, souvent écrits par Jaucourt, sont en conformité avec les idées de ce texte (voir notamment « Faux-brillant », « Mystique (sens) », « Parabole », « Problème », « Pythagorisme », « Symbole »).

métaphores et personnification. L'auteur ne cesse cependant de modaliser ces précisions (« ordinairement », « souvent », « quelquefois »), se dispense de références et ne donne aucune illustration de son propos. Si ce style appartient à une époque du discours savant, il sert aussi le projet du texte, dont la portée polémique se dévoile dans une inflexion abrupte :

Je ne m'arrêterai pas à rapporter les autres regles qu'on prescrit dans ce jeu littéraire, parce que mon dessein est bien moins d'engager les gens de Lettres à y donner leurs veilles, qu'à les détourner de semblables puérités. Qu'on ne dise point en faveur des *énigmes*, que leur invention est des plus anciennes, & que les rois d'Orient se sont fait très-long tems un honneur d'en composer & d'en résoudre : je répondrais que cette ancienneté même n'est ni à la gloire des *énigmes*, ni à celle des rois orientaux.

L'énigme est d'une futilité blâmable et ne convient qu'aux jeux de l'enfance. L'existence d'une longue tradition est si peu susceptible de justifier une telle occupation que l'encyclopédiste traitera seulement des deux moments annoncés. Mais avant de donner plus de substance au diptyque des anciens et des modernes, Jaucourt assigne à l'énigme sa genèse, qui est attenante à l'origine même du langage et dans laquelle les relations du savoir et du pouvoir jouent un rôle déterminant :

Dans la première origine des langues, les hommes furent obligés de joindre le langage d'action à celui des sons articulés, & de ne parler qu'avec des images sensibles. Les connoissances aujourd'hui les plus communes étoient si subtiles pour eux, qu'elles ne pouvoient se trouver à leur portée qu'autant qu'elles se rapprochoient des sens. Ensuite, quand on étudia les propriétés des êtres pour en tirer des allusions, on vit paroître les paraboles & les *énigmes*, qui devinrent d'autant plus à la mode, que les sages ou ceux qui se donnoient pour tels, crurent devoir cacher au vulgaire une partie de leurs connoissances. Par-là, le langage imaginé pour la clarté fut changé en mystères : le style dans lequel ces prétendus sages renfermoient leurs instructions, étoit obscur & énigmatique, peut-être par la difficulté de s'exprimer clairement ; peut-être aussi à dessein de rendre les connoissances d'autant plus estimables qu'elles seroient moins communes.

Cette esquisse proprement évolutionniste montre sans ambiguïté que ce qui débutait comme une simple synthèse d'érudition littéraire se relie en fait à l'un des grands thèmes de la pensée du XVIII^e siècle : l'origine du langage² et les modalités de son développement. Dans la version sommaire qu'en propose l'auteur, l'énigme est convoquée en sa qualité de parole obscure. Son apparition est présentée comme un mouvement naturel, sinon nécessaire, en ce qu'elle découle de la dimension symbolique du langage humain³. Par les progrès de

2. Le refus de ce type de spéculations est au fondement de la linguistique moderne, selon les célèbres « Statuts de 1866 » de la Société linguistique de Paris : « Article 2. — La Société n'admet aucune communication concernant, soit l'origine du langage, soit la création d'une langue universelle. »

3. Au début de l'article « Symbole », Jaucourt présente l'énigme, d'une façon traditionnelle, comme une sorte de symbole. Si le mot n'apparaît pas ici, il est en revanche central dans l'article « Écriture », qui expose plus en longueur les mêmes vues sur l'ambivalence de la communication, dans des formulations parfois identiques (JAUCOURT 1755a). L'auteur y souligne que le développement du langage et celui de l'écriture sont parallèles (« Au reste le langage a suivi les mêmes révolutions & le même sort que l'*écriture* », déclare-t-il dans le paragraphe final, qui s'achève par la liste instructive des renvois : « Voyez Langage, Figure, Apologue, Parabole, Enigme, Métaphore »). L'ensemble du raisonnement s'appuie sur l'histoire supposée des hiéroglyphes,

l'abstraction dans les langues, l'entendement s'affranchit plus nettement du monde sensible. Grâce aux « allusions » fondées sur des connaissances bien établies, l'analyse des « êtres » devait permettre un discours sur le monde *in absentia*, sans qu'il soit toujours besoin de montrer les objets ou de s'adresser à l'imagination. Or, dans le même temps, cette amélioration des capacités expressives du langage se renverse en son double négatif, car ces facultés sont accaparées par une élite, selon une logique de la distinction qui est évoquée ici sous la forme relativement bénigne de la mode et sous celle, de plus grande portée, du savoir exclusif. L'obscurité est alors délibérée et opère la confiscation de l'instrument collectif des lumières naissantes. Le langage, perfectionné en vue d'une communication efficace et transparente, se transforme en un moyen de mystification. Il devient tel qu'on le connaît par les discours des faux sages anciens, « obscur et énigmatique ».

Encore faut-il remarquer que Jaucourt ne tranche jamais nettement la concurrence des deux séries de causes qu'il fait intervenir dans l'émergence du « style » symbolique. D'une part, l'idée d'une évolution naturelle et graduelle fait penser qu'il s'agit d'un processus indépendant de ses usages sociaux ; il est possible, en ce cas, de soutenir la conception primitiviste selon laquelle les esprits les plus agiles des temps originels n'étaient encore capables, par défaut, que d'une expression obscure. D'autre part, l'hypothèse d'une perversion ancienne, et donc d'un hermétisme institué, est récurrente : en cachant au peuple certaines connaissances, les détenteurs de ce savoir réservé en augmentent la valeur et affermissent leur propre statut, car le « voile mystérieux » magnifie autant qu'il dissimule⁴.

pour la connaissance desquels les textes de Clément d'Alexandrie et de Jamblique sur l'écriture égyptienne, notamment sur l'écriture dite « symbolique », étaient les principales références préchampionnières. De l'évolution de leur usage, Jaucourt tire une conception générale. Voici comment il résume son propos : « On voit par ces détails comment il est arrivé que ce qui devoit son origine à la nécessité, a été dans la suite du tems employé au secret, & enfin cultivé pour l'ornement. Mais par un effet de la vicissitude continuelle des choses, ces mêmes figures qui avoient d'abord été inventées pour la clarté, & puis converties en mysteres, ont repris à la longue leur premier usage. » En effet, en Grèce et à Rome « le simple peuple » aurait couramment et sans difficulté utilisé les symboles, conformément à leur « premier usage ». Cependant, ce maniement dialectique de la clarté et de l'obscurité n'est pas universel, et l'oubli du sens second dont est victime pour sa part le peuple égyptien a valeur de paradigme : « N'allant pas plus loin que la figure symbolique, il en manqua le sens & la signification. Il prit cet homme habillé en roi, pour un homme qui gouvernoit le ciel, ou regnoit dans le Soleil ; & les animaux figuratifs, pour des animaux réels. Voilà en partie l'origine de l'idolatrie, des erreurs, & des superstitions des Egyptiens, qui se transmirent à tous les peuples de la terre. » (Sur ces sujets, la source explicite de Jaucourt est William Warburton ; voir WARBURTON 1977 [1744].) On comprend ainsi de quelle façon l'article « Énigme » précise une modalité décisive de ce schéma généalogique. Moyen du « secret » et de l'imposture entre les mains d'hommes habiles à manipuler les foules profanes, l'énigme a également partie liée avec le fonctionnement normal d'un système symbolique tel que celui des hiéroglyphes, qui est une source de fléaux intellectuels et sociaux lorsque sa finalité de communication vient à se perdre.

4. « Le voile mystérieux de cette sorte de sagesse la rendit, comme il arrivera toujours, le plus estimé de tous les talents », remarque l'auteur au sujet d'un passage où « le psalmiste » cherche à « exciter fortement l'attention » en annonçant la résolution d'une énigme.

L'usage énigmatique du langage appartient pour Jaucourt, en tout état de cause, aux commencements mêmes de l'humanité.

L'époque suivante est celle des « rois orientaux ». Ce sont ceux de la Bible, que l'on voit « mettre leur gloire dans les *propositions obscures*, & se faire un mérite de composer & de résoudre des *énigmes* » ; leur sagesse résidait apparemment dans cette capacité. Jaucourt en prend deux témoignages scripturaires, ceux de Salomon et de Daniel, entre lesquels est rapporté l'unique spécimen que contienne l'article, la célèbre énigme posée par Samson aux Philistins⁵. Les « anciens » du partage temporel initial n'étaient donc pas les Grecs⁶, mais les hommes illustres du « Texte sacré », dont le lecteur doit conclure qu'ils étaient des sages fort peu avisés.

En mentionnant, à la suite de cette section biblique qui représente environ la moitié de l'article, le rôle probable des hiéroglyphes dans la « vogue » des énigmes, Jaucourt met fin à la première époque de son tableau et affirme que « quand on vint à oublier la signification des hiéroglyphes [*sic*], on perdit peu-à-peu, quoique très-lentement, l'usage des *énigmes* ». Après de longs siècles dont rien n'est dit, débute alors la seconde période où elles font florès, chez les Modernes :

Enfin elles reparurent, lorsqu'on devoit le moins s'y attendre ; je veux dire, dans le xvij. siècle : & ce n'est pas, ce me semble, par cet endroit qu'il mérite le plus qu'on le vante. Il est vrai qu'on habilla pour lors en Europe les *énigmes* avec plus d'art, de finesse & de goût, qu'elles ne l'avoient été dans l'Asie : on les soûmit, comme tous les autres poèmes, à des lois & à des regles étroites, dont le pere Menestrier même a publié un traité particulier. Mais quelque décoration qu'on ait donnée aux *énigmes*, elles ne seront presque jamais que de folles dépenses d'esprit, des jeux de mots, des écarts dans le langage & dans les idées.

Les gens de lettres un peu distingués du siècle passé, qui ont eu la foiblesse de donner dans cette mode, & de se laisser entraîner au torrent, seroient bien honteux aujourd'hui de lire leurs noms dans la liste de toutes sortes de gens oisifs, & de voir qu'un tems a été qu'ils se faisoient un honneur de deviner des *énigmes* ; & plus encore d'annoncer à la France, qu'ils avoient eu assez d'esprit pour exprimer, sous un certain verbiage, sous un jargon mystérieux & des termes équivoques, une flûte, une fleche, un éventail, une horloge.

La verve dénonciatrice a cette fois pour cible les beaux esprits et les salons lettrés du XVII^e siècle. Dans ces cercles, on cultivait les genres que dictait la « mode », cette tendance déraisonnable où l'esprit se fourvoie et crée des valeurs éphémères. Jaucourt a beau jeu de réduire les énigmes mondaines aux petits objets qu'elles revêtent de trop grands mots. Il

5. Cf. B, 1.

6. Il est remarquable que Jaucourt ne consacre pas une seule ligne à la Grèce et néglige les figures de la Sphinx et d'Œdipe, qui connaissent pourtant un succès emblématique constant. Athanasius Kircher, par exemple, avait pris au siècle précédent un parti inverse dans la construction de son ample panorama symbolique, puisque l'*Œdipus aegyptiacus* emprunte à la scène thébaine jusqu'à la matière de son titre et de son célèbre frontispice (KIRCHER 1652-1654). Le chapitre IV de cet ouvrage aborde l'énigme sous l'intitulé multiple « *De aenigmate, scirpo, gripho, logogripho* ».

reconnaît certes à ces productions un haut degré d'élaboration, voire de codification, et cite en passant le savant jésuite Ménestrier⁷. Les littérateurs oisifs sont néanmoins rejetés dans l'anonymat. Sans doute était-il inutile, aux yeux de l'auteur, d'entretenir si peu que ce soit la célébrité usurpée de ceux d'entre eux que les contemporains pouvaient encore connaître⁸. Surtout, ils ont collectivement servi la résurgence d'une pratique attentatoire à la raison et, partant, indigne de leur époque. Le point de vue de l'encyclopédiste est sans conteste celui d'une morale de l'intelligence. Le lecteur finit par recevoir la confirmation expresse de ce que les modernes mondains ne doivent pas être le point final de cette histoire de l'énigme. Son troisième volet est celui des progrès de la raison scientifique, c'est-à-dire le présent de la modernité véritable, qu'il évoque en conclusion :

Mais il faut bien se garder de confondre de telles inepties, avec les *énigmes* d'un autre genre ; j'entends ces fameux problèmes de la Géométrie transcendante, qui, sur la fin du même siècle, exercèrent des génies d'un ordre supérieur. La solution de ces dernières sortes d'*énigmes* peut avoir de grands usages ; elle demande du moins beaucoup de sagacité, & prouve qu'on s'est rendu familière la connoissance de cette Géométrie sublime, dont Newton a la gloire d'être le premier inventeur.

Cette forme nouvelle de l'énigme est potentiellement utile à l'humanité entière et, plus modestement, contribue à l'exercice de l'entendement. Ainsi, ce que le parti des Lumières, par la voix de Jaucourt, peut sauver de l'énigme, ce sont les efforts intellectuels qu'elle exige⁹. Dans cette révélation finale du chemin que le lecteur peut emprunter, une fois tournée la page du frivole XVII^e siècle, l'auteur ne revient pourtant pas sur sa condamnation des détours et des détournements du langage. Il faut fuir l'obscurité artificielle, qui est soit

7. Si Claude-François Ménestrier s'est effectivement penché sur les énigmes anciennes et modernes, l'ouvrage auquel il est fait allusion ici a une portée bien plus grande. Comme l'annonce sa page de titre, *La Philosophie des images énigmatiques* (1694) traite des « énigmes, hiéroglyphiques, oracles, prophéties, sorts, divinations, loteries, talismans, songes, centuries de Nostradamus » et de « la baguette ». Elle constitue la seconde partie d'une entreprise commencée avec *La Philosophie des images emblématiques*, qui étudiait diverses formes symboliques non nécessairement linguistiques (« blason, devise, emblème, carrousel, ballets, représentations en musique, décorations funèbres, et autres spectacles »), si bien que l'on peut parler d'un projet sémiotique autant qu'historique. Voir les commentaires de CHARLES 1981 et les références à Ménestrier dans la synthèse de VUILLEUMIER-LAURENS 2000.

8. Un nom suffirait, celui de l'abbé Charles Cotin, qui fut, une quinzaine d'années avant de devenir membre de l'Académie française, l'initiateur de la vogue des sonnets énigmatiques. Cotin est à présent surtout connu comme la clef du personnage moliéresque de Trissotin dans *Les Femmes savantes* (1672). Mais l'un des ses premiers titres de gloire fut de réussir (à l'Hôtel de Rambouillet, le 18 février 1638) à détrôner par ses énigmes les rondeaux, dont le père en société était le représentant le plus célèbre de l'esthétique galante, Vincent Voiture. La même année, l'auteur a publié un recueil de ses compositions (COTIN 1638), accompagnées d'un bref « Discours sur les énigmes » qui propose des réflexions parmi les plus remarquables de l'époque. Voir l'édition de F. Vuilleumier-Laurens (COTIN 2003 [1638]).

9. Elle « n'a d'autre mérite au fond que celui de la difficulté vaincue », comme on le lit dans l'*Encyclopédie* à propos du « double canon renversé », « genre de production auquel on peut comparer celui des *Bouts-rimés*, des *Enigmes*, des *Acrostiches*, & des *Logogripes* en poésie » (« Musique », planche VIII).

l'instrument d'une domination perverse, soit un jeu qui distrait l'humanité de sa vocation rationnelle.

2. L'énigme moderne : langage et expression

Selon l'une des dernières propositions du *Tractatus logico-philosophicus* de Ludwig Wittgenstein (1921), « l'énigme, cela n'existe pas » (6.5). Malgré la complexité de l'œuvre et sa rédaction *more mathematico*¹⁰, on peut s'efforcer de déterminer la signification de cette sentence, en se souvenant de la manière dont l'auteur lui-même résume son propos : « tout ce qui proprement peut être dit peut être dit clairement, et sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence¹¹ ». La seconde partie de cette phrase est aussi l'ultime proposition du *Tractatus* (7). On y lit la conséquence rigoureuse du dessein d'assigner au langage ses limites, que l'usage courant mais aussi l'usage philosophique outrepassent sans cesse, souvent à leur insu. Par delà ces bornes se trouve l'« indicible », que le philosophe nomme également à la fin de l'ouvrage « le Mystique » (6.522, notamment)¹². Quant à l'affirmation que toute expression véritable est claire, elle semble suffire à justifier la négation de l'énigme, forme exemplaire de l'obscurité volontaire. Remarquons toutefois que nous n'avons pas affaire ici à une prise de position à l'égard d'un fait (qui serait semblable à celle de Jaucourt : certains discours sont énigmatiques, or il faut bannir les énigmes), mais qu'il s'agit d'une assertion théorique. L'existence de ce que l'on nomme « énigme » est déclarée impossible.

La proposition possède au sein du système le rang de commentaire. L'auteur insiste sur le substantif et son article défini dans les versions allemande et anglaise d'origine : « Das Rätsel gibt es nicht », « The riddle does not exist. » Cette mise en relief marque probablement l'introduction d'un terme non technique, choisi pour sa connotation. L'ensemble de la section finale¹³ vise, du reste, à relier les démonstrations logiques aux questions habituellement traitées par la philosophie, notamment sous les catégories de l'éthique et de la métaphysique. À des fins d'explicitation, l'auteur fait intervenir une notion commune et vague, dont les

10. La proposition 1 est expliquée ou commentée par la proposition 1.1, qui l'est à son tour par les propositions 1.11, 1.12 et 1.13, etc.

11. WITTGENSTEIN 1993 [1921], « Avant-propos », p. 31. Il arrive que la proposition 6.5 soit citée pour son emploi du mot « énigme », mais l'absence de commentaire redouble alors l'obscurité de l'aphorisme. E. Cook insère ainsi ce texte, entre parenthèses, dans l'exégèse d'un poème publié en 1962 par J. Hollander (COOK 2006, p. 118).

12. Dans le texte de Wittgenstein, « le Supérieur » et « Dieu » (6.432) sont liés à cet « inexprimable », que P. Hadot rapproche du « principe inconnaissable » du mysticisme néoplatonicien (HADOT 2004 [1959-1962], en particulier p. 23-25). Si l'on voulait approfondir cette comparaison, on pourrait ajouter que la catégorie d'énigme est très fréquemment utilisée dans la théologie négative antique.

13. Des propositions 6 à 6.54, la proposition 7 étant une conclusion isolée, que tout l'ouvrage prépare ou commente.

premières occurrences se référaient à « l'immortalité de l'âme humaine », dans une proposition peu antérieure où l'auteur indiquait que ce genre d'énigmes est radicalement indépendant de la connaissance permise par la résolution des problèmes scientifiques¹⁴. Ce contraste entre des énigmes d'ordre métaphysique et le mécanisme de la connaissance mathématisée du monde est le seul élément de définition dont dispose le lecteur avant le contexte immédiat de la proposition qui nous intéresse :

6.5 — D'une réponse qu'on ne peut formuler, on ne peut non plus formuler la question.

L'énigme, cela n'existe pas.

Si une question peut de quelque manière être posée, elle peut aussi recevoir une réponse¹⁵.

La structure binaire de l'énigme est ici sa caractéristique pertinente. La conjonction d'une question et d'une réponse supposée adéquate s'y réalise cependant d'une manière spéciale, puisque la relation de ces deux énoncés complémentaires est problématique ; la solution de cette discontinuité incombe à qui n'a pas formulé la question, n'est pas consulté sur un savoir qu'il est censé détenir et se trouve donc réduit à des conjectures.

Wittgenstein soutient au contraire que, d'une manière générale, le lien entre une question et sa réponse est nécessaire. Il entend bien parler d'*énoncés* formulés dans un langage, et non de *faits* inconnus et mystérieux, comme dans le cas précédent. Que la séquence soit de nature monologique, tel le raisonnement solitaire, ou dialogique, insérée dans un échange discursif, n'importe pas ici. La considération essentielle est que les expressions « être dit » et « formuler » doivent se prendre en un sens restreint et exigeant. Une fois mises au jour les règles de l'usage correct du langage, qui sont celles de la logique, il n'y a plus de place en effet pour l'incertitude, même éphémère, qui est le ressort de l'énigme. Quelle que soit la complication d'une proposition, ou bien elle est vraie et se laisse réduire à une tautologie, ou bien elle est dénuée de signification et n'a pas été « proprement » dite. De même, l'argumentation qui va de la question à la réponse se présente comme un fil ininterrompu, une démonstration qui ne peut comporter aucune surprise, hormis la découverte du non-sens que suscite une question mal posée. Instrument de « clarification », la logique (ou la philosophie telle qu'elle devrait être) ne connaît pas la fascination de la question apparemment insoluble. Elle ne peut pas rencontrer l'énigmatique dans le domaine où s'exerce la puissance du

14. Proposition 6.4312 : « [...] Car quelle énigme se trouvera résolue du fait de mon éternelle survie ? Cette vie éternelle n'est-elle pas aussi énigmatique que la vie présente ? La solution de l'énigme de la vie dans le temps et dans l'espace se trouve *en dehors* de l'espace et du temps. (Ce n'est pas la solution des problèmes de la science de la nature qui est ici requise.) »

15. La traduction citée a été légèrement modifiée, car elle effaçait l'article défini (« Il n'y a pas d'*énigme* »).

langage et de l'entendement. Or, au delà de ces limites, aucune résolution n'est possible puisque le problème même ne saurait être formulé¹⁶.

Dans ce texte, où elle ne fait évidemment pas l'objet d'un traitement suivi, l'énigme constitue l'exemple-type de la difficulté que l'esprit ne parvient pas à résoudre. Aussi est-elle située en dehors du champ de la connaissance méthodique.

L'intérêt particulier du passage du *Tractatus* dans ces remarques exploratoires est qu'il se rattache à des préoccupations de deux ordres généralement distincts. Chez Wittgenstein, la notion courante d'énigme est scindée en deux : s'il existe bien pour lui une réalité dont la connaissance est radicalement inaccessible à la pensée articulée, et à laquelle le nom d'énigme convient aussi bien et aussi mal qu'un autre, il nie qu'un quelconque artefact langagier puisse participer de cette réalité. On observe donc, d'une part, le souci épistémologique d'une maîtrise de l'expression, qui présente une certaine analogie avec le rationalisme prôné par Jaucourt ; d'autre part, la démarcation, sinon l'appréhension, d'un je-ne-sais-quoi qui excède la compréhension et défie la nomination. Dans l'un et l'autre cas, la question centrale est celle du fonctionnement et des limites du langage. La prédominance de cette question est sans doute l'une des caractéristiques du XX^e siècle.

Le philosophe Charles Taylor a proposé de lire l'histoire des théories du langage comme l'alternance de deux types de conceptions¹⁷. Dans les théories de la désignation (« *designative theories*¹⁸ », le sens n'a rien de problématique et naît de la corrélation des mots, simples signes efficaces, avec les événements ou les états de faits qu'ils indiquent. Dans les théories expressives (« *expressive theories* »), le sens véhiculé par le langage n'est pas tout à fait indépendant de son médium et sa manifestation dans les mots leur confère un certain mystère. Les deux époques qu'il est le plus aisé d'articuler sous ce rapport sont aussi les plus

16. Proposition 4.112 : « Le but de la philosophie est la clarification logique des pensées [...] » Proposition 6.1261 : « En logique, procédure et résultat sont équivalents. (D'où l'absence de surprises.) » Proposition 6.1262 : « La démonstration en logique n'est qu'un auxiliaire mécanique pour reconnaître plus aisément une tautologie, quand elle est compliquée. » Proposition 6.53 : « La méthode correcte en philosophie consisterait proprement en ceci : ne rien dire que ce qui se laisse dire, à savoir les propositions de la science de la nature — quelque chose qui, par conséquent, n'a rien à faire avec la philosophie —, puis, quand quelqu'un d'autre voudrait dire quelque chose de métaphysique, lui démontrer toujours qu'il a omis de donner, dans ses propositions, une signification à certains signes [...]. » Cette dernière citation nous rappelle que le langage naturel, en proie à l'inexactitude et aux paralogismes, doit être sans cesse contrôlé, tout comme le langage artificiel de la logique. On sait que les réflexions sur le langage ordinaire occuperont sans cesse davantage Wittgenstein ; ses *Investigations philosophiques* incluent d'ailleurs dans une liste de « jeux de langage » l'activité de « deviner des énigmes » (§ 23, cité par KERBRAT-ORECCHIONI 2005, p. 8). Mais, à l'époque de notre passage, c'est une réforme logique de l'usage philosophique du langage qu'il a en vue.

17. TAYLOR 1985. La référence à cet article permet de poser brièvement certains problèmes fondamentaux.

18. On pourrait parler de théories « désignatives », en s'autorisant d'un usage en cours de diffusion (et de l'hapax proustien « désignatif », relevé par BRUNET 1983 dans *Le Côté de Guermantes*).

importantes pour notre perception actuelle des puissances de l'expression. Si schématique que soit ce partage, il est utile d'opposer, à un XVII^e siècle qui considère les mots comme les outils sans épaisseur d'une désignation claire, la reconnaissance, à la fin du XVIII^e siècle, d'une opacité essentielle du langage, qui est envisagé comme le milieu où se développe une activité expressive complexe. Nous nous sommes en effet habitués à regarder le romantisme, surtout à travers ses représentants allemands, comme une charnière et à caractériser notre propre situation à l'égard du langage, et plus généralement de la signification, comme postromantique¹⁹. En achevant un parcours historique bien plus détaillé²⁰, Taylor souligne le caractère irréversible de cette influence, qu'il intègre à une évolution plus ample. Selon lui, l'usage souverain d'un ordre des signes, en mesure de donner accès à un univers lui-même ordonné, est éminemment solidaire de l'idée que le sujet est transparent à lui-même. Dans une culture qu'imprègnent au contraire diverses « théories de la profondeur » — l'individu ne saurait avoir prise sur des structures et des dynamiques psychologiques, sociales et linguistiques dont il ne peut jamais prendre une vue claire et distincte —, le « problème de l'expression » est devenu primordial et obsédant²¹. Le langage est alors, en même temps que le moyen de la signification, le premier obstacle à la communication.

Tel est le cas, du moins, si l'on considère qu'il ne peut remplir sa fonction sans permettre la transmission exacte d'un contenu conceptuel bien défini, comme l'ont voulu longtemps les théoriciens. Cela revient évidemment à privilégier la communication, entendue en un sens linguistique restreint, sur les nombreux usages possibles et non exclusifs du langage. Revers des soupçons théoriques radicaux, l'exaltation de la valeur propre du langage n'a peut-être jamais été aussi intense que dans la poésie moderne. Lorsque la transitivité de tout acte de parole n'est plus tenue pour une évidence, le statut de l'obscurité littéraire est *a fortiori* transformé²².

19. Voir le panorama exemplaire dressé par TODOROV 1985 [1977], spécialement sa présentation de la « crise romantique » et de l'évolution de la notion de symbole, p. 179-260.

20. C. Taylor distingue ainsi une théorie expressive ancienne, qui reposerait sur l'hypothèse d'un agent divin antérieur ou extérieur au cosmos et qui se serait exprimé à travers lui, et la théorie romantique, selon laquelle c'est l'expression même qui, en portant à la conscience son objet, le fait exister.

21. Le philosophe parle de la « fascination » que suscite le langage et emploie naturellement à ce propos le vocabulaire de l'énigme : « *the profound influence of the expressive view in modern culture underlies our fascination for language* » (p. 235), « *seen from this historical perspective, the development towards our present understanding of language as both central and enigmatic seems irreversible* » (p. 246).

22. Sur la genèse de l'idée d'« intransitivité » artistique et sa formulation chez Novalis, voir TODOROV 1985 [1977], p. 206-210. La tendance à l'obscurité est souvent donnée comme un caractère constitutif de la modernité. S. Mallarmé est l'icône française de cette propension, dont il a lui-même proposé des éléments de théorisation, en particulier dans l'article intitulé « Le Mystère dans les lettres » (MALLARMÉ 1998-2003, t. I, p. 229-234) ; voir également MARCHAL 1999.

En 1954, André Breton a évoqué un jeu qui avait cours dans le cercle surréaliste sous le nom de *L'un dans l'autre*²³. L'un des participants s'efforçait de décrire un certain objet, à la première personne et en s'identifiant à lui, comme s'il était question d'un objet tout autre, imposé par les autres joueurs. On voit immédiatement quels bénéfices poétiques pouvaient être attendus de cette méthode de *dénaturalisation*, fondée sur un axiome qu'énonçait ainsi Pierre Reverdy : « Plus les rapports des deux réalités rapprochées seront lointains et justes, plus l'image sera forte — plus elle aura de puissance émotive et de réalité poétique²⁴ ». Roger Caillois, qui rapporte l'anecdote, commente l'affinité de ce procédé avec la métaphore. Pour sa part, Breton déclare y voir l'illustration d'une corrélation entre la poésie et l'énigme. Cette dernière, conformément à sa traditionnelle fonction liturgique, devait « remet[tre] la poésie sur la voie du sacré ». Dans l'esprit de cet amateur éclairé du décentrement culturel, en quête de la formule d'un réenchantement du monde, il ne fait pas de doute que l'énigme est la pratique ritualisée que les entreprises ethnographiques permettaient de mieux connaître. Afin d'appuyer son propos, il cite Johan Huizinga, qui puisait à des sources anthropologiques pour reconnaître à l'énigme, dans son étude *Homo ludens*, un caractère initiatique²⁵.

Il est intéressant de constater que Roger Caillois, non sans exemples africains, chinois et indiens, récuse la pertinence de cette assimilation. Selon lui, l'énigme met en jeu un savoir immuable et conventionnel, qu'il ne s'agit que de mémoriser et de restituer au moment approprié du rituel, en guise de « mot de passe pour l'entrée dans la société des hommes ». Elle est tout le contraire de l'image des avant-gardes poétiques, qui cherchent à créer une beauté nouvelle, par un « exercice d'ingéniosité ». Hors de tout culte et dans une poésie non religieuse, conclut Caillois, l'expression énigmatique est loin d'atteindre toujours à l'intensité désirée par les surréalistes, comme le montrent les *kenningar* des sagas islandaises²⁶, ces périphrases dont l'« art combinatoire » est à ses yeux pédant et dépourvu de qualité poétique. En se faisant le contradicteur de Breton, qui voulait retremper le langage dans l'obscurité

23. Le fait est mentionné par CAILLOIS 1958. Ce sont ici les commentaires de R. Caillois qui nous retiendront autant que le récit de A. Breton, paru dans une revue.

24. Ce principe figure dans les premières lignes d'un essai de 1918 intitulé « L'image ». C'est souvent sa substance et non son texte que l'on cite. Je restitue ici la phrase originale, rappelée par l'éditrice des *Œuvres complètes* de Julien Gracq, B. Boie, à l'occasion des commentaires de cet auteur sur la prédilection de Breton pour la « métaphore abrupte », l'« image-collision » et toutes les formes du « saisissement » (GRACQ 1989-1995, t. II, p. 158 et 1154, et notes afférentes).

25. HUIZINGA 1951 [1938]. Le livre existait en traduction depuis quelques années seulement.

26. Sur la périphrase conventionnelle qu'est la *kenning* de la poésie scaldique, voir MAROLD 1983, BOYER 1989 et BOYER 1996, ainsi que BORGES 1993. Le mot est ponctuellement employé hors de son domaine d'origine, et notamment dans les études classiques pour désigner l'effet énigmatique de certaines périphrases. Cet usage a donné lieu à une controverse : voir WÆRN 1951 et la discussion de BORNMAN 1952. Il semble sage d'imiter la prudence du comparatiste, qui rapproche et distingue : « *The genre of the kenning (akin to but distinct from riddles)* » (WATKINS 2001 [1995], p. 153).

d'énoncés rituels, Caillois rappelle en somme qu'il est des révélations sans surprise et des énigmes sans mystère.

3. L'énigme traditionnelle : les Venda et les Dusun

L'énigme est réputée présente dans la plupart des sociétés humaines. Il n'en serait pas moins erroné d'imaginer une sorte de scène primitive invariable, qui nous montrerait l'énigme à l'état pratique et à l'aune de laquelle juger les formes dérivées du phénomène lorsqu'il s'agit de l'étudier hors du domaine et des méthodes de l'ethnographie. On observe au contraire une forte variabilité de « la valeur sociale et cognitive des énigmes considérées dans leur qualité d'activité humaine », selon l'expression de Ian Hamnett²⁷. Cherchant à comparer certaines des descriptions existantes, cet anthropologue évoque comme des pôles opposés les usages sociaux de l'énigme dans deux groupes géographiquement éloignés, les ethnies Venda et Dusun²⁸.

Chez les Venda, dont le territoire appartient à l'actuelle Afrique du Sud (province du Limpopo), les énigmes fournissent aux jeunes gens la matière d'un concours, dont le critère est le nombre d'énoncés que les participants connaissent. Le caractère quantitatif est exclusif, puisque l'on a observé que cette pratique n'était pas considérée comme un exercice intellectuel ou pédagogique et que la compréhension des énigmes n'y intervenait nullement. Elles équivalent à « de simples formules » et sont « les éléments tout à fait arbitraires d'un processus social propre aux Venda²⁹ », qui ne paraît pas relié d'une façon notable à d'autres moments de leur existence collective.

Cependant, à propos du degré zéro que paraît représenter le divertissement mécanique des jeunes Venda, Hamnett remarque que cette neutralité sémantique peut s'expliquer par un oubli progressif du sens des énigmes, qu'il a observé au Lesotho et qui serait parallèle au sort

27. HAMNETT 1967, p. 380 (« *the social and cognitive value of riddling as a human activity* »).

28. D'après un recensement d'études publiées entre 1943 et 1966, portant principalement mais non uniquement sur des sociétés africaines, Hamnett soutient que « la plupart des sociétés se situent entre les Venda et les Dusun au point de vue du rôle plus ou moins significatif que les énigmes jouent dans le processus de conceptualisation et de compréhension » (« *most societies fall somewhere between the Venda and the Dusun in the degree to which riddles play a significant part in the conceptualising and intellectual process* », p. 386-387). Les sources de l'auteur pour ce parallèle sont respectivement BLACKING 1961 et WILLIAMS 1963. La comparaison s'est imposée à lui pour la raison que les matériaux collectés par Blacking étaient singulièrement peu propices à une généralisation théorique. Hamnett appelait en effet de ses vœux l'établissement d'« une théorie générale des énigmes envisagées comme un trait commun du comportement humain » (« *a general theory of riddles as a common item of human behaviour* », p. 381). Il n'a cependant jamais développé les thèses esquissées dans cet article de 1967, que BANTON 1997 retient comme l'un de ses travaux importants et qualifie de « lévi-straussien ». Cf. B, 1.

29. HAMNETT 1967, p. 380-381 (« *They are mere formulae* », « *apparently quite arbitrary elements in a social process peculiar to the Venda* »).

de quantité de proverbes jouissant d'une circulation tout aussi grande. Leur fonction sociale actuelle a donc quelque chance d'être le vestige d'une insertion plus complexe dans la vie de la communauté. Par ailleurs, son expérience ethnologique le fait douter que la pertinence des réponses ne soit jamais soulignée, au moins par des réactions orales ou gestuelles marquant l'appréciation et le plaisir des auditeurs³⁰.

Les Dusun occupent, au nord de l'île de Bornéo, une région rattachée de nos jours à la Malaisie. Une étude identifie certaines fonctions majeures qu'y remplissent les énigmes pour l'ensemble de la société. Elles serviraient notamment à canaliser les conflits sociaux en leur assurant un exutoire inoffensif, à enseigner des règles de conduite, à interpréter certains phénomènes naturels, à permettre la discussion lorsqu'une crise grave est pressentie et, plus généralement, à former le socle d'un « mécanisme de conceptualisation » qui possède une grande importance dans l'éducation indigène. Ce dernier aspect surtout retient l'attention de Hamnett, qui entend mettre en lumière l'activité classificatoire dont l'ambiguïté énigmatique est le vecteur et, par conséquent, le rôle qui lui est fréquemment dévolu d'opérateur de délimitation ou de transformation conceptuelle. Il en trouve la meilleure illustration chez les Dusun, car l'échange des énigmes est « une partie fondamentale de la structure et du fonctionnement de cette société³¹ ».

Tels qu'ils ont été rapportés par les observateurs, ces cas diffèrent principalement à deux égards. Tout d'abord, la restriction du public concerné au groupe homogène et marginal des jeunes Venda s'oppose à la portée globale des séances dusun ; il faudrait s'intéresser, après cette première caractéristique capitale, aux circonstances temporelles et locales de ces *riddling sessions*, ainsi qu'aux modalités de distribution de la parole qui y sont respectées. Par ailleurs, il est frappant que soit attestée une norme de l'interlocution énigmatique à peu près dissociée du sens des énigmes. Cependant, dans ce modèle pragmatique extrême, il faut encore que les énoncés produits en situation de compétition soient reconnus comme valables, c'est-à-dire qu'ils appartiennent à un canon ou à un trésor intériorisé par chacun et dont l'assemblée est juge. Si la mémorisation des énoncés par les générations nouvelles s'effectue à travers l'observation, il n'est alors guère probable que tous les Venda, passé l'âge des énigmes, les effacent entièrement de leur mémoire ; celles-ci doivent féconder dans la vie des adultes, par le souvenir des jeux anciens ou la référence aux jeunes des plus jeunes, certains domaines et certains discours moins fortement ritualisés. En l'occurrence, rien n'est précisé

30. HAMNETT 1967, p. 385.

31. WILLIAMS 1963, p. 96 (« a fundamental part of the structure and functioning of this society »).

sur les mots employés dans la pratique des énigmes, dont il est légitime de supposer qu'ils sont mêlés à bien d'autres situations de la vie sociale, chez les Venda comme chez les Dusun.

4. Étudier l'énigme grecque

Parce qu'elle est un fait humain universel, l'énigme semble par excellence appeler la comparaison. Parce qu'elle est un fait pérenne et divers, elle paraît éminemment susceptible d'une histoire, au sein même de chacune des configurations culturelles où elle s'inscrit. Au vu de la diversité des phénomènes que nous avons déjà rencontrés sous le nom d'énigme, ces deux approches, comparatisme structurel et souci d'historicisation, se heurtent d'emblée à la complexité de l'objet.

Il est possible, bien sûr, d'articuler ces aspects d'une manière purement théorique, en postulant l'antériorité temporelle et logique de la pratique langagière populaire. Celle-ci aurait donné naissance, puis cédé la place à des usages mieux accordés à la transformation des formes sociales : d'abord liée à la sphère du sacré et sous-tendue par des enjeux collectifs, l'énigme serait devenue la forme mineure que nous connaissons, au terme d'une marginalisation et d'une laïcisation progressives. Mais il suffit pour nuancer ce schéma de se souvenir que la société des Venda, parmi d'autres, accorde aux énigmes le statut d'un divertissement. Le danger guette alors de projeter une représentation sans rapport avec les modalités d'une évolution.

Le second expédient par lequel on pourrait espérer établir une unité conceptuelle consiste à distinguer, dans les mots, des emplois « par extension », figurés ou dérivés, pour citer les catégories qui structurent nos dictionnaires. Ces sens secondaires correspondent à la qualité vague que le français contemporain, par exemple, dispense avec largesse à travers les mots « énigme » et « énigmatique », de même que de nombreuses sociétés traditionnelles utilisent couramment ce lexique hors des situations stéréotypées ou rituelles où intervient le type de langage auquel il se réfère. Ces distinctions, légitimes, demeurent nécessairement extérieures à l'épaisseur des usages discursifs. Il faut en effet se demander quelle influence ces différentes formes et ces différentes acceptions, dont on soupçonne qu'elles se rapportent à des faits graduels, exercent les unes sur les autres. De telles influences peuvent varier selon que l'on considère des sociétés dotées ou dépourvues d'archives, qui sont relativement isolées ou bien en contact avec d'autres, dont elles partagent dans une certaine mesure la mémoire culturelle. En matière d'énigme comme dans toute autre activité, on peut d'ailleurs penser que

la pratique comporte toujours une part de réflexivité, qui n'est pas accessible hors de l'observation et en l'absence d'une documentation pertinente.

Dans une enquête sur la catégorie d'énigme, le statut de la Grèce ancienne est intermédiaire. L'échange formalisé des énigmes dans un cadre religieux y est attesté, mais une seule fois³², tandis que, à l'autre pôle, les remarques d'Aristote leur confèrent une dignité théorique³³. Les Grecs ont connu, *mutatis mutandis*, ce dont parlaient les textes de ce chapitre d'ouverture : ils ont pratiqué une socialité ludique où était en vogue la forme brève de l'énigme, comme ils ont reconnu et manié le prestige de la parole symbolique ; leurs sages et leurs savants ont posé le problème du pouvoir cognitif dont le langage est investi, et ont défini des usages licites ; leurs poètes ont exploré le territoire ténu qui sépare la composition ornée de l'expression obscure. L'énigme est-elle un bon objet pour l'étude d'une « Grèce *ethnologisée*³⁴ », qui est aussi la Grèce des philosophes et des rhéteurs, confrontés dans l'élaboration de modèles et de normes à la parole énigmatique, dont ils ont tenté de discerner les supports linguistiques et les effets dialectiques ? Que pouvons-nous dire de ces pratiques, de ces théories et des rapports qu'elles entretiennent ?

Pour la connaissance de cette tradition, nos matériaux sont assez peu abondants. Cependant, des raisons plus fondamentales, comme on a commencé de le voir, rendent difficile notre enquête. Afin de mettre en perspective les faits anciens et le traitement qu'ils

32. Ce témoignage unique se trouve chez Plutarque, qui mentionne le rituel des Agrionies dans la préface au livre VIII de ses *Propos de table*, pour illustrer la nécessité de la philosophie au banquet : Οὐ φαύλως οὖν καὶ παρ' ἡμῖν ἐν τοῖς Ἀγριωνίοις τὸν Διόνυσον αἱ γυναῖκες ὡς ἀποδεδρακότα ζητοῦσιν, εἶτα παύονται καὶ λέγουσιν ὅτι πρὸς τὰς Μούσας καταπέφευγεν καὶ κέκρυπται παρ' ἐκείναις, μετ' ὀλίγον δέ, τοῦ δεῖπνου τέλος ἔχοντος, αἰνίγματα καὶ γρίφους ἀλλήλαις προβάλλουσιν, τοῦ μυστηρίου διδάσκοντος ὅτι λόγῳ τε δεῖ χρῆσθαι παρὰ πότον θεωρίαν τινὰ καὶ μούσαν ἔχοντι καὶ λόγου τοιοῦτου τῇ μέθῃ παρόντος ἀποκρύπτεται τὸ ἄγριον καὶ μανικόν, ὑπὸ τῶν Μουσῶν εὐμενῶς κατεχόμενον. « Aussi n'est-ce pas sans raison que chez nous, lors des Agrionies, les femmes commencent par chercher Dionysos comme s'il était en fuite, puis s'arrêtent en disant qu'il a trouvé refuge chez les Muses et s'y tient caché, et, peu après, au terme du dîner, se posent des énigmes et des devinettes : ce rituel montre bien qu'une réunion où l'on boit exige une conversation qui donne à réfléchir et cultive les Muses et que, lorsqu'une telle conversation accompagne l'ivresse, elle en estompe le côté sauvage et furieux, bridé par l'action bienveillante des Muses. » (PLUTARQUE, *Propos de table*, VIII, 717 A ; la traduction est celle qu'ont publiée F. Frazier et J. Sirinelli dans la CUF.) Les Agrionies présentaient l'un des aspects les plus effrayants du dieu (voir BURKERT 1985 [1977], p. 164-165). Nous renvoyons aux commentaires de TEODORSSON 1989-1996 à ce passage. La coordination d'αἰνίγμα et de γρίφος est récurrente chez Plutarque (*cf.* I, 4.3.1 et 7.2) ; nous n'avons pas de raison de supposer une distinction précise. L'auteur interprète conjointement les deux moments du rite afin d'étayer sa propre conception du banquet tempéré : Dionysos et le vin sont du côté de la sauvagerie, tandis que les Muses, emblèmes de la φιλία et de la culture, sont exceptionnellement associées aux énigmes et aux jeux sympotiques. Ces pratiques, qui ne sont pas habituelles dans les banquets religieux (voir SCHMITT-PANTEL 1992), apparaissent ici comme l'antidote intellectuel au délire et au bavardage insignifiant.

33. Sur ces lieux de la *Poétique* et de la *Rhétorique*, *cf.* II, 4.

34. Selon une formule employée par P. Bourdieu à propos de ses travaux d'ethnologie algérienne : « on peut [...] se servir d'une connaissance de la Grèce *ethnologisée* (et non héroïsée) pour comprendre les sociétés sans écriture (et réciproquement) et en particulier tout ce qui touche à la production culturelle et aux producteurs culturels » (BOURDIEU 1980, p. 38, n. 27). C'est ainsi que l'entendaient les partisans d'une Grèce « sans miracle » rassemblés autour de J.-P. Vernant.

ont reçu au sein des études classiques, nous présenterons les contributions issues du domaine des études folkloriques, dans lequel l'anthropologie et la linguistique ont été mises à profit de la façon la plus fructueuse. Ces recherches étant peu connues en France, nous avons fait le choix d'en proposer une analyse approfondie. Notre état de la question évoquera ensuite l'apport des études littéraires et linguistiques, avant d'indiquer l'orientation des travaux consacrés à l'énigme antique.

B. État de la question

1. L'étude de l'énigme traditionnelle

L'étude des traditions populaires a fait de l'énigme l'un de ses objets classiques dès le XIX^e siècle¹. Les jugements de valeur qui s'attachaient à son statut de forme mineure se sont dissipés à mesure que se constituaient les méthodes de l'ethnologie moderne et, plus généralement, des sciences humaines. Cette forme de parole semblait naguère doublement primitive, en ce qu'elle était un souvenir d'enfance pour les individus dits civilisés et qu'elle constituait un vestige du passé des sociétés occidentales, qui la retrouvaient dans d'autres sociétés comme un jeu souvent on ne peut plus sérieux. Les grandes orientations théoriques du XX^e siècle ont successivement renouvelé la façon dont était envisagée l'énigme et l'ont fait apparaître moins comme une réalité élémentaire que comme un phénomène discursif et social complexe. En effet, sa nature d'artefact verbal enraciné dans des pratiques traditionnelles invitait à soumettre son histoire et son fonctionnement à divers niveaux d'analyse, grâce au concours de plusieurs disciplines impliquées dans la construction du savoir anthropologique².

Pour la commodité de l'exposé, nous distinguons trois périodes. Les deux premières correspondent à la prédominance de tendances qui sont en réalité intimement liées et nécessairement pérennes : la constitution progressive de l'objet et des outils propres à ce domaine de recherche et, ensuite, l'élaboration du point de vue structurel devenu prépondérant à partir des années 1960, époque spécialement florissante des travaux sur l'énigme. Dans la phase la plus récente des recherches, des ouvrages importants marquent une volonté de synthèse et d'ouverture méthodologique.

Nous retracerons donc brièvement les chemins qu'ont empruntés les recherches sur l'énigme traditionnelle, afin d'en retenir les problèmes et les concepts qui conservent une pertinence dans le champ particulier de l'Antiquité. Après une émergence qui fut contemporaine de la formation des nations européennes, les *riddle studies*, quoique naturellement internationales, ont bénéficié le plus largement de contributions états-uniennes.

1. Le développement des études folkloriques sur l'énigme est mis en perspective de la façon la plus utile par ABRAHAMS & DUNDES 1972, PEPICELLO & GREEN 1984, p. 73-89, et GRZYBEK 1987a. Pour un panorama récent, voir KAIVOLA-BREGENHØJ 2001, dont on trouve une version plus succincte dans KAIVOLA-BREGENHØJ 1996 et KAIVOLA-BREGENHØJ 2005 ; cette dernière publication est le chapitre consacré à l'énigme dans une vaste anthologie critique dressant un tableau des *folklore studies*.

2. En introduisant un ensemble d'études auquel nous reviendrons, Elli Kōngäs Maranda fait observer que les folkloristes, qui connaissent un perpétuel régime de surabondance des données, sont perpétuellement affamés de théorie (KÖNGÄS MARANDA 1976, p. 137 : « *folklorists are forever glutted by data and starved for theory* »). La pauvreté relative des sources antiques sur l'énigme n'a pas un effet différent.

Recueillir, classer et définir les « énigmes véritables »

Le premier recueil d'énigmes imprimé a probablement été publié en 1479, soit avant même l'édition princeps de tout auteur grec classique. À l'aide d'un nouveau support, des collections de ce genre se mettaient au service de finalités pratiques anciennes. Ce n'est cependant qu'au milieu du XIX^e siècle que s'est développée la collection des devinettes propres à un territoire et considérées comme les témoins d'une culture particulière³. Gaston Paris a rédigé en 1877 une importante préface à un tel recueil des « vieux trésors » que sont les énigmes. Malgré leur caractère « bien humble en apparence et même bien puéril aux yeux de quelques-uns », elles méritent d'y entrer, selon lui, comme la « flore primitive » du « sol français », au même titre que les chansons, les contes, les « superstitions » ou les proverbes⁴. Le médiéviste remarque très justement « l'influence du sentiment national » dans le premier temps de ces entreprises réflexives⁵. Elles sont assurément les héritières de la fascination romantique des origines et de l'exaltation de l'authenticité populaire. Les énigmes ont alors suscité deux questions indissociables et conformes au paradigme comparatiste et évolutionniste de l'époque. Il s'agissait de savoir quelle était l'origine de ces « monuments d'une archéologie spéciale », pour reprendre l'expression de Gaston Paris, et quels rapports les diverses traditions attestées entretenaient les unes avec les autres⁶. Aux affinités constatées

3. À cet égard, l'exemple précoce de MÜLLENHOFF 1845 est une bonne illustration : outre les « récits, contes et chansons » annoncés par son titre, l'ouvrage recueille deux *Rätselmärchen* (n° 650) et, sous la rubrique « *Einige Rätsel* », vingt-quatre devinettes (n° 651), qui complètent la liste des formes de poésie populaire observées dans trois duchés voisins. Deux recueils parus à la fin du siècle ont eu une importance particulière par leur ampleur et l'intérêt des remarques introductives qu'ils proposaient : WOSSIDLO 1897, qui compilait les énigmes du Mecklembourg, et PITRÈ 1897, qui étudiait la tradition sicilienne. Quelques tentatives isolées ont évidemment précédé, telle la première collection finlandaise, les *Aenigmata fennica* que C. Ganander publia en 1783 (d'après KÖNGÄS MARANDA 1976, p. 127). Mais l'époque était encore, semble-t-il, celle des mémoires académiques nourris d'érudition classique, tel PERNETY 1773, qui entend cependant comparer « l'usage des Anciens et des Modernes de proposer des énigmes ».

4. PARIS 1877, p. v-vi.

5. *Ibid.* : « L'étude de ces monuments d'une archéologie spéciale a été inaugurée en d'autres pays, notamment en Allemagne et dans les pays slaves, sous l'influence du sentiment national plus encore que de la pure curiosité scientifique. La grande réaction contre une civilisation trop uniforme et trop purement rationnelle qui a marqué le commencement de notre siècle a trouvé là une de ses expressions. La France a pris une faible part à ce mouvement : il ne pouvait avoir pour un pays fortement unifié et profondément pénétré des idées de civilisation générale le même intérêt et la même valeur que pour les nationalités encore hésitantes qui cherchaient à tâtons à se former une conscience historique, et d'ailleurs il appartenait à un ensemble de sentiments dirigés contre l'ascendant français. »

6. Depuis une dizaine d'années, G. Paris instillait alors avec succès une critique textuelle de stricte obédience lachmannienne dans les études médiévales françaises. À la recherche d'une « authenticité perdue » des textes, il recourait cependant d'une façon cruciale à des hypothèses oralistes dans la reconstitution des traditions littéraires. Sur ce chapitre de l'histoire de la philologie, voir la mise en perspective affûtée de B. Cerquiglini (CERQUIGLINI 1989, p. 78-94). Mais le point de vue de G. Paris sur les énigmes nous paraît exprimer plus largement l'esprit du temps.

ou, si l'on préfère, à l'existence de variantes éloignées dans le temps et dans l'espace, cet auteur assignait en toute logique trois causes possibles :

— une origine commune, qui rendrait compte de la diffusion mondiale de certains motifs, du fait que des peuples apparentés partagent un même fonds d'énigmes et de la présence de modèles identiques dans les dialectes d'une même langue ; dans le cas de l'Europe, cette explication suppose, nous dit-il, une tradition antérieure à la séparation des peuples indo-européens et se rapporte à des énigmes telles que celle de la Sphinx ou celles qui portent sur l'année, les poux, le feu, le soleil et la neige ou la vache ;

— la transmission des énoncés, qu'elle soit due à des œuvres ou bien directement à des individus ;

— l'« identité des procédés de l'esprit humain », même si l'hypothèse de créations indépendantes est à son avis « séduisante au premier abord, mais [...] ne plaît qu'à ceux qui ne se sont pas occupés spécialement de ces études⁷ ».

Les hypothèses relatives à l'origine de l'énigme ont correspondu à quelques-uns des courants dominants de l'anthropologie, entendue en un sens large. Des analogies plus ou moins précises ont ainsi donné lieu à plusieurs explications d'ordre génétique que nous mentionnons ici rapidement⁸. L'énigme a été rapprochée du rêve, principalement après le succès des thèses de Sigmund Freud, dont *L'Interprétation des rêves* est parue en 1899 ; les traits communs, indices d'une parenté, sont en ce cas la mise en œuvre d'une logique symbolique et la fréquence des significations sexuelles implicites. Par ailleurs, on a pu considérer que la structure phonétique de nombreuses énigmes et de leurs réponses présentaient des correspondances assez frappantes pour parler de l'anagramme comme de leur matrice, ou encore que la valorisation du mot-clef était apparentée à l'interdit linguistique qui pèse sur certains mots dans la coutume du tabou⁹. Cependant, le cadre d'interprétation le plus vaste et le plus constant fut sans doute celui qui rattachait l'énigme au mythe, conçu comme la forme de pensée archaïque des sociétés primitives¹⁰. Le recours à la personnification

7. *Ibid.*, p. IX-XI. Voir également pour une réflexion postérieure, mais dont l'esprit est encore semblable, les remarques sur la genèse des contes formulées par PROPP 1970a [1928], p. 172-175.

8. Pour ces remarques, nous suivons en partie GRZYBEK 1987a, p. 12-19. Sur ce point comme sur d'autres, l'auteur allemand fournit des indications d'autant plus précieuses qu'il est le seul à mentionner certaines études menées et publiées en Europe de l'Est et en Union soviétique au cours du XX^e siècle.

9. Des analyses plus récentes du phénomène font du tabou l'instrument d'une démarcation nette des catégories : ce sont les objets ambigus qui tombent sous sa loi, car ils menacent les classifications coutumières (voir HAMNETT 1967, p. 389, qui fait référence à É. Durkheim et aux études devenues classiques de E. Leach et de M. Douglas).

10. Bien qu'il se trouve des déclarations semblables dans le très influent *Rameau d'Or* de J. Frazer (FRAZER 1906-1915 [1890], VII, 194 et IX, 121), on ne saurait être plus clair que l'est E. Tylor à propos de cet aspect de

semblait dès lors significatif, en ce qu'il pouvait passer pour l'expression d'un type de religiosité. Mais ce qui a retenu l'attention, c'est davantage encore la traduction supposée de la pensée mythique dans le rite, soit en l'occurrence la fixation institutionnelle de l'obscurité volontaire. Les énigmes auraient eu pour destination originelle de transmettre le savoir le plus hautement estimé sans l'exposer à l'indiscrétion, à travers un échange de questions et de réponses qui relève de la pratique rituelle.

Occasionnellement ralliés à ces théories, les folkloristes consacraient prioritairement leurs efforts à la collecte des matériaux et à leur comparaison¹¹. L'aboutissement de cette première phase de la recherche est donc, d'une part, l'établissement de répertoires généraux, d'autre part, une réflexion sur la classification et l'analyse des énoncés.

Le processus d'accumulation des connaissances est visible, naturellement, dans les introductions des recueils les plus importants et à travers les principes qu'ils adoptent. Fait plus important, c'est en 1939, plus de dix ans avant son *opus magnum* portant sur la tradition anglophone, qu'Archer Taylor a constitué sa *Bibliographie des énigmes* ; dans cette somme, il recense les ouvrages généraux, les collections, les travaux relatifs à plusieurs genres connexes

la « culture primitive » : « *riddle-making belongs to the mythologic stage of thought* » (TYLOR 1903, I, 90). Cette affirmation est citée parmi les données théoriques solides de son temps par TUPPER 1910 (p. XI, n. 1), qui l'infléchit cependant vers l'idée que la fantaisie de telles créations illogiques naît d'un besoin d'enchantement : « *The riddle, like the myth, arises out of the desire to invest everyday things and thoughts with the garb of the unusual and marvelous.* » Sans doute mieux averti de la tristesse des tropiques, POTTER 1950 achève un bref article encyclopédique sur le constat que l'énigme reflète l'effort d'un groupe « *to create a little humor or beauty [...] in the rather bleak and often difficult world in which they find themselves* ». Un ouvrage devenu rare et que nous n'avons pas pu consulter, BONUS 1907, s'efforçait de mettre en relation les traits de la « mentalité primitive » et les devinettes d'une anthologie spécialement constituée (comme l'indique notamment TAYLOR 1939). Sur les conceptions mythologiques de cette époque, on renverra plus généralement aux deux premiers chapitres de GRAF 1993. Dans les *riddle studies*, le parallèle entre le mythe et l'énigme est souvent inspiré de JOLLES 1972 [1929]. La notion de mentalité primitive est généralement associée aux théories de Lucien Lévy-Bruhl (et donne son titre à LÉVY-BRUHL 1922), mais sa construction correspond à une transformation profonde des conceptions diffusées par l'école anglaise que nous évoquions et par un auteur tel que E. Tylor. C'est ce que font observer les spécialistes : KECK 2003 propose une évaluation du parcours intellectuel de l'anthropologue (voir en particulier le second chapitre de la première partie, intitulé « La description de la mentalité primitive »), que l'on retrouve dans le livre qui est issu de cette thèse, KECK 2008. La place qu'a pu y tenir l'énigme demanderait une étude spéciale.

11. L'ouvrage de E. Rolland, dont nous avons évoqué la préface écrite par G. Paris, faisait déjà suivre ses « Devinettes » et ses « Demandes joyeuses ou questions facétieuses » par un « Recueil de 77 Indovinelli ou énigmes italiennes » et, en appendice, par un aperçu de l'« Énigme des Wolofs » et de l'« Énigme des Bassouts (Cafrerie) » (ROLLAND 1877). Il est symptomatique que les réflexions liminaires soient de la plume d'un autre auteur. Dans l'étude des énigmes comme dans d'autres secteurs de l'anthropologie, l'exposé de la méthode mise en œuvre ne constitue pas encore un souci primordial : le domaine qui nous occupe doit une partie de ses progrès à la compilation des recueils publiés, c'est-à-dire au traitement d'une documentation livresque. D'une manière générale, dans les travaux que nous citons les procédures de collecte et d'observation sont assez rarement expliquées. Nommons par anticipation deux auteurs qui font exception : E. Kōngās Maranda indique dans plusieurs articles avoir participé à des séances d'énigmes au sein de la société mélanésienne qu'elle étudiait, ce qui supposait une certaine maîtrise linguistique et culturelle ; D. Evans publie le compte rendu circonstancié d'une séance en regrettant que de telles précisions sur le recueil des données fassent le plus souvent défaut (*cf. infra*).

et diverses études sur des énoncés particuliers¹². La systématisation typologique qui permet d'organiser cet inventaire concerne les corpus d'énigmes eux-mêmes, mais elle fait écho aux synthèses d'inspiration formaliste qui mettent en lumière le rôle de l'énigme dans les récits populaires. Si le schéma brièvement proposé par Vladimir Propp a eu la plus grande influence¹³, il faut citer ici les recherches d'Antti Aarne et de Stith Thompson¹⁴. Dans l'*Index des motifs de la littérature populaire* du dernier, l'énigme fait partie de la rubrique des épreuves (*tests*), parmi les « épreuves d'intelligence » ou « d'astuce » (*tests of cleverness*) et avant les « épreuves de prouesse » que sont les tâches et les quêtes. La première des sous-rubriques vise à regrouper les énigmes folkloriques insérées dans des récits ; l'enchevêtrement des catégories suivantes rend parfois difficile d'assigner une occurrence donnée à l'une d'elles¹⁵.

La constitution des recueils résulte naturellement de l'adoption d'un critère d'inclusion — nous y reviendrons — et du choix d'un ordre de présentation. L'arrangement a longtemps été thématique et, plus précisément, commandé par les sujets évoqués, c'est-à-dire par la nature des solutions. On date de 1911 le premier classement des énigmes selon le type de comparaison qu'elles mettent en œuvre, c'est-à-dire par la nature de la question¹⁶. Le regrou-

12. TAYLOR 1939, dont les rubriques sont les suivantes : « *general works on riddles, collections of riddles, anagrams, arithmetical riddles, biblical riddles, catechetical questions, paradoxes, rebus, studies in individual riddles* ». Quelques réflexions méthodologiques antérieures se trouvaient dans TAYLOR 1938.

13. PROPP 1970b [1928]. Dans sa *Morphologie du conte*, l'« épreuve des devinettes » remplit l'une des fonctions susceptibles d'intervenir dans le récit, la « tâche difficile » imposée au héros. Plus précisément, elle est l'un des arguments de la vingt-cinquième des trente et une fonctions distinguées par l'auteur. Située dans le « nœud de l'intrigue », cette épreuve consiste dans les exemples analysés par Propp à « poser une devinette insoluble [...], raconter, expliquer un rêve [...], dire ce que signifient les croisements des corbeaux perchés près de la fenêtre du roi, et les chasser [...], deviner quelle est la marque que porte la fille du roi » (p. 74-75). On voit qu'il ne s'agit pas uniquement de l'insertion d'énigmes traditionnelles dans le cours du conte.

14. Avant des travaux comparatistes sur l'énigme principalement consacrés au problème de l'*Urform* et de l'évolution des énoncés (AARNE 1918-1920), A. Aarne, l'un des grands représentants d'une école finlandaise éminemment active dans ce domaine de recherche, avait dégagé les « types du conte populaire » en se fondant sur 800 spécimens des différentes traditions européennes (AARNE & THOMPSON 1928 [1910], qui est la version enrichie du *Verzeichnis der Märchentypen* publié en 1910 par le premier auteur). Mais le mot *type* n'était guère chez lui qu'un synonyme de *sujet*, comme le remarquait V. Propp, selon qui une méthode rigoureuse était encore à venir. Voir PROPP 1970b [1928], p. 18, ainsi que p. 21, pour le constat qu'il en tire : « Notre science en est encore à la période qui précéda Linné. »

15. Voir THOMPSON 1955-1958, t. 3, p. 423-449. Les énigmes y figurent comme un « motif » ou un « élément narratif », et non dans la liste des genres qu'énumère le titre de l'ouvrage (*Motif-index of folk-literature. A classification of narrative elements in folktales, ballads, myths, fables, mediaeval romances, exempla, fabliaux, jest-books, and local legends*). Numérotées de H530 à H899, les *riddles* sont réparties par l'auteur en une quinzaine de catégories principales : *Riddles* (H530), *Propounding of riddles* (H540), *Means of solving riddles* (H570), *Enigmatic statements* (H580), *Symbolic interpretations* (H600), *The unsolved problem : enigmatic ending of tale* (H620), *Riddles of the superlative* (H630), *Riddles of comparison* (H660), *Riddles of distance* (H680), *Riddles of weight and measure* (H690), *Riddles of numbers* (H700), *Riddles of value* (H710), *Metaphorical riddles* (H720), *Riddles of explanation* (H770), *Riddles based on unusual circumstances* (H790), *Riddles based on the Bible or legend* (H810), *Other riddles* (H840).

16. Cette innovation apparaît dans le travail d'un spécialiste de la tradition argentine, LEHMANN-NITSCHÉ 1911.

pement des comparants fondait une typologie plus stable que celui des sujets, dont le traitement connaît de très grandes variations, sans parler même du problème des solutions inconnues, douteuses ou multiples. À défaut d'un accord sur des catégories d'analyses suffisamment objectives et générales, sinon universelles, cette approche s'est révélée la plus efficace et la seule qui permette une réelle comparaison des énoncés appartenant à des cultures et à des langues différentes. Archer Taylor a ordonné de cette façon son volumineux recueil des *Énigmes anglaises de la tradition orale*, ouvrage de référence qui demeure, depuis 1951, la source d'exemples le plus fréquemment mise à profit¹⁷.

Le spécialiste d'une tradition orale peut estimer que l'identification des énoncés légitimement inclus dans son corpus est résolue d'emblée, dans la mesure où les données de l'enquête sont garanties par la compétence culturelle de ses informateurs. Tout comme dans l'étude des sources écrites, pourtant, les lacunes, les déformations, les contaminations et l'accrétion qui ponctuent l'histoire d'un fonds d'énigmes vivant imposent une discrimination. Deux couples de termes ont été largement utilisés pour délimiter l'objet des recherches sur l'énigme folklorique. L'opposition la plus ancienne est entre l'énigme populaire et l'énigme littéraire, ou l'énigme de la chaumière et celle du cabinet d'étude, selon les images choisies par Frederick Tupper, qui appliquait en 1910 à l'examen d'un recueil médiéval les problématiques élaborées pour la première sorte d'énigme¹⁸. Cette distinction commode, mais vague, est en partie celle de la tradition orale et de la transmission écrite, mais il s'y ajoute une évaluation à la fois thématique, puisque le cadre de vie traditionnel d'un peuple lui fournit la matière de ses énigmes (notamment le village ou la ferme, les animaux qui s'y trouvent, la nature qui l'entoure), et stylistique, car la complication des détails et la liberté prise à l'égard des formes courantes sont tenues pour la marque d'interventions lettrées. La seconde opposition vise à restreindre la notion même d'énigme populaire et possède un caractère plus technique en apparence. Elle sépare les énigmes « véritables » de celles qui ne le sont pas, suivant la terminologie consacrée notamment par les travaux d'Archer Taylor, lequel livrait

17. TAYLOR 1951. Un premier ensemble de chapitres comprend les énigmes dans lesquelles les objets sont évoqués par une comparaison avec une créature vivante, un animal, plusieurs animaux, une personne, plusieurs personnes, des plantes ou, enfin, des choses (catégories I à VII). Un second ensemble regroupe des énigmes fondées sur des énumérations de comparaisons, des énumérations relatives à la forme ou à la forme et à la fonction, des énumérations relatives à la couleur ou encore des énumérations relatives à des actions (catégories VIII à XI). Les solutions sont reprises dans un index.

18. TUPPER 1910 : « *the riddle of the study and the riddle of the cottage* ». Après une introduction tout à fait remarquable intitulée « *The comparative study of riddles* » (reprenant la substance de TUPPER 1903), l'auteur édite et commente les quelque 95 énigmes de l'Exeter Book. L'anthologie contenue dans ce codex du X^e siècle est l'une de nos quatre sources manuscrites les plus précieuses pour la connaissance de la littérature anglo-saxonne.

au seuil de ses *Énigmes anglaises* cette définition : « Ce recueil ne comprend que des énigmes véritables [*true riddles*]. Il s'agit de descriptions d'objets formulées en des termes qui visent expressément à suggérer une chose entièrement différente¹⁹. » Comme on le voit, la qualification de certaines énigmes comme « véritables » — ou comme énigmes au sens strict, s'il semble préférable d'abandonner une désignation lourde de préjugés²⁰ — est solidaire des premières tentatives d'analyse structurale. Si l'on réduit les propositions de Taylor et celles de plusieurs de ses prédécesseurs à une définition commune, l'« énigme véritable » est une question énigmatique prenant la forme d'une description dont le référent doit être deviné²¹.

Vers une définition structurale de l'énigme ?

Un article écrit en 1963 par Robert Georges et Alan Dundes mérite d'être regardé comme le programme d'une grande partie des recherches menées ultérieurement : il est intitulé « *Toward a structural definition of the riddle* ». Passant en revue quelques définitions antérieures, les auteurs y reconnaissent deux orientations, qui sont à leurs yeux deux impasses²². La première est la « tradition classique » et consiste à voir en l'énigme une métaphore. Aristote, cité comme le premier théoricien du genre, inaugurerait cette conception défendue à l'époque moderne par Gaston Paris, selon qui l'énigme est « une métaphore ou un groupe de métaphores dont l'emploi n'a point passé dans l'usage commun et dont l'explication n'est pas évidente²³ ». La seconde est celle qui lie l'énigme d'une façon essentielle à

19. TAYLOR 1951, p. 1 : « *This collection includes only true riddles. These are descriptions of objects in terms intended to suggest something entirely different.* » La définition a connu des variations au fil des années (cf. *infra*). Notons ici que la notion d'énigme « véritable » est déjà ancienne lorsque A. Taylor entreprend ainsi une caractérisation formelle plus exacte. La source qu'il indique lui-même (TAYLOR 1943, n. 1) paraît être en effet son premier usage : une collection d'énigmes serbes, NOVAKOVIĆ 1877, citée par J. Meier dans un chapitre de PAUL 1901.

20. L'idéologie implicite de la catégorie de *true riddle* a été critiquée. Dans le privilège accordé aux productions populaires (*folk, Volk-*), il n'est pas toujours aisé de faire la part entre l'utilité de la distinction scientifique, la promotion de l'authenticité nationale et la revendication d'autonomie de disciplines qui rompent avec les textes étudiés par les humanités. Il faut également compter avec l'impression de toucher le tuf littéraire de l'humanité en observant un tel genre : un article de littérature comparée comme SCHEVILL 1911 s'achève sur l'affirmation que l'« *universal folktale* » est plus intéressant que les œuvres qui ne sont que d'un temps et d'un lieu.

21. Nous paraphrasons la définition donnée par ABRAHAMS & DUNDES 1972, p. 130.

22. GEORGES & DUNDES 1963, p. 111-113 pour les citations du présent paragraphe. Cet article est fort justement qualifié de « programmatique » par GRZYBEK 1987a, p. 5.

23. PARIS 1877, p. VIII : « Il n'y a qu'un pas, en effet, de la métaphore à l'énigme, et on sait le rôle immense qu'a joué la métaphore dans le développement du langage et la formation des mythologies. L'énigme est une métaphore ou un groupe de métaphores dont l'emploi n'a point passé dans l'usage commun et dont l'explication n'est pas évidente : or beaucoup d'entre elles remontent à une époque où les objets extérieurs frappaient l'esprit humain autrement qu'ils ne le font aujourd'hui, et par conséquent lui suggéraient des métaphores qui nous semblent peu compréhensibles au premier abord, mais qui nous charment quand nous en avons la clef, parce qu'elles réveillent en nous les impressions confuses de périodes disparues de ce grand développement auquel

l'existence d'une contradiction apparente. Après avoir mentionné la paternité également aristotélicienne de cette perspective, Georges et Dundes résument les conclusions d'une étude publiée en 1899 par Robert Petsch, que l'on considère habituellement comme la première description formelle de l'énigme²⁴. Celui-ci reconnaissait aux « *wirklichen Volkrätsel* » cinq éléments distinctifs :

1. Un élément-cadre introductif (« *einführendes Rahmenelement* »).
2. Un élément-noyau dénominatif (« *bennendes Kernelement* »).
3. Un élément-noyau descriptif (« *beschreibendes Kernelement* »).
4. Un élément entravant (« *hemmendes Element* »).
5. Un élément-cadre conclusif (« *abschließendes Rahmenelement* »).

À l'intérieur d'un cadre rappelant explicitement le genre de l'énoncé (éléments 1 et 5), un objet serait donc mis en avant par son appellation propre (2), puis décrit (3), mais une incongruité (4) viendrait empêcher la référence. Cependant, Robert Petsch admettait lui-même que cette structure était rarement attestée dans sa totalité, que le cadre était souvent incomplet ou absent et qu'il arrivait aussi bien qu'une énigme ne comporte pas l'élément le plus propre au genre, à savoir l'entrave ou obstacle, que les études de langue anglaise nomment « *block element* ».

Quant aux définitions données par Archer Taylor, on peut estimer avec Georges et Dundes qu'elles participent des deux approches, car il conçoit l'énigme comme une description trompeuse reposant sur une expression figurée ; il est en revanche difficile de dire si le folkloriste a toujours considéré que la contradiction devait être évidente dans l'énoncé²⁵.

nous avons participé par nos ancêtres. » Pour G. Paris, l'intérêt de cette forme est donc que ses figures ne sont pas endormies — leur valeur d'innovation n'est pas effacée par la catachrèse — et qu'elle conserve « souvent des traces des plus anciennes conceptions humaines » (p. VII). Mais il faut reconnaître que cette métaphore encore vive, capable de déclencher une sorte d'« archéologie » sensible ou cognitive, n'est nullement propre à l'énigme.

24. PETSCH 1899, fondé sur PETSCH 1898. Cette étude utilisait plusieurs recueils antérieurs. Le même savant a consacré plus tard un ouvrage à la seule tradition allemande (PETSCH 1917).

25. La définition se présente ainsi dans TAYLOR 1943 : « *The true riddle or the riddle in the strict sense compares an object to another entirely different object* » (p. 129) ; « *a true riddle consists of two descriptions of an object, one figurative and one literal, and confuses the hearer who endeavours to identify an object described in conflicting ways* » (p. 130). Nous avons déjà cité la formulation de TAYLOR 1951 : « *descriptions of objects in terms intended to suggest something entirely different* » (p. 1). Elle sera précisée ensuite de la manière suivante : « *a true riddle [...] consists of a vague general description and a specific detail that seems to conflict with what had gone before* » (TAYLOR 1952, p. 286). Il faut mettre à part une définition plus tardive : interrogé en 1962, le folkloriste introduit un nouveau critère en affirmant que « *a riddle is essentially a definition of an object. It defines the object in superficial terms, not according to function* » (communication personnelle à C. Scott, mentionnée dans SCOTT 1965b). Les notions de définition et de fonction spécifient celle de description d'une façon intéressante, mais l'idée implicite qu'une définition doit se référer à un objet par sa fonction demanderait à être discutée, ce qui n'a guère de sens si l'on ne peut pas, comme c'est le cas, l'inscrire dans une argumentation construite.

Proclamant l'échec des caractérisations fondées sur des éléments de contenu ou de style, incapables de rendre compte de la variété des énoncés énigmatiques recueillis, les critiques en appelaient à une analyse proprement structurelle.

La rigueur prônée par Robert Georges et Alan Dundes se traduit au premier chef par un *aggiornamento* des catégories linguistiques de la description. Ils donnent à l'« unité d'analyse minimale » de l'énigme le nom d'« élément descriptif ». Elle est composée de deux parties : un thème (*topic*), qui correspond au référent apparent de l'énoncé, et un propos (*comment*), qui est une affirmation concernant le thème, généralement relative à sa forme, sa fonction ou son action²⁶. La définition elle-même est formulée comme suit : « Une énigme est une expression verbale traditionnelle qui contient un ou plusieurs éléments descriptifs, dont une paire d'éléments pouvant se trouver dans une relation d'opposition ; le référent des éléments doit être deviné. » Précisons que le qualificatif « traditionnel » signifie pour les auteurs que l'énigme est ou a été transmise oralement et qu'elle existe ou a existé à plus d'un moment ou, en un moment donné, dans plus d'un lieu ; de cette « existence multiple » découlent d'éventuelles variations²⁷.

Sans surprise, le cœur de cette définition est la notion de description, laquelle est donc envisagée comme une série plus ou moins longue d'actes de prédication explicites, associant chacun un thème et un propos. On notera que cette structure est indépendante de la forme linguistique des énoncés, qui peut être extrêmement variée. La principale nouveauté réside ici dans le caractère facultatif de l'obstacle (*block*) : la simple consultation des recueils enseigne que de nombreux énoncés ne contiennent pas l'impossibilité flagrante que l'on a souvent retenue comme un trait constant²⁸. Le premier nœud d'une classification des énigmes est alors la dichotomie entre les énigmes « non oppositionnelles », dans lesquelles on ne trouve pas de contradiction, et les énigmes « oppositionnelles », dans lesquelles une paire d'éléments au moins présente une contradiction. Il faut ensuite examiner si le référent est désigné littéralement, métaphoriquement ou par une expression combinant les désignations littérales et

26. Le système binaire du thème et du propos, ou du rhème, insiste plus que d'autres oppositions utilisées par les linguistes sur la dimension psychologique de la prédication effectuée à travers l'énoncé : le thème est l'objet extérieur au discours que vise le locuteur. Le choix terminologique des auteurs est adapté à l'analyse de l'énigme, en ce qu'il permet de la traiter comme une structure communiquant une information. Mais, depuis la diffusion de ces notions par les membres du Cercle de Prague dès la fin des années 1920, elles ont été employées dans des cadres théoriques divers et sont particulièrement associées à l'étude de la « progression thématique » des textes. Voir DUCROT & SCHAEFFER 1995, p. 541-543. GEORGES & DUNDES 1963 citent deux références linguistiques à la note 16 (une présentation scolaire des « structures thème-propos » et une application au cas du chinois).

27. GEORGES & DUNDES 1963, n. 17.

28. R. Georges et A. Dundes se fondent sur le corpus de langue anglaise constitué par A. Taylor, dont les matériaux, remarquent-ils, excèdent largement le cadre de la définition liminaire (*cf. supra*, à propos de TAYLOR 1951).

métaphoriques. Enfin, trois types de contradiction sont répertoriés par les auteurs. Ainsi, selon eux, les énigmes « non oppositionnelles » sont soit littérales (dans ce seul cas, le thème est le référent) soit métaphoriques. Les énigmes « oppositionnelles », presque toujours métaphoriques, recèlent une contradiction « antithétique » (en apparence, de deux éléments descriptifs, un seul peut être vrai), « privative » (le second élément nie un attribut logique ou naturel du premier, qui est souvent sa fonction) ou « causale » (le premier élément descriptif, nié par le second, consiste en une action que l'objet accomplit ou subit). Par souci de clarté, nous résumerons ces distinctions dans un tableau²⁹ :

Énigmes non oppositionnelles [A]	littérales [1] ou métaphoriques [2]	pas de contradiction	
Énigmes oppositionnelles [B]	métaphoriques ou métaphoriques et littérales	contradiction	antithétique [1]
			privative [2]
			causale [3]

Ces catégories sont notamment illustrées par les énoncés suivants, tirés du recueil d'Archer Taylor :

- [A, 1] *Wha' live in de river ? — Fish.*
 [A, 2] *Two rows of white horses on a red hill. — Teeth.*
 [B, 1] *What goes to the branch [le bras de la rivière] and drinks and don't drink ? — Cow and bell.*
 [B, 2] *Something has an ear and cannot hear. — Ear of a corn [un épi de maïs].*
 [B, 3] *What goes to the mill every morning and don't make no tracks ? — The road.*

Il ne fait pas de doute qu'un tel système rend mieux compte de la diversité formelle des énigmes populaires que les caractérisations précédentes. On constate cependant que le trait distinctif par lequel s'achève la définition de Robert Georges et Alan Dundes ruine leur prétention à ne fonder leur description que sur la structure de l'énigme : en précisant d'une

29. GEORGES & DUNDES 1963, p. 113-116. Voici la récapitulation proposée dans la conclusion de l'article (p. 116) : l'énigme est « *a traditional verbal expression which contains one or more descriptive elements, a pair of which may be in opposition ; the referent of the elements is to be guessed. Two general categories of true riddles are (1) nonoppositional, in which there is no contradiction to be found in one or more descriptive elements, and (2) oppositional, in which at least one pair of descriptive elements is in contradiction. The nonoppositional riddles may be literal or metaphorical, but in either case there is no apparent contradiction involved. Oppositional riddles are almost always metaphorical or a combination of metaphorical and literal descriptions. There are three kinds of oppositions : (1) antithetical contradictory, (2) privational contradictory, or (3) causal contradictory.* » Comme ils le signalent (p. 114 et n. 19), cette typologie des « oppositions » est librement inspirée des *Catégories* d'ARISTOTE. Au livre X, le philosophe dénombre en effet quatre façons dont deux choses peuvent s'opposer (ἀντιχεισθαι) l'une à l'autre : « à la manière des relatifs », « à la manière des contraires », « à la manière de la privation et de la possession », « à la manière de l'affirmation et de la négation » (11 b 19-20, traduction empruntée à ILDEFONSE & LALLOT 2002).

façon vague que « le référent des éléments doit être deviné », ils ouvrent la boîte de Pandore des déterminations contextuelles³⁰.

À partir de prémisses théoriques assez différentes et sur la base d'un corpus finnois de quelque 3 500 énigmes, Elli Kōngäs Maranda a proposé en 1969 un autre modèle³¹. En vue de traiter le problème des variantes, l'anthropologue élaborait en réalité une théorie générale de l'énigme d'une très grande ambition, puisqu'elle entendait appliquer les règles de la syntaxe transformationnelle à la production du « discours folklorique ». Ce projet repose sur la possibilité de déterminer une structure commune à toutes les énigmes, de corrélérer leurs modes de formation et, surtout, de distinguer la totalité des « catégories sémantiques » susceptibles de fournir la matière des énoncés³². Il serait ainsi possible de mettre au jour « quelques énigmes fondamentales » dont les énoncés attestés seraient des modifications. Mieux, nous pourrions comprendre — et même prévoir, puisque l'on atteint à ce niveau sous-jacent des énoncés la connaissance *a priori* des fonctionnements discursifs — le mécanisme combinatoire qui guide l'exercice de la compétence énigmatique chez un locuteur appartenant à une société donnée. La pertinence d'une telle tentative a été discutée, mais bien des points conservent leur intérêt hors de cette perspective d'inspiration chomskyenne³³.

L'auteur nomme « image » et « réponse » les deux parties de l'énigme, qui doivent être étudiées comme un tout ; cette idée est devenue l'opinion commune des spécialistes. Elles forment ensemble une « unité structurale » supérieure à la phrase et dont la nature est

30. Le premier à le faire observer fut sans doute SCOTT 1965b, p. 22. Encore faut-il rappeler que, dans l'esprit des auteurs, la définition « morphologique » d'un genre comme celui des énigmes est le préalable à l'étude des « problèmes intéressants de la fonction des formes folkloriques dans telle ou telle culture » et doit permettre « la comparaison entre les genres [*cross-genres comparison*] » (GEORGES & DUNDES 1963, p. 111).

31. KÖNGÄS MARANDA 1969 (dont KÖNGÄS MARANDA 1971b est la version anglaise). L'étude a pour matériau le fonds folklorique de la Société de littérature finnoise. À la suite de E. Kōngäs Maranda, A. Kaivola-Bregenhøj a continué de faire connaître hors de Finlande cet ample corpus d'énigmes traditionnelles (KAIVOLA-BREGENHØJ 1977 et KAIVOLA-BREGENHØJ 1978 sont ses premières publications notables).

32. KÖNGÄS MARANDA 1969, p. 44 : « les règles proposées permettent de prédire toutes les énigmes possibles ou valables d'une culture, pourvu que l'on connaisse les catégories sémantiques de cette culture ». Les énigmes apparaissent alors comme un parcours dans les catégories conceptuelles et linguistiques que l'anthropologue conçoit curieusement comme une exploration systématique et exhaustive. E. Kōngäs Maranda le dit on ne peut plus clairement à propos de la tradition qu'elle a recueillie dans les îles Salomon, en Mélanésie, après son travail sur les énigmes finlandaises : « *When a riddle poser has exhausted all the common functions of two terms (and possibly reversed the terms so that the image becomes the answer and vice versa), then he has exhausted the possibilities of this comparison and will proceed to compare some other pair of terms.* » (KÖNGÄS MARANDA 1971c, p. 57.) On comprendra mieux les termes de cette affirmation à la lumière des remarques que nous allons faire. Mais on peut légitimement douter que la réalité sociale illustre d'une façon si parfaite un modèle théorique.

33. L'auteur cite en particulier CHOMSKY 1965, dont les « *kernel sentences* » sont le modèle de ses « *kernel riddles* » ou « énigmes fondamentales » (KÖNGÄS MARANDA 1969, p. 6), et affirme que « chaque énigme peut être réécrite sous forme d'une proposition logique [...] d'un certain type » (p. 12). Cette « proposition d'une théorie de l'énigme » est reprise dans KÖNGÄS MARANDA 1971c (voir notamment p. 53-56). Nous ferons état plus loin des obstacles majeurs auxquels elle se heurte.

indépendante des variations syntactiques : l'image est toujours une question, que l'interrogation soit ou non sa forme linguistique apparente. Il s'ensuit que de nombreuses variantes se laissent ramener à une même « énigme de base » et qu'elles sont toutes équivalentes du point de vue de leur structure profonde.

Cette structure articule cinq éléments. Les uns sont « donnés » et appartiennent à l'image, les autres sont « cachés » et font partie de la réponse. Si l'image est « une question qui contient une réponse », elle ne fournit que le « terme » initial d'un raisonnement et un élément permettant la transition vers le terme final qu'est la solution. Les éléments de l'image sur lesquels se fonde la résolution (ou en tout cas l'analyse) sont qualifiés de « prémisses ». L'une des prémisses au moins est « constante », car elle indique une qualité commune aux deux termes mis en relation par l'énigme, tandis qu'une autre prémisses au moins est « variable », parce que la caractéristique correspondante diffère dans les deux termes. Ce vocabulaire logique identifie l'énigme à un raisonnement. On notera cependant que l'auteur y ajoute un couple terminologique employé dans les domaines de la sémiotique et de la linguistique en parlant du terme donné comme d'un « *signans* » et du terme caché comme d'un « *signatum* », c'est-à-dire comme d'un signifiant et d'un signifié. En effet, l'énigme est pour elle essentiellement une métaphore et la relation d'identité ou d'équivalence qui existe entre les termes est métaphorique. Dressons la liste de ces éléments structurels³⁴ :

- I. Le terme donné, qui est le *signans* de la métaphore, le noyau de l'image de l'énigme.
- II. La prémisses constante, laquelle est vraie aussi bien du terme donné que de la réponse.
- III. La variable cachée, qui indique que la présentation de l'image n'est pas appropriée.
- IV. La variable donnée, qui indique la condition de vérité de la métaphore.
- V. Le terme caché, qui est le *signatum* de la métaphore, c'est-à-dire la réponse.

Les prémisses variables (III et IV) constituent des indices. Le premier est implicite, mais « automatiquement » restitué par l'auditeur, car il l'attendait à la place de l'indice explicite dont il le déduit. On comprendra mieux ce fonctionnement à partir de cet exemple de la structure la plus simple : « Un cochon, deux groins. » Il est question de la charrue finlandaise traditionnelle, qui possède un double soc. Elli KÖNGÄS MARANDA résume la construction de cette énigme en un tableau.

34. Pour cette liste et pour l'exemple qui la suit, voir KÖNGÄS MARANDA 1969, p. 13-14. Nous condenseons légèrement les formulations de l'article.

	TERMES	PRÉMISSES		
		CONSTANTE	VARIABLE	
DONNÉ	Un cochon (I)	groin(s) (II)	deux (IV)	IMAGE
CACHÉ	Une charrue (V)		un (III)	RÉPONSE

La surprise créée par l'énigme naît de la mention de « deux » groins (IV), qui fait venir à l'esprit la caractéristique normale, « un » groin (III). La conscience de cette prémisse cachée (III) fait voir pour quelle raison l'image ne convient pas. Une fois l'ensemble de la structure aperçue, la prémisse variable donnée (IV) apparaît comme la « condition » de la métaphore : si l'on accepte de regarder la charrue comme un cochon à deux groins, alors l'image est acceptable. Les énigmes seraient ainsi en leur essence des « métaphores conditionnelles ».

Cet énoncé illustre le degré de complexité le moins élevé, celui des « énigmes simples » ; la multiplication des prémisses caractérise les « énigmes composées » ; la multiplication des termes, lorsqu'un groupe de termes désigne un autre groupe de termes, est la marque des « énigmes en série ». Le procédé de construction demeure le même sous ces diverses formes. L'auteur en emprunte la schématisation aux principes de la théorie des ensembles, en distinguant deux catégories :

— les « énigmes à métaphore » opèrent la réunion de deux ensembles (A et B) présentant une intersection (l'élément constant) qui permet d'évoquer l'un par l'intermédiaire de l'autre : elles forment un ensemble plus grand qui comporte les traits des deux premiers ;

— les « énigmes à paradoxe » sont le cas particulier où les deux ensembles de départ (A et \bar{A} , ou non-A) devraient être parfaitement disjoints, car ils paraissent complémentaires, mais présentent néanmoins une intersection, qui est la solution³⁵.

De la seconde catégorie, voici l'exemple élémentaire le plus clair : « Il a des dents, ne mange rien. — Le peigne. » L'ensemble des « choses dentées » et celui des « choses qui ne mangent rien » ne sont pas comparés l'un à l'autre sous un ou plusieurs aspects, mais se

35. Voir KÖNGÄS MARANDA 1969, p. 14 et 31 pour ces deux types d'énigmes. Le contraste de la métaphore et du paradoxe est développé ainsi (p. 32) : « Une métaphore [...] est une comparaison entre deux choses différentes et, la plupart du temps, similaires en *structure* et en *forme*. Un paradoxe est la comparaison de deux choses similaires seulement quant à une *fonction* commune. Un paradoxe opère sur des "sous-fonctions" ou des fonctions, en les accordant ensemble ; une métaphore montre que des ensembles sont réellement des éléments d'un ensemble plus grand. » On notera que l'auteur emprunte à un manuel de logique la définition du paradoxe comme « une affirmation contraire à la logique, mais nous faisant voir que le non-sens est porteur de sens et qu'il y a de la logique dans la contradiction » (p. 36). La conclusion rappelle par ces mots l'existence de deux catégories (p. 43-44) : « L'une où deux ensembles, au sens logique, sont rassemblés dans une métaphore pour être les éléments d'un super-ensemble, et l'autre où un ensemble et son complément sont présentés comme ayant une fonction logique commune. J'appelle énigme à métaphore l'union de deux ensembles, et énigme à paradoxe leur intersection. »

trouvent posséder un membre commun. Elli Kōngäs Maranda a probablement mentionné ce second type parce qu'il est courant dans les corpus traditionnels comme le sien³⁶. Toutefois, elle lui consacre des commentaires plus succincts, et il est patent que le type métaphorique — la *true riddle* sous sa forme habituelle, lui ont reproché certains — retient davantage son intérêt³⁷.

La raison de cette priorité de la métaphore est, comme nous l'avons dit, que ce travail vise à construire un modèle de l'engendrement des énigmes. Après avoir affirmé que les métaphores possibles dans une culture donnée sont la matière d'un certain nombre d'« énigmes fondamentales », l'auteur nomme les trois procédés qui autoriseraient à prévoir la totalité des énoncés : les transformations par expansion (la comparaison de A et de B peut se décliner à partir de tout élément qui leur est commun), par renversement (B évoque A) et par inversion (A et B sont remplacés par leurs complémentaires), qui s'appliquent successivement aux diverses métaphores en usage³⁸. Si la validité universelle d'une telle mécanique peut laisser sceptique, il faut ajouter, pour ne pas caricaturer sa position, que l'auteur reconnaît à certaines métaphores une plus grande productivité.

Par ailleurs, cette perspective structuraliste permet de constater que les ensembles mis en relation offrent des régularités thématiques frappantes dans les énigmes finlandaises. Dans un peu moins de la moitié des cas, l'image évoque un être humain et la réponse un objet culturel ; les catégories « humain » et « plante sauvage » sont souvent utilisées aussi, mais occupent l'une ou l'autre place dans des proportions semblables. En dressant le bilan de ses observations, l'anthropologue remarque que la division la plus générale pertinente dans le classement des énigmes est le contraste entre « animé » et « inanimé », plutôt qu'entre « nature » et « culture ». Au sein du premier ensemble, le « naturel » est représenté par l'« humain » et, minoritairement, par l'« animal » ; la catégorie du « surnaturel » a une existence presque virtuelle, puisqu'un seul énoncé lui donne corps (une énigme dont la réponse est « Dieu »). Au sein du second ensemble, le « concret » est représenté davantage par la catégorie « plante » que par la classe « objet » ; l'« abstrait » est rare (il n'apparaît que

36. Elle en cite la forme « plus A que A », qui est celle de cet énoncé : « Qu'est-ce qui est plus noir que la noirceur ? — Le chagrin. »

37. L'un des problèmes que pose la distinction des deux catégories est que les ensembles A et B des énigmes à métaphore comprennent les traits propres à une certaine réalité (cochon ou charrue), tandis que l'ensemble A et son complémentaire A concernent des traits sémantiques communs à un nombre indéfini de réalités (toutes celles qui sont pourvues de dents, par exemple). Derrière l'apparence homogène des diagrammes donnant à voir l'intersection des cercles, le système n'est donc pas cohérent.

38. Pour des illustrations, voir les développements sur ces types de transformations (p. 15-31). Dans un autre article, E. Kōngäs Maranda a particulièrement étudié le riche ensemble des équivalences, ou des séries de transformations, qui lient l'arbre et l'être humain (KÖNGÄS MARANDA 1971a).

dans quelques énoncés dont l'image utilise les « concepts » de « nombre » et de « couleur »). Ainsi, les catégories qui fournissent la plupart des termes — « humain » et « animal », d'un côté, « plante » et « objet », de l'autre — nouent des liaisons privilégiées, mais la comparaison ne s'effectue à peu près jamais à l'intérieur de chacune d'elles³⁹.

Notre présentation montre de quelle manière le point de vue d'Elli Kōngäs Maranda est à la fois cognitif et linguistique. Il comporte également une dimension littéraire. Ses propositions font en effet une place au style des énigmes, c'est-à-dire aux caractères formels de ce « genre folklorique extrêmement stylisé ». Cet aspect est étroitement dépendant, à l'évidence, de la langue employée. Pour le finnois, l'auteur insiste sur la fréquence de l'asyndète et de l'ellipse, mais aussi et surtout sur des traits phonétiques qu'elle distingue des habitudes relevées dans la langue courante⁴⁰. Plus généralement, l'archaïsme des constructions motive une comparaison avec le genre des proverbes⁴¹, qui se distinguent des énigmes avant tout sur le plan pragmatique. Bien que les formulations et les objets évoqués puissent être identiques, les structures mises en œuvre seraient inverses : la réponse est déjà connue au moment où apparaît le proverbe, qui doit fournir « un résumé adéquat, une définition du *signatum* » ; au contraire, l'image de l'énigme précède le *signatum*, qui doit être nommé. Les effets produits par ces genres discursifs courts sont par conséquent très différents. Les proverbes sont si adaptés au contexte de leur énonciation qu'ils se passent ordinairement de toute identification explicite. Selon l'auteur, ils ne font donc que renforcer des idées partagées par les interlocuteurs, tout comme les mythes « mettent [...] des croyances en forme⁴² ». En revanche, « soumettant à un examen [...] la taxinomie inhérente à un langage, les énigmes constituent une sorte de métalangage » et « forcent à une réflexion critique sur la langue⁴³ ». Ce point de vue demandera à être discuté.

39. Ces conclusions se fondent sur les soixante-douze premières énigmes citées dans l'article, qui sont considérées comme représentatives du corpus. L'analyse aboutit à l'établissement d'un arbre de Porphyre, où est figurée la hiérarchie des catégories. Nous n'avons pas mentionné le niveau qui, dans le schéma, précède immédiatement les types de solutions attestées : l'« humain » est divisé entre le « social » et le « biologique », l'« animal » entre le « domestique » et le « sauvage », la catégorie « plante » entre le « cultivé » et le « sauvage », la catégorie « objet » entre le « culturel » et le « naturel » (KÖNGÄS MARANDA 1969, p. 29-30).

40. Les énoncés énigmatiques finlandais sont ainsi marqués, ou pourvus d'un style distinctif, à la différence d'autres traditions où des procédés comme les formules d'introduction et de conclusion servent à isoler du discours courant les énigmes. Il suffit de citer le cas de l'autre société longtemps étudiée par le même auteur, les Lau des îles Salomon. Le parallèle aboutit à l'idée que « *a formulaic opening serves artistically the same function as does a special well-recognized style ; it announces the occasion, it directs the expectations of the audience* » (KÖNGÄS MARANDA 1971c, p. 58).

41. Cette comparaison a fréquemment retenu l'attention, on le verra. Elle fait l'objet de l'une des ultimes publications de A. Taylor (TAYLOR 1981). Les études de P. Grzybek sur l'énigme ont été précédées d'une réflexion sur le proverbe, autre « forme simple » (GRZYBEK 1984).

42. *Ibid.*, p. 44.

43. L'expérience d'une société mélanésienne suggérait à l'anthropologue la même conclusion, mais la réflexivité des énigmes apparaît dans son compte rendu moins comme subversive que comme ludique (KÖNGÄS

Une première critique à laquelle s'expose cette « théorie de l'énigme » est, nous l'avons vu, de se fonder sur une base trop étroite et de ne rendre compte que de certains types populaires. En ce cas, le corpus traité est en partie à incriminer. Mais l'étude de l'énigme devient chez Elli Kōngäs Maranda une étude de la métaphore, et non de la façon dont l'expression figurée crée l'opacité en interdisant la compréhension immédiate de l'un de ses éléments. La métaphore ne peut d'ailleurs pas être tenue pour l'unique facteur d'obscurité, car il suffit parfois de la situation discursive particulière, qui prive l'auditeur de toute connaissance contextuelle, ou d'une ambiguïté purement grammaticale, comme y insistent William Pepicello et Thomas Green. Ces mêmes auteurs montrent que les emprunts à la linguistique générative ne remplissent pas ici les conditions nécessaires pour constituer une extension de celle-ci à la sphère des formes d'expression traditionnelles : outre le fait que les *kernel riddles* devraient pouvoir être identifiées et dénombrées, la notion de transformation ne recouvre dans cette proposition qu'un remaniement des métaphores. De plus, la mise au jour de règles de formation des métaphores et des énigmes aurait pour conséquence, contre toute vraisemblance, la prédictibilité d'une bonne part des productions culturelles⁴⁴.

Quoi qu'il en soit de cette grammaire profonde de l'énigme, qui a séduit mais n'a jamais été portée au delà de cet état d'esquisse, il faut souligner que la principale nouveauté de l'analyse est de ne pas considérer l'énoncé isolément, mais de raisonner sur le couple de l'image et de la réponse. Pour le reste, le découpage suggéré par Elli Kōngäs Maranda à l'intérieur des éléments « donnés » est parfaitement homologue de celui de Robert Petsch : le « terme donné » correspond à l'« élément dénominatif », la « prémisse constante » à l'« élément-noyau descriptif » et la « variable donnée » à l'« élément entravant ». En d'autres termes, il s'agit toujours de poser un thème et de le décrire d'une manière irrecevable pour l'interlocuteur. À propos de l'accouplement des deux parties de l'énigme, qui est donc plus propre à cette perspective, Peter Grzybek fait une observation précieuse. Là où Elli Kōngäs Maranda parle de termes équivalents, liés par la prémisse constante comme par une « fonction » mathématique commune, il est plus juste de dire que la question et la réponse

MARANDA 1971c, p. 53) : « *Functionally, myths seem to reenforce the established order, whereas the primary function of riddles is to question at least certain kinds of established order. Where myths prove the validity of land claims, the authority of social and cultural rules, or the fitness of native conceptual classifications, riddles make a point of playing with conceptual borderlines and crossing them for the intellectual pleasure of showing that things are not quite as stable as they appear.* » Il en est de même dans KÖNGÄS MARANDA 1976, où ce passage est repris (p. 131).

44. Voir PEPICELLO & GREEN 1984, p. 80-84.

sont toutes deux des signifiants et qu'elles ont un même signifié : leur relation n'est pas d'équivalence, mais de coréférence⁴⁵.

Les travaux d'Elli Kōngäs Maranda ont exercé une grande influence, moins sans doute pour le cadre théorique qu'ils proposaient qu'à travers leur ambition pluridisciplinaire. Rien ne le montre mieux qu'une édition spéciale du *Journal of American Folklore* que l'anthropologue a dirigée en 1976. Bien qu'elle se défende d'avoir voulu dresser un panorama des études sur l'énigme, ce recueil de six articles témoigne des tendances de la recherche à la fin d'une décennie particulièrement faste⁴⁶. Son titre, « *Riddles and riddling* », est révélateur de la tension la plus durablement active dans un champ d'étude situé par nature aux confins de l'anthropologie et de la linguistique : l'énigme est par excellence un genre discursif dans lequel les relations entre l'énoncé et ses conditions d'énonciation ne peuvent être négligées. En évoquant quelques-uns des thèmes abordés, nous verrons en effet que la question de la structure a pu se transformer pour prendre en compte ce que l'un des contributeurs nomme la « structure du contexte⁴⁷ ». Ce déplacement suivait le mouvement qui a porté certains courants linguistiques à considérer pleinement la parole comme un mode de comportement. Ainsi venait au premier plan le problème de la fonction et du fonctionnement de l'énigme. De là, résume l'éditrice, un « double souci » des spécialistes de cet « art verbal » traditionnel. Ils ont en effet à élaborer les outils qui leur permettront de comprendre un type particulier de « *performance* » et de communication, sans oublier pourtant qu'il possède un contenu et une forme expressive : l'insertion du texte dans un cadre situationnel n'abolit pas l'intérêt du texte⁴⁸. Parce que l'énigme est en outre une forme brève, l'introduction du volume répète la conviction souvent exprimée qu'elle est, parmi les « formes mineures », la plus propice à des enquêtes vastes et interdisciplinaires.

Les sociétés occidentales contemporaines nous fournissent une matière singulièrement appauvrie, comme le note Elli Kōngäs Maranda à propos de la tradition finlandaise⁴⁹. Mais les

45. Voir GRZYBEK 1987a, p. 22-26. Sur la base d'une critique plus détaillée, l'article de P. Grzybek s'achève par une reformulation qui applique à l'énigme les schémas sémiotiques de C. S. Peirce. On consultera également les propositions de TODOROV 1973 (repris dans TODOROV 1978).

46. KÖNGÄS MARANDA 1976, p. 129 : « *Riddles and riddling* [...] has had especially active students in the last few years, in both fieldwork and theory. Of course, the discussion follows the main trends of the times : anthropological structuralism, linguistic transformationalism, sociolinguistics, semiotics ; and recently, developmental psychology and anthropological cross-cultural comparison have been applied to the riddle. »

47. EVANS 1976, article dans lequel le terme « contexte » désigne cependant une réalité plus précise, comme nous le verrons.

48. KÖNGÄS MARANDA 1976, p. 132.

49. Les causes mentionnées à titre d'hypothèses sont les suivantes : la réduction des familles au modèle de la famille nucléaire, l'indépendance accrue des travailleurs agricoles, l'essor des « médias de masse » aptes à

énigmes sont en usage dans toutes les sociétés traditionnelles, bien que parfois elles soient longtemps demeurées inaperçues des observateurs eux-mêmes, qui étaient notamment occupés à s'informer sur la production culturelle majeure qu'est le mythe⁵⁰.

La première contribution de ce numéro de revue, celle de Thomas Burns, se fonde sur un recensement extrêmement soigneux des études de terrain, grâce auquel on constate que l'Afrique livre les matériaux les plus riches⁵¹. Fort de cette documentation, l'auteur nous engage à ne pas regarder les différentes méthodes en vigueur comme exclusives, mais à considérer que les approches fonctionnelles, structurelles ou contextuelles sont des niveaux d'analyse plus ou moins élevés d'un même événement⁵². Sa synthèse met en valeur le niveau habituellement délaissé par les spécialistes ou trop vaguement décrit, celui du contexte. Elle lui permet cependant, dans un premier temps, de rassembler d'une façon efficace les conclusions des travaux antérieurs. La variété des fonctions prêtées aux énigmes par les analystes est frappante : elles sont vues comme le reflet des capacités cognitives et des catégories pertinentes dans l'environnement d'un peuple ; un dispositif prenant en charge l'ambiguïté conceptuelle et stimulant la réévaluation des catégories cognitives ; un procédé éducatif destiné à exercer l'esprit, à inculquer des valeurs et des attitudes culturelles et à enseigner les rôles de domination et de soumission ; une soupape de sûreté contrôlant le déchaînement des sentiments agressifs et des désirs sexuels ; l'instrument de l'unité et de la cohésion du groupe. Selon les lieux et selon les observateurs, résume le critique, elles ont été dotées de toutes les fonctions possibles de « renforcement » et d'« exutoire⁵³ ». Thomas Burns n'évoque les orientations de ce qu'il nomme les « *structural studies* », dont nous avons retracé l'évolution, que pour signaler qu'elles lui semblent limitées par la seule prise en

divertir autant qu'à informer et, enfin, la promotion par l'État d'une éducation institutionnalisée (KÖNGÄS MARANDA 1976, p. 128).

50. De l'universalité de l'énigme, les Amérindiens étaient le contre-exemple le plus fréquemment évoqué. Il semble que l'on ait fait justice de cette idée au cours du XX^e siècle, en remarquant notamment que les enquêtes de référence étaient défectueuses : une pratique culturelle comme l'énigme a pu y rester un point aveugle. KÖNGÄS MARANDA 1976 (p. 128) cite à ce sujet deux articles de A. Taylor (TAYLOR 1944 et TAYLOR 1962). Voir également DIENHART 1999, p. 95, n. 1.

51. Ce fait connu est particulièrement étudié dans un article antérieur de quelques années, HARRIES 1971 (« *The Riddle in Africa* »).

52. BURNS 1976, p. 140 : « *the different investigators are simply performing their structural analyses at more and less inclusive levels* ».

53. Nous paraphrasons BURNS 1976, p. 139. Dans le texte original, les fonctions les plus générales sont nommées « *reinforcement and release* ». Les fonctions sociales de l'énigme font l'objet de remarques sporadiques dans la plupart des descriptions que l'on peut dire locales, qui ont rarement été confrontées, comme le soulignait D. Hart dans une monographie qui fait exception (HART 1964). L'auteur y situe en effet les particularités de la tradition qu'il prend pour référence, les énigmes philippines, au moyen d'un intéressant panorama bibliographique. Certains des renseignements fournis par T. Burns en sont issus. Les anthropologues regrettent également de ne disposer que de très rares compte rendus de *riddle sessions* (voir à ce sujet EVANS 1976, où l'on trouve la transcription d'une séance, qui pose le problème inévitable de la participation de l'observateur).

compte du « *verbal text* » de l'énigme, qu'il s'agisse d'une structure binaire interne à la question ou du couple de la question et de la réponse. Il plaide pour sa part en faveur d'un élargissement de la notion de texte, qui irait de pair, en ce qui concerne le contexte étudié par les anthropologues, avec une attention réelle à la dimension non linguistique de la pratique.

Ainsi, une description adéquate du genre de l'énigme devrait élaborer, pour tel groupe ou d'une manière comparative, une « grammaire de la mise en œuvre générique » (« *grammar of generic performance*⁵⁴ »). Celle-ci ne saurait exclure, sous peine d'artificialité, un ou plusieurs niveaux de ce phénomène, qui se réalise à travers la production de phonèmes et de gestes et la constitution d'un énoncé, à travers une série d'actions formant l'« acte énigmatique » (ou *riddle act*, défini comme l'interaction suscitée par une seule énigme) et, au niveau supérieur, à travers l'agencement des actes énigmatiques au sein d'un « événement énigmatique » (ou *riddle event*⁵⁵). On le voit, il n'est pas seulement question ici des caractéristiques formelles d'un genre, mais plus largement de distinguer les niveaux d'analyse intégrés qui sont utiles à l'étude de l'énigme comme une action⁵⁶ et comme un « genre de comportement traditionnel ». Visant à favoriser la comparaison, le modèle offre une structure dont les éléments peuvent être diversement actualisés. C'est pourquoi les typologies que nous retiendrons ici de cet article sont assorties de nombreux détails et renvoient constamment aux comptes rendus publiés, qui montrent l'extrême ramification des situations connues.

Les « occasions énigmatiques » (*riddle occasions*) sont rangées dans six catégories : les rituels, tout particulièrement ceux qui sont liés à l'initiation et à la mort ; la cour précédant la demande en mariage ; l'éducation, où elles concernent la relation du maître et de l'élève ; l'occasion de la rencontre, qui donne à l'énigme la fonction d'une formule de salut ; les devinettes incluses dans d'autres genres, en particulier dans les récits et les chansons ; l'énigme apparaît enfin, d'une façon prédominante, comme une activité de loisir (*leisure-time riddling*), c'est-à-dire comme un divertissement plus ou moins organisé. Ces formes inégalement distribuées varient grandement sous le rapport du moment où l'on se livre à cette activité (elle occupe le plus souvent les heures pendant lesquelles les urgences pratiques se relâchent), du lieu où elle se déroule (ce sont généralement des endroits associés à d'autres

54. *Ibid.*, p. 141.

55. *Ibid.*, p. 141-142. Ce modèle de structures imbriquées est développé dans la suite de l'article. Il reprend en partie la terminologie du linguiste D. Hymes (voir p. 141, n. 8), l'un des fondateurs de l'« ethnographie de la communication ».

56. En anglais, l'usage de cette notion est facilité par le gérondif *riddling* et son emploi substantivé, tout comme les rôles symétriques de l'interlocution énigmatique sont exprimés dans cette langue par les mots *riddler* et *riddlee*. Nous utilisons occasionnellement ces termes commodes dans le présent exposé.

occasions de sociabilité) et des personnes qui y prennent part (les rôles du *riddler*, du *riddlee* et du public se répartissant diversement entre les âges et les sexes).

L'effort principal de l'auteur porte cependant sur le contexte le plus courant de l'échange d'énigmes, à savoir le concours d'énigmes (*riddle contest*), qui est selon lui le seul « événement énigmatique » pratiqué dans le cadre des activités de loisir. Il dénombre un minimum de huit séquences possibles menant à la victoire de l'un des deux participants ou des deux groupes en présence, selon la façon dont les énigmes sont résolues et dont les rôles sont échangés. Chaque *riddle act* fonctionne lui-même selon une sorte d'algorithme dans lequel interviennent cinq mouvements (*moves*). Dans la liste qui suit, nous précisons les principales actions enregistrées lors de ces différentes étapes. Après une amorce (*riddle act initiation*) qui fixe le rôle des agents et un enjeu, l'énigme est posée (*riddler's statement*), dans un énoncé où la question peut être entourée d'une introduction et d'une conclusion ; la réaction initiale de l'auditeur (*riddlee's initial response to statement*), qui entraîne parfois la justification de l'énoncé, est suivie d'une interaction des deux agents durant la période de réflexion (*riddler-riddlee interaction in the contemplation period*), au cours de laquelle l'interlocuteur est susceptible de demander des indices et d'être blâmé pour son incompetence, avant que l'on n'exige de lui une réponse ; la séquence de la résolution (*riddle answer sequence*) s'organise autour de la réponse, mais comporte éventuellement une explication, d'un seul côté ou bien de part et d'autre, un débat pouvant même surgir au sujet des solutions avancées⁵⁷. Ajoutons que l'auteur insiste sur la variété des questions qui animent ce dispositif : les formes attestées vont d'un simple mot jusqu'à un long récit énigmatique et sont formulées aussi bien dans le langage le plus habituel que dans un style poétique très élaboré ; dans certains cas, la résolution s'effectue grâce au seul souvenir des solutions traditionnelles, mais elle demande dans d'autres un raisonnement logique suivi dont l'énoncé concède les bases⁵⁸.

Cette structure potentielle est probablement la plus détaillée qui ait été fournie. On y aperçoit nettement, même à la résumer sommairement ainsi que nous l'avons fait, que l'analyse d'un *riddle act* est, par principe, un travail interminable, comme celle de toute interaction complexe⁵⁹. Nous pourrions cependant utiliser les catégories qu'emploie Thomas

57. T. Burns établit un schéma détaillé de cette interaction spéciale (*ibid.*, p. 154 et 155).

58. *Ibid.*, p. 158.

59. Nous pensons ici au prototype que représente la fameuse « scène de la cigarette » enregistrée par G. Bateson : lors d'une thérapie familiale, une mère déclare n'avoir aucune inquiétude au sujet des capacités intellectuelles de son fils, ce que contredisent tous les éléments non verbaux de son comportement au moment où elle émet cette affirmation et où le thérapeute s'approche pour allumer sa cigarette. L'analyse de ce film de dix-huit secondes par une équipe de psychiatres, de linguistes et d'anthropologues, commencée en 1956 au sein de

Burns à la manière d'un tableau des paramètres pertinents de l'occasion et de l'acte énigmatique⁶⁰. Ces séquences descriptives vaudraient également hors d'une situation d'interlocution réelle, dans le cas d'une évocation fictive.

Deux autres contributions méritent d'être mentionnées ici, parce qu'elles s'attachent à des questions cruciales dans le domaine des *riddle studies*. Le bref article de Dan Ben-Amos est un traitement incisif du problème des solutions multiples. L'énigme condense en un temps extrêmement limité les phases normales d'un processus sémiotique généralement plus long : elle fait se succéder immédiatement un message, son décodage et les réactions qui en découlent⁶¹. Cependant, le succès de la résolution ne dépend pas seulement de la capacité à dénouer une ambiguïté⁶², mais repose en dernière instance sur la confirmation de la solution par celui qui a posé la question. Une telle validation, source et signe d'un pouvoir, est à mettre au nombre des « manipulations sociales de la vérité ». La force de l'évidence n'est en effet jamais décisive, car chaque énigme possède une gamme de réponses acceptables *a priori* pour un individu à qui la langue et la culture concernées sont familières ; c'est ce que l'on vérifie lorsqu'est proposée une réponse plus ou moins plausible, mais que le *riddler* déclare erronée. Cela s'expliquerait par le fait que deux cultures différentes ne donnent pas le même contenu

l'École de Palo Alto et jamais achevée, constitua sans doute la première application de l'analyse structurale à l'interaction (voir BIRDWHISTELL 1981 et FORNEL & LÉON 2000, p. 137-138). Cette expérience, menée dans le cadre d'un projet significativement nommé « *Natural history of an interview* », s'inscrivait dans le renouveau empirique qu'imprimèrent des chercheurs tels que G. Bateson, E. Goffman, R. Birdwhistell ou E. T. Hall à la théorie de la communication ; leurs travaux visaient à enrichir la conception mécanique et abstraite que chacun connaît sous la forme du schéma proposé par C. Shannon et W. Weaver sur le modèle télégraphique de l'acheminement d'un message destiné par un émetteur à un récepteur. Dans le cas de l'énigme, il faut s'interroger sur les modalités de réalisation d'un schéma tel que celui de T. Burns, comme celui-ci y invite son lecteur en remarquant sans cesse l'amplitude des variations documentées. Bien que la situation énigmatique semble focaliser l'attention sur le sens d'un énoncé, vêtements, positions, gestes ou tons de voix sont significatifs lors de la profération d'un énoncé de ce type. En envisageant l'échange d'énigmes comme une situation de communication, nous n'avons garde toutefois d'oublier qu'il s'agit d'une interaction verbale et non verbale « cadrée », qui présente un assez haut degré de formalisation et de fortes contraintes pragmatiques (cf. *infra*). C'est ce qui permet de parler d'un « genre traditionnel ».

60. Ces paramètres ne sont autres que ceux dont doit tenir compte l'ethnographe. On peut en prendre pour exemple les recommandations de M. Mauss dans son *Manuel* (MAUSS 2002 [1926]), sous la rubrique des jeux. Ceux-ci « se répartissent entre les âges, les sexes, les générations, les temps, les espaces », sans oublier les « classes sociales » ; rituels ou non rituels, agonistiques ou non agonistiques, publics ou privés, les jeux sont des « activités de surplus » passibles d'une étude psychologique et sociologique. M. Mauss confère aux énigmes le statut de littérature orale, qu'il convenait encore à son époque de défendre contre les préjugés : « Dans les jeux oraux entrent toutes les devinettes, les énigmes, les rimes, tous les jeux de mots, y compris les plaisanteries scatologiques et les combats d'obscénité. Tout ceci est à l'origine de la littérature ; des chants, c'est-à-dire de la littérature, accompagnent presque tous les jeux de danse. » On notera que son information sur le genre lui vient notamment des travaux de R. Petsch. Comme nous l'avons dit, les descriptions des interactions énigmatiques forment un corpus extrêmement réduit.

61. BEN-AMOS 1976, p. 249 : « *a message, a decoding, and a feedback* ».

62. Le raisonnement de l'auteur se fonde sur la conviction que l'énigme a pour mécanisme central une ambiguïté, due à l'usage d'une métaphore. Ce présupposé restrictif demanderait quelques aménagements, mais n'invalide pas son propos.

aux trois types d'ambiguïté repérés par le critique : linguistique, empirique et socioculturelle. Citons un exemple d'ambiguïté linguistique, dont le ressort est plus précisément sémantique, et trois des solutions attestées dans le recueil d'Archer Taylor : « *Something has eyes and cannot see. — Potato / needle / button.* » Les deux premiers usages du mot « œil » existent également en français, alors que le troisième ne peut pas être traduit directement. Nous avons là un exemple trivial de ce que « la formation des énigmes dépend des systèmes conceptuels sous-jacents⁶³ ».

Ce dernier thème est poussé plus avant par la contribution de Michael D. Lieber, qui est intitulée « Énigmes, catégories culturelles et vision du monde ». Sa réflexion se présente comme la rectification de l'analyse logique mise en avant par Elli Kōngās Maranda et de l'interprétation fonctionnelle qui en résulte⁶⁴. D'un point de vue technique, il suffira ici d'indiquer que l'énigme est, selon l'auteur, un « jeu sémantique » à la faveur duquel l'ensemble de propriétés formé dans l'image de l'énigme agit comme une classe d'objets. Cette nouvelle classe, qui est constituée des réponses possibles, ne possède pas nécessairement une « étiquette » dans la langue (la classe des choses qui « ont des yeux et ne voient pas » n'est pas lexicalisée) ni n'a vocation à devenir permanente, c'est-à-dire à continuer d'être utilisée hors de son usage ludique instantané ou intermittent. En vertu du caractère temporaire de cet outil de classification, l'auteur revient sur la conclusion d'Elli Kōngās Maranda. Celle-ci, nous l'avons signalé, voyait dans la formation d'ensembles conceptuels inhabituels un ferment critique, sinon la cause d'une inquiétude culturelle : « la fonction première des énigmes est de remettre en question l'ordre établi, ou du moins certaines de ses formes » et « les énigmes se doivent de jouer avec les frontières conceptuelles et de les franchir en vue du plaisir intellectuel de montrer que les choses ne sont pas tout à fait aussi stables qu'elles le paraissent⁶⁵ ». Michael Lieber ne relève pas le rôle du « jeu » et du « plaisir » dans cette affirmation. Il n'en est pas moins juste d'y remplacer, comme il le propose, l'idée d'une remise en cause des catégories en vigueur dans la société des participants par la notion d'une « exploration ». Les chimères énigmatiques sont indissolublement liées aux catégories de langue et de pensée qu'elles manipulent, comme le voulait

63. BEN-AMOS 1976, p. 254 : « *The formation of riddles depends upon the underlying conceptual systems.* »

64. La théorie visée est celle que nous avons décrite, mais M. Lieber commente sa formulation et son application dans KÖNGĀS MARANDA 1971c, article dont nous rappelons qu'il est une étude ethnographique de la tradition des énigmes chez les Lau de Mélanésie (cf. *infra*).

65. KÖNGĀS MARANDA 1971c, p. 53 : « *the primary function of riddles is to question at least certain kinds of established order* » ; « *riddles make a point of playing with conceptual borderlines and crossing them for the intellectual pleasure of showing that things are not quite as stable as they appear* ». Nous avons cité plus haut le passage entier, dont le propos est de mettre en regard les effets du mythe et ceux de l'énigme.

Dan Ben-Amos, mais les combinaisons insolites qu'elles inventent et obligent à examiner peuvent passer pour la preuve de la « flexibilité » du système culturel plutôt que d'une « instabilité » fondamentale : de tels objets démontrent que les catégories existantes sont assez souples pour permettre de manier des éléments nouveaux⁶⁶. Soulignons en effet que cette perturbation des habitudes d'expression intervient dans le cadre limité et contrôlé d'un moment de jeu. La réflexivité des énigmes ne semble donc pas occasionner une subversion de l'ordre, mais une expérience des limites qui est le moyen d'une réappropriation⁶⁷.

Lorsqu'ils retracent la progression des études structurelles de l'énigme, les articles que nous avons évoqués font souvent état du travail sur un corpus d'énigmes persanes et arabes publié par Charles T. Scott en 1965. La portée de cette monographie est mieux indiquée par son sous-titre : *A language-centered approach to genre definition*. Si le langage est au centre de la méthode employée, dont l'armature théorique a parfois paru inutilement lourde, c'est qu'il n'est pas le seul élément à prendre en considération⁶⁸. De fait, l'intérêt particulier de cette thèse est d'exprimer au mieux la façon dont l'inclusion du contexte dans l'étude de l'énigme rend impossible une approche purement linguistique, ou contraint la linguistique à poser les limites de sa compétence.

66. En se référant aux conceptions systémiques de la culture, telles que celle de C. Geertz, l'auteur remarque que si les énigmes procuraient réellement le sentiment de l'arbitraire des « catégories de la réalité », sorte d'irruption d'une perte totale du sens (« *meaninglessness* »), alors le fonctionnement normal de toute société tendrait à les éliminer rapidement comme des « erreurs » ou des « perturbations » du système (LIEBER 1976, p. 258).

67. Nous avons déjà évoqué les opinions de I. Hamnett (*cf.* A, 3). Cet anthropologue prête un rôle plus actif aux énigmes, qu'il regarde comme un « paradigme élémentaire » de la capacité d'adaptation qui permet de construire et de dépasser des catégories ; elles pourraient ainsi, dans certaines sociétés, contribuer à la formation et à la transformation des modes de pensée : « *The ability to construct categories and also to transcend them is central to adaptive learning, and riddles can be seen as a very simple paradigm of how this ability is attained* », de telle sorte que les ambivalences qu'elles contiennent « *act as operators that permit the transformation of categories and also their construction* » (HAMNETT 1967, p. 387-388). Les exemples les plus frappants du lien possible entre les énigmes et les « processus du changement social » sont tirés de son propre corpus d'énigmes bantoues et reflètent le contact avec les colonisateurs. Dans une énigme comme « *When this horse farts, the foals run away. — A gun* », la « naturalisation » d'un objet nouveau, le fusil, permettrait une médiation entre les catégories indigènes et un élément matériel des cultures étrangères. Il s'agirait alors moins d'une réappropriation que d'une appropriation. Cette idée intéressante, qui ne vaut à l'évidence que pour des sociétés où l'énigme joue un rôle assez important, demanderait à être mieux documentée. Elle ne contredit pas le propos de M. Lieber, mais invite, encore une fois, à différencier les situations et à se garder des affirmations générales.

68. L'argumentaire que nous résumons ici est déployé dans la section « *General characteristics and conclusions* » de SCOTT 1965b (p. 62-76) et repris dans plusieurs autres publications (à partir de SCOTT 1965a). L'analyse de C. Scott s'appuie principalement sur les théories du linguiste K. Pike, dont il utilise la terminologie. Comme il le rappelle, cet auteur envisageait le langage comme un aspect central du comportement humain — il visait une « *language-centered theory of human behavior* », à laquelle le sous-titre de C. Scott prête une clarté allégitime — et le concevait comme une série de fonctions hiérarchisées. Nous ne mentionnons ici que la notion d'emplacements ou de cases (*slots*) fonctionnels à l'intérieur de la structure générale de la parole et de l'action : on verra l'usage qui en est fait dans la définition de l'énigme. Pour un aperçu de la « tagmémique » de K. Pike, nous renvoyons à DUCROT & SCHAEFFER 1995, p. 67 (sur l'opposition entre « étique » et « émique ») et 597 (sur les fonctions et les « cases fonctionnelles »).

L'énigme est conçue, d'une façon habituelle, comme une construction binaire : elle est une « unité de discours » pourvue de deux emplacements obligatoires que viennent remplir deux énoncés, la « proposition » et la « réponse⁶⁹ ». Afin de donner une définition adéquate du genre, l'auteur ne s'arrête pas à ce point de vue « interne », mais déclare qu'il est nécessaire de prévoir également la « distribution externe » de l'énigme, sous la forme des « matrices » dans lesquelles elle s'insère : la première est discursive, la seconde est une « matrice comportementale ». Si l'on isole l'énoncé de ce double contexte, qui est le plus fréquemment celui d'un concours d'énigmes, la caractérisation est lacunaire. Voici la définition finale : « L'énigme se définit comme une unité de discours grammaticale qui, d'un point de vue externe, est distribuée à l'intérieur de la matrice d'un discours plus long ou d'un comportement non verbal, et, d'un point de vue interne, est composée de deux unités obligatoires situées au niveau de l'énoncé et entre lesquelles il se produit un ajustement sémantique partiellement opacifié⁷⁰. » Charles Scott reconnaît que la description de la matrice non verbale, indispensable à la définition du genre, tombe hors du domaine de la linguistique. Selon lui, les mêmes causes générales font que le linguiste n'a d'autre choix que d'« adopter une position incomplète et insatisfaisante à l'égard de la littérature ».

Les études structurelles menées dans les années 1960 et 1970 n'ont pas livré un modèle standard de l'énigme traditionnelle, mais bien plutôt ont fait apparaître les aspects d'une pratique très diversifiée et susceptible d'être analysée à plusieurs niveaux. Pour achever ce tour d'horizon, nous reviendrons à un problème déjà signalé, qui est celui de la restriction méthodique de l'objet d'étude à l'« énigme véritable ». Paradoxalement, en accordant une attention exclusive à la description dont le référent n'est pas nommé, les spécialistes n'ont peut-être pas fait le départ entre la vérité ou la réalité des pratiques traditionnelles (*true, wirklich*) et les formes altérées de l'énigme, comme ils le croyaient⁷¹. Non seulement bien d'autres formats sont connus par les observations de terrain et les recueils, mais en outre la concentration sur la description artificieuse risque de trahir un intérêt proprement littéraire des analystes pour les procédés ingénieux par lesquels elle crée la confusion. Cette remarque

69. SCOTT 1965b : « *a riddle is a unit of discourse consisting of an obligatory proposition slot filled by an utterance p and an obligatory answer slot filled by an utterance a* ».

70. *Ibid* : « *The riddle is defined as a grammatical unit of discourse, externally distributed within a matrix of longer discourse or of nonverbal behavior, and internally composed of two obligatory utterance-level units, between which there obtains a partially obscured semantic fit.* » Dans l'étagement structurel reconnu par l'auteur, l'énoncé (*utterance*) est intermédiaire entre le discours (*discourse*) et la phrase (*sentence*).

71. Cette distinction organise efficacement les ouvrages d'Archer Taylor — qui retrace comme des traditions séparées *L'Énigme littéraire avant 1600* (TAYLOR 1948) et les *Énigmes anglaises de la tradition orale* (TAYLOR 1951) —, mais conditionne le traitement des documents ou rend inévitable un décalage entre ses principes et la réalité de sa méthode.

conduit Roger D. Abrahams et Alan Dundes à proposer, dans un article de synthèse écrit en 1972, une typologie plus étendue, qui concerne les énigmes traditionnelles comme les énigmes de notre temps⁷². Nous y trouvons la confirmation que les formes discursives folkloriques ne sont pas radicalement distinctes des formes énigmatiques récentes et actuelles, ni même lointainement apparentées, mais qu'il existe bien souvent une continuité ou une identité des types en usage.

Avant d'énumérer les catégories qu'il leur semble opportun de distinguer, les auteurs donnent à toutes les énigmes un but commun, présenté sous la forme d'une alternative dont les termes ne paraissent pas exclusifs : « jeter l'esprit dans la confusion ou le mettre à l'épreuve » (« *confusing or testing the wits* »). Le cadre d'analyse qu'ils citent en dernier lieu est issu du travail de l'un d'eux : Roger Abrahams avance une grille d'interprétation visiblement inspirée par la psychologie de la perception ; elle suppose en effet que l'on considère très littéralement la question de l'énigme comme une « image (ou *Gestalt*) », c'est-à-dire une forme composite saisissable comme un tout. Quatre techniques permettent selon lui de rendre l'énoncé « indéchiffrable » en empêchant que l'image du référent ne se forme :

- A. La contradiction, lorsque les parties qui composent l'image ne s'harmonisent pas entre elles.
- B. L'information incomplète, qui ne suffit pas à faire coïncider les parties.
- C. L'information trop abondante, dont les détails sans conséquence brouillent l'image et ne laissent pas apparaître les traits importants.
- D. La fausse image, dont les détails autorisent à identifier un référent qui est une réponse erronée, souvent embarrassante ou obscène⁷³.

Ce sont ainsi les facteurs les plus généraux de l'obscurité et de la tromperie qui sont convoqués afin de rendre compte d'une façon réaliste des avatars de l'énigme. La contradiction (A), ou « opposition », est le pivot de la plupart des théories que nous avons mentionnées. L'image trompeuse (D) repose sur la superposition des référents et l'imposition d'une évidence aveuglante ; cette sorte d'énoncé tendancieux, au sens de Freud⁷⁴, est de celles que l'on voyait de préférence comme le résultat d'une contamination générique tardive. Les

72. ABRAHAMS & DUNDES 1972. Les auteurs justifient ainsi le parti qu'ils ont pris (p. 130) : « *It is tempting to restrict a survey of riddles to "true riddles" [...]. From a Western literary point of view, these are the most interesting for they employ witty devices in order to confuse. They compare disparate traits discontinuously and call for a flash of recognition [...]. But in communities in which riddling is actively practiced, all sorts of enigmatic questions are posed.* »

73. La citation est tirée d'un article alors récent (ABRAHAMS 1968), qui a précédé d'autres études du même spécialiste (en particulier ABRAHAMS 1972 et ABRAHAMS 1976).

74. Voir FREUD 1988 [1905].

catégories intermédiaires, qui sont les moins spécifiques, sont aussi les plus nouvelles. Elles suggèrent que l'obscurité énigmatique survient soit par défaut (B) soit par excès (C).

Abrahams et Dundes rassemblent ensuite les types de l'énigme en cinq rubriques principales : les énigmes descriptives (1), les plaisanteries (2), les questions d'érudition (3), les problèmes (4) et les énigmes parodiques (5).

1. La première rubrique est celle des « énigmes descriptives » et correspond en partie à la *true riddle*. Souvent métaphorique, l'énoncé paraît décrire littéralement des objets ou des actions en sélectionnant un certain nombre de leurs traits saillants. L'image peut être statique ou évoquer une évolution, par exemple une progression temporelle ou une variation du point de vue. Il est courant qu'une série d'actions ou toute une scène soient décrites. Conventionnellement, les agents, et tout particulièrement celui qui désigne le référent, apparaissent parfois sous un nom ou une identité de fantaisie, sans rapport avec la situation narrée ni avec la situation implicite.

Le sous-genre qui a le plus inquiété les classificateurs est probablement celui qu'Archer Taylor a baptisé en anglais *neck-riddle*, pour traduire l'allemand *Halsrätsel*, « énigme par laquelle on sauve son cou », c'est-à-dire « sa tête » — nous pourrions parler en français d'« énigme capitale » si l'expression ne prêtait pas à ambiguïté⁷⁵. La *neck-riddle* se définit par deux caractéristiques. Tout d'abord, elle est rarement dissociée du cadre narratif auquel elle doit son nom : un individu condamné à mort échappe à l'exécution en posant une énigme à son juge, ou à son bourreau, que celui-ci est incapable de résoudre. C'est cependant un second trait qui lui vaut son statut d'exception. L'énigme salvatrice n'est en effet pas simplement une preuve d'intelligence, mais implique une transgression des conventions : elle fait référence à un objet ou un événement que seul le locuteur connaît, car il fait partie de son expérience privée⁷⁶. Nous sommes donc en présence d'une énigme insoluble. Ce trait ne mérite pourtant

75. Sur la *neck-riddle*, la référence de R. Abrahams et A. Dundes était encore NORTON 1942, traitement classique du sujet, que le premier des auteurs devait renouveler par la suite (ABRAHAMS 1980). DORST 1983 considère le genre du point de vue du dialogisme bakhtinien. On peut maintenant se reporter à la thèse de M. Elias (ELIAS 1998, partiellement anticipée par ELIAS 1995). L'allemand emploie à côté de *Halsrätsel*, sur lequel est calqué le terme anglais, les formes *Halslösungsrätsel* et *Halslöserätsel*. Cette tradition est attestée dans plusieurs pays du Nord de l'Europe et, indépendamment, dans certaines régions d'Afrique (les travaux que nous avons consultés sont malheureusement muets quant à sa dénomination dans les langues africaines). Quelques exemples en sont enregistrés dans AARNE & THOMPSON 1928 [1910] sous la rubrique « *Out-riddling the judge* » (927), parmi les « *Clever acts and words* » (920-929).

76. Ainsi, le type de *neck-riddle* que l'on nomme « *Ilo* » correspond à des énoncés comme les suivants : « *Auf Ilo geh ich / Auf Ilo steh ich / Auf Ilo bin ich hübsch und fein / Raft meine Herren was soll das sein* » (WOSSIDLO 1897, p. 191) et « *Love I sit / Love I stand ; / Love I hold / Fast in hand. / I see Love, / Love sees not me. / Riddle me that, / or hanged I'll be* » (NORTON 1942, p. 35). *Ilo*, que l'on tient pour la déformation dans la tradition allemande du mot *Love*, est ici l'élément privé : le locuteur appelait de ce nom un chien dont la peau lui a fourni après sa mort des semelles, des gants et le revêtement d'un siège. C'est évidemment le mécanisme de

pas d'étonner outre mesure, si l'on se souvient que ces énoncés sont utilisés comme éléments narratifs et que le modèle de l'énigme fournissant à son auditeur tous les indices nécessaires à la résolution est, au mieux, un stéréotype⁷⁷.

Abrahams et Dundes consacrent une subdivision à un type de description qui concerne, à l'inverse, l'un des savoirs les plus largement partagés à certaines époques et dans certains groupes : l'« énigme biblique », qui consiste en la description d'un personnage de la Bible.

Les interlocuteurs du « dialogue énigmatique » ne sont pas précisés et ce sont leurs paroles qui doivent permettre de les identifier, comme autant d'éléments caractéristiques.

La description « orthographique » de mots et de lettres, quoique apparemment située aux marges du genre, est très courante. Deux formes bien connues sont la charade, qui évoque un mot syllabe par syllabe, et la description du tracé même des caractères.

Enfin, il faut ménager une place à la description non verbale pratiquée dans les diverses formes d'« énigme visuelle », qu'il s'agisse d'une évocation par le geste ou par le dessin.

2. Les plaisanteries ou blagues (*joking questions*) sont des questions dans lesquelles l'énoncé initial a pour seule fin d'amener une pointe ou un trait d'esprit. Abrahams et Dundes notent que ces sortes d'énigmes, qui ne sont pas conçues pour être devinées, tendent à emprunter des structures formulaires et à s'organiser en cycles⁷⁸. Ils emploient l'expression d'« énigmes inverses » pour désigner des plaisanteries qui transforment la réponse en question. Ainsi, le type « *What did the... say to the... ?* » est le complémentaire du « dialogue énigmatique » ; les types « *What is the difference between... and... ?* » et « *How (ou when, ou why) is... like... ?* » sont les complémentaires de l'énigme métaphorique. Comme ils le remarquent, ces structures interrogatives peuvent se ramener à la parodie des questions sérieuses qui suivent dans leur classement.

3. Les questions d'érudition, littéralement des « questions de sagesse » (« *wisdom questions* ») sont ce que nous nommons aujourd'hui en français des « colles », c'est-à-dire des

l'énigme de Samson, qui interroge les Philistins sur une circonstance extraordinaire dont il a été le témoin, des abeilles faisant du miel dans la carcasse d'un lion. Un parallèle très précis est le type « *Living in the dead* », où il est question d'oisillons nichés dans le crâne d'un cheval (voir par exemple ELIAS 1995, p. 194).

77. Dans bien des cas, la question n'est pas même de savoir si l'information fournie est suffisante : le succès du *riddlee* ne fait tout simplement pas partie du scénario attendu. Cette observation évidente n'est pas souvent prise en compte dans les travaux sur l'énigme. On la trouve formulée, notamment, par un spécialiste des traditions africaines (HARING 1974, p. 197) : « *The study of African riddling raises a simple and far-reaching question. Is the person to whom the riddle is posed really expected to guess the answer ? Most Western-educated persons would assume that he is, but I believe he is not. African riddling is more like a catechism than a creative inquiry. Usually in African riddles the connection between question and answer is fixed by tradition and popular acceptance.* »

78. Le formulaire anglais inclut les interrogations « *If... then... ?* », « *When is a... not a... ?* », « *What is the definition of... ?* », « *Which is more... ?* » Un cycle cité est celui des blagues relatives aux éléphants.

questions difficiles faisant appel aux connaissances mémorisées. Il ne s'agit en effet que de mettre en œuvre un savoir acquis, sans que la solution s'accompagne d'aucune ingéniosité, le plus souvent dans un domaine d'intérêt particulier⁷⁹. Mais, selon les contextes, le lien entre la question et la réponse sera soit déterminé par un état des croyances ou des connaissances, soit conventionnel et de nature plutôt poétique.

4. Les problèmes (*puzzles*) réclament au contraire un raisonnement. Ordinairement, la construction d'une solution exige plus de temps que dans les types précédents. Outre les problèmes arithmétiques et, plus largement, mathématiques, les auteurs font référence à deux formes spéciales : les énoncés qui fournissent la solution en même temps que la situation problématique et demandent que l'on indique le mode de résolution ; les questions de type « policier » (« *detective story* »), qui peuvent faire place à une interaction si l'on répond aux questions du *riddlee* pour lui fournir des indices.

5. Le dernier type est une transformation des précédents, puisqu'il s'agit des « énigmes parodiques » (« *parody riddles* »). Dans le cadre d'une *riddling session* plus qu'en une autre occasion, les caractères formels du genre créent une attente (un « *pattern of expectation* ») qui est redoublée par la succession d'énoncés semblables. Il est aisé de mettre à profit cette attente pour tromper l'auditeur en introduisant un élément qui s'écarte de la série. Dans toute situation, les fausses similitudes avec un type d'énigmes permettent une parodie ou un effet comique. Tel est le procédé des « *catch-riddles* », ou « attrapes », dont le référent est si évident que la réponse appelle un commentaire ironique du type : « *Oh, you've heard that one !* » Les énigmes qui proposent un référent apparent obscène sont également un détournement du processus habituel. À en croire Abrahams et Dundes, la parodie est susceptible d'introduire du « *nonsense* » dans toutes les sortes d'énigmes. De fait, un tel non-sens patent, destiné à disparaître derrière le dévoilement d'un sens latent, est la source d'une tension particulière, dont la résolution peut être comique ou absurde.

En ne supposant pas qu'il soit pertinent de séparer strictement les énigmes folkloriques des sociétés traditionnelles et les pratiques langagières populaires anciennes et nouvelles, cette liste incite à les regarder comme des manières différentes de jouer sur un même mode de signification.

79. Sont pris pour exemples la géographie, la physique, la littérature, un ouvrage tel que la Bible et, enfin, le *baseball*. Cet inventaire moderne nous rappelle à quel point les questions choisies, dans la cour de récréation d'une école ou dans un jeu télévisé, sont solidaires d'un contexte culturel.

Orientations récentes des recherches sur l'énigme

L'unification des perspectives a abouti à la proposition théorique la plus complète dont nous disposons : paru en 1984, *Le Langage des énigmes* est issu d'une longue collaboration entre un linguiste, William J. Pepicello, et un folkloriste, Thomas A. Green⁸⁰. L'ouvrage se donne explicitement pour objectif d'ouvrir de nouvelles perspectives sur l'énigme, considérée « à la fois en tant qu'usage conventionnel du langage ordinaire et en tant que forme d'art⁸¹ ». La meilleure manière d'aborder l'énigme est sans doute, comme le veulent les auteurs, de la regarder comme un discours cadré ; nous allons voir ce qu'il faut entendre par là. Les contraintes qui caractérisent tout art sont spécialement intenses au sein d'une « culture expressive traditionnelle » et l'élément essentiel d'un art verbal comme l'énigme est le « contexte, aussi bien linguistique que culturel ». Son « cadre contextuel [*contextual frame*] » est celui d'une « *performance* » : contrairement à la parole quotidienne, qui facilite le « flux » de l'information en ce qu'elle est hautement contextualisée, possède un degré élevé de redondance et recourt au besoin à l'explicitation métadiscursive, l'énigme vise à empêcher la fluidité par une suspension volontaire du « cadre communicatif normal du discours utilitaire », au profit d'un jeu sur les conventions⁸². Ainsi, « les énigmes jouent sur un répertoire culturel commun de catégories traditionnelles, tant linguistiques qu'esthétiques, qui sont soumises à une manipulation ludique, mais ne sont jamais détruites, lors des occasions énigmatiques ». Plus précisément, elles réalisent un « chevauchement intentionnel des cadres référentiels afin de bloquer temporairement la communication ». Cette ambiguïté peut être

80. PEPICELLO & GREEN 1984. Cette entreprise véritablement interdisciplinaire est née d'un séminaire de recherche. Les étapes marquantes de la collaboration des auteurs sont GREEN & PEPICELLO 1978, GREEN & PEPICELLO 1979, PEPICELLO 1980, GREEN & PEPICELLO 1980 et GREEN & PEPICELLO 1984, toutes publications qui ont préparé la vision d'ensemble proposée dans le livre de 1984. Comme nombre de leurs devanciers, ils prennent pour base de leur corpus TAYLOR 1951.

81. PEPICELLO & GREEN 1984, p. 3. Les citations que nous faisons dans cet alinéa sont tirées du premier chapitre, p. 3-18.

82. W. Pepicello et T. Green appliquent à la culture traditionnelle la notion de cadre (*frame*) de communication, telle qu'elle a été élaborée par E. Goffman (leur référence est GOFFMAN 1974, mais les conventions de l'interaction sont une ligne majeure de toute sa réflexion) et, surtout, par G. Bateson (à travers notamment les essais très influents recueillis dans BATESON 2000 [1972]). Au dernier, ils empruntent sa définition du cadre comme « un ensemble de messages implicites ou explicites fournissant des indices destinés à guider l'interprétation des autres messages avec lesquels ils coexistent ». Ces messages de second degré ont ici pour fonction de transformer la parole en « *performance* » et les « schémas d'organisation » adaptés à un comportement sérieux en des actions ludiques. Ils s'accompagnent d'« instruments de cadrage [*framing devices*] » de divers ordres, par exemple des « codes spéciaux », des formules, un langage figuré, certains procédés stylistiques, certains schémas prosodiques, un certain usage de la voix, l'appel à la tradition ou la mention du moment où la « *performance* » prend fin (PEPICELLO & GREEN 1984, p. 8-9). On notera que les auteurs refusent l'alternative de l'actualisation dans laquelle la tradition rendrait le « texte » insignifiant et de la création artistique unique dont les sources peuvent être négligées : « *it is crucial to discuss verbal folklore as rule-governed utterance in situ that exploits traditional organizational patterns rather than as text in isolation ; however it remains a unique rendering with certain circumscribed boundaries* » (p. 7).

linguistique ou contextuelle, mais n'est exactement localisée que par le *riddler* : lui seul sait en quel point de la composition énigmatique elle se trouve et à quel niveau linguistique elle est située, phonétique, morphologique ou syntaxique⁸³.

L'aspect le plus intéressant de leur analyse est que Pepicello et Green envisagent l'énigme comme un phénomène graduel, tant dans ses procédés que dans ses formes. D'une part, au lieu de mettre en avant une « catégorisation statique », ils font de l'énigme « grammaticale » et de l'énigme « métaphorique » les deux pôles d'un continuum entre lesquels les énoncés se distribuent⁸⁴. D'autre part, ils reconnaissent que cette gradation des facteurs verbaux de confusion appartient à un spectre plus large de techniques, à un « continuum de stratégies » parmi lesquelles figurent les « stratégies écrites et visuelles ». Celles-ci constituent un niveau supplémentaire qu'il ne convient pas de dissocier radicalement des « jeux oraux » populaires. Les auteurs y distinguent, avec plus d'exactitude qu'Abrahams et Dundes, les énigmes « qui exploitent le nom des lettres de l'alphabet », celles « qui exploitent la relation entre les lettres de l'alphabet et les sons qu'elles représentent » et celles « qui exploitent la forme des lettres et des chiffres⁸⁵ ».

La souplesse de ce modèle répond à la volonté de tenir compte de toutes les formes de l'énigme, mais elle exprime aussi une prise de position dans le développement des *riddle studies*. Le chapitre consacré à l'état de ce champ d'étude (« Perspectives formelles ») constate avec sévérité que la tendance dominante des travaux contemporains, d'orientation structuraliste, classificatoire et méthodologique, a conduit la discipline à « se confiner dans la méta-analyse » en oubliant son objet premier⁸⁶. Un autre errement préjudiciable est l'emploi de la notion de *true riddle*, dont la valeur de définition est faible. Pepicello et Green reviennent à l'idée simple que l'énigme associe une question à une réponse, en insistant sur le fait que l'interrogation n'est pas nécessairement apparente, mais découle d'un « format inter-

83. Nous ne nous arrêtons pas ici à la façon dont les auteurs expliquent et représentent les différentes formes d'ambiguïté par la superposition réelle ou apparente des structures morphologiques et syntaxiques. Comme ils l'indiquent, leur méthode est rigoureusement transformationnelle (voir PEPICELLO & GREEN 1984, p. 18) ; nous avons déjà signalé qu'ils critiquent chez E. König Maranda l'extension indue des notions introduites par N. Chomsky. Nous ne croyons pas que les transformations subséquentes de l'orthodoxie transformationnelle invalident profondément leurs vues.

84. PEPICELLO & GREEN 1984, p. 113 et, pour le schéma du « *riddle continuum* », p. 115 ; voir également p. 123. Nous avons déjà cité de nombreux exemples d'énigmes métaphoriques. L'une des énigmes grammaticales les plus courantes dans les sociétés anglophones est « *What is black and white and red/read all over ? — A newspaper.* » Son ressort est l'homophonie de participe passé du verbe *to read* et du nom de la couleur rouge, attendu après deux autres noms de couleurs.

85. Voir p. 62 et l'ensemble du chapitre IV. Les auteurs font observer le passage facultatif de la « reconnaissance mentale » à la « démonstration matérielle » de la pertinence (*fit*) des jeux visuels (p. 70).

86. Voir p. 76 : « *Thus, contemporary riddle scholarship seems lodged in meta-analysis, thereby revealing a counterproductive move away from the primary object of study and toward the analysis of previous analyses of the riddle.* » Certaines des théories visées sont celles que nous avons évoquées, comme on s'en doute.

rogatif représenté d'une manière traditionnelle ». En d'autres termes, d'un point de vue pragmatique il s'agit toujours d'une interrogation, quelle que soit la nature de l'énoncé qui fait office de question⁸⁷. Les critiques ajoutent avec justesse que la tension suscitée par cette structure bipartite permet à l'énigme d'offrir le « paradigme de nombre de nos autres interactions esthétiques⁸⁸ ». Quoique l'ouvrage forge ainsi les outils d'une analyse de l'énigmaticité, qui ne se restreint pas à une forme paradigmatique, il leur semble utile de délimiter la *folk riddle* dans le vaste territoire des genres connexes, baptisés pour l'occasion « *nonriddle genres*⁸⁹ ». La définition de l'énigme traditionnelle réunit les traits distinctifs suivants :

- une question et une réponse accouplées ;
- l'énigme est susceptible d'être résolue à partir des informations qu'elle contient, si l'interlocuteur est capable de déterminer quels procédés ingénieux (« *witty* ») sont mis en œuvre ;
- la possibilité de déterminer ces procédés dépend entièrement de la participation à un système culturel, c'est-à-dire à une langue, à une conception du monde et aux figures en usage ;
- l'acte énigmatique doit avoir, comme tout élément folklorique, un emplacement conventionnel dans une tradition et dans un contexte de « *performance*⁹⁰ ».

De ce que la résolution est possible, il ne suit évidemment pas qu'elle soit l'issue normale ou probable de l'interaction. Les auteurs sont conscients que le but du *riddler* est de fournir lui-même la réponse une fois que le *riddlee* a avoué son échec et que l'énigme transporte les conditions habituelles de l'interrogation dans le domaine ludique qui est le sien : loin de poser une question dont il ignore la réponse à quelqu'un qu'il croit capable de la donner, le *riddler* rend la communication et la coopération impossibles, autant qu'il est en lui⁹¹.

87. L'inversion, dans l'énigme, des conditions normales de l'acte de parole interrogatif a particulièrement été mise en relief par MCDOWELL 1979 ; voir à ce sujet GRZYBEK 1987a, p. 32.

88. Voir p. 84.

89. Voir p. 87. Dans la liste des genres connexes qui ne satisfont pas aux critères de l'énigme traditionnelle, nous retrouvons les questions d'érudition, la *neck-riddle* et les plaisanteries qu'incluaient Abrahams et Dundes dans leur panorama. S'y trouve aussi le représentant d'un autre type de traditions, le *koan* des moines bouddhistes japonais ; cette question n'appelle pas une réponse rationnelle, mais entraîne un processus de méditation éventuellement poursuivi pendant des années par le disciple dans la fréquentation quotidienne de son maître, avec pour but ultime le *satori*, ou illumination. Le *koan*, souvent considéré comme analogue à l'énigme dans les études qui traitent de cette pratique, est parfois intervenu dans les discussions relatives au genre (voir par exemple ZUG 1967).

90. Voir p. 88.

91. Voir p. 83 et 125.

Cette caractéristique leur permet de mettre en regard l'énigme et le proverbe, à leur tour, d'une façon fructueuse. Le proverbe apporte « une solution conventionnelle à un problème social récurrent », pour réduire la confusion que produit chez l'interlocuteur le problème qu'il rencontre dans la réalité ; il est un facteur de sociabilité. L'énigme fonctionne d'une façon inverse en faisant surgir un problème artificiel qui crée une disparité ; « son terreau est la rupture des liens sociaux et communicatifs entre les participants de l'acte énigmatique » — du moins leur rupture momentanée⁹².

Les énigmes métaphoriques ont cette particularité de priver l'interlocuteur de tout « univers de discours », puisqu'il ignore de quelle sorte de réalité il est question, et de la référence à un « mode de discours », car chaque partie de l'énoncé peut être littérale ou figurée. Elles sont normalement ambiguës, c'est-à-dire qu'elles offrent prise à un certain nombre d'interprétations, mais ne sont telles qu'aux yeux du *riddler*, qui perçoit l'ensemble de la structure ; pour le *riddlee*, nous pourrions dire qu'elles demeurent longtemps vagues, ce qui signifie qu'aucun référent ne leur est assignable⁹³. Il n'en reste pas moins que ce type d'énigmes, comme le notent Pepicello et Green, entraîne une défamiliarisation et exige un regard neuf sur le fragment du monde que les mots de l'énoncé présentent⁹⁴. Encore faut-il remarquer que les énigmes grammaticales ont un effet analogue, pour la raison qu'elles se situent d'emblée dans l'élément du langage et concentrent donc l'attention sur l'instrument même de la communication. On comprendra mieux, dès lors, le signifié que les auteurs attribuent à l'énigme, prise dans son ensemble comme un signe : ce n'est pas la réponse qu'elle signifie, mais la « maîtrise du code linguistique⁹⁵ ».

En somme, pour William Pepicello et Thomas Green, le *riddling* est une « communication artificieuse licite » qui « fait fonds sur nos attentes relatives à la parole et sur les cadres engendrés par les conventions prescrites ». Par là, « diverses sortes de normes, utilitaires autant que ludiques, sont soumises à une manipulation et à une exploration », mais l'ordre linguistique s'en trouve affermi et non miné. Renouant avec un cadre de pensée systémique,

92. Voir p. 86 et 123-126.

93. Les auteurs font une allusion à la distinction entre ambiguïté et *vagueness* (p. 111), sans l'exploiter véritablement.

94. Pepicello et Green commentent cette capacité en se référant à un théoricien de la métaphore, J. I. Levin, selon qui cette figure obéit à un « *riddle principle* » (« le principe de la forme délibérément entravée », « qui extrait la chose de l'automatisme de la perception »), et à J. L. Austin, qui leur paraît avoir donné la formule de l'efficacité des énigmes métaphoriques en parlant des expressions qui « font sauter les mots hors de la gangue du monde » et nous permettent de « regarder le monde à nouveau sans œillères » (AUSTIN 1970 [1961], p. 24). Voir PEPICELLO & GREEN 1984, p. 128 et 110 respectivement pour ces citations. Cet effet est très exactement celui qu'a décrit V. Chklovski sous le nom d'*ostranenie* (cf. 2).

95. La remarque se lit dans la partie sémiotique de leur travail, dont nous ne relevons ici que la conclusion (PEPICELLO & GREEN 1984, p. 127-128).

les auteurs soutiennent enfin que le jeu des énigmes est indissolublement lié aux « systèmes humains les plus sophistiqués : le langage, la culture et l'art ». L'un des résultats de leur effort de synthèse est de relier les points de vue propres à étayer une conclusion aussi générale. L'énigme traditionnelle, forme inscrite dans des cadres spécifiques, ne doit pas être isolée des autres productions discursives et artistiques populaires ou non. Ses techniques, et partant ses origines, sont multiples : si elle exploite les failles de la communication et, plus particulièrement, les accidents du langage et de chaque langue, elle joue également sur les « cadres de référence cognitifs » en vigueur dans une société donnée⁹⁶. À l'intérieur même des pratiques traditionnelles de l'énigme, il y a donc place pour une grande diversité, qu'il y a sans doute avantage à se représenter comme un continuum de stratégies ludiques. Les ressorts et les effets de ces pratiques justifient l'extension courante de la catégorie d'énigme ; elles ont une histoire qui se confond avec celle de la communication et dont l'étude, si elle est possible, appartient à d'autres domaines de recherche.

Deux articles de Peter Grzybek ont rassemblé en 1987 la documentation disponible sur les dimensions psychologiques et « ontogénétiques » de l'énigme. Nous ne ferons que mentionner ces données rarement évoquées⁹⁷. Nous y apprenons que les expérimentateurs ont utilisé l'énigme dès 1897 en raison de l'importance qu'y revêt la formation d'analogies (*Analogiebildung*) et, d'une manière générale, pour la commodité de son usage comme test psychologique. Les trois séries d'expériences dont l'auteur se fait l'écho — les deux dernières ont été menées dans les années 1970 — ont provisoirement conclu, d'une part, que la résolution des énigmes n'était pas immédiatement corrélée au niveau d'instruction des sujets⁹⁸, d'autre part, que les problèmes mathématiques et les énigmes qui leur sont le moins apparentées impliquaient probablement des processus de résolution différents⁹⁹. Ces observations amènent Peter Grzybek à l'hypothèse qu'il existe au moins deux types principaux de stratégies de résolution : la première serait une stratégie « logique, intellectuelle, linguistique et analytique », tandis que l'autre est dite « associative, imaginative, non linguistique et synthétique¹⁰⁰ ». Nous pouvons reformuler cette opposition dans les termes

96. Voir p. 143-144.

97. Respectivement GRZYBEK 1987c et GRZYBEK 1987b, qui figurent dans un même ouvrage collectif, EISMANN & GRZYBEK 1987.

98. Au cours d'une expérience, un groupe d'analphabètes trouvait les réponses de 90 % des énigmes proposés, contre un succès de 20 % au sein d'un groupe d'étudiants. Voir GRZYBEK 1987b, p. 255.

99. *Ibid.*, p. 258.

100. *Ibid.*, p. 261.

de la théorie de Pepicello et Green et dire que ce sont là les pôles d'un processus de pensée complexe.

Sous le nom d'« ontogenèse » de l'énigme, Peter Grzybek aborde la question du développement des capacités énigmatiques des individus. En commençant son aperçu, il fait état de la perplexité des spécialistes : les avis sont partagés sur l'utilité de comparer ou de relier l'énigme populaire (*Volksrätsel*) et l'énigme enfantine (*Kinderrätsel*). C'est sur cette dernière qu'il nous renseigne ici. La compréhension et l'élucidation des énigmes évoluent vite durant les années qui suivent immédiatement l'acquisition du langage par l'enfant. En particulier, son comportement change au fil du développement, après six ans, d'une pensée conceptuelle plus affranchie de la fascination que provoque chez lui le jeu avec le matériau linguistique (*language play*¹⁰¹). Les énigmes contribueraient alors à un apprentissage progressif : elles font partie des occasions données à l'enfant tout à la fois de s'approprier la logique classificatoire et de se familiariser avec la flexibilité des schèmes classificatoires¹⁰². Il est certain que ces fonctions d'« acculturation » sont intégrées dans un cadre nouveau lorsque la différenciation sociale du jeu et du sérieux a eu lieu.

Un dernier mode d'investigation, dont l'apparition était prévisible, est l'étude des énigmes dans une perspective cognitive. Deux traits les désignaient pour l'exploration de cette voie : leur brièveté, qui les rend maniables, et leur qualité d'objet linguistique « aberrant » et pourtant compréhensible, qui fait d'elles une contre-épreuve du fonctionnement normal du langage¹⁰³. E. Judith Weiner et Paul De Palma indiquent que leur point de départ se trouve dans des articles qui reconnaissent à l'énigme un rôle classificatoire¹⁰⁴. L'arrière-plan méthodologique de leur travail et leur objectif sont cependant tout autres : en déterminant les modalités de la catégorisation et les procédés de la désambiguïsation à l'œuvre dans les énigmes reposant sur la confusion lexicale, les auteurs souhaitent élaborer un modèle du fonctionnement cognitif du *riddle*, c'est-à-dire de tout auditeur cherchant à résoudre une énigme. Le mécanisme mis en valeur dans l'article sur lequel nous nous fondons a trait à la formation des catégories. Les théories actuelles de la psychologie cognitive ne les présentent

101. P. Grzybek se réfère sur ce sujet à MCDOWELL 1979 et aux travaux de J. Piaget et de L. Vygotski. On peut également citer OPIE & OPIE 1959.

102. Voir GRZYBEK 1987b, p. 289.

103. E. Judith Weiner et Paul De Palma parlent d'une « *back door approach to understanding the rules of natural language* » (WEINER & DE PALMA 1993, p. 183 ; cet article prend la suite de deux autres, DE PALMA & WEINER 1990 et DE PALMA & WEINER 1992). Quoique le contenu du terme ait évolué au gré du développement des *cognitive studies*, on a cherché bien plus tôt à prendre un point de vue *cognitif* sur les énigmes (voir par exemple GRAMBO 1979, qui prétend exposer des « considérations préliminaires »).

104. HAMNETT 1967 et KÖNGÄS MARANDA 1971b (antérieurement publié en français : KÖNGÄS MARANDA 1969), que nous avons examinés plus haut.

plus comme des structures stables et imperméables : c'est ainsi que l'on peut distinguer divers degrés d'appartenance à une classe, en fonction desquels un objet sera considéré comme plus ou moins typique, et qu'il peut exister des catégories éphémères, que l'on a nommées « catégories *ad hoc*¹⁰⁵ ». Les catégories conceptuelles sont en réalité plus ou moins dépendantes du contexte et possèdent par ailleurs une variabilité contextuelle. Ce fait a pour corollaire qu'elles ont des statuts divers pour un même individu, non seulement au cours du temps mais dans un même instant : il existe une « hiérarchie d'accessibilité » des objets et des classes d'objets dans la mémoire. Pour cette raison, il est plus facile de penser à des informations courantes et communes qu'à des informations rares. L'énigme réduit le contexte qui guide la sélection des catégories pertinentes et met à profit deux tendances : l'une veut que nous interprétions un énoncé prioritairement d'après les catégories les plus stables et l'autre que nous demeurions « dans la même voie syntaxique, sémantique, pragmatique ou cognitive » en l'absence d'un motif assez puissant pour nous orienter vers une interprétation nouvelle. Soit le spécimen suivant : « *What has four legs but only one foot ? – A bed.* » La stabilité de l'association entre « jambes » ou « pattes » et la catégorie des animaux est un obstacle à la résolution, de même que la séquence « *legs [...] foot* » rend plus aisée l'« interprétation parallèle », littérale en l'espèce, du second terme¹⁰⁶. C'est ainsi que l'énigme prend le contre-pied du dynamisme naturel de la pensée et constitue un « anti-discours¹⁰⁷ » potentiellement instructif.

Les auteurs annonçaient en conclusion le projet d'un traitement automatisé des énigmes en vue de simuler la compétence du *riddler*, grâce à l'établissement d'une base de données et à la conception d'un algorithme capable de « générer des énigmes¹⁰⁸ ». Cette entreprise est la culmination contemporaine d'un désir ancien, celui de cerner le mécanisme logique et linguistique d'une forme notoirement régulière. Mais l'usage des schèmes énigmatiques peut-il être assimilé au système des règles de formation requises par un programme informatique ? Les pages qui précèdent ont mis en lumière bien des objections, parmi lesquelles on rappellera l'enracinement linguistique et culturel de ces énoncés, la pluralité de procédés qui ne se limitent pas à la substitution paradigmatique des métaphores élémentaires et, finalement,

105. Le fait que le moineau est un oiseau plus typique que l'autruche illustre la notion de « structure graduée » des catégories. Les auteurs se réfèrent particulièrement aux travaux de L. Barsalou (voir les titres exemplaires de BARSALOU 1982 et BARSALOU 1987). Ils empruntent à deux autres linguistes un exemple humoristique de « catégorie *ad hoc* » (p. 187) : « *The category things-to-take-out-of-a-burning-house might include subordinate categories like children, jewels, paintings, and portable TVs [...] and is formed only when one's house is burning or during a discussion like this one.* »

106. Voir p. 189-190. La seconde tendance est nommée « parallélisme ».

107. Voir p. 192.

108. Voir p. 192.

le caractère imprévisible des critères d'acceptabilité. Non que toute modélisation doive être accusée de réductionnisme. L'imitation est d'ailleurs particulièrement prégnante dans les créations de ce genre : une écriture automatique ou une écriture assistée par ordinateur n'a rien d'absurde en ce qui concerne les énigmes. Mais toutes les énigmes possibles ne seraient pas reconnues comme énigmes dans une société de référence ; surtout, peu de ces *ready-made* discursifs seraient reconnus comme dignes d'être répétés et de s'inscrire dans le corpus vivant d'une tradition. Même si l'on fait abstraction de toute considération poétique et prosodique, il n'est donc pas assuré que les machines apparemment simples que sont les énigmes soient un choix heureux¹⁰⁹. En effet, si l'invention de l'algorithme suppose d'achever la « caractéristique universelle » de Leibniz et la sémantique de Greimas ou, finalement, d'employer une théorie globale de l'acte de comprendre, le projet apparaît sous un jour prométhéen, sinon borgésien. Pour faire surgir le sens dans le non-sens, il faudrait pouvoir programmer l'exception et le *Witz*. On peut craindre que cette possibilité ne vienne logiquement qu'après la synthèse de la pensée discursive, à moins qu'elle ne soit justement l'une des conditions nécessaires d'une synthèse réaliste. À l'issue de notre présentation, on voit que cela ne suffirait à recréer qu'un élément du phénomène social qui nous intéresse.

Comme nous l'avons indiqué, cet abrégé de l'histoire des recherches sur l'énigme dans le champ qui les a cultivées le plus intensément ne saurait être l'histoire d'un progrès oblitérant les orientations passées. Les transformations de la linguistique, devenue dominante, et les sciences de la signification qu'ambitionnent d'être la sémantique et la sémiotique devraient être des outils sans cesse plus fins et mieux reliés les uns aux autres pour l'étude des traditions énigmatiques. Le recueil des données, qui sont moins que jamais éternelles, leur totalisation et leur comparaison sont d'une actualité permanente¹¹⁰. Leur mise en relation avec les autres formes de l'obscurité, extraordinaires ou ordinaires, est une piste moins frayée.

109. Cette concession importante revient à accepter que l'énigme soit « un poème autodestructeur » (selon l'expression de ZUCKER 1960, p. 188 : « *a self-annihilating poem* ») dont il ne reste effectivement rien une fois qu'il s'est épuisé dans sa finalité pragmatique.

110. A. Kaivola-Bregenhøj donne ainsi pour horizon aux *riddle studies* « l'établissement d'une terminologie internationale couvrant l'ensemble des sous-genres du genre et d'un index typologique des énigmes » (KAIVOLA-BREGENHØJ 2001, p. 165, dans le chapitre conclusif intitulé « *The future of riddle research* »). Un exemple de somme locale, facilitée par la géographie des traditions et les parentés linguistiques, est BØDKER 1964, qui dresse le tableau des genres et de la terminologie nordiques. Quant au « *type index of riddles* », qui exige une classification consensuelle, il fournirait pour ce genre l'équivalent des outils de référence constitués par A. Aarne et S. Thompson pour les traditions narratives.

2. Les genres de l'énigme : les lieux et les temps du sens différé

Les études consacrées à l'énigme traditionnelle montrent, parfois sur un mode dialectique, la complémentarité de l'approche anthropologique et de l'approche linguistique pour cerner la spécificité de leur objet. Selon la focalisation adoptée, nous avons affaire soit à une pratique comprenant un certain type d'énoncé, soit à un énoncé possédant une forme en adéquation avec la fonction qui lui est assignée. Au XIX^e siècle et longtemps au XX^e siècle, les spécialistes des traditions populaires, soucieux de délimiter leur champ d'étude et par là même de constituer leur discipline, ont insisté sur la nécessité de tenir à l'écart l'énigme dite littéraire. Celle-ci représentait à leur yeux une forme secondaire et artificielle : production d'un seul lieu, d'un seul temps et d'un auteur déterminé, elle est indépendante de tout contexte d'actualisation, ou de *performance*. Aussi était-elle considérée comme le fruit inauthentique d'une imitation abstraite recherchant l'originalité des thèmes et du style, voire comme le pastiche des énoncés fonctionnels maintes fois soumis à l'épreuve de la récitation. Cela ne signifie pas, bien sûr, qu'il n'existe pas de traditions littéraires entretenant un rapport avec un fonds anciens d'énigmes, mais leur étude revenait aux historiens de la littérature. Un tel principe s'explique en partie comme une réaction à la situation de l'énigme dans les sociétés où se constituent ces regards savants sur les pratiques traditionnelles : son statut de jeu enfantin et de jeu de société s'y double de la référence prégnante à un genre littéraire. La question apparaît naturellement sous un autre jour une fois que l'on a réinséré l'énigme populaire dans l'ensemble des faits langagiers et discursifs. Il est néanmoins légitime de chercher à éviter une confusion des genres, ce qui suppose avant toute chose de savoir clairement ce que l'on peut attendre de la notion même de genre¹¹¹. Dans cette section, nous mettrons en évidence la portée de cette problématique en mentionnant certains des travaux qui ont traité de l'énigme prioritairement comme d'un texte.

Nous avons déjà évoqué Charles Cotin, qui en 1638, après avoir connu le triomphe dans un cercle parisien, a aussitôt confié à la presse le *Recueil des énigmes de ce temps*¹¹². Les effets de l'institution littéraire naissante vont de pair, dans ce cas, avec une pragmatique mondaine qui nous est notamment connue par les correspondances privées¹¹³. Il faut garder à l'esprit la

111. Les distinctions élaborées par SCHAEFFER 1989 au sujet de cette notion sont précieuses (voir aussi SCHAEFFER 1995).

112. COTIN 1638. Cf. A, 1.

113. Voir sur ce dernier point la présentation fournie par la nouvelle édition de l'ouvrage (COTIN 2003 [1638]). Il est à présent courant d'inscrire pleinement les textes de l'âge classique dans le cadre de leur

multiplicité des contextes de circulation propres à chaque époque : toute énigme recourant au médium de l'écrit est un énoncé susceptible d'avoir été contextualisé et de le redevenir ; la lecture même n'est pas une pratique invariante¹¹⁴.

Archer Taylor propose de considérer comme une charnière dans l'histoire de l'énigme littéraire la date de 1600, après laquelle un intérêt plus systématique pour le genre est rendu visible non seulement par l'abondance des pièces composées, mais aussi par l'existence de traités sur la tradition et la technique de l'énigme¹¹⁵. La rédaction par Cotin d'un « Discours sur les énigmes », qui sert de préface à son recueil, est donc également typique. L'enthousiasme fut alors surtout vif en France et, plus encore, en Italie ; l'histoire littéraire met à notre disposition de minutieuses études des traditions régionales, qui prennent la forme de chapitres monographiques consacrés aux textes et aux auteurs connus¹¹⁶. Ce n'est pas ici le lieu d'un inventaire, même limité aux productions européennes antérieures au XVII^e siècle¹¹⁷. En anticipant sur la section suivante, nous nous bornerons à indiquer l'influence de l'énigme antique dans cette histoire du genre littéraire.

Rédigées vers la fin du V^e siècle de notre ère, les cent énigmes de Symposius¹¹⁸ ont constitué un modèle pour toute la tradition médiévale d'expression latine, et pour de nombreux textes vernaculaires à partir de l'Exeter Book (*cf.* 1). Le statut littéraire des énigmes byzantines, notamment de celles de Michel Psellos, est évident ; elles imitent parfois

production et de leur réception. Nous nous contentons de rappeler ici le rôle qu'ont joué les réflexions de M. Fumaroli sur l'émergence au XVII^e siècle de ce que nous nommons la littérature (voir l'introduction de FUMAROLI 2002 [1980]).

114. On se reportera, par exemple, aux articles réunis dans CAVALLO & CHARTIER 1997.

115. Le panorama historique et comparatiste très complet dressé par TAYLOR 1948 (*The Literary Riddle before 1600*) demeure la référence en la matière. Le folkloriste y livrait une « première exploration d'un terrain encore inexploité » et se faisait ainsi l'historien d'un « genre littéraire mineur », afin d'étudier la longue coexistence des énigmes traditionnelles et littéraires (sur cette distinction, voir l'ouvrage cité, p. 1-11). Il préparait alors son monumental recueil des énigmes de la tradition orale de langue anglaise (TAYLOR 1951). *Cf.* 1.

116. Citons les trois tomes dans lesquels M. De Filippis a collecté les données relatives à la tradition italienne (DE FILIPPIS 1948, DE FILIPPIS 1953 et DE FILIPPIS 1967).

117. Outre TAYLOR 1948, on consultera avec profit TUPPER 1910 et POLARA 1993 au sujet de la tradition médiévale, ainsi que POLIZZI 2004, MARTIN, SERVET & TOURNON 2008 et VUILLEUMIER-LAURENS 2000 à propos de l'extension de la catégorie d'énigmatique à la Renaissance. Pour une introduction, voir BERNASCONI 1970 [1964]. En France, le premier recueil littéraire semble être celui de Charles Fontaine (*Odes, énigmes et épigrammes*), publié à Lyon en 1557. Signalons que l'un des sommets de la combinatoire énigmatique est situé hors des sentiers de la littérature occidentale, dans une situation de polyglossie : nous pensons au *muammo* de la poésie ouzbègue classique, qui a été codifié en 48 principes dûment hiérarchisés, au XV^e siècle, par le plus autorisé de ses praticiens, l'homme politique et lettré Mir Alisher Navoiy (voir la présentation de R. Dor dans NAVOIY 2006). Un livre récent de E. Cook résume ses publications antérieures et offre un traitement inégal, mais intéressant, de « l'énigme en littérature » (COOK 2006).

118. On préfère parfois cette graphie, qui met l'auteur en rapport avec l'univers du banquet plus directement que le nom Symphosius. Malgré les éditions ultérieures du texte (OHL 1928, GLORIE & DE MARCO 1968 et SHACKLETON BAILEY 1982), il semble encore préférable à certains égards d'utiliser le texte contenu dans l'*Anthologie latine* de A. Riese (RIESE 1894). Sur ce point et pour la synthèse la plus récente, voir BERGAMIN 2005.

des énoncés conservés par Athénée, mais se fondent principalement sur les exemples que nous a transmis l'*Anthologie grecque*. La réunion des deux traditions s'opère à la Renaissance, lorsque des érudits compilent les sources antiques, d'après les informations qui sont encore les nôtres¹¹⁹. En général, ces ouvrages savants ne relient aucunement les textes anciens aux compositions latines ou vernaculaires de leur époque.

Avec une certaine ambiguïté, les recueils populaires imprimés dès la fin du XV^e siècle se présentent à la fois comme un support et comme un substitut du divertissement populaire oral¹²⁰. De fait, les mécanismes linguistiques qui sont au fondement du genre traditionnel et du genre littéraire mineur ont donné naissance également au type de « sous-littérature » qui est peut-être la forme dominante de l'énigme dans nos sociétés contemporaines. Avec l'évolution de l'alphabétisation, des pratiques de loisir et des techniques de diffusion, la consommation des devinettes, problèmes, rébus et autres *puzzles* s'est en effet imposée au sein de la culture dite de masse, entretenue par des parutions dont la nature périodique reflète la fonction. Une même pragmatique du défi unit les éléments disparates de ce vaste continent que les Italiens, qui se sentent apparemment en la matière les légataires d'une tradition, nomment *enigmatistica* ou *enigmistica*¹²¹. À n'en pas douter, il est peu éclairant de réduire à une forme populaire dégradée les pratiques des lecteurs de rubriques ou de revues spécialisées, que leur goût des jeux d'esprit peut conduire à la socialité des clubs. Plus que la matière ou la technique du jeu, c'est l'ensemble d'un contexte culturel qui rend sa valeur sociale plus ou moins grande et différencie la résolution des grilles de mots croisés dans les transports en

119. L'*Aenigmatographia* de Nicolaus Reusner est une somme incontestée et longtemps utilisée (REUSNER 1599, qui inclut divers traités antérieurs notamment GIRALDI 1551).

120. Le premier recueil recensé, *Les Adevineaux amoureux*, a été imprimé à Bruges vers 1479 ; il est suivi peu après 1500 par le recueil allemand connu sous le nom de *Strassburger Räthselbuch*. Citons deux titres français qui se réclament de leur fonction et sont exemplaires d'une série de publications apparemment profitables pour les imprimeurs : les *Questions énigmatiques, récréatives et propres pour deviner et y passer le temps aux veillées des longues nuicts* et les *Questions et demandes récréatives pour resjouir les esprits mélancoliques*. La bibliographie générale établie par SANTI 1952 comprend quelque 2 403 ouvrages classés par siècle, publiés entre 1479 et 1950.

121. La bibliographie spécialisée que nous avons évoquée émane d'un praticien émérite qui n'hésitait pas à proclamer l'Italie « palestre de l'intelligence » par excellence : « *La "Enigmistica" vera (arte di comporre e risolvere enigmì, sciarade, rebus ecc.), quella coltivata e studiata nelle riviste specializzate — che sono una prerogativa quasi esclusivamente italiana —, non si limita a un semplice quasi puerile svago, alla solita mezz'ora di onesto passatempo domenicale, ma ha assunto qui in Italia, quale geniale palestra dell'intelligenza, la forza di una passione ardente e fascinatrice e costituisce uno studio serio, disciplinato e in continuo progresso letterario ed artistico.* » (SANTI 1952, p. 13.) Une abondante littérature savante est à présent consacrée à la « ludolinguistique ». Mentionnons ROSSI 1971 et ROSSI 2002, ou encore BARTEZZAGHI 1985, BARTEZZAGHI 2001 et BARTEZZAGHI 2004 (ce dernier auteur, disciple de U. Eco et rédacteur des colonnes énigmatistiques de certains journaux, appartient à une dynastie de spécialistes).

commun des grilles du banquet idéal que regrette Cléarque de Soles au IV^e siècle avant notre ère¹²².

Plus largement, dans les sociétés occidentales contemporaines, c'est le plus souvent la création d'une attente et le plaisir propre à la résolution différée que désignent les noms de l'énigme, qu'il s'agisse des loisirs du cruciverbiste, du roman policier ou, avec des statuts fort éloignés dans l'échelle des valeurs, des littératures à contrainte et des œuvres formalistes¹²³. Ce qui relie des productions aussi différentes, c'est en définitive qu'elles mettent en place les conditions d'une réception entravée. De même que les énoncés de l'énigme traditionnelle peuvent revêtir les formats les plus divers sans perdre leur efficacité de question, au sens plein de l'acte de parole qui sollicite une réponse du l'interlocuteur¹²⁴, de même il existe une parenté entre ces genres discursifs insérés dans des cadres plus ou moins nettement définis. Ils actualisent, par des procédés et avec des effets que l'on classe ou non dans le domaine de l'esthétique, une possibilité de la communication : la persistance volontaire de l'obscurité que le contexte linguistique, situationnel et culturel rendent habituellement si brève qu'elle est insensible lors de la formation du sens.

Pour emprunter une expression d'Algirdas Greimas, la « clôture du texte » favorise cet effet, car elle permet une sélection des informations qui diffère la perception globale de la signification. La théorie sémantique de ce linguiste fournit peut-être l'instrument le plus adéquat pour l'analyse de ce type d'énoncés, à travers le phénomène qu'il a nommé l'isotopie du discours. Il s'agit, si l'on résume rapidement la notion, de la cohérence sémantique que construit un réseau lexical au fil du discours ; son contraire est l'allotopie, incohérence qui résulte de l'absence de lien entre les éléments du texte¹²⁵. Greimas distingue plusieurs conditions qui facilitent ou empêchent l'établissement de l'isotopie. Rarement isolée, la « définition oblique » est un obstacle à la clarté. Soit l'élément générique, à partir duquel il est

122. Sur Cléarque, cf. II, 5. Notons que le terme γρίφος s'applique tout particulièrement à ces jeux en grec moderne : il donne son titre à l'un des hebdomadaires les plus courants. Le numéro n° 1459 mêle notamment le σταυρόλεξο (« mots croisés »), la grille de chiffres d'origine japonaise connue sous l'appellation *sudoku*, le γρίφος proprement dit (« rébus ») et des γριφόλεξα que l'on comparera aux consignes de Cléarque : « A. Trouvez en une minute dix mots qui commencent par "B" [που ν' αρχίζουν από "ΜΠ"] ; B. Trouvez en deux minutes dix mots qui se terminent en "KHOS" [που να τελειώνουν σε "ΧΟΣ"] ; C. Trouvez en trois minutes dix mots qui contiennent "ENT" [που να περιέχουν το "ΕΝΤ"] » (Γρίφος 2007, p. 10).

123. Voir, à propos de ces derniers exemples, ARAGONA 2001 et REGGIANI & MAGNÉ 2007. Nous ne mentionnons pas ici les effets d'emphase dont le lexique de l'énigme est le moyen (cf. I, B, 3), ni la tonalité existentielle qu'il revêt fréquemment, comme dans cette déclaration liminaire de G. Bataille : « Ce monde est donné à l'homme ainsi qu'une énigme à résoudre. Toute ma vie [...] s'est passée à résoudre l'énigme. » (Avant-propos de *L'Expérience intérieure*, BATAILLE 1954.)

124. Voir KERBRAT-ORECCHIONI 1995, p. 5-37 et 87-111.

125. Nous nous appuyons dans ce paragraphe sur GREIMAS 2002 [1966], p. 69-101 et sur GROUPE μ 1990 [1977], p. 29-84.

possible de comprendre l'objet dont il est question, est absent, et les informations données par l'énoncé sont trop spécifiques pour que l'on puisse le comprendre sans partager très exactement l'« univers sémantique emmagasiné » du locuteur ; l'exemple du linguiste est une périphrase de Bossuet qui présuppose chez son récepteur le concept de Dieu pour que la dénomination usuelle soit identifiée. Soit cet élément générique, ou « base classématique », n'est précisé que par prédication, ce qui revient à le décrire tout en le masquant ; ce cas est illustré par les définitions de mots croisés : la grille autorisant « la découverte progressive des graphèmes » supplée à l'équivocité des définitions, qui laissent leur objet volontairement dans une grande indétermination, c'est-à-dire ne permettent pas d'identifier une isotopie. Toute interprétation exige ainsi une grille culturelle, donnée sociale de la communication que le texte suppose, mais sur lequel il fournit des indices par les rapports qui s'établissent entre ses éléments. Cette relative cohérence du texte et la participation à une culture et à un contexte résolvent normalement les difficultés : « Les définitions, heureusement, ne se présentent presque jamais (à l'exception de quelques genres formels particuliers, tels que les mots croisés, énigmes, etc.) isolées, mais intégrées dans un texte, et les événements qui y sont relatés sont peut-être parfois imprévus, mais jamais gratuits¹²⁶. » L'énigme, selon cette caractérisation générique, repose sur un isolement concerté des signifiants qui rend plus intense et plus difficile l'établissement d'une isotopie.

Les membres du Groupe μ ont développé ces outils d'analyse dans le sens d'une « rhétorique de la poésie » qui nous paraît les adapter plus finement à l'étude du phénomène qui nous occupe. Ces linguistes ont en effet inscrit la construction de la cohérence sémantique dans la temporalité de la « lecture linéaire », en proposant de concevoir le retour à l'isotopie d'un texte partiellement allotopique comme un processus de « médiation ». Un poème déploie ainsi une certaine « stratégie médiatrice », dont la nature est fonction de deux critères : l'apparition hâtive ou tardive d'une pluralité d'isotopies, qu'il s'agira de concilier en une seule, et la médiation hâtive ou tardive qui s'effectue pour les réunir. Avec les auteurs, on peut évoquer une « stratégie de l'énigme » lorsque « le divorce sémantique initialement posé instaure un “mystère” que résoudra la médiation tardive¹²⁷ ». La résolution de l'incongruité ou du conflit est différée et l'opacité, entretenue. Il en résulte un régime spécifique dans

126. GREIMAS 2002 [1966], p. 91.

127. GROUPE μ 1990 [1977], p. 210 ; voir, plus généralement, p. 194-228.

l'alternance de la « dysphorie », qui accompagne la tension du suspens, et de l'« euphorie » que suscite la compréhension¹²⁸.

L'effet énigmatique est donc fondamentalement une suspension des conditions habituelles de la compréhension, par laquelle les catégories connues ne permettent plus, durant un temps plus ou moins long, d'attribuer une signification à un énoncé (voire à un événement ou à un fait), car le principe de pertinence qui guide la communication n'est pas satisfait¹²⁹. Nous pourrions parler d'un effet de « défamiliarisation », dont la fonction n'est assurément pas la même selon que la résolution doit conduire, par exemple, à l'inculcation des valeurs qui sont familières dans une société donnée ou à un contraste comique entre la description et la réalité de l'objet¹³⁰. Différemment mis en œuvre dans le genre traditionnel cadré et dans le genre littéraire conventionnel, ce procédé s'y trouve à un état de concentration particulière, mais appartient aussi aux usages du langage les plus courants — le contexte n'est pas contrôlé alors au même degré, et la perturbation de la communication sera probablement résolue d'une tout autre façon, en particulier si l'interlocuteur refuse cette mise à l'épreuve du sens. Que l'on considère l'énigme comme un phénomène traditionnel, comme un phénomène littéraire ou comme un phénomène discursif, c'est en définitive toujours le contexte qui déterminera le sens du non-sens¹³¹. Dans le cas des témoignages antiques, le contexte nous fait bien souvent défaut.

128. Sur l'opposition entre « euphorique » et « dysphorique » pour qualifier l'« éthos » d'un texte, voir l'ouvrage cité, p. 204-228, et en particulier p. 205-207.

129. « Comme tous les principes iréniques, le principe de pertinence établit un régime de la clarté. Plus un énoncé exige d'efforts de traitement, moins il est jugé pertinent. » (RASTIER 1998, p. 218.) F. Rastier propose cependant d'ancrer le fonctionnement réel de l'interprétation au sein d'une « cognition située », qui est par excellence celle de l'énigme : « À la conception logique de l'interprétation, on peut opposer une conception rhétorico-herméneutique qui s'appuie non sur la logique, mais sur les sciences humaines et sociales : psychologie, sociologie, anthropologie. Fondamentalement, l'interprétation est conçue comme un parcours dans un texte ou une performance sémiotique. Cela suppose quatre facteurs absents des conceptions syntaxique et logico-sémantique de l'interprétation : un sujet interprète situé, une pratique sociale, et donc une action et une temporalité. » (RASTIER 1998, p. 219.) Sur la notion de parcours interprétatif, voir également RASTIER 2007.

130. Nous songeons à la notion originale que le formaliste V. Chklovski, dans un célèbre article de 1917, a décrite sous le nom d'*ostranenie* (остранение), « estrangement », « défamiliarisation ». Il affirmait que l'art vise « la libération de l'objet de l'automatisme perceptif » : « Le but de l'art, c'est de donner une sensation de l'objet comme vision et non pas comme reconnaissance ; le procédé de l'art est le procédé de singularisation des objets et le procédé qui consiste à obscurcir la forme, à augmenter la difficulté et la durée de la perception. » (CHKLOVSKI 2001 [1965], p. 82-83.) L'auteur prenait pour exemples principaux des passages satiriques de L. Tolstoï et quelques devinettes populaires russes. C. Ginzburg a écrit un très beau commentaire de la thèse du *straniamento* (voir GINZBURG 1998, dont la traduction française est GINZBURG 2001).

131. Ce sens peut être, comme l'ethnologie le suggère (cf. 1), le renforcement de la cohésion sociale à travers un jeu, auquel on se livre pour s'exercer au maniement des catégories et des croyances en vigueur, temporairement suspendues sur le mode du « faire semblant » (voir BOURDIEU 1980, p. 126-127, qui mentionne les énigmes à propos des « actions accomplies dans un espace et un temps structurés qui se trouvent immédiatement qualifiées symboliquement et fonctionnent comme autant d'exercices structuraux à travers lesquels se constitue la maîtrise pratique des schèmes fondamentaux »). Mais les usages moins formalisés de l'absurdité apparente n'en sont pas pour autant gratuits. Dans une réflexion sur la possibilité logique du non-sens, J. Bouveresse inclut « un chapitre sur le non-sens considéré sous un aspect plus "littéraire" et du même

3. Orientation des travaux sur l'énigme antique

Les traitements approfondis du sujet dans le domaine des études classiques sont rares¹³². Les travaux de référence spécialement consacrés aux énigmes grecques sont encore ceux de Konrad Ohlert (1886) et de Wolfgang Schultz (1909-1912)¹³³. Les deux auteurs se donnent pour tâche de recueillir et d'expliquer l'ensemble d'une tradition, dans deux perspectives différentes, qui sont intimement liées aux orientations des sciences de l'Antiquité de leur époque. Le premier vise la connaissance « des mœurs et des représentations [*Sitten und Anschauungen*] » du peuple grec¹³⁴, tandis que le second entend contribuer en philologue aux progrès de la mythologie¹³⁵. Ils procèdent néanmoins par une même méthode, largement implicite chez Ohlert et plus nettement inscrite par Schultz dans la structure de son projet. Il

coup, pourrait-on dire, plus positif que celui sous lequel il a été envisagé par les logiciens et les philosophes dont la préoccupation majeure était apparemment de trouver les moyens de l'exclure, et en particulier de l'exclure de la philosophie » (BOUVERESSE 2002, p. 5 ; le chapitre en question s'intitule « Le non-sens, le jeu, l'ironie et la philosophie », p. 237-263). Il y insiste sur le pouvoir décisif que l'on exerce en déclarant inacceptable un énoncé (p. 245) : « Si on voit les choses à la façon de Wittgenstein, il n'y a pas d'expressions qui soient par elles-mêmes dénuées de sens ou auxquelles nous ne puissions pas donner un sens. Il y a seulement des expressions auxquelles nous ne voulons pas donner de sens. » Les mots de L. Wittgenstein lui-même (cité p. 246) étaient les suivants : « Dire "Cette combinaison de mots n'a pas de sens" l'exclut du champ du langage et circonscrit par là le domaine du langage. Mais lorsqu'on trace une limite, cela peut avoir des raisons de différentes sortes. [...] cela peut avoir pour but de ne pas laisser sortir ou entrer quelqu'un ; mais cela peut aussi faire partie d'un jeu [...] ; ou bien elle peut indiquer où finit la propriété d'une homme et commence celle d'un autre, etc. Si donc je trace une limite, il n'est pas encore dit par là pourquoi je la trace. » L'étude influente de A. Jolles qui proposait de voir l'énigme comme une « forme simple », au nombre des formes fondamentales de l'expression, suggérait déjà cette intrication en évoquant, notamment, la solution comme « le mot de passe » donnant accès à « un groupe lié par le savoir » (JOLLES 1972 [1929], p. 109-110).

132. Pour une orientation générale, les articles de l'*OCD* (WEST 1996) et de la *Neue Pauly* (GÄRTNER & BÖCK 1997) peuvent être complétés par SCHNARR 1971 et KÖNIG 1992.

133. OHLERT 1886 (voir également OHLERT 1894 et OHLERT 1898) et SCHULTZ 1909-1912 (que reprend son vaste article de synthèse de la *Realencyclopädie*, SCHULTZ 1914 ; sur les énigmes byzantines, on peut encore consulter SCHULTZ 1913-1914). Avant ces études, on peut signaler que W. A. Becker mentionnait les énigmes en leur qualité de jeux du banquet dans ses *Tableaux des mœurs de la Grèce ancienne* (voir BECKER 1840, t. I, p. 473-476, ainsi que la version augmentée du texte, BECKER & GÖLL 1877 [1840], t. II, p. 363-366).

134. La déclaration de cette intention passe dans l'avant-propos par une référence à J. Herder : K. Ohlert approuve l'idée, exprimée dans HERDER 1782-1783, que l'esprit d'un peuple — *Geist* et *Witz* sont ici indissociablement mêlés — se révèle dans ses jeux. L'auteur prétend cependant mettre cette quête du génie singulier d'une langue et d'une culture au service d'un but plus fondamental. Selon lui, l'imagination populaire (« *Volksphantasie* ») constitue un socle commun et invariable à l'ensemble du genre humain. Mettre en valeur l'unité des formes d'expression qui appartiennent à l'enfance des peuples est le but du comparatisme qu'il pratique ponctuellement dans son étude. Si le rapprochement avec les énigmes latines de Symposius est courant, ses parallèles notamment indiens et allemands sont une particularité de l'ouvrage ; on notera que la seconde édition (OHLERT 1912 [1886]) omet la plupart des parallèles modernes de la première.

135. Dans le long avant-propos qui expose sa méthode, W. Schultz insiste fortement sur une approche nouvellement mise au point et qui lui semble essentielle à la compréhension des énigmes et de la mythologie anciennes : la symbolique numérique (*Zahlensymbolik*). Celle-ci consiste à justifier l'emploi de mots clefs par le calcul des ψήφοι, c'est-à-dire par l'addition des valeurs numériques que les lettres doivent à leur place dans l'alphabet. Le nom de Pythagore se trouve ainsi représenter le nombre 99, soit 9×11 en 9 lettres. D'une façon privilégiée, ce sont les nombres symétriques (333, 606, 101), les carrés (121, 144, 169) et les puissances élevées ($128 = 2^7$) qui servent de principe explicatif. L'application systématique de cette méthode grève largement les commentaires de l'auteur.

s'agit en effet de recueils commentés qui s'efforcent de classer les témoignages conservés en étendant par analogie les groupements déjà constitués, tout en retranchant ce qui ne leur paraît pas pertinent dans nos sources. Nous indiquons ci-dessous le plan de ces études.

La thèse que soutient Konrad Ohlert dans la première partie de son livre est résumée dans le titre « Le jeu des énigmes s'enracine dans les mœurs et les coutumes du peuple grec » (l'énigme représentant une épreuve dans des compétitions, dans des luttes sanctionnées par la survie ou par la mort, ou bien dans les fêtes, rubrique sous laquelle le critique range aussi bien les célébrations en l'honneur des dieux et les oracles que les cérémonies matrimoniales et les banquets). L'auteur étudie ensuite « L'énigme dans la poésie » (poésie épique, poésie lyrique, tragédie, comédie et épigramme), « Les espèces de l'énigme grecque » (énigme jouant sur le sens, énigme visuelle, énigme numérique, énigme jouant sur les mots, énigme jouant sur les lettres, anagramme, acrostiche¹³⁶) et enfin, plus particulièrement, « Le *griphos* », mot par lequel il désigne à la fois une question ou une réponse facétieuses et un jeu de société.

Wolfgang Schultz expose dans la première partie de son ouvrage « La tradition de l'énigme » (A), en donnant une traduction de « La présentation synthétique d'Athénée » (I), puis en recueillant les énigmes et les « formes semblables à l'énigme [*rätselähnliche Gebilde*] » (II) sous les rubriques suivantes : énigmatique (populaire, ancien, littéraire, élaboré d'une façon artistique [*Erkünsteltes*], mantique, gnomique (inscriptions, symboles anciens, symboles hésiodiques, symboles de l'école pythagoricienne, apophtegmes et questions populaires), grammatical (explication de l'alphabet, formes des lettres, énigmes qui présupposent l'écrit), mathématique (mathématique mantique, paralogismes de Zénon, équations diophantiennes, symbolique numérique du nom, énigmes comportant des ψῆφοι). La seconde partie (« B. Explications sur la tradition de l'énigme ») cherche à resituer cette tradition dans un cadre littéraire, mythique et rituel (« III. Les énigmes dans la tradition littéraire », « IV. Les énigmes anciennes et le mythe » et « V. La poésie énigmatique et le rite »).

En pratique, chaque auteur prend position sur la valeur heuristique de la compilation effectuée par Athénée et ajoute, selon des critères plus ou moins strictement définis, des matériaux ne se trouvant ni dans *Les Deipnosophistes* ni dans l'*Anthologie grecque*. L'ampleur et la précision de la collecte des matériaux grecs expliquent que ces ouvrages conservent leur utilité. Il serait toutefois souhaitable de mettre à jour leurs informations afin

136. Ces rubriques sont en allemand les suivantes : *Sinnrätsel* (mot qui lui semble une traduction adéquate de l'expression λογικὸς γρίφος que l'on trouve chez Athénée), *Bilderrätsel* et *Zeichenrätsel*, *Rechenrätsel* (glosé par le grec λογιστικὸν πρόβλημα), *Worträtsel*, *Buchstabenrätsel*, *Anagramm*, *Akrostichon*.

de disposer d'un répertoire complet. En outre, il est évident que les méthodes d'analyse sociologique et mythologique mises en œuvre ont à peu près perdu leur acuité et appellent une refonte de ces projets. Ici, notre but sera plutôt de mettre en valeur le caractère problématique de l'objet que ces savants tentaient de reconstituer d'après des données lacunaires.

Les contributions récentes les plus substantielles s'inscrivent dans des perspectives philosophiques et culturelles spécifiques. Elles ne touchent pas directement à notre propos et nous les mentionnerons donc brièvement.

Les travaux de Giorgio Colli et de Pietro Pucci ont en commun d'associer d'une façon essentielle l'énigme à la pensée de la Grèce archaïque et à la cruauté tragique d'une parole divine incompréhensible pour les hommes. L'énigme occupe une place centrale dans la vision des origines sapientiales de la philosophie qui était celle de Giorgio Colli¹³⁷. Le premier tome de son recueil des témoignages sur « la sagesse grecque » comporte une section sur les énigmes. À travers la présentation commentée d'une trentaine de fragments, les étapes d'une périodisation apparaissent : l'humanisation et la laïcisation progressives de l'énigme accompagne l'évolution de la pensée grecque. Selon l'auteur, l'époque archaïque est tout entière placée sous le signe de l'énigme, comme le montrent le mythe de la Sphinx, la compétition des devins ou les textes d'Héraclite ; la figure du sage et l'arrière-plan religieux habitent encore l'époque classique, tandis que le IV^e siècle avant notre ère atteste une réduction de l'énigme à un jeu de société et à un moyen éducatif. Les traits caractéristiques de l'énigme archaïque seraient son caractère allusif et sa violence : elle indique son objet d'une manière voilée et suscite une lutte pour la connaissance qui fait courir un péril mortel. En perdant son caractère sacré, l'énigme prendrait la forme typique de l'antithèse ou de la contradiction. Giorgio Colli propose pour preuve supplémentaire de son schéma les affinités entre la terminologie employée pour évoquer l'énigme et la terminologie dialectique, qui serait issue de cette transformation de l'énigme originelle¹³⁸. Un essai incisif de Pietro Pucci propose de regarder sous l'angle postmoderne de la perte du sens les témoignages archaïques sur l'énigme ; cette dernière est reliée à deux autres « dispositifs linguistico-rhétoriques »

137. Cette conception s'exprime principalement dans COLLI 1975 (en particulier au chapitre IV, « *La sfida dell'enigma* », p. 47-57), ouvrage dans lequel le philosophe décrit la rupture qui conduit de la sagesse à la philosophie. Il va sans dire que les racines de l'interprétation de G. Colli se trouvent dans la pensée de F. Nietzsche, dont les *Œuvres complètes* ont commencées d'être éditées sous sa direction.

138. COLLI 1995 [1977-1980], p. 339-369 (textes) et 435-440 (commentaire). Le recueil de témoignages sur l'évolution de la terminologie énigmatique est justifié à la page 439.

avec lesquels elle partagerait un « air de famille » : l'oracle et le secret, destinés comme elle à occulter leur objet en vue de mieux le révéler¹³⁹.

On ne sera pas étonné que Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant aient fait allusion à la parole énigmatique dans leur enquête sur les « ruses de l'intelligence » que les Grecs associaient au terme μῆτις. Les auteurs ne s'intéressent cependant à l'énigme que pour la rattacher au schème très général de l'efficacité d'une action indirecte maniant « le cercle et le lien », selon le titre de leur conclusion : l'énigme, en raison de l'étymologie de γοῖφος et du vertige qu'elle crée chez l'auditeur afin de le déstabiliser, est comme un filet de mots entre les mains des êtres rusés que sont par exemple la Sphinx ou Cléobuline. Il est difficile de réduire à l'unité sa signification pour circonscrire et maîtriser ses formes changeantes¹⁴⁰.

Pour sa part, en proposant d'interpréter les récits de colonisation comme des métaphores culturelles par lesquelles les Grecs ont pensé le rapport qu'ils entretenaient avec l'acte de prendre possession d'un territoire étranger, Carol Dougherty a exploité de plusieurs manières le paradigme de l'énigme. Cette référence lui était suggérée par la tradition littéraire reliant à l'énigme les oracles, et tout particulièrement les oracles de colonisation. C'est en réalité l'ensemble de la geste coloniale que l'auteur regarde, par extension, comme analogue à l'énigme : la sentence divine qui incite à l'expédition crée une confusion, dans les mots et dans les faits, que la fondation résout en rétablissant l'ordre intellectuel et le pouvoir légitime du conquérant¹⁴¹.

Le thème de l'énigme est par ailleurs souvent abordé à propos des textes et des auteurs qui font intervenir les énigmes ou bien se rattachent au canon antique de l'obscurité. Afin de faire état de ces informations bibliographiques, nous citons ici les études les plus intéressantes parmi celles que nous n'évoquons pas à un autre moment du présent travail : HURST 1991, HURST 1998 et LAMBIN 2005, sur Lycophron ; FERRARI 1997, sur Eschyle ; BERNABÉ 1999, sur Platon et Plutarque ; BOLLACK & WISMANN 1995, sur Héraclite ; COSTANTINI, GRAZIANI & ROLET 2006, sur Philostrate ; WEST 1967 et RICHARDSON 1981, sur le texte couramment nommé le *Certamen*, qui met en scène la joute poétique d'Homère et d'Hésiode¹⁴².

139. PUCCI 1996 (qui intègre PUCCI 1988).

140. Voir DETIENNE & VERNANT 1974, p. 50 et, surtout, p. 290-292.

141. DOUGHERTY 1993, en particulier p. 45-60.

142. En même temps qu'elles sont des contributions à la compréhension des textes concernés, de telles études se prêtent à l'analyse des emplois savants très divers de la catégorie d'énigme. Un exemple particulièrement frappant est l'usage technique que fait E. Fraenkel du terme γοῖφος pour désigner chez Eschyle une périphrase obscure, suivie de sa résolution à quelques mots ou quelques vers de distance (voir FRAENKEL 1950, p. 9 : « *It is quite true that in many passages of Aeschylus which have something of a γοῖφος about them, every reader must be struck by his anxiety to append an unambiguous solution, although this runs counter to the nature of the γοῖφος and impairs its effect* »).

C. Plan de la présente étude

Notre enquête est née de la perplexité que suscite la lecture du texte protéiforme d'Athénée. Se proposant de traiter des énigmes, et plus particulièrement des énigmes de banquet, le compilateur juxtapose de brèves énigmes d'origine populaire, des passages de poésie dramatique, chorale ou mélique, des épigrammes, des préceptes philosophiques, quelques histoires drôles, une anecdote historique et une insulte obscure. Cette hétérogénéité est-elle accidentelle ou nous éclaire-t-elle dans une certaine mesure sur l'expérience grecque de l'énigme ? Afin de comprendre les conditions de possibilité de ce témoignage et de le mettre en perspective, nous nous sommes proposé de dresser le tableau des mots qui désignent l'énigme, d'étudier les éléments de théorisation et d'examiner la majeure partie des énoncés conservés. Il s'agit ainsi de conjuguer trois manières d'approcher un genre : comme un nom, comme une notion ou comme une classe d'énoncés.

Dans une première partie intitulée « Les noms de l'énigme », nous menons l'examen étymologique, sémantique, syntaxique et statistique des groupes lexicaux d'αἴνιγμα et de γοῖφος, ainsi que de leurs calques latins, à travers une analyse de corpus fondée sur les bases de données les plus complètes actuellement disponibles (sous-partie A). Cet aperçu général est suivi d'une brève enquête lexicographique visant à mettre en regard du lexique grec et latin les termes employés dans d'autres langues indo-européennes (sous-partie B).

Notre deuxième partie étudie les définitions et les conceptions de l'énigme qui apparaissent dans les textes savants de l'Antiquité gréco-latine, depuis l'époque classique jusqu'aux commentaires byzantins.

La troisième partie de ce travail s'attache enfin aux principaux vestiges de la tradition grecque : la section sur les énigmes des *Deipnosophistes* d'Athénée, dont nous proposons l'édition critique, la traduction et l'analyse (sous-partie A), et les énoncés conservés au livre XIV de l'*Anthologie grecque*, que nous traduisons également (sous-partie B). Nous étudions ensuite les spécimens recueillis par ces deux sources selon une typologie qui permet de mettre en lumière les caractéristiques du genre (sous-partie C).

En observant les relations problématiques de ces trois points de vue, notre objectif est de travailler à reconstruire la catégorie ancienne d'énigme.

PREMIÈRE PARTIE

Les noms de l'énigme

A. Les noms anciens de l'énigme

Introduction

Ce chapitre propose un aperçu des noms de l'énigme dans l'Antiquité gréco-romaine. Deux ensembles de termes grecs sont concernés, puisque à la famille du substantif αἴνος, la plus riche, il faut adjoindre le substantif γοῖφος et son groupe lexical ; la langue latine a assimilé ces désignations dans une mesure que nous préciserons¹. Il s'agit de former ainsi une image globale non seulement de la structure de ce vocabulaire, mais également de son ampleur et de sa distribution chronologique et générique. Au delà des aspects syntaxique et sémantique de toute étude lexicologique, nous ferons donc droit à la dimension statistique qui confère à un groupe de mots sa physionomie diachronique. En mettant en lumière des tendances et en observant, lorsque cela est utile et pratiquement possible, le détail des emplois, cette synopsis vise à définir un cadre pour l'analyse des usages anciens de la catégorie d'énigme.

Dans la démarche nominaliste que nous avons adoptée afin de ne pas préjuger du contenu de cette catégorie, tout acte de parole faisant intervenir les termes qui en sont l'expression comporte un enseignement. Mais l'évaluation qualitative des lieux énigmatiques doit se fonder sur le paysage quantitatif des occurrences, où l'on discerne des faits inaccessibles à l'intuition du lecteur lors d'un parcours continu dans les textes. S'il est incapable de rendre compte à lui seul de la logique d'un contexte ou d'un *opus*, le point de vue panoramique sur le *corpus* que forment nos archives de l'Antiquité n'en est pas moins indispensable et éclairant.

Nous commencerons par considérer les procédures mises en œuvre pour rassembler les matériaux de cette étude (section 1), avant de présenter les résultats des recherches automatisées (section 2). Nous dresserons alors un aperçu statistique des textes dans lesquels apparaissent les noms de l'énigme (section 3). L'analyse des données sera conduite selon l'ordre étymologique, d'abord pour la famille d'αἴνος (section 4), qui comprend notamment le verbe αἰνίσσομαι et le substantif αἴνιγμα, puis pour celle de γοῖφος (section 5). Nous examinerons ensuite le lexique latin apparenté aux termes grecs (section 6). Enfin, une synthèse (section 7) reprendra les principaux caractères des familles considérées et fera état de leurs occurrences conjointes².

1. Les synonymes contextuels tels ἀπορία, ζήτημα et πρόβλημα, ou *quaestio* et *problema*, ne sont pas étudiés ici à titre principal. Nous les rencontrerons plus loin, notamment dans les définitions de l'énigme (cf. II).

2. L'état actuel des hypothèses étymologiques est indiqué pour chacune des familles lexicales (cf. 4 et 5). Pour chaque mot que nous examinons, les informations pertinentes sont données sous les rubriques suivantes, qui apparaissent tantôt séparées, tantôt réunies :

1. Problèmes de méthode et conditions techniques de l'enquête

1.1. Philologie, analyse de corpus et statistique linguistique

Les conditions de la pratique philologique³ ont été transformées, depuis un demi-siècle, par la généralisation du traitement automatique des données. Grâce à l'ordinateur personnel et aux instruments commercialisés ou librement mis à la disposition de la communauté des chercheurs, la statistique linguistique n'est maintenant plus confinée aux laboratoires spécialisés. Or, les données numériques, que les notices des ouvrages lexicographiques traditionnels indiquent au mieux allusivement, contribuent indubitablement à notre compréhension des usages linguistiques. Afin de susciter une prise de conscience de cet état de fait, certains antiquisants, tenants de l'« informatique culturelle », proclament dans un article récent que « toute recherche philologique, qu'elle porte sur des textes classiques ou sur d'autres textes, est à présent un cas particulier de la linguistique de corpus⁴ ».

Émile Benveniste remarquait pour sa part en 1954 que « le “sens” d'une forme linguistique se définit par la totalité de ses emplois, par leur distribution et par les types de liaison qui en résultent⁵ » ; à juste titre, cette formule a été prise pour fondement théorique par des

-
- formation ;
 - occurrences (tableau des occurrences dans le *TLG*) ;
 - construction (syntaxe et associations remarquables — voir pour comparaison MOTTE & RUTTEN 2001) ;
 - sens (sommaire et commentaire des travaux lexicographiques).

Rappelons que l'examen des définitions et conceptions anciennes n'est pas l'objet de cette partie, mais de la suivante (cf. II). Pour le grec ancien, le dictionnaire étymologique d'Émile Boisacq (BOISACQ 1950 [1907-1916]), celui de Hjalmar Frisk (FRISK 1973 [1954-1972]) et le *DÉLG* ont été consultés d'une manière systématique. Les dictionnaires de la langue grecque mis à profit sont le LSJ, le BAILLY et les tomes disponibles du *DGE*, ainsi que celui de Dimitris Dimitrákos (DIMITRÁKOS 1936-1950) et, pour le grec tardif, d'Evangelinos Sophocles (SOPHOCLES 1975 [1870]). Pour le latin, les ouvrages lexicographiques utilisés sont les suivants : les dictionnaires d'Egidio Forcellini (FORCELLINI 1864-1887) et de Karl Ernst Georges (dans l'édition révisée par Heinrich Georges, GEORGES & GEORGES 1983 [1913-1918]), le *TLL*, l'*OLD*, le GAFFIOT et le *DÉLL*. Comme on le verra, nous avons recouru aux disques du *TLG*, du *PHI* et de la *BTL*, au *TLG* en ligne et au *DGE* en ligne.

3. Le terme « philologie » peut s'entendre ici dans sa plus grande extension, par exemple comme « toute sorte de procédure savante disciplinée, douée d'une conscience de sa méthode, dont le but est l'édition, l'explication et l'interprétation de toute sorte de texte » (MOST 2007, p. 61).

4. CRANE, BAMMAN & BABEU 2007 : « *All philological inquiry, whether classical or otherwise, is now a special case of corpus linguistics [...].* » Ces auteurs, membres du projet Perseus (cf. 3), déclarent donc que les indications « vagues » sont devenues insuffisantes et prônent une quantification systématique des phénomènes étudiés : « *Vague statements such as “typical of Greek prose”, “common in early Greek”, etc. must give way to dynamically generated measurements of well-mapped corpora.* »

5. BENVENISTE 1966 [1954] (« Problèmes sémantiques de la reconstruction »), p. 290. Dans cette dialectique du discours et de la langue, le sens d'un lexème est perpétuellement ouvert, puisque chaque usage fait évoluer le résultat actuel des usages passés, mais doit être étudié comme une totalité close, à l'intérieur d'un système où toutes les relations sont significatives. En 1954, commence par noter le linguiste, « les notions sémantiques se présentent encore sous une forme si vague » qu'il préfère se borner à un « principe » immédiatement applicable ; cela explique les guillemets prudents dont il entoure le mot « sens ». L'idée est précisée dans la conclusion de l'article : « les notions sémantiques [...], étant engagées dans la “substance” extra-linguistique, appellent d'abord

hellénistes qui visaient indissociablement l'histoire des mots et celle des idées⁶. Le *Thesaurus linguae graecae* informatisé tend assurément à la réalisation de cet idéal méthodologique, tout en faisant apparaître de nouveaux problèmes. Lorsque l'on ne se contente pas d'exploiter le TLG comme une bibliothèque virtuelle et portative, ce corpus gigantesque, où les textes sont assortis de leur index et de leur table de concordance⁷, est susceptible de multiples usages. Selon la nature et le nombre des caractères observés et selon l'échelle de l'ensemble étudié, la comparaison raisonnée des faits linguistiques fournira les matériaux permettant de décrire un état de langue, les habitudes langagières d'un milieu ou d'un individu ou le style d'une œuvre. De ces matériaux, l'interprétation est étayée, mais n'est jamais dictée par les données numériques, car « il n'y a pas de correspondance biunivoque entre un résultat statistique et une affirmation de caractère historique ou littéraire⁸ ».

Si la pratique des dénombrements et l'évaluation approximative de proportions d'emploi sont plus anciennes, ce n'est que dans les années 1950 que l'application des techniques statistiques à la linguistique et aux études littéraires s'est véritablement développée⁹. La statistique linguistique, ou lexicométrie si l'on désigne cette discipline d'un terme plus récent, a vu ses méthodes s'affiner, en même temps que les progrès de l'informatique et la constitution de bases de données permettaient d'observer des ensembles de textes de plus grande taille.

De la métaphore dont il est issu, le terme *corpus* hérite la notion d'un ensemble constitué, sinon organique et naturel¹⁰. Tout d'abord utilisé pour désigner le recueil exhaustif des documents d'un certain type¹¹, et ce notamment dans le domaine de la philologie¹², le mot

une description des emplois qui seuls permettent de définir un sens. Et cette description elle-même exige qu'on se délivre des fausses évidences, des références aux catégories sémantiques "universelles", des confusions entre les données à étudier et celles de la langue du descripteur » (p. 307). Ce principe sera ensuite celui du *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, où il est ordonné à une explication génétique (voir BENVENISTE 1969, t. I, p. 9-12).

6. Voir, par exemple, les conséquences qu'en tirent M. Casevitz, pour son étude du vocabulaire grec de la colonisation (CASEVITZ 1985, « Avant-propos », p. 9), et M. Trédé, pour son histoire du mot et de la notion de *καίριος* (TRÉDÉ 1992, « Introduction générale », p. 16).

7. Cette possibilité a évidemment une portée considérable : le travail de CASEVITZ 1985, par exemple, reposait sur la consultation des index, disponibles pour les auteurs classiques principalement, et sur un patient dépouillement des textes qui courait toujours le « risque » de laisser échapper des « exemples importants » (p. 10).

8. ÉVRARD 2002 [2000], p. 13.

9. Parmi les ouvrages les plus influents, on citera GUIRAUD 1960 et MULLER 1992 [1968]. Pour un bref historique, voir ÉVRARD & MELLET 1998, p. 112-115.

10. Usage spécial du paradigme corporel, cette métaphore a existé en grec comme en latin. CICÉRON emploie, à propos de textes, aussi bien *corpus* (*Correspondance*, CXII = *Lettres à ses proches*, V, 12, 4 : le mot est traduit par « ouvrage » dans l'édition de la CUF) que *σῶμα* (XXVII = *Lettres à Atticus*, II, 1, 3 : « recueil »).

11. Les dictionnaires du français, le TLF par exemple, font remonter l'usage technique du mot au Code Justinien, ou *Corpus juris civilis* ; la référence juridique était encore la seule pour É. Littré, qui présente ce

s'applique à toute sorte de collections de données que l'on se propose d'examiner, quels que soient les critères de sélection adoptés (la seule disponibilité des témoignages ou encore, par exemple, l'appartenance à une classe chronologique ou thématique). L'étude d'un corpus a pour but, « à partir d'un ensemble clos et partiel de données », d'analyser « un phénomène plus vaste que cet échantillon¹³ ». La procédure d'objectivation par échantillonnage peut être considérée comme un moment de toute méthode de connaissance dans laquelle l'induction ou l'expérimentation se voient reconnaître un rôle.

Sous la forme du traitement de corpus, cependant, cette démarche est particulièrement associée aux sciences du langage. L'observation d'une somme d'énoncés doit permettre des conclusions sur la langue, d'après ses usages attestés. C'est le cas notamment dans une perspective lexicographique ou lexicologique, mais il en est de même, à un niveau d'intégration supérieur au mot et à la phrase, pour l'analyse des discours, discipline plus récente au sein de laquelle l'emploi de la statistique et des moyens informatiques a reçu une grande attention¹⁴. Son principe est donc que l'on postule la représentativité, à la fois quantitative et qualitative, des éléments du corpus. Mais, puisque le système considéré est artificiel, le risque de circularité est permanent : si le mode de constitution du corpus détermine trop directement les résultats de l'analyse, celle-ci ne fait que confirmer les hypothèses antérieures, qu'elles soient conscientes ou subreptices. On a également reproché à l'analyse de corpus d'oblitérer les phénomènes d'intertextualité — ou d'interdiscours, si l'on nomme ainsi les formes de reprise plus diffuses et plus difficiles à isoler que la citation. Plus généralement, une telle méthode ne peut éviter de considérer le contexte d'énonciation comme un milieu extérieur aux énoncés dans lequel ceux-ci s'inséreraient au prix de quelques transformations manifestes.

Ces problèmes se présentent au spécialiste de l'Antiquité sous un aspect radical. Une langue qui n'est plus vivante n'est connue qu'à travers ses archives¹⁵. Aussi nombreux et

lexème comme un nom propre non encore acclimaté à la langue française, puisque l'article qui lui correspond se limite à cette définition : « Terme latin employé pour signifier la collection du droit romain. Le *corpus juris*, ou, simplement, le *corpus*. » (LITTRÉ 1863-1877, sous ce mot.)

12. Un cas exemplaire est celui du *Corpus des inscriptions grecques* (*Corpus inscriptionum graecarum*), outil systématique de l'*Altertumswissenschaft*, dont A. Böckh fut, en 1828, le premier maître d'œuvre.

13. BEACCO & BRANCA-ROSOFF 2002, p. 148.

14. Les travaux de M. Pêcheux sur le traitement automatisé des données (à partir de PÈCHEUX 1969) sont regardés comme fondateurs d'un courant de recherche important ; voir TOURNIER 2002 et HABERT, NAZARENKO & SALEM 1997. En évoquant la constitution et l'institutionnalisation de la philologie classique, D. Maingueneau a discuté d'une manière incisive la caractérisation de l'analyse du discours comme une « nouvelle philologie » (voir MAINGUENEAU 2005).

15. Voir par exemple les observations de F. Létoublon : le linguiste n'a d'autre choix que de considérer « un corpus donné comme un ensemble de réalisations (angl. *performance* dans la terminologie générative) attestant

aussi bien édités que soient les documents dont nous disposons pour le grec et le latin, comparativement à d'autres langues anciennes, nous devons toujours nous rappeler que toute étude de ce genre n'est qu'un sondage sur un corpus historiquement déterminé à la fois par les intérêts des groupes et des individus qui en ont été les relais et par le jeu du hasard. Ce qui ne pouvait pas être pensé, être dit et être transmis par des auteurs antiques a été rejoint dans le silence par les témoignages éteints. Il est ainsi possible qu'un hapax soit le seul vestige d'usages linguistiques dont la distribution sociale et géographique n'a pas favorisé la survie dans nos sources et dont les régularités se prêtent à peine à la conjecture. La tradition qui nous est connue est passée à travers le filtre d'institutions telles l'école et la religion, qui toutes deux ont commenté et préservé les textes.

Le *TLG* est le puissant vecteur de ce corpus historiquement préconstruit¹⁶. Son utilisation exige par ailleurs certaines précautions. La critique principale que l'on peut lui adresser est la contrepartie de son amplitude et de la relative rapidité avec laquelle il s'est développé depuis 1972. Ses concepteurs ont en effet pris le parti, dans des conditions techniques fort différentes des conditions actuelles, de proposer une archive idéalement intégrale de la littérature grecque conservée en ne retenant pour chaque œuvre qu'une édition unique. Puisque les textes qui entrent dans ce corpus sont dépouillés de l'appareil de notes qui rendait compte de leur transmission, l'analogie qui convient serait celle d'une bibliothèque où figurerait de chaque ouvrage un exemplaire non critique. En ce sens, le *TLG*, auxiliaire commode et doté de capacités de mémoire et de calcul humainement inaccessibles, risque de renvoyer le chercheur à un état préalexandrin de la philologie, en passant sous silence l'épaisseur de la tradition, et par conséquent les bases de toute discussion¹⁷.

Un meilleur usage des possibilités informatiques demanderait que les textes interrogés véhiculent un contenu plus riche, c'est-à-dire que soient associés à chaque unité lexicale les renseignements que l'on attend d'une édition critique. Ne serait-ce que pour indiquer le statut d'un caractère ou d'une séquence de caractères, qui peuvent appartenir au texte établi, venir

de la compétence de l'inaccessible locuteur du grec ancien » (LÉTOUBLON 1985, « Introduction », p. 11). Dans ses études sur les formes d'adresses en grec et en latin, E. Dickey pose d'une façon remarquable ce problème sociolinguistique de l'accès, par l'écrit, à la parole ordinaire (voir DICKEY 2002 et surtout DICKEY 1996, p. 30-42).

16. Sur les problèmes liés à l'utilisation du *TLG*, voir HESLIN 2001, pour un compte rendu éclairé du *TLG E*, DICKEY 2007, sur la question du choix des éditions, et surtout CRANE, BAMMAN & BABEU 2007, sur les implications théoriques de ces questions techniques et les perspectives ouvertes dans le domaine du traitement automatisé des textes anciens.

17. Une édition diffusée par le *TLG* acquiert un statut particulier par le seul fait qu'elle est aisément accessible et immédiatement reproductible. Corrélativement, toute modification de la base (ou banque) de données consacre les mérites et les défauts d'une nouvelle version du texte.

d'une correction ou bien être une conjecture, etc., il s'agirait de constituer un hypertexte. En renversant la perspective, on peut dire aussi bien que tout apparat critique est un hypertexte mentalement actualisé par son lecteur.

Dans le cas d'une langue flexionnelle, le problème de la lemmatisation, c'est-à-dire de l'association des formes d'un même lexème, est particulièrement aigu. Une lemmatisation complète des textes permet la reconstitution automatique des paradigmes nominaux et verbaux¹⁸. Pour un corpus d'une telle envergure, on voit combien la conversion serait difficile à réaliser. Afin de pallier ce grave inconvénient, plusieurs logiciels de consultation ont intégré depuis peu le programme d'analyse morphologique que propose le site Perseus : par la comparaison d'une liste de formes analysées et de l'index des bases de données, il est possible d'obtenir un dénombrement approximatif¹⁹. Avant de pouvoir recourir à ce dispositif, nous avons procédé à des recherches successives par formes graphiques — que nous nommerons des lemmes par commodité — afin de regrouper les occurrences en familles, en tenant compte des variations orthographiques habituelles. La concordance des résultats a été vérifiée et l'analyse a été poussée plus loin que ne le permet cet instrument, en discriminant certaines des formes convergentes qui appartiennent à des lexèmes distincts ou bien différent par le genre, la personne ou le nombre²⁰.

L'interprétation des résultats a également soulevé une série de problèmes relatifs à ce que nous avons nommé plus haut l'interdiscours. Dans une enquête lexicale, le statut des citations anciennes est double, car, sans nous faire connaître ni forme ni construction nouvelles et en accroissant le nombre des occurrences, elles nous renseignent cependant sur la diffusion des textes et des mots et, par le commentaire et l'intégration des énoncés, sur leur réception. Le

18. Le Laboratoire d'analyse statistique des langues anciennes (LASLA) de l'université de Liège, fondé dès 1961, a d'emblée fait ce choix pour l'élaboration de ses bases de données. Sur la lemmatisation, voir MELLET 1996 et ÉVRARD & MELLET 1998, p. 125-127.

19. Sur le projet Perseus, cf. 3. La recherche des formes fléchies d'un même mot a été rendue possible par la version 3.1 de Diogenes (septembre 2007), tandis que le *TLG* en ligne propose et perfectionne depuis décembre 2006 ce même outil de lemmatisation emprunté au site Perseus, dont le taux de reconnaissance est actuellement supérieur à 90 %. L'analyse automatique est encore limitée par la convergence morphologique : toutes les occurrences de même forme sont intégrées à chacune des familles concernées. L'identité de certaines formes de *ἐπαίνεσις* et de *ἐπαίνέω*, par exemple, entraîne la mention de 168 occurrences du substantif, dont 7 seulement lui appartiennent en réalité. Les difficultés soulevées par la morphologie d'un substantif comme *λύσις* sont plus graves encore, puisque s'ajoute à ce type d'ambiguïtés (celle de *λύσεις*, par exemple, qui est aussi une forme de *λύω*) le problème des noms propres, que la distinction des casses ne suffirait pas même à résoudre, en raison de l'effacement des majuscules modernes dans les crases. Ainsi, le vocatif de *Λῦσις* est inclus dans le paradigme de *λύσις* — à tort dans 13 des 14 occurrences citées, même si la base de données contient bien une forme *λύσι*, qui n'est pas l'hypothétique forme éolienne annoncée par l'analyse de Perseus, mais une faute d'orthographe, de saisie probablement, dans un texte du IV^e siècle de notre ère (*τὴν λύσι καὶ ἀνάστασιν*, chez Eustathe d'Antioche). Tout comme la supposition de formes dialectales, le traitement des préfixes et celui du duel fait surgir de simples fantômes lexicaux. Sur les exemples choisis, cf. 4.1.2 et l'annexe III.

20. Ces convergences morphologiques peuvent être nommées « homographies occasionnelles » (ÉVRARD & MELLET 1998, p. 126) ou « homographies accidentelles » (ÉVRARD 2002 [2000], p. 12).

goût de la rareté ou la volonté d'élucider les termes obscurs a fréquemment pour effet qu'un lexème ancien isolé s'accompagne d'un nuage d'occurrences exégétiques qui dissimulent sa nature au premier regard statistique. Ce phénomène d'écho se produit donc dans la large gamme des textes de type scholastique et lexicographique, mais nous le rencontrons aussi lorsque la tradition d'un texte comporte une version abrégée ou plusieurs rédactions.

En revanche, le fait que le *TLG* n'autorise pas à distinguer les textes anciens de leur reprise dans un ou plusieurs recueils modernes entraîne une multiplication des occurrences que l'on ne qualifiera plus d'écho, mais, dans les termes de la théorie de l'information, de simple bruit. La redondance n'est pourtant pas parfaite, car il arrive que les éditeurs des fragments divergent, entre eux ou avec l'éditeur de la source, sur un passage appelé par la requête. Dans l'interrogation de la base de données, ce cas est l'unique trace du problème fondamental des variantes textuelles.

Le traitement automatique des citations et des témoignages réduit également d'une autre façon la pertinence des réponses. Le cotexte²¹ fourni par l'éditeur de fragments et de *testimonia* est en effet pris en compte de la même façon que le texte de l'auteur. En particulier dans le cas d'une paraphrase en prose, on retrouve alors le problème général de la délimitation des emprunts, plus ou moins explicites, et de la confiance que l'on doit avoir dans le caractère littéral des reprises, dont dépendent souvent la date et le contexte de première attestation d'un terme.

Ces divers types de répétition littérale occasionnent, en ce qui concerne les noms de l'énigme, des difficultés particulièrement sensibles. Prenons l'exemple des emplois d'*αἰνίσσομαι* attestés antérieurement au III^e siècle avant notre ère. Seules 30 des 73 occurrences enregistrées figurent dans des textes écrits à la période considérée, tandis que les autres sont des références incluses dans des recueils de fragments et de témoignages : plus de la moitié des données numériques sont sans pertinence. La raison de ces redoublements est que les passages cités dans les collections modernes sont introduits ou immédiatement commentés dans le texte du citateur au moyen du verbe. Il en est ainsi dans le cas de plusieurs philosophes archaïques, par exemple pour certains des fragments d'Anaxagore, Parménide ou Empédocle recueillis par Hermann Diels et Walter Kranz, et dans le cas des fragments

21. Au terme *contexte*, les spécialistes sont nombreux à préférer désormais *cotexte* pour désigner sans ambiguïté l'« environnement verbal » d'une « unité linguistique » (KERBRAT-ORECCHIONI 2002, p. 134). Lorsque la distinction technique est utile, on aura recours à cette appellation pour le sens restreint, tandis que le mot *contexte* conservera son sens plein, à la fois linguistique et socioculturel.

aristotéliens publiés par Valentin Rose²². C'est que le verbe appartient au groupe assez étoffé des verbes d'énonciation et constitue, avec son sous-groupe lexical, une pièce maîtresse du vocabulaire de la citation et du commentaire²³. La qualité d'opérateurs intertextuels et, plus généralement, métadiscursifs entre pour beaucoup dans la progression numérique exponentielle de la famille d'αἰνίσσομαι, qui accompagne la naissance et l'expansion de la culture du commentaire à laquelle nous devons la plus grande partie des textes anciens que nous lisons. Pour préciser cette observation, il suffira de mentionner la prépondérance, parmi les occurrences des noms de l'énigme, des deux types d'entreprises herméneutiques que sont des textes chrétiens et des commentaires (cf. 3.4). Ces remarques nous ont portés au seuil des considérations statistiques.

Les instruments statistiques dont nous aurons besoin sont élémentaires. La fréquence absolue correspond au nombre d'occurrences, dans le corpus, des unités lexicales qui sont les caractères retenus comme pertinents pour l'enquête. La fréquence relative rapporte le nombre d'occurrences à la taille de chaque corpus, ce qui est la condition de toute comparaison entre des ensembles quantitativement très hétérogènes²⁴.

Cette étape linguistique répertorie certains éléments lexicaux dont la nature, la distribution et la fréquence²⁵ sont des traits de l'ancienne langue grecque telle qu'elle nous est connue par les échantillons conservés. Sa fonction dans notre projet est également de repérer le corpus des discours dans lesquels l'énigme est choisie pour objet ou pour outil.

Répetons enfin que la constance de l'indicateur n'entraîne pas la permanence de sa signification. Tel est pourtant le présupposé efficace de la démarche statistique, qui se fonde

22. Citons l'exemple du fr. 153 d'EMPÉDOCLE : « le fœtus se forme apparemment en sept semaines, comme Empédocle le laisse entendre [αἰνίττεται] dans *Les Purifications* », où le verbe est l'instrument de l'interprétation proposée au II^e siècle par le citeur, THÉON DE SMYRNE (*De utilitate mathematicae*, p. 104 Hiller).

23. Il n'est pas sans intérêt de constater qu'αἰνίσσομαι, ses dérivés et ses composés sont absents des inscriptions grecques dont nous avons connaissance. Il faut sans doute y voir le corollaire de cette fonction de commentaire, qui est *a priori* peu compatible avec le geste épigraphique. On ne trouve aucune occurrence d'αἰνίγμα dans les corpus usuels et γοῖφος n'y apparaît que comme un nom propre (cf. 5).

24. Sur ces définitions et pour des illustrations, voir ÉVRARD & MELLET 1998, notamment p. 115 et 129.

25. Il vaut la peine d'insister sur le dernier point, qui résume le fondement théorique de toute étude statistique : la fréquence, ou probabilité d'occurrence, est une caractéristique inhérente du signe linguistique, qui enrichit d'une dimension nouvelle les modèles d'analyse appuyés sur la distinction saussurienne de la langue et de la parole (voir MOREUX 1980, p. 75). Les notices du *Trésor de la langue française*, dont la rédaction s'est appuyée sur la base de données Frantext, comportent ainsi l'indication de la fréquence absolue des lexèmes dans le corpus et de leur fréquence relative dans la documentation des XIX^e et XX^e siècles, par demi-siècle (voir IMBS & QUEMADA 1971-1994, ainsi que DENDIEN, PIERREL & QUEMADA 2004). Ces informations sont mises à profit dans notre chapitre sur les noms de l'énigme dans les langues modernes (cf. I, B).

sur certaines « simplifications momentanées²⁶ » et néglige l'enracinement des énoncés dans des situations fictives et réelles d'énonciation. Mais nous commençons dans ce chapitre par prendre une vue d'ensemble du lexique énigmatique.

1.2. Outils informatiques employés

Le *TLG*²⁷ a été consulté au moyen du logiciel Diogenes²⁸. Les nombres d'occurrences indiqués sont ceux de l'index de la base de données, confirmés par des requêtes sur l'ensemble du corpus grec.

La base de données de textes latins élaborée et diffusée par le Packard Humanities Institute, que nous désignerons par l'abréviation PHI²⁹, a été interrogée au moyen du même logiciel. Les nombres d'occurrences indiqués sont le résultat de requêtes sur l'ensemble du corpus latin.

Les passages intéressés, d'ampleur variable, ont été rassemblés dans une base de données personnelle intégralement indexée. Ils sont extraits de plus de quatre cents auteurs et textes anonymes, collectifs ou pseudépigraphes.

26. Cette expression de S. Mellet (dans ÉVRARD & MELLET 1998, p. 127) résume une citation de C. Muller : « La statistique, dans toutes ses applications, ne va pas sans une certaine simplification des catégories ; elle ne pourra entrer en action que quand le continu du langage a été rendu discontinu [...] ; opérant sur des ensembles très vastes, elle tolère difficilement une casuistique subtile qui s'arrête à analyser les faits isolés. »

27. La version du *TLG* qui a été utilisée est celle du disque E (université de Californie à Irvine, 2000). La base de données, qui comprend selon ses concepteurs « la plupart des textes littéraires écrits en grec depuis Homère jusqu'à la chute de Byzance en 1453 », est réputée exhaustive pour les textes édités qui ont été composés jusque l'an 600 de notre ère environ. Cette version contient, selon mon estimation, 1 823 corpus (cf. 3.3). La base de données a depuis été régulièrement augmentée. Elle n'est consultable que par abonnement et au moyen du site électronique du *TLG*. Les ajouts, qui ont causé un accroissement de 20 % entre 2000 et 2007, concernent principalement des textes byzantins et ecclésiastiques ; l'intégration du *Patrologiae graecae cursus* (MIGNE 1857-1866) a notamment été poursuivie et 743 ouvrages de cette collection figurent actuellement dans le *TLG*. La prise en compte de ces textes enrichirait le corpus, sans modifier cependant l'image du matériau lexical et des fréquences d'usage jusqu'à la fin de la période impériale, tandis que certaines remarques concernant les époques postérieures seraient étayées sur des témoignages un peu plus fournis. Un bon exemple est la diffusion d'une forme adjectivale de γριφος (cf. 5.1). Néanmoins, tant pour des raisons pratiques que pour des raisons de méthode, il est préférable de se fonder sur le corpus clos du *TLG* E, en signalant ponctuellement des données extérieures. Une recherche complémentaire a été effectuée en mars 2008 sur le site du *TLG*, afin de mesurer l'évolution de la base de données. Les résultats qui présentent un intérêt seront mentionnés en leur lieu et attribués au « *TLG* en ligne ».

28. Diogenes, versions 1 à 3 (2002-2007), conçu par P. J. Heslin (université de Durham). Une série de recherches antérieure avait été réalisée au moyen des logiciels Pandora et SNS Greek & Latin.

29. PHI, *Classical Latin literary texts*, version 5.3 (1991). Ce corpus s'étend pour l'essentiel des origines au II^e siècle de notre ère, mais comprend certains textes plus tardifs. Selon mon décompte, il permet le traitement de 362 ensembles de textes (cf. 6). Nous signalerons également les résultats de requêtes complémentaires dans le disque de la *BTL*.

2. Résultats des requêtes dans l'index du TLG

Les tableaux qui suivent présentent les réponses obtenues pour les différents lemmes recherchés par l'intermédiaire de l'index du TLG.

2.1. Nombre d'occurrences d'αἰνίσσομαι et de ses composés³⁰

Quinze lemmes permettent de constituer le paradigme entier du verbe³¹.

	αἰνιττ	αἰνισσ	αἰνι(ττ)ισσ	ἠνιξ	ἠνιξι	ἠ(ι)νιξι
Formes sans préverbe	3 013	253	3 266	685	6	691
Formes préverbées	230	22	252	42	0	42
Total	3 243	275	3 518	727	6	733

	ἠνιττ	ἠνιττ	ἠ(ι)νιττ	ἠνισσ	ἠνισσ	ἠ(ι)νισσ	ἠ(ι)νι(ττ)ισσ
Formes sans préverbe	134	9	143	20	1	21	164
Formes préverbées	32	0	32	2	0	2	34
Total	166	9	175	22	1	23	198

	αἰνιξι	ἠνιγμ	ἠνιγμ	ἠ(ι)νιγμ
Formes sans préverbe	150	28	1	29
Formes préverbées	9	0	0	0
Total	159	28	1	29

	ἠνιχθ	ἠνιχθ	ἠ(ι)νιχθ	αἰνιχθ	ἠνιχτ
Formes sans préverbe	7	2	9	5	2
Formes préverbées	0	0	0	1	0
Total	7	2	9	6	2

30. Sur la paire orthographique αἰνίττομαι/αἰνίσσομαι, cf. 4.2, la section sur le verbe. Les données concernant les lemmes incluent les formes de l'actif αἰνίσσω (et l'unique occurrence du composé παρ᾽αἰνίσσω). Au lemme αἰνιξ correspondent également les trois occurrences du substantif αἰνιξις, qui apparaissent en leur lieu et sont ici décomptées. J'ôte de même les quatre occurrences de l'adverbe ἠνιγμένως formé sur le participe parfait. Cf. les sections concernées. Ont été écartés les résultats parasites suivants :

- certaines formes du verbe παρ᾽αἰνίζω « renverser, abattre » (aoriste et futur en -ἠνιξι-, parfait passif en -ἠνιχθ-) et de ses composés en ἀνα- et κατα- ;
- une forme isolée du verbe botanique rare ψῆνιζω (aoriste) ;
- le nom propre Μῆνιξι ;
- le terme médical rare μῆνιξι ;
- l'hapax μῆνιγμα, qu'Hésychios glose par μῆνιν et derrière lequel doit se trouver μῆνιμα ;
- l'hapax μῆνιχθα, mot sans signification dans un papyrus magique.

31. Huit lemmes suffisent de fait pour tenir compte des variantes graphiques, si l'on utilise les formes abrégées du type αἰνι(ττ)ισσ, qui se lit « αἰνισσ ou αἰνιττ », et ἠ(ι)νιξι, qui se lit « ἠνιξι ou ἠνιξι ».

Six préverbes, dont l'un est double, sont attestés dans la formation des composés.

	ὑπ(ο)-	παρ(α)-	προ-	συν-	ἀπ(ο)-	συνυπ(ο)-	Tous préverbes
αινιττ	214	7	6	1	1	1	230
αινισσ	17	4	1	0	0	0	22
αινι(ττ)ισσ	231	11	7	1	1	1	252
ηνιξ	27	13	2	0	0	0	42
ηνιττ	28	0	1	3	0	0	32
ηνισσ	1	1	0	0	0	0	2
ηνι(ττ)ισσ	29	1	1	3	0	0	34
αινιξ	7	1	0	1	0	0	9
αινιχθ	1	0	0	0	0	0	1
Total	295	26	10	5	1	1	338

La synthèse de ces résultats permet de déterminer le nombre total d'occurrences des verbes concernés, sous leurs formes simples et préverbées.

	αινίσομαι	αινίσσω	Total
Formes sans préverbe	4 295	21	4 316
Formes préverbées	337	1	338
Total	4 632	22	4 654

2.2. Nombre d'occurrences d'αἰνιγμα, de ses dérivés et composés, et d'αἰνιγμός

En raison de l'absence d'ambiguïtés morphologiques, il est plus simple de dénombrer les occurrences du lemme αἰνιγμ³². Les effectifs des lexèmes attestés ont été distingués.

	αινιγμ	αἰνιγμα	αινιγματώδης	Autres dérivés ou composés d'αἰνιγμα	αινιγμός
Formes sans préfixe	2 498	1 837	568	35	58
Formes préfixées	3	2	0	1	0
Total	2 501	1 839	568	36	58

	δυσ-	ἐν-	Tous préfixes
Formes préfixées	2	1	3

32. Un paramètre syntaxique a cependant exigé une rectification : les nombres indiqués tiennent compte d'une occurrence d'αἰνιγμα que l'outil morphologique de Perseus ne détecte pas dans le *TLG* en raison de la crase τῶνιγμα (CALLIMAQUE, fr. 195 Pfeiffer).

Les occurrences du sous-groupe lexical d'αἰνίγμα se détaillent comme suit.

Dérivés et composés d'αἰνίγμα			
αἰνιγματώδης	181		568
αἰνιγματωδέστερος	12		
αἰνιγματωδῶς	375		
αἰνιγματιστής		12	606
αἰνιγματικός	5	9	
αἰνιγματικῶς	4		
αἰνιγματίζω		8	
αἰνιγματίας		3	
αἰνιματοειδής	1	2	
αἰνιματοειδῶς	1		
δυσαἰνίγμα		2	
αἰνιματοποιός		1	
ἐναινίγματος		1	

2.3. Nombre d'occurrences de la famille de γρίφος ou γρίπος³³

À la différence du cas précédent, le lemme γρίφ correspond également à des formes sans rapport avec la famille étudiée. Ces formes exclues, les résultats se présentent comme on le voit ci-dessous. Le tableau comprend les données d'une recherche complémentaire sur le lemme γρίπ, car l'alternance des formes γρίφος et γρίπος n'obéit pas tout à fait systématiquement au critère qui nous intéresse, à savoir l'emploi dans le sens « énigme » (cf. 5).

	γρίφ	γρίφος	Dérivés et composés	γρίφος et son groupe lexical	γρίπ	γρ(ίλι)πος
Total	321	249	40	289	102	31

33. Sous la rubrique γρίφος, j'inclus les formes tardives de l'adjectif γρίφος, tel l'hapax γρίφα (cf. 5.1). Au lemme γρίπ correspondent, outre γρίπος, des formes des mots γριπεύς, γριπητής, γριπέω, γριπίζω, γρίπισμα et γριπεύω (cf. 5). Pour le lemme γρίφ, les résultats parasites suivants ont été écartés :

- le mot γεγριφώς, glosé chez HÉSYCHIUS (γ 243 Latte) par ὁ ταῖς χερσὶν ἀλύων ;
- le terme médical γριφώμενα ou γριφόμενα (cf. 5) ;
- le mot Ἀγρίφα, qui équivaut à Ἀθηνά selon Hésychios ;
- le mot ἀγρίφη, qui désigne une sorte de pioche (mais est aussi glosé par ὑποδοχή chez Hésychios) ;
- le mot ἄγριφος, nom d'une espèce d'olivier sauvage d'Olympie (Hésychios), employé par ailleurs avec un autre sens difficile à préciser (Constantin Porphyrogénète, dans une liste d'objets, parle d'ἀγρίφους μετὰ ἄλυσιδίων, « avec des chaînes ») ;
- l'hapax γριφάνη, attesté sous la forme γριφάνας, qui désigne chez Constantin Porphyrogénète, conformément à son suffixe d'instrument, des sortes de semelles munies de crampons (τοῖς γεωργικοῖς κτεσὶν οὖς καὶ γριφάνας τινὲς καλοῦσιν, ὀδοντωτοῖς οὖσιν), mais il s'agit sans doute d'un dérivé du mot suivant ;
- le mot γριφάσθαι, « gratter » ;
- le mot γριφεύς, attesté sous la forme γριφέας, et qui équivaut à γριπεύς « pêcheur », « repriseur de filets de pêche ».

Les occurrences du groupe lexical de γρίφος se détaillent comme suit.

Dérivés et composés de γρίφος		
γριφώδης	22	40
γριφωδέστερον	1	
γριφεύω	10	
γριφοειδής	2	
γριφότης	1	
γρίφωσις	1	
γριφοπλόκος	1	
γριφοποιέω	1	
γριφολογέω	1	

3. Aperçu statistique des textes où apparaissent les noms de l'énigme

Le site Perseus de l'université Tufts propose, pour l'exploitation en ligne de sa base de données, des instruments d'analyse qui sont parmi les plus fins dont on dispose actuellement³⁴. De tout mot grec contenu dans la version numérique du LSJ, il est notamment possible d'obtenir le nombre et la liste des occurrences, ainsi que la fréquence relative, dans une bibliothèque virtuelle qui comprend principalement, mais non uniquement, des textes de l'époque classique³⁵. Si ce corpus prédéfini manque d'homogénéité, occurrences et proportions sont en revanche détaillées selon qu'il s'agit de prose ou de vers, de textes sur papyrus, de textes dramatiques, de rhétorique, de tragédie ou de poésie en hexamètres. On observera qu'une lemmatisation efficace permet, aux ambiguïtés morphologiques près, de rechercher automatiquement l'ensemble d'un paradigme. Ce maniement aisé et l'élaboration de statistiques font de Perseus un outil précieux pour amorcer un travail lexical et sémantique. Une étude récente fonde explicitement son panorama des usages d'αἴνιγμα et des termes qui lui sont apparentés sur la consultation, en 2001, de cette base de données³⁶.

34. Ces programmes sont désormais intégrés à certaines interfaces de consultation du *TLG*, comme c'est le cas de Diogenes et du *TLG* en ligne. Les outils qu'élaborent dans le cadre de projets particuliers d'autres laboratoires spécialisés sont évidemment plus précis, mais ils ne sont pas applicables à l'ensemble du corpus numérique et n'ont pas vocation à être rendus publics.

35. En août 2007, elle comprenait 117 textes pour un total de 4 844 028 mots (soit environ 6,37 % du *TLG E*).

36. Voir STRUCK 2004, p. 171-179.

Voici les résultats d'une interrogation de ce site pour les lexèmes qui nous intéressent³⁷ :

- αἰνίσσομαι : 50 occurrences, soit une fréquence relative de 0,1 [0,103] ;
- αἴνιγμα : 43 occurrences, soit une fréquence relative de 0,09 [0,089] ;
- αἰνιγματώδης : 8 occurrences, soit une fréquence relative de 0,02 [0,016] ;
- γρίφος : 1 occurrence, soit une fréquence relative de 0 [0,002] ;
- total : 102 occurrences, soit une fréquence relative de 0,211.

Perseus fournit des fréquences relatives calculées sur 10 000 mots, ce qui conduit à présenter comme assimilable à zéro le poids d'un terme tel que γρίφος. Cette échelle n'est donc pas adaptée à l'étude de familles lexicales rares. On voit par ailleurs que, dans ces bornes chronologiques, les noms de l'énigme sont très peu nombreux : le total de 102 occurrences représente environ 1,37 % des emplois enregistrés par le *TLG*.

En s'inspirant de cette volonté de précision et à partir des recherches automatisées, il est possible d'examiner dans ses grandes lignes la répartition du lexique de l'énigme.

D'après les données fournies par le *TLG*, les verbes αἰνίσσομαι et αἰνίσσω, si l'on recense également leurs composés, apparaissent dans 322 corpus distincts. Le substantif αἴνιγμα, ses dérivés et ses composés, joints à αἰνιγμός, apparaissent dans 254 corpus. La famille de γρίφος apparaît dans 74 corpus.

Afin de dresser dans cette section un aperçu fidèle, mais plus maniable que ne l'est la totalité du *TLG*, nous raisonnerons sur le sous-ensemble des textes où les noms de l'énigme sont le plus fréquents. Nous y ferons désormais référence sous l'appellation de « corpus restreint ». Il est constitué de 92 corpus qui, à quelques exceptions près, comportent au moins 10 occurrences de la famille d'αἰνίσσομαι et d'αἴνιγμα ou 3 occurrences de la famille de γρίφος³⁸. En dessous de ces seuils, les passages peuvent revêtir un intérêt capital (ainsi la mention du γρίφος par le pseudo-Démétrios), mais leur interprétation n'est guère instructive

37. L'interrogation a été réalisée en août 2007. Sont indiqués en italique des précisions et des ajouts qui développent les données fournies par le site.

38. La conjonction de ces seuils d'inclusion, empiriquement fixés, détermine l'essentiel du corpus : pour la famille d'αἰνίσσομαι et d'αἴνιγμα, 77 corpus répondent au critère (76 si l'on prend en compte le corpus aristotélicien sans les fragments) ; pour celle de γρίφος, 26 corpus ; pour les deux familles prises ensemble, 82 corpus. Les dix dérogations à ces critères concernent des textes très anciens ou d'une importance particulière pour divers aspects de l'enquête : Eschyle, Sophocle, Aristophane, le papyrus de Derveni, Tryphon I, Tryphon II, le Nouveau Testament, Érotien, l'*Etymologicum genuinum*, l'*Etymologicum Symeonis*. Parmi les corpus présentés dans le tableau, voici ceux qui ont été modifiés entre la parution du *TLG E* et août 2007 : Jean Chrysostome, Eustathe, Jean Philopon, Origène, Photius, Concilia oecumenica, Michael Psellos, Jean Damascène, Nicéphore Grégoras, Porphyre, Maxime le Confesseur, Manuel Philès, Vettius Valens, Michel Apostolios, Sophocle, Eschyle. Dans trois de ces cas, il ne s'agit pas d'ajouts, mais de la substitution d'une édition à une autre : pour les pièces d'Eschyle, l'édition de Murray (1955) a été remplacée par celle de Page (1972) ; pour les pièces de Sophocle, l'édition de Dain et Mazon (1955-1960) a été remplacée par celle de Lloyd-Jones et Wilson (1990) ; pour l'*Anthologie* de Vettius Valens, son œuvre principale, l'édition de Kroll (1908) a été remplacée par celle de Pingree (1986).

d'un point de vue statistique. Les textes ainsi sélectionnés, qui représentent 58,35 % de la base de données, contiennent 84,35 % des occurrences attestées dans le *TLG*. Ils constituent donc un ensemble représentatif de la distribution de ce lexique³⁹.

Les conventions employées dans le tableau 1 nécessitent certaines explications préalables.

Les ethnonymes ne sont indiqués que lorsqu'ils sont traditionnellement mentionnés dans le nom de l'auteur ou afin de dissiper les ambiguïtés. Quelques homonymies demandent une précision supplémentaire (alchimiste, philosophe ou théologien).

La colonne αἰνίσσομαι comprend les occurrences du verbe αἰνίσσομαι et de ses composés, ainsi que celles de sa forme active rare αἰνίσσω. La colonne αἴνιγμα comprend les occurrences du substantif αἴνιγμα et de son sous-groupe lexical, ainsi que celles des autres dérivés d'αἰνίσσομαι. La colonne γρίφος comprend les occurrences du substantif γρίφος et de son groupe lexical. La dernière colonne indique la somme des occurrences et la fréquence correspondante. Pour les différentes familles, les occurrences parasites signalées plus haut ont été décomptées⁴⁰.

La taille des corpus est exprimée en nombre de mots. Comme ailleurs dans ce chapitre, le contexte d'emploi du mot « corpus » permet de ne pas confondre les ensembles de textes concernés : la totalité du *TLG*, le corpus restreint des textes sélectionnés ou bien l'un des 92 corpus qu'il regroupe, dont chacun correspond à la production conservée d'un auteur (qu'il s'agisse d'un individu, d'une collectivité ou d'une source anonyme), telle qu'elle figure dans la version du *TLG* utilisée.

Les fréquences relatives sont exprimées en nombres d'occurrences du groupe de lexèmes pour cent mille mots, par souci de lisibilité et pour limiter l'approximation. Grâce au choix de cette notation, un hapax possède un poids relatif, même dans le corpus le plus étendu, et n'est pas présenté comme négligeable. On comprendra ainsi dans le tableau que la brève section

39. L'ampleur relativement faible de la famille de γρίφος a permis une analyse exhaustive. Les critères conjoints ont exclu du tableau, une fois écartés les recueils modernes, 29 des 74 ensembles de textes où le mot est présent (cf. 5) et en tout 35 occurrences.

40. Il s'agit ainsi de distinguer les formes verbales et les substantifs, d'une part, les deux substantifs concurrents, d'autre part. Les regroupements de lexèmes n'altèrent pas sensiblement les données, comme le montre la prédominance de chacun des termes au sein du groupe auquel, par commodité, je donne son nom. Le verbe αἰνίσσομαι fournit la quasi-totalité des occurrences du premier groupe : 92,29 % dans sa forme simple et 99,53 % avec ses composés, contre 0,47 % pour l'ensemble des formes d'αἰνίσσω. Le deuxième groupe est constitué à 96,75 % des formes d'αἴνιγμα (dans cette proportion, le substantif lui-même entre pour 72,82 % et ses dérivés et composés pour 23,93 %, dont αἰνιγματώδης pour 22,50 %) ; les formes d'αἴνιγμός ne représentent que 2,30 % des effectifs de la colonne, tandis que les 24 occurrences des autres dérivés d'αἰνίσσομαι ont un poids presque négligeable, avec 0,95 % (ce sont αἰνιγμός, αἰνικτός, αἴνιξις, αἰνικτήρ, αἰνικτήριος et αἰνικτής : cf. 4.4.2). Le groupe de γρίφος comprend 86,16 % de formes du substantif contre 13,84 % de formes de ses dérivés et composés.

περὶ γρίφων d'Athénée utilise le lexique de l'énigme en une proportion de 1 023,26 pour 100 000, soit un peu plus de 1 %. Cette fréquence extrême est, on le voit, l'une des seules que l'on aurait pu noter commodément au moyen d'un pourcentage.

Sont utilisées les périodisations courantes, dont je précise entre parenthèses les limites : époques archaïque (800-500), classique (500-325), hellénistique (325-30 avant notre ère), impériale (30 avant notre ère-an 300 de notre ère), tardive (ou Antiquité tardive, 300-600) et byzantine (ou Empire byzantin, 600-1453). Dans les tableaux, les siècles antérieurs au début de notre ère sont suivis de la notation abrégée « av. », pour « avant ». Un intervalle dont la borne finale est suivie de cette mention est évidemment tout entier antérieur à notre ère ; en l'absence de cette mention, la date est postérieure⁴¹. Précisons que les indications chronologiques sont puisées aux sources suivantes, consultées dans cet ordre de priorité : le *TLG* en ligne, qui attribue un siècle ou un intervalle de siècles aux auteurs et aux textes qu'il répertorie, les listes du *DGE* en ligne et l'*Oxford Classical Dictionary*, ainsi que la « Synopsis de la littérature grecque » élaborée par Henning Lühken, le guide commenté d'Eleanor Dickey et, bien sûr, les éditions des textes concernés⁴². Lorsque les textes mentionnés appartiennent à une époque indéterminée ou sont le fruit d'une sédimentation difficile à préciser, la catégorie *varia* du *TLG* est employée et figure en fin de liste.

Enfin, quelques sous-corpus ont été détaillés à la suite des statistiques du corpus entier. Cette présentation permet de séparer les œuvres des fragments, qui témoignent le plus souvent du langage du citeur (ainsi dans le cas de Sophocle, où la différence est négligeable, d'Eschyle, où elle est très forte, et du corpus aristotélicien, que l'inclusion des fragments dénature à cet égard), de distinguer les œuvres authentiques des œuvres douteuses (pour Platon), de séparer la tradition propre d'une œuvre de sa version abrégée (il importe ici de considérer les faits relatifs à Athénée à part de ceux qui ont trait à l'*Épitomé des Deipnosophistes*) ou de montrer la prépondérance d'une œuvre ou d'une de ses parties dans un corpus (le commentaire d'Alexandre à la *Métaphysique* d'Aristote, la section d'Athénée consacrée aux énigmes, le livre V des *Stromates* de Clément et le *Prométhée enchaîné*

41. Nous écrirons ainsi « IV av. » et « V-IV av. », mais « I av.-I » et simplement « IV ». Ce système est proposé à défaut d'une notation brève qui soit également respectueuse des conventions typographiques françaises et qui équivalle, pour donner l'exemple des langues savantes dans lesquels sont rédigés nos meilleurs dictionnaires du grec ancien, à l'usage que l'on fait en anglais de « BCE » et « CE » (pour *before the Common Era* et *of the Common Era*) ou de « BC » et « AD » (*before Christ* et *anno Domini*) et en espagnol de « a.C. » (*antes de Cristo*) et « d.C. » (*después de Cristo*). Par un même souci d'économie, J. Irigoin recourt à des notations du type « Ia » et « IIIa-VI » pour résumer dans des tableaux la tradition papyrologique des pièces d'Euripide (IRIGOIN 2003 [1994], p. 164-165).

42. Outre les références usuelles, il s'agit donc de l'annexe de NESSELRATH 1997 et de DICKEY 2007.

d'Eschyle). Ces exemples font percevoir nettement de quelle façon la thématization du langage obscur se reflète dans les statistiques.

Tableau 1. Aperçu statistique du corpus restreint des textes où les noms de l'énigme sont le plus fréquents. Classement par nombre de mots décroissant

Corpus	Date	Taille	αἰνίσσομαι		αἴνιγμα		γῶϊφος		Total	
			Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.
TLG E (ensemble des textes)	VIII av.-XV	≈ 76 000 000	4 682	6,16	2 501	3,29	289	0,38	7 472	9,83
Corpus restreint (92 corpus)	VI-V av.-XV	44 345 862	3 941	8,89	2 122	4,79	238	0,54	6 301	14,21
1 Jean Chrysostome	IV-V	4 193 575	891	21,25	174	4,15	1	0,02	1 066	25,42
2 Galien	II	2 608 974	17	0,65	36	1,38	3	0,11	56	2,15
3 Cyrille d'Alexandrie	IV-V	2 202 504	131	5,95	336	15,25	0	0	467	21,20
4 Eustathe de Thessalonique	XII	1 765 800	154	8,72	83	4,70	20	1,13	257	14,55
5 Jean Philopon	VI	1 422 513	62	4,36	8	0,56	1	0,07	71	4,99
6 Théodoret	IV-V	1 343 587	329	24,49	73	5,43	2	0,15	404	30,07
7 Eusèbe de Césarée	IV	1 271 700	277	21,78	51	4,01	0	0	328	25,79
8 Simplicius	VI	1 177 392	29	2,46	13	1,10	0	0	42	3,57
9 Origène	II-III	1 151 344	114	9,90	70	6,08	0	0	184	15,98
10 Corpus aristotélicien — sans les fragments	IV av.	1 107 097 1 018 617	12 4	1,08 0,39	8 5	0,72 0,49	0 0	0 0	20 9	1,81 0,88
11 Proclus	V	1 101 305	58	5,27	18	1,63	0	0	76	6,90
12 Plutarque	I-II	1 081 213	65	6,01	33	3,05	4	0,37	102	9,43
13 Chaînes exégétiques au N. T.	post V	1 061 722	273	25,71	50	4,71	0	0	323	30,42
14 Alexandre d'Aphrodise — <i>Comm. in metaphys.</i>	II-III	1 038 924 343 092	22 21	2,12 6,12	2 2	0,19 0,58	0 0	0 0	24 23	2,31 6,70
15 Scholies à Homère	varia	940 286	40	4,25	7	0,74	0	0	47	5,00
16 Grégoire de Nysse	IV	807 319	38	4,71	211	26,14	3	0,37	252	31,21
17 Libanios	IV	797 919	4	0,50	19	2,38	1	0,13	24	3,01
18 Didyme l'Aveugle	IV	768 506	71	9,24	49	6,38	0	0	120	15,61
19 Athanase d'Alexandrie (théologien)	IV	762 631	29	3,80	14	1,84	0	0	43	5,64
20 Basile de Césarée	IV	733 572	34	4,63	33	4,50	1	0,14	68	9,27
21 Septante	III av./III	657 439	0	0	10	1,52	0	0	10	1,52
22 Jean Damascène	VII-VIII	647 724	39	6,02	14	2,16	0	0	53	8,18
23 Souda	X	629 535	33	5,24	21	3,34	8	1,27	62	9,85
24 Conciles œcuméniques	varia	606 273	4	0,66	12	1,98	0	0	16	2,64
25 Platon — œuvres authentiques	V-IV av.	601 309 536 751	14 11	2,33 2,05	9 7	1,50 1,30	0 0	0 0	23 18	3,82 3,35
26 Photius	IX	599 221	35	5,84	22	3,67	3	0,50	60	10,01
27 Michel Psellos	XI	589 104	71	12,05	43	7,30	0	0	114	19,35
28 Scholies à Aristophane	varia	576 779	94	16,30	20	3,47	7	1,21	121	20,98
29 Hérodien et pseudo-Hérodien *	(post) II	520 296	3	0,58	7	1,35	10	1,92	20	3,84
30 Philon d'Alexandrie	I av.-I	463 618	83	17,90	13	2,80	0	0	96	20,71
31 Épiphanes	IV	456 419	12	2,63	33	7,23	0	0	45	9,86
32 Éphrem le Syrien	IV	434 724	18	4,14	8	1,84	0	0	26	5,98
33 Athénée de Naucratis — sans l'Épitomé — section sur les énigmes	II-III	419 108 288 522 ≈ 4 300	11 7 2	2,62 2,43 46,51	18 11 7	4,29 3,81 162,79	58 39 35	13,84 13,52 813,95	87 57 44	20,76 19,76 1 023,26
34 Grégoire de Nazianze	IV	409 753	3	0,73	24	5,86	2	0,49	29	7,08
35 Georges Cheroberoscos	IX	370 900	1	0,27	7	1,89	8	2,16	16	4,31
36 Georges le Moine	IX	368 465	6	1,63	26	7,06	2	0,54	34	9,23
37 <i>Etymologicum magnum</i>	XII	359 439	5	1,39	8	2,23	7	1,95	20	5,56
38 Nicéphore Grégoras	XIII-XIV	353 799	1	0,28	26	7,35	6	1,70	33	9,33
39 Porphyre	III	347 453	24	6,91	7	2,01	0	0	31	8,92
40 Ælius Aristide	II	331 702	6	1,81	13	3,92	1	0,30	20	6,03
41 Olympiodore (philosophe)	VI	310 949	35	11,26	4	1,29	0	0	39	12,54
42 Scholies à Pindare	varia	305 662	27	8,83	9	2,94	0	0	36	11,78
43 Hézychios	V/VI	302 674	8	2,64	13	4,30	6	1,98	27	8,92
44 Pseudo-Macarius	IV	291 852	17	5,82	4	1,37	0	0	21	7,20
45 <i>Etymologicum gudianum</i>	XI	287 191	11	3,83	6	2,09	5	1,74	22	7,66
46 Lucien Pseudo-Lucien	II post II	286 654 35 415	4 1	1,40 2,82	8 3	2,79 8,47	3 0	1,05 0	15 4	5,23 11,29
47 Clément d'Alexandrie — <i>Stromates</i> , V	II-III	275 966 ≈ 21 587	124 32	44,93 148,24	30 12	10,87 55,59	0 0	0 0	154 44	55,80 203,83
48 Procope de Gaza	V-VI	262 253	47	17,92	10	3,81	0	0	57	21,73
49 Pseudo-Zonaras	XIII	239 532	13	5,43	18	7,51	7	2,92	38	15,86

Corpus	Date	Taille	αἰνίσσομαι		αἰνύγμα		γρίφος		Total	
			Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.
50 Scholies à Eschyle	<i>varia</i>	230 587	25	10,84	55	23,85	0	0	80	34,69
51 Plotin	III	216 398	16	7,39	2	0,92	0	0	18	8,32
52 <i>Commentaire à Denys le Thrace</i>	<i>varia</i>	215 193	2	0,93	10	4,65	3	1,39	15	6,97
53 Scholies aux <i>États de cause</i> d'Hermogène**	<i>post VII</i>	192 191	13	6,76	0	0	0	0	13	6,76
54 Hippolyte	III	185 964	6	3,23	12	6,45	0	0	18	9,68
55 Scholies à Ælius Aristide	<i>varia</i>	185 676	91	49,01	15	8,08	5	2,69	111	59,78
56 Scholies à Démosthène	<i>varia</i>	183 984	50	27,18	4	2,17	0	0	54	29,35
57 Maxime le Confesseur	VI-VII	183 443	12	6,54	21	11,45	0	0	33	17,99
58 Scholies à Hésiode	<i>varia</i>	178 439	9	5,04	4	2,24	3	1,68	16	8,97
59 Scholies à Sophocle	<i>varia</i>	176 101	14	7,95	42	23,85	0	0	56	31,80
60 Scholies à Euripide	<i>varia</i>	174 993	24	13,71	41	24,43	0	0	65	37,14
61 Élien	II-III	163 552	32	19,57	3	1,83	0	0	35	21,40
62 Euripide	V av.	157 053	4	2,55	14	8,91	0	0	18	11,46
63 Nouveau Testament	I	146 618	0	0	1	0,68	0	0	1	0,68
64 Manuel Philès	XIII-XIV	141 686	6	4,23	3	2,12	3	2,12	12	8,47
65 <i>Anthologie grecque</i>	<i>varia</i>	139 202	0	0	2	1,44	4	2,87	6	4,31
66 Olympiodore le Diacre	VI	133 998	16	11,94	5	3,73	0	0	21	15,67
67 Pollux	II	127 339	3	2,36	1	0,79	6	4,71	10	7,85
68 Diogène Laërce	III	114 802	5	4,36	7	6,10	1	0,87	13	11,32
69 Jean de Sicile	XI	113 563	9	7,93	1	0,88	7	6,16	17	14,97
70 Scholies à Lycophron	<i>varia</i>	108 800	3	2,76	18	16,54	1	0,92	22	20,22
71 Vettius Valens	II	110 961	6	5,41	10	9,01	0	0	16	14,42
72 Scholies à Thucydide	<i>varia</i>	105 107	28	26,64	0	0	0	0	28	26,64
73 Aristophane	V-IV av.	103 262	4	3,87	1	0,97	1	0,97	6	5,81
74 <i>Comm. anon. à la Rhétorique d'Aristote</i>	<i>varia</i>	102 463	4	3,90	29	28,30	0	0	33	32,21
75 <i>Etymologicum genuinum</i>	IX	96 662	2	2,07	3	3,10	0	0	5	5,17
76 Sophocle — pièces seules	V av.	79 744 63 619	1 1	1,25 1,57	4 3	5,02 4,72	0 0	0 0	5 4	6,27 6,29
77 Scholies à Platon	<i>varia</i>	74 269	7	9,43	6	8,08	1	1,35	14	18,85
78 Maxime de Tyr	II	68 254	22	32,23	17	24,91	0	0	39	57,14
79 Œcumenius	VI	66 550	46	69,12	12	18,03	0	0	58	87,15
80 <i>Etymologicum Symeonis</i>	XII	66 358	2	3,01	2	3,01	0	0	4	6,03
81 Pseudo-Denys l'Aréopagite	V-VI	60 010	8	13,33	9	15,00	0	0	17	28,33
82 Scholies à Lucien	<i>varia</i>	58 133	18	30,96	4	6,88	7	12,04	29	49,89
83 Michel Apostolios	XV	56 234	9	16,00	8	14,23	4	7,11	21	37,34
84 Eschyle — pièces seules — pièces sans <i>Prométhée enchaîné</i>	VI-V av.	93 856 43 527 37 256	2 0 0	2,13 0 0	7 7 4	7,46 16,08 10,74	0 0 0	0 0 0	9 7 4	9,59 16,08 10,74
85 Zosime de Panopolis	III-IV	37 279	20	53,65	2	5,36	0	0	22	59,01
86 Érotien	I	14 656	0	0	1	6,82	2	13,64	3	20,47
87 Cornutus	I	12 578	9	71,55	1	7,95	0	0	10	79,50
88 Cléarque de Soles — après examen des fragments	IV-III av.	10 511	1 1	9,51 9,51	2 0	19,03 0	21 7	199,79 66,60	24 8	228,33 76,11
89 Olympiodore (alchimiste)	V/VI ?	8 014	11	137,26	2	24,96	0	0	13	162,22
90 Tryphon I	I av.	3 062	0	0	5	163,29	0	0	5	163,29
91 Tryphon II	I av. ?	2 341	2	85,43	3	128,15	0	0	5	213,58
92 Papyrus de Derveni***	IV av.	2 300	0	0	2	86,96	0	0	2	86,96

* Le corpus transmis sous le nom d'Hérodien est très hétérogène : la plupart des textes qui nous concernent ici sont postérieurs à son noyau ancien (cf. 4.2.3).

** Ces scholies aux *États de cause* d'Hermogène sont dues à Syrianos, Sopater et Marcellinus.

*** Le commentateur du papyrus de Derveni emploie en outre αἰνίζομαι dans le sens d'αἰνίσσομαι (cf. 4.1.3).

Un tel tableau nous fournit plusieurs ordres d'informations, qui concernent divers aspects du lexique considéré. Chacune des colonnes de résultats peut être commentée pour elle-même ainsi que dans ses rapports avec les autres colonnes. À ce stade principalement descriptif de l'étude, on se limitera à mettre en lumière certains faits remarquables, que ce soit par leur régularité ou par leur statut d'exceptions. L'annexe I de ce chapitre présente la totalité des classements possibles du corpus restreint. C'est sur cet ensemble que se fonde notre analyse.

3.1. Corpus dans lesquels la fréquence des noms de l'énigme est le plus élevée

Une forte fréquence relative est *a priori* susceptible d'indiquer un recours privilégié au paradigme énigmatique, un stylème fortement marqué ou bien la thématization de l'énigme.

Tableau 2. Listes des 25 corpus dans lesquels les fréquences absolue et relative des noms de l'énigme sont le plus élevées

Par ordre de fréquence absolue des noms de l'énigme				Par ordre de fréquence relative des noms de l'énigme			
1	Jean Chrysostome	1 066	25,42	1	Cléarque de Soles — après examen des fragments	24 8	228,33 76,11
2	Cyrille d'Alexandrie	467	21,20	2	Tryphon II	5	213,58
3	Théodoret	404	30,07	3	Tryphon I	5	163,29
4	Eusèbe de Césarée	328	25,79	4	Olympiodore (alchimiste)	13	162,22
5	Chaînes exégétiques au N. T.	323	30,42	5	Œcumenius	58	87,15
6	Eustathe de Thessalonique	257	14,55	6	Papyrus de Derveni	2	86,96
7	Grégoire de Nysse	252	31,21	7	Cornutus	10	79,50
8	Origène	184	15,98	8	Scholies à Ælius Aristide	111	59,78
9	Clément d'Alexandrie — <i>Stromates</i> , V	154 44	55,80 203,83	9	Zosime de Panopolis	22	59,01
10	Scholies à Aristophane	121	20,98	10	Maxime de Tyr	39	57,14
11	Didyme l'Aveugle	120	15,61	11	Clément d'Alexandrie — <i>Stromates</i> , V	154 44	55,80 203,83
12	Michel Psellos	114	19,35	12	Scholies à Lucien	29	49,89
13	Scholies à Ælius Aristide	111	59,78	13	Michel Apostolios	21	37,34
14	Plutarque	102	9,43	14	Scholies à Euripide	65	37,14
15	Philon d'Alexandrie	96	20,71	15	Scholies à Eschyle	80	34,69
16	Athénée de Naucratis — sans l' <i>Épitomé</i> — section sur les énigmes	87 57 44	20,76 19,76 1 023,26	16	<i>Comm. anon. à la Rhét. d'Aristote</i>	33	32,21
17	Scholies à Eschyle	80	34,69	17	Scholies à Sophocle	56	31,80
18	Proclus	76	6,90	18	Grégoire de Nysse	252	31,21
19	Jean Philopon	71	4,99	19	Chaînes exégétiques au N. T.	323	30,42
20	Basile de Césarée	68	9,27	20	Théodoret	404	30,07
21	Scholies à Euripide	65	37,14	21	Scholies à Démosthène	54	29,35
22	<i>Souda</i>	62	9,85	22	Pseudo-Denys l'Aréopagite	17	28,33
23	Photius	60	10,01	23	Scholies à Thucydide	28	26,64
24	Œcumenius	58	87,15	24	Eusèbe de Césarée	328	25,79
25	Procope de Gaza	57	21,73	25	Jean Chrysostome	1 066	25,42

Si l'on considère les rangs de fréquence absolue, on constate que les 5 premiers corpus de la partie gauche du tableau sont des textes exégétiques chrétiens ; ils sont 11 parmi les 15 premiers et 14 parmi les 25 premiers. La comparaison avec la partie droite du tableau permet de constater que certains de ces textes emploient avec une prédilection notable le vocabulaire de l'énigme, mais que c'est surtout l'ampleur de ces corpus qui détermine leur prédominance dans le classement par ordre de fréquence absolue (à elle seule, l'œuvre de Jean Chrysostome

représente 5,52 % de l'ensemble du *TLG E* et contient 14,27 % des occurrences des noms de l'énigme). Dans la seconde liste, ils ne sont en effet que 8 sur 25, principalement situés dans le dernier tiers. Font exception Œcumenius (qui exacerbe les tendances du genre exégétique en réponse au style prophétique de son objet, puisqu'il sollicite la famille d'αἰνίσσομαι presque exclusivement dans son commentaire à l'*Apocalypse*) et Clément d'Alexandrie (tout particulièrement dans le livre V des *Stromates*, où il traite du genre symbolique des païens et de ses rapports avec les Écritures). Les textes chrétiens sont néanmoins des corpus où la fréquence relative des noms de l'énigme est supérieure à la moyenne du corpus restreint et, *a fortiori*, à celle du *TLG*, quoique l'on constate des disparités entre les auteurs (on remarquera par exemple que Didyme l'Aveugle et Origène les utilisent deux fois moins que Théodoret ou Grégoire de Nysse).

Dans l'une et l'autre liste, c'est la littérature savante d'orientation scholiastique ou grammaticale qui fournit après les textes chrétiens l'effectif le plus étoffé. Le nombre de ces textes double presque lorsque l'on prend pour critère la fréquence non pas absolue, mais relative. Ainsi, les courts traités transmis sous le nom de Tryphon, parce qu'ils font de l'énigme un trope et lui consacrent une rubrique, font d'αἰνίγμα un emploi concentré. Parmi les scholies proprement dites, deux corpus méritent d'être distingués, les scholies à Ælius Aristide et les scholies à Lucien. En particulier pour le second de ces textes, l'écart avec les autres écrits du même genre tient à ce que l'auteur commenté fait lui-même usage des noms de l'énigme, qui se trouvent donc cités et paraphrasés. C'est là une autre forme du phénomène de thématization.

Le rang de Cléarque s'explique par le fait qu'il a consacré aux γρίφοι un traité, dont le titre est cité par Athénée — auquel nous devons les quelques extraits conservés — et un petit nombre d'autres sources. Il faut également remarquer l'usage fréquent que font de ce lexique Cornutus, dans son exposé théologique, Maxime de Tyr, dans ses conférences sur des thèmes philosophiques, et le commentateur du papyrus de Derveni. On observe enfin avec curiosité la présence de deux alchimistes dans ce tableau, Olympiodore et Zosime.

3.2. Rapports numériques des groupes de mots

Au sujet des rapports numériques entre les différents groupes de mots, voici les conclusions auxquelles on parvient :

1. La famille d'αἰνίσσομαι est plus de vingt-cinq fois plus employée que celle de γριφος : forte de 6 063 occurrences contre 239, la première famille équivaut à 2 536,82 % de la seconde.

2. Αἴνιγμα est presque neuf fois plus employé que γριφος : le premier groupe équivaut à 887,87 % du second.

3. Αἰνίσσομαι est presque deux fois plus employé que αἴνιγμα : le premier groupe équivaut à 185,72 % du second⁴³.

Ces faits statistiques doivent cependant être soumis à un examen plus détaillé.

1-2. L'intérêt de comparer les deux désignations spécifiques de l'énigme en grec, αἴνιγμα et γριφος, est évident. Les évaluations statistiques permettent de se faire une idée exacte des effectifs et de la distribution des familles, ce qui constitue un important préalable à la discussion de leur sens.

Dans les 39 textes du tableau où la famille est employée, les fréquences relatives de γριφος sont le plus souvent inférieures à 1 ou 2 pour 100 000 et presque toujours inférieures à 5. Exceptionnellement, il arrive qu'elles soient supérieures à celles du groupe d'αἴνιγμα, voire à l'ensemble de la famille d'αἰνίσσομαι dans les textes où le verbe est très peu utilisé ou ne l'est pas du tout. Si l'on met à part un cas d'aberration statistique (les proportions calculées sur de petits effectifs pour le bref lexique d'Érotien) et les épigrammes de l'*Anthologie grecque*, cela se produit dans des textes où le terme est mis en vedette, soit parce qu'il est cité pour ses propriétés dans le cadre d'une explication grammaticale (chez Hérodien et Chæroboscus), soit parce qu'il figure dans un texte commenté et devient un lemme (les scholies à Lucien glosent le mot, tout comme le font les scholies à Aristophane et celles à Ælius Aristide, mais recourent moins souvent que ces dernières au groupe d'αἴνιγμα), soit enfin parce que l'énigme est proprement prise pour objet (chez Pollux, Jean de Sicile, Cléarque et Athénée). On notera que le texte d'Athénée contient à lui seul 20,07 % des

43. L'examen des occurrences pour l'ensemble du *TLG* fournit des proportions à peu près identiques : respectivement 2 485,12 % (7 182 occurrences contre 289), 865,05 % et 187,28 %.

occurrences de γῶϊφος et qu'il est le réceptacle et la source des textes qui en font le plus grand usage après *Les Deipnosophistes*, à savoir les fragments de Cléarque et les commentaires d'Eustathe.

3. La pertinence de la comparaison entre les fréquences du verbe-pivot de la famille, αἰνίσσομαι, et celles de son principal substantif, αἴνιγμα, doit être justifiée. Il peut paraître artificiel, en effet, de mettre en regard des termes qui n'appartiennent pas à la même catégorie grammaticale et, surtout, dont l'extension sémantique risque d'être différente. On pourrait en effet se contenter, sur la foi des dictionnaires, de déclarer normale la prévalence du premier groupe lexical, puisque les verbes sont habituellement en grec les éléments les plus employés dans les familles lexicales dotées d'une telle structure⁴⁴ et qu'αἰνίσσεσθαι ne signifie pas toujours « dire une énigme », mais souvent, d'une façon plus vague, « se référer d'une manière allusive » à quelque chose. Pour le dire autrement, sans anticiper davantage sur l'analyse du terme, on pourrait arguer que la lecture substantielle d'αἴνιγμα, qui désignerait un énoncé pourvu de caractères définis, s'applique dans une moindre mesure au verbe dont il dérive, qui serait antérieur à la spécialisation du sens. Cela n'empêcherait pas d'exploiter les données disponibles, comme on l'a fait, pour proposer une estimation du rapport des groupes. Par ailleurs, on constate en réalité d'un corpus à l'autre une situation très variable, qui se marque par les caractéristiques suivantes.

La prédominance d'αἰνίσσομαι est remarquablement accentuée dans 24 corpus, où le rapport est de 4 ou plus⁴⁵.

Deux corpus ne présentent aucune occurrence du groupe d'αἴνιγμα : les scholies à Thucydide et les scholies à Hermogène, qui en comportent respectivement 28 et 13 d'αἰνίσσομαι. Les autres textes sont les suivants : Plotin (17 ; une seule occurrence d'αἴνιγμα), scholies à Démosthène (12,5), Alexandre d'Aphrodise (11), Élien (10,7), Zosime de Panopolis (10), Cornutus (9 ; une seule occurrence d'αἴνιγμα), Jean de Sicile (9 ; une seule occurrence d'αἴνιγμα), Olympiodore (philosophe) (8,75), Jean Philopon (7,8), Philon (6,4), scholies à Ælius Aristide (6), scholies à Homère (5,7), Olympiodore (alchimiste) (5,5), Chaînes exégétiques (5,5), Eusèbe de Césarée (5,4), Jean Chrysostome (5,1), scholies à Aristophane (4,7), Procope de Gaza (4,7), Théodoret (4,5), scholies à Lucien (4,5), Clément d'Alexandrie (4,3), pseudo-Macarius (4,3).

44. Pour étayer cette affirmation, on peut calculer que les diverses formes de λέγω se rencontrent deux fois plus souvent dans le *TLG* que celles de λόγος, avec 400 000 occurrences contre 200 000 environ (cf. annexe III). On gardera par ailleurs à l'esprit la souplesse d'usage du verbe grec, dont les participes sont aisément substantivés.

45. Ce seuil a été fixé au vu des résultats, afin de ne pas détailler les proportions de tous les corpus dans lesquels le rapport moyen est respecté. Sont passés sous silence les 34 corpus qui emploient le premier groupe entre deux et quatre fois plus que le second. Dans les listes, le rapport des groupes lexicaux est indiqué, entre parenthèses, selon une approximation au dixième. Il régit un ordre décroissant.

On observe une équivalence dans 7 corpus, où l'écart des groupes est d'une occurrence au plus.

Basile de Césarée, pseudo-Zonaras, pseudo-Denys l'Aréopagite, Sophocle, Tryphon II, *Etymologicum genuinum*, Michel Apostolios.

La proportion est cependant inverse dans 27 corpus, c'est-à-dire dans près de 30 % des textes examinés.

Nicéphore Grégoras (26 ; une seule occurrence d'αἰνίσσομαι), Grégoire de Nazianze (8), *Commentaire à la Rhétorique d'Aristote* (7,3), Georges Chæroboscus (7 ; une seule occurrence d'αἰνίσσομαι), scholies à Lycophron (6), Grégoire de Nysse (5,6), *Commentaire à Denys le Thrace* (5), Libanios (4,8), Georges le Moine (4,3), Euripide (3,5), Conciles œcuméniques (3), Cyrille d'Alexandrie (2,6), Lucien et pseudo-Lucien (2,5), (pseudo-)Hérodien (2,3), Ælius Aristide (2,2), Épiphanie (2,2), scholies à Sophocle (2,1), Galien (2,1), Hippolyte (2), scholies à Eschyle (1,8), Maxime le Confesseur (1,8), scholies à Euripide (1,7), Vettius Valens (1,7), *Etymologicum magnum* (1,6), Athénée (1,6), Hésychios (1,6), Eschyle (1,3).

Ces relations entre les groupes lexicaux sont déterminées par des facteurs nombreux et il n'est pas certain que des remarques générales puissent en rendre compte d'une manière peu ou prou satisfaisante. Peut-on expliquer simplement que, sous ce rapport, Eusèbe de Césarée, Jean Chrysostome et Théodoret soient dans une situation inverse de celle de Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse et Cyrille d'Alexandrie ? ou que les scholies à Démosthène, à Ælius Aristide, à Homère et à Aristophane n'aient pas les mêmes caractéristiques que les scholies à Sophocle, à Eschyle et à Euripide ?

Dans le cas des trois Tragiques et de leurs scholiastes, le problème reçoit une solution lorsque l'on s'aperçoit que les occurrences d'αἴνιγμα, nombreuses dans les commentaires et les résumés (ὑπόθεσις), sont le plus souvent liées à la légende thébaine et à l'énigme de la Sphinx ; la remarque vaut à plus forte raison pour les scholies à Lycophron.

D'une manière plus générale, la présence d'un thème ou du lexique énigmatique dans un texte commenté ou glosé est évidemment capitale et conditionne l'interprétation des proportions, surtout si l'on a affaire à des fréquences absolues comparativement faibles. Deux lieux de la *Rhétorique* d'Aristote qui ont trait à l'énigme, et contiennent 4 emplois de la famille d'αἰνίσσομαι, occasionnent dans un commentaire anonyme 33 occurrences, dont 27 du seul substantif αἴνιγμα. Le même principe est à l'œuvre dans le traitement spécifique du thème de l'énigme, que celle-ci soit comprise comme trope, comme chez Chæroboscus, ou comme type d'énoncé, comme chez Athénée. Quant aux textes lexicographiques, ils nous

renseignent par définition moins sur un usage que sur le choix des entrées, dans lesquelles les items lexicaux figurent en mention et sont fréquemment des citations implicites de textes de référence, dont l'auteur entend faciliter la pratique. Ainsi, dans le lexique compilé par Hésychios, 14 des 27 occurrences répertoriées sont des lemmes⁴⁶, dont 5 sont issus du groupe d'αἰνίσσομαι et 4 de celui d'αἴνιγμα.

Par ailleurs, il faut se rappeler que, dans le dénombrement effectué, le groupe d'αἴνιγμα inclut ses dérivés et composés. Chez Hésychios, c'est l'emploi de l'adverbe αἰνιγματωδῶς, une fois dans un lemme et cinq fois dans des gloses, qui renverse les proportions attendues ; il en va de même chez le (pseudo-)Hérodien. Les deux séries de causes, thématization et usage des lexèmes issus de la dérivation ou de la composition, expliquent les poids relatifs des termes dans le *Commentaire à la Grammaire de Denys le Thrace*, qui comporte un excursus tropologique et utilise l'adverbe αἰνιγματωδῶς à cinq reprises. Chez Galien, en revanche, l'adjectif αἰνιγματώδης entraîne la disproportion apparente, puisqu'il se rencontre autant dans ses ouvrages que le substantif dont il est dérivé, c'est-à-dire 18 fois, sans doute par l'effet d'une propension individuelle. Dans un autre cas encore, on peut atténuer l'écart des usages en constatant que l'auteur qui emploie le plus grand nombre de fois le groupe d'αἴνιγμα, c'est-à-dire le théologien Cyrille d'Alexandrie, a de toute évidence une prédilection pour l'adverbe αἰνιγματωδῶς, qui se trouve 133 fois dans ses œuvres, alors qu'αἰνιγματώδης n'y apparaît que 7 fois. Mais le rapport indiqué conserve la même orientation.

En dernier ressort, seule une étude particulière des corpus permet de comprendre les relations numériques qu'entretiennent des groupes lexicaux. Peut-être une analyse thématique et stylistique des textes patristiques mentionnés, dont ce n'est pas le lieu, éluciderait-elle les raisons pour lesquelles certains écrivains ont plus que d'autre recours au substantif. On en restera au constat qu'il existe une divergence des usages entre des auteurs que rapprochent pourtant le genre qu'ils cultivent et l'époque dans laquelle ils vivent.

46. On y reconnaît des citations d'Euripide, de Platon, d'Eschine, de Paul de Tarse, et peut-être de Démosthène et de Jean Chrysostome. Les deux dernières identifications ne sont pas proposées par les éditeurs, mais semblent probables au vu des occurrences des formes ὑπαινίττεται et αἰνίξεται dans les corpus pris par les lexicographes pour base de leur travail.

3.3. Distribution chronologique⁴⁷

À l'intérieur du corpus restreint des textes les plus pertinents pour notre propos, on relève la distribution chronologique que résume le tableau suivant ; à des fins de comparaison, la structure du *TLG* est également indiquée⁴⁸.

Tableau 3. Distribution par époque des textes du *TLG* et du corpus restreint

Époque		Corpus du <i>TLG</i>			Corpus restreint				
		Nombre	Prop. (%)	Prop. cumulée (%)	Nombre	Prop. (%)	Prop. cumulée (%)		Prop. rapportée au nombre de corpus du <i>TLG</i> (%)
							Croissante	Décroissante	
Archaïque	VIII-VI av.	74	4,06	4,06	0	0	0	100,00	0
Classique	V-IV av.	482	26,44	30,50	8	8,70	8,70	100,00	1,66
Hellénistique	IV-I av.	375	20,57	51,07	3	3,26	11,96	91,30	0,80
Impériale	I av.-III	343	18,82	69,88	22	23,91	35,87	88,04	6,41
Tardive	IV-VI	197	10,81	80,69	25	27,17	63,04	64,13	12,69
Byzantine	VII-XV	128	7,02	87,71	17	18,48	81,52	36,96	13,28
<i>Varia</i>	≈ III av.-XIV	224	12,29	100,00	17	18,48	100,00	18,48	7,59
Total	VIII av.-XV	1 823	100,00	100,00	92	100,00	100,00	—	5,05

Le premier trait saillant de cette répartition est l'absence d'occurrences pour l'époque archaïque, évidemment peu documentée dans le *TLG*. Elle signifie avant tout que le lexique investigué n'apparaît pas dans les poèmes homériques et hésiodiques, documents anciens particulièrement précieux pour les études étymologiques et sémantiques.

D'une façon plus générale, on constate dans le corpus restreint une nette sous-représentation des textes composés jusqu'au début de notre ère (époques archaïque, classique et hellénistique). La comparaison avec le *TLG* montre le phénomène inverse aux époques suivantes. L'accroissement des parts relatives des époques tardive et byzantine est remarquable (respectivement 16,36 % et 11,46 % de plus que dans la base de données totale). En effet, si le *TLG* contient pour moitié des textes de l'époque hellénistique ou antérieurs (51,07 %), avec une prépondérance de l'époque classique (26,44 %, soit plus du quart), les trois premières époques ne représentent qu'un dixième environ du corpus restreint (11,96 %), et les périodes postérieures en représentent près des neuf dixièmes (88,04 %).

47. Pour une représentation synthétique des distributions évoquées, cf. les diagrammes de l'annexe II.

48. Le nombre total des corpus du *TLG* E a été établi d'une manière empirique, puis confirmé au moyen du *Canon* officiel. La base compte 1 823 auteurs ou corpus (1 599, si l'on choisit d'en exclure les *varia* et *incerta*), dont elle contient 6 625 œuvres. La détermination du nombre de corpus par époque est délicate, étant donné la multiplication des catégories chronologiques (assignation à un siècle ou bien à deux, naturellement, mais aussi datation douteuse, par divers intervalles ou encore par un *terminus ante* ou *post quem*). Une première estimation était en défaut de 23 unités (soit 1 % environ) ; nous avons compensé cette erreur en répartissant ce nombre entre les époques concernées par l'incertitude, c'est-à-dire les cinq premières, proportionnellement à leur taille.

Cette structure générale n'est pas démentie lorsque l'on observe la distribution des trois groupes de mots pris ensemble⁴⁹.

Tableau 4. Distribution par époque des fréquences globales des noms de l'énigme dans le corpus restreint

Époque	Fréquence absolue						Fréquence relative moyenne
	Nombre	Proportion	Maximum	Moyenne	Nombres cumulés	Proportions cumulées	
Archaïque	0	0 %	0	0	0	0 %	0
Classique	72	1,15 %	18	9	72	1,15 %	24,68
Hellénistique	20	0,32 %	10	7	92	1,47 %	126,13
Impériale	974	15,54 %	184	44	1 066	17,01 %	19,66
Tardive	3 670	58,57 %	1 066	147	4 736	75,59 %	23,92
Byzantine	781	12,46 %	257	46	5 517	88,05 %	11,33
<i>Varia</i>	749	11,95 %	121	44	6 266	100,00 %	23,60
Total	6 266	100,00 %	1 066	68	6 266	100,00 %	14,13

L'étude précise de la chronologie a pour mérite principal de confirmer que le centre de gravité de l'ensemble des noms de l'énigme répertoriés dans le *TLG* est tardif. Les textes composés entre le IV^e et le VI^e siècle de notre ère concentrent plus de la moitié des occurrences (58,57 %). Si l'on n'oublie pas l'histoire de la transmission des textes anciens et l'ampleur des productions de cette époque, ce résultat ne saurait étonner : sur un total de 25 textes, on trouve à cette période 18 corpus exégétiques chrétiens, qui représentent, en nombre de mots, plus du tiers (34,83 %) de l'ensemble des 92 textes retenus dans le corpus restreint.

Le calcul de la fréquence relative moyenne par époque se révèle en revanche un instrument inadéquat, car les données des différentes périodes sont trop hétérogènes. Le résultat indiqué pour l'époque hellénistique ne fait que refléter la densité apparente de deux traités rhétoriques transmis sous le nom de Tryphon, qui sont si brefs que quelques occurrences entraînent une fréquence relative très élevée. Tout au plus voit-on que la catégorie *varia*, qui comprend presque exclusivement des scholies, possède une fréquence nettement plus haute que la moyenne globale.

49. Pour les besoins de cet aperçu, Eschyle et Cléarque sont, parmi les corpus représentés, pris pour bornes de l'époque classique. Les occurrences des auteurs classiques sont uniquement celles des ouvrages authentiques. Dans le cas de Cléarque, le chiffre utilisé ici se fonde sur les seuls emplois sûrs ou probables du terme γοῖφος, que l'on peut estimer au nombre de 7, soit dans les fragments une fréquence relative de 66,60 pour 100 000 ; on a compté pour une seule occurrence le titre de son ouvrage, dont les mentions postérieures sont exclues. Mais la paraphrase d'Athénée rend incertain le dénombrement, car plusieurs occurrences correspondent en réalité à une double citation ou à une anaphore permettant d'intégrer la source à la logique textuelle de la compilation (cf. 5). Ces paramètres font passer d'un total de 107 occurrences classiques selon le *TLG* à 72 occurrences. Pour les époques postérieures, les données du *TLG* sont conservées ; les noms de l'énigme se trouvent parfois dans des citations, mais la progression quantitative évite que cela ne déforme l'image statistique.

Examinons à présent la distribution chronologique des trois groupes de mots considérés isolément. Le premier tableau indique leurs fréquences respectives ; un second tableau montre quelle proportion du total, exprimée en pourcentage, représentent aux époques successives les fréquences absolues de chaque groupe. Le nombre entre parenthèses qui suit la mention de l'époque rappelle le nombre de corpus concernés dans le corpus restreint.

Tableau 5. Distribution des noms de l'énigme par époques : fréquences

Époque	Taille du corpus	αἰνίσσομαι		αἴνιγμα		γρίφος		Total	
		Fréq. abs.	Fréq. rel.						
Total	44 345 862	3 941	8,89	2 122	4,79	238	0,54	6 301	14,21
— après examen	44 126 370	3 928	8,90	2 114	4,79	224	0,51	6 266	14,20
Archaique (0)	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Classique (8)	2 155 132	38	1,76	47	2,18	22	1,02	107	4,96
— après examen	1 935 640	25	1,29	39	2,01	8	0,41	72	3,72
Hellénistique (3)	662 842	2	0,30	18	2,72	0	0	20	3,02
Impériale (22)	9 723 653	592	6,09	294	3,02	88	0,91	974	10,02
Tardive (25)	20 564 884	2 459	11,96	1 194	5,81	17	0,08	3 670	17,85
Byzantine (17)	6 877 404	410	5,96	291	4,23	80	1,16	781	11,36
Varia (17)	4 361 947	440	10,09	278	6,37	31	0,71	749	17,17

Tableau 6. Distribution des noms de l'énigme par époques : proportions

Époque	Taille du corpus	Prop. (%)	Prop. (%) des noms de l'énigme			
			αἰνίσσομαι	αἴνιγμα	γρίφος	Total
Total	44 345 862	100,00	100,00	100,00	100,00	100,00
— après examen	44 126 370	100,00	100,00	100,00	100,00	100,00
Archaique (0)	0	0	0	0	0	0
Classique (8)	2 155 132	4,86	0,96	2,21	9,24	1,70
— après examen	1 935 640	4,39	0,64	1,84	3,57	1,15
Hellénistique (3)	662 842	1,49	0,05	0,85	0	0,32
Impériale (22)	9 723 653	21,93	15,02	13,85	36,97	15,46
Tardive (25)	20 564 884	46,37	62,40	56,27	7,14	58,24
Byzantine (17)	6 877 404	15,51	10,40	13,71	33,61	12,39
Varia (17)	4 361 947	9,84	11,16	13,10	13,03	11,89

Pour αἰνίσσομαι comme pour αἴνιγμα, l'époque tardive possède les plus grandes fréquences absolues et relatives, avec presque les deux tiers des occurrences dans le cas d'αἰνίσσομαι (62 %) et plus de la moitié dans celui d'αἴνιγμα (56 %). Un autre trait commun à ces deux groupes est dû à la présence des scholies parmi les corpus d'époque variable : les deux dernières époques comptent des occurrences sensiblement égales en nombre (10-11 % du total d'αἰνίσσομαι et 13 % du total d'αἴνιγμα), mais la fréquence relative dans la catégorie *varia* est le double de celle de l'époque byzantine en ce qui concerne αἰνίσσομαι et elle est plus élevée d'un tiers en ce qui concerne αἴνιγμα.

L'examen des fragments de Cléarque entraîne la correction des données classiques relatives à la famille de γριφος⁵⁰. Contrairement aux deux premiers, ce groupe de termes est employé le plus fréquemment aux époques impériale et byzantine, qui rassemblent chacune plus d'un tiers des occurrences. La part de l'époque impériale s'explique principalement par la contribution d'Athénée, qui en représente les deux tiers (66 %) ; si l'on ôte son texte, on ne recense plus dans la période que 30 occurrences pour une fréquence relative de 0,32. C'est à l'époque byzantine que la fréquence relative de γριφος est la plus élevée, ce qui s'explique surtout par l'existence de commentaires (ceux d'Eustathe à Homère, qui reprennent la matière d'Athénée, et ceux de Jean de Sicile à Hermogène) et par le fait que les encyclopédies et les dictionnaires, de Photius au pseudo-Zonaras, ont à expliquer ce mot rare. L'époque tardive, bien qu'elle contienne le plus grand nombre de textes et les plus gros corpus, possède la fréquence relative la plus faible (inférieure à 0,1) : seulement 7 % des occurrences de γριφος datent de cette époque. Quant aux emplois du mot rejetés parmi les *varia*, ils appartiennent pour les deux tiers aux scholies déjà mentionnées.

Nous constatons ainsi que l'ensemble formé par les noms de l'énigme trouve son point médian dans l'Antiquité tardive. L'usage de la famille d'αινίσσομαι se développe largement à partir de l'époque impériale et n'est jamais aussi fréquent que dans les corpus tardifs. Le groupe de γριφος et de ses dérivés ou composés présente une physionomie très différente, mais peu significative en raison de la rareté du terme, qui apparaît essentiellement dans des gloses et dans la tradition réflexive qui conduit de Cléarque à Eustathe en passant par Athénée.

Malgré certains résultats positifs, les explications esquissées suggèrent pourtant que la division la plus éclairante est d'ordre générique.

50. Cf. note précédente et 5.

3.4. Distribution générique

Nous pouvons dire d'emblée que le critère du genre est lié dans notre enquête au critère chronologique. En effet, les regroupements spontanés auxquels nous avons procédé dans les sections précédentes pour expliquer les phénomènes les plus réguliers concernent des types de textes qui sont secondaires par définition et plus ou moins tardifs.

En éprouvant la validité statistique de ces catégories, il a paru pertinent de constituer à l'intérieur du corpus restreint cinq ensembles de textes, dont nous comparerons les usages :

1. Exégèse chrétienne (25 corpus). Deux sous-catégories (4 corpus) ressortissent à la même catégorie mais sont tenues séparées, car hétérogènes à plusieurs égards : les textes bibliques (2) et certains autres textes chrétiens (2).

2. Scholies et commentaires (27 corpus). En font naturellement partie les scholies au sens strict⁵¹, littéraires et platoniciennes (13).

3. Lexicographie, grammaire et rhétorique (14 corpus).

4. Philosophie (3 corpus).

5. Autres types de textes (19 corpus), dont tragédie (3), comédie (1) et alchimie (2).

Ce découpage s'écarte des catégories employées par le *TLG*, qui, outre qu'elles sont trop fines et trop nombreuses pour nos besoins, ne sont pas suffisamment cohérentes⁵². Voici la répartition détaillée des textes, selon les deux classements⁵³.

51. Ce sous-corpus correspond à la catégorie de même nom du *TLG*, dont 13 textes sur 32 apparaissent dans notre corpus restreint. On parvient à une liste de 40 textes si l'on inclut les scholies répertoriées comme commentaires anonymes, dont 6 sur 8 sont des explications de traités aristotéliens (*Anonymi in Aristotelis artem rhetoricam*, etc.). Sur les divers usages du mot *σχόλια*, voir la synthèse et les indications bibliographiques de DICKEY 2007, p. 11-16.

52. Le *Canon* du *TLG* distingue 73 catégories de « classification des œuvres », dont une au moins est associée à chaque corpus, et 55 « épithètes en usage pour l'identification des auteurs », dont une au moins est associée à chaque auteur. Compte tenu des recoupements de cette double classification, la base de données utilise 86 désignations génériques. À ce nombre s'ajoute occasionnellement une « non-standard generic epithet » : *Scriptor aenigmatum* qualifie ainsi Cléobule, Cléobuline et Panarcès.

53. La description du corpus restreint selon les catégories du *TLG* fait appel aux 28 désignations suivantes : *Alchemica, Anthologia, Astrologica, Biographa, Catena, Chronographa, Comica, Commentarius, Epigrammatica, Epistolographa, Grammatica, Hagiographica, Historica, Lexicographa, Medica, Paroemiographica, Philosophica, Philologi, Poetae, Polyhistorica, Religiosa, Rhetorica, Scholia, Scriptores ecclesiastici [Ecclesiastica], Scriptores rerum naturalium [Naturalis Historia], Sophistae, Theologica, Tragica*. Elles apparaissent dans le tableau sous leurs formes abrégées usuelles. La comparaison avec la liste complète des catégories permet de constater quelques lacunes notables dans notre sélection, qui s'expliquent le plus souvent par un nombre d'occurrences non pas nul, mais inférieur aux seuils que nous avons arbitrairement déterminés. Citons *Elegiaci, Fabula, Geographa, Hexametricalia, Historica, Iambica, Lyrica, Magica, Mythographa, Onirocritica, Oratio, Periegesis* et *Scriptores erotici* (« auteurs de romans »). L'absence des catégories *Epica* et

Première partie. Les noms de l'énigme

Corpus		Catégories du TLG	Catégorie dans le corpus restreint
1	Philon d'Alexandrie	<i>Phil.</i>	Exégèse chrétienne
2	Origène	<i>Theol.</i>	
3	Clément d'Alexandrie	<i>Theol.</i>	
4	Hippolyte	<i>Scr. Eccl.</i>	
5	Eusèbe de Césarée	<i>Theol., Scr. Eccl.</i>	
6	Grégoire de Nysse	<i>Theol.</i>	
7	Didyme l'Aveugle	<i>Scr. Eccl.</i>	
8	Athanase d'Alexandrie (théologien)	<i>Theol.</i>	
9	Basile de Césarée	<i>Theol.</i>	
10	Épiphane	<i>Scr. Eccl.</i>	
11	Éphrem le Syrien	<i>Theol.</i>	
12	Grégoire de Nazianze	<i>Theol.</i>	
13	Pseudo-Macarius	<i>Scr. Eccl.</i>	
14	Jean Chrysostome	<i>Scr. Eccl.</i>	
15	Cyrille d'Alexandrie	<i>Theol.</i>	
16	Théodoret	<i>Theol., Scr. Eccl.</i>	
17	Procopé de Gaza	<i>Rhet., Scr. Eccl.</i>	
18	Pseudo-Denys l'Aréopagite	<i>Theol., Scr. Eccl.</i>	
19	Châmes exégétiques au N. T.	<i>Caten.</i>	
20	Olympiodore le Diacre	<i>Scr. Eccl.</i>	
21	Écumenius	<i>Phil., Rhet.</i>	
22	Maxime le Confesseur	<i>Theol.</i>	
23	Jean Damascène	<i>Theol., Scr. Eccl.</i>	
24	Georges le Moine	<i>Chronogr.</i>	
25	Michel Psellos	<i>Phil., Theol., Polyhist., Epist., Hagiogr.</i>	
26	Septante	<i>Relig.</i>	[Exégèse chrétienne (textes bibliques)]
27	Nouveau Testament	<i>Relig.</i>	[Exégèse chrétienne (autres textes chrétiens)]
28	Nicéphore Grégoras	<i>Hist., Scr. Rerum Nat.</i>	[Exégèse chrétienne (autres textes chrétiens)]
29	Conciles œcuméniques	<i>Epist., Theol.</i>	[Exégèse chrétienne (autres textes chrétiens)]
1	Papyrus de Derveni	<i>Theol.</i>	Scholies et commentaires
2	Galien	<i>Med.</i>	
3	Alexandre d'Aphrodise	<i>Phil.</i>	
4	Porphyre	<i>Phil.</i>	
5	Proclus	<i>Phil.</i>	
6	Jean Philopon	<i>Phil.</i>	
7	Simplicius	<i>Phil.</i>	
8	Olympiodore (philosophe)	<i>Phil.</i>	
9	Scholies aux <i>États de cause</i> d'Hermogène	<i>Rhet.</i>	
10	Photius	<i>Theol., Scr. Eccl., Lexicogr.</i>	
11	Jean de Sicile	<i>Rhet.</i>	
12	Eustathe de Thessalonique	<i>Philol., Scr. Eccl.</i>	
13	<i>Commentaire à Denys le Thrace</i>	<i>Gramm., Comm.</i>	
14	<i>Comm. anon. à la Rhétorique d'Aristote</i>	<i>Rhet.</i>	
15	Scholies à Ælius Aristide	<i>Schol.</i>	Scholies et commentaires (scholies)
16	Scholies à Aristophane	<i>Schol.</i>	
17	Scholies à Démosthène	<i>Schol.</i>	
18	Scholies à Eschyle	<i>Schol.</i>	
19	Scholies à Euripide	<i>Schol.</i>	
20	Scholies à Hésiode	<i>Schol.</i>	
21	Scholies à Homère	<i>Schol.</i>	
22	Scholies à Lucien	<i>Schol.</i>	
23	Scholies à Lycophron	<i>Schol.</i>	
24	Scholies à Pindare	<i>Schol.</i>	
25	Scholies à Platon	<i>Schol.</i>	
26	Scholies à Sophocle	<i>Schol.</i>	
27	Scholies à Thucydide	<i>Schol.</i>	

Hymnus est logique, car les noms de l'énigme n'étaient pas en usage dans la langue archaïque d'Homère et d'Hésiode, ni dans la tradition des hymnes homériques.

Corpus		Catégories du <i>TLG</i>	Catégorie dans le corpus restreint
1	Tryphon I	<i>Gramm.</i>	Lexicographie, grammaire et rhétorique
2	Tryphon II	<i>Gramm.</i>	
3	Érotien	<i>Med., Gramm.</i>	
4	Pollux	<i>Gramm.</i>	
5	Hérodien et pseudo-Hérodien	<i>Gramm., Rhet.</i>	
6	Hésychios	<i>Lexicogr.</i>	
7	Georges Chæroboscus	<i>Gramm.</i>	
8	<i>Etymologicum genuinum</i>	<i>Lexicogr.</i>	
9	<i>Souda</i>	<i>Lexicogr.</i>	
10	<i>Etymologicum gudianum</i>	<i>Lexicogr.</i>	
11	<i>Etymologicum magnum</i>	<i>Lexicogr.</i>	
12	<i>Etymologicum Symeonis</i>	<i>Lexicogr.</i>	
13	Pseudo-Zonaras	<i>Lexicogr.</i>	
14	Michel Apostolios	<i>Paroemiogr.</i>	
1	Platon	<i>Phil.</i>	Philosophie
2	Aristote (corpus aristotélicien)	<i>Phil.</i>	
3	Plotin	<i>Phil.</i>	
1	Cléarque de Soles	<i>Phil.</i>	Autres
2	Cornutus	<i>Phil.</i>	
3	Plutarque	<i>Biogr., Phil.</i>	
4	Ælius Aristide	<i>Rhet.</i>	
5	Lucien et pseudo-Lucien	<i>Soph.</i>	
6	Vettius Valens	<i>Astrol.</i>	
7	Maxime de Tyr	<i>Soph.</i>	
8	Athénée de Naucratis	<i>Soph.</i>	
9	Élien	<i>Soph.</i>	
10	Diogène Laërce	<i>Biogr.</i>	
11	Libanios	<i>Soph., Rhet.</i>	
12	Manuel Philès	<i>Poeta, Scr. Eccl., Scr. Rerum Nat.</i>	
13	<i>Anthologie grecque</i>	<i>Epigr., Anthol.</i>	
14	Eschyle	<i>Trag.</i>	Autres (tragédie)
15	Sophocle	<i>Trag.</i>	
16	Euripide	<i>Trag.</i>	Autres (comédie)
17	Aristophane	<i>Comic.</i>	
18	Olympiodore (alchimiste)	<i>Alchem.</i>	Autres (alchimie)
19	Zosime de Panopolis	<i>Alchem.</i>	

La réalité des traditions et des pratiques intellectuelles est évidemment plus complexe. C'est ce que montrent les cas difficiles d'auteurs comme Galien et Photius, que nous avons tous deux inclus dans la catégorie des commentaires en considérant le pan de leur production le plus concerné par cette enquête, à savoir les commentaires hippocratiques du premier et la *Bibliothèque* du second. De même, nous avons classé les commentaires philosophiques d'après leur dépendance par rapport à un texte premier. Les données utilisées pour les corpus philosophiques ne comprennent ni les fragments ni les œuvres douteuses.

Il en résulte les tableaux statistiques suivants.

Tableau 7. Distribution des noms de l'énigme par genres : fréquences

Type de textes	Taille du corpus	αἰνίσσομαι		αἴνιγμα		γρίφος		Total	
		Fréq. abs.	Fréq. rel.						
<i>TLG E</i>	≈ 76 000 000	4 682	6,16	2 501	3,29	289	0,38	7 471	9,83
Corpus restreint (92)	44 345 862	3 941	8,89	2 122	4,79	239	0,54	6 302	14,21
Exégèse chrétienne (25)	19 126 303	2 695	14,09	1 325	6,93	11	0,06	4 031	21,08
Scholies et commentaires (27)	14 297 057	894	6,25	460	3,22	61	0,43	1 415	9,90
— Scholies (13)	3 298 816	430	13,03	225	6,82	24	0,73	679	20,58
Lexicographie, grammaire et rhétorique (14)	3 076 219	92	2,99	103	3,35	64	2,08	259	8,42
Philosophie (3)	1 771 766	31	1,75	14	0,79	0	0	45	2,54
Autres types de textes (19)	4 157 350	213	5,12	166	3,99	97	2,33	476	11,45
— Tragédie (3)	264 199	5	1,89	24	9,08	0	0	29	10,98
— Comédie (1) (Aristophane)	103 262	4	3,87	1	0,97	1	0,97	6	5,81
— Alchimie (2)	45 293	31	68,44	4	8,83	0	0	35	77,27

Tableau 8. Distribution des noms de l'énigme par genres : proportions

Type de textes	Prop. (%)		Prop. (%) des noms de l'énigme							
			αἰνίσσομαι		αἴνιγμα		γρίφος		Total	
<i>TLG E</i>	100,00		100,00		100,00		100,00		100,00	
Corpus restreint (92)	58,35	100,00	84,17	100,00	84,88	100,00	82,70	100,00	84,35	100,00
Exégèse chrétienne (25)	25,17	43,13	57,56	68,38	53,00	62,44	3,80	4,60	53,96	63,96
Scholies et commentaires (27)	18,81	32,24	19,09	22,68	18,40	21,68	21,11	25,52	18,94	22,45
— Scholies (13)	4,34	7,44	9,18	10,91	9,00	10,60	8,30	10,04	9,09	10,77
Lexicographie, grammaire et rhétorique (14)	4,05	6,94	1,96	2,33	4,12	4,85	22,15	26,78	3,47	4,11
Philosophie (3)	2,33	4,00	0,66	0,79	0,56	0,66	0	0	0,60	0,71
Autres types de textes (19)	5,47	9,37	4,55	5,40	6,64	7,82	33,56	40,59	6,37	7,55
— Tragédie (3)	0,35	0,60	0,11	0,13	0,96	1,13	0	0	0,39	0,46
— Comédie (1)	0,14	0,23	0,09	0,10	0,04	0,05	0,35	0,42	0,08	0,10
— Alchimie (2)	0,06	0,10	0,66	0,79	0,16	0,19	0	0	0,47	0,56

Ce sont les disproportions entre les colonnes qui doivent retenir notre attention, autant que la part de chaque genre dans le corpus restreint et dans les groupes d'occurrences. On constate ainsi en lisant les deux premières lignes de ces tableaux que le corpus restreint, qui a été défini précisément en fonction de l'abondance avec laquelle les noms de l'énigme y apparaissent, représente 58,35 % du *TLG E*, mais comprend plus de 80 % de chacun des groupes de mots et 84,35 % du total des occurrences.

Parmi celles que nous avons distinguées, la catégorie des textes exégétiques chrétiens est la plus fournie. Mieux, la proportion du corpus restreint qu'elle représente (43,13 %) est très nettement inférieure à la part qu'elle renferme de l'ensemble des occurrences énigmatiques, soit 63,96 %. Si cette dernière moyenne est voisine de la proportion d'αἰνίσσομαι, légèrement plus haute, et de celle d'αἴνιγμα, sensiblement plus basse, en revanche les

occurrences de γοῖφος contenues dans ces textes n'atteignent pas 5 % du total. La dissociation des deux familles est ici complète : le second terme n'est presque jamais utilisé dans le commentaire de la Bible ni, plus largement, dans les textes patristiques.

La classe des commentaires offre les caractéristiques inverses, puisqu'elle rassemble 32,24 % des textes sélectionnés mais seulement 22,45 % des noms de l'énigme qui s'y trouvent. Les fréquences relatives des groupes d'αἰνίσσομαι et d'αἴνιγμα sont dans un rapport de 1 pour 2 environ, comme dans la littérature chrétienne, mais elles sont deux fois moindres que dans cette catégorie ; il en est de même en ce qui concerne la fréquence relative totale des noms de l'énigme (9,90 contre 21,08). Cependant, si l'on considère à part les corpus de scholies, on s'aperçoit que les fréquences d'emploi, rapportées à une même échelle, y sont identiques à celles des textes exégétiques (20,58 contre 21,08)⁵⁴. La seule différence notable est que γοῖφος et ses dérivés ou composés se rencontrent bien plus souvent dans les commentaires et dans les scholies⁵⁵.

La catégorie des œuvres lexicographiques, grammaticales et rhétoriques contribue davantage que les deux premières aux effectifs du groupe de γοῖφος, qui y apparaît notamment dans des définitions. Les noms de l'énigme sont pourtant moins fréquents au total. Remarquons également que le groupe d'αἰνίσσομαι est moins utilisé que celui d'αἴνιγμα dans cette catégorie, contrairement à ce qui se passait dans les précédentes.

On ne peut guère tirer d'enseignement de la catégorie résiduelle des « autres types », sinon peut-être que ces textes divers ont l'usage le plus courant de γοῖφος — mais n'oublions pas que la compilation d'Athénée possède un poids numérique suffisant dans cette famille pour ôter leur signification à ces statistiques.

Il vaut la peine de signaler l'absence de γοῖφος dans la catégorie des textes philosophiques et dans les deux sous-catégories formées des textes alchimiques et tragiques. Les tragédies ont par ailleurs la particularité d'employer environ cinq fois plus le groupe du substantif αἴνιγμα que celui du verbe αἰνίσσομαι. La proportion inverse s'observe dans les deux autres cas, ce qui est plus habituel. La fréquence relative d'αἰνίσσομαι est néanmoins tout à fait exceptionnelle dans les deux corpus alchimiques qui ont été sondés (68,44) et s'accompagne d'un recours singulièrement sporadique au groupe d'αἴνιγμα (0,19).

54. Le verbe αἰνίσσομαι apparaît dans tous les corpus de scholies les plus importants et les plus étendus, ceux qui comptent au moins 60 000 mots. Parmi les 33 corpus de ce type qui figurent dans le *TLG*, ce n'est qu'à partir du vingtième rang qu'il fait défaut, dans les scholies à Nicandre, dont la taille est à peu près égale aux scholies à Lucien.

55. Les scholies portant sur des auteurs qui emploient les mots de la famille de γοῖφος (Aristophane, Lucien et Ælius Aristide) contiennent environ les deux tiers des occurrences.

Deux mises en garde s'imposent au terme de ces analyses. L'exemple de la comédie nous rappelle que notre documentation n'est pas toujours représentative, puisqu'il s'agit ici du seul corpus des pièces conservées d'Aristophane, qui représentent un quart de sa production et sont notre référence presque unique pour la comédie ancienne ; en outre, cette sous-catégorie n'inclut pas les fragments de la comédie moyenne transmis par Athénée, qui suffiraient à changer la physionomie du genre dans notre tableau, mais qu'il n'est pas possible d'un point de vue statistique de mettre sur le même plan que des œuvres entières. Le second *caveat* concerne aussi bien les textes chrétiens que les commentaires : ces vastes ouvrages sont favorisés par les seuils numériques que nous avons fixés et leur domination est donc, dans une faible mesure, un effet de construction du corpus.

Mentionnons pour finir une distinction essentielle pour les textes anciens, mais qu'une approche statistique globale ne peut pas traiter : le partage entre les vers et la prose. Le corpus restreint comprend les textes dramatiques classiques (Eschyle, Sophocle, Euripide et Aristophane), les épigrammes recueillies dans l'*Anthologie* et les poèmes tardo-byzantins de Manuel Philès, soit 6 corpus poétiques sur les 92 sélectionnés. Il faudrait ajouter encore quelques textes de prose dans lesquels les occurrences des noms de l'énigme appartiennent à des citations versifiées ; c'est au premier chef le cas d'Athénée, qui conserve de nombreux passages comiques, mais occasionnellement aussi de Clément et de Diogène Laërce. Ce ne sont pas des contraintes particulières liées à la structure métrique des lexèmes ou de certaines de leurs formes qui entraînent une relative rareté. Mais les textes poétiques sont régulièrement plus courts que les textes en prose et leur place dans l'aperçu est mécaniquement moindre, ce facteur s'ajoutant à l'inflation habituelle aux commentaires⁵⁶.

56. Si l'on prend l'exemple de l'épopée, les seules παραβολαί d'Eustathe aux poèmes homériques sont de 6 à 10 fois plus étendues que les textes commentés (6,45 fois pour l'*Odyssée* et 9,52 fois pour l'*Iliade*, dans les éditions du *TLG*).

4. La famille lexicale d'αἴνισσομαι

Étymologie et lexèmes attestés

La séquence de dérivation exposée par le *DÉLG* à l'entrée αἴνος résume et corrobore les hypothèses antérieures au travail de Pierre Chantraine⁵⁷. Voici la présentation qu'il donne de la famille, à partir du substantif αἴνος et du verbe dénominatif αἴνισσομαι. Ce tableau se lit de gauche à droite, selon l'ordre de priorité étymologique, de la base à ses dérivés.

Famille d'αἴνος selon le <i>DÉLG</i>			
αἴνος	αἴνισσομαι	αἴνισμα	αἴνισματώδης αἴνισματίας αἴνισματιστής αἴνισματικός
		αἴνισμός	
		αἴνισις	
		αἴνιστήρ	αἴνιστηρίως
		αἴνιστής	

Le terme αἴνος est lui-même communément déclaré d'étymologie incertaine⁵⁸. La notice propose d'appuyer la famille en amont sur une forme verbale, comme c'est le cas courant en grec. L'étymon le plus lointain serait ainsi *αἴνομαι, que l'on déduit du verbe ἀναίνομαι, bien attesté pour sa part dès l'épopée archaïque dans le sens de « rejeter, nier » et dont il faut interpréter le préverbe ἀνα- comme négatif⁵⁹. Cette reconstruction est approuvée en quelques lignes dans le Supplément du *DÉLG* (1999) par Alain Blanc, qui avait publié quatre ans plus tôt un réexamen total de la famille.

Avant de faire état des arguments avancés dans cette contribution, on complétera la présentation de la famille lexicale d'αἴνος, de trois façons : en mentionnant à sa place chacune des formes attestées dans le *TLG*⁶⁰ (qui figuraient parfois dans des documents dont le

57. Voir BOISACQ et FRISK, sous ce mot. Les dictionnaires de langue enregistrent aux entrées correspondantes une version moins détaillée des mêmes informations, auxquelles le *DGE* ajoute cependant une hypothèse étymologique différente (*cf. infra*).

58. Longtemps avant l'élaboration du *DÉLG*, P. Chantraine notait dans *La Formation des noms en grec ancien* que la morphologie n'était ici d'aucun secours : « Le suffixe [-no] peut également être impliqué dans d'autres substantifs dont l'étymologie est peu sûre et qui échappent à l'analyse : αἴνος et αἴνη "parole, louange" [...] » (CHANTRAINE 1933, p. 191.)

59. Le *TLG* contient 492 occurrences d'ἀναίνομαι et 261 de son composé ἀπαναίνομαι (« rejeter, nier »), également employé dans le corpus homérique. Sur le sens négatif du préfixe ἀνα- (qui est celui de ἀνανεύω, « faire un geste de la tête de bas en haut », « refuser »), voir CHANTRAINE 1988-1997 [1942-1953], t. 2, p. 90.

60. Sont exclus des tableaux les 14 noms propres apparentés à αἴνος auxquels ne correspond aucun nom commun. Ce sont des formes issues d'un adjectif verbal (Αἴνητη, Ἐξαίνετος), des composés à second élément verbal (Ἀλαίνετος, Ἀρισταίνετος, Ξεναίνετος, Δημάνετος, Κλαίνετος, Πλεισταίνετος, Πυθαίνετος, Θεαίνετος, Σοφαίνετος, Τιμαίνετος), un composé à premier élément verbal (Αἴνησίδημος) et un dérivé hypocoristique (Αἴνησίης). Sont inclus en revanche ceux que les textes utilisent aussi comme noms communs. Outre Αἴνος, ce sont 7 noms : un substantif (Αἴνη), des adjectifs verbaux (Αἴνητος, Αἴνετος, Ἐπαίνετος), des

premier rédacteur du *DÉLG* ne disposait pas ou qui, plus souvent, n'offraient pas un intérêt suffisant dans son projet d'une « histoire des mots », parce qu'ils sont rares et tardifs⁶¹ ; en donnant une estimation des effectifs concernés dans la littérature connue⁶² ; enfin, en précisant pour chaque lexème l'époque et le corpus de sa première attestation.

Dans ces tableaux, les termes sont ordonnés selon leur classe grammaticale, puis selon le nombre de leurs occurrences, et enfin selon l'époque de leur apparition dans nos sources.

(Voir la page suivante.)

composés à second élément verbal (Εὐαίνετος, Πολεμαίνετος) et un adjectif composé dont αἴνος est le second élément (Πολύαινος). Les ouvrages d'onomastique dressent évidemment des listes plus complètes en exploitant les sources épigraphiques (voir FRASER *et al.* 1987-2005).

61. Les lexèmes qui ne sont pas mentionnés dans la notice du *DÉLG* sont en italique dans le tableau général.

62. Rappelons que les données du *TLG* comprennent les occurrences qui figurent dans les recueils modernes : les écarts entre petits effectifs risquent donc de n'être pas significatifs.

La famille d'αἶνος : lexèmes attestés

αἶνος	αἰνέω αἴνημι	ἐπαινέω	συνεπαινέω ὑπερεπαινέω προεπαινέω ἀντεπαινέω προσεπαινέω κατεπαινέω
		παραινέω	συμπαραινέω ἀντιπαραινέω προσπαραινέω περιπαραινέω
		συναινέω καταινέω ἐξαινέω ὑπεραινέω ἀναινέω ἀπαινέω ἐναινέω διαινέω	ἐπισυναινέω συγκαταινέω
		αἴνητος αἰνετός	εὐαἴνητος μεγαἴνητος δυσαἴνητος εὐαἴνετος πολεμαἴνετος ἐπαινετός ὑπεραἰνετός πολυεπαἰνετος ἀξιεπαἰνετος
	αἰνέω	παραινέσεις ἔπαινος	συνέπαινος παρέπαινος ἀξιεπαινος φιλέπαινος αὐτοέπαινος αὐτέπαινος
		ἐπαίνεις αἴνη αἴνεσις συναίνεις καταίνεις αἴνησις*	
		πολύαινος ἐπαινέτης παραινέτης αἰνέτης	
	αἰνίζομαι αἰνίζω		
	αἰνίσσομαι	ὑπαινίσσομαι παραινίσσομαι προαινίσσομαι συναινίσσομαι ἀπαινίσσομαι συνυπαινίσσομαι	
		αἴνιγμα	αἰνιγματώδης αἰνιγματιστής αἰνιγματίας αἰνιγματοειδής αἰνιγματικός αἰνιγματίζω αἰνιματοποιός ἐναἰνίγματος δυσαἰνιγμα
αἰνιγμός			
αἰνιγτός			
αἰνικτήρ			
αἰνικτήης		αἰνικτήριος (-ίως)	
αἰνίξις			
αἰνίσσω	παραινίσσω		

* Sur la forme douteuse αἴνησις, cf. 4.1.2.

Αἰνέω, ses dérivés et ses composés : lexèmes attestés,
nombre d'occurrences, époque et corpus de première attestation

αἰνέω αἴνημι	2 182	VIII av. Homère	ἐπαινέω	11 597	VIII av. Homère	συνεπαινέω	65	VI-V av. Eschyle
			ὑπερεπαινέω			53	V av. Hérodote	
			προεπαινέω			3	V av. Thucydide	
			ἀντεπαινέω			8	V-IV av. Xénophon	
			προσεπαινέω			14	IV av. Eschine	
			κατεπαινέω			4	III av./I <i>Lettre d'Aristée</i>	
			παραινέω	4 402	VI-V av. Eschyle	συμπαραινέω	13	V av. Sophocle
						ἀντιπαραινέω	3	II-III Dion Cassius
						προσπαραινέω	11	II-III Dion Cassius
						περιπαραινέω	1	VII-VIII Jean Damascène
			συναινέω	613	VI-V av. Eschyle	ἐπισυναινέω	1	I Flavius Josèphe
			καταινέω	47	VI-V av. Eschyle	συγκαταινέω	28	V-IV av. Xénophon
			ἔξαινέω	1	V-VI Hésychios			
			ὑπεραινέω	1	VIII-IX Théodore Stoudite			
ἀναινέω	2	IX <i>Etym. genuinum</i>						
ἀπαινέω	1	XI <i>Etym. gudianum</i>						
ἐναινέω	1	<i>varia</i> <i>Comm. à Denys le Thrace</i>						
δαινέω	0	II Inscriptions*						
αἴνητος	5	VI-V av. Pindare	εὐαἴνητος	2	VI-V av. Pindare			
			μεγαἴνητος	2	V av. Bacchylide			
			δυσἄνητος	1	<i>varia</i> <i>Argonautiques d'Orphée</i>			
αἰνετός	171	V av. Cratinos	εὐαἰνετος	2	V av. Bacchylide			
			πολεμαἰνετος	1	V av. Bacchylide			
			ἐπαινετός	1 453	V-IV av. Gorgias			
			ὑπεραινετός	9	III av./III Septante			
			πολυεπαινετος	1	V-IV av. Xénophon			
			ἄξιεπαινετος	18	IV Grégoire de Nazianze			

Les noms de l'énigme (I, A)

αἰνέω αἴνημα	2 182	VIII av. Homère	παράινεις	2 231	VI-V av. Eschyle			
			ἔπαινος	5 898	VI-V av. Pindare	συνέπαινος 16 V av. Hérodote V-IV av. Platon (citant Événos de Paros)		
			ἔπαινοι	7	V av. Euripide	παρέπαινος 4 V-IV av. Philodème (P. Herc. 1457)		
			αἴνη	4	V av. Hérodote	ἀξιέπαινος 158 V-IV av. Xénophon		
			αἴνεισι	831	III av./III Septante	φιλέπαινος 4 I av. Philodème (P. Herc. 1457)		
			συναίνεις	139	I av.- I Philon	αὐτοέπαινος 2 II-III av. Origène <i>varia</i>		
			καταίνεις	8	I-II Plutarque	αὐτέπαινος 1 Σ à l' <i>Iliade</i> (P. Oxy. 1087)		
			πολύαινος	42	VIII av. Homère			
			ἐπαινέτης	437	V av. Thucydide			
			παραινέτης	26	II Vettius Valens			
			αἰνέτης	2	V-IV av. Hippocrate (douteux) IV Grégoire de Nazianze			
			* Sur les inscriptions delphique et messénienne qui attestent διαινέω, cf. 4.1.2.					

Αἰνίζομαι et αἰνίζω : nombre d'occurrences,
époque et corpus de première attestation

αἰνίζομαι	32	VIII av. Homère
αἰνίζω	2	IV Palladas (dans l' <i>Anthologie</i>)

Αἰνίσσομαι, ses dérivés et ses composés : lexèmes attestés, nombre d'occurrences, époque et corpus de première attestation

αἰνίσσομαι	4 295	VI-V av. Pindare	ὑπαινίσσομαι	295	IV av. Démosthène			
			παραινίσσομαι	25	III av. (ou II-III) Hieronime de Rhodes (cité par Athénée)			
			προαινίσσομαι	10	I ? Héraclite l'allégoriste			
			συναινίσσομαι	5	IV-V Eunape			
			ἀπαινίσσομαι	1	IV-V Cyrille d'Alexandrie			
			συνυπαινίσσομαι	1	IV-V Cyrille d'Alexandrie			
	αἰνίγμα	1 837	VI-V av. Eschyle	αἰνιγματώδης	181		568	VI-V av. Eschyle
				αἰνιγματωδέστερος	12			
				αἰνιγματωδῶς	375			
				αἰνιγματοειδής	1		2	III-IV Zosime (alchim.)
				αἰνιγματοειδῶς	1			
				αἰνιγματικός	5		9	IV Grégoire de Nysse
				αἰνιγματικῶς	4			
αἰνιγματοποιός						1	XII Eustathe	
ἐναίνιγματος*			1	XIII Ps.-Zonaras				
αἰνιγματιστής			12	III av./III Septante				
αἰνιγματίας			3	I av. (ou II-I av.) Posidonios (cité par Diodore)				
δυσαινίγμα			2	varia Scholies à Euripide				
αἰνιγματίζω			8	IV Éphrem le Syrien				
αἰνιγμός	58	V av. Euripide						
αἰνικτήρ	3	V av. Sophocle	αἰνικτήριος	6	VI-V av. Eschyle			
αἰνικτήης	3	IV-III av. Timon						
αἰνίξις	3	III Plotin						
αἰνικτός	9	V av. Sophocle						
αἰνίσσω	21	II Hérodien II-III Philostrate	παραινίσσω	1	IV-V Jean Chrysostome			

* L'adjectif ἐναίνιγματος est issu d'une erreur de la tradition (cf. 4.3.2.5).

Ces données sont présentées plus en détail dans les sections qui suivent.

Au point de vue formel, la démonstration d'Alain Blanc repose sur les propositions suivantes :

— la famille d'αἶνος doit être rapprochée de la famille du germanique *gönnen*, « accorder », car on peut leur supposer une racine indo-européenne commune **h₂en-* ;

— les adjectifs ἀπηνής, « cruel », et προσηνής, « bienveillant », se rattachent à la famille⁶³ et permettent de poser qu'αἶνος est issu de *ἄν-γος, c'est-à-dire d'un thème ἄν-, alors que ses seuls dérivés autorisaient aussi bien à l'analyser comme αἶ-νος⁶⁴.

La partie gauche de notre tableau étymologique pourrait donc se compléter ainsi.

*αἶνομαι	ἀναίνομαι
	αἶνος
	ἀπηνής
	προσηνής

C'est bien sûr le détail de la reconstruction sémantique qui nous intéresse ici plus spécialement. Le propos d'Alain Blanc est d'étayer sa conjecture étymologique en assurant le sens de la racine qu'il a évoquée. À cette fin, en dressant le bilan des travaux antérieurs, il lui faut rendre compte des sens attestés d'αἶνος et discuter l'interprétation de certains passages importants⁶⁵. Nous suivrons ici les étapes de son raisonnement afin d'étudier la validité du sens « énigme » que l'on prête au substantif et d'examiner de quelle manière la spécialisation des dérivés énigmatiques d'αἶνος peut être reliée à son sens premier.

Il s'agit donc de « réunir le sens “accorder” du germanique et les nombreux sens de αἶνος et αἰνέω : “fable, éloge, décret” pour le premier terme ; “approuver, louer, décréter” pour le second » (p. 180). Le rôle assigné au dérivé verbal αἰνέω s'explique par le fait qu'il conserve seul, aux yeux du linguiste, la signification fondamentale d'αἶνος et de son étymon

63. L'article émette et complète les vues antérieurement exprimées par l'auteur au sujet de ces adjectifs (voir BLANC 1985). Dans le *TLG*, ἀπηνής apparaît 1 036 fois, à partir du VIII^e siècle avant notre ère (Homère), et προσηνής 1 254 fois, à partir des VI^e-V^e siècles (Pindare).

64. L'auteur résume ainsi la structure qu'il met en lumière : « La famille d'αἶνος, augmentée d'ἀπηνής et de προσηνής, s'organise donc de la façon suivante : au centre de ce groupe de mots, un verbe à présent en *-ye/o- et un aoriste en *-s-, *ἄν-γο-μαι > *αἶνομαι « accepter », attesté dans le négatif ἀναίνομαι « refuser », aor. ἀνήνασθαι < *ἄν-άν-σα-σθαι ; à côté de ce thème verbal, un substantif *ἄν-γος > αἶνος [...] et deux adjectifs composés à second membre *-ἄν-ής, ἀπηνής et προσηνής. » (BLANC 1995, p. 195.)

65. L'auteur n'hésite pas à insister en conclusion sur la valeur particulière, à cet égard, du cas d'αἶνος : « en matière d'étymologie, à défaut d'une adéquation parfaite entre les formes comparées, une coïncidence précise des données sémantiques peut avoir autant de valeur qu'une coïncidence de forme » (BLANC 1995, p. 224). Qu'il soit opportun ou non d'adopter un tel principe de méthode linguistique, il est certain que ce point de vue est avantageux lorsque les arguments morphologiques font défaut.

*αἴνομαι, à savoir « approuver ». Grâce à cette hypothèse, il établit que nous sommes en présence d'une « base gréco-germanique » qui signifie « être d'accord, consentir » (p. 199)⁶⁶.

Ce point de départ s'écarte de l'opinion commune dont les dictionnaires se font l'écho. Il est en effet traditionnel, depuis le premier quart du XIX^e siècle au moins, de considérer le terme comme l'un des « noms de la parole » en usage dès le grec le plus ancien⁶⁷. On pose donc pour αἴνος un sens fondamental très général « parole, discours⁶⁸ », qui permettrait de rendre compte de quelques occurrences d'αἴνος (et d'αἰνέω) rétives à l'interprétation dans les sens archaïques et classiques bien attestés. Les modifications les plus notables de cette base font d'αἴνος un discours avisé ou subtil, pour ainsi dire *ben trovato*, ou bien un récit recelant une signification cachée⁶⁹. Au tournant du siècle, Hermann Osthoff formule le sens synthétique « *bedeutsame Rede* », qui devient « parole significative » chez Émile Boisacq⁷⁰; faute d'une meilleure proposition et non sans hésitation, Julius Pokorny donne ce sens à la racine⁷¹. À l'évidence, comme le remarque Alain Blanc, cette précision a pour but de remédier à « l'arbitraire d'une définition trop vague », mais ne parvient pas à l'éliminer tout à fait⁷². Elle est le moyen, pourrait-on ajouter, de rendre moins abrupte la transition entre le

66. L'analyse de la famille germanique et sa mise en relation avec les données grecques sont ici passées sous silence. Elles comportent de rigoureuses considérations sémantiques et syntaxiques. Dans le Supplément du *DÉLG*, A. Blanc se résume ainsi : « L'élément radical commun, *ǣv-, continue une racine *h₂en- qui est à la base de la famille du perfect-présent germanique *ann/*unnum « accorder » (cf. all. mod. *gönnen*). »

67. Ainsi, une étude de E. Hofmann examine successivement les familles des mots ἔπος, μῦθος, αἴνος et λόγος (voir HOFMANN 1987 [1922], p. 49-76 sur αἴνος et ses dérivés). Mais on notera que l'étude consacrée par H. Fournier aux *Verbes « dire » en grec ancien* se limite aux trois autres termes, ἔπος, μῦθος et λόγος, qu'il désigne comme les « noms de la parole » (FOURNIER 1946).

68. Pour le sens « *Wort, Rede* », A. Blanc se réfère à P. Buttmann (cf. *infra*) et à MEULI 1954 (voir BLANC 1995, p. 209).

69. « *Sinnvolle, klug erfundene Rede* », « discours avisé, dont l'invention est une marque d'intelligence » (P. Buttmann, 1825) ; « *certum aliquod genus narrationis, istius modi quidem quae consulto fingatur in quaque sensus lateat ulterior* », « un certain genre de narration, de la sorte que l'on élabore à dessein et dans laquelle se cache un sens ultérieur » (P. Schneider, 1871) ; « *argutus sermo* », « discours pénétrant » (F. Eichhorn, 1912). Ces trois définitions visent le discours d'Ulysse à la fin du chant XIV de l'*Odyssée* ; elles sont mentionnées dans l'état de la question que dresse E. Hofmann en préambule à sa propre étude (HOFMANN 1987 [1922], p. 49-50).

70. HOFMANN 1987 [1922], p. 49 : « *der Begriffskern der bedeutsamen Rede* » [...] « *Rede, Erzählung, Erwähnung* » [...], dann *“Lobrede, Lob”*, dann *“lehrhafte Erzählung”*, d. i. *“Tierfabel”* und *“Sprichwort, Denkspruch”*, und zuletzt *“Anspielung, dunkel hindeutende Rede, Rätsel”* », « le noyau conceptuel du discours significatif » [...] « discours, récit, mention » [...], puis « discours élogieux, éloge », puis « récit didactique », c'est-à-dire « fable animalière » et « proverbe, aphorisme » et enfin « allusion, discours obscur et suggestif, énigme » (H. Osthoff, 1899). Voir par ailleurs BOISACQ 1950 [1907-1916], sous αἴνος.

71. POKORNY 1951-1969, p. 11 : « 5. ai- [...] “*bedeutsame Rede*” (?) ».

72. A. Blanc écrit (p. 209) : « Voyant l'arbitraire d'une définition trop vague, on a tenté de partir d'un sens tel que “récits ou propos édifiants, significatifs” à la suite d'une brève note de Verdenius [...] Un bon témoin de cette *inflexion* est l'article αἴνος du dictionnaire étymologique de P. Chantraine. » L'italique n'est pas le fait de l'auteur ; il met en valeur l'aspect chronologique de cette présentation, qui paraît critiquable. En effet, la formulation étoffée du sémantisme n'est pas une innovation que l'on puisse dater de la suggestion faite en 1962 par W. J. Verdenius et selon laquelle αἴνος serait à comprendre comme un « récit allusif » ou un « récit renfermant un dessein ultérieur » (« *allusive tale* », « *tale containing an ulterior purpose* », VERDENIUS 1962). Il suffit pour le montrer de rappeler l'explication étymologique de P. Buttmann (cf. *supra*). Celui-ci écrivait que « la signification principale du mot est à peu près identique à celle de μῦθος, discours, récit », mais ajoutait la

sens neutre « énoncé » et les acceptions « fable » et « éloge », qui se rapportent à des énoncés nettement caractérisés⁷³. Même dans sa version augmentée, « dire des paroles chargées d'importance ou de sens » (*DÉLG*), ce sens premier paraît insuffisant à Alain Blanc, qui souligne à juste titre la difficulté logique que constitue la coexistence, dès l'épopée archaïque, des sens « récit » — dont « fable » passe pour une spécialisation — et « éloge⁷⁴ ». De fait, les hypothèses diachroniques ont affirmé la primauté de l'un ou de l'autre sans argument décisif⁷⁵.

Aux significations générales de « discours » ou de « discours subtil », à son avis inadéquates, on peut signaler qu'Erich Hofmann entendait substituer une notion tout à fait abstraite qui lui semblait commune à tous les sens attestés, celle de comparaison (*comparatio*), parfois identifiée au grec ἀγών et qu'il élargit à la fin de son étude en celle d'examen attentif (*perpensio*). Il serait toujours question de deux objets que l'on évalue conjointement, afin de les déclarer équivalents ou de les hiérarchiser. Le rôle que ce philologue reconnaît à la comparaison se situe à des niveaux très différents selon les cas : l'éloge en résulte, la fable et le proverbe en font usage en comparant les hommes aux animaux et les situations entre elles, l'énigme l'exige et la tient éventuellement en échec —

distinction suivante : « Μῦθος signifie d'une façon générale discours, propos, récit ; αἶνος, pour sa part, signifie uniquement un discours avisé, dont l'invention est une marque d'intelligence. » (« *Das Wort in seiner Hauptbedeutung ist ungefähr einerlei mit μῦθος Rede, Erzählung [...]. Μῦθος ist allgemein Rede, Gespräch, Erzählung ; αἶνος aber nur eine sinnvolle, klug erfundene Rede.* ») La dissertation de E. Hofmann et la note de W. J. Verdenius sont les références bibliographiques classiques qu'indique le *DÉLG*.

73. Dans son commentaire de l'occurrence hésiodique (*Travaux*, 202), WEST 1978 fait preuve d'une extrême prudence en mentionnant exclusivement les textes qui attestent le sens « fable » (dont *Odyssée*, XIV, 508 est le seul antérieur à Hésiode) et les sens « apparentés [*related*] », c'est-à-dire « proverbe » et « énigme ».

74. La difficulté ne paraît pas sensible aux linguistes qui mentionnent l'évolution de la famille d'αἶνος à titre de parallèle. Nous pensons au cas intéressant du latin *laus*, dépourvu de « rapprochement net », tel que l'évoque le *DÉLL* : « Le sens ancien de *laus* devait être “fait de nommer, de citer” ; le mot s'est spécialisé dans une acception favorable. [...] Cf. une spécialisation comparable dans *ōrāre*, dans *fāma*, *infāmis* et dans le gr. αἶνος, αἰνέω. » Mais, en ce qui concerne la famille de *laus*, un petit nombre de renseignements explicites nous sont conservés, comme le remarque le dictionnaire : « *Laudō* a gardé quelques traces de ce premier sens, qui n'est pas ignoré des anciens [...]. » C'est ainsi qu'AULU-GELLE (II, 6, 16) écrit, au sujet de la décision de ne plus même nommer l'incendiaire du temple d'Artémis à Éphèse : *laudare [...]* *prisca lingua nominare appellareque*. Dans l'évolution de ce groupe de mots, on partirait alors du sens légèrement plus précis « nommer, désigner par son nom » pour arriver au sens « faire l'éloge de » (peut-être à cause de l'institution de la *laudatio* funèbre, selon le *DÉLL*). Si taire un nom revient à accomplir une *damnatio memoriae*, nommer, c'est au contraire perpétuer l'existence sociale de ce que l'on nomme. N. Guilleux (communication personnelle, juillet 2008) attire également notre attention sur le cas bien étudié de κλέος, qui est un dérivé de la racine **klew*, « entendre ».

75. Citons deux exemples que prend A. Blanc (p. 209-210) : la dérivation sémantique va d'« éloge » à « récit » pour W. Jaeger (qui soutient en 1947 que le sens « *tale* » doit se comprendre comme « *praise of great deeds of men and gods* ») et de « récit » à « éloge » selon N. Richardson (qui remarque en 1993, à propos de l'une des occurrences iliadiques, que « *from being a tale [αἶνος] acquired the sense of an account in praise of someone* »).

αἰνίσσομαι et αἴνιγμα désigneraient essentiellement l'ambiguïté, conçue comme l'indécision du sens. Ces suggestions n'ont guère été reprises⁷⁶.

De l'avis d'Alain Blanc, « les vues exprimées par G[regory] Nagy sont plus nuancées », mais le sens qu'il attribue à cette racine, à partir des indications du *DÉLG*, résume l'aporie de l'explication traditionnelle : « *αἴνομαι doit avoir signifié quelque chose comme *dire sur un mode spécial*⁷⁷ ». Ces travaux méritent ici un traitement moins expéditif. S'il reprend à son compte la définition proposée par Willem Verdenius, en glosant αἴνος par « *an allusive tale containing an ulterior purpose*⁷⁸ », Gregory Nagy l'inscrit cependant dans la perspective indissociablement poétique et anthropologique qu'il n'a cessé d'élaborer depuis *Le Meilleur des Achéens*⁷⁹. Dans ce livre, αἴνος en vient à être utilisé comme le nom d'un genre. L'auteur n'emploie pas cette notion moderne, qui peut prêter à confusion appliquée aux productions archaïques, mais son entreprise est bien d'unifier sous un même concept les compositions anciennement identifiées comme αἴνοι. Désignant un « mode d'expression poétique » qui comprend les éloges échangés par les héros homériques, les épiniées de Pindare et de Bacchylide, les récits ésopiques ou la fameuse fable de l'épervier et du rossignol chez Hésiode, l'*ainos* (« *the ainos* ») est selon Nagy un message codé, que seuls peuvent comprendre les destinataires qu'il vise. Lorsqu'elle formule explicitement le « code » de son « message », cette poésie se donne pour public ceux qui ont la subtilité ou l'intelligence requise, les σοφοί et συνετοί, ou bien les membres d'un groupe restreint, liés entre eux et avec le poète par des valeurs morales et sociales, au nom desquelles ils sont dits ἀγαθοί ou se considèrent réciproquement comme φίλοι. Une telle capacité de discrimination mutuelle — ces compositions sélectionnent leurs auditeurs légitimes, qui eux-mêmes en distinguent l'intention véritable — est le reflet d'une structure sociale : l'*ainos* intègre et perpétue

76. Αἴνος est « *dictum, cuius sententia e comparatione quadam pendet* », « un énoncé dont la signification dépend d'une certaine comparaison », définition reformulée par la suite en « *dictum, quod e comparatione vel perpensione pendet* » ; αἴνιγμα est glosé par « *verba ambigua* » et αἰνίσσομαι par « *ambigue loqui* » (HOFMANN 1987 [1922], respectivement p. 52, 75 et 66-67). Cet auteur cite comme une confirmation de sa thèse la formule caractéristique de l'αἴνος selon E. Fraenkel : οὔτω δὲ καὶ σέ ou σύ, qui applique l'énoncé à la situation où il se trouve convoqué (voir FRAENKEL 1920 et les développements de VAN DIJK 1997 à ce sujet).

77. A. Blanc (p. 210) cite la traduction française ; la version originale emploie le terme moins technique *way*, mais la notation choisie par l'auteur précise le statut de connotation de ce « mode spécial » d'élocution : « *ainomai must have meant something like 'say [in a special way]' » (NAGY 1999 [1979], p. 241).

78. Voir la note *supra*. W. J. Verdenius entendait rectifier l'interprétation habituelle d'un vers de SOPHOCLE (*Philoctète*, 1380) et se référait pour cela à un petit nombre d'occurrences archaïques et classiques.

79. C'est à cet ouvrage que A. Blanc emprunte les formules qu'il cite. Dans les réflexions méthodologiques qui constituent l'Introduction de ses *Questions homériques*, G. Nagy insiste ainsi sur la centralité de la notion de *performance* et sur ses implications dans la pratique de la philologie : « *In choosing language and text as my primary empirical given, I hope to stay within a long preexisting continuum of philologists. In choosing performance, the occasion of performance, as my primary question, I go beyond this continuum in relying on two other disciplines. These disciplines are linguistics and anthropology.* » (NAGY 1996a, p. 9.)

l'idéologie d'une communauté. Enraciné dans une situation, il ne devient pleinement intelligible que si l'on peut saisir sa portée réelle, bien souvent de nature politique⁸⁰. C'est donc par l'analogie des contextes d'énonciation que Nagy relie la poésie d'éloge ou d'exhortation, dont les récits mythiques n'ont pas moins de pertinence que les adresses directes, et les fables, qui suscitent l'application du récit aux relations des interlocuteurs, même en l'absence d'une morale explicite. À une étape postérieure de sa réflexion sur la poésie archaïque, Nagy a vu dans l'*ainos* le médium caractéristique de la poésie mélique. Plus intimement articulée à ses lieux et à ses groupes d'origine que l'épopée panhellénique, celle-ci se définirait prioritairement par la qualité de « discours d'autorité [*authoritative speech*] » inhérente à l'*ainos*. À ce terme, le critique n'a pas hésité à donner la « définition opératoire » d'« acte de langage [*speech act*] », tandis que son étymon **ainomai* sanctionnerait un « contrat social [*social contract*]⁸¹ ». La spécificité de l'énoncé en question réside ainsi dans les conditions de profération qu'il requiert.

L'*ainos* archaïque serait donc une « poésie en acte » douée de modalités qui lui sont propres⁸². Toutefois, le régime discursif reposant sur une « idéologie de l'exclusivité⁸³ » est d'une grande généralité et peut servir à décrire des productions très diverses. Un pas supplémentaire est de supposer que ce modèle a sous-tendu d'autres compositions anciennes, à commencer par des textes en prose. Gregory Nagy a lui-même emprunté cette voie, car une probable allusion à une fable ésopique lui paraît être, chez Hérodote, la clef d'un récit complexe qui s'achève par un jugement de portée méthodologique : l'historien donne à entendre « à la manière de l'*ainos* », sans pour autant employer le mot et alors même qu'il ne se réfère ni à la fable ni à l'ambiguïté oraculaire⁸⁴. Parmi les travaux qui attestent du succès de la conception avancée par Nagy, on ne citera ici que les études de Pascal Payen, qui en présentent une inflexion intéressante. L'un des axes de sa lecture du même Hérodote est que « la tradition d'un type de court récit appelé *ainos* » a exercé une influence décisive, quoique

80. Le présent résumé se fonde principalement sur NAGY 1999 [1979], p. 235-242. Ces pages sont la référence donnée par l'auteur lui-même dans les textes où il reprend la substance de ses analyses (par exemple NAGY 1990, chap. VI, en particulier p. 148-149). L'application au cas de la poésie théognidéenne, qui en est l'illustration la plus détaillée, lui a permis de développer leur aspect politique : le public du poète est la *polis* de Mégare et les concitoyens du poète archaïque sont désignés comme « gens de bien » et comme « amis » (voir NAGY 1985, notamment p. 24 : « *the inherent sophiē of the ainos is also at work in the ambiguous and exclusive message conveyed by the poetry of Theognis to the agathoi* »).

81. NAGY 1990, p. 11 et 31.

82. *La Poésie en acte* est l'équivalent précis et élégant que J. Bouffartigue a donné au titre *Poetry as performance* (NAGY 2000, traduction française de NAGY 1996b).

83. L'expression « *ideology of exclusiveness* » (NAGY 1999 [1979], p. 238, à propos d'Hésiode, *Travaux*, 202), peut être tenue pour emblématique de ce schème d'interprétation.

84. NAGY 1988, p. 239. Cette contribution a pour point de départ HÉRODOTE, VII, 148-152.

jamais explicite, sur la rédaction de *L'Enquête* au V^e siècle avant notre ère⁸⁵. Bien que son auteur « utilise *logos* pour les récits qui obéissent aux conventions de l'*ainos* », ce sont elles qui lui permettent d'explorer dans sa prose, à travers la succession des histoires, « un processus de déploiement du sens propre à un type de récit parfaitement connu dans la tradition grecque : l'*ainos*⁸⁶ ». Dès avant la constitution des notions de récit littéraire ou d'histoire, avant le concept aristotélicien de *muthos* dramatique, l'historien aurait fait dépendre la signification de son œuvre du mouvement qu'il lui imprime et de l'articulation de ses éléments : un « sens second » doit ressortir de la configuration générale du récit, qui étend le « mode de production du sens » typique de l'*ainos* à la mesure du *logos* hérodotéen, par la construction d'une intrigue⁸⁷. Du type de communication poétique mis en valeur par Gregory Nagy, Pascal Payen retient essentiellement les « ressources sémantiques » qu'Hérodote y aurait puisées⁸⁸. Sa perspective le conduit à intellectualiser un modèle qui comportait une dimension sociale. Mais en formulant l'hypothèse que les propriétés expressives prêtées à l'*ainos* sont transférées à une vaste entreprise que nous nommons historique, il doit aborder la question de la forme littéraire en laquelle se réalisent le dédoublement du sens et, corrélativement, le partage de l'audience. Pascal Payen oppose à ce propos l'énigme, « unité narrative minimale » où « nulle configuration narrative ne peut se déployer », à l'*ainos*, « unité signifiante de stade supérieur » et « paradigme » disponible pour un discours nouveau, désireux d'inventer son mode de signification en sollicitant le protocole de lecture traditionnellement associé à ce type de poésie archaïque⁸⁹. C'est envisager la relation

85. PAYEN 1994, p. 50. L'article est condensé en une section de PAYEN 1997 (p. 62-74). Dans ce livre, l'hypothèse relative à « l'*ainos* » s'intègre à la tentative de mettre au jour une triple racine générique inaperçue du projet hérodotéen : « la transformation, dans *L'Enquête*, de trois traditions narratives — récit de *Vie*, *Catalogue*, *ainos*, dont on peut retracer l'histoire jusqu'au V^e siècle — est indissociable de la construction du sens » (p. 129).

86. PAYEN 1997, p. 129.

87. De l'*ainos*, « Hérodote utilise le mode de production du sens, à double détente, en le détournant au profit de *L'Enquête* conçue comme *logos*. Il n'en retient que la construction globale d'une intrigue pourvue d'un sens second, seul pertinent » (PAYEN 1997, p. 73). Les volumes de *Temps et Récit* — où Paul Ricoeur part tout spécialement de la *Poétique* d'Aristote pour bâtir une ample réflexion sur l'histoire en tous les sens du terme — sont la référence principale de Pascal Payen pour les notions d'intrigue et de configuration narrative, comme il l'indique notamment dans son Introduction (p. 31). Voir également PAYEN 1994, p. 64 : « nous ferions volontiers l'hypothèse qu'en déplaçant sur son *logos* les vertus configurantes de l'*ainos* qui exemplifie le sujet qu'il prend en charge, Hérodote ménage une voie vers le *muthos* d'Aristote, vers ces "histoires bien constituées" [...] qui rassemblent les "faits" en "systèmes" pour "former un tout" ».

88. Les textes pertinents antérieurs à Hérodote sont passés en revue d'une manière remarquablement claire dans la section « Présence de l'*ainos* » de PAYEN 1994 (p. 50-56). L'expression « ressources sémantiques » figure dans l'ouverture et dans la récapitulation de ce développement (p. 50 et 58).

89. PAYEN 1994, p. 55 : « Dans la concision de l'énigme, toutefois, nulle configuration narrative ne peut se déployer ; les composantes du récit — temporalité, rapports de celle-ci avec l'espace textuel — sont présentes à l'état virtuel alors que le *logos* d'Hérodote explore le sens qui naît de leur déploiement. Le récit, qu'il soit *ainigma*, *ainos* ou *logos*, joue sur plusieurs registres de sens, les Grecs en témoignent, mais Hérodote ne choisit pas la voie de l'énigme, unité narrative minimale ; il hésite même devant l'*ainos*, unité signifiante de stade

qu'entretient αἶνος avec ses dérivés énigmatiques d'une manière un peu plus élaborée que ne le faisait Nagy, pour qui αἰνίσσομαι et αἴνιγμα ne représentaient qu'une confirmation : le fonctionnement assigné au terme souche aurait certes conquis son autonomie avec la fixation de lexèmes spécialisés, mais les référents d'αἶνος et d'αἴνιγμα peuvent être distingués sur la base de critères formels⁹⁰.

L'hypothèse de Gregory Nagy fait fond sur l'étymologie traditionnelle, pour laquelle sa source est le DÉLG. Si *αἴνομαι exprime cependant une « affirmation » particulière, c'est en vertu des usages les plus anciens, qui désignent par αἶνος une parole « marquée », une langue spéciale analogue à celles des rites et des mythes en ce qu'elle s'écarte de la communication quotidienne, a pour cadre une certaine occasion et exerce une autorité à l'intérieur du groupe qui est son origine en même temps que sa destination : selon Nagy, l'*ainos* est « une communication qui passe par la communauté⁹¹ ». Mais ne peut-on dire la même chose de tout énoncé considéré d'un point de vue fonctionnel ? Il faut supposer que les Grecs ont réservé les termes issus d'une racine signifiant « affirmer » à certains discours dont la composante pragmatique était suffisamment nette pour qu'ils soient par excellence désignés comme allusions à leur contexte d'énonciation, nécessairement plus ou moins opaques en dehors de cette situation. Un tel cadre d'interprétation fait donc remonter aux premiers emplois d'αἶνος l'opacité potentielle de l'éloge, du récit et de la fable ; cette contrepartie de leur clarté sélective aurait ensuite été exprimée par une branche de dérivés. Appuyée sur une anthropologie sociale de la parole poétique, la contribution de Gregory Nagy a sans aucun

supérieur, car il pressent que des opérations nouvelles se déroulent à l'intérieur d'un récit aux vastes dimensions. » La signification coalescente du récit serait la suivante (p. 65) : « Ainsi, avec Hérodote, les richesses sémantiques de l'*ainos* sont déplacées et détournées au profit du *logos* dont les ressources, temporelles notamment, peuvent se déployer dans la configuration d'une intrigue. La "gloire" que confère le *logos* est redistribuée au profit des peuples maîtres en résistance. Comprendre le *logos* hérodotéen devait donc passer par l'examen d'une des traditions dont il procède. Dans l'art grec de raconter, l'*ainos* représente un paradigme majeur et l'*Enquête* oscille entre la reprise de cette tradition et une invention formelle qui est aussi une innovation sémantique. » L'historien compose un autre *ainos*, en somme, façon subtile et paradoxale d'exprimer un éloge, ou la reconnaissance d'une valeur occultée.

90. G. Nagy se contente de remarques telles que : « *the ainos communicates like an enigma... an actual derivative of ainos* » et « *the ainos can assume a variety of poetic forms* » (NAGY 1990, p. 149).

91. NAGY 1990, p. 148 : « *communication through community* ». Voir aussi p. 30-32 : G. Nagy se fait l'avocat du rapprochement entre μῦθος, « *special speech* », « *marked speech* » qui convient « *in the context of ritual and myth* » et la racine mystérieuse de μύω, μύστης et μυστήριον (contre l'histoire du mot proposée par le DÉLG sous μῦθος : « De la valeur de "paroles dont le sens importe, avis, ordre, récit" », il serait passé après Homère « à celle d'"histoire, mythe, fable" », explication dont l'affinité avec l'évolution supposée d'αἶνος est frappante). Ailleurs, L. Edmunds observe à propos de la double fonction de la σοφίη chez Théognis, politique et poétique, qu'elle correspond à la qualification ambivalente d'αἶνος décernée à la parole du poète : l'apparent fossé entre « les deux faces de l'*ainos* », c'est-à-dire ses sens déclaratifs et son sens énigmatique, se comble si l'on donne leur juste poids aux notions de communauté (« *The private, obscure ainos is addressed to a community just as surely as the public, open ainos.* ») et d'instruction ou de conseil (EDMUNDS 1985, p. 105-106). Nous allons voir que cette conception, voisine de celle de Nagy, pourrait s'autoriser d'une autre tentative d'étymologie.

doute renouvelé l'étude de la poésie composée jusqu'au seuil de la période classique. Il n'est pas assuré cependant que cette théorie synthétique rende compte de l'ensemble des occurrences anciennes et qu'elle ne tire pas des conclusions trop générales d'un petit nombre d'emplois (cf. 4.1.1). Quoi qu'il en soit, elle met en relief des aspects cruciaux du discours énigmatique, au point que l'on peut se demander si la notion d'énigme n'est pas son point aveugle. On comprend en tout cas que dans la perspective étymologique d'Alain Blanc la relative indétermination du sens premier, « affirmer » ou « dire d'une certaine manière », demeure insatisfaisante. Voyons quelles solutions ont été proposées pour ne pas s'en tenir à l'arbitraire des pratiques langagières.

Françoise Bader a posé une racine différente de celle que met en avant Alain Blanc et qui permet de relier tous les sens attestés par le biais de la notion d'instruction, que l'on peut supposer inhérente au sens « fable » : la racine racine **ai-*, issue de **h₂ei-*, « enseigner », attestée en tokharien, en avestique et en sanskrit⁹². D'une façon bien moins assertive, le *DGE* mentionne de même la racine tokharienne « *en-* “instruire” » — à côté des rapprochements traditionnels avec « le gotique *aips* et le vieux haut allemand *eid*, “serment” », que l'on trouve aussi dans le *DÉLG*, et du « hittite *hanna-* “dire”⁹³ », qui montrent l'incertitude des linguistes. Cette explication privilégie le sens « fable » et rend difficile la compréhension du sens « éloge », pourtant le mieux attesté chez Homère.

Dans une communication personnelle dont Alain Blanc a fait état en 1999, la même linguiste a suggéré de dissocier le sens « énigme » des autres sens d'αἶνος : il viendrait de « **sh₂eino-* “langage lié” », qui aboutirait à αἶνο- soit par psilose soit en raison d'une « interférence de la racine étudiée par Blanc⁹⁴ ». La coïncidence morphologique de plusieurs racines est évidemment une cause concevable des difficultés sémantiques⁹⁵. Toutefois, en l'absence d'indices, l'hypothèse unitaire est plus économique.

92. Voir BADER 1989, p. 159-160, n. 138 : « l'αἶνος a une visée didactique : c'est une “instruction” à laquelle il faut être initié ».

93. Les indications étymologiques du *DGE* que je traduis en développant les abréviations, sont rédigées ainsi : « on cite habituellement comme apparenté le gotique *aips* et le vieux haut allemand *eid*, “serment”, mais il faut peut-être rapprocher [d'αἶνος] le hittite *hanna-* “dire”, les tokhariens A et B *en-* “instruire” et le grec ὄνομα issus de *H₃enH¹-*. Dans ce cas, αἶνος serait issu du degré zéro ». Sur l'étymologie d'ὄνομα et d'ὄνομαι, voir les indications de C. de Lamberterie reprises dans le Supplément au *DÉLG*, sous ces mots.

94. *DÉLG*, Supplément, sous αἶνος.

95. A. Blanc suggère que « la faible représentation de cette racine [est] peut-être due, dans une certaine mesure du moins, au souci d'éviter une homonymie avec les formes de **h₂en-h₁-* “souffler” » (BLANC 1995, p. 223). Plusieurs racines *ai-* sont répertoriées dans POKORNY 1951-1969.

Alain Blanc, qui pose une racine indo-européenne **h₂en-* dont témoigneraient le grec et les langues germaniques, considère peu probable l'évolution d'un sens « parole, affirmation, récit » en des sens aussi variés que ceux d'αἶνος. Il lui incombe donc de les passer en revue afin de les rapporter au sens premier « acceptation, approbation ». Nous rendons compte ici de cet examen, car il engage l'ensemble de l'interprétation.

Du sens « décret, décision », nous connaissons deux attestations épigraphiques⁹⁶. À la différence d'autres auteurs qui le mentionnent et parfois en tirent un argument général, Blanc observe qu'il paraît avoir appartenu au domaine dialectal du dorien et se limitait même peut-être à quelques cités. Ce sens politique se justifie aisément s'il découle de l'« approbation » d'une assemblée.

Le sens « éloge », présent chez Homère, est constant à travers l'histoire du grec, bien qu'ἔπαινος devienne le mot le plus fréquent. Alain Blanc explique son apparition par le passage, dans des situations publiques, de l'approbation à son expression orale⁹⁷.

En traitant du sens « fable » qu'il avait annoncé, l'auteur élargit et précise le spectre des acceptions en « fable instructive, proverbe, énigme ». Αἶνος est une dénomination de la fable animalière dès Hésiode et Archiloque, mais sort de l'usage à partir de l'époque classique, remplacé dans cette acception par λόγος et par μῦθος⁹⁸. Blanc estime que ce caractère « récessif » est attribuable au succès du sens « éloge », qui aurait entravé son développement⁹⁹. L'origine du sens « fable » serait la vaste diffusion de ces « récits traditionnels, connus et répétés par de nombreuses personnes » : αἶνος signifie dans leur cas « ce qui est accepté (de tous ou du moins d'une majorité), ce qui est approuvé » et « doit faire allusion à la reconnaissance consensuelle de la variété édifiante du récit qui accède au rang de fable » (p. 216). L'originalité de l'étiologie tient à ce qu'elle ne cherche pas de dénominateur commun entre la louange et la fable, mais se fonde sur la circulation sociale d'un type

96. *IG*, IV, 926, l. 4 et 10 = *IV*², 1, 71 (Épidaure, entre 242 et 234 avant notre ère) et *SIG*, 672, l. 15 (Delphes, 160-159 avant notre ère) ; dans les trois occurrences, le mot est précédé de la préposition κατά. Les historiens du droit ont discuté ces témoignages, mais la lumière ne semble pas être faite sur la procédure qui aboutissait à une décision nommée αἶνος : était-elle anciennement un vote par acclamation ? un vote à main levée ou par l'intermédiaire de jetons ? On rapproche notamment cette inscription de l'entrée αἶνος de l'*Etymologicum magnum*, qui s'achève par la mention καὶ ἡ χειροτονία καὶ ψήφισμα. Voir BLANC 1995, p. 217-219. Dans l'inscription de Delphes, le mot n'est pas strictement opposé à ψήφισμα, comme l'indique le LSJ, mais distingué de lui dans une interdiction (μήτε κατά ψάφισμα μήτε κατ' αἶνον).

97. « L'éloge est une forme d'approbation que l'on déclare oralement, haut et fort, devant un public ; ce sème de *déclaration orale* s'est ajouté, à partir d'emplois où "approuver" équivalait à "déclarer son approbation" » (p. 215). Notons que le LSJ (suivi par BAILLY) reconnaît à ἐπαινέω le sens « *recite, declaim publicly* » et à ἐπαινέτης le sens « *rhapsodist* » dans un dialogue de PLATON (*Ion*, 536 d et 541 e) ; l'hypothèse semble inutile, mais elle illustre la perméabilité des notions d'éloge et de discours.

98. Voir VAN DIJK 1997.

99. BLANC 1995, p. 215 : « la langue a trouvé cette polysémie gênante et [...] y a remédié en laissant αἶνος "fable" sortir de l'usage ».

d'énoncés, qui reçoivent une désignation pour ainsi dire objective, indépendante de leurs qualités propres.

Lorsqu'il indique que « le sens “proverbe” est susceptible de la même explication » parce que « le proverbe contient une vérité d'expérience *acceptée* par tous », l'auteur semble réintroduire dans son modèle diachronique un facteur psychologique (p. 216). On peut cependant penser que, dans son esprit comme dans la réalité, la répétition et l'adhésion sont intriquées : αἶνος serait le produit anonyme de l'opinion publique, l'assentiment traditionnel qui fait que l'on croit ce qui se dit en même temps que l'on dit ce que l'on croit.

Afin de rendre compte du sens « énigme », qu'il identifie en suivant le LSJ à l'occurrence d'αἶνος dans l'énigme d'époque classique sur l'eunuque et la chauve-souris (*cf.* 4.1.1), Alain Blanc lui assigne un statut secondaire par rapport à la motivation étymologique du sens « fable », en affirmant qu'« il résulte certainement d'une spécialisation du sens de “récit, fable” », avant de préciser que « c'est un *récit* dont il faut chercher la clé » (p. 217). La formulation surprend, car Blanc congédie le sens neutre « récit ». Ne revient-elle pas au sens « récit significatif » qu'il désire écarter et ne reporte-t-elle pas sur le sens « énigme » une caractéristique de la fable qui ne jouait pas de rôle dans son hypothèse, à savoir l'existence d'un sens second ? Même si l'on est prêt à dissocier cette acception de la ligne principale de la dérivation étymologique, il est curieux de justifier le nom d'αἶνος comme celui de discours essentiellement consensuels, puis d'affirmer qu'il a désigné concurremment l'énoncé paradoxal qu'est l'énigme. L'explication objective selon laquelle les αἶνοι sont des énoncés reçus, reconnus et acceptés ne rencontre pourtant pas d'obstacle évident et pourrait lui être étendue. Mais dans ces conditions l'apparition d'αἰνίσσομαι et de son dérivé αἰνιγμα n'est pas liée au mode de signification des énoncés susceptibles d'être nommés αἶνοι. Or, on a peine à comprendre pourquoi le sens « fable » d'αἶνος aurait disparu face au sens « éloge », auquel correspond le verbe αἰνέω, alors que le sens « énigme », dont l'attestation est pour le moins fragile, donnait lieu à un groupe de dérivés, à partir du verbe αἰνίσσομαι, « dire un αἶνος ». Ce développement de la famille est en tout état de cause le plus difficile à mettre en relation avec l'idée d'approbation ou d'acceptation¹⁰⁰.

Signalons enfin les cinq occurrences problématiques à divers degrés qu'Alain Blanc examine pour faire justice du sens général « récit ». Le tableau suivant montre qu'il le ramène soit au sens le plus courant, « éloge », soit à celui qu'il reconnaît comme premier,

100. Par extrapolation, serait-il possible d'imaginer qu'αἰνίσσομαι se comprenne comme « dire en se fondant sur ce qui est connu », que l'on passe sous silence, et donc « dire en recourant à l'implicite » ? Les lacunes de notre documentation et l'absence de témoignage réflexif ne laisse place qu'à la conjecture.

« approbation¹⁰¹ ». La charge de la preuve reviendrait à présent aux tenants de l'hypothèse antérieure, qui croient voir un autre sens dans ces emplois.

Occurrences problématiques d'αἶνος					
Référence	Traductions habituelles *	LSJ	DGE	Verdenius	Blanc
<i>Illiade</i> , XXIII, 652	compliment, éloge propos	<i>tale, story</i>	<i>dicho,</i> <i>relato</i>	récit renfermant un dessein ultérieur	éloge ? acceptation ?
<i>Odyssée</i> , XIV, 508	histoire		<i>dicho,</i> <i>relato</i>		éloge
Eschyle, <i>Suppliants</i> , 534	légende, gloire		<i>palabras</i>		éloge
Eschyle, <i>Agamemnon</i> , 1483 (αἰνεῖς, [...] αἶνον)	rappel nom		<i>dicho,</i> <i>relato</i>	récit renfermant un dessein ultérieur	approbation
Sophocle, <i>Philoctète</i> , 1380 (αἶνον αἰνέσας)	avis, conseil		<i>consejo</i>	récit allusif	approbation

* Ces traductions sont la synthèse purement indicative de plusieurs versions françaises disponibles, dont celle de la CUF, et de diverses versions en d'autres langues.

Plusieurs explications de la polysémie d'αἶνος ont donc été proposées. Soulignons, en les résumant, le rôle que joue dans chacune d'entre elles le sens « énigme » de certains des dérivés.

Dans le cadre de l'hypothèse traditionnelle, il faut accepter que le sens premier « parole » soit résiduel dès les épopées homériques et qu'il ait disparu tout à fait après l'époque classique, relayé par ceux qu'aurait suscités l'association régulière du mot avec deux modalités de l'action de dire : le récit qu'est une fable, un proverbe ou une énigme, d'une part, le discours élogieux, d'autre part. De très rares témoignages concernent un autre type d'énoncé, la déclaration décisive d'une assemblée. Les dérivés vivaces sont les ramifications des sens « éloge » et « énigme ». Afin de les relier et de rendre plus plausible l'évolution de ce verbe d'expression, on a d'emblée voulu spécifier son sémantisme de base. Le *DÉLG*, héritier de ces tentatives, indique sous αἶνος : « Les emplois divers des mots de cette famille se ramènent à la notion de dire des paroles chargées d'importance ou de sens, d'où le développement particulier de αἰνίσσομαι. » La logique de la dérivation sémantique est moins elliptique dans le traitement que la même notice réserve à ce verbe : il signifierait « “dire des paroles significatives”, donc difficiles à comprendre [...], finalement “parler par énigmes” ». La notion d'énigme viendrait ainsi d'une densité de sens qui est à la fois une garantie et un obstacle, l'indice d'un contenu important et la cause d'une compréhension difficile. Cette étymologie suppose une transition naturelle entre la qualité d'une parole hautement valorisée

101. Voir les analyses détaillées de BLANC 1995, p. 219-223.

et l'obscurité que dénotent les dérivés énigmatiques d'αἶνος. Si l'on veut bien justifier ainsi l'idée vague de « parole importante » ou « significative » — car toute parole a la portée et la signification que son contexte lui confère —, ces dérivés jouent un rôle central dans l'interprétation de la famille. En revanche, le passage au sens « éloge » semble assez arbitraire, tandis que le sens politique demeure inexpliqué.

De cette façon de voir, la théorie de Gregory Nagy constitue un *aggiornamento* méthodologique, qui semble accroître nettement sa valeur explicative en prenant mieux en compte « ce que parler veut dire ». Considérée dans sa dimension performative et dans toute l'étendue de ses implications sociales, l'ancienne poésie d'éloge apparaît comme un acte de langage enraciné dans les relations d'un locuteur et d'un groupe plus ou moins ample ; elle exprime et renouvelle une communauté de condition qui est aussi une communion du sens. Par là, l'éloge, l'énigme et les types de discours connexes à celle-ci sont reconduits à une même origine pragmatique. On peut s'étonner que Gregory Nagy ne s'intéresse jamais directement aux traditions folkloriques et aux modalités de circulation des devinettes, alors même que les dérivés énigmatiques d'αἶνος, mentionnés à titre secondaire dans ses travaux, semblent en réalité offrir le modèle même du sens privé ou élitiste¹⁰². En insistant sur les conditions d'énonciation qui fondent l'efficacité de ce faisceau de genres discursifs, sa conception a ouvert de nouvelles perspectives, même si l'on comprend qu'un linguiste regarde comme une impasse sémantique la définition « dire *d'une manière spéciale* ». L'étude du discours énigmatique pourra contribuer à jeter quelque lumière sur cette *manière*, qu'elle soit inhérente ou non au sens étymologique d'αἶνος.

Le comparatisme indo-européen, dont on désespérait qu'il puisse étayer des conjectures¹⁰³, a récemment été mis à profit par les deux linguistes que l'on a nommés. L'expression énigmatique est consubstantielle aux propositions de Françoise Bader, soit par l'hypothèse d'une lexicalisation indo-européenne de cette notion — en ce cas, le sens « éloge » doit s'expliquer par une autre racine —, soit parce qu'elle est peu ou prou le corrolaire de toute transmission de connaissance — ce qui revient à envisager les autres types d'αἶνοι, sinon comme autant d'initiations à des arcanes, du moins comme des instructions.

102. Le vers de THÉOGNIS mis en avant comme l'emblème de l'*ainos* contient le verbe αἰνίσσομαι (I, 681 : ταῦτά μοι ἠνίχθω κεκρυμμένα τοῖς ἀγαθοῖσιν, « que ces idées exprimées à mots couverts soient suggestives pour les gens de bien »).

103. On en demeurerait au constat fait par E. Hofmann : « *grammatica comparativa nobis ad verbum αἶνος explanandum adiumentum non fert* », « la grammaire comparée ne nous apporte pas de secours pour expliquer le mot αἶνος » (HOFMANN 1987 [1922], p. 75).

D'une façon plus systématique, Alain Blanc renverse la perspective traditionnelle en prenant pour base la notion d'approbation¹⁰⁴. Il établit des rapprochements nouveaux pour avancer cette interprétation, qui améliore la compréhension des sens « éloge » et « décret », à présent les plus proches du sens premier. Mais le sens « énigme » devient alors si contingent que l'on peut s'étonner de son ample développement à travers un groupe de dérivés : pourquoi les énigmes, énoncés populaires et donc reçus de tous, ont-elles connu ce privilège ? Cette rectification étymologique éclaire peu l'apparition du sens énigmatique au sein de la famille.

L'étymologie d'αἶνος n'était pas claire non plus pour les Anciens (cf. II, 18 et 19.4). Durant le siècle et demi qui sépare Hésiode de Pindare, αἰνίσσομαι et ses dérivés se sont diffusés pour désigner un certain mode de signification et un type d'énoncés. Ils suivent une longue période où les dits traditionnels que sont la fable, le proverbe et l'énigme étaient apparemment homonymes et désignés du même mot que l'éloge. Qu'ils continuent un aspect du sens originaire de la racine ou qu'ils représentent une spécialisation imposée par l'usage, ces termes témoignent de l'émergence d'une catégorie.

4.1. Αἶνος et αἴνη, αἰνέω/αἴνημι, ses dérivés et composés, αἰνίζομαι et αἰνίζω

Ce groupe est à peu de chose près celui des dérivés d'αἶνος réputés non énigmatiques par les dictionnaires, auxquels sont adjoints αἶνος lui-même et αἰνίζομαι, qui appellent des remarques particulières.

4.1.1. Αἶνος et αἴνη

Occurrences

Αἶνος apparaît dans nos documents littéraires les plus anciens. Il se rencontre une trentaine de fois jusqu'à la fin de l'époque classique, si l'on met à part le nom de la ville thrace d'Énos¹⁰⁵. Seul le toponyme est attesté dans les textes du IV^e siècle avant notre ère. Le tableau

104. Il est intéressant de constater que l'évolution des positions exprimées par U. von Wilamowitz à propos du sens d'αἰνέω anticipait, sans fondement comparatiste, la thèse de A. Blanc : il glosait le verbe par « sagen » en 1889 et par « ja sagen » en 1914 (voir HOFMANN 1987 [1922], p. 50 et 76).

105. Le *TLG* contient 11 occurrences du toponyme Αἶνος entre le VIII^e et le V^e siècle avant notre ère, chez Homère, Alcée, Hérodote (2 occ.), Antiphon (6 occ.) et Thucydide ; on en trouve 13 occurrences au IV^e siècle. Signalons également le mot αἰνόθεν, qui apparaît deux fois dans l'*Illiade*. Dans un cas, il s'agit d'une forme adverbiale de l'adjectif αἰνός (dans l'expression superlative αἰνόθεν αἰνώως, « d'une façon plus effroyable que l'effroi », en VII, 97), qui a été décomptée ; dans l'autre, de l'adverbe tiré du toponyme (IV, 520). Ni ici, ni

suisant fait donc état des corpus antérieurs. Il n'inclut pas non plus les 4 occurrences que contient le *TLG* du féminin αἴνη, employé par Hérodote (3 fois) et par Arrien, toujours dans le syntagme ἐν αἴνῃ εἶναι¹⁰⁶ ; son sens « réputation, éloge » correspond cependant au sens le plus courant d'αἴνος.

Répartition par époque et par corpus des occurrences d'αἴνος
jusqu'à la fin du v^e siècle avant notre ère

Époque	Corpus	Occ.
VIII av.	Homère	4 [5]
VIII-VII av. ?	Hésiode	1
VII av.	Archiloque	2
VI-V av.	Simonide (dans l' <i>Anthologie</i> , VI, 212)	1
VI-V av.	Eschyle	5 [6]
VI-V av.	Pindare	4
V av.	Sophocle	2
V av.	Euripide	7
V av.	Denys le Bronzicr	1
V av.	Panarcès (dans les scholies à Platon)	0 [1]
VIII av.-V av.	14 corpus	27 [30]

Dans la plupart de ces occurrences le référent d'αἴνος est clair. Le mot signifie « fable » chez Hésiode et Archiloque ; « gloire », « renom » chez Pindare ; « éloge » chez Simonide ; « renom », « éloge » et « proverbe » chez Euripide ; « éloge » enfin chez Denys le Bronzicr.

Certains passages, chez Homère, Eschyle et Sophocle, sont en revanche d'une interprétation délicate. Ce sont ceux qu'a étudiés Alain Blanc pour vérifier son hypothèse étymologique, en se fondant sur les exemples du LSJ (*cf.* 4, *supra*).

L'occurrence attribuée par le *TLG* à Panarcès appelle ici un commentaire. Le texte de cette énigme sera étudié ailleurs (*cf.* III, C, 1.3). Elle est paraphrasée ou citée par plusieurs sources, mais seul Athénée, qui dit dépendre de Cléarque pour ce γοῖφος, nomme son auteur¹⁰⁷. Dans

ailleurs dans le *TLG* cette forme ne se rapporte au nom commun. La fortune des lieux homériques est la cause principale des 36 occurrences répertoriées dans la base de données, dont 19 sont liées à la ville et 17 à l'adjectif. EUSTATHE remarque : Αἰνόθεν τὸ ἐξ Αἴνου πόλεως καὶ τὸ ἐξ αἰνοῦ πράγματος, οἷον « αἰνόθεν αἰνώς » (*Commentaire à l'Iliade*, 3, p. 434).

106. HÉRODOTE, III, 74 (ἐόντα ἐν αἴνῃ μεγίστη [...] ἐν Πέρορσι), VIII, 112 (εἴη ἐν αἴνῃ μεγίστη) et IX, 16 (τοῖσι [...] ἐν αἴνῃ εὐοῦσι Περσέων) — l'entrée αἴνος du *DÉLG* omet ce troisième passage, que rien ne permet de suspecter ; ARRIEN, *L'Inde*, XXVII, 8 (τῶν ἐν αἴνῃ ὄν Μακεδόνων). Le nom propre Αἴνη est représenté par 4 occurrences plus tardives. Il désigne une montagne (d'Asie chez Polybe, de Sicile selon la *Souda* et le pseudo-Zonaras) ou bien, curieusement, « l'eau du Styx » (chez Théognostos).

107. Le *DGE* fait référence au recueil ancien de E. Diehl (où il est classé parmi les *lyrica iambica adespota* comme le fr. 17 a, précédé du nom de Panarcès entre crochets), peut-être parce que le rédacteur de la notice préfère conserver à l'énoncé son anonymat plutôt que de l'attribuer à un auteur par ailleurs inconnu ; Panarcès

le dossier de témoignages que Martin West met sous le nom de Panarcès, c'est cependant l'extrait des scholies à *La République* qui contient le terme αἶνος. Commentant l'énoncé que Platon appelle αἰνίγμα, et qu'il désigne pour sa part comme le « γρίφος de Cléarque », le scholiaste en rapporte deux versions iambiques, dont la première débute ainsi : αἰνός τις ἔστιν ὡς ἀνήρ τε κ' οὐκ ἀνήρ¹⁰⁸. L'énigme n'est connue que par les scholies et par Eustathe sous cette forme versifiée, qui est dans les dictionnaires l'unique fondement du sens « énigme ». S'il ne fait aucun doute que la série d'opposés conjoints qui commence par « homme et non homme à la fois » est une devinette — c'est l'énigme célèbre de l'eunuque et de la chauve-souris —, il est étrange que les lexicographes modernes mettent sur le même plan, sans précaution, l'emploi d'αἶνος dans ce vers et les catégories d'αἰνίγμα et de γρίφος utilisées par les citateurs. Les trois premières dipodies, de caractère formulaire, peuvent se comprendre comme « on raconte qu'il y a » ou, si l'on veut, « il était une fois¹⁰⁹ ». L'expression ne diffère guère de l'αἰνός τις ἀνθρώπων ὅδε par lequel Archiloque insère une fable dans l'un de ses poèmes ou du παλαιὸς αἶνος qui précède des proverbes dans trois fragments d'Euripide¹¹⁰. Un quatrième fragment du même Tragique annonce d'une façon plus semblable encore : ἦν γάρ τις αἶνος, ὡς¹¹¹. On peut voir dans ce parallélisme la trace d'une indistinction ancienne, conservée par la poésie : αἶνος aurait désigné l'énigme à l'époque classique, comme il se réfère à ce que nous nommons « fable » et « proverbe » avant d'être concurrencé et supplanté dans ces emplois par μῦθος et par παροιμία respectivement, sans oublier la polysémie constante de λόγος¹¹². Cependant, ces deux sens sont plus répandus dans nos sources. Le sens « énigme » est ensuite mentionné par Ælius Théon, qui relève l'équivalence, au I^{er}-II^e siècle de notre ère, entre αἶνοι et αἰνίγματα : Νῦν μέντοι καὶ τὰ αἰνίγματα αἰνους τινὲς καλοῦσι, « Mais aujourd'hui certains donnent aussi aux *ainigmata* le nom d'*ainoi*¹¹³. » Cette phrase, qui conclut la section consacrée par Théon à l'exercice pédagogique de la fable, ne permet pas d'assigner l'appellation à un milieu. Sa précision

figure néanmoins dans la liste des auteurs anciens que proposent en ligne les concepteurs du dictionnaire. Le LSJ désignait le texte par son numéro dans la collection des « poèmes populaires » (*carmina popularia*) de T. Bergk.

108. PANARCÈS, fr. 1 a West = SCHOLIES À PLATON, *République*, 479 c, p. 235 Greene.

109. E. Hofmann cite ce « *documentum magni momenti* » après une épigramme (*Anthologie*, IX, 238) contenant l'expression κατ' αἶνον, qu'il glose par ὡς ὁ παλαιὸς λόγος (HOFMANN 1987 [1922], p. 66).

110. ARCHILOQUE, fr. 174 West = fr. 168 Lasserre-Bonnard. EURIPIDE, *Éole*, fr. 12 Jouan & Van Looy (25 Nauck) et *Dictys*, fr. 16 (333) : φεῦ φεῦ, παλαιὸς αἶνος ὡς καλῶς ἔχει ; *Mélanippe enchaînée*, fr. 29 (508) : παλαιὸς αἶνος · ἔργα μὲν νεωτέρων [...].

111. EURIPIDE, *Danaé*, fr. 6 (321) : Ἦν γάρ τις αἶνος, ὡς γυναῖξι μὲν τέχναι μέλουσι, λόγῃ δ' ἄνδρες εὐστοχώτεροι, « Car il est un proverbe selon lequel “les femmes ont toujours des artifices en tête, la lance plutôt permet aux hommes d'atteindre le but”. » La numérotation de R. Kannicht est identique à celle de A. Nauck pour l'ensemble des fragments cités. Ils sont transmis par Stobée, qui y trouvait la forme sentencieuse la mieux adaptée aux rubriques de sa compilation.

112. Voir VAN DIJK 1997 et KINDSTRAND 1978.

113. Cf. II, 18.

temporelle et son caractère allusif pourraient indiquer la dénonciation d'un usage corrompu ou d'une mode abusive aux yeux du rhéteur. Avait-on tendance à reporter sur le terme le plus ancien le sens de son dérivé ? Comme on le verra, l'unification sémantique de la famille était courante à une époque plus tardive. Il n'est pas inconcevable que notre version iambique du griphe de Panarcès soit également le fruit d'une projection rétrospective, peut-être calquée sur des formules anciennes¹¹⁴. Du reste, si Cléarque citait une énigme en vers, on aurait pu s'attendre à ce qu'Athénée la reprenne ; *a fortiori* s'il en citait deux, mais la présence d'un doublet n'intégrant ni le mot αἶνος ni aucune autre désignation générique est elle-même plutôt suspecte. Par ailleurs, les énigmes rédigées en iambes sont généralement celles que les dramaturges mêlent à leurs dialogues, alors que les énoncés réputés populaires sont des hexamètres et des distiques élégiaques (*cf.* III). Le plus probable est que sa forme ne remonte pas au V^e siècle avant notre ère. Mais les arguments que fournissent un matériau si ténu sont peu sûrs, car même si cette composition était postérieure de plusieurs siècles à Platon et à Cléarque, elle serait toujours susceptible de contenir un usage archaïsant.

Formes d'αἶνος (1 068)				
Sg.	nom.	αἶνος	438	1 013
	acc.	αἶνον	395	
	gén.	αἶνου	126	
	dat.	αἶνω	54	
Pl.	nom.	αἶνοι	3	55
	acc.	αἶνους	31	
	gén.	αἶνων	19	
	dat.	αἶνοις	2	

Un fait remarquable est la disproportion entre les nombreux emplois du mot au singulier et ses rares emplois au pluriel. Au pluriel, il s'agit le plus souvent de désigner les louanges adressées à Dieu dans des textes théologiques postérieurs au IV^e siècle de notre ère¹¹⁵. La remarque métalinguistique de Théon constitue une exception.

114. La première source identifiable de ce corpus de scholies est impériale (il s'agit du recueil de proverbes de Lucillus de Tharra), selon DICKEY 2007, p. 46.

115. Et déjà dans le titre des psaumes 92 et 94 dans la Septante (soit 93 et 95 dans la numérotation hébraïque).

Sens

Aux dictionnaires usuels s'ajoutent dans le premier tableau les acceptions signalées par le *Lexikon des frühgriechischen Epos* et par Gert-Jan Van Dijk¹¹⁶. La reconstruction d'Alain Blanc, qui repose sur des prémisses différentes, est résumée à part dans un second tableau.

Sommaire des acceptions d'αἶνος (1)								
	LSJ	BAILLY	DGE	DÉLG	Boisacq	<i>Lexikon des frühgriechischen Epos</i>	Van Dijk	
I	1			paroles, récits chargés de sens	parole significative			
	2	<i>tale, story</i>	récit, conte, histoire	<i>dicho, relato</i>				
	3				allégorie	<i>(hintersinniger) Ausspruch, (etwas anderes, eigentlich Gemeintes « symbolisch » andeutender) Ausspruch</i>	<i>spoken words with a hidden meaning</i>	
	4	<i>story with moral, fable</i>	fable, apologue	<i>fábula, apólogo</i>	fable instructive			<i>fable</i>
	5	<i>saying, proverb</i>	sentence, proverbe	<i>proverbio, dicho tradicional</i>				<i>proverb</i>
	6		conseil	<i>consejo</i>				
	7	<i>riddle</i>		<i>acertijo</i>				<i>riddle, enigma</i>
II	1	<i>praise</i>	louange	<i>elogio, alabanza</i>	éloge	louange	<i>(lobender) Ausspruch</i>	
	2		chant funèbre	<i>elogio funebre</i>				
	3			<i>elogio religioso</i>				
III	<i>decree, resolution</i>		<i>decreto</i>	décision				
IV			<i>celebridad</i>					

Les hypothèses étymologiques qui expliquent la stratification du sens I ont été détaillées dans la section précédente (cf. 4). Les acceptions « fable » (I, 4) et « proverbe » (I, 5) sont données comme des spécialisations du sens premier « récit », « parole significative », « paroles possédant un sens caché » (I, 1-3).

Tel est également le cas du sens « énigme » (I, 7), dont l'unique attestation est cependant problématique (cf. *supra*).

116. H. J. Mette, dans SNELL 1955, sous αἶνος (I, col. 324) et VAN DIJK 1997, p. 79-82 (le sens retenu comme premier est celui qu'a transmis et explicité G. Nagy). Signalons que FRISK 1973 [1954-1972] apporte les mêmes informations que le DÉLG (« *Rede, Lobrede, Beschluss* ») et que SOPHOCLES 1975 [1870] ne mentionne à partir de l'époque impériale que le sens « *praise* ».

L'acception « conseil » (I, 6) est spécialement posé par le *DGE* et par BAILLY pour permettre l'interprétation d'un passage du *Philoctète* de Sophocle (le mot y apparaît au vers 1380, dans le syntagme ὦ δεινὸν αἶνον αἰνέσας, où il est le complément d'objet interne du verbe apparenté αἰνέω). Alain Blanc renonce à ce sens *ad hoc* et propose celui d'approbation, mais on pourrait aussi bien, en demeurant dans la gamme habituelle des significations d'αἶνος, traduire l'expression par « Ah ! Chose terrible que celle que tu loues ! »

Le *DGE* fait précéder précède le sens II, « éloge », de la mention déconcertante « *según contextos* », « suivant les contextes », que précise une remarque placée entre parenthèses : « *aunque en los textos más antiguos a veces puede interpretarse como dicho, relato* », « cependant, dans les textes les plus anciens on peut l'interpréter comme *dit, récit* ». Cet embarras est apparemment dû aux occurrences homériques du sens. Les acceptions II, 2 et II, 3 sont des précisions apportées à II, 1. Apparu dans la poésie ionienne, le sens « éloge » passe dans la prose tardive.

Sur le sens épigraphique III, « décret, décision », *cf. supra*.

Le sens IV, « célébrité », est indiqué par le seul *DGE*, qui donne pour référence une arétalogie épigraphique de la fin du III^e siècle avant notre ère, attribuée à Maiistas¹¹⁷. Le développement du sens objectif ou résultatif « réputation » à partir du sens « éloge » paraît assez naturel¹¹⁸.

Le tableau suivant classe ces mêmes acceptions à partir d'un sens originel « approbation » dont Alain Blanc trouve quelques occurrences (*cf.* 4).

Sommaire des acceptions d'αἶνος (2)		
Blanc		
I	1	approbation, acceptation
	2	fable instructive
	3	proverbe
	4	énigme
II		éloge
III		décret

117. *IG*, XI, 4, 1299, l. 36. Voir ENGELMANN 1975, p. 7.

118. Il en existe peut-être des exemples antérieurs. Le texte de MAISTAS contient l'expression εἰς μέγαν ἡγάγες αἶνον, dont l'analogie est frappante avec un fragment de DENYS LE BRONZIER (fr. 4 West = Athénée, XV, 669 a : ὕμνους [...] / τὸν τε σὸν ἀρχαῖον τηλεδαπὸν τε φύλον / εἰρεσίηι γλώσσης ἀποπέμφομεν εἰς μέγαν αἶνον / τοῦδ' ἐπὶ συμποσίου).

4.1.2. Αἰνέω/αἰνῆμι, ses dérivés et ses composés

Sommaire des acceptions d'αἰνέω (1)					
		LSJ	BAILLY	DGE	DÉLG
I		<i>tell, speak of</i>	parler de		affirmer
II	1	[a] <i>praise, approve</i>	louer, approuver	<i>parecerle a uno bien, celebrar, alabar, elogiar, decir que es bueno</i>	approuver, louer
		[b]		<i>preferir (en un concurso)</i>	
		[c] <i>glorify</i>		<i>glorificar</i>	
	2	[a] <i>approve</i>	approuver	<i>consentir, asentir, aprobar</i>	
		[b] <i>advise, recommend</i>	recommander	<i>recomendar encarecidamente, aconsejar*</i>	
		[c] <i>commend</i>		<i>exhortar</i>	
		[d]	ordonner, prescrire		
		[e] <i>acquiesce in</i>	acquiescer, consentir	<i>dar la aprobación, consentir, dejar, permitir</i>	
		[f] <i>be content with</i>	se résigner	<i>contentarse con, asentir a la fuerza, resignarse a</i>	
	3	[a] <i>praise</i>			
		[b] <i>decline courteously</i>		<i>decir* no, gracias</i>	
		[c] <i>thank</i>	louer de, remercier de	<i>dar las gracias encarecidamente</i>	
	4**	<i>approve</i>		<i>aprobar</i>	approuver
III		<i>promise, vow</i>	promettre	<i>prometer</i>	

* Ce mot est suppléé d'après le contexte de la définition.
 ** Cette acception appartient au registre politique et correspond à des témoignages épigraphiques : les dictionnaires citent l'expression ὁ δᾶμος αἰνεῖ, attestée à Élatée. Cf. 4.1.1 pour les emplois analogues d'αἰνός.

Sommaire des acceptions d'αἰνέω (2)		
Blanc		
I	1	accepter, approuver, consentir, permettre
	2	louer, faire l'éloge de
	3	accepter de faire quelque chose, s'engager à, promettre

Le verbe αἰνέω, dont la forme athématique αἴνημι est éolienne¹¹⁹, ne nous intéresse ici que parce qu'il est à l'origine de la branche la plus florissante de la famille d'αἶνος¹²⁰. Dès les épopées homériques, il développe le sens de son étymon¹²¹ en diverses directions, à l'exclusion de toute acception énigmatique¹²².

Le *DGE* se distingue des dictionnaires plus anciens en ne reportant pas sur αἰνέω le sens d'αἶνος traditionnellement considéré comme fondamental, « parole, récit », par lequel commence pourtant son traitement du substantif. Dans le cadre de son hypothèse, Alain Blanc propose, d'une façon tout à fait convaincante, de faire dériver toutes les significations du verbe du sens « accepter, approuver ». Cela permet d'expliquer la diversité des acceptions sans supposer arbitrairement les évolutions divergentes d'un sens « parler » extrêmement général et vague, dont les exemples prétendus sont fragiles¹²³.

Quatre occurrences sont mentionnées dans le LSJ, qui se ramènent sans grande difficulté au sens « accepter de dire », qu'il s'agisse de consentir à révéler une information¹²⁴ ou de prononcer son assentiment¹²⁵. Dans le second cas, il est possible de formuler plus nettement que ne le fait l'étymologiste ce qui a semblé autoriser le sens plus simple « déclarer ». Nous avons affaire à la reconnaissance explicite d'un état de fait constaté par d'autres que le

119. Αἴνημι se trouve chez HÉSIODE. Voir sur cette forme les commentaires de WEST 1978 au vers 683 des *Travaux*, ainsi que WEST 1966, p. 84.

120. Quelques-unes des occurrences dénombrées dans le tableau général sont des formes convergentes d'αἰνέω et de l'adjectif αἰνός, « effrayant », qui apparaissent ainsi deux fois. C'est notamment le cas d'une soixantaine d'attestations des lemmes αἰνήσιν, αἰνή et αἰνοῦ.

121. Le statut de dénominatif issu d'αἶνος a parfois été contesté à αἰνέω, en raison d'une difficulté morphologique. On trouve en effet hors du présent des formes en -ε-, au lieu du vocalisme -η- attendu. Après J. Wackernagel, que cite le *DÉLG*, A. Blanc explique le fait par l'analogie avec l'antonyme νεικέω : dès Homère, αἰνέσειν et αἰνέσαι auraient pour modèles νεικέσειν et νεικέσαι (BLANC 1995, p. 212). Ces verbes expriment dans la langue archaïque l'opposition fondamentale de l'éloge et du blâme. Après G. Dumézil et M. Detienne, G. Nagy a traité des aspects lexicaux et pragmatiques de ces catégories ; voir en particulier les chapitres XI (*On strife and the human condition*) et XII (*Poetry of praise, poetry of blame*) de NAGY 1999 [1979].

122. Si l'on écarte l'interprétation proposée par Verdenius du syntagme sophocléen αἶνον αἰνέω : « in Phil. 1380 αἰνέω is used in the sense of αἰνίσσομαι, "to speak in covert terms" » (VERDENIUS 1962). Cf. 4.1.1.

123. BLANC 1995, p. 212-213 : « il est plus que risqué de vouloir tirer "louer, approuver, recommander, ordonner ; acquiescer à, consentir, etc.", d'un sens premier tel que "parler, affirmer", d'abord parce que l'on ne voit pas comment on aurait abouti à des sens si différents de "parler", et ensuite parce que ce sens premier, que l'on croit reconnaître dans certaines attestations d'αἰνέω, n'est pas du tout assuré. En effet, lorsque l'on examine les exemples allégués, on s'aperçoit que l'on peut très bien donner à ce verbe son sens le plus courant d'"approuver, accepter" ».

124. ESCHYLE, *Agamemnon*, 98. Dans ce vers, P. Mazon traduit αἶνει par « daigne dire ».

125. ESCHYLE, *Agamemnon*, 1482 (l'idée est aussitôt reprise par αἶνος) et *Choéphores*, 192. L'exemple hellénistique tiré d'HÉRONIDAS (IV, 47) est déjà dans le dictionnaire une inflexion particulière du sens de base : σε κρηγύην αἶνει y est traduit par « reports of you as honest », ce qui implique que la déclaration suit une observation et qu'elle doit remplir une certaine fonction auprès de destinataires déterminés, ainsi que le confirme le contexte du mime.

locuteur. En disant pour son propre compte ce qui a déjà été dit, ce dernier le sanctionne et accomplit l'acte verbal de « reconnaître » ou d'« admettre ».

Si l'on exclut le sens « parler », c'est donc « approuver » qui conduit à « louer », et par euphémisme à « décliner poliment¹²⁶ » ; à « exhorter », lorsque l'approbation concerne un projet ; à « promettre », qui revient à accepter d'accomplir une certaine action ; enfin, à « accorder », qui équivaut à accepter de donner une certaine chose¹²⁷. Dans la reconstruction menée par Alain Blanc, le sens « accepter, approuver » d'αἰνέω joue un rôle cardinal, car selon lui ce dérivé conserve seul la signification originelle du terme de base αἶνος, à laquelle se rattachent les sens attestés¹²⁸.

Comme le montrent les données statistiques du tableau général¹²⁹, deux sens d'αἰνέω sont associés à des groupes de composés et de dérivés spécialisés, qui sont les plus vivants à toutes les époques :

— « louer », que véhiculent le composé ἐπαινέω et ses dérivés, ἐπαινος, ἐπαινετός et ἐπαινέτης, ainsi que, plus tardivement, αἴνεσις ;

— « exhorter », qui est un développement posthomérique et se diffuse à travers les composés παραινέω et παραινέσις.

Le verbe δαινέω, « décréter », est attesté dans des inscriptions delphique et messénienne¹³⁰.

En outre, le *DÉLG* enregistre comme un mot tardif αἴνησις, que le *LSJ* donne pour un équivalent d'αἴνεσις, en renvoyant à un passage de Philon d'Alexandrie. Mais le *TLG*, qui reproduit l'édition utilisée par le *LSJ*, ne contient pas cette forme. Elle ne figure pas non plus dans le *DGE*, qui fait référence à ce même texte sous αἴνεσις. Rien n'indique la présence d'une variante dans les sources. On ne s'étonne pas de la rectification, puisque « les formes en αἰνε- sont postérieures à Hom[ère] » et sans doute analogiques, comme le note Pierre Chantraine lui-même à propos du couple d'αἴνητος et αἰνετός.

126. On précisera l'explication du linguiste en remarquant que ce sens d'αἰνέω est lié, dès HÉSIODE, à l'habitude de la construction antithétique « loue [telle chose], mais fais [telle autre] » (voir les *Travaux*, 643, avec les emplois tragiques d'ἐπαινέω que WEST 1978 cite comme parallèles). Parfois réalisée par le balancement de μέν et de δέ, cette structure contrastive repose sur le schème général de l'opposition entre le λόγος et l'ἔργον.

127. Voir BLANC 1995, p. 212-213.

128. *Ibid.*, p. 214.

129. Les formes substantives et verbales de cette famille présentaient des formes convergentes en -σει, -σεις et -ση. Les nombres proposés tiennent compte de ces quelque 600 cas d'homographie, qui concernent αἰνέω, ἐπαινέω, παραινέω, συναινέω et les noms communs correspondants, ainsi qu'ἐπαινέτης et ἐπαινετός.

130. Voir le *DÉLG*, le *LSJ* et son Supplément, ainsi que HOFMANN 1987 [1922], p. 71.

Le *DGE* ajoute αινετήριος, « élogieux », employé par le pseudo-Hérodien, et αίνοποιέω, « glorifier », qui se lit chez Aquila, traducteur de la Bible hébraïque au II^e siècle de notre ère.

4.1.3. Αινίζομαι et αινίζω

Occurrences, construction et sens

Αινίζομαι, dérivé verbal d'αἶνος, apparaît dès l'épopée homérique. Tous les dictionnaires en font un équivalent d'αἰνέω, « louer », dont il est un « doublet rare » selon le *DÉLG*¹³¹. Déponent, il n'est par ailleurs employé qu'au présent d'après le LSJ et BAILLY. Ces deux ouvrages et le *DGE* signalent la présence de la forme active αινίζω dans l'*Anthologie*.

Ces renseignements sont cependant incomplets, car aucune notice ne prend en compte les emplois du verbe dans le papyrus de Derveni, dont le *TLG* contient la première version publiée (1982). Or, du point de vue lexicologique comme à tant d'autres égards, la découverte de ce texte ancien modifie l'état de nos connaissances.

Le *TLG* dénombre 30 occurrences d'αινίζομαι aux temps et modes où le verbe se distingue morphologiquement d'αινίσσομαι.

Époque	Corpus	Occ.
VIII av.	Homère	2
IV av.	P. Derveni	2
I av.-I	Aristonicos	1
I-II	Apollonios (lexicographe)	2
II	Ælius Aristide	1
	Maxime de Tyr	1
	Ps.-Hérodien	1
V-VI	Hésychios	1
IX	Photius	1
	<i>Etymologicum genuinum</i>	2
XII	Eustathe	6
	<i>Etymologicum magnum</i>	2
	<i>Etymologicum Symeonis</i>	2
Varia	<i>Scholies à Homère</i>	4
	<i>Scholies à Pindare</i>	1
	<i>Lexica segueriana</i>	1
VIII av-varia	16 corpus	30

131. FRISK souligne aussi la rareté de cette forme allongée. Tout comme le *DÉLG*, il rappelle que E. Schwyzer prend ce mot pour exemple de la formation des déverbatifs en -ίζω (« *Deverbativ erscheint -ίζω nur erweiternd: αἰν-ίζομαι Hom.: -έω* », SCHWYZER *et al.* 1934-1971, t. I, p. 736). Sur les problèmes morphologiques que posent les verbes dérivés d'αἶνος, on consultera nos indications à propos d'αινίσσομαι (cf. 4.2).

		Indicatif (30)		
Présent	sg.	1	αἰνίζομαι	28
		3	αἰνίζεται	1
Imparfait	sg.	3	ἠνίζετο	1

La très forte prédominance de la première personne du singulier s'explique par le fait que cet ensemble est principalement constitué des deux emplois homériques du mot, dans une expression de type formulaire, et de leurs occurrences ultérieures. Dans l'*Illiade*, à l'instant où il a terrassé son adversaire Othryonée, qui prétendait chasser les Achéens pour obtenir la main de Cassandre, Idoménee s'exclame sarcastiquement¹³² :

Ὄθρυονεὺ περὶ δὴ σε βροτῶν αἰνίζομ' ἀπάντων
εἰ ἐτεὸν δὴ πάντα τελευτήσεις ὅσ' ὑπέστης
Δαρδανίδη Πριάμῳ · ὃ δ' ὑπέσχετο θυγατέρα ἦν.

Ah ! Othryonée, je te félicite, comme je ne ferai aucun autre au monde,
si tu penses vraiment tenir les promesses que tu as faites
à Priam le Dardanide, qui, de son côté, t'a promis sa fille¹³³.

Dans l'*Odyssée*, Ulysse félicite Démodocos de l'excellence de son chant :

Δημόδοκ', ἔξοχα δὴ σε βροτῶν αἰνίζομ' ἀπάντων ·
ἢ σέ γε Μοῦσ' ἐδίδαξε, Διὸς πάϊς, ἢ σέ γ' Ἀπόλλων ·
λίην γὰρ κατὰ κόσμον Ἀχαιῶν οἶτον ἀείδεις [...].

Démodocos, entre tous les mortels je te loue !
La Muse, enfant de Zeus, a dû t'instruire, ou Apollon :
tu chantes avec un grand art le sort des Grecs¹³⁴ [...].

Le premier passage est cité 11 fois, le second ne l'est que 3 fois¹³⁵. Au total, 22 des 30 occurrences du verbe se trouvent dans les commentaires du texte homérique, c'est-à-dire dans les scholies et chez Eustathe, ou bien chez les lexicographes.

Αἰνίζομαι y est principalement glosé par ἐπαινῶ, qui est le verbe couramment employé, dès l'*Illiade*, pour signifier « louer, faire un éloge ». Cependant, la tradition lexicographique associe à ce mot quatre autres sens, dont la première mention est signalée entre parenthèses¹³⁶ :

132. Selon la juste remarque des SCHOLIES GENEVOISES À L'*ILLIADE*, *ad loc.* : σαρκασμοῦ πλέων, οὐ κενοδοξίας τὸ αἰνίζομαι. Le PSEUDO-HÉRODIEN du traité Περὶ σχημάτων prend ces vers pour exemple du type d'ironie nommé « dérision » (κατάγελως, p. 92).

133. *Illiade*, XIII, 374-376. Trad. P. Mazon.

134. *Odyssée*, VIII, 487. Trad. P. Jaccottet, modifiée.

135. Deux de ces citations sont intégrées à des œuvres : un opuscule d'ÆLIUS ARISTIDE (Πρὸς Πλάτωνα περὶ ῥητορικῆς, p. 23 Jebb) et un discours de MAXIME DE TYR (XXVI, 1), qui transforme ces vers en un éloge d'Homère (ἔξοχα δὴ σε βροτῶν, ὦ Ὅμηρε, αἰνίζομαι πάντων).

136. On sait avec quelle prudence il faut utiliser ce type de sources du point de vue de la chronologie.

- « s'étonner », à travers la glose θαυμάζω (lexique homérique d'Apollonios) ;
- « être effrayé », à travers la glose καταπλήσσομαι (Hésychios¹³⁷) ou φοβούμαι (scholies à l'*Iliade*) ;
- « faire un récit », à travers la glose διήγημά ou διήγησίν σε ποιήσομαι (scholies à l'*Iliade*) ;
- « parler d'une manière énigmatique », sens exprimé par αινίσσομαι (Apollonios) ou par un syntagme comprenant παραβολή (Photius).

Comme l'indiquent parfois explicitement les sources, ces sens secondaires sont calqués sur les deux voies étymologiques empruntées par les anciens dans l'explication d'αίνιζομαι, soit qu'ils le fassent dériver de l'adjectif αἰνός, « terrible », soit qu'ils le rattachent à l'un des sens d'αἶνος, « éloge » ou « récit » dans les scholies à l'*Iliade*, mais aussi « parabole, récit énigmatique » chez Photius¹³⁸. Par là, le sens de ce dérivé verbal, comme celui d'αἰνέω, dépend directement de l'interprétation d'αἶνος dans les contextes d'emploi archaïques du mot¹³⁹.

La complexité de la question est manifeste dans une scholie à l'*Iliade* qui paraît remonter à Didyme (entre le I^{er} siècle avant notre ère et le I^{er} siècle de notre ère) et à ses sources alexandrines. Nous y apprenons que l'on lisait aussi αινίξομαι dans certains manuscrits et que Zénodote (IV^e-III^e siècle avant notre ère) préférait la leçon αινίσσομαι. Ces informations sont reprises dans les apparats des éditions critiques actuelles, celles de Paul Mazon et de Martin West, par exemple. Mais on peut se demander quelle portée il convient d'attribuer à ces variantes : s'agissait-il de proposer un futur du verbe αίνιζομαι entendu au sens de « louer » ou bien d'interpréter ainsi αινίσσομαι, d'une façon conforme à l'acception « éloge » de son étymon αἶνος ? Notre documentation ne prêterait pas d'appui à ces hypothèses.

Dans le papyrus de Derveni, nous trouvons attestée l'acception « parler par énigmes », car le commentateur emploie, sans doute possible, αίνιζομαι dans le sens d'αινίσσομαι¹⁴⁰.

137. Hésychios cite Comanos de Naucratis (II^e s. av.) comme autorité pour ce sens et le suivant.

138. L'alternative est formulée le plus succinctement par une SCHOLIE À L'*ILIADE* (bT, en commentaire de XIII, 374) : « αινίξομαι : soit *faire l'éloge*, issu d'*éloge*, soit *avoir peur*, issu de *terrible* » (αἰνίξομαι · ἢ ἐπαινώ παρὰ τὸν αἶνον ἢ φοβούμαι παρὰ τὸ αἶνον).

139. Une SCHOLIE À L'*ILIADE* (T, cf. la note précédente) illustre l'étymologie fondée sur αἶνος par la réponse célèbre d'Eumée à Ulysse (*Odyssée*, XIV, 508), à laquelle l'expression hors syntaxe αἶνος μὲν τοι ἀμύμων suffit à faire référence.

140. Ce fait sémantique conduit T. Kouremenos à se demander s'il ne faut pas revenir sur l'hypothèse étymologique communément admise. Dans les passages homériques, αίνιζομαι est tenu pour une forme allongée d'αἰνέω, comme on l'a dit. Avec le témoignage du papyrus se constitue véritablement le couple d'une

L'édition anonyme parue en 1982 dans la *ZPE*, que le *TLG* propose sous le nom de « fragment orphique », comporte les formes αἰνίζεται et ἠνίζετο, qui sont toutes deux clairement lisibles sur les fragments du rouleau. On notera que le progrès des lectures et l'accumulation des restitutions et conjectures a porté le nombre d'occurrences du verbe à 4 dans la reconstitution tentée par Richard Janko en 2002, puis à 5 dans l'édition officielle publiée en 2006 par les spécialistes grecs qui ont pu examiner l'ensemble du document¹⁴¹.

Le *TLG* indique 2 occurrences d'αἰνίζω.

Époque	Corpus	Occ.
IV	Palladas (<i>Anthologie grecque</i>)	1
X	<i>Souda</i>	1
IV-X	2 corpus	2

Indicatif (2)				
Présent	sg.	1	αἰνίζω	1

Infinitif (1)		
Présent	αἰνίζειν	1

Le sens d'αἰνίζω est sans ambiguïté dans l'épigramme de l'*Anthologie* où le mot apparaît, dans un emploi intransitif (XI, 341). Dans ce distique attribué à Palladas, il est en effet opposé à ψόγος, comme l'éloge ouvert à la critique déclarée :

Αἰνίζειν μὲν ἄριστον, ὁ δὲ ψόγος ἔχθεος ἀρχή,
ἀλλὰ κακῶς εἰπεῖν ἄττικόν ἐστι μέλι.

Tenir des propos élogieux est chose excellente, et le blâme est ferment de haine,
mais dire du mal est le miel de l'Attique.

La *Souda* donne pourtant à l'unique autre occurrence de la forme active un sens énigmatique, puisque le verbe compose avec αἰνίσσω un lemme commun, dont la définition

forme en -ζ- et d'une forme en -σσ-. Or, dans de tels cas, on considère la seconde forme comme analogique. Ne peut-on pas regarder alors la forme αἰνίζομαι employée pour αἰνίσσομαι comme l'indice que la racine du mot est originellement αἰνίγγ- ? (KOUREMENOS, PARASSOGLU & TSANTSANOGLU 2006, Introduction, p. 13-14.) Sur la formation régulière des présents en -ζω issus de radicaux terminés par des gutturales et sur les flottements observés, voir CHANTRAINE 1961 [1945], § 269-270, p. 230-231.

141. JANKO 2002 et KOUREMENOS, PARASSOGLU & TSANTSANOGLU 2006. L'équivalence sémantique d'αἰνίζομαι et αἰνίσσομαι accroîtrait les statistiques relatives à ce verbe dans le tableau 1 : la proportion totale des noms de l'énigme est pour ce corpus de 173,91 p. 100 000 si l'on suit l'édition de 1982 (4 occurrences des mots de la famille d'αἰνίσσομαι), de 304,35 p. 100 000 d'après celle de 2002 (7 occurrences) et enfin de 347,83 p. 100 000 d'après celle de 2006 (8 occurrences). En ce qui concerne αἰνίζομαι et αἰνίγμα, les restitutions fondées sur les séquences αἰν ou αἰνι et ἰγμ ne soulèvent pas *a priori* de difficultés graves, mais en X, 11 la lecture d'αἰνίζεται ne repose que sur deux lettres certaines et en IX, 12 αἰνίζόμενος est tout entier conjecturé d'après la forme ἠνίζετο qui se lit deux lignes plus haut. D'une manière générale, il serait téméraire de considérer le dernier texte paru comme un aboutissement, ce dont témoignent les arguments avancés par R. Janko dans son compte rendu (JANKO 2006), ainsi que, dans la même revue, les échanges avec les auteurs qui en ont été la suite.

est « parler en paraboles » (*αἰνίζω καὶ αἰνίσσω* · τὸ ἐν παραβολαῖς λαλῶ). Ce témoignage tardif ne se relie à aucun autre¹⁴². BAILLY semble suggérer une évolution de la diathèse en faisant précéder la référence à l'*Anthologie* de la mention « postér[ieur] ». Dans l'épigramme, nous sommes peut-être en présence d'une innovation isolée. Dans l'encyclopédie byzantine, il est permis de penser que l'actif résulte d'une harmonisation artificielle avec le synonyme *αἰνίσσω*, qui est probablement lui-même un mot de lexicographe, comme on le verra. En revanche, le sens prêté à *αἰνίζω* dans la *Souda*¹⁴³ s'inscrit dans la tradition des gloses d'*αἰνίζομαι*, que le papyrus de Derveni éclaire d'un jour nouveau.

Il faut donc préciser les informations des ouvrages de référence¹⁴⁴. L'imparfait d'*αἰνίζομαι* est à présent attesté, bien qu'il ne le soit que par un hapax. De l'usage du verbe à l'actif, on ne peut rien dire d'assuré. Enfin, le papyrus de Derveni montre qu'*αἰνίζομαι* a hérité du sens énigmatique occasionnellement reconnu à la souche de la famille, le substantif *αἴνος*. Du moins cela a-t-il été le cas en Macédoine, à l'époque classique. Mais les remarques des lexicographes et des commentateurs d'Homère ne sont peut-être pas seulement la preuve d'une ingéniosité étymologique intempestive.

4.2. Αἰνίσσομαι, αἰνίσσω et leurs composés verbaux

Formation

Le présent *αἰνίσσομαι*, dont la formation exacte n'est pas claire, devrait être constitué sur un thème en « gutturale » sourde, auquel s'ajoute le suffixe **γω*, l'un des plus fréquemment employés par le grec¹⁴⁵. Dérivé d'*αἴνος*, le verbe n'est pas homérique et se trouve pour la première fois chez Pindare.

142. Quant au terme *παραβολή*, il est usuel dans cette acception, qui a ses lettres de noblesse bibliques (cf. 4.3.1, à propos d'*αἴνιγμα*). Cf. II, 18.

143. C'est le seul parallèle que signale T. Kouremenos dans son commentaire de l'exégèse orphique (KOUREMENOS, PARÁSSOGLU & TSANTSANOGLU 2006, p. 181). On pourrait cependant ajouter un passage d'EUSTATHE dont l'interprétation est délicate : ὅτι αἴνον οἱ παλαιοὶ τὸν ἀπόκρυφον λόγον καὶ ἐσηματισμένον λέγοντες [...], ὅθεν καὶ τὸ αἰνίζομαι ἐπὶ αἰνίματος (*Commentaire à l'Iliade*, 4, p. 840). Cf. II, 19.4.

144. Certaines études techniques ne manquent pas de signaler la rectification sémantique. Armida Lamedica fait par exemple figurer *αἰνίζομαι* à côté d'*αἰνιγματώδης* et d'*αἰνιγματωδῶς* dans son aperçu du vocabulaire de la critique (voir LAMEDICA 1990, en particulier p. 87-88).

145. Voir le *DÉLG*, sous ce mot, ainsi que CHANTRAINE 1961 [1945], § 266 (« Le grand suffixe de dérivation qui a servi en grec à constituer des présents est le suffixe **-y^h/o-* »), et 278 (« le suffixe **-y^h/o-* a surtout été productif en fournissant un grand nombre de dénominatifs »). SCHWYZER donne *αἰνίσσομαι* pour exemple des formations secondaires comportant le suffixe *-σσω* des terminaisons *-άσσω*, *-ίσσω* et *-ύσσω*, qui étaient originellement celles de certains verbes et dénominatifs primaires (p. 733). Voir également LEJEUNE 1972, p. 79-80 et 104-105. FRISK mentionne non sans hésitation l'hypothèse d'une forme déverbale. L'embarras des

On sait que l'alternance entre le type αἰνίσσομαι et le type αἰνίπτομαι répond à des critères géographiques et chronologiques. Les formes ioniennes en -σσ- sont le cas général dont les formes en -ττ-, béotiennes et surtout attiques, mais également diffusées en Eubée, sont l'exception. Le grec de la *koinê* littéraire a privilégié les formes en -σσ-, bien qu'il suive pour certains mots la norme plus ou moins stricte de l'attique¹⁴⁶.

4.2.1. Αἰνίσσομαι

Occurrences et construction

Nous examinerons dans leur détail les attestations classiques du verbe.

Répartition des occurrences d'αἰνίσσομαι par époque et par corpus jusqu'à la fin du IV^e siècle avant notre ère

Époque	Corpus	Occ.
VIII-VII av.	Eumélos = Σ Apollonios de Rhodes	0 [1]
VII-VI av.	Sept Sages (Pittacos) = Élien	0 [1]
VI-V av.	Pindare	1
	Eschyle = Strabon et Σ Ælius Aristide	0 [2]
	Anaxagore = Simplicius	0 [1]
VI av.	Théognis	1
V av.	Euripide *	3 [4]
	Empédocle = Cornutus, Théon de Smyrne, Plotin, Ammonios et Simplicius	0 [5]
	Sophocle	1
	Mélistos = Plutarque	0 [1]
	Parménide = Clément et Sextus Empiricus	0 [2]
	Phérécyde d'Athènes = Clément et Σ Apollonios de Rhodes	0 [2]
	Protagoras = Diogène Laërce	0 [1]
	Hérodote	1
V-IV av.	Isocrate = Élien	0 [1]
	Aristophane	4
	Platon (dont 1 occ. dans la <i>Lettre VII</i>) et ps.-Platon (2 occ. dans le <i>Second Alcibiade</i>)	14
	Hérodore = Clément	0 [1]
	Démocrite = Proclus	0 [1]

linguistes paraît naturel, puisque nous ne pouvons pas déterminer l'origine de la « gutturale », ou dorsale, que suppose la formation régulière d'un verbe dérivé au moyen du suffixe -ίσσω. Faute d'une meilleure explication, on peut penser que l'économie générale de la langue est responsable de l'état de notre famille lexicale. Il semble en effet qu'αἰνίζομαι ait été introduit par analogie avec des verbes dont la finale -ίζω était étymologiquement motivée. Les témoignages que nous possédons sur ce verbe rare le montrent en distribution complémentaire dans la poésie hexamétrique avec αἰνέω, dans la conjugaison duquel se trouvent de nombreuses formes exclues de l'hexamètre par leur structure métrique, car un crétique y apparaît. La formation du dérivé αἰνίσσομαι s'explique peut-être par un phénomène analogique comparable, mais il faut tenir compte de la relation entre αἰνίζομαι et αἰνίσσομαι, dont les sémantismes se recouvrent partiellement. À notre connaissance, aucun spécialiste n'a fourni une hypothèse complète ; nous sommes d'autant plus reconnaissant à N. Guilleux d'avoir discuté avec nous ce problème.

146. Voir SCHWYZER *et al.* 1934-1971, t. I, p. 85-86 (pour la règle), ainsi que p. 127 et 317 (pour les nuances nécessaires).

IV av.	Eschine	1
	Dicéarque = Plutarque	0 [1]
	Aristote (8 fragments = Élien, Ps.-Plutarque, Porphyre, Jean Philopon, Simplicius, Élias, <i>Vie d'Aristote (Vita Marciانا)</i> et Σ Théocrite)	4 [12]
	Théopompe = Photius	0 [1]
	Phérécyde = Origène et Porphyre	0 [2]
	Xénocrate = Aëtius (chez Stobée), Clément, Alexandre d'Aphrodise, Proclus, Syrianos (2 occ.) et Jean Philopon (2 occ.)	0 [8]
	Eudoxe de Cnide = Plutarque	0 [2]
	Métrodore de Chios = Eusèbe	0 [1]
VI-IV av.	9 corpus [et non 27]	30 [73]
<p>* Un fragment sur papyrus d'une tragédie intitulée <i>Pirithoos</i> doit de contenir le verbe à une très ingénieuse conjecture de A. E. Housman accueillie à titre d'exemple dans le texte édité par D. Page (fr. 15) : restitué sur la moitié perdue de la colonne, le mot αίνυθέντα est tiré du seul α initial et justifié par le vers qui vient ensuite, tout entier forgé par le philologue. Suivant en cela une autre partie de la tradition antique, les éditions plus récentes n'attribuent pas cette pièce à Euripide, mais à Critias, l'oncle de Platon (voir l'édition de Jouan et Van Looy, Introduction, p. XV et XXIV).</p>		

Comme on le voit, la majeure partie des occurrences n'est pas due aux auteurs des corpus signalés par le *TLG*. Ce fait s'explique par le rôle important que joue le verbe dans l'introduction des citations ou des paraphrases et dans l'explicitation des propos rapportés. Neuf corpus seulement doivent être retenus : Pindare, Théognis, Euripide, Sophocle, Hérodote, Aristophane, Platon (et pseudo-Platon), Eschine et Aristote.

Ces 30 occurrences classiques¹⁴⁷ mettent en œuvre la quasi-totalité des constructions attestées du verbe¹⁴⁸. Sa structure maximale admet deux compléments, qui peuvent être :

- un complément d'objet direct à l'accusatif ;
- un attribut du complément d'objet direct, à l'accusatif comme celui-ci ;
- un complément d'objet indirect introduit par une préposition ;
- un complément prenant la forme d'une proposition subordonnée (complétive, relative ou infinitive)¹⁴⁹.

147. On pourrait leur adjoindre les emplois d'αίνίζομαι dans le sens de ce verbe par l'allégoriste du papyrus de Derveni. Cf. 4.1.3.

148. Les tableaux dans lesquels nous indiquons les constructions des verbes ordonnent les occurrences selon un simple point de vue descriptif.

149. Dans deux textes tardifs visiblement issus d'une même source, αίνισσομαι régit directement l'infinitif et prend le sens « suggérer de [faire] ». Il s'agit de justifier l'appellation de la lettre ιώτα. Rectiligne dans l'ancienne écriture (Ι), ce signe a pris son nom et sa forme, nous dit-on, de la trajectoire droite du venin (ιός) que crachent les animaux venimeux (ιοβόλοι) ou bien de celle des armes de jet (ιοί), à moins que ce « monogramme » ne vienne du trait qui signifie « un » (τὸ μόνον). La conclusion est la même dans les trois hypothèses : ἡ τούτου γραφή ὀρθῆ οὔσα τὸ στοιχείον ἰώτα καλεῖν ἤνιξατο, « le tracé de cette lettre, qui est droit, a donné l'idée de l'appeler *iota* » (*Commentaires à la Grammaire de Denys le Thrace*, p. 489 ; une version presque identique du passage se trouve dans l'*Etymologicum magnum*, p. 462). Seul un contrôle exhaustif des attestations montrerait si une telle construction doit être considérée comme un solécisme ou comme une innovation limitée.

Αἰνίσσομαι, verbe d'expression habituellement transitif, se rencontre en outre dans des tournures passives et est susceptible d'un emploi absolu.

Construction transitive				
Complément ou proposition complétive	Sujet d'αἰνίσσομαι	Syntagme	Corpus	
C.O.D.	Substantif	Auteur (Homère)	τὸ τῆς ψυχῆς « κέαρ », ὃ ἔφη Ὅμηρος αἰνιττόμενος τὴν τοῦ κηροῦ ὁμοιότητα	Platon
	Substantif [cf. <i>infra</i>]	Locuteurs (« les Anciens »)	εἶπερ ἠνίττοντο τὸν ὠκεανὸν οἱ πρότερον, τάχ' ἂν τοῦτον τὸν ποταμὸν λέγοιεν	Aristote
	Substantif et préposition εἰς (ἐς)	Locuteur (Apollon, par un oracle)	τὴν Κυλλήνην γὰρ ὁ Φοῖβος / ἐς τὴν χεῖρ' ὀρθῶς ἠνίξατο τὴν Διοπίθου	Aristophane
	Adjectif substantivé en prolepse	Auteur (Simonide)	ἠνίξατο ἄρα, ἦν δ' ἐγώ, ὡς ἔοικεν, ὁ Σιμωνίδης ποιητικῶς τὸ δίκαιον ὃ εἶη.	Platon
	Substantif et adjectif démonstratif (compl. d'objet interne)	Auteur (Homère, dans un rêve)	ἐδόκεε ὁ Ἴππαρχος ἄνδρα οἱ ἐπιστάνα μέγαν καὶ εὐεϊδέα αἰνίσσεσθαι τάδε τὰ ἔπεα	Hérodote
	Pronom démonstratif	Auteur (Protagoras)	ὁ Πρωταγόρας [...] τοῦτο ἡμῖν μὲν ἠνίξατο τῷ πολλῷ συρφετῷ	Platon
	Pronom démonstratif (cataphorique)	Locuteurs (« ceux qui disent que »)	τοῦτο τοίνυν αἰνίττονται, ὡς ἐμοὶ δοκοῦσιν, ὃ ἑταίρε, οἱ τὸ ὅμοιον τῷ ὁμοίῳ φίλον λέγοντες, ὡς [...]	Platon
	Pronom démonstratif	Interlocuteur (Amphitryon)	τόδ' ὡς ὑποπτον ἠνίξω	Euripide
	Pronom démonstratif et préposition πρὸς	Locuteur (Bakis)	ἠνίξαθ' ὁ Βάκις τοῦτο πρὸς τὸν ἄερα	Aristophane
	Pronom interrogatif	Locuteur (Apollon, par un oracle)	τί ποτε λέγει ὁ θεός, καὶ τί ποτε αἰνίττεται ;	Platon
	Pronom interrogatif et préposition πρὸς	Interlocutrice (Créuse, sortie de scène)	τί ποτε λόγοισιν ἢ ξένη πρὸς τὸν θεὸν κρυπτοῖσιν αἰεὶ λαιδοροῦσ' αἰνίσσεται ;	Euripide
	Pronom relatif (antécédent τοῦτο)	Interlocuteur (Mélétos)	τοῦτ' ἂν εἶη ὃ ἐγώ φημί σε αἰνίττεσθαι καὶ χαριεντίζεσθαι	Platon
	Pronom relatif (antécédent λόγος : compl. d'objet interne)	Locuteur (le devin Amphiaraios)	λόγον φέρεις, / τὸν ὄνπερ ποτ' Ὀϊκλέος παῖς ἐν ἑπταπύλοις ἰδὼν / υἱοῦς Θήβαις αἰνίξατο	Pindare
Préposition εἰς (ἐς)	Énoncés en situation (une scène comique)	δοκέω μὲν, ἐς Κλέωνα τοῦτ' αἰνίσσεται, / ὡς κείνος ἀναιδέως τὴν σπατύλην ἐσθίει	Aristophane	
Préposition εἰς	Interlocuteur (Démosthène)	φάσκων γὰρ νεώτατος εἶναι πάντων, τὴν τάξιν τοῦ πρώτου λέγειν οὐκ ἂν ἔφη παραλιπεῖν, οὐδ' ἐπιτρέψειν τινί, αἰνιττόμενος εἰς ἐμέ	Eschine	
Proposition relative substantive	Locutrice (Électre)	ἃ δ' ἐς γυναῖκας (παρθένωι γὰρ οὐ καλὸν λέγειν) σιωπῶ, γνωρίζω δ' αἰνίζομαι	Euripide	
Proposition relative substantive	Réalité immatérielle (l'âme)	ἡ ψυχὴ [...] μαντεύεται ὃ βούλεται, καὶ αἰνίττεται	Platon	

Proposition complétive introduite par ὅτι	Agents et locuteurs (« ceux qui ont institué les mystères »)	οἱ τὰς τελετὰς ἡμῖν οὗτοι καταστήσαντες οὐ φαῦλοί τινες εἶναι, ἀλλὰ τῷ ὄντι πάλαι αἰνίττεσθαι ὅτι [...]	Platon
Proposition complétive introduite par ὡς	Auteur et locuteur (Platon et Dion)	λέγοντες οὐκ ἐναργῶς οὕτως [...] αἰνιπτόμενοι δὲ καὶ διαμαχόμενοι τοῖς λόγοις ὡς [...]	Platon (Lettre VII)
Proposition infinitive	Locuteurs (les enfants)	ἔοικεν [...] τῷ τῶν παιδῶν αἰνίγματι τῷ περὶ τοῦ εὐνούχου, τῆς βολῆς πέρι τῆς νυκτερίδος, ᾧ καὶ ἐφ' οὗ αὐτὸν αὐτὴν αἰνιπτονται βαλεῖν	Platon

Chez Pindare et Hérodote, les accusatifs λόγον et ἔπεα sont analysés comme des compléments d'objet interne par les dictionnaires qui citent ces exemples. Les deux mots possèdent certes une signification voisine de celle du verbe. Pourtant, le sens d'αἰνίσσομαι excède celui de ces substantifs apparentés au verbe « dire » le plus courant. C'est ce que met en relief le contexte même des occurrences, puisqu'il y est question de la parole d'un devin — le verbe et son sujet font alors de λόγος l'équivalent de χρῆσμός — et des vers récités par une apparition onirique. Or, l'accusatif interne, qui figure ordinairement dans un groupe plus étoffé, offre un support nominal à une détermination supplémentaire du sémantisme verbal ; en cela, loin de constituer une simple redondance, il exerce une fonction analogue à celle de l'adverbe¹⁵⁰. Tel n'est pas le cas dans les syntagmes qui nous occupent. La caractérisation comme complément d'objet interne est donc ici pertinente mais peu éclairante.

Dans leur emploi avec ce verbe, les prépositions εἰς et πρὸς expriment la notion de direction sous son aspect le plus abstrait de mise en rapport : αἰνίσσομαι dénote une énonciation orientée. On remarquera que dans ces exemples l'objet visé par l'intention expressive est plusieurs fois un être animé, chez Eschine le locuteur lui-même et chez Aristophane son adversaire habituel Cléon. Lorsqu'il révèle la cible d'un discours *ad hominem*, le verbe est en effet fréquemment suivi d'un nom propre.

Αἰνίσσομαι peut gouverner en même temps un substantif en fonction de complément direct et un tour prépositionnel. On ne trouve bien sûr pas de complémentation multiple dans les cas où il reçoit pour compléments des subordonnées, syntaxe par ailleurs typique des verbes déclaratifs.

La construction prédicative n'est pas mentionnée dans ce tableau. Le *DGE* en emprunte l'illustration à Polybe. Philippe de Macédoine reçoit de Démétrios de Pharos un conseil

150. Voir les exemples commentés par HUMBERT, § 430-433, p. 260-263.

aphoristique, « le tenir par les deux cornes est le seul moyen de maîtriser le bœuf », que l'historien explique par cette apposition : αἰνιπτόμενος τὰ μὲν κέρατα τὸν Ἴθωμάταν καὶ τὸν Ἀκροκόρινθον, τὴν δὲ Πελοπόννησον τὸν βούν, « laissant entendre par “les cornes” l'Ithôme et l'Acrocorinthe, et le Péloponnèse par “le bœuf”¹⁵¹ ». À la désignation habituelle (en l'occurrence, à celle que l'on suppose la plus stable, le nom propre) est substituée une nouvelle appellation, qui apparaît sous la forme d'un second accusatif, attribut du complément d'objet direct. Formuler cette structure à l'aide du verbe αἰνίσσομαι revient à mettre au jour ce qui était sous-entendu, par un commentaire métadiscusif ; c'est l'usage autonymique de l'expression décodée qui entraîne naturellement dans nos langues modernes le recours aux guillemets. Ce baptême linguistique est l'exact parallèle de celui qu'opèrent les verbes καλέω¹⁵² et λέγω. Le second est d'ailleurs employé par Strabon, qui reformule ainsi l'anecdote : κέρατα μὲν λέγων τὴν Ἴθωμην καὶ τὸν Ἀκροκόρινθον, βούν δὲ τὴν Πελοπόννησον, « par “cornes”, il voulait dire l'Ithôme et l'Acrocorinthe et par “bœuf”, le Péloponnèse¹⁵³ ».

Il est intéressant de noter que le passage de Polybe diffère d'une phrase d'Aristote, présente dans notre relevé, que le *DGE* donne également en exemple¹⁵⁴ de la construction « avec deux accusatifs » (« c[on] dos ac[usativos] ») : εἴπερ ἠνίπτοντο τὸν ὠκεανὸν οἱ πρότερον, τάχ' ἂν τοῦτον τὸν ποταμὸν λέγοιεν τὸν κύκλω ῥέοντα περὶ τὴν γῆν, « si les Anciens prononçaient une énigme en nommant l'océan, peut-être parlaient-ils de ce fleuve qui circule autour de la Terre¹⁵⁵ ». Le verbe y a pour complément d'objet direct ὠκεανόν, qui ne possède pas d'attribut¹⁵⁶. Cet emploi est l'occasion d'insister sur une distinction fondamentale, que le

151. POLYBE, VII, 12, 3.

152. Cf. 4.3.1, à propos des constructions et des acceptions d'αἰνίγμα.

153. STRABON, VIII, 4, 8. Une troisième version, celle de Plutarque, énonce l'intention du conseiller sans détailler la signification des termes. Elle pourvoit αἰνίσσομαι d'un unique complément à l'accusatif : αἰνιπτόμενος τὴν Πελοπόννησον, ὡς, εἰ προσλάβοι τὸν Ἴθωμάταν τῷ Ἀκροκόρινθῳ, παντάπασι ἐσομένην ὑποχείριον καὶ ταπεινὴν, « désignant par là le Péloponnèse, qui, s'il ajoutait l'Ithôme à l'Acrocorinthe, serait tout entier entre ses mains et soumis à lui » (PLUTARQUE, *Vie d'Aratos*, L, 6). La suite du propos rapporté est plus compliquée du point de vue syntaxique — la subordonnée en ὡς, appelée par le sens déclaratif du verbe, comporte un participe par attraction —, mais ne représente pas une construction participiale d'αἰνίσσομαι.

154. À moins qu'il ne faille comprendre la mention « cf. *tb.* [*también*] », « voir aussi », comme la référence à une tournure différente mais qui éclaire le cas étudié.

155. ARISTOTE, *Météorologiques*, 347 a.

156. Ce texte est l'un des deux documents qui ont paru les plus utiles à André Laks pour cerner le statut de l'allégorie dans les écrits d'Aristote. Il traduit ainsi notre phrase : « De sorte que si les Anciens faisaient de l'Océan une énigme, peut-être est-ce ce [cycle] qu'ils visaient en parlant du fleuve qui coule autour de la terre. » (LAKS 2004, p. 213.) Dans l'apodose, le critique semble donc isoler le démonstratif τοῦτον pour en faire un pronom renvoyant à κύκλος οὗτος (346 b), expression qui formulait le thème du « cycle » des eaux et des vapeurs, assimilé par le philosophe à un fleuve. En 347 a, la succession des anaphores de κύκλος, identifiées ci-après par l'italique, ne favorise pas cette hypothèse : ἐκεῖνος [...] Καὶ δεῖ νοῆσαι τοῦτον ὡςπερ ποταμὸν ῥέοντα κύκλω [...] Καὶ τοῦτ' ἐνδελεχῆς ἐθέλει γίνεσθαι κατὰ γε τὴν τάξιν · ὥστ' εἴπερ ἠνίπτοντο τὸν

classement syntaxique ne met pas suffisamment en évidence : αἰνίσσομαι introduit tantôt l'objet réellement visé, tantôt le mot qui lui sert de masque et se trouve requalifié comme le vecteur d'un sens premier insuffisant ou faux. Dans le contexte aristotélicien, le verbe signifie « dire [quelque chose] qui a la valeur d'une énigme » (la fonction du mot « océan » est de renvoyer à une autre réalité) et non « désigner énigmatiquement¹⁵⁷ ».

Un tel usage s'observe naturellement dans les cas de double complémentation où un groupe prépositionnel indique le référent latent, en concurrence avec un accusatif chargé d'exprimer le référent apparent. Ainsi lorsqu'un personnage d'Aristophane prétend interpréter les termes d'un oracle : ἡνίξαθ' ὁ Βάκις τοῦτο πρὸς τὸν ἄερα, « par ce mot, Bakis a désigné l'air¹⁵⁸ ».

Cette pluralité syntaxique est essentielle au sémantisme d'αἰνίσσομαι. L'utilisation du verbe porte en effet au jour la scission toujours possible, au sein du sens manifesté, entre un sens superficiel ou partiel et un sens profond ou complet. Αἰνίσσομαι implique l'existence de deux niveaux de signification. Dans ses constructions transitives, il les relie, soit en mentionnant et en hiérarchisant les termes en présence, soit en indiquant seulement le terme de plus haut sens ou, moins souvent, le terme à interpréter. Lorsque la forme verbale est employée intransitivement, on va le voir, les termes de cette structure double sont diversement suppléés par le contexte. Remarquons enfin qu'une telle dissociation est lexicalisée dans le cas d'αἰνίσσομαι, mais qu'elle est susceptible d'apparaître avec tout verbe d'expression, à commencer par le plus général, puisque λέγω signifie aussi bien « dire » que « vouloir dire¹⁵⁹ ». C'est ce qu'illustre mieux que toute autre la formule par laquelle Aristote

ὠκεανὸν οἱ πρότερον, τάχ' ἂν τοῦτον τὸν ποταμὸν λέγοιεν τὸν κύκλω ῥέοντα περὶ τὴν γῆν. Le neutre τοῦτο, « ce phénomène », s'interposant entre les pronoms antérieurs et τοῦτον, on s'en tiendra à l'interprétation habituelle de ce dernier mot comme un adjectif démonstratif qui porte sur ποταμὸν. Il reste qu'une structure attributive est implicite dans le passage — que l'on peut comprendre, sinon traduire, ainsi : « peut-être parlaient-ils de ce fleuve [en nommant l'océan] » —, mais elle concerne λέγω. L'interprétation repose en effet sur ce verbe, qui entre dans un système avec αἰνίσσομαι, dont il reprend implicitement le complément d'objet (si l'on préférerait considérer τοῦτον comme un pronom, son antécédent serait ὠκεανόν). Une remarque que fait A. Laks (p. 216), à propos d'un passage de la *Métaphysique* qu'il rapproche de celui-ci, s'applique parfaitement à ce cas : « φάνα [...] signifie ici, comme ailleurs λέγειν, “le fond de leur pensée, c'est que...” »

157. Mais il est bien question d'un acte expressif, contrairement à ce que laisse entendre la traduction du LSJ, qui pose pour ce passage le sens spécial « former des hypothèses au sujet de », en reportant ainsi dans l'esprit des locuteurs une incertitude qui est toujours celle de l'énoncé (cf. *infra*, le tableau des acceptions).

158. ARISTOPHANE, *Les Oiseaux*, 970.

159. Comme le français, qui continue le latin sur ce point, le grec a recours aux verbes de volonté pour signifier l'intention expressive. Ainsi, θέλω et θέλω λέγειν sont synonymes dans le passage où HÉRODOTE évoque les dons énigmatiques des Scythes à leurs ennemis perses, « un oiseau, un rat, une grenouille et cinq flèches » (IV, 131-132) : les Perses doivent par eux-mêmes tâcher de « comprendre ce que veulent dire ces présents » (γνώνα τὸ θέλει τὰ δῶρα λέγειν) ; « conjecturant que les présents signifient » (εἰκάζοντος τὰ δῶρα λέγειν) une ultime sommation, Gobryas conseille la fuite. On rencontre βούλομαι dans des syntagmes identiques. Le verbe d'élocution est même parfois facultatif en ce sens, comme chez PLATON lorsque Socrate pose dans le *Théétète* (156 c) la question suivante : « mais que veut donc nous donner à entendre ce mythe [...] ? » (τί δὴ οὖν ἡμῖν βούλεται οὗτος ὁ μῦθος [...]) : La réponse immédiate que le personnage y apporte est introduite par la formule « de fait, ce qu'il veut dire, c'est que [...] » (βούλεται γὰρ δὴ λέγειν ὡς [...]).

identifie le ressort de certaines finesses d'expression : μή ὄ φησι λέγειν, soit le fait de ne pas exprimer dans ses paroles sa pensée, de « ne pas vouloir dire ce que l'on dit » ou, plus simplement, de « ne pas dire ce que l'on dit¹⁶⁰ ». C'est ce que montrait aussi, dans le texte d'Aristote précédemment cité, le balancement de λέγω, « dire [d'une façon immédiatement intelligible] », et d'αἰνίσσομαι, « dire indirectement ».

Construction passive		
Sujet	Syntagme	Corpus
Énoncé (désigné par anaphore)	ταῦτά μοι ἠνίχθω κεκρυμμένα τοῖς ἀγαθοῖσιν	Théognis
Énoncé (un oracle)	χρησμός [...] εὖ [...] καὶ ποικίλως πως καὶ σοφῶς ἠνιγμένος	Aristophane
(Participe substantivé sans complément d'agent)	ταῦτά τε γὰρ τὰ νυνδὴ αἰνιχθέντα πολλὰ καὶ αἰσχρά	Platon
	ἐκ τῶν εὖ ἠνιγμένων ἔστι μεταφορᾶς λαβεῖν ἐπιεικῆς	Aristote
	τὰ εὖ ἠνιγμένα διὰ τὸ αὐτὸ ἡδέα	Aristote

Conformément à cet échantillon, on constatera que le sens passif concerne presque exclusivement les formes d'aoriste et de parfait.

Construction intransitive		
Sujet	Syntagme	Corpus
Locuteur (Teucros)	μῶν ἠνιξάμην ;	Sophocle
Locuteur (« celui qui a dit »)	ἠνίττετο ἄρα, ὡς ἔοικεν [...], ὁ λέγων	Platon
Auteurs (Homère et les poètes)	ἀλλ' αἰνίττεται [...] καὶ οὗτος καὶ ἄλλοι δὲ ποιηταὶ σχεδόν τι πάντες	Ps.-Platon
Auteur (Homère)	ἀλλ' αἰνίττεται οἶμαι παράγων τὸ κακῶς μὲν ἀντὶ τοῦ κακοῦ	Ps.-Platon
Type d'énoncés (les métaphores)	μεταφοραὶ γὰρ αἰνίττονται	Aristote

Le verbe αἰνίσσομαι entrant dans une construction absolue en de pareils cas, son objet n'est pas spécifié. Un élément du cotexte permet parfois de suppléer cette information, comme le fait un participe apposé dans la seconde phrase du pseudo-Platon. On peut opposer à cet égard les syntagmes tirés de Sophocle et d'Aristote. Chez le premier, la question « Ai-je prononcé une énigme ? » est placée dans la bouche d'un héros qui vient d'explicitement ses

160. ARISTOTE, *Rhétorique*, 1412 a 23. Dans sa récente traduction, P. Chiron choisit de répéter le verbe « dire » : « l'on ne dit pas ce que l'on dit » (CHIRON 2007). Afin d'éviter une interprétation tautologique, le lecteur réévalue la première occurrence du mot à sa seconde apparition, phénomène qui donne lieu pour les rhétoriciens à la figure de l'antanaclase (ou plutôt ici à la diaphore, sa variante subtile, selon les définitions de MORIER 1998 [1961]). Le grec joue quant à lui de la synonymie presque parfaite de λέγω et de φημί.

propres insinuations en les rapportant à son interlocuteur¹⁶¹. Ajoutant cette interrogation ironique, Teucros se réfère sans ambiguïté au contenu de sa réplique, c'est-à-dire à un énoncé particulier, mais en insistant sur le caractère énigmatique qu'il n'a pas laissé subsister¹⁶². Au contraire, la construction intransitive demande, dans l'affirmation d'Aristote, une interprétation généralisante : si « les métaphores indiquent énigmatiquement », c'est en raison d'une tendance qui leur est inhérente, tout comme le discours allusif peut être chez un individu une habitude ou une disposition¹⁶³.

Dans ces trois tableaux, la mention des sujets grammaticaux était précédée de l'une des catégories apparues à l'examen des occurrences. Les formes passives principalement ont trait à des énoncés, tandis que les locuteurs qui sont à l'origine des énoncés peuvent se diviser en plusieurs groupes, selon qu'ils sont ou non présents dans la scène énonciative du texte et selon qu'ils prennent eux-mêmes sous leur autorité le syntagme ou l'attribuent à un interlocuteur. On a distingué ainsi locuteurs, interlocuteurs et auteurs. Ces catégories schématiques, dont l'élaboration plus fine aurait un intérêt sur un corpus augmenté et à travers l'analyse détaillée des passages, présentent évidemment des degrés de transition. Il n'en est pas moins significatif que le poète par excellence, Homère, soit plus souvent que tout autre le sujet d'αἰνίσσομαι ; que les agents de la parole oraculaire (dieux, devins et chresmologues) apparaissent d'une façon récurrente, lorsque l'oracle lui-même ne se trouve pas en fonction de sujet ; que la première personne ne soit attestée que deux fois (chez Sophocle et dans une lettre de Platon), tout comme la deuxième personne (chez Euripide et dans un dialogue de Platon). Considérons, parce qu'elles s'écartent un peu des autres emplois, les trois occurrences issues des dialogues platoniciens qui se trouvent à la fin du premier tableau. L'une d'entre elles est relative à des locuteurs, mais ce sont les enfants pris comme une classe ; une autre assigne aux fondateurs des mystères orphiques d'anciennes formules que le personnage de Platon interprète ; la troisième retient de la combinaison de sèmes *parler par énigmes* un mode de communication, mais l'attribue à l'expression non verbale des désirs de l'âme.

161. SOPHOCLE, *Ajax*, 1158.

162. Les SCHOLIES anciennes donnent ainsi pour équivalent du mot la tournure αἰνιγματωδῶς εἶπον, qui analyse ses composants sémantiques. Il est peut-être imprudent de supposer trop de finesse dans la glose des scholies plus récentes — ἠνιξάμην · ἐστοχασάμην, « j'ai parlé par énigmes : j'ai touché le but » —, qui fait probablement un contresens en comprenant αἰνίσσομαι comme « deviner », plutôt qu'elle ne souligne la recherche de l'efficacité pragmatique en l'interprétant comme « réussir à faire deviner sans exprimer ouvertement ».

163. On trouve ainsi dans le texte de Posidonios, pour évoquer le discours des Gaulois, l'expression τὰ πολλὰ αἰνιπτόμενοι, où l'on peut voir un exemple de tournure intransitive si l'on donne à τὰ πολλὰ une valeur adverbiale. Cf. 4.3.3.2.

Les documents de cette période permettent en outre de faire les observations regroupées dans le tableau qui suit¹⁶⁴.

	Syntagme	Corpus
Adverbes	γνωρίμως δ' αινίξομαι	Euripide
	εὖ [...] καὶ ποικίλως πως καὶ σοφῶς ἠνιγμένος	Aristophane
	ὁ Φοῖβος / ἐς τὴν χεῖρ' ὀρθῶς ἠνίξατο τὴν Διοσείδου	Aristophane
	ἠνίξατο [...] ὁ Σιμωνίδης ποιητικῶς τὸ δίκαιον ὃ εἶη	Platon
Autres déterminants d'αἰνίσσομαι	ταῦτά τε γὰρ τὰ νυνδὴ αἰνιχθέντα πολλὰ καὶ αἰσχροῖα	Platon
	αἰνίττεται οἶμαι παρὰ γων τὸ κακῶς μὲν ἀντὶ τοῦ κακοῦ	Ps.-Platon
	τί ποτε λόγοισιν ἢ ξένη πρὸς τὸν θεὸν κρυπτοῖσιν αἰεὶ λαιδοροῦσ' αἰνίσσεται ;	Euripide
Αἰνίσσομαι en apposition	κέαρ, ὃ ἔφη Ὅμηρος αἰνιττόμενος τὴν τοῦ κηροῦ ὁμοίότητα	Platon
	τὴν τάξιν τοῦ πρώτος λέγειν οὐκ ἂν ἔφη παραλιπεῖν, οὐδ' ἐπιτρέψειν τινί, αἰνιττόμενος εἰς ἐμέ	Eschine
Déterminants du C.O.D.	ταῦτά μοι ἠνιγθῶ κεκρυμμένα τοῖσ' ἀγαθοῖσιν	Théognis
	τόδ' ὡς ὑποπτον ἠνίξω	Euripide
Expressions coordonnées	αἰνιττόμενοι δὲ καὶ διαμαχόμενοι τοῖς λόγοις ὡς [...]	Platon
	τοῦτ' ἂν εἶη ὃ ἐγὼ φημί σε αἰνίττεσθαι καὶ χαριεντίζεσθαι	Platon
	ἢ ψυχὴ [...] μαντεύεται ὃ βούλεται, καὶ αἰνίττεται	Platon
Expressions en balancement	οὐ φάυλοί τινες εἶναι, ἀλλὰ τῷ ὄντι πάσαι αἰνίττεσθαι ὅτι	Platon
	ὁ Πρωταγόρας [...] τοῦτο ἡμῖν μὲν ἠνίξατο τῷ πολλῷ συρφετῷ, τοῖς δὲ μαθηταῖς ἐν ἀπορρήτῳ τὴν ἀλήθειαν ἔλεγεν	Platon
	ἂ δ' ἐς γυναῖκας [...] σιωπῶ, γνωρίμως δ' αἰνίξομαι	Euripide
Modalisation	δοκέω μὲν, ἐς Κλέωνα τοῦτ' αἰνίσσεται	Aristophane
	ἠνίττετο ἄρα, ὡς ἔοικεν [...], ὃ λέγων	Platon
	τοῦτο τοίνυν αἰνιττονται, ὡς ἐμοὶ δοκοῦσιν, [...] οἱ τὸ ὅμοιον τῷ ὁμοίῳ φίλον λέγοντες, ὡς [...]	Platon
	ἠνίξατο [...], ὡς ἔοικεν, ὁ Σιμωνίδης ποιητικῶς τὸ δίκαιον αἰνίττεται οἶμαι παρὰ γων τὸ κακῶς μὲν ἀντὶ τοῦ κακοῦ	Ps.-Platon

Αἰνίσσομαι est plusieurs fois associé aux notions de secret et de dissimulation, notamment à travers l'emploi de κρύπτω. Il n'en est pas moins un verbe de déclaration, qu'Euripide oppose à σιωπῶ, « se taire ». La communication à demi-mots qu'il désigne peut être claire. Électre annonce ainsi que la pudeur sera sauve dans les injures qu'elle adresse au cadavre d'Égisthe :

Ἄ δ' ἐς γυναῖκας — παρθένωι γὰρ οὐ καλὸν λέγειν — σιωπῶ, γνωρίμως δ' αἰνίξομαι.

Quant à ce qui se rapporte aux femmes, — non, une jeune fille ne peut sans inconvenance en parler — je le tais, mais j'en dirai juste assez pour que l'on comprenne¹⁶⁵.

Lorsque Platon organise la logique de son texte par une référence anaphorique à τὰ νυνδὴ αἰνιχθέντα πολλὰ καὶ αἰσχροῖα, « tous les sujets honteux auxquels on a fait allusion il y a

164. Dans les tableaux de ce genre, le mot « déterminant » est employé en un sens large, pour désigner l'ensemble des expressions qui infléchissent la signification d'une forme grammaticale.

165. EURIPIDE, *Électre*, 945-946.

instant¹⁶⁶ », nous sommes en présence d'une situation très semblable : la teneur du discours n'a rien de douteux, mais l'emploi d'αἰνίσσομαι s'explique également par le souci de ne pas répéter un exemple scabreux.

Au contraire, un autre locuteur demeurera intentionnellement en deçà de ce seuil d'intelligibilité, tel Protagoras proclamant l'homme mesure de toutes choses, selon Socrate : « Faut-il donc croire, par les Grâces, que Protagoras était sage en tout point et prononçait cette énigme à notre intention à nous, la tourbe, tandis qu'à ses disciples il disait en secret la vérité¹⁶⁷ ? »

Deux occurrences montrent le rôle typique d'αἰνίσσομαι dans l'élucidation d'un énoncé : le verbe y figure en fin de proposition ou de phrase, éventuellement en hyperbate, et apposé à φημί. Dans un troisième cas d'apposition, c'est αἰνίσσομαι qui est glosé par un participe : ἀλλ' αἰνίττεται οἶμαι παράγων τὸ κακῶς μὲν ἀντὶ τοῦ κακοῦ, « mais il s'exprime énigmatiquement, à mon avis, en mettant κακῶς à la place de κακοῦ¹⁶⁸ ». Cet exemple, tiré d'un apocryphe platonicien, comporte la formule élémentaire du commentaire compris comme une traduction, à savoir le syntagme prépositionnel ἀντὶ τοῦ, fréquent notamment dans les scholies et chez les lexicographes¹⁶⁹.

Dans des contextes non techniques, l'interprétation du sous-entendu est susceptible de modifier le statut de l'énonciateur. Ainsi des fondateurs des rites mystériques, aux yeux de Socrate : ils semblent οὐ φαῦλοί τινες εἶναι, ἀλλὰ τῷ ὄντι πάλαι αἰνίττεσθαι ὅτι [...], « ne pas être des gens peu estimables, mais plutôt, en vérité, laisser entendre depuis longtemps que¹⁷⁰ [...] ». Αἰνίσσομαι est alors l'instrument d'une réévaluation qui passe par une reformulation. Plus généralement, on voit que ce verbe possède toute la complexité du recours à l'implicite, dont les motivations et les effets sont éminemment variables. L'insinuation, malveillante chez Eschine et cruellement comique chez Aristophane, est une sorte d'insulte atténuée, et λοιδορέω rend explicite dans une scène d'Euripide la valeur pragmatique de paroles allusives. À l'opposé de l'agression verbale plus ou moins couverte, la plaisanterie est un autre mode discursif exploitant la latitude de dire sans dire qu'offre le langage. Elle est associée à notre verbe chez Platon : τοῦτ' ἂν εἴη ὃ ἐγὼ φημί σε αἰνίττεσθαι καὶ χαριεντίζεσθαι, « voici à peu près ce que, selon moi, tu dis par manière

166. PLATON, *Gorgias*, 495 b.

167. PLATON, *Théétète*, 152 c : Ἄρ' οὖν πρὸς Χαρίτων πάσσοφός τις ἦν ὁ Πρωταγόρας, καὶ τοῦτο ἡμῖν μὲν ἠνίξατο τῷ πολλῷ συρφετῷ, τοῖς δὲ μαθηταῖς ἐν ἀπορρήτῳ τὴν ἀλήθειαν ἔλεγεν ;

168. PSEUDO-PLATON, *Second Alcibiade*, 147 d.

169. Voir à ce sujet SPINA 2003.

170. PLATON, *Phédon*, 69 c.

d'énigme et de plaisanterie¹⁷¹ ». L'usage de ces termes coordonnés est ici particulièrement subtil, puisque Socrate cherche à disqualifier son accusateur de deux façons : qu'il ait voulu intriguer ses auditeurs en prononçant une contradiction ou qu'il ait voulu les faire sourire, Mélétois voit réduite à néant sa prétention au sérieux¹⁷². Dans ce cas, celui qui ne s'engage pas tout entier dans l'acte d'énonciation n'est plus maître de ce qu'il dit. Mais l'expression détournée peut, à l'inverse, obéir à des motifs stratégiques, comme le marque nettement Platon quand il évoque l'influence philosophique que son ami Dion et lui-même tâchaient d'exercer sur le jeune Denys II de Syracuse, λέγοντες οὐκ ἐναργῶς οὕτως — οὐ γὰρ ἦν ἀσφαλές —, αἰνιπτόμενοι δὲ καὶ διαμαχόμενοι τοῖς λόγοις ὡς [...], « sans dire les choses d'une manière aussi visible — car ce n'aurait pas été sans danger —, mais en procédant par des suggestions et en luttant pied à pied dans [leurs] discours pour [lui faire comprendre] que¹⁷³ [...] ». Le discours indirect, pratiqué sous la contrainte des circonstances, se présente comme la continuation d'un combat en un autre style.

On observera enfin que plusieurs textes dialogiques assortissent l'interprétation accomplie par le biais d'αἰνίσσομαι de formules modalisantes, marques de prudence ou simples atténuations de l'affirmation : δοκέω, « j'ai l'impression », et ὡς ἔοικεν, « semble-t-il », par exemple.

Les corpus des époques postérieures contiennent plus de 4 000 occurrences du verbe, dont la répartition exacte ne présente pas d'intérêt particulier pour notre propos. On se reportera aux analyses statistiques et typologiques du corpus restreint, qui comprend les textes où αἰνίσσομαι apparaît le plus fréquemment (cf. 3).

171. PLATON, *Apologie de Socrate*, 27 d.

172. Le *DGE* tire de ce passage l'acception « faire des jeux de mots » (cf. la fin de cette section). On peut soutenir, de fait, que χαριεντίζεσθαι confère à αἰνιπτεσθαι une connotation ludique. Cependant, Socrate résume ainsi l'une des accusations de Mélétois, pour mettre en exergue son caractère contradictoire : Οὐκοῦν εἴπερ δαίμονας ἠγοῦμαι, ὡς σὺ φῆς, εἰ μὲν θεοὶ τινές εἰσιν οἱ δαίμονες, τοῦτ' ἂν εἴη ὃ ἐγὼ φημί σε αἰνιπτεσθαι καὶ χαριεντίζεσθαι. θεοὺς οὐχ ἠγούμενον φάναι με θεοὺς αὖ ἠγεῖσθαι πάλιν, ἐπειδήπερ γε δαίμονας ἠγοῦμαι [...], « Et donc, s'il est vrai que je crois en l'existence de démons, comme tu l'affirmes, et si les démons sont des dieux, voici à peu près ce que, selon moi, tu dis par manière d'énigme et de plaisanterie : que, ne croyant pas en l'existence des dieux, je crois par ailleurs, tout au contraire, en l'existence des dieux, du moment que je crois en l'existence des démons [...] ». Cette forme antithétique est un indice constant de l'énigme et suffit à justifier l'emploi d'αἰνίσσομαι dans son sens habituel. Du reste, la réfutation dialoguée levait d'emblée toute ambiguïté (dès 27 a), en assimilant l'adversaire à quelqu'un qui compose une énigme (ὡσπερ αἰνίγμα συντιθέντι) et plaisante (χαριεντιζομένου). Pour être cohérent, le *DGE* devrait faire état d'un sens « jeu de mots » d'αἰνίγμα, qui est à juste titre absent de ce dictionnaire.

173. PLATON, *Lettre VII*, 332 d. Conformément aux indications du tableau des constructions transitives, je comprends qu'αἰνιπτόμενοι et διαμαχόμενοι gouvernent tous deux la complétive introduite par ὡς, le sens global étant « faire entendre à mots couverts et gagner par ses paroles à l'idée que ». Les traductions françaises de J. Souilhé, de L. Robin et de L. Brisson semblent interpréter αἰνίσσομαι comme intransitif.

Formes d'αἰνίσσομαι (4 295)

L'ordre de présentation des genres est l'ordre traditionnel (masculin, féminin, neutre), sauf si la convergence morphologique du masculin et du neutre suggère de les présenter l'un à la suite de l'autre. Le traitement de l'orthographe transmise par les manuscrits variant grandement selon les éditions et les époques, et ces détails n'étant pas pertinents ici, on note ἦ- pour ἦ-, ἦι- et ἦ- dans le cas des formes qui comportent à la fois un augment et un *iota* souscrit, comme ἦνίττετο. Lorsque la distinction est possible, les formes passives sont mentionnées comme telles, mais un petit nombre de formes médio-passives correspond à des emplois au sens passif.

On trouvera ici pour l'ensemble du paradigme les formes attestées et le nombre de leurs occurrences ; leurs poids respectifs seront commentés ensuite. L'intrication des tableaux est la contrepartie de leur précision numérique.

		Indicatif (2 646)						
Présent	sg.	1	αἰνίττομαι αἰνίσσομαι	8 7	15	1 696	1 781	
		2	αἰνίττη αἰνίσση	3 2	5			
		3	αἰνίττεται αἰνίσσεται	1 588 88	1 676			
	pl.	1	αἰνιττόμεθα	1		85		
		3	αἰνίττονται αἰνίσσονται	71 13	84			
	Imparfait	sg.	1	ἦνιτόμην	2			130
3			ἦνίττετο ἦνίσσετο	111 17	128			
pl.		3	ἦνίττοντο ἦνίσσοντο	30 4		34		
Futur	sg.	1	αἰνίξομαι	5		9		
		3	αἰνίξεται	4				
Aoriste*	sg.	1	ἦνιξάμην	13		667	690	
		2	ἦνίξω	5				
		3	ἦνίξατο αἰνίξατο	648 1				
	pl.	1	ἦνιξάμεθα	3		23		
		2	ἦνίξασθε	1				
		3	ἦνίξαντο	19				
Parfait passif	sg.	3	ἦνικται			2		
* La forme αἰνίξατο, conjecture de Boeckh, est un aoriste sans augment, préféré à la forme ἦνίξατο que portent les manuscrits de Pindare, <i>Pythiques</i> , VIII, 40.								

Les noms de l'énigme (I, A)

Subjonctif (23)						Optatif (17)								
Présent	sg.	3	αἰνίττηται αἰνίσσηται	2	4	6	Présent	sg.	3	αἰνίττοιτο αἰνίσοιτο	7	9	12	
	pl.	3	αἰνίσσωνται	2	2			pl.	3	αἰνίττοιτο αἰνίσοιτο	2	3		
Aoriste	sg.	3	αἰνίξεται			17	Futur	sg.	3	αἰνίξοιτο			1	
							Aoriste	sg.	3	αἰνίξαιτο			3	
							Aoriste passif	sg.	3	αἰνιχθείη	1			4

Impératif (2)					Infinitif (417)			
Aoriste	sg.	2	αἶνιξαι	1	Présent	αἰνίττεσθαι αἰνίσεσθαι	355 18	373
Parfait passif	sg.	3	ἠνίχθω	1	Futur	αἰνίξεσθαι	1	
					Aoriste	αἰνίξασθαι	35	
					Parfait passif	ἠνίχθαι	8	

Participe (1 190)										
Présent *	sg.	nom.	m.	αἰνιττόμενος αἰνισσόμενος	705 51	756	815	938	1 077	
			f.	αἰνιττομένη αἰνιττομένη αἰνισσομένη	37 1 14	52				
			n.	αἰνιττόμενον	7					
		acc.	m.	αἰνιττόμενον αἰνισσόμενον	22 8	30	38			
			n.	αἰνιττόμενον	3					
			f.	αἰνιττομένην αἰνισσομένην	3 2	5				
		gén.	m.	αἰνιττομένου αἰνισσομένου	61 8	69	83			
			n.	αἰνιττομένου	5					
			f.	αἰνιττομένης αἰνισσομένης	8 1	9				
		dat.	m.	αἰνισσομένῳ	1		2			
			n.		1					
		pl.	nom.	m.	αἰνιττόμενοι αἰνισσόμενοι	94 8	102			
	n.			αἰνιττόμενα αἰνισσόμενα	1 1	2				
	f.			αἰνιττόμεναι αἰνισσόμεναι	3 3	6				
	acc.		m.	αἰνιττομένους	4		6			
			n.	αἰνιττόμενα	1					
			f.	αἰνιττομένας	1					
	gén.		m.	αἰνιττομένων αἰνισσομένων	9 5	14	21			
n.			αἰνιττομένων	7						
dat.	m.	αἰνιττομένους	2							

Aoriste	sg.	nom.	m.	αἰνιξάμενος	58	60	70	80	84
			f.	αἰνιξαμένη	2				
		acc.	m.	αἰνιξάμενον	2				
			gén.	m.	αἰνιξαμένου	6			
	f.	αἰνιξαμένης	2						
	pl.	nom.	m.	αἰνιξάμενοι	3	10			
acc.		m.	αἰνιξαμένους	1					
gén.		m.	αἰνιξαμένων	6					
Aoriste passif	sg.	acc.	n.	αἰνιχθέν	1	4			
	pl.	nom.	n.	αἰνιχθέντα	3				
Parfait passif**	sg.	nom.	m.	ἤνιγμένος	8	12	18	29	
			f.	ἤνιγμένη	1				
			n.	ἤνιγμένον	3				
		acc.	n.	ἤνιγμένον	3	5			
			f.	ἤνιγμένην	2				
			gén.	f.	ἤνιγμένης				1
	pl.	nom.	n.	ἤνιγμένα	6	11			
		gén.	n.	ἤνιγμένων	4				
		dat.	m.	ἤνιγμένοις	1				
<p>* La forme non accentuée αἰνιπτομενη figure en capitales dans le titre d'une lettre d'Aristénète (I, 27). ** La racine du parfait a donné lieu à l'adverbe ἤνιγμένος (cf. 4.4.2).</p>									

Outre l'observation habituelle que les formes en -ττ- sont les plus nombreuses dans nos sources pour ce genre de verbe, trois remarques s'imposent à la lecture de ces informations :

- la prédominance des formes de troisième personne ;
- la prédominance du singulier sur le pluriel ;
- la prédominance, au participe, du masculin sur le féminin et sur le neutre.

Aux personnes, aux temps ou aux modes peu attestés, ce sont ces formes du verbe que l'on rencontre. Sur ce point, le cas des composés du verbe est éclairant (cf. *infra*, dans les sections suivantes).

Ces caractéristiques sont sans doute normales pour un verbe grec courant, mais elles sont particulièrement marquées dans le cas d'αἰνίσσασθαι. Faute de pouvoir utiliser des points de comparaison statistiques¹⁷⁴, on se contentera ici de faire ressortir les formes dont le poids relatif est de toute évidence exceptionnel.

La troisième personne du singulier représente 58 % des occurrences du verbe, mais 93 % si l'on exclut les infinitifs et les participes pour ne considérer que les formes pour lesquelles la distinction est pertinente sans une vérification systématique des contextes, c'est-à-dire l'indicatif, le subjonctif, l'optatif et l'impératif. La seule forme αἰνί(ττ)ισσ)εται concentre 99 % des occurrences du singulier, 94 % de celles du présent, 63 % de celles de l'indicatif et

174. D'après des sondages que nous avons effectués, les verbes φημί et λέγω présentent les mêmes tendances, mais à un degré moindre.

39 % de celles du verbe. La deuxième personne est plus rare encore que la première¹⁷⁵. Ces proportions se comprennent aisément dans le paradigme d'un verbe d'expression fondamentalement lié au commentaire et à l'interprétation.

Le singulier comprend 2 541 occurrences aux modes indicatif, subjonctif, optatif et impératif, soit 95 % des formes possédant un nombre ; il comprend 1 026 occurrences au participe, soit 86 % des formes. L'existence d'un énonciateur ou d'un énoncé unique dans la grande majorité des contextes détermine assurément ces proportions, mais dans une mesure que l'on ne peut pas préciser.

Sont masculines 1 063 occurrences du participe, qui représentent 89 % des formes à ce mode. Αἰνι(ττλσσ)όμενος et αἰνι(ττλσσ)όμενοι représentent chacun 93 % du nominatif à leurs nombres respectifs. La prédominance de ce cas s'explique en grande partie par le rôle explicatif du verbe placé en apposition (*cf. supra*). Parmi les autres cas, il faut distinguer le génitif, dont la fréquence au singulier repose sur l'usage du génitif absolu, dans des syntagmes tels qu'αἰνιττομένου τοῦ νομοθέτου, τοῦ μύθου, ou τοῦ λόγου, « comme l'indique énigmatiquement le législateur », « le mythe » ou « le discours », pour citer les formules les plus courantes¹⁷⁶.

Sens

Le tableau suivant récapitule et harmonise les sens indiqués par cinq ouvrages de référence.

Sommaire des acceptions d'αἰνίσσομαι						
	LSJ	BAILLY	DGE	DÉLG	Frisk	
				dire des paroles significatives	<i>sinnvolle Rede halten</i>	
I	[1]	<i>speak darkly,</i> <i>— in riddles</i>		<i>hablar enigmáticamente,</i> <i>expresarse simbólicamente</i>	parler par énigmes	<i>dunkel sprechen,</i> <i>in Rätseln —</i>
	[2]			<i>hacer juegos de palabras</i>		
	[3]	<i>hint,</i> <i>intimate,</i> <i>shadow forth,</i> <i>refer as in a riddle to</i>	dire à mots couverts, laisser entendre, faire allusion	<i>decir mediante enigmas,</i> <i>— en lenguaje simbólico,</i> <i>aludir veladamente a,</i> <i>hacer referencia,</i> <i>aludir simbólicamente,</i> <i>decir en juego de palabras</i> <i>una cosa por otra</i>		
II	<i>form guesses about</i>					

175. L'unique occurrence de l'impératif actif se trouve dans un précepte rhétorique de SOPATER (Διαίρεσις ζητημάτων, p. 189 Walz).

176. L'expression αἰνιττομένου τοῦ λόγου est récurrente chez Eusèbe. Une tournure différente a les faveurs de Jean Chrysostome : τοῦτό ἐστιν αἰνιττομένου, « voilà qui est le fait d'un homme s'exprimant par allusions ».

Le sens étymologique proposé par le *DÉLG* et par Hjalmar Frisk est indiqué avant les acceptions effectivement attestées. Il dérive du sens que ces dictionnaires prêtent à αἴνος (*cf.* 4.1.1).

À la différence de BAILLY, chez lequel trois syntagmes décrivent le sens supposé unique du verbe sans utiliser le mot « énigme » (ni le mot « obscurité »), le LSJ et le *DGE* divisent leur définition en deux acceptions qui font intervenir toutes deux la notion. Ce partage correspond à celui des emplois absolus (I, 1) et des diverses constructions où αἰνίσσομαι admet un ou plusieurs compléments (I, 2). L'abondance des expressions paronymiques dit assez combien il est difficile de regrouper les usages sous un sens général ; toutefois, il faut reconnaître que la condensation en un sommaire de ces informations lexicographiques ne rend pas justice à la tentative d'adapter la définition aux exemples donnés. Les trois dictionnaires tirent parti des ressources propres à leur langue : « *hint* » et « *intimate* » ont une compacité monolectique proche de celle du verbe grec, tandis que les langues romanes recourent à l'image du voile et aux notions voisines de symbole et d'allusion. Le français « laisser entendre » est à cet égard remarquable, en ce qu'il est l'équivalent d'un causatif comme « faire comprendre », mais dénote une relative passivité du locuteur, qui confie, ou « laisse », dans une certaine mesure à l'auditeur le soin d'établir le sens. C'est le *DGE* qui fournit la glose la plus neutre, « *hacer referencia* », « faire référence », qui est cependant couplée dans l'article avec « *aludir veladamente a* », « faire une allusion voilée à ».

On notera que ne figure nulle part l'acception « dire une énigme » qui se rapporterait à la profération de l'énoncé traditionnel : « *in riddles* », « *enigmáticamente* », « par énigmes » et « *in Rätseln* » s'appuient certes sur le dérivé αἰνίγμα, mais en le prenant pour base d'un mode d'expression.

Les deux lignes qui n'ont pas été mentionnées enregistrent des sens spéciaux qui n'ont pas lieu d'être posés. L'acception I, 2 lexicalise dans le *DGE* l'interprétation induite d'un passage platonicien (*cf. supra*). Le sens II, donné par le LSJ, pouvait paraître suffisamment éloigné du premier pour autoriser une distinction. Il n'est cependant pas justifié par l'examen du texte, qui emploie bien αἰνίσσομαι dans le sens de « dire une énigme » (*cf. supra*).

4.2.2. Composés d'αἰνίσσομαι

Nous connaissons six composés d'αἰνίσσομαι. Le seul de ces verbes attesté à l'époque classique est ὑπαινίσσομαι, dont les occurrences sont cependant, à de rares exceptions, tardives. Il n'est pas étonnant que ce soit, dans nos sources, l'unique lexème qui donne lieu à une surcomposition. Les autres formes sont sporadiques, l'une d'elles est douteuse.

Verbes composés issus d'αἰνίσσομαι (337)	
ὑπαινίσσομαι	295
παραινίσσομαι	25
προαινίσσομαι	10
συναίνισσομαι	5
ἀπαινίσσομαι	1
συνυπαινίσσομαι	1

4.2.2.1. Ὑπαινίσσομαι

Formation

Les sens du préverbe ὑπό lient la position basse ou inférieure (« sous ») à l'idée d'une quantité réduite ou d'une faible intensité envisagées comme un défaut par rapport à un état complet ou normal. Pourtant, ce manque n'est pas toujours la cause d'une subordination, puisque le préverbe désigne aussi un mode d'action efficace quoique peu visible, qui est dans l'ordre de la parole celui de l'ellipse et du sous-entendu. Jean Humbert cherche à exprimer la cohérence de ces développements figurés par ces mots : « ὑπό indique souvent quelque chose d'*ébauché* et qui reste *en deçà*, un mouvement *incomplet* ou qui n'en est qu'à son *commencement*, un état *clandestin* ou sujet à la *suspicion* (*sub-spicio*), enfin une action que l'on pourrait appeler *causative* sur les personnes (et sur les choses) qui sont soumises à une *influence* (ou à une *impulsion*) *discrète*¹⁷⁷ ».

La valorisation du noyau sémantique */latent/*, avant même de dépendre d'un contexte d'emploi, sera fonction de la base verbale à laquelle se soude le préfixe. L'idée de suggestion étant inhérente à αἰνίσσομαι, l'adjonction d'ὑπό paraît obéir à un principe de redondance¹⁷⁸. Si le sens du verbe n'est guère modifié par cette association naturelle, on constate que le composé a connu un grand succès dans l'Antiquité tardive. Ὑπαινίσσομαι a d'ailleurs

177. HUMBERT, § 609. Le *DÉLG* distingue en composition les sens « sous », « sous les ordres de, inférieur », « un peu » et « secrètement ».

178. Dans des termes comme ὑπόνοια, « [perception du] sens latent, allégorie », ou ὑποδήλωσις, « insinuation », l'adjonction du préfixe est évidemment décisive, étant donné le sens neutre des racines verbales de νοέω, « comprendre », et de δηλώω, « montrer ».

supplanté la forme simple durant la genèse du grec moderne, qui exprime l'« insinuation » au moyen de ce verbe et de la série des termes en $\upsilon\pi\omicron$ - qui lui sont apparentés.

Occurrences

La première des 295 occurrences du verbe est son unique utilisation par Démosthène. Nous n'en trouvons ensuite dans les textes conservés qu'une trentaine jusqu'aux textes chrétiens du IV^e siècle de notre ère, dans lesquels son emploi est plus fréquent.

Répartition des occurrences d'ὑπαινίσσομαι par époque et par corpus avant le IV^e siècle de notre ère

Époque	Corpus	Occ.
IV av.	Démosthène	1
I av. ?	Ps.-Denys d'Halicarnasse, <i>Art rhétorique</i>	3
I av.-I	Philon	4
	Strabon	2
I ?	Héraclite l'allégoriste	4
I-II	Plutarque	3
II	Achilles Tatius	2
	Pollux	2
	Ps.-Ælius Aristide, <i>Art rhétorique</i> *	1
II-III	Élien	8
	Dion Cassius **	2
IV av.-II-III	11 corpus	32

* Pour la datation de la seconde τέχνη du pseudo-Ælius Aristide (*Sur le discours simple*), nous suivons les indications de PATILLON 2002, p. 16.
 ** L'unique occurrence contenue dans l'*Histoire romaine* de Dion Cassius est reprise dans l'abrégé élaboré par Jean Xiphilin au XI^e siècle.

Malgré l'accroissement de la taille des corpus, il est utile de remarquer que Grégoire de Nysse utilise 15 fois le verbe et qu'à l'époque byzantine il se rencontre 21 fois chez Psellos et 15 fois chez Eustathe. Ces auteurs sont ceux qui y recourent le plus fréquemment, à une exception près, dont ils nous permettent de mesurer le caractère exorbitant. Les œuvres de Cyrille d'Alexandrie contiennent en effet 84 occurrences d'ὑπαινίσσομαι, soit plus de 28 % de l'effectif total. Nous sommes assurément en présence d'un trait de style qui exacerbe les tendances d'un genre et d'un siècle, puisque la proportion du composé et du verbe simple s'inversent dans ce corpus d'une façon spectaculaire : dans le *TLG*, l'ensemble des occurrences d'ὑπαινίσσομαι atteint moins de 7 % de celles d'αινίσσομαι, tandis que chez le théologien cet ensemble en représente presque 162 %. Les usages du composé semblent aussi légèrement plus variés, puisqu'ils s'écartent occasionnellement du présent de l'indicatif, c'est-à-dire de la modalité dominante du discours exégétique.

Le verbe est attesté aux formes résumées dans les tableaux.

Indicatif (202)						
Présent	sg.	1	ὑπαινίττομαι	1	143	145
		3	ὑπαινίττεται ὑπαινίσσεται	128 14		
	pl.	3	ὑπαινίττονται	2		
Imparfait	sg.	3	ὑπηνίττετο ὑπαινίττετο ὑπηνίσσετο	22 1 1	24	30
		pl.	3	ὑπηνίττοντο	6	
	Aoriste	sg.	1	ὑπηνιξάμην	1	
2			ὑπηνίξω	3		
3			ὑπηνίξατο	21		
pl.		1	ὑπηνιξάμεθα	2		

Infinitif (42)				
Moyen			Passif	
Présent	ὑπαινίττεσθαι	39		
Aoriste	ὑπαινίξασθαι	2		
Parfait			ὑπαινιχθήναι	1

Impératif (1)				Subjonctif (3)			Optatif (2)					
Présent	sg.	3	ὑπαινιτέτω	1	sg.	2	ὑπαινίττη	1	sg.	3	ὑπαινίττοιτο	2
						3	ὑπαινίττηται	1				
Aoriste					sg.	3	ὑπαινίξηται	1				

Participe (45)						
Présent	sg.	nom.	m.	ὑπαινιττόμενος	25	33
			n.	ὑπαινισσόμενος	2	
		acc.	n.	ὑπαινιττόμενον	1	
			m.	ὑπαινιττομένου	3	
	gén.	f.	ὑπαινιττομένης	2	8	
			m.	ὑπαινιττόμενοι		6
		pl.	nom.	f.		ὑπαινισσόμεναι
		n.	ὑπαινιττόμενα	1		
Aoriste	sg.	nom.	m.	ὑπαινιξάμενος	4	

La troisième personne fournit 68 % des occurrences du verbe (200 sur 295) et 96 % de toutes les occurrences pertinentes (208 sur 295). Avec 142 emplois, la seule forme ὑπαινί(ττλσ)εται concentre 99 % des occurrences du singulier, 98 % de celles du présent, 70 % de celles de l'indicatif et 48 % de celles du verbe.

Le singulier regroupe 82 % des occurrences du participe (37 sur 253) et 93 % des autres formes pertinentes (235 sur 253).

Les formes masculines représentent 89 % des occurrences du participe (40 sur 45). Bien que les effectifs faibles ne fassent que confirmer les observations faites au sujet du verbe simple, on constate que le singulier ὑπαινι(ττισσ)όμενος atteint 100 % du nominatif singulier et le pluriel ὑπαινι(ττισσ)όμενοι, 75 % du nominatif pluriel.

Construction et sens

Comme le verbe qui constitue sa base, ὑπαινίσσομαι se construit avec un complément d'objet direct ou bien avec εἰς suivi de l'accusatif. Les dictionnaires de langue reprennent avec peu de modifications les définitions qu'ils donnent d'αἰνίσσομαι : « *intimate darkly, hint at, [...] allude, glance* » (LSJ), « faire allusion à » (BAILLY).

4.2.2.2. Παραινίσσομαι

Formation

À partir de la notion de proximité, παρὰ en est venu à indiquer, d'une part, le parallélisme (παρὰβάλλω, « comparer » retient la valeur spatiale de παρὰ, « le long de »), d'autre part, le dépassement de cette égalité approximative. « À côté » doit alors s'entendre dans le sens d'un dévoiement ou d'une violence¹⁷⁹. Des sens antagonistes du préverbe sont attestés très anciennement : dans l'*Iliade*, παρὰφήμι signifie « conseiller », mais chez Pindare πάροφάμι signifie « parler faussement, tromper ».

Pour autant que l'on puisse en juger d'après les 25 occurrences de παραινίσσομαι, le préfixe semble plutôt appelé par l'idée d'un sens supplémentaire, qui juxte le sens premier. Cette seconde spatialisation des rapports sémantiques paraît aussi peu vive et déterminante que dans le cas de ὑπό, et le sens du préverbe est endormi dans ce composé.

Occurrences

Très rare, le mot apparaîtrait dans le *TLG* à partir du IV^e siècle de notre ère — plusieurs fois chez Basile de Césarée (7 occurrences¹⁸⁰), Origène, Jean Chrysostome et Psellos — et serait

179. Voir HUMBERT, § 602 (« parallélisme », « dépasser, transgresser, frauder », « les mauvaises conditions dans lesquelles se passe l'action ») et DÉLG (« auprès de », « le long de », « dépasser », « violer, faire de travers »).

180. Outre αἰνιγμα, GIRARDI 1998 mentionne « (παρ)αινίσσομαι » comme un terme technique de l'exégèse de Basile, au nombre des « *vocaboli di gergo biblico e ecclesiastico* » (« *Lessico e principi ermeneutici* », p. 11-38).

attesté jusque dans les *Commentaires* d'Eustathe et les scholies, s'il ne se rencontrait pas au livre XIII des *Deipnosophistes* (604 d-f).

Athénée y paraphrase Hiéronyme de Rhodes (III av.), dont il conserve très probablement la formulation exacte¹⁸¹. Celui-ci rapportait une mésaventure pédérastique de Sophocle et achevait son anecdote en citant l'épigramme par laquelle Sophocle le φιλομειραξ répondait aux sarcasmes d'Euripide le φιλογύνης. Il le faisait en s'inspirant d'une fable ésopique et avec une allusion aux amours adultères de son rival, comme le précise Hiéronyme immédiatement avant le poème : καί τι πρὸς μοιχείαν αὐτοῦ παραινιπτόμενος. Dans cette expression, la préposition πρὸς indique la référence de l'insinuation (« et tu n'es pas bien habile, toi qui, ensemencant la glèbe d'autrui, te saisis d'Éros voleur de manteaux¹⁸² ») et la modalisation par un τι adverbial, « légèrement, en quelque sorte », est indépendante du sens du préverbe, bien que toute allusion ait pour principe l'économie de l'expression pleine et directe.

Le LSJ signale l'occurrence du verbe au I^{er} siècle avant notre ère dans le traité *Sur la piété* de Philodème (fr. 91). On peut y ajouter, chez le même auteur, une attestation au livre IV du *Sur la musique* (col. 80, 12-13), que Daniel Delattre prend le risque de surinterpréter en traduisant analytiquement παραινιπτονται par « ils font allusion de façon voilée¹⁸³ ». Ces témoignages papyrologiques, en réduisant l'écart entre les premières occurrences du *TLG*, rendent plus vraisemblable l'attribution du mot à Hiéronyme.

		Indicatif (20)				
Présent	sg.	3	παραινίττεται	3	7	
			παραινίσσεται	4		
Imparfait	sg.	3	παρηνίσσετο		1	
Aoriste	sg.	3	παρηνίξατο		12	

		Infinitif (2)	
Présent	παραινίττεσθαι		1
Aoriste	παραινίξασθαι		1

		Participe (3)				
Présent	sg.	nom.	m.	παραινιπτόμενος	3	

181. Fr. 35 Wehrli. Le participe est supprimé par le rédacteur de l'*Épitomé*, qui introduit la citation par εἶπεν (2, 2, p. 123 Peppink). Le seul autre usage du participe παραινιπτόμενος se trouve chez Jean le Lydien (VI^e s.).

182. Dans σὺ δ' οὐ σοφός, ὃς τὸν Ἔρωτα / ἄλλοτριαν σπείρων λωποδύτην ἀπάγεις, le verbe ἀπάγω est sans doute choisi pour sa polysémie (« emmener, enlever », voire « débaucher », et « traîner en justice »).

183. DELATTRE 2007. Le contexte n'éclaire guère cette occurrence, car le mot suit une conjecture et précède de peu une lacune. La tournure choisie semble s'expliquer en partie par la volonté de distinguer le composé du verbe simple, dont les traductions comprennent l'adjectif « énigmatique » (« exprimer sous une forme énigmatique », en 47, 7 ; « formulation énigmatique », en 129, 10).

Les remarques faites sur les formes d'αἰνίσσομαι sont corroborées par ce composé et par les suivants : lorsque peu de formes sont attestées, ce sont celles de la troisième personne du singulier, principalement au présent de l'indicatif, et celles du participe masculin. Il faudrait, pour déterminer dans quelle mesure ce phénomène est en rapport avec le sémantisme du verbe, établir une comparaison suivie avec d'autres familles lexicales.

Ici, seul le faible nombre d'occurrences explique le déséquilibre entre le présent et l'aoriste à l'indicatif ; les emplois de παρηνίξατο se trouvent tous dans des commentaires de la Bible et n'offrent pas de particularité sémantique.

Sens

Nous retrouvons dans le LSJ la distinction entre un sens fort (qui serait celui du passage d'Athénée), rendu par un terme de la famille de l'anglais *enigma*, et le sens affaibli d'allusion : « *indicate enigmatically* » ou « *hint at, suggest, allude to* ». BAILLY varie l'une de ses gloses d'αἰνίσσομαι en définissant le mot par le syntagme figuré « parler à mots couverts ».

4.2.2.3. Προαινίσσομαι

Formation

Selon Jean Humbert, πρό est « exclusivement employé avec des valeurs “pleines” », c'est-à-dire que son sens d'antériorité ou de priorité n'est jamais oblitéré en composition. Une des réalisations de cette valeur fondamentale doit en ce cas être sensible dans les composés : « devant », « avant », « d'avance », « de préférence à¹⁸⁴ ». Le *DÉLG* explicite trois connotations supplémentaires : « pour défendre » (comme dans l'adjectif homérique πρόμαχος), « en abandonnant » (c'est le sens courant du préverbe dans προδίδωμι) et « ouvertement » (προλέγω contient ce sème dans l'une de ses acceptions).

Les deux sens que l'on peut attendre de la combinaison de πρό et d'αἰνίσσομαι sont « annoncer à l'avance » et « proclamer ».

Occurrences

Des dix usages du lexème dans notre documentation, le plus ancien est celui qu'en fait, vers le 1^{er} siècle de notre ère, Héraclite l'allégoriste. En interprétant dans le sens de sa vision

184. Soit « devant dans l'espace, le temps, la qualité », HUMBERT, § 604.

cosmogonique les vers de l'*Odyssée* relatifs aux métamorphoses de Protée, il en identifie quatre étapes aux éléments primordiaux. Loin de voir une difficulté dans le fait que l'eau soit mentionnée sans allégorie, il affirme y lire une confirmation du sens qu'il prête au cotexte antérieur :

Τὸ μὲν γὰρ ὕδωρ εἰς ἀσφαλεστέραν ὦν προηγήξατο δήλωσιν ἐκ τοῦ φανερωτέρου παρέστησεν εἰπών· « Γίνετο δ' ὕγρον ὕδωρ ».

Quant à l'eau, afin de montrer plus sûrement ce qu'il avait jusqu'ici laissé entendre, il l'a présentée d'une façon plus apparente, par ces mots : « Puis il devint eau courante¹⁸⁵ ».

Les neuf autres occurrences, dont aucune n'est antérieure au IV^e siècle de notre ère, sont concentrées dans des textes patristiques (Grégoire de Nysse, Théodoret, Eusèbe, Jean Chrysostome). L'emploi de προαινίσσομαι y est toujours motivé par le schème de la déclaration anticipée, qui est indissociable du phénomène prophétique et de l'interprétation chrétienne de l'histoire.

Un prêche de Basile de Séleucie en offre l'exemple le plus net. Il y est question de la parole divine : Τοιγαροῦν προλαμβάνων τῷ λόγῳ τὸν χρόνον, καὶ τὴν δικαστικὴν ψήφον προαινιπτόμενος, προφητικῶς παραινεῖ [...], « C'est ainsi qu'en avançant le temps par son discours, et en signifiant à l'avance le verdict, il exhorte en prophète¹⁸⁶ [...] ».

Dans les occurrences conservées du composé, le préverbe προ- marque donc une antériorité, qui est soit textuelle soit chronologique.

		Indicatif (3)		
Imparfait	sg.	3	προηγήτετο	1
Aoriste	sg.	3	προηγήξατο	2

		Infinitif (1)	
Présent		προαινίττεσθαι	1

		Participe (6)					
Présent	sg.	nom.	m.	προαινιπτόμενος	3	4	
				προαινισσόμενος	1		
		acc.	n.	προαινιπτόμενον	1		
		gén.	m.	προαινιπτομένου	1		

La rareté du mot permet seulement de constater une évidente conformité aux tendances générales que l'on a relevées.

185. HÉRACLITE L'ALLÉGORISTE, *Allégories d'Homère*, 66, 6. Le traducteur du texte dans la CUF, F. Buffière, donne pour équivalent du verbe le groupe nominal « [l]es précédentes allégories ».

186. BASILE DE SÉLEUCIE, *Sermon II*, p. 244.

Sens

Le LSJ et Bailly donnent sous ce mot une traduction de son occurrence chez Héraclite : respectivement, « *hint or indicate before* » et « indiquer auparavant ».

4.2.2.4. Συναινίσσομαι

Formation

Lorsqu'il remplit la fonction de préverbe, σύν exprime « l'accompagnement, la participation, l'achèvement du procès » (*DÉLG*). De son côté, Jean Humbert distingue deux cas : le « préverbe "plein" » exprime « l'*union* [...] ou la *confusion* », « l'*accompagnement* pour des personnes » ou encore « la *participation* à une action accomplie par d'autres » ; le « préverbe "vide" » contient la notion d'« *achèvement* » ou celle de « *destruction* », quand il ne rend pas simplement le composé plus expressif en faisant intervenir une « différence de *ton*¹⁸⁷ ».

Ici, il n'est possible de déceler la notion de concomitance que dans certains des rares passages pertinents.

Occurrences

Les 5 occurrences du mot dans le *TLG* appartiennent aux œuvres d'Eunape (IV-V), d'Hermias (V), de Procope de Gaza (V-VI), de Constantin VII Porphyrogénète (X, citant Eunape) et d'Anne Comnène (XI-XII).

Hermias, dans son *Commentaire au Phèdre*, loue l'économie de moyens dont fait preuve Platon dans l'ouverture du dialogue. Dire qu'il vient « de chez Lysias » et qu'il y était depuis le matin suffirait à Phèdre pour donner à la fois la raison de sa longue visite (il veut apprendre du rhéteur sa technique) et la raison de son départ (le repos). Cette information double justifie l'adjonction du préfixe à la seconde occurrence du participe αἰνιξάμενος, afin de renforcer la polysyndète : αἰνιξάμενος κἀκείσε τὴν τοῦ γενέσθαι παρὰ τὸν Λυσίαν αἰτίαν κἀντεῦθεν τὴν τοῦ ἀπογενέσθαι συναινιξάμενος, « laissant entendre la cause de son séjour auprès de Lysias tout en suggérant celle de son départ¹⁸⁸ ».

187. HUMBERT, § 606-607.

188. HERMIAS, *Commentaire au Phèdre de Platon*, p. 17 Couvreur.

À l'égard du sens du préverbe, le texte d'Eunape est moins probant. Il y est question de textes qui accompagnent des images pour créer un effet satirique, mais συναινίσσομαι est coordonné à παραδηλώω, dont le préverbe paraît ne pas avoir d'incidence sémantique¹⁸⁹.

Chez les deux autres auteurs, le mot ne se différencie pas de la forme simple. Tout au plus la préfixation de συν- peut-elle correspondre ponctuellement à l'idée d'une coprésence des significations, dans les « écrits » d'un prophète, aux yeux de Procope, dans un discours qui fait allusion à la tyrannie avec une finesse d'expression (τι ἀστειότατον), selon Anne Comnène¹⁹⁰.

	Indicatif (3)			
Imparfait	sg.	3	συνηνίττετο	3

	Participe (2)				
Présent	sg.	acc.	n.	συναινιπτόμενον	1
Aoriste	sg.	nom.	m.	συναινιξάμενος	1

Les formes répertoriées n'apportent pas d'information supplémentaire.

Sens

Le LSJ assigne à ce composé le sens le plus général de la famille : « *allude to* », en référence au texte d'Eunape. BAILLY ne le mentionne pas.

4.2.2.5. Ἀπαινίσσομαι

Formation

Il semble difficile *a priori* d'accorder les valeurs d'ἀπό en composition — « éloigner, écarter », « payer, rendre », « aboutissement, fin, cessation » et sens privatif¹⁹¹ — avec le sens d'un verbe d'expression comme αἰνίσσομαι.

Occurrence

Rien d'étonnant, par conséquent, à ce que le verbe soit un hapax. La phrase de Cyrille d'Alexandrie (IV-V) qui le contient ne pose pas de problème d'interprétation particulier : Τὸ δὲ δὴ καὶ ὀνύχων ἀπαλλάττεσθαι μακρῶν, ῥύπου καὶ ἀκαθαρσίας ἀποβολὴν ἀπαινίττεται, « Le fait de se débarrasser des ongles longs désigne indirectement le rejet de la

189. EUNAPE, *Historici graeci minores*, 1, p. 263 Dindorf.

190. PROCOPE DE GAZA, *Commentaire d'Isaïe*, p. 2713 MPG 87, 2 et ANNE COMNÈNE, *Alexiade*, 2, 6, 5.

191. DÉLG. Voir aussi HUMBERT, § 591-592.

saleté et de l'impureté¹⁹². » Cependant, la structure de cette proposition et les habitudes stylistiques de l'auteur peuvent faire douter de l'attestation de ce mot.

Il est certes possible d'admettre que l'équivalence entre ἀπαλλάττεσθαι et ἀποβολή, qui est le thème même de la proposition, ait suscité l'emploi d'un troisième mot pourvu du même préfixe, pour des raisons sémantiques et phonétiques. Mais, en l'absence de tout autre témoignage sur ce lexème, il est bien plus probable qu'un tel contexte ait favorisé une assimilation abusive lors de la transmission. Si l'on se rappelle la fréquence très élevée des verbes de la famille chez cet auteur, le problème est plutôt de savoir si ἀπ- a été ajouté au verbe αἰνίσσομαι ou bien a supplanté le préverbe d'ὑπαινίσσομαι, plus couramment employé dans ses œuvres que le verbe simple (cf. 4.2.2.1).

Nous pouvons donc considérer que la forme devrait être corrigée dans l'édition de ce texte et ne constitue pas un développement morphologique et sémantique d'αἰνίσσομαι. Ce jugement ne semble pas devoir être invalidé par le fait que l'unique surcomposé attesté se trouve dans le même corpus, comme on le verra.

	Indicatif (1)			
Présent	sg.	3	ἀπαινίττεται	1

Sens

Ni le LSJ ni le *DGE* ne recensent cet hapax tardif.

4.2.2.6. Συνοπαινίσσομαι

Occurrence

La seule occurrence de ce verbe surcomposé se trouve chez Cyrille d'Alexandrie. L'usage d'ὑπαινίσσομαι étant habituel à cet auteur (cf. 4.2.2.1), seul le préverbe initial possède un sens plein : Ἡ δέ γε ἀγέννητος φωνή, τοῦ μὴ γεγεννησθαί τινα τὴν ἔννοιαν ἔχουσα, συνοπαινίττεται πὼς τὸ γεννητόν, « Et, de fait, la voix inengendrée, qui renferme l'idée qu'aucun engendrement n'a eu lieu, laisse entendre en outre de quelque manière l'engendré¹⁹³. » Après le participe, συνοπαινίττεται se comprend comme une addition.

192. CYRILLE D'ALEXANDRIE, *Glaphyra in Pentateuchum*, MPG 69, p. 653.

193. CYRILLE D'ALEXANDRIE, *Dialogues sur la Trinité*, p. 429 Aubert.

					Indicatif (1)	
Présent	sg.	3	συνυπαινίττεται			1

Sens

Cet hapax est absent des dictionnaires.

4.2.3. Αινίσσω et παραινίσσω

4.2.3.1. Αινίσσω

Avant d'examiner les composés d'αινίσσομαι, il faut indiquer qu'un petit nombre de sources témoignent de son existence à la voix active.

Formation

À la différence du *DÉLG*, Hjalmar Frisk mentionne αινίσσω, et indique que cette diathèse appartient à la prose tardive (« *späte Prosa auch αινίσσω* »), tout comme le LSJ (« *Act[ive] in late Prose* », sous αινίσσομαι).

Occurrences

Le *TLG* répertorie 21 occurrences du verbe simple.

Époque	Corpus	Occ.
(post) II	(Ps.-)Hérodien	2
II-III	Philostrate	1
IX	Théognostos	2
	<i>Etymologicum genuinum</i>	1
XI	<i>Etymologicum gudianum</i>	7
X	<i>Souda</i>	1
XII	<i>Etymologicum magnum</i>	1
	<i>Etymologicum Symeonis</i>	1
XIII	Ps.-Zonaras	5
(post) II–XIII	9 corpus	21

Les formes attestées sont les suivantes.

						Indicatif (20)		
Présent	sg.	1	αινίσσω	15		16		
			αινίπτω	1				
Futur	sg.	1	αινίξω			2		
Aoriste	sg.	1	ἤνιξα			2		

			Infinitif (1)	
Présent		αινίπτειν		1

Les traités d'orthographe s'intéressent à αίνισσω pour son accentuation et parce qu'il est susceptible d'être confondu avec les verbes en -ήσσω et -ύσσω à une époque où l'iotacisme a effacé la distinction orale entre /i/ et /u/ et, conséquemment, entre les trois suffixes. Le pseudo-Zonaras rappelle de son côté qu'il débute par une diphtongue, contrairement à ἐνίσσω¹⁹⁴. Quant à Théognostos, il indique que l'initiale αίν- est rare et fournit dix exemples de ce qu'il nomme des ιστορουμέναι λέξεις, des « mots d'érudition », parmi lesquels se trouvent αίνισσω et αἴνιγμα, successivement cités sans synonyme ni commentaire¹⁹⁵.

Dans ces traités et dans les lexiques, qui contiennent ensemble 18 des 22 occurrences, αίνισσω occupe la place d'αίνισσομαι¹⁹⁶. Dérivé d'αἴνος (ou d'αἰνός), il est l'étymon d'αἴνιγμα, mentionné comme tel dans les *Etymologica* avec la glose habituelle « parler en paraboles¹⁹⁷ ».

On constate pourtant que ces textes, à l'exclusion de celui de Théognostos, contiennent également des occurrences d'αίνισσομαι. Ce sont cependant le plus souvent des mentions ou bien des usages déterminés par un texte de référence. Ainsi, les emplois du mot dans les *Etymologica* appartiennent tous à des citations savantes¹⁹⁸. Pour sa part, la *Souda* comporte 24 occurrences, souvent liées au texte d'Aristophane, dont les usages comiques du verbe fournissent certains lemmes¹⁹⁹. On relève enfin chez le pseudo-Zonaras 4 occurrences, pour lesquelles il dépend de ses sources²⁰⁰.

194. PSEUDO-ZONARAS, sous ἐνίσσω (ε 749, 13).

195. ΘΕΟΓΝΟΣΤΟΣ, *Canons*, 13 : Πρὸ τοῦ ν ἢ αἰ δίφθογγος ἐν ἀρχῇ λέξεως σπανίως εὐρίσκειται καὶ ἐν ιστορουμέναις λέξεσιν.

196. Le PSEUDO-ZONARAS indique sous ἠνιξάμην (η 998, 18) : ἀπὸ τοῦ αἰνίσσω, αἰνίξω, ἠνίξα, ὁ μέσος ἠνιξάμην. Ce lemme a toutes les chances d'être tiré de Sophocle, *Ajax*, 1158.

197. Dès l'entrée αἴνιγμα (α 213) de l'*Etymologicum genuinum* : Αἴνιγμα · παρὰ τὸ αἰνίσσω, τὸ ἐν παραβολαῖς λέγω. Dans la *Souda*, cette glose correspond au double lemme Αἰνίζω καὶ Αἰνίσσω (ι 220). Cf. 4.1.3.

198. Les 8 occurrences des *Etymologica* apparaissent à quatre occasions et concernent :

— le sens allégorique de la blondeur d'Achille : διὰ τούτου [...] αἰνίττεται, τὸ θερμὸν καὶ ὀργίλον τοῦ ἥρωος, « par là [...] il laisse entendre l'ardeur et l'impétuosité du héros » ; cette remarque sur l'adjectif ξανθός en *Iliade*, I, 97 se trouve dans une SCHOLIE homérique ancienne, du groupe D selon Erbse, exploitée ensuite par les *Epimerismi homerici* ;

— l'étymologie d'ἄκμων, qui serait le nom du père d'Ouranos, apprend-on également chez Eustathe et déjà chez Cornutus ;

— l'une des explications du nom du *iôta*, rapportée aussi par les commentateurs de Denys le Thrace ;

— l'interprétation du nom du jeu ὀστρακίνδα chez Aristophane comme une allusion à l'ostracisme. Ce cas est un peu moins net : on la trouve dès le *Περὶ παιδιῶν* de Suétone, mais dans une formulation seulement parallèle (πρὸς αἴνιγμα τοῦ [...] ἐξοστρακισμοῦ et non αἰνιττόμενος τὸν ἐξοστρακισμὸν, comme dans l'*Etymologicum magnum*).

199. *Souda*, sous αἰνίττεται (ι 226) et ἠνιγμένος (η 386). On peut ajouter 5 occurrences du composé en ὑπο-, qui apparaît sous le lemme ὑπαινιττόμενοι (υ 178), avec pour exemple et peut-être pour source Constantin Porphyrogenète (qui citait lui-même Ménandre le Protecteur).

200. Outre 2 occurrences dans une citation explicite (sous ἐρωδιός, p. 862-863), on trouve sous Ζεύς (p. 953) un matériau utilisé par la *Souda* et sous ψευδοπροφήτας (p. 1870) la trace d'un débat dont témoignent une chaîne exégétique (*Catena in Matthaeum e cod. Paris. Coislin. gr. 23*, p. 54). Dans ce dernier cas, il s'agit

Il convient d'utiliser le témoignage du corpus d'Hérodien avec une prudence d'autant plus grande qu'il est ici très antérieur aux autres attestations grammaticales. Si certaines informations que véhiculent les textes d'Hérodien se rattachent aux premiers travaux alexandrins sur la prosodie, leur forme et leur matière ont connu de nombreuses transformations et suscité une tradition apocryphe. Dans ce chapitre, nous aurons principalement à évoquer trois de ses traités. Son grand ouvrage sur l'accentuation des mots grecs, le *Περὶ καθολικῆς προσωδίας*, est principalement conservé par des épitomés byzantins, qu'August Lentz a pris pour fondement d'une reconstruction conjecturale plutôt qu'il ne les a édités. Les fragments du *Περὶ ὀρθογραφίας* posent également des problèmes, eu égard à leurs relations avec le traité sur le même sujet écrit au IX^e siècle par Georges Chæroboscus. Enfin, le caractère apocryphe des *Ἐπιμερισμοί* n'est pas douteux. Consacrés à l'explication (ἐπιμερισμός) de mots homériques difficiles, ils doivent leur nom à un exercice pédagogique byzantin et s'inscrivent dans la tradition scolaire qui a abouti, par contributions et accréions successives, à l'ouvrage analogue connu sous le titre d'*Ἐπιμερισμοὶ ὁμηρικοί* et peut-être rédigé par le même Chæroboscus. Ce texte du pseudo-Hérodien contient tant d'éléments postérieurs que « toute tentative [d'y] découvrir un “noyau” issu d'Hérodien est vouée à l'échec », selon Andrew Dyck²⁰¹. On voit donc qu'il est périlleux de tirer de ce corpus, dans son ensemble, des arguments chronologiques²⁰².

En ce qui concerne la cooccurrence des voix active et moyenne, on constate que la forme αἰνίσσω est utilisée une fois dans le *Περὶ καθολικῆς προσωδίας* et une seconde dans les *Ἐπιμερισμοί*, tandis que dans ce dernier texte le pseudo-Hérodien dresse une liste de mots commençant par αἰν- où l'on trouve plusieurs termes de la famille d'αἶνος, dont αἰνίσσομαι, mais non αἰνίσσω²⁰³.

Aux II^e-III^e siècles, notre unique source littéraire donne sans ambiguïté au verbe le sens fort d'αἰνίσσομαι « parler par énigmes ». Philostrate emploie l'infinitif en construction absolue,

de l'identification des « pseudo-prophètes » évoqués par l'Évangile selon Matthieu ; malgré la formulation (οὐ [...] αἰνίττεσθαί μοι δοκεῖ, ἀλλὰ [...]), nous ne sommes pas en présence d'une prise de position personnelle.

201. DYCK 1993, p. 793 : « any attempt to find a Herodianic “core” is doomed ». Cet aperçu s'appuie sur l'état de la question que constitue l'article de A. Dyck : on se reportera pour les traités mentionnés aux p. 781, 788-789 et 792-793. Voir également les indications de DICKEY 2007 (p. 27-28 et 75-77).

202. Dans les tableaux et le commentaire des lieux pertinents, nous désignons comme pseudépigraphe le dernier traité. Lorsque des occurrences se trouvent à la fois chez Hérodien et chez le pseudo-Hérodien, la notation utilisée est « (pseudo-)Hérodien ». Suivant le même principe, les dates mentionnées sont respectivement « II », « post II » et « (post) II ». Mais on gardera à l'esprit qu'une première attestation chez « Hérodien » est extrêmement fragile. C'est la raison pour laquelle nous ne la séparons pas, dans les synthèses, de la seconde attestation.

203. HÉRODIEN, *Περὶ καθολικῆς προσωδίας*, p. 446, et PSEUDO-HÉRODIEN, *Ἐπιμερισμοί*, p. 16 et 34. On notera que la liste correspond à celle de Théognostos, qui y faisait figurer αἰνίσσω.

dans un contexte où il reprend le substantif αἰνίγμα et désigne le *mos pythagoricus*. Il s'agit d'un discours dans lequel Apollonios de Tyane exalte les sages indiens en des termes contradictoires, qu'il commente lui-même :

Εἶδον ἄνδρας οἰκοῦντας ἐπὶ τῆς γῆς καὶ οὐκ ἐπ' αὐτῆς καὶ ἀτειχίστως τετειχισμένους καὶ οὐδὲν κεκτημένους ἢ τὰ πάντων. Εἰ δ' αἰνιγμάτων ἄπτομαι, σοφία Πυθαγόρου ξυγχωρεῖ ταῦτα, παρέδωκε γὰρ καὶ τὸ αἰνίττειν διδάσκαλον εὐρῶν σιωπῆς λόγον · σοφίας δὲ ταύτης ἐγένεσθε μὲν καὶ αὐτοὶ Πυθαγόρα ξύμβουλοι χρόνον, ὃν τὰ Ἰνδῶν ἐπῆνεῖτε [...].

« J'ai vu des hommes qui habitent sur la terre et n'y habitent pas, qui sans fortifications ont une forteresse pour protection et qui ne possèdent rien qu'ils aient acquis ou, si l'on veut, possèdent toute chose. Si je recours aux énigmes, c'est que la sagesse de Pythagore le permet, car il nous a donné de parler énigmatiquement, lui qui a découvert que la parole est maîtresse de silence ; et vous-mêmes avez professé cette sagesse avec Pythagore du temps que vous faisiez l'éloge des conceptions indiennes²⁰⁴ [...]. »

Quant à αἰνίσσομαι, Philostrate ne l'utilise qu'une seule fois, dans les *Vies des sophistes*²⁰⁵. Nous ne pouvons guère tirer de conclusion de ces attestations isolées de formes concurrentes dans deux textes différents du même auteur.

Si l'on met à part le passage de la *Vie d'Apollonios de Tyane*, il apparaît qu'il s'agit d'un mot de lexicographes, toujours cité à la première personne (de l'indicatif présent dans 16 cas), c'est-à-dire sous la forme qui y sert de lemme, comme l'infinitif fournit les entrées verbales de nos dictionnaires. Il est parfois accompagné de son paradigme, mais jamais d'aucun exemple, puisque la forme n'est ni classique ni associée à une autorité chrétienne. Si nous avons bien affaire à une évolution de la langue, comme la présence du mot chez Philostrate le suggère, et non à la perpétuation d'un solécisme, ce n'est que par la comparaison avec les usages impériaux et tardifs²⁰⁶ d'autres verbes que l'on peut espérer en dire plus sur sa chronologie.

Sens

Les dictionnaires qui signalent la forme active le font sous αἰνίσσομαι.

204. PHILOSTRATE, *Vie d'Apollonios de Tyane*, VI, 11.

205. PHILOSTRATE emploie le verbe pour commenter des vers homériques (*Vies des sophistes*, I, p. 542 Olearius : ἴσως ἔλεγεν αἰνιπτόμενος καὶ παραδηλῶν).

206. Pour notre connaissance du grec parlé, dont la transformation est occultée par la tendance de l'écrit au conservatisme, la période qui s'étend du VI^e au XI^e siècle est une « période mal documentée », selon l'expression de TONNET 2003, p. 85-86. C'est précisément celle où s'élaborent nos témoignages savants sur l'actif αἰνίσσω.

4.2.3.2. Παρανίσσω

Formation

Cf. 4.2.2.2, à propos de παρανίσσομαι.

Occurrence et sens

La seule occurrence du composé παρανίσσω date des IV^e-V^e siècles et se trouve dans un commentaire biblique rédigé par Jean Chrysostome²⁰⁷.

	Indicatif (1)			
Aoriste	sg.	3	παρήνιξεν	1

Cet emploi intransitif se comprend dans le sens factitif de « laisser entendre, faire deviner ». L'usage de la troisième personne constitue une singularité.

4.3. Αἴνιγμα, ses dérivés et ses composés

4.3.1. Αἴνιγμα

Formation

Le suffixe indo-européen *-mn- a donné en grec des neutres en -μα, qui correspondent aux neutres latins en -men ou sanskrits en -man²⁰⁸. En présentant ces dérivés verbaux, Pierre Chantraine s'attache à nuancer le « point de vue uniquement intellectuel » selon lequel ils désignent, invariablement et abstraitement, le résultat d'une action. Les textes homériques montrent en effet une plus grande variété de significations, qui s'inscrivent dans la typologie des applications du suffixe proposée par Walter Porzig. Ce comparatiste y incluait les parties du corps, des objets ayant une fonction de protection ou au contraire des phénomènes menaçants, certains phénomènes naturels et, plus largement, les manifestations sensibles d'une force extérieure, tel σῆμα qui « signifie souvent un signe envoyé par la divinité »,

207. JEAN CHRYSOSTOME, *Commentaire de la Genèse*, MPG 53, p. 383. La façon dont les messagers de Dieu s'adressent à Abraham en Genèse, XVIII, 9 serait significative : « Πού Σάρρα ἡ γυνή σου ; » Εὐθέως διὰ τῆς ἐρωτήσεως παρήνιξεν αὐτῷ, δεικνὺς ὡς οὐχ ὁ τυχῶν ἐστὶν ὁ παραγεγινῶς, εἰ γε καὶ τῆς γυναικὸς αὐτοῦ τὴν προσηγορίαν ἠπίστατο, « "Où est Sarah, ta femme ?" Immédiatement, par cette question, il lui donna un indice, en lui montrant qu'il n'avait pas n'importe qui devant lui, puisqu'il connaissait jusqu'au nom de sa femme. »

208. Sur ce suffixe indo-européen, voir HAUDRY 1971 (référence citée par CASEVITZ 1985).

comme le rappelle Chantraine. Cette dernière catégorie indiquerait que, anciennement, « un certain nombre de ces termes sont encore chargés de notions religieuses ou magiques²⁰⁹ ».

Αἴνιγμα n'est attesté qu'au seuil de l'époque classique et dans son cas le suffixe paraît assez adéquatement répondre à la définition habituelle de « notion qui peut être considérée comme le résultat de l'action verbale²¹⁰ ». L'opposition d'un résultat ou d'un état et d'une action qu'exprime volontiers le système d'un mot en -μα et d'un mot en -σις n'a pas été exploitée dans la famille d'αἰνίσσομαι, où l'infinitif substantivé remplit en quelque sorte le rôle de nom d'action²¹¹. Il est évident qu'un αἴνιγμα est l'énoncé qui résulte de l'acte d'expression, plus ou moins nettement caractérisé, que désigne αἰνίσσομαι.

Occurrences et construction

Conformément aux principes exposés plus haut, nous observerons dans le détail la répartition des occurrences antérieures aux corpus immenses de la littérature patristique. Parmi les 1 837 emplois d'αἴνιγμα dans le *TLG*, considérons à part, dans un premier temps, ceux qui appartiennent à l'époque classique.

Répartition par époque et par corpus des occurrences d'αἴνιγμα jusqu'à la fin du IV^e siècle avant notre ère

Époque	Corpus	Occ.
VI-V av.	Eschyle	4
	Pindare	1
V av.	Euripide	12
	Sophocle	2
	Épicharme	1
	Philolaus = Scholies à Platon	0 [1]
V-IV av.	Platon	4
	Gorgias* (cité par Clément d'Alexandrie)	1 [0]
	Démocrite** = Bolos et Georges le Syncelle	0 [3]
	Androtion = Scholies anciennes à l' <i>Odyssee</i>	0 [1]
IV av.	Aristote	5
	Démosthène	2
	P. Derveni	1 [0]
	Asclépiade de Tragilos = Scholies à Euripide	0 [1]
VI-V av.–IV av.	10 corpus [et non 12]	33 [37]

* Dans le fragment 8 Diels & Kranz, la conjecture πλίγμα proposée par H. Diels remplaçait la leçon αἴνιγμα des manuscrits des *Stromates* (I, 11, 51, 3). Le sens du passage n'est pas clair.
 ** Le nom de Démocrite apparaît chez des auteurs postérieurs qui participent ou se font l'écho de la tradition alchimique ; dans cette dernière, qui use largement du discours énigmatique, une place de choix a été attribuée au philosophe. En l'espèce, nous avons affaire à de simples témoignages qui le mentionnent.

209. CHANTRAINE 1933, p. 179-190. Voir aussi CHANTRAINE 1961 [1945], § 79, p. 82-83.

210. *Ibid.* Cela n'empêche pas que dans certaines occurrences le sème « objet » virtuellement présent dans le suffixe ne soit réactivé. Ainsi lorsque Ésope, esclave difforme, est qualifié d'αἴνιγμα. Voir la *Vie d'Ésope* : αἴνιγμα καὶ τέρας τῶν ἀνθρώπων, « énigme et monstre parmi les hommes » (*Vie G*, 98 Perry).

211. Cf. 4.4.2.3 cependant, sur αἴνιξις.

Non homérique, le substantif est employé par les trois Tragiques athéniens. Les plus anciennes attestations que nous puissions dater sont celles de *L'Orestie* d'Eschyle : la trilogie a été représentée en 458 avant notre ère. Cette date assez tardive dans la carrière du dramaturge rend probable l'antériorité du fragment de Pindare qui comporte le mot.

Chez Sophocle et Euripide, les emplois d'αἴνιγμα se trouvent environ pour moitié dans *Œdipe roi* et *Les Phéniciennes* (respectivement 2 et 5 occurrences, accompagnées d'autres mots de la même famille lexicale). Liés au sujet de ces tragédies, ils se rapportent à la légende thébaine. On peut en dire autant en ce qui concerne Pindare et Épicharme. Le premier évoque, dans un vers qui nous est parvenu isolé, αἴνιγμα παρθένου' ἐξ ἀγριῶν γνάθων, « l'énigme issue des sauvages mâchoires de la vierge²¹² ». La métaphore qui organise la question de la Sphinx est exposée et détournée à des fins comiques par le second, au sujet d'un trépied soudain devenu mystérieux : il fait mentir son nom de τρίπους, car il possède quatre pieds, et suggère une allusion à Οἰδίπους²¹³.

Platon est le deuxième prosateur — si l'occurrence transmise dans le fragment de Gorgias paraît assez sûre — chez lequel nous voyons apparaître le terme. Pas plus chez lui que chez Aristote, dont la définition de l'énigme dans la *Poétique* concentre les emplois, αἴνιγμα ne concerne la Sphinx. Dans les textes du IV^e siècle, l'énigme constitue un point de référence : précis, lorsque les deux philosophes visent un énoncé populaire (une énigme de Cléobuline, l'énigme de l'eunuque et de la chauve-souris, l'énigme que les pêcheurs adressent à Homère) ; vague, ou générique, lorsqu'elle fournit un modèle au discours, comme c'est le cas chez Platon et Démosthène et ainsi que le marque le recours à des expressions modalisées (*cf. infra*).

212. PINDARE, fr. 177 d Maehler. Ce fragment est conservé par PRISCIEN, qui reprend les analyses du métricien Héliodore sur les modifications pindariques du trimètre iambique et cite une série de vers que l'on ne peut rattacher à aucun poème connu ; on lit dans son texte παρθένου, que l'éditeur de Pindare corrige (*Sur les mètres des pièces de Térence et d'autres comiques*, p. 29 Passalacqua).

213. ÉPICHARME, fr. 147 PCG = ATHÉNÉE, II, 49 c.

Voici les verbes qui ont αἴνιγμα pour complément dans ces passages.

Αἴνιγμα en fonction de complément d'un verbe				
Forme d'αἴνιγμα	Verbe recteur	Occ.	Corpus	Sens du verbe dans le contexte
αἴνιγμα	νοέω	1	Épicharme	« comprendre » ou « penser à »
	διαγορεύω (διεῖπον)	1	Sophocle	« dire en détail, expliquer »
	λέγω	1	Euripide	« dire »
	ἀκούω	1	Euripide	« entendre »
	κλύω	1	Euripide	« entendre »
	μανθάνω	1	Euripide	« comprendre »
	εὐρίσκω	1	Euripide	« trouver (la solution de) »
	ἐπιλέγω [?]	1	Euripide	« prononcer (après ?) »
	γινώσκω	1	Gorgias	« reconnaître, discerner »
	συντίθημι	1	Platon	« composer »
	προβάλλω	1	Platon	« proposer »
αἰνίγματι	φοίκα	2	Platon	« ressembler à »
αἰνίγματα	ἐμπλέκω	1	Eschyle	« tresser »
	οἶδα	1	Sophocle	« savoir, connaître »
	γινώσκω	1	Euripide	« comprendre »
	λέγω	1	P. Derveni	« dire »
αἰνίγμασι	χράομαι	1	Euripide	« user de, avoir recours à »

Ces syntagmes ont trait principalement à la profération et à la proposition des énigmes, d'une part, à leur réception et à leur résolution, d'autre part. Mais on note également que la production des énoncés, envisagée comme une composition (συντίθημι) chez Platon, est associée dès la poésie d'Eschyle à la métaphore textile de l'entrelacement (ἐμπλέκω). Les notions de crainte et de méfiance qu'exprime le verbe φυλάσσω interviennent dans un fragment aristotélicien relatif à la mort d'Homère : un oracle recommandait au poète de se garder des énigmes qui lui ont été fatales.

Trois de ces constructions comportent une négation (avec λέγω, ἐμπλέκω et χράομαι).

Aristote et Euripide emploient αἴνιγμα comme sujet grammatical.

Αἴνιγμα en fonction de sujet			
Verbe	Occ.	Corpus	Sens du verbe
εἶμί (sous-entendu dans deux cas)	1	Euripide	« être »
	2	Aristote	
ὑπέρχομαι	1	Euripide	« circonvenir »
σημαίνω	1	Euripide	« signifier »

Les rubriques suivantes rassemblent les observations d'ordre syntaxique auxquelles se prête cette série de textes.

	Syntagme	Corpus
Αἴνιγμα en fonction d'attribut du complément d'objet direct	αἴνιγμα αὐτὸ προύβαλεν	Platon
Αἴνιγμα en fonction de complément d'un substantif ou d'un adjectif	καλλίνικος αἰνιγμάτων	Euripide
	αἰνιγματὸς ἰδέα	Aristote
	αἰνίγματι γὰρ ὁμοιον τοῦτο	Démosthène
Tours prépositionnels	ἐξ αἰνιγμάτων (3 occ.)	Eschyle
	ἐν τῷ αἰνίγματι	Aristote
	ἐν αἰνίγμασι	P. Derveni
Déterminants d'αἴνιγμα : adjectifs et participes	κλεινός (2 occ.)	Sophocle Euripide
	δυστόπαστος	Euripide
	σαφής	Euripide
	παρωδός	Euripide
	σαθρός	Euripide
	εὐδοκιμῶν	Aristote
ἐριστός	P. Derveni	
Déterminants d'αἴνιγμα : locution prépositionnelle	αἴνιγμα περὶ + génitif	Platon
Déterminants d'αἴνιγμα : agents	αἴνιγμα παρθένου[ο] (la Sphinx)	Pindare
	Οἰδίππου [...] αἴνιγμα (Œdipe)	Épicharme
	Φοίβου αἰνίγματα (Apollon)	Euripide
	Ταλθύβιου (le héraut Talthybios)	Euripide
	μυιφόνου κόρη (la Sphinx)	Euripide
	αἴνιγμα τῶν παίδων (les enfants)	Platon
	νέων ἀνδρῶν αἴνιγμα (de jeunes pêcheurs)	Aristote
	Ὀρφεύς (Orphée)	P. Derveni
Terme coordonné à αἴνιγμα	αἴνιγμα ἢ βαρβαρισμός	Aristote
Comparaison et modalisation	ὥσπερ αἴνιγμα	Démosthène
	ὥσπερ αἴνιγμα συντιθέντι	Platon
	αἰνίγματι [...] τιτι ἔοικεν	Platon

La structure attributive αἴνιγμα αὐτὸ προύβαλεν concerne chez Platon une définition de la sagesse, dont Socrate déclare qu'elle a été « proposée comme une énigme ».

Les compléments au génitif indiquent le locuteur de l'énigme. La réplique qu'Épicharme met dans la bouche de l'un de ses personnages serait une exception notable si l'on acceptait de lire dans un vers corrompu αἰνίγματ' Οἰδίπου, « les énigmes d'Œdipe », suivant la conjecture intéressante de Georg Grotefend retenue par les éditeurs des *PCG* et tacitement adoptée par Douglas Olson dans son édition du texte d'Athénée²¹⁴.

214. Voir OLSON 2006. Pour la référence du passage, cf. *supra*. Les choix de l'éditeur sont explicites dans OLSON 2007 (texte A14, p. 36 et 58-59). Dans ce fragment, la tradition manuscrite des *Deipnosophistes* donne le nom d'Œdipe au nominatif ; G. Kaibel imprimait le texte défectueux et la restitution de A.-M. Desrousseaux conservait cette syntaxe. Si l'on adopte la conjecture, il faut interpréter νοέω dans le sens de « penser à, avoir à l'esprit » et non dans celui de « comprendre, résoudre ».

Après Sophocle, Euripide désigne à deux reprises Œdipe comme le héros qui a résolu τὰ κλεινὰ αἰνίγματα, « les célèbres énigmes » ; le tour est équivalent à καλλίνικος αἰνιγμάτων, « glorieusement vainqueur des énigmes », qui traduit cependant le caractère agonistique de la scène thébaine dans le langage de l'exploit athlétique, ou plutôt guerrier.

L'expression ἐξ αἰνιγμάτων, propre à *L'Orestie* — la quatrième occurrence d'αἰνίγμα dans le corpus eschyléen est différente et se trouve dans *Prométhée enchaîné* —, se comprend une fois en un sens temporel (« à la suite d'énigmes ») et deux fois en un sens logique (« à partir, au moyen d'énigmes »).

En dressant le tableau des occurrences enregistrées jusqu'à la fin de l'époque impériale, on précise la vue typologique que permettait l'étude du corpus restreint.

Répartition par époque et par corpus des occurrences d'αἰνίγμα postérieures au IV^e siècle avant notre ère et antérieures au IV^e siècle de notre ère

Époque	Corpus	Occ.
IV av. ?	Palæphatos	7
IV-III av.	Alexis (cité par Athénée)	1 [2]
	Démétrios de Phalère (cité par Posidonios)	1 [2]
	Lycophron	1
	Callimaque*	1 [0]
	Cléarque = Eustathe	0 [1]
III av.	Chrysippe = Plutarque	0 [1]
III/II av. ?	Bolos	2
III av./II	<i>Certamen Homeri et Hesiodi</i>	1
III av./III	Septante	9
ante II av.	Ménandre d'Éphèse = Zénobius	0 [1]
II av.	[Ælius] Dios**	2
	Agatharcide	1
II av./II	Ptolémée (lexicographe)	1
II av.-IV	<i>Oracles sibyllins</i>	1
II-I av.	Posidonios (citant Démétrios de Phalère ; cité par Diodore, Strabon et Athénée)	3 [6]
	Pseudo-Démétrios	1
I av.	Tryphon I	3
	Diodore de Sicile	3
	Denys d'Halicarnasse	2
I av. ?	Tryphon II	3
I av.-I	Philon d'Alexandrie (2 citations de la Septante)	8
	Strabon (1 citation de Posidonios)	4
	Aristonicos (cité par les scholies anciennes à l' <i>Odyssee</i>)	1
I	Flavius Josèphe (4 occ. dans une citation de Dios deux fois reproduite)	5
	Cornutus	1
	Nouveau Testament	1
	Pseudo-Cébès	1
	Pamphila = Diogène Laërce	0 [1]
I ?	Comarius	1
	Héraclite l'Allégoriste	1
post I	Pseudo-Clément de Rome	6

Les noms de l'énigme (I, A)

I-II	Plutarque (2 citations d'Euripide)	28	
	Dion Chrysostome	3	
	Suétone (cité par Eustathe)	2	
	Ignace	1	
I/II	Pseudo-Apollodore	5	
	Ælius Théon	1	
II	Galien	18	
	Maxime de Tyr	16	
	Ælius Aristide	13	
	Artémidore	8	
II post II	Lucien	7	
	Pseudo-Lucien	3	
	Zénobius	5	
	Celse	4	
	Ænomaos	4	
	Pausanias	3	
	Pausanias (lexicographe)	3	
	Achille Tatius	2	
II	Atticus	1	
	Diogénien	1	
	Irénée de Lyon	1	
	Phrynichos	1	
	Pollux	1	
	Publius Ælius Phlégon	1	
	Vettius Valens	1	
	II ?/IV	<i>Corpus hermeticum</i>	1
	(post) II	(Ps.-)Hérodien	4
	II-III	Origène (19 citations du Nouveau Testament, 5 citations de la Septante et 4 citations de Celse)	64
Clément d'Alexandrie (4 citations de la Septante, 1 citation de Gorgias, 1 citation de Platon, 1 citation du Nouveau Testament)		22	
Athénée		12	
— Athénée (4 citations : Épicharme, Platon, Alexis, Démétrios de Phalère)		8	
— <i>Épitomé</i> (1 citation d'Alexis)		4	
Flavius Philostrate		4	
Philostrate l'Ancien		3	
Élien		2	
II/III	Alciphron	1	
post II-III	Pseudo-Hermogène (citant Démosthène)	1	
III	Hippolyte (1 citation de Platon et 1 citation de la Septante)	10	
	Porphyre	4	
	Diogène Laërce	3	
	Grégoire le Thaumaturge	2	
	Cassius Longin	1	
	Plotin	1	
IV av. ?-III	69 corpus [et non 73]	340 [349]	
<p>* Sur cette occurrence qui ne répond pas au lemme <i>αὐτῶν</i>, cf. 2.2. ** Dios n'est connu que par Flavius Josèphe. Le <i>TLG</i>, qui donne le texte de K. Müller (<i>FHG</i>), accepte l'identification avec l'historien Ælius Dios et fournit une datation (« II ? ») incompatible avec celle du citeur. La date indiquée ici est celle que proposent les listes du <i>DGE</i>, conformément à la distinction des auteurs dans le recueil de F. Jacoby (<i>FGH</i>), où Dios porte le n° 785 et Ælius Dios le n° 629.</p>			

Une formule spirituelle de Démétrios de Phalère, qui comparait l'exploitation des mines à une énigme, a connu une fortune relativement complexe, que l'on peut résumer comme suit. Démétrios a été cité par Posidonios, mais dans trois traités et avec de légères variations, selon Willy Theiler, qui explique ainsi l'existence de versions différentes chez les auteurs qui ont repris de Posidonios cette anecdote. Le mot qui nous intéresse apparaît dans l'expression αινίγματι εοικέναι, « ressembler à une énigme », chez Strabon et dans le syntagme ὡσπερ αινίγματος τρόπον, « en quelque sorte à la façon d'une énigme », chez Diodore et Athénée²¹⁵.

Le poids relatif du texte d'Athénée est nettement moindre que dans le cas de γοῖφος (cf. 5). De fait, αἴνιγμα n'est pas le terme technique de sa section sur les énigmes. Les fragments conservés du traité de Cléarque ne contiennent d'ailleurs pas le mot et ne nous permettent donc pas de savoir quelle relation entretenaient les noms de l'énigme dans cette source du IV^e siècle avant notre ère. Chez Athénée, seuls trois emplois n'appartiennent pas à des citations explicites. Ils peuvent être attribués au compilateur, mais on constate néanmoins qu'ils font toujours partie d'une référence à un auteur : Cléobuline, Démétrios de Byzance, qui suggère peut-être à Athénée d'appliquer la catégorie d'énigme aux *akousmata* pythagoriciens, et Asclépiade de Tragilos, auquel il emprunte l'énigme de la Sphinx. L'*Épitomé* a retenu ces phrases de liaison.

Athénée		
Athénée	3	8
Alexis	2	
Platon	1	
Épicharme	1	
Démétrios de Phalère	1	

<i>Épitomé</i>		
Athénée	3	4
Alexis	1	

D'une façon générale, les groupes de textes déjà signalés sont étoffés par ce relevé complet. Mais on y discerne également quelques catégories peu représentées et dans lesquelles l'usage du lexique énigmatique requiert l'attention : la paradoxographie (Palæphatos), la mythographie (pseudo-Apollodore), l'onirocritique (Artémidore), la parémiographie (Zénobius et Diogénien) ou le genre des lettres fictives (Alciphron).

Afin de ne pas perdre de vue l'accroissement de la taille des corpus conservés, on lira ce tableau à la lumière des fréquences relatives exposées au début du chapitre : si la propension

215. POSIDONIOS, fr. 19 (*Sur l'océan*), 89 (*Histoires*) et 402 (*Sur l'or et l'argent*) dans l'édition de Theiler. Pour des explications plus détaillées, cf. 4.3.3.2, au sujet d'un lexème que nous ne connaissons que par cette tradition.

d'Origène à utiliser αἴνιγμα est à peu près deux fois supérieure à celle de Plutarque, en revanche les 16 occurrences du mot chez Maxime de Tyr sont l'indice d'une propension vingt fois supérieure à celle de Galien, dont le corpus compte 18 occurrences.

Malgré le caractère composite de l'ouvrage, la Septante est incluse dans la liste qui précède. En effet, bien que le *TLG* la mette au nombre des *varia et incerta*, il est évident qu'elle se distingue des corpus de ce groupe, qui sont principalement des commentaires, à la fois par son ancienneté et par son statut de texte commenté. Ainsi, les occurrences présentes dans les traités de Philon sont essentiellement motivées par la citation et le commentaire de cette version grecque de la Bible (*cf.* 4.3.3.1). Il n'est pas exagéré de dire que la majorité des occurrences dont le détail est ici passé sous silence, entre le IV^e siècle de notre ère et la fin de l'époque byzantine, est plus ou moins directement déterminée par la tradition du commentaire scripturaire et la valeur du lexique énigmatique dans les conceptions chrétiennes²¹⁶.

Par souci de cohérence, je reproduis cependant les résultats de toute la catégorie des corpus de date incertaine. On y observe la prépondérance des scholies relatives aux textes qui font eux-mêmes usage du terme et du thème. La fréquence relative d'αἴνιγμα dans le *Commentaire à la Rhétorique d'Aristote* est remarquable : à propos de deux lieux où les énigmes sont mentionnées, ce texte paraît reformuler la pensée du philosophe en leur donnant un rôle largement augmenté (*cf.* II, 4). Le cas est d'autant plus frappant que le substantif est utilisé presque indépendamment du verbe αἰνίσσομαι, pourtant important dans le texte source, et sans aucune occurrence de γοῖφος (absent des textes théoriques de l'époque classique, il est vrai). Au contraire, il faut rappeler que les statistiques des scholies ne prennent un sens que restituées dans l'ensemble des occurrences de la famille d'αἴνιγμα et d'αἰνίσσομαι, c'est-à-dire si on les compare avec les données du corpus restreint (*cf.* 3 et l'annexe III). Tout corpus de ces tableaux détaillés qui fait des noms de l'énigme un usage fréquent, d'un point de vue relatif, a été évoqué dans le premier aperçu statistique.

216. Ce sont quelque 1 450 occurrences, soit les trois quarts des occurrences d'αἴνιγμα, si l'on y inclut les textes d'époque incertaine ; ce sont environ 1 200 occurrences, soit les deux tiers du total, si l'on met à part ces corpus issus d'une stratification chronologique ou inassignables à un auteur et à une époque uniques. Comme on le sait, l'*Appendice de l'Anthologie grecque* est une compilation de la fin du XIX^e siècle.

Répartition des occurrences d'αἴνιγμα dans les corpus composites ou de date incertaine (*varia et incerta* du TLG)

Époque	Corpus	Occ.	
<i>Varia et incerta</i>	Septante	9	
	<i>Rhetorica Anonyma</i>	7	
	Fragments alchimiques	1	
	<i>Histoire d'Alexandre le Grand</i>	1	
	<i>Tragica Adespota</i>	1	
	<i>Vies d'Ésope</i>	2	
	<i>Vies d'Homère</i>	11	
	<i>Dialogus de contemplatione</i>	1	
	<i>Commentaire anonyme à la Rhétorique d'Aristote</i>	28	
	<i>Commentaire à la Grammaire de Denys le Thrace</i>	5	
	<i>Lexica segueriana</i>	1	
	Conciles œcuméniques	10	
	Scholies à Ælius Aristide	15	
	Scholies à Eschyle	31	
	Scholies à Aristophane	10	
	Scholies à Démosthène	4	
	Scholies à Euripide	30	
	<i>Commentaires anonymes à Hermogène</i>	2	
	Scholies à Hésiode	4	
	Scholies à Homère	3	
	Scholies à Lucien	4	
	Scholies à Lycophron	10	
	Scholies à Pindare	5	
	Scholies à Platon	4	
	Scholies à Sophocle	31	
	Scholies à Maxime le Confesseur	3	
	<i>Anthologie grecque</i>	2	
	<i>Appendice de l'Anthologie grecque</i>	1	
		27 corpus	236

Les corpus antérieurs au IV^e siècle de notre ère permettent un grand nombre d'observations sur la construction d'αἴνιγμα. Les résultats sont présentés selon l'ordre qui a été suivi dans l'analyse des corpus classiques ; le grand nombre des occurrences impose cependant de consacrer à chaque rubrique un tableau séparé.

Αἴνιγμα en fonction de complément d'un verbe				
Forme d'αἴνιγμα	Verbe recteur	Occ.	Corpus	Sens du verbe dans le contexte
αἴνιγμα	λύω	8	Diodore de Sicile Dion Chrysostome (2 occ.) Ps.-Apollodore (2 occ.) Lucien Zénobius Pausanias (lexicographe)	« résoudre »
	λέγω	3	Ælius Aristide Diogène Laërce <i>Corpus hermeticum</i>	« dire »
	συνίημι	3	Plutarque Zénobius Plotin	« comprendre »
	ἔχω	3	Artémidore Clément Origène	« contenir »
	τίθημι	2	Strabon Vettius Valens	« poser »
	ᾄδω	2	Palæphatos Pausanias	« chanter »
	φυλάσσω	2	Pausanias <i>Certamen</i>	« se garder de »
	διαλύομαι	1	Palæphatos	« résoudre »
	ἐξευρίσκω	1		« découvrir »
	εὕρισκω	1		« trouver »
	προβάλλω	1	Agatharcide	« proposer »
	προτίθημι	1	Diodore de Sicile	« proposer »
	προβάλλομαι	1	Ps.-Cébès	« proposer »
	καθοράω	1	Plutarque	« discerner »
	μανθάνω	1	Ps.-Apollodore	« apprendre »
	κελεύω	1	Galien	« demander »
	μεταβάλλω	1	Maxime de Tyr	« transmuier »
	κρίνω	1	Artémidore	« trancher »
	συμβάλλω	1	Phrynichos	« comprendre »
	ἐπιλύομαι	1	Ænomaos	« résoudre »
	γράφω	1	Flavius Philostrate	« écrire »
	προτείνω	1	Diogène Laërce	« proposer »
	συνέχω	1	Porphyre	« détenir »
αἰνίγματος	συνίημι, ξυνίημι	3	Maxime de Tyr Ænomaos Flavius Philostrate	« comprendre »
	δέομαι	1	Maxime de Tyr	« nécessiter »
αἰνίγματι	ἔοικα	1	Strabon	« ressembler à »

αἰνίγματα	προβάλλω	5	Plutarque (3 occ.) Galien (2 occ.)	« proposer »
	λέγω	3	Lucien (2 occ.) Ps.-Lucien	« dire »
	λύω	2	Dios Strabon	« résoudre »
	ἐρμηνεύω	2	Artémidore	« interpréter »
	ἔαω	2	Maxime de Tyr	« laisser, laisser de côté »
	διαλύομαι	1	Palæphatos	« résoudre »
	ἔχω	1	Bolos	« contenir »
	διανοέομαι	1	Septante	« excogiter »
	πέμπω	1	Dios	« envoyer »
	λαμβάνω	1		« recevoir »
	περαίνω	1	Plutarque	« raconter au long »
	πλέκω	1		« tresser »
	καλέω	1	Ælius Théon	« appeler, nommer »
	προσάπτω	1	Artémidore	« attacher, rattacher »
	παρέχω	1	Celse	« occasionner »
	ἐκτίθημι	1		« exposer »
	ἀκούω	1	Lucien	« entendre »
	μεταλαμβάνω	1	Maxime de Tyr	« transformer »
	προτίθημι	1	Zénobius	« proposer »
	ἐπιγινώσκω	1	Origène	« saisir, trancher »
εὕρισκω	1	Origène	« trouver, constater la présence de »	
σαφηνίζω	1	Grégoire le Thaumaturge	« éclaircir »	
γράφω	1	Cassius Longin	« écrire »	
αἰνιγμάτων	ἀνέχομαι	1	Maxime de Tyr	« supporter »
	καταμαντεύομαι	1		« deviner »
	ἄπτομαι	1	Flavius Philostrate	« faire usage de »
	πληροόμαι	1	Origène	« être rempli de »
αἰνίγμασι	χράομαι	2	Bolos Plutarque	« se servir de »
	χαίρω	1	Alexis	« prendre plaisir à »
	προσέχω	1	Philon	« prêter attention à »
	ἔπομαι	1	Maxime de Tyr	« suivre, ne pas perdre la trace de »

Plus nombreux et d'une plus grande variété générique que ceux de la période précédente, ces textes multiplient les expressions possibles de l'énonciation et de la résolution des énigmes. Réservons leur commentaire pour la fin du présent chapitre. Il faut noter ici l'apparition du moment intermédiaire, ou postérieur à l'interlocution, qu'est le temps de la réflexion et de l'interprétation, signalé par l'emploi de verbes comme ἐρμηνεύω, σαφηνίζω et ἔπομαι, mais aussi par l'usage de μεταβάλλω et de μεταλαμβάνω, qui indiquent chez Maxime de Tyr la capacité de « convertir » des énigmes en un discours intelligible (εἰς λόγον) ou en des propos clairs (εἰς μύθους σαφείς). Corrélativement, les syntagmes attestés montrent une sorte de réification de l'énigme, qui accompagne bien sûr l'insistance ponctuelle sur sa réalité de composition écrite (γράφω) et se marque à des expressions dans lesquelles le

texte renferme l'énigme : il la contient (ἔχω, συνέχω), est en rempli (πληρόομαι) et on l'y découvre (εὐρίσκω).

Plusieurs témoignages se rapportent en outre aux sentiments que suscite l'énigmaticité. Exigeant l'attention (προσέχω), elle risque de n'être un plaisir (χαίρω) que pour celui qui pose la question. La mention, hors du contexte, du nombre des négations aurait peu d'intérêt, mais on constate que l'αἴνιγμα est une chose dont on n'a *pas* besoin (δέομαι) et que l'on peut ne *pas* tolérer (ἀνέχομαι). Rien n'est plus clair à cet égard que le sémantisme négatif du verbe ἔάω, appliqué à l'énigme par Maxime de Tyr : Ἔα μοι ταυτὶ τὰ αἰνίγματα, « Fais-moi donc le plaisir de cesser ces énigmes », et ailleurs τὰ τῶν ποιητῶν αἰνίγματα τοῖς μύθοις ἐώμεν, « laissons de côté les énigmes des poètes, dont la place est dans les mythes²¹⁷ ».

En désignant l'interprétation comme l'acte de καταμαντεύεσθαι, le même orateur met en œuvre le paradigme divinatoire devenu usuel dans nos langues modernes. Une fois réduite l'ambivalence qui était celle du latin *diuino*, l'éloignement du sacré et du conjectural rendent opaque dans la conscience linguistique la parenté de la divinité et de la devinette, la seconde devant son nom au devin, interprète de la première (cf. I, B). Dans le grec du II^e siècle de notre ère, l'expression n'est pas nouvelle, mais ne doit pas être encore aussi banale que notre expression « deviner une énigme²¹⁸ ».

Enfin, à la métaphore du tressage (πλέκω), que Plutarque emploie après Eschyle, on peut ajouter celle du chant (ᾄδω), qui désigne également, dans deux passages en prose de caractère mythographique, la parole de la Sphinx.

Dans quelques textes, αἴνιγμα est le sujet du verbe εἰμί, mais la copule est volontiers sous-entendue et le détail des occurrences serait peu instructif ; les cas les plus intéressants sont les définitions de l'énigme que contiennent les deux traités mis sous le nom du rhéteur Tryphon. Quatre phrases comportant un autre verbe ont le substantif pour sujet grammatical, ce qui occasionne deux des rares occurrences du passif.

217. MAXIME DE TYR, XXVI, 8 i (= 9 a Trapp) et XXXVIII, 4 a.

218. Liée au statut épistémologique de la conjecture, cette acception de καταμαντεύομαι apparaît dès les textes hippocratiques pour désigner la divination rationnelle que le médecin s'assigne pour tâche (voir MANETTI 1987, en particulier les chap. II et III). Quand au II^e siècle avant notre ère Panétius de Rhodes proclame « devin » le grammairien Aristarque, « parce qu'il lui est aisé de deviner le sens des poèmes », on voit qu'il s'agit d'un mot d'esprit, qui envisage l'expertise des textes sur le modèle du métier de devin (ATHÉNÉE, XIV, 634 c-d : μάντιν [...] διὰ τὸ ῥαδίως καταμαντεύεσθαι τῆς τῶν ποιημάτων διανοίας).

Αἴνιγμα en fonction de sujet			
Verbe	Occ.	Corpus	Sens du verbe
ἀποκρύπτομαι	1	Philon	« être caché »
αἰτέω	1	Aristonicos	« exprimer une demande »
τελευτάω	1	Ælius Aristide	« trouver sa fin »
φέρομαι	1	Diogène Laërce	« être rapporté »

L'un des deux verbes employés à l'actif s'enracine dans un contexte critique qui justifie son association avec αἴνιγμα. Aristonicos, cité par les scholies anciennes à l'*Odyssee*, commentait la pertinence des derniers vers du récit d'Ulysse à Eumée, presque au terme du chant XIV. Selon certains, une requête ouverte de la part du mendiant, qui veut obtenir un manteau pour la nuit, serait contraire au type même de l'histoire qu'il a racontée et que le texte homérique qualifie d'αἶνος. La conclusion du discours d'Ulysse a ainsi pu passer pour une interpolation, αἰνίγματος διαορήδην αἰτοῦντος, « parce que l'allusion formule une demande explicite²¹⁹ ». Le verbe porte ainsi au jour l'intentionnalité inhérente à αἴνιγμα, et peut-être déjà à son étymon αἶνος. L'idée de visée est également présente dans l'utilisation de τελευτάω par Ælius Aristide : καὶ ὡς μὲν αἴνιγμά ἐστιν ἐν τῷ λόγῳ δῆλον, δῆλον δὲ καὶ οἱ τελευτᾷ τὸ αἴνιγμα, « et il est clair qu'il y a une énigme dans le discours, tout comme la visée de l'énigme est claire²²⁰ ».

Αἴνιγμα est plus de vingt fois l'attribut du sujet. Il opère alors on ne peut plus simplement la prédication d'une réalité comme énigme. Le cas typique est celui de cette phrase de Galien : αἴνιγμα γὰρ ἐστιν ὁ λόγος, « car c'est une énigme que ce discours²²¹ ».

Αἴνιγμα en fonction d'attribut du sujet			
Verbe	Occ.	Corpus	Sens du verbe
εἰμί	18	Divers corpus *	« être »
γίγνομαι	4	Pseudo-Démétrios Plutarque Zénobius Pausanias (lexicographe)	« devenir »
καλεῖσθαι	1	Origène	« être nommé »
* Le nombre indiqué est celui des occurrences dans lesquelles la copule est exprimée.			

219. ARISTONICOS, *Sur les signes de l'Odyssee*, XIV, 503-6 = SCHOLIES ANCIENNES À L'ODYSSÉE, XIV, 503. Sur ce passage important pour la détermination du sens d'αἶνος, cf. 4.1.1.

220. ÆLIUS ARISTIDE, *Dionysos*, p. 29 Jebb. C. A. Behr traduit fort justement οἱ τελευτᾷ τὸ αἴνιγμα par « the point of the riddle ».

221. GALIEN, *Sur les doctrines d'Hippocrate et de Platon*, III, 4, 7.

Lorsque le mot est l'attribut du complément d'objet direct, l'agent de la catégorisation est exprimé (quoique indéterminé dans le premier cas). La structure s'explique dans les deux dernières occurrences par le mécanisme métadiscursif de l'imposition d'un nom — alors que le passage d'Origène n'est guère éclairant²²², le renseignement donné par Palæphatos retiendra notre attention plus loin.

Ici et dans les tableaux suivants, l'abréviation « N. » désigne le nombre grammatical de l'occurrence d'αἰνίγμα concernée.

Αἰνίγμα en fonction d'attribut du complément d'objet direct			
Substantif	N.	Texte	Corpus
μῦθος	sg.	ἔνιοι [...] τῶν ἐκλειπτικῶν αἰνίγμα ποιοῦνται τὸν μῦθον	Plutarque
λόγος	sg.	αἰνίγμα γὰρ ἂν οὕτως τὸν λόγον ποιήσειεν	Galien
ἐνέδρα	sg.	καλοῦσι δὲ οἱ Καδμῆοι τὴν ἐνέδραν (αἰνίγμα)	Palæphatos

Si l'on excepte à présent les verbes, les mots de catégories diverses dont αἰνίγμα est le complément sont les suivants.

Αἰνίγμα en fonction de complément d'un substantif, d'un adjectif ou d'un participe			
Syntagme	N.	Texte	Corpus
πλήρης + gén.	pl.	ἄσαφείας καὶ αἰνιγμάτων πλήρη	Philon
	sg.	ταῦτα γὰρ αἰνιγματος πλήρη	Strabon
πληρώω + gén. μεστός + gén.	pl.	τοὺς προφήτας, [...] αἰνιγμάτων πεπληρωμένους	Origène
	pl.	πάντα μεστὰ αἰνιγμάτων	Maxime de Tyr
λύσις + gén.	pl.	ἐπίσταται στροφᾶς λόγων καὶ λύσεις αἰνιγμάτων	Septante
	pl.	αἰνιγμάτων λύσεως (2 occ.)	Plutarque
	sg.	ἐπ' αἰνιγματος λύσει	Ænomaos
ἔοικα + dat.	sg.	ἡ ἐξήγησις εἰκνῖα τῷ τῆς Σφιγγὸς αἰνίγματι	Ps.-Cébès
	pl.	αἰνίγμασιν εἰκότα προτείνων	Lucien
ὅμοιος + dat. παραπλήσιος + dat. ὁ αὐτὸς τρόπος + dat.	pl.	αἰνίγμασιν ὅμοια	Plutarque
	pl.	παραπλήσια τοῖς περὶ δεῖπνον αἰνίγμασιν	Galien
	pl.	τὸν αὐτὸν τρόπον τοῖς ἄλλοις αἰνίγμασι	Ælius Aristide
ἄσαφέστερος + gén. σαφέστερος + gén.	pl.	τῶν λεγομένων αἰνιγμάτων ἄσαφέστερα	Denys d'Halicarnasse
	sg.	αἰνιγματος δὲ σαφεστέρους	Maxime de Tyr
σαφήνεια + gén. τὸ σκοτεινόν + gén.	pl.	παρακολουθήσαι τῇ σαφήνείᾳ τῶν αἰνιγμάτων	Origène
	pl.	θείας γραφῆς [...] τὸ σκοτεινόν τῶν ἐν αὐτῇ αἰνιγμάτων	
οἴμη + gén.	pl.	δυσφάτους αἰνιγμάτων οἴμας	Lycophon
παραβολή + gén.	pl.	ἐνέπλησας ἐν παραβολαῖς αἰνιγμάτων	Septante

222. ORIGÈNE, *Contre Celse*, V, 64, à propos du nom que recevraient « certains » Chrétiens : Αὐτὸς δὲ φησι τινὰς καλεῖσθαι αἰνίγματα, ὅπερ ἡμεῖς οὐχ ἰστορήσαμεν, « Il dit que certains sont nommés énigmes, ce sur quoi je n'ai aucune information. » Dans son édition du texte, M. Borret considère que τινὰς καλεῖσθαι αἰνίγματα est la citation de l'adversaire. Origène avoue ne pas comprendre cette accusation. Elle appartient à une section de sa réfutation où il montre que les arguments tirés par Celse des épîtres de Paul portent à faux. Il n'est guère possible de la rapprocher de l'unique emploi d'αἰνίγμα dans le Nouveau Testament, qui est certes paulinien (βλέπομεν [...] ἐν αἰνίγματι). Cf. *infra*.

ἔννοια + γέν.	pl.	τὴν τῶν αἰνιγμάτων ἔννοιαν	Clément d'Alexandrie
ἀπαγόρευσις + γέν.	sg.	τοῦ αἰνίγματος τοῦδε ἀπαγόρευσις	
ποιήτρια + γέν.	pl.	Κλεοβουλίνην, αἰνιγμάτων ἑξαμέτρων ποιήτριαν	Diogène Laërce
δηλωτικός + γέν.	pl.	λόγος [...] τροπικῶς δηλωτικὸς αἰνιγμάτων	Origène

Le syntagme λύσις αἰνίγματος est attendu, tout comme la relation du substantif avec les mots désignant l'obscurité ou le vague ; on notera que le substantif σαφήνεια a chez Origène son sens patristique d'« élucidation ». Il est cependant intéressant que, dans les occurrences du comparatif de l'adjectif σαφής, l'énigme soit prise pour étalon d'une obscurité susceptible de degrés. L'expression de la ressemblance, chez cinq auteurs, constitue aussi l'énigme en un point de référence.

Ce *nec plus ultra* revêt parfois l'aspect d'une qualité envahissante (surtout curieusement employé au singulier), dont sont « pleins » les prophètes à en croire Origène, les rêves selon Philon, certaines indications d'Homère aux yeux de Strabon — et même « tout est plein d'énigmes » chez les auteurs anciens, suivant Maxime de Tyr, quoique cette assertion se veuille un éloge de la sagesse dont ils faisaient preuve à l'égard de la vérité²²³.

Les « voies des énigmes » qu'évoque Lycophron dans le prologue de l'*Alexandra*, aux vers 10 et 11, sont un programme et un commentaire poétique. D'une certaine façon, il en est de même lorsque l'un des auteurs de la Septante écrit audacieusement « dans les paraboles des énigmes », formule assez obscure et d'une redondance très expressive, qui semble être un bon exemple d'invention stylistique conditionnée par la source hébraïque (*cf. infra*).

Tours prépositionnels			
Syntagme	N.	Texte	Corpus
διά + γέν.	pl.	ἐν εἶδει καὶ οὐ δι' αἰνιγμάτων	Septante
	pl.	τὸ δι' αἰνιγμάτων λέγειν	Denys d'Halicarnasse
	pl.	τὸ διὰ συμβόλων καὶ αἰνιγμάτων φιλοσοφῆσαι	Cornutus
	pl.	δι' αἰνιγμάτων (2 occ.)	Plutarque
	pl.	τὰ σημαίνόμενα δι' αἰνιγμάτων ἐπιδεικνύντας	Artémidore
	pl.	δι' αἰνιγμάτων λέγειν	
	pl.	οὐ δι' αἰνιγμάτων, οὐδὲ ὑπονοίας	Ælius Aristide
	pl.	δι' αἰνιγμάτων [...] λέγειν	Pausanias
	pl.	δι' αἰνιγμάτων ἀποκρινόμενον	Pausanias (lexicographe)
	pl.	οὐκέτι δι' αἰνιγμάτων	Achille Tatius
	pl.	μὴ δι' αἰνιγμάτων	Atticus
	pl.	δι' αἰνιγμάτων (3 occ.)	Clément d'Alexandrie
	pl.	αἱ προφητεῖαι οἱ τε χρῆσιμοι λέγονται δι' αἰνιγμάτων	
	pl.	τὰ δι' αἰνιγμάτων εἰρημένα	
sg.	δι' αἰνίγματος ἀριδήλου		

223. Voir STROUMSA 1996, p. 276.

διά + gén.	pl.	δι' αἰνιγμάτων (4 occ.)	Origène
	pl.	Αἰγύπτιοι [...] πεφιλοσοφημένοι δι' αἰνιγμάτων	
	pl.	οὐ δι' αἰνιγμάτων μανθάνουσιν	
	pl.	δι' αἰνιγμάτων δὲ μαστίζει	Porphyre
	pl.	οἱ θεοὶ [...] ἐθέσπισαν [...] δι' αἰνιγμάτων	
	pl.	διὰ παραβολῶν καὶ αἰνιγμάτων	Hippolyte
	pl.	δι' αἰνιγμάτων (2 occ.)	
	pl.	οὐ δι' αἰνιγμάτων καὶ ὁραμάτων καὶ ἐνυπνίων	Ps.-Clément de Rome
ἐν + dat.	pl.	βασίλισσα Σαβα [...] ἦλθεν πειράσαι αὐτὸν ἐν αἰνίγμασιν	Septante
	pl.	βασίλισσα Σαβα [...] ἦλθεν τοῦ πειράσαι Σαλωμων ἐν αἰνίγμασιν	
	pl.	καὶ ἐν αἰνίγμασι παραβολῶν ἀναστραφήσεται	
	sg.	ἔση ἐκεῖ ἐν αἰνίγματι [...] ἐν πάσιν τοῖς ἔθνεσιν	
	sg.	δι' ἐσόπτρου ἐν αἰνίγματι	Nouveau Testament
	pl.	ἐν αἰνίγμασι δὲ ἄρξομαι τοῦ λέγειν	Comarius
	pl.	ὡς (ἐν) αἰνίγμασιν	Galien
	sg.	ἐν τῷ αἰνίγματι	Enomaos
	pl.	κληδόνας ἐν πυκνοῖς αἰνίγμασι συμπλεχθείσας	Publius Aelius Phlégon
	pl.	Κλεοβουλίνη [...] ἐν τοῖς αἰνίγμασιν	Athénée
	pl.	ἐν αἰνίγμασι	Origène
	pl.	τυπικῶς ἐν αἰνίγμασιν [ἄλ. ἐν αἰνίγματι] ἐθεάσαντο	Grégoire le Thaumaturge
εἰς + acc.	sg.	εἰς αἰνίγμα πέσοι	Ælius Aristide
	sg.	εἰς ἄπορον καὶ ὑπερφυῆς αἰνίγμα συνηλάθη	
	pl.	χρόνον [...] εἰς αἰνίγματα καὶ λήρους ἀναλώσας	Alciphron
ἐπί + dat. + gén.	sg.	ἐπ' αἰνίγματι	Flavius Josèphe
	pl.	ἐπὶ τῶν αἰνιγμάτων	Galien
περὶ + acc.	pl.	περὶ τὰ αἰνίγματα δεινότητα καὶ σοφίαν	Plutarque
ἀπὸ + gén.	pl.	ἀπὸ θεῶν αἰνιγμάτων πεπλανημένην	Celse
πέρα + gén.	sg.	αἰνίγμα καὶ πέρα γε ἴσως αἰνίματος ἂν εἶη	Ælius Aristide

L'emploi de la préposition *διά* semble naturel pour désigner un moyen d'expression. Il est le plus fréquent dans les présentes bornes chronologiques, avec un total de 30 syntagmes, qui se trouvent, pour plus de la moitié, chez les auteurs chrétiens de la fin de la période (16 occurrences chez Clément, Origène et Hippolyte). En constatant en outre que la documentation relative à cette tournure commence avec un passage de la Septante souvent cité, nous pourrions nous demander si la diffusion de la locution n'est pas le fait de la littérature chrétienne. Cependant, divers autres corpus la contiennent dès le 1^{er} siècle avant notre ère, à partir de notre deuxième attestation, chez Denys d'Halicarnasse. Le singulier d'*αἰνίγμα* n'entre qu'une seule fois dans une telle construction, déterminé par un adjectif (« excellent ») et en relation avec une métaphore particulière que Clément dit approuver. Les syntagmes donnés en exemple montrent que l'utilisation presque exclusive du pluriel est solidaire du sens générique : parler « par énigmes » ne revient pas à prononcer certains énoncés traditionnellement identifiés comme des *αἰνίγματα*, mais constitue peut-être une modalité continue de la parole, une pratique perpétuelle de l'*αἰνίσσασθαι*. À l'époque classique, nous n'avons pas rencontré la formule *δι' αἰνιγμάτων*, puisque les seules

prépositions attestées étaient ἐξ, dans une structure qui demeure sans exemple hors de la poésie eschyléenne, et ἐν, qui figure dans un traité d'Aristote et dans le papyrus de Derveni.

Ce tour en ἐν suivi du datif est le second à être assez largement employé (12 occurrences). C'est aussi dans la Septante qu'il se lit pour la première fois, mais, de nouveau, nous observons que plusieurs textes non chrétiens en font usage : 5 corpus, à partir du I^{er} ou du II^e siècle, contre 7 corpus chrétiens, qui comprennent le texte grec de la Bible hébraïque et une expression paulinienne. Toutefois, à la différence du cas précédent, on constate que l'article peut figurer dans le syntagme ; il apparaît ainsi au singulier chez Athénée, qui se réfère dans l'ouverture de sa section sur les énigmes à un ensemble de textes constitué, et au pluriel chez Œnomaos. Si l'on ajoute que Phlégon modifie le substantif par un adjectif, on s'aperçoit que deux des auteurs païens utilisent ἐν αἰνίγμασι — l'alchimiste Comarius et Galien, le dernier dans un passage corrigé par son éditeur —, alors que les auteurs chrétiens recourent tous aux syntagmes sans article, qui sont illustrés à l'un et l'autre nombre dans les textes bibliques. Peut-être l'hésitation de la tradition manuscrite de Grégoire le Thaumaturge (*cf. supra*, le texte cité dans le tableau) est-elle due à cette rivalité de modèles sacrés. En étendant la recherche à la totalité du *TLG*, nous pourrions en dire plus sur ce point.

L'occurrence des prépositions plus rares est à l'évidence fortement déterminée par leur contexte : les verbes utilisés expriment, dans le cas d'εἰς, l'idée de chute, de résultat et de dépense, dans le cas d'ἀπό, l'idée d'errance et d'erreur ; l'usage surprenant de πέρα, « au delà de », accompagne une surenchère par la répétition du substantif (« ce serait une énigme et peut-être même plus qu'une énigme ») ; ἐπί et περί apparaissent ici dans leur acception la plus générale (« en ce qui concerne »).

Il a paru utile de signaler les quelques cas où le datif d'αἰνίγμα revêt nettement une fonction instrumentale, comparable aux syntagmes prépositionnels courants.

Emplois d'αἰνίγμα au datif instrumental			
Cas	N.	Texte	Corpus
Datif	sg.	Σφίγξ [...] αἰνίγματι ὑφισταμένη διαρπάζει	Palæphatos
	pl.	παρήγγειλε [...] αἰνίγμασιν	Plutarque
	pl.	αἰνίγμασι κατακεκρούφθαι	
	sg.	ἐπικρουπτομένην τῷ τῆς προφητείας αἰνίγματι	Clément d'Alexandrie
	pl.	οἱ πλαγίους ἀποκρούσαντες αἰνίγμασιν καὶ μύθοις	Ps.-Clément de Rome
sg.	ἔλεγεν ἑτέρῳ αἰνίγματι		

L'examen des expressions de toute sorte qui déterminent le substantif fournit les matériaux d'une étude du champ lexical. Trois catégories sont distinguées ici, pour des raisons de commodité, selon le critère de la nature grammaticale pour les deux premières (adjectifs et participes, d'une part, substantifs et locutions prépositionnelles, d'autre part), selon un critère référentiel, ou actanciel, dans le dernier cas (afin de relever les personnages associés aux occurrences d'αἰνίγμα). La grande variété de ces expressions appellerait un commentaire des passages. On s'en tient ici à des remarques syntaxiques et statistiques, en reconnaissant à ces tableaux plus suggestifs qu'explicatifs une vertu synoptique.

Déterminants d'αἰνίγμα : adjectifs et participes			
Adjectif ou participe	N.	Texte	Corpus
δύσλυτος δυσεύρετος, δύσλυτος	sg.	δύσλυτον αἰνίγμα (3 occ. dont 2 apocryphes)	(Ps.-)Hérodiens
	sg.	αἰνίγμα δυσεύρετον ὦν καὶ δύσλυτον	Plutarque
θεῖος	pl.	ἀπὸ θεῖων αἰνιγμάτων πεπλανημένην	Celse
	pl.	αἰνίγματα θεῖα	<i>Oracles sibyllins</i>
	pl.	θεῖων αἰνιγμάτων	Origène
ὑγιής ὑγιής, μυστικός, παλαιός	pl.	ὡς ὑγειῖσιν αἰνίγμασιν χρῆσομαι	Bolos
	pl.	αἰνίγματα [...] μυστικὰ παλαιὰ τε καὶ ὅσα ὑγιᾶ	
κλεινός	pl.	τὰ κλείν' αἰνίγματα (2 occ.)	Plutarque
λεγόμενος	pl.	τῶν λεγομένων αἰνιγμάτων ἀσαφέστερα	Denys d'Halicarnasse
βαθύς, κατακορής	sg.	βαθὺ καὶ κατακορὲς [...] αἰνίγμα	Philon
σοφιστικός	pl.	τὰ αἰνίγματα τὰ σοφιστικὰ	
καινός	sg.	τὸ καινὸν αἰνίγμα τῆς κολακευοῦσης τιμωρίας	Héraclite l'Allégoriste
κείμενος	sg.	κείμενον	Suétone
παρεγκείμενος	pl.	παρεγκειμένων	Galien
προβεβλημένος	sg.	προβεβλημένον	
ἄπορος, ὑπερφυής	sg.	εἰς ἄπορον καὶ ὑπερφυῆς αἰνίγμα συνηλάθη	Ælius Aristide
βοιώτιος	pl.	βοιώτια αἰνίγματα	Diogénien, Zénobius
φρύγιος	sg.	χρήσασθαι [...] τῷ φρυγίῳ τούτῳ αἰνίγματι	Maxime de Tyr
αἰσώπειος	sg.	αἰσώπειον αἰνίγμα	Sextus Empiricus
πολλός, (οὐ) φαύλος	pl.	πολλὰ καὶ οὐ φαῦλα παρεχόντων αἰνίγματα	Celse
πυκινός	pl.	κληδόνας ἐν πυκνοῖς αἰνίγμασι συμπλεχθείσας	Publius Aelius Phlégon
ἀμφίβολος	sg.	ἀμφίβολον αἰνίγμα διπλῆς φύσεως	Ps.-Lucien
τεράστιος	sg.	τεράστιον αἰνίγμα	
καλός	sg.	καλὸν τὸ αἰνίγμα	Philostrate l'Ancien
ἑξάμετρος	pl.	Κλεοβουλίνην, αἰνιγμάτων ἑξαμέτρων ποιήτριαν	Diogène Laërce
προφητικός	pl.	τῶν προφητικῶν αἰνιγμάτων	Clément d'Alexandrie
ἀριδής	sg.	δι' αἰνίματος ἀριδήλου	
ὁμολογούμενος	pl.	ὁμολογουμένων αἰνιγμάτων πεπληρωμένους	Origène

Il serait possible de fonder l'étude du champ entier sur les axes que tracent les deux seuls adjectifs attestés chez plus d'un auteur : « difficile » et « divine » sont assurément deux qualificatifs cardinaux de l'énigme. En l'occurrence, la négativité du suffixe δυσ- est son trait pertinent (celui aussi qui prévaudra dans la formation du composé δυσαινίγμα, cf. 4.3.3.3),

tandis qu'il est à peine besoin de préciser que les corpus chrétiens et les *Oracles sibyllins* confèrent aux θεῖα αἰνίγματα une valeur positive.

De fait, une large proportion des adjectifs recensés possède un contenu axiologique manifeste, presque toujours extrême. D'un côté, nous trouvons notamment καλός, qui désigne chez Philostrate une « allusion » artistique réussie, un bel effet de l'art, κλεινός, qui apparaît chez Plutarque dans deux citations d'un vers fameux d'Euripide, et ἀρίδηλος, « excellent », à propos d'une métaphore agréable à Clément. De l'autre, outre la menaçante ambivalence d'ἀμφίβολος, nous remarquons la très péjorative hyperbole ἄπορον καὶ ὑπερφυῆς, « sans issue et tout à fait hors norme », et la notion de monstruosité (τεράστιος).

L'adjectif « béotien » rattache l'énigme à son cadre thébain, dont on n'est pas surpris qu'il soit devenu la matière d'un proverbe. L'indication d'une énigme « phrygienne » suit l'allusion à une fable et l'adjectif ethnique représente une reformulation anaphorique, dont le référent est le même que celui de l'adjectif « ésopique », à savoir le fabuliste.

Déterminants d'αἰνίγμα : substantifs et locutions prépositionnelles			
Substantif ou loc. prép.	N.	Texte	Corpus
σοφοί	pl.	νοήσει [...] ῥήσεις τε σοφῶν καὶ αἰνίγματα	Septante
παραβολαί	pl.	καὶ ἐν αἰνίγμασι παραβολῶν ἀναστραφῆσεται	
τιμωρία	sg.	αἰνίγμα τῆς κολακευούσης τιμωρίας	Héraclite l'Allégoriste
ἔξοστρακισμός	sg.	πρὸς αἰνίγμα τοῦ ῥηθέντος ἔξοστρακισμού	Suétone
τὸ θεῖον	sg.	αἰνίγμα τοῦ θεοῦ	Plutarque
τὰ περὶ ψυχῆς λεγόμενα	pl.	αἰνίγμα τῶν περὶ ψυχῆς [...] λεγομένων	
τὰ ἐκλειπτικά	pl.	τῶν ἐκλειπτικῶν αἰνίγμα ποιῶνται τὸν μῦθον	
περὶ δειπνον	pl.	παραπλήσια τοῖς περὶ δειπνον αἰνίγμασιν	Galien
γραφή	sg.	λύσω τῆς γραφῆς τὸ αἰνίγμα	Lucien
φύσις	sg.	ἀμφίβολον αἰνίγμα διπλῆς φύσεως	Ps.-Lucien
ποιητής	pl.	τὰ τῶν ποιητῶν αἰνίγματα τοῖς μύθοις ἐὼμεν	Maxime de Tyr
	sg.	ὁ ποιητής [...] αὐτοῦ γε τὸ αἰνίγμα	Porphyre
νέοι παῖδες	pl.	νέων παιδῶν αἰνίγμα φύλαξαι	Pausanias
	pl.	νέων παιδῶν αἰνίγμα φύλαξαι	<i>Certamen</i>
οἱ παλαιοί	pl.	τὰ τῶν παλαιῶν αἰνίγματα	Dion Chrysostome
κεφαλή	sg.	τῆς ἀποτμηθείσης [...] τὸ αἰνίγμα κεφαλῆς	Achille Tatius
προφητεία	sg.	ἐπιγνῶναι τὰ τῆς προφητείας αἰνίγματα	Origène
	sg.	ἐπικρυπτομένην τῷ τῆς προφητείας αἰνίγματι	Clément d'Alexandrie
ἐν τοῖς προφηταῖς	pl.	τῶν ἐν τοῖς προφηταῖς αἰνιμάτων	Origène
πράγματα	pl.	πράγματα, ὧν αἰνίγματα ἦσαν αἱ πράξεις αὐτοῦ	
ἐν τῇ θεῖα γραφῇ	pl.	θείας γραφῆς [...] τὸ σκοτεινὸν τῶν ἐν αὐτῇ αἰνιμάτων	
ἡμέραι	pl.	τὰ αἰνίγματα τῶν ἡμερῶν τούτων	Clément d'Alexandrie
πνεῦμα	sg.	γέγραπται [...] εἰς αἰνίγμα τοῦ πνεύματος	Philostrate l'Ancien
γαλήνη	sg.	γαλήνης ἐστὶν αἰνίγμα	
θάνατος	sg.	τὸ τοῦ θανάτου αἰνίγμα	Élien
ἄντρον	sg.	ἐλαίη [...] συνέχουσα τοῦ ἄντρον τὸ αἰνίγμα	Porphyre
ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ	pl.	ὅσα ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ αἰνίγματα	Hippolyte
τύραννοι	pl.	τυράνων αἰνίγματα	Ps.-Clément de Rome
ἀρετή	sg.	νοεῶς ἀρετῆς ἐστὶν αἰνίγματα	

Selon qu'ils se laissent interpréter comme des génitifs subjectifs ou objectifs, ces substantifs assignent à αἴνιγμα soit un auteur soit un objet. Dans le premier cas, sont à l'origine de l'énigme les sages dans la Septante, les poètes chez Maxime de Tyr, les anciens selon Dion Chrysostome, les garçons pêcheurs qui feront mourir Homère de désespoir comme l'annonce un oracle déjà cité et les prophéties bibliques chez Origène. Dans le second cas, le syntagme « αἴνιγμα + génitif » équivaut à l'emploi de « περί + génitif » pour identifier la réalité mise en énigme, c'est-à-dire pour résoudre l'opacité de l'énoncé. Cependant, il serait plus juste de dire que la tournure a le même sens que la séquence d'αἰνίσσομαι et de son complément d'objet direct à l'accusatif, car nombre de ces constructions possèdent le sens sémiologique le plus neutre et le plus positif d'αἰνίσσομαι, qui est celui d'une « allusion » comprise comme une véritable « indication », dont l'obscurité n'est pas le caractère principal. À travers les usages d'αἴνιγμα, l'arc sémantique de la famille se déploie en effet dans son entier. Les « énigmes qui accompagnent le banquet » sont des énoncés traditionnels chez Galien, la dramatique « énigme de la tête coupée » est bien un fait incompréhensible et dont l'explication est désirée dans le roman d'Achille Tatius, mais Philostrate, en évoquant certains détails significatifs des statues qu'il décrit, prétend déchiffrer ce que l'artiste a exprimé par les moyens qui lui sont propres et sans recherche aucune de dissimulation ou de difficulté : le souffle du vent ou la tranquillité des flots.

On remarquera que l'expression ἐν αἰνίγμασι παραβολῶν est symétrique de l'idiosyncratique ἐν παραβολαῖς αἰνιγμάτων que nous lisons dans la Septante également. Le sens en est plus naturel cependant, puisque la référence indirecte est une propriété de la « parabole ».

La construction avec le génitif n'est bien sûr pas exempte d'ambiguïté, comme le montrent les τυράννων αἰνίγματα du corpus pseudo-clémentin, qui sont des « énigmes désignant les tyrans » et ne caractérisent nullement une façon de parler, malgré l'interprétation la plus courante du nom d'agent dans cette position.

Les déterminants que nous mettons à présent sous la catégorie des noms propres sont rassemblés dans le tableau qui suit ; ils indiquent presque invariablement les personnages auxquels revient l'initiative de la communication énigmatique. Pour les deux premiers, figurent aussi les occurrences où ils apparaissent dans le cotexte immédiat d'αἴνιγμα.

Déterminants d'αίνιγμα : agents			
Agent	N.	Texte	Corpus
Σφίγιξ	sg.	Σφίγγα [...] αίνιγματα καὶ γρίφους πλέκουσαν	Plutarque
	sg.	Σφιγγὸς τὸ αἰνίγμα	
	sg.	τὸ τῆς Σφιγγὸς [...] αἰνίγμα	Athénée, Athénée (<i>Épitomé</i>)
	sg.	μὴ Σφιγγὸς προβάλλειν αἰνίγματα	Galien
	sg.	μὴ Σφιγγὸς αἰνίγματα προβάλλει	
	sg.	μηδαμόθι παρεγκειμένων Σφιγγὸς αἰνιμάτων	
	sg.	Σφίγγα [...] αἰνίγμα προβάλλουσαν	Agatharclide
	sg.	ἡ Σφίγιξ αἰνίγματα προὔθηκεν	Zénobius
	sg.	Σφίγγα [...] αἰνίγμα ἄδουσαν	Pausanias
	sg.	λύσαι τὸ αἰνίγμα τῆς Σφιγγὸς	Dion Chrysostome
	sg.	ἡ ἐξήγησις εὐκυβία τῷ τῆς Σφιγγὸς αἰνίγματι	Ps.-Cébès
	sg.	Σφίγιξ [...] αἰνίγματι ὑφισταμένη διαρπάζει	Palæphatos
	sg.	τῆς Σφιγγὸς αἰνίγμα λύσας	Pausanias (lexicographe)
Σφίγιξ, (Οιδίπους)	sg.	τῷ λύσοντι τὸ αἰνίγμα τῆς Σφιγγὸς	Zénobius
Σφίγιξ, Οιδίπους	sg.	τὸ Σφιγγὸς αἰνίγμα συνεῖς Οιδίπους	
Οιδίπους	sg.	διαλυσαμένου δὲ τὸ αἰνίγμα (Οιδίποδος)	Palæphatos
	sg.	Οιδίπου λῦσαι τὸ αἰνίγμα	Diodore de Sicile
Εὔμητις	sg.	Εὐμήτιδος αἰνιμάτων	Plutarque
Αἰθιοπῶν βασιλῆς	sg.	αἰνίγματα τῆς Αἰθιοπῶν βασιλίδος	Ignace
Ὅμηρος	sg.	τὰ Ὁμήρου αἰνίγματα	Maxime de Tyr
ὁ Συρακόσιος	sg.	τὸ τοῦ Συρακοσίου αἰνίγμα	
Τάνταλος	sg.	τὸ τοῦ Ταντάλου αἰνίγμα τοῦτο ἦν	
Πυθαγόρας	sg.	τὰ Πυθαγόρου [...] αἰνίγματα	Athénée, Athénée (<i>Épitomé</i>)
οἱ Αἰγύπτιοι	pl.	τὰ τῶν Αἰγυπτίων αἰνίγματα	Clément d'Alexandrie

Dans le syntagme au génitif, c'est logiquement à la Sphinx et non à Œdipe qu'est attribuée l'énigme. Eumétis est, selon Plutarque, le nom que le sage Cléobule donne à sa fille Cléobuline ; le Syracusain est Épicharme. L'unique désignation collective est celle du peuple des Égyptiens, chez Clément. Par exception, « l'énigme de Tantale » est à entendre comme « l'énigme [que constitue le mythe] de Tantale ».

Termes coordonnés à αἰνίγμα			
Termes	N.	Texte	Corpus
παραβολή, σκοτεινὸς λόγος, ῥήσεις σοφῶν παραβολή, σκοτεινὸς καὶ δυσκατάληπτος λόγος παραβολή	sg.	νοήσει τε παραβολὴν καὶ σκοτεινὸν λόγον	Septante
	pl.	ῥήσεις τε σοφῶν καὶ αἰνίγματα	
	sg.	παραβολή καὶ αἰνίγμα (καὶ) τὸν σκοτεινὸν καὶ δυσκατάληπτον λόγον	Ptolémée (lexicographe)
	sg.	παραβολή τό τε αἰνίγμα	Clément d'Alexandrie
	pl.	τὸ σκοτεινὸν τῶν [...] αἰνιγμάτων καὶ παραβολῶν	Origène
	pl.	διὰ παραβολῶν καὶ αἰνιγμάτων	Hippolyte
	pl.	τὰς παραβολὰς τε καὶ τὰ αἰνίγματα	
pl.	αἱ παραβολαὶ καὶ τὰ αἰνίγματα τὰ τοιαῦτα		
γρίφος	pl.	αἰνίγματα καὶ γρίφους (3 occ.)	Plutarque
	pl.	αἰνίγματα λέγεις [...] ἢ γρίφους συντίθης ;	Lucien
	pl.	ὥσπερ τινὰ αἰνίγματα καὶ γρίφους ἀκούσας	
	sg.	αἰνίγμα καὶ γρίφος	Pollux
σύμβολον ἀλληγορία, μεταφορά μεταφορά, ἀμφιβολία ὑπόνοια σύμβολον, ἀλληγορία, μεταφορά, τρόπος παροιμία τὰ μετ' ἐπικρύψεως εἰρημένα ἀσάφεια	pl.	διὰ συμβόλων καὶ αἰνιγμάτων φιλοσοφῆσαι	Cornutus
	pl.	τὰ αἰνίγματα καὶ τὰς ἀλληγορίας (καὶ) τὰς μεταφορὰς	Plutarque
	pl.	τὰς μεταφορὰς καὶ τὰ αἰνίγματα καὶ τὰς ἀμφιβολίας	
	pl.	δι' αἰνιγμάτων καὶ ὑπονοιῶν	
	pl.	αἰνίγμασι καὶ συμβόλοις ἀλληγορίαις τε αὐτῶν καὶ μεταφοραῖς καὶ τοιοῦτοις τισὶ τρόποις	Clément d'Alexandrie
	pl.	παροιμιῶν τε καὶ αἰνιγμάτων	Hippolyte
	pl.	τῇ σαφηνείᾳ τῶν αἰνιγμάτων καὶ τῶν μετ' ἐπικρύψεως εἰρημένων	Origène
	sg.	ἀσαφείας καὶ αἰνιγμάτων πλήρη	Philon
	pl.	αἰνίγματα καὶ μυθεύματα	Plutarque
	pl.	εἴτε αἰνίγματα εἴτε εἰρωνεύματα	Maxime de Tyr
ὄραμα, ἐνύπνιον	pl.	οὐ δι' αἰνιγμάτων καὶ ὄραμάτων καὶ ἐνυπνίων	Ps.-Clément de Rome
λήρος	pl.	χρόνον [...] εἰς αἰνίγματα καὶ λήρους ἀναλώσας	Alciphron

Reprenant l'usage biblique, les auteurs chrétiens associent couramment l'énigme et la parabole, dont le sens n'est pas encore restreint à l'enseignement par images que dispense Jésus à ses apôtres. On détaillera plus loin les cooccurrences d'αἰνίγμα et de γρίφος (cf. 7.2). Le troisième groupe du tableau a pour critère constitutif l'indication d'un sens caché. Les « traits d'ironie » sont évidemment ceux de Socrate.

Voici pour finir les marques de comparaison qui accompagnent l'usage d'αἰνίγμα. Le recours explicite à un modèle (« comme une énigme ») et la modalisation (« une sorte d'énigme ») sont quelquefois difficiles à démêler, si bien que l'on pourrait parler, pour les objets auxquels se réfèrent ces syntagmes, d'une classification atténuée. On relève la grande fréquence de la tournure chez Galien.

Comparaison et modalisation			
Termes associés	N.	Texte	Corpus
ὥσπερ	sg.	συμβέβηκεν ὥσπερ αἰνίγμα τῇ πόλει	Ælius Aristide
	sg.	ὥσπερ αἰνίγμα	
	sg.	ὥσπερ αἰνίγμα	Galien
	sg.	ὥσπερ αἰνίγμα	
ὥσπερ, τι	sg.	ὥσπερ αἰνίγμά τι τὸ [...] ῥῆμα παρελάβεν ἐν τῷ λόγῳ	Galien
	sg.	ὥσπερ αἰνίγμά τι προσβεβλημένον	
	sg.	ἵνα μὴ ὥσπερ αἰνίγμά τι προσβεβλημένον εἶη	
	pl.	ὥσπερ τινὰ αἰνίγματα καὶ γοῖφους ἀκούσας	Lucien
ὥσπερ ἐπὶ + gén.	pl.	ὥσπερ ἐπὶ τῶν αἰνιγμάτων	Galien
ὥσπερ, τρόπος	sg.	ὥσπερ αἰνίγματος τρόπον	Diodore de Sicile
καθάπερ	sg.	καθάπερ αἰνίγμα	Galien
	pl.	καθάπερ αἰνίγματα	
ὡς	pl.	ὡς αἰνίγματα ἐρμηνεύειν	Artémidore
	pl.	ζητῶ ταῦτα ὡς αἰνίγματα	Origène
τι	sg.	⟨αἰνίγμά⟩ τι [...] ἦδεν	Palæphatos
	sg.	ἐὰν δέ τι αἰνίγμα	Artémidore
	sg.	ἔχει δέ τι καὶ ἄλλο αἰνίγμα	Clément d'Alexandrie

Si l'on considère à présent la totalité du *TLG*, les formes d'αἰνίγμα sont attestées dans les proportions suivantes.

Formes d'αἰνίγμα (1 837)				
Sg.	nom.	αἰνίγμα	634	1 050
	acc.			
	gén.	αἰνίγματος	181	
	dat.	αἰνίγματι	235	
Pl.	nom.	αἰνίγματα	307	787
	acc.			
	gén.	αἰνιγμάτων	350	
	dat.	αἰνίγμασι(ν)	130	

À un tel niveau de généralité, la prédominance du singulier (57 %) n'est passible d'aucune explication (le déséquilibre est identique dans le paradigme de γοῖφος, cf. 5.1). Il en va différemment pour la répartition des cas. Le dénombrement des nominatifs et des accusatifs²²⁴ demanderait une analyse préalable des données dans le *TLG*. En revanche, la part des cas obliques, au singulier comme au pluriel, est tout à fait remarquable.

Le recours aux tours prépositionnels que faisait apparaître l'examen des occurrences antérieures au IV^e siècle est encore plus largement développé dans les corpus passés sous silence jusqu'ici.

Du syntagme δι' αἰνιγμάτων, la base de données contient 195 occurrences, qui représentent pas moins de 56 % des 350 occurrences du génitif pluriel d'αἰνίγμα. L'usage de

224. L'usage du vocatif est concevable, mais non attesté à ma connaissance : les passages étudiés ne comportent aucun exemple d'une exclamation, ni aucun syntagme où le substantif soit précédé de la particule ὦ.

l'expression au singulier n'était attesté qu'une seule fois au III^e siècle, il l'est 99 fois dans l'ensemble des corpus, ce qui rend compte de 55 % des 181 occurrences d'αἰνίγματος. L'ampleur de cette progression dépend pour moitié de l'adoption du syntagme δι' αἰνίγματος par le prolifique Grégoire de Nysse, qui l'emploie 48 fois, c'est-à-dire deux fois plus que le second auteur à en faire un usage relativement abondant (Cyrille d'Alexandrie, avec 20 occurrences)²²⁵. En ce qui concerne le génitif, outre la formule eschyléenne ἐξ αἰνιγμάτων, on découvre encore 4 occurrences où la préposition μετά précède αἰνίγμα (sous la forme μετά αἰνίγματος, chez le pseudo-Zonaras, dans des scholies et dans la *Souda*) et l'explication ἐκ τοῦ αἰνίγματος, qui est un hapax.

La fortune du tour prépositionnel en ἐν est grandement favorisée par le commentaire et l'imitation d'une expression paulinienne qui insiste sur le défaut métaphysique du monde charnel d'avant la résurrection :

Βλέπομεν γὰρ ἄρτι δι' ἐσόπτρου ἐν αἰνίγματι, τότε δὲ πρόσωπον πρὸς πρόσωπον· ἄρτι γινώσκω ἐκ μέρους, τότε δὲ ἐπιγνώσομαι καθὼς καὶ ἐπεγνώσθην [...].

Nous ne voyons à présent qu'à travers un miroir et en énigme, alors ce sera face à face ; je connais à présent d'une connaissance partielle, alors je connaîtrai comme j'ai été connu²²⁶ [...].

Des 139 occurrences du syntagme, 84 dépendent de ce texte, si l'on prend pour critère la référence explicite ou la présence conjointe d'ἔσοπτρον (ou εἴσοπτρον). La citation se rencontre donc dans 60 % des cas²²⁷. Cela ne signifie bien sûr pas que les autres occurrences soient toutes des usages indépendants. L'expression grecque de l'apôtre elle-même a toutes les chances d'être influencée par les utilisations d'αἰνίγμα dans la Septante.

Avant les épîtres de Paul, la seule occurrence du syntagme au singulier, également biblique, figure dans le Deutéronome, parmi d'autres menaces adressées à qui n'écoute pas la voix du Seigneur : καὶ ἔση ἐκεῖ ἐν αἰνίγματι καὶ παραβολῇ καὶ διηγήματι ἐν πάσιν τοῖς ἔθνεσιν, « et tu y seras tenu pour une énigme, une parabole et une histoire dans tous les peuples²²⁸ ». Si

225. Le singulier pouvant s'expliquer par la référence à un énoncé précis, on notera que δι' αἰνίγματος se rencontre dans 84 passages (dont 33 se trouvent chez Grégoire de Nysse), διὰ τοῦ αἰνίγματος dans 15 passages (dont 9 chez Grégoire de Nysse).

226. I Corinthiens, XIII, 12.

227. Certains auteurs citent plus volontiers qu'ils n'empruntent le tour : on trouve ainsi chez Grégoire de Nysse 9 occurrences dont aucune n'est une citation de Paul, et chez Origène 16 occurrences qui sont toutes des citations.

228. Deutéronome, XXVIII, 37. Ce passage difficile, et tout spécialement le syntagme hébreu rendu en grec par ἐν αἰνίγματι, occasionne des choix extrêmement variés, comme le montrent ces deux versions de la séquence des substantifs : « l'épouvante, la fable et la risée » (*TOB*) et « un sujet d'étonnement, de sarcasme et de raillerie » (Louis Segond). Pour traduire un texte qui est lui-même une traduction, la fidélité est de rigueur : M. K. H. Peters propose « and there you shall become an enigma and an illustration and a tale among all the nations » et suggère même dans une note de substituer *parable* à *illustration* (PIETERSMA & WRIGHT 2007).

ce passage constitue le modèle phrastique le plus exact, le parallèle avec le livre des Nombres est le plus complet ; Dieu exprime ainsi la communication transparente qu'il réserve à Moïse : στόμα κατὰ στόμα λαλήσω / αὐτῷ, ἐν εἶδει καὶ οὐ δι' αἰνιγμάτων, « bouche contre bouche je lui parlerai, sous une forme visible et non par énigmes²²⁹ ». Dans ce verset, αἰνίγμα sert à rendre l'hébreu *hīdā*, selon l'équivalence régulière dont les exceptions sont le passage du Deutéronome que l'on vient de citer et le choix d'αἰνιγματισταί ailleurs dans les Nombres (cf. 4.3.3.1).

On trouve dans la Septante trois occurrences d'ἐν αἰνίγμασιν²³⁰. Le mot grec y est la traduction de *hīdā*. Au pluriel, la construction apparaît 43 fois dans le TLG ; hormis deux passages corrigés chez Galien et chez Jamblique, elle appartient principalement à des contextes chrétiens, notamment au corpus de Cyrille d'Alexandrie.

Ainsi, nous constatons la convergence des notions de *māšāl* et de *hīdā* dans la version grecque de la Bible hébraïque. Que Paul ait eu plus particulièrement à l'esprit l'une ou l'autre — les deux mots posent aux spécialistes des problèmes analogues à ceux qui nous intéressent pour l'étude de la famille d'αἶνος²³¹ —, ou qu'il se soit inspiré aussi de la Septante nous importe moins ici que l'apparition de la préposition ἐν. Or, ce tour est un calque de l'usage hébreu, dans lequel les termes *hīdā* et *māšāl* sont précédés des prépositions *be* et *he*.

C. Dogniez et M. Harl retiennent « fable » pour αἰνίγμα : « et tu seras là-bas sujet de fable, d'exemple et de récit, dans toutes les nations ». Leur commentaire semble justifier cette décision par l'anomalie que constitue l'emploi du terme — selon elles, αἰνίγμα « ne correspond pas à l'hébreu *šammāh*, “ce qui provoque l'effroi” » —, qu'il leur aura paru préférable d'intégrer plus nettement en français dans le « champ lexical de “ce dont on parle” » et de la « honte publique », au moyen du synonyme de « récit » que devient « fable » dans cette phrase (DOGNIEZ & HARL 1992). Mais la connotation inquiétante que nos sources reconnaissent parfois explicitement au mot grec, dès son association archaïque avec le monstre thébain, suffit peut-être à expliquer le parti pris par le traducteur ancien ; par ailleurs, les autres occurrences d'αἰνίγμα dans la Septante, le plus souvent comme équivalent de l'hébreu *hīdā*, marquent une certaine solennité. En outre, même si l'on veut préserver l'isotopie que construit l'enchaînement des termes grecs, il est possible de lui donner un peu plus de relief en interprétant αἰνίγμα comme un « propos allusif », voire « insinuant », surtout si l'on considère que l'habituel recours à παραβολή efface ici la particularité d'un emploi de *māšāl* dans le sens de « propos péjoratif » ou « sarcasme » (dans la traduction de la TOB, « fable » possède ce sens).

229. Nombres, XII, 8.

230. I Rois, X, 1 ; II Chroniques, IX, 1, passage parallèle au précédent ; Siracide, XXXIX, 3.

231. Dans une riche littérature secondaire, on peut tirer profit des présentations contrastées de NEL 1985, MARGALITH 1986 et YADIN 2002 (ce dernier article soutient que *hīdā* ne signifie jamais « énigme » dans la Bible et que l'interprétation habituelle du récit de Samson est un contresens). Le vaste ouvrage de D. Stern sur « les paraboles dans le Midrash » est une étude du mot *māšāl* et de la forme correspondante ; cette référence est d'autant plus utile à un rapprochement des problématiques que l'auteur fonde en partie son travail sur la définition de l'αἶνος grec par Verdenius (STERN 1991, p. 6 ; ce travail a été poursuivi par STERN 1996). Voir le point de vue d'un autre savant qui rend compte de cette somme dans BOYARIN 1995. Une synthèse lexicale et théorique se trouvait déjà dans SUTER 1981 : les emplois du mot — pour désigner un proverbe, une énigme, une parabole, un oracle, une comparaison, une allégorie ou un chant de dérision (« *taunt-song* ») — possèdent un « air de famille » au sens wittgensteinien de l'expression et ne sont pas susceptibles d'une définition formelle ou thématique, en dépit du sens de la racine *mšl*, qui indique une comparaison (voir en particulier p. 197). Ici même, cf. 4.1.1 sur αἶνος, ainsi que 4.3.3.1 sur le second témoignage de la Septante auquel on doit reconnaître dans notre étude une portée particulière.

Pour clore ces considérations morphologiques, il faut signaler la forme tarentine du mot, ἄνεγμα, que mentionne Hésychios²³², et l'hapax δυσαινίγμα (cf. 4.3.3.3).

(Le TLG en ligne contient à présent 2 297 formes d'αἰνίγμα. On y remarque une occurrence du duel τὸ αἰνίγματε chez Philagathe, au XII^e siècle. Deux lexèmes nouveaux apparaissent : le substantif αἰνιγματισμός, au datif pluriel, et le participe présent masculin singulier du verbe αἰνιγματοπλοκέω. Ce sont deux hapax, dont le premier est particulièrement intéressant. Il se trouve chez un auteur des XII^e et XIII^e siècles, Nicolas Mézaritès, dans une épitaphe : κατὰ τὸ αἰνίγμα τῆς / σφιγγὸς τοῖς αἰνιγματισμοῖς τῆς σχεδικῆς μξοθηρίας ἐπέβαλε, « comme sur l'énigme de la sphinx, il se penchait sur les devinettes monstrueuses des questions de cours ». Par là, la scène emblématique de l'énigme grecque est mise en relation avec le motif de l'obscurité schédographique, que nous évoquerons plus loin.)

Sens

Les acceptions distinguées par les dictionnaires peuvent se résumer comme suit.

Sommaire des acceptions d'αἰνίγμα						
	LSJ	BAILLY	DGE	DÉLG	Dimitrákos	
I	1	<i>dark saying</i>	parole obscure, — équivoque	<i>sentencia velada,</i> — <i>enigmática</i>		λόγος ασαφῆς καὶ σκοτεινός
	2	<i>riddle</i>	énigme	<i>enigma,</i> <i>adivinanza,</i> <i>acertijo</i>	énigme	φράσις ἢ στίχος ἢ συνηθέστερον δίστιχον διὰ περιφρασέων καὶ παραομοιώσεων καλύπτον ἔννοιάν τινα, ἣν προκαλεῖται νὰ ἀνακαλύψῃ ὁ ἐρωτώμενος
	3		ce qu'on laisse entendre par voie d'allusion ou d'apologue			
	4					νῶσμα
	5					χαρακτηριστικὸν ἐνεργείας ἢ καταστάσεως, τῆς ὁποίας ἡ ὑπόστασις εἶναι ἀφανῆς
	6			<i>alegoría,</i> <i>algo oscuro</i>		
	7			<i>oscuridad</i>		

232. HÉSYCHIOS, α 4791 : Ἄνεγμα · αἰνίγμα. Ταραντίνοι. Selon K. Latte, la source de cette précision est Diogénien.

II	1			<i>objeto misterioso</i>		
	2			<i>imagen velada</i>		
	3			<i>símbolo (de los sacramentos)</i>		
III				<i>ingeniosidad</i>		
IV	<i>taunt</i>					
V	<i>ambush</i>			<i>emboscada</i>		

Le LSJ et BAILLY semblent accorder la priorité au sens large de « parole obscure » (I, 1), dont serait issu par une spécialisation le sens « énigme » (I, 2), tandis que le *DGE* fait figurer le sens dit général de « proposition voilée, énigmatique » après trois synonymes désignant l'énigme. Cependant, ces trois ouvrages lexicographiques donnent en réalité les deux sens comme une seule division de l'entrée αἴνγμα et ne fournissent aucune indication sur le référent des mots signifiant « énigme ». Le dictionnaire de Dimítris Dimitrákos est le seul à le définir selon des caractères à la fois formels et pragmatiques²³³. Il propose également un partage sémantique plus fin, en introduisant une acception à la fois cognitive et psychologique (I, 4) et une acception que l'on peut dire plus neutre ou plus abstraite d'un point de vue sémiotique (I, 5), qui correspond effectivement à certains emplois que nous avons signalés²³⁴. La raison de cette ramification est probablement à chercher dans l'amplitude du corpus considéré par cet ouvrage, qui relie les témoignages les plus anciens à l'état contemporain du grec.

En achevant sa glose par le mot « apologue », BAILLY a en vue la forme littéraire de la fable (I, 3), comme le montre la citation de l'expression αἰσώπειον αἴνγμα employée par Sextus Empiricus. Un passage de Maxime de Tyr a été invoqué en sus de cette référence pour établir le sens « fable », qui montrerait la perméabilité, en de rares occurrences, des significations d'αἴνος et d'αἴνγμα²³⁵. Mais la lecture des textes concernés, où deux récits ésopiques sont convoqués à titre d'illustrations, donne à penser que les auteurs n'utilisent pas le mot dans une acception peu fréquente, mais visent l'effet allusif inhérent au genre.

Les deux dernières subdivisions de ce sens se fondent, dans le *DGE*, sur les emplois d'*aenigma* chez Cicéron et Quintilien (I, 6) et chez Juvénal (I, 7). Cf. 6.2.

233. Les acceptions anciennes distinguées par Dimitrákos se traduisent ainsi : « discours indistinct et obscur » (ici I, 1) ; « phrase, vers ou distique courant qui dissimule par des périphrases et des comparaisons une signification que la personne interrogée est sommée de découvrir » (I, 2) ; « compréhension, sentiment, pressentiment, intuition » (I, 4 — νῶσμα est issu de ν(ο)ιώθω, dont l'origine lointaine est γινώσκω) ; « signe d'une action ou d'un état dont l'existence est invisible » (I, 5). Sur l'extension du sens en grec moderne, cf. I, B.

234. En revanche, pour cette acception, la référence de Dimitrákos à Démosthène est peu pertinente, car l'orateur compare explicitement ses paroles à une énigme, comme nous l'avons dit.

235. Voir VAN DIJK 1997, p. 81 et 97.

Le *DGE* justifie de même par la citation d'occurrences uniques quatre acceptions qu'il regroupe comme les réalisations concrètes de l'obscurité discursive qui est le propre du sens I. Ici, αἴνιγμα serait pris « en un sens physique ». Outre le sens V, il s'agit d'un « objet mystérieux » évoqué par Lucien, d'un symbole sacramental mentionné par Denys l'Aréopagite et, plus curieusement, de l'« image voilée » que désignerait αἴνιγμα dans la formule de la *Première Épître aux Corinthiens*²³⁶.

Les acceptions classées sous III (« astuce ») et IV (« moquerie ») sont deux interprétations différentes d'un même passage d'Aristénète (livre I, lettre 27) dont l'analyse montre qu'il ne justifie pas la position d'un sens spécial.

Enfin, les dictionnaires qui enregistrent le sens V le font sur la foi d'une notation de Palæphatos, qui affirme, au terme d'une étiologie très circonstanciée de la légende thébaine : καλοῦσι δὲ οἱ Καδμειοὶ τὴν ἐνέδραν αἴνιγμα, « et les Cadméens nomment énigme l'embuscade²³⁷ ». Il est difficile de considérer que l'information est digne de confiance, dans la mesure où elle a pu donner naissance au récit explicatif ou bien lui servir de caution *a posteriori* (cf. *infra*, annexe IV).

4.3.2. Dérivés adjectivaux et adverbes correspondants

4.3.2.1. Αἴνιγματώδης et αἴνιγματωδῶς

Formation

Le suffixe -ώδης a pour origine une racine indo-européenne signifiant « sentir » — celle du latin *odor* et du grec ὄζω — dont la signification première n'est déjà plus sensible dans les composés homériques²³⁸. Cette classe compte plus de 1 250 mots, mais moins de 500 pour la période classique²³⁹.

236. Après en avoir indiqué le sens premier, LAMPE 1961-1968 distingue deux sens bibliques et patristiques d'αἴνιγμα, un sens typologique, fondé sur l'emploi paulinien, et un sens symbolique, qui comprend l'acception sacramentelle :

— « *dark saying, riddle* » et par suite « *hidden meaning, mystery* » ;

— « *figure, type* », sens que précisent les mentions « *earthly of heavenly things, so 1Cor13:12* », « *OT of NT* » (qui est la formule même de l'interprétation typologique), ou encore « *of scriptural imagery in gen.* » ;

— « *symbol, sign* », dont « *sacramental : baptism [...] eucharist [...] sacramental oils* ».

237. PALÆPHATOS, *Sur les choses incroyables*, 4.

238. Voir CHANTRAINE 1933, p. 429-431, ainsi que SCHWYZER *et al.* 1934-1971, t. I, p. 194 et suivantes. À partir de composés possessifs dont le second membre signifie « qui a l'odeur de » (du type εὐώδης ou θυώδης), l'élément -ώδης s'est démotivé jusqu'à faire office de suffixe. Cette évolution est déjà accomplie dans l'épopée homérique : voir RISCH 1974, p. 82.

239. Ces approximations sont fournies par BUCK & PETERSEN 1945, p. 698.

La formation d'αἰνιγματώδης à partir du substantif αἴνιγμα correspond au type le plus courant parmi ces adjectifs, qui expriment la ressemblance (avec une concurrence plus ou moins marquée des formes en -ειδής, étymologiquement liées aux impressions visuelles, cf. *infra*, à la section suivante) ou, plus généralement, la possession d'une qualité. Αἰνιγματωδῶς fait partie des adverbes en -ῶς ; c'est la catégorie la plus nombreuse et celle qui a été la plus productive en grec²⁴⁰.

Occurrences

L'adjectif αἰνιγματώδης est deux fois moins employé dans les textes du *TLG* que l'adverbe αἰνιγματωδῶς (181 occurrences contre 375). Afin de permettre la comparaison entre les occurrences de l'adjectif, de son comparatif et de l'adverbe dérivé αἰνιγματωδῶς, nous dressons le tableau des corpus où ils apparaissent, avant de commenter leurs emplois et de détailler leur morphologie.

Répartition par corpus des occurrences d'αἰνιγματώδης, αἰνιγματωδέστερος et αἰνιγματωδῶς avant le IV^e siècle de notre ère

Époque	Corpus	Nombre d'occurrences		
		αἰνιγματώδης	-έστερος	-ῶς
VI-V av.	Eschyle	1	0	0
V-IV av.	Platon	2	1	0
IV av.	Aristote	1	0	0
	<i>Rhétorique à Alexandre</i>	0	0	1
III-II av.	Polybe	1	0	0
II-I av.	Posidonios (cité par Diodore de Sicile)	1	0	0
I av.	Diodore de Sicile (dont 1 citation de Posidonios)	2	0	0
	Denys d'Halicarnasse	1	0	0
	Ps.-Tryphon I	0	0	1
I av.-I	Philon	4	0	0
I	Flavius Josèphe	1	0	0
	Érotien	1	0	0
	Teucros de Babylone	1	0	0
	Ps.-Clément de Rome	0	0	1
I ?	Héraclite l'Allégoriste	1	0	0
ante I/II	<i>Cyranides</i>	1	0	0
I-II	Plutarque	2	0	0
	Suétone	1	0	0
II	Galien	9	3	6
	Vettius Valens	6	0	3
	Lucien	2	0	0
	Claude Ptolémée	3	0	0
	(Ps.-)Hérodien	1	0	2
	Pausanias (lexicographe)	1	0	1
	Maxime de Tyr	1	0	0
Phrynichos	0	0	1	

240. Voir CHANTRAINE 1961 [1945], § 132, p. 121.

II-III	Clément d'Alexandrie	3	0	2
	Origène	2	0	3
	Élien	1	0	0
	Athénée	0	0	2
	— Athénée sans l' <i>Épitomé</i>	0	0	1
	— <i>Épitomé</i> seul	0	0	1
	Alexandre d'Aphrodise	0	0	2
Sextus Empiricus	0	0	1	
II ?/IV	<i>Corpus hermeticum</i>	0	0	1
III	Porphyre	2	0	0
	Diogène Laërce	1	0	2
	Hippolyte	0	0	2
III-IV	Jamblique	1	0	0
VI-V av.–III-IV	37 corpus	54	4	31

L'adjectif αἰνιγματώδης est attesté dès Eschyle, mais on n'en dénombre que cinq occurrences à l'époque classique. Galien est l'auteur qui en fait usage le plus fréquemment avant l'Antiquité tardive ; chez le médecin, la somme des emplois de l'adjectif et de ses dérivés représente la moitié des occurrences du groupe d'αἰνιγμα (18 sur 36). On notera que l'adjectif ne fait pas partie du lexique d'Athénée, chez lequel on ne trouve qu'un emploi de l'adverbe. Αἰνιγματώδης prend la valeur d'un terme technique dans les textes astrologiques, où il sert régulièrement à caractériser certains signes du zodiaque : en témoigne ici sa fréquence absolue chez Teucros de Babylone, Vettius Valens et Claude Ptolémée²⁴¹.

À partir du IV^e siècle de notre ère, le nombre des occurrences croît rapidement. L'adjectif apparaît notamment à plusieurs reprises chez les auteurs suivants : Théodoret (10 fois), Cyrille d'Alexandrie (7 fois), Eusèbe (6 fois), Jean Chrysostome (5 fois), Grégoire de Nysse (3 fois) ; parmi les païens, Proclus (5 fois) ; Eustathe (4 fois), Nicéphore Grégoras (10 fois). Les scholies emploient le mot 16 fois (dont 5 occurrences dans les scholies à Eschyle) et la *Souda* 3 fois.

241. Deux siècles plus tard, on en trouve dans l'œuvre d'Héphestion 7 occurrences (4 emplois identiques à ceux de Vettius Valens et la reprise de l'un de ces passages dans des abrégés), puis, au XII^e siècle, 4 occurrences dans l'*Introduction à l'astronomie* de Jean Camateros. Sans compter les 3 emplois de l'adverbe par Vettius Valens, αἰνιγματώδης apparaît 21 fois dans les textes astrologiques du *TLG*.

Les occurrences se répartissent entre les formes suivantes.

Formes d'αἰνιγματώδης (181)					
Sg.	nom.	m.	αἰνιγματώδης	37	103
		f.			
	nom.	n.	αἰνιγματώδες	11	
	acc.			18	
	acc.	m.	αἰνιγματώδη	9	
				f.	
	gén.	m.	αἰνιγματώδους	3	
				f.	
?	?	αἰνιγματώδ[ους]*	1		
dat.	f.	αἰνιγματώδει	4		
			n.	2	
Pl.	nom.	m.	αἰνιγματώδεις	15	78
		f.		11	
	nom.	n.	αἰνιγματώδη	18	
	acc.			21	
	gén.	f.	αἰνιγματωδῶν	2	
				n.	
	dat.	f.	αἰνιγματώδεσι(ν)	5	
				n.	
* La forme αἰνιγματώδ[ους] est une restitution proposée par S. West dans le texte fragmentaire d'un papyrus (<i>Erotica adespota</i> , Tefnut = P. Lit. Lond. 192).					

Les cas directs fournissent l'essentiel des formes attestées (154 sur 181, soit 85 %). Outre une légère domination du singulier (57 %), on constate une très grande importance relative du neutre, particulièrement au pluriel, où il concentre 58 % des occurrences.

Le comparatif αἰνιγματωδέστερος apparaît au neutre dans 11 de ses 12 occurrences.

Formes d'αἰνιγματωδέστερος (12)				
Sg.	nom.	n.	αἰνιγματωδέστερον	1
	acc.			10
	acc.	f.	αἰνιγματωδεστέραν	1

Le mot est attesté chez des auteurs qui emploient par ailleurs le lexique de l'énigme d'une façon relativement abondante.

Répartition des occurrences d'αἰνιγματωδέστερος par époque et par corpus

Époque	Corpus	Occ.
V-IV av.	Platon	1
I-II	Galien	3
IV-V	Jean Chrysostome	5
V	Proclus	1
	Stobée (citant Platon)	1
Varia	Chaînes exégétiques (citant Jean Chrysostome)	1
IV av.- <i>varia</i>	6 corpus	12

Depuis le *Charmide* de Platon, où le mot relie les sentences delphiques des Sept Sages aux énoncés mantiques, jusqu'à Proclus, le neutre est principalement employé en fonction adverbiale, soit avec le verbe λέγω (4 cas) ou l'un de ses composés (διαλέγομαι, dans 2 cas), soit avec un autre verbe d'expression qui concerne la communication, orale (ἀποκρίνομαι, Galien) ou écrite (ἀναγράφω, Proclus), ou bien renforce au participe une forme de λέγω (ἐμφαίνω, Jean Chrysostome).

Deux substantifs sont construits avec αἰνιγματωδέστερος : il est l'attribut du sujet λέξις et l'épithète de ῥήσις chez Galien. Enfin, une forme neutre se rattache à la tournure périphrastique σημείον δίδωμι (ou qualifie le seul substantif σημείον, selon l'interprétation de l'enchaînement des phrases) chez Jean Chrysostome ; cette occurrence est la seule à élargir la sphère de la signification au delà de l'expression linguistique.

Il s'agit dans une seule occurrence d'un comparatif relatif, dont le complément est exprimé : Galien vitupère contre les disciples d'Archigène, qui auraient dû éclairer une « énigme » de leur maître, mais ont répondu à la demande d'explication « d'une façon plus énigmatique et plus étrange encore que l'écrivain lui-même²⁴² ». Dans les 11 autres cas, nous avons affaire à des comparatifs absolus qui redoublent l'indétermination de l'adjectif en -ώδης et se comprennent comme « d'une façon plutôt énigmatique ».

L'adverbe αἰνιγματωδῶς est attesté pour la première fois au IV^e siècle avant notre ère, dans la *Rhétorique à Alexandre* (1441 b 22), mais sa seconde occurrence est postérieure de trois siècles et se trouve chez le pseudo-Tryphon I (Περὶ τρόπων, p. 194, 13 Spengel)²⁴³.

242. GALIEN, *De differentia pulsuum*, p. 660 Kühn : τῶν δ' αἰνιγματωδέστερόν τε καὶ ἀλλοκοτώτερον ἔτ' αὐτοῦ τοῦ συγγράφαντος ἀποκριναμένων. Si importante que soit l'œuvre d'Archigène, qu'il commente dans son traité sur le pouls, Galien accuse ce médecin d'être volontairement obscur.

243. Les occurrences que le *TLG* met sous le nom d'auteurs archaïques appartiennent au langage des citateurs. Signalons que le mot se lisait dans l'édition de la ZPE du papyrus de Derveni, avec plusieurs lettres

Formes d'αἰνιγματωδῶς (375)	
αἰνιγματωδῶς	371
αἰνιγματώδως	4

Le total des occurrences recensées est deux fois supérieur environ à celui des formes du seul adjectif. Il est la conséquence d'un développement tardif : 31 occurrences seulement, soit un peu plus de 8 % des emplois du *TLG*, sont antérieures au IV^e siècle de notre ère. Aux IV^e-V^e siècles, Cyrille d'Alexandrie fait de cet adverbe un usage remarquablement fréquent, puisque les 133 occurrences qui figurent dans ce corpus constituent plus d'un tiers de l'ensemble et près de 40 % des emplois par cet auteur d'αἰνιγμα et de ses dérivés ; ces proportions sont d'autant plus frappantes que, comme on l'a dit, ce théologien utilise 7 fois seulement l'adjectif. On note 43 occurrences dans les corpus de scholies, dont 15 dans celles qui sont consacrées aux pièces d'Eschyle.

(L'index du *TLG* en ligne indique 243 occurrences d'αἰνιγματώδης et 419 occurrences d'αἰνιγματωδῶς.)

Construction

Une fois déduites les occurrences contenues dans des recueils modernes, celles dont le sens est incertain (2 cas) et celles pour lesquels la notion de construction n'est pas pertinente (6 gloses dans des scholies), 166 occurrences ont été examinées pour établir la liste des substantifs que détermine αἰνιγματώδης. Dans la typologie qui suit, je mentionne la somme des occurrences, mais je ne donne le détail de la répartition que pour les occurrences antérieures au IV^e siècle (*cf. supra*).

La catégorie principale est celle des substantifs relatifs à l'élocution (62 occurrences au total) :

- λέξις (5 cas, dont 4 chez Galien) ;
- λόγος (38 cas, dont 1 chez le pseudo-Hérodien, Philon, Clément d'Alexandrie, Élien, Flavius Josèphe, Polybe, Origène) et des équivalents (3 cas : τὰ λεγόμενα, τὰ ἐπιλεγόμενα et une proposition introduite par εἰ λέγουσιν ὅτι) ;
- ῥηματίσσια (3 cas, dont 1 chez Platon, une fois cité ensuite) et ῥήματα (1 cas) ;
- ῥήσις (6 cas, dont 5 chez Galien) ;

incertaines (III, 4 : [. . . αἰν]ιγματωδῶ[ς]). Il n'y apparaît plus après la correction proposée par R. Janko en 2002, dont la lecture et la conjecture sont confirmées par l'édition de 2006 (VII, 6 : [ἐν αἰν]ιγμασ[ι]ν δὲ).

- ἔπος (3 cas, dont 1 chez Eschyle et chez Diogène Laërce) ;
- φάσεις (2 cas, dont 1 chez Philon) ;
- φωναί (1 cas).

Il s'agit d'expression écrite dans 4 cas, avec les mots γραφαί (2 cas) et γράμματα (1 cas), ainsi qu'avec le syntagme τὰ γραφόμενα (Porphyre).

On peut ensuite regrouper les termes variés qui concernent des modalités de l'expression (35), caractérisées d'une façon assez générale par :

- ποιήματα (3, dont le lexicographe Pausanias) et (ἡ) ποιητική (2, dont Platon) ;
- διήγημα (2) et διήγησις (1) ;
- ἀπόκρισις (2, dont Diodore de Sicile) ;
- ζήτημα (4 cas, dont Suétone) et ζήτησις (1) ;

ou, d'une façon plus précise, par διδασκαλία (2), τρόπος (2 cas, où le substantif a pour déterminant τῆς διδασκαλίας ou, chez Clément d'Alexandrie, τῆς φιλοσοφίας) et, dans des occurrences uniques, par ἐπιτομή, δειξις, δήλωσις, ἐπαγγελία, παράδοσις, παράστασις, φιλοσοφία, εἶδος (Clément d'Alexandrie), τύπος (Clément d'Alexandrie), κατασκευαί (Denys d'Halicarnasse), περιβολή, ἐξουσία, ὑπόνοια (Plutarque), ἀλληγορία et ἀσάφεια (Philon). Dans un seul cas, l'adjectif se rapporte à des individus caractérisés par le style de leur langage (Maxime de Tyr).

Le contenu de l'expression est désigné dans 4 cas, par l'intermédiaire de διάνοιαι, νοῦς ou σοφία (2 cas, dont Plutarque).

Il faut mettre à part les termes dont usent les spécialistes d'astrologie, qui sont principalement techniques et fréquemment sous-entendus (18) : ζῳδιον (« signe du zodiaque », construit 12 fois avec αἰνιγματώδης, dont 3 fois chez Vettius Valens et 1 fois chez Teucros), τὰ γεγενημένα (2 cas chez Claude Ptolémée), (τὸ) γεννώμενον (2 cas, dont un chez Claude Ptolémée), εἰσόδους et ἀγωγὰς (utilisés une fois chacun par Vettius Valens).

Un autre groupe d'occurrences important a trait aux relations avec les dieux (14) : χρησμός (4, dont une citation de Posidonios par Diodore de Sicile), μαντεῖαι (2), ἐνύπνιον et ὄνειρον (employés 1 fois chacun) se distinguent des occurrences uniques, chez des auteurs chrétiens, de θεοφάνεια, λατρεία, μαρτυρία, ὄρκοι, προφητεία et ψαλμός.

Les occurrences qui ne peuvent être assimilées à ces catégories sont les 4 suivantes : ὄψις (Philon), πλάτη (dans la métaphore spatiale « apercevoir par l'œil de l'intelligence les

étendues des idées »), πάθη (dans une notation médicale des *Cyranides*) et le syntagme τὸ περὶ φύσεως (qui désigne chez Héraclite l'Allégoriste l'ouvrage d'Héraclite d'Éphèse, ou du moins son contenu).

Il n'est pas indifférent que cet adjectif soit dans 22 cas employé au neutre (au singulier dans 7 cas — avec οὐδέν chez 2 auteurs, dont Lucien, et avec μηδέν chez 2 auteurs, dont le même Lucien —, au pluriel dans 4 autres cas) et se prête en particulier à la substantivation (τὸ αἰνιγματώδες est attesté 7 fois, notamment chez Érotien et Porphyre, et τὰ αἰνιγματώδη 4 fois, notamment chez Aristote et Origène).

Enfin, nous possédons 3 exemples d'association avec un déictique (ταῦτα, τοῦτο) ou un pronom doté de la même fonction (πάντα).

Les constructions du comparatif αἰνιγματωδέστερος ont été évoquées dans le commentaire du tableau de ses occurrences (*cf. supra*).

L'adverbe αἰνιγματωδῶς porte, dans ses 31 premières occurrences, sur les types de verbes suivants :

- λέγω (11 cas) ;
- autres verbes d'expression : ἐκφέρω (3 cas), ἐρμηνεύω (2 cas), φράζω, ἀποφθέγγομαι, ἐκτίθημι, ἐπάγω, διαπλέκω (dans le syntagme διαπλέκοντες τὰ πράγματα utilisé pour caractériser un mode d'élocution chez Vettius Valens), πυνθάνομαι (seul exemple de la modalité interrogative), καλέω, δηλῶ (dans αἰνιγματωδῶς δηλῶ, glose d'αἰνίσσομαι) ;
- verbes relatifs à l'écrit : γράφω, ἀναγράφω, ἐπιγράφω, πρόκειμαι ;
- ἀναφέρω, « rapporter à » ;
- γίγνομαι, dans une notation de Tryphon sur le sens symbolique que l'on prête à certains gestes (*cf. II, 15.1*) ;
- ἀπολαμβάνω, « recevoir, subir » (Clément).

Sens

Les dictionnaires définissent le terme par le moyen d'un adjectif issu du mot « énigme » et d'un adjectif signifiant « obscur » : « *riddling, dark* » (LSJ), « énigmatique, obscur » (BAILLY), « *oscuro, enigmático* » (DGE). On voit que dans les langues romanes, c'est le dérivé en -ικός qui s'est imposé à travers le suffixe latin *-icus* (*cf. I, B*).

4.3.2.2. Αἰνιγματοειδής et αἰνιγματοειδῶς

Formation

Issus de εἶδος, « aspect, forme », les adjectifs composés à second élément en -ειδής forment un ensemble de 500 ou 600 lexèmes, selon le *DÉLG*. Courants dès l'épopée homérique et particulièrement productifs dans les vocabulaires techniques, leur lien avec la perception visuelle est parfois moins distendu que ne l'est celui des adjectifs en -ώδης avec l'olfaction. Cependant, les deux types possèdent des emplois parallèles et, malgré leur différence étymologique, il est le plus souvent impossible d'établir une distinction sémantique entre les formes concurrentes, lorsqu'elles existent²⁴⁴.

Un adjectif tel qu'αἰνιγματοειδής pourrait donc signifier la ressemblance dans sa réalité concrète plus précisément qu'αἰνιγματώδης, si le sens d'αἴνιγμα donnait lieu à une nuance de ce genre. Mais l'extrême rareté et le caractère tardif du mot montrent que leur rivalité est virtuelle et peut même faire penser à une simple confusion morphologique.

Occurrences

Époque	Corpus	Nombre d'occurrences	
		αἰνιγματοειδής	αἰνιγματοειδῶς
III-IV	Zosime de Panopolis	1	0
V-VI	Hésychios	0	1
III-IV-V-VI	2 corpus	1	1

Forme d'αἰνιγματοειδής (1)				
Sg.	gén.	n.	αἰνιγματοειδοῦς	1

Adv.	αἰνιγματοειδῶς	1
------	----------------	---

L'alchimiste Zosime de Panopolis emploie le mot au sujet d'un ouvrage qu'il commente (ὅπερ ἔγραφεν δι' ἑνὸς συγγράμματος αἰνιγματοειδοῦς²⁴⁵). La seconde occurrence du terme est sa forme adverbiale, sur laquelle repose la définition d'ἔμφατον, « expressif » chez

244. CHANTRAINE 1933 parle d'une « collision entre les deux finales » et indique que le suffixe en -ώδης est habituellement « dominé par l'influence de -ειδής avec quoi il coexiste souvent » (p. 429-431). En l'espèce, l'« influence » est inopérante. Cf. 4.3.2.1 (section précédente).

245. ZOSIME DE PANOPOLIS, dans BERTHELOT & RUELLE, II, p. 241.

Hésychios : αίνιγματοειδῶς εἰρημένον, « dit sous forme d'énigme²⁴⁶ ». Cette glose est loin d'être le seul lien qu'établissent les lexicographes entre l'« emphase » et l'énigme. Cf. II, 18.

Sens

Le LSJ cite l'entrée d'Hésychios sans traduction ni explication.

4.3.2.3. Αίνιγματικός et αίνιγματικῶς

Formation

Après de rares exemples d'adjectifs homériques et archaïques en -ικός, on observe surtout le développement du suffixe durant les V^e et IV^e siècles, au cours de l'élaboration des lexiques spécialisés de la sophistique, de la philosophie et de la médecine. Pierre Chantraine mentionne dans ce dernier domaine une « concurrence avec -ώδης » et résume ainsi le sens des adjectifs en -ικός : « Le dérivé exprime une disposition lorsqu'il se rapporte à une personne, et présente une valeur causative lorsqu'il se rapporte à une chose²⁴⁷. »

Occurrences

La prédominance d'αίνιγματώδης n'est pas remise en cause par les occurrences sporadiques de cet adjectif et de l'adverbe qui en est issu. Ces formes se trouvent dans cinq corpus différents, dont le premier date du IV^e siècle de notre ère.

Époque	Corpus	Nombre d'occurrences	
		αίνιγματικός	αίνιγματικῶς
IV	Grégoire de Nysse	1	0
post IV	Ps.-Libanios	3	0
VII-VIII	Jean Damascène	0	1
XII	Eustathe	1	1
Varia	Scholies à Euripide	0	1 [2]
IV-varia	5 corpus	5	3 [4]

246. HÉSYCHIUS, ε 2551. Le mot est un hapax qui appartient à la famille d'ἐμφαίνω, dont les dérivés en -φατος sont rares, contrairement aux formes en -φα(ν)τικός comme ἐμφαντικός et ἐμφατικός. L'antonyme ἀνέμφατος, « non expressif », variante d'ἀνέμφαντος (mot employé par Plutarque), apparaît vers le II^e-III^e siècle, mais ne compte que 10 occurrences. Le TLG enregistre également 2 fois l'adjectif δυσέμφατον (chez Éphrem le Syrien et Jean Damascène) et 33 fois κακέμφατος — attesté à partir du corpus d'Hérodién (mais auparavant chez Quintilien sous sa forme latinisée), ce lexème est chez les scholiastes une catégorie du commentaire stylistique —, tandis que son contraire ἀκακέμφατος l'est 2 fois, à partir d'Hésychios. Le nom de l'infinitif dans la tradition grammaticale, ἀπαρέμφατος ἔγκλισις ou simplement ἀπαρέμφατος, est en revanche courant dans les écrits techniques (880 occurrences). K. Latte n'indique pas pour cette glose de source connue.

247. CHANTRAINE 1933, p. 385-396.

Formes d'αἰνιγματικός (5)				
Sg.	nom.	f.	αἰνιγματική	4
Pl.	gén.	m.	αἰνιγματικῶν	1

Adv.	αἰνιγματικῶς	4
------	--------------	---

Le pseudo-Libanios range la lettre énigmatique parmi ses quarante-et-un types épistolaires (ἐπιστολιμαῖοι χαρακτήρες). Le féminin αἰνιγματική apparaît en trois endroits de ce traité pseudépigraphique suscité par la renommée des lettres du rhéteur : dans la liste des items (n° 37), dans la caractérisation du type (αἰνιγματική δι' ἧς ἄλλα μὲν τινα λέγεται, ἄλλα δὲ νοεῖται) et dans l'introduction du modèle, malheureusement perdu.

La scholie à Euripide sur *Hippolyte*, 337 — Phèdre n'ose pas prononcer le nom propre qui achève son aveu — est citée dans le *TLG* d'après deux sources différentes, mais correspond à une seule occurrence : dans un manuscrit lacunaire, l'adverbe est suppléé d'après les scholies anciennes que nous connaissons par ailleurs.

On trouve des emplois au moins aussi fréquents d'αἰνιγματώδης chez Grégoire de Nysse (3), chez Eustathe (4) et dans les scholies à Euripide (1), sans qu'il soit possible de déterminer pour quelle raison le terme le plus rare a parfois été préféré.

Voici les substantifs avec lesquels se construit l'adjectif.

λόγοι	1	Grégoire de Nysse
ἐπιστολή	3	Ps.-Libanios
σοφία	1	Eustathe

Eustathe note la sauvagerie qui accompagne l'ivresse, « dont on trouve aussi une sorte de symbole dans la peau de léopard que la sagesse énigmatique fait porter à Dionysos²⁴⁸ ». Il évoque ainsi la tradition ancienne, mais laisse entendre également que le choix de cet attribut « suggestif » est une idée pleine de finesse.

Αἰνιγματικῶς porte sur les verbes suivants, qui se rapportent à l'expression et à la compréhension.

μηνύω	1	Jean Damascène
νοέω	1	Eustathe
φράζω	2	Scholies à Euripide

248. EUSTATHE, *Commentaire à l'Odyssée*, II, p. 260 : οὐ σύμβολόν τι καὶ ἡ παρδαλὴ ἦν ἡ αἰνιγματικὴ σοφία φόρημα τῷ Διονυσίῳ δίδωσιν.

(Le *TLG* en ligne compte 6 emplois supplémentaires de l'adjectif et 1 de l'adverbe : sa base de données contient donc 11 occurrences d'αἰνιγματικός et 5 d'αἰνιγματικῶς.)

Sens

Le *LSJ* renvoie pour l'adjectif à l'entrée αἰνιγματώδης et glose l'adverbe par « *in riddles, darkly* ». Sous αἰνιγματικός, le *DGE* cite un passage de Cassiodore (VI^e siècle) (*ille clarum esse somnium dixit, et nihil aenigmaticum*) qui est également la référence de GAFFIOT pour *aenigmaticus* (cf. 6.2) ; mais on voit que le mot grec était attesté avant ce texte latin.

4.3.2.4. Αἰνιγματοποιός

Formation

Attestés à partir de Pindare, les adjectifs composés en -ποιός forment un groupe très nombreux et illustrent les sens principaux du verbe ποιέω²⁴⁹, qui désigne une activité de production plus ou moins concrète. Lorsqu'ils désignent la fonction d'un individu, ce peuvent être, pour donner l'exemple des plus courants d'entre eux, des noms d'artisans comme ἀνδριαντοποιός (« sculpteur »), de compositeurs de discours comme ἐποποιός, μελοποιός et λογοποιός (« poète épique », « poète mélique », « prosateur, logographe, colporteur de nouvelles »), ou bien, plus généralement, de personnages caractérisés par un certain effet, comme κακοποιός (« malfaisant ») ou γελωτοποιός (« qui excite le rire, amuseur, bouffon »). Ces « innombrables composés synthétiques en -ποιός » (*DÉLG*) sont souvent des occurrences isolées dans notre documentation : le *TLG* compte plus de 110 hapax sur les 283 mots de cette catégorie qu'il contient.

Tel est le cas d'αἰνιγματοποιός, qui ne se rencontre qu'une fois, au XII^e siècle, chez Eustathe. Étant donné la ressource stylistique que constitue ce suffixe courant, on peut considérer le mot comme un cas de « néologie discrète²⁵⁰ » : l'auteur réalise une possibilité de la langue qui n'a rien de choquant, sans avoir pour autant vocation à se diffuser. Il s'agit avec αἰνιγματοποιός du type le plus habituel en prose, celui des composés alliant un élément nominal déterminant à un élément verbal déterminé²⁵¹. Plus d'une centaine d'adjectifs

249. Si l'on en croit le *DÉLG*, sous ποιέω, il est prudent de ne pas considérer comme parfaitement établi le sens de l'élément -ποιός.

250. L'expression est empruntée à GUILLEUX 2008 [à paraître], qui renvoie à la synthèse de M. Fruyt sur la création lexicale en latin (FRUYT 2000).

251. Une telle formation, ou « micro-syntaxe », correspond à un « type classique » de composés nominaux, selon BENVENISTE 1974 [1967] (« Fondements syntaxiques de la composition nominale »).

semblables, parfois substantivés, se trouvent dans ses *Commentaires*. Ce doit être en partie la marque d'un état de langue : il n'est pas rare que les dictionnaires et la base de données ne connaissent ces mots que par Eustathe et les strates récentes des corpus de scholies ; dans certains cas, l'explication d'une expression ancienne appelle une reformulation au moyen d'un terme monolectique en -ποιός.

Occurrence

Époque	Corpus	Occ.
XII	Eustathe	1

Forme d'αἰνιγματοποιός (1)				
Sg.	nom.	m.	αἰνιγματοποιός	1

Commentant l'usage homérique du nom d'Arès pour désigner le fer des armes, Eustathe le rapproche d'une certaine « énigme spirituelle et concise » (αἶνιγμα ἀστεῖον βραχυλογικόν). Après en avoir expliqué les ressorts, deux « homonymies », il cite l'énoncé : « un faiseur d'énigmes a mis en circulation celle-ci : “Où est parti Phoibos, pendant qu'avec Arès s'unit Daphné²⁵² ?” »

Le contexte donne peu d'indices pour identifier le sens et le référent du mot dans l'esprit d'Eustathe²⁵³. On trouve ici plusieurs des difficultés de notre étude. Est-il question d'un individu quelconque habitué à raconter des énigmes ? d'un individu auquel est reconnue par d'autres la fonction de divertir par de telles questions, qui serait l'homologue du γελωτοποιός ? d'un écrivain compositeur d'énigmes, qui en aurait « publié » une collection ? Eustathe songe-t-il à une personne en particulier ou bien avons-nous affaire réellement au τις de l'anonymat des productions collectives ?

Peut-être faut-il penser plutôt à un énoncé sans auteur et remarquer, avec le commentateur, que tout son sel est dû à une équivoque sexuelle. La coïncidence des « techniques », sinon des « tendances », pour parler comme Sigmund Freud dans *Le Mot d'esprit*, nous a valu la conservation d'un calembour au milieu des très sérieuses remarques critiques d'Eustathe. L'innovation probable que représente l'usage du composé entre en consonnance avec ce moindre degré de légitimité.

252. EUSTATHE, *Commentaire à l'Iliade*, 3, p. 897 : ἐκδέδωκέ τις αἰνιγματοποιός τὸ « ποῖ Φοῖβος πελόρευται, ὅτ' Ἄρει μίγνυται Δάφνη ; » L'énoncé est recueilli, avec une légère variante, dans l'*Anthologie* (IX, 124).

253. Nous ne sommes pas en présence d'un réseau de références allusives comme dans le cas du mot σχεδοποιός, qui fournit un parallèle morphologique intéressant (cf. II, 19.4).

Sens

Les définitions du LSJ et du *DGE* sont équivalentes et ne résolvent pas l'ambiguïté du terme : « *propounding riddles* », « *que propone adivinanzas* ».

Le *DGE* signale un substantif apparenté, absent du *TLG* : αἰνιγματοποιΐα, « *adivinanza o doble sentido* », « devinette, propos à double sens », qui figure dans le commentaire d'Horace rédigé par Porphyryon au III^e siècle.

4.3.2.5. Ἐναινίγματος

Formation et occurrence

Ce lexème est dans le *TLG* la seule formation hypostatique sur αἶνιγμα, la seule, en l'occurrence, qui ait pour origine un syntagme prépositionnel²⁵⁴. Ce mot est l'équivalent synthétique du tour ἐν αἰνίγματι. Construit avec le suffixe adjectival thématique -ος, il suit un type pour lequel nous possédons quelques exemples de composition avec ἐν²⁵⁵.

C'est également le sens qu'il semble revêtir dans son unique occurrence, chez le pseudo-Zonaras, soit au XIII^e siècle.

Dans un article consacré à une variété de héron nommée ἐρωδιός, le lexicographe cite l'emploi du mot par « David », c'est-à-dire dans un psaume²⁵⁶, et certains commentaires qui le justifient, notamment celui de Grégoire de Nysse. La phrase qui contient l'adjectif semble appartenir encore à ce théologien : ὅθεν μοι δοκεῖ τὴν καθαρότητα ἐναινίγματος διὰ τοῦ ὀνόματος τούτου σημαίνειν ὁ λόγος, « aussi l'énoncé me paraît-il signifier par ce mot la pureté en énigme²⁵⁷ ». Si l'on peut comprendre ἐναινίγματος comme « [formulé] en énigme », cette fonction d'épithète ou d'attribut du complément d'objet direct est curieuse avec le verbe σημαίνω et, surtout, la fréquence en contexte chrétien du syntagme prépositionnel, associé à la prédication paulinienne (cf. 4.3.1), est telle que l'on soupçonne

254. Sur ce type de formation, voir RISCH 1974, p. 187-189 et PERRIER-ROUSSEAU 2003.

255. Le *TLG* permet de repérer six parallèles : ἐγγράμματος et ἐνσώματος sont attestés plusieurs dizaines de fois (respectivement, 132 occurrences à partir du pseudo-Platon, puis de Philon), et 62 occurrences dans le lexique théologique à partir de Philon), ἐγγρώματος n'est employé que 2 fois (pseudo-Zonaras et scholies à Aristophane), ἐγκύματος (*Sentences de Secundus*), ἐνδείματος (Jamblique) et ἐνσπέρματος (Phénias) sont des hapax.

256. *Psaumes*, 104 (103 dans la Septante), 17, 2. Il s'agit du psaume des merveilles de la création, dont font partie les arbres et les oiseaux, évoqués ainsi : « la cigogne a son logis dans les cyprès » (*TOB*).

257. PSEUDO-ZONARAS, sous ἐρωδιός [sic], p. 862-863.

une erreur de transmission du texte. De fait, le passage de Grégoire de Nysse est conservé et on y lit ἐν αἰνίγματι²⁵⁸.

L'adjectif ἐναίνιγματον est donc très probablement un fantôme lexical ou, au mieux, la création discursive, linguistiquement plausible mais ici inadéquate, de l'auteur byzantin ou d'un scribe.

4.3.3. Dérivés et composés substantivaux

4.3.3.1. Αἰνιγματιστής

Formation

Le suffixe de ce nom d'agent ne surprend pas, car, à l'époque où il apparaît dans notre documentation, la finale en -τής s'est depuis longtemps imposée aux dépens de celle en -τήρ et demeure seule productive. Selon Émile Benveniste, il faut chercher la cause de cette ancienne « substitution progressive » dans la contiguïté de leurs valeurs principales, la caractérisation d'une fonction pour -τήρ et l'assignation à une classe d'individus dans le cas de -τής²⁵⁹.

L'αἰνιγματιστής serait en ce cas plus solidaire de la qualité particulière de sa parole que n'importe quel sujet énonçant un αἶνιγμα ou désigné comme αἰνισσόμενος. Deux considérations atténuent cependant la pertinence de ce trait sémantique. La première est d'ordre quantitatif : à peine plus attesté que les formations déverbaux αἰνικτήρ et αἰνικτής (cf. 4.4.2), le mot ne doit qu'à la fortune de sa première occurrence de ne pas être un hapax. Or, ce πρότον λεγόμενον appartient à la traduction grecque de la Bible hébraïque. Il faut donc noter, en second lieu, que l'apparition du lexème dans nos sources, sinon sa création, dépend de l'adaptation de l'hébreu *māšāl* (ce terme, central dans la conception biblique, puis rabbinique, du langage sapiential, correspond à des types d'énoncés très divers, cf. 4.3.1).

Occurrences

Dans les formes attestées, cette situation se traduit par une forte concentration à l'un des nombres. Le mot apparaît en effet au pluriel dans le lieu biblique, mais au nominatif. Les autres occurrences n'en sont pas de simples citations.

258. GRÉGOIRE DE NYSSE, *Homélie sur le Cantique des cantiques*, vol. 6, p. 111 Langerbeck.

259. Voir BENVENISTE 1948, p. 56.

Époque	Corpus	Occ.
III av./III	Septante	1
I av.-I	Philon	1
IV	Grégoire de Nazianze	1
	Grégoire de Nysse	1
XI	Psellos	8
III av.- XI	5 corpus	12

Formes d'αἰνιγματιστής (12)				
Sg.	dat.	αἰνιγματιστῆ		1
Pl.	nom.	αἰνιγματισταί	2	11
	acc.	αἰνιγματιστάς	1	
	gén.	αἰνιγματιστῶν	2	
	dat.	αἰνιγματισταῖς	6	

À partir du chapitre XX, le livre des Nombres raconte la dernière année du peuple de Moïse « dans le désert » (incipit du livre, cette expression en fournit le titre hébreu). Dieu rend possible la progression d'Israël vers la terre promise en lui assurant le succès contre les peuples qui veulent empêcher par les armes son passage. C'est ainsi que les Hébreux s'établissent dans la ville d'Heshbôn, après avoir défait Sihôn, le roi des Amorites, lequel avait lui-même gagné des territoires sur le roi du pays de Moab. À propos de ce conflit antérieur, trois strophes d'un poème sont citées de la façon suivante : « C'est pourquoi les poètes disent : “Venez à Heshbôn ! Qu'elle soit rebâtie et restaurée, la ville de Sihôn ! / De Heshbôn est sorti un feu, de la cité de Sihôn, une flamme qui a dévoré Ar en Moab²⁶⁰ [...]”. »

La traduction suivie ici fait le choix de la plus grande généralité et explicite le substantif *mōšelim*, issu de *māšāl*, en le rendant par « les poètes » ; d'autres traducteurs se fondent sur les sens « proverbe » (comme le faisait la Vulgate en effaçant l'agent : *dicitur in proverbio*), « parabole » ou « comparaison ». La Septante est apparemment la seule version à introduire, avec αἰνιγματισταί, une racine que l'on puisse traduire par « énigme²⁶¹ ». Cette décision, qui

260. Nombres, XXI, 27-28. Les fragments du poème se poursuivent jusqu'au verset 30. Ces vers d'origine incertaine suivent d'autres citations que les commentateurs déclarent également peu claires, aux versets 14 (où l'on trouve la mention unique d'une source, « le livre des Guerres du Seigneur ») et 17-18.

261. Cette affirmation n'a de sens évidemment que pour les langues indo-européennes disposant de ressources linguistiques parallèles à celles du grec. En français, la traduction de la *TOB* est identique à celles de Louis Segond ou de la Bible de Jérusalem, pour citer des éditions courantes. Il est à présent extrêmement aisé de consulter un grand nombre de versions de la Bible en différentes langues par l'intermédiaire de l'Internet. En suivant certaines des indications disponibles sur le site de la Tyndale House de Cambridge, j'ai eu accès à plus de soixante-dix versions en une trentaine de langues anciennes ou modernes ; aucune autre version dans laquelle je suis en mesure d'identifier les termes employés ne parle d'« énigme » — j'ignore les acceptions de l'espéranto « *alegoriistoj* », mais il s'agit d'une langue artificielle. On notera que le grec moderne utilise παροιμιασταί (par exemple dans le texte de N. Vamvas). En revanche, la *Nouvelle Traduction anglaise de la Septante* respecte cette particularité du texte grec en traduisant le début du verset par « *Therefore, those who speak riddles will say* » (P. W. FLINT, dans PIETERSMA & WRIGHT 2007), comme le fait G. Dorival en écrivant « Voilà pourquoi les faiseurs d'énigmes diront » (DORIVAL *et al.* 1994).

écarte la traduction normale de *māšāl* par παραβολή, fait entrer le mot dans le champ sémantique du terme *hīdā*, dont l'équivalent régulier dans la Septante est αἰνίγμα²⁶².

Le poème attribué à « ceux qui parlent en énigmes » se réfère aux événements dont le lecteur a été instruit, mais il le fait sur un mode imagé et allusif. Il semble donc que ce soit la nature même du fragment qui ait conduit à l'emploi de la notion de *māšāl* dans le texte hébreu et à son adaptation en αἰνίγμα par le traducteur hellénophone, plutôt que la volonté de caractériser les poètes d'une manière générale à travers leur prédilection pour le langage indirect.

La seconde occurrence est l'interprétation allégorique du lieu biblique par Philon d'Alexandrie. Cette lecture prétend identifier la référence du poème par la substitution des mots clefs du discours d'arrivée aux noms propres opaques, mais le point qui mérite de retenir notre attention est qu'elle tient compte également du terme introducteur αἰνιγματισταί. L'explication initiale le montre : Ἐσεβῶν ἐρμηνεύεται λογισμοί· οὗτοι δ' εἰσὶν αἰνίγματα ἀσαφείας γέμοντα, « Eshbôn s'interprète comme *les raisonnements* : ce sont des énigmes emplies d'obscurité²⁶³ ». Sans que le commentateur lui prête explicitement le statut d'indice, le mot rare revêt ainsi la valeur d'une interprétation *in nuce* — rappelons que pour Philon, cette traduction est d'inspiration divine —, qui autorise l'expression d'un jugement sur le caractère pernicieux des œuvres de la raison humaine, toujours incertaines²⁶⁴.

L'emploi du mot par Grégoire de Nysse ne présente pas de relation avec le texte du Pentateuque, du moins en ce qui concerne son contenu. Le théologien prévient une objection que pourrait rencontrer sa critique des arguments d'Eunome. Les partisans de l'hérétique auraient beau interpréter habilement un mot dans une phrase qui vient d'être citée, cela ne

262. Ainsi, quelques chapitres plus haut, δι' αἰνιγμάτων est la traduction de *bēhīdōt* (Nombres, XII, 8). Parmi les dix emplois de la famille d'αἰνίγμα dans la Septante, le passage le plus intéressant est un cas de cooccurrence, au début du livre des Proverbes (pluriel de *māšāl* en hébreu, Παροιμίαι dans la Septante) : celui qui prêtera l'oreille à Salomon acquerra la capacité de comprendre παραβολὴν καὶ σκοτεινὸν λόγον ῥήσεις τε σοφῶν καὶ αἰνίγματα, « comparaison et discours obscur, propos et énigmes des sages » (Proverbes, 1, 6). C'est alors παραβολή qui traduit *māšāl* et αἰνίγμα, *hīdā*. Cependant, comme l'indique P. W. FLINT, le respect strict d'une équivalence entre παραβολή et *māšāl* est propre au livre des Nombres (cf. la note précédente pour la référence). Cela rend plus remarquable encore le choix d'un dérivé d'αἰνίγμα pour traduire une forme apparentée à *māšāl*. Selon G. Dorival, le traducteur du livre a voulu distinguer par ce traitement différencié « le simple inspiré qu'est Balaam » — dans sa bouche, un *māšāl* devient une παραβολή aux chapitres XXI à XXIV — des prophètes, « qui parlent pour Seigneur » — en XII, 8, αἰνίγμα traduisait *hīdā* et se rapportait à la communication de Dieu avec Moïse (DORIVAL *et al.* 1994, p. 103-104).

263. PHILON, *Allégories des lois*, III, 225. La citation est amenée par la mention de femmes incendiaires dans le poème et rattachée au thème du danger que les sensations font courir à l'esprit.

264. Les exemples donnés par PHILON sont les conjectures du médecin et de l'agriculteur ; la conclusion est la suivante : « Le mieux est donc de placer sa foi en Dieu et non dans les raisonnements obscurs (τοις ἀσαφῆσι λογισμοῖς) et les conjectures incertaines » (III, 228).

changerait pas, selon lui, l'absurdité du discours dans son entier : « Pour ce qui est de (συναιροῦντες), peut-être certains amateurs d'énigmes diraient-ils qu'il le comprend comme l'équivalent de συνάπτοντες, mais comment reconnaîtrait-on dans le reste un sens cohérent²⁶⁵ ? » Ici, les αἰνιγματισταί ne s'expriment pas eux-mêmes par énigmes, mais sont les complices de l'auteur incriminé. La mention fugitive de ces défenseurs est un élément de la rhétorique du polémiste. Quelques lignes plus haut, il se dit incapable de comprendre le texte de l'arianiste (« À qui donc pourrions-nous assigner la tâche d'interpréter ces paroles ? ») ; un peu plus loin, il recourt une seconde fois au lexique de l'énigme : « Et qui saura résoudre pour nous l'imbroglio de ces énigmes²⁶⁶ ? » Dans cet ouvrage patristique, l'énigme présente deux aspects opposés : d'une part, elle est associée à l'obscurité bénéfique de la Bible en général et des prophéties en particulier, comme il est normal à une époque où cette conception de l'occultation légitime inhérente au Verbe est entrée dans sa maturité²⁶⁷ ; d'autre part, elle qualifie les pensées et les paroles confuses ou, du moins, que le réfuteur entend confondre, telles les positions exprimées par l'adversaire sur la question de l'inengendrement du Christ²⁶⁸. On voit que les interprètes complaisants d'Eunome se situent sur cette face obscure de l'énigme. Le mot qui les désigne, αἰνιγματιστής, est chargé de cette négativité ; chez les Pères de l'Église, il est très probable qu'il soit un emprunt biblique.

C'est un emploi contemporain, par un autre Cappadocien, qui détermine les trois quarts des occurrences du terme. Chez Grégoire de Nazianze, le mot fait partie des multiples désignations des contradicteurs de mauvaise foi que l'apologiste doit convaincre ; les objections arianistes relatives à la place du Christ dans la théologie trinitaire sont évoquées et réfutées. Αἰνιγματισταί apparaît dans une remarque métadiscursive destinée à justifier en conclusion l'entreprise même de l'argumentation, qui risque toujours, dans le cadre d'une doctrine où la confiance doit primer sur la raison, d'être assimilée à des arguties : Ταῦτα τοῖς αἰνιγματισταῖς παρ' ἡμῶν, οὐχ ἐκόντων μὲν · οὐ γὰρ ἡδὺ τοῖς πιστοῖς ἀδολεσχία καὶ

265. GRÉGOIRE DE NYSSE, *Contre Eunome*, I, 1, 662 : Ἀλλὰ τὸ μὲν (συναιροῦντες) ἴσως ἂν τινες τῶν αἰνιγματιστῶν εἴποιεν ἀντὶ τοῦ συνάπτοντες αὐτῷ νενοῆσθαι, τῶν δὲ λοιπῶν πῶς ἂν τις ἐπιγνοίῃ τὸ συνετὸν καὶ ἀκόλουθον ; LAMPE 1961-1968 a donc raison de gloser le mot par « one who is fond of riddles » en se référant à ce passage et à celui de Grégoire de Nazianze.

266. *Ibid.* : Τίνα τοίνυν ἐρμηνεῖα τῶν εἰρημένων παραστησόμεθα ; Et à la section 664 : Καὶ τίς ἡμῖν τῶν αἰνιγμάτων τούτων διαλύσει τὸν γοῖφον ; Sur l'association d'αἰνίγμα et de γοῖφος, qui est rare dans nos textes et n'est pourtant pas unique chez Grégoire de Nysse, cf. 7.2.

267. Voir HARL 1982, importante synthèse qui examine les conceptions d'Origène au sein de cette tradition.

268. Αἰνίγμα et son dérivé αἰνιγματώδης apparaissent 25 fois dans le *Contre Eunome*. Ces occurrences se partagent entre les deux aspects. On y trouve l'expression τὰ γραφικὰ αἰνίγματα, « les énigmes des Écritures », exemplaire de l'exaltation des mystères du texte sacré, employée seulement par Grégoire de Nysse et, deux siècles plus tard, par Maxime le Confesseur.

λόγων ἀντίθεσις [...], « Voilà ce qu'aux amateurs d'énigmes nous avons à dire, et n'avons pas dit de bonne grâce, car il n'y rien de plaisant pour les fidèles dans le bavardage et la contradiction²⁶⁹ [...] ». S'il faut s'engager sur le terrain de ceux qu'il nomme τεχνόλογοι, c'est que d'autres pourraient succomber à leurs discours. L'αἰνιγματιστής est ici un discoureur habile dont les propos compliqués sont susceptibles de persuader.

Michel Psellos a consacré à ce paragraphe de grande portée un opuscule théologique intitulé Εἰς τὸ θεολογικὸν τὸ « ταῦτα τοῖς αἰνιγματισταῖς παρ' ἡμῶν », « Sur le mot du théologien : “Voilà ce qu'aux amateurs d'énigmes nous avons à dire²⁷⁰” ». Une fois la cible des attaques de Grégoire de Nazianze identifiée, le cas d'Eunome et de ses partisans est ramené au modèle plus général et plus ancien des « éristiques » et des « sophistes », dont il est nécessaire de « résoudre les énigmes²⁷¹ ». Les citations et les reformulations présentes dans ces quelques pages d'explication contiennent 7 occurrences d'αἰνιγματισταί. On se contentera de signaler qu'ailleurs le même Psellos emploie une fois le mot au singulier, dans un commentaire allégorique de la victoire de Zeus sur Kronos ; christianisant le mythe de succession, il évoque le sens que prête à un détail un « amateur d'énigmes » qui demeure indéterminé²⁷².

Ainsi, la diffusion du vocabulaire de l'énigme dans l'herméneutique chrétienne a favorisé la reprise du terme transmis par la version grecque de la Bible, mais le sens d'αἰνιγματιστής se trouve rattaché nettement à celui d'αἴνιγμα dans sa fonction d'instrument polémique. Si la Septante introduisait une ambiguïté en faisant usage d'un mot peut-être nouveau, les emplois ultérieurs semblent l'avoir résolue.

(Le *TLG* en ligne ajoute une référence et atteint donc le total de 13 occurrences d'αἰνιγματιστής.)

Sens

Le *LSJ* et le *DGE* traduisent le nom d'agent en suppléant la notion d'élocution : « *one who speaks riddles* », « *que habla en enigmas* ».

269. GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Discours*, XXIX (« Sur le fils »), 21.

270. Michel PSELLOS, *Œuvres théologiques*, opuscule 16.

271. *Ibid.* : αἰνιγματιστὰς μὲν προσεχῶς τοὺς περὶ τὸν Εὐνόμιον λέγων, καθόλου δὲ πᾶσαν σοφιστικὴν φύσιν καὶ ἀντίθετον [...] οὐκ ἦν βουλομένῳ τοιαῦτα λύειν ἐγκλήματα] καὶ αἰνίγματα, « il nomme “amateurs d'énigmes” Eunome et ses partisans en particulier, mais aussi en général toute disposition à la sophistique et à la contradiction » [...] « il n'était pas désireux de répondre à de telles accusations et de résoudre de telles énigmes ».

272. Michel PSELLOS, *Opuscules logiques, physiques, allégoriques et autres*, Opuscule 47 Duffy.

4.3.3.2. Αἰνιγματίας

Formation

Le suffixe ancien présent dans les masculins en *-ιάς* « s'employait volontiers pour désigner un personnage par un trait caractéristique », selon Pierre Chantraine, qui en note l'utilisation dans la formation de « sobriquets » (telle l'épithète apollinienne *Λοξιάς*) et de noms propres, mais aussi de noms d'animaux et d'objets, ainsi que dans certaines langues techniques²⁷³.

Αἰνιγματίας, qui appartient au sous-groupe des dérivés de substantifs neutres en *-μα*, fait donc de l'expression énigmatique une qualité définissant en propre le sujet qu'il désigne.

Occurrences

Les 3 occurrences répertoriées par le *TLG* sont constituées par un hapax et sa double répétition — dans une édition de fragments, que je mentionne sous le nom de l'auteur, et dans un recueil moderne, que je passe sous silence. Le terme est en effet employé par Diodore de Sicile dans un passage où l'on considère qu'il cite Posidonios d'Apamée.

Époque	Corpus	Occ.
II-I av.	Posidonios	1
I av.	Diodore de Sicile (citant Posidonios)	1
II-I-I av.	2 corpus	2

Formes d'αἰνιγματίας (2)			
Pl.	nom.	αἰνιγματία	2

Dès l'Antiquité, Posidonios a été « la base de toute analyse de la société gauloise²⁷⁴ ». Le livre XXIII de ses *Histoires* a fourni la totalité ou une partie importante des informations exploitées par nos sources principales sur le sujet : César, Diodore de Sicile, Strabon et Athénée. Le statut particulier de Diodore dans cette tradition tient au fait qu'il ne nomme jamais Posidonios, bien qu'il exploite abondamment son ouvrage, comme le montrent certains passages parallèles à son récit chez Strabon et Athénée²⁷⁵. Le texte qui nous intéresse n'est pas garanti par une telle concordance. L'éditeur des fragments contenus dans le *TLG* a pris un parti extrême en considérant que Diodore ne dépend ici que de l'historien d'Apamée et a très

273. CHANTRAINE 1933, p. 92-96.

274. BRUNAU 2005, p. 88. Voir également l'aperçu des sources littéraires de la page 293 et, sur Posidonios, les pages 295-296.

275. Voir la récente mise au point de K. Clarke, à propos de la contribution d'Athénée, dans LENFANT 2007.

peu modifié la lettre de son excursus²⁷⁶. Si l'on accepte cette hypothèse, l'emploi d'αἰνιγματίας se situe dans le premier quart du I^{er} siècle avant notre ère ; si le mot est propre à Diodore, l'hapax est plus tardif d'une cinquantaine d'années.

Ce terme apparaît en tout cas dans une section ethnographique qui concerne les Galates, ou Gaulois²⁷⁷. Il s'agit de décrire sommairement les coutumes de tout un peuple, et notamment son éthos en un sens plus étroit. Le début de cette évocation invite à ne pas voir de solution de continuité entre l'apparence physique et les manières linguistiques : Αὐτοὶ δ' εἰσὶ τὴν πρόσσοψιν καταπληκτικοὶ καὶ ταῖς φωναῖς βαρυηχεῖς καὶ παντελῶς τραχύφωνοι, κατὰ δὲ τὰς ὁμιλίας βραχυλόγοι καὶ αἰνιγματῖαι [καὶ τὰ πολλὰ αἰνιπτόμενοι συνεκδοχικῶς] [...], « Leur aspect est terrifiant et leur voix est grave et tout à fait rude ; dans leurs échanges, ils ne prononcent que peu de mots et s'expriment par des énigmes²⁷⁸ [...] ». Dans la suite du paragraphe, l'auteur affirme en substance que ce sont des Barbares brutaux, mais intelligents, ce qui le conduit à présenter assez longuement le rôle social des bardes et des druides. Ce n'est pas le lieu d'examiner dans le détail ce passage. Observons cependant que l'allusivité énigmatique participe de cette ambivalence. La coordination de βραχυλόγοι et d'αἰνιγματῖαι implique la complémentarité et, jusqu'à un certain point, une définition réciproque des termes. Les Gaulois ne disent pas ce qui est attendu d'un discours normal : en parlant peu, ils sont obscurs ; en s'exprimant par allusions, ils pratiquent un type d'écart qui est couramment associé à l'ellipse²⁷⁹.

276. Des 300 passages recueillis comme fragments par THEILER 1982, seuls 27 étaient attribués à Posidonios par F. JACOBY (*FGrH*). W. Theiler se contente dans le commentaire de ce long fragment d'en dresser un sommaire ; rien ne justifie le choix des rares mots ou expressions considérés comme des ajouts de Diodore, mais ce n'est pas le cas d'αἰνιγματῖαι. L'origine posidonienne de la section sur les Gaulois possède une probabilité « assez forte » selon NASH 1976 (p. 113 ; voir les références aux travaux antérieurs). Le recueil publié par EDELSTEIN & KIDD 1972-1999 n'inclut que les fragments explicitement attribués et le texte de Diodore n'y figure donc pas.

277. Voir RUGGERI 2000, en particulier pour le résumé des témoignages sur l'ethnographie celte de Posidonios que l'on y trouve aux pages 65-95.

278. DIODORE DE SICILE, V, 31 (= POSIDONIOS, fr. 169 Theiler).

279. Après avoir indiqué que ce peuple possédait « une véritable rhétorique qui s'apprenait dans les écoles » et que cet art se donnait libre cours dans les assemblées, les banquets ou les joutes verbales, BRUNAU 2005 cite cette phrase comme la trace d'une description pleine de « réalisme » des « orateurs » gaulois chez Posidonios (p. 216). Dans ce passage, il s'agit cependant avant tout de la constitution d'un type ethnologique. Quelle que soit l'admiration de certains témoins grecs et romains pour les capacités oratoires de ces Barbares, la brachylogie et la propension à l'allusion évoquées ici donnent l'image d'une rhétorique paradoxale. Elle ne fait évidemment pas l'objet dans nos sources d'une construction aussi complexe que celle des Spartiates, mais l'adéquation de la brièveté et de la rudesse est une analogie saillante entre les deux cas. Dans une προλαλιά de Lucien intitulée *Héraclès*, un « philosophe » celte explique à l'orateur perplexe le sens d'un tableau énigmatique qui représente le dieu Ogmios, décrépît mais équipé comme le demi-dieu grec : robuste et force du discours sont des attributs inséparables, dont le second persiste en outre jusque dans la vieillesse. Selon Lucien, l'Héraclès gaulois aurait surtout accompli ses travaux grâce à la puissance de sa parole. Même si cette exégèse d'une représentation figurée probablement réelle est « un contresens », comme le pensent les spécialistes (voir BOMPAIRE 1993, p. 57), elle doit s'appuyer sur certains stéréotypes ethniques que Lucien ne se soucie pas d'explicitier.

On aura remarqué qu'un troisième syntagme est placé entre crochets droits dans le texte de Friedrich Vogel, qui se traduirait ainsi : « et ils se contentent la plupart du temps de laisser entendre les choses par synecdoque ». L'usage, immédiatement après αἰνιγματία, de son étymon αἰνίσσομαι et le recours à un terme grammatical sont tenus par certains éditeurs pour les indices d'une glose interpolée²⁸⁰. D'autres conservent en revanche l'ensemble du texte (comme Felix Jacoby) ou ne suppriment que la conjonction καί (tel Willy Theiler). Que l'on attribue la proposition participiale à la tradition postérieure ou bien à l'auteur de la description, cette précision témoigne du besoin d'expliquer un mot rare.

Sens

Αἰνιγματίας et αἰνιγματιστής sont synonymes : le LSJ renvoie pour le premier à l'entrée consacrée au second, tandis que le *DGE* en fournit la même définition.

4.3.3.3. Δυσαίνιγμα

Formation et occurrences

Le préfixe δυσ- « renforce le sens d'un terme défavorable » selon le *DÉLG*. De fait, ce composé déterminatif, qui est un hapax (mais est cité également par un recueil moderne dans le *TLG*), est appliqué à l'énigme de la Sphinx.

Époque	Corpus	Occ.
<i>Varia</i>	Scholies à Euripide	1

Forme de δυσαίνιγμα (1)			
Sg.	acc.	δυσαίνιγμα	1

Les scholies anciennes à Euripide attribuent à Asclépiade de Tragilos (IV^e s. av.) certains de leurs renseignements sur la Sphinx : Ἀσκληπιάδης δὲ λέγει τοὺς Θηβαίους εἰς ἐκκλησίαν καθ' ἐκάστην ἀθροίζεσθαι διὰ τὸ δυσαίνιγμα τῆς Σφιγγός, « Asclépiade dit que les Thébains se réunissaient en assemblée tous les jours à cause de la funeste énigme posée par la Sphinx²⁸¹ ».

280. Notons que l'analyse technique introduite par le terme « synecdoque » ne suffit pas à discriminer une seconde strate du texte, puisqu'il apparaît à la même époque environ chez plusieurs tropographes, dont Tryphon I.

281. SCHOLIES À EURIPIDE, *Phéniciennes*, 45 = ASCLÉPIADE, 12 F 7 b Jacoby. L'apparat de E. Schwartz nous apprend que le scribe du manuscrit B des scholies a déformé ce mot inattendu en μυσαίνιγμα, ou du moins n'a

Lorsqu'il cite l'énoncé de l'énigme, Athénée mentionne le même auteur et précise l'ouvrage dont l'information est extraite, la compilation mythographique intitulée *Histoires tragiques*²⁸². Le fait que le substantif simple αἴνιγμα soit alors employé n'est pas pertinent, puisqu'Athénée ne prétend pas rapporter les termes propres d'Asclépiade, même si l'on peut penser que le composé, s'il se trouvait dans sa source, avait des chances de piquer sa curiosité.

Étant donné que le préfixe « a tenu une très grande place durant toute l'histoire du grec²⁸³ », il est possible que δυσαἴνιγμα, qui possède peut-être un parfum tragique, ait figuré dans le texte d'Asclépiade, et nous n'avons pas de raison particulière d'y voir une reformulation plus tardive.

Sens

Le *DGE* parle d'« *enigma penoso* », « énigme pénible ».

4.3.4. Dérivés verbaux

4.3.4.1. Αἴνιγματίζω

Formation

Le seul verbe issu d'αἴνιγμα qui soit attesté dans plusieurs types de textes est formé par l'adjonction du suffixe -ίζω (cf. 4.1.3, sur αἰνίζομαι).

Occurrences

Ce mot relativement tardif se rencontre dans deux textes chrétiens chronologiquement très éloignés l'un de l'autre et dans diverses notices de la *Bibliothèque* de Photius.

Époque	Corpus	Occ.
IV	Éphrem le Syrien	1
IX	Photius	4
X	Josephus Genesius	1
IV-X	3 corpus	6

pas su le corriger.

282. Cf. III. Le passage d'ATHÉNÉE (X, 456 b) constitue le fragment 7 a d'ASCLÉPIADE dans le recueil de Jacoby.

283. Après cette remarque, le *DÉLG* rappelle que le LSJ répertorie plus de mille composés. On trouve plus de 5 300 formes commençant par δυσ- dans le *TLG*.

Indicatif (1)			
Aoriste	sg.	3	αἰνιγματίσεν 1

Infinitif (3)			
Actif		Passif	
Présent	αἰνιγματίζειν 2	αἰνιγματίζεσθαι	1

Participe (2)				
Présent	sg.	gén.	f.	αἰνιγματιζούσης 2

Construction

Les sujets de ce verbe sont liés à :

- un énoncé : une citation reprise par τὸ εἰρημένον (Photius) et une παραβολή (Photius également) ;
- l'écrit d'une manière plus générale : συμβολικὴ βιβλος τις, « quelque livre symbolique » (Josephus Genesius) ;
- la signification, dans un contexte religieux : διὰ τῶν εἰρημένων συμβόλων, « à travers les symboles que l'on a dits » (Photius, au passif dans une proposition infinitive), ἡ τριαδικὴ ἐκφώνησις, « la signification de la trinité » (Photius), et ὁ Κύριος ἡμῶν, « notre Seigneur » (Éphrem le Syrien).

(Le *TLG* en ligne porte à 14 le nombre des occurrences d'αἰνιγματίζω.)

Sens

Le *DGE* traduit le mot par « *señalar, mostrar con figuras* », probablement pour introduire une variation par rapport aux gloses des mots environnants, mais peut-être aussi parce qu'il interprète le texte de l'unique référence fournie, un traité de Job le Moine (VI^e siècle) connu par l'intermédiaire de Photius et repris dans la *Patrologie grecque* de J.-P. Migne.

4.3.4.2. Αἰνιγματοῦμαι

Occurrence et formation

Époque	Corpus	Occ.
IX	Photius	1
<i>Varia</i>	<i>Lexica segueriana</i>	1
IX- <i>varia</i>	2 corpus	2

	Indicatif moyen (2)			
Présent	sg.	1	αἰνιγματοῦμαι	2

La forme αἰνιγματοῦμαι est problématique. Elle apparaît dans le *Lexique* de Photius et dans une entrée des *Lexica segueriana* de rédaction identique. Si sa désinence était -ιοῦμαι, on pourrait y voir le futur second, dit « attique », d'un verbe en -ίζω de plus de deux syllabes, semblable à βαδιοῦμαι (pour *βαδίσομαι), futur de βαδίζω — il serait alors naturel de la rattacher au paradigme d'αἰνιγματίζω. Telle qu'elle nous est parvenue, elle s'apparente aux verbes contractes moyens en -έω ou à ceux en -όω, ce qui fait supposer *αἰνιγματέομαι ou *αἰνιγματόομαι. Dans le cas d'un dénominatif et en l'absence de valeur factitive, la forme en -έω semble l'hypothèse préférable.

Le plus étrange est que la forme est employée sous le lemme αἰνίζομαι, après les explications habituelles : ⟨θαυμάζω⟩, ἐπαινῶ. Ἡ καταπλήσσομαι, παρὰ τὸ αἶνον, ὃ ἐστὶ δεινόν. Τινὲς δὲ τὸ εἰς αἶνον καὶ παραβολὴν ἄγω, οἶον αἰνιγματοῦμαί σε, « ⟨étonner⟩, faire l'éloge. Ou être effrayé, issu d'effroyable, c'est-à-dire terrible. Selon certains, recourir à un ainos ou à une parabole, comme dans αἰνιγματοῦμαί σε (je vais t'expliquer par énigmes [?])²⁸⁴ ». En fin d'article, οἶον doit introduire une illustration, qui est généralement un énoncé rapporté. Le *TLG* ne contient aucun syntagme correspondant à αἰνιγματοῦμαί σε, où l'accusatif du pronom est inattendu. Il est possible que nous ayons affaire à une source, chrétienne par exemple, absente de la base de données. Cette confusion des informations lexicographiques relatives à certains verbes de la famille d'αἶνος tient sans doute à leur rareté, qui a pu également favoriser l'introduction d'une forme fautive.

Sens

Le *DGE* mentionne à part αἰνιγματοῦμαι, en se fondant sur les *Anecdota Graeca* de Bekker, comme une « glose à αἰνίζομαι ».

284. PHOTIUS, *Lexique*, sous αἰνίζομαι (α 685). Les *Lexica segueriana* donnent le même texte sous αἰνίζομαι μαζῶ, qui est une déformation du début de l'entrée. Les gloses du mot présentes dans d'autres sources sont similaires (cf. 4.1.3).

4.4. Autres dérivés d'αἰνίσσομαι

4.4.1. Αἰνιγμός

Formation

Attesté dès le V^e siècle avant notre ère, αἰνιγμός apparaît pour la première fois dans notre documentation chez Euripide, soit peu après αἰνιγμα, qui est employé par Pindare (cf. 4.3.1). Tous deux issus du verbe αἰνίσσομαι, ces noms d'action offrent le cas de formations parallèles dans lesquelles la distinction sémantique de suffixes concurrents se trouve neutralisée. À l'évidence, le sens du verbe ne se prêtait pas à l'opposition entre un dérivé « animé » en -μός et un dérivé « inanimé » en -μα²⁸⁵. On constate en revanche que ce doublet d'origine poétique est demeuré relativement rare, puisque ses 58 occurrences ne représentent que 3,16 % des 1836 occurrences du dérivé nominal d'αἰνίσσομαι le plus courant. En l'absence d'une nuance de sens particulière à αἰνιγμός, ce sont les conditions de son emploi qui appellent certaines remarques.

Occurrences

Époque	Corpus	Occ.
V av.	Euripide	2
V-IV av.	Aristophane	1
	Platon et ps.-Platon (<i>Lettre II</i>)	2
	Ctésias = Jean Tzetzés	0 [1]
IV av.	Eschine	1
	Callisthène (cité par Athénée)	1
	Anaxilas (cité par Athénée)	1 [2]
I-II	Plutarque	2
II-III	Athénée (citant Callisthène et Anaxilas)	4
	— Athénée sans l' <i>Épitomé</i>	2
	— <i>Épitomé</i> seul	2
	Clément	2
III	Porphyre (dont 1 citation de <i>Sur le Styx</i> par Stobée)	2 [1]
IV	Didyme l'Aveugle	16
	Eusèbe (dont 1 citation du ps.-Platon)	4
	Origène	1
	Timée, <i>Lexique platonicien</i>	1
IV-XII	<i>Christus patiens</i>	3
V	Proclus (citant le ps.-Platon)	1
	Stobée (citant Porphyre)	1

285. Voir CHANTRAINE 1933, § 110, p. 144-146 : « Il arrive pourtant qu'il existe deux formations parallèles en -μός et en -μα sans qu'il soit possible de les séparer nettement, le sens du verbe rendant la distinction malaisée [...]. » Αἰνιγμός est l'un des exemples mentionnés. Voir également la synthèse et les références bibliographiques de RICO 2002.

VI	Simplicius	1
IX	<i>Etymologicum genuinum</i> (citant Aristophane)	1
X	<i>Souda</i> (citant Aristophane)	1
XII	Jean Tzetzés (et non Ctésias)	1 [0]
Varia	Scholies à Euripide (dont un lemme)	5
	Scholies à Platon (un lemme redoublé issu du ps.-Platon)	2
	Scholies à Aristophane (un lemme)	1
	Chaînes exégétiques au N. T. (citant Didyme l'Aveugle)	1
v av.- <i>varia</i>	25 corpus	58

Si les premières occurrences appartiennent à la langue dramatique, l'usage du mot s'observe en prose dès Platon et Eschine²⁸⁶.

Plusieurs des occurrences sont en réalité des mentions. Hormis deux passages recueillis par Athénée dans sa section sur les énigmes (Callisthène semble y être cité à la lettre²⁸⁷, les vers d'Anaxilas échappent au doute), il s'agit de commentaires des auteurs classiques ou tenus pour tels (Euripide, Aristophane, Platon et le pseudo-Platon), de l'exploitation d'Aristophane par les lexicographes et de la fortune de l'apocryphe platonicien de la *Lettre II*.

La datation du *Christus patiens* importe peu à notre propos²⁸⁸. En revanche, l'usage répété d'un terme aussi peu courant a de fortes chances d'être dû à l'imitation des lieux où αἰνιγμός est employé par Euripide, chez lequel l'auteur de ce poème trouve une part non négligeable de son matériau.

Enfin, plus d'un tiers des occurrences se trouve dans l'œuvre de Didyme l'Aveugle. Si rien ne permet d'expliquer cet usage idiosyncratique de la part du théologien, le détail des formes attestées d'αἰνιγμός permet cependant d'observer qu'il s'agit d'un fait phraséologique. On remarque en effet que le nominatif est entièrement absent et que le cas attesté le moins fréquent, l'accusatif, n'est employé qu'au pluriel.

286. Le passage de Ctésias fait partie des *Chiliades* de J. Tzetzés. Il y est cité parmi d'autres auteurs anciens, mais cette anecdote versifiée dépend immédiatement d'une source byzantine et ne peut rien nous apprendre sur le texte de l'historien classique (voir LENFANT 2004, sous F 69).

287. On verra ci-dessous que le syntagme prêté par Athénée à Callisthène, ἐν αἰνιγμῷ, est rare. À considérer les parallèles qu'offrent les tours ἐν αἴνῳ (cf. 4.1.1) et ἐν αἰνίγματι (cf. 4.3.1), qui apparaissent tous deux dans notre documentation avec la Septante et probablement sous l'influence de la syntaxe hébraïque, on pourrait hésiter à le faire remonter au IV^e siècle avant notre ère. Cependant, si l'on porte son regard au delà de cette famille lexicale tout en examinant le même champ sémantique, on constate qu'une expression comme ἐν ὑπονοίᾳ se trouve déjà chez Platon et devient assez courante après l'époque classique. Bien que l'*Épitomé* des *Deipnosophistes* ne témoigne que des usages d'une époque postérieure, on peut observer que l'abréviateur ne reprend pas l'expression δηλῶν ἐν αἰνιγμῷ et écrit, plus banalement mais en retenant le substantif peu courant, ἐν αἰνιγμῷ εἰπεῖν.

288. On considère souvent, à présent, que les quelque 2 600 vers de ce poème chrétien ont été composés au XI^e ou au XII^e siècle (*OCD*) ; on pourra bientôt se référer à un article de G. Most sur cette question (MOST [à paraître]).

Formes d'αἰνιγμός (58)				
Sg.	gén.	αἰνιγμοῦ	16	23
	dat.	αἰνιγμ(ῶ)λωι	7	
Pl.	acc.	αἰνιγμούς	5	35
	gén.	αἰνιγμῶν	21	
	dat.	αἰνιγμοῖ(ς)ισι	9	

Cette prédominance des cas obliques s'explique par le recours presque exclusif aux tours prépositionnels.

Construction

Dans 41 des 58 occurrences, le substantif est utilisé avec les prépositions *διά*, *μετά*, *ἐν*, *κατά*, *χωρίς* ou *ἅμα*. On peut y ajouter les emplois du datif instrumental.

	Sg.		Pl.		Total
<i>διά</i> + gén.	0	—	14 (3 nég.)	Aristophane, Platon, Eschine, ps.-Platon, Plutarque, Porphyre, Eusèbe, Origène, Simplicius, J. Tzetzés, Σ Euripide	14 (3 nég.)
<i>μετά</i> + gén.	14	Didyme l'Aveugle	0	—	14
<i>ἐν</i>	3 (1 nég.)	Callisthène, Didyme l'Aveugle, Timée	4 (2 nég.)	Euripide, Anaxilas, <i>Christus patiens</i>	7 (3 nég.)
<i>κατά</i> + acc.	0	—	3	Clément, Porphyre	3
<i>χωρίς</i>	1	Didyme l'Aveugle	0	—	1
<i>ἅμα</i>	1	Σ Euripide	0	—	1
<i>διά</i> + acc.	0	—	1	Σ Euripide	1
Toutes prépositions		19 (1 nég.)		22 (5 nég.)	41 (6 nég.)
Datif seul	1	<i>Christus patiens</i>	2	Euripide, Σ Euripide	3
Total		20 (1 nég.)		24 (5 nég.)	44 (6 nég.)

Notons qu'en *Phéniciennes*, 1353, le datif est une conjecture préférée par J. Diggle au texte transmis, alors que d'autres éditions conservent l'accusatif des manuscrits. Les scholies anciennes lisaient également αἰνιγμούς et glosent ce passage en employant le tour *διά τοὺς αἰνιγμούς*.

L'expression *μετ' αἰνιγμοῦ* est le fait du seul Didyme, chez lequel on lit aussi l'expression opposée *χωρὶς αἰνιγμοῦ*²⁸⁹. Dès lors, les syntagmes anciennement attestés sont *ἐν αἰνιγμοῖς* (et *ἐν αἰνιγμῶ*²⁹⁰) et *δι' αἰνιγμῶν*. Ce dernier, utilisé par une plus grande variété d'auteurs,

289. Cette expression et l'une des occurrences de *μετ' αἰνιγμοῦ* se trouvent dans un papyrus qui conserve son *Commentaire à l'Ecclésiaste*, où elles sont des restitutions d'un texte défectueux. La propulsion de l'auteur à utiliser ce tour dépourvu de parallèle rend la conjecture plus probable.

290. *Ἐν αἰνιγμῶ* ne se trouve que chez les auteurs suivants : Callisthène ; Didyme, qui use abondamment du singulier d'αἰνιγμός ; Timée, qui glose au moyen de ce mot l'expression *οὐκ ἐν ὑπονοίᾳ* de *République*,

est de loin le plus répandu, tout comme δι' αἰνιγμάτων est la construction prépositionnelle d'αἴνιγμα la plus courante.

Ainsi, pour ce terme rare, on ne peut que souscrire à la conclusion de Pierre Chantraine : « αἴνιγμα est la forme usuelle et αἰνιγμός se lit surtout dans les formules δι' αἰνιγμῶν, ἐν αἰνιγμοῖς²⁹¹ ». On peut tirer une conséquence de cette caractéristique : dans la littérature connue, le mot s'entend toujours en un sens générique ; il ne désigne jamais directement un énoncé présent dans le cotexte.

Les verbes employés avec ces locutions appartiennent, comme on pouvait s'y attendre, aux champ lexical de l'énonciation ou, plus rarement, de la compréhension, ainsi qu'à celui de la signification, qui opère la jonction entre ces deux temps. Le tableau mentionne également deux syntagmes nominaux dans lesquels est enclavée une locution du type « préposition + αἰνιγμός » ; les deux cas sont apparentés à la catégorie des verbes d'expression (l'εἶδος auquel Clément fait référence est l'une des espèces de l'écriture hiéroglyphique²⁹²).

« Dire » et autres verbes d'expression	26	λέγω	12	9	μετ' αἰνιγμοῦ λέγω	Didyme l'Aveugle
				1	ἐν αἰνιγμῷ λέγω	Athénée (<i>Épitomé</i>)
				1	δι' αἰνιγμῶν λέγω	Aristophane
				1	χωρὶς αἰνιγμοῦ λέγω	Didyme l'Aveugle
		ἀπαγγέλλω		4	μετ' αἰνιγμοῦ ἀπαγγέλλω	Didyme l'Aveugle
		φημί		2 (2 nég.)	δι' αἰνιγμῶν φημί	Plutarque
		φράζω	2	1	δι' αἰνιγμῶν φράζω	Ps.-Platon
				1 (nég.)	ἐν αἰνιγμοῖς φράζω	<i>Christus patiens</i>
		λαλέω		2	ἐν αἰνιγμοῖς λαλέω	Anaxilas, Athénée (<i>Épitomé</i>)
		ἀλληγορέω		2	κατ' αἰνιγμούς ἀλληγορέω	Clément, Porphyre
διηγέομαι		1	μετ' αἰνιγμοῦ διηγέομαι	Didyme l'Aveugle		
ἐκφέρω		1	δι' αἰνιγμῶν ἐκφέρω	Simplicius		
« Montrer, signifier »	8	δείκνυμι (et composé)	3	1	αἰνιγμῷ δείκνυμι	<i>Christus patiens</i>
				1	ἐν αἰνιγμοῖσι δείκνυμι	<i>Christus patiens</i>
				1	δι' αἰνιγμῶν προδείκνυμι	Jean Tzetzés
		δηλῶ		1	ἐν αἰνιγμῷ δηλῶ	Callisthène
		σημαίνω	4	2	δι' αἰνιγμῶν σημαίνω	Eusèbe, Porphyre
				1 (nég.)	ἐν αἰνιγμοῖσι σημαίνω	Euripide
1	ἐν αἰνιγμῷ σημαίνω			Didyme l'Aveugle		

378 d 7, avant de recourir au terme attendu à son époque dans le syntagme οὐκ ἐν ἀλληγορίᾳ. L'entreprise même de compiler un lexique platonicien implique la connaissance du passage du *Timée* sur les « prophètes », interprètes de « la révélation et de l'apparition au travers d'énigmes » caractéristiques des dieux (ἡ δι' αἰνιγμῶν φήμη καὶ φαντασία, 72 b).

291. CHANTRAINE 1933, p. 146.

292. Les excursus égyptologiques de CLÉMENT D'ALEXANDRIE (*Stromates*, V, 4, 20, 3 ; voir aussi V, 4, 21, 2) et de PORPHYRE (*Vie de Pythagore*, 12) décrivent tous deux le mode d'écriture « symbolique » au moyen du syntagme κατὰ τινὰς αἰνιγμούς. Sur l'hypothèse d'une source commune, voir les mises au point de LE BOULLUEC & VOULET 1981 et DES PLACES 1982 dans le commentaire ou l'annotation de ces passages.

« Comprendre »	3	ἐκλαμβάνω	1	δι' αἰνιγμῶν ἐκλαμβάνω	Eusèbe
		συνήμι	1	αἰνιμοῖς συνήμι	Σ Euripide
		συμβάλλω	1	δι' αἰνιγμῶν συμβάλλω	Σ Euripide
Autres verbes	3	γράφω	1 (nég.)	δι' αἰνιγμῶν γράφω	Eschine
		ἐπισκιάζομαι	1	δι' αἰνιγμῶν ἐπισκιάζομαι (τὰ δι' αἰν. ἐπεσκιασμένα)	Eusèbe
		φιλοσοφέω	1	δι' αἰνιγμῶν φιλοσοφέω	Origène
Syntagmes prépositionnels enclavés	2	φήμη	1	ἢ δι' αἰνιγμῶν φήμη	Platon
		εἶδος	1	τὸ κατὰ τοὺς αἰνιγμοὺς εἶδος	Clément

Les deux derniers tableaux précisent les occurrences qui comportent une négation. L'importance sémantique du trait vient de ce que l'énigme est alors prise pour un contre-modèle d'expression. Il s'agit dans ces emplois d'affirmer la clarté d'une parole par la référence au paradigme de l'opacité.

(Le *TLG* en ligne contient actuellement 61 occurrences d'αἰνιγμός, soit 3 de plus que dans sa version E. Une forme du mot αἰνιγματισμός, dérivé d'αἰνιγμα de même suffixe qu'αἰνιγμός, s'y trouve également : cf. 4.3.1.)

Sens

Les dictionnaires s'accordent pour donner au mot une seule acception.

Sommaire des acceptions d'αἰνιγμός			
LSJ	BAILLY	DGE	DÉLG
<i>riddle</i>	énigme	<i>enigma,</i> <i>acertijo</i>	énigme

4.4.2. Autres dérivés

4.4.2.1. Αἰνικτήρ et αἰνικτηρίως

Formation

Les substantifs en -τήρ désignent un agent « voué par destination, aptitude ou nécessité à une certaine activité », par une opposition originale aux substantifs en -τωρ, qui caractérisent l'agent « à partir de l'acte qu'il a accompli », selon l'étude qu'Émile Benveniste a consacrée à

ces catégories de noms dans le domaine indo-européen. Αἰνικτῆρ signifierait ainsi « chargé de mettre en énigmes²⁹³ ».

Nous ne connaissons l'adjectif dérivé *αἰνικτήριος que par la forme adverbiale αἰνικτηρίως, qui est attestée plus tôt que le nom d'agent.

Ces deux formes en -τήρ contrastent avec l'usage prosaïque des formes en -τής.

Occurrences

Les 3 occurrences d'αἰνικτῆρ contenues dans le *TLG* correspondent à deux citations d'un extrait tragique repris dans une édition de fragments.

Époque	Corpus	Occ.
V av.	Sophocle (cité par Plutarque et par Clément)	1
I-II	Plutarque (citant Sophocle)	1
II-III	Clément (citant Sophocle)	1
V av.– II-III	3 corpus	3

Le mot αἰνικτηρίως appartient au corpus eschyléen, mais se trouve dans *Prométhée enchaîné*, tragédie d'authenticité douteuse et dont la langue est réputée légèrement différente de celles des autres pièces.

Époque	Corpus	Occ.
VI-V av.	Eschyle	2
<i>Varia</i>	Scholies à Eschyle	4
VI-V av.– <i>varia</i>	2 corpus	6

Forme d'αἰνικτῆρ (1)				
Sg.	acc.	m.	αἰνικτῆρα	1

Adv.	αἰνικτηρίως	6
------	-------------	---

Le substantif figure dans un fragment de Sophocle qui nous est rapporté par Plutarque et par Clément d'Alexandrie :

Καὶ τὸν θεὸν τοιοῦτον ἐξεπίσταμαι ·
σοφοῖς μὲν αἰνικτῆρα θεσφάτων ἀεὶ,
σκαιοῖς δὲ φαῦλον κἀν βραχεὶ διδάσκαλον.

Oui, le dieu est tel, je le sais parfaitement :
pour les sages, annonciateur d'oracles toujours énigmatique,
pour les gens obtus, maître médiocre à la parole brève²⁹⁴.

293. BENVENISTE 1948, p. 62 et 41. Voir également CHANTRAINE 1933, p. 321.

Outre la présence d'un complément au génitif qui exprime l'association du discours indirect et des oracles, on remarque dans ce contexte que le sème de permanence du nom d'agent est renforcé par l'adverbe αεί.

Les deux occurrences de l'adverbe dans *Prométhée enchaîné* occupent la même place finale dans le trimètre iambique des dialogues et sont chaque fois précédées d'un pronom neutre négatif. Au vers 833, le Titan rappelle la façon dont les chênes de Dodone ont déclaré le destin d'Io, λαμπρῶς κοῦδὲν αἰνικτηρίως, « avec éclat et sans rien d'énigmatique » ; au vers 949, alors que Prométhée a évoqué sans le nommer son libérateur futur, Hermès lui ordonne de parler plus précisément : καὶ ταῦτα μέντοι μηδὲν αἰνικτηρίως, « et cela, surtout, sans énigmes²⁹⁵ ».

Ces lieux sont glosés dans les scholies récentes par un adverbe plus courant de la même famille, αἰνιγματωδῶς, qui apparaît aussi dans les explications des scholies anciennes²⁹⁶.

Sens

Le LSJ indique sous αἰνικτήρ le sens « *one who speaks darkly* » et le DGE « *profeta enigmático* ». Pour αἰνικτηρίως, ces dictionnaires ont des définitions semblables : « *in riddles* » (LSJ), « *en, con enigmas* » (DGE).

4.4.2.2. Αἰνικτής

Formation

Le suffixe -τής désigne un individu par l'une de ses caractéristiques. Sa signification a tendu à se fondre avec celle du suffixe -τήρ des noms d'agent (cf. 4.3.3.1, à propos d'αἰνιγματιστής). On attend donc de l'αἰνικτής qu'il s'exprime en « diseur d'énigmes » parce que ce mode d'expression lui est habituel.

294. SOPHOCLE, fr. 771 Radt, cité par CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromates*, V, 4, 24, 3 et, pour les deux derniers vers, par PLUTARQUE, *Sur les oracles de la Pythie*, 406 F. L'éditeur du fragment fournit le texte de Clément. La traduction de A. Le Boulluec est proposée ici (LE BOULLUEC & VOULET 1981), légèrement modifiée au v. 1. É. BENVENISTE traduit isolément le syntagme αἰνικτήρα θεσφάτων par « énigmatiseur de paroles divines » (ouvrage cité, p. 41), mais on voit que cette application de ses analyses sémantiques ne tient pas compte de la nature du locuteur, qui est précisément dans le fragment « le dieu » ; on la comparera avec la définition du DGE.

295. ESCHYLE, *Prométhée*, 833 et 949.

296. Rappelons que nous ne disposons pas d'une édition complète des scholies à cette pièce. Voir la synthèse de DICKEY 2007, p. 37.

Occurrences

Les 3 occurrences figurant dans l'index du *TLG* se réduisent aux vers de Timon de Phlionte sur le philosophe Héraclite, qui sont cités par Diogène Laërce.

Époque	Corpus	Occ.
IV-III av.	Timon (cité par Diogène Laërce)	1
III	Diogène Laërce (citant Timon)	1
IV-III av.– III	2 corpus	2

Forme d'αἰνικτής (1)				
Sg.	acc.	m.	αἰνικτής	1

Moins semblable au sage Nestor prenant la parole devant l'assemblée des Grecs pour réconcilier Achille et Agamemnon qu'à un volatile désagréable qui se pavane, Héraclite intervenait ainsi dans la satire des philosophes composée par Timon : Τοῖς δ' ἔνι κοκκυστής, ὀχλολοίδορος Ἡράκλειτος, / αἰνικτής ἀνόρουσε [...], « Parmi eux le voici, criard, invectif des foules, Héraclite, / diseur d'énigmes, le voici qui se dresse²⁹⁷ [...]. » Le passage de l'*Iliade* qui constitue la « matrice formelle » de ce portrait décrivait en effet Nestor comme « l'orateur sonore de Pylos », « de la langue duquel coule une parole plus douce que le miel », et qui se signale, dans le syntagme imité le plus exactement, par ses discours amènes : τοῖσι δὲ Νέστωρ / ἠδυεπὴς ἀνόρουσε, « voici que parmi eux se lève Nestor à l'agréable langage²⁹⁸ ». Dans cette inversion totale, de la voix harmonieuse en pénible onomatopée et du conseil en insulte, αἰνικτής est substitué à ἠδυεπής, composé qui a pu suggérer l'emploi ou même la création du substantif (ainsi que de κοκκυστής, autre hapax). La parole énigmatique, qui sur un mode comique confine ici à l'animalité, contribue ainsi à délimiter un éthos dysphorique et asocial. Tel est le caractère général des matériaux biographiques, mais aussi des informations doxographiques, que nous transmet Diogène Laërce dans son chapitre sur Héraclite.

297. DIOGÈNE LAËRCE, IX, 6 = TIMON, *Silles*, fr. 817 *SH* et 43 Di Marco. Cette traduction se fonde sur celle de J. Brunshwig dans GOULET-CAZÉ 1999 : « Parmi eux le voici, coucou criard, gourmandeur des foules, Héraclite, / Spécialiste des énigmes, le voici qui se dresse. »

298. L'expression « matrice formale » est employée par DI MARCO 1989 dans son commentaire du fragment (p. 208-209). On sait que, pour donner un caractère organique à sa revue des philosophes anciens, Timon joue d'un double intertexte homérique : les assemblées des défunts où les querelles héroïques se donnent libre cours dans les premiers livres de l'*Iliade*, d'une part, l'évocation des défunts par Ulysse au chant XI de l'*Odyssee*, d'autre part. En *Iliade*, I, 247-249, on lit : τοῖσι δὲ Νέστωρ / ἠδυεπὴς ἀνόρουσε, λιγὺς Πυλίων ἀγορητής, / τοῦ καὶ ἀπὸ γλώσσης μέλιτος γλυκίων ῥέεν αὐδή. Le mot ἠδυεπής n'apparaît que dans ce passage chez Homère, mais il a une certaine importance dans la poésie archaïque (voir WEST 1966, à propos de *Théogonie*, 965) ; il désigne en propre les Muses dans l'un des *Hymnes homériques* et Homère lui-même chez Pindare.

Sens

Le LSJ souligne l'équivalence entre *αἰνικτής* et *αἰνικτήρ*, dont nous apercevons en effet qu'ils ne diffèrent que par le registre de langue. Le *DGE* glose le terme par une relative : « *que se expresa con sentencias enigmáticas* ».

4.4.2.3. Αἰνίξις

Formation

Les noms d'action en *-σις* sont susceptibles d'insister sur le processus désigné par le verbe dont ils dérivent, en particulier lorsqu'ils forment un système avec des substantifs en *-μα*²⁹⁹. Cette possibilité sémantique n'a pas été mise en œuvre dans la famille d'*αἰνίγμα*, puisque le mot *αἰνίξις* est assez tardif et extrêmement rare.

Occurrences

Le mot est employé dans deux corpus à peu près contemporains, mais dont les cadres de pensée sont assez éloignés.

Époque	Corpus	Occ.
III	Plotin	1
IV	Épiphane	2
III-IV	2 corpus	3

Formes d'αἰνίξις (3)				
Sg.	gén.	f.	αἰνίξεως	3

Plotin formule un jugement topique sur l'expression allusive des anciens au moyen du syntagme *δι' αἰνίξεως* : *Χρηὶ δὲ ἴσως καὶ τὸ « ἐπέκεινα οὐσίας » καὶ ταύτη νοεῖσθαι τοῖς παλαιοῖς λεγόμενον δι' αἰνίξεως [...]*, « Et peut-être faut-il comprendre aussi de cette façon l'expression “au delà de l'essence”, que les anciens ont utilisée allusivement³⁰⁰ [...] ». »

Épiphane use de ce terme peu attesté à l'occasion d'une remarque tout aussi courante, lorsqu'il parle en effet de ne pas s'écarter *ἀπὸ τῆς τῆς ἁγίας γραφῆς αἰνίξεως*, « du discours énigmatique de la sainte écriture ». Dans la même réfutation générale des hérésies, il

299. Voir CHANTRAINE 1933, p. 279.

300. PLOTIN, VI, 8, 19. La référence implicite est à PLATON, *République*, 509 b.

commente le détail d'une citation en pointant du doigt le mot où se trouve selon lui ἡ ἀρχὴ τῆς αἰνίξεως, « le point de départ de l'insinuation » qui conduit à l'hétérodoxie³⁰¹.

Sens

Le mot a pour équivalent « *use of dark sayings* » dans le LSJ et « *sentencia oscura, enigmática* » dans le DGE.

4.4.2.4. Αἰνιχτός

Formation

Cet adjectif verbal issu d'αἰνίσσομαι possède logiquement une valeur passive — « ce qui est dit en énigme » — et non une valeur de possibilité³⁰². Il est ainsi un équivalent, sans doute marqué comme le montrent ses occurrences, du participe passif de ce verbe.

Occurrences

Ce mot est le parfait exemple d'un hapax ancien dont les commentaires accroissent la fréquence absolue dans le TLG.

Époque	Corpus	Occ.
V av.	Sophocle	1
X	<i>Souda</i> (citant Sophocle)	2
XIII	Ps.-Zonaras (citant Sophocle)	2
<i>Varia</i>	Scholies à Sophocle	4
V av.- <i>varia</i>	4 corpus	9

Formes d'αἰνιχτός (9)				
Pl.	acc.	n.	αἰνιχτά	9

L'Œdipe de Sophocle insiste sur l'obscurité des prophéties menaçantes de Tirésias : Ὡς πάντ' ἄγαν αἰνικτὰ κάσαφῆ λέγεις, « Comme toutes tes paroles sont énigmatiques et imprécises³⁰³ ! » La suite de la scène joue explicitement sur le paradoxe que représente cet aveu dans la bouche d'Œdipe, si prompt à rappeler que son intelligence seule a vaincu la Sphinx.

301. ÉPIPHANE, *Panarion*, respectivement p. 323 et 209 Holl.

302. Voir CHANTRAINE 1961 [1945], § 336, p. 283-284.

303. SOPHOCLE, *Œdipe roi*, 439. « Imprécis » est ici la traduction la plus exacte d'ἀσαφής, de l'opinion de BOLLACK 1990. Elle permet, dans ce contexte, de marquer le contraste qui existe entre la particule privative de ce terme et la négativité originelle d'αἰνιχτός.

Cette occurrence est glosée dans les scholies, mais aussi dans les entrées « αἰνικτά » de deux dictionnaires. Assurément, le vers de Sophocle n'est pas seulement un exemple choisi par ces lexicographes, mais aussi la raison de l'explication du mot.

Sens

Le LSJ donne deux traductions du mot, en recourant pour la seconde à la forme anglaise en *-ing* : « *expressed in riddles, riddling* ». Le DGE, qui n'a pas cette liberté, indique « *dicho en enigmas* ».

4.4.2.5. Ἡνιγμένως

Formation

À la fin de cette liste des dérivés d'αἰνίσσομαι, il faut signaler l'adverbe formé sur son participe parfait de sens passif. Susceptible d'un emploi comme adjectif, le participe est fréquemment pris pour base d'un adverbe.

Occurrences

Le mot se trouve chez deux auteurs des II^e et III^e siècles de notre ère.

Époque	Corpus	Occ.
II-III	Clément	2
III	Plotin	2
II-III-III	2 corpus	4

Adv.	ἡνιγμένως	4
------	-----------	---

L'adverbe concerne chez Clément les paroles adressées par Jésus à ses disciples. Simples en apparence, « on s'aperçoit qu'elles ne demandent nullement moins d'attention que les allusions implicites (τῶν ἡνιγμένως ὑπειρημένων), mais en demandent davantage, aujourd'hui encore³⁰⁴ ». Elles prodiguent leur enseignement selon trois modes différents, « suivant les types et d'une façon mystique », « par paraboles et par énigmes (παραβολικῶς καὶ ἡνιγμένως) » ou bien « clairement et ouvertement³⁰⁵ ». Dans le premier passage, on

304. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Quel riche sera sauvé?*, V, 3 : τῶν ἡνιγμένως ὑπειρημένων οὐδὲν ἥττονος, ἀλλὰ πλείονος ἔτι καὶ νῦν τῆς ἐπιστάσεως εὐρίσκειται δεόμενα.

305. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Extraits de Théodote*, IV, 66, 1 : τυπικῶς καὶ μυστικῶς, [...] παραβολικῶς καὶ ἡνιγμένως, [...] σαφῶς καὶ γυμνῶς [...].

observe l'alliance d'un verbe d'expression préfixé par ὑπο- et d'une forme d'αἰνίσσομαι. Le second fait de la parabole et de l'énigme des synonymes dans un contexte biblique.

Par l'emploi d'ἠνιγμένως, Plotin avance une interprétation relative à la musique des sphères, dans un cas³⁰⁶, introduit une citation de Platon, dans l'autre³⁰⁷. Il s'agit chaque fois de rattacher au fil du discours un élément extérieur.

Sens

On lit dans le LSJ la traduction « *as in a riddle, obscurely* ».

On trouvera à la fin de cette partie une synthèse des observations faites sur le groupe lexical d'αἰνίσσομαι (cf. 7).

306. PLOTIN, IV, 3, 12, dans une phrase elliptique où l'adverbe se construit avec le verbe εἶμι : καὶ τὸ μουσικῶς καὶ ἑναρμονίως μᾶλλον τοῦτο εἶναι ἠνιγμένως, « et c'est ce que les idées de musique et d'harmonie doivent désigner par énigmes ». Dans ce texte, P. Henry et R.-H. Schwyzer adoptent tacitement la leçon de deux manuscrits secondaires contre la forme aberrante ἠνιγμένος qui se lit dans deux des manuscrits principaux. É. Bréhier préfère les conjectures d'autres éditeurs, qui corrigent τό en τῷ et ἠνιγμένως en ἠνιγμένον, mais supprime ce qu'il considère comme la « remarque critique d'un grammairien », qui suggérerait de remplacer l'adverbe ἐμμελῶς, qui précède ce membre de phrase, par μουσικῶς ou ἑναρμονίως (« cette pensée serait mieux rendue par les mots *musical* et *harmonieux* »). L'hypothèse d'une glose marginale insérée dans le texte se fonde sans doute sur la redondance et l'emploi de καί, mais on peut souligner que cette intervention peu économe exige de comprendre αἰνίσσομαι comme un simple équivalent de σημαίνω. Il semble plus simple, malgré la syntaxe délicate, de considérer que Plotin commente l'usage traditionnel du paradigme musical pour exprimer l'accord (συμφωνία) des âmes avec l'univers.

307. PLOTIN, VI, 2, 22 : Καὶ ἠνιγμένως Πλάτωνι τὸ [...], « Et Platon dit, sous forme d'énigmes, [...] ». Ici également, une famille de manuscrits donne la forme ἠνιγμένος au lieu de l'adverbe.

5. La famille lexicale de γρίφος

Étymologie et lexèmes attestés

L'étymologie du mot γρίπος/γρίφος, est obscure³⁰⁸. Les ouvrages de référence mentionnent des rapprochements avec le moyen-haut-allemand *krēbe*, « panier », et le vieux-norrois *kiarf*, *kerfi*, « botte, gerbe, faisceau », tout en signalant que le vocalisme de ces formes ne correspond pas au /i/ long de γρίφος³⁰⁹.

Γρίπος et γρίφος

L'alternance des formes γρίπος et γρίφος obéit principalement à un critère sémantique. L'occlusive sourde va toujours de pair, dans notre documentation, avec le sens halieutique « nasse, filet ». Dans la plupart des cas, l'occlusive aspirée distingue de ce sens premier l'acception « énigme », quoique l'on rencontre également γρίφος, « filet ». Cette différenciation des deux formes fait partie des exemples que Pierre Chantraine relève, dans le vocabulaire maritime grec, d'un phénomène indo-européen mis en lumière par Antoine Meillet : le doublet comportant l'aspiration a dû être développé à des fins expressives³¹⁰. Si l'on suit cette hypothèse, qui mérite d'être qualifiée de sociolinguistique³¹¹, une spécialisation du terme est apparue dans le monde des marins et s'est diffusée dans le reste de la société ; ce sens particulier s'est greffé sur la forme γρίφος, qui a pris ainsi une ampleur particulière. Pour le dire avec les mots du linguiste : « Une image a donné le sens d'énigme, qui a été réservé à la forme à aspirée », mais « la dissociation sémantique n'est pas complète³¹² ».

De fait, ce n'est que pour ce substantif que nous observons un flottement entre les deux consonnes, puisque le reste de la famille se répartit entre dérivés marins en -π- et dérivés

308. Selon le *DÉLG*, « on ne s'attend pas à trouver une étymologie d'un mot de ce genre ». Signalons ici que, contrairement à αἴνιγμα, γρίπος/γρίφος se rencontre dans les inscriptions, car il s'agissait également d'un nom propre. La base de données épigraphiques du PHI fournit douze occurrences de Γρίπος, attesté en particulier à Delphes, et deux de Γρίφος, dans les listes de noms que font connaître *IG*, II², 2390, col. 22 (Athènes, milieu du IV^e s. av.) et *IG*, XII, 8, 84, col. 4 (Imbros, IV^e-III^e s. av.). Nous avons consulté la version électronique de cette base, qui reprend les corpus usuels (<http://epigraphy.packhum.org/inscriptions>).

309. Voir POKORNY 1951-1969, sous la racine *ger-* (dont une forme augmentée est *ger-bh-*, *gr-ebh-*), p. 386-387.

310. CHANTRAINE 1928, p. 19-21.

311. L'auteur se donne pour cadre théorique le problème des « langues spéciales », avec une référence à VENDRYES 1921 ; il commence par insister sur la difficulté particulière que présente « l'étude des argots de métier » dans les langues anciennes et remarque qu'en grec ancien « aucune langue spéciale n'a connu une aussi grande fortune que celle des marins » (p. 1-2). On sait que le croisement de la linguistique et de la sociologie dans le livre de J. Vendryes, en l'occurrence dans le chapitre intitulé « Dialecte et langues spéciales » (IV^e partie, chap. II), a eu une certaine influence. Dans le domaine des études classiques, voir COUSIN 1943, qui discute la pertinence de sa définition. JOLLES 1972 [1929] se fonde pour sa part sur des travaux contemporains, ceux de W. Porzig (voir p. 114-115).

312. CHANTRAINE 1928, p. 20-21.

énigmatiques en -φ-, sans variation phonétique dans les formes situées sur chacune des branches³¹³. La différenciation morphologique et la fixation du sens figuré sont évidemment antérieures à notre documentation. Les cooccurrences des deux graphies ne se trouvent que chez les lexicographes, qui ne fournissent aucun renseignement d'ordre diachronique sur ce couple (*cf.* II, 18). Tout au plus remarque-t-on, dans quelques emplois non savants où il est question d'énigme, un jeu sur le sens concret du terme ; mais la polysémie de γριφος et la proximité de γριπος dans le sentiment linguistique synchronique suffisent à expliquer ce retour de l'acception première au titre d'une connotation. Si rien ne marque d'une façon explicite l'association du mot avec « l'argot des pêcheurs », il faudra toutefois se demander dans quels contextes le choix de γριφος, et non d'αἰνιγμα, est susceptible de témoigner d'un niveau de langue et si le mot est toujours en ce cas populaire.

En ce qui concerne le nom du filet, George Shipp avance, sur la foi d'une occurrence archaïque et de deux occurrences du III^e siècle avant notre ère, une explication proprement dialectale de l'évolution morphologique : γριφος, en ses deux sens, serait la forme prise en attique par un mot non grec que les autres régions de la Grèce ont adopté sous la forme γριπος³¹⁴. Cette affirmation demanderait à être étayée. Il n'est resté pas moins que nos premières occurrences du sens « énigme » sont attiques (*cf. infra*).

Γριφος apparaît dans le *TLG* huit fois plus fréquemment que γριπος, avec 249 occurrences contre 31 (*cf.* 2.3). Comme il ne sera plus question dans la suite de ce chapitre des formes en -π-, il est utile de préciser ici que le premier mot de ce groupe à être attesté est γριπεύς, « pêcheur³¹⁵ », qui se trouve chez Sappho puis chez Théocrite, tandis que γριπος n'est pas employé avant Théon d'Alexandrie (soit entre le I^{er} siècle avant notre ère et le I^{er} siècle de notre ère) et Plutarque³¹⁶. Le sens figuré du verbe γριπίζω, synonyme de γριπεύω, « pêcher », exploite le lien qui existe entre la prise et le profit. Grâce à la correspondance de Basile de Césarée et de Libanios, nous savons en effet qu'il s'entend aussi dans le sens de

313. À l'exception du terme hippocratique γριφόμενα, également orthographié γριπόμενα et γριπόμενα, qui signifie « lancinant ». *Cf.* 5.1. La forme γριπτοι contenue dans les SCHOLIES À OPIEN semble être une faute dépourvue d'intérêt, dans une mention qui ne nous apporte aucun renseignement sur le filet en question : γριφοι · οι γριπτοι λεγόμενοι (*Scholia et glossae in halieutica*, 3, 80 Bussemaker).

314. SHIPP 1979, p. 201-202 : « As γριπεύς is in Sappho and Theoc. and γριπων in Leonidas of Tarentum it is clear that γριφος in both its senses is an Atticism, going with other apparent examples of Attic φ in non-Greek words. » L'hapax γριπων, contenu dans une épigramme de LÉONIDAS DE TARENTE (début du III^e siècle avant notre ère), doit être un nom propre : Γριπων ό γριπεύς, « Gripon le pêcheur » (*Anthologie grecque*, VII, 504). Peut-être s'agit-il d'un jeu de mot, le nom propre désignant la profession à la manière d'un sobriquet.

315. Ainsi, à côté du terme courant αλιεύς, qui désigne les pêcheurs comme les gens de la mer (άλς), les Grecs ont très tôt utilisé γριπεύς, dérivé de γριπος, qui les caractérise comme manieurs de filets. Ce mot est brièvement commenté dans PERPILLOU 1973, qui étudie la classe morphologique à laquelle il appartient.

316. THÉON D'ALEXANDRIE, fr. 42 Giese — fragment dans lequel le grammairien commente l'emploi de γριπεύς par THÉOCRITE (*Idylles*, I, 39 ; même mot en III, 26) — et PLUTARQUE, *De sollertia animalium*, 977 F 2.

κερδαίνω, « réaliser un gain », à partir du IV^e siècle de notre ère : la capture est ici une captation³¹⁷. Quant à la forme γρίφος, bien que sémantiquement et étymologiquement seconde, elle se rencontre bien plus tôt, dès la fin du V^e siècle avant notre ère chez Aristophane, où elle signifie déjà « énigme ». Tel est d'ailleurs le cas dans la vingtaine d'occurrences qui précèdent la première mention de γρίφος au sens « filet », chez Érotien au I^{er} siècle de notre ère, puis son utilisation par Plutarque.

Il est donc clair que le sens technique de γρίπος a déterminé l'absence de témoignage que nous constatons jusqu'à la fin de l'époque hellénistique, en raison des genres de textes produits et préservés. S'il s'est trouvé, par exemple, une comédie athénienne pour évoquer les pêcheurs et leur appareillage, le souvenir s'en est perdu. Le type de rets qu'était le γρίπος, pour autant que nos sources nous renseignent adéquatement et que la désignation ait été stable, ne se prêtait d'ailleurs guère à d'autres usages : dans la tragédie d'Eschyle, Clytemnestre dit avoir usé contre Agamemnon d'un ἀμφίβληστρον, filet à poissons mieux fait, comme son nom l'indique, pour devenir une arme de jet, entourer un adversaire et l'immobiliser³¹⁸. C'est pourtant le γρίφος que l'on a choisi au sein de la « matrice métaphorique³¹⁹ » de la pêche pour désigner l'énigme (cf. 5.1)³²⁰.

317. BASILE DE CÉSARÉE, *Lettres*, 348. Signalant le consensus des critiques, Y. Courtonne fait commencer à la lettre précédente la série des documents apocryphes. Ce premier échange est en effet d'une virulence invraisemblable. La lettre prétendument écrite par Libanios s'ouvrirait par l'affirmation : « Tout évêque est un être cupide (δυσγορίπιστον). » Jouant au début de sa réponse sur ce mot platonicien rare et très évocateur, Basile écrirait : Εἰ τὸ κερδαίνειν τοῦτο γριπίζειν λέγεται καὶ ταύτην ἔχει τὴν σημασίαν ἢ λέξις ἦν ἐκ τῶν Πλάτωνος ἀδύτων ἢ σοφιστικῆ σου ἡμῖν προεχειρίσατο [...], « Si "réaliser un profit" se dit en effet "faire une prise" et que telle est bien la signification du mot que ta science en matière sophistique a tiré des sanctuaires de Platon pour le montrer à nos yeux [...]. » L'éditeur traduit ici γριπίζειν par « aller à la pêche ».

318. ESCHYLE, *Agamemnon*, 1382. On sait qu'Eschyle recourt constamment à l'image du filet dans cette tragédie, dont le piège tendu à Agamemnon pour l'assassiner traîtreusement constitue la basse obstinée. Divers termes construisent ce réseau lexical, mais γρίφος n'en fait pas partie. Lorsqu'il dresse la liste des « instruments du pêcheur », c'est pour l'emploi du terme γάγγαμον que Pollux cite un passage de la pièce : καὶ γάγγαμον, ἀφ' οὗ καὶ Αἰσχύλος τὸ δύσλυτον κακὸν ἢ δυσεξάλυκτον ἔφη « γάγγαμον ἄτης παναλώτου », « et les rets — mot qu'a précisément choisi Eschyle pour signifier un mal qu'il est difficile de dissiper ou d'éviter dans "rets de la calamité dont l'emprise s'étend sur tous" » (POLLUX, X, 132.) Il s'agit du vers 361, qui complète dans une partie chantée l'évocation du filet dont Zeus a recouvert Troie (στεγανὸν δίκτυον ἔβαλες, « tu l'as enveloppée du filet que tu as jeté »). Le lexicographe avait mentionné γρίφος sans donner d'exemple, tandis que le mot ἀμφίβληστρον était illustré par une expression de Ménandre, ἀμφιβλήστρον περιβάλλεται, « il l'enveloppe d'un filet », qui en confirme la fonction naturelle.

319. Sur cette notion, voir TAILLARDAT 1977.

320. Comme le fait observer à juste titre le *DÉLG*, cette désignation de l'énigme a perduré et la distinction des deux sens est stable en grec moderne : on « distingue toujours γρίπος "senne", γρίφος "rébus" ». Cf. I, B, 1.

Lexèmes attestés

La famille de γρίφος : lexèmes attestés, nombre d'occurrences, époque et corpus de première attestation

γρίφος	249	V av. Aristophane	γριφώδης	22	I-II [ou IV-III av.] Lucien [ou Chaméléon (paraphrasé par Athénée)]
			γριφωδέστερον	1	XIII-XIV Nicéphore Grégoras
			γριφεύω	10	II-III [ou IV-III av.] Athénée [ou Diphile (paraphrasé par Athénée)]
			γριφοειδής	2	IV Grégoire de Nazianze
			γριφότης	1	post II Ps.-Hérodien
			γρίφωσις	1	XII Jean Tzetzés
			γριφοπλόκος	1	XII Jean Tzetzés
			γριφοποιέω	1	XII Eustathe
γριφολογέω	1	XII-XIII Nicétas Choniatès			

Seul γρίφος est un mot assez largement attesté. Les huit lexèmes rares qui en sont issus sont pour moitié des composés d'époque byzantine. Les dates de première attestation de γριφώδης et de γριφεύω sont incertaines. Elles dépendent, comme on va le voir, du jugement que l'on porte sur la façon dont Athénée cite des textes qu'il est le seul à transmettre. Selon l'interprétation retenue, ces mots apparaissent soit un siècle environ après leur étymon, soit six siècles après lui.

Répartition des occurrences

Pour ce mot, il a paru utile de procéder à l'analyse exhaustive des témoignages. Le tableau qui suit présente à part les occurrences des dérivés et composés. Il comprend également les emplois de γρίφος au sens de « filet » (*cf. infra*). Dans le cas des textes transmis par Athénée, je mentionne que les occurrences sont constituées par des citations.

Époque	Corpus	Nombre d'occurrences		
		γρίφος	Dérivés et composés de γρίφος	
VI av.	Thalès = Diogène Laërce	0 [1]	0	
V-IV av.	Aristophane	1	0	
IV av.	Antiphane (cité par Athénée)	5 [10]	0	
	Théodecte = Athénée	0 [2]	0	
IV-III av.	Chaméléon = Athénée	0	0 [1]	[γριφώδης]
	Cléarque (cité par Athénée <i>et al.</i>)	12 [21]	0	
	Hermippe = Athénée	0 [1]	0	
II-I av.	Ps.-Démétrios	1	0	
I	Érotien	2	0	
I-II	Plutarque	4	0	
	Suétone	1	0	
	Ælius Aristide	1	0	
	Lucien	2	1	γριφώδης
	Galien	3	0	
	Oppien	1	0	
	Pollux	6	0	
	Babrius	1	0	
	Ælius Dionysius	1	0	
<i>post</i> II	Ps.-Hérodien	8	2	γριφώδης, γριφότης
II-III	Athénée (citant Antiphane et Cléarque)	53	5	γριφώδης, γριφεύω
	— Athénée sans l' <i>Épitomé</i>	36	3	
	— <i>Épitomé</i> seul	17	2	
III	Diogène Laërce	1	0	
	Mæris	1	0	
III-IV	Jamblique	1	0	
IV	Libanios	1	0	
	Basile de Césarée	1	0	
	Grégoire de Nazianze	1	1	γριφοειδής
	Grégoire de Nysse	3	0	
	Amphiloque d'Iconium	1	0	
	Jean Chrysostome	1	0	
V	Syrianos	1	0	
	(Ps.-)Basile de Séleucie	2	0	
	Théodoret	1	1	γριφώδης
V-VI	Hésychios	4	2	γριφεύω, γριφοειδής
VI	Jean Philopon	0	1	γριφώδης
	David	1	0	
	Palladius	1	0	
VII	Ps.-Étienne d'Alexandrie (alchimiste)	1	0	
VII-VIII	<i>Doctrina Patrum</i>	0	1	γριφώδης
IX	Photius	3	0	
	Théognostos	1	0	
	Georges Chæroboscus	8	0	
	Georges le Moine	0	2	γριφώδης
IX-X	<i>Lexicon αἰμωδεῖν</i>	1	1	γριφώδης
X	<i>Souda</i>	7	1	γριφώδης
XI	Jean de Sicile	6	1	γριφεύω
	<i>Etymologicum gudianum</i>	4	1	γριφώδης
	<i>Fragmentum lexici graeci</i>	1	0	
XII	Eustathe	12	8	γριφώδης, γριφεύω, γριφοποιέω
	Scholies à Hésiode (Jean Tzetzés)	1	2	γριφοπλόκος, γριφωσις
	Constantin Manassès	1	0	
	<i>Etymologicum magnum</i>	6	1	γριφώδης
XII-XIII	Nicétas Choniatès	0	2	γριφώδης, γριφολογέω

XIII	Ps.-Zonaras	7	0	
	Georges Acropolite	1	0	
XIII-XIV	Nicéphore Grégoras	3	3	γριφώδης
	Manuel Philès	3	0	
	Georges Pachymère	1	0	
	Jean Actuarius	1	0	
	Éphrem d'Énos	0	1	γριφώδης
XV	Michel Apostolios	4	0	
Varia	<i>Comica adespota</i>	1	0	
	<i>Rhetorica anonyma</i>	1	0	
	<i>Anonymi in Hermogenem</i>	2	0	
	<i>Anon. in Oppiani halieutica exegesis</i>	1	0	
	<i>Commentaire à Denys le Thrace</i>	3	0	
	<i>Lexica segeriana</i>	2	0	
	Scholies à Ælius Aristide	5	0	
	Scholies à Aristophane	7	0	
	Scholies à Lucien	5	2	γριφώδης
	Scholies à Lycophron	1	0	
	Scholies à Oppien	2	0	
	Scholies à Platon	1	0	
	<i>Anthologie grecque</i>	4	0	
	<i>Lettres de Diogène</i>	1	0	
VI av.- <i>varia</i>	70 corpus [et non 74]	231 [249]	39 [40]	
		270 [289]		

Toutes les corrections apportées aux chiffres donnés par le *TLG* concernent les fragments cités par Athénée, à l'exception du fragment de Thalès, dont le texte est entièrement constitué par le témoignage de Diogène Laërce³²¹. Il s'agit des occurrences mises sous les noms d'Antiphane, de Théodecte, de Chaméléon et d'Hermippe³²², d'une part, des emplois qui ont pour origine le Περί γριφών de Cléarque, d'autre part.

Le poids du texte d'Athénée dans ces statistiques s'explique à la fois par le fait que sa section sur les énigmes est fondée sur le traité perdu de Cléarque et par l'existence d'un abrégé des *Deipnosophistes*. Les nombres indiqués pour Athénée se fondent sur la distinction des occurrences qui, dans l'œuvre et dans son épitomé, peuvent être attribuées à Athénée, d'une façon certaine ou probable, à Cléarque ou bien à un autre auteur cité par Athénée. Voici les conclusions que suggère l'analyse des textes (*cf.* III).

321. DIOGÈNE LAËRCE, I, 32 = THALÈS, fr. 1 Diels & Kranz. Le trépied qui doit revenir au plus sage des Sept Sages a été trouvé par des pêcheurs dans leur nasse ; on notera que le recueil des *Présocratiques* contient γριφός « filet », alors que l'édition de H. S. Long retient la leçon γριπος.

322. Les fragments d'Antiphane apparaissent deux fois dans la base de données, parce qu'elle contient les recueils (anciens) de A. Meineke et de T. Kock. Théodecte lui-même n'emploie pas le mot γριφός dans les textes conservés, mais le recueil moderne où ils se trouvent (*TGrF*) donne pour contexte des lemmes tirés d'Athénée (le *TLG* identifie ces lignes comme « *staging line* » et « *explanation line* », « didascalie » et « explication »). Dans les cas de Chaméléon et d'Hermippe, nous avons affaire à des passages paraphrasés par Athénée, où il semble plus probable que γριφός et γριφώδης appartiennent au lexique utilisé par le citeur pour lier les extraits qu'il rapporte (*cf.* 5.1 et 5.2.1). Ces deux occurrences ont donc été mises au compte d'Athénée dans les tableaux récapitulatifs.

Athénée			
Athénée	14	23	39
Athénée ?	5		
Athénée ou Cléarque	4		
Cléarque	6	11	
Cléarque : titre du traité	5		
Antiphane	5		

Épitomé			
Athénée	6	14	19
Athénée (<i>Épitomé</i>)	4		
Athénée ?	2		
Athénée ou Cléarque	2	4	
Cléarque	3		
Cléarque : titre du traité	0		
Cléarque (<i>Épitomé</i>)	1	1	
Antiphane	1		

D'une façon complémentaire, on retient 20 des 21 occurrences du lemme $\gamma\alpha\iota\phi$ chez Cléarque selon le *TLG*³²³. On peut reconnaître à Cléarque 12 de ces emplois, si l'on admet que le détail des attributions est le suivant.

Cléarque			
Athénée	4	5	20
Athénée ou Cléarque	1		
Cléarque	6	12	
Cléarque : titre du traité	6		
Eustathe	1	3	
Scholies à Aristophane	1		
Scholies à Platon	1		

Ces distinctions précises sont possibles en raison de l'exactitude avec laquelle Athénée cite les textes qu'il exploite. Cependant, elles ne doivent pas faire oublier que le compilateur suit sans doute souvent le vocabulaire du texte qu'il a sous les yeux, qui est susceptible d'apparaître en particulier dans les phrases d'introduction des extraits.

À ce stade de notre enquête, on observera surtout que les témoignages antérieurs à Athénée se trouvent dans les corpus suivants : Aristophane, Antiphane, Cléarque, pseudo-Démétrios, Érotien, Plutarque, Suétone, *Ælius* Aristide, Lucien, Galien, Oppien, Pollux, Babrius et *Ælius* Dionysius. Ainsi, les premières attestations se trouvent chez des auteurs comiques et notre premier témoignage critique, après Cléarque, est celui du pseudo-Démétrios.

323. CLÉARQUE, fr. 84-95 Wehrli. L'une des occurrences dans le *TLG* est un mot suppléé entre parenthèses par F. Wehrli dans un extrait des scholies à Aristophane. Les sources des fragments sont Athénée (16 occurrences, dont 1 au livre VII, 13 dans la section des énigmes du livre X et 2 au livre XIV), Eustathe (1), les scholies à Aristophane (2) et les scholies à Platon (1). Pour un exposé précis de cette tradition, cf. III, A, 6.

5.1. Γρίφος

Occurrences

La répartition des occurrences par époque et par corpus figure dans le tableau général qui précède (cf. 5). Quelques points relatifs au seul substantif demandent à être précisés.

La première attestation de γρίφος se trouve dans *Les Guêpes* d'Aristophane (v. 20), comédie représentée en 422 avant notre ère. Les suivantes apparaissent dans plusieurs fragments d'Antiphane (extraits de *Knæthideus ou Le Glouton*, *Le Problème* et *Ganymède*), dont la carrière dramatique a commencé en 385. Dans ces premières occurrences, puis dans les textes savants de Suétone et de Pollux, le γρίφος a pour cadre le *sumposion*. Au début du III^e siècle, la section d'Athénée entend réunir pratique et théorie des énigmes au sein de la forme littéraire du banquet. C'est très probablement sur la comédie ancienne que se fonde pour sa part le lexicographe Mœris, vers le III^e siècle également, pour faire des γρίφοι l'une des mille entrées de son répertoire atticiste (n° 193, avec la mention que le mot appartient à l'usage des Ἀττικοί).

Le témoignage d'interprétation malaisée qu'offre le traité *Du style* est ici daté selon l'hypothèse haute — II^e-I^{er} siècle avant notre ère — défendue par Pierre Chiron dans ses travaux sur le pseudo-Démétrios³²⁴. Pour voir apparaître le terme, plus nettement défini, dans une discussion théorique, il faut attendre les commentateurs d'Hermogène, chez lesquels il est de tradition de consacrer un bref excursus aux γρίφοι³²⁵. Naturellement, les remarques des scholiastes sont suscitées par la présence de γρίφος dans le corpus qu'ils expliquent (Ælius Aristide, Aristophane, Lucien et Oppien).

Le mot γρίφος est employé par Diogène Laërce et dans la *Souda* au sujet des productions de Cléobule et de sa fille Cléobuline. On rencontre également dans nos sources le couple le plus régulièrement associé à l'énigme : un poème de l'*Anthologie* évoque Œdipe et les « griphes de la Sphinx » dans une série d'épigrammes qui jouent des effets énigmatiques propres au genre³²⁶.

Comme on le verra dans l'analyse des énoncés conservés, γρίφος sert en deux occasions, hors de la compilation d'Athénée, à désigner l'énigme de l'eunuque et de la chauve-souris : chez le philosophe David et dans les scholies à Platon.

324. En particulier, CHIRON 1993 et CHIRON 2001. La datation proposée par le *TLG* (entre le I^{er} siècle avant notre ère et le I^{er} siècle de notre ère) ne modifierait pas l'ordre des occurrences.

325. C'est le cas des corpus suivants : *Commentaire à Denys le Thrace*, Jean de Sicile, *Rhetorica anonyma*, Syrianos, *Anonymi in Hermogenem* et, hors du tableau, Jean Doxapatrès. Cf. II, 17.

326. *Anthologie grecque*, VII, 429. Cf. III, B, 1.

Formes de γρίφος (248)				
Sg.	nom.	γρίφος	57	146
		γρίφος	19	
	acc.	γρίφον	45	
		γρίφον	9	
		γριφόν	1	
gén.	γρίφου	14		
dat.	γρίφω	1		
Pl.	nom.	γρίφοι	16	102
		γρίφοι	7	
		ΓΡΙΦΟΙ	1	
	acc.	γρίφους	32	
	gén.	γρίφων	37	
dat.	γρίφοις	9		

Le singulier est légèrement plus fréquent que le pluriel (59 % contre 41 %). Le nominatif singulier représente 52 % de ce nombre et 31 % de l'ensemble. Cette proportion est due en partie aux formes contenues dans les définitions du lexème et à la présence de neutres parmi les occurrences de γρίφος et de γρίφον.

Pour atteindre le total indiqué plus haut de 249 occurrences, il faut ajouter l'hapax γρίφα, qui se lit aux XIII^e-XIV^e siècles chez Nicéphore Grégoras dans le syntagme τὰ αἰνιγματώδη καὶ γρίφα : cet exemple d'une substantivation d'un adjectif γρίφος constitue la trace la plus nette, dans notre corpus, de l'évolution du mot. Mais nous allons constater que l'iotacisme et les réinterprétations morphologiques exigent la plus grande prudence dans ce dossier.

Formes déviantes et évolution du mot

L'accentuation γρίφος n'est pas un hasard de la tradition et implique l'abrègement du /i/ long. Décelable à certains cas seulement (nominatif et accusatif au singulier et nominatif au pluriel), elle apparaît dans un écrit du pseudo-Hérodien³²⁷, d'une façon plus sûre chez Palladius, au VI^e siècle, et chez divers auteurs plus tardifs à partir du IX^e siècle³²⁸. Les recommandations de Georges Chæroboscus semblent montrer que l'usage avait changé, mais que les savants respectaient l'accentuation ancienne :

Τὰ εἰς ος μὴ καθαρῶ τῷ ι παραληγόμενα καὶ ἐπ' αὐτοῦ τὸν τόνον ἔχοντα παροξύνονται· τρίτος, κρίκος, καὶ τὰ λοιπά, πλὴν τοῦ σίτος, ἴσος, μῖμος, γρίφος· ἢ συνήθεια παροξύνει τὸ γρίφος.

327. PSEUDO-HÉRODIEN, Ἐπιμερισμοί, p. 16 : γρίφον, τὸ ἀσαφές· [...] γρίφος, τὸ δύσλυτον αἰνίγμα· γρίφος, καὶ τὸ δίκτυον· γρίπος, τὸ αὐτό. Si l'on y cherche l'attestation graphique d'une évolution phonétique, on se heurte au problème des strates de composition d'un tel corpus, et plus encore à celui de l'orthographe en vigueur aux époques successives de sa copie (cf. 4.2.3). Le *DGE* mentionne malgré tout le passage pour l'accentuation γρίφος.

328. Sur la tradition des traités orthographiques grecs et byzantins, on se reportera à SCHNEIDER 1999.

Les mots en -ος dont l'avant-dernière syllabe comporte un *iota* non précédé d'une voyelle et qui ont l'accent sur cette lettre sont paroxytons : τρίτος, κρύκος, etc., à l'exception de σίτος, ἴσος, μίμος et γρίφος ; dans l'usage ordinaire, on fait de γρίφος un paroxyton³²⁹.

Dans l'article « *Griphi* (γρίφοι) » de la première édition de la *Realencyclopädie*, Johann Krause, confronté à des orthographes hétérogènes dans les éditions disponibles à son époque, voit toute l'acuité du problème³³⁰. S'il avance une distinction sémantique que notre documentation n'appuie pas — au filet correspondrait γρίφος, tandis que l'énigme serait désignée aussi bien par γρίφος que γρίφος —, il expose de nombreux faits plus ou moins tardifs : la classification et l'usage du mot comme oxyton, comme neutre et comme adjectif.

L'accentuation γριφός ne serait attestée dans le *TLG* que par la forme isolée γριφόν, qui reçoit chez Galien un article masculin et se comprendrait aisément comme une erreur, à quelque étape de l'histoire du texte que la faute ait été introduite. Krause cite cependant un manuel qui énonce une constatation exactement contraire à celle de Chæroboscus : ἡ συνήθεια ὀξύνει τὸ γριφός, « dans l'usage ordinaire, on fait de γριφός un oxyton ».

L'utilisation du substantif neutre τὸ γρίφον ne fait en revanche aucun doute, puisque certains lexicographes rédigent deux entrées, l'une pour la forme masculine, la seconde pour le neutre. Ainsi chez le pseudo-Zonaras, qui indique : λέγεται οὖν καὶ γρίφος ἀρσενικῶς, τὸ δύσκολον αἴνιγμα, « on dit donc aussi γρίφος, au masculin, pour l'énigme difficile³³¹ ». Diverses possibilités morphologiques sont illustrées dans une distinction entre αἴνιγμα et γρίφος dont nous possédons plusieurs versions. L'évolution du mot permet de comprendre une telle confusion. Les scholies à Lucien emploient les genres et les accents attendus, tandis que le texte de Michel Apostolios porte τὸ γρίφον et que les scholies à Ælius Aristide donnent, avec une totale incohérence, la série des syntagmes suivants : τὸ γρίφος, γρίφος, τὸ γρίφον et, de nouveau, γρίφος³³². Pour prendre un dernier exemple, on mentionnera que, au XV^e-XVI^e siècle, le scribe du manuscrit C de l'abrégé des *Deipnosophistes* a déformé l'expression τὸν προτεθέντα γρίφον ἐν τὰ προτεθέντα γρίφα (cf. III, A, 4). Il est difficile de dater l'usage du neutre : cette étude comporte un aspect paléographique et demanderait

329. GEORGES CHÆROBOSCOS, *De l'accentuation*, 4, 25 Koster. L'Épitomé du traité *De l'orthographe* transmis sous son nom est moins clair, puisque l'article qui prescrit l'*iota* dans ce mot — comme le font tous les ouvrages semblables d'époque byzantine, destinés à endiguer les conséquences de l'iotacisme — emploie continûment la forme γρίφος, mais s'achève sur cette remarque : γρίφος δὲ λέγεται τὸ δύσλυτον αἴνιγμα (p. 188 Cramer).

330. KRAUSE 1844, p. 967. L'auteur donne pour exemples les éditions de Pollux et d'Athénée par W. Dindorf, qui suivent des principes discordants.

331. PSEUDO-ZONARAS, sous γρίφον, p. 455 ; l'entrée γρίφος se trouve à la page 451. Chez Hésychios, une entrée est ainsi rédigée : γρίφοι · τὰ [...] ζητήματα. Selon l'apparat de K. Latte, le lemme est donné sous la forme γριφη dans un groupe de manuscrits.

332. Pour les références complètes et l'analyse des passages, cf. II, 19.2.

surtout l'établissement de parallèles pertinents. On remarquera néanmoins qu'une règle d'Hérodien classe explicitement γρίφος parmi les formes qui « ne sont pas neutres³³³ ».

Quant à l'apparition de la forme adjectivale, nous en avons des indices incertains dans un apocryphe du corpus d'Hérodien (γρίφον, τὸ ἀσαφές³³⁴) et dans les scholies hippocratiques de Palladius (οὔτος ὁ λόγος γρίφος ἐστίν), textes déjà évoqués, avant une formule sans équivoque du pseudo-Étienne d'Alexandrie, au VII^e siècle : τὰς γρίφους ἐννοίας, « les pensées énigmatiques ». L'hésitation est en effet permise dans plusieurs structures prédicatives, mais non dans l'emploi de γρίφος comme épithète³³⁵. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que Krause mentionne des formes de comparatif (γριφότερος) et de superlatif (γριφότατος), bien que rien de tel ne figure dans le *TLG* à ce jour. Les témoignages recueillis favorisent l'hypothèse que l'apparition de l'adjectif est antérieure à celle du neutre.

À défaut de pouvoir suivre l'évolution de l'usage, on peut avancer plusieurs facteurs de confusion ou de transition visibles dans notre corpus :

— la réputation du traité ancien de Cléarque ne doit sans doute pas être surestimée, même si l'on observe que dans son titre le mot apparaît au génitif, c'est-à-dire à un cas commun au masculin et au neutre ;

— l'emploi dominant du substantif comme prédicat entraîne des syntaxes ambiguës dans lesquelles l'interprétation adjectivale est possible³³⁶ ;

— la tournure typiquement tardive « τὸ + neutre substantivé + substantif au génitif », équivalente à un simple substantif se rencontre plusieurs fois avec γρίφος, comme une

333. HÉRODIEN, *De l'orthographe*, p. 449, mettant en garde contre les diphtongues erronées : Τὰ εἰς φος μονογενῆ μὴ ὄντα οὐδέτερα ἀπλᾶ μὴ ὄντα Ἰταλικά ἐνὶ φωνήεντι θέλει παραλήγεσθαι οἶον [...] γρίφος, « Les mots en -φος qui ont un seul genre, ne sont pas neutres, ni composés, ni italiques, doivent avoir une voyelle unique pour avant-dernière syllabe, tels [...] γρίφος. »

334. C'est le passage auquel se réfère le *DÉLG* par la mention « adj. au sens d'"obscur" ».

335. Les accentuations de ces occurrences, c'est-à-dire des éditions sinon des manuscrits, ne sont pas assez régulières pour autoriser une conclusion. C'est ce que montrent deux emplois parallèles, mais différemment accentués, chez NICÉPHORE GRÉGORAS. Le premier appartient à une métaphore herméneutique : ἐδίδασκον [...], τὰ τῶν θύραθεν καὶ ἡμετέρων βιβλίων αἰνιγματώδη καὶ γρίφα διαλευκαίνων καὶ τὴν ἐκείνων νύκτα πρὸς ἡμέραν μεθαρμοζόμενος, « j'enseignais [...], éclaircissant les endroits énigmatiques et sibyllins des livres étrangers aussi bien que des nôtres et faisant que leur nuit s'accoutume au jour » (*Histoire romaine*, I, p. 309). Le second se trouve dans une remarque sur l'indistinction des sons émis lors de la lallation : ἰδοὺ γὰρ καὶ τὰ βρεφώδη ψελλίσματα σκοτεινὰ καὶ γρίφα, « tu n'as qu'à considérer le babillage des petits enfants, obscur et incompréhensible » (*Lettre 115*, 49 ; l'édition de Leone a été incluse dans le *TLG* après la version E).

336. Ainsi dans ὁ λόγος γρίφος ἐστίν, « ce discours est énigme » ou « énigmatique », chez PALLADIUS (*Scholies à Hippocrate et à Galien*, II, p. 190 Dietz), ou bien dans ἴν' οὖν μὴ γρίφος τις ὁ λόγος δόξη καὶ δύσληπτος, « afin d'éviter que le discours n'ait les apparences d'une énigme et ne soit difficile à comprendre », chez JEAN ACTUARIUS, énoncé dans lequel l'hyperbate de l'adjectif coordonné δύσληπτος paraît contredire l'interprétation impliquée par le pronom τις (*Sur les urines*, V, 7, 3).

variante sémantiquement justifiable de la construction d'αἴνιγμα ou d'αἰνιγματώδης avec un génitif³³⁷ ;

— l'accusatif singulier, cas le plus utilisé après le nominatif (qui a l'avantage d'être la forme de citation du mot), se trouve dans les syntagmes courants du type γρίφον προβάλλω, mais aussi dans certaine tournure proverbiale (cf. le point suivant) ;

— la coordination avec le neutre αἴνιγμα, ou l'équivalence sémantique *in absentia* avec ce terme plus courant peut-être senti comme un hyperonyme, a pu jouer un rôle³³⁸ ; un autre substantif neutre lui est coordonné dans le proverbe ὄναρ λέγεις ἢ γρίφον, « c'est un rêve que tu me racontes, ou bien un griphe³³⁹ ».

Γρίφος dans des titres

Deux titres contiennent le mot γρίφος dans le *TLG*. Athénée et quelques autres sources citent le traité de Cléarque, seul écrit qui ait circulé sous l'appellation Περί γρίφων dans l'Antiquité, à notre connaissance. Le second cas est celui de la forme composée en capitales et sans accent dans le tableau des occurrences. Il s'agit du titre donné au livre XIV de l'*Anthologie grecque* par Hermann Beckby, Ἀριθμητικά καὶ γρίφοι ; d'autres éditeurs font un choix semblable ou identique. Cette désignation n'est pas une adaptation arbitraire aux conventions paratextuelles modernes. Elle repose en effet sur la correction du sommaire d'un manuscrit copié au X^e siècle, qui ne correspond pas exactement au découpage en livres que nous observons dans le texte. Au lieu de considérer Ἀριθμητικά καὶ γρήφα σύμμικτα comme le titre du livre XIV, on a préféré, depuis Jean-François Boissonade au moins, adopter la conjecture γρίφοι et supprimer l'adjectif σύμμικτα ou bien le réserver au contenu plus hétérogène encore du livre XV. De fait, l'iotacisme est de toute évidence à l'origine de la forme γρήφα. Mais nous avons probablement sous les yeux l'adjectif substantivé,

337. Par exemple : διὰ τὸ γρίφόν τε καὶ ὀμχλώδες τῆς γραφῆς, « en raison de l'obscurité énigmatique et nébuleuse de l'Écriture », chez NICÉPHORE GRÉGORAS (*Histoire romaine*, III, p. 441) ; διὰ τὸ γρίφον καὶ κοῖλον τῶν χρησμών, « en raison de l'obscurité énigmatique et creuse des oracles », dans les SCHOLIES ANCIENNES À LYCOPHRON (1466) ; τὸ γρίφον αὐτοῦ καὶ σκιᾶς γέμον, « son caractère énigmatique et grevé d'ombre » (à propos du prophète Ézéchiël), chez MANUEL PHILÈS (*Poèmes*, 5, 7, 249) — il s'agit ici sans conteste de l'adjectif, car le même auteur emploie ailleurs le substantif au masculin (dans un vers iambique où la structure « neutre + génitif » s'imposerait pourtant) : τὸν γρίφον οἶδας τοῦ λόγου καὶ δύσκολον, « tu sais que cette parole est énigmatique et abstruse ».

338. On relève l'expression suivante chez NICÉPHORE GRÉGORAS : μαρτυρίας [...] μηδὲν μῆτ' αἰνιγματώδες μῆτε γρίφον ἐχούσας, « un témoignage qui n'a rien d'énigmatique ni rien d'inextricable » (*Histoire romaine*, II, p. 972).

339. La citation qu'en fait ÆLIUS ARISTIDE (*Contre Platon, pour les Quatre*, p. 148 Jebb) est suivie d'une forme neutre du mot dans les SCHOLIES À ÆLIUS ARISTIDE : καὶ τὸ ὄναρ καὶ τὸ γρίφος. L'expression est recueillie comme proverbe par Michel Apostolios (cf. II, 19.2).

naturellement coordonné au neutre pluriel ἀριθμητικά. Cela expliquerait l'accord de σύμμικτα, qui embarrasse les éditeurs³⁴⁰.

Γριφος au sens de « filet »

Le *DÉLG*, en reprenant les informations du LSJ, indique que γριφος désigne un filet chez Plutarque, chez Oppien et dans un papyrus d'une époque postérieure à ces auteurs (*P. Tebtunis* 486, II^e-III^e siècle). D'après les textes du *TLG*, cette acception figure d'abord dans le lexique hippocratique d'Érotien, puis chez Plutarque, Galien, Oppien, la plupart des lexicographes (cf. II, 18) et dans le *Commentaire anonyme aux Halieutiques d'Oppien*. Plusieurs auteurs utilisent séparément le mot dans ses deux sens, à commencer par Plutarque.

Érotien consacre une entrée de son glossaire hippocratique, qui constituait dans l'Antiquité la référence en la matière, au terme délicat γριφώμενα, « lancinant³⁴¹ ». Son interprétation technique convoque les deux sens de γριφος, dont il retient le sème commun « tordu » (σκολιός). L'usage conjoint de γριφος et de l'imagerie du labyrinthe, attesté chez Jean Chrysostome et chez Constantin Manassès renvoie peut-être également au sens premier du terme³⁴². Enfin, une scène imaginaire fort célèbre paraît une extension de cette polysémie, la version de la mort d'Homère selon laquelle il mourut de dépit, tenu en échec par l'énigme de jeunes pêcheurs astucieux. Les *Vies d'Homère* qui narrent l'anecdote recourent toujours au mot αἴνιγμα. En revanche, deux allusions épigrammatiques jouent du double sens :

Ἡρώων τὸν αἰοιδὸν Ἴφ' ἐνὶ παῖδες Ὀμηρον
ἦκαχον ἐκ Μουσέων γριφον ὑφηνάμενοι [...].

Le chantre des héros, Homère, des enfants sur l'île d'Ios
l'ont jeté dans le tourment, en tressant à l'aide des Muses un griphe³⁴³ [...].

[...] ἐπεὶ καὶ κοίρανος ὕμνων
Μαιονίδας γριφοῖς ἰχθυβόλων ἔθανεν.

[...] puisque même le seigneur des hymnes,
le Méonide, est mort pris dans les énigmes des traqueurs de poissons³⁴⁴.

340. Sur cette question et sur ce texte, cf. III, B, 1.

341. Le mot est répertorié comme obscur et commenté par Érotien et par Galien, qui mentionnent respectivement γριφος et γριπος comme base de ce dérivé. Le *DÉLG* ne nie pas cette possibilité et évoque le mot sous γριπος et γριφάσθαι, à la différence du *DGE*, qui le range sous γριφάομαι, et de l'*Index hippocraticus* de KÜHN & FLEISCHER 1986-1989, où, sans ambiguïté, le mot est traité sous γριφάομαι et γριφομαι.

342. JEAN CHRYSOSTOME, *Homélies à l'Épître aux Romains*, p. 409 : Τοιαύτη γὰρ ἡ τῶν λογισμῶν φύσις · λαβυρίνθῳ τινὶ καὶ γριφοῖς ἔοικεν, οὐδὲν οὐδαμοῦ τέλος ἔχουσα [...], « Telle est la nature des raisonnements : semblable à quelque labyrinthe ou aux énigmes, nulle part elle ne trouve son achèvement » ; CONSTANTIN MANASSÈS, *Abrégé des chroniques*, 4936 : λυβυρινθώδεσί [sic] τισὶ καὶ γριφοῖς ἐντυγχάνει, « [un homme de foi adonné à l'étude] s'engage dans je ne sais quels labyrinthes ou quelles énigmes ».

343. ALCÉE DE MESSÉNIE, dans l'*Anthologie grecque*, VII, 1, v. 1-2.

344. ARCHIAS, dans l'*Anthologie grecque*, VII, 213, v. 7-8.

Avant de faire état des constructions dans lesquelles entre le substantif, signalons une forme extérieure au corpus retenu : Evangelinos Sophocles recense au V^e siècle de notre ère, chez Eudocia Augusta, le neutre γρίφιον, synonyme de γρίφος [*sic*].

Hors du *TLG* également, une occurrence de γρίφος présente un intérêt particulier bien que sa référence demeure incertaine. En tête de plusieurs manuscrits des *Hymnes* de Callimaque, on lit une épigramme anonyme, datée au plus tôt du VI^e siècle, qui dresse en dix trimètres iambiques la liste des œuvres de l'auteur. Le dernier item mentionné est un mystérieux poème évoqué ainsi : « et c'est Athéna en dernier lieu que je chante de nouveau / en une énigme très profonde et des paroles difficiles à comprendre³⁴⁵ ».

(Le *TLG* en ligne mentionne à présent un total de 302 formes de γρίφος. Plusieurs occurrences byzantines confirment la diffusion de l'adjectif. Ainsi, les *Lettres* de Nicéphore Grégoras contiennent quatre exemples du syntagme τὸ γρίφον et un emploi de γρίφα en fonction d'adjectif. On observe que γρίφα est au total répertorié 4 fois dans la base de données et γρίφα 2 fois, notamment dans l'expression τὰ γρίφα τῶν Γραφῶν, « les énigmes des Écritures ». L'accusatif féminin γρίφην est attesté au XIV^e siècle chez Joseph Calothète : οὐ ποικίλην καὶ γρίφην [...] διασάφησιν, « une explication qui n'est pas variée et énigmatique ». Le même auteur fait également usage de l'adverbe γρίφως, issu de cet adjectif : γρίφως καὶ δυσλύτως, « énigmatiquement et insolublement ».)

Construction

Parmi les dictionnaires, seul le *DGE* propose une indication de syntaxe, en distinguant l'emploi du génitif subjectif (Σφιγγὸς γρίφος, *Anthologie*, VII, 429) de celui du génitif objectif (γρίφος παθῶν, « le mystère des passions », chez Amphiloque d'Iconium³⁴⁶).

345. Ce sont les v. 9 et 10 de cette épigramme : καὶ τὴν Ἀθηνᾶν ὕστατον μέλπω πάλιν / γρίφῳ βαθίστῳ καὶ δυσσευρέτοις λόγοις. Le texte porte le numéro 23 dans les *Testimonia* de PFEIFFER 1949-1953 (t. I, p. XCVIII).

346. AMPHILOQUE D'ICONIUM, *Iambes à Seleucos*, 98. On remarque que cet emploi du génitif est appelé, dans un passage contre les « hommes-femmes », par un parallélisme : ἀσωτίας αἴνιγμα καὶ γρίφος παθῶν, « l'énigme de la débauche et le mystère des passions ». Cette construction est en effet bien attestée pour αἴνιγμα (*cf.* 4.3.1).

Le substantif est construit dans les corpus du *TLG* avec les verbes suivants³⁴⁷.

Γοῖφος en fonction de complément d'un verbe			
Forme de γοῖφος	Verbe recteur	Occ.	Corpus
γοῖφους	προβάλλω	6	13 Plutarque, Suétone, Athénée Antiphane, Athénée, Eustathe, Σ Aristophane Athénée (<i>Épitomé</i>)
γοῖφον	προβάλλω	5	
γοῖφον	προβάλλω	2	
γοῖφον	λύω	5	10 Athénée, Hézychios, Eustathe, Nicéphore Grégoras Athénée (<i>Épitomé</i>) Athénée (<i>Épitomé</i>) Athénée, Grégoire de Nysse
γοῖφον	λύω	1	
γοῖφους	λύω	1	
γοῖφον	διαλύω	3	
γοῖφον	λέγω	4	5 Antiphane, Ælius Aristide, Michel Apostolios, Σ Ælius Aristide Antiphane
γοῖφους	λέγω	1	
γοῖφους	ποιέω	2	3 Athénée, Diogène Laërce Σ Aristophane
γοῖφον	ποιέω	1	
γοῖφον	προτίθημι	2	3 Athénée Athénée (<i>Épitomé</i>)
γοῖφον	προτίθημι	1	
γοῖφους	πλέκω	3	Plutarque, Galien (« filet »), Eustathe
γοῖφον	ἀγνοέω	3	Michel Apostolios, Σ Ælius Aristide, Σ Lucien
γοῖφους	παίζω	1	2 Athénée (Cléarque ?) Athénée (<i>Épitomé</i>)
γοῖφους	παίζω	1	
γοῖφον	ἀνευρίσκω	1	2 Athénée Athénée (<i>Épitomé</i>)
γοῖφον	ἀνευρίσκω	1	
γοῖφους	συντίθημι	2	Lucien, Σ Hésiode (J. Tzetzés)
γοῖφους	γράφω	2	<i>Souda</i>
γοῖφον	ὑφαίνω	1	<i>Anthologie</i> (et deux citations dans la <i>Souda</i>)
γοῖφους	ἀκούω	1	Lucien
γοῖφον	νοέω	1	Grégoire de Nazianze
γοῖφον	ἐρμηνεύω	1	Grégoire de Nysse
γοῖφον	ἀποφαίνω	1	(Ps.-)Basile de Séleucie
γοῖφον	ἀνέχομαι	1	Théodoret
γοῖφους	ἐκδίδωμι	1	Eustathe
γοῖφον	ἔχω	1	Nicéphore Grégoras
γοῖφον	οἶδα	1	Manuel Philès
γοῖφον	παραγυμνόω	1	Georges Pachymère
γοῖφον	δείκνυμι	1	Georges Pachymère
γοῖφους	φράζομαι	1	<i>Anthologie</i>
γοῖφους	προτείνω	1	<i>Lettres de Diogène</i>

On voit que les syntagmes qui apparaissent plusieurs fois concernent la proposition (προβάλλω, λέγω et προτίθημι) et la résolution (λύω et ἀνευρίσκω), mais aussi, sous des métaphores plus ou moins endormies, la production des énigmes (outre ποιέω, on trouve en ce sens πλέκω, παίζω, συντίθημι, γράφω et ὑφαίνω). Le verbe ἀγνοέω se rencontre dans le contexte déjà mentionné de la distinction entre αἰνίγμα et γοῖφος.

347. Les données numériques de ce tableau sont celles du *TLG* après l'analyse des textes, c'est-à-dire réduites aux occurrences effectives. Les syntagmes issus de l'*Épitomé* d'Athénée sont distingués de ceux qui se trouvent dans *Les Deipnosophistes*, car ils attestent parfois un usage différent de celui du texte complet, lorsque l'abréviateur reformule les informations qu'il souhaite conserver.

Syntagmes comprenant le singulier de γρίφος		Syntagmes comprenant le pluriel de γρίφος		Sens du verbe dans les syntagmes cités
γρίφον	προβάλλω	γρίφους	προβάλλω	« proposer »
	λύω		λύω	« résoudre »
	διαλύω			« résoudre »
	λέγω		λέγω	« dire »
	ποιέω		ποιέω	« composer, dire »
	προτίθημι			« proposer »
			πλέκω	« tresser »
	ἀγνοέω			« ne pas comprendre, ne pas connaître (la solution) »
			παίζω	« dire comme une plaisanterie »
	ἀνευρίσκω			« trouver la solution, résoudre »
			συντίθημι	« composer »
			γράφω	« écrire, composer »
	ύφαίνω			« tisser »
			ἀκούω	« entendre »
	νοέω			« excogiter »
	ἐρμηνεύω			« interpréter »
	ἀποφαίνω			« prononcer »
			ἐκδίδωμι	« publier »
	ἔχω			« avoir, contenir »
	οἶδα			« connaître, comprendre »
παραγυμνόω		« dénuder, mettre au jour, dévoiler »		
δείκνυμι		« montrer »		
	φράζομαι	« réfléchir, saisir »		
	προτείνω	« proposer »		
	ἀνέχομαι	« supporter »		

Lorsqu'il a la fonction de sujet, γρίφος est presque invariablement construit avec le verbe εἰμί, typiquement à la troisième personne du singulier. On peut cependant citer deux syntagmes dans lesquels un autre verbe d'expression est employé (cf. III).

Γρίφος en fonction de sujet			
Verbe	Occ.	Corpus	Sens du verbe
λέγω	1	Antiphane	« dire, vouloir dire »
κελεύω	1	Athénée (<i>Épitomé</i>)	« demander, réclamer »

Le tableau suivant résume sous diverses rubriques les caractéristiques des constructions examinées.

	Syntagme	Corpus
Γρίφος en fonction d'attribut du complément d'objet direct	γρίφους ἐκάλουν τὰ αἰνιγματώδη ζητήματα	Suétone
Γρίφος en fonction de complément d'un substantif	τίς ἡμῖν τῶν αἰνιγμάτων τούτων διαλύσει τὸν γρίφον	Grégoire de Nysse
Tour prépositionnel	διὰ τὸ γρίφόν τε καὶ ὀμχλώδες τῆς γραφῆς	Nicéphore Grégoras
Déterminants de γρίφος : adjectifs et participes	τὸν προτεθέντα γρίφον	Athénée Athénée (<i>Épitomé</i>)
	τὸν προβληθέντα γρίφον	Athénée Athénée (<i>Épitomé</i>)
	τὸν δὲ συγγεγραμμένον τοῖς εἰρημένους γρίφον	Grégoire de Nysse
	τῶν καταγελάστων τούτων [...] γρίφων	Théodoret
	τοὺς σχεδικοὺς γρίφους	Eustathe
	σοφίσματά μοι καὶ γρίφους [...] προὔτεινεν ἐξησηκμημένα	<i>Lettres de Diogène</i>
Déterminants de γρίφος : agents	τὴν Σαπφῶ διαλυομένην τὸν γρίφον	Athénée
	παῖδες Ὅμηρον ἠκαχον, ἐκ Μουσῶν γρίφον ὑφηνάμενοι	<i>Anthologie</i>
	Σφιγγὸς γρίφους Οἰδίπῳ ἐφρασάμαν	<i>Anthologie</i>
	οἱ τοὺς γρίφους τῶν νοημάτων συνθέντες γραμματικοί	Σ Hésiode (J. Tzetzès)
Termes coordonnés à γρίφος	αἰνίγματα καὶ γρίφους	Plutarque (3 occ.)
	ὥσπερ τινὰ αἰνίγματα καὶ γρίφους ἀκούσας	Lucien
	αἰνίγματα λέγεις, [...] ἢ γρίφους συντίθης :	Lucien
	ἢ γὰρ ὄναρ λέγεις, ἢ γρίφον	Ælius Aristide Σ Ælius Aristide ≈ Michel Apostolios
	τὸν γρίφον καὶ τὸ αἰνίγμα	Grégoire de Nysse
	ἢ γρίφον ἢ μῦθον ἢ οὐδ' ὅλως ἀποφηνάμενος	(Ps.-)Basile de Séleucie
	ἔγραψεν ἄσματα καὶ γρίφους εἰς ἔπη τρισχίλια	<i>Souda</i>
	ἔγραψεν ἔπη, καὶ γρίφους, καὶ [...] αἰνίγμα	<i>Souda</i>
	[διὰ τὸ γρίφόν τε καὶ ὀμχλώδες τῆς γραφῆς]	Nicéphore Grégoras
	μηδὲν μῆτ' αἰνιγματώδες μῆτε γρίφον ἐχούσας	Nicéphore Grégoras
	τὸν ἐν τῷ τόμῳ γρίφον, ὡς ἂν τις εἴπη, καὶ τὸ τῆς γνώμης γλαφυρόν τε καὶ ὑπουλον	Georges Pachymère
	σοφίσματά μοι καὶ γρίφους [...] προὔτεινεν ἐξησηκμημένα	<i>Lettres de Diogène</i>
Comparaison et modalisation	ὥσπερ τινὰ αἰνίγματα καὶ γρίφους ἀκούσας	Lucien
	τὸν ἐν τῷ τόμῳ γρίφον, ὡς ἂν τις εἴπη, καὶ τὸ τῆς γνώμης γλαφυρόν τε καὶ ὑπουλον	Georges Pachymère
Déictiques et formes équivalentes	τοιούτοι δ' ἦσαν οὐς ἐποίουν γρίφους	Athénée
	τοιούτους γρίφους	Athénée (2 occ.)
	γρίφους τοιούτους	Athénée (<i>Épitomé</i>)
	τοιούτῳ τινι γρίφον	Athénée (<i>Épitomé</i>)
	τῶν καταγελάστων τούτων [...] γρίφων	Théodoret
γρίφον [...] τοιούτον	Eustathe	
Terme en balancement avec γρίφος	τὸ μὲν αἰνίγμα ὁμολογεῖ τις ἀγνοεῖν, τὸ δὲ γρίφον ἀγνοεῖ δοκῶν ἐπίστασθαι	Σ Ælius Aristide ≈ Σ Lucien ≈ Michel Apostolios

En fonction d'attribut du complément d'objet direct, γρίφος est attesté dans le traité que Suétone a consacré aux jeux des Grecs : « on appelait γρίφοι les sujets de recherche énigmatiques ». Ce renseignement de type encyclopédique a sa place dans l'étude des définitions (cf. II). Il est analogue aux occurrences de γρίφος dans un contexte lexicographique, qui auraient pu justifier l'ouverture d'une rubrique. En effet, pris pour lemme, le substantif reçoit en grec la fonction de prédicat, celle de sujet revenant au terme par lequel il est glosé, qui prend habituellement l'article. Citons en guise de modèle cette entrée d'Hésychios, de même teneur que la phrase de Suétone : γρίφος · τὸ δίκτυον καὶ συμποτικὴ ζήτησις αἰνιγματώδης, « γρίφος : le filet ou bien une recherche énigmatique de banquet³⁴⁸ ». Cette structure peut se comprendre comme un effacement de la copule, ou bien du verbe καλέω au passif³⁴⁹. En ce qui concerne γρίφος, nous trouvons 15 définitions de ce genre, 11 au singulier et 4 au pluriel³⁵⁰.

S'il n'y a rien d'étonnant à ce que γρίφος soit occasionnellement coordonné à αἴνιγμα, chez Grégoire de Nysse par exemple, il faut probablement que le sens du mot soit devenu assez vague au IV^e siècle de notre ère pour que ce même auteur fasse du second terme le complément du premier, en parlant du γρίφος que constituent les αἰνίγματα d'un hérésiarque. S'il employait la forme neutre du substantif, voire le neutre de l'adjectif, la formule serait tout à fait semblable aux usages byzantins dans lesquels (τὸ) γρίφον prend la valeur la plus générale d'« obscurité ».

L'extrême rareté de la construction prépositionnelle est remarquable en regard d'expressions comme δι' αἰνιγμῶν ou δι' αἰνιγμάτων. L'unique exemple qui figure dans le tableau est un usage de la forme substantivée de l'adjectif tardif, διὰ τὸ γρίφον, aux XIII^e-XIV^e siècles. En dehors du *TLG*, on trouve un emploi de ce type chez Nicolas Mézarites, qui décrit un siècle plus tôt les pratiques d'écoliers byzantins : τὸν τῶν γεγραμμένων νοῦν ἐς τὸ γρίφον μετασκευάζουσιν, « ils tournent en énigme le sens de ce qui est écrit³⁵¹ ». L'expression est tout à fait parallèle à celle qu'emploie Nicéphore Grégoras avec l'adjectif dérivé : ἐς τὸ γριφωδέστερον εἰρημένα, « des paroles visant à être passablement obscures » (cf. 5.2.1).

348. HÉSYCHIUS, γ 928.

349. Ainsi dans les *Addimenta in Etymologicum gudianum*, p. 323 : τὸ δ' αὐτὸ καὶ γρίφος καλεῖται.

350. Γρίφος est un lemme dans les corpus suivants : Ælius Dionysius, Hésychios, Photius, *Souda* (2 entrées), *Etymologicum gudianum*, *Fragmentum lexicæ graeci*, *Etymologicum magnum*, pseudo-Zonaras (2 occurrences, en comptant une structure semblable dans le texte de l'entrée) et les *Lexica segueriana*. Γρίφοι apparaît avec la même fonction dans trois ouvrages déjà cités et un quatrième plus ancien : Mœris, Hésychios, Photius, et les *Lexica segueriana*.

351. DOWNEY 1957, p. 899.

Sous la dernière rubrique figure la distinction que les grammairiens ont parfois tenté d'établir entre αἴντυγμα et γοῖφος (cf. II, 19.2 et 20).

Sens

La comparaison des acceptions distinguées par les dictionnaires aboutit à ce tableau.

Sommaire des acceptions de γοῖφος						
	LSJ	BAILLY	DGE	DÉLG	Frisk	Boisacq
I	<i>fishing-basket, creel</i>	filet de jonc, filet	<i>nasa</i>	nasse	<i>Reuse</i>	filet de jonc
II	1 <i>anything intricate, dark saying</i>	langage enchevêtré, — qui prend l'interlocuteur comme dans un filet				
	2 <i>riddle</i>	énigme	<i>enigma, acertijo, adivinanza</i>	énigme	<i>Rätsel</i>	énigme
	3 <i>forfeit (paid for failing to guess a riddle)</i>					
	4			obscur	<i>dunkel</i>	
III			<i>incoherencia</i>			

Le sens I est matériel et se réfère à l'accessoire du pêcheur.

La contexture de la nasse engendre par métaphore le sens II (voir la glose de Bailly), qui regroupe les acceptions directement liées à l'énigme en tant que production verbale *sui generis*. L'acception II, 1 correspond à la volonté des lexicographes de marquer la généralité de certains emplois qui se laisseraient moins aisément ranger sous le terme « énigme ». Seul le LSJ met à part une indication d'Hésychios en y voyant une référence à la sanction concrète de l'interrogation énigmatique ; c'est ici l'acception II, 3, mais elle repose sur une interprétation improbable de ce passage³⁵². Enfin, sous II, 4, on trouve la mention de la forme adjectivale dans les dictionnaires étymologiques.

Le sens III rend compte d'une sous-rubrique que le *DGE* consacre à certains « usages spéciaux ». Il s'agit des emplois techniques du terme dans le domaine de la rhétorique : à côté du passage du pseudo-Démétrios (cf. II, 6) sont rapportées les utilisations du calque latin *griphus* par Apulée et Sacerdos (cf. 6.4).

Parce qu'il importe d'identifier aussi exactement que possible la réalité qui forme le substrat linguistique et imaginaire du γοῖφος énigmatique, on achèvera cette section par

352. HÉSYCHIOS, γ 928. Le sens de l'allusion à un πρόστιμον (« forfait, amende ») est tributaire de l'analyse syntaxique retenue. Cf. II, 18.

quelques remarques dictyologiques. Dans les pages qui précèdent, le sens I de γοῖφος, « filet », a été précisé par les traductions « nasse » et « senne ». Le premier de ces mots désigne une sorte de panier « qui se pose au fond de l'eau », « muni d'un goulet par lequel le poisson peut entrer mais non ressortir » (TLF). Le piège est donc immobile et la procédure implique la mise en place de l'instrument, l'attente et la vérification, à l'instar de la technique du chasseur qui installe une trappe ou un collet et relève son éventuelle prise. Tout au contraire, l'usage de la senne a pour principe le mouvement, puisqu'elle est un filet « qui se compose d'une nappe simple que l'on traîne sur le fond des eaux » (TLF). George Shipp, critiquant les équivalents approximatifs qui figurent dans le LSJ, remarque que le γοῖπος manié par les Grecs de nos jours est un engin du second genre³⁵³.

Au terme d'une vaste enquête sur les « noms de filets en grec ancien », Guillem Gracià Mur a établi une liste de vingt-trois dénominations ou types, qu'il répartit en trois groupes à peu près égaux, selon que les filets étaient employés pour la chasse, pour la pêche ou indistinctement dans l'une et l'autre activité³⁵⁴. Le γοῖφος ou γοῖπος est classé dans la troisième catégorie. Il est défini comme un filet pour la pêche au chalut, autrement appelée pêche à la traîne ; ce fonctionnement est manifeste dans des passages de l'*Anthologie*, d'Artémidore et, bien sûr, d'Oppien. Cependant, on le rencontrerait également dans le contexte de la chasse selon le critique, qui ne cite à l'appui de cette affirmation qu'un passage de Plutarque. Or, le lecteur consciencieux qui se reporte au texte a la surprise de constater que la mention du γοῖφος fait partie d'un long *adunaton* :

[...] οὐδὲ γὰρ ὁ τοξεύειν τῷ ἀρότρῳ βουλόμενος καὶ τῷ βοῖ τὸν λαγῶ κυνηγετεῖν δυστυχῆς ἐστὶν οὐδὲ τῷ γοῖφοις καὶ σαγήναις ἐλάφους μὴ λαμβάνοντι μηδὲ ὕς δαίμων ἐναντιοῦται μοχθηρός, ἀλλ' ἀβελτερίαι καὶ μωρία τοῖς ἀδυνάτοις ἐπιχειροῦσιν.

[...] car qui veut tirer une flèche avec une charrue ou courir un lièvre avec un bœuf n'est pas malchanceux, pas plus que celui qui ne parvient pas, au moyen de chaluts et de sennes, à capturer cerfs et sangliers n'a contre lui un méchant démon : bien plutôt, ils font preuve d'imbécillité et de sottise en tentant des entreprises impossibles³⁵⁵.

353. SHIPP 1979, p. 201-202. On apprend aussi dans cet ouvrage très soigneusement documenté que le mot s'est diffusé dans d'autres langues après l'Antiquité : il a fourni *grip* au serbe et au bulgare, *igrip* au turc, enfin *gripo* et *grifo* à l'italien. À la Renaissance, γοῖφος a quelque temps été le nom d'un type de navire destiné à la pêche. L'italien a peut-être repris cette dénomination sous la forme *grippe*, avec un élargissement progressif des attributions du navire en question ; un dictionnaire usuel suffit à en témoigner (DEVOTO & OLI 2008), bien qu'il déclare inconnue l'origine du mot, à la différence du *Dizionario di marina* consulté par l'auteur.

354. Voir GRACIÀ MUR 1991, en particulier p. 526 et 529 sur γοῖφος.

355. PLUTARQUE, *Sur la tranquillité de l'âme*, 471 D.

C'est précisément parce que le γριφος n'est pas adapté à la chasse, mais est clairement associé à la pêche, qu'il peut figurer dans cette liste, coordonné à σαγήνη, l'étymon de « senne³⁵⁶ ». On en restera donc à l'idée que nous avons affaire à un filet de pêche, sans doute d'assez grandes dimensions, dont l'usage par la traction est la propriété principale³⁵⁷.

Ainsi, ce nom de l'énigme provient d'un mode de pêche actif. Par contraste avec d'autres techniques, l'utilisation du γριφος suppose une interaction de quelque durée et une prise qui n'est pas immédiatement sensible à la proie, laquelle cherche en vain une issue à l'intérieur du filet. En l'absence de documents, il serait abusif d'en inférer une représentation complexe de l'activité discursive insidieuse. L'aspect temporel de la capture demeure néanmoins un trait pertinent, surtout si l'on songe à l'instantanéité et à la violence de bien des gestes cynégétiques. La chasse semble d'ailleurs avoir pris une plus grande part, dans les langues romanes du moins, à la constitution du champ lexical du *piège*, à commencer par ce terme même, issu du latin *pedica*, « lien aux pieds, lacets, lacs, piège » (TLF).

5.2. Formations adjectivales

5.2.1. Γριφώδης

Formation

Cf. 4.3.2.1, à propos d'αἰνιγματώδης.

Occurrences

Époque	Corpus	Occ.
IV-III av.	Chaméléon*	0 [1]
I-II	Lucien	1
post II	Ps.-Hérodien	1
II-III	Athénée	2
	— Athénée sans l' <i>Épitomé</i>	1
	— <i>Épitomé</i> seul	1
V	Théodoret	1
VI	Jean Philopon	1
VII-VIII	<i>Doctrina Patrum</i>	1
IX	Georges le Moine**	2
IX-X	<i>Lexicon αἰμωδεῖν</i>	1

356. Le fait que la σαγήνη puisse être, dans un passage de Babrius, un filet de chasse — voir le LSJ et les détails donnés par cet article en catalan — ne change rien à sa valeur ici, et moins encore à celle du γριφος.

357. Le maniement du γριφος est celui qui figure en dernier dans la typologie dressée par G. Gracià Mur : lancer ; encercler et attraper ; couvrir ; planter, fixer et poser ; soutenir ; traîner. D'une façon générale, on voit donc que l'examen des références anciennes au γριφος n'est pas tout à fait vain, contrairement à ce que décrivait EHLERS 1867 (p. 1).

X	<i>Souda</i>	1
XI	<i>Etymologicum gudianum</i>	1
XII	Eustathe	2
	<i>Etymologicum magnum</i>	1
XII-XIII	Nicéas Choniâtès	1
XIII-XIV	Nicéphore Grégoras	3
	Éphrem d'Énos	1
<i>Varia</i>	Scholies à Lucien	2
I-II- <i>varia</i>	16 corpus [et non 17]	22 [23]
<p>* Le fragment de Chaméléon (fr. 34 Wehrli) est la citation d'Athénée. ** Nous possédons deux rédactions de la <i>Chronique</i> de Georges le Moine ; la phrase dans laquelle se trouve le mot γριφώδης a dans ces versions deux syntaxes différentes.</p>		

Cinq de ces corpus comportent γριφώδης, mais non γριφός : Jean Philopon, *Doctrina Patrum*, Georges le Moine, Nicéas Choniâtès, Éphrem d'Énos.

Formes de γριφώδης (21)					
Sg.	nom.	m.	γριφώδης	5	12
	nom.	n.	γριφώδες	4	
	gén.	n.	γριφώδους	2	
	dat.	f.	γριφώδει	1	
Pl.	nom.	f.	γριφώδεις	1	9
	acc.	m.		1	
		f.		1	
	nom.	n.	γριφώδη	2	
	acc.			3	
	dat.	f.	γριφώδεσι	1	

Forme de γριφωδέστερος (1)				
Sg.	acc.	n.	γριφωδέστερον	1

Dans le total des occurrences de γριφώδης, le singulier et le pluriel ont à peu près le même poids. Le nominatif singulier représente les trois quarts des occurrences du singulier et plus de 40 % du total. On remarque une importance inhabituelle du neutre, qui fournit plus de la moitié des emplois.

Le comparatif γριφωδέστερον, hapax byzantin (Nicéphore Grégoras, XIII^e-XIV^e siècles), caractérise la tendance à l'obscurité des « paroles des anciens » : ἐν ἐξηγήσει τῶν ἐς τὸ γριφωδέστερον τοῖς παλαιοῖς εἰρημένων³⁵⁸. L'emploi de cette forme substantivée dans une tournure prépositionnelle est singulière, mais il faut le rapprocher de l'expression τὸ γριφώδες τῶν λέξεων qui se trouve chez le même auteur. Du point de vue sémantique, cet

358. NICÉPHORE GRÉGORAS, *Histoire romaine*, II, p. 901.

usage est tout à fait parallèle à celui d'αἰνιγματωδέστερον en fonction adverbiale (cf. 4.3.2.1).

Construction

Afin de donner un sens aux proportions relevées, il faut analyser les constructions dans lesquelles entrent ces formes. Elles sont regroupées ici selon le genre des substantifs qui leur sont associés et selon qu'elles désignent des énoncés — ce qui est le cas général — ou ont le statut de lemmes indépendants. Une troisième catégorie concerne l'application de l'adjectif à un individu. Il s'agit en fait d'une divinité : chez Lucien, Mômōs reproche à Apollon l'obscurité de ses oracles, qui le rend « oblique et énigmatique³⁵⁹ ».

Genre grammatical	Nature du référent	Corpus	Lexème sur lequel porte αἰνιγματώδης
Neutre	Énoncé	Athénée (et non Chaméléon), Athénée (<i>Épitomé</i>) <i>Doctrina Patrum</i> Eustathe Nicétas Choniatès Nicéphore Grégoras (3) Éphrem d'Énos	ταῦτα τινα πρόβλημα ῥήματα αἰνίγμα τὸ γριφώδες τῶν λέξεων ἐς τὸ γριφωδέστερον εἰρημένα —
	Lemme	<i>Etym. magnum</i> , <i>Etym. gudianum</i> , <i>Lexicon αἰμωδεῖν</i>	—
Masculin	Lemme	Ps.-Hérodien, <i>Souda</i> Σ Lucien (2)	λόγος —
	Énoncé	Théodore	λόγοι
	Personne	Lucien	—
Féminin	Énoncé	Georges le Moine (2), Eustathe Jean Philopon	λέξεις ἀπαγγελία

Sens

Le LSJ traduit l'adjectif d'une façon analytique par « *like a riddle* » ; le DGE, par « *enigmático, oscuro como una adivinanza* ».

5.2.2. Γριφοειδής

Formation

Cf. 4.3.2.2, à propos d'αἰνιγματοειδής.

359. LUCIEN, *Zeus tragédien*, 28 : σὺ ἐν τοῖς χρησμοῖς λοξὸς ὢν καὶ γριφώδης, « toi qui, dans tes oracles, es oblique et énigmatique ».

Occurrences

Époque	Corpus	Occ.
IV	Grégoire de Nazianze	1
V-VI	Hésychios	1
IV-V-VI	2 corpus	2

Formes de γριφοειδής (2)				
Sg.	nom.	n.	γριφοειδής	1
	acc.			1

Le passage de Grégoire de Nazianze mérite d'être cité, car il est exemplaire d'une topique. Il y attribue en effet la difficulté des matières dont il traite à l'obscurité essentielle des choses divines et se montre soucieux de la distinguer du goût de la complication. Une telle mise en garde fait apparaître les catégories opposées, à la fois morales et stylistiques, qui structurent le discours théologique et sont ici exprimées par des neutres substantivés :

Τίνος οὖν ἔνεκεν ταῦτα διήλθον — καὶ περιεργότερον ἴσως ἢ κατὰ τὰς τῶν πολλῶν ἀκοάς, καὶ κατὰ τὸν νῦν κεκρατηχότα τύπον τῶν λόγων, ὃς τὸ γενναῖον καὶ ἀπλοῦν ἀτιμάσας τὸ σκολιὸν καὶ γριφοειδὲς ἐπεισήγαγεν [...]

« À quelle fin ai-je donc passé en revue tous ces arguments — qui demandent peut-être un effort d'attention trop soutenu pour convenir au plus grand nombre, et qui s'accordent au type de discours aujourd'hui dominant, celui qui, par mépris de la qualité et de la simplicité, a introduit l'obliquité et l'énigmaticité³⁶⁰ [...] ? »

C'est sans doute un emploi de ce genre qui fournit un lemme à Hésychios ; le lexicographe glose le mot par δυσεύρετον, « difficile à trouver, impénétrable³⁶¹ ».

(Le *TLG* en ligne comporte à présent deux formes supplémentaires, qui apparaissent une fois chacune : le datif singulier γριφοειδεῖ, chez Grégoire Palamas aux XIII^e-XIV^e siècles, et l'adverbe γριφοειδῶς, chez Zacharie de Mytilène au VI^e siècle.)

Sens

Le *LSJ* prend le parti de traduire le mot par « *enigmatical* », c'est-à-dire d'une façon synthétique et au moyen de la racine gréco-latine, contrairement à ce qu'il faisait pour γριφώδης. Le *DGE* indique « *enigmático, difícil de resolver* ».

360. GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Sur la théologie* (discours XXVIII), 11.

361. HÉSYCHIOS, γ 927. (Le mot est une correction de L. Küster pour δυσσαρεστον [*sic*], mais une autre branche de la tradition remplace le mot par αἰνιγματωδες [*sic*].) Cf. II, 18.

5.2.3. Γριφοπλόκος

Formation

Nous connaissons quelques dizaines d'adjectifs composés, tous posthomériques, dont le second membre est issu de πλέκω, « tresser » ; de ce nombre, moins de dix lexèmes sont antérieurs à l'époque classique. Si l'on met à part les combinaisons dans lesquelles ne figure pas de substantif (tels ἄπλοκος, σύμπλοκος, ἀσύμπλοκος, περίπλοκος et πολύπλοκος), qui comptent le plus grand nombre d'occurrences, ces mots se partagent selon les sens propre et dérivé du verbe³⁶². Généralement très rares et souvent tardifs, ils désignent ainsi la fabrication d'un objet (comme δικτυοπλόκος et στεφανηπλόκος), la composition d'un discours (comme μυθόπλοκος dès Sappho, ιαμβοπλόκους et στιχοπλόκος) ou bien le fait d'« ourdir » une ruse ou un mensonge (après δολοπλόκος, employé 45 fois dans le *TLG* à partir de Sappho et de Théognis, on peut citer αἰμυλοπλόκος et ψευδοπλόκος).

L'hapax γριφοπλόκος est le résultat de l'univerbation du syntagme γριφον πλέκω (cf. 4.3.2.4, sur αἰνιγματοποιός). Il appartient à la dernière classe évoquée, dans laquelle le suffixe possède une valeur négative : si le γριφος se prête métaphoriquement au tissage en sa qualité de matière verbale, il apparaît clairement que cette habileté est frauduleuse.

Occurrence

Époque	Corpus	Occ.
XII	Scholies à Hésiode (Jean Tzetzés)	1

Forme de γριφοπλόκος (1)				
Pl.	nom.	m.	γριφοπλόκοι	1

Le mot est forgé par Jean Tzetzés pour qualifier certains spécialistes dont l'opinion diverge de la sienne sur la nature de la μᾶζα. Ce mot employé par Hésiode désignerait une sorte de pain frais, κὰν οἱ τῶν γραμματικῶν γριφοπλόκοι μᾶζα μάλλον καλῶσι τὸ ξηρὸν καὶ στερόρον ἀρτίδιον, « même si les grammairiens tresseurs de griffes préfèrent appeler μᾶζα le morceau de pain sec et dur³⁶³ ». Chez un commentateur qui manifeste avec moins de

362. Le sens métaphorique de πλέκω (et d'ὑφαίνω), « composer » est attesté dès Pindare et Bacchylide, dans des expressions telles que πλέκω ὕμνον ; voir par exemple les références données par le LSJ. Un lexème issu d'αἰνιγμα formé en composition avec cette racine est entré dans le corpus du *TLG* en ligne : αἰνιγματοπλοκέω (cf. 4.3.1).

363. SCHOLIES À HÉSIODE, *Travaux*, 588 (4) Gaisford. Le mot se trouve au vers 590, que WEST 1978 commente en détaillant les interprétations proposées par les scholiastes et les lexicographes.

retenue sa mauvaise humeur et sa vanité en d'autres endroits du même corpus, la valeur du terme est celle d'une invective (Tzetzés y fustige également οἱ τῶν νοημάτων πλοκαῖς ἐπαινούμενοι, « les fameux tresseurs d'idées », périphrase qui est le meilleur parallèle de notre composé³⁶⁴). En l'espèce, la critique se fonde sur l'inutilité d'une érudition trop poussée et de distinctions trop minutieuses. L'expression française « coupeur de cheveux en quatre » rendrait sans doute assez bien son intention.

Γριφοπλόκοι n'implique pas ici la création d'un énoncé. On peut se demander s'il concerne un usage réel du terme ou bien seulement une interprétation « grammaticale », et donc son sens dans le texte ou dans la langue. L'ambiguïté réside dans le verbe καλέω et dépend de la référence exacte de γραμματικοί. Doit-on se figurer que des demi-savants infléchissaient le sens d'un mot courant, à la manière de Lexiphane, le personnage pédant et inintelligible de Lucien³⁶⁵ ? Faute de précisions sur les personnes visées par la remarque de Tzetzés, il paraît préférable de supposer un sens général : γριφοπλόκοι caractérise les amateurs de complication³⁶⁶.

Sens

Le LSJ indique le sens littéral « *weaving riddles* ». Le *DGE* traduit de même « *tejedor de enigmas* », mais fournit aussi une interprétation qui correspond à la première hypothèse indiquée ci-dessus : le mot serait dit « des grammairiens qui n'appellent pas les choses par leur véritable nom ».

364. Cf. 5.4.2, au sujet d'une attaque plus développée contre les γραμματικοί. Voir la présentation suggestive que fait WILSON 1996 [1983] de la « personnalité peu séduisante » du commentateur, en particulier p. 190 et 192. Tzetzés n'épargne ni les auteurs qu'il explique (sur les scholies à Lycophron, voir par exemple BERRA 2008 [à paraître]), ni les autorités savantes (DYCK 1993 fait état de reproches adressés à Hérodién et à Hermogène avec « emportement » et par « ressentiment », p. 788 et n. 86).

365. Dans *Lexiphane*, la manie ostentatoire d'un sophiste se porte soit vers des mots obsolètes soit vers des acceptions inusitées de mots banals. Avec μᾶζα, nous avons affaire à un mot attesté dès Hésiode et employé dans nos sources à toutes les périodes de la langue grecque (263 occurrences dans le *TLG*). En grec moderne, le sens « pâte » s'est étendu à toutes les acceptions contemporaines de « masse » dans les langues romanes, qui ont hérité de l'emprunt de μᾶζα par le latin sous la forme *massa*.

366. Les tresseurs d'énigmes sont en ce sens, pour le dire dans les catégories d'un contemporain de Tzetzés, Eustathe, plus proches des σχεδοποιοί que de l'αἰνγματοποιός. Cf. 4.3.2.4.

5.3. Dérivés et composés verbaux

5.3.1. Γριφεύω

Formation

Bien que la base la plus fréquente soit un substantif en -εύς, le suffixe -εύω sert dès le grec homérique à former des présents dénominatifs sur divers thèmes³⁶⁷. Γριφεύω n'a donc rien d'atypique du point de vue morphologique, malgré sa rareté.

Occurrences et construction

La première attestation de ce verbe se trouve soit chez Athénée, soit dans l'une de ses sources.

Époque	Corpus	Occ.
II-III	Athénée (paraphrasant Diphile et citant peut-être Cléarque)	2
	Athénée (<i>Épitomé</i>)	1
V-VI	Hésychios	1
XI	Jean de Sicile	1
XII	Eustathe	5
II-III-XII	4 corpus	10

		Indicatif moyen (4)		Infinitif (3)		Participe (3)					
Présent	sg.	3	γριφεύεται	2	γριφεύειν	3	sg.	nom.	m.	γριφεύων	1
								nom.	f.	γριφεύουσα	1
	pl.	3	γριφεύονται	2			pl.	nom.	m.	γριφεύοντες	1

On remarque que ce sont des formes moyennes qui apparaissent à l'indicatif présent. Il en est ainsi chez Jean de Sicile, chez Eustathe et dans l'*Épitomé* d'Athénée. Le dernier cas est d'autant plus intéressant à cet égard que l'abréviateur écrit γριφεύονται là où l'on lit γριφεύειν, au sein d'une proposition infinitive, dans les *Deipnosophistes*. Nos témoignages ne suffisent cependant pas à étayer l'hypothèse d'une évolution de la diathèse entre l'époque d'Athénée et celle de l'*Épitomé*.

Toutes ces formes concernent la troisième personne, y compris les participes, comme on le voit en analysant les syntagmes dans lesquels apparaît le verbe.

367. Voir CHANTRAINE 1961 [1945], § 292, p. 244, ainsi que RISCH 1974, qui précise que l'extension analogique du suffixe fournit, dès l'épopée homérique, des variantes métriques commodes (p. 332-333).

Dans 7 des 10 occurrences, γριφεύω est employé en construction absolue, pour désigner la production de γρίφοι. Les meilleurs exemples en sont l'expression ἡ τοῦ γριφεύειν φύσις chez Athénée (qui l'emprunte peut-être à Cléarque) et le lien de paronymie qu'établit Eustathe, indépendamment d'Athénée, en affirmant γριφεύεται πως ὁ αἰνισσόμενος (cf. II, 19.4). Les 3 exceptions se trouvent dans l'*Épitomé* d'Athénée, qui condense le texte de départ en construisant le verbe avec une interrogative indirecte³⁶⁸, et chez Eustathe, qui paraît lui donner une fois au moins le neutre pluriel τὰ σχεδικὰ pour complément d'objet direct. Le *DGE* cite l'une des deux occurrences eustathiennes en la qualifiant d'« accusatif [d'objet] interne ». C'est effectivement une interprétation syntaxique pertinente, puisque le verbe semble être ailleurs intransitif. On peut la corroborer en signalant que dans les deux cas l'accusatif a pour antécédent un lexème dont le sens est, pour Eustathe, voisin de celui de γριφεύω (cf. *infra*).

Toujours chez Eustathe, deux formes du participe portent sur des verbes d'expression, φημί dans un cas, γράφω dans l'autre. Γριφεύω précise alors la qualité particulière des énoncés en question.

Les sujets exprimés sont toujours des êtres humains. Ce sont :

— des auteurs : Sappho, dans un passage où Eustathe transforme en γριφεύω la locution προβάλλω γρίφους qu'employait Athénée (la poétesse y figure en tant que protagoniste d'une comédie d'Antiphane)³⁶⁹, et ailleurs un Stoïcien qui avance un paradoxe digne, selon Jean de Sicile, de l'énigme de l'eunuque et de la chauve-souris³⁷⁰ ;

— des personnes indéterminées dans 4 emplois du verbe par Eustathe : γριφεύοντές τινες, ὁ τὰ σχεδικὰ γριφεύων, οἱ τὰ σχεδικὰ λαλοῦντες et ὁ αἰνισσόμενος³⁷¹ ;

— des jeunes filles (κόραι), enfin, dans la paraphrase de Diphile (IV^e-III^e siècles avant notre ère) par Athénée et sa condensation dans l'*Épitomé* (cf. *supra*). Il n'est pas courant qu'Athénée rapporte en prose le contenu d'un passage comique et nous sommes fondés à

368. ATHÉNÉE, 451 b : Δίφλος δ' ἐν Θησεί τρεῖς ποτε κόρας Σαμίας φησὶν Ἀδωνίοισιν γριφεύειν παρὰ πότον· προβαλεῖν δ' αὐταῖσι τὸν γρίφον, τί πάντων ἰσχυρότατον ; Les deux propositions sont réunies en une seule dans l'*Épitomé* : παρὰ Διφίλῳ δὲ τρεῖς κόραι Σάμια γριφεύονται παρὰ πότον τί πάντων ἰσχυρότατον ; Un solécisme est toujours possible dans l'abrégé. Sur ces textes, cf. III.

369. En 450 e, ATHÉNÉE introduisait un extrait d'Antiphane par ces mots : ὁ Ἀντιφάνης αὐτὴν τὴν ποιήτριαν προβάλλουσαν ποιεῖ γρίφους. EUSTATHE cite en passant cette énigme : τὴν [...] ἐπιστολήν, εἰς ἣν γριφεύουσα ἡ Σαπφῶ ἔγραψεν [...], « la lettre, à propos de quoi Sappho a fait une énigme en écrivant [...] » (*Comm. à l'Iliade*, II, p. 270). Notons que la syntaxe de cette dernière phrase est susceptible de deux interprétations, car εἰς et le relatif peuvent compléter l'un ou l'autre des deux verbes. En vertu de l'analogie avec la construction d'αἰνίσσομαι, une construction de γριφεύω avec la préposition est ici tout à fait possible.

370. JEAN DE SICILE, *Commentaire aux Catégories stylistiques d'Hermogène*, p. 202 Walz. Sur cette énigme célèbre, cf. III, C, 1.3.

371. Les trois premiers cas se rattachent à la dénonciation des lecteurs friands de σχέδη (cf. II, 19.4).

suspecter un filtre savant et en tout cas une reformulation, surtout dans l'introduction d'une anecdote. C'est pourquoi il n'est nullement assuré que Diphile ait lui-même catégorisé l'énoncé « Qu'est-ce qui est plus fort que tout ? » comme un γρίφος. Il est plus incertain encore qu'il ait pu le faire au moyen du verbe γριφεύω, dont la première attestation serait alors antérieure de plus de cinq siècles à Athénée. Cependant, on constate que l'autre emploi du verbe dans les *Deipnosophistes* est peut-être une citation implicite de Cléarque, contemporain de Diphile. Rien ne permet de décider si cette autre occurrence autorise à prêter le mot à Diphile ou explique l'introduction de la paraphrase par γριφεύω³⁷².

L'entrée qu'Hésychios consacre au verbe dans son lexique est expéditive : γριφεύειν · αίνιπτεσθαι. Il semble naturel que la famille de γρίφος soit présente dans une collection de mots plus ou moins obscurs. Cependant, le mode grammatical auquel est donné ce lemme doit renvoyer au texte, éventuellement poétique, que l'auteur voulait expliquer par sa glose. Notre maigre documentation nous permet seulement d'observer qu'Athénée est le seul à utiliser l'infinitif et que Cléarque l'employait peut-être.

Sens

Le LSJ supplée un verbe relativement neutre pour traduire γριφεύω, en indiquant « *ask riddles* ». Le *DGE* fait un choix semblable, mais apparenté à un syntagme ancien : « *proponer enigmas* ».

5.3.2. Γριφοποιέω

Formation

Sur le suffixe de ce verbe composé issu de ποιέω, on se reportera aux remarques faites au sujet d'αίνιγματοποιός (cf. 4.3.2.4). L'outil d'analyse morphologique élaboré par l'équipe du site Perseus isole, dans le *TLG*, 246 composés en -ποιέω, du type d'άρτοποιέω ou λογοποιέω, pour ne citer que deux mots largement diffusés et représentatifs du spectre sémantique du suffixe. Ce nombre ne tient pas compte des formes très rares, dont l'hapax γριφοποιέω est un exemple. La forme sous-jacente *γριφοποιός n'est pas attestée, alors que

372. Ce texte constitue le fr. 49 de Diphile dans les *PCG*. L'infinitif γριφεύειν fait partie des mots que R. Kassel et C. Austin impriment avec un interlettrage augmenté afin de signaler qu'ils devaient se trouver dans la comédie. Mais les éditeurs remarquent justement : *uersuum uestigia obuia, restitutio incerta*, « les vers ont laissé des traces évidentes, mais leur restitution n'est pas sûre ».

les hasards de la transmission des textes nous ont conservé une forme correspondante dans la famille d'αίνισσομαι, mais pas de verbe *αίνιγματοποιέω.

Occurrence

Son unique emploi est le fait d'Eustathe de Thessalonique.

Époque	Corpus	Occ.
XII	Eustathe	1

	Indicatif (1)			
Aoriste	sg.	3	ἐγριφοποίησεν	1

Le verbe sert à introduire un extrait comique, après un proverbe contenant le mot « poterie » et diverses citations, dont deux expressions d'Eubule : Ἴτερος δέ τις χύτραν ἐγριφοποίησεν ἐν τῷ [...], « Et un autre a mis en énigme la marmite dans ces vers³⁷³ [...]. » Eustathe a puisé, implicitement en l'occurrence, dans le texte d'Athénée ; les énoncés qu'il rapporte sont issus de l'*Aphrodisios* d'Antiphane. C'est très probablement la consultation de la section sur les énigmes qui a suggéré l'emploi de la racine. Pour le reste, γριφοποιέω a des chances d'être une invention discursive instantanée.

Sens

Le *DGE* ne mentionne pas le mot.

5.3.3. Γριφολογέω

Formation

Le cas de γριφολογέω est analogue à celui de γριφοποιέω (*cf.* la section précédente). La même procédure permet de savoir que le *TLG* comporte au moins 221 composés en -λογέω. Nous ne connaissons pas d'emploi de *γριφολόγος, que le composé fait supposer comme intermédiaire au moins virtuel entre lui et le syntagme γριφον λέγω.

373. EUSTATHE, *Commentaire à l'Iliade*, IV, p. 271.

Une composition inverse aboutirait au terme « logogriphe³⁷⁴ », qui est une formation moderne : aucun composé ayant γρίφος pour second membre n'est attesté dans les textes antiques.

Occurrence

Il s'agit d'un hapax byzantin.

Époque	Corpus	Occ.
XII-XIII	Nicétas Choniates	1

Participe (1)					
Présent	sg.	nom.	m.	γριφολογῶν	1

Le mot se trouve coordonné à son synonyme αἰνιπτόμενος et commente une déclaration qui revêt aux yeux de l'historien la valeur d'une prédiction : τὸν ἐκείνου μόρον [...] γριφολογῶν ὧδε καὶ αἰνιπτόμενος, « proclamant ainsi son propre sort par énigme et par allusion³⁷⁵ ».

5.4. Dérivés nominaux

Deux substantifs issus de γρίφος sont attestés. Ce sont deux hapax, sur lesquels leurs contextes d'occurrence nous renseignent peu. On ne peut pas établir de distinction de sens entre ces lexèmes de la troisième déclinaison, bien que le premier présente la désinence -της, typique des noms de qualité, et que le second contienne le suffixe -σις, qui exprime fréquemment l'action verbale par opposition à son résultat.

5.4.1. Γριφότης

Formation

Ce nom de qualité est formé au moyen du suffixe -της. Très productif, il est normalement utilisé avec une base adjectivale, ce qui peut laisser penser que γρίφος était perçu comme un membre de cette catégorie lorsque le dérivé a été employé³⁷⁶.

374. BAILLY, sous γρίφος, fait ce rapprochement, le seul que permette le français : « énigme (cf. logogriphe) ».

375. NICÉTAS CHONIATÈS, *Histoire*, p. 81.

376. Sur le suffixe, voir FRAENKEL 1910-1912.

Occurrence

Le compilateur d'un traité presque sûrement apocryphe attribué à Hérodien est le seul à répertorier ce terme.

Époque	Corpus	Occ.
<i>post II</i>	Ps.-Hérodien	1

Forme de γριφότης (1)				
Sg.	nom.	f.	γριφότης	1

Γριφότης figure dans une suite de termes commençant par γρι, dont plusieurs appartiennent à la famille de γριφος. La glose qui l'accompagne en fait une qualité abstraite : γριφότης, ἢ ἀσάφεια, « énigmaticité : l'obscurité³⁷⁷ ».

Sens

Les dictionnaires reprennent cette glose : « *obscurity* » (LSJ), « *oscuridad* » (DGE, où il est précisé qu'il s'agit de l'obscurité verbale, « *en las palabras* »).

5.4.2. Γρίφωσις

Formation

Ce nom de qualité est constitué au moyen du suffixe -σις. Le mode de formation le plus courant pour un tel substantif est la dérivation à partir d'un adjectif ayant donné lieu lui-même à la création d'un verbe en -όω. Nous n'avons pas de témoignage sur l'existence d'une telle forme *γριφόω, « rendre γριφος », qui reposerait encore une fois sur un emploi adjectival de γριφος.

377. PSEUDO-HÉRODIEN, Ἐπιμερισμοί, p. 16 Boissonade.

Occurrence

Le mot figure dans une scholie à Hésiode due à Jean Tzetzés.

Époque	Corpus	Occ.
XII	Scholies à Hésiode (Jean Tzetzés)	1

Forme de γρίφωσις (1)				
Sg.	gén.	f.	γριφώσεως	1

Tzetzés prend occasion d'une confusion fréquente³⁷⁸ pour se lancer dans une philippique décousue contre certains γραμματικοί dont il critique l'ignorance (ils ne connaissent ni les usages dialectaux ni la métrique et leur orthographe est influencée par la prononciation de leur époque), le mauvais goût (ils préfèrent Euripide à Eschyle) et le manque de soin (ils pervertissent les bonnes leçons plutôt que de juger attentivement de la qualité des écrits qui passent entre leurs mains). La seconde moitié de la scholie laisse peut-être entrevoir le motif de cette dénonciation générale, lorsque l'auteur fustige la combinaison de la médiocrité et de la flatterie : ces faux savants sont aussi « les gens maintenant associés au pouvoir dans les cours des rois » et la vertu intellectuelle n'est jamais récompensée.

C'est dans ce contexte qu'il faut lire la critique des « grammairiens qui, mettant les idées les unes à côté des autres, composent leurs énigmes », ainsi que des « fameux tresseurs d'idées » qui sèment, chez les enfants, des erreurs difficiles à déraciner et « ne se soucient que de donner à leur discours obliquité et énigmaticité³⁷⁹ ». Si étrange que puisse paraître la référence, dans un même mouvement, aux maîtres d'école et aux lettrés puissants, le point focal de la diatribe semble être le scandale d'une parole qui devrait être faible, car insuffisamment fondée, mais s'assure le succès par le jeu des apparences. Le moyen de faire illusion se présente ici sous deux espèces : la λοξώσις, l'ambiguïté, et la γρίφωσις, l'obscurité énigmatique. Le premier terme est technique dans d'autres domaines, mais le sens rhétorico-moral qu'il prend ici est extrêmement rare³⁸⁰. L'hapax γρίφωσις est plus inattendu

378. Pour comprendre le vers 414 des *Travaux*, rappelle le commentateur, il faut savoir que, « chez les Ioniens », la conjonction ἤμος a un esprit doux et ne gouverne pas le subjonctif. On constate qu'une partie de la tradition manuscrite remplace dans ce vers l'indicatif λήγει par ληγη (selon l'apparat de WEST 1978) ; cette dernière forme représente sans doute le subjonctif que condamne à juste titre Tzetzés, λήγη.

379. SCHOLIES À HÉSIODE, *Travaux*, 412 (5) Gaisford. Voici, dans le fil d'un discours auquel j'ai également emprunté sa métaphore horticole, le texte grec des passages cités : οἱ τοὺς γρίφους τῶν νοημάτων συνθέντες γραμματικοὶ [...] οἱ τῶν νοημάτων πλοκεῖς ἐπαινούμενοι [...] μόνον λοξώσεως καὶ γριφώσεως τῶν λόγων φροντίζοντες [...] τοὺς νῦν παραδυναστεύοντας ἐν ταῖς βασιλείαις αὐλαῖς [...].

380. Les 190 occurrences du mot, chez les mathématiciens et les astronomes pour l'essentiel, concernent apparemment toutes l'« inclinaison » (du zodiaque notamment), sauf deux. Le sens « ambiguïté » est en effet attesté au XII^e siècle chez Tzetzés, dans notre scholie, et chez Eustathe, à propos d'un oracle annonçant la chute de Thessalonique : Ὠ προφητικῆς εὐκρινείας ἐκείνης, ὃ ἀνεπικρύπτου ἀποφάσεως καὶ μὴ ἐπισυρομένης

encore, au point que l'on peut se demander s'il n'est pas créé ici pour correspondre à λοξώσις. En choisissant ces deux mots, il est possible que Tzetzés cherche à imiter le jargon de ses adversaires. Tant dans le lexique que dans les thèmes, la convergence est frappante avec plusieurs passages des *Commentaires* d'Eustathe, bien que nous ne puissions pas identifier exactement leurs cibles³⁸¹.

Sens

Le *DGE* donne à ce mot le même équivalent qu'au précédent, « *oscuridad* ».

λόξωσιν, « Ô netteté prophétique, ô refus non dissimulé et qui n'entretient pas l'obliquité ! » (EUSTATHE, *La Prise de Thessalonique*, p. 142, Kyriakidis.)

381. Cf. 4.3.2.4, 5.2.3 et 5.3.1. Il ne s'agit pas ici d'ouvrir le dossier controversé de l'obscurité byzantine.

6. Les noms de l'énigme dans les textes latins

Comme l'indique son nom, la bibliothèque numérique des *Classical Latin literary texts* publiée par le Packard Humanities Institute possède des limites chronologiques plus étroites que le *TLG* (cf. 1.2). Presque exclusivement antérieurs à l'Antiquité tardive, les corpus latins sur lesquels il est possible de mener une recherche par ce moyen sont environ cinq fois moins nombreux³⁸².

Cette restriction a pour notre étude une conséquence de grande portée : elle laisse hors du champ d'investigation une grande partie de la tradition grammaticale et rhétorique, en même temps que la littérature patristique³⁸³. Or, nous avons constaté que les noms grecs de l'énigme interviennent le plus fréquemment dans ces types de documents. Il serait évidemment intéressant d'observer, sous leur aspect lexical, les continuités que présentent les textes théoriques ou techniques grecs et latins. En mentionnant les mieux connus et les plus notables des passages signalés par les dictionnaires, par le *TLL* et par certains travaux spécialisés, je rappellerai dans cette section, puis dans la partie relative aux définitions anciennes, l'utilité d'une étude particulière que je ne me propose pas de mener. Pour ne citer qu'un ouvrage, l'*Ars grammatica* de Donat (IV^e siècle), dont on sait l'influence sur l'éducation et sur les discussions médiévales et renaissantes, fait mention de l'*aenigma* et a contribué à perpétuer son intégration au système des figures³⁸⁴.

382. D'après la liste des auteurs fournie, les corpus latins sont au nombre de 362, soit un peu moins d'un cinquième (19,86 %) des 1 823 corpus du *TLG*. Sont exclues de ce décompte les « miscellanées » qui accompagnent les « textes classiques latins », c'est-à-dire huit corpus qui sont principalement les versions de référence des textes bibliques en hébreu, grec, latin, copte et anglais ; deux textes de John Milton y sont joints, dont l'un comporte une occurrence d'*aenigma* que je passe sous silence. La consultation de la *Bibliotheca Teubneriana Latina* (*BTL* 4, 2006), plus riche et plus étendue chronologiquement, avec 604 auteurs et 1 140 œuvres, dont quelques dizaines sont postérieures à 1500, confirme les résultats obtenus grâce à la combinaison de la base de données du PHI et du *CGL* (voir *infra*). Elle ne permet d'ajouter qu'un petit nombre d'occurrences peu importantes, que je signale au besoin sous chaque rubrique dans un paragraphe final placé entre parenthèses.

383. Il serait possible de mettre en regard des données grecques les usages attestés dans la patristique latine en consultant la *Library of Latin Texts* (anciennement nommée *Cetedoc Library of Christian Latin Texts*), conçue par P. Tombeur (université de Louvain, 1991-2002), qui rassemble les textes disponibles dans la série latine du *Corpus Christianorum* et, à défaut, ceux du *Patrologiae Latinae cursus* (MIGNE 1844-1864). Le *Corpus grammaticorum latinorum* (*CGL*, 2008), aboutissement des travaux de A. Garcea et V. Lomanto sur le traitement automatique et le perfectionnement du recueil ancien de H. Keil (*Grammatici latini*, 1855-1880), permet l'étude de la tradition grammaticale latine, à travers « l'ensemble des manuels de grammaire latine écrits entre le III^e et le VIII^e siècle apr. J.-C. » (<http://kaali.linguist.jussieu.fr/CGL/>). D'une manière plus générale, l'interrogation du *Thesaurus formarum totius latinitatis* (*Cetedoc Index of Latin Forms*) de l'université de Louvain (1999) nous renseignerait sur la diffusion du lexique énigmatique dans un corpus qui commence avec les fragments de Livius Andronicus et s'achève avec les textes issus du concile Vatican II. Cependant, les matériaux latins ne sont évoqués dans la présente enquête qu'à titre complémentaire.

384. Cf. II, 16. L'interrogation du *CGL* autorise à mentionner d'une façon assez complète les textes grammaticaux latins où apparaissent le mot *aenigma* et une définition stéréotypée de la figure : Sacerdos (III^e s.), Charisius (IV^e s.), Diomède (IV^e s.), Donat (*ars maior*) (IV^e s.), Pompée (V^e s.), *Appendice de Probus* (VI^e s.) et Julien de Tolède (VII^e s.). On y trouve 22 occurrences des formes *aenigma*, *aenigmate* et *aenigmati*, ainsi que 2

La question des relations entre les sources grecques et latines est parfois tranchée d'une façon expéditive : en l'absence d'un vocabulaire indigène et de pratiques proprement romaines, les documents dont nous disposons favorisent l'idée d'une tradition peu indépendante et moins vivace. Pourtant, on reconnaît que les énigmes de Symphosius (IV^e-V^e siècle) ont été en la matière la pièce principale de l'héritage antique³⁸⁵.

Le cas de l'*Histoire du roi Apollonius de Tyr*, qui est peut-être l'œuvre latine où l'énigme occupe la place la plus grande, est exemplaire. Selon la thèse dominante, ce récit, composé au V^e ou au VI^e siècle de notre ère, « traduit, résume et christianise un original grec du III^e siècle³⁸⁶ ». De cet original, nous ne savons rien, de sorte qu'une hypothèse concurrente suppose au contraire l'existence d'un premier texte latin, qui aurait fait l'objet d'une réécriture. Il est remarquable, en tout état de cause, que la traduction ou l'adaptation au goût du jour ait conduit à l'interpolation d'une séquence d'énoncés issus du recueil de Symphosius (aux chapitres 42 et 43, où ils jouent un rôle cardinal dans une scène de reconnaissance). Qu'ils remplacent des énigmes grecques ou supplantent les versions latines de celles-ci, ces énoncés sont désignés par le mot *quaestio*³⁸⁷. Ce seul fait attire notre attention sur l'élargissement du champ lexical qui serait nécessaire à l'étude des faits latins, dans leur dimension intralinguistique aussi bien qu'interlinguistique³⁸⁸.

Ici, nous ne sommes concernés que par la continuation latine du vocabulaire grec. Les lemmes qui ont fait l'objet d'une requête sont donc ceux qui permettent de repérer les termes latins apparentés au lexique considéré (« aenigm » et « griph »). L'usage d'αἰνιγμός, doublet grec d'αἴνιγμα, est également attesté³⁸⁹. Enfin, malgré la pauvreté de notre documentation, une acception incertaine du terme *scirpus* doit être signalée.

occurrences de la forme *griphus*. Hors de ce corpus et dans la même période, on peut ajouter les textes de Julius Victor (IV^e s.), Sulpicius Victor (IV^e s.) et Isidore de Séville (VII^e s.). Quelques-uns de ces textes sont évoqués dans COOK 2001.

385. Si la *Praefatio* du recueil ne contient pas le mot, les manuscrits désignent les énoncés, au début et à la fin de la série, comme des *enigmata*.

386. WOLFF 1999, p. 282. Cet article fournit les références bibliographiques utiles. Voir également la présentation et la traduction de WOLFF 1996.

387. Pour nommer les énigmes, on relève dans le texte 17 occurrences de *quaestio*, contre une seule de *parabola* (au pluriel, chap. 41).

388. L'examen des traductions de la Bible montrerait par exemple le contraste entre deux passages célèbres : l'énigme de Samson, désignée dans le texte hébreu par *hīdā*, qui se traduit régulièrement par « énigme », devient πρόβλημα dans la Septante et *problema* dans la Vulgate — avant de réintégrer le cœur du champ énigmatique, sous les noms de *riddle* ou d'*énigme* par exemple, dans les langues modernes —, tandis que l'expression paulinienne de I Corinthiens (cf. 4.3.1) passe du grec ἐν αἰνιγματι à son calque latin *in enigmatē* dans la Vulgate — mais subit une transformation notable en aboutissant dans la Bible du roi Jacques (1611) au proverbial *through a glass, darkly*.

389. En sus des deux occurrences d'αἰνιγμός, la *BTL* mentionne dans un passage la forme αἴνιγμα. Il s'agit de notre première attestation grecque du substantif, un vers de Pindare que Priscien cite, au VI^e siècle, dans son étude de la métrique de Térence (cf. 4.3.1).

Pour la formation des calques, on se reportera aux sections consacrées aux termes grecs.

6.1. Résultats des requêtes dans la base de données du PHI

	aenigm	αινίγμα	griph	<i>scirpus</i> , « énigme »
Nombre d'occurrences	26	2	2	1
Première attestation	II av. (Varron)	I av. (Cicéron)	II (Apulée)	II (Aulu-Gelle)

6.2. Aenigma

Occurrences

La distribution et la nature des occurrences d'*aenigma*³⁹⁰ sont les suivantes.

Époque	Corpus	Occ.
II av.	Varron	1
I av.	Cicéron	4 [5]
I	Pétrone	1
	Pline l'Ancien	2
	Quintilien	5
	Martial	1
I-II	Juvénal	1
	Pline le Jeune	1
II	Aulu-Gelle	4 [6]
IV	Zénon de Vérone	1
	Servius	2
II av.-IV	11 corpus	23 [26]

Formes d' <i>aenigma</i> (26)				
Sg.	nom.	<i>aenigma</i>	3	6
	acc.		3	
	abl.	<i>aenigmate</i>	4	
Pl.	nom.	<i>aenigmata</i>	6	15
	acc.		9	
	dat.-abl.	<i>aenigmati</i>	1	

Trois occurrences ont été ôtées du total et sont indiquées dans le tableau entre crochets droits. Il s'agit d'un emploi moderne (dans un recueil de fragments poétiques qui attribue à

390. Toutes les formes du corpus utilisé respectent la graphie *aenigma*, comme le veulent leur date et leur caractère savant ou littéraire, qui s'opposent à l'adoption de la graphie *enigma*. D'après BIVILLE 1995, la disparition des oppositions de quantité morphologique est réalisée dans la langue parlée au II^e siècle de notre ère, selon le type « αι > ě en position atone, comme dans αινίγματα > ěnigmata », pour ne citer que l'exemple de la diphtongue qui nous intéresse (p. 27-29). Cependant, bien que l'auteur fasse état d'indices précoces dans les textes conservés, l'écrit ne reflète guère cette évolution avant les écrits tardifs et médiévaux : pour *enigma*, cf. *supra* le cas des manuscrits de Symphosius.

Cicéron une énigme, en reprenant un passage du *Sur la divination*) et de la répétition, dans des sommaires, du titre des deux chapitres dans lesquels Aulu-Gelle fait usage du mot.

Ce calque du grec³⁹¹, assez peu répandu, paraît avoir longtemps conservé de son origine une coloration étrangère et savante. Il ne sera véritablement acclimaté que dans le latin chrétien (Zénon de Vérone cite ici Paul : *per speculum in aenigmate*) et dans la langue de la fin de l'Antiquité et du Moyen-Âge. Il est significatif que sa première attestation fasse partie d'une discussion grammaticale sur l'adaptation des mots grecs aux modèles morphologiques latins : Charisius (IV^e siècle) rapporte que Varron employait, pour le pluriel des neutres en *-ma*, *aenigmatis* et non *aenigmatibus*, et suivait donc ce que nous nommons à présent la deuxième déclinaison³⁹².

Nous mentionnerons en leur lieu les emplois techniques que font du mot Cicéron et Quintilien dans le cadre d'exposés rhétoriques qui reconduisent les points de vue grecs antérieurs sur l'énigme³⁹³. Dans l'un de ces passages, Cicéron marque une légère distance lorsqu'il introduit le terme (« ce que l'on nomme les énigmes³⁹⁴ »). Deux siècles plus tard, Aulu-Gelle parle encore de « ce que les Grecs nomment les énigmes³⁹⁵ ». Le titre d'un chapitre des *Nuits attiques* associe également « le divertissement de petits sophismes et d'énigmes » à certaines questions d'érudition échangées entre amis pendant la fête des Saturnales : le mot *quaestiones*, de plus grande extension et plus courant, y précède les deux termes d'origine grecque conjoints dans l'expression plaisante *sophismatia et aenigmata oblectatoria*³⁹⁶.

La présence d'un lien avec la Grèce dans le contexte immédiat et la connotation d'une culture d'élite sont en effet les deux traits observables dans la plupart des passages où apparaît *aenigma*. Chez Pline l'Ancien, ce mot sensiblement hellénique s'impose dans des anecdotes

391. Les mots *aenigma* et *griphus* sont absents du *DÉLL*, qui écarte toutes les « transcriptions du grec » (p. XII). Le *DGE* prend au contraire trois emplois du latin *aenigma* pour référence de certaines acceptions d'αἰνίγμα (chez Cicéron, Quintilien et Juvénal) ; cf. 4.3.1.

392. Il s'agit de l'unique fragment du *De utilitate sermonis* (fr. 5 Funaioli = CHARISIUS, p. 157 Barwick). L'usage est mentionné par les dictionnaires usuels.

393. Sur ces théories, cf. II, 9 et 10.

394. CICÉRON, *De l'orateur*, III, 166 : *ea, quae dicuntur aenigmata*.

395. AULU-GELLE, XII, 6 : *quae Graeci dicunt aenigmata*. Sur ce passage, cf. 6.5.

396. AULU-GELLE, XVIII, 2. La scène se passe à Athènes.

qui font référence à la Sphinx³⁹⁷. Il se justifie de même dans une allusion de Martial à « l'énigme thébaine³⁹⁸ ».

Lorsque Juvénal évoque l'homme du peuple intelligent qui, plus que le noble, « est à même de résoudre les nœuds de la jurisprudence et les énigmes des lois³⁹⁹ », il est possible que la dignité du mot et la notion des arcanes du droit entrent en consonance. *Aenigma* conférerait donc un surplus d'emphase au renversement satirique des rôles. L'établissement d'une connivence entre pairs est en revanche tout à fait nette dans l'emploi épistolaire du terme. Dans sa double réponse à Atticus, à la fin d'une lettre et au début de la suivante, Cicéron suggère un paysage grec en nommant *aenigma* une périphrase allusive qui lui a demandé de la réflexion. Sa solution suppose apparemment un jeu de mots bilingue sur le nom d'une famille de banquiers proches de son ami. Mais, surtout, en avouant dans son premier courrier, en une sorte de post-scriptum, qu'il n'avait pas compris l'énigme, il la déclarait « plus obscure que le nombre de Platon » : la référence au « nombre nuptial » de la *République* comme à un modèle d'opacité est topique⁴⁰⁰. Dans la correspondance littéraire de Pline le Jeune, c'est l'écrivain qui commente lui-même l'incipit apparemment contradictoire de sa réponse à un confrère par la question rhétorique : « Sont-ce des énigmes que je dis ? » Il s'agit alors clairement d'un badinage entre lettrés⁴⁰¹.

397. PLINE L'ANCIEN, XXXIV, 48 (la repartie de Cicéron à Hortensius, qui avait obtenu de Verrès un bronze de Corinthe en forme de sphinx, est aussi rapportée par Quintilien et par Plutarque) et XXXVII, 10 (le premier sceau d'Auguste, une sphinx, faisait qualifier d'énigmes ses missives).

398. MARTIAL, I, 90, 9-10 (ces vers constituent la pointe d'une épigramme d'invectives adressée à une homosexuelle) : *Commenta es dignum Thebano aenigmate monstrum, / hic ubi vir non est, ut sit adulterium* (« Tu as conçu un prodige monstrueux, digne de l'énigme thébaine : / qu'en l'absence de tout homme, il y ait un adultère »). Contre « Bassa, l'anti-Lucrèce selon Martial », le poète transforme ainsi en un paradoxe satirique la matière d'un cas d'école : l'adultère sans homme, étrange question de droit ou sujet de déclamation (voir BOEHRINGER 2007, p. 321-324).

399. JUVÉNAL, VIII, 49-50 : *qui iuris nodos et legum aenigmata soluat*.

400. CICÉRON, *Correspondance*, CCCVII et CCCIX (= *Lettres à Atticus*, VII, 13 a et 13 b) : à *Aenigma plane non intellexi* (« Je n'ai tout simplement rien compris à l'énigme ») succède le lendemain *Iam intellexi tuum aenigma [...]* *In eo aestuavi diu* (« Ça y est, j'ai compris ton énigme [...] J'ai dû y suer longtemps »). Pour le détail de l'explication, voir l'édition de la CUF et SHACKLETON BAILEY 1965-1968. On pourrait rapprocher de l'expression plaisante de Cicéron plusieurs jeux étymologiques ou étiologiques reposant sur une superposition mentale des lexiques latin et grec, tels les textes de Salluste, de Tite-Live et de Martial cités par BIVILLE 2002, p. 92-93 ; ce n'est pas un hasard que ces manipulations linguistiques concernent des noms propres. À propos du passage platonicien (*République*, VIII, 545 c), voir PROCLUS, *Commentaire à la République*, II, p. 8 Kroll.

401. PLINE LE JEUNE, VII, 13. L'éditeur de la CUF, A.-M. Guillemin, préfère y voir une affirmation. Le jeu de l'auteur reste le même. Dans son commentaire « historique et social », A. N. Sherwin-White met ce court billet dans la dernière des catégories entre lesquelles il répartit les *Lettres*, « *Social courtesy, including some ioci* », soit les simples échanges de politesses, et ne reconnaît aucun intérêt à cette « *courtesy note* » (SHERWIN-WHITE 1985 [1966], p. 44-45 et 417).

L'occurrence du mot chez Pétrone ne se laisse pas expliquer par l'un de ces facteurs, mais fait intervenir *aenigma* dans le déchiffrement, par l'un des convives, des surprises que leur ménage Trimalchion⁴⁰².

Servius, enfin, utilise *aenigmata* comme le terme adéquat pour désigner les énigmes échangées par les bergers de Virgile. Cependant, ce mot alterne dans son commentaire avec *quaestio*⁴⁰³.

Construction

Le tableau qui suit comprend les verbes construits avec le substantif *aenigma*.

Forme d' <i>aenigma</i>	Verbe recteur	Occ.	Corpus	Remarques	
<i>aenigma</i>	<i>intellego</i>	2	Cicéron Pline l'Ancien, Quintilien	1 nég.	
<i>aenigmata</i>	<i>intellego</i>	3		5	1 nég.
<i>aenigma</i>	<i>dicor</i>	1	Quintilien Cicéron, Aulu-Gelle Pétrone, Quintilien	1 nég.	
<i>aenigmata</i>	<i>dicor</i>	2			5
<i>aenigma</i>	<i>sum</i>	2			
<i>aenigmata</i>	<i>loquor</i>	1	Pline le Jeune Servius Pline l'Ancien	interrog.	
<i>aenigmata</i>	<i>propono</i>	1			3
<i>aenigmata</i>	<i>adferro</i>	1			
<i>aenigmata</i>	<i>soluo</i>	1	Juvénal		
<i>aenigma</i>	<i>inuenio</i>	1	Aulu-Gelle		
<i>aenigmata</i>	<i>inspergo</i>	1	Aulu-Gelle		

L'emploi le mieux attesté est celui du verbe *intellego*, « comprendre », qui apparaît principalement dans les textes les plus techniques de ce sous-corpus, à savoir les traités de Cicéron et de Quintilien.

On peut considérer comme un second groupe les emplois d'*aenigma* dans des structures attributives, avec le verbe *sum* ou le passif du verbe *dico* ; ils se trouvent dans le même type de sources.

Les verbes d'élocution *loquor*, *propono* et *adferro* se rapportent à la proposition des énigmes, tandis que le verbe *soluo* désigne leur résolution.

Enfin, les occurrences isolées d'*inuenio* et d'*inspergo* chez Aulu-Gelle ont trait à l'insertion des énigmes dans les mélanges littéraires de l'auteur.

402. L'*interpres* du narrateur lui dévoile le sens du sanglier coiffé d'un bonnet d'affranchi qui leur a été présenté : *non enim aenigma est, sed res aperta*, « la chose n'a rien d'une énigme, elle est évidente » (PÉTRONE, XLI, 3). On notera que dans un autre chapitre, une énigme est au contraire désignée comme un pari (avec le diminutif familier *sponsiuncula*, LVIII, 8 ; sur l'énoncé en question, voir PERROCHAT 1939).

403. SERVIUS, à propos de *Bucoliques*, III, 104-107. Le passage virgilien est le grand exemple littéraire dans la tradition latine de l'énigme.

Voici, présentées de façon succincte, les structures et les contiguïtés remarquables que l'on observe parmi les occurrences du substantif.

	Syntagme	Corpus
Aenigma en fonction d'attribut du sujet	<i>allegoria quae est obscurior « aenigma » dicitur</i>	Quintilien
Tours prépositionnels	<i>peruenit res usque ad aenigma in allegorian et aenigmata exit uidemus [...] in aenigmate</i>	Quintilien Quintilien Zénon de Vérone
Déterminants d'aenigma : adjectifs	<i>anticum, perquam lepidum, tribus uersibus senariis compositum aenigma thebanum aenigma</i>	Aulu-Gelle Martial
Déterminants d'aenigma : agents	<i>aenigmata adferre sphingem quae Graeci dicunt « aenigmata »</i>	Pline l'Ancien Aulu-Gelle
Termes coordonnés	<i>obscuritates et aenigmata somniorum sophismatia et aenigmata oblectatoria iuris nodos et legum aenigmata soluat</i>	Cicéron Aulu-Gelle Juvénal
Terme opposé	<i>non enim aenigma est, sed res aperta</i>	Pétrone
Déictiques	<i>tuum aenigma haec aenigmata aenigmata haec</i>	Cicéron Quintilien Servius

La plupart de ces passages ont déjà fait l'objet d'un commentaire. On notera cependant que les emplois génériques l'emportent nettement sur les emplois relatifs à un énoncé particulier, dont les déictiques sont l'un des indices.

Sens

Les ouvrages lexicographiques soit regroupent en une seule acception les sens du mot⁴⁰⁴, soit prennent le parti de distinguer entre un sens strict et un sens étendu, dont la définition fait référence à l'« obscurité » de l'objet désigné⁴⁰⁵. Certains dictionnaires mentionnent le sens plus tardif de « mystère » (païen chez Arnobe, chrétien chez Augustin⁴⁰⁶). Egidio Forcellini met à part l'usage du mot chez Prudence pour indiquer « l'image, la figure ou les traits par lesquels on identifie l'image de chaque chose⁴⁰⁷ ». Un emploi épistolaire est signalé chez Symmaque par Paolo Cugusi dans une liste d'« hellénismes nettement littéraires, artificiels⁴⁰⁸ ».

404. Ainsi dans l'OLD : « *An obscure expression or saying, riddle, enigma.* »

405. Voir le TLL : « *proprie allegoriae genus, scirpus* », « *inde in phrasibus et translate de quibus licet rebus obscuris* ». De même, K. Georges distingue « *das Rätsel* » et « *das Rätselhafte [...], die dunkle Andeutung, Anspielung [...], die allzudunkle, dah[er] fehler- u[nd] rätselhafte, allegorische Darstellung, das Rätsel* ».

406. Voir GAFFIOT, qui traduit par ailleurs l'*in aenigmate* paulinien de la Vulgate par « symboliquement ». Le passage d'Arnobe justifie dans le dictionnaire de K. Georges l'acception « secret [*Geheimlehre*], mystère ».

407. « *Apud Prudentium accipitur pro imagine, figura, seu lineamentis, per quae cujusque imago intelligitur.* »

408. CUGUSI 1983, p. 87, n. 228 : « *grecismi nettamente letterari, artificiosi* ».

Bien que ces dérivés n'apparaissent pas dans le corpus du PHI, on peut signaler les mots suivants, parallèles aux formes grecques et de sens semblable : l'adjectif *aenigmaticus*, qui donne lieu à l'adverbe *aenigmatice*, et le substantif *aenigmatista*⁴⁰⁹.

(Les 67 occurrences indiquées par la *BTL* nous font connaître — si l'on ne tient pas compte des passages déjà cités ni de ceux que contient aussi le *CGL* — une vingtaine de corpus supplémentaires⁴¹⁰. On y trouve attestées les formes *aenigmati*, chez Martianus Capella, *aenigmatibus*, chez Rémi d'Auxerre au IX^e siècle, et *aenigmatum*, chez Ausone. Seul le génitif singulier est donc absent des textes inventoriés.)

6.3. Αἰνιγμός

Occurrences

Époque	Corpus	Occ.
I av.	Cicéron	2

Forme d'αἰνιγμός (1)				
Pl.	dat.	m.	αἰνιγμοῖς	1

Au premier regard, le fait que Cicéron, en écrivant à Atticus, emploie deux fois ce mot dans son alphabet d'origine paraît illustrer la fonction de connivence épistolaire que nous avons déjà rencontrée. Mais le recours au grec est évidemment courant entre ces amis d'enfance issus de la fraction de la classe équestre la plus riche et la plus soucieuse de culture. Leur familiarité avec la langue grecque classique et avec celle de leur époque dépassait assurément de beaucoup la connaissance scolaire normale dans les milieux aristocratiques ou la maîtrise pratique des commerçants en relation avec des populations hellénophones. Nous savons que Cicéron, qui avait acquis ou assis sa compétence d'orateur durant de longs séjours à Athènes et à Rhodes auprès de maîtres réputés, a rédigé en grec de la prose aussi bien que des vers. Son interlocuteur privilégié était plus hellénisé encore, ainsi qu'en témoigne le *cognomen* d'« Attique » qu'il doit à plus de vingt années de résidence athénienne.

409. GAFFIOT fournit aux entrées correspondantes des références à Cassiodore (VI^e s.), au pseudo-Sénèque des *Épîtres à l'apôtre Paul* — l'usage d'*aenigma* et de ses dérivés n'est pas étonnant dans cet apocryphe chrétien — et à Sidoine Apollinaire (V^e s.).

410. Ausone (cf. 6.4), Lactance Placide, Martianus Capella, Eugraphius (qui commente l'emploi du mot *scirpus* par Térence, cf. 6.5), Aemilius Asper, Bède le Vénérable, l'*Ars bernensis*, 2 textes du IX^e siècle et 11 autres des XV^e et XVI^e siècles.

Il est devenu habituel d'envisager l'usage du grec par les Romains de l'Antiquité comme un cas de diglossie⁴¹¹ d'une particulière intrication, que le célèbre schème horatien du vaincu victorieux, c'est-à-dire d'une domination culturelle de la Grèce politiquement dominée, ne suffit bien sûr pas à décrire⁴¹². Les raisons qui déterminent le choix de l'une ou l'autre des langues — des plus stables, tels le sexe et le statut social, aux plus dépendantes d'un contexte de communication — sont si nombreuses et complexes que l'on peut parler d'un double moyen d'expression⁴¹³. S'il est fort éloigné du niveau moyen d'imprégnation et de la langue courante qui nous demeurent largement inaccessibles, Cicéron nous a pourtant laissé certains des matériaux les plus adaptés à l'étude de ce plurilinguisme souple. On relève dans son œuvre conservée un millier de mots grecs ; outre les citations explicites, le plus souvent homériques, ce sont des mots isolés ou des expressions brèves⁴¹⁴. Cela semble naturel en ce qui concerne les termes techniques mentionnés dans les traités rhétoriques et philosophiques. Le nombre de ces occurrences spéciales est cependant négligeable au regard du phénomène fréquent que constitue dans la correspondance le passage rapide du latin au grec, qui s'apparente, sinon à la pratique de la citation implicite, du moins à la recherche de la connotation et de l'emphase. Les lettres adressées à Atticus sont le terrain par excellence de ce « changement de code⁴¹⁵ », qui ne peut être réduit à un simple mode éthique (en l'espèce, la

411. L'introduction dans les études linguistiques du terme « diglossie », dès la fin du XIX^e siècle, vise à prendre en compte les régularités de la distribution socioculturelle de langues en contact au sein d'une même société. Loin de s'exercer arbitrairement, le « bilinguisme » des locuteurs est en effet solidaire de structures sociales et d'enjeux idéologiques cruciaux pour la communauté politique, qui doit négocier la coexistence plus ou moins conflictuelle de plusieurs langues classées comme distinctes, d'une langue officielle et de « dialectes », ou encore des variétés « haute (*high*) » et « basse (*low*) » d'une langue commune. Voir, par exemple, la synthèse des théories et des terminologies concurrentes que propose H. Boyer après divers ouvrages consacrés aux situations de plurilinguisme et aux méthodes de la sociolinguistique (BOYER 2001, p. 48-69).

412. HORACE, *Épîtres*, II, 1, 156-157 : *Graecia capta ferum victorem cepit et artis / intulit agresti Latio*, « conquise, la Grèce conquiert son farouche vainqueur et importa les arts dans le rustique Latium ». Il demeure incontestable que, dès les commencements de leur civilisation écrite, les Romains ont pratiqué le grec en raison de son statut de grande langue de culture. Voir KAIMIO 1979 et ADAMS 2003.

413. Voir DUPONT & VALETTE-CAGNAC 2005, en particulier l'Introduction de E. Valette-Cagnac (« *Vtraque lingua*. Critique de la notion de bilinguisme », p. 7-35). Les deux articles consacrés à Cicéron dans cet ouvrage collectif s'intéressent à l'image de la Grèce que construisent ses écrits d'orientation théorique.

414. Voir ROSE 1921, qui en dresse la liste, au premier chef en vue d'une étude linguistique. Le nombre approximatif de mille termes comprend également les noms propres recensés. Dans les rapides conclusions de son examen, l'auteur indique que le vocabulaire et la syntaxe de Cicéron sont principalement hellénistiques. Il n'y trouve que quelques traits grammaticaux non attiques et de rares latinismes. Les index de SHACKLETON BAILEY 1977 permettent de constater que les lettres qui ne sont pas adressées à Atticus emploient le grec moins de 200 fois, et ne le font jamais d'une manière continue. Pour un panorama raisonné, voir SWAIN 2002.

415. La notion de « changement de code », empruntée à l'analyse linguistique de l'interlocution, est de celles qui permettent d'insister sur le contexte social et discursif du choix de la langue — ou du choix de l'hybridation linguistique : mentionnons que CICÉRON, non content d'émailler sa prose latine de termes grecs, joue de sa compétence *in utraque lingua* pour forger les plaisants *facteion* (coordonné à φιλοσοφητέον, XXII = *Att.* I, 16) et *ὁμοιονque* (πρὸς ἴσον ὁμοιονque, DCCI = *Att.* XIII, 51). S. Swain, qui applique cette notion de *code-switching* à la pratique cicéronienne, dont les *Lettres* sont évidemment le témoignage principal, affirme que le grec de Cicéron doit être considéré moins comme la trace de son bilinguisme que comme « une stratégie

présentation de soi comme un Grec), à la manifestation d'un snobisme complaisant, ni même à un jeu⁴¹⁶.

Insistons sur le caractère éminemment privé de cette correspondance, que montrent avec acuité les circonstances dans lesquelles apparaît le syntagme ἐν αἰνυμοῖς. Dans deux lettres écrites à neuf ans d'écart, une fonction précise se révèle en effet prédominante : le détail de l'expression s'explique par la nécessité d'une communication discrète, dans un cas, secrète même, dans l'autre⁴¹⁷.

Dans une série de trois lettres datées de 50 avant notre ère et écrites depuis Tarse, où il remplit ses fonctions de proconsul, Cicéron presse Atticus de l'aider dans une affaire délicate. Sans réponse aux deux premières, il réitère sa prière dans un paragraphe de la troisième missive :

Bis ad te antea scripsi de re mea familiari, si modo tibi reddita litterae sunt, graece ἐν αἰνυμοῖς. Scilicet nihil est movendum ; sed tamen ἀφελῶς percontando [...].

Je t'ai écrit par deux fois ces derniers temps au sujet de mes affaires privées — as-tu reçu ces lettres ? —, en grec et *par énigmes*. Évidemment, il ne faut rien brusquer ; mais en t'informant *sans en avoir l'air*⁴¹⁸ [...].

Cicéron mandate ainsi son ami, qui se trouve à Rome, pour mener une enquête. L'adverbe grec ἀφελῶς fait état d'une modalité impérative : il importe de se renseigner « en affectant

discursive que recèle son latin » (« *a discourse strategy within his Latin* », SWAIN 2002, p. 164). Son étude de cas débute par une synthèse historique et méthodologique à laquelle on ne peut que renvoyer le lecteur.

416. Dans les extraits qui nous intéressent, Cicéron ne vise pas l'agrément accessoire que procure selon JULIUS VICTOR un usage judicieux du grec : *graece aliquid addere litteris suaue est, si id neque intempestiue neque crebro facias*, « il est plaisant d'insérer dans une lettre un peu de grec, pourvu que ce ne soit ni à contretemps ni trop souvent » (p. 448 Halm = p. 106 Celentano). CUGUSI 1983 (qui cite ce texte, p. 38) fait de l'« usage du grec et de formes grécisantes » l'un des éléments de la « topique épistolaire » latine (p. 83-91) : les pages consacrées à Cicéron fournissent une typologie de sa pratique d'épistolier et recensent la bibliographie pertinente. L'usage auquel nous avons affaire ici ne retient pas l'attention de P. Cugusi, car il se situe hors du partage habituel entre grec « technique », grec « personnel » (utilisé pour ses connotations ou par euphémisme, notamment) et grec des auteurs cités, sauf à considérer qu'il représente un infléchissement de la seconde catégorie.

417. Sur ces lettres, et sur les précautions épistolaires de Cicéron dans les cas où le choix des *tabellarii* et l'usage des sceaux étaient insuffisants, voir NICHOLSON 1994, en particulier p. 38-53. L'auteur de cet article résume ainsi la partie de son argumentation qui nous intéresse (p. 63) : « Bien que Cicéron n'ait apparemment jamais eu recours à un chiffre [*cipher*], comme certains de ses contemporains, nous constatons qu'il utilise souvent le grec, des expressions codées [*code-words*] et des sobriquets [*nicknames*], ou bien un langage soigneusement voilé, afin de protéger sa correspondance privée des regards indiscrets. » Ce sont en effet les procédés que nous allons voir à l'œuvre.

418. CCLXVIII, 1 = *Att.* VI, 7, 1. La suite de la phrase n'est pas entièrement sûre, mais sa teneur est sans ambiguïté : il y est question d'apurer des comptes. Les lettres sont citées d'après l'édition de L.-A. Constans et J. Bayet publiée dans la CUF. Dans ces passages, l'italique indique la traduction du grec. Tout en conservant le sens des mots, la version proposée perd l'effet de leur assemblage. On pourrait essayer de le rendre en mêlant le français d'une autre langue moderne (dans le passage suivant, SHACKLETON BAILEY 1965-1968 insère dans son anglais un curieux syntagme français, « *en langue voilée* », pour traduire μυστικώτερον). Mais élaborer une telle homologie est hors de notre propos.

d'être naïf », selon une acception rhétorique du terme, plutôt que « simplement ». L'intérêt de son patrimoine exige que l'on n'ébruite pas les agissements d'un affranchi de Terentia, Philotime, auquel il s'était lié pour le rachat des possessions de Milon, confisquées après la proclamation de son exil⁴¹⁹. Les premières mentions de l'incident, dans les lettres précédentes, occupent ensemble une quinzaine de lignes intégralement rédigées en grec. Ce fait exceptionnel⁴²⁰, peut-être favorisé par le séjour officiel en Cilicie, était ouvertement motivé par l'embarras de Cicéron. Des remarques réflexives encadraient nettement l'emploi du grec à des fins d'hermétisme :

Illud praeterea μυστικώτερον ad te scribam, tu sagacius odorabere. Τῆς δάμαρτός μου ὁ ἀπελεύθερος (οἶσθα ὃν λέγω) ἔδοξέ μοι πρόωην, ἐξ ὧν ἀλογευόμενος παρεφθέγγετο, πεφυρακέναι τὰς ψήφους ἐκ τῆς ὠνῆς τῶν ὑπαρχόντων (τῶν) τοῦ Κροτωνιάτου τυραννοκτόνου. Δέδοικα δὴ μὴ τι — νοήσεις δῆπου. Τοῦτο δὴ περισκεψάμενος τὰ λοιπὰ ἐξασφάλισαι. Non quo tantum quantum vereor scribere ; tu autem fac ut mihi tuae litterae volent obviae.

Encore une chose, que je vais t'écrire avec un certain mystère : à toi de suivre la piste avec sagacité. J'ai le sentiment depuis peu, d'après ce qu'il s'est laissé aller à dire en bavardant, que l'affranchi de mon épouse (tu vois de qui je veux parler) a trafiqué ses comptes à la suite de l'achat des biens du tyranicide Crotoniate. Je crains fort que — mais tu as compris. En examinant l'affaire, assure-toi du reste. Je ne peux pas écrire tout ce que je redoute ; de ton côté, fais en sorte que ta lettre vole à ma rencontre⁴²¹.

419. Cette « affaire » est résumée dans la Notice de l'édition française, p. 197-199, et dans CARCOPINO 1947, qui s'indigne de ce que Cicéron ait vénalelement recouru aux services d'un « homme de paille » (p. 183-189, au chapitre « Cupidité et indélicatesses ») et relève l'usage des énigmes et le rôle du changement de langue (p. 187). La résolution en est évoquée quelques mois plus tard dans deux lettres. L'opinion de CICÉRON s'est confirmée, comme l'exprime un jeu sur le nom grec du suspect (*ne quid φιλοτιμία eius quem nosti nobis noceret*, « pour éviter que la philotimie de qui tu sais ne me soit dommageable »), et il lui a retiré sa confiance (*Diungere ab illo uolo. Merus est φυρατής*, « je veux rompre tout contact avec cet homme. C'est un parfait carambouilleur », CCLXXXI = *Att.* VII, 1). Il se range donc à l'avis que lui a donné Atticus (*De Philotimo, faciam equidem ut mones*, « Au sujet de Philotime, je ne manquerai pas de suivre ton conseil », CCXCI = *Att.* VII, 3).

420. Un emploi aussi suivi se retrouve en 49, lorsque CICÉRON rapporte à Atticus le genre de sujets d'exercice qu'il se propose à lui-même pour ne pas « s'abandonner au souci » (CCCLXXII = *Att.* IX, 4). En 18 lignes, sous la forme de propositions hypothétiques de structure « *ei* + adjectif verbal », il égrène en neuf « thèses politiques » certains des problèmes typiques de la tradition des *progumnasmata*. En dissertant ainsi *pro* et *contra*, en grec comme en latin, Cicéron déclare chercher à se distraire sans s'éloigner tout à fait des questions politiques d'actualité (θέσεις, *quae et πολιτικαὶ sunt et temporum horum*). La langue originare de la rhétorique sert ici, d'une façon curieuse, à tenir à distance une réalité éprouvante, par la pratique d'exercices privés et décontextualisés qui ne visent ni la déclamation ni l'action, et ne sont ni préparatoires ni littéraires (même si SHACKLETON BAILEY 1965-1968 croit voir dans l'un des thèmes une allusion à Pompée). Selon les catégories grecques exposées par Cicéron lui-même (notamment dans *De l'orateur*, II, 65-66 ; TYRRELL & PURSER 1969 [1879-1907] font référence à *Topiques*, 79), on peut les considérer comme des *quaestiones*, par opposition aux *causae*, qui sont ancrées dans une situation. Voir sur cette distinction ce que dit M. Patillon des antécédents de la θέσις telle que la définit Ælius Théon (PATILLON & BOLOGNESI 1997, p. LXXXIII-XCI). L'ironie de ce refuge dans les formes scolaires était probablement sensible à Cicéron et à son correspondant.

421. CCLXV, 3 = *Att.* VI, 4, 3. L'expression Δέδοικα δὴ μὴ τι — νοήσεις δῆπου est le texte de SHACKLETON BAILEY 1965-1968. Les éditeurs de la CUF considèrent que cette « réticence » est formulée par μὴ τι νοήσης... Εἰς δῆπου, où le dernier pronom désigne Atticus, qui doit réfléchir « seul » à la situation (voir p. 198, n. 5 ; TYRRELL & PURSER 1969 [1879-1907] prennent le même parti en traduisant en note « *take the matter into your own hands only* »). Les manuscrits portent μὴ τι νοήσης εἰς ou μὴ τι νοήσης ἔν. En tout état de cause, la rupture est délibérée, dans une lettre probablement écrite de la main de Cicéron, comme nous pouvons le conjecturer d'après le second cas qui retiendra notre attention (Cicéron et Atticus avaient alors l'habitude « courtoise » de ne pas dicter leurs courriers, selon SHACKLETON BAILEY 1965-1968).

La lettre qui suit dans le recueil mettait en œuvre plus longuement le même procédé, qu'il n'était plus la peine d'expliciter :

Τῆς ξυναόρου τῆς ἐμῆς οὐξελεύθερος ἔδοξέ μοι θαμὰ βατταρίζων, ἀλύων (ἐν) τοῖς ξυλλόγοις καὶ ταῖς λέσχαις ὑπό τι πεφυρακέναι τὰς ψήφους ἐν τοῖς ὑπάρχουσιν τοῖς τοῦ Κροτωνιάτου [...].
Hoc tu indaga, ut soles, at hoc magis. [...] Reliqua vide et quantum fieri potest perspice.

J'ai le sentiment que l'affranchi de ma moitié, qui bredouillait et semblait agité lors de nos conversations et discussions, a peu ou prou trafiqué les comptes relatifs aux biens du Crotoniate [...].
Enquête de ton côté, comme tu en as l'habitude, et en particulier sur le point suivant. [...] À toi d'aviser pour le reste et de voir ce que l'on peut faire⁴²².

Encore fallait-il qu'Atticus reçoive la requête et les informations utiles. La troisième référence à l'affaire, dans le passage qui nous intéresse, est allusive et montre l'inquiétude de Cicéron. La communication différée qu'est le discours épistolaire, tout particulièrement dans l'Antiquité, est également une communication hasardée, dont l'interception est toujours possible. Sans faire appel à une quelconque forme de cryptographie, la formulation du message offre elle-même une certaine latitude de dissimulation. En évitant de nommer l'affranchi Philotime, en désignant Milon, le meurtrier de Clodius, par une référence à l'athlète homonyme du VI^e siècle, et en laissant demeurer dans son courrier une éloquente aposiopèse, Cicéron adapte son style à une nécessité on ne peut plus pratique. En narrant les faits en grec, il exclut certains des éventuels lecteurs indiscrets, à commencer par les messagers, bien que ce degré de sûreté supplémentaire soit assez peu élevé⁴²³.

C'est donc la combinaison d'une expression prudente et du recours à un second idiome commun aux intéressés que l'épistolier désigne par *graece ἐν αἰνιγμοῖς*. Dans cet appariement de locutions circonstanciées⁴²⁴, on est tenté de voir une contamination mutuelle des éléments : en écrivant grec, Cicéron vise à ne dire que des énigmes pour d'autres que son

422. CCLXVI, 1 = *Att.* VI, 5, 1. S. Swain remarque très justement que ce long passage en grec et le précédent nous informent peu sur le grec de Cicéron parce qu'ils mêlent le jargon financier de la *koinê* et des tournures épiques ou tragiques (SWAIN 2002, p. 154). Selon le commentateur, ce style traduit une intention humoristique, mais ce point n'a rien d'évident.

423. Dans leur Notice (p. 197-199), les éditeurs de la CUF attribuent ce « luxe de précautions » à une possible « collusion entre Philotime et la cupide Térentia » (sur l'imbrication des divorces et des dettes dans les affaires domestiques de Cicéron, voir CARCOPINO 1947, p. 231-248, et la *Vie* rédigée par PLUTARQUE, XLD). Ils laissent entendre également que Cicéron pouvait craindre les jaseries de l'épouse d'Atticus, c'est-à-dire « qu'une lettre non déguisée, tombant sous les yeux de Pilia, donnât lieu à ce genre d'hypothèses et d'indiscrétions féminines qui confondent tout ». Malgré l'expression franche et regrettable d'un stéréotype, cette idée repose sur un fait intéressant : dans les classes les plus aisées de la société romaine, on pouvait exploiter en vue d'une communication sélective, ou élective, la maîtrise du grec, qui était inégalement distribuée entre les sexes.

424. On aurait pu s'attendre à ce que les expressions soient coordonnées. L'intégration syntaxique imparfaite est peut-être due à l'alliance des langues. Il semble peu probable, en tout cas, qu'il faille comprendre « je t'ai écrit [...] *en énigmes*, [pour le dire] en grec ».

correspondant ; pour ranger sous la catégorie d'énigme un tel usage tactique, il donne la préférence à la langue grecque.

Le même mécanisme s'observe dans une lettre plus ancienne, datée de 59. Cicéron, qui est à Rome pendant l'époque troublée où se forme le « premier triumvirat », y fait à Atticus la chronique d'une République en cours d'évolution rapide. Quelques années après son consulat, partisan de Pompée, il déplore la faveur dont jouissent les *populares*. Sollicité et menacé, se présentant comme incapable de songer à sa propre sécurité⁴²⁵, comme son ami l'exhortait à le faire, il se déclare convaincu que « tout est perdu ». Au terme de ce constat amer, il prévoit le moyen de poursuivre une communication risquée :

Sed haec scripsi properans et mehercule timide. Posthac ad te aut, si perfidelem habebo cui dem, scribam plane omnia, aut, si obscure scribam, tu tamen intelleges. In iis epistulis me Laelium, te Furium faciam ; cetera erunt ἐν αἰνυμοῖς.

Mais j'écris ces mots à la hâte et, ma foi, non sans crainte. Une autre fois, je t'écrirai tout sans détours, si du moins je dispose d'un messager parfaitement sûr pour ma lettre, ou bien, si je dois écrire obscurément, tu n'en comprendras pas moins. Dans ces lettres, je serai Lélius, et toi Furius ; tout le reste sera *en énigmes*⁴²⁶.

Par la suite, la précaution d'emprunter des noms illustres du passé pour créer de fausses identités épistolaires a paru partiellement inutile à Cicéron. Comme le changement de langue, ce stratagème devait redoubler la fonction d'un style défensif qu'il nomme là obscur — la locution grecque était une glose recherchée du latin *obscure*, « à demi-mot, à mots couverts » — et qu'il caractérise ici comme allégorique :

De re <publica> breviter ad te scribam ; iam enim charta ipsa ne nos prodat pertimesco. Itaque posthac, si erunt mihi plura ad te scribenda, ἀλληγοροῖαις obscurabo. [...] Haec quo sint eruptura timeo ; sed si dispicere quid coepero, scribam ad te apertius. [...] Quod scripseram me Furio scripturum, nihil necesse est tuum nomen mutare ; me faciam Laelium et te Atticum, neque utar meo chirographo neque signo, si modo erunt eius modi litterae quas in alienum incidere nolim.

Sur la situation politique, je ne vais te donner que de brèves nouvelles, car je crains fort à présent que le papier même ne nous trahisse. Ainsi, si à l'avenir j'ai certaines choses à t'écrire, je les couvrirai de l'obscurité des *allégories*. [...] J'attends dans la crainte de voir quel dénouement aura tout cela ; mais si je commence à discerner quoi que ce soit, je t'écrirai plus ouvertement. [...] Quant à ce que je t'écrivais, que mes lettres seraient adressées à Furius, rien ne t'oblige à changer de nom : je serai Lélius et toi Atticus ; je n'écrirai pas de ma main et ne me servirai pas de mon sceau, du moins pour des lettres d'une telle nature que je veuille éviter qu'elles ne tombent en des mains étrangères⁴²⁷.

425. Le mot charnière *salus* (§ 1) est repris par ἀσφάλεια (§ 4). SHACKLETON BAILEY 1965-1968 y voit le terme employé par Atticus.

426. XLVI, 5 = *Att.* II, 19, 5.

427. XLVII, 3-5 = *Att.* II, 20, 3-5. Pour ce paragraphe, la traduction s'inspire en partie de celle de la CUF. Sur l'apparition d'ἀλληγοροῖαι dans ce contexte, on pourra voir les remarques de HAHN 1967 (p. 59).

La motivation du discours indirect par le danger politique est habituelle. En l'occurrence, Cicéron choisit d'évoquer la « maladie nouvelle dont la cité se meurt » sans référence ou presque à ceux qu'il considère comme ses empoisonneurs : rien n'engage autant que l'accusation *ad hominem*.

Il est remarquable que le grec joue un rôle dans ces procédures de dissimulation protectrice. On peut comprendre qu'il y entre comme un instrument. Cela n'explique pas qu'il en fournisse aussi la désignation, et que le syntagme ἐν αἰνιγμοῖς soit employé en deux occasions indépendantes.

Malgré la disparition des lettres écrites par Atticus, tout témoigne dans cette correspondance d'une relation symétrique. Le discret mimétisme hermétique qui suscite le recours à la langue d'origine de l'énigme est aussi, plus précisément, un réflexe d'érudition. Car ce n'est pas αἰνιγμα qui est préféré à la forme latinisée *aenigma*, mais αἰνιγμός. La situation, en imposant à l'esprit de Cicéron un intertexte grec⁴²⁸, fait surgir une tournure poétique, très probablement tragique. L'état de notre documentation suggère même le souvenir d'un vers euripidéen⁴²⁹.

Sur les emplois d'αἰνιγμός dans les textes grecs, cf. 4.4.1.

6.4. *Griphus*

Occurrences

Au II^e siècle de notre ère, la forme latinisée de γριφος apparaît dans deux textes à peu près contemporains l'un de l'autre, *Les Nuits attiques* d'Aulu-Gelle et les *Florides* d'Apulée. Il s'agit dans les deux cas de l'accusatif pluriel.

Époque	Corpus	Occ.
II	Aulu-Gelle	1
	Apulée	1
II	2 corpus	2

428. N'était la rareté du tour prépositionnel en ἐν, on songerait au paradigme qu'offre l'apocryphe platonicien de la *Lettre II*, texte vraisemblablement peu antérieur, sinon contemporain.

429. EURIPIDE, *Rhésos*, 754. On comparera l'emploi par Cicéron, dans une autre lettre (CCCLXXII = *Att. IX*, 4, cf. *supra*), de l'anastrophe ἐλευθερίας πέρι, que H. J. Rose dit « *perhaps motivated by some reminiscence of a tragic tag, such as τυραννίδος πέρι* » (ROSE 1921, p. 116 ; l'auteur donne pour exemple *Les Phéniciennes*, 524). Les passages en grec que nous avons évoqués étaient saturés de poétismes archaïques, dont les plus marqués sont δάμαρ et ξυνάορος (ce dernier mot paraît typique d'Euripide) et la curieuse tmèse du verbe rare ὑποφυράω. Dans son répertoire, H. J. Rose signale à juste titre le caractère poétique et attique du terme αἰνιγμός (p. 93).

Forme de <i>griphus</i> (2)				
Pl.	acc.	m.	<i>griphos</i>	2

La convergence de ces attestations est frappante sur un point : le pluriel y est proprement générique et désigne dans les deux cas un certain type d'énoncés.

Chez Aulu-Gelle, le mot fait office d'hyperonyme après une liste de syllogismes captieux nommés en grec par un jeune philosophe jargonnant :

[...] *interea uocabulis haut facile cognitis, syllogismorum captionumque dialecticarum laqueis strepebat κυριεύοντας et ήσυχάζοντας et σωρείτας aliosque id genus griphos neminem posse dicens nisi se dissoluere.*

[...] il faisait résonner sans cesse les termes difficiles, les lacs des syllogismes et les chausse-trapes des raisonnements dialectiques fallacieux, ces *dominateurs*, ces *artisans du silence*, ces *sorites* et autres griphes de ce genre, que personne, disait-il, ne pouvait résoudre, lui excepté⁴³⁰.

La citation des termes techniques semble occasionner un bref passage au discours indirect libre. Amplement précédés de désignations latines (ou du moins passées dans le latin de l'époque) qui les qualifient comme finesses dangereuses mais ici ridicules, ces types d'arguments font l'objet d'une reclassification *ad hoc* : ils tombent sous la catégorie des γρίφοι.

Si le mot est une illustration supplémentaire du style pédant d'un artiste de la raison, ces « énigmes » se caractérisent par leur difficulté et leur résolution doit être considérée comme la preuve d'une intelligence supérieure. Mais il paraît plus naturel d'y lire le retour à une narration distanciée, au sein de laquelle Aulu-Gelle assimile les figures dialectiques à des devinettes oiseuses⁴³¹. Il y aurait en ce cas de l'ironie à clore la liste par une sorte d'*et cætera* (*aliosque id genus*) qui mime la langue de l'art et lui emprunte *griphus* pour stigmatiser une technicité intempestive.

430. AULU-GELLE, *Les Nuits attiques*, I, 2, 4. Le mouvement du chapitre est adéquatement résumé par son titre dans le sommaire : *Ab Herode Attico C. V. tempestiue deprompta in quendam iactantem et gloriosum adulescentem, specie tantum philosophiae sectatorem, uerba Epicteti Stoici, quibus festiuiter a uero Stoico seiunxit uolgu loquacium nebulonum, qui se Stoicos nuncuparent*, « Comment Hérode Atticus, personnage de rang consulaire, produisit fort à propos contre un jeune homme fanfaron et vaniteux, qui n'avait que les apparences d'un philosophe, les mots par lesquels le stoïcien Épictète, avec assez de verve, distingue du stoïcien véritable la tourbe des parleurs inconsistants qui se déclarent stoïciens. » La narration de l'épisode est une composition littéraire très réussie, sur la base d'une sorte de chrie, comme le relève ANDERSON 2004, p. 113-114.

431. Sur les relations qu'entretient Aulu-Gelle avec la dialectique, voir GARCEA 2000, en particulier p. 53-204. Notre scène a pour toile de fond la satire nuancée des « intellectuels » que l'on trouve dans *Les Nuits attiques* : voir KEULEN 2004, bien que le détail de ce texte n'y soit pas étudié.

Quelque valeur qu'il convienne de donner en l'occurrence à ce terme, positive ou négative, d'emphase ou de dérision, son emploi est assurément indissociable d'un réseau de références grecques qui ne se limite pas au cotexte cité. Lorsque le maître des lieux où se tenaient ces conversations, Hérode Atticus, réplique à l'écolier stoïcien, il le fait en effet en grec (*graeca, uti plurimus ei mos fuit, oratione utens*) — mais Aulu-Gelle rapporte sa réponse en latin —, avant de lui objecter une page d'Épictète, qu'il fait lire — et que l'auteur reproduit cette fois dans la langue d'origine.

Dans une telle mise en scène du loisir lettré, l'obscurité prétentieuse d'un béjaune se présente comme l'envers des divertissements amicaux qu'évoque un autre chapitre des *Nuits attiques*⁴³² : les questions érudites échangées durant les Saturnales y sont nommées *aenigmata* ; ici, les arguties sont dites *griphi*. Faute de témoignages suffisamment abondants, on se contentera de prendre acte de cette polarité à l'intérieur d'une même œuvre.

Apulée, dans l'une des déclamations des *Florides*, emploie le mot après avoir déclaré son admiration pour la fameuse autarcie d'Hippias, qui alliait toutes les capacités techniques à l'habileté rhétorique. Avec ce modèle d'union des pratiques manuelles et intellectuelles, l'écrivain latin « avoue » ne pas pouvoir rivaliser. Il lui suffit de composer avec aisance dans les genres qu'il énumère complaisamment :

poemata omnigenus apta uirgae, lyrae, socco, coturno, item satiras ac <g>riphos, item <h>istorias uarias rerum nec non <o>raciones laudatas disertis nec non dialogos laudatos philosophis [...].

des poèmes en tout genre, appropriés à la baguette, à la lyre, au brodequin et au cothurne, ainsi que des satires et des griphes, et diverses histoires, sans oublier les discours qu'applaudissent les gens éloquents ni les dialogues qu'applaudissent les philosophes⁴³³ [...].

Il est tout à fait exceptionnel que les énigmes entrent dans la liste de genres littéraires reconnus et pratiqués. En l'absence de tout commentaire et des marqueurs habituels que sont les noms d'auteurs ou d'œuvres, il nous reste à constater que l'énumération a pour but, dans ce contexte non théorique, de paraître couvrir le champ des productions possibles à l'époque d'Apulée.

432. AULU-GELLE, XVIII, 2. Cf. 6.2.

433. APULÉE, *Florides*, IX, 27-28. *Virga* est ici l'équivalent de ῥάβδος et désigne l'attribut traditionnel du récitant épique. L'*OLD* introduit le passage, sous *uirga*, par la mention « of a ῥαψωδός ». Le symbole est ancien : PINDARE dit déjà d'Homère qu'il s'est exprimé κατὰ ῥάβδον [...] θεσπεσίων ἐπέων, « au rythme du bâton que suivent ses vers divins » (*Isthmiques*, IV, 38-39). Quant aux *historiae uariae*, elles pourraient faire songer au type de projet littéraire qu'est à la même époque la ποικιλὴ ἱστορία d'Élien, mais le syntagme *historia rerum* doit prévaloir dans l'interprétation. Nous savons par ailleurs qu'Apulée était l'auteur d'une *Epitome historiarum* et d'une traduction du *Phédon*. Voir BEAUJEU 1973 et HARRISON 2000.

Rien que de traditionnel au début et à la fin du catalogue. La typologie des formes poétiques (*poemata*) suit le partage entre l'épopée et la poésie mélique, ainsi qu'entre la comédie et la tragédie, les unes et les autres désignées métaphoriquement par les attributs de leurs interprètes.

Après le second *item*, les types dominants de textes en prose achèvent l'inventaire : histoire, éloquence, puis dialogues philosophiques. À en croire les ouvrages conservés et les titres de ceux qui ont été perdus, ces genres sont ceux dans lesquels s'est effectivement illustré Apulée, bien que ses « discours » possèdent la variété des compositions épideictiques et qu'il faille, pour inclure dans ce système les récits de l'auteur que nous nommons ses romans, s'éloigner de l'historiographie comme de l'éloquence classique⁴³⁴.

C'est justement une forme mixte qui constitue le premier terme du couple central. La satire, revendiquée par les Romains comme leur bien littéraire propre, selon la déclaration de Quintilien⁴³⁵, se caractérise en effet par le mélange des mètres, des sujets et des tons. D'Ennius à Juvénal, certains des auteurs les plus renommés ont adapté à leurs fins cet art réglé de la transgression des lois sociales et « artistiques », en déterminant à quel degré ils profiteraient de l'irruption en poésie de la réalité conflictuelle et prosaïque des relations entre individus et entre groupes.

Ces deux caractères de la satire — patrimoine latin et parole peu ou prou affranchie des nécessités du grand style — offrent un contraste intéressant avec le genre des griphes, si mineur qu'il n'est pas habituellement répertorié⁴³⁶. Si Apulée ne songe pas à la tradition populaire des devinettes⁴³⁷, il est difficile d'imaginer à quel type de discours il se réfère, car seules des classes d'énoncés suffisamment constituées, et par conséquent aisément identifiables par l'auditeur, doivent figurer dans ce rapide *cursus*. Nous pouvons donc supposer que le rhéteur affirme, pour soutenir ses prétentions à la polyvalence, sa compétence dans un genre qui joue de sa marginalité licite, la satire, et dans une pratique infra-littéraire, l'énigme. Le *griphus* serait ici l'énigme sous son aspect de forme brève autonome, qui n'est pas dépourvue d'apparences formels et fonctionnels, avec l'épigramme par exemple, que Martial avait exploitée un siècle plus tôt de diverses manières⁴³⁸. Comme on l'a signalé, aucun

434. S. Harrison préfère supposer que le passage est antérieur à la composition des *Métamorphoses* (HARRISON 2000, p. 15).

435. QUINTILIEN, X, 1, 93 : *Satura quidem tuta nostra est*. Les débats anciens qui entourent cette déclaration sont rappelés en ouverture de FREUDENBURG 2005 par l'éditeur du volume.

436. L'inclusion de la satire est la seule disparité entre les parties grecque et latine du programme de lectures que proposait Quintilien un siècle plus tôt (X, 1). Le découpage des genres était donc identique à celui d'Apulée, à la mention des *griphi* près.

437. De cette tradition, Aulu-Gelle consent l'un des rares témoignages en latin : cf. la section suivante, 6.5.

438. Voir les suggestions en ce sens de MUÑOZ JIMÉNEZ 1985.

texte ne nous permet de faire l'hypothèse d'une tradition latine de l'« énigme littéraire⁴³⁹ » qui ait été comparable aux vestiges recueillis par l'*Anthologie grecque*. Apulée voudrait donc faire entendre qu'il est capable des subtilités les plus communes et vulgaires aussi bien que des ouvrages relevés et sérieux⁴⁴⁰.

Mais pourquoi le dire d'un mot rare, presque encore grec ? L'idée que *griphus* puisse renforcer une association naturelle des énigmes avec la Grèce exerce une certaine séduction : autant que la satire des Latins, les griphes des Grecs sont familiers à l'auteur expérimenté. Notons en outre que, dans la suite de la phrase, l'auteur se dit habile, non seulement dans ces domaines, mais dans d'« autres aussi de la même sorte, tant en grec qu'en latin, avec un dévouement jumeau, un soin égal, un style semblable⁴⁴¹ ». Il y a peut-être un souci de distinction dans ce choix. L'usage du terme, assurément moins banal que les métonymies de la lyre, du brodequin ou du cothurne, se situerait plutôt au niveau stylistique de l'allusion initiale à la baguette des rhapsodes.

La ténuité de ces indices, moins précis encore que chez Aulu-Gelle, nous invite à la prudence. Le *non liquet* s'impose pour une autre raison encore, qui rend l'incertitude plus fondamentale. *Griphos* est en effet une conjecture dans le texte d'Apulée. Au lieu du syntagme *satiras ac griphos*, adopté par les éditeurs, on lit dans les deux manuscrits principaux des *Florides* deux versions d'un même non-sens : *satira sacreppus* et *satira satreppus*. Le mot *griphus* qui est le seul satisfaisant proposé à ce jour était donc de toute évidence une difficulté pour les copistes. Assez logiquement, un problème textuel semblable, mais moins grave, s'observe dans les exemplaires conservés des *Nuits attiques*, qui ont déformé *griphos* soit en *gripas* soit en *grippos*⁴⁴².

439. Sur cette notion, cf. Introduction, B, 1 et 2, à propos des études folkloriques et littéraires.

440. Les *griphi* sont absents de la seconde liste de genres que dresse Apulée (*Florides*, XX, 5-6). Faut-il faire l'hypothèse que le mot désigne ici l'œuvre perdue que Nonius Marcellus identifie par l'expression *Apuleius in libro Ludicrorum* (fr. 1) ? À cet unique fragment explicite des *Ludicra*, ou *Badinages* selon BEAUJEU 1973, S. HARRISON ajoute le témoignage d'Apulée lui-même — en particulier, des vers rapportés dans l'*Apologie* (VI) sont introduits par l'expression *de ludicris meis* — et rattache à cette œuvre d'autres fragments d'origine incertaine selon J. Beaujeu. Il en conclut que « les *Ludicra* semblent avoir été un recueil de poèmes légers et divertissants, peut-être de coloration érotique » ; à ses yeux, leur titre « traduit clairement le grec παιγνία, qui est celui de plusieurs recueils de poèmes courts de l'époque hellénistique », et ils doivent faire songer aux *Technopaegnia* d'Ausone. Voir HARRISON 2000, p. 16-20 (pour nos citations, p. 19). Les critiques ne mentionnent ni l'un ni l'autre le titre plus long que l'on a parfois donné à l'ouvrage, *Liber ludicrorum et griphorum*, comme le faisait SMITH 1870 sans référence à aucune source.

441. APULÉE, passage cité : *(et) alia eiusdem modi tam graece quam latine, gemino uoto, pari studio, simili stilo*. Cette déclaration, et quelques autres semblables, sont peut-être le boniment d'un « sophiste latin » selon HARRISON 2000 (p. 15). Le bilinguisme et la double culture des auteurs de l'époque antonine est le sujet de SWAIN 2004, qui donne un cadre à nos remarques sur Apulée et sur Aulu-Gelle.

442. Nous n'avons pas de raison de supposer une influence de la forme non aspirée du mot grec, γρίπος (cf. 5.1). Des remarques de F. Biville sur la prononciation et la graphie latines des occlusives aspirées grecques,

Hors des textes du PHI, il faut mentionner son emploi par le grammairien Sacerdos au III^e siècle, qui en fait le synonyme d'*aenigma* dans sa définition du trope⁴⁴³, et surtout le titre même du *Griphe sur le nombre trois* (*Griphus ternarii numeri*) composé par Ausone au IV^e siècle. Ce poème rassemble en quatre-vingt-dix vers le plus grand nombre possible d'acceptions et de connotations du chiffre. L'énigme de la Sphinx y est évoquée, parce que l'animal et son fameux énoncé ont une structure tripartite⁴⁴⁴. On doit à cette référence inévitable la seule occurrence du mot *aenigma* dans le texte, tandis que *griphus* en est absent. Dans cette tradition non plus le mot n'a pas été compris, puisque les témoins utilisés pour l'édition font commencer le titre par *griphus* ou, plus étrangement, par *cripcrippus*.

Contrairement aux deux attestations antérieures, l'emploi de *griphus* s'inscrit ici explicitement dans la lignée des usages de γοῖφος relatifs aux jeux sympotiques. Une lettre-préface justifie la légèreté de l'œuvre (*iocum, ineptiola*) par les conditions de sa rédaction : pris d'inspiration au cours d'un banquet, l'auteur l'aurait presque improvisée. Nous avons affaire en réalité au versant de la production d'Ausone sur lequel se trouve son *Technopaegnon*, ensemble de poèmes à contraintes qui contient, placés à la fin de chaque vers, la totalité des monosyllabes du latin, à quelques mots près⁴⁴⁵.

Cet exemple confirme bien sûr le caractère érudit de ce mot très rare⁴⁴⁶. Il semble disparaître au Moyen Âge et ne connaître une nouvelle diffusion que dans les dictionnaires de

on peut retenir ceci : φ > p, et la prononciation sourde correspondante, est le « seul traitement attesté dans les inscriptions » jusqu'au milieu du II^e siècle avant notre ère et le « traitement usuel dans la langue vulgaire » jusqu'à la fin du II^e de notre ère, « où p est alors concurrencé par f » ; ph est la « transcription usuelle dans la langue savante (auteurs, inscriptions officielles) », qui correspond à la prononciation [p^h] « dans la classe cultivée, hellénisée » (BIVILLE 1990, p. 208-209, reprenant les pages 142-159 et 159-178). Afin de comprendre les formes rencontrées dans les manuscrits, on mentionnera également le phénomène de la « gémination de l'occlusive après une syllabe initiale tonique », qui explique la graphie pp (p. 209) ; quant à l'assourdissement qui rend γ par c, il s'observe « pendant toute la latinité » (p. 287, reprenant les pages 213-262). Nous ne trouvons pas dans le corpus la forme *grifus*. Ce sont par ailleurs les « orthographes latines "phonétiques" » qui montrent que le φ était prononcé [f] dès le II^e siècle de notre ère (TONNET 2003, p. 53 ; voir aussi ALLEN 1987 [1968], p. 22-26).

443. MARIUS PLOTIUS SACERDOS, *Artes* (GL 6, 427-546), *De uitiis et uirtutibus orationis*, au sujet des espèces de l'allégorie : *aenigma siue griphus* (461, 12), *aenigma uel griphus* (462, 19). Les artigraphes plus tardifs ne font jamais mention du synonyme. Sur ces définitions, cf. II, 16.

444. AUSONE, *Griphe sur le nombre trois*, v. 38-41 : *per trina aenigmata [...] / qui bipes et quadrupes foret et tripes [...] / volucris, leo, virgo, triformis / Sphinx, volucris pinnis, pedibus fera, fronte puella*. Il s'agit du poème XV dans GREEN 1991, p. 111-115.

445. Ce groupe de poèmes (XXV, GREEN 1991, p. 175-183, dans l'édition citée) fait évidemment penser aux livres XIV et XV de l'*Anthologie grecque*, pour leurs γοῖφοι et pour le nom même des « poèmes figurés », mais Ausone ne met pas en rapport le *Griphe* ou le mot *griphus* avec ses autres compositions.

446. L'érudition moderne risque, quant à elle, de favoriser une illusion étymologique. R. H. P. GREEN signale ainsi une interprétation qu'il a la sagesse de ne pas développer : « *Possibly Ausonius was referring to the literal sense of griphus as "net" and implying that he was trying to "catch" a large number of threefold things in it, but this meaning is not exploited anywhere [...]*. » (Commentaire, p. 444-456.) De même, on peut

la Renaissance⁴⁴⁷. (La *BTL* ne fait état que d'une occurrence supplémentaire de *griphus*, dans un texte des XV^e-XVI^e siècles.)

Construction

La seule remarque que l'on puisse faire sur la syntaxe des emplois du terme en latin est qu'elle correspond aux usages grecs.

Les actions évoquées par *griphos reficio* et *griphos dissoluo* se situent de part et d'autre de l'interlocution comme γρίφους ποιέω et γρίφους λύω. La qualification du substantif par un génitif dans *griphus ternarii numeri* est parallèle à une construction peu courante mais bien attestée de γρίφος.

Sens

Tous les dictionnaires font de *griphus* le synonyme d'*aenigma*. Le *DGE* fait figurer comme acceptions de γρίφος deux de ses emplois, ceux d'Apulée et de Sacerdos (cf. 5.1).

Le *TLL*, sous *griphus*, se réfère aux passages cités pour l'acception *aenigma*. S'y ajoutent deux sens tardifs que l'on ne trouve pas dans les dictionnaires :

1. « Griffon » (*animal fabulosum, mixtum ex aquila et leone*), qui suppose l'interprétation de *griphus* comme un allomorphe de *gryphus*, équivalent de *gryps*, adaptation du grec γρούψ, de même sens⁴⁴⁸.
2. Nom d'une machine de guerre dans une liste d'engins.

6.5. *Scirpus*

Des 18 occurrences répertoriées par le PHI du mot *scirpus* ou *sirpus*, « jonc, roseau⁴⁴⁹ », une seule nous intéresse ici. Il s'agit de la remarque lexicologique par laquelle Aulu-Gelle ouvre, avant de citer un exemple, le bref chapitre *De aenigmatibus* des *Nuits attiques* :

considérer que la cooccurrence de *captio* et de *griphus* dans le passage d'Aulu-Gelle n'est pas un jeu sur le sens premier du mot grec, mais un effet de l'isotopie énigmatique.

447. Peut-être d'abord chez Calepino de Bergame, au début du XVI^e siècle, si l'on en croit COOK 2006, p. 25. Il est intéressant de constater que ce lexicographe cite Aulu-Gelle aux mots *grypes* (avec les sens « griffon » et « *aenigma* ») et *gryppos* (défini comme *sermo implicitus*). À la même époque, un commentaire du *Griphe* d'Ausone est publié par François Dubois (1516).

448. L'hypothèse, présentée dans l'émerveillement de la trouvaille, permet à COOK 2006 de relier les bêtes fabuleuses évoquées par Dante, l'Arioste et Lewis Carroll : ces auteurs auraient joué sur la proximité des formes latines, peut-être précédés dans cette voie par Aristophane (voir p. 22-26 et 160-180). Mais la confusion des deux mots est tout à fait courante (voir les exemples empruntés au *Siècle d'or espagnol* par RAMOS MALDONADO 1996, p. 98-103) et l'argumentation paraît extrêmement fragile.

Quae Graeci dicunt aenigmata, hoc genus quidam ex nostris ueteribus scirpos appellauerunt.

Ce que les Grecs nomment les énigmes, c'est le genre que certains de nos anciens ont appelé les joncs⁴⁵⁰.

On rapproche cette mention du proverbe *nodum in scirpo quaero*, « chercher un nœud au roseau ». La tige du roseau étant connue pour être particulièrement lisse, l'expression désigne un projet déraisonnable et vain⁴⁵¹. Attestée dans plusieurs textes du II^e siècle avant notre ère, chez Ennius⁴⁵², Plaute⁴⁵³, Térence⁴⁵⁴ et Lucilius⁴⁵⁵, elle repose donc sur une impossibilité, tout comme la cinquantaine de proverbes spécialement recueillis dans l'Ἐκλογὴ περὶ τῶν ἀδυνάτων attribuée à Plutarque : « tu écris sur l'eau », « tu plumes un œuf », ou encore, avec le verbe grec correspondant, « tu cherches une aile de loup », « tu cherches du lait d'oiseau⁴⁵⁶ ».

Les dictionnaires enregistrent l'acception « énigme », avec Aulu-Gelle pour seule autorité. Peut-on la faire dériver de cette formule ? Deux difficultés se présentent : le mot passe du singulier au pluriel et son sens doit pour ainsi dire s'inverser afin d'en venir à dénoter un obstacle, alors que c'est son alliance avec *nodus* qui faisait du proverbe un oxymore. Force est de reconnaître que nos textes ne fournissent aucune transition vers ce sens.

449. D'où, selon GAFFIOT, les sens « couronne de fleurs » (Tertullien, II^e s.) et « mèche de lampe » (Grégoire de Tours, VI^e s.).

450. AULU-GELLE, *Les Nuits attiques*, XII, 6.

451. « Chercher des difficultés où il n'y en a pas [parce que le jonc n'a pas de nœuds] » (GAFFIOT), « *to look for a knot in (the smooth stem of) a bulrush, i.e. to give oneself unnecessary trouble* » (OLD).

452. ENNIUS, *Satires*, 70 : *Quaerunt in scirpo soliti quod dicere nodum*, « Ils cherchent, comme on dit, un nœud au roseau ». Ce vers est cité par FESTUS (*De uerborum significatione*, 444), qui abrège à la fin du II^e siècle un traité de Verrius Flaccus antérieur d'environ deux siècles. La citation est précédée de ces lignes : *Scirpus est id, quod in palustribus locis nascitur leve et procerum, unde tegetes fiunt. Inde proverbium est in eas natum res, quae nullius impedimenti sunt, « in scirpo nodum quaerere »*, « Le roseau est cette plante légère et élancée qui pousse dans les lieux marécageux et dont on fait des toitures. En est issu un proverbe au sujet des choses qui ne présentent aucun obstacle, "chercher un nœud à un roseau". »

453. PLAUTE, *Les Ménechmes*, 247-248 : *In scirpo nodum quaeris : quin nos hinc domum / redimus, nisi si historiam scripturi sumus ?*, « Tu cherches un nœud au roseau : et si nous rentrons chez nous ? — à moins que nous ne devons écrire un traité ! » L'esclave Messénion veut ainsi convaincre son maître Ménechme de mettre un terme à la quête de son jumeau, qui leur a fait parcourir le monde durant cinq ans. L'expression proverbiale est une réitération par l'absurde d'une idée déjà formulée positivement : *Si acum, credo, quaereres, / acum invenisses, si appareret, iam diu*, « Si c'était une aiguille que tu cherchais, à mon avis tu l'aurais trouvée, cette aiguille, pour peu qu'on puisse la voir, et depuis longtemps » (238-239).

454. TÉRENCE, *L'Andrienne*, 941 (*nodum in scirpo quaeri*).

455. LUCILIUS, I, 36, vers ainsi reconstitué dans l'édition de F. Marx : *nodum in scirpo insan(e quaer)ere <u>ul<ti>s*. On remarquera l'association du proverbe avec la folie ou la fureur aveugle (*insan-*).

456. CPG, t. I. On trouve chez E. Forcellini certaines expressions italiennes de son époque : « *cercar l'osso nel fico* », « *il pelo nell'uovo* », « *cinque piedi al montone* » et enfin l'exact équivalent « *il nodo nel giunco* ».

Une autre explication a été proposée, qui emprunte la voie métaphorique déjà mentionnée à propos de γριφος et de *griphus*⁴⁵⁷. Parce que le jonc peut être tressé, par exemple pour obtenir un panier — *s(c)irpea* et *s(c)irpiculus* ont ce sens —, il paraît par exemple légitime à l'*OLD* de suppléer cette matrice dans sa définition : « *A kind of riddle (resembling basket-work in its intricacy).* » Peut-être le lexicographe se fonde-t-il tacitement sur l'une des deux attestations du verbe dérivé *s(c)irpo*, *-are*, toutes deux chez Varron. On lit en effet dans un passage du *De lingua latina* : *Sirpea, quae virgis sirpatur (id est colligando implicatur)*, « Panier : c'est à partir de brindilles qu'il est tressé (c'est-à-dire qu'on le forme en les entrelaçant les unes aux autres)⁴⁵⁸ ». Sans citer ce passage, Egidio Forcellini renversait l'ordre étymologique et voyait dans notre substantif le dérivé de ce verbe, ce qui lui semblait suffisant pour justifier l'équivalence entre *aenigma* et *sirpus*⁴⁵⁹. Il mentionnait par ailleurs la graphie comme *varia lectio* chez Aulu-Gelle ; les éditions actuelles n'en portent pas la trace. Probablement pour la raison que le texte de Varron contient les formes en *sirp-* de cette famille lexicale, Gronovius a suggéré de ne pas lire *scirpos* dans *Les Nuits attiques*, mais *sirpos*, intervention minimale censée rapprocher le mot suspect du relais sémantique supposé.

Si l'on ne se contente pas de l'affirmation d'Aulu-Gelle, il reste en effet le recours à une émendation. Lidia Winniczuk a proposé de corriger *scirpos* en *griphos*. Passant en revue une partie des éléments du problème, elle met en avant la difficulté de la conversion sémantique de « ce qui est clair, droit, dépourvu de nœud » en quelque chose d'« obscur, [de] difficile, [d'] insoluble⁴⁶⁰ ». La conjecture émise *in fine* « en raison de la ressemblance des lettres » possède à ses yeux le même poids que la leçon des manuscrits : si, à notre connaissance, *griphus* n'apparaît chez aucun auteur qu'Aulu-Gelle puisse nommer « ancien », ce n'est pas non plus le cas de *scirpus*⁴⁶¹.

457. Dans l'édition originale de son dictionnaire, K. Georges n'avait besoin d'aucune explication de ce genre, car il donnait de *scirpus*, sans autre forme de procès, l'étymologie suivante : « γριφος *od[er]* γριφος ». Cette filiation a disparu de l'édition revue par H. Georges, où elle est remplacée par la mention « mot étrusque ».

458. VARRON, *De lingua latina*, V, 139, 4. COLLART 1954 classe cette information relative à la *sirpea* ou « benne d'osier » sous la rubrique « instruments et véhicules de transport ». En V, 137, 1-2, Varron évoque un terme dérivé : *falces sirpiculae uocatae ab sirpando, id est ab alligando*, « les serpettes tirent leur dénomination de *sirpare* [attacher avec du jonc], c'est-à-dire *alligare* [consolider par des liens] » (ces sortes de faux sont également mentionnées dans son *Économie rurale*, I, 22). J. Collart suggère dans son commentaire que Varron « donne ici au mot une orthographe rare et sans doute spécieuse (au lieu de *scirpicula*) pour justifier son étymologie populaire ; *scirpus* (jonc) est en fait d'origine douteuse, peut-être étrusque ».

459. E. Forcellini précise sous *sirpus* (auquel renvoie *scirpus* pour ce sens) : « *Verbale a sirpo ; ligo, implico ; quo significatur idem quod aenigma ; indovinello.* »

460. WINNICZUK 1969, p. 192 : « *Quomodo itaque quod clarum, rectum, enode est, obscurum, difficile, insolubile dici potest ?* » Le nom de l'auteur est erroné dans la note de l'édition CUF qui cite l'article. C'est L. Winniczuk qui attribue la conjecture *sirpos* à Gronovius (J. F. Gronov).

461. WINNICZUK 1969, p. 192 : « *Dixerit quispiam vocabulum griphus apud veteres non occurrere ; cui ego respondeam : qua auctoritate, quaeso, vox scirpus confirmari potest ?* »

Les erreurs des scribes confrontés au terme *griphus* seraient susceptibles d'étayer l'argument paléographique, mais surtout rendent moins pertinent un examen précis. L'étrangeté d'un mot exotique donne peut-être au critique une plus grande latitude. En l'espèce, il serait pourtant curieux qu'un calque savant du grec ait été remplacé par un mot lui-même assez rare désignant une plante.

En outre, la distinction initiale entre les Grecs, auxquels est associée la forme latinisée d'αἴνιγμα, et les Romains d'antan ne permet pas de penser que l'auteur ait employé *griphus*. Un Romain cultivé de l'époque d'Aulu-Gelle connaissait le terme γριφος, au moins pour son rapport avec les banquets grecs, comme le montre l'exemple de Suétone⁴⁶². On aurait mieux compris une opposition entre *griphi* grecs et *scirpi* romains. Rappelons enfin que le mot *griphus* se trouve dans un autre chapitre des *Nuits attiques*, ce qui réduit un peu la probabilité de corruptions indépendantes, dont une seule, celle qui nous occupe ici, aurait abouti à *scirpus*. Il ne paraît pas utile de spéculer sur l'influence du proverbe et de ses occurrences littéraires dans un tel processus. On pourrait tout aussi bien se demander si Aulu-Gelle n'a pas à l'esprit le proverbe, qu'avait employé Ennius, un « ancien » sans cesse cité par Varron et par Aulu-Gelle lui-même.

Plutôt que d'imaginer la diffusion précoce en latin d'une forme qui n'est pas attestée avant le II^e siècle de notre ère, il semble raisonnable d'accepter pour *scirpus* le sens « énigme », bien que nous ignorions ce qui a pu le motiver. N'oublions pas qu'Aulu-Gelle se pique d'érudition et que son petit traité sur l'énigme n'a que la prétention de faire partager au lecteur un plaisir récent en citant un énoncé sans sa clef, assorti seulement d'un indice bibliographique :

quod nuper inuenimus per hercle anticum, perquam lepidum, tribus uersibus senariis compositum aenigma, quod reliquimus inenarratum, ut legentium coniecturas in requirendo acueremus. [...] Hoc qui nolet diutius apud sese quaerere, inueniet quid sit in M. Varronis de sermone Latino ad Marcellum libro secundo.

une énigme que j'ai découverte récemment, vieille assurément, tout à fait charmante, composée de trois vers sénaires, et que j'ai laissée sans explication, afin d'inciter mes lecteurs à des conjectures plus fines lorsqu'ils en rechercheront la solution. [...] Si l'on ne veut pas chercher trop longtemps à part soi, on trouvera ce dont il s'agit dans l'ouvrage de M. Varron *Sur la langue latine* adressé à Marcellus, au livre II⁴⁶³.

462. Une ou deux générations plus tôt, Suétone avait mentionné les devinettes symptomiques dans son Περί παιδιῶν. Cf. 5.

463. AULU-GELLE, *Les Nuits attiques*, XII, 6. Le responsable de l'édition de la CUF, R. Marache, traduit *anticum* par « excellente » ; dans l'ouvrage d'un auteur féru d'antiquités, ce choix peu naturel demanderait à être justifié.

Dans la suite de l'histoire de la langue latine, on note deux occurrences de *scirpus* qui se rattachent en quelque manière à ce problème. La première conclut presque la lettre à Symmaque qui sert de préface au *Griphe du nombre trois* d'Ausone, où l'on lit une justification anticipée de l'obscurité du poème, qui serait indissociable de la difficulté réelle de son sujet : « la nature des nombres n'est pas à l'image du roseau, et ils ne sont pas dépourvus du moindre nœud⁴⁶⁴ ». La seconde appartient à une interprétation morale du proverbe *nodum in scirpo quaero*, chez Isidore de Séville⁴⁶⁵.

(La *BTL* contient 3 occurrences de *scirpus*, chez Festus et dans la grammaire de Donat.)

464. AUSONE, *Griphe du nombre trois*, Lettre-préface, p. 111-112 Green : *numerorum naturam non esse scirpum, ut sine nodo sint*. Dans son commentaire (p. 444-456), GREEN relève l'allusion au proverbe et ajoute : « A[usonius] was probably unaware of the meaning riddle (*Gell. 12.6.1*) ascribed to some early writers. »

465. ISIDORE DE SÉVILLE, *Étymologies*, XVII, 9, 9 : *Qui inimicus est, etiam in scirpo nodum quaerit*, « Un ennemi cherche le nœud jusque sur le roseau ». ANDRÉ 1981 traduit le mot par « scirpe », car Isidore distingue *iuncus* de *scirpus*, après Varron et Columelle ; il donne pour le proverbe des références postérieures chez Jérôme, Augustin et Paulin de Nole.

7. Synthèse

7.1. Lexèmes attestés

Les noms antiques de l'énigme :
lexèmes attestés et époque de première attestation

VIII av.	αἶνος		
VI-V av.	αἰνίσσομαι αἴνιγμα αἰνιγματώδης αἰνικτήριος		
V av.	αἰνιγμός αἰνικτός αἰνικτήρ	γρίφος	
IV av.	ὑπαινίσσομαι		
IV-III av.	αἰνικτής	? γριφώδης ? γριφεύω	
III av.	? παραινίσσομαι αἰνιγματιστής		
II av.			<i>aenigma</i>
II-I av.	? αἰνιγματίας		
I av.	? αἰνιγματίας		
I av. ?	προαινίσσομαι		
I-II	αἰνίσσω	? γριφώδης	
II			<i>griphus</i> <i>scirpus</i>
II ?		γριφότης	
II-III	? παραινίσσομαι	? γριφεύω	
III	αἴνιξις		
III-IV	αἰνιγματοειδής		
IV	αἰνιγματικός αἰνιγματίζω	γριφοειδής	
IV-V	συναίνισσομαι ἀπαινίσσομαι συνυπαινίσσομαι παραινίσσω		
IX	αἰνιματοῦμαι		
XII	αἰνιγματοποιός	γρίφωσις γριφοπλόκος γριφοποιέω	
XII-XIII		γριφολογέω	
XIII	[ἐναινίγματος]		
<i>Varia</i>	δυσαινίγμα		
VIII av.- <i>varia</i>	26 lexèmes [et non 27]	9 lexèmes	3 lexèmes

Lorsqu'un mot est un hapax, ou peut être assimilé à cette catégorie parce qu'il est nous est connu par une occurrence unique et les citations ou commentaires de cette occurrence, il figure dans le tableau en caractères de corps inférieur. Le point d'interrogation signale les mots dont la date de première attestation est incertaine : deux dates sont ainsi indiquées pour

παραινίσσομαι, αίνιγματίας, γριφώδης et γριφεύω. Il est évident que nous choisissons par défaut seulement une présentation chronologique des attestations. Les indications antérieures sur la formation des lexèmes et les genres dans lesquels ils apparaissent demeurent essentielles.

L'un des sens du substantif homérique αἶνος a donné lieu, durant l'époque archaïque, à la spécialisation du verbe αίνισσομαι et de ses dérivés pour désigner le discours énigmatique. Le verbe souche et le substantif αἶνιγμα qui en est issu n'ont pas été supplantés par des membres plus tardifs de la famille : ils présentent la diffusion la plus vaste dans les documents grecs de toutes les époques. Parmi les formes moins courantes, seuls l'adjectif αίνιγματώδης, le substantif αίνιγμός, doublet d'αἶνιγμα, et le composé ὑπαινίσσομαι partagent leur origine classique. Ces trois mots ont eu un peu plus de succès que les autres formations attestées, qui semblent pour la plupart analogiques ou occasionnelles.

L'apparition de γριφος dans nos textes est postérieure d'un demi-siècle. Son emploi dans le sens « énigme » a pour matrice une métaphore halieutique dont se fait d'abord écho la langue expressive de la comédie. Ce substantif ne dépend pas d'un verbe et ses dérivés et composés sont très rares. Pour autant que nous puissions le dire, son association au contexte sympotique était prégnante jusqu'à la fin du IV^e siècle avant notre ère au moins.

Si les deux familles ont suscité une certaine créativité lexicale chez les Byzantins, c'est sans doute pour des raisons culturelles plus générales, liées au statut de l'obscurité énigmatique, mais aussi parce qu'elles devaient à leur ascendance classique des lettres de créance incontestables. Αίνισσομαι et αἶνιγμα étaient usuels, tandis que γριφος demeurait un mot rare, peut-être marqué comme d'usage attique (*cf.* II, 18).

7.2. Occurrences conjointes

La cooccurrence d'αίνισσομαι, d'αἶνιγμα et de γριφος, dans les diverses combinaisons possibles, est un phénomène attendu, puisque ces termes partagent le sème « énigme ». En vertu de cette synonymie, ils apparaissent comme des équivalents, notamment à travers leurs usages anaphoriques, ou bien servent à des gloses mutuelles dans des passages réflexifs ou métalinguistiques. Les résultats indiqués sont ceux d'une recherche des cooccurrences dans le

TLG au sein d'une même phrase⁴⁶⁶. Aux deux substantifs sont joints leurs dérivés non verbaux ; αἰνιγμός est associé à αἰνίγμα.

Αἰνίσσομαι et αἰνίγμα se rencontrent ensemble 60 fois. Lorsque ces mots apparentés se trouvent à proximité l'un de l'autre, αἰνίσσομαι possède son sens fort, « s'exprimer par des αἰνίγματα ». Tel est le cas dans l'explication du substantif peu usité αἰνιγματίαι par τὰ πολλὰ αἰνιπτόμενοι (cf. 4.3.3.2) ou dans la première cooccurrence attestée, l'allusion de Platon à une devinette que se posent les enfants (τῶν παιδῶν αἰνίγμα) et qu'il paraphrase en mentionnant les éléments que ceux-ci αἰνίπτονται, « mettent en énigme » (cf. 4.1.1, à propos de Panarcès, et 4.2.1). Parce qu'il admet un complément, il arrive que le verbe ait pour fonction de nommer le référent de l'αἰνίγμα.

Un exemple de l'usage savant est la glose d'ἠνιγμένος, dans les scholies à Aristophane, par μετὰ αἰνίματος λελεγμένος ou αἰνιγματωδῶς εἰρημένος⁴⁶⁷. La cohérence sémantique est tout aussi forte dans les passages théoriques, comme dans la *Rhétorique* d'Aristote, dont une incise consacrée à l'énigme déploie la séquence ἐν τῷ αἰνίγματι [...] ἐκ τῶν εὖ ἠνιγμένων [...] αἰνίπτονται (cf. II, 4).

De la simple anaphore, on peut prendre pour modèle cette phrase d'Héliodore : ὁ σοφὸς Ὅμηρος αἰνίπτεται, οἱ πολλοὶ δὲ τὸ αἰνίγμα παρατρέχουσιν, « le sage Homère s'exprime énigmatiquement, mais la plupart des gens passent à côté de l'énigme sans la voir⁴⁶⁸ ». Le fonctionnement du couple est le même dans l'introduction ou le commentaire d'une citation qui comporte l'un des termes⁴⁶⁹.

Cependant, quelques textes tardifs montrent une modalisation adverbiale d'αἰνίσσομαι par αἰνίγμα lui-même ou par l'un de ses dérivés : αἰνιγματωδῶς [...] αἰνίπτεται, ou encore δι' αἰνίματος αἰνιπτόμενος⁴⁷⁰. Plutôt qu'une redondance, nous y pouvons y voir le signe d'un effacement presque entier du sens énigmatique.

466. L'unité phrastique (en pratique, l'option « sentence » de Diogenes) présente l'avantage d'une certaine cohérence sémantique, mais elle est d'une ampleur très variable selon les cas, puisqu'elle dépend de la ponctuation retenue par les éditeurs. Ce mode de recherche suffit au sondage que nous avons ici en vue. Nous passons sous silence les redondances non significatives occasionnées par les simples citations sans commentaire et par l'emploi de trois termes ou plus dans une même unité de texte.

467. SCHOLIES À ARISTOPHANE, *Cavaliers*, 196.

468. HÉLIODORE, *Les Éthiopiennes*, III, 12, 2.

469. Ainsi chez EUSÈBE, citant la *Lettre II* du pseudo-Platon : ὁ Πλάτων τοιαῦτά τινα ἠνίξατο διὰ τῆς πρὸς Διονύσιον ἐπιστολῆς λέγων· Φραστέον δὴ σοὶ δι' αἰνιγμάτων, « Platon a dit cela d'une façon énigmatique en mettant dans sa lettre à Denys les mots suivants : *Oui, je dois t'entretenir par énigmes* » (*Préparation évangélique*, XI, 20, 1).

470. Αἰνιγματωδῶς δὲ τὸ αὐτὸ τοῦτο αἰνίπτεται λέγων, « c'est cela même qu'énigmatiquement il signifie par ces mots » (JEAN CHRYSOSTOME, *Homélie sur Matthieu*, PG 58, p. 620, parmi d'autres exemples du même auteur); συμβολικῶς δὲ ταῦτα καὶ δι' αἰνίματος αἰνιπτόμενος φθέγγεται, « les paroles qu'il

Plus fréquente, la conjonction des occurrences d'αἴνιγμα et de γρίφος est attestée 43 fois. Nous avons déjà relevé plusieurs syntagmes d'époque impériale dans lesquels les termes sont en relation de coordination (chez Plutarque, Lucien et Pollux, cf. 4.3.1). Mais cette relation peut indiquer aussi bien une parfaite identité de sens qu'une complémentarité, comme le fait voir la tentative de distinction conservée par quelques sources érudites⁴⁷¹.

Dans les contextes lexicographiques, les plus nombreux, c'est évidemment le terme rare qui est expliqué par le plus commun : Érotien disait déjà que par le mot γρίφος les Anciens désignaient τὸ αἰνιγματώδες et sa glose médiévale courante est τὸ δύσλυτον αἴνιγμα⁴⁷².

Seules 3 cooccurrences d'αἰνίσσομαι et du groupe de γρίφος répondent aux paramètres adoptés. Elles concernent des formes verbales coordonnées ou données comme synonymes⁴⁷³.

7.3 Construction

Le tableau suivant met en correspondance les verbes de notre documentation qui ont pour complément αἴνιγμα jusqu'au III^e siècle de notre ère et γρίφος dans l'ensemble des corpus du TLG. Rappelons l'existence de quelques composés représentant la forme synthétique des syntagmes les plus courants.

Verbes qui reçoivent pour compléments les noms de l'énigme

Verbe recteur	Forme d'αἴνιγμα	Occ.	Corpus de première attestation	Verbe recteur	Forme de γρίφος	Occ.	Corpus de première attestation
λύω	αἴνιγμα	8	Diodore de Sicile Dios Palæphatos Palæphatos Ænomaos	λύω	γρίφον	6	Athénée Athénée (<i>Épitomé</i>) Athénée
λύω	αἰνίγματα	2		1			
διαλύομαι	αἴνιγμα	1		3	10		
διαλύομαι	αἰνίγματα	1					
ἐπιλύομαι	αἴνιγμα	1					
προβάλλω	αἴνιγμα	2	Platon Ps.-Cébès Plutarque	προβάλλω	γρίφον	7	Antiphane
προβάλλομαι	αἴνιγμα	1		8	13		
προβάλλω	αἰνίγματα	5					
λέγω	αἴνιγμα	4	Euripide P. Derveni Euripide	λέγω	γρίφον	4	Antiphane Antiphane
λέγω	αἰνίγματα	4		9	5		
ἐπιλέγω [?]	αἴνιγμα	1					

prononce le sont symboliquement et par le biais d'une énigme » (ATHANASE D'ALEXANDRIE, *Expositiones in Psalmos*, PG 27, p. 453).

471. Cf. 5.1 et II, 19.2. Nous reviendrons plus loin sur la question de la distinction d'αἴνιγμα et de γρίφος, en examinant notamment la position défendue par EHLERS 1867 (cf. II, 20).

472. Cf. II, 18.

473. Γριφολογῶν ὦδε καὶ αἰνιπτόμενος (NICÉTAS CHONIATÈS, *Histoire*, I, 2, 81); γριφεύειν· αἰνίπτεσθαι (HÉSYCHIUS, γ 925); γριφεύεται γὰρ πως ὁ αἰνισσόμενος (EUSTATHE, *Commentaire à l'Odyssée*, 2, 84).

Première partie. Les noms de l'énigme

τίθημι	αἶνιγμα	2	6	Strabon	πρωτίθημι	γρίφον	3	5	Athénée
πρωτίθημι	αἶνιγμα	1		Diodore de Sicile					
πρωτίθημι	αἰνίγματα	1		Zénobius					
ἐκτίθημι	αἰνίγματα	1		Celse					
συντίθημι	αἶνιγμα	1	Platon	συντίθημι	γρίφους	2			Lucien
συνίημι	αἶνιγμα	3	6	Plutarque					
συνίημι	αἰνίγματος	3		Maxime de Tyr					
ἔχω	αἶνιγμα	3	5	Artémidore	ἔχω	γρίφον		1	Nicéphore Grégoras
ἔχω	αἰνίγματα	1		Bolos					
συνέχω	αἶνιγμα	1		Porphyre					
εὐρίσκω	αἶνιγμα	2	4	Euripide					
εὐρίσκω	αἰνίγματα	1		Origène					
ἐξευρίσκω	αἶνιγμα	1		Palæphatos					
πλέκω	αἰνίγματα	1	2	Plutarque	πλέκω	γρίφους		3	Plutarque
ἐμπλέκω	αἰνίγματα	1		Eschyle					
ἀκούω	αἶνιγμα	1	3	Euripide	ἀκούω	γρίφους		1	Lucien
ἀκούω	αἰνίγματα	1		Lucien					
κλύω	αἶνιγμα	1		Euripide					
γράφω	αἶνιγμα	1	2	Flavius Philostrate					
γράφω	αἰνίγματα	1		Cassius Longin					
ἔοικα	αἰνίγματα	3	Platon						
φυλάσσω	αἶνιγμα	3	Aristote						
χράομαι	αἰνίγματα	3	Euripide						
γινώσκω	αἶνιγμα	1	3						
γινώσκω	αἰνίγματα	1		Euripide					
ἐπιγινώσκω	αἰνίγματα	1		Origène					
					ἀγνοέω	γρίφον		3	Apostolios (et Σ)
					ποιέω	γρίφους	2	3	Athénée Σ Aristophane
					ποιέω	γρίφον	1		
νοέω	αἶνιγμα	1	2	Épicharme	νοέω	γρίφον		1	Grégoire de Nazianze
διανοέομαι	αἰνίγματα	1		Septante					
ἐρμηνεύω	αἰνίγματα		2	Artémidore	ἐρμηνεύω	γρίφον		1	Grégoire de Nysse
μανθάνω	αἶνιγμα		2	Euripide					
ἄδω	αἶνιγμα		2	Palæphatos					
ἔάω	αἰνίγματα		2	Maxime de Tyr					
					παίζω	γρίφους		2	Athénée (Cléarque ?)
οἶδα	αἰνίγματα		1	Sophocle	οἶδα	γρίφον		1	Manuel Philès
προτείνω	αἶνιγμα		1	Diogène Laërce					
ἀνέχομαι	αἰνιγμάτων		1	Maxime de Tyr					
διαγορεύω	αἶνιγμα		1	Sophocle	προτείνω	γρίφους		1	Lettres de Diogène
χαίρω	αἰνίγματα		1	Alexis	ἀνέχομαι	γρίφον		1	Théodoret
λαμβάνω	αἰνίγματα		1	Dios					
πέμπω	αἰνίγματα		1	Dios					
προσέχω	αἰνίγματα		1	Philon					
καθοράω	αἶνιγμα		1	Plutarque					
περαίνω	αἰνίγματα		1	Plutarque					
καλέω	αἰνίγματα		1	Ælius Théon					
κελεύω	αἶνιγμα		1	Galien					
δέομαι	αἰνίγματος		1	Maxime de Tyr					
ἔπομαι	αἰνίγματα		1	Maxime de Tyr					
καταμαντεύομαι	αἰνιγμάτων		1	Maxime de Tyr					
μεταβάλλω	αἶνιγμα		1	Maxime de Tyr					
μεταλαμβάνω	αἰνίγματα		1	Maxime de Tyr					
κρίνω	αἶνιγμα		1	Artémidore					
προσάπτω	αἰνίγματα		1	Artémidore					
συμβάλλω	αἶνιγμα		1	Phrynichos					
παρέχω	αἰνίγματα		1	Celse					
πληρόομαι	αἰνιγμάτων		1	Origène					
ἄπτομαι	αἰνιγμάτων		1	Flavius Philostrate					
σαφηνίζω	αἰνίγματα		1	Grégoire le Thaumaturge					
					ἐκδίδωμι	γρίφους		1	Eustathe
					παραγυμνώνω	γρίφον		1	Georges Pachymère
					δείκνυμι	γρίφον		1	Georges Pachymère
					ὑφαίνω	γρίφον		1	Anthologie
					φράζομαι	γρίφους		1	Anthologie

Ces verbes appartiennent aux deux domaines symétriques de la production et de la réception d'énoncés, qui se spécifient, dans le cas de l'énigme, en proposition et résolution. Quoique rare, la métaphore du tressage et du tissage (« tramer, ourdir une énigme ») est très ancienne et récurrente. Ces divisions principales sont explicitées dans un dernier tableau, qui complète le précédent.

		αἴνιγμα	γρίφος	Total	
Proposition et composition	προβάλλω	8	13	21	65
	λέγω et composé (ἐπι- [?])	9	5	14	
	τίθημι et composés (προ-, ἐκ-, συν-)	6	5	11	
	γράφω	2	2	4	
	χράομαι	3		3	
	ποιέω		3	3	
	ἄδω	2		2	
	παίζω		2	2	
	προτείνω	1	1	2	
	περαίνω	1		1	
	ἀποφαίνω		1	1	
	ἐκδίδωμι		1	1	
Résolution et compréhension	λύω et composés (δια-, ἐπι-)	13	10	23	60
	συνήμι	6		6	
	εὐρίσκω et composés (ἐξ-, ἀν-)	4	2	6	
	νοέω et composé (δια-)	2	1	3	
	ἀγνοέω		3	3	
	γιγνώσκω et composé (ἐπι-)	3		3	
	ἐρμηγεύω	2	1	3	
	μανθάνω	2		2	
	οἶδα	1	1	2	
	διαγορεύω	1		1	
	καθοράω	1		1	
	καταμαντεύομαι	1		1	
	κρίνω	1		1	
	συμβάλλω	1		1	
	σαφηνίζω	1		1	
	παραγυμνόω		1	1	
	φράζομαι		1	1	
δείκνυμι		1	1		
Propriété d'un énoncé	ἔχω et composé (συν-)	5	1	6	7
	πληρόομαι	1		1	
Tressage et tissage	πλέκω et composé (ἐμ-)	2	3	5	6
	ὑφαίνω		1	1	
Réception	ἀκούω	3	1	4	

Hormis quelques constructions avec εἰμί, les syntagmes dans lesquels αἴνιγμα ou γρίφος sont le sujet grammatical d'un verbe sont des occurrences uniques, peu instructives une fois extraites de leur contexte (cf. 4.3.1 et 5.1).

Une telle cartographie des noms de l'énigme avait pour fonction, dans cette enquête, d'éclairer nos parcours dans le corpus des documents anciens. À l'évidence, comme nous l'avons noté, il serait souhaitable d'un point de vue linguistique d'apprécier la structure synchronique et diachronique de ces deux familles en comparant ou en contrastant nos données avec celles d'autres groupes lexicaux. Le maniement des exemples est délicat en la matière, tant il est difficile de s'assurer que le sens, les constructions et les contextes d'emploi des mots ne privent pas les parallèles de toute pertinence. Une comparaison suivie et argumentée est donc hors de notre propos et, dans l'état actuel des techniques et des travaux, hors de notre portée. Nous proposons néanmoins quelques points de comparaison à la fin de ce chapitre⁴⁷⁴. Ils nous rappellent qu'*αἰνίσσομαι* et *αἴνιγμα* sont 5 à 10 fois moins courants que les verbes et les substantifs principaux du vocabulaire grec de l'expression et de la signification. Une étude générale de ce lexique serait une contribution précieuse⁴⁷⁵. Les noms de l'énigme y mériteraient une place singulière, car leur façon de dire sans dire est à la fois un aspect et un revers du *λόγος*.

474. Cf. l'annexe III, dans laquelle nous proposons également l'exemple d'une page d'Élien où les verbes de ce lexique forment un réseau particulièrement dense.

475. On ne peut qu'approuver la remarque faite par ILDEFONSE & LALLOT 2002 (p. 289-290) : « Comme dans beaucoup de langues, le vocabulaire grec de la "signification" est riche et la valeur des différents lexèmes qui le constituent n'apparaît pas toujours fondée sur des oppositions stables et tranchées. Une étude d'ensemble de ce champ lexical reste à faire pour le grec. » Cette observation ouvre l'entrée « "Signifier, désigner" (*σημαίνειν, δηλοῦν*) » de leur glossaire. Nous ne disposons pas d'un tour d'horizon comparable à celui que tracent pour le latin BARATIN & MOUSSY 1999 (voir en particulier l'article de C. Moussy, p. 13-27).

B. Les noms de l'énigme dans quelques langues indo-européennes

1. Les noms de l'énigme

Sous ses différents aspects, notre étude des témoignages grecs relatifs à l'énigme pourrait constituer une nouvelle invitation au comparatisme¹. Mais la construction d'un objet commun à des indianistes, des sinologues et des hellénistes, par exemple, requerrait de patients préalables méthodologiques. Il serait tout à fait contraire à l'esprit de la présente enquête de prétendre délimiter un « champ » énigmatique, même au sein de la famille indo-européenne, sans mettre en regard les systèmes sémantiques dans lesquels s'insèrent les noms de l'énigme, les modalités de leur usage et leurs référents historiquement situés.

C'est avec un objectif très restreint que nous avons relevé les termes le plus couramment employés dans les principales langues apparentées au grec ancien. Tout d'abord, un tel aperçu nous renseigne sur la transmission des noms grecs de l'énigme aux idiomes plus récents. Surtout, il nous permet de rapprocher et de contraster les racines d'où sont tirées ces désignations contemporaines ou successives. En particulier, il résume la situation dans laquelle se trouvent à cet égard les langues modernes qui ont dans les études classiques le statut de métalangues savantes, celles de nos commentaires et de nos traductions.

Les langues apparaissent ici dans l'ordre chronologique des documents écrits, mais généalogiquement regroupées. Nous mentionnons ainsi le sanskrit, le grec ancien et le grec moderne, le latin et trois langues romanes (le français, l'italien et l'espagnol), deux langues germaniques (l'allemand et l'anglais) et le russe.

Un à trois ouvrages lexicographiques ont été pris pour référence afin de recenser les termes usités dans chacune de ces langues². D'extension variable, les lexiques font en outre l'objet de descriptions inégalement précises³. La coexistence de langues qui favorisent soit les créations lexicales synthétiques, tels les mots composés, soit les expressions analytiques, que les dictionnaires n'incluent pas nécessairement, pose un autre problème. Nos informations n'ont

1. En 1988-1989 s'est tenu à Jérusalem un séminaire réunissant dix-sept spécialistes des traditions hébraïque, indienne, chinoise et grecque principalement. Bien que la comparaison y demeure le plus souvent implicite ou soit confinée à quelques notes qui font entendre un écho des discussions, ces travaux montrent la fertilité d'un champ d'étude. Voir HASAN-ROKEM & SHULMAN 1996.

2. Nous donnons la liste de ces ouvrages à la fin de la section.

3. Ainsi, l'abondance des données rassemblées par l'*Oxford English Dictionary* s'explique à la fois par la richesse de l'anglais, qui emploie concurremment des racines germaniques et latines, et par l'ampleur d'un projet dont la réalisation occupa plus d'un demi-siècle.

pas non plus un statut identique selon qu'elles concernent des langues éteintes⁴ ou des langues vivantes : les dictionnaires consacrés aux premières sont bilingues et se fondent d'une manière explicite sur le traitement d'un corpus. Enfin, dès lors que le critère de sélection des termes n'est plus étymologique mais référentiel, il faut déterminer dans chaque cas quels synonymes sont assez proches du noyau sémantique pour être inclus⁵ ; un parti pris minimaliste suffit ici à notre propos⁶.

Les noms de l'énigme en sanskrit

Langue	« Énigme »		Formes dérivées	Sens littéral
Sanskrit	Termes principaux	<i>brahmodyā</i>		énoncé concernant le <i>brahman</i> , histoire védique
		<i>prahelikā</i>		jeu, agaceries amoureuses (?)
	Les 16 espèces de la <i>prahelikā</i> selon Daṇḍin	<i>ubhayacchannā</i> <i>ekacchannā</i> <i>nāmāntarītā</i> <i>nibhṛtā</i> <i>parihārikā</i> <i>paruṣā</i> <i>prakalpītā</i> <i>pramuṣītā</i> <i>vañcitā</i> <i>vyutkrāntā</i> <i>saṃkṛṇā</i> <i>saṃkhyātā</i> <i>samāgatā</i> <i>samānarūpā</i> <i>samānaśabdā</i> <i>saṃmūḍhā</i>		tous deux cachés en partie caché qui concerne un autre nom caché à part, qui évite dur arrangé volé, distrait trompé écarté, transgressé, désordonné mêlé compté joint, confondu de même apparence composé des mêmes mots confus

4. Il faudrait écrire « éteintes ou presque » afin de tenir compte, non pas des locuteurs du latin dans la Cité du Vatican, mais du fait que le sanskrit est considéré comme une langue encore vivante par les spécialistes, quoique « littéraire et liturgique » : voir GORDON 2005 et la *Base de données en typologie des langues* de l'université de Caen (http://www.unicaen.fr/typo_langues).

5. Un choix pleinement raisonné devrait s'appuyer pour chaque langue sur des données numériques ou sur la sorte de calcul du sens qui permet, à partir d'un vaste réseau de synonymes, de situer les mots à l'intérieur d'un « espace sémantique » (représenté à présent en trois dimensions), comme le fait pour le lexique français un logiciel élaboré par le Centre de recherches interlangues sur la signification en contexte (projet Prox, voir <http://www.cnrtl.fr>). En l'occurrence, le logiciel ordonne les mots suivants : autour d'*énigme*, ambiguïté, bouts-rimés, charade, devinette, incertitude, logogriphe, mots croisés, mystère, problème, question, rébus, secret et ténèbres ; autour de *devinette*, charade, énigme, logogriphe, question et rébus.

6. Dans cette catégorie des termes moins centraux ou moins typiques, nous avons retenu — hormis le latin *scirpus*, qui est extrêmement rare — l'espagnol *acertijo*, désignation originale, et l'anglais *conundrum*, presque aussi ancien dans cette langue que l'est *enigma*. Il n'est guère possible de faire un tri entre les termes sanskrits sans une étude particulière, comme nous l'expliquerons brièvement.

Sanskrit	Autres termes	<i>abhinnārtha</i>		dont le sens est indistinct
		<i>aspaṣṭa</i>		non clair
			<i>aspaṣṭārtha</i>	dont le sens n'est pas clair
		<i>avyākhyeya</i>		inexplicable
		<i>avyakta</i>		non manifesté, invisible, indistinct
		<i>bodhāgama</i>		compréhensible par l'intelligence
		<i>citra</i>		bariolé, varié, facétieux
		<i>durjñeya</i>		difficile à connaître
		<i>dvyartha</i>		dont le sens est double
		<i>gāhvara</i>		caverne, cachette, secret
		<i>gūḍha</i>		caché
			<i>gūḍhārtha</i>	dont le sens est caché
			<i>niḡḍhārtha</i>	dont le sens est caché
			<i>gūḍhapraśna</i>	question secrète
	<i>gūḍhavākya</i>	énoncé secret		
	<i>kūṭa</i>	pointe, piège		
	<i>dr̥ṣṭakūṭa</i>	pointe, piège que l'on voit		
	<i>kūṭapraśna</i>	question contenant un piège		
	<i>pravāh</i>	mettre à l'épreuve par une question		
	<i>pravāha</i>	énigme		
	<i>pravāhika</i>	énigme		
	<i>pravāhita</i>	énigme		
	<i>saṃdigdhārtha</i>	dont le sens est douteux ou confus		
	<i>sarvatobhadra</i>	qui va dans toutes les directions		
	<i>śleṣa</i>	équivoque, confusion		
	<i>śleṣokti</i>	parole équivoque, confuse		
	<i>vakra</i>	courbe, tordu, oblique		
	<i>vakrokti</i>	parole oblique		
	<i>vyākhyāgama</i>	compréhensible au moyen d'une explication		

Le sanskrit est la seule langue ancienne de cet aperçu à ne pas partager avec le grec ses racines énigmatiques⁷. Notre premier principe a été de citer les termes pour lesquels le dictionnaire sanskrit-anglais de Monier Monier-Williams donne une référence textuelle, en laissant de côté ceux que le rédacteur indique avoir recueillis dans les listes des lexicographes ou dans les résumés des catalogues, car leur signification est le plus souvent conjecturale⁸.

7. Nos catégories grammaticales étant inadéquates, nous avons réparti les termes en deux colonnes : lorsque plusieurs mots cités contiennent la même racine, on trouve dans la seconde colonne les formes dérivées. Le sens littéral que nous proposons au moyen d'un verbe, d'un substantif ou d'un adjectif suggère toutefois la catégorie la plus adaptée.

8. Au total, nous avons relevé 58 termes pertinents en sanskrit. M. Monier-Williams indique 57 de ces termes : MONIER-WILLIAMS, CAPPELLER & LEUMANN 1998 [1872] fait figurer les noms anglais de l'énigme dans la définition de 38 termes sanskrits, tandis que MONIER-WILLIAMS 1976 [1851] donne 27 termes aux entrées *riddle(s)*, *enigma(s)*, *enigmatical* et *conundrum*, dont 19 sont absents du dictionnaire sanskrit-anglais ou bien y sont glosés au moyen d'autres familles lexicales. V. S. Apte nous fournit 13 termes, dont un seul (*abhinnārtha*) vient compléter ces informations. Rappelons que ces dictionnaires du sanskrit, à peu près contemporains de la compilation du LSJ, sont tributaires d'un recensement et d'un établissement des sources commencés plus tardivement que ce ne fut le cas pour le grec et le latin et dans des conditions très différentes. Le sens des termes répertoriés par les lexicographes demeure vague sans une enquête philologique (l'identification de l'énigme à une *praśnadūtī*, « entremetteuse [qui transmet (?)] une question », est particulièrement intrigante). Nous avons constaté avec étonnement que les termes provenant selon M. Monier-Williams des catalogues qu'il a dépouillés font partie des espèces nommées par Daṇḍin, dont le traité est pourtant cité à plusieurs reprises par le rédacteur du dictionnaire. Notre relevé ne recoupe que partiellement celui de l'étude de référence sur les « énigmes indiennes » : la liste initiale des synonymes de *prahelikā* s'achève par un *et cetera* dans STERNBACH 1975 (p. 35), dont le résumé des sources et les citations des lexiques anciens complètent, chapitre après chapitre, un inventaire extrêmement riche.

Parmi les termes attestés, il fallait ensuite reconnaître un statut particulier à *brahmodya* et à *prahelikā*, qui sont centraux dans ce champ sémantique et étaient parfois considérés comme synonymes par les Indiens. Le premier terme est religieux et se rencontre dans les textes védiques⁹. Le second, profane, est en usage dès le *Kāmasūtra*¹⁰, soit entre le III^e et le VI^e siècle environ, et se présente comme le nom d'un genre, que les traités rhétoriques divisent en de multiples espèces¹¹.

Nous avons décidé de ne pas écarter les termes secondaires, ce qui aurait eu pour conséquence de rétablir avec les autres langues une symétrie peut-être trompeuse. C'est en effet à titre comparatif que nous proposons une liste assez étoffée, qui paraît suggestive de deux points de vue. Elle témoigne assurément de l'importance que revêtent les formes de l'énigmaticité dans divers genres littéraires de l'Inde ancienne et, phénomène remarquable, dans la description savante qu'en proposent les traités de rhétorique et de belles-lettres¹². À ce fait, nous devons une abondance de termes techniques plus ou moins clairs destinés à identifier les procédés de l'énigme¹³. À la lumière des études modernes spécialement consacrées à notre thème, nous remarquons que les dictionnaires reprennent dans une large mesure, quoique non systématiquement, les catégories de Daṇḍin. Le *Kāvyaḍarśa*, ou *Miroir des belles-lettres*, rédigé par ce poéticien vers le VII^e siècle de notre ère, constitue la première

9. La traduction de *brahmodya* par « énigme » — dans RENOUE & SILBURN 1949, RENOUE & SILBURN 1978 [1949] ou RENOUE 1978 [1960], par exemple — repose sur le fait que les spéculations métaphysiques relatives au principe suprême qu'est le *brahman* donnaient lieu à l'échange formel de questions et de réponses au cours de certaines cérémonies. L. Sternbach évoque ce type d'interlocution rituelle comme « a theological "quiz" prearranged by the two parties » (STERNBACH 1975, p. 17). On consultera à ce sujet les vastes synthèses de G. Thompson, qui met en valeur, à partir de cette institution, la dimension agonistique de l'ensemble du « discours védique » (THOMPSON 1997), et de J. Houben, qui propose une nouvelle lecture de l'« hymne des énigmes » du *Rgveda* (I, 164) en insistant sur son contexte rituel (HOUBEN 2000).

10. Selon les prescriptions de ce traité, la pratique de l'énigme (*prahelikā*) est l'une des soixante-quatre sciences ancillaires qu'il est bon de maîtriser dans l'art érotique (*Kāmasūtra*, I, 3). Les commentateurs justifient cette mention par une fonction de divertissement ; l'explication est conforme à l'étymologie du mot. Sa finalité ludique est donc différente de celle d'une autre connaissance recommandée, l'écriture secrète (sur la forme de cryptographie en question, voir SINGH 2000, p. 9).

11. Dans les textes, le mot apparaît parfois explicitement en fonction d'hyperonyme. C'est ainsi qu'un composé tel *gūdhacaturthapādapraheḷikā*, « énigme dont le quatrième pied est caché », le prend pour base afin de désigner un procédé métrique d'opacification. Mais un grand nombre des autres désignations que nous citons sont à comprendre comme les équivalents d'adjectifs qualifiant *prahelikā* ; tel est le cas des termes employés par Daṇḍin (cf. *infra*). On trouve dans une source lexicographique le mot *prahelījñāna*, « science des énigmes » (« the art or science of proposing riddles » selon M. Monier-Williams), qui suppose ce statut de nom de genre.

12. Rappelons le sous-titre donné par L. Sternbach à son répertoire commenté des sources : *Un chapitre oublié de l'histoire de la littérature sanskrite*.

13. Pour ne prendre que deux exemples, nous pouvons expliciter la motivation des termes *saṃkhyāta* et *saṃāgata* : le premier dénote un jeu sur les nombres, tandis que le second type d'énigme tire parti du phénomène constant en sanskrit qu'est le sandhi, ou modification des mots dans la chaîne parlée (et à l'écrit) par aphérèse et par élision.

tentative de classification indienne qui nous soit parvenue ; seize espèces de la *prahelikā* y sont dénombrées. Nous les indiquons à part, dans l'ordre où elles apparaissent dans le traité¹⁴.

Tout comme ces désignations, les « autres termes » indiqués à leur suite sont entièrement indépendants des mots grecs. Lorsqu'ils n'appartiennent pas au vocabulaire usuel du commentaire métalinguistique¹⁵, les unes et les autres reposent sur des métaphores, tantôt endormies tantôt vives, que l'on pourrait comparer avec les images associées en Grèce à l'obscurité volontaire¹⁶. Le domaine de la vision en fournit naturellement un grand nombre. Outre la privation de clarté et l'indistinction, on note deux racines qui indiquent un lieu caché ou l'action de dissimuler elle-même (*guh-* et *chad-*, cette dernière dans *-channa*), tout comme la famille de *κρύπτω* joue un rôle dans les évocations grecques de l'énigme. Une troisième se réfère à la variation lumineuse ou colorée (les sens de *citra* font songer à ceux de *ποικίλος*). Mais on peut y rattacher aussi les racines qui donnent des rapports sémantiques une représentation spatialisée : un énoncé obscur n'est pas focalisé et paraît aller en tout sens ; le sens oblique s'oppose au sens droit ; les éléments du double sens énigmatique sont conçus comme mêlés et identiques en apparence¹⁷ ; le secret et l'énigme sont des significations encloses. Insistons sur trois notions présentes dans le tableau. Celle de piège est exprimée par

14. Notre traduction littérale des termes de Daṇḍin s'inspire de celle de GEROW 1971 (sous *prahelikā*) et des explications de STERNBACH 1975, p. 38-52. Bien que l'auteur affirme avoir éliminé 14 types supplémentaires, qu'il lui semblait erroné de rattacher à la *prahelikā*, ses 16 subdivisions sont un nombre fort élevé dans l'absolu et sans exemple dans nos témoignages grecs sur l'énigme, puisque le rhéteur Tryphon ne distingue que 6 catégories. L. Sternbach cite comme le sommet de la méticulosité la division en 73 classes élaborée dans un traité de Dharmadāsa, qui est aussi le compilateur du plus célèbre des recueils d'énigmes conservés, le *Vidagdhamukhamaṇḍana*, ou *Ornement de la bouche des gens intelligents* (p. 92-96). La comparaison numérique peut sembler anecdotique, car ce sont les principes taxinomiques qu'il faudrait mettre en parallèle (PORCHER 1979 tente de ramener la liste de Daṇḍin à quatre groupes). Au delà des classifications, qui dépendent de l'état de l'analyse linguistique dans la culture considérée, on peut néanmoins se demander si la profusion des désignations sanskrites n'est pas liée aussi à une différence du statut de l'énigme, tant dans la pratique, orale ou écrite, que dans la réflexion poétique et rhétorique. Soulignant la prégnance en Inde de la tradition ésotérique indo-européenne la plus ancienne, qui s'exprime notamment dans la distinction entre la langue des dieux et celle des hommes, THOMPSON 1997 (p. 15) renvoie aux travaux de C. Watkins et de F. Bader, après avoir cité le *credo* védique que « les dieux aiment ce qui est caché » et « détestent ce qui est manifeste ». La tension entre l'exigence de clarté et les bénéfices de l'obscurité se présente ainsi sous un jour particulier.

15. Nous pensons aux mots désignant le sens, la parole, l'explication et la compréhension. À propos des termes *bodhāgama* et *vyākhyāgama*, il faut noter que le sandhi oblitère la distinction entre la forme *agama*, pourvue d'un suffixe privatif, et *āgama*, si bien que l'on peut *a priori* interpréter le second élément de ces composés comme « incompréhensible » ou « compréhensible ».

16. L'imagination poétique qui préside à la création de ces termes peut rappeler à l'helléniste les noms anciens des diverses classes de sophismes (que l'on pense aux listes transmises par Diogène Laërce). Elle ne s'est pas exercée dans l'ordonnement des procédés à l'œuvre dans l'énigme populaire ou littéraire.

17. La présence du mot *śleṣa* dans cette liste est particulièrement importante. Sa racine signifie « joindre, confondre », dans une acception matérielle — qui peut être l'union sexuelle — aussi bien qu'abstraite. C'est par ce terme (ou par son dérivé *śleṣakti*) que la tradition sanskrite analyse le phénomène de l'équivoque ou de l'ambiguïté, auquel elle semble reconnaître un rôle primordial sans commune mesure avec celui qu'il joue dans les conceptions grecques (dont STANFORD 1939 offrait une première vue d'ensemble). Dans les théories indiennes, il n'y a pas de solution de continuité entre les procédés énigmatiques et la haute poésie, qui ont pour source le *dhvani* (« résonance, suggestion ») et le *śleṣa*. Voir PORCHER 1975, p. 358, et PORCHER 1979, p. 330.

kūṭa et les composés où il apparaît ; plus abstraitement, elle entre dans la tromperie désignée par *vañcita*. L'analogie avec γοῖφος trouve peut-être sa limite dans le fait que le danger, sous les espèces d'une « pointe », est visible et non latent. Quant à la notion d'épreuve, elle est au fondement même de la communication énigmatique ; dans la mesure où la question appelle une réponse — elle est un πρόβλημα —, l'épreuve est une propriété inhérente à l'acte discursif de l'interrogation (*praśna*), qui est ici la base de plusieurs noms métaphoriques. Enfin, il est intéressant de voir le jeu, possiblement même les feintes de la relation érotique, à l'origine du terme générique *prahelikā*.

(Voir la page suivante.)

Les noms de l'énigme dans quatre groupes de langues indo-européennes

Langue	« Énigme »	Adjectifs et adverbes apparentés	Verbes apparentés	Substantifs apparentés	Origine
Grec ancien	αἴνιγμα αἰνιγμός	αἰνιγματώδης et -δῶς αἰνιγματοειδής et -δῶς αἰνιγματικός et -κῶς αἰνιγματοποιός αἰνικτηρίως < *-τήριος αἰνικτός	αἰνίσσομαι ὑπαινίσσομαι προαἰνίσσομαι παραἰνίσσομαι συναἰνίσσομαι	αἰνιγματίας αἰνιγματιστής αἰνίξις αἰνικτήρ αἰνικτής	αἶνος, « récit » ou « approbation », puis « éloge » et « fable »
	γρίφος	γριφώδης γριφοειδής γριφοπλόκος	γριφεύω	γριφότης	nom d'un filet
Grec moderne	αἴνιγμα υπαἰνιγμός	αἰνιγματικός et -κῶς αἰνιγματώδης et -δῶς αἰνιγματογράφος αἰνιγματοποιός υπαἰνικτικός	υπαινίσσομαι	αἰνιγματίας αἰνιγματικότητα αἰνιγματογραφία αἰνιγματολύτης	αἴνιγμα
	γρίφος	γριφώδης et -δῶς γριφοειδής et -δῶς	γριφολόγος	γριφοθέται γριφολογία	γρίφος
Latin	<i>aenigma</i>	<i>aenigmaticus</i> et <i>-ce</i>		<i>aenigmatista</i> <i>aenigmatistes</i>	αἴνιγμα
	<i>grīphus</i> <i>scīrpus</i>				γρίφος nom d'une plante
Français	énigme devinette	énigmatique et <i>-quement</i>	deviner		αἴνιγμα lat. <i>diuinus</i> , « divin »
Italien	<i>enigma</i> , <i>enimma</i>	<i>enigmatico</i> et <i>-camente</i> <i>enigmistico</i> <i>enigmofilo</i> <i>enigmatizzato</i>	<i>enigmaticizzare</i> <i>enigmatizzare</i>	<i>enigmatica</i> <i>enigmaticità</i> <i>enigmista</i> <i>enigmistica</i> <i>enigmografia</i> <i>enigmologia</i>	αἴνιγμα
	<i>indovinello</i>		<i>indovinare</i>		lat. <i>diuinus</i> , « divin »
Espagnol	<i>enigma</i> <i>adivinanza</i> <i>acertijo</i>	<i>enigmático</i> et <i>-camente</i>	<i>enigmatizar</i> <i>adivinar</i> <i>acertar</i>		αἴνιγμα lat. <i>diuinus</i> , « divin » lat. <i>certum</i> , « ce qui est assuré »
Allemand	<i>Rätsel</i>	<i>rätselhaft</i> <i>rätselvoll</i> <i>rätselweise</i>	<i>rätseln</i>	<i>Rätselhaftigkeit</i> <i>Rätselheft</i> <i>Rätselraten</i> <i>Rätselaufgabe</i> <i>Rätseleri</i> <i>Rätselfrage</i> <i>Rätselmagazin</i> <i>Rätselspiel</i>	<i>Rat</i> , « conseil » <i>raten</i> , « conseiller, deviner »
Anglais	<i>enigma</i>	<i>enigmatic</i> <i>enigmatical</i> et <i>-ly</i>	<i>to enigmatize</i>	† <i>enigmaticalness</i> † <i>enigmatist</i> <i>enigmatographer</i> <i>enigmatography</i> <i>enigmatology</i>	αἴνιγμα
	<i>riddle</i>	<i>riddled</i> <i>riddling</i> et <i>-ly</i>	<i>to riddle</i>	<i>riddler</i> <i>riddling</i>	v. angl. <i>rædels(e)</i> , « conseil, opinion, conjecture, énigme » <i>rædan</i> , « penser, interpréter, résoudre, lire »
	<i>conundrum</i>	† <i>conundrumed</i> † <i>conundrumical</i>	<i>to conundrumize</i>		origine obscure
Russe	загадка	загадочный	загадывать/загадать	загадочность загадчик загадчица загадывание	гад-, « deviner » гадать, « deviner, conjecturer »

Le grec moderne a conservé les termes αἴνιγμα et γοῖφος et leurs principaux dérivés. Les différences entre les états ancien et moderne de la langue concernent des lexèmes plus ou moins occasionnels attestés dans le LSJ — dont les documents s'étendent sur vingt siècles environ —, à l'exception du nom d'agent αἰνιγματίας, dont nous n'avons trouvé que deux occurrences antiques et qui est passé dans la langue actuelle. Les dictionnaires les plus vastes enregistrent par ailleurs quelques innovations. Il s'agit d'adjectifs et de substantifs composés qui réalisent dans leur microsyntaxe des structures habituelles dès l'Antiquité (αἴνιγμα ou γοῖφον γράφω, λέγω, λύω et τίθημι). La formation du nom de qualité αινιγματικότητα suit le même modèle, pour le plus fréquent des deux termes, que l'hapax ancien γοιφότης. Il faut en revanche noter que le verbe αινίσσομαι a disparu au profit de son dérivé en ὑπο-, qui en a retenu le sens « insinuer, faire allusion à » ; le substantif qui lui correspond exactement, υπαινιγμός, est issu d'αἰνιγμός et non d'αἴνιγμα ; la même préfixation aboutit à l'adjectif υπαινικτικός, « allusif ».

Les langues romanes citées ont en commun d'employer, outre les termes issus d'αἴνιγμα, les dérivés de l'adjectif latin *diuinus*, qui conjugue les sens « divin, relatif aux dieux » et « divinatoire, prophétique, relatif à la capacité de devin¹⁸ ». Nous n'avons mentionné dans le tableau que les verbes signifiant « deviner » et les noms de l'énigme qui en sont tirés, à savoir le substantif espagnol *adivinanza*, qui spécialise un nom abstrait en un sens concret, et les diminutifs que sont formellement l'italien *indovinello* et le français *devinette*. Il faut ajouter en espagnol une troisième désignation, le substantif *acertijo*, qui envisage l'énigme comme la résolution d'une incertitude.

L'abondance relative des termes italiens¹⁹ n'est pas due à des différences de minutie lexicographique entre les dictionnaires des trois langues, mais à un fait culturel dont les Italiens sont on ne peut plus conscients. Elle reflète en effet le haut degré d'institutionnalisation que possède en Italie, depuis plusieurs siècles, la pratique des énigmes : l'*enigmistica* entretenue par les rubriques des journaux et promue par les publications périodiques spécialisées et les associations d'amateurs mérite de figurer dans les ouvrages de référence.

18. Les deux sens alternent de la façon la plus nette dans le traité *Sur la divination* de Cicéron. Les dérivés de *diuinus* les possèdent tous deux ou bien distendent le lien initial entre la divinité et la capacité de percevoir l'intention divine. Ainsi, selon GAFFIOT, *diuinitas* se rapporte à la nature ou à la perfection divine et le substantif *diuinus* est le nom du devin, tandis que le substantif *diuinum* signifie aussi bien « le divin » que « divination » et *diuino* à la fois « prophétiser » et « deviner ». On sait que la racine indo-européenne **dei-* désigne la divinité à partir de la notion de lumière : à côté de *deus* et *diuus*, « divinité », *dius* a dû signifier « du ciel, divin, lumineux » (voir le DÉLL).

19. Tous ces termes peuvent commencer par *enigm-* ou par *enimm-*. Nous n'avons indiqué que le doublet du substantif principal.

Sur la continuation de la racine grecque dans nos trois langues romanes, une précision chronologique est utile, que l'exemple du français suffira à formuler. Le mot *énigme*, attesté en 1529, relaie la forme *enigmat*, que l'on rencontre au XIV^e siècle. Cet emprunt au latin classique *aenigma* participe donc de l'enrichissement savant du lexique français à la Renaissance²⁰. Les dérivés *énigmatique* et *énigmatiquement* ont une histoire semblable²¹. Les dictionnaires de référence ne recensent pas le verbe *énigmatiser*²², qui serait parallèle aux verbes formés à partir d'*enigma* en italien et en espagnol — lesquels, en raison du sens de la dérivation et de leur rareté, n'ont nullement le même statut qu'*αἰνίσσομαι* en grec. En français, c'est donc l'autre famille qui appartenait à la langue ancienne : non pas *devinette*, mot dialectal qui fait son apparition en 1864 dans les documents français²³, mais les termes médiévaux que son suffixe plus vivant lui a fait supplanter, *devinail(le)* et *adevinail(le)*²⁴.

20. Voir le *TLF* et REY *et al.* 1992. Le mot est d'abord masculin, puis de genre incertain jusqu'au XVIII^e siècle, avant que le féminin ne s'impose. Dans son *Discours sur les énigmes*, C. Cotin évoque le point encore controversé du « sexe [de] l'Enigme parmy les François » ; « pressé de declarer » s'il l'avait « fait masle ou femelle », le « pere » de l'énigme de salon répondait : « puis que l'on dit un Poëme, un Theme, un Theoreme, il me semble que l'on peut bien dire un Enigme. Les noms que les Grammairiens appellent neutres et que nous empruntons des Grecs, se tournent ainsi en nostre langue » (COTIN 2003 [1638], p. 18).

21. Selon REY *et al.* 1992, l'adjectif *énigmatique* a connu à partir du XVI^e siècle un usage didactique au sens de « qui renferme une énigme » — commodité d'expression qu'il nous arrive de reprendre ici — et l'extension sémantique qui le fait passer au sens « difficile à comprendre, à interpréter » date de la seconde moitié du XIX^e siècle. Très logiquement, cet élargissement serait plus tardif que celui d'*énigme*, manifeste dans des témoignages du XVII^e siècle.

22. La formation du mot est cependant si logique qu'il aurait été imprudent d'écrire **énigmatiser*, faute d'attestation signalée par les dictionnaires récents, ou de considérer que ses éventuels usages n'en faisaient pas un élément de la langue. Nous en avons fait l'expérience en trouvant dans BESCHERELLE 1851 les entrées *énigmatisé* et *énigmatiser* (« parler énigmatiquement » ou, avec un sens causatif, « rendre une chose obscure, énigmatique »). Cet ouvrage copieux se présente comme le résultat d'un « examen critique » des dictionnaires antérieurs.

23. Dans sa préface au recueil *Devinettes ou énigmes populaires de la France* (ROLLAND 1877), G. Paris fait état d'une distinction qui ne nous est plus guère sensible et que l'on peut attribuer à sa connaissance du Moyen Âge : « Le goût des énigmes, des *devinettes*, pour employer le vrai mot français [...] » (PARIS 1877, p. VII.) Pour sa part, l'auteur commente le titre de son livre en nous apprenant que les énigmes populaires portent le nom de *devinettes* ou *devinailles* dans le Nord de la France, de *devinottes* dans les Vosges, la Meuse et le Doubs, de *devinoués* et de *devinouères* dans le Centre, de *devignas* dans le Languedoc et de *devinadels* dans le Morbihan. Dix ans plus tôt, c'est donc avec raison que J. Ehlers évoque le mot français comme celui « dont le peuple se sert pour désigner de petites énigmes » et comme un terme « proscrit [...] par les quarante sages qui règnent sur la langue française », car le mot n'est pas encore entré dans le *Dictionnaire* de l'Académie (EHLERS 1867, p. 28 : « *quo populus parva [...] aenigmata appellat* » ; « *proscriptum est [...] ab illis quadraginta viris doctis qui Gallorum sermoni imperant* »).

24. GREIMAS 1992 [1979] indique que les mots *adevinail* et *adevinaille*, respectivement masculin et féminin, sont en usage au XIII^e siècle dans le sens de « chose à deviner, énigme », alors que *devinail* est attesté en 1260 dans le sens de « chose qu'on devine, conjecture » et *devinaille* un siècle plus tôt, en 1160, avec une variété de sens plus grande : « prédiction », « supposition », « sorcellerie » et « monstre ». Remarquons à ce propos que les deux formes verbales en concurrence avec *deviner*, *adeviner* et *endeviner* — légèrement plus tardives que le verbe simple, qui se rencontre dans un texte daté de 1160 —, portaient les préfixes que l'italien et l'espagnol ont généralisés.

Le *TLF* indique la fréquence des termes dans le corpus constitué pour son élaboration, qui est à 80 % littéraire et peu fourni avant le XIX^e siècle²⁵. *Énigme* y possède une fréquence absolue de 920 ; sa fréquence relative, exprimée en millièmes, est de 976 pour la première moitié du XIX^e siècle et de 1 397 pour la seconde, puis de 1 251 pour la première moitié du XX^e siècle et de 1 578 pour la seconde moitié du siècle. Sans que l'on puisse expliquer le léger fléchissement de la troisième période, ces données montrent une progression des usages, qui ont augmenté d'un tiers en deux siècles. *Devinette* n'apparaît dans la base que 44 fois et sa fréquence relative n'est pas mentionnée ; ces occurrences représentent moins de 5 % de celles d'*énigme*. Mais un terme comme *mystère*, qui progresse également durant les périodes considérées, compte 6 482 occurrences²⁶.

La racine germanique commune à l'allemand *Rätsel* et à l'anglais *riddle* sert à désigner la réflexion sous plusieurs de ses aspects. Le sens « interprétation conjecturale » est proche de celui de *deviner*, qui est l'une des traductions des verbes *raten* et *rätseln*. En revanche, le sens de *to riddle* dépend de sa construction : intransitif, le verbe signifie « parler par énigmes » ou « proposer des énigmes » ; transitif, il se comprend comme « interpréter » ou « résoudre » une énigme²⁷.

L'allemand ne connaît que ce nom de l'énigme, qui apparaît dans les dictionnaires comme le premier élément de nombreux composés, dont certains ne font que développer le sémantisme de *Rätsel*²⁸. L'anglais a emprunté la racine grecque à peu près au moment où les langues romanes ont assimilé la forme latine *aenigma*. Il emploie donc *enigma*, depuis 1539 selon l'*OED*, ainsi que les dérivés qui s'y sont ajoutés. Les occurrences les plus précoces de *riddle*, naturellement antérieures de plusieurs siècles, sont contemporaines de la formation de

25. Ce corpus est la base Frantext, dont les quelque 2 600 textes ont été dépouillés par les rédacteurs du dictionnaire entre 1970 et 1994. La base Frantext a ensuite cessé d'être constante et les fréquences évoluent donc au fil de son accroissement ; elle contient actuellement plus de 3 800 textes. Ces renseignements nous ont été communiqués par P. Bernard, ingénieure de recherche au laboratoire d'Analyse et de traitement informatique de la langue française (courriel du 5 novembre 2007).

26. Le mot *logogriphe*, attesté à partir de 1623, désigne une certaine espèce d'anagramme ; le *TLF* n'en contient que 16 occurrences. Bien qu'il s'agisse du seul dérivé français de γρίφος, il n'a pas semblé pertinent de le mettre au nombre des noms de l'énigme. On constate pourtant dans les dictionnaires qu'il a eu, au moins jusqu'au début du XX^e siècle, quelques emplois figurés dans le sens général de discours, d'objet ou de fait énigmatique.

27. À présent, ce sens concerne principalement les syntagmes où le verbe admet deux compléments, le premier précisant la personne à l'intention de laquelle la résolution est accomplie et le second exprimant l'objet à résoudre, comme dans l'expression *riddle me a riddle*, attestée dès la fin du XVI^e siècle. Rémanente dans le cas de *riddle*, la double acception n'est plus vivante dans l'adjectif *riddling*.

28. Il en est ainsi dans le cas de *Rätselraten*, *Rätselaufgabe*, *Rätselfrage* ou *Rätselspiel*, tous quatre susceptibles d'être traduits simplement par « énigme ». Le dictionnaire des frères Grimm donne en outre les composés suivants : *Rätselbild*, *Rätselblick*, *Rätseldeuter*, *Rätseldichter*, *Rätselbund*, *Rätselknoten*, *Rätselkram*, *Rätsellöser*, *Rätsellösung*, *Rätselreim*, *Rätselschlinge*, *Rätselschrift*, *Rätselschwänger*, *Rätselspruch*, *Rätselsüsz*, *Rätselthier*, *Rätselwelt*.

la langue : vers l'an 1000, Ælfric recourt le premier au terme vieil anglais pour traduire le latin *aenigmata* de la Bible, tandis qu'en 1382 John Wyclif rend *problema* par *riddle*²⁹. L'un des intérêts de l'*OED* est qu'il prend en compte des mots entièrement sortis de l'usage, signalés d'un obèle. En l'espèce, un nom de qualité et un nom d'agent nous offrent des points de comparaison avec les autres langues.

Nous avons retenu parmi les noms anglais le terme *conundrum* parce qu'il est mentionné dès 1645, qu'il est encore assez répandu et que son origine, si l'on se fie faute de certitude à l'hypothèse dominante, est un exemple d'autoréférentialité potache : par son obscurité, il parodiait peut-être le latin technique des grandes universités anglaises.

La racine russe гад- (*gad-*) exprime l'action de « deviner », tant par l'exercice de la pensée que d'une manière irrationnelle — гадать (*gadat'*) signifie aussi « dire l'avenir ». D'un point de vue sémantique, elle occupe ainsi une situation intermédiaire entre la racine latine de *diuino*, qui s'inscrit dans un modèle théologique, et la racine germanique de *Rätsel* et *riddle*, qui exprime d'emblée les opérations de l'esprit. Étymologiquement, elle semble apparentée à des termes désignant la préhension et la compréhension³⁰. Le mot загадка (*zagadka*), formé au moyen du préfixe за- (*za-*) et d'un suffixe diminutif, s'est fixé en russe vers le XV^e siècle pour désigner l'énigme et paraît être panslave. Il est issu du verbe загадать (*zagadat'*), dont les significations sont « poser des énigmes », « décider au hasard » et « prévoir ». Ce groupe de mots comprend également un adjectif (« énigmatique »), un nom de qualité (« énigmaticité »), des noms d'agents masculin et féminin et un nom indiquant le résultat de l'action.

Un ultime regard d'ensemble sur ce tableau fait apparaître un fait remarquable. En grec ancien (et, partant, dans les langues qui en dépendent directement, c'est-à-dire le grec dans son état récent et le latin), les noms de l'énigme évoquent la proposition d'un énoncé et ses effets. À l'inverse, la racine germanique³¹, la racine slave et les termes romans sans rapport avec αἴνιγμα nomment l'énigme en privilégiant sa résolution.

29. Il s'agit dans le premier cas de Nombres, XII, 8 et dans le second de Juges, XIV, 16.

30. Voir VASMER & TRUBACHEV 1986 [1953-1959], qui rapproche notamment la famille slave de l'allemand *vergessen*, « oublier », et du grec χανδάνω, « contenir, être capable de ». Selon le *DÉLG*, ce dernier terme est la forme grecque de la racine **ghe(n)d-*, « saisir », que l'on trouve aussi dans les mots latins en *-hendō*, dans le vieil islandais *geta*, « atteindre », dans le gotique *bigitan*, « trouver », et dans l'anglais *to get*, « recevoir, prendre ». Sur cette racine indo-européenne, voir POKORNY 1951-1969, p. 437-438.

31. Le sens de l'anglais *to riddle* ne constitue pas une objection importante d'un point de vue historique, car le verbe apparaît plusieurs siècles après le substantif et se situe aussi par certains de ses emplois dans la perspective de la compréhension.

Cette opposition entre des désignations fondées sur le codage de l'énigme et d'autres fondées sur son décodage — pour employer les termes des théories de la communication — résulte de l'analyse synoptique. Elle est sans doute peu pertinente à l'intérieur de chaque groupe ou de chaque langue, car, dans les cas où plusieurs désignations existent, les mots issus d'αἴνιγμα n'ont pas dans la conscience des locuteurs une origine que l'on puisse confronter à celle des autres familles.

Il serait évidemment instructif de procéder de même pour certains termes qui gravitent autour des noms de l'énigme et tout d'abord pour ceux qui signifient dans ces diverses langues « solution, résolution » et « résoudre³² ». Mais une telle extension de cet aperçu comparatif n'entre pas dans le cadre de notre enquête.

Ouvrages de référence consultés

Sanskrit	MONIER-WILLIAMS, CAPPELLER & LEUMANN 1998, MONIER-WILLIAMS 1976 et APTE 1920 Dans le dictionnaire sanskrit-anglais de M. Monier-Williams, la recherche a été effectuée au moyen des éditions électroniques proposées par l'université de Cologne (http://www.sanskrit-lexicon.uni-koeln.de). Afin d'indiquer le sens premier des différentes racines, nous avons également consulté STCHOUPAK, NITTI & RENOU 1959.
Grec ancien	LIDDELL, SCOTT, JONES <i>et al.</i> 1996
Grec moderne	BAMPINIÓTIS 2006, DIMITRÁKOS 1936-1950 et XANTHOPOÚLOU 2001
Latin	GAFFIOT 2000
Français	REY 2001 et DENDIEN, PIERREL & QUEMADA 2004 (<i>TLF</i>) Pour l'histoire des mots, nous avons également consulté GREIMAS 1992 et REY, TOMI, HORDÉ <i>et al.</i> 1992.
Italien	DEVOTO & OLI 2008, BATTAGLIA 1961-2002 et ACCADEMIA DELLA CRUSCA 1863-1923
Espagnol	REAL ACADEMIA ESPAÑOLA 2001 et SECO, ANDRÉS & RAMOS 2005
Allemand	SACHS, VILLATTE, BENTOT <i>et al.</i> 1979 et GRIMM & GRIMM 1991
Anglais	SIMPSON & WEINER 1989 (<i>OED</i>)
Russe	LOPATIN & LOPATINA 1997 et KUZNETSOVA & EFREMOVA 1986 Nous avons également consulté trois dictionnaires étymologiques : ŠANSKIJ 1963-, VASMER & TRUBACHEV 1986 et ČERNYX 1993.

32. Sans proposer un relevé détaillé concernant le large champ lexical de la compréhension et de l'explication — qui inclurait *deviner, indovinare, adivinar* et *acertar*, que nous avons fait figurer ci-dessus —, nous nous contenterons d'indiquer ici les équivalents du syntagme grec courant αἴνιγμα λύω. Entre le grec ancien et le grec moderne, le substantif est demeuré identique aux transformations morphologiques de la langue près (λύσις a donné λύση), tandis que le verbe simple λύω, qui s'étoffait parfois des préfixes ἀνα-, δια- et ἐπι-, a laissé la place à ἐπιλύω. Avec ou sans les formes modernes du préfixe *re-*, les mots latins *soluo* et *solutio* ont fourni ce lexique aux langues romanes (*solution* et *résolution, soluzione, solución* et *resolución*, etc.), mais aussi à l'anglais. En allemand, *lösen* est en concurrence avec deux verbes apparentés au nom de l'énigme, *raten* et *enträtseln*. Le préfixe qui donne son sens à ce dernier terme, *ent-*, exprime l'idée de défaire et d'annuler. Ce mode de formation est le seul utilisé en russe, puisque le substantif *разгадка* (*razgadka*) correspond à *загадка* (*zagadka*) et le verbe *разгадать* (*razgadat'*) à *загадать* (*zagadat'*).

2. Définitions modernes : les noms français de l'énigme

Les dictionnaires récents des différentes langues modernes proposent des définitions assez semblables des noms de l'énigme. Afin de mettre en relief certains des problèmes que pose notre étude, nous observerons les choix faits pour les termes français *énigme* et *devinette* par Émile Littré et par les deux ouvrages lexicographiques que nous avons déjà consultés³³. Nous retrouverons par ce biais quelques-unes des distinctions déjà rencontrées, à propos des acceptions d'αἴνιγμα notamment.

Définitions du mot *énigme*

Littré		ROBERT		TLF		
1	Définition de choses en termes obscurs, mais qui, tous réunis, désignent exclusivement leur objet et sont donnés à deviner.	1	Élément de discours, énoncé proposant un sens ambigu ou obscur, sous forme de description ou de définition, et dont il faut trouver le sens intentionné. Discours ambigu, obscur, dont le sens est réservé à des initiés.	A	Jeu d'esprit mettant à l'épreuve la sagacité de l'interlocuteur qui doit trouver la réponse à une interrogation dont le sens est caché sous une parabole ou une métaphore.	
				<i>spécialt</i>	Langage ésotérique (chiffré, figuratif, symbolique, etc.) pour initiés.	
2	Il se disait autrefois de certains tableaux qu'on exposait dans les collèges pour que les écoliers exerçassent leur esprit à en deviner le sens caché.					
3 <i>ext.</i>	Tout ce qu'il n'est pas facile de comprendre, de deviner au premier abord.	2	Ce qu'il est difficile de comprendre, d'expliquer, de connaître.	<i>ext.</i>	Chose difficile à comprendre ou impossible à connaître.	
				B	1	[<i>En parlant des choses de l'univers, de certains faits.</i>]
					2	[<i>En parlant de la complexité, du mystère de la personne, de la vie.</i>]

Définitions du mot *devinette*

Littré		ROBERT		TLF	
1	Variété de questions malicieusement posées pour exciter la curiosité.	1	Question dont il faut deviner la réponse.	A	Question formulée à quelqu'un dans le cadre d'un jeu d'esprit, pour qu'il devine la solution qu'elle requiert.
				<i>partic., cour.</i>	Question, le plus souvent plaisante ou malicieuse, posée par jeu à quelqu'un qui doit en deviner la réponse.
		2	Dessin où une silhouette cachée peut être devinée.	B <i>analog.</i>	[<i>Au lieu d'être purement mentale, la recherche est d'ordre visuel et s'effectue à partir d'un dessin qui contient la réponse à une question du type « cherchez le chasseur » ou « cherchez l'animal ».</i>] Dessin à double sens, silhouette d'homme, d'animal, etc., surajoutée au dessin apparent par utilisation de son graphisme, le jeu consistant, pour l'enfant, à découvrir la silhouette cachée.

33. Les trois ouvrages de référence sont donc : LITTRÉ 1863-1877, *Le Grand Robert* (REY 2001) — que nous désignons ci-après par ROBERT, car pour ce qui nous concerne ici les différences entre les divers dictionnaires des éditions Le Robert sont négligeables — et le TLF (DENDIEN, PIERREL & QUEMADA 2004). Leurs indications sur le mode d'engendrement des sens dérivés figurent dans nos tableaux sous la forme d'abréviations, qui se développent ainsi : *spécialement, par extension, en particulier, couramment, par analogie et au figuré.*

			fig.	Énoncé posant une question.
	3	Propos énigmatiques, obscurs ; signe (du langage ou non) difficile à interpréter.	1	Propos qui ne sont pas immédiatement compréhensibles, paraissent énigmatiques et demandent réflexion.
	fig.		ext.	
			2	[<i>En parlant d'une chose concrète qui, sollicitant l'intelligence, pose un problème de compréhension.</i>]
			ext.	

La définition du sens premier d'*énigme* se fonde dans ces dictionnaires sur trois termes différents : le mot désigne avant tout une définition chez Littré, un discours qui se présente comme une définition ou comme une description pour ROBERT et un jeu d'esprit dans le *TLF*. Ces bases sont certes précisées par un sème commun, celui de l'obscurité, ou plutôt de l'indétermination : le sens caché ou situé au delà des conjectures engendre l'obscurité, alors que la difficulté de décider entre les sens aperçus entraîne l'ambiguïté. En outre, selon les trois définitions, l'expression obscure a pour résultat une même contrainte, qui est l'impératif de la résolution. Néanmoins, on peut opposer les deux premières gloses à la troisième. La définition et la description paradoxales mentionnées dans celles-là est une forme logique abstraite, à peine précisée dans ROBERT par la référence à un « élément de discours » ; Littré confère à ce schème la perfection de l'univocité en supposant une référence exclusive, quoique compliquée. Au contraire, le *TLF* situe nettement l'énigme dans une interlocution, au point de lui faire désigner l'acte de langage qu'est l'interrogation ludique, dont l'énoncé figuré ne serait que le support.

Le ROBERT et le *TLF* infléchissent en outre ce sens dans l'acception particulière de discours sélectif. Le mot ne renvoie plus à un énoncé bien délimité dont le sens défie l'interlocuteur, mais à un type de parole qu'une formation préalable dispose le public visé à comprendre, conformément au modèle de l'initiation qui est ici convoqué.

Le second sens reporté dans notre tableau témoigne d'une réalité pédagogique disparue. Littré ne donne pas de précision, ni aucune illustration littéraire³⁴. Une telle image énigmatique, probablement riche d'allusions culturelles, occupe à juste titre une place intermédiaire entre les deux sens principaux : tout en adoptant le mode de communication de

34. L'information est confirmée par les dictionnaires contemporains et antérieurs, notamment par BESCHERELLE 1851. Ce même dictionnaire fait par ailleurs état d'un emploi entomologique du mot *énigme*, pour désigner un « genre de coléoptères pentamères, famille des carabiques », c'est-à-dire une sorte de scarabées. De fait, selon une base de données spécialisée tel le *Coleoptera Collection and Card Index* du Natural History Museum de Londres, les termes latins *aenigma* et *aenigmaticus* figurent dans l'appellation de plus d'une dizaine de classes, soit comme nom de genre (premier élément de la nomenclature binominale linéenne), soit comme nom d'espèce (second élément taxinomique). La forme francisée n'apparaît plus dans nos dictionnaires de langue. Cet usage scientifique d'*aenigma* est sans doute la trace d'une ancienne difficulté classificatoire. Par là, il se rattache à notre propos, mais tout aussi lointainement que l'italien *enigmatite*, que nous avons exclu de notre liste bien qu'il soit enregistré par BATTAGLIA 1961-2002 : ce lexème appartenant à l'histoire des sciences et des techniques désigne un certain minerai, baptisé *Ainigmatit* en allemand dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

l'énigme *stricto sensu*, cette représentation non verbale opère une transition vers un sens plus large.

L'extension de sens efface en effet le caractère intentionnel et la nature linguistique de l'énigme pour ne retenir que son aspect cognitif. Toute difficulté de compréhension peut ainsi constituer un objet en énigme. Littéré seul confère à sa définition la dimension temporelle qui demeure implicite chez les autres lexicographes : le premier regard de l'esprit se heurte à un obstacle, qui ne semble pas nécessairement permanent. Dans ce troisième sens, la résolution, c'est-à-dire la reconnaissance d'une signification obscurcie à dessein, est prise pour paradigme général de la connaissance. Les variations que présentent les gloses sont légères, mais remarquables. Que *deviner* devienne le prototype de *comprendre*, cela laisse encore une grande diversité de modes de connaissance possibles, selon que la conjecture par laquelle on perce l'énigme ou résout le problème est conçue comme un éclair de l'intuition ou comme le fruit d'une longue méthode scientifique, qui pour *connaître* veut *expliquer*³⁵. Voilà qui rend d'autant plus pertinente l'alternative proposée par le *TLF* entre ce qui est simplement « difficile à comprendre », si l'on ose dire, et ce qui est radicalement « impossible à connaître ». Ce n'est pas sur ce critère que s'appuie la distinction de deux acceptions (B 1 et B 2), mais sur la nature des objets qualifiés en ce sens d'énigmes. Nous avons reproduit dans le tableau, en italique et entre crochets, la caractérisation de ces classes d'objets, qui semblent opérer un partage entre ce qui ne dépend pas de l'homme et ses productions propres, ou peut-être plutôt entre des données objectives et des phénomènes psychologiques ou spirituels. Il nous suffit de constater que les exemples fournis concernent principalement les sujets les plus vastes et les plus profonds : « la grande énigme de la création de la Terre », « de passionnantes énigmes du passé », « l'énigme de l'âme » ou celle de la création artistique. Nous voyons par là que les citations et les syntagmes donnés comme typiques dans les dictionnaires complètent la neutralité axiologique de la définition et restituent quelque chose des connotations courantes du mot : les emplois de ce sens épistémologique sont également volontiers emphatiques. Signalons que ROBERT, qui n'indique pas le passage à ce sens comme une extension, comporte une notation chronologique de même fonction, puisque ce n'est qu'au XVII^e siècle qu'il reconnaît un tel usage d'*énigme*.

35. L'énigme s'intègre par conséquent à d'autres modèles ou métaphores de la connaissance, qui oscillent de même entre la prégnance de la révélation et les progrès de la connaissance : nous pensons à la « lisibilité » du monde identifié à un livre ou au voile dont la nature « aime à se cacher » (sur ces exemples bien connus, voir BLUMENBERG 1981 et HADOT 2004).

Les explications du mot *devinette* obéissent au même schéma. Ce sont donc les nuances distinctives qui retiendront notre attention. On observe que les définitions initiales ont toutes pour pivot le terme *question*, ce qui réduit l'écart entre les deux premières et celle du *TLF*, qui insiste sur son contexte, un « jeu d'esprit », comme dans le cas d'*énigme*. L'existence de ce « cadre » est même ce qui distingue, à l'intérieur du sens A, une acception plus exacte ou technique et une acception courante, selon laquelle le jeu s'insère dans une situation non essentiellement ludique. Il faut opposer à la définition concise de ROBERT les indications de tonalité distillées, à travers les notions de malice, de curiosité et de plaisanterie, dans les autres ouvrages. Les gloses du mot elles-mêmes y témoignent ainsi d'un caractère opposé à celui que faisaient apparaître les collocations courantes d'*énigme*. Notons par ailleurs que l'entrée *devinette* n'apparaît chez Littré que dans le *Supplément* de 1877. Entre la période d'élaboration du *Dictionnaire*, commencé dans les années 1840, et la parution de sa seconde édition (1872-1877), le mot s'est en effet trouvé assimilé par la langue commune, sous sa forme septentrionale en *-ette*. La nouveauté de ce statut officiel explique probablement que l'auteur définisse le sens folklorique du mot, sans mentionner d'élargissement sémantique³⁶.

L'usage très particulier que décrivent en second lieu les ouvrages les plus récents est l'exact pendant des scènes énigmatiques auxquelles Littré faisait référence sous le nom d'*énigme*. Comme le précise le *TLF* dans une incise, ces *devinettes* sont également destinées aux enfants. Bien que les ambiguïtés de la perception des formes, étudiées par la *Gestalttheorie*, ne soient pas fondamentalement l'occasion d'un enseignement ou d'un exercice et bien qu'elles aient donné naissance à des tests psychologiques autant qu'à des jeux, elles ont trouvé place dans les rubriques récréatives des journaux. Tous les éléments à prendre en compte sont sous nos yeux, mais la confusion des traits et les habitudes perceptives nous empêchent plus ou moins longtemps de discerner les contours pertinents. Contrairement aux tableaux de Littré, ces dessins n'exigent donc que l'expérience du monde la plus commune et la plus immédiate³⁷.

Le sens figuré qu'indique ROBERT correspond à la fois au sens premier d'*énigme* dans son acception étendue (discours obscur) et à son sens le plus général (chose obscure) ; le *TLF* en

36. De nouveau, la comparaison avec BESCHERELLE 1851 est instructive : ce dictionnaire ignore *devinette*, alors que la famille de *deviner* y comprend des termes promis à l'extinction (*devinable*, illustré par l'expression « une énigme devinable », *devinateur*, *devinerie* et *devineur*).

37. Pour le premier syntagme qu'il cite, « trouver un lapin dans le feuillage d'une devinette », le *TLF* se réfère à *La Phénoménologie de la perception* de M. Merleau-Ponty (1945).

fait deux acceptions d'un même sens³⁸. On remarquera que ces dictionnaires recourent à l'adjectif *énigmatique* pour définir la devinette *largo sensu* — tout comme les gloses anciennes de γοῖφος font appel à la famille d'ἀίνιγμα, plus courante.

3. Un usage exemplaire : les noms de l'énigme dans les titres

Toute recherche bibliographique montre la fréquence élevée dans les titres de livres ou d'articles des mots *énigme*, *riddle*, *Rätsel*, etc. Dans une enquête comme la nôtre, ce fait a pour corollaire une large proportion de résultats sans pertinence lors de la consultation des catalogues et des répertoires. Les titres usent en effet de toute l'étendue sémantique de ces termes et les emploient à diverses fins.

Fidèle à son étymologie, le titre est d'abord une étiquette ; dans certains états des traditions manuscrites, il réalise matériellement cette nature de *titulus*. Tout comme le nom propre, dont il partage la vocation de désignateur rigide, le titre ne se contente pas d'accomplir l'acte de nommer, mais remplit toujours une ou plusieurs autres fonctions. En effet, s'il sert à identifier un ouvrage, il en désigne aussi le contenu, souvent au moyen d'un indice générique plus ou moins formel et en annonçant un thème, voire une argumentation. À ce premier aspect vient s'ajouter un réseau parfois dense de connotations, qui sont à l'origine des « vertus apéritives » d'un titre séduisant³⁹. Quoique nous ayons affaire à des tendances complémentaires au sein de chaque titre, et non à une polarité stricte, il semble évident que la suggestion est plus propre aux titres littéraires et, à l'inverse, que les productions techniques ou savantes portent en général des titres explicites, à moins que ce rôle descriptif ne soit confié à un sous-titre.

38. Ce sens C, « énoncé posant une question », est formulé d'une manière étonnamment vague et recouvre à l'évidence l'acception « courante » du sens A, puisqu'il consiste à qualifier de devinette un énoncé qui n'appartient pas au « cadre » habituel de la devinette.

39. Sur l'indication liminaire qu'est un titre, on se reportera à GENETTE 1987, p. 54-97. L'auteur qualifie de « vulgate théorique », avec pour référence des études de C. Grivel et de L. Hoek, la tripartition fonctionnelle suivante : « 1. identifier l'ouvrage, 2. désigner son contenu, 3. le mettre en valeur » (p. 73). Il préfère pour sa part distinguer des fonctions descriptives et connotatives. C'est naturellement sur ce second versant que se trouve la fonction de séduction, capitale pour les écrivains qui font « un éloge des vertus apéritives d'une certaine dose d'obscurité, ou d'ambiguïté » dans les titres (p. 87). L'esquisse théorique de G. Genette évoque d'une manière nécessairement sommaire la préhistoire du paratexte en général et du titre en particulier. Pour les titres grecs, voir les renseignements rassemblés dans NACHMANSON 1969 [1941]. Certaines des remarques de la « titrologie » s'appliquent aux pratiques de l'Antiquité grecque et latine, qui institue les modes de désignation que nous connaissons, mais explore aussi les possibilités de l'étrangeté et de la fantaisie — par exemple à travers des noms de genre métaphoriques comme σῆλλοι et στέφανος, des noms propres obscurs comme *Alexandra* ou des inventions polysémiques comme *Les Deipnosophistes*. On peut penser cependant que la fixation du paratexte moderne, l'efficacité accrue des moyens de conservation et de communication et les conventions de l'architecture interne des titres et sous-titres favorisent la fonction de suggestion, qui s'exerce plus librement lorsque l'identification est assurée indépendamment de ce que l'on peut appeler le nom propre d'un texte.

L'emploi des noms de l'énigme dans un titre est technique lorsque le texte imprimé remplit la fonction traditionnelle du divertissement énigmatique, c'est-à-dire dans le cas des recueils ou des périodiques consacrés aux énigmes⁴⁰ ; il en est de même en ce qui concerne les publications qui étudient ce type d'énoncé selon différentes orientations scientifiques. Le *περὶ γρίφων* de Cléarque se rangerait au mieux sous cette rubrique. Au contraire, en adoptant au IV^e siècle le mot *griphus* comme la désignation quasi-générique d'un poème érudite, Ausone se rapproche davantage de l'autre extrémité du spectre des usages. Nous pourrions y situer les titres qui font intervenir *énigme* comme un synonyme de *mystère*, c'est-à-dire pour signifier et susciter la fascination de l'inconnu⁴¹. Dans la sensibilité moderne, un récit d'aventures ou une énigme policière portant à son frontispice cette marque de fabrique efficace, mais peu subtile, se classe probablement d'emblée comme enfantine ou populaire⁴². Tel est le cas lorsque l'on traduit en France un roman d'Agatha Christie sous le titre *La Dernière Énigme* et, dans un registre parascientifique ou occultiste, lorsque paraît un livre intitulé *L'Énigme du triangle des Bermudes*. Ce n'est pas le même effet sensationnel que recherchera une présentation des questions scientifiques de notre temps nommée *La Planète des énigmes* et destinée au public

40. À commencer par *Les Adevineaux amoureux*, recueil imprimé vers 1479 et qui est le premier dans le recensement effectué par SANTI 1952 (avant une adaptation italienne de *L'Histoire d'Apollonius de Tyr*). Mais les traditions nationales de culture écrite ont toutes leurs *riddle-books*. Cette littérature spécialisée, généralement destinée aux enfants, fait souvent référence à l'oralité, comme en atteste, dans les catalogues de la British Library ou de la Library of Congress, le nombre des titres qui se conforment au type *Tell me a riddle, Riddle me this !* ou, selon les formules populaires dont le redoublement n'a pas d'équivalent exact en français, *Riddle-me-ree* et *Hey riddle riddle !* En homme de son temps, J. Ehlers, le savant allemand auquel nous devons la comparaison la plus suivie des sémantismes d'*αἰνίγμα* et de *γρίφος*, avait compilé quelques années avant cette étude philologique les énigmes de sa région natale, le Schleswig-Holstein. Quoique le cadre idéologique paraisse autre — l'ethnographe amateur cultive l'attachement à sa petite patrie et son avant-propos s'intitule « *An meine Landsleute* », « À ceux de mon pays » (EHLERS 1865, p. VI-X) —, la motivation est essentiellement ludique. Les solutions sont reportées à la fin de ce mince volume portatif, afin que le lecteur ait l'occasion de réfléchir, mais non la frustration de ne pas trouver ; des commentaires succincts justifient les clefs les plus difficiles.

41. Le catalogue de la Bibliothèque nationale de France contient près de deux cents titres de la collection « Les Énigmes de l'Univers » publiée par Robert Laffont, qui a alimenté cette fascination avec prodigalité. *Les Manuscrits de la mer Morte, Le Code secret de l'Odyssée. Les Grecs dans l'Atlantique, Thulé. Le soleil retrouvé des Hyperboréens* ou *La Pierre philosophale* ont visiblement un prétexte historique, tout comme *Akhenaton et Néfertiti. Le couple solaire* et *La Franc-maçonnerie. Histoire et initiation*, dus à la plume du populaire romancier C. Jacq. On ne peut en dire autant de *Nos ancêtres venus du cosmos* ou de *Signé Dieu. À la recherche d'un code numérique exprimant la loi d'harmonie qui régit le monde*.

42. Depuis E. Poe et A. Conan Doyle, la *detective story* est assurément devenue le type même de l'énigme narrative. Le genre de la littérature policière, ses variétés locales, sa diversification et sa reconnaissance sont abondamment étudiés. Plutôt que de renvoyer à des ouvrages spécialisés, nous signalerons ici l'anthologie critique réunie par un philologue nourri de la tradition herméneutique et par un spécialiste des romans réalistes du XIX^e siècle, MOST & STOWE 1983. En proposant d'analyser ce genre de récit comme la mise en scène d'un processus d'interprétation et de voir dans le détective un *lector in fabula*, les éditeurs opèrent les distinctions qui nous intéressent ici. Au sein de cette production, il faut en effet séparer les auteurs chez lesquels le crime est « simplement une devinette [*riddle*] » et ceux qui en font un « mystère plus authentique », « une énigme [*enigma*] sans réponse » (G. MOST, p. 342-343) ; l'écart qui existe entre A. Conan Doyle et R. Chandler tient certes à la différence des époques et des nationalités, mais peut se comprendre comme le passage d'une sémiotique à une herméneutique, d'un triomphe des pouvoirs de la raison à une exploration des puissances d'un mal nécessairement irrésolu (voir les remarques de W. STOWE, p. 366 et 382).

cultivé. Mais il peut y avoir comme un écho assourdi de cette fonction d'emphase même dans les titres où *énigme* apparaît comme une variante libre, ou presque, du terme *problème*. Ce choix n'est évidemment pas l'indice infallible que l'auteur recherche un succès de librairie, mais il introduit une certaine dramatisation de la question envisagée, dont le degré dépend de nombreuses autres circonstances⁴³. Courant et significatif dans certaines publications psychanalytiques, le mot est d'un usage peu marqué dans le titre d'un article d'archéologie qui fait état d'une documentation nouvelle ou dans celui d'une étude philologique qui expose une difficulté d'interprétation⁴⁴. L'emploi d'*énigme* n'est pas neutre pour autant d'un point de vue stylistique, comme en témoigne tout essai de substitution, ne serait-ce que par *devinette*⁴⁵.

Un dernier exemple nous permettra de relier cet usage ambivalent à ce que nous avons observé en étudiant les définitions du mot *énigme*. À l'orée du XX^e siècle, le naturaliste Ernst Haeckel publiait un livre dont le retentissement fut considérable, *Die Welträthsel*⁴⁶. Le titre de ce « manifeste antichrétien », antimétaphysique, darwinien et moniste, s'explique par une visée polémique, car il reprend, pour la réfuter, une expression d'Emil Du Bois-Reymond. Ce dernier avait énuméré sept « énigmes de l'univers », à considérer selon lui comme les apories de la science : l'origine de la vie, la finalité de la nature, la nature de la raison humaine, l'origine du langage — quatre problèmes d'ores et déjà résolus par la théorie de l'évolution, selon Haeckel —, la nature de la force et de la matière, l'origine du mouvement et de la conscience et, enfin, l'existence du libre arbitre. On voit ainsi s'affronter, dans le cadre d'un débat épistémologique, deux usages opposés du paradigme de l'énigme. Pour l'adversaire de Haeckel, le mot exprimait ce qui dans la nature est destiné à résister à la connaissance

43. Il ne viendrait à l'idée de personne de mettre sur le même plan, en raison d'une similitude lexicale, les livres dont nous venons de citer les titres et *L'Énigme du Sphinx* de G. Róheim, essai d'anthropologie psychanalytique sous-titré *Les Origines de l'Homme* (RÓHEIM 1934), ou *L'Énigme du don* de M. Godelier, dont l'auteur met en valeur l'importance sociale d'un geste qui se trouve, pour reprendre le titre d'une œuvre plus récente, au fondement des sociétés humaines (GODELIER 1996). Nous ne comparons d'ailleurs ces deux ouvrages que pour l'ambition de leur sujet explicite.

44. Prenons pour exemple la propension qu'attestent trois titres d'articles recueillis dans BABUT 1994 : « Paradoxes et énigmes dans l'argumentation de Platon au livre X de *La République* », « Δείν... πάντα λόγον ὡσπερ ζῶον συνεστάναι. Sur quelques énigmes du *Phèdre* » et « À propos des enfants et d'un ami de Plutarque : essai de solution pour deux énigmes ». Dans le domaine des études classiques, il est tentant de faire allusion à la tradition ancienne lorsque l'on traite d'un lieu comme le sanctuaire delphique : *Énigmes à Delphes* (ROUX & POUILLOUX 1963) et « Une énigme à Delphes » (VIDAL-NAQUET 1967) en fournissent l'illustration.

45. En recueillant treize articles fort variés dans *Langue, texte, énigme*, le médiéviste P. Zumthor, ou son éditeur, a choisi un titre qui annonçait assez lointainement leurs thèmes (ZUMTHOR 1975). La première section, « Langue/énigme », est celle qui répond le mieux au nom du recueil, mais elle évoque des procédés et des genres aussi différents que la fatrasie, les *carmina figurata*, les jeux de mots de la « jonglerie » et les prétendus « paragrammes » des troubadours. Force est de constater, néanmoins, que ce beau titre s'imprime dans les mémoires.

46. HAECKEL 1899, dont le titre complet se traduit littéralement par *Les Énigmes de l'univers. Études populaires sur la philosophie moniste*. Les expressions citées dans la suite de ce paragraphe sont extraites de B. RUPP-EISENREICH, « Haeckel », dans TORT 1996, p. 2072-2114 (sur *Die Welträthsel*, voir en particulier la page 2085).

humaine. Le monde est dû à un créateur transcendant dont les intentions sont infuses dans toute son œuvre, et il entre dans le plan de la création que ces intentions demeurent scellées. Repris dans la perspective d'un « optimisme gnoséologique », le terme désigne ce qui demeure temporairement inexpliqué. La solennité du titre résulte donc d'une conversion rationaliste, et non d'une simple ironie : certaines des profondes énigmes du monde subsistent, mais comme l'horizon de la science. Il importe de dissiper les fausses énigmes, mystificatrices, pour s'attacher aux énigmes véritables, qui sont des défis à relever.

Concluons que nommer l'énigme dès le seuil d'un texte, c'est laisser entrevoir la promesse d'une solution. Selon le contexte, le lecteur y verra l'annonce d'un thème captivant, une exploitation du pathos de l'inconnaissable ou la proposition de traiter un problème délicat. L'héroïsme de la résolution prend bien des formes⁴⁷.

47. En 1881, F. Nietzsche opposait dans un paragraphe d'*Aurore* (V, 547, « Les tyrans de l'esprit ») la générosité que supposent les progrès collectifs de la science à l'orgueil des penseurs avides de trancher seuls le « problème du monde ». L'énigme s'offrait à lui comme le modèle de cette résolution instantanée, mais illusoire. Voici comment il évoque la manière de philosopher qu'il veut considérer comme révolue : « Autrefois [...] on croyait que, puisque tout dans ce bas monde paraissait être organisé en *fonction de l'homme*, la connaissabilité des choses, elle aussi, était préparée à une mesure humaine du temps. Tout résoudre d'un seul coup, en un seul mot, — c'était là le désir secret [...]. "Il y a une *énigme* à résoudre" : c'est ainsi que la vie se présentait aux yeux du philosophe ; il fallait en premier lieu trouver l'énigme et condenser le problème du monde dans la formule la plus simple. L'ambition sans limites et la joie d'être le "déchiffreur du monde" remplissaient les rêves du penseur [...]. Ainsi la philosophie était-elle une espèce de lutte suprême pour la tyrannie de l'esprit, — personne ne doutait que celle-ci ne fût réservée à quelqu'un de très heureux, de subtil, d'ingénieux, de brave et de puissant — à un seul ! » (NIETZSCHE 1993, t. I, p. 1200. Traduction de H. Albert, révisée par J. Lacoste.)

ANNEXE I

Classements du corpus restreint selon la chronologie et selon des critères statistiques

1. Classement par nombre de mots décroissant

	Date	Nombre de mots du corpus	αἰνίσσομαι		αἰνύγμα		γρίφος		Tous mots de l'énigme	
			Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.
TLG E (ensemble des textes)	VIII av.-XV	≈ 76 000 000	4 682	6,16	2 501	3,29	289	0,38	7 472	9,83
Corpus du tableau (92 corpus)	VI-V av.-XV	44 345 862	3 941	8,89	2 122	4,79	238	0,54	6 301	14,21
1 Jean Chrysostome	IV-V	4 193 575	891	21,25	174	4,15	1	0,02	1 066	25,42
2 Galien	II	2 608 974	17	0,65	36	1,38	3	0,11	56	2,15
3 Cyrille d'Alexandrie	IV-V	2 202 504	131	5,95	336	15,25	0	0	467	21,20
4 Eustathe de Thessalonique	XII	1 765 800	154	8,72	83	4,70	20	1,13	257	14,55
5 Jean Philopon	VI	1 422 513	62	4,36	8	0,56	1	0,07	71	4,99
6 Théodoret	IV-V	1 343 587	329	24,49	73	5,43	2	0,15	404	30,07
7 Eusèbe de Césarée	IV	1 271 700	277	21,78	51	4,01	0	0	328	25,79
8 Simplicius	VI	1 177 392	29	2,46	13	1,10	0	0	42	3,57
9 Origène	II-III	1 151 344	114	9,90	70	6,08	0	0	184	15,98
10 Corpus aristotélicien — sans les fragments	IV av.	1 107 097 1 018 617	12 4	1,08 0,39	8 5	0,72 0,49	0 0	0 0	20 9	1,81 0,88
11 Proclus	V	1 101 305	58	5,27	18	1,63	0	0	76	6,90
12 Plutarque	I-II	1 081 213	65	6,01	33	3,05	4	0,37	102	9,43
13 Chaînes exégétiques au N. T.	post V	1 061 722	273	25,71	50	4,71	0	0	323	30,42
14 Alexandre d'Aphrodise — <i>Comm. in metaphys.</i>	II-III	1 038 924 343 092	22 21	2,12 6,12	2 2	0,19 0,58	0 0	0 0	24 23	2,31 6,70
15 Scholies à Homère	varia	940 286	40	4,25	7	0,74	0	0	47	5,00
16 Grégoire de Nysse	IV	807 319	38	4,71	211	26,14	3	0,37	252	31,21
17 Libanios	IV	797 919	4	0,50	19	2,38	1	0,13	24	3,01
18 Didyme l'Aveugle	IV	768 506	71	9,24	49	6,38	0	0	120	15,61
19 Athanase d'Alexandrie (théologien)	IV	762 631	29	3,80	14	1,84	0	0	43	5,64
20 Basile de Césarée	IV	733 572	34	4,63	33	4,50	1	0,14	68	9,27
21 Septante	III av./III	657 439	0	0	10	1,52	0	0	10	1,52
22 Jean Damascène	VII-VIII	647 724	39	6,02	14	2,16	0	0	53	8,18
23 <i>Souda</i>	X	629 535	33	5,24	21	3,34	8	1,27	62	9,85
24 Conciles œcuméniques	varia	606 273	4	0,66	12	1,98	0	0	16	2,64
25 Platon — œuvres authentiques	V-IV av.	601 309 536 751	14 11	2,33 2,05	9 7	1,50 1,30	0 0	0 0	23 18	3,82 3,35
26 Photius	IX	599 221	35	5,84	22	3,67	3	0,50	60	10,01
27 Michel Psellos	XI	589 104	71	12,05	43	7,30	0	0	114	19,35
28 Scholies à Aristophane	varia	576 779	94	16,30	20	3,47	7	1,21	121	20,98
29 Hérodien et pseudo-Hérodien	II	520 296	3	0,58	7	1,35	10	1,92	20	3,84
30 Philon d'Alexandrie	I av.-I	463 618	83	17,90	13	2,80	0	0	96	20,71
31 Épiphanes	IV	456 419	12	2,63	33	7,23	0	0	45	9,86
32 Éphrem le Syrien	IV	434 724	18	4,14	8	1,84	0	0	26	5,98
33 Athénée de Naucratis — sans l' <i>Épitomé</i> — section sur les énigmes	II-III	419 108 288 522 ≈ 4 300	11 7 2	2,62 2,43 46,51	18 11 7	4,29 3,81 162,79	58 39 35	13,84 13,52 813,95	87 57 44	20,76 19,76 1 023,26
34 Grégoire de Nazianze	IV	409 753	3	0,73	24	5,86	2	0,49	29	7,08
35 Georges Chæroboscos	IX	370 900	1	0,27	7	1,89	8	2,16	16	4,31
36 Georges le Moine	IX	368 465	6	1,63	26	7,06	2	0,54	34	9,23
37 <i>Etymologicum magnum</i>	XII	359 439	5	1,39	8	2,23	7	1,95	20	5,56
38 Nicéphore Grégoras	XIII-XIV	353 799	1	0,28	26	7,35	6	1,70	33	9,33
39 Porphyre	III	347 453	24	6,91	7	2,01	0	0	31	8,92
40 Ælius Aristide	II	331 702	6	1,81	13	3,92	1	0,30	20	6,03
41 Olympiodore (philosophe)	VI	310 949	35	11,26	4	1,29	0	0	39	12,54
42 Scholies à Pindare	varia	305 662	27	8,83	9	2,94	0	0	36	11,78
43 Hésychios	V/VI	302 674	8	2,64	13	4,30	6	1,98	27	8,92
44 Pseudo-Macarius	IV	291 852	17	5,82	4	1,37	0	0	21	7,20
45 <i>Etymologicum gudianum</i>	XI	287 191	11	3,83	6	2,09	5	1,74	22	7,66
46 Lucien Pseudo-Lucien	post II	286 654 35 415	4 1	1,40 2,82	8 3	2,79 8,47	3 0	1,05 0	15 4	5,23 11,29
47 Clément d'Alexandrie — <i>Stromates</i> , V	II-III	275 966 ≈ 21 587	124 32	44,93 148,24	30 12	10,87 55,59	0 0	0 0	154 44	55,80 203,83
48 Procope de Gaza	V-VI	262 253	47	17,92	10	3,81	0	0	57	21,73

Première partie. Annexe I

49	Pseudo-Zonaras	XIII	239 532	13	5,43	18	7,51	7	2,92	38	15,86
50	Scholies à Eschyle	<i>varia</i>	230 587	25	10,84	55	23,85	0	0	80	34,69
51	Plotin	III	216 398	16	7,39	2	0,92	0	0	18	8,32
52	Commentaire à Denys le Thrace	<i>varia</i>	215 193	2	0,93	10	4,65	3	1,39	15	6,97
53	Scholies aux <i>États de cause</i> d'Hermogène	<i>post VII</i>	192 191	13	6,76	0	0	0	0	13	6,76
54	Hippolyte	III	185 964	6	3,23	12	6,45	0	0	18	9,68
55	Scholies à Ælius Aristide	<i>varia</i>	185 676	91	49,01	15	8,08	5	2,69	111	59,78
56	Scholies à Démosthène	<i>varia</i>	183 984	50	27,18	4	2,17	0	0	54	29,35
57	Maxime le Confesseur	VI-VII	183 443	12	6,54	21	11,45	0	0	33	17,99
58	Scholies à Hésiode	<i>varia</i>	178 439	9	5,04	4	2,24	3	1,68	16	8,97
59	Scholies à Sophocle	<i>varia</i>	176 101	14	7,95	42	23,85	0	0	56	31,80
60	Scholies à Euripide	<i>varia</i>	174 993	24	13,71	41	24,43	0	0	65	37,14
61	Élien	II-III	163 552	32	19,57	3	1,83	0	0	35	21,40
62	Euripide	V av.	157 053	4	2,55	14	8,91	0	0	18	11,46
63	Nouveau Testament	I	146 618	0	0	1	0,68	0	0	1	0,68
64	Manuel Philès	XIII-XIV	141 686	6	4,23	3	2,12	3	2,12	12	8,47
65	<i>Anthologie grecque</i>	<i>varia</i>	139 202	0	0	2	1,44	4	2,87	6	4,31
66	Olympiodore le Diacre	VI	133 998	16	11,94	5	3,73	0	0	21	15,67
67	Pollux	II	127 339	3	2,36	1	0,79	6	4,71	10	7,85
68	Diogène Laërce	III	114 802	5	4,36	7	6,10	1	0,87	13	11,32
69	Jean de Sicile	XI	113 563	9	7,93	1	0,88	7	6,16	17	14,97
70	Scholies à Lycophron	<i>varia</i>	108 800	3	2,76	18	16,54	1	0,92	22	20,22
71	Vettius Valens	II	110 961	6	5,41	10	9,01	0	0	16	14,42
72	Scholies à Thucydide	<i>varia</i>	105 107	28	26,64	0	0	0	0	28	26,64
73	Aristophane	V-IV av.	103 262	4	3,87	1	0,97	1	0,97	6	5,81
74	Comm. anon. à la <i>Rhétorique</i> d'Aristote	<i>varia</i>	102 463	4	3,90	29	28,30	0	0	33	32,21
75	<i>Etymologicum genuinum</i>	IX	96 662	2	2,07	3	3,10	0	0	5	5,17
76	Sophocle — pièces seules	V av.	79 744 63 619	1 1	1,25 1,57	4 3	5,02 4,72	0 0	0 0	5 4	6,27 6,29
77	Scholies à Platon	<i>varia</i>	74 269	7	9,43	6	8,08	1	1,35	14	18,85
78	Maxime de Tyr	II	68 254	22	32,23	17	24,91	0	0	39	57,14
79	Œcumenius	VI	66 550	46	69,12	12	18,03	0	0	58	87,15
80	<i>Etymologicum Symeonis</i>	XII	66 358	2	3,01	2	3,01	0	0	4	6,03
81	Pseudo-Denys l'Aréopagite	V-VI	60 010	8	13,33	9	15,00	0	0	17	28,33
82	Scholies à Lucien	<i>varia</i>	58 133	18	30,96	4	6,88	7	12,04	29	49,89
83	Michel Apostolios	XV	56 234	9	16,00	8	14,23	4	7,11	21	37,34
84	Eschyle — pièces seules — pièces sans <i>Prométhée enchaîné</i>	VI-V av.	93 856 43 527 37 256	2 0 0	2,13 0 0	7 7 4	7,46 16,08 10,74	0 0 0	0 0 0	9 7 4	9,59 16,08 10,74
85	Zosime de Panopolis	III-IV	37 279	20	53,65	2	5,36	0	0	22	59,01
86	Érotien	I	14 656	0	0	1	6,82	2	13,64	3	20,47
87	Cornutus	I	12 578	9	71,55	1	7,95	0	0	10	79,50
88	Cléarque de Soles — après examen	IV-III av.	10 511	1 1	9,51 9,51	2 0	19,03 0	21 7	199,79 66,60	24 8	228,33 76,11
89	Olympiodore (alchimiste)	V/VI ?	8 014	11	137,26	2	24,96	0	0	13	162,22
90	Tryphon I	I av.	3 062	0	0	5	163,29	0	0	5	163,29
91	Tryphon II	I av. ?	2 341	2	85,43	3	128,15	0	0	5	213,58
92	Papyrus de Derveni	IV av.	2 300	0	0	2	86,96	0	0	2	86,96

2. Classement chronologique

	Date	Nombre de mots du corpus	αἰνίσματα		αἴνυγμα		γρίφος		Tous mots de l'énigme	
			Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.
TLG E (ensemble des textes)	VIII av.-XV	≈ 76 000 000	4 682	6,16	2 501	3,29	289	0,38	7 472	9,83
Corpus du tableau (92 corpus)	VI-V av.-XV	44 345 862	3 941	8,89	2 122	4,79	238	0,54	6 301	14,21
— après examen		44 126 370	3 928	8,90	2 114	4,79	224	0,51	6 266	14,20
Époque archaïque (0)	VIII-VI av.	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Époque classique (8)	V-IV av.	2 155 132	38	1,76	47	2,18	22	1,02	107	4,96
— après examen		1 935 640	25	1,29	39	2,01	8	0,41	72	3,72
1 Eschyle	VI-V av.	93 856	2	2,13	7	7,46	0	0	9	9,59
— pièces seules		43 527	0	0	7	16,08	0	0	7	16,08
— pièces sans <i>Prométhée enchaîné</i>		37 256	0	0	4	10,74	0	0	4	10,74
2 Euripide	V av.	157 053	4	2,55	14	8,91	0	0	18	11,46
3 Sophocle	V av.	79 744	1	1,25	4	5,02	0	0	5	6,27
— pièces seules		63 619	1	1,57	3	4,72	0	0	4	6,29
4 Platon	V-IV av.	601 309	14	2,33	9	1,50	0	0	23	3,82
— œuvres authentiques		536 751	11	2,05	7	1,30	0	0	18	3,35
5 Aristophane	V-IV av.	103 262	4	3,87	1	0,97	1	0,97	6	5,81
6 Corpus aristotélicien	IV av.	1 107 097	12	1,08	8	0,72	0	0	20	1,81
— sans les fragments		1 018 617	4	0,39	5	0,49	0	0	9	0,88
7 Papyrus de Derveni	IV av.	2 300	0	0	2	86,96	0	0	2	86,96
8 Cléarque de Soles	IV-III av.	10 511	1	9,51	2	19,03	21	199,79	24	228,33
— après examen			1	9,51	0	0	7	66,60	8	76,11
Époque hellénistique (3)	IV-I av.	662 842	2	0,30	18	2,72	0	0	20	3,02
9 Septante	III av./III	657 439	0	0	10	1,52	0	0	10	1,52
10 Tryphon I	I av.	3 062	0	0	5	163,29	0	0	5	163,29
11 Tryphon II	I av. ?	2 341	2	85,43	3	128,15	0	0	5	213,58
Époque impériale (22)	I av.-III	9 723 653	592	6,09	294	3,02	88	0,91	974	10,02
12 Philon d'Alexandrie	I av.-I	463 618	83	17,90	13	2,80	0	0	96	20,71
13 Nouveau Testament	I	146 618	0	0	1	0,68	0	0	1	0,68
14 Érotien	I	14 656	0	0	1	6,82	2	13,64	3	20,47
15 Cornutus	I	12 578	9	71,55	1	7,95	0	0	10	79,50
16 Plutarque	I-II	1 081 213	65	6,01	33	3,05	4	0,37	102	9,43
17 Galien	II	2 608 974	17	0,65	36	1,38	3	0,11	56	2,15
18 Hérodien et pseudo-Hérodien	II	520 296	3	0,58	7	1,35	10	1,92	20	3,84
19 Ælius Aristide	II	331 702	6	1,81	13	3,92	1	0,30	20	6,03
20 Lucien	post II	286 654	4	1,40	8	2,79	3	1,05	15	5,23
Pseudo-Lucien		35 415	1	2,82	3	8,47	0	0	4	11,29
21 Pollux	II	127 339	3	2,36	1	0,79	6	4,71	10	7,85
22 Vettius Valens	II	110 961	6	5,41	10	9,01	0	0	16	14,42
23 Maxime de Tyr	II	68 254	22	32,23	17	24,91	0	0	39	57,14
24 Origène	II-III	1 151 344	114	9,90	70	6,08	0	0	184	15,98
25 Alexandre d'Aphrodisie	II-III	1 038 924	22	2,12	2	0,19	0	0	24	2,31
— <i>Comm. in metaphys.</i>		343 092	21	6,12	2	0,58	0	0	23	6,70
26 Athénée de Naucratis	II-III	419 108	11	2,62	18	4,29	58	13,84	87	20,76
— sans l' <i>Épitomé</i>		288 522	7	2,43	11	3,81	39	13,52	57	19,76
— section sur les énigmes		≈ 4 300	2	46,51	7	162,79	35	813,95	44	1 023,26
27 Clément d'Alexandrie	II-III	275 966	124	44,93	30	10,87	0	0	154	55,80
— <i>Stromates, V</i>		≈ 21 587	32	148,24	12	55,59	0	0	44	203,83
28 Élien	II-III	163 552	32	19,57	3	1,83	0	0	35	21,40
29 Porphyre	III	347 453	24	6,91	7	2,01	0	0	31	8,92
30 Plotin	III	216 398	16	7,39	2	0,92	0	0	18	8,32
31 Hippolyte	III	185 964	6	3,23	12	6,45	0	0	18	9,68
32 Diogène Laërce	III	114 802	5	4,36	7	6,10	1	0,87	13	11,32
33 Zosime de Panopolis	III-IV	37 279	20	53,65	2	5,36	0	0	22	59,01
Époque tardive (25)	IV-VI	20 564 884	2 459	11,96	1 194	5,81	17	0,08	3 670	17,85
34 Eusèbe de Césarée	IV	1 271 700	277	21,78	51	4,01	0	0	328	25,79
35 Grégoire de Nysse	IV	807 319	38	4,71	211	26,14	3	0,37	252	31,21
36 Libanios	IV	797 919	4	0,50	19	2,38	1	0,13	24	3,01
37 Didyme l'Aveugle	IV	768 506	71	9,24	49	6,38	0	0	120	15,61
38 Athanase d'Alexandrie (théologien)	IV	762 631	29	3,80	14	1,84	0	0	43	5,64
39 Basile de Césarée	IV	733 572	34	4,63	33	4,50	1	0,14	68	9,27
40 Épiphane	IV	456 419	12	2,63	33	7,23	0	0	45	9,86
41 Éphrem le Syrien	IV	434 724	18	4,14	8	1,84	0	0	26	5,98

Première partie. Annexe I

42	Grégoire de Nazianze	IV	409 753	3	0,73	24	5,86	2	0,49	29	7,08
43	Pseudo-Macarius	IV	291 852	17	5,82	4	1,37	0	0	21	7,20
44	Jean Chrysostome	IV-V	4 193 575	891	21,25	174	4,15	1	0,02	1 066	25,42
45	Cyrille d'Alexandrie	IV-V	2 202 504	131	5,95	336	15,25	0	0	467	21,20
46	Théodoret	IV-V	1 343 587	329	24,49	73	5,43	2	0,15	404	30,07
47	Proclus	V	1 101 305	58	5,27	18	1,63	0	0	76	6,90
48	Procopé de Gaza	V-VI	262 253	47	17,92	10	3,81	0	0	57	21,73
49	Pseudo-Denys l'Aréopagite	V-VI	60 010	8	13,33	9	15,00	0	0	17	28,33
50	Hésychios	V/VI	302 674	8	2,64	13	4,30	6	1,98	27	8,92
51	Olympiodore (alchimiste)	V/VI ?	8 014	11	137,26	2	24,96	0	0	13	162,22
52	Chaînes exégétiques au N. T.	post V	1 061 722	273	25,71	50	4,71	0	0	323	30,42
53	Jean Philopon	VI	1 422 513	62	4,36	8	0,56	1	0,07	71	4,99
54	Simplicius	VI	1 177 392	29	2,46	13	1,10	0	0	42	3,57
55	Olympiodore (philosophe)	VI	310 949	35	11,26	4	1,29	0	0	39	12,54
56	Olympiodore le Diacre	VI	133 998	16	11,94	5	3,73	0	0	21	15,67
57	Œcumenius	VI	66 550	46	69,12	12	18,03	0	0	58	87,15
58	Maxime le Confesseur	VI-VII	183 443	12	6,54	21	11,45	0	0	33	17,99
Époque byzantine (17)		VII-XV	6 877 404	410	5,96	291	4,23	80	1,16	781	11,36
59	Jean Damascène	VII-VIII	647 724	39	6,02	14	2,16	0	0	53	8,18
60	Scholies aux États de cause d'Hermogène	post VII	192 191	13	6,76	0	0	0	0	13	6,76
61	Photius	IX	599 221	35	5,84	22	3,67	3	0,50	60	10,01
62	Georges Choeroboscos	IX	370 900	1	0,27	7	1,89	8	2,16	16	4,31
63	Georges le Moine	IX	368 465	6	1,63	26	7,06	2	0,54	34	9,23
64	<i>Etymologicum genuinum</i>	IX	96 662	2	2,07	3	3,10	0	0	5	5,17
65	<i>Souda</i>	X	629 535	33	5,24	21	3,34	8	1,27	62	9,85
66	Michel Psellos	XI	589 104	71	12,05	43	7,30	0	0	114	19,35
67	<i>Etymologicum gudianum</i>	XI	287 191	11	3,83	6	2,09	5	1,74	22	7,66
68	Jean de Sicile	XI	113 563	9	7,93	1	0,88	7	6,16	17	14,97
69	Eustathe de Thessalonique	XII	1 765 800	154	8,72	83	4,70	20	1,13	257	14,55
70	<i>Etymologicum magnum</i>	XII	359 439	5	1,39	8	2,23	7	1,95	20	5,56
71	<i>Etymologicum Symeonis</i>	XII	66 358	2	3,01	2	3,01	0	0	4	6,03
72	Pseudo-Zonaras	XIII	239 532	13	5,43	18	7,51	7	2,92	38	15,86
73	Nicéphore Grégoras	XIII-XIV	353 799	1	0,28	26	7,35	6	1,70	33	9,33
74	Manuel Philès	XIII-XIV	141 686	6	4,23	3	2,12	3	2,12	12	8,47
75	Michel Apostolios	XV	56 234	9	16,00	8	14,23	4	7,11	21	37,34
Varia (17)		≈ III av.-XIV	4 361 947	440	10,09	278	6,37	31	0,71	749	17,17
76	Scholies à Homère	varia	940 286	40	4,25	7	0,74	0	0	47	5,00
77	Conciles œcuméniques	varia	606 273	4	0,66	12	1,98	0	0	16	2,64
78	Scholies à Aristophane	varia	576 779	94	16,30	20	3,47	7	1,21	121	20,98
79	Scholies à Pindare	varia	305 662	27	8,83	9	2,94	0	0	36	11,78
80	Scholies à Eschyle	varia	230 587	25	10,84	55	23,85	0	0	80	34,69
81	Commentaire à Denys le Thrace	varia	215 193	2	0,93	10	4,65	3	1,39	15	6,97
82	Scholies à Ælius Aristide	varia	185 676	91	49,01	15	8,08	5	2,69	111	59,78
83	Scholies à Démosthène	varia	183 984	50	27,18	4	2,17	0	0	54	29,35
84	Scholies à Hésiode	varia	178 439	9	5,04	4	2,24	3	1,68	16	8,97
85	Scholies à Sophocle	varia	176 101	14	7,95	42	23,85	0	0	56	31,80
86	Scholies à Euripide	varia	174 993	24	13,71	41	24,43	0	0	65	37,14
87	<i>Anthologie grecque</i>	varia	139 202	0	0	2	1,44	4	2,87	6	4,31
88	Scholies à Lycophron	varia	108 800	3	2,76	18	16,54	1	0,92	22	20,22
89	Scholies à Thucydide	varia	105 107	28	26,64	0	0	0	0	28	26,64
90	Comm. anon. à la <i>Rhétorique</i> d'Aristote	varia	102 463	4	3,90	29	28,30	0	0	33	32,21
91	Scholies à Platon	varia	74 269	7	9,43	6	8,08	1	1,35	14	18,85
92	Scholies à Lucien	varia	58 133	18	30,96	4	6,88	7	12,04	29	49,89

3.1. Classement par fréquence absolue du groupe d'αἰνίσσομαι

	Date	Nombre de mots du corpus	αἰνίσσομαι		αἴνιγμα		γρίφος		Tous mots de l'énigme	
			Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.
TLG E (ensemble des textes)	VIII av.-XV	≈ 76 000 000	4 682	6,16	2 501	3,29	289	0,38	7 472	9,83
Corpus du tableau (92 corpus)	VI-V av.-XV	44 345 862	3 941	8,89	2 122	4,79	238	0,54	6 301	14,21
1 Jean Chrysostome	IV-V	4 193 575	891	21,25	174	4,15	1	0,02	1 066	25,42
2 Théodoret	IV-V	1 343 587	329	24,49	73	5,43	2	0,15	404	30,07
3 Eusèbe de Césarée	IV	1 271 700	277	21,78	51	4,01	0	0	328	25,79
4 Chaînes exégétiques au N. T.	post V	1 061 722	273	25,71	50	4,71	0	0	323	30,42
5 Eustathe de Thessalonique	XII	1 765 800	154	8,72	83	4,70	20	1,13	257	14,55
6 Cyrille d'Alexandrie	IV-V	2 202 504	131	5,95	336	15,25	0	0	467	21,20
7 Clément d'Alexandrie — <i>Stromates</i> , V	II-III	275 966 ≈ 21 587	124 32	44,93 148,24	30 12	10,87 55,59	0 0	0 0	154 44	55,80 203,83
8 Origène	II-III	1 151 344	114	9,90	70	6,08	0	0	184	15,98
9 Scholies à Aristophane	varia	576 779	94	16,30	20	3,47	7	1,21	121	20,98
10 Scholies à Élius Aristide	varia	185 676	91	49,01	15	8,08	5	2,69	111	59,78
11 Philon d'Alexandrie	I av.-I	463 618	83	17,90	13	2,80	0	0	96	20,71
12 Didyme l'Aveugle	IV	768 506	71	9,24	49	6,38	0	0	120	15,61
13 Michel Psellos	XI	589 104	71	12,05	43	7,30	0	0	114	19,35
14 Plutarque	I-II	1 081 213	65	6,01	33	3,05	4	0,37	102	9,43
15 Jean Philopon	VI	1 422 513	62	4,36	8	0,56	1	0,07	71	4,99
16 Proclus	V	1 101 305	58	5,27	18	1,63	0	0	76	6,90
17 Scholies à Démosthène	varia	183 984	50	27,18	4	2,17	0	0	54	29,35
18 Procope de Gaza	V-VI	262 253	47	17,92	10	3,81	0	0	57	21,73
19 Écumenius	VI	66 550	46	69,12	12	18,03	0	0	58	87,15
20 Scholies à Homère	varia	940 286	40	4,25	7	0,74	0	0	47	5,00
21 Jean Damascène	VII-VIII	647 724	39	6,02	14	2,16	0	0	53	8,18
22 Grégoire de Nysse	IV	807 319	38	4,71	211	26,14	3	0,37	252	31,21
23 Photius	IX	599 221	35	5,84	22	3,67	3	0,50	60	10,01
24 Olympiodore (philosophe)	VI	310 949	35	11,26	4	1,29	0	0	39	12,54
25 Basile de Césarée	IV	733 572	34	4,63	33	4,50	1	0,14	68	9,27
26 <i>Souda</i>	X	629 535	33	5,24	21	3,34	8	1,27	62	9,85
27 Élien	II-III	163 552	32	19,57	3	1,83	0	0	35	21,40
28 Simplicius	VI	1 177 392	29	2,46	13	1,10	0	0	42	3,57
29 Athanase d'Alexandrie (théologien)	IV	762 631	29	3,80	14	1,84	0	0	43	5,64
30 Scholies à Thucydide	varia	105 107	28	26,64	0	0	0	0	28	26,64
31 Scholies à Pindare	varia	305 662	27	8,83	9	2,94	0	0	36	11,78
32 Scholies à Eschyle	varia	230 587	25	10,84	55	23,85	0	0	80	34,69
33 Porphyre	III	347 453	24	6,91	7	2,01	0	0	31	8,92
34 Scholies à Euripide	varia	174 993	24	13,71	41	24,43	0	0	65	37,14
35 Alexandre d'Aphrodise — <i>Comm. in metaphys.</i>	II-III	1 038 924 343 092	22 21	2,12 6,12	2 2	0,19 0,58	0 0	0 0	24 23	2,31 6,70
36 Maxime de Tyr	II	68 254	22	32,23	17	24,91	0	0	39	57,14
37 Zosime de Panopolis	III-IV	37 279	20	53,65	2	5,36	0	0	22	59,01
38 Éphrem le Syrien	IV	434 724	18	4,14	8	1,84	0	0	26	5,98
39 Scholies à Lucien	varia	58 133	18	30,96	4	6,88	7	12,04	29	49,89
40 Galien	II	2 608 974	17	0,65	36	1,38	3	0,11	56	2,15
41 Pseudo-Macarius	IV	291 852	17	5,82	4	1,37	0	0	21	7,20
42 Plotin	III	216 398	16	7,39	2	0,92	0	0	18	8,32
43 Olympiodore le Diacre	VI	133 998	16	11,94	5	3,73	0	0	21	15,67
44 Platon — œuvres authentiques	V-IV av.	601 309 536 751	14 11	2,33 2,05	9 7	1,50 1,30	0 0	0 0	23 18	3,82 3,35
45 Scholies à Sophocle	varia	176 101	14	7,95	42	23,85	0	0	56	31,80
46 Pseudo-Zonaras	XIII	239 532	13	5,43	18	7,51	7	2,92	38	15,86
47 Scholies aux <i>États de cause</i> d'Hermogène	post VII	192 191	13	6,76	0	0	0	0	13	6,76
48 Corpus aristotélicien — sans les fragments	IV av.	1 107 097 1 018 617	12 4	1,08 0,39	8 5	0,72 0,49	0 0	0 0	20 9	1,81 0,88
49 Épiphanes	IV	456 419	12	2,63	33	7,23	0	0	45	9,86
50 Maxime le Confesseur	VI-VII	183 443	12	6,54	21	11,45	0	0	33	17,99
51 Athénée de Naucratis — sans l' <i>Épitomé</i> — section sur les énigmes	II-III	419 108 288 522 ≈ 4 300	11 7 2	2,62 2,43 46,51	18 11 7	4,29 3,81 162,79	58 39 35	13,84 13,52 813,95	87 57 44	20,76 19,76 1 023,26
52 <i>Etymologicum gudianum</i>	XI	287 191	11	3,83	6	2,09	5	1,74	22	7,66
53 Olympiodore (alchimiste)	V/VI ?	8 014	11	137,26	2	24,96	0	0	13	162,22
54 Scholies à Hésiode	varia	178 439	9	5,04	4	2,24	3	1,68	16	8,97
55 Jean de Sicile	XI	113 563	9	7,93	1	0,88	7	6,16	17	14,97
56 Michel Apostolios	XV	56 234	9	16,00	8	14,23	4	7,11	21	37,34

Première partie. Annexe I

57	Cornutus	I	12 578	9	71,55	1	7,95	0	0	10	79,50
58	Hésychios	V/VI	302 674	8	2,64	13	4,30	6	1,98	27	8,92
59	Pseudo-Denys l'Aréopagite	V-VI	60 010	8	13,33	9	15,00	0	0	17	28,33
60	Scholies à Platon	varia	74 269	7	9,43	6	8,08	1	1,35	14	18,85
61	Georges le Moine	IX	368 465	6	1,63	26	7,06	2	0,54	34	9,23
62	Élius Aristide	II	331 702	6	1,81	13	3,92	1	0,30	20	6,03
63	Hippolyte	III	185 964	6	3,23	12	6,45	0	0	18	9,68
64	Manuel Philès	XIII-XIV	141 686	6	4,23	3	2,12	3	2,12	12	8,47
65	Vettius Valens	II	110 961	6	5,41	10	9,01	0	0	16	14,42
66	<i>Etymologicum magnum</i>	XII	359 439	5	1,39	8	2,23	7	1,95	20	5,56
67	Diogène Laërce	III	114 802	5	4,36	7	6,10	1	0,87	13	11,32
68	Libanios	IV	797 919	4	0,50	19	2,38	1	0,13	24	3,01
69	Conciles œcuméniques	varia	606 273	4	0,66	12	1,98	0	0	16	2,64
70	Lucien	II	286 654	4	1,40	8	2,79	3	1,05	15	5,23
	Pseudo-Lucien	post II	35 415	1	2,82	3	8,47	0	0	4	11,29
71	Euripide	V av.	157 053	4	2,55	14	8,91	0	0	18	11,46
72	Aristophane	V-IV av.	103 262	4	3,87	1	0,97	1	0,97	6	5,81
73	Comm. anon. à la <i>Rhétorique</i> d'Aristote	varia	102 463	4	3,90	29	28,30	0	0	33	32,21
74	Hérodien et pseudo-Hérodien	II	520 296	3	0,58	7	1,35	10	1,92	20	3,84
75	Grégoire de Nazianze	IV	409 753	3	0,73	24	5,86	2	0,49	29	7,08
76	Pollux	II	127 339	3	2,36	1	0,79	6	4,71	10	7,85
77	Scholies à Lycophron	varia	108 800	3	2,76	18	16,54	1	0,92	22	20,22
78	Commentaire à Denys le Thrace	varia	215 193	2	0,93	10	4,65	3	1,39	15	6,97
79	<i>Etymologicum genuinum</i>	IX	96 662	2	2,07	3	3,10	0	0	5	5,17
80	<i>Etymologicum Symeonis</i>	XII	66 358	2	3,01	2	3,01	0	0	4	6,03
81	Eschyle		93 856	2	2,13	7	7,46	0	0	9	9,59
	— pièces seules	VI-V av.	43 527	0	0	7	16,08	0	0	7	16,08
	— pièces sans <i>Prométhée enchaîné</i>		37 256	0	0	4	10,74	0	0	4	10,74
82	Tryphon II	I av. ?	2 341	2	85,43	3	128,15	0	0	5	213,58
83	Georges Chæroboscus	IX	370 900	1	0,27	7	1,89	8	2,16	16	4,31
84	Nicéphore Grégoras	XIII-XIV	353 799	1	0,28	26	7,35	6	1,70	33	9,33
85	Sophocle	V av.	79 744	1	1,25	4	5,02	0	0	5	6,27
	— pièces seules		63 619	1	1,57	3	4,72	0	0	4	6,29
86	Cléarque de Soles	IV-III av.	10 511	1	9,51	2	19,03	21	199,79	24	228,33
	— après examen			1	9,51	0	0	7	66,60	8	76,11
87	Septante	III av./III	657 439	0	0	10	1,52	0	0	10	1,52
88	Nouveau Testament	I	146 618	0	0	1	0,68	0	0	1	0,68
89	<i>Anthologie grecque</i>	varia	139 202	0	0	2	1,44	4	2,87	6	4,31
90	Érotien	I	14 656	0	0	1	6,82	2	13,64	3	20,47
91	Tryphon I	I av.	3 062	0	0	5	163,29	0	0	5	163,29
92	Papyrus de Derveni	IV av.	2 300	0	0	2	86,96	0	0	2	86,96

3.2. Classement par fréquence relative du groupe d'αἰνίσσομαι

	Date	Nombre de mots du corpus	αἰνίσσομαι		αἰνιγμα		γρίφος		Tous mots de l'énigme	
			Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.
TLG E (ensemble des textes)	VIII av.-XV	≈ 76 000 000	4 682	6,16	2 501	3,29	289	0,38	7 472	9,83
Corpus du tableau (92 corpus)	VI-V av.-XV	44 345 862	3 941	8,89	2 122	4,79	238	0,54	6 301	14,21
1 Olympiodore (alchimiste)	v/vi ?	8 014	11	137,26	2	24,96	0	0	13	162,22
2 Tryphon II	I av. ?	2 341	2	85,43	3	128,15	0	0	5	213,58
3 Cornutus	I	12 578	9	71,55	1	7,95	0	0	10	79,50
4 Eucumenius	VI	66 550	46	69,12	12	18,03	0	0	58	87,15
5 Zosime de Panopolis	III-IV	37 279	20	53,65	2	5,36	0	0	22	59,01
6 Scholies à Aelius Aristide	varia	185 676	91	49,01	15	8,08	5	2,69	111	59,78
7 Clément d'Alexandrie — <i>Stromates</i> , V	II-III	275 966 ≈ 21 587	124 32	44,93 148,24	30 12	10,87 55,59	0 0	0 0	154 44	55,80 203,83
8 Maxime de Tyr	II	68 254	22	32,23	17	24,91	0	0	39	57,14
9 Scholies à Lucien	varia	58 133	18	30,96	4	6,88	7	12,04	29	49,89
10 Scholies à Démosthène	varia	183 984	50	27,18	4	2,17	0	0	54	29,35
11 Scholies à Thucydide	varia	105 107	28	26,64	0	0	0	0	28	26,64
12 Chaînes exégétiques au N. T.	post V	1 061 722	273	25,71	50	4,71	0	0	323	30,42
13 Théodoret	IV-V	1 343 587	329	24,49	73	5,43	2	0,15	404	30,07
14 Eusèbe de Césarée	IV	1 271 700	277	21,78	51	4,01	0	0	328	25,79
15 Jean Chrysostome	IV-V	4 193 575	891	21,25	174	4,15	1	0,02	1 066	25,42
16 Élien	II-III	163 552	32	19,57	3	1,83	0	0	35	21,40
17 Procope de Gaza	V-VI	262 253	47	17,92	10	3,81	0	0	57	21,73
18 Philon d'Alexandrie	I av.-I	463 618	83	17,90	13	2,80	0	0	96	20,71
19 Scholies à Aristophane	varia	576 779	94	16,30	20	3,47	7	1,21	121	20,98
20 Michel Apostolios	XV	56 234	9	16,00	8	14,23	4	7,11	21	37,34
21 Scholies à Euripide	varia	174 993	24	13,71	41	24,43	0	0	65	37,14
22 Pseudo-Denys l'Aréopagite	V-VI	60 010	8	13,33	9	15,00	0	0	17	28,33
23 Michel Psellos	XI	589 104	71	12,05	43	7,30	0	0	114	19,35
24 Olympiodore le Diacre	VI	133 998	16	11,94	5	3,73	0	0	21	15,67
25 Olympiodore (philosophe)	VI	310 949	35	11,26	4	1,29	0	0	39	12,54
26 Scholies à Eschyle	varia	230 587	25	10,84	55	23,85	0	0	80	34,69
27 Origène	II-III	1 151 344	114	9,90	70	6,08	0	0	184	15,98
28 Cléarque de Soles — après examen	IV-III av.	10 511	1 1	9,51 9,51	2 0	19,03 0	21 7	199,79 66,60	24 8	228,33 76,11
29 Scholies à Platon	varia	74 269	7	9,43	6	8,08	1	1,35	14	18,85
30 Didyme l'Aveugle	IV	768 506	71	9,24	49	6,38	0	0	120	15,61
31 Scholies à Pindare	varia	305 662	27	8,83	9	2,94	0	0	36	11,78
32 Eustathe de Thessalonique	XII	1 765 800	154	8,72	83	4,70	20	1,13	257	14,55
33 Scholies à Sophocle	varia	176 101	14	7,95	42	23,85	0	0	56	31,80
34 Jean de Sicile	XI	113 563	9	7,93	1	0,88	7	6,16	17	14,97
35 Plotin	III	216 398	16	7,39	2	0,92	0	0	18	8,32
36 Porphyre	III	347 453	24	6,91	7	2,01	0	0	31	8,92
37 Scholies aux <i>États de cause</i> d'Hermogène	post VII	192 191	13	6,76	0	0	0	0	13	6,76
38 Maxime le Confesseur	VI-VII	183 443	12	6,54	21	11,45	0	0	33	17,99
39 Jean Damascène	VII-VIII	647 724	39	6,02	14	2,16	0	0	53	8,18
40 Plutarque	I-II	1 081 213	65	6,01	33	3,05	4	0,37	102	9,43
41 Cyrille d'Alexandrie	IV-V	2 202 504	131	5,95	336	15,25	0	0	467	21,20
42 Photius	IX	599 221	35	5,84	22	3,67	3	0,50	60	10,01
43 Pseudo-Macarius	IV	291 852	17	5,82	4	1,37	0	0	21	7,20
44 Pseudo-Zonaras	XIII	239 532	13	5,43	18	7,51	7	2,92	38	15,86
45 Vettius Valens	II	110 961	6	5,41	10	9,01	0	0	16	14,42
46 Proclus	V	1 101 305	58	5,27	18	1,63	0	0	76	6,90
47 <i>Souda</i>	X	629 535	33	5,24	21	3,34	8	1,27	62	9,85
48 Scholies à Hésiode	varia	178 439	9	5,04	4	2,24	3	1,68	16	8,97
49 Grégoire de Nysse	IV	807 319	38	4,71	211	26,14	3	0,37	252	31,21
50 Basile de Césarée	IV	733 572	34	4,63	33	4,50	1	0,14	68	9,27
51 Jean Philopon	VI	1 422 513	62	4,36	8	0,56	1	0,07	71	4,99
52 Diogène Laërce	III	114 802	5	4,36	7	6,10	1	0,87	13	11,32
53 Scholies à Homère	varia	940 286	40	4,25	7	0,74	0	0	47	5,00
54 Manuel Philès	XIII-XIV	141 686	6	4,23	3	2,12	3	2,12	12	8,47
55 Éphrem le Syrien	IV	434 724	18	4,14	8	1,84	0	0	26	5,98
56 Comm. anon. à la <i>Rhétorique</i> d'Aristote	varia	102 463	4	3,90	29	28,30	0	0	33	32,21
57 Aristophane	V-IV av.	103 262	4	3,87	1	0,97	1	0,97	6	5,81
58 <i>Etymologicum gudianum</i>	XI	287 191	11	3,83	6	2,09	5	1,74	22	7,66
59 Athanase d'Alexandrie (théologien)	IV	762 631	29	3,80	14	1,84	0	0	43	5,64
60 Hippolyte	III	185 964	6	3,23	12	6,45	0	0	18	9,68

Première partie. Annexe I

61	<i>Etymologicum Symeonis</i>	XII	66 358	2	3,01	2	3,01	0	0	4	6,03
62	Scholies à Lycophron	<i>varia</i>	108 800	3	2,76	18	16,54	1	0,92	22	20,22
63	Hésychios	V/VI	302 674	8	2,64	13	4,30	6	1,98	27	8,92
64	Épiphanes	IV	456 419	12	2,63	33	7,23	0	0	45	9,86
65	Athénée de Naucratis — sans l' <i>Épitomé</i> — section sur les énigmes	II-III	419 108 288 522 ≈ 4 300	11 7 2	2,62 2,43 46,51	18 11 7	4,29 3,81 162,79	58 39 35	13,84 13,52 813,95	87 57 44	20,76 19,76 1 023,26
66	Euripide	V av.	157 053	4	2,55	14	8,91	0	0	18	11,46
67	Simplicius	VI	1 177 392	29	2,46	13	1,10	0	0	42	3,57
68	Pollux	II	127 339	3	2,36	1	0,79	6	4,71	10	7,85
69	Platon — œuvres authentiques	V-IV av.	601 309 536 751	14 11	2,33 2,05	9 7	1,50 1,30	0 0	0 0	23 18	3,82 3,35
70	Eschyle — pièces seules — pièces sans <i>Prométhée enchaîné</i>	VI-V av.	93 856 43 527 37 256	2 0 0	2,13 0 0	7 7 4	7,46 16,08 10,74	0 0 0	0 0 0	9 7 4	9,59 16,08 10,74
71	Alexandre d'Aphrodise — <i>Comm. in metaphys.</i>	II-III	1 038 924 343 092	22 21	2,12 6,12	2 2	0,19 0,58	0 0	0 0	24 23	2,31 6,70
72	<i>Etymologicum genuinum</i>	IX	96 662	2	2,07	3	3,10	0	0	5	5,17
73	Ælius Aristide	II	331 702	6	1,81	13	3,92	1	0,30	20	6,03
74	Georges le Moine	IX	368 465	6	1,63	26	7,06	2	0,54	34	9,23
75	Lucien Pseudo-Lucien	II <i>post</i> II	286 654 35 415	4 1	1,40 2,82	8 3	2,79 8,47	3 0	1,05 0	15 4	5,23 11,29
76	<i>Etymologicum magnum</i>	XII	359 439	5	1,39	8	2,23	7	1,95	20	5,56
77	Sophocle — pièces seules	V av.	79 744 63 619	1 1	1,25 1,57	4 3	5,02 4,72	0 0	0 0	5 4	6,27 6,29
78	Corpus aristotélicien — sans les fragments	IV av.	1 107 097 1 018 617	12 4	1,08 0,39	8 5	0,72 0,49	0 0	0 0	20 9	1,81 0,88
79	Commentaire à Denys le Thrace	<i>varia</i>	215 193	2	0,93	10	4,65	3	1,39	15	6,97
80	Grégoire de Nazianze	IV	409 753	3	0,73	24	5,86	2	0,49	29	7,08
81	Conciles œcuméniques	<i>varia</i>	606 273	4	0,66	12	1,98	0	0	16	2,64
82	Galien	II	2 608 974	17	0,65	36	1,38	3	0,11	56	2,15
83	Hérodien et pseudo-Hérodien	II	520 296	3	0,58	7	1,35	10	1,92	20	3,84
84	Libanios	IV	797 919	4	0,50	19	2,38	1	0,13	24	3,01
85	Nicéphore Grégoras	XIII-XIV	353 799	1	0,28	26	7,35	6	1,70	33	9,33
86	Georges Chæroboscus	IX	370 900	1	0,27	7	1,89	8	2,16	16	4,31
87	Septante	III av./III	657 439	0	0	10	1,52	0	0	10	1,52
88	Nouveau Testament	I	146 618	0	0	1	0,68	0	0	1	0,68
89	<i>Anthologie grecque</i>	<i>varia</i>	139 202	0	0	2	1,44	4	2,87	6	4,31
90	Érotien	I	14 656	0	0	1	6,82	2	13,64	3	20,47
91	Tryphon I	I av.	3 062	0	0	5	163,29	0	0	5	163,29
92	Papyrus de Derveni	IV av.	2 300	0	0	2	86,96	0	0	2	86,96

4.1. Classement par fréquence absolue du groupe d'αἴνιγμα

	Date	Nombre de mots du corpus	αἰνίσσομαι		αἴνιγμα		γρίφος		Tous mots de l'énigme	
			Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.
TLG E (ensemble des textes)	VIII av.-XV	≈ 76 000 000	4 682	6,16	2 501	3,29	289	0,38	7 472	9,83
Corpus du tableau (92 corpus)	VI-V av.-XV	44 345 862	3 941	8,89	2 122	4,79	238	0,54	6 301	14,21
1 Cyrille d'Alexandrie	IV-V	2 202 504	131	5,95	336	15,25	0	0	467	21,20
2 Grégoire de Nysse	IV	807 319	38	4,71	211	26,14	3	0,37	252	31,21
3 Jean Chrysostome	IV-V	4 193 575	891	21,25	174	4,15	1	0,02	1 066	25,42
4 Eustathe de Thessalonique	XII	1 765 800	154	8,72	83	4,70	20	1,13	257	14,55
5 Théodoret	IV-V	1 343 587	329	24,49	73	5,43	2	0,15	404	30,07
6 Origène	II-III	1 151 344	114	9,90	70	6,08	0	0	184	15,98
7 Scholies à Eschyle	varia	230 587	25	10,84	55	23,85	0	0	80	34,69
8 Eusèbe de Césarée	IV	1 271 700	277	21,78	51	4,01	0	0	328	25,79
9 Chaînes exégétiques au N. T.	post V	1 061 722	273	25,71	50	4,71	0	0	323	30,42
10 Didyme l'Aveugle	IV	768 506	71	9,24	49	6,38	0	0	120	15,61
11 Michel Psellos	XI	589 104	71	12,05	43	7,30	0	0	114	19,35
12 Scholies à Sophocle	varia	176 101	14	7,95	42	23,85	0	0	56	31,80
13 Scholies à Euripide	varia	174 993	24	13,71	41	24,43	0	0	65	37,14
14 Galien	II	2 608 974	17	0,65	36	1,38	3	0,11	56	2,15
15 Plutarque	I-II	1 081 213	65	6,01	33	3,05	4	0,37	102	9,43
16 Basile de Césarée	IV	733 572	34	4,63	33	4,50	1	0,14	68	9,27
17 Épiphanes	IV	456 419	12	2,63	33	7,23	0	0	45	9,86
18 Clément d'Alexandrie — <i>Stromates</i> , V	II-III	275 966 ≈ 21 587	124 32	44,93 148,24	30 12	10,87 55,59	0 0	0 0	154 44	55,80 203,83
19 Comm. anon. à la <i>Rhétorique</i> d'Aristote	varia	102 463	4	3,90	29	28,30	0	0	33	32,21
20 Georges le Moine	IX	368 465	6	1,63	26	7,06	2	0,54	34	9,23
21 Nicéphore Grégoras	XIII-XIV	353 799	1	0,28	26	7,35	6	1,70	33	9,33
22 Grégoire de Nazianze	IV	409 753	3	0,73	24	5,86	2	0,49	29	7,08
23 Photius	IX	599 221	35	5,84	22	3,67	3	0,50	60	10,01
24 <i>Souda</i>	X	629 535	33	5,24	21	3,34	8	1,27	62	9,85
25 Maxime le Confesseur	VI-VII	183 443	12	6,54	21	11,45	0	0	33	17,99
26 Scholies à Aristophane	varia	576 779	94	16,30	20	3,47	7	1,21	121	20,98
27 Libanios	IV	797 919	4	0,50	19	2,38	1	0,13	24	3,01
28 Proclus	V	1 101 305	58	5,27	18	1,63	0	0	76	6,90
29 Pseudo-Zonaras	XIII	239 532	13	5,43	18	7,51	7	2,92	38	15,86
30 Athénée de Naucratis — sans l' <i>Épitomé</i> — section sur les énigmes	II-III	419 108 288 522 ≈ 4 300	11 7 2	2,62 2,43 46,51	18 11 7	4,29 3,81 162,79	58 39 35	13,84 13,52 813,95	87 57 44	20,76 19,76 1 023,26
31 Scholies à Lycophron	varia	108 800	3	2,76	18	16,54	1	0,92	22	20,22
32 Maxime de Tyr	II	68 254	22	32,23	17	24,91	0	0	39	57,14
33 Scholies à Ælius Aristide	varia	185 676	91	49,01	15	8,08	5	2,69	111	59,78
34 Jean Damascène	VII-VIII	647 724	39	6,02	14	2,16	0	0	53	8,18
35 Athanase d'Alexandrie (théologien)	IV	762 631	29	3,80	14	1,84	0	0	43	5,64
36 Euripide	V av.	157 053	4	2,55	14	8,91	0	0	18	11,46
37 Philon d'Alexandrie	I av.-I	463 618	83	17,90	13	2,80	0	0	96	20,71
38 Simplicius	VI	1 177 392	29	2,46	13	1,10	0	0	42	3,57
39 Hésychios	V/VI	302 674	8	2,64	13	4,30	6	1,98	27	8,92
40 Ælius Aristide	II	331 702	6	1,81	13	3,92	1	0,30	20	6,03
41 Œcumenius	VI	66 550	46	69,12	12	18,03	0	0	58	87,15
42 Hippolyte	III	185 964	6	3,23	12	6,45	0	0	18	9,68
43 Conciles œcuméniques	varia	606 273	4	0,66	12	1,98	0	0	16	2,64
44 Procope de Gaza	V-VI	262 253	47	17,92	10	3,81	0	0	57	21,73
45 Vettius Valens	II	110 961	6	5,41	10	9,01	0	0	16	14,42
46 Commentaire à Denys le Thrace	varia	215 193	2	0,93	10	4,65	3	1,39	15	6,97
47 Septante	III av./III	657 439	0	0	10	1,52	0	0	10	1,52
48 Scholies à Pindare	varia	305 662	27	8,83	9	2,94	0	0	36	11,78
49 Platon — œuvres authentiques	V-IV av.	601 309 536 751	14 11	2,33 2,05	9 7	1,50 1,30	0 0	0 0	23 18	3,82 3,35
50 Pseudo-Denys l'Aréopagite	V-VI	60 010	8	13,33	9	15,00	0	0	17	28,33
51 Jean Philopon	VI	1 422 513	62	4,36	8	0,56	1	0,07	71	4,99
52 Éphrem le Syrien	IV	434 724	18	4,14	8	1,84	0	0	26	5,98
53 Corpus aristotélicien — sans les fragments	IV av.	1 107 097 1 018 617	12 4	1,08 0,39	8 5	0,72 0,49	0 0	0 0	20 9	1,81 0,88
54 Michel Apostolios	XV	56 234	9	16,00	8	14,23	4	7,11	21	37,34
55 <i>Etymologicum magnum</i>	XII	359 439	5	1,39	8	2,23	7	1,95	20	5,56
56 Lucien Pseudo-Lucien	II post II	286 654 35 415	4 1	1,40 2,82	8 3	2,79 8,47	3 0	1,05 0	15 4	5,23 11,29

Première partie. Annexe I

57	Scholies à Homère	<i>varia</i>	940 286	40	4,25	7	0,74	0	0	47	5,00
58	Porphyre	III	347 453	24	6,91	7	2,01	0	0	31	8,92
59	Diogène Laërce	III	114 802	5	4,36	7	6,10	1	0,87	13	11,32
60	Hérodien et pseudo-Hérodien	II	520 296	3	0,58	7	1,35	10	1,92	20	3,84
61	Eschyle	VI-V av.	93 856	2	2,13	7	7,46	0	0	9	9,59
	— pièces seules		43 527	0	0	7	16,08	0	0	7	16,08
	— pièces sans <i>Prométhée enchaîné</i>		37 256	0	0	4	10,74	0	0	4	10,74
62	Georges Chæroboscus	IX	370 900	1	0,27	7	1,89	8	2,16	16	4,31
63	<i>Etymologicum gudianum</i>	XI	287 191	11	3,83	6	2,09	5	1,74	22	7,66
64	Scholies à Platon	<i>varia</i>	74 269	7	9,43	6	8,08	1	1,35	14	18,85
65	Olympiodore le Diacre	VI	133 998	16	11,94	5	3,73	0	0	21	15,67
66	Tryphon I	I av.	3 062	0	0	5	163,29	0	0	5	163,29
67	Scholies à Démosthène	<i>varia</i>	183 984	50	27,18	4	2,17	0	0	54	29,35
68	Olympiodore (philosophe)	VI	310 949	35	11,26	4	1,29	0	0	39	12,54
69	Scholies à Lucien	<i>varia</i>	58 133	18	30,96	4	6,88	7	12,04	29	49,89
70	Pseudo-Macarius	IV	291 852	17	5,82	4	1,37	0	0	21	7,20
71	Scholies à Hésiode	<i>varia</i>	178 439	9	5,04	4	2,24	3	1,68	16	8,97
72	Sophocle	V av.	79 744	1	1,25	4	5,02	0	0	5	6,27
	— pièces seules		63 619	1	1,57	3	4,72	0	0	4	6,29
73	Élien	II-III	163 552	32	19,57	3	1,83	0	0	35	21,40
74	Manuel Philès	XIII-XIV	141 686	6	4,23	3	2,12	3	2,12	12	8,47
75	<i>Etymologicum genuinum</i>	IX	96 662	2	2,07	3	3,10	0	0	5	5,17
76	Tryphon II	I av. ?	2 341	2	85,43	3	128,15	0	0	5	213,58
77	Alexandre d'Aphrodise	II-III	1 038 924	22	2,12	2	0,19	0	0	24	2,31
	— <i>Comm. in metaphys.</i>		343 092	21	6,12	2	0,58	0	0	23	6,70
78	Zosime de Panopolis	III-IV	37 279	20	53,65	2	5,36	0	0	22	59,01
79	Plotin	III	216 398	16	7,39	2	0,92	0	0	18	8,32
80	Olympiodore (alchimiste)	V/VI ?	8 014	11	137,26	2	24,96	0	0	13	162,22
81	<i>Etymologicum Symeonis</i>	XII	66 358	2	3,01	2	3,01	0	0	4	6,03
82	Cléarque de Soles	IV-III av.	10 511	1	9,51	2	19,03	21	199,79	24	228,33
	— après examen		1	9,51	0	0	7	66,60	8	76,11	
83	<i>Anthologie grecque</i>	<i>varia</i>	139 202	0	0	2	1,44	4	2,87	6	4,31
84	Papyrus de Derveni	IV av.	2 300	0	0	2	86,96	0	0	2	86,96
85	Jean de Sicile	XI	113 563	9	7,93	1	0,88	7	6,16	17	14,97
86	Cornutus	I	12 578	9	71,55	1	7,95	0	0	10	79,50
87	Aristophane	V-IV av.	103 262	4	3,87	1	0,97	1	0,97	6	5,81
88	Pollux	II	127 339	3	2,36	1	0,79	6	4,71	10	7,85
89	Nouveau Testament	I	146 618	0	0	1	0,68	0	0	1	0,68
90	Érotien	I	14 656	0	0	1	6,82	2	13,64	3	20,47
91	Scholies à Thucydide	<i>varia</i>	105 107	28	26,64	0	0	0	0	28	26,64
92	Scholies aux <i>États de cause</i> d'Hermogène	<i>post VII</i>	192 191	13	6,76	0	0	0	0	13	6,76

4.2. Classement par fréquence relative du groupe d'αἴνιγμα

	Date	Nombre de mots du corpus	αἰνίσσομα		αἴνιγμα		γρίφος		Tous mots de l'énigme	
			Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.
TLG E (ensemble des textes)	VIII av.-XV	≈ 76 000 000	4 682	6,16	2 501	3,29	289	0,38	7 472	9,83
Corpus du tableau (92 corpus)	VI-V av.-XV	44 345 862	3 941	8,89	2 122	4,79	238	0,54	6 301	14,21
1 Tryphon I	I av.	3 062	0	0	5	163,29	0	0	5	163,29
2 Tryphon II	I av. ?	2 341	2	85,43	3	128,15	0	0	5	213,58
3 Papyrus de Derveni	IV av.	2 300	0	0	2	86,96	0	0	2	86,96
4 Comm. anon. à la <i>Rhétorique</i> d'Aristote	varia	102 463	4	3,90	29	28,30	0	0	33	32,21
5 Grégoire de Nysse	IV	807 319	38	4,71	211	26,14	3	0,37	252	31,21
6 Olympiodore (alchimiste)	V/VI ?	8 014	11	137,26	2	24,96	0	0	13	162,22
7 Maxime de Tyr	II	68 254	22	32,23	17	24,91	0	0	39	57,14
8 Scholies à Euripide	varia	174 993	24	13,71	41	24,43	0	0	65	37,14
9 Scholies à Eschyle	varia	230 587	25	10,84	55	23,85	0	0	80	34,69
10 Scholies à Sophocle	varia	176 101	14	7,95	42	23,85	0	0	56	31,80
11 Cléarque de Soles — après examen	IV-III av.	10 511	1	9,51	2	19,03	21	199,79	24	228,33
			1	9,51	0	0	7	66,60	8	76,11
12 Œcumenius	VI	66 550	46	69,12	12	18,03	0	0	58	87,15
13 Scholies à Lycophron	varia	108 800	3	2,76	18	16,54	1	0,92	22	20,22
14 Cyrille d'Alexandrie	IV-V	2 202 504	131	5,95	336	15,25	0	0	467	21,20
15 Pseudo-Denys l'Aréopagite	V-VI	60 010	8	13,33	9	15,00	0	0	17	28,33
16 Michel Apostolios	XV	56 234	9	16,00	8	14,23	4	7,11	21	37,34
17 Maxime le Confesseur	VI-VII	183 443	12	6,54	21	11,45	0	0	33	17,99
18 Clément d'Alexandrie — <i>Stromates</i> , V	II-III	275 966 ≈ 21 587	124 32	44,93 148,24	30 12	10,87 55,59	0 0	0 0	154 44	55,80 203,83
19 Vettius Valens	II	110 961	6	5,41	10	9,01	0	0	16	14,42
20 Euripide	V av.	157 053	4	2,55	14	8,91	0	0	18	11,46
21 Scholies à Ælius Aristide	varia	185 676	91	49,01	15	8,08	5	2,69	111	59,78
22 Scholies à Platon	varia	74 269	7	9,43	6	8,08	1	1,35	14	18,85
23 Cornutus	I	12 578	9	71,55	1	7,95	0	0	10	79,50
24 Pseudo-Zonaras	XIII	239 532	13	5,43	18	7,51	7	2,92	38	15,86
25 Eschyle — pièces seules — pièces sans <i>Prométhée enchaîné</i>	VI-V av.	93 856 43 527 37 256	2 0 0	2,13 0 0	7 7 4	7,46 16,08 10,74	0 0 0	0 0 0	9 7 4	9,59 16,08 10,74
26 Nicéphore Grégoras	XIII-XIV	353 799	1	0,28	26	7,35	6	1,70	33	9,33
27 Michel Psellos	XI	589 104	71	12,05	43	7,30	0	0	114	19,35
28 Épiphane	IV	456 419	12	2,63	33	7,23	0	0	45	9,86
29 Georges le Moine	IX	368 465	6	1,63	26	7,06	2	0,54	34	9,23
30 Scholies à Lucien	varia	58 133	18	30,96	4	6,88	7	12,04	29	49,89
31 Érotien	I	14 656	0	0	1	6,82	2	13,64	3	20,47
32 Hippolyte	III	185 964	6	3,23	12	6,45	0	0	18	9,68
33 Didyme l'Aveugle	IV	768 506	71	9,24	49	6,38	0	0	120	15,61
34 Diogène Laërce	III	114 802	5	4,36	7	6,10	1	0,87	13	11,32
35 Origène	II-III	1 151 344	114	9,90	70	6,08	0	0	184	15,98
36 Grégoire de Nazianze	IV	409 753	3	0,73	24	5,86	2	0,49	29	7,08
37 Théodoret	IV-V	1 343 587	329	24,49	73	5,43	2	0,15	404	30,07
38 Zosime de Panopolis	III-IV	37 279	20	53,65	2	5,36	0	0	22	59,01
39 Sophocle — pièces seules	V av.	79 744 63 619	1 1	1,25 1,57	4 3	5,02 4,72	0 0	0 0	5 4	6,27 6,29
40 Chaînes exégétiques au N. T.	post V	1 061 722	273	25,71	50	4,71	0	0	323	30,42
41 Eustathe de Thessalonique	XII	1 765 800	154	8,72	83	4,70	20	1,13	257	14,55
42 Commentaire à Denys le Thrace	varia	215 193	2	0,93	10	4,65	3	1,39	15	6,97
43 Basile de Césarée	IV	733 572	34	4,63	33	4,50	1	0,14	68	9,27
44 Hésychios	V/VI	302 674	8	2,64	13	4,30	6	1,98	27	8,92
45 Athénée de Naucratis — sans l' <i>Épitomé</i> — section sur les énigmes	II-III	419 108 288 522 ≈ 4 300	11 7 2	2,62 2,43 46,51	18 11 7	4,29 3,81 162,79	58 39 35	13,84 13,52 813,95	87 57 44	20,76 19,76 1 023,26
46 Jean Chrysostome	IV-V	4 193 575	891	21,25	174	4,15	1	0,02	1 066	25,42
47 Eusèbe de Césarée	IV	1 271 700	277	21,78	51	4,01	0	0	328	25,79
48 Ælius Aristide	II	331 702	6	1,81	13	3,92	1	0,30	20	6,03
49 Procope de Gaza	V-VI	262 253	47	17,92	10	3,81	0	0	57	21,73
50 Olympiodore le Diacre	VI	133 998	16	11,94	5	3,73	0	0	21	15,67
51 Photius	IX	599 221	35	5,84	22	3,67	3	0,50	60	10,01
52 Scholies à Aristophane	varia	576 779	94	16,30	20	3,47	7	1,21	121	20,98
53 <i>Souda</i>	X	629 535	33	5,24	21	3,34	8	1,27	62	9,85
54 <i>Etymologicum genuinum</i>	IX	96 662	2	2,07	3	3,10	0	0	5	5,17
55 Plutarque	I-II	1 081 213	65	6,01	33	3,05	4	0,37	102	9,43

Première partie. Annexe I

56	<i>Etymologicum Symeonis</i>	XII	66 358	2	3,01	2	3,01	0	0	4	6,03
57	Scholies à Pindare	<i>varia</i>	305 662	27	8,83	9	2,94	0	0	36	11,78
58	Philon d'Alexandrie	I av.-I	463 618	83	17,90	13	2,80	0	0	96	20,71
59	Lucien	II	286 654	4	1,40	8	2,79	3	1,05	15	5,23
	Pseudo-Lucien	<i>post</i> II	35 415	1	2,82	3	8,47	0	0	4	11,29
60	Libanios	IV	797 919	4	0,50	19	2,38	1	0,13	24	3,01
61	Scholies à Hésiode	<i>varia</i>	178 439	9	5,04	4	2,24	3	1,68	16	8,97
62	<i>Etymologicum magnum</i>	XII	359 439	5	1,39	8	2,23	7	1,95	20	5,56
63	Scholies à Démosthène	<i>varia</i>	183 984	50	27,18	4	2,17	0	0	54	29,35
64	Jean Damascène	VII-VIII	647 724	39	6,02	14	2,16	0	0	53	8,18
65	Manuel Philès	XIII-XIV	141 686	6	4,23	3	2,12	3	2,12	12	8,47
66	<i>Etymologicum gudianum</i>	XI	287 191	11	3,83	6	2,09	5	1,74	22	7,66
67	Porphyre	III	347 453	24	6,91	7	2,01	0	0	31	8,92
68	Conciles œcuméniques	<i>varia</i>	606 273	4	0,66	12	1,98	0	0	16	2,64
69	Georges Chæroboscus	IX	370 900	1	0,27	7	1,89	8	2,16	16	4,31
70	Athanase d'Alexandrie (théologien)	IV	762 631	29	3,80	14	1,84	0	0	43	5,64
71	Éphrem le Syrien	IV	434 724	18	4,14	8	1,84	0	0	26	5,98
72	Élien	II-III	163 552	32	19,57	3	1,83	0	0	35	21,40
73	Proclus	V	1 101 305	58	5,27	18	1,63	0	0	76	6,90
74	Septante	III av./III	657 439	0	0	10	1,52	0	0	10	1,52
75	Platon	V-IV av.	601 309	14	2,33	9	1,50	0	0	23	3,82
	— œuvres authentiques		536 751	11	2,05	7	1,30	0	0	18	3,35
76	<i>Anthologie grecque</i>	<i>varia</i>	139 202	0	0	2	1,44	4	2,87	6	4,31
77	Galien	II	2 608 974	17	0,65	36	1,38	3	0,11	56	2,15
78	Pseudo-Macarius	IV	291 852	17	5,82	4	1,37	0	0	21	7,20
79	Hérodien et pseudo-Hérodien	II	520 296	3	0,58	7	1,35	10	1,92	20	3,84
80	Olympiodore (philosophe)	VI	310 949	35	11,26	4	1,29	0	0	39	12,54
81	Simplicius	VI	1 177 392	29	2,46	13	1,10	0	0	42	3,57
82	Aristophane	V-IV av.	103 262	4	3,87	1	0,97	1	0,97	6	5,81
83	Plotin	III	216 398	16	7,39	2	0,92	0	0	18	8,32
84	Jean de Sicile	XI	113 563	9	7,93	1	0,88	7	6,16	17	14,97
85	Pollux	II	127 339	3	2,36	1	0,79	6	4,71	10	7,85
86	Scholies à Homère	<i>varia</i>	940 286	40	4,25	7	0,74	0	0	47	5,00
87	Corpus aristotélicien	IV av.	1 107 097	12	1,08	8	0,72	0	0	20	1,81
	— sans les fragments		1 018 617	4	0,39	5	0,49	0	0	9	0,88
88	Nouveau Testament	I	146 618	0	0	1	0,68	0	0	1	0,68
89	Jean Philopon	VI	1 422 513	62	4,36	8	0,56	1	0,07	71	4,99
90	Alexandre d'Aphrodise	II-III	1 038 924	22	2,12	2	0,19	0	0	24	2,31
	— <i>Comm. in metaphys.</i>		343 092	21	6,12	2	0,58	0	0	23	6,70
91	Scholies à Thucydide	<i>varia</i>	105 107	28	26,64	0	0	0	0	28	26,64
92	Scholies aux <i>États de cause</i> d'Hermogène	<i>post</i> VII	192 191	13	6,76	0	0	0	0	13	6,76

5.1. Classement par fréquence absolue du groupe de γοῖφος

	Date	Nombre de mots du corpus	αἰνίσσομαι		αἶνγμα		γοῖφος		Tous mots de l'énigme	
			Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.
TLG E (ensemble des textes)	VIII av.-XV	≈ 76 000 000	4 682	6,16	2 501	3,29	289	0,38	7 472	9,83
Corpus du tableau (92 corpus)	VI-V av.-XV	44 345 862	3 941	8,89	2 122	4,79	238	0,54	6 301	14,21
1 Athénée de Naucratis — sans l' <i>Épitomé</i> — section sur les énigmes	II-III	419 108 288 522 ≈ 4 300	11 7 2	2,62 2,43 46,51	18 11 7	4,29 3,81 162,79	58 39 35	13,84 13,52 813,95	87 57 44	20,76 19,76 1 023,26
2 Cléarque de Soles — après examen	IV-III av.	10 511	1 1	9,51 9,51	2 0	19,03 0	21 7	199,79 66,60	24 8	228,33 76,11
3 Eustathe de Thessalonique	XII	1 765 800	154	8,72	83	4,70	20	1,13	257	14,55
4 Hérodien et pseudo-Hérodien	II	520 296	3	0,58	7	1,35	10	1,92	20	3,84
5 <i>Souda</i>	X	629 535	33	5,24	21	3,34	8	1,27	62	9,85
6 Georges Chæroboscus	IX	370 900	1	0,27	7	1,89	8	2,16	16	4,31
7 Scholies à Aristophane	<i>varia</i>	576 779	94	16,30	20	3,47	7	1,21	121	20,98
8 Scholies à Lucien	<i>varia</i>	58 133	18	30,96	4	6,88	7	12,04	29	49,89
9 Pseudo-Zonaras	XIII	239 532	13	5,43	18	7,51	7	2,92	38	15,86
10 Jean de Sicile	XI	113 563	9	7,93	1	0,88	7	6,16	17	14,97
11 <i>Etymologicum magnum</i>	XII	359 439	5	1,39	8	2,23	7	1,95	20	5,56
12 Hésychios	V/VI	302 674	8	2,64	13	4,30	6	1,98	27	8,92
13 Pollux	II	127 339	3	2,36	1	0,79	6	4,71	10	7,85
14 Nicéphore Grégoras	XIII-XIV	353 799	1	0,28	26	7,35	6	1,70	33	9,33
15 Scholies à Ælius Aristide	<i>varia</i>	185 676	91	49,01	15	8,08	5	2,69	111	59,78
16 <i>Etymologicum gudianum</i>	XI	287 191	11	3,83	6	2,09	5	1,74	22	7,66
17 Plutarque	I-II	1 081 213	65	6,01	33	3,05	4	0,37	102	9,43
18 Michel Apostolios	XV	56 234	9	16,00	8	14,23	4	7,11	21	37,34
19 <i>Anthologie grecque</i>	<i>varia</i>	139 202	0	0	2	1,44	4	2,87	6	4,31
20 Grégoire de Nysse	IV	807 319	38	4,71	211	26,14	3	0,37	252	31,21
21 Photius	IX	599 221	35	5,84	22	3,67	3	0,50	60	10,01
22 Galien	II	2 608 974	17	0,65	36	1,38	3	0,11	56	2,15
23 Scholies à Hésiode	<i>varia</i>	178 439	9	5,04	4	2,24	3	1,68	16	8,97
24 Manuel Philès	XIII-XIV	141 686	6	4,23	3	2,12	3	2,12	12	8,47
25 Lucien	II	286 654	4	1,40	8	2,79	3	1,05	15	5,23
Pseudo-Lucien	<i>post</i> II	35 415	1	2,82	3	8,47	0	0	4	11,29
26 Commentaire à Denys le Thrace	<i>varia</i>	215 193	2	0,93	10	4,65	3	1,39	15	6,97
27 Théodoret	IV-V	1 343 587	329	24,49	73	5,43	2	0,15	404	30,07
28 Georges le Moine	IX	368 465	6	1,63	26	7,06	2	0,54	34	9,23
29 Grégoire de Nazianze	IV	409 753	3	0,73	24	5,86	2	0,49	29	7,08
30 Érotien	I	14 656	0	0	1	6,82	2	13,64	3	20,47
31 Jean Chrysostome	IV-V	4 193 575	891	21,25	174	4,15	1	0,02	1 066	25,42
32 Jean Philopon	VI	1 422 513	62	4,36	8	0,56	1	0,07	71	4,99
33 Basile de Césarée	IV	733 572	34	4,63	33	4,50	1	0,14	68	9,27
34 Scholies à Platon	<i>varia</i>	74 269	7	9,43	6	8,08	1	1,35	14	18,85
35 Ælius Aristide	II	331 702	6	1,81	13	3,92	1	0,30	20	6,03
36 Diogène Laërce	III	114 802	5	4,36	7	6,10	1	0,87	13	11,32
37 Libanios	IV	797 919	4	0,50	19	2,38	1	0,13	24	3,01
38 Aristophane	V-IV av.	103 262	4	3,87	1	0,97	1	0,97	6	5,81
39 Scholies à Lycophron	<i>varia</i>	108 800	3	2,76	18	16,54	1	0,92	22	20,22
40 Eusèbe de Césarée	IV	1 271 700	277	21,78	51	4,01	0	0	328	25,79
41 Chaînes exégétiques au N. T.	<i>post</i> V	1 061 722	273	25,71	50	4,71	0	0	323	30,42
42 Cyrille d'Alexandrie	IV-V	2 202 504	131	5,95	336	15,25	0	0	467	21,20
43 Clément d'Alexandrie — <i>Stromates</i> , V	II-III	275 966 ≈ 21 587	124 32	44,93 148,24	30 12	10,87 55,59	0 0	0 0	154 44	55,80 203,83
44 Origène	II-III	1 151 344	114	9,90	70	6,08	0	0	184	15,98
45 Philon d'Alexandrie	I av.-I	463 618	83	17,90	13	2,80	0	0	96	20,71
46 Didyme l'Aveugle	IV	768 506	71	9,24	49	6,38	0	0	120	15,61
47 Michel Psellos	XI	589 104	71	12,05	43	7,30	0	0	114	19,35
48 Proclus	V	1 101 305	58	5,27	18	1,63	0	0	76	6,90
49 Scholies à Démosthène	<i>varia</i>	183 984	50	27,18	4	2,17	0	0	54	29,35
50 Procope de Gaza	V-VI	262 253	47	17,92	10	3,81	0	0	57	21,73
51 Écumenius	VI	66 550	46	69,12	12	18,03	0	0	58	87,15
52 Scholies à Homère	<i>varia</i>	940 286	40	4,25	7	0,74	0	0	47	5,00
53 Jean Damascène	VII-VIII	647 724	39	6,02	14	2,16	0	0	53	8,18
54 Olympiodore (philosophe)	VI	310 949	35	11,26	4	1,29	0	0	39	12,54
55 Élien	II-III	163 552	32	19,57	3	1,83	0	0	35	21,40
56 Simplicius	VI	1 177 392	29	2,46	13	1,10	0	0	42	3,57
57 Athanase d'Alexandrie (théologien)	IV	762 631	29	3,80	14	1,84	0	0	43	5,64

Première partie. Annexe I

58	Scholies à Thucydide	<i>varia</i>	105 107	28	26,64	0	0	0	0	28	26,64
59	Scholies à Pindare	<i>varia</i>	305 662	27	8,83	9	2,94	0	0	36	11,78
60	Scholies à Eschyle	<i>varia</i>	230 587	25	10,84	55	23,85	0	0	80	34,69
61	Porphyre	III	347 453	24	6,91	7	2,01	0	0	31	8,92
62	Scholies à Euripide	<i>varia</i>	174 993	24	13,71	41	24,43	0	0	65	37,14
63	Alexandre d'Aphrodise — <i>Comm. in metaphys.</i>	II-III	1 038 924 343 092	22 21	2,12 6,12	2 2	0,19 0,58	0 0	0 0	24 23	2,31 6,70
64	Maxime de Tyr	II	68 254	22	32,23	17	24,91	0	0	39	57,14
65	Zosime de Panopolis	III-IV	37 279	20	53,65	2	5,36	0	0	22	59,01
66	Éphrem le Syrien	IV	434 724	18	4,14	8	1,84	0	0	26	5,98
67	Pseudo-Macarius	IV	291 852	17	5,82	4	1,37	0	0	21	7,20
68	Plotin	III	216 398	16	7,39	2	0,92	0	0	18	8,32
69	Olympiodore le Diacre	VI	133 998	16	11,94	5	3,73	0	0	21	15,67
70	Platon — œuvres authentiques	V-IV av.	601 309 536 751	14 11	2,33 2,05	9 7	1,50 1,30	0 0	0 0	23 18	3,82 3,35
71	Scholies à Sophocle	<i>varia</i>	176 101	14	7,95	42	23,85	0	0	56	31,80
72	Scholies aux <i>États de cause</i> d'Hermogène	<i>post</i> VII	192 191	13	6,76	0	0	0	0	13	6,76
73	Corpus aristotélicien — sans les fragments	IV av.	1 107 097 1 018 617	12 4	1,08 0,39	8 5	0,72 0,49	0 0	0 0	20 9	1,81 0,88
74	Épiphanie	IV	456 419	12	2,63	33	7,23	0	0	45	9,86
75	Maxime le Confesseur	VI-VII	183 443	12	6,54	21	11,45	0	0	33	17,99
76	Olympiodore (alchimiste)	V/VI ?	8 014	11	137,26	2	24,96	0	0	13	162,22
77	Cornutus	I	12 578	9	71,55	1	7,95	0	0	10	79,50
78	Pseudo-Denys l'Aréopagite	V-VI	60 010	8	13,33	9	15,00	0	0	17	28,33
79	Hippolyte	III	185 964	6	3,23	12	6,45	0	0	18	9,68
80	Vettius Valens	II	110 961	6	5,41	10	9,01	0	0	16	14,42
81	Conciles œcuméniques	<i>varia</i>	606 273	4	0,66	12	1,98	0	0	16	2,64
82	Euripide	V av.	157 053	4	2,55	14	8,91	0	0	18	11,46
83	Comm. anon. à la <i>Rhétorique</i> d'Aristote	<i>varia</i>	102 463	4	3,90	29	28,30	0	0	33	32,21
84	<i>Etymologicum genuinum</i>	IX	96 662	2	2,07	3	3,10	0	0	5	5,17
85	<i>Etymologicum Symeonis</i>	XII	66 358	2	3,01	2	3,01	0	0	4	6,03
86	Eschyle — pièces seules — pièces sans <i>Prométhée enchaîné</i>	VI-V av.	93 856 43 527 37 256	2 0 0	2,13 0 0	7 7 4	7,46 16,08 10,74	0 0 0	0 0 0	9 7 4	9,59 16,08 10,74
87	Tryphon II	I av. ?	2 341	2	85,43	3	128,15	0	0	5	213,58
88	Sophocle — pièces seules	V av.	79 744 63 619	1 1	1,25 1,57	4 3	5,02 4,72	0 0	0 0	5 4	6,27 6,29
89	Septante	III av./III	657 439	0	0	10	1,52	0	0	10	1,52
90	Nouveau Testament	I	146 618	0	0	1	0,68	0	0	1	0,68
91	Tryphon I	I av.	3 062	0	0	5	163,29	0	0	5	163,29
92	Papyrus de Derveni	IV av.	2 300	0	0	2	86,96	0	0	2	86,96

5.2. Classement par fréquence relative du groupe de γοῖφος

	Date	Nombre de mots du corpus	αἰνίσσομα		αἰνίγμα		γοῖφος		Tous mots de l'énigme	
			Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.
TLG E (ensemble des textes)	VIII av.-XV	≈ 76 000 000	4 682	6,16	2 501	3,29	289	0,38	7 472	9,83
Corpus du tableau (92 corpus)	VI-V av.-XV	44 345 862	3 941	8,89	2 122	4,79	238	0,54	6 301	14,21
1 Cléarque de Soles — après examen	IV-III av.	10 511	1	9,51	2	19,03	21	199,79	24	228,33
			1	9,51	0	0	7	66,60	8	76,11
2 Athénée de Naucratis — sans l'Épitomé — section sur les énigmes	II-III	419 108 288 522 ≈ 4 300	11 7 2	2,62 2,43 46,51	18 11 7	4,29 3,81 162,79	58 39 35	13,84 13,52 813,95	87 57 44	20,76 19,76 1 023,26
3 Érotien	I	14 656	0	0	1	6,82	2	13,64	3	20,47
4 Scholies à Lucien	varia	58 133	18	30,96	4	6,88	7	12,04	29	49,89
5 Michel Apostolios	XV	56 234	9	16,00	8	14,23	4	7,11	21	37,34
6 Jean de Sicile	XI	113 563	9	7,93	1	0,88	7	6,16	17	14,97
7 Pollux	II	127 339	3	2,36	1	0,79	6	4,71	10	7,85
8 Pseudo-Zonaras	XIII	239 532	13	5,43	18	7,51	7	2,92	38	15,86
9 Anthologie grecque	varia	139 202	0	0	2	1,44	4	2,87	6	4,31
10 Scholies à Élius Aristide	varia	185 676	91	49,01	15	8,08	5	2,69	111	59,78
11 Georges Chæroboscus	IX	370 900	1	0,27	7	1,89	8	2,16	16	4,31
12 Manuel Philès	XIII-XIV	141 686	6	4,23	3	2,12	3	2,12	12	8,47
13 Hésychios	V/VI	302 674	8	2,64	13	4,30	6	1,98	27	8,92
14 Etymologicum magnum	XII	359 439	5	1,39	8	2,23	7	1,95	20	5,56
15 Hérodiën et pseudo-Hérodiën	II	520 296	3	0,58	7	1,35	10	1,92	20	3,84
16 Etymologicum gudianum	XI	287 191	11	3,83	6	2,09	5	1,74	22	7,66
17 Nicéphore Grégoras	XIII-XIV	353 799	1	0,28	26	7,35	6	1,70	33	9,33
18 Scholies à Hésiode	varia	178 439	9	5,04	4	2,24	3	1,68	16	8,97
19 Commentaire à Denys le Thrace	varia	215 193	2	0,93	10	4,65	3	1,39	15	6,97
20 Scholies à Platon	varia	74 269	7	9,43	6	8,08	1	1,35	14	18,85
21 Souda	X	629 535	33	5,24	21	3,34	8	1,27	62	9,85
22 Scholies à Aristophane	varia	576 779	94	16,30	20	3,47	7	1,21	121	20,98
23 Eustathe de Thessalonique	XII	1 765 800	154	8,72	83	4,70	20	1,13	257	14,55
24 Lucien	II	286 654	4	1,40	8	2,79	3	1,05	15	5,23
Pseudo-Lucien	post II	35 415	1	2,82	3	8,47	0	0	4	11,29
25 Aristophane	V-IV av.	103 262	4	3,87	1	0,97	1	0,97	6	5,81
26 Scholies à Lycophron	varia	108 800	3	2,76	18	16,54	1	0,92	22	20,22
27 Diogène Laërce	III	114 802	5	4,36	7	6,10	1	0,87	13	11,32
28 Georges le Moine	IX	368 465	6	1,63	26	7,06	2	0,54	34	9,23
29 Photius	IX	599 221	35	5,84	22	3,67	3	0,50	60	10,01
30 Grégoire de Nazianze	IV	409 753	3	0,73	24	5,86	2	0,49	29	7,08
31 Plutarque	I-II	1 081 213	65	6,01	33	3,05	4	0,37	102	9,43
32 Grégoire de Nysse	IV	807 319	38	4,71	211	26,14	3	0,37	252	31,21
33 Ælius Aristide	II	331 702	6	1,81	13	3,92	1	0,30	20	6,03
34 Théodoret	IV-V	1 343 587	329	24,49	73	5,43	2	0,15	404	30,07
35 Basile de Césarée	IV	733 572	34	4,63	33	4,50	1	0,14	68	9,27
36 Libanios	IV	797 919	4	0,50	19	2,38	1	0,13	24	3,01
37 Galien	II	2 608 974	17	0,65	36	1,38	3	0,11	56	2,15
38 Jean Philoïon	VI	1 422 513	62	4,36	8	0,56	1	0,07	71	4,99
39 Jean Chrysostome	IV-V	4 193 575	891	21,25	174	4,15	1	0,02	1 066	25,42
40 Eusèbe de Césarée	IV	1 271 700	277	21,78	51	4,01	0	0	328	25,79
41 Chaînes exégétiques au N. T.	post V	1 061 722	273	25,71	50	4,71	0	0	323	30,42
42 Cyrille d'Alexandrie	IV-V	2 202 504	131	5,95	336	15,25	0	0	467	21,20
43 Clément d'Alexandrie — Stromates, V	II-III	275 966 ≈ 21 587	124 32	44,93 148,24	30 12	10,87 55,59	0 0	0 0	154 44	55,80 203,83
44 Origène	II-III	1 151 344	114	9,90	70	6,08	0	0	184	15,98
45 Philon d'Alexandrie	I av.-I	463 618	83	17,90	13	2,80	0	0	96	20,71
46 Didyme l'Aveugle	IV	768 506	71	9,24	49	6,38	0	0	120	15,61
47 Michel Psellos	XI	589 104	71	12,05	43	7,30	0	0	114	19,35
48 Proclus	V	1 101 305	58	5,27	18	1,63	0	0	76	6,90
49 Scholies à Démosthène	varia	183 984	50	27,18	4	2,17	0	0	54	29,35
50 Procope de Gaza	V-VI	262 253	47	17,92	10	3,81	0	0	57	21,73
51 Écumenius	VI	66 550	46	69,12	12	18,03	0	0	58	87,15
52 Scholies à Homère	varia	940 286	40	4,25	7	0,74	0	0	47	5,00
53 Jean Damascène	VII-VIII	647 724	39	6,02	14	2,16	0	0	53	8,18
54 Olympiodore (philosophe)	VI	310 949	35	11,26	4	1,29	0	0	39	12,54
55 Élien	II-III	163 552	32	19,57	3	1,83	0	0	35	21,40
56 Simplicius	VI	1 177 392	29	2,46	13	1,10	0	0	42	3,57
57 Athanase d'Alexandrie (théologien)	IV	762 631	29	3,80	14	1,84	0	0	43	5,64

Première partie. Annexe I

58	Scholies à Thucydide	<i>varia</i>	105 107	28	26,64	0	0	0	0	28	26,64
59	Scholies à Pindare	<i>varia</i>	305 662	27	8,83	9	2,94	0	0	36	11,78
60	Scholies à Eschyle	<i>varia</i>	230 587	25	10,84	55	23,85	0	0	80	34,69
61	Porphyre	III	347 453	24	6,91	7	2,01	0	0	31	8,92
62	Scholies à Euripide	<i>varia</i>	174 993	24	13,71	41	24,43	0	0	65	37,14
63	Alexandre d'Aphrodise — <i>Comm. in metaphys.</i>	II-III	1 038 924 343 092	22 21	2,12 6,12	2 2	0,19 0,58	0 0	0 0	24 23	2,31 6,70
64	Maxime de Tyr	II	68 254	22	32,23	17	24,91	0	0	39	57,14
65	Zosime de Panopolis	III-IV	37 279	20	53,65	2	5,36	0	0	22	59,01
66	Éphrem le Syrien	IV	434 724	18	4,14	8	1,84	0	0	26	5,98
67	Pseudo-Macarius	IV	291 852	17	5,82	4	1,37	0	0	21	7,20
68	Plotin	III	216 398	16	7,39	2	0,92	0	0	18	8,32
69	Olympiodore le Diacre	VI	133 998	16	11,94	5	3,73	0	0	21	15,67
70	Platon — œuvres authentiques	V-IV av.	601 309 536 751	14 11	2,33 2,05	9 7	1,50 1,30	0 0	0 0	23 18	3,82 3,35
71	Scholies à Sophocle	<i>varia</i>	176 101	14	7,95	42	23,85	0	0	56	31,80
72	Scholies aux <i>États de cause</i> d'Hermogène	<i>post VII</i>	192 191	13	6,76	0	0	0	0	13	6,76
73	Corpus aristotélicien — sans les fragments	IV av.	1 107 097 1 018 617	12 4	1,08 0,39	8 5	0,72 0,49	0 0	0 0	20 9	1,81 0,88
74	Épiphanie	IV	456 419	12	2,63	33	7,23	0	0	45	9,86
75	Maxime le Confesseur	VI-VII	183 443	12	6,54	21	11,45	0	0	33	17,99
76	Olympiodore (alchimiste)	V/VI ?	8 014	11	137,26	2	24,96	0	0	13	162,22
77	Cornutus	I	12 578	9	71,55	1	7,95	0	0	10	79,50
78	Pseudo-Denys l'Aréopagite	V-VI	60 010	8	13,33	9	15,00	0	0	17	28,33
79	Hippolyte	III	185 964	6	3,23	12	6,45	0	0	18	9,68
80	Vettius Valens	II	110 961	6	5,41	10	9,01	0	0	16	14,42
81	Conciles œcuméniques	<i>varia</i>	606 273	4	0,66	12	1,98	0	0	16	2,64
82	Euripide	V av.	157 053	4	2,55	14	8,91	0	0	18	11,46
83	Comm. anon. à la <i>Rhétorique</i> d'Aristote	<i>varia</i>	102 463	4	3,90	29	28,30	0	0	33	32,21
84	<i>Etymologicum genuinum</i>	IX	96 662	2	2,07	3	3,10	0	0	5	5,17
85	<i>Etymologicum Symeonis</i>	XII	66 358	2	3,01	2	3,01	0	0	4	6,03
86	Eschyle — pièces seules — pièces sans <i>Prométhée enchaîné</i>	VI-V av.	93 856 43 527 37 256	2 0 0	2,13 0 0	7 7 4	7,46 16,08 10,74	0 0 0	0 0 0	9 7 4	9,59 16,08 10,74
87	Tryphon II	I av. ?	2 341	2	85,43	3	128,15	0	0	5	213,58
88	Sophocle — pièces seules	V av.	79 744 63 619	1 1	1,25 1,57	4 3	5,02 4,72	0 0	0 0	5 4	6,27 6,29
89	Septante	III av./III	657 439	0	0	10	1,52	0	0	10	1,52
90	Nouveau Testament	I	146 618	0	0	1	0,68	0	0	1	0,68
91	Tryphon I	I av.	3 062	0	0	5	163,29	0	0	5	163,29
92	Papyrus de Derveni	IV av.	2 300	0	0	2	86,96	0	0	2	86,96

6.1. Classement par fréquence absolue de l'ensemble des mots de l'énigme

	Date	Nombre de mots du corpus	αἰνίσσομα		αἴνιγμα		γρίφος		Tous mots de l'énigme	
			Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.
TLG E (ensemble des textes)	VIII av.-XV	≈ 76 000 000	4 682	6,16	2 501	3,29	289	0,38	7 472	9,83
Corpus du tableau (92 corpus)	VI-V av.-XV	44 345 862	3 941	8,89	2 122	4,79	238	0,54	6 301	14,21
1 Jean Chrysostome	IV-V	4 193 575	891	21,25	174	4,15	1	0,02	1 066	25,42
2 Cyrille d'Alexandrie	IV-V	2 202 504	131	5,95	336	15,25	0	0	467	21,20
3 Théodoret	IV-V	1 343 587	329	24,49	73	5,43	2	0,15	404	30,07
4 Eusèbe de Césarée	IV	1 271 700	277	21,78	51	4,01	0	0	328	25,79
5 Chaînes exégétiques au N. T.	post V	1 061 722	273	25,71	50	4,71	0	0	323	30,42
6 Eustathe de Thessalonique	XII	1 765 800	154	8,72	83	4,70	20	1,13	257	14,55
7 Grégoire de Nysse	IV	807 319	38	4,71	211	26,14	3	0,37	252	31,21
8 Origène	II-III	1 151 344	114	9,90	70	6,08	0	0	184	15,98
9 Clément d'Alexandrie — <i>Stromates</i> , V	II-III	275 966 ≈ 21 587	124 32	44,93 148,24	30 12	10,87 55,59	0 0	0 0	154 44	55,80 203,83
10 Scholies à Aristophane	varia	576 779	94	16,30	20	3,47	7	1,21	121	20,98
11 Didyme l'Aveugle	IV	768 506	71	9,24	49	6,38	0	0	120	15,61
12 Michel Psellos	XI	589 104	71	12,05	43	7,30	0	0	114	19,35
13 Scholies à Ælius Aristide	varia	185 676	91	49,01	15	8,08	5	2,69	111	59,78
14 Plutarque	I-II	1 081 213	65	6,01	33	3,05	4	0,37	102	9,43
15 Philon d'Alexandrie	I av.-I	463 618	83	17,90	13	2,80	0	0	96	20,71
16 Athénée de Naucratis — sans l' <i>Épitomé</i> — section sur les énigmes	II-III	419 108 288 522 ≈ 4 300	11 7 2	2,62 2,43 46,51	18 11 7	4,29 3,81 162,79	58 39 35	13,84 13,52 813,95	87 57 44	20,76 19,76 1 023,26
17 Scholies à Eschyle	varia	230 587	25	10,84	55	23,85	0	0	80	34,69
18 Proclus	V	1 101 305	58	5,27	18	1,63	0	0	76	6,90
19 Jean Philopon	VI	1 422 513	62	4,36	8	0,56	1	0,07	71	4,99
20 Basile de Césarée	IV	733 572	34	4,63	33	4,50	1	0,14	68	9,27
21 Scholies à Euripide	varia	174 993	24	13,71	41	24,43	0	0	65	37,14
22 <i>Souda</i>	X	629 535	33	5,24	21	3,34	8	1,27	62	9,85
23 Photius	IX	599 221	35	5,84	22	3,67	3	0,50	60	10,01
24 Œcumenius	VI	66 550	46	69,12	12	18,03	0	0	58	87,15
25 Procope de Gaza	V-VI	262 253	47	17,92	10	3,81	0	0	57	21,73
26 Galien	II	2 608 974	17	0,65	36	1,38	3	0,11	56	2,15
27 Scholies à Sophocle	varia	176 101	14	7,95	42	23,85	0	0	56	31,80
28 Scholies à Démosthène	varia	183 984	50	27,18	4	2,17	0	0	54	29,35
29 Jean Damascène	VII-VIII	647 724	39	6,02	14	2,16	0	0	53	8,18
30 Scholies à Homère	varia	940 286	40	4,25	7	0,74	0	0	47	5,00
31 Épiphanie	IV	456 419	12	2,63	33	7,23	0	0	45	9,86
32 Athanase d'Alexandrie (théologien)	IV	762 631	29	3,80	14	1,84	0	0	43	5,64
33 Simplicius	VI	1 177 392	29	2,46	13	1,10	0	0	42	3,57
34 Olympiodore (philosophe)	VI	310 949	35	11,26	4	1,29	0	0	39	12,54
35 Maxime de Tyr	II	68 254	22	32,23	17	24,91	0	0	39	57,14
36 Pseudo-Zonaras	XIII	239 532	13	5,43	18	7,51	7	2,92	38	15,86
37 Scholies à Pindare	varia	305 662	27	8,83	9	2,94	0	0	36	11,78
38 Élien	II-III	163 552	32	19,57	3	1,83	0	0	35	21,40
39 Georges le Moine	IX	368 465	6	1,63	26	7,06	2	0,54	34	9,23
40 Maxime le Confesseur	VI-VII	183 443	12	6,54	21	11,45	0	0	33	17,99
41 Comm. anon. à la <i>Rhétorique</i> d'Aristote	varia	102 463	4	3,90	29	28,30	0	0	33	32,21
42 Nicéphore Grégoras	XIII-XIV	353 799	1	0,28	26	7,35	6	1,70	33	9,33
43 Porphyre	III	347 453	24	6,91	7	2,01	0	0	31	8,92
44 Scholies à Lucien	varia	58 133	18	30,96	4	6,88	7	12,04	29	49,89
45 Grégoire de Nazianze	IV	409 753	3	0,73	24	5,86	2	0,49	29	7,08
46 Scholies à Thucydide	varia	105 107	28	26,64	0	0	0	0	28	26,64
47 Hésychios	V/VI	302 674	8	2,64	13	4,30	6	1,98	27	8,92
48 Éphrem le Syrien	IV	434 724	18	4,14	8	1,84	0	0	26	5,98
49 Alexandre d'Aphrodise — <i>Comm. in metaphys.</i>	II-III	1 038 924 343 092	22 21	2,12 6,12	2 2	0,19 0,58	0 0	0 0	24 23	2,31 6,70
50 Libanios	IV	797 919	4	0,50	19	2,38	1	0,13	24	3,01
51 Cléarque de Soles — après examen	IV-III av.	10 511	1 1	9,51 9,51	2 0	19,03 0	21 7	199,79 66,60	24 8	228,33 76,11
52 Platon — œuvres authentiques	V-IV av.	601 309 536 751	14 11	2,33 2,05	9 7	1,50 1,30	0 0	0 0	23 18	3,82 3,35
53 Zosime de Panopolis	III-IV	37 279	20	53,65	2	5,36	0	0	22	59,01
54 <i>Etymologicum gudianum</i>	XI	287 191	11	3,83	6	2,09	5	1,74	22	7,66
55 Scholies à Lycophron	varia	108 800	3	2,76	18	16,54	1	0,92	22	20,22
56 Pseudo-Macarius	IV	291 852	17	5,82	4	1,37	0	0	21	7,20

Première partie. Annexe I

57 Olympiodore le Diacre	VI	133 998	16	11,94	5	3,73	0	0	21	15,67
58 Michel Apostolios	XV	56 234	9	16,00	8	14,23	4	7,11	21	37,34
59 Corpus aristotélicien	IV av.	1 107 097	12	1,08	8	0,72	0	0	20	1,81
— sans les fragments		1 018 617	4	0,39	5	0,49	0	0	9	0,88
60 Ælius Aristide	II	331 702	6	1,81	13	3,92	1	0,30	20	6,03
61 <i>Etymologicum magnum</i>	XII	359 439	5	1,39	8	2,23	7	1,95	20	5,56
62 Hérodiën et pseudo-Hérodiën	II	520 296	3	0,58	7	1,35	10	1,92	20	3,84
63 Plotin	III	216 398	16	7,39	2	0,92	0	0	18	8,32
64 Hippolyte	III	185 964	6	3,23	12	6,45	0	0	18	9,68
65 Euripide	V av.	157 053	4	2,55	14	8,91	0	0	18	11,46
66 Jean de Sicile	XI	113 563	9	7,93	1	0,88	7	6,16	17	14,97
67 Pseudo-Denys l'Aréopagite	V-VI	60 010	8	13,33	9	15,00	0	0	17	28,33
68 Scholies à Hésiode	varia	178 439	9	5,04	4	2,24	3	1,68	16	8,97
69 Vettius Valens	II	110 961	6	5,41	10	9,01	0	0	16	14,42
70 Conciles œcuméniques	varia	606 273	4	0,66	12	1,98	0	0	16	2,64
71 Georges Chæroboscus	IX	370 900	1	0,27	7	1,89	8	2,16	16	4,31
72 Lucien	II	286 654	4	1,40	8	2,79	3	1,05	15	5,23
Pseudo-Lucien	post II	35 415	1	2,82	3	8,47	0	0	4	11,29
73 Commentaire à Denys le Thrace	varia	215 193	2	0,93	10	4,65	3	1,39	15	6,97
74 Scholies à Platon	varia	74 269	7	9,43	6	8,08	1	1,35	14	18,85
75 Scholies aux <i>États de cause</i> d'Hermogène	post VII	192 191	13	6,76	0	0	0	0	13	6,76
76 Olympiodore (alchimiste)	V/VI ?	8 014	11	137,26	2	24,96	0	0	13	162,22
77 Diogène Laërce	III	114 802	5	4,36	7	6,10	1	0,87	13	11,32
78 Manuel Philès	XIII-XIV	141 686	6	4,23	3	2,12	3	2,12	12	8,47
79 Cornutus	I	12 578	9	71,55	1	7,95	0	0	10	79,50
80 Pollux	II	127 339	3	2,36	1	0,79	6	4,71	10	7,85
81 Septante	III av./III	657 439	0	0	10	1,52	0	0	10	1,52
82 Eschyle	VI-V av.	93 856	2	2,13	7	7,46	0	0	9	9,59
— pièces seules		43 527	0	0	7	16,08	0	0	7	16,08
— pièces sans <i>Prométhée enchaîné</i>		37 256	0	0	4	10,74	0	0	4	10,74
83 Aristophane	V-IV av.	103 262	4	3,87	1	0,97	1	0,97	6	5,81
84 <i>Anthologie grecque</i>	varia	139 202	0	0	2	1,44	4	2,87	6	4,31
85 <i>Etymologicum genuinum</i>	IX	96 662	2	2,07	3	3,10	0	0	5	5,17
86 Tryphon II	I av. ?	2 341	2	85,43	3	128,15	0	0	5	213,58
87 Sophocle	V av.	79 744	1	1,25	4	5,02	0	0	5	6,27
— pièces seules		63 619	1	1,57	3	4,72	0	0	4	6,29
88 Tryphon I	I av.	3 062	0	0	5	163,29	0	0	5	163,29
89 <i>Etymologicum Symeonis</i>	XII	66 358	2	3,01	2	3,01	0	0	4	6,03
90 Érotien	I	14 656	0	0	1	6,82	2	13,64	3	20,47
91 Papyrus de Derveni	IV av.	2 300	0	0	2	86,96	0	0	2	86,96
92 Nouveau Testament	I	146 618	0	0	1	0,68	0	0	1	0,68

6.2. Classement par fréquence relative de l'ensemble des mots de l'énigme

	Date	Nombre de mots du corpus	αἰνίσσομα		αἴνιγμα		γρίφος		Tous mots de l'énigme	
			Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.	Fréq. abs.	Fréq. rel.
TLG E (ensemble des textes)	VIII av.-XV	≈ 76 000 000	4 682	6,16	2 501	3,29	289	0,38	7 472	9,83
Corpus du tableau (92 corpus)	VI-V av.-XV	44 345 862	3 941	8,89	2 122	4,79	238	0,54	6 301	14,21
1 Cléarque de Soles — après examen	IV-III av.	10 511	1	9,51	2	19,03	21	199,79	24	228,33
			1	9,51	0	0	7	66,60	8	76,11
2 Tryphon II	I av. ?	2 341	2	85,43	3	128,15	0	0	5	213,58
3 Tryphon I	I av.	3 062	0	0	5	163,29	0	0	5	163,29
4 Olympiodore (alchimiste)	V/VI ?	8 014	11	137,26	2	24,96	0	0	13	162,22
5 Œcumenius	VI	66 550	46	69,12	12	18,03	0	0	58	87,15
6 Papyrus de Derveni	IV av.	2 300	0	0	2	86,96	0	0	2	86,96
7 Cornutus	I	12 578	9	71,55	1	7,95	0	0	10	79,50
8 Scholies à Œlius Aristide	varia	185 676	91	49,01	15	8,08	5	2,69	111	59,78
9 Zosime de Panopolis	III-IV	37 279	20	53,65	2	5,36	0	0	22	59,01
10 Maxime de Tyr	II	68 254	22	32,23	17	24,91	0	0	39	57,14
11 Clément d'Alexandrie — <i>Stromates</i> , V	II-III	275 966 ≈ 21 587	124 32	44,93 148,24	30 12	10,87 55,59	0 0	0 0	154 44	55,80 203,83
12 Scholies à Lucien	varia	58 133	18	30,96	4	6,88	7	12,04	29	49,89
13 Michel Apostolios	XV	56 234	9	16,00	8	14,23	4	7,11	21	37,34
14 Scholies à Euripide	varia	174 993	24	13,71	41	24,43	0	0	65	37,14
15 Scholies à Eschyle	varia	230 587	25	10,84	55	23,85	0	0	80	34,69
16 Comm. anon. à la <i>Rhétorique</i> d'Aristote	varia	102 463	4	3,90	29	28,30	0	0	33	32,21
17 Scholies à Sophocle	varia	176 101	14	7,95	42	23,85	0	0	56	31,80
18 Grégoire de Nysse	IV	807 319	38	4,71	211	26,14	3	0,37	252	31,21
19 Chaînes exégétiques au N. T.	post V	1 061 722	273	25,71	50	4,71	0	0	323	30,42
20 Théodoret	IV-V	1 343 587	329	24,49	73	5,43	2	0,15	404	30,07
21 Scholies à Démosthène	varia	183 984	50	27,18	4	2,17	0	0	54	29,35
22 Pseudo-Denys l'Aréopagite	V-VI	60 010	8	13,33	9	15,00	0	0	17	28,33
23 Scholies à Thucydide	varia	105 107	28	26,64	0	0	0	0	28	26,64
24 Eusèbe de Césarée	IV	1 271 700	277	21,78	51	4,01	0	0	328	25,79
25 Jean Chrysostome	IV-V	4 193 575	891	21,25	174	4,15	1	0,02	1 066	25,42
26 Procope de Gaza	V-VI	262 253	47	17,92	10	3,81	0	0	57	21,73
27 Élien	II-III	163 552	32	19,57	3	1,83	0	0	35	21,40
28 Cyrille d'Alexandrie	IV-V	2 202 504	131	5,95	336	15,25	0	0	467	21,20
29 Scholies à Aristophane	varia	576 779	94	16,30	20	3,47	7	1,21	121	20,98
30 Athénée de Naucratis — sans l' <i>Épitomé</i> — section sur les énigmes	II-III	419 108 288 522 ≈ 4 300	11 7 2	2,62 2,43 46,51	18 11 7	4,29 3,81 162,79	58 39 35	13,84 13,52 813,95	87 57 44	20,76 19,76 1 023,26
31 Philon d'Alexandrie	I av.-I	463 618	83	17,90	13	2,80	0	0	96	20,71
32 Érotien	I	14 656	0	0	1	6,82	2	13,64	3	20,47
33 Scholies à Lycophron	varia	108 800	3	2,76	18	16,54	1	0,92	22	20,22
34 Michel Psellos	XI	589 104	71	12,05	43	7,30	0	0	114	19,35
35 Scholies à Platon	varia	74 269	7	9,43	6	8,08	1	1,35	14	18,85
36 Maxime le Confesseur	VI-VII	183 443	12	6,54	21	11,45	0	0	33	17,99
37 Origène	II-III	1 151 344	114	9,90	70	6,08	0	0	184	15,98
38 Pseudo-Zonaras	XIII	239 532	13	5,43	18	7,51	7	2,92	38	15,86
39 Olympiodore le Diacre	VI	133 998	16	11,94	5	3,73	0	0	21	15,67
40 Didyme l'Aveugle	IV	768 506	71	9,24	49	6,38	0	0	120	15,61
41 Jean de Sicile	XI	113 563	9	7,93	1	0,88	7	6,16	17	14,97
42 Eustathe de Thessalonique	XII	1 765 800	154	8,72	83	4,70	20	1,13	257	14,55
43 Vettius Valens	II	110 961	6	5,41	10	9,01	0	0	16	14,42
44 Olympiodore (philosophe)	VI	310 949	35	11,26	4	1,29	0	0	39	12,54
45 Scholies à Pindare	varia	305 662	27	8,83	9	2,94	0	0	36	11,78
46 Euripide	V av.	157 053	4	2,55	14	8,91	0	0	18	11,46
47 Diogène Laërce	III	114 802	5	4,36	7	6,10	1	0,87	13	11,32
48 Photius	IX	599 221	35	5,84	22	3,67	3	0,50	60	10,01
49 Épiphanes	IV	456 419	12	2,63	33	7,23	0	0	45	9,86
50 <i>Souda</i>	X	629 535	33	5,24	21	3,34	8	1,27	62	9,85
51 Hippolyte	III	185 964	6	3,23	12	6,45	0	0	18	9,68
52 Eschyle — pièces seules — pièces sans <i>Prométhée enchaîné</i>	VI-V av.	93 856 43 527 37 256	2 0 0	2,13 0 0	7 7 4	7,46 16,08 10,74	0 0 0	0 0 0	9 7 4	9,59 16,08 10,74
53 Plutarque	I-II	1 081 213	65	6,01	33	3,05	4	0,37	102	9,43
54 Nicéphore Grégoras	XIII-XIV	353 799	1	0,28	26	7,35	6	1,70	33	9,33
55 Basile de Césarée	IV	733 572	34	4,63	33	4,50	1	0,14	68	9,27
56 Georges le Moine	IX	368 465	6	1,63	26	7,06	2	0,54	34	9,23

Première partie. Annexe I

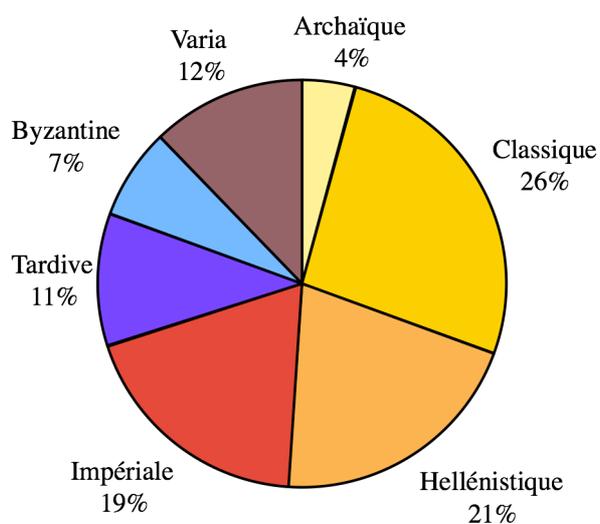
57	Scholies à Hésiode	<i>varia</i>	178 439	9	5,04	4	2,24	3	1,68	16	8,97
58	Porphyre	III	347 453	24	6,91	7	2,01	0	0	31	8,92
59	Hésychios	V/VI	302 674	8	2,64	13	4,30	6	1,98	27	8,92
60	Manuel Philès	XIII-XIV	141 686	6	4,23	3	2,12	3	2,12	12	8,47
61	Plotin	III	216 398	16	7,39	2	0,92	0	0	18	8,32
62	Jean Damascène	VII-VIII	647 724	39	6,02	14	2,16	0	0	53	8,18
63	Pollux	II	127 339	3	2,36	1	0,79	6	4,71	10	7,85
64	<i>Etymologicum gudianum</i>	XI	287 191	11	3,83	6	2,09	5	1,74	22	7,66
65	Pseudo-Macarius	IV	291 852	17	5,82	4	1,37	0	0	21	7,20
66	Grégoire de Nazianze	IV	409 753	3	0,73	24	5,86	2	0,49	29	7,08
67	Commentaire à Denys le Thrace	<i>varia</i>	215 193	2	0,93	10	4,65	3	1,39	15	6,97
68	Proclus	V	1 101 305	58	5,27	18	1,63	0	0	76	6,90
69	Scholies aux États de cause d'Hermogène	<i>post VII</i>	192 191	13	6,76	0	0	0	0	13	6,76
70	Sophocle		79 744	1	1,25	4	5,02	0	0	5	6,27
	— pièces seules	V av.	63 619	1	1,57	3	4,72	0	0	4	6,29
71	Ælius Aristide	II	331 702	6	1,81	13	3,92	1	0,30	20	6,03
72	<i>Etymologicum Symeonis</i>	XII	66 358	2	3,01	2	3,01	0	0	4	6,03
73	Éphrem le Syrien	IV	434 724	18	4,14	8	1,84	0	0	26	5,98
74	Aristophane	V-IV av.	103 262	4	3,87	1	0,97	1	0,97	6	5,81
75	Athanase d'Alexandrie (théologien)	IV	762 631	29	3,80	14	1,84	0	0	43	5,64
76	<i>Etymologicum magnum</i>	XII	359 439	5	1,39	8	2,23	7	1,95	20	5,56
77	Lucien	II	286 654	4	1,40	8	2,79	3	1,05	15	5,23
	Pseudo-Lucien	<i>post II</i>	35 415	1	2,82	3	8,47	0	0	4	11,29
78	<i>Etymologicum genuinum</i>	IX	96 662	2	2,07	3	3,10	0	0	5	5,17
79	Scholies à Homère	<i>varia</i>	940 286	40	4,25	7	0,74	0	0	47	5,00
80	Jean Philopon	VI	1 422 513	62	4,36	8	0,56	1	0,07	71	4,99
81	Georges Chæroboscus	IX	370 900	1	0,27	7	1,89	8	2,16	16	4,31
82	<i>Anthologie grecque</i>	<i>varia</i>	139 202	0	0	2	1,44	4	2,87	6	4,31
83	Hérodien et pseudo-Hérodien	II	520 296	3	0,58	7	1,35	10	1,92	20	3,84
84	Platon		601 309	14	2,33	9	1,50	0	0	23	3,82
	— œuvres authentiques	V-IV av.	536 751	11	2,05	7	1,30	0	0	18	3,35
85	Simplicius	VI	1 177 392	29	2,46	13	1,10	0	0	42	3,57
86	Libanios	IV	797 919	4	0,50	19	2,38	1	0,13	24	3,01
87	Conciles œcuméniques	<i>varia</i>	606 273	4	0,66	12	1,98	0	0	16	2,64
88	Alexandre d'Aphrodise		1 038 924	22	2,12	2	0,19	0	0	24	2,31
	— <i>Comm. in metaphys.</i>	II-III	343 092	21	6,12	2	0,58	0	0	23	6,70
89	Galien	II	2 608 974	17	0,65	36	1,38	3	0,11	56	2,15
90	Corpus aristotélicien		1 107 097	12	1,08	8	0,72	0	0	20	1,81
	— sans les fragments	IV av.	1 018 617	4	0,39	5	0,49	0	0	9	0,88
91	Septante	III av./III	657 439	0	0	10	1,52	0	0	10	1,52
92	Nouveau Testament	I	146 618	0	0	1	0,68	0	0	1	0,68

ANNEXE II

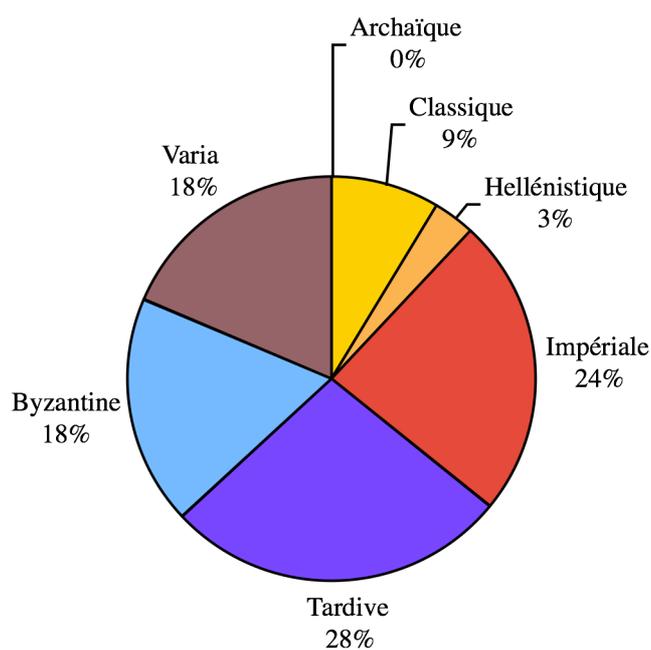
Diagrammes représentant les distributions chronologiques étudiées dans le chapitre

Nota bene. Époques distinguées : archaïque (800-500 avant notre ère), classique (500-325 avant notre ère), hellénistique (325-30 avant notre ère), impériale (30 avant notre ère-an 300 de notre ère), tardive (300-600) et byzantine (600-1453).

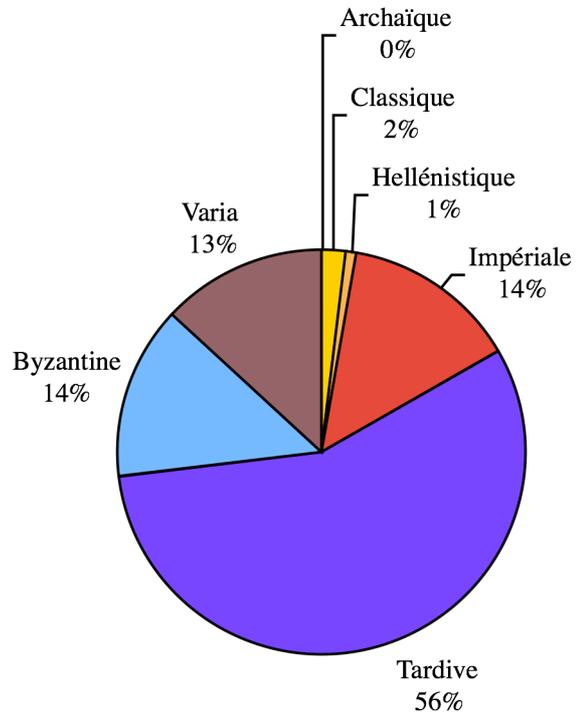
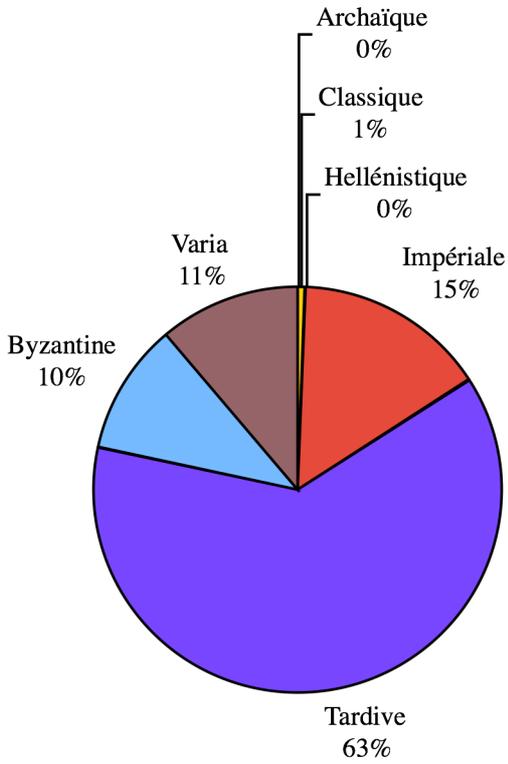
Distribution chronologique des corpus du TLG



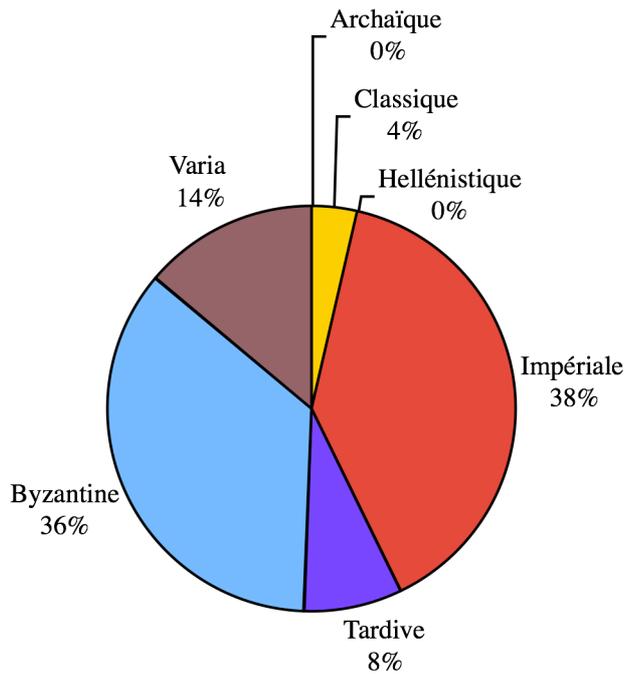
Distribution chronologique du corpus restreint



Distribution chronologique des occurrences d'αἰνίσσομαι **Distribution chronologique des occurrences d'αἰνίγμα**



Distribution chronologique des occurrences de γρίφος



ANNEXE III

Données relatives à quelques autres familles lexicales

Les familles choisies appartiennent soit au vocabulaire de l'expression et de la signification, soit plus précisément au champ sémantique de l'énigme. Cette présentation ne suit pas un ordre étymologique, mais prend pour critères l'effectif total des lexèmes cités et, à l'intérieur de chaque groupe, leur époque d'apparition. Le mot-souche le plus ancien apparaît cependant en gras dans chaque famille. Dans le cas des mots qui ont fait l'objet d'un dénombrement partiel ou d'un simple sondage, les résultats sont affectés des signes > (« plus grand que ») et » (« beaucoup plus grand que »). Les outils employés sont le *TLG E* et *Diogenes* (cf. A, 1.2).

Verbes		Substantifs		Adjectifs et adverbes	
λέγω (VIII av.)	» 400 000	λόγος (VIII av.)	209 505	λογοποιός (V av.) λογώδης (IV-III av.) λογοειδής (III)	188 5 70
φημί (VIII av.)	» 140 000	φήμη (VIII av.) ὑποφήτης (VIII av.) προφήτης (VI-V av.) φάσις (IV av.)	3 108 163 23 533 684	φατός	94
δηλόω (V av.) ὑποδηλόω (V av.)	41 848 454	δήλωσις (IV av.) δήλωμα (IV av.) ὑποδήλωσις (IV av.)	> 738 61 4	δήλος (VIII av.) δηλωτικός (V av.) δηλονότι (IV av.)	29 532 1 700 11 377
νοέω (VIII av.) ὑπονοέω (V av.)	> 24 347 2 385	νοῦς (VIII av.) νόημα (VIII av.) διάνοια (VI-V av.) ὑπόνοια (V av.) ὑπονόημα (V-IV av.) νόησις (IV av.)	37 289 5 121 18 723 2 485 4 > 2 535	νοηματικός (II-IV ?)	19
σημαίνω (VIII av.) ὑποσημαίνω (V av.) σημειόω/-όομαι (V av.) ὑποσημειόω/-όομαι (II-III)	33 505 660 > 5 253 15	σημα (VIII av.) σημάντωρ (VIII av.) σημείον (VI-V av.) σημείωσις (II av.)	1 335 122 24 017 > 339	σημαντικός (IV av.) σημειώδης (IV av.) σημειωτικός (II av.)	1 557 199 47
ζητέω (VIII av.)	> 32 247	ζήτησις (V av.) ζήτημα (V av.)	> 3 885 2 433	ζητητός (V av.) ζητητής (V-IV av.)	≈ 8 ≈ 79
μυθέομαι (VIII av.) παραμυθέομαι (VIII av.) μυθεύω (V av.) μυθίζω (IV-III av.) μυθιάζομαι (II)	443 2 435 688 13 1	μῦθος (VIII av.) μυθήτης (VI av.) παραμυθία (IV av.) μυθοποιός (IV av.) μύθευμα (IV av.) μυθηθής (XII)	7 758 14 2 259 51 28 2	μυθώδης (V av.) μυθικός (IV av.) μυθωδῶς (I av. ?) μυθοειδῶς (V)	392 1 077 12 1
προβάλλω (VIII av.)	6 574	πρόβολος (VIII av.) προβλής (VIII av.) προβλήμα (V av.) προβολή (V av.) προβαλλός (II ?)	206 181 4 174 1 271 3	προβλητος (V av.) προβληματικός (IV av.) προβληματώδης (I-II)	3 31 1
λύω (VIII av.)	> 6 593	λύσις (VIII av.) λυτήρ (VI-V av.)	> 4 902 30	λυτικός (IV av.) λυτός (IV av.)	178 204
ἀπορέω (V av.)	7 255	ἀπορία (V av.)	6 530	ἀπορητικός (I-II)	90
αἰνέω (VIII av.) αἰνίζομαι (VIII av.) αἰνίσσομαι (VI-V av.) ὑπαινίσσομαι (IV av.) αἰνίσσω (II-III) αἰνγματίζω (IV)	2 182 32 4 295 295 21 8	αἶνος (VIII av.) αἰνγμα (VI-V av.) αἰνγμός (V av.) αἰνκτής (V av.) αἰνκτής (IV-III av.) αἰνγματιστής (III av.) αἰνξίς (III av.) αἰνγματίας (I av.) δυσαἰνγμα (varia)	1 068 1 837 58 3 3 12 3 3 2	αἰνκτήριος (VI-V av.) αἰνγματώδης (VI-V av.) αἰνγματωδῶς (IV av.) αἰνγματοειδής (III-IV) αἰνγματικός (IV) αἰνγματοποιός (XII)	6 193 375 2 9 1
παροιμαίω (IV av.)	118	παροιμία (VI-V av.) παροιμογράφος (II) παροιμαστής (IV)	4 742 1 72	παροιμώδης (I-II) παροιμακός (I-II)	303 176
ἀλληγορέω (II-I av.)	681	ἀλληγορία (II-I av.) ἀλληγορητής (IV-V)	757 5	ἀλληγορικός (II-I av.) ἀλλήγορος (XI ?)	420 5

Le champ sémantique dans lequel s'inscrit αινίσσομαι lorsqu'il est employé en un sens très peu spécifique, pour dire « signifier », apparaît d'une manière particulièrement nette dans une page du traité d'Élien *Sur la nature des animaux*, au II^e-III^e siècle de notre ère. L'auteur y passe en revue les prédictions météorologiques que constituent la présence ou les actions de différents oiseaux. Le verbe s'y trouve entouré d'une vingtaine de synonymes contextuels, que nous soulignons.

Ἀριστοτέλους ἀκούω λέγοντος ὅτι ἄρα γέρανοι ἐκ τοῦ πελάγους ἐς τὴν γῆν πετόμενοι χειμῶνος ἀπειλὴν ἰσχυροῦ ὑποσημαίνουσι τῷ συνιέντι. Πετόμενοι δὲ ἄρα ἡσυχὴ αἱ αὐταὶ ὑπισχνούνται εὐημερίαν τινὰ καὶ εἰρήνην ἀέρος, καὶ σιωπῶσαι δὲ ὅτι ἔσται ὑπεύδια τοὺς οὐκ ἀπείρως ἔχοντας τῇ σιωπῇ ὑπομμνήσκουσι αἱ αὐταί. Ἐὰν δὲ καταπέτωνται καὶ βοῶσι καὶ ταράττωσί τε καὶ ταράττωνται, ἀπειλοῦσι κἀνταῦθα χειμῶνα ἰσχυρόν. Ἐρωδιὸς δὲ κνεφαῖος βοῶν τὰ αὐτὰ ἔοικεν ὑποδηλοῦν. Πετόμενος δὲ ἐρωδιὸς τῆς θαλάττης εὐθὺ ὕδωρ ἐξ οὐρανοῦ ῥαγήσεσθαι αἰνίττεται. Εἰ δὲ εἴη χειμέρια, ἄσασα γλαυξ εὐδίαν μαντεύεται καὶ ἡμέραν φαιδρᾶν· ἐὰν δὲ εὐδία μὲν ἦ, ἦ δὲ ὑποφθέγγηται, χειμῶνα δεῖ προσδέχεσθαι. Κόραξ δὲ ἐπιτρόχως φθεγγόμενος καὶ κρούων τὰς πτέρυγας καὶ κροτῶν αὐτάς, ὅτι χειμῶν ἔσται κατέγνω πρώτος. Κόραξ δὲ αὐτὸ καὶ κορώνη καὶ κολοῖος δειλῆς ὀψίας εἰ φθέγγονται, χειμῶνος ἔσεσθαι τινὰ ἐπιδημίαν διδάσκουσι. Κολοῖοι δὲ ἱερακίζοντες, ὡς ἐκεῖνος λέγει, καὶ πετόμενοι πῆ μὲν ἀνωτέρω πῆ δὲ κατωτέρω, κρουμὸν καὶ ὑετὸν δηλοῦσι. Κορώνη δὲ ἐπὶ δείπνου ὑποφθεγγομένη ἡσυχῇ, ἐς τὴν ὑστεραίαν εὐδίαν παρακαλεῖ. Φανέντες δὲ ὄρνιθες πολλοὶ μὲν τὸν ἀριθμὸν, λευκοὶ δὲ τὴν χροάν, χειμῶν ὅτι ἔσται πολὺς ἐκδιδάσκουσι. Νήτται δὲ καὶ αἰθιαὶ περυγίζουσαι πνεῦμα δηλοῦσιν ἰσχυρόν. Ὅρνιθες δὲ ἐκ τοῦ πελάγους ἐς τὴν γῆν σὺν ὀρμῇ πετόμενοι μαρτύρονται χειμῶνα. Ἐρίθαικος δὲ ἐς τὰ αὐτὰ καὶ τὰ οἰκούμενα παριῶν δηλὸς ἔστι χειμῶνος ἐπιδημίαν ἀποδιδράσκων. Ἀλεκτρύονες γε μὴν καὶ ὄρνιθες οἱ ἠθάδες περυσσόμενοι καὶ φρουαττόμενοι καὶ ὑποτρύζοντες χειμῶνα δηλοῦσιν. Ἀπειλοῦσι δὲ πνεῦμα λουόμεναί γε ὄρνιθες, καὶ ἀνέμων τινὰς ἐμβολὰς ὑποφαίνουσι. Χειμῶνος δὲ ὄντος ἐς ἀλλήλους ὄρνιθες πετόμενοι καὶ δι' ἀλλήλων θέοντες σημαίνουσι εὐδίαν. Ὅρνιθες δὲ ἀθροιζόμενοι περὶ τε λίμνας καὶ ποταμῶν ὄχθας χειμῶνα ἐσόμενον οὐκ ἀγνοοῦσι. Πάλιν τε ὄρνιθες οἱ μὲν θαλάττιοι καὶ οἱ λιμναῖοι ἐς τὴν γῆν ἰόντες ὡς ἔσται χειμῶν πολὺς οὐκ ἀγνοοῦσιν, οἱ δὲ χειρσαῖοι σπεύδοντες ἐς τὰ νοτερὰ εὐδίας ἄγγελοὶ εἰσιν, ἐὰν μέντοι σιωπῶσιν¹.

Ce passage contient les verbes de signification les plus courants, σημαίνω et δηλώω (ce dernier employé trois fois, tandis que le syntagme δηλὸς ἔστι l'est également une fois), dont διδάσκουσι et ἐκδιδάσκουσι sont presque les synonymes. Le nombre des composés verbaux en ὑπο- est remarquable. Outre ὑποσημαίνω et ὑποδηλώω, ce sont ὑπομμνήσκω, ὑπισχνέομαι et ὑποφαίνω. On signalera encore le tour négatif οὐκ ἀγνοέω, employé deux fois, ainsi que trois verbes dont le sens est plus précis : ἀπειλέω (deux fois), καταγίνωσκω et παρακαλέω.

Le verbe αινίσσομαι possède ici un sens peu marqué. On peut comparer à cet usage celui de μαντεύομαι et de μαρτύρομαι, ou du syntagme ἄγγελός εἰμι, qui sont issus de contextes particuliers — divinatoire, juridique, politique — mais, en l'occurrence, permettent à l'auteur de varier son expression sans que l'on puisse justifier autrement leur emploi.

1. ÉLIEN, *Sur la nature des animaux*, VII, 7. Nous renvoyons exceptionnellement aux traductions disponibles, car le détail de ces observations naturalistes et culturelles n'importe pas ici.

ANNEXE IV

Αἴνιγμα : le témoignage de Palæphatos

Le mythographe Palæphatos a rédigé, vers la fin du IV^e siècle avant notre ère, un traité *Sur les choses incroyables* (Περὶ ἀπίστων). L'ouvrage est souvent cité pour son projet de rationalisation des récits mythiques, qu'il est tentant de lier à la possible appartenance de l'auteur à l'école d'Aristote. Le quatrième chapitre de la version conservée a reçu le titre « Sur la Sphinx cadméeenne ». Il prétend exposer la vérité historique de la légende thébaine et fait intervenir à cette fin un sens d'αἴνιγμα qu'aucune source indépendante n'atteste.

Sphinx est ici le nom de l'épouse délaissée de Cadmos, une Amazone qui se réfugie dans les montagnes avec ses compagnons et tend des embuscades aux Cadméens. Arrivé à Thèbes, Œdipe « trouve l'énigme » et tue Sphinx. Le ressort de l'anecdote est lexical : αἴνιγμα serait dans cette région un synonyme d'ἐνέδρα, « embuscade, cachette ». En fait d'historicisation, il semble bien que nous ayons affaire à une interprétation ingénieuse du syntagme αἴνιγμα εὐρίσκω, « trouver [la solution de] l'énigme ».

Περὶ τῆς Καδμείας Σφιγγὸς λέγεται ὡς θηρίον ἐγένετο σῶμα μὲν κυνὸς ἔχον, τὴν δὲ κεφαλὴν καὶ τὸ πρόσωπον κόρης, πτέρυγας δὲ ὄρνιθος, φωνὴν δὲ ἀνθρώπου. Καθίζουσα δὲ ἐπὶ Φικίου ὄρους αἴνιγμά τι ἐκάστω τῶν πολιτῶν ἦδεν· ὃν δ' ἂν εὕρε διαλύσασθαι μὴ δυνάμενον, τοῦτον ἀνήρει. Διαλυσαμένου δὲ τὸ αἴνιγμα Οἰδίποδος, ῥίψασα ἑαυτὴν ἀνεΐλεν. Ἔστι δὲ ἄπιστος καὶ ἀδύνατος ὁ λόγος. Οὔτε γὰρ ἰδέα τοιαύτη δύναται γενέσθαι, τό τε τοὺς μὴ δυναμένους διαλύσασθαι (τὰ) αἴνιγματα κατεσθίεσθαι ὑπ' αὐτῆς, παιδαριῶδες, τό τε τοὺς Καδμείους μὴ κατατοξεῦσαι τὸ θηρίον, ἀλλὰ περιορᾶν τοὺς πολίτας ὡς πολεμίους κατεσθιομένους, μάταιον. Ἔχει οὖν ἡ ἀλήθεια ὧδε. Κάδμος ἔχων γυναῖκα Ἀμαζονίδα, ἣ ὄνομα Σφίγξ, ἦλθεν εἰς Θήβας, καὶ ἀποκτείνας Δράκοντα τὴν τε οὐσίαν καὶ βασιλείαν παρέλαβε, μετὰ δὲ καὶ τὴν ἀδελφὴν Δράκοντος, ἣ ὄνομα Ἄρμονία. Αἰσθομένη δὲ ἡ Σφίγξ ὅτι ἄλλην ἐπέγημε, πείσασα πολλοὺς τῶν πολιτῶν συναπᾶραι αὐτῇ, καὶ τῶν χρημάτων τὰ πλεῖστα ἀρπάσασα, καὶ τὸν ποδώκη κύνα, ὃν ἦκεν ὁ Κάδμος ἄγων, λαβοῦσα, μετὰ τούτων ἀπῆρεν εἰς τὸ καλούμενον ὄρος Φίκιον, καὶ ἐντεῦθεν ἐπολέμει τῷ Κάδμῳ· ἐνέδρας δὲ ποιουμένη κατὰ τὴν ὥραν ἀνήρει οὐς διαρπάζουσα ᾤχετο. Καλοῦσι δὲ οἱ Καδμείοι τὴν ἐνέδραν αἴνιγμα. Ἐθρύλλουν οὖν οἱ πολῖται λέγοντες « Σφίγξ ἡμᾶς ἡ ἀγρία αἴνιγματι ὑφισταμένη διαρπάζει, καὶ καθίζει ἐπὶ τοῦ ὄρους. Ἐξευρεῖν δὲ τὸ αἴνιγμα οὐδεὶς δύναται, ἔκ τε τοῦ προφανοῦς μάχεσθαι ἀδύνατον· οὐ γὰρ τρέχει, ἀλλὰ πέτεται καὶ κύων καὶ γυνή, (οὔτω ποδώκης ἐστί). » Κηρύττει δὲ ὁ Κάδμος τῷ ἀποκτενοῦντι τὴν Σφίγγα χρήματα δώσειν πολλά. Ἐλθὼν οὖν ὁ Οἰδίπους, ἀνὴρ Κορίνθιος τὰ τε πολεμικὰ ἀγαθός, ἵππον ἔχων ποδώκη καὶ λόχους τῶν Καδμείων ποιήσας καὶ διὰ νυκτὸς ἐξιὼν καὶ ἐνεδρεύσας αὐτὴν, εὕρε τὸ αἴνιγμα καὶ ἀπέκτεινεν τὴν Σφίγγα. Τούτων γενομένων τὰ λοιπὰ ἐμυθεύθη.

De la Sphinx cadméeenne, on dit qu'elle était une bête avec un corps de chien, la tête et le visage d'une jeune fille, des ailes d'oiseau et une voix humaine. Assise sur le mont Phix, elle chantait une certaine énigme à chacun des hommes de la cité ; celui dont elle constatait qu'il était incapable de trouver la solution, elle le supprimait. Quand Œdipe eut résolu l'énigme, elle se supprima en se précipitant dans le vide. Le récit est incroyable et impossible. Un être de cette forme ne peut en effet exister ; que ceux qui sont incapables de résoudre (les) énigmes soient dévorés par elle, la chose est puérile, et que les Cadméens, sans abattre de leurs flèches la bête, restent à regarder leurs concitoyens se faire dévorer comme s'ils étaient leurs ennemis, la chose est absurde. Voici donc la vérité. Cadmos avait une femme avec lui, une Amazone dont le nom était Sphinx, lorsqu'il arriva à Thèbes ; il tua Dracon et reçut sa fortune ainsi que la royauté, puis aussi la fille de Dracon, dont le nom était Harmonie. Lorsque Sphinx s'aperçut qu'il avait pris une seconde épouse, elle convainquit un grand nombre de citoyens de faire retraite avec elle ; elle se saisit de la plupart des biens, prit aussi le chien vélocé que Cadmos avait amené avec lui, puis se retira, ainsi munie, sur le mont que l'on appelle Phix, et de là fit la guerre à Cadmos. Elle tendait des embuscades au bon moment, supprimait ceux dont elle s'emparait, puis s'éloignait. Les Cadméens appellent *énigme* l'embuscade. Aussi les citoyens allaient-ils répétant : « La sauvage Sphinx, embusquée, grâce à son énigme nous met en pièces¹ et assoit son camp sur la montagne. Trouver l'énigme, personne n'en est capable, et l'on ne peut pas combattre ouvertement, car elle ne court pas, mais elle vole, chienne et femme à la fois, (tant elle est vélocé) ». Cadmos fait proclamer qu'il donnera à qui tuera Sphinx des biens en abondance. Vint donc Œdipe, un Corinthien qui était bon guerrier : avec un cheval vélocé et les troupes de Cadméens qu'il avait formées, il fit une sortie de nuit et se plaça en embuscade pour la surprendre, puis trouva l'énigme et tua la Sphinx. Voilà les événements, le reste est affabulation².

1. Dans l'expression αινίγματι ύφισταμένη διαρπάξει, le datif αινίγματι doit avoir une valeur instrumentale. La préposition εν serait requise pour qu'αινίγματι soit le complément de lieu du passif d'ύφίστημι. Mais le jeu de mots sur lequel repose la logique du texte invite à entendre également « embusquée dans sa cachette ».

2. PALÆPHATOS, IV. Le texte est celui de FESTA 1902. Nous supprimons cependant, dans l'avant-dernière phrase du passage, un ajout de l'éditeur qui nous paraît inutile : après εύρε τὸ αἰνίγμα, « trouva l'énigme », N. Festa insérait τουτέστι τὴν ἐνέδραν, « c'est-à-dire le lieu d'embuscade ». Pour une synthèse récente sur l'ouvrage de Palæphatos, on consultera SANTONI 2000 (en particulier p. 37-41, au sujet des témoignages anciens sur l'auteur et de la datation du texte).

DEUXIÈME PARTIE

Les définitions et les conceptions anciennes de l'énigme

Introduction

À la lecture des travaux existants, un esprit chagrin pourrait penser que notre connaissance des conceptions anciennes de l'énigme est assez adéquatément résumée dans le lexique rhétorique qu'a compilé Johann Christian Gottlieb Ernesti il y a plus de deux siècles. On y trouve aux entrées αἰνίγμα et γρίφος les définitions et les références suivantes :

Αἰνίγμα, *allegoria obscurior* Rhetoribus dicitur. Sic Quintil. VIII, 6. — Clearchus Solensis apud Athenaeum Lib. 10. definit : πρόβλημα παιστικόν, προστακτικόν τοῦ δια ζήτησεως εὐρεῖν τῇ διανοίᾳ τὸ προβληθὲν, τιμῆς ἢ ἐπιζημίου χάριν εἰρημένον. Quae tamen definitio non ad vim vocis rhetoricam pertinet. Aristot. de Poet. c. 22. αἰνίγματος ἰδέα αὕτη ἐστὶ, τὸ, λέγοντα τὰ ὑπάρχοντα, ἀδύνατα συνάψαι. Fuse hunc locum tractavit Vossius Inst. Rhet. Lib. 4. p. 202. sqq.

Γρίφος, genus ἀνακολουθίας Demetr. Eloc. 153. cf. omnino Casaub. ad Athen. X. Cap. 15. sqq. ¹.

Selon ces indications, l'énigme ferait l'objet d'un consensus des rhéteurs et serait, comme le dit en effet Quintilien de l'*aenigma*, un degré de l'allégorie². Le « sens rhétorique » d'αἰνίγμα, seul visé par ce *Lexique*, dépend donc de celui de cette figure. Une telle classification comme forme dérivée possède ici la valeur d'un renvoi. Les deux définitions mentionnées à sa suite sont apparemment sans rapport avec cette filiation. L'auteur en fait la remarque à propos de la première, qui est en réalité la définition du γρίφος proposée par Cléarque et conservée grâce à Athénée, soit qu'il s'agisse d'une confusion, soit que les deux termes se trouvent implicitement assimilés. Quoique Johann Ernesti n'en dise rien, ce

1. ERNESTI 1795, respectivement p.8 et 67. Nous donnons une reproduction diplomatique du texte des entrées. Notre intention n'est évidemment pas de condamner les insuffisances d'un ouvrage élaboré à la fin du XVIII^e siècle ; les critiques faciles seraient d'autant plus mal venues que le lexique de J. Ernesti est l'une des rares entreprises savantes aussi anciennes qui rendent encore des services aux spécialistes de l'Antiquité. Par cette citation, nous soulignons combien il est difficile de rendre compte des noms de l'énigme comme de termes techniques nettement circonscrits par les théories anciennes. Le glossaire récemment rédigé par R. D. Anderson se présente explicitement comme une pierre d'attente et appelle de ses vœux un projet de plus grande ampleur à même de succéder aux dictionnaires de J. Ernesti (ANDERSON 2000, p. 5 : « A new "Ernesti" thus remains a desideratum »). Mieux informé, cet ouvrage laisse une semblable impression d'hétérogénéité en résumant, à propos d'αἰνίγμα, les passages jugés pertinents d'Aristote, de la *Rhétorique à Alexandre*, de Quintilien et de Pollux, qu'il accompagne de références à Denys d'Halicarnasse et à l'énigme de Samson dans la Septante, avant de renvoyer à l'entrée ἀλληγορία (*ibid.*, p. 13, sous αἰνίγμα ; voir également p. 14-16, sous ἀλληγορία). Il est frappant que l'article consacré au terme γρίφος (p. 32) omette entièrement les témoignages d'Athénée et, à travers lui, de Cléarque. Pourquoi ce dernier est-il exclu d'un panorama des « termes rhétoriques grecs liés aux méthodes d'argumentation, aux figures et aux tropes d'Anaximène à Quintilien » ? La nature de son œuvre et le caractère technique de sa notion de γρίφος prêtent à discussion, mais l'omission demande à être justifiée, surtout lorsqu'il est fait allusion, dans le même temps, aux renseignements du lexicographe Pollux.

2. Le paragraphe consacré à l'énigme dans LAUSBERG 1960 est d'une teneur assez proche : « Das aenigma ist eine nichtironische [...] Allegorie, deren Beziehung zum gemeinten Ernstsinne besonders undurchsichtig ist », « L'aenigma est une allégorie non ironique [...], dont la relation avec le sens littéral intentionné est particulièrement opaque » (§ 899). Ses références sont Quintilien et Cicéron, auxquels s'ajoute le tropographe Tryphon, dont la définition est citée sans commentaire.

jugement peut s'étendre à la caractérisation aristotélicienne de l'αἴνιγμα, qui est toujours citée dans les notes de bas de page des commentateurs modernes, prompts à relever l'association de l'énigme et de la métaphore, mais rarement traitée « avec prolixité » comme le faisait Gérard Vossius et plus rarement encore mise en relation avec d'autres témoignages³. Quant au griphe, il est ici rattaché à un autre terme technique, suivant un passage du pseudo-Démétrios : sorte d'ἀνακολουθία, il se présenterait donc comme une perturbation de l'« agencement usuel et naturel des mots⁴ ». Dans la section d'Athénée sur les énigmes et dans son commentaire par Isaac Casaubon, auquel le lecteur est renvoyé pour un traitement plus général (« omnino »), on chercherait en vain une explication analogue.

Cette fiche signalétique de l'énigme consiste donc en trois définitions formelles situées à l'évidence dans des perspectives divergentes, un apparemment à la tradition rhétorique de l'allégorie et la référence obligée au témoignage d'Athénée. Par ailleurs, l'ouvrage que le même auteur a consacré à la terminologie latine ancienne ne contient pas d'entrée *aenigma*, ce qui est significatif de la rareté plus grande encore des sources métadiscursives classiques et impériales sur le sujet⁵.

En examinant les traditions rhétorique, grammaticale, lexicographique et scholiastique, nous nous demanderons dans le présent chapitre s'il est possible de donner un sens à cette pénurie théorique, qui peut être le signe d'une difficulté.

Nous avons vu que le spectre étendu des réalités mises sous son nom faisait de l'énigme un objet fuyant dans l'usage commun, mais aussi dans les approches méthodiques modernes. Ainsi ôté tout risque de condescendance téléologique, nous pouvons observer que les Anciens se sont efforcés d'assigner une place à ce phénomène discursif polymorphe dès la première vigueur de l'entreprise rhétorique. D'une façon plus intéressante encore pour nous, qui venons après le déclin de la rhétorique, après même celui de sa forme restreinte au système fossile des figures, l'énigme entrait vers le début de notre ère dans la classification des tropes. Ce fait est la cause immédiate du rapprochement opéré par Quintilien entre l'énigme et l'allégorie. L'accouplement des termes est cependant le symptôme d'un processus bien plus vaste et

3. Les *Commentariorum rhetoricorum siue oratoriarum institutionum libri sex* de Gerard Johan Vos, ou Vossius, publiés pour la première fois en 1606, sont une référence fréquente dans l'ouvrage de J. Ernesti et durant l'ensemble des XVII^e et XVIII^e siècles.

4. Comme on le déduit de l'entrée ἀκολουθία, où la « cohérence » est ainsi définie (ERNESTI 1795, p. 11) : « Ἀκολουθία, τὸ κατ' ἀκολουθίαν, *usitata et naturalis verborum compositio*. Longin. 22. *A qua quicquid recedit, ἀνακόλουθον dicitur.* » Sur ce terme, cf. 6, la section consacrée au pseudo-Démétrios, que nous nommerons dorénavant Démétrios.

5. Le mot *aenigma* n'y figure que parce qu'il apparaît dans le traitement de l'allégorie par Quintilien (voir ERNESTI 1797, sous *inuersio*, p. 227-228). Évidemment, ni *griphus* ni *scirpus* ne sont commentés.

délicat, qui est l'élaboration d'un point de vue sur les procédés de l'expression indirecte. Il s'agissait ainsi de permettre une meilleure compréhension, voire de codifier l'usage, des formes de ce que l'on peut nommer le discours double — non pas celui qui est capable de montrer successivement un même état de fait sous deux jours opposés, selon le principe antilogique des *δισσοὶ λόγοι*, mais celui qui, couramment et en une seule énonciation, parle deux fois et dit deux choses différentes.

Les cadres d'une telle analyse ont été tracés d'une manière extrêmement claire par Pierre Chiron dans son enquête sur les conceptions rhétoriques de l'allégorie⁶. L'énigme intervient naturellement dans les textes que l'auteur rencontre en étudiant cette « figure à problèmes », mais ce sont ici les prolégomènes et les conclusions générales de son article qui retiendront notre attention⁷. Le rhétoricien constate que le langage figuré et, à plus forte raison, le mode de communication propre aux « procédés de signification indirects », lorsqu'il apparaît dans les théories, agissent comme un révélateur en imposant de trancher entre les termes de certaines oppositions cardinales :

[L]es positions prises sur l'allégorie, comme sur les tropes en général, sont révélatrices de choix profonds concernant l'activité de persuasion et même, plus largement, l'expression dans son ensemble, jusque dans sa dimension esthétique. Ces choix s'opèrent entre des termes aussi fondamentaux en rhétorique que l'argumentation rationnelle *vs* la psychagogie, la clarté *vs* l'obscurité, le raffinement *vs* la simplicité, la force d'expression *vs* l'insinuation indirecte, l'argumentation abstraite *vs* l'imagerie concrète, etc.⁸.

Il n'est pas étonnant que ces options, plus ou moins visibles au travers des prescriptions ou des descriptions, s'organisent en une série d'alternatives. Elles sont en effet étroitement liées aux positions et aux prises de position qui polarisent le champ des pratiques et des théories de la parole. Loin d'être un catalogue inerte, une telle table des catégories rhétoriques et critiques est animée par des enjeux aussi bien institutionnels qu'individuels, en même temps qu'elle se

6. Nous nous référons à CHIRON 2004a, où est étudié « le témoignage des traités de rhétorique ». Un autre article du même auteur précise certains points de ce tableau en s'attachant à la pratique interprétative d'Héraclite l'Allégoriste (CHIRON 2005). Ces travaux font partie d'un ensemble de publications que P. Chiron a consacrées à des « figures problématiques » : le « discours figuré » (CHIRON 2000, CHIRON 2003b et CHIRON 2003c), l'hyperbole (CHIRON 2003a) et l'oxymore (CHIRON 2006a). Nous les évoquerons à diverses reprises dans ce chapitre. Plus généralement, sur le regain de l'intérêt critique pour l'allégorie ancienne, voir l'introduction de STRUCK 2004, en particulier p. 5-7. On peut citer comme des étapes importantes les livres suivants : PÉPIN 1976 [1958] et PÉPIN 1987, HAHN 1967, LAMBERTON 1986, WHITMAN 1987 et WHITMAN 2000, ainsi que DAWSON 1992. Deux ouvrages collectifs ont récemment montré la diversité des domaines et des époques concernées : PÉREZ-JEAN & EICHEL-LOJKINE 2004 et DAHAN & GOULET 2005 ; les réflexions de P. Chiron sur le sujet y sont publiées.

7. CHIRON 2004a, p. 41-43 (pour l'expression citée, p. 42), 52-58 et 71-72.

8. *Ibid.*, p. 42.

trouve déterminée par l'évolution des conditions sociales et culturelles⁹. Car la défense de ces tendances expressives, surtout lorsque des figures ou des groupes de figures y acquièrent un rôle marqué, est hautement distinctive. Pierre Chiron avance à juste titre les exemples du conflit d'écoles donnant lieu à l'opposition de l'isocratisme et de l'aristotélisme, de la polémique entre atticisme et asianisme ou de la transformation globale qui affecte la rhétorique ancienne, lorsque, selon le schéma reçu, elle cesse d'être « en prise sur le réel » pour prendre le caractère d'une discipline « "littérisée" ou ludique¹⁰ ». Dans les traités, les variations du statut des façons de dire répertoriées se présentent ainsi volontiers comme des « renversements ». Entre le IV^e siècle avant notre ère et les premiers siècles de notre ère, le cas de l'allégorie et des procédés qui lui sont connexes est spectaculaire à cet égard, puisqu'ils passent, avec les nuances qu'autorise le voile de Poppée, de l'euphémisme à l'expressivité ostentatoire : « Naguère dévolus au plus haut sens et accessibles aux seuls *happy few*, ils se mettent à dévoiler d'autant plus qu'ils voilent et passent du champ de la pudeur à celui de la suggestivité obscène¹¹. »

L'apparition tardive dans nos textes du mot ἀλληγορία, dont on ne connaît pas d'emploi antérieur au II^e ou au I^{er} siècle avant notre ère, pouvait inviter à rechercher les équivalents plus anciens de l'allégorie, cet « énoncé où cohabitent deux significations¹² ». La démarche de Pierre Chiron est plus subtile et plus fidèle à la diversité des doctrines attestées. Il préfère insister sur l'existence d'une « matrice théorique » dans les réflexions du IV^e siècle. Cet « ensemble très flou » est la première approche d'une « constellation de procédés » regroupés notamment sous trois désignations qui nous sont parvenues : le σχῆμα tel que le définissait Zoïle, l'εἰρωνεία selon l'auteur de la *Rhétorique à Alexandre* et les ἀστεία évoqués par Aristote dans la *Rhétorique*. Dans la « figure », l'« ironie » et les « raffinements », l'expression est dédoublée¹³ :

9. L'article dont nous reprenons certaines suggestions esquisse dans une note très riche le « contexte politique et culturel » qui a probablement favorisé « la naissance du type d'interrogation sur le langage et la communication qu'atteste l'allégorie ». P. Chiron y mentionne diverses sources athéniennes et évoque notamment les réactions au « double langage » des démagogues ; la « théorisation d'un mode d'expression indirect par prudence » de la part des philosophes et des sophistes des V^e et IV^e siècles, confrontés à l'expérience de la tyrannie ; « les conceptions du langage et de la propagande philosophique qui sous-tendent le μῦθος et l'ὑπόνοια platoniciens » ; enfin, la « codification de l'ironie » contemporaine de la « constitution en genre du dialogue socratique » (p. 51, n. 21).

10. *Ibid.*

11. *Ibid.*, p. 43.

12. Le mot se lit chez Démétrios, Cicéron et Philodème. P. Chiron montre que la remarque isolée de Plutarque (*Comment lire les poètes*, 19 E) sur la transition du terme ὑπόνοια au terme ἀλληγορία n'est guère éclairante (voir p. 61-62).

13. Les traductions sont celles de P. Chiron. Pour les deux premiers passages, elles sont issues de l'article cité (p. 53) et de CHIRON 2002. Pour la *Rhétorique* d'Aristote, il s'agit du texte de CHIRON 2007 (légèrement modifié), qui suit l'édition de R. Kassel, mais se rallie implicitement à la correction de P. Vettori προεξαπατάν

Ὅριζεται δὲ Ζωῖλος οὕτως · « σχήμα ἐστὶν ἕτερον μὲν προσποιεῖσθαι, ἕτερον δὲ λέγειν ».

Voici la définition qu'en donne Zoïle : « une figure consiste à feindre de dire une chose et à dire autre chose ». (Phœbammon, *De figuris*, p. 493.)

Εἰρωνεία δὲ ἐστὶ λέγειν τι μὴ λέγειν προσποιούμενον ἢ [ἐν] τοῖς ἐναντίοις ὀνόμασι τὰ πράγματα προσαγορεύειν.

L'ironie consiste à dire quelque chose en feignant de ne pas le dire ou à dénommer les choses par les mots contraires. (Pseudo-Aristote, *Rhétorique à Alexandre*, 1434 a 17-18.)

Ἔστι δὲ καὶ τὰ ἀστεία τὰ πλείστα διὰ μεταφορᾶς καὶ ἐκ τοῦ προεξαπατᾶν · μάλλον γὰρ γίνεταί δῆλον ὅτι ἔμαθε παρὰ τὸ ἐναντίως ἔχειν, καὶ ἔοικε λέγειν ἢ ψυχῇ · « ὡς ἀληθῶς, ἐγὼ δὲ ἡμαρτον ». Καὶ τῶν ἀποφθεγμάτων δὲ τὰ ἀστεία ἐστὶν ἐκ τοῦ μὴ ὅ φησι λέγειν [...].

Les raffinements d'expression eux aussi font appel pour la plupart à la métaphore, et ont leur source dans une tromperie préalable, car du fait qu'on passe à l'avis opposé, il devient plus évident qu'on a appris, c'est comme si l'esprit disait : « comme c'est vrai ! et moi qui m'étais trompé... » Le raffinement des apophtegmes vient de ce l'on ne dit pas ce que l'on dit [...]. (Aristote, *Rhétorique*, 1412 a 17-23.)

Ces passages ont en commun de distinguer entre un sens apparent et un sens véritable, dont la dissociation volontaire est exprimée, outre les notions de feinte et de tromperie, par la structure du balancement (dans le système de μὲν et de δέ) ou par la négation de l'acte d'énonciation posé en premier lieu (μὴ λέγω, après λέγω ou φημί¹⁴). Pour le reste, ils produisent des analyses qui leur sont propres et prêtent à la signification détournée une temporalité et une fonction différentes. Contentons-nous ici de souligner que, si le commentateur a raison de voir en eux l'anticipation des traitements de l'allégorie, chacun de ces extraits est également en relation avec les discussions antiques relatives à l'énigme. En ce qui concerne la définition de Zoïle, Quintilien, qui corrobore les renseignements donnés par Phœbammon, la rapproche de la notion alors importante de « controverse figurée¹⁵ » ; celle-ci est la version latine de l'ἔσχηματισμένος λόγος, « discours figuré » ou « à faux-semblant », que nous rencontrerons régulièrement associé aux griffes chez les commentateurs du rhéteur Hermogène. Dans les deux traités conservés, le lien est plus évident encore, puisque le lexique de l'énigme est mis à contribution dans la suite même du texte d'Aristote et, chez le pseudo-Aristote, dans un passage parallèle à celui que nous avons cité.

La rhétorique est née comme une théorisation de l'efficacité oratoire avant d'être l'instrument d'une critique des productions discursives effectives. Or, l'altérité de la « parole autre » qu'est l'ἀλληγορία ne se comprend que par rapport à une normalité du discours, à

pour προεξαπατᾶν, afin sans doute de donner un texte pleinement compréhensible : la tromperie « préalable » remplace la mystérieuse tromperie « supplémentaire » des manuscrits.

14. Cf. I, 4.2.1.

15. QUINTILIEN, IX, 1, 14 : *Zoilus [...], qui id solum putauerit schema quo aliud simulatur dici quam dicitur [...]: unde et figuratae controuersiae quaedam*, « Zoïle [...], qui a seulement considéré comme *schema* le fait de feindre dire autre chose que ce que l'on dit [...] : aussi parle-t-on de controverses figurées ».

l'intérieur d'un cadre d'énonciation donné, c'est-à-dire à l'intérieur d'un genre discursif. Les différentes formes de communication que recouvre l'allégorie ancienne exacerbent le rôle de l'implicite¹⁶. Elles imposent ainsi à la théorie de prendre en compte l'élément invisible dans lequel se développe la parole, notamment la connaissance du monde et la maîtrise de la langue que partagent les personnes concernées. Cette dimension, que nous nommons à présent pragmatique, est un souci constant des rhéteurs, spécialistes de la parole en situation. La réussite expressive que les stylisticiens cherchent à diagnostiquer, et éventuellement à codifier, lui est analogue en ceci qu'un effet doit être obtenu auprès du public au moyen d'un jeu avec les conventions. Durant l'audition ou durant la lecture, la distance prise vis-à-vis des habitudes d'expression se traduit par un empêchement de la compréhension, qui peut être à peine sensible, durable ou permanent. Le bénéfice que peut en retirer un orateur ou un auteur dépendra de sa capacité à ne pas dépasser, en intensité et en extension, le degré de difficulté qui servira son intention, qu'il s'agisse de l'agrément d'un bon mot ou de la vivacité d'une image inattendue, par exemple. L'obscurité est la limite, toujours variable, à partir de laquelle la recherche d'un effet se renverse en une rupture de la communication. Le recours aux figures reposant sur le dédoublement volontaire du sens comporte le risque de n'être pas compris, ou celui d'être compris lorsque l'on veut ne pas l'être pour faire du sens apparent un masque. Dans l'un ou l'autre cas, une telle manipulation implique le choix d'un éthos. En intégrant sous diverses formes ce phénomène graduel, qui soutient certaines formulations triviales et suscite des productions monstrueuses, les théories anciennes s'efforcent d'explorer les marges de la pratique discursive.

Les regards que jettent sur l'énigme les théoriciens de l'Antiquité s'inscrivent dans cette problématique générale. Trois faits que nous avons déjà évoqués compliquent la situation. Tout d'abord, le lexique de l'énigme est à la fois ancien et relativement courant. Αἰνίσσομαι et αἴνιγμα couvrent tout le champ de l'allusion, depuis la référence la plus obvie jusqu'à la plus opaque. Ils sont donc ancrés dans des pratiques langagières préthéoriques et appartiennent à un registre du commentaire accessible à tout locuteur, que l'on pourrait qualifier de métadiscursivité ordinaire. De plus, ces mots se sont spécialisés très tôt dans la désignation d'une forme discursive particulière, l'énigme traditionnelle, sans s'y réduire jamais. Enfin, αἴνιγμα et γοῖφος paraissent correspondre tantôt à une même tradition, tantôt à des traditions parallèles. La question de leur distinction est un autre enjeu de cette étude.

16. Au terme de son examen des traités antiques, l'allégorie apparaît finalement à P. Chiron comme un « objet [...] impliqué dans — c'est-à-dire identifié à, contenu dans ou en relation avec — ce qu'on a appelé tour à tour le sous-entendu, la figure, l'ironie, la métaphore, les *asteia*, le trope, le discours figuré » (p. 71).

Ainsi, les textes que nous étudierons dans ce chapitre sont réflexifs par vocation, mais contiennent également des usages de la famille d'αἰνίσσομαι qui ne sont pas au service d'une explicitation ou d'une élaboration théorique¹⁷. La question que suscite ce caractère instrumental est la suivante : quand pouvons-nous considérer qu'αἰνίσσομαι, αἴνιγμα et γοῖφος sont des termes techniques ? Tout en laissant ouverte la possibilité d'une irrémédiable intermittence de nos sources, force est de constater que la théorie rhétorique en est venue à constituer l'αἴνιγμα en une figure à part entière. Mais ce ne sont pas seulement les définitions formelles qui nous renseigneront sur la place dévolue au phénomène énigmatique dans les réflexions anciennes. Il nous faudra être attentif aussi bien à toute sorte de caractérisation ponctuelle, ainsi qu'aux associations qui peuvent compléter notre connaissance des représentations culturelles. Cela nous conduit à la question la plus générale qui doit soutenir l'examen : lorsqu'un texte technique, c'est-à-dire non fictionnel ou littéraire, fait intervenir l'énigme, quel est l'objet auquel il se réfère ? Le corpus des exemples, énoncés populaires ou extraits d'auteurs, récurrents ou isolés, revêt à cet égard un intérêt primordial.

1. Platon

Les dialogues de Platon sont le premier corpus d'œuvres en prose dans lequel le lexique de l'énigme soit relativement abondant et où l'énigme *stricto sensu* puisse faire l'objet d'une définition et d'un jugement. Une vingtaine de passages sont concernés. Ils illustrent toute la gamme sémantique de la famille d'αἰνίσσομαι, tandis que γοῖφος n'est jamais employé. Trois orientations principales se dessinent au sein de cet ensemble varié : l'indication d'un langage allusif ; la caractérisation de la parole oraculaire ; la comparaison avec l'énigme. Si l'énigme y apparaît bien, c'est sous un jour négatif. En prenant ces textes pour point de départ, nous passons donc en revue les types d'usages les plus fréquents dans les écrits grecs didactiques, en même temps que nous observons la forme précoce d'une occultation théorique¹⁸.

L'allusivité peut naître d'un souci d'économie ou de bienséance sans rapport avec la recherche de l'obscurité. Tel est le cas dans le *Gorgias*, lorsque Socrate épargne à Calliclès la

17. Le substantif γοῖφος est moins concerné par cette difficulté. Dans cette partie, malgré les incohérences de l'usage, il importe de ne pas séparer *a priori* les témoignages qui emploient αἴνιγμα de ceux qui emploient γοῖφος.

18. L'élaboration littéraire des dialogues de Platon permet ainsi de situer les textes explicites par principe, qui nous occuperont ensuite, dans le champ plus vaste des conceptions implicites. Pour un aperçu des usages classiques, qui corrobore ce que nous en disons ici, voir STRUCK 2004, p. 171-174.

répétition d'un exemple choquant : le plaisir physique et minimal de se gratter la tête, ou toute autre partie du corps, fait-il partie de la vie de jouissance prônée par le sophiste ? L'expression ταῦτά [...] τὰ νυνδὴ αἰνιχθέντα πολλὰ καὶ αἰσχροῦ, « toutes ces choses viles auxquelles nous venons de faire allusion¹⁹ », suffira à remplir la double fonction d'anaphore structurant l'organisation du discours et d'euphémisme permettant de laisser hors du discours des réalités utiles au raisonnement mais obscènes. La cohérence de la conversation ne laisse aucun doute sur les référents textuel et sexuel de cette désignation.

À l'inverse, la spécialisation énigmatique du même verbe αἰνίσσομαι est nette dans la scène archétypique du discours adressé au tyran. Par peur de la colère de Denys, il s'agit alors de suggérer, de ne rien énoncer qui puisse être retenu contre soi, de ne pas parler ἐναργῶς, « d'une manière visible », sans renoncer pour autant à atteindre son but²⁰. D'une façon plus radicale, Socrate envisage dans le *Théétète* que Protagoras, en affirmant que « l'homme est la mesure de toute chose », use de l'opacité de l'αἰνίσσεσθαι comme d'une protection sous le couvert de laquelle il destinerait à ses élèves le discours vrai et clair du λέγειν : Ἄρ' οὖν πρὸς Χαρίτων [...] τοῦτο ἡμῖν μὲν ἠνίξατο τῷ πολλῷ συρφετῷ, τοῖς δὲ μαθηταῖς ἐν ἀπορρήτῳ τὴν ἀλήθειαν ἔλεγεν ; « Est-ce donc, par les Muses, [...] qu'il nous adressait cette déclaration énigmatique, à nous tous, la tourbe, tandis qu'en secret il disait à ses disciples la vérité²¹ ? » Le sophiste en ce cas ne condense pas deux discours en un seul, mais s'adapte au but paradoxal de parler à un certain public sans être compris. L'obscurité n'a pas ici d'autre but qu'elle-même.

Dans la zone intermédiaire qui s'étend entre la référence claire et le sens interdit s'exerce le travail de l'interprète. Par l'emploi d'αἰνίσσομαι, c'est Socrate qui qualifie tel mot, telle expression ou telle action comme le réceptacle d'un sens second : en parlant du « cœur [κέαρ] de l'âme », Homère indique « sa ressemblance avec la cire [κηρός]²² » ; le proverbe courant « chaque chose est en amitié [φίλον] avec celle qui lui est semblable » recèle une vérité morale²³ ; ceux qui ont institué les mystères communiquent de même un enseignement en évoquant le borborygme de l'Hadès et la nécessité d'un processus d'initiation, s'il est vrai que

19. *Gorgias*, 495 b.

20. *Lettre VII*, 332 d : λέγοντες οὐκ ἐναργῶς οὕτως — οὐ γὰρ ἦν ἀσφαλές — αἰνιττόμενοι δὲ καὶ διαμαχόμενοι τοῖς λόγοις ὡς [...], « sans dire les choses d'une manière aussi visible — car ce n'aurait pas été sans danger —, mais en procédant par des suggestions et en luttant pied à pied dans [leurs] discours pour [lui faire comprendre] que [...] ». Cf. I, 4.2.1. Les relations de Platon avec Denys II de Syracuse offrent ainsi l'un des modèles de la situation exploitée à l'envi par les théoriciens du problème à faux-semblant.

21. *Théétète*, 152 c.

22. *Théétète*, 194 c : ἐνσημαινόμενα εἰς τοῦτο τὸ τῆς ψυχῆς « κέαρ », ὃ ἔφη Ὅμηρος αἰνιττόμενος τὴν τοῦ κηροῦ ὁμοιότητα.

23. *Lysis*, 214 d : Τοῦτο τοίνυν αἰνιττονται, ὡς ἐμοὶ δοκοῦσιν, ὃ ἔταίρε, οἱ « τὸ ὅμοιον τῷ ὁμοίῳ φίλον » λέγοντες, ὡς [...].

les élus transformés par la purification sont les hommes qui ont pratiqué la philosophie²⁴. Sur l'écran que devient l'objet du discours herméneutique est projeté un commentaire qui lui assigne sa vérité. Monologique, ce discours se donne ses propres règles. Selon le contexte, il fournit ou non les raisons de l'équivalence qu'il pose. Ici, les indices de la coïncidence des intentions et des interprétations sont, dans le premier cas, le rapprochement étymologisant de κέαρ et de κηρός, dans le second, la simple notion de φιλία. Mais la citation homérique comme le proverbe étaient en réalité convoqués pour illustrer une argumentation. L'appropriation philosophique des mystères, par ailleurs fréquente chez Platon au titre de métaphore ou de modèle explicitement traités comme tels, est un exemple d'un autre genre, en ce qu'il ne repose pas sur un support linguistique ou conceptuel nettement isolé. Dès lors, les garde-fous réels ou apparents de l'interprétation disparaissent et il ne reste du type de communication indirecte que le déchiffrement d'une intention²⁵. C'est bien l'ordre surimposé du discours qui fait venir à l'expression ce qui n'était pas exprimé, de la même façon qu'Héphaïstos, dans le *Banquet*, donne voix au désir des amants en suggérant qu'ils recherchent une fusion entière ; jusqu'à ce moment, selon le symposiaste Aristophane, leur âme savait confusément qu'elle désirait plus que l'union sexuelle : « Oui, c'est à l'évidence autre chose que veut l'âme de chacun d'eux, quelque chose qu'elle n'est pas capable de dire ; bien plutôt, ce qu'elle veut, elle le devine, et elle le signifie énigmatiquement [ἀλλὰ μαντεύεται ὃ βούλεται, καὶ αἰνίττεται]²⁶. » On le sait, ce désir indicible procède d'une ignorance de soi et cette union est la réunion de parties séparées : à connaissance tâtonnante, expression énigmatique. Encore faut-il connaître le mythe, comme le personnage de Platon qui le propose. Ce n'est pas un hasard que nous trouvions alors αἰνίσσομαι associé à la divination, puisque le clair-obscur des signes divins est le paradigme central, sans doute, de

24. *Phédon*, 69 c : κινδυνεύουσι καὶ οἱ τὰς τελετὰς ἡμῖν οὗτοι καταστήσαντες οὐ φαῦλοί τινες εἶναι, ἀλλὰ τῷ ὄντι πάσαι αἰνίτεσθαι ὅτι ὅς ἂν ἀμήητος καὶ ἀτέλεστος εἰς Ἄιδου ἀφίκηται ἐν βορβόρῳ κείσεται, ὁ δὲ κεκαθαρμένος τε καὶ τετελεσμένος ἐκείσε ἀφικόμενος μετὰ θεῶν οἰκήσει. Εἰσὶν γὰρ δὴ, [ὡς] φασὶν οἱ περὶ τὰς τελετὰς, « ναρθηκοφόροι μὲν πολλοί, βάκχοι δὲ τε παῦροι » · οὗτοι δ' εἰσὶν κατὰ τὴν ἐμὴν δόξαν οὐκ ἄλλοι ἢ οἱ πεφιλοσοφηρότεροι ὄρθῳς.

25. Nous sommes donc en présence d'une lecture allégorique, si l'on pense avoir profité à employer ici cette catégorie.

26. *Banquet*, 192 d : Ἀλλ' ἄλλο τι βουλομένη ἑκατέρου ἢ ψυχὴ δῆλη ἐστίν, ὃ οὐ δύναται εἰπεῖν, ἀλλὰ μαντεύεται ὃ βούλεται, καὶ αἰνίττεται. Καὶ εἰ αὐτοῖς ἐν τῷ αὐτῷ κατακειμένοις ἐπιστὰς ὁ Ἥφαιστος, ἔχων τὰ ὄργανα, ἔροίτο · « Τί ἔσθ' ὃ βούλεσθε, ὦ ἄνθρωποι, ὑμῖν παρ' ἀλλήλων γενέσθαι ; » Καὶ εἰ ἀπορῶντας αὐτοὺς πάλιν ἔροίτο · « Ἀρὰ γε τοῦδε ἐπιθυμεῖτε, ἐν τῷ αὐτῷ γενέσθαι ὅτι μάλιστα ἀλλήλοις [...] ; » « Oui, c'est à l'évidence autre chose que veut l'âme de chacun d'eux, quelque chose qu'elle n'est pas capable de dire ; bien plutôt, ce qu'elle veut, elle le devine, et elle le signifie énigmatiquement. Et supposons que, au moment où ils reposent ensemble sur une même couche, Héphaïstos se dresse devant eux, ses outils à la main, et leur demande : “Que voulez-vous, humains, l'un de l'autre ?” Supposons encore que, devant leur silence embarrassé, il leur demande cette fois : “Votre désir n'est-il pas de vous fondre ensemble autant que possible en un même être [...] ?” »

l'interprétation d'une intention dont aucun dialogue ne peut amener l'explicitation. Les oracles sont la forme verbale de cette volonté qui n'a pas besoin des mots.

Deux passages importants dans l'économie des œuvres auxquelles ils appartiennent mettent en valeur ce lien. Il s'agit dans le *Timée* d'une rectification de l'usage courant : ceux que l'on appelle μάντις, « devins », seraient plus justement nommés προφῆται, « prophètes », car ils se font les interprètes d'une parole et d'une manifestation divines δι' αἰνιγμῶν, « qui passent par des énigmes²⁷ ». C'est affirmer la nécessité d'une traduction, d'un truchement qui rende le mode d'expression propre aux dieux commensurable à la langue et à la pensée des hommes. Que la communication divine soit conçue à l'imitation de la parole (φήμη) ou revête la forme des représentations imprimées par l'expérience visuelle (φάντασις), elle demeure sans ce temps second le produit brut de la mantique et de l'enthousiasme, qui sont des états de folie inspirée. Pour emprunter ses termes au développement de Platon, il appartient au raisonnement (λογισμός) de s'interposer et de passer au crible du jugement (κρίνειν) ce qui a été entendu et vu afin que les révélations puissent avoir une signification (σημαίνειν). L'énigme est ici extérieure au langage, à la fois en deçà et au delà ; quelques-uns seulement sont assez habiles et habilités pour conférer aux signes un sens dans la société des hommes. L'*Apologie* évoque plus précisément un oracle, au point cardinal du plaidoyer où Socrate rappelle la réponse de la Pythie à Chéréphon. Apollon a donc fait savoir que personne n'est plus σοφός que Socrate. Ce dernier s'interroge : Τί ποτε λέγει ὁ θεός, καὶ τί ποτε αἰνίττεται ; « Qu'affirme donc le dieu ? que veut-il signifier par là²⁸ ? » L'impossibilité, flagrante aux yeux de Socrate, d'une compréhension littérale suscite la reformulation immédiate de λέγει en αἰνίττεται. L'oracle devient acceptable si l'on considère que le superlatif « le plus sage » désigne dans la bouche du dieu non un degré, mais une certaine qualité de savoir : une longue enquête a permis à l'accusé de sortir de son embarras en se découvrant « le seul à ne pas se croire sage sans l'être ». Le dieu ne pouvant ni mentir ni se tromper (il est étranger à la catégorie du ψεύδεσθαι), l'ἀπορία ne cesse que lorsque la ζήτησις aboutit à une solution. Ainsi, Socrate se fait le prophète de l'oracle qui le concerne

27. *Timée*, 72 b : Ὅθεν δὴ καὶ τὸ τῶν προφητῶν γένος ἐπὶ ταῖς ἐνθέοις μαντείαις κριτὰς ἐπακαθιστάναι νόμος · οὓς μάντις αὐτοὺς ὀνομάζουσιν τινες, τὸ πᾶν ἠγνοηκότες ὅτι τῆς δι' αἰνιγμῶν οὗτοι φήμης καὶ φαντάσεως ὑποκριταί, καὶ οὐτι μάντις, προφήται δὲ μαντευσόμενων δικαιοτάτα ὀνομάζονται ἄν. « Voilà justement pourquoi la loi a établi les “prophètes”, qui sont juges en matière d'oracles inspirés. Ces prophètes eux-mêmes, certains leur donnent le nom de “devins”, parce qu'ils ignorent totalement que ce sont des interprètes de révélations et d'apparitions qui prennent la forme d'énigmes et nullement des “devins” ; ce serait plutôt “prophètes” en matière de divination qui leur conviendrait mieux comme nom. » Traduction de BRISSON & PATILLON 2001 [1992]. Notons que Platon emploie ici αἰνιγμός, doublon marqué d'αἰνιγμα, qui se classe dans un registre élevé, voire possède une tonalité tragique ; le public du philosophe sentait certainement cette nuance, bien que l'expression δι' αἰνιγμάτων ne soit pas indigne des dieux.

28. *Apologie de Socrate*, 21 b.

en le constituant en une énigme qu'aucun spécialiste ne l'a aidé à résoudre, et Platon réactive le schéma littéraire de l'oracle obscur pour caractériser la singularité de son protagoniste.

Les deux définitions successives de la sagesse (σωφροσύνη) examinées dans le *Charmide* font intervenir le vocabulaire énigmatique en prêtant à leurs auteurs une obscurité volontaire. S'immiscant dans le dialogue, Critias en appellera à l'autorité du dieu delphique, car Apollon a dû inspirer l'homme qui a inscrit sur son temple la maxime « connais-toi toi-même ». En s'exprimant de cette façon « assez énigmatique », il montre du reste sa nature de devin (αἰνιγματωδέστερον [...], ὡς μάντις)²⁹. Mais la référence au dieu ne fait que porter au degré extrême la qualité reconnue par Socrate à la définition qui précédait immédiatement, à laquelle Charmide s'était rallié : « faire les choses qui nous sont propres » (τὰ αὐτοῦ πράττειν). Elle est présentée comme un énoncé sans garant, car le jeune homme qui la répète avoue la connaître par ouï-dire ; Critias cherchera plus loin à la défendre en prenant la parole, puisqu'elle vient de lui. Socrate doute de pouvoir en comprendre la teneur, « car elle a tout l'air d'une énigme » (αἰνίγματι γάρ τιτι ἔοικεν). L'objet de la brève discussion qui s'ensuit est d'étayer cette comparaison très étonnante pour Charmide. Le philosophe pose d'emblée la cause de son jugement : l'auteur de la définition « n'a nullement prononcé des mots qui allaient dans le même sens que ce qu'il avait à l'esprit » (οὐ δήπου [...] ἢ τὰ ῥήματα ἐφθέγγετο ταύτη καὶ ἐνόει). Une fois la formule disqualifiée par quelques applications dont l'interlocuteur concède l'incongruité, Socrate revient à sa catégorisation initiale, qui apparaît maintenant comme la branche préférable d'une alternative. Soit l'affirmation émane d'un simple d'esprit (εὐήθης, ἡλίθιος), qui ne comprend pas lui-même la pensée qu'il exprime, soit elle est le fait d'un homme habile (σοφός) et l'on doit supposer qu'« il parlait par énigme » (ἠνίττετο). Si l'on doit faire l'hypothèse qu'« il a posé par cette phrase une énigme » (αἰνίγμα αὐτὸ προύβαλεν), « c'est qu'il est difficile [χαλεπὸν] de savoir ce que c'est que faire les choses qui nous sont propres ». Une absurdité apparente difficile à dépasser, tel est le caractère de cet énoncé qui semble devoir être assimilé à une énigme. La présomption de signification explique la constante modalisation dont la comparaison fait l'objet (« semble-t-il », « à ce qu'il me semble »)³⁰.

29. *Charmide*, 164 d-e : καὶ συμφέρομαι τῷ ἐν Δελφοῖς ἀναθέντι τὸ τοιοῦτον γράμμα. [...] αἰνιγματωδέστερον δὲ δή, ὡς μάντις, λέγει· [...] τὸ γὰρ « γνῶθι σαυτόν » καὶ τὸ « σωφρόνει » ἔστιν μὲν ταῦτόν, ὡς τὰ γράμματά φησιν καὶ ἐγώ [...].

30. *Charmide*, 161 c-162 b : Ἀλλ' εἰ καὶ εὐρήσομεν αὐτὸ ὅπῃ γε ἔχει, θαυμάζοιμι ἂν· αἰνίγματι γάρ τιτι ἔοικεν. — Ὅτι δὴ τί γε ; ἔφη. — Ὅτι οὐ δήπου, ἦν δ' ἐγώ, ἢ τὰ ῥήματα ἐφθέγγετο ταύτη καὶ ἐνόει, λέγων σωφροσύνην εἶναι τὸ τὰ αὐτοῦ πράττειν. [...] ἠνίττετο ἄρα, ὡς ἔοικεν, ὅπερ ἄρτι ἐγὼ ἔλεγον [...] οὐ γὰρ που οὕτω γε ἦν εὐήθης. Ἦ τινος ἡλιθίου ἠκουσας τουτὶ λέγοντος, ὦ Χαρμίδη ; — Ἦμιστά γε, ἔφη, ἐπεὶ τοι καὶ πάννυ ἐδόκει σοφὸς εἶναι. — Παντὸς τοίνυν μάλλον, ὡς ἐμοὶ δοκεῖ, αἰνίγμα αὐτὸ προύβαλεν, ὡς ὄν χαλεπὸν τὸ τὰ αὐτοῦ πράττειν γινῶναι ὅτι ποτε ἔστιν. — Ἴσως, ἔφη. — Τί οὖν ἂν εἴη

Le rapprochement avec l'énigme est éminemment ambivalent. Nous avons déjà mentionné une stratégie semblable dans la défense de Socrate. Étant donné les contradictions internes de l'accusation de Méléto, il semble légitime de la réécrire comme ceci : « Socrate est coupable de ne pas reconnaître les dieux, mais de reconnaître les dieux. » Une telle proposition peut être le fait d'un homme qui plaisante (παίζοντος). Une autre possibilité était pourtant mentionnée dans le discours intérieur de l'adversaire, reconstitué et soumis à l'attention des juges : « Il ressemble sans conteste à quelqu'un qui compose une énigme [ὡσπερ αἰνίγμα συντιθέντι] et cherche à mystifier son auditoire : “Est-ce que Socrate, qui est un savant, s'apercevra que je plaisante et que je me contredis moi-même ou bien réussirai-je à l'abuser, en même temps que le reste de ceux qui nous écoutent³¹ ?” » Le tribunal étant un lieu où les enjeux de la parole imposent le sérieux, l'accusation n'est vraisemblablement pas dictée par la légèreté, mais par la fourberie. Socrate feint ensuite d'adopter l'hypothèse d'une plaisanterie³². Mais, dans l'un et l'autre cas, le recours à l'énigme est inexcusable, car l'affirmation qui sera déclarée vraie ou fausse, avec les conséquences prévues par la loi, doit n'avoir qu'une signification, reconnue par juges et parties. Dans le contexte de la discussion philosophique, on peut observer un présupposé analogue. Il est inutile de parler aux zéloteurs d'Héraclite, selon le géomètre Théodore du *Théétète*, puisque leur comportement dans la conversation est hostile et paraît transposer à la dialectique le mobilisme dont ils soutiennent la cause. Si on les interroge, on n'obtient d'eux que des ῥηματίσκια αἰνιγματώδη, « de

ποτέ τὸ τὰ αὐτοῦ πράττειν ; ἔχεις εἰπεῖν ; — Οὐκ οἶδα μὰ Δία ἔγωγε, ἢ δ' ὅς· ἀλλ' ἴσως οὐδὲν κωλύει μηδὲ τὸν λέγοντα μηδὲν εἰδέναι ὅτι ἐνόει.

31. *Apologie de Socrate*, 27 a : Ἄπιστός γ' εἰ, ὦ Μέλητε, καὶ ταῦτα μέντοι, ὡς ἐμοὶ δοκεῖς, σαυτῷ. Ἐμοὶ γὰρ δοκεῖ οὐτοσί, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, πάνυ εἶναι ὑβριστὴς καὶ ἀκόλαστος, καὶ ἀτεχνῶς τὴν γραφὴν ταύτην ὑβρεῖ τι καὶ ἀκολασίᾳ καὶ νεότητι γράψασθαι. Ἔοικεν γὰρ ὡσπερ αἰνίγμα συντιθέντι διαπειρωμένῳ· « Ἄρα γνώσεται Σωκράτης ὁ σοφὸς δὴ ἐμοῦ χαριεντιζομένου καὶ ἐναντί' ἐμαυτῷ λέγοντος, ἢ ἐξαπατήσω αὐτὸν καὶ τοὺς ἄλλους τοὺς ἀκούοντας ; » Οὗτος γὰρ ἐμοὶ φαίνεται τὰ ἐναντία λέγειν αὐτὸς ἐαυτῷ ἐν τῇ γραφῇ ὡσπερ ἂν εἰ εἶποι· « Ἀδικεῖ Σωκράτης θεοὺς οὐ νομίζων, ἀλλὰ θεοὺς νομίζων. » Καίτοι τοῦτό ἐστι παίζοντος. « Ce que tu dis est incroyable, Méléto, et il me semble que tu ne crois pas toi-même à ce que tu dis. J'ai bien l'impression, Athéniens, que mon adversaire a perdu toute mesure et toute retenue et que, tout bonnement, l'action judiciaire qu'il a intentée est due à un manque de mesure, à un manque de retenue et à la jeunesse. Il ressemble sans conteste à quelqu'un qui compose une énigme et cherche à mystifier son auditoire : “Est-ce que Socrate, qui est un savant, s'apercevra que je plaisante et que je me contredis moi-même ou bien réussirai-je à l'abuser, en même temps que le reste de ceux qui nous écoutent ?” Car mon adversaire me paraît nettement se contredire lui-même dans l'acte d'accusation qu'il a rédigé. C'est comme s'il disait : “Socrate est coupable de ne pas reconnaître les dieux, mais de reconnaître les dieux.” Tout cela est donc le fait d'un homme qui badine. » Traduction inspirée de BRISSON 1997. Pour cet emploi de διαπειράομαι, « tenter d'imposer frauduleusement une chose », comparer le texte des *Lois*, 921 b : il faut interdire aux marchands d'imposer aux acheteurs un prix excessif en tirant de leurs connaissances pratiques, de leur métier, des arguments abusifs (μὴ πλεονος τιμὰν διαπειρώμενον, et plus loin οὐ δὴ ποτε χρὴ τέχνη [...] διαπειράσθαι τῶν ἰδιωτῶν τεχνάζοντα). Puisqu'il s'agit d'une tentative, le sens fondamental de « mise à l'épreuve », pertinent dans le cas de l'énigme, demeure évidemment sensible.

32. *Apologie de Socrate*, 27 d : τοῦτ' ἂν εἴη ὃ ἐγὼ φημί σε αἰνίττεσθαι καὶ χαριεντίζεσθαι, « voici à peu près ce que, selon moi, tu dis par manière d'énigme et de plaisanterie ».

petits mots énigmatiques³³ ». Accompagnant un diminutif péjoratif, l'adjectif est le vecteur d'un dénigrement. Le passage lie cette pratique de l'expression frappante, c'est-à-dire inouïe et stupéfiante à une forme de délire : de tels philosophes sont inaptes au dialogue et, faute d'expliquer jamais leurs énigmes, ils sont au mieux eux-mêmes des problèmes à élucider. L'unique domaine, parmi les hommes, dans lequel le discours énigmatique soit de règle est la poésie, ou, si l'on veut, la fiction. Lorsque Platon constate l'existence de l'expression indirecte et semble lui reconnaître ouvertement une légitimité, c'est cependant afin de mieux la remettre sur le chemin du sens droit par une conjecture : ainsi, dans *La République* même, de la façon dont Simonide ἠνίξατο [...] ποιητικῶς τὸ δίκαιον ὃ εἶη, « a laissé entendre [...] sous forme poétique ce qu'est la justice », tout en lui donnant un nom (ὠνόμασεν) peu explicite³⁴.

Le statut de la signification détournée chez Platon est bien sûr autrement complexe, et il faut tenir compte du recours à l'écriture, de la délégation de parole qu'implique la narration par personnages interposés, de la critique et de l'usage du mythe³⁵. La tradition platonicienne ultérieure est à cet égard une réinterprétation inventive ; les dialogues fournissent certains matériaux privilégiés à un commentaire qui se présente comme l'élucidation d'un discours énigmatique. Mais il est intéressant que ce soit la tradition pseudépigraphique qui offre, quelques siècles après l'œuvre originale, les exemples les plus tranchés, et parmi les plus influents, de la postérité énigmatique du platonisme. Une citation de Socrate dont l'à-propos échappe à Alcibiade introduit ainsi la formule générale selon laquelle ἔστιν [...] φύσει ποιητικὴ ἢ σύμπασα αἰνιγματώδης, « par nature, l'art poétique tout entier est énigmatique ». Ce dont il faut conclure qu'il n'est pas donné à tout un chacun de la comprendre et que bien souvent les poètes, Homère le premier, nous cachent ce qu'ils pensent

33. *Théétète*, 180 a : ὥσπερ ἐκ φαρέτρας ῥηματίσσια αἰνιγματώδη ἀνασπώντες ἀποτοξεύουσι, « ils sortent pour ainsi dire de leur carquois de petits mots énigmatiques qu'ils vous décochent ».

34. *République*, 332 b : Λέγε δή, εἶπον ἐγώ, σὺ ὁ τοῦ λόγου κληρονόμος, τί φῆς τὸν Σιμωνίδην λέγοντα ὀρθῶς λέγειν περὶ δικαιοσύνης ; — Ὅτι, ἦ δ' ὅς, τὸ τὰ ὀφειλόμενα ἐκάστῳ ἀποδιδόναι δίκαιόν ἐστι · τοῦτο λέγων δοκεῖ ἔμοιγε καλῶς λέγειν. — Ἀλλὰ μέντοι, ἦν δ' ἐγώ, Σιμωνίδη γε οὐ ῥάδιον ἀπιστεῖν (σοφὸς γὰρ καὶ θεῖος ἀνήρ), τοῦτο μέντοι ὅτι ποτὲ λέγει, σὺ μὲν, ὦ Πολέμαρχε, ἴσως γινώσκεις, ἐγὼ δὲ ἀγνοῶ · [...] Ἄλλο δὴ τι ἢ τὸ τοιοῦτον, ὡς ἔοικεν, λέγει Σιμωνίδης τὸ τὰ ὀφειλόμενα δίκαιον εἶναι ἀποδιδόναι. [...] ἠνίξατο ἄρα, ἦν δ' ἐγώ, ὡς ἔοικεν, ὁ Σιμωνίδης ποιητικῶς τὸ δίκαιον ὃ εἶη. διανοεῖτο μὲν γάρ, ὡς φαίνεται, ὅτι τοῦτ' εἶη δίκαιον, τὸ προσήκον ἐκάστῳ ἀποδιδόναι, τοῦτο δὲ ὠνόμασεν ὀφειλόμενον.

35. On connaît les critiques qu'adresse Socrate au commentaire infini des mythes, qui le détournerait de l'urgence de se connaître lui-même (*Phèdre*, 229 d-230 a), et à tout récit, même homérique, nécessitant la perception du sens caché : toujours potentiellement pernicieuse, l'ὑπόνοια est donc indésirable dans une réforme radicale de l'éducation (*La République*, 378 d). Plus généralement, les travaux de L. Brisson donnent un cadre à nos remarques, notamment BRISSON 1994 [1982] et BRISSON 2005 [1996].

parce qu'ils sont jaloux de leur savoir³⁶. Accommodation de la tradition culturelle et condamnation morale de l'hermétisme : nous avons là un cliché platonicien qui condense les éléments que nous avons rencontrés dans les œuvres authentiques. Un témoignage plus romanesque, mais caractéristique pour ses nombreux citateurs anciens, est le scénario tragique et pythagoricien imaginé par le pseudo-Platon dans sa correspondance avec Denys de Syracuse. Le philosophe accepte d'éclaircir un point de doctrine délicat, mais le fait δι' αινιγμῶν, « par énigmes », comme les dieux selon Timée, « afin que, “si quelque chose arrive à cette tablette dans les replis de la terre ou de la mer”, son lecteur ne comprenne pas³⁷ ». L'ésotérisme se double dans cette lettre du refus le plus explicite de l'écriture, qui va

36. PSEUDO-PLATON, *Second Alcibiade*, 147 b-d, à propos d'une expression du *Margitès* attribué à Homère : ὥστε συμβαίνειν μοι δοκεῖ καὶ ἐνταῦθα τὸ τοῦ ποιητοῦ, ὃ λέγει κατηγορῶν πού τινος, ὡς ἄρα « πολλὰ » μὲν « ἠπίστατο ἔργα, κακῶς δέ », φησὶν, « ἠπίστατο πάντα ». — Καὶ τί δή ποτε συμβαίνει τὸ τοῦ ποιητοῦ, ὦ Σώκρατες ; Ἐμοὶ μὲν γὰρ οὐδ' ὅτι οὖν δοκεῖ πρὸς λόγον εἰρηκέναι. — Καὶ μάλα γε πρὸς λόγον · ἀλλ' αἰνίττεται, ὦ βέλτιστε, καὶ οὗτος καὶ ἄλλοι δὲ ποιηταὶ σχεδὸν τι πάντες. Ἔστιν τε γὰρ φύσει ποιητικὴ ἢ σύμπασα αἰνιγματώδης καὶ οὐ τοῦ προστυχόντος ἀνδρὸς γνωρίζαι · ἔτι τε πρὸς τῷ φύσει τοιαύτη εἶναι, ὅταν λάβηται ἀνδρὸς φθονεροῦ τε καὶ μὴ βουλομένου ἡμῖν ἐνδείκνυσθαι ἀλλ' ἀποκρύπτεσθαι ὅτι μάλιστα τὴν αὐτοῦ σοφίαν, ὑπερφυῶς δὴ τὸ χρῆμα ὡς δῦσγνωστον φαίνεται, ὅτι ποτὲ νοοῦσιν ἕκαστος αὐτῶν. Οὐ γὰρ δήπου Ὅμηρον γε τὸν θειότατόν τε καὶ σοφώτατον ποιητὴν ἀγνοεῖν δοκεῖς ὡς οὐχ οἶόν τε ἦν ἐπίστασθαι κακῶς (ἐκεῖνος γὰρ ἐστὶν ὁ λέγων τὸν Μαργίτην πολλὰ μὲν ἐπίστασθαι, κακῶς δέ, φησί, πάντα ἠπίστατο), ἀλλ' αἰνίττεται οἶμαι παρὰ γων τὸ κακῶς μὲν ἀντὶ τοῦ κακοῦ, τὸ δὲ ἠπίστατο ἀντὶ τοῦ ἐπίστασθαι · γίνεται οὖν συντεθὲν ἕξω μὲν τοῦ μέτρου, ἐστὶ δ' ὅ γε βούλεται, ὡς πολλὰ μὲν ἠπίστατο ἔργα, κακὸν δ' ἦν ἐπίστασθαι αὐτῷ πάντα ταῦτα. « [S]i bien que me semble s'appliquer ici aussi le mot du poète, par lequel il lançait contre quelqu'un l'accusation suivante : “il savait faire de nombreuses choses, mais les savait toutes mal”. — Et en quoi le mot du poète s'applique-t-il donc, Socrate ? Pour ma part, je ne vois aucun rapport entre cette citation et notre propos. — Mais si, elle se rattache tout à fait à notre propos. Seulement, il parle par énigmes, mon cher, et avec lui tous les poètes ou presque. Car, par nature, l'art poétique tout entier est énigmatique et il n'appartient pas au premier venu de la comprendre. Il y a plus : outre qu'elle possède une telle nature, quand elle est aux mains d'un homme jaloux, qui refuse de nous montrer sa sagesse et préfère la dissimuler autant que faire se peut, il paraît alors prodigieusement difficile de comprendre ce que peut bien penser un homme de ce genre. Ce n'est pas, tu t'en doutes, qu'Homère, ce poète divin et sage plus que tous, méconnaisse le fait qu'il est impossible de “savoir mal” (car c'est lui qui dit de Margitès qu'il savait de nombreuses choses, mais “les savait toutes mal”), non ! à mon avis, il parle énigmatiquement en mettant “mal” à la place de “mauvais” et “savait” à la place de “savoir” ; on obtient ainsi au total, sans respect de la métrique, mais en disant ce qu'il voulait dire : il savait de nombreuses choses, mais il était mauvais pour lui de les savoir toutes. »

37. PSEUDO-PLATON, *Lettre II*, 312 d : Τὸ δὲ σφαιρίον οὐκ ὀρθῶς ἔχει · δηλώσει δέ σοι Ἀρχέδημος, ἐπειδὴν ἔλθῃ. καὶ δὴ καὶ περὶ τοῦδε, ὃ δὴ τούτου τιμωτέρον τ' ἐστὶν καὶ θειότερον, καὶ μάλα σφόδρ' αὐτῷ δηλωτέον, ὑπὲρ οὗ σὺ πέπομφας ἀποροῦμένος. φῆς γὰρ δὴ κατὰ τὸν ἐκεῖνου λόγον, οὐχ ἱκανῶς ἀποδεδείχθαι σοι περὶ τῆς τοῦ πρώτου φύσεως. φραστέον δὴ σοι δι' αἰνιγμῶν, ἵν' ἂν τι ἢ δέλτος ἢ πόντου ἢ γῆς ἐν πτυχαῖς πάθῃ, ὃ ἀναγνοῦς μὴ γνῶ. ὥδε γὰρ ἔχει. « La petite sphère n'est pas exacte. Archédème te donnera des éclaircissements, quand il sera arrivé. Et sans conteste, sur cette question, qui est assurément plus digne de considération et d'essence plus divine que la précédente et qui, parce qu'elle te plongeait dans l'embarras, t'a poussé à m'envoyer ce messenger, je dois absolument lui donner des éclaircissements. Car tu declares, à ce qu'il rapporte, n'avoir pas reçu assez d'explications sur la nature du premier. Alors, c'est par énigmes qu'il faut t'en parler, afin que, “si quelque chose arrive à cette tablette dans les replis de la terre ou de la mer”, son lecteur ne comprenne pas. Voici donc ce qu'il en est. » Notre traduction de ce document s'inspire de celle proposée par BRISSON 2004b [1987]. Sur le paragraphe suivant — l'explication donnée par Platon (« Autour du roi de toutes choses se trouvent toutes choses », etc.), ce « passage mystérieux qui eut une postérité exceptionnelle » chez les Néoplatoniciens —, le commentateur renvoie utilement en note à l'introduction au livre II de la *Théologie platonicienne* de Proclus (SAFFREY & WESTERINK 1974). L'auteur du vers tragique inséré dans ce passage n'est pas connu (*TrGF*, II, 348).

jusqu'à l'injonction rare de détruire le document après s'être imprégné de son contenu : l'écrit divulgue nécessairement, seule la transmission orale permet le secret³⁸.

Le corpus platonicien offre des exemples divers, mais cohérents, de la position de l'interprète face à ce qu'il décide de nommer énigmatique. Dans un seul passage de l'œuvre, la désignation est indépendante du locuteur et lui est imposée par la référence à un énoncé populaire. Il s'agit, dans une discussion épistémologique de *La République*, de cerner la nature problématique de l'opinion (δόξα), qui se présente comme essentiellement changeante car relative. Différente de la science (ἐπιστήμη), elle n'est pas pour autant son contraire, l'ignorance (ἄγνοια), mais doit être définie comme un intermédiaire (μεταξύ) entre la clarté de l'une et l'obscurité de l'autre³⁹. Ce milieu n'est pas un point fixe, car l'objet de l'opinion oscille ainsi entre l'être et le non-être. Ainsi des choses que l'on dit belles : faut-il dire toujours, demande Socrate, qu'elles paraissent belles ? Adoptant la position du contradicteur, prêt à nier l'existence de réalités immuables, son interlocuteur lui répond :

- Οὐκ, ἀλλ' ἀνάγκη, ἔφη, καὶ καλὰ πως αὐτὰ καὶ αἰσχροῖα φανῆναι, καὶ ὅσα ἄλλα ἐρωτᾷς.
- Τί δὲ τὰ πολλὰ διπλάσια ; Ἦττόν τι ἡμίσεια ἢ διπλάσια φαίνεται ;
- Οὐδέν.
- Καὶ μεγάλα δὴ καὶ μικρὰ καὶ κούφα καὶ βαρέα μὴ τι μᾶλλον ἢ ἂν φήσωμεν, ταῦτα προσρηθήσεται ἢ τάναντία ;
- Οὐκ, ἀλλ' αἰεὶ, ἔφη, ἕκαστον ἀμφοτέρων ἕξεται.
- Πότερον οὖν ἔστι μᾶλλον ἢ οὐκ ἔστιν ἕκαστον τῶν πολλῶν τοῦτο ὃ ἂν τις φῆ αὐτὸ εἶναι ;
- Τοῖς ἐν ταῖς ἐστιάσεσιν, ἔφη, ἐπαμφοτερίζουσιν ἔοικεν, καὶ τῷ τῶν παίδων αἰνίγματι τῷ περὶ τοῦ εὐνούχου, τῆς βολῆς περὶ τῆς νυκτερίδος, ᾧ καὶ ἐφ' οὗ αὐτὸν αὐτὴν αἰνίττονται βαλεῖν· καὶ γὰρ ταῦτα ἐπαμφοτερίζειν, καὶ οὐτ' εἶναι οὔτε μὴ εἶναι οὐδὲν αὐτῶν δυνατὸν παγίως νοῆσαι, οὔτε ἀμφοτέρω οὔτε οὐδέτερον.

38. PSEUDO-PLATON, *Lettre II*, 313-315 : εὐλαβοῦ μέντοι μὴ ποτε ἐκπέση ταῦτα εἰς ἀνθρώπους ἀπαιδεύτους· σχεδὸν γάρ, ὡς ἐμοὶ δοκεῖ, οὐκ ἔστιν τούτων πρὸς τοὺς πολλοὺς καταγελαστότερα ἀκούσματα, οὐδ' αὖ πρὸς τοὺς εὐφυεῖς θαυμαστότερα τε καὶ ἐνθουσιαστικώτερα. [...] μεγίστη δὲ φυλακὴ τὸ μὴ γράφειν ἀλλ' ἐκμανθάνειν· οὐ γὰρ ἔστιν τὰ γραφέντα μὴ οὐκ ἐκπεσεῖν. διὰ ταῦτα οὐδὲν πάποτ' ἐγὼ περὶ τούτων γέγραφα, οὐδ' ἔστιν σύγγραμμα Πλάτωνος οὐδὲν οὐδ' ἔσται, τὰ δὲ νῦν λεγόμενα Σωκράτους ἔστιν καλοῦ καὶ νέου γεγονότος, ἔρρωσο καὶ πείθου. καὶ τὴν ἐπιστολὴν ταύτην νῦν πρῶτον πολλάκις ἀναγνοὺς κατάκαυσον. « Prends garde cependant que ces paroles ne viennent à la connaissance d'hommes non avertis : à mon avis, il n'y a pour ainsi dire pas de préceptes qui semblent plus ridicules que ceux-ci au grand nombre, et il n'y en a pas non plus qui semblent plus merveilleux et plus inspirés à ceux dont le naturel est bon. [...] Or, la plus grande des précautions, c'est de ne pas écrire, mais d'apprendre par cœur ; il est impossible en effet que les écrits ne finissent pas par devenir publics. Voilà pourquoi je n'ai jamais rien écrit, pour ma part, sur ces questions ; de Platon, il n'y a aucun traité à ce sujet et il n'y en aura pas non plus ; ceux qu'on m'attribue maintenant sont de Socrate, lorsqu'il était jeune et beau. Porte-toi bien et obéis-moi. Et cette lettre, lis-la plusieurs fois, puis brûle-la. » Résumant les opinions antérieurement exprimées, L. Brisson regarde notamment comme autant d'indices d'inauthenticité l'usage du terme ἀκούσματα et l'insistance sur la transmission énigmatique (« aux alentours de l'ère chrétienne, parler "par énigmes", c'est parler *more pythagorico* », dit-il p. 82, ce qui fait écho à BRISSON 2005 [1996], p. 81-82). Selon lui, la lettre aurait été conçue dans un milieu pythagoricien, entre le II^e et le I^{er} siècle avant notre ère.

39. *La République*, V, 478 c-d : Ἀλλ' ἄρα, ἦν δ' ἐγώ, γνώσεως μὲν σοι φαίνεται δόξα σκοτωδέστερον, ἀγνοίας δὲ φανότερον ; — Καὶ πολὺ γε, ἔφη. — Ἐντὸς δ' ἀμφοῖν κείται ; — Ναί. — Μεταξὺ ἄρα ἂν εἴη τούτοις δόξα. — Κομιδῆ μὲν οὖν.

— Ἐχεις οὖν αὐτοῖς, ἦν δ' ἐγώ, ὅτι χρήσιμη, ἢ ὅποι θήσεις καλλίω θέσιν τῆς μεταξὺ οὐσίας τε καὶ τοῦ μὴ εἶναι ; Οὔτε γάρ που σκοτωδέστερα μὴ ὄντος πρὸς τὸ μᾶλλον μὴ εἶναι φανήσεται, οὔτε φανότερα ὄντος πρὸς τὸ μᾶλλον εἶναι.

— Ἀληθέστατα, ἔφη.

— Ἡύρηκαμεν ἄρα, ὡς ἔοικεν, ὅτι τὰ τῶν πολλῶν πολλὰ νόμιμα καλοῦ τε πέρι καὶ τῶν ἄλλων μεταξὺ που κυλινδεῖται τοῦ τε μὴ ὄντος καὶ τοῦ ὄντος εἰλικρινῶς.

— Ἡύρηκαμεν.

— Προωμολογήσαμεν δέ γε, εἴ τι τοιοῦτον φανεῖη, δοξαστὸν αὐτὸ ἀλλ' οὐ γνωστὸν δεῖν λέγεσθαι, τῇ μεταξὺ δυνάμει τὸ μεταξὺ πλανητὸν ἀλισκόμενον.

— Non, dit-il, mais les choses belles paraissent nécessairement laides aussi, sous un certain aspect, comme toutes celles qui sont l'objet de ton questionnement.

— Mais qu'en est-il des nombreuses choses qui sont deux fois plus grandes ? Ne paraissent-elles pas à l'occasion deux fois moins grandes plutôt que deux fois plus grandes ?

— Pas du tout.

— Et les choses que nous affirmons grandes ou petites, légères ou lourdes, seront-elles mieux désignées par ces noms-là que par les noms opposés ?

— Non, mais chacune tiendra toujours, dit-il, de l'un et de l'autre.

— Alors, est-ce que chacune de ces nombreuses choses est, plutôt qu'elle n'est pas, ce qu'on dit qu'elle est ?

— Elles ressemblent à ces expressions équivoques, dit-il, qu'on échange dans les banquets, et à l'énigme des enfants au sujet de l'eunuque, sur le coup donné à la chauve-souris, quand on dit de manière énigmatique avec quoi et sur quoi il l'a frappée. Ces choses, elles aussi, désignent d'une manière équivoque, et il n'est guère possible de penser d'une manière stable ou bien qu'elles sont ou bien qu'elles ne sont pas, ni non plus que les deux se vérifient à la fois ou qu'aucun des deux ne se vérifie.

— Possèdes-tu les moyens, dis-je, d'en tirer quelque chose ? Où pourrais-tu leur assigner une meilleure position que la place intermédiaire entre l'être et le non-être ? Car, bien sûr, elles ne paraîtront pas plus obscures que ce qui n'est pas, en raison d'un surcroît de non-être, pas plus qu'elles ne seront plus claires que ce qui est, en vertu d'un surcroît d'être.

— C'est absolument vrai, dit-il.

— Il semble donc que nous ayons découvert que les nombreux jugements du grand nombre au sujet du beau et des autres choses oscillent pour ainsi dire entre ce qui n'est pas et ce qui est purement et simplement.

— C'est ce que nous avons découvert.

— Or, nous nous étions auparavant mis d'accord que si quelque chose de ce genre apparaissait, il faudrait le nommer objet d'opinion, et non objet de connaissance, ce qui erre dans l'intermédiaire et qui est saisi par la puissance intermédiaire⁴⁰.

En suivant de tels objets, on ne parvient à la connaissance d'aucune réalité stable, conclut Socrate. En cette fin du livre V, c'est sur ce constat qu'il fonde la distinction entre les φιλόσοφοι, qui s'attachent à ce qui existe en soi, et les φιλόδοξοι. Afin de lui faire préciser le statut ontologique de ses amours changeantes, Platon met dans la bouche du philodoxe cette comparaison avec une énigme. L'énoncé n'ayant pas d'intérêt par lui-même, il y fait une allusion assez confuse, jusque dans sa syntaxe embarrassée. Pour comprendre en quoi la référence est pertinente, il ne suffit pas de dire qu'elle illustre l'ambiguïté des jeux de mots reposant sur un double sens. L'énigme de l'eunuque est en effet l'une des quelques énigmes attestées plusieurs fois ; elle doit sans doute une partie de sa célébrité à sa présence chez Platon, mais se signale surtout par la pureté de sa structure antithétique. Elle nomme chacun

40. *La République*, V, 479 b-c. La traduction est celle de LEROUX 2004 [2002], légèrement modifiée. Athénée se réfère à ce passage dans sa section sur les énigmes.

des éléments d'une scène par un couple d'opposés : l'eunuque est « homme et non-homme », la chauve-souris « oiseau et non-oiseau », et ainsi de suite (cf. III, C, 1.3). Ainsi, elle réalise précisément par la disjonction ce que le grec dit au moyen du verbe ἐπαμφοτερίζω⁴¹. L'αἴνιγμα cité n'appartient pourtant pas au cadre du banquet⁴². En effet, l'autre trait notable de cette allusion est qu'elle situe l'énigme dans une autre zone de l'espace social athénien à travers la mention des enfants (τῶ τῶν παιδῶν αἰνίγματι) comme locuteurs typiques de cet énoncé. Cela revient à rejeter l'énigme parmi une sorte de jeux antérieurs à l'éducation, qui n'ont pas la dignité de ceux qui attirent parfois plus longuement l'attention du philosophe⁴³. Cette ποιήσις d'un rang inférieur n'entre pas dans les discussions des *Lois* sur le statut de la création poétique et demeure invisible dans *Le Banquet*⁴⁴. C'est précisément parce qu'elle est commune qu'elle apparaît ici dans le dialogue à titre d'illustration. Le caractère elliptique de la référence ne comporte ainsi aucun risque d'obscurité. Au contraire, le rapprochement d'un tel énoncé et des arguments philosophiques devait être plaisant et susciter une connivence. Mais on notera que la comparaison n'est pas le fait de Socrate. Dans son enquête ontologique, ces êtres ambigus pareils aux énigmes se caractérisent par leur inutilité.

2. Papyrus de Derveni

Découvert en 1962 dans la région de Thessalonique, carbonisé dans une tombe, le papyrus de Derveni est le plus ancien papyrus grec connu. Du texte originellement copié sur ce support, il nous reste la partie supérieure de vingt-six colonnes, c'est-à-dire pour chacune entre onze et seize lignes ayant la capacité d'un hexamètre. Bien qu'aucun élément ne

41. Le mot désigne la participation simultanée à deux catégories, qui peut correspondre à un statut intermédiaire (entre deux espèces ou deux formes vivantes, dans les traités naturalistes d'Aristote) ou à une hésitation (telle une indécision douloureuse dans le *Phèdre*), mais aussi à une ruse (« jouer un double jeu », chez Thucydide) et, dans un riche passage du *Panathénaique* d'Isocrate, la possibilité d'un discours qui ne soit ni un éloge ni un blâme, car susceptible d'une double interprétation (cette idée est exprimée dans le paragraphe 240, qui accumule les usages du préfixe ἀμφι- : ἐπαμφοτερίζω se rapporte à des λόγοι ἀμφίβολοι, potentiellement propices aux ἀμφισβητήσεις). Voir les exemples fournis par le LSJ.

42. C'est de ce contexte, rappelons-le, que sont issus nos premiers témoignages sur le γρίφος (Aristophane, *Les Guêpes*, 20, cf. 5). Ici, rien ne permet d'opérer un partage entre une première partie de la comparaison concernant les énigmes de banquet qui auraient pu être nommées γρίφοι, et une seconde partie extérieure au *sumposion* où l'on trouve employé αἴνιγμα. Disons que le terme utilisé par Platon est le plus courant, bien que le même énoncé soit ailleurs appelé γρίφος.

43. Nous pensons principalement aux discussions des *Lois* sur les formes culturelles, jeux compris, que la bonne cité doit cultiver (voir en particulier 797 a-c et 798 b-c, et les matériaux recueillis par JOUËT-PASTRÉ 2006). Le banquet y joue un rôle, mais l'énigme en est absente.

44. L'énigme est ainsi éliminée, avec les mets et les musiciennes, au cours du processus de purification culturelle du *sumposion* que l'on voit à l'œuvre chez Platon et, assez différemment, chez Plutarque. L'idée d'un « oubli » volontaire de la nourriture dans la tradition instaurée par Platon est le fil conducteur de ROMER 2002. Il n'est pas étonnant qu'Athénée, qui filtre la réalité et la bibliothèque d'une tout autre façon, recueille les γρίφοι en même temps que les recettes de cuisine, le cottabe ou les chansons.

permette une datation précise, les spécialistes s'accordent à le situer au IV^e siècle avant notre ère : d'après des critères internes, tels que la langue utilisée, une citation explicite d'Héraclite et de possibles allusions à d'autres auteurs, on considère qu'une composition antérieure au début du siècle est peu probable ; d'après les critères externes que sont le type d'écriture et le contexte archéologique du document, il semble difficile de placer sa rédaction et sa combustion longtemps après la fin du siècle⁴⁵.

Les six premières colonnes évoquent des pratiques et des conceptions religieuses que l'auteur entend sans doute rectifier, car la suite de son ouvrage consiste en l'interprétation minutieuse d'un poème théogonique attribué à Orphée. Ainsi, le projet est de nature religieuse et sa méthode est celle d'une explication de texte que Glenn Most a comparée, d'une façon très pertinente, avec l'« accommodation » pratiquée à l'âge classique par les exégètes protestants de la Bible⁴⁶. Ceux-ci défendaient la vérité des paroles de Jésus et des apôtres en supposant qu'ils s'exprimaient en pédagogues dans le langage de la religion juive de leur époque et qu'il était donc légitime d'interpréter leurs discours pour les faire correspondre aux cadres de pensée du temps présent. De même, l'auteur de notre texte est un sectateur d'Orphée et affirme la nécessité d'un examen attentif du récit liturgique, alors en circulation depuis un siècle ou plus. Résumée dans les catégories qui nous sont devenues familières, son entreprise est une traduction d'un *muthos* en un *logos*, qui justifie des énoncés religieux en y lisant les fondements d'une théorie de la nature de caractère présocratique. Il ne s'agit pas pour autant d'un exercice critique purement scolaire ou savant, puisque les techniques de l'interprétation sont au service de l'exposé d'une « physique sotériologique⁴⁷ ».

C'est pourquoi les catégories sous lesquelles on a voulu ranger le texte — « discours sacré », traité ou commentaire — sont exactes, mais en privilégient des aspects différents. Du point de vue de l'histoire des religions comme de celui des méthodes intellectuelles, le document est important en ce qu'il met au jour la réalité d'une relation aux textes. Il montre que pour un individu appartenant à un milieu orphique de l'époque classique, il était possible, sinon normal, de tenir un tel discours et que son public pouvait attacher assez de valeur à cette exégèse pour qu'elle soit inhumée avec le défunt. Le papyrus de Derveni nous restitue un pan

45. Voir la synthèse de FUNGHI 1997 (dans le premier recueil d'études consacré au texte, LAKS & MOST 1997b) et l'introduction de JOURDAN 2003.

46. Voir MOST 1997, p. 121-125.

47. MOST 1997, p. 129. Cette perspective est ensuite clairement résumée (p. 130) : « *He is not a literary critic, but rather an Orphic who applies to the text of Orpheus for religious reasons a series of techniques which Greek literary criticism developed and applied to the texts of other authors for pedagogical and hermeneutic reasons.* » Le critique nuance ainsi l'idée exprimée par W. Burkert qu'une transition du *muthos* au *logos* serait sous-jacente au projet du commentateur (voir notamment BURKERT 1970). Voir également LAKS 1997.

d'une tradition de l'allégorèse consciente de ses principes, alors que nous ne disposions sur ses premiers temps que de témoignages indirects⁴⁸. Il permet ainsi de compléter notre perspective sur l'évolution de la pensée classique, voire de faire apparaître de la façon la plus concrète le type de discours contre lequel la philosophie athénienne s'est en partie constituée⁴⁹.

Le maniement de l'énigme apparaissait chez Platon comme le détournement contrôlé et élégant de l'autorité de la sagesse populaire ou des poètes anciens. Il se réduit ici à une règle herméneutique simple et efficace, selon laquelle le texte d'Orphée est un tissu d'énigmes dont le commentaire sauvegarde l'efficacité. Telle est la déclaration liminaire de l'auteur, à la colonne VII :

[. . .]οσε[]	1
[. . .]ῦμνον[ὑγ]ιή καὶ θεμ[ι]τὰ λέγο[ντα .]το γὰρ	
[τ]ῆ πόσει. [Κ]αὶ εἰπεῖν οὐχ οἶόν τ[ε τ]ὴν τῶν ὀνομάτων		
[φύ]σιν καίτ[οι] ῥηθεντα. Ἔστι δὲ ξ[ένη τις ἡ] πόσις		
[κ]αὶ ἀνθρώ[ποις] αἰνι[γμ]ατώδης, [κε]ῖ [Ἄ]ορφεὺς αὐτ[ὸ]ς	5	
[ἐ]ρίστ' αἰνι[γμ]ατα οὐκ ἤθελε λέγειν, [ἐν αἰν]ιγμᾶσ[ι]ν δὲ		
[μεγ]άλα. Ἰερ[ολογ]εῖται μὲν οὖν καὶ ἀ[πὸ το]ῦ πρώτου		
[ἀε]ὶ μέχρ[ι] <τ>οῦ [τελε]υταίου ῥήματος, ὅ[ς] δηλοῖ] καὶ ἐν τῷ		
[εὐκ]ρινήτῳ [ἔ]πει · θ[ύ]ρας γὰρ ἐπιθέ[σθαι κελ]εύσας τοῖς		
[ὡσ]ὶν αὐτ[ὸ]ς οὐ τι νομο[θετεῖν φη]σιν τοῖς πολλοῖς	10	
[τοὺς τ]ῆν ἀκοὴν [ἀγνεύ]οντας, κατ[ὰ]...		

...

... un hymne disant des choses saines et licites ; car... à travers le poème. Et il n'est pas possible de dire quelle est la véritable nature des mots, bien qu'ils soient prononcés. Le poème est en quelque sorte étranger et, pour les hommes, énigmatique, même si Orphée, pour sa part, n'a pas voulu dire d'énigmes contentieuses, mais plutôt, dans des énigmes, de grandes choses. C'est qu'il prononce un discours sacré depuis le tout premier mot, sans discontinuer, jusqu'au dernier, comme il le montre encore dans tel vers énoncé avec discernement : après leur avoir ordonné de poser des portes devant leurs oreilles, il dit qu'il n'institue pas des lois pour le grand nombre... ceux dont l'ouïe est pure, en suivant⁵⁰...

48. Sur la distinction entre allégorie et allégorèse, qui est celle d'un mode de production discursive et d'une méthode de lecture, voir par exemple MOST 1998. Elle se trouve déjà dans les travaux de J. Pépin évoqués *supra* dans une note où nous donnions d'autres références bibliographiques sur l'allégorie.

49. M. Henry déclare ainsi : « *the document is important to our understanding of the development of the literary theory and criticism if not to the entire epistémê of the late fifth and fourth centuries [...]. It is important to view Plato's and Aristotle's theoretical criticism in light of the practical criticism displayed in the Derveni document.* » (HENRY 1986, p. 150 et 151.) Ce principe est la clef de voûte de STRUCK 2004. On lira également les pages consacrées au papyrus dans CALAME 2005.

50. P. Derveni, VII, 1-11 (les lignes 12 à 15 sont trop lacunaires pour que leur citation présente ici un intérêt). Nous nous fondons sur KOUREMENOS, PARÁSSOGLU & TSANTSANOGLU 2006, sans suivre dans le détail l'orthographe du papyrus (*iota* adscrit et *sandhi*, ou modification phonétique des nasales du type οὐγ καί pour οὐν καί). La consultation de cette édition est indispensable, car elle est la première à bénéficier de l'examen direct de l'ensemble des fragments. Cela ne suffit pas à lui assurer le statut d'édition de référence, comme le prouvent les réserves qui ont été exprimées par l'éditeur précédent dans son compte rendu (voir JANKO 2006). Il est encore utile de se référer également à JANKO 2002 et à l'apparat très détaillé de BETEGH 2004. Notre

Comme on le voit, ce texte est incertain en plusieurs endroits, particulièrement dans ses premières lignes⁵¹. Son propos est cependant d'une grande netteté. Le groupe lexical d'αἴνιγμα, qui donne lieu à des restitutions sûres, en est le pivot. Il intervient dans la séquence logique suivante :

- le poème possède une autorité sacrée, car il chante les dieux en proférant des paroles sans défaut et qui correspondent à ce que les dieux permettent (l. 2) ;
- mais il est incompréhensible : on ne peut pas résumer le sens des mots exprimés (l. 3-4) ;
- il est donc énigmatique pour les hommes (l. 5) ;
- ce fait doit cependant être considéré à la lumière de l'intention d'Orphée, que le commentateur indique en distinguant entre deux types d'énigmes (l. 5-7) ;
- cette intention constante de l'auteur apparaît dans un vers clairement programmatique, qui est ici paraphrasé (l. 7-11).

Ainsi, Orphée est à l'origine et de la vérité et de l'obstacle, c'est-à-dire qu'il révèle une vérité à ceux qui s'en sont rendus dignes par une initiation. Le lien avec l'accomplissement d'un rituel est explicite dans toute la colonne XX. Ici, le vers célèbre auquel il est fait allusion contient le même motif. Platon est le premier à nous rapporter sa seconde partie entière : θύρας δ' ἐπιθέσθε βέβηλοι, « posez des portes devant vos oreilles, profanes⁵² ! » Mais la divergence des citateurs ultérieurs sur le début du vers illustre très bien un aspect crucial de notre texte. Denys d'Halicarnasse, notamment, connaît la version φθέγξομαι οἷς θέμυς ἐστί, « j'adresserai mes paroles à ceux à qui la justice divine le permet », alors que Plutarque écrit ἀείσω ξυνετοῖσι, « je chanterai pour ceux qui sont intelligents⁵³ ». Pour sa part, le

traduction bénéficie également de celle de LAKS & MOST 1997a. Il existe une traduction française annotée, JOURDAN 2003, qui reprend principalement le texte de R. Janko.

51. Signalons que l'on a voulu compléter la ligne 2 par ἱεροουργεῖτο (Tsantsanoglou, qui envisageait aussi ἡνίξετο) ou par ἱερολογεῖτο (Janko), ce qui suppose soit qu'un sacrifice est effectué par l'intermédiaire du poème, soit qu'il possède le statut de « discours sacré » comme à la ligne 7 probablement. À la ligne 4, la restitution φύσιν a la préférence de Laks et Most, mais Tsantsanoglou propose λύσιν (leçon séduisante pour le sens, mais qui repose sur le syntagme inattendu λύσιν λέγειν), tandis que Janko et Betegh lisent θέσιν ; l'adverbe καίτοι est la conjecture de Tsantsanoglou, là où Janko suggère καὶ τὰ. L'adjectif ξένη est une conjecture de West, qui songeait peut-être au ξενικόν aristotélicien, quoique le sens métaphorique se rencontre dès Eschyle. Le sens global du début de la colonne demeure identique dans ces différentes versions. Nous commenterons dans la présente section une autre conjecture. Indiquons seulement pour la fin du texte cité que l'opposition entre la foule et les initiés est clarifiée par l'ajout ἀλλὰ διδάσκειν au commencement de la ligne 11 dans le texte de Janko, d'après une idée de Burkert.

52. Cité par PLATON, *Le Banquet*, 218 b.

53. DENYS D'HALICARNASSE, *La Composition stylistique*, XXV, 5 et PLUTARQUE, *Propos de table*, 636 D. Pour la liste des témoignages, on se reportera au recueil des fragments orphiques édité par A. Bernabé.

commentateur du papyrus affirme que les individus qui se contentent de pratiquer les rites n'acquièrent pas encore la compréhension des paroles sacrées, οὐ γὰρ οἶόν τε ἀκούσαι ὁμοῦ καὶ μαθεῖν τὰ λεγόμενα, « car il n'est pas possible en effet d'entendre et de comprendre les paroles dans le même temps » (XX, 2-3). Pas plus que la pratique des actions rituelles (τὰ δρώμενα), les paroles prononcées durant les cérémonies (τὰ λεγόμενα) ne suffisent. L'interprétation est nécessaire et constitue le véritable critère du partage entre le grand nombre et les initiés. Le commentateur propose donc une seconde révélation, sans laquelle subsiste l'écran des mots énigmatiques employés par Orphée : τὰ δ' ἐπὶ τούτοις ἐπίπροσθε ποιείται οὐ βουλόμενος πάντας γινώσκειν, « les mots qui viennent ensuite, il les met en travers, parce qu'il ne veut pas que tout le monde comprenne » (XXV, 12-13). La colonne VII fonde un principe exégétique qui est énoncé plus loin, à la colonne XIII, avec la même insistance sur l'importance d'une reformulation qui procède élément par élément, à la fois totale et discontinue, car le discours sacré désigne chaque réalité d'un nom qui n'est pas le sien :

Ὅτι μὲν πάσαν τὴν πόησιν περὶ τῶν πραγμάτων
αἰνίσκεται ἢ[α]θ' ἔπος ἕκαστον ἀνάγκη λέγειν.

Puisque dans tout le poème il parle par énigmes au sujet des réalités, il est nécessaire d'en rendre compte mot par mot⁵⁴.

Ce modèle est celui d'une traduction⁵⁵, ou plutôt d'une correspondance entre deux nomenclatures. Si l'on suit le prophète qu'est le commentateur, l'énigme est progressivement résolue⁵⁶. Les critiques modernes ont bien étudié les facteurs d'ambiguïté qu'il met en avant et ceux qu'il exploite⁵⁷. Orphée emploie un nom qui diffère de l'usage des hommes (ὠνόμασεν Μοῖρα [...] τὴν φρόνησιν Μοῖραν ἐκάλεσεν, XVIII, 3 et 6-7) et il faut poser une équivalence entre le terme exprimé et celui qu'il voulait faire comprendre, selon la formule essentielle de l'allégorie du papyrus, τὸ αὐτό (ainsi en X, 3 : λέγειν δὲ καὶ διδάσκειν τὸ αὐτὸ δύναται, « dire et enseigner, cela signifie la même chose »). Tel est le rôle du verbe αἰνίζομαι dans ses autres occurrences⁵⁸.

Revenons à la colonne VII. La conception de l'énigme qui sous-tend la démarche herméneutique y faisait l'objet d'une nuance. Si l'hymne avait les qualités d'une énigme, c'était tout d'abord par son inintelligibilité apparente. Celle-ci pouvait se comprendre de deux

54. XIII, 5-6. Il nous semble préférable dans ce contexte de comprendre ἔπος dans le sens de « mot », plutôt que dans celui de « vers ».

55. BRISSON 2004a mentionne le papyrus sous la rubrique « l'allégorie comme traduction ».

56. Le parallèle qu'établit BETEGH 2004 entre la démarche du commentateur et l'« herméneutique des oracles » est trop général, mais juste (voir p. 364-370).

57. Voir en particulier HENRY 1986, p. 157-160.

58. Selon la dernière édition, en IX, 10 et 12, en X, 11 et en XVII, 13.

façons. Pour le commentateur, elle repose sur le lien naturel qui existe entre l'expression de réalités supérieures, de grandes choses (μεγάλα), et la parole énigmatique (ἐν αἰνίγμασιν, syntagme dont on notera ici l'apparition précoce⁵⁹). Mais il lui faut dissiper le soupçon de malveillance, car on pouvait penser que ces énigmes visaient à susciter le désaccord et la querelle ; la conjecture ἐρίστ' αἰνίγματα semble s'être imposée, contre d'autres possibilités sémantiquement moins probables ou paléographiquement impossibles⁶⁰. Cette opposition entre deux modes éthiques repose évidemment sur une pétition de principe, ou un acte de foi : rien n'empêche les énigmes douteuses ou « éristiques » de concerner les objets les plus sacrés. Sans doute faut-il penser ici à une distinction entre les controverses des hommes, dont les énigmes sont toujours incertaines, et les révélations divines, fondées en vérité quelle que soit leur forme.

3. Rhétorique à Alexandre

La *Rhétorique à Alexandre*, originellement composée entre 340 et 300 environ, est le seul exemple qui nous soit parvenu de l'architecture et des préceptes des τέχναι antérieures à la « réforme » que constitue la *Rhétorique* d'Aristote : à travers ses définitions et ses conseils, nous avons donc accès à l'exposé sobre d'un savoir-faire qui s'est accumulé en plus d'un siècle de pratique oratoire et d'enseignement rhétorique⁶¹. Il est d'autant plus intéressant de constater qu'αἰνίγμα n'y est pas un terme technique. De même que le corpus conservé des orateurs ne contient pas de référence à la devinette, sinon une comparaison chez Démosthène, cet ouvrage normatif n'a pas à codifier l'usage de la forme traditionnelle du discours énigmatique.

L'unique occurrence du lexique de l'énigme assigne cependant un rôle à l'expression indirecte et en fournit une caractérisation. Le passage en question se trouve dans la troisième partie du traité, où l'auteur examine la matière et la structure qui conviennent au discours

59. Le syntagme ἐν αἰνίγμασιν, dont la reconstitution fait l'unanimité, fournit aux quelques usages païens connus un parallèle bien antérieur à la traduction des Septante (cf. I, 4.3.1).

60. Tsantsanoglou lit donc [ἐ]ρίστ' (attesté seulement dans Sophocle, *Électre*, 220), alors que Janko proposait [ἀ]πίστ' ou [ῥ]β]ρίστ', F. Ferrari [ἀ]ρίστ' et l'édition publiée en 1982 dans la ZPE [ᾗ]ρίστ'.

61. P. Chiron juge « plus prudent de parler d'*archaïsme doctrinal global* » de la *Rhétorique à Alexandre*, plutôt que d'une « antériorité chronologique », par rapport à la *Rhétorique* d'Aristote (CHIRON 2002, p. VIII, n. 5). L'introduction de son édition propose les résultats d'une double enquête. Après avoir instruit la question de la datation et de l'attribution du traité, il étudie en effet les rapports qu'entretient le texte avec l'ancienne rhétorique. Constatant que « le traité s'inscrit pleinement dans la rhétorique du IV^e siècle », il conclut que l'on peut le considérer comme « le meilleur poste d'observation de la rhétorique et de l'éloquence à un stade intermédiaire entre les premiers technographes et Aristote, plus précisément entre Isocrate et Aristote, vers la fin de la période de production des orateurs attiques » (p. CLV).

selon le genre pratiqué. Entre les sections consacrées aux genres démégorique et judiciaire, un chapitre assez bref aborde les « espèces » opposées que sont les discours d'éloge et de blâme⁶². Le second reçoit un traitement cursif⁶³ :

Τὸν δ' αὐτὸν τρόπον ἐπὶ τῶν μοχθηρῶν πραγματολογοῦντες τὰς κατηγορίας συστήσομεν. Δεῖ δὲ μὴ σκώπτειν ὃν ἂν κακολογῶμεν, ἀλλὰ διεξιέναι τὸν βίον αὐτοῦ· μάλλον γὰρ οἱ λόγοι τῶν σκωμμάτων καὶ τοὺς ἀκούοντας πείθουσι καὶ τοὺς κακολογουμένους λυποῦσιν. Τὰ μὲν γὰρ σκώμματα στοχάζεται τῆς ιδέας ἢ τῆς οὐσίας· οἱ δὲ λόγοι τῶν ἠθῶν καὶ τῶν τρόπων εἰσὶν οἷον εἰκόνες. Φυλάττου δὲ καὶ τὰς αἰσχροὺς πράξεις μὴ αἰσχροῖς ὀνόμασι λέγειν, ἵνα μὴ διαβάλης τὸ ἠθος, ἀλλὰ τὰ τοιαῦτα αἰνιγματωδῶς ἐρμηνεύειν καὶ ἐτέρων πραγμάτων ὀνόμασι χρώμενος δηλοῦν τὸ πρᾶγμα. Χρὴ δὲ καὶ ἐν ταῖς κακολογίαις εἰρωνεύεσθαι καὶ καταγελᾶν τοῦ ἐναντίου ἐφ' οἷς σεμνύνεται, καὶ ἰδίᾳ μὲν καὶ ὀλίγων παρόντων ἀτιμάζειν αὐτόν, ἐν δὲ τοῖς ὄχλοις κοινὰς μάλιστα κατηγορίας λοιδορεῖν· αὕξειν δὲ καὶ ταπεινοῦν τὸν αὐτὸν τρόπον τὰς κακολογίας ὄνπερ καὶ τὰ ἐγκώμια. Περὶ μὲν οὖν τούτων τῶν εἰδῶν ἐντεῦθεν εἰδήσομεν τὴν χρῆσιν.

C'est de la même manière que, en rapportant les faits, nous composerons l'accusation des méchants. Il faut éviter de brocarder celui que nous dénigrons, mais nous contenter de raconter sa vie. En effet, plus que les brocards, ce sont les récits qui persuadent les auditeurs et font du mal à ceux que nous dénigrons. Car les brocards visent l'apparence plutôt que l'être, tandis que les récits sont comme l'image des caractères et des mœurs. Veille aussi à ne pas dénoncer les actions obscènes avec des mots obscènes, de peur de salir ton caractère, mais à t'exprimer sous forme d'énigme et à faire comprendre la chose à l'aide de mots qui désignent d'autres choses. Il faut aussi, dans les discours de dénigrement, recourir à l'ironie, et tourner en ridicule ce dont l'adversaire tire vanité. En privé, en petit comité, il faut le traîner dans la boue, mais devant la foule choisis de préférence pour l'attaquer un mode d'accusation courtois. Il faut amplifier et rabaisser dans le dénigrement de la même façon que dans l'éloge. Pour ces espèces de discours, voilà donc d'où nous tirerons la connaissance de leur emploi⁶⁴.

Le rhéteur livre ainsi une série très cohérente de recommandations, dont les deux premières sont motivées par l'effet du discours sur les auditeurs : éviter les railleries, moins persuasives et moins blessantes que le récit des actions infamantes ; éviter de désigner les actions inconvenantes par leur nom, afin que l'opprobre attaché aux actes ne rejaillisse pas sur celui qui les évoque ; ironiser, ridiculiser l'adversaire et, dans la limite et dans les formes permises par le contexte, l'injurier. Ce développement, auquel succède l'étude de l'accusation propre au genre judiciaire, semble situer la pratique de la *κακολογία* dans le cadre du procès en parlant de « l'adversaire⁶⁵ ». L'élément déterminant est pourtant qu'il s'agit d'une attaque publique, soumise au regard et au jugement de tiers *a priori* indifférents, comme le montre le

62. L'auteur annonce dans l'ouverture du traité (I, 1) un découpage problématique en trois γένη (les genres démégorique, épédictique et judiciaire) et sept εἶδη (les espèces que constituent l'exhortation, la dissuasion, l'éloge, le blâme, l'accusation, la défense et l'examen). Les flottements de cette double classification, selon les « contextes d'utilisation » et selon la « fonction », sont étudiés par P. Chiron (p. XIV-XV, puis LXXXIX-XCIV). Le chapitre sur l'éloge et le blâme en est un exemple.

63. Comme le remarque L. Pernot, le couple de l'éloge et du blâme présente une « fausse symétrie » et le ψόγος est en réalité « délaissé par les théoriciens » (voir l'annexe intitulée « Contrepoint. Le blâme » dans PERNOT 1993, à la fin de la deuxième partie).

64. PSEUDO-ARISTOTE, *Rhétorique à Alexandre*, XXXV, 17-19, 1441 b 13-29. Le texte et la traduction sont ceux de Chiron 2002. Voir également CHIRON 2006b.

65. P. Chiron rappelle cependant la perméabilité du lexique judiciaire et de celui de l'éloge et du blâme (n. 620).

contraste avec la violence sans fard de la parole privée. Dans une telle situation, il importe de tenir compte des préjugés partagés par l'ensemble de la société, qui sont le socle sur lequel les discours tenus construiront les images de l'une et l'autre partie. Aussi la liste s'achève-t-elle par cette sorte d'oxymore qu'est l'injure polie, socialement acceptable⁶⁶.

Les deux premiers conseils sont explicitement dictés par le souci de l'image que les auditeurs se forment des personnes concernées. Le rhéteur les justifie tous deux en invoquant l'ἦθος et ce passage est l'un de ceux où l'on voit clairement, à partir du sens courant du mot, une « amorce de la théorie de l'éthos » qui est élaborée par Aristote⁶⁷. Il est remarquable que l'on trouve le terme même d'εἰκών, « image », non pour dire que les paroles qu'il prononce reflètent le comportement habituel d'un individu, mais pour insister sur l'efficacité de la peinture de la vie d'autrui par les mots, dans le cadre de la narration. Dans ce premier précepte, il s'agit de représenter aux auditeurs l'éthos réel d'un adversaire dont les vices sont avérés et irréfutables — on n'envisage pas ici la calomnie, c'est-à-dire la discordance entre la réalité et l'accusation —, afin de faire participer le public à la réprobation.

Cela ne signifie pas que l'auteur engage simplement à se faire le champion des faits extérieurs à la technique. Le précepte suivant se rapporte à un aspect précis de l'éthos construit du locuteur. La perspective demeure celle du récit des actions honteuses, dont le rhéteur entend pallier un inconvénient. Les mots n'ayant pas la neutralité de signes abstraits, mais une qualité solidaire de celle des choses, il faut couper cette correspondance en utilisant d'autres mots que ceux qui montreraient les vices dans un discours sans contrainte (αἰσχροῦς πράξεις μὴ αἰσχροῖς ὀνόμασι). Faute d'une telle précaution, l'orateur sera victime d'une catégorisation sociale préétablie et suscitera contre lui les préventions défavorables que le traité nomme ailleurs διαβολαί, comme il emploie ici διαβάλλω. Cet effet d'atténuation, ou de sourdine, est évidemment ce que l'on nommera plus tard l'euphémisme⁶⁸. Pour définir le procédé, notre texte recourt à deux expressions. La périphrase ἐτέρων πραγμάτων ὀνόμασι χρώμενος δηλοῦν τὸ πρᾶγμα suppose que les choses ont un nom qui leur est propre et prône un discours double. On se souvient que dans le traité la définition de l'ironie est analogue (τοῖς ἐναντίοις ὀνόμασι τὰ πρᾶγματα προσαγορεύειν, cf. *supra* à propos de la notion ancienne d'allégorie) : elle ne diffère que par la restriction aux « noms » opposés, qui

66. Les « accusations communes » (κοινὰ κατηγορία) doivent être celles que l'on peut porter en société, sans commettre un écart de ton, selon une acception particulière de κοινός que l'on pourrait également traduire par « diplomatique » si le mot ne conservait pas une connotation politique.

67. L'expression est de P. Chiron (n. 625). Deux thèses récentes préparées sous sa direction ont examiné la genèse de cette notion dans la théorie aristotélicienne (WERTHER 2003) et sa réinvention latine (GUÉRIN 2006).

68. Voir CHIRON 2002, n. 626 : « L'absence de terme technique tend à montrer que nous sommes à l'aube de cette théorie. »

en fait une sorte d'antiphrase, et la pratique de l'ironie est mentionnée naturellement dans la continuité de cette mise en garde. Dans l'un et l'autre cas, l'objectif est bien d'être compris sans prononcer les mots qui doivent venir à l'esprit de l'auditeur. C'est aussi ce qu'indique le syntagme αἰνιγματωδῶς ἐρμηνεύειν, « formuler énigmatiquement », c'est-à-dire « allusivement » mais sans laisser place à aucune hésitation⁶⁹. Ces termes sont plus vagues que ceux qui les suivent. Complété par un adverbe de manière, ἐρμηνεύειν se rapproche déjà du sens « style » qu'a pleinement ἐρμηνεία dans le titre du traité de Démétrios, quelques siècles plus tard, mais conserve quelque chose du modèle de l'interprétation interlinguistique qui est à l'origine de son sens premier « traduire ». La conjonction καί qui relie les deux expressions ne pose sans doute pas une équivalence entière, mais permet plutôt une définition moins générale et plus concrète du style adapté, dont aucun exemple n'est cependant donné. En se demandant si ce procédé n'est pas l'une des préfigurations de ce que les Anciens appelleront ensuite l'allégorie, Pierre Chiron fait observer que les remarques du rhéteur sur l'euphémisme ne concernent pas la métaphore, mais l'énigme⁷⁰. Peut-être faudrait-il insister davantage sur le fait que le nom de l'énigme s'enracine en grec dans le sémantisme plus large d'αἰνίσσομαι : ce premier témoignage rhétorique montre que la famille lexicale est impliquée dans les théorisations d'un mode d'expression atypique mais plus adapté, dans certains contextes, que les termes usuels et attendus.

4. Aristote

Les neuf occurrences de la famille d'αἰνίσσομαι dans le corpus aristotélicien se trouvent presque exclusivement dans les ouvrages qui abordent, à des points de vue différents, la production du discours : la *Poétique* et la *Rhétorique*⁷¹. L'emploi de ces mots est concentré dans deux passages parallèles, qui relient l'énigme à une même notion centrale. C'est en effet le rapport de l'énigme et de la métaphore qui retient l'attention d'Aristote. Mieux, le

69. Dans notre édition de référence, le léger décalage entre la traduction (« sous forme d'énigme ») et la glose du mot dans l'*index uerborum* (« allusivement ») est significatif.

70. CHIRON 2004a, p. 55 : « la formule — que n'illustre, hélas, aucun exemple — n'est pas en relation avec la métaphore. Non, le rhéteur relie le procédé dont il parle à l'énigme. Est-ce à dire que l'allégorie, à l'aube de la théorie connue, s'appelait parfois "énigme" ? » Ajoutons que le rhéteur emploie en un sens technique le verbe μεταφέρειν (1434 b 34), mais n'utilise jamais μεταφορά. Par ailleurs, le critique note que le καί qui unit les caractérisations positives du préceptes « peut être explicatif » mais que « cette interprétation n'est [...] pas sûre ».

71. La *Poétique* contient trois occurrences d'αἰνigma (1458 a 24-26) et la *Rhétorique* cinq occurrences de la famille lexicale (αἰνιγματώδης apparaît en 1394 b 35, αἰνigma en 1405 a 37, αἰνίσσομαι en 1405 b 4-5 et en 1412 a 25). L'unique occurrence hors de ces textes se trouve dans le passage des *Météorologiques* (347 a 6) auquel nous avons déjà fait référence pour le sens qu'y prend αἰνίσσομαι (cf. I, 4.2.1). Le groupe lexical de γοῖφος est absent du corpus.

philosophe est le premier à énoncer une définition de l'énigme et se réfère à un même exemple traditionnel les deux fois où il utilise le terme αἴνιγμα. Les conditions semblent réunies pour que l'on ait affaire à l'intégration de l'énigme dans un système théorique.

La définition aristotélicienne de l'énigme intervient dans le dernier des trois chapitres que la *Poétique* consacre à l'expression (λέξις), envisagée comme le matériau linguistique de l'expression poétique. Curieusement, ce développement se situe entre l'étude de la tragédie et celle de l'épopée, ce qui l'a parfois fait regarder comme une suite de fiches de grammaire maladroitement intercalées, sinon interpolées⁷². De fait, par une série de définitions et de divisions, Aristote expose au chapitre XX une théorie grammaticale complète qui va des éléments du signifiant (στοιχεῖα) au discours (λόγος), puis détaille au chapitre XXI les huit espèces du nom (ὄνομα, qui recouvre le verbe aussi bien que le nom). De ces espèces, les trois premières sont les plus importantes : le nom « courant » (κύριον), dont tout le monde se sert ; son complémentaire, l'« emprunt » (γλωττα), qui est le nom courant des étrangers (des « autres », ἕτεροι) ; la métaphore, dont Aristote indique succinctement la définition et la typologie en disant qu'elle est « l'application d'un nom impropre [ἀλλοτριού], par déplacement soit du genre à l'espèce, soit de l'espèce au genre, soit de l'espèce à l'espèce, soit selon un rapport d'analogie⁷³ ». Suivent l'ornement, dont la nature reste ici indéterminée, et quatre manipulations proprement poétiques du signifiant : les noms forgés, allongés, écourtés ou altérés. Il faut attendre les considérations stylistiques du chapitre XXII pour que cet aperçu didactique révèle sa portée sur le propos de l'ouvrage, dans une perspective à la fois critique et normative :

Λέξεως δὲ ἀρετὴ σαφὴ καὶ μὴ ταπεινὴ εἶναι. Σαφεστάτη μὲν οὖν ἐστὶν ἢ ἐκ τῶν κυρίων ὀνομάτων, ἀλλὰ ταπεινὴ· παράδειγμα δὲ ἡ Κλεοφώντος ποιήσις καὶ ἡ Σθενέλου. Σεμνὴ δὲ καὶ ἐξαιρέτουσα τὸ ἰδιωτικὸν ἢ τοῖς ξενικοῖς κεχρημένη· ξενικὸν δὲ λέγω γλωτταν καὶ μεταφορὰν καὶ ἐπέκτασιν καὶ πᾶν τὸ παρὰ τὸ κύριον. Ἄλλ' ἂν τις ἅπαντα τοιαῦτα ποιήσῃ, ἢ αἴνιγμα ἔσται ἢ βαρβαρισμὸς· ἂν μὲν οὖν ἐκ μεταφορῶν, αἴνιγμα, ἐὰν δὲ ἐκ γλωττῶν, βαρβαρισμὸς. Αἰνίγματός τε γὰρ ἰδέα αὕτη ἐστὶ, τὸ λέγοντα ὑπάρχοντα ἀδύνατα συνάψαι· κατὰ μὲν οὖν τὴν τῶν

72. Le point de vue adopté par ELSE 1957, qui excluait de son commentaire ce qu'il tenait pour un excursus inutile, a souvent été critiqué. Le problème est posé avec rigueur par DUPONT-ROC & LALLOT 1980, p. 314-316. Il s'agit de déterminer la relation qui existe entre ces éléments grammaticaux et la théorie de la mimésis qui guide l'examen des deux grands genres poétiques. Une défense argumentée de l'organicité du traité figure également dans MORPURGO-TAGLIABUE 1967, p. 24-25. Pour le dire avec les mots de GOLDSCHMIDT 1982, ce développement est orienté et pertinent en ce qu'il vise « non pas l'explication du style en général, mais seulement du style tragique, c'est-à-dire l'emploi du nom, et du nom métaphorique, comme le procédé le plus adapté à l'essence même de la fable tragique » (p. 337). Notons cependant qu'Aristote, pour éclairer les procédés stylistiques de la tragédie — qui lui fournit presque tous ses exemples —, s'intéresse à l'ensemble de la λέξις poétique.

73. ARISTOTE, *Poétique*, XXI, 1457 b 6-9 : Μεταφορὰ δὲ ἐστὶν ὀνόματος ἀλλοτρίου ἐπιφορὰ ἢ ἀπὸ τοῦ γένους ἐπὶ εἶδος, ἢ ἀπὸ τοῦ εἴδους ἐπὶ τὸ γένος, ἢ ἀπὸ τοῦ εἴδους ἐπὶ εἶδος, ἢ κατὰ τὸ ἀνάλογον. Nous citons le texte et la traduction proposés par DUPONT-ROC & LALLOT 1980. Nous nous sommes constamment référés au commentaire qui les accompagne.

ὀνομάτων σύνθεσιν οὐχ οἷόν τε τοῦτο ποιῆσαι, κατὰ δὲ τὴν μεταφορὰν ἐνδέχεται, οἷον « ἄνδρ' ἴδον πυρὶ χαλκὸν ἐπ' ἀνέρι κολλήσαντα », καὶ τὰ τοιαῦτα · ἐκ τῶν γλωπτῶν βαρβαρισμός.

Δεῖ ἄρα κεκράσθαι πῶς τούτοις · τὸ μὲν γὰρ τὸ μὴ ἰδιωτικὸν ποιήσει μὴδὲ ταπεινόν, οἷον ἢ γλώττα καὶ ἢ μεταφορὰ καὶ ὁ κόσμος καὶ τὰλλα τὰ εἰρημένα εἶδη, τὸ δὲ κύριον τὴν σαφήνειαν. Οὐκ ἐλάχιστον δὲ μέρος συμβάλλεται εἰς τὸ σαφές τῆς λέξεως καὶ μὴ ἰδιωτικὸν αἰ ἐπεκτάσεις καὶ ἀποκοπαὶ καὶ ἐξαλλαγαὶ τῶν ὀνομάτων · διὰ μὲν γὰρ τὸ ἄλλως ἔχειν ἢ ὡς τὸ κύριον παρὰ τὸ εἰωθὸς γινόμενον τὸ μὴ ἰδιωτικὸν ποιήσει, διὰ δὲ τὸ κοινωνεῖν τοῦ εἰωθότος τὸ σαφές ἔσται.

Ce qui fait la qualité de l'expression, c'est d'être claire sans être banale ; or la plus claire est celle qui recourt aux noms courants, mais elle est banale ; un exemple en est la poésie de Cléophon et celle de Sthénélos. Au contraire, l'expression est imposante et sort de l'ordinaire lorsqu'elle emploie des noms inhabituels ; j'appelle « inhabituels » l'emprunt, la métaphore, l'allongement, enfin tout ce qui s'écarte de l'usage courant. Mais si un poète compose exclusivement avec ce genre de noms, le résultat sera énigme ou charabia : énigme avec les métaphores, charabia avec les noms empruntés. En effet, le principe de l'énigme, c'est de dire des choses réelles par des associations impossibles. On ne peut le faire par l'assemblage des noms, mais par la métaphore c'est possible, ainsi : *j'ai vu un homme coller du bronze sur un homme avec du feu*, et autres exemples de ce genre. Avec des noms empruntés, on fait du charabia.

Ce qu'il faut, donc, c'est un mélange des deux ; car l'un produira l'insolite et évitera la banalité — ce sera le cas de l'emprunt, de la métaphore, de l'ornement et des autres espèces dont j'ai parlé —, tandis que le nom courant assurera la clarté. Un procédé qui concourt grandement à une expression à la fois claire et insolite, c'est l'allongement, l'abrègement ou l'altération des noms, car l'écart par rapport à la forme courante des noms, en heurtant l'habitude, produira l'insolite, tandis que ce qui restera commun avec la forme habituelle assurera la clarté⁷⁴.

Aristote reconnaît la plus haute valeur à une expression tempérée, dans laquelle le poète trouve le moyen de concilier deux exigences opposées, la production de la clarté (σαφήνεια, τὸ σαφές) et celle de l'insolite (τὸ μὴ ἰδιωτικόν). Le nom courant a pour propriété la clarté, tandis que les autres espèces mentionnées s'écartent des formes habituelles. La λέξις doit donc participer des deux catégories, à travers l'emploi des deux classes de mots : ce mélange est un fait de syntaxe et consiste à varier les éléments dont est composé le discours. En effet, en matière de style, la vertu ne réside pas dans la pureté. Portée à son degré superlatif, la clarté ne suscite que l'indifférence ; si elles deviennent coextensives au λόγος, les étrangetés impressionnent, mais font courir un autre risque, qui donne lieu à une nouvelle dichotomie. Lorsqu'il qualifie d'inhabituel tout ce qui n'est pas courant, l'auteur mentionne dans une liste abrégée trois des espèces de noms concernées. Deux seulement sont à l'origine des types d'excès identifiés : l'enchaînement de métaphores engendre l'énigme, celui d'« emprunts », le « barbarisme ». Avant d'étudier en détail le cas de l'énigme, de brèves remarques plus générales sont utiles.

La première a trait au mode de raisonnement et aux catégories qu'Aristote met en œuvre pour présenter sa théorie stylistique. Les deux pôles indiqués sont inadéquats, l'un par défaut et l'autre par excès. Le style requis évite les inconvénients des deux extrêmes tout en remplissant les fonctions qui les caractérisent. Nous avons ainsi affaire à la détermination d'une μεσότης, d'une excellence conçue comme la « moyenne » entre deux vices qui lui sont

74. ARISTOTE, *Poétique*, XXII, 1458 a 18-b 5.

apparentés. La notion n'est pas explicitement utilisée dans la *Poétique* et dans la *Rhétorique*, mais on sait qu'elle est centrale dans la réflexion morale de l'auteur⁷⁵. Remarquons par ailleurs que le projet du chapitre est de cerner une « qualité du style » (ἀρετὴ λέξεως) unique et médiane, bien que cela implique l'esquisse d'un système qui caractérise comme λέξις σαφής et ταπεινή la poésie de deux auteurs et comme λέξις σεμνή le style associé aux noms inhabituels. Les termes de cette analyse font assurément partie de la « matrice » aristotélicienne des doctrines ultérieures relatives aux qualités du style⁷⁶.

Ce passage partage le cadre théorique que trace plus complètement le début du troisième livre de la *Rhétorique*. Aristote y renvoie à la *Poétique* pour tout ce qui concerne le style de la poésie (λέξις ποιήσεως), dont le style du discours (λέξις λόγου) s'est selon lui progressivement différencié⁷⁷. La clarté demeure primordiale, avec la justification suivante : « le discours [λόγος] est un signe, de sorte que s'il ne désigne [δηλοῖ] pas, il ne remplira pas sa fonction propre⁷⁸ ». Le raisonnement est valable pour tout acte d'expression. Aussi le discours en prose dont traite ensuite l'auteur, en employant λόγος dans son acception oratoire, est-il passible des mêmes recommandations que l'expression poétique. Le mélange des facteurs de clarté et d'étrangeté obéit cependant à une autre convenance : son style ne doit être « ni bas ni d'une dignité excessive, mais convenable. Car l'expression poétique n'est peut-être pas basse, mais elle ne convient pas à un discours⁷⁹ ». Dans ce dernier cas, la hiérarchie des exigences est nette et correspond au rôle principal qu'Aristote prête au discours : la clarté lui permet d'accomplir sa fonction de dénotation. La perspective démonstrative, ou didactique, du philosophe le conduit à regarder les considérations

75. L'*Éthique à Nicomaque* définit la notion dès l'examen général de la vertu (1106 a-1107 a) et l'utilise d'une façon constante à propos des vertus particulières. Dans la conversation de détente, par exemple, l'enjouement conserve une juste distance par rapport à l'excès que constitue la bouffonnerie et au défaut qu'incarnent les rustres (1128 a). Notons qu'il arrive que cette moyenne n'ait pas de nom, comme dans le cas de l'ambition (1125 b). Nous suivons ici les termes choisis par BODÉUS 2004 dans la traduction de ces passages.

76. La quadripartition élaborée par Théophraste, selon nos témoignages, et adoptée par Cicéron et Quintilien vise un semblable équilibre entre l'ornementation, d'une part, et la correction, la clarté et la convenance, d'autre part, qui constituent à elles trois un socle d'intelligibilité. Voir les synthèses de PERNOT 2000, p. 84-89 et 295, et la vaste mise en perspective des « caractères du style » de Démétrios proposée par CHIRON 2001, p. 117-172 (la notion de matrice y est employée notamment p. 146, au terme d'un aperçu de la stylistique aristotélicienne).

77. Voir *Rhétorique*, III, 1-2.

78. *Rhétorique*, 1404 b 2-3 : σημείον γὰρ τι ὁ λόγος ὄν, ἐὰν μὴ δηλοῖ οὐ ποιήσει τὸ ἑαυτοῦ ἔργον.

79. *Rhétorique*, 1404 b. Voici le développement entier, à propos de la λέξις : καὶ μήτε ταπεινὴν μήτε ὑπὲρ τὸ ἀξίωμα, ἀλλὰ πρόπουσαν· ἢ γὰρ ποιητικὴ ἴσως οὐ ταπεινὴ, ἀλλ' οὐ πρόπουσα λόγῳ. τῶν δ' ὀνομάτων καὶ ῥημάτων σαφὴ μὲν ποιεῖ τὰ κύρια, μὴ ταπεινὴν δὲ ἀλλὰ κεκοσμημένην τάλλα ὀνόματα ὅσα εἴρηται ἐν τοῖς περὶ ποιητικῆς· τὸ γὰρ ἐξαλλάξει ποιεῖ φαίνεσθαι σεμνοτέρων, « [le style] ne doit être ni bas ni d'une dignité excessive, mais convenable. Car l'expression poétique n'est peut-être pas basse, mais elle ne convient pas à un discours. Les noms et les verbes qui rendent l'expression claire sont ceux d'usage courant ; quant à ceux qui font que l'expression est non pas basse mais ornée, ce sont tous les autres mots mentionnés dans la *Poétique*. En effet, l'écart par rapport à l'usage fait paraître l'expression plus noble ». Dans le chapitre de la *Poétique*, la notion de convenance apparaît après notre passage, à travers l'emploi d'ἀπρεπῶς (1458 b 14) et de πρεπόντως (1459 a 4).

stylistiques comme un mal nécessaire, l'idéal étant de « débattre à l'aide des faits eux-mêmes⁸⁰ ». Malgré la reconnaissance d'une spécificité de la production poétique, dont les sujets laissent une bien plus grande latitude dans l'emploi des noms inhabituels et qui n'est pas assujettie au besoin de dissimuler son art, la différence n'est que de degré. Dans la *Poétique* également, la dimension intellectuelle prime sans doute sur la dimension plus proprement expressive⁸¹. Il est d'ailleurs notable que les procédés privilégiés par Aristote produisent un écart minime : si les commentateurs font observer avec raison que ces déformations des noms sont le signe même de la langue d'art épique et représentent comme telles un marqueur esthétique important pour les Grecs de l'époque classique, ce sont aussi les catégories de noms inhabituels les plus proches de la clarté⁸².

La terminologie linguistique et stylistique employée dans ces textes porte l'empreinte de sa matrice sociale. Si le registre politique est évoqué par la désignation du nom courant comme dominant (κύριον), on voit que les autres espèces du nom sont regroupées par référence à la « forme élémentaire de la différence sociale » qu'est l'opposition de l'étranger (ξένος) au

80. 1404 a : Ἐπειὶ τό γε δίκαιόν (ἐστὶ) μηδὲν πλέον ζητεῖν περὶ τὸν λόγον ἢ ὥστε μήτε λυπεῖν μήτ' εὐφραίνειν· δίκαιον γὰρ αὐτοῖς ἀγωνίζεσθαι τοῖς πράγμασιν, ὥστε τὰλλα ἔξω τοῦ ἀποδείξει περιεργα ἐστίν· ἀλλ' ὁμως μέγα δύναται, καθάπερ εἴρηται, διὰ τὴν τοῦ ἀκροατοῦ μοχθηρίαν. Τὸ μὲν οὖν τῆς λέξεως ὁμως ἔχει τι μικρὸν ἀναγκαῖον ἐν πάσῃ διδασκαλίᾳ· διαφέρει γὰρ τι πρὸς τὸ δηλῶσαι ὡδὶ ἢ ὡδὶ εἰπεῖν, οὐ μέντοι τοσοῦτον, ἀλλ' ἅπαντα φαντασία ταῦτ' ἐστὶ, καὶ πρὸς τὸν ἀκροατὴν· διὸ οὐδεὶς οὕτω γεωμετρεῖν διδάσκει. « Car ce qui est juste, assurément, s'agissant du discours, c'est qu'il ne soit ni rebutant ni charmant ; ce qui est juste, c'est de débattre à l'aide des faits eux-mêmes, de sorte que tout ce qui s'écarte de la démonstration est superflu. Mais il n'empêche que cette dimension est puissante, comme on l'a dit, en raison de la médiocrité de l'auditeur. La considération du style a donc quand même un petit quelque chose de nécessaire dans tout enseignement, car ce n'est pas tout à fait pareil, quand il s'agit de faire voir quelque chose, de parler de telle manière ou de telle autre. Mais la différence n'est pas si grande, et tout cela n'est qu'imagination, qui joue de surcroît sur l'auditeur, aussi bien personne n'en tient-il compte pour enseigner la géométrie. » Dans l'opposition entre πρὸς τὸ δηλῶσαι et πρὸς τὸν ἀκροατὴν, on peut voir avec P. Chiron « le germe d'une théorie à deux styles » : « un style voué au traitement objectif et logique des πράγματα, ou plutôt un non-style, dépouillé de tout effet [...] ; le style recherché par les scientifiques, le plus clair, le plus précis, le plus concis possible [...] ; à l'opposé, un second style, formellement plus recherché, serait destiné à l'auditeur [...], le style isocratique qui, malgré son annexion à la philosophie, a gardé, pour les raisons que nous avons vues (il doit faciliter la perception du message, il doit étonner, il doit jouer un rôle psychagogique), des traits de grandeur et d'ornement » (CHIRON 2001, p. 145).

81. S. Halliwell déclare ainsi que la vertu du style défendue par le philosophe correspond à un « essentially denotative model of meaning » (HALLIWELL 1987, p. 161). L'asymétrie du couple des principes de clarté et d'élévation est traitée dans l'ensemble de son commentaire des chapitres XXI et XXII (p. 159-164) et dans HALLIWELL 1986, p. 344-349 (« Appendix 4. Aristotle on language (lexis) »), où elle est reliée au rôle cognitif de la métaphore (voir également à ce sujet HALLIWELL 1992).

82. Sur les noms « allongés », « écourtés » ou « altérés » comme marques de l'« homerische Kunstprache », dont nous devons « prendre acte » pour comprendre l'appréciation esthétique du IV^e siècle, voir DUPONT-ROC & LALLOT 1980, p. 360-361. Lorsqu'il mentionnait l'excès de métaphores et celui de noms empruntés, Aristote évitait de commenter l'abus de ces déformations artistiques (qu'il qualifie en 1460 b 12 de πάθη τῆς λέξεως, « modifications de l'expression »). Il le fait dans la suite du chapitre (1458 b) et critique l'usage « trop voyant » de ces procédés, qui fait surgir le ridicule (γελοῖον). Mais cette nouvelle conséquence de l'excès est donnée pour un risque commun à toutes les espèces de noms : il importe d'observer la mesure (τὸ μέτρον) dans toutes les formes d'expression. Le philosophe ne rattache pas cette remarque générale à la mise en garde contre le barbarisme et l'énigme.

concitoyen (πολίτης, ιδιώτης), comme le notent Roselyne Dupont-Roc et Jean Lallot⁸³. Il est cohérent qu'une forme extrême de l'étrangeté soit le « barbarisme ». Cependant, rien ne marque davantage le modèle aristocratique qui organise cette « esthétique de la distinction » que le couple axiologique par excellence du style majestueux ou imposant (σεμνός) et du style bas ou banal (ταπεινός). Revenant au détail du passage, il faut observer que le contraste de ces deux styles n'est pas entièrement développé. En effet, en croisant la métaphore visuelle avec les catégories sociales, Aristote indique que le style clair (σαφής) est potentiellement bas, mais se réfère au style inverse sans nommer le risque que sa majesté lui fait courir, l'obscurité⁸⁴.

Sa première forme, le barbarisme, n'appelle pas de commentaire aux yeux d'Aristote, qui n'en donne ni définition ni exemple. Le mot suffit à évoquer l'étrangeté inhérente au discours des étrangers, et donc un mode d'expression continûment obscur, puisque tous les noms dont il se sert sont des γλώτται⁸⁵. L'hypothétique par laquelle l'alternative entre barbarisme et énigme est introduite suppose un discours *entièrement* fait de noms inhabituels (ἄν τις ἅπαντα τοιαῦτα ποιήσῃ), ce que n'expriment pas à elles seules les formules parallèles ἐκ μεταφορῶν et ἐκ (τῶν) γλωττῶν. S'agit-il d'un passage à la limite ou d'une concentration excessive, d'un discours tenu dans une langue étrangère ou de l'usage barbarisé du grec ? Probablement Aristote pointe-t-il du doigt la limite qu'est le maniement d'une autre langue pour condamner un état *presque* aliéné de la langue grecque.

De la même façon, l'énigme apparaît comme le résultat d'un recours systématique à la métaphore⁸⁶. L'auteur justifie son assertion en indiquant ce qui caractérise l'énigme, en expliquant en quoi ce principe la lie à la métaphore et en citant un spécimen typique. Plutôt

83. DUPONT-ROC & LALLOT 1980, p. 357-358. On trouvera des remarques semblables dans MORPURGO-TAGLIABUE 1967, p. 176-181 : l'auteur voit une caractéristique fondamentale du « *senso della poesia per gli antichi* » dans la distance à l'égard du commun, distance qui est sociale avant d'être esthétique.

84. Absents de la *Poétique*, l'adjectif ἄσαφής, « obscur », et sa forme substantivée τὸ ἄσαφές, « l'obscurité », sont utilisés six fois dans la *Rhétorique*, dont trois fois au troisième livre, à propos des « froideurs d'expression » (ψυχρά) et à propos d'une entorse à la correction de la langue (τὸ ἐλληνίζειν). L'autre passage du corpus aristotélicien qui mérite une attention particulière à ce sujet est le début du livre VI des *Topiques*, où le philosophe analyse les « lieux de l'obscurité » dans la définition (homonymie, métaphore, termes inusités). Le substantif ἀσάφεια n'appartient pas à la terminologie technique d'Aristote et n'est employé que deux fois dans un traité naturaliste du corpus, à propos des facteurs physiologiques de la parole confuse (*De audibilibus*, 801 b).

85. La ligne de partage linguistique entre le même et l'autre se complique des différences dialectales, car Aristote prenait l'exemple d'un mot chypriote. Mais la communauté culturelle de référence est un critère qu'il n'examine pas.

86. Un fragment attribué au rhéteur Longin (III^e siècle de notre ère) reformulait ainsi le passage de la *Poétique* : Ὅτι ὁ Ἀριστοτέλης τοὺς πάντα μεταφέροντας αἰνίγματα γράφειν ἔλεγεν. Διὸ λέγει Λυσίαν σπανίως κερῆσθαι καὶ τοῦτω τῷ εἶδει. « Aristote disait que les auteurs qui expriment tout par des métaphores écrivent des énigmes. C'est pourquoi, dit-il, Lysias usait rarement aussi de ce style. » (LONGIN, fr. 50, 2.) Le nom de Lysias est remplacé dans le manuscrit par celui de l'auteur (Λογγίνος), mais les arguments avancés en faveur de la correction semblent solides et évidents. Voir PATILLON & BRISSON 2001, p. 113 et 212.

qu'il ne définit l'énigme — comme il l'a fait, par exemple, pour les espèces du nom, en associant le terme et sa description au moyen de λέγω (λέγω δὲ κύριον, etc.) ou de la copule ἐστι (μεταφορὰ δ' ἐστίν, etc.) —, il prétend isoler le procédé qui lui est propre ; peut-être ce ressort constitutif détermine-t-il également l'apparence de l'énigme, dans la mesure où la dimension formelle demeure une connotation d'ἰδέα, même si l'on doit interpréter le mot dans le sens de « principe⁸⁷ ». L'action en question est double : d'une part, le locuteur fait référence à des choses réelles ; d'autre part, et dans le même temps, l'énigme consiste à énoncer des choses impossibles. Sa caractérisation — τὸ λέγοντα ὑπάρχοντα ἀδύνατα συνάψαι — est très concise en grec et conditionne la compréhension de la phrase suivante, dont on a généralement corrigé le texte. Il est acquis que les ὑπάρχοντα sont les données de l'existence, indépendantes de tout acte d'expression. Aristote leur oppose les ἀδύνατα que présente l'énoncé. Ainsi, λέγω, c'est ici « vouloir dire » et « avoir l'intention de signifier » quelque chose. Le verbe συνάπτω, « réunir, mettre en contact », désigne la combinaison d'éléments dans la chaîne du discours : l'énigme accumule les impossibilités⁸⁸. L'ensemble de cette formule paradoxale distingue donc deux plans de signification, qui ne sont simultanés que pour qui a déjà résolu les ἀδύνατα. Dans les derniers chapitres de la *Poétique*, la notion d'impossible joue un rôle important dans l'analyse de la licence poétique, c'est-à-dire des conditions de réussite particulières de la communication esthétique⁸⁹. Cet aménagement des règles de production du discours, considérable dans l'histoire des théories poétiques, n'a pas d'incidence sur la brève notation du chapitre stylistique. En effet, le philosophe ne s'intéresse nullement ici à l'énigme comme un genre, ou plutôt se réfère seulement à un corpus

87. Les cinq autres occurrences d'ἰδέα dans la *Poétique* se rapportent à la « forme » caractérisant une classe d'énoncés. Ainsi, dans la suite du chapitre, son pluriel sert à abrégé la liste des noms inhabituels : γλώττα, μεταφορά et « les autres formes » (1458 b 18). À la même époque, la *Rhétorique à Alexandre* paraît également employer une fois le mot dans le sens « principe, façon » (en 1445 b 31).

88. La construction de συνάπτω est délicate, ce que reflètent les divergences des traductions. Il paraît difficile de lui supposer un complément d'objet indirect implicite, à tirer de ὑπάρχοντα. HALLIWELL 1987 semble opter pour une telle syntaxe : « *For the form of the riddle consists in speaking of realities while attaching impossibilities to them.* » Il doit penser à l'insertion de faits impossibles dans un discours par ailleurs acceptable, tout comme VAHLEN 1965 [1914], p. 144 : « *Denn einerseits besteht das Wesen des Rätsels darin, daß man Wirkliches sage, aber in den Ausdrücken Unmögliches verbinde.* » Plusieurs traductions parlent d'« associations impossibles », comme celle que nous suivons. Tel est le cas de G. Whalley (dans WHALLEY, BAXTER & ATHERTON 1997, p. 152, les chapitres XX à XXII étant rejetés en annexe) : « *The very idea of a riddle is to talk about ordinary facts in impossible combinations.* »

89. Aristote déclare ainsi accepter occasionnellement jusqu'à l'absurde (ἄτοπον) et l'irrationnel (ἄλογον) : Προαιρεῖσθαι τε δεῖ ἀδύνατα εἰκότα μᾶλλον ἢ δυνατὰ ἀπίθανα, « Il faut préférer ce qui est impossible mais vraisemblable à ce qui est possible mais non persuasif » (XXIV, 1460 a 26-27). Et plus loin, à propos d'un type de « problèmes » traditionnellement soulevés par les commentateurs d'Homère : ἀδύνατα πεποιήται, ἡμάρτηται· ἀλλ' ὀρθῶς ἔχει, εἰ τυγχάνει τοῦ τέλους τοῦ αὐτῆς, « L'objet représenté est-il une chose impossible ? il y a faute — mais la règle de l'art est sauve si le but de la poésie est atteint » (XXV, 1460 b 23-24). C'est que l'art poétique est une imitation de la réalité, mais possède dans certains passages une finalité (τέλος) supérieure à la représentation conforme aux conceptions du public, par exemple l'impression frappante à produire sur l'auditeur (ἐκπληξίς).

d'énoncés en circulation, plus ou moins semblables (καὶ τὰ τοιαῦτα suit la citation de l'exemple). Surtout, il ne se place pas dans la position du critique justifiant les absurdités apparentes d'Homère, mais vise à identifier les qualités des moyens stylistiques à la disposition des poètes. Les ἀδύνατα de l'énigme populaire résultent certes de l'application d'un procédé de composition, mais ils n'ont pas à être défendus par la prise en compte du cadre d'énonciation poétique et de la théorie de la *mimêsis*. Soulignons que le lien explicite entre l'énigme et l'impossible ne se retrouvera ensuite que chez le grammairien Tryphon.

Selon Aristote, le fonctionnement de l'énigme repose sur l'usage de la métaphore, à l'exclusion des autres espèces de noms⁹⁰. Cette affirmation peut sembler arbitraire. Du moins est-elle pertinente pour l'analyse de l'exemple traditionnel qu'il cite ici sans commentaire, mais qui est mieux inscrit dans la théorie de la métaphore lorsqu'il le reprend dans la *Rhétorique*. Les deux passages doivent être comparés.

Après avoir insisté sur le fait que la métaphore est le seul des facteurs d'étrangeté à avoir sa place dans la prose⁹¹, Aristote recommande de fonder son usage sur l'analogie des objets tout en ajustant son effet par le choix du « trajet » métaphorique qui exaltera ou rabaissera le comparé⁹². La suite des préceptes positifs est brièvement interrompue par trois mises en garde. Outre la métaphore disproportionnée qui est inconvenante par manque de discrétion et la métaphore fautive en raison de ses sonorités désagréables, il faut éviter la métaphore lointaine. Ce conseil s'applique à un cas bien précis :

Ἔτι δὲ οὐ πόρρωθεν δεῖ ἄλλ' ἐκ τῶν συγγενῶν καὶ τῶν ὁμοειδῶν μεταφέρειν (ἐπὶ) τὰ ἀνόνημα ὠνομασμένως, ὃ λεχθὲν δηλὸν ἔστιν, ὅτι συγγενές, οἷον ἐν τῷ αἰνίγματι τῷ εὐδοκιμοῦντι ·

Ἄνδρ' εἶδον πυρὶ χαλκῶν ἐπ' ἀνέρι κολλήσαντα.

Ἀνόνημον γὰρ τὸ πάθος, ἔστι δ' ἄμφω πρόσθεσις τις · κόλλησις τοίνυν εἶπε τὴν τῆς σικύας προσβολήν. Καὶ ὅλως ἐκ τῶν εὐ ἠνιγμένων ἔστι μεταφορὰς λαβεῖν ἐπεικεις · μεταφοραὶ γὰρ αἰνίττονται, ὥστε δηλὸν ὅτι εὐ μετενήνεκται.

90. Nous renvoyons au raisonnement convaincant par lequel R. Dupont-Roc et J. Lallot défendent le texte transmis, contre les éditeurs qui introduisent ἄλλον avant ὀνομάτων et corrigent μεταφορὰν en μεταφορῶν. Il consiste à remarquer que dans la phrase κατὰ μὲν οὖν τὴν τῶν ὀνομάτων σύνθεσιν οὐχ οἷόν τε τοῦτο ποιῆσαι, κατὰ δὲ τὴν μεταφορὰν ἐνδέχεται, l'opposition est entre « l'arrangement syntagmatique des noms » et la « transposition paradigmaticque » que réalise la métaphore, « d'emblée énigmatique », et que l'idée d'accumulation est déjà présente dans le contexte (« si un poète compose exclusivement avec ce genre de noms »). Voir DUPONT-ROC & LALLOT 1980, p. 359-360.

91. 1404 b 34-37 : Πάντες γὰρ μεταφοραῖς διαλέγονται καὶ τοῖς οικείοις καὶ τοῖς κυρίοις, ὥστε δηλὸν ὡς ἂν εὐ ποιῆ τις, ἔσται τε ξενικὸν καὶ λανθάνειν ἐνδέχεται καὶ σαφηνιεῖ· αὕτη δ' ἦν ἡ τοῦ ῥητορικοῦ λόγου ἀρετή. « Car tout le monde en parlant fait usage de métaphores, en sus des mots propres et courants. Il est donc évident que, si l'on sait s'y prendre, le style aura de l'étrangeté, mais discrète, et sera clair — et c'est là, nous l'avons vu, que réside la valeur du discours oratoire. »

92. La notion de « trajet » métaphorique figure dans la note que R. Dupont-Roc et J. Lallot consacrent à la présentation de la métaphore dans la *Poétique*. Voir DUPONT-ROC & LALLOT 1980, p. 344-346. Sur les « conditions qui garantissent la rhétoricité de la métaphore », que l'on pourrait nommer ses règles de félicité, voir l'étude du passage de la *Rhétorique* proposée par LAKS 1994, p. 289 et 295.

En outre, pour nommer par métaphore ce qui n'a pas de nom, il ne faut pas partir de loin, mais de ce qui est de même genre et de même espèce : une fois énoncé, le nom est sans équivoque, parce que de même genre, comme dans l'énigme célèbre :

J'ai vu un homme, par le feu, coller du bronze sur un homme.

L'opération, en effet, n'a pas de nom, mais des deux côtés il y a une sorte d'application, donc ce qu'il a appelé collage, c'est la pose de la ventouse. Et généralement parlant, des énigmes réussies on peut tirer des métaphores de qualité : comme les métaphores désignent énigmatiquement, dans une bonne énigme la métaphore est évidemment réussie⁹³.

Il ne s'agit plus ici de la qualité générale de l'expression, mais d'une règle d'emploi de la métaphore. Lorsqu'il n'existe pas de mot courant pour désigner le référent, c'est-à-dire pas de nom qui lui soit propre, il faut le nommer par un déplacement métaphorique qui vise l'évidence⁹⁴. Grâce à un transfert horizontal entre termes apparentés, et même collatéraux, l'objet est clairement montré (δηλον) sans que le doute soit possible. L'énigme de la ventouse est cette fois l'exemple d'une réussite expressive. La remarque d'Aristote ne concerne que la métaphore du verbe « coller », selon lui immédiatement transparente pour l'auditeur⁹⁵, dont il reconstitue le raisonnement. L'analyse peut se résumer ainsi :

Terme apparent	Terme latent	Relation exploitée par la métaphore
κόλλησις, « collage »	προσβολή, « pose »	Relation d'espèce à espèce dans le genre πρόσθεσις, « application »
[χαλκός, « bronze »]	[σικύα, « ventouse »]	[Relation de l'espèce au genre (métonymie)]

Nous avons également mentionné dans le tableau la seconde métaphore de l'énoncé (« bronze » mis pour « ventouse [de bronze] »), qui n'est pas commentée bien qu'elle soit l'enjeu même de l'énigme, puisqu'elle porte sur sa solution. Signalons en outre que la nature non métaphorique des autres termes est postulée : le feu et les deux hommes sont la base de la référence et permettent l'écart métaphorique. L'énigme semble donc n'être citée que parce qu'elle illustre un type de métaphore. Sa célébrité en fait un bien commun, aussi familier aux auditeurs que les extraits d'Euripide, de Simonide ou d'Aristophane qui l'entourent. Aristote

93. *Rhétorique*, 1405 a 37-1405 b 6. Traduction CHIRON 2007, modifiée.

94. Bien que le rapprochement avec le « futur trope de “catachrèse” » soit éclairant (CHIRON 2007, p. 436, n. 28), il faut préciser que le baptême linguistique dont parle ici Aristote n'a pas vocation à être enregistré dans la langue : rien n'indique que la métaphore obvie, inventée selon les règles pour le besoin de la désignation, doive se normaliser ensuite en devenant un nom courant.

95. L'idée d'une compréhension facile ou rapide concorde avec d'autres indications de la *Rhétorique*. Les propositions ὁ λεχθὲν δηλὸν ἐστίν(,) ὅτι συγγενές ont cependant donné lieu à d'autres interprétations. Si l'on suppose que δηλὸν ἐστίν est une tournure impersonnelle et que la conjonction ὅτι n'est pas causale, on aboutit à la traduction de A. Petit : « aussitôt que la chose est dite, elle est manifestement vue comme apparentée » (PETIT 1988, p. 67), à celle de G. Kennedy : « so that it is clear that the term is related » (KENNEDY 1991) ou à celle de M. Dufour et A. Wartelle dans la CUF : « ce qui est dit, il est évident que c'est l'apparenté ». La traduction de E. Cope et J. Sandys est mixte : « any one of which as soon as spoken will be clearly perceived to be near of kin » (COPE & SANDYS 1877). On peut noter que les commentateurs anciens insistaient sur la notion de soudaineté en introduisant εὐθύς, « aussitôt », dans leur glose : ὅταν, ἐφ' οἷς οὐ κεῖται ὄνομα, εὐρεθῆ κατὰλληλον ὄνομα ἀπὸ ἐτέρου πράγματος, ὅπερ — τούτο τὸ εὐρεθὲν ὄνομα κατὰλληλον — ῥηθὲν εὐθύς δηλώσει, ὅτι συγγενές ἐστίν, ἤτοι ὅτι ἀπὸ συγγενοῦς καὶ ὁμοειδοῦς ἐλήφθη (*Commentaire à la Rhétorique d'Aristote*, p. 170 Rabe).

prend cependant occasion de cet exemple pour affirmer, par une généralisation, qu'un lien essentiel existe entre l'énigme et la métaphore. Tout l'intérêt de cette assertion et toute la difficulté de sa traduction résident dans le fait que l'extension de ces catégories est plus large en grec que dans les langues modernes. Les substantifs μεταφορά et αἰνίγμα désignent les effets des actions qu'expriment les verbes μεταφέρω et αἰνίσσομαι.

Le groupe lexical de μεταφέρω, « transférer, changer, traduire », reçoit chez Aristote un sens technique qui est indissociable de sa conception de la signification linguistique. Jean Lallot a mis en lumière la théorie sémiotique que le philosophe prend pour hypothèse de travail : tout énoncé (λόγος) est la combinaison d'ὀνόματα pourvus d'un sens, soit principalement de noms et de verbes ; grâce aux symboles que sont ces sortes d'atomes signifiants, nous pouvons exprimer les éléments du monde (πράγματα) que nous percevons, car ils se trouvent avec eux dans un rapport de correspondance à peu près stable⁹⁶. Dans ce modèle fixiste, la correction de la signification dépend donc du respect d'une nomenclature, qui est organisée, comme les êtres, par la distinction de genres et d'espèces. C'est pourquoi le « déplacement » métaphorique est un trajet dont on peut apprécier la longueur, selon la distance qui sépare le terme propre du terme qui lui est substitué, et l'orientation, puisqu'il module la généralité ou la particularité de la désignation. La μεταφορά possède ainsi un certain degré d'impropriété qui détermine l'effet d'étrangeté ou de nouveauté qu'elle produit. On voit que cette impropriété volontaire recouvre une grande partie des figures de mot, ou tropes, dont la théorie est postérieure. Dans notre texte, l'expression εὖ μετενήνεκται se comprend sans difficulté par référence à la théorie de la métaphore, même si elle n'est pas susceptible d'être calquée dans un système linguistique comme celui du français.

Le cas du groupe d'αἰνίσσομαι est plus problématique. Le substantif et le verbe forment ici une série : ἐν τῷ αἰνίγματι [...] τῶν εὖ ἠνιγμένων [...] αἰνίπτονται. Nous pouvons considérer que le participe parfait passif du verbe équivaut au substantif, mais fait ressortir davantage le processus dont l'énoncé énigmatique est le résultat. Ce processus n'est pas une transformation, comme l'action de μεταφέρειν, mais une modalité de la signification dont

96. En se fondant sur le début du *De interpretatione* et sur les chapitres linguistiques de la *Poétique*, J. Lallot montre qu'Aristote exclut de son modèle sémiotique les parties du discours déclarées non signifiantes (éléments des composés, particules, etc.) « parce qu'il souhaite travailler dans le cadre simplifié d'une linguistique qui ne fasse place à aucun chevauchement entre le nom et l'énoncé : ce dernier se distingue en effet du nom par le fait que "certaines de ses parties signifient par elles-mêmes" (*Poét.* 1457 a 24). [...] Une conséquence de cette simplification, c'est que le lexique signifiant — pour faire vite, les noms et les verbes — va tendre à apparaître comme une nomenclature discrète de πράγματα discrets. C'est en référence à une telle image, relativement "naïve", de la langue qu'Aristote va formuler sa définition et décrire le fonctionnement de la *métaphore*. » (LALLOT 1988b, p. 47-49.)

l'énigme populaire est une forme spéciale et qui consiste à recourir à l'allusion ou à l'implicite (cf. I).

Or, tout en affirmant que les énigmes contiennent des métaphores⁹⁷, Aristote définit par le verbe αἰνίσσομαι l'effet de la métaphore. La cause en est précisément l'écart qu'elle met en place entre le nom propre de l'objet et le nom métaphorique qui lui est appliqué. L'auteur prône une régulation de cet écart afin d'assurer la fonction référentielle : il recommande dans la *Poétique* de limiter la concentration des métaphores et dans la *Rhétorique*, à partir du cas périlleux de l'objet « anonyme », de ne pas rechercher trop loin de la réalité visée le mot qui doit la désigner. En cela, il faut reconnaître avec Jean Lallot que ces deux ouvrages n'ont pas sur l'énigme des points de vue contradictoires, mais posent la « connaturalité de la métaphore et de l'énigme⁹⁸ ». Cette parenté d'un procédé et d'une forme traditionnelle enracinée dans un mode de signification indirect n'en donne pas moins prise à des jugements opposés, qui correspondent aux deux faces de la métaphore aristotélicienne : ornement de l'expression potentiellement dangereux, pour le poète comme pour l'orateur, d'une part, vecteur d'une espèce particulière de connaissance, d'autre part⁹⁹. C'est ainsi que l'énigme apparaît dans la *Poétique* sous un jour négatif, en vertu du risque que fait courir la métaphore lorsqu'elle est un facteur d'étrangeté trop puissant, et dans la *Rhétorique* sous un jour positif, puisqu'elle se rattache à la métaphore conçue comme un moyen de communication doté d'une efficacité qui lui est propre. Des nombreuses indications d'Aristote sur la métaphore, on peut retenir que son fonctionnement repose sur un écart et s'accompagne du plaisir que procure une compréhension différée, mais rapide, du sens double¹⁰⁰. Cet effet est garanti selon lui par l'analogie sur laquelle la métaphore se fonde et qui représente donc le critère de sa qualité. La difficulté brève est donc la marque des métaphores et des énigmes réussies. Son agrément est

97. On peut se demander si le syntagme ἐκ τῶν εὖ ἠνιγμένων ἔστι μεταφορὰς λαβεῖν ἐπιεικείς, « des bonnes énigmes, on peut tirer des métaphores de qualité », envisage véritablement que les énoncés énigmatiques puissent avoir une utilité en tant que réservoirs stylistiques ou si Aristote se situe ici dans une perspective critique et constate simplement que l'on y trouve de bonnes métaphores.

98. LALLOT 1988b, p. 56. En revanche, l'énigme apparaît comme « un exemple-limite révélant le fonctionnement sémiotique de la métaphore » (*ibid.*) dans la *Poétique* seulement. La *Rhétorique* expose son affinité avec la métaphore, mais ne la présente pas comme un cas extrême.

99. Ces deux conceptions de la métaphore — comme un « ornement » sans incidence sur l'information transmise et qui n'enseigne donc rien ou bien comme une « redescription du monde » (selon le processus associé aux études de RICŒUR 1975) — sont le point de départ d'un article de A. Laks qui propose de les envisager comme les aspects indissociables de la notion aristotélicienne de métaphore (LAKS 1994, en particulier p. 283-285).

100. C'est ce que A. Laks résume en ces termes : « la distance entre le nom et la chose ouverte par le déplacement métaphorique, si elle est suffisamment grande pour surprendre, est aussi suffisamment réduite pour pouvoir être aisément résorbée » (LAKS 1994, p. 299).

mentionné dans l'autre passage de la *Rhétorique* qui rapproche l'énigme de la métaphore, sous la rubrique complexe des ἀστεία¹⁰¹.

Ἔστι δὲ καὶ τὰ ἀστεία τὰ πλείστα διὰ μεταφορᾶς καὶ ἐκ τοῦ προεξαπατᾶν· μάλλον γὰρ γίνεται δῆλον ὅτι ἔμαθε παρὰ τὸ ἐναντίως ἔχειν, καὶ ἔοικε λέγειν ἢ ψυχῇ· «ὡς ἀληθῶς, ἐγὼ δὲ ἡμαρτον».

Καὶ τῶν ἀποφθεγμάτων δὲ τὰ ἀστεία ἐστὶν ἐκ τοῦ μὴ ὁ φησι λέγειν, οἷον τὸ Σησιχόρου, ὅτι οἱ τέττιγες ἑαυτοῖς χαμόθεν ἄσσονται.

Καὶ τὰ εὐ ἠνιγμένα διὰ τὸ αὐτὸ ἡδέα· μάθησις γάρ, καὶ λέγεται μεταφορᾶ.

Les raffinements d'expression eux aussi font appel pour la plupart à la métaphore, et ont leur source dans une tromperie préalable, car du fait qu'on passe à l'avis opposé, il devient plus évident qu'on a appris, c'est comme si l'esprit disait : « comme c'est vrai ! et moi qui m'étais trompé... »

Le raffinement des apophtegmes vient de ce l'on ne dit pas ce que l'on dit, comme Stésichore déclarant que « les cigales chanteront pour elles-mêmes depuis le sol ».

C'est pour la même raison que les énigmes réussies sont agréables. Il y a apprentissage et l'énoncé repose sur une métaphore¹⁰².

Les deux formes brèves que sont l'apophtegme allusif et l'énigme sont ainsi citées parmi les procédés qui mettent en valeur « ce que l'on dit » en ne le disant pas directement. Nous avons déjà commenté l'expression τὸ μὴ ὁ φησι λέγειν, qui est dans la section l'une des façons d'indiquer l'énonciation dédoublée. Soulignons ici le caractère exceptionnel de la prosopopée imaginée par le philosophe pour relever la spécificité cognitive des ἀστεία : l'âme elle-même exprime l'effet que produit la réévaluation de l'énoncé. Quant à l'apophtegme de Stésichore, sorte de proverbe d'auteur, il avait été mis au nombre des « formules énigmatiques [τὰ αἰνιγματώδη] » au livre II du même traité¹⁰³. L'emploi de

101. Sur cette catégorie, voir SCHENKEVELD 1994. Le critique insiste sur l'équivalence entre τὰ ἀστεία et τὰ εὐδοκμοῦντα (p. 1) : on se souvient que l'énigme citée par Aristote était qualifiée par le second participe. Voir aussi MORPURGO-TAGLIABUE 1967, p. 240-246 (« *La metafora come ἀστεῖον* »).

102. *Rhétorique*, 1412 a 17-25. Nous avons déjà signalé au début de cette partie que les manuscrits donnaient la leçon προεξαπατᾶν, qui est traduite par « *an added surprise* » dans KENNEDY 1991 et glosée par « *(a temporary, momentary) delusion (leading to a pleasing surprise at the unexpected supplement)* » dans COPE & SANDYS 1877, qui demandent au préfixe plus de sens qu'il n'en peut donner. Il est plus satisfaisant d'adopter la conjecture et de distinguer deux moments. Le membre de phrase sibyllin qui vient après cet extrait y est parfois rattaché : καὶ ὁ λέγει Θεόδωρος, τὸ καινὰ λέγειν, « Il y a aussi ce que dit Théodore : dire des choses nouvelles ». G. Kennedy traduit ainsi comme un tout : « *Good riddles are pleasing for the same reason ; for there is learning, and they are spoken in metaphor, as is what Theodorus calls ta kaina legein.* » Mais la remarque introduit plutôt la catégorie suivante, celle du παράδοξον, comme le veut R. Kassel.

103. En 1394 b 33-1395 a 2, il fournissait l'exemple d'une maxime (γνώμη) dont le sens obscur (ἄδηλος) demandait à être explicité d'une façon aussi « ramassée » que possible (στρογγυλώτατα) : Ἀρμόττει δ' ἐν τοῖς τοιούτοις καὶ τὰ Λακωνικὰ ἀποφθέγματα καὶ τὰ αἰνιγματώδη, οἷον εἴ τις λέγοι ὅπερ Σησιχόρος ἐν Λοκροῖς εἶπεν, ὅτι οὐ δεῖ ὑβριστὰς εἶναι, ὅπως μὴ οἱ τέττιγες χαμόθεν ἄδωσιν. « Il convient, en pareil cas, de recourir aussi bien aux apophtegmes laconiques qu'aux formules énigmatiques. On dira par exemple ce qu'a dit Stésichore devant les Locriens, qu'« il ne faut pas faire preuve d'insolence, si l'on ne veut pas que les cigales chantent de par terre ». » Dans un pays ravagé, les cigales ne trouvent ni arbres ni édifices sur lesquels se poser. Démétrios cite également deux fois le mot (§ 99 et 243) comme une menace allégorique et symbolique ; il en expose le sous-entendu : « Vos arbres seront abattus » (voir les annotations de CHIRON 1993 et cf. 6). Le commentaire de COPE & SANDYS 1877 donne plusieurs références relatives à l'abattage des arbres (δενδροτομεῖν) en pays conquis.

l'adjectif dérivé αἰνιγματώδης pourrait suggérer qu'Aristote, lorsqu'il parle de τὰ ἡνιγμένα, songe à la catégorie plus vaste de toutes les expressions capables d'αἰνίσσασθαι¹⁰⁴. Mais l'adverbe εὖ garantit le parallèle avec les εὖ ἡνιγμένα de l'extrait précédent et la structure de la liste implique ici que l'on en vient à un second type de « raffinement » déterminé, les énigmes connues de tous.

En ajoutant le plaisir et la μάθησις aux propriétés de l'énigme, ce passage confirme qu'Aristote reporte sur elle les qualités de la métaphore. Cette classe d'énoncés traditionnels lui semble une bonne illustration de la notion qu'il a élaborée pour conceptualiser la technique et les effets de l'impropriété délibérée. Comme les expressions métaphoriques, les énigmes sont des artefacts linguistiques sur lesquels s'exerce l'activité de l'intellect. Si l'on parvient par un effort modéré à réduire la distance artificiellement créée dans la représentation, ce travail est plaisant, voire noble¹⁰⁵. Il consiste à percevoir les rapports inhabituels entre les choses qui sont exploités dans un énoncé neutralisant temporairement la référence. En cela, la résolution est un exercice de réflexivité, dont la fin est le rétablissement d'un ordre : la μάθησις est ici une « compréhension » plutôt qu'un progrès de la « connaissance¹⁰⁶ », il s'agit de reconnaître plutôt que d'explorer¹⁰⁷.

104. Il est intéressant de constater que les scholies expliquent la section sur les ἀστεία en suppléant αἰνίγματα pour caractériser les différents items traités par Aristote : la catégorie critique de « raffinement » n'ayant pas eu de postérité, elle est remplacée par l'« allusion suggestive » de l'énigme, et le mot même ἀστεία, qui avait été promu par la substantivation au rang de terme technique, peut redevenir un simple adjectif épithète. Ainsi par exemple pour les rubriques de l'antanaclase (sur le mot ἀρχή) et de l'homonymie, après les lemmes que nous indiquons en italique : οὕτω δὲ καὶ τὰ ἀστεία αἰνίγματα ἔχουσιν [...] ἐν ἅπασιν δὲ τούτοις τοῖς αἰνίγμασι (*Commentaire anonyme à la Rhétorique d'Aristote*, sur 1412 b).

105. P. Chiron évoque ainsi l'enracinement de la catégorie des « raffinements d'expression » dans le système aristotélicien (CHIRON 2004b, p. 35) : « En particulier, [Démétrios] a appris d'Aristote la considérable importance, dans la relation de persuasion, de la notion de plaisir. Dans le champ stylistique — mais c'est l'application de principes généraux — les « raffinements d'expression » (ἀστεία) apportent du plaisir parce que, intelligibles rapidement tout en exigeant une certaine perspicacité, ils donnent l'occasion à l'auditeur d'exercer aisément sa faculté de compréhension et d'apprentissage (μάθησις). Cet exercice rend heureux, car, pour Aristote, le bonheur est une action (πρᾶξις), une action orientée vers une fin (τέλος). La fin pour tout être est le plaisir, mais le plaisir le plus haut, pour l'homme, est l'exercice de sa capacité spécifique, qui est la capacité intellectuelle. On comprend dès lors l'importance de ce délicat équilibre entre la rapidité de la compréhension des « raffinements d'expression » et une certaine difficulté, garante d'une action, d'un progrès, d'un apprentissage. » La métaphore et l'énigme s'inscrivent dans ce même cadre.

106. Avec raison, A. Laks préfère parler d'un « effet de connaissance » et d'une « valeur quasi cognitive » de la métaphore (LAKS 1994, p. 299). A. Petit rattache très précisément le fonctionnement de la métaphore à la théorie aristotélicienne de la connaissance exprimée dans la *Métaphysique* et les *Seconds Analytiques* : cette sorte de « raccourci inductif » ébranle pour un temps les croyances et réalise « une manière d'abstraction — consécutive à la neutralisation référentielle qui affecte le terme déplacé — qui laisse paraître l'universel métaphorique, plus connu par nature » (PETIT 1988, p. 67-69).

107. Cette limitation des puissances expressives est parfois considérée comme une différence entre les métaphores anciennes et modernes. Y. Hersant relève ainsi que *La Lunette d'Aristote* de E. Tesaurò (1654) systématise et dissout le cadre aristotélicien (HERSANT 2001, p. 24) : « Qu'une grande distance sépare ces choses est un avantage supplémentaire : l'énigme n'est pas à redouter, non plus qu'une certaine obscurité, car c'est toujours sur fond de nuit que scintillent les étoiles. "Apprendre facilement", selon la formule d'Aristote, ne suffit donc plus à Tesaurò : à ses yeux, la métaphore doit explorer l'inconnu pour y trouver du nouveau. Métaphoriser

Nous pouvons donc conclure que les remarques d'Aristote sur l'énigme sont à la fois éclairantes et adventices. Il ne propose pas la théorie du genre populaire, qui reste extérieur à son projet et dont il ne cite qu'un seul échantillon, mais met en relief sa parenté avec la manipulation du processus sémantique qu'il analyse sous le nom de métaphore¹⁰⁸.

5. Cléarque

Plus de la moitié des fragments de Cléarque que nous pouvons lire nous sont transmis par Athénée. Un *deipnosophe* introduit l'une des nombreuses citations du philosophe en parlant de Κλέαρχος ὁ Σολεὺς οὐδενὸς ὦν δεύτερος τῶν τοῦ σοφοῦ Ἀριστοτέλους μαθητῶν, « Cléarque de Soles, que ne surpassait aucun des élèves du sage Aristote¹⁰⁹ ». Depuis l'Antiquité, les jugements portés sur son œuvre sont pourtant contrastés¹¹⁰. L'article que lui consacre la *Neue Pauly* reprend à son compte l'opinion de Plutarque, selon lequel « il s'est largement écarté des jardins » du Lycée¹¹¹. C'est très littéralement la raison pour laquelle Cléarque a suscité un intérêt nouveau, lorsqu'il a été identifié comme le dédicataire d'une liste de maximes delphiques qu'un Grec du III^e siècle avant notre ère était allé consacrer dans un sanctuaire de l'actuel Afghanistan¹¹². Son œuvre est d'une grande diversité : à côté d'un

égale penser, et toute pensée métaphorise. »

108. Il nous semble important de conserver à l'énigme, dans la construction d'Aristote, son statut mineur — une théorie ancienne pouvait-elle s'intéresser de plus près à une pratique populaire ? — et vague — il ne cherche pas à déterminer la « différence spécifique qui sépare l'énigme de la métaphore » (DUPONT-ROC & LALLOT 1980, p. 359). C'est à travers la métaphore qu'il étudie le processus de la signification dédoublée. On citera pourtant, comme l'extrapolation la plus générale, les réflexions de V. Goldschmidt sur « la notion de *nœud-dénouement* » : selon lui, ce « schème bipartite », donné pour la formule même de la tragédie, « commande la rhétorique », puisque tout discours comporte un problème et une démonstration, et serait homologue à l'acte de philosopher, qui consiste pour Aristote à savoir « nouer un nœud, puis le dénouer », pour passer de l'aporie à la solution. Implicitement, l'énigme deviendrait donc le paradigme structurel de la composition tragique, sinon de la philosophie, conçue comme l'élaboration d'une connaissance à partir du paradoxe et de l'étonnement. Voir GOLDSCHMIDT 1982, p. 336-337 et 403-405, ainsi que GOLDSCHMIDT 1980.

109. ATHÉNÉE, XV, 701 c. Les fragments de Cléarque sont recueillis et brièvement commentés par WEHRLI 1969 [1948]. Il est en effet l'une des sources les plus constantes d'Athénée, à qui nous devons 70 des 110 passages connus ; parmi les historiens, seul Théopompe est davantage cité dans *Les Deipnosophistes*. Voir ZECCHINI 1989, p. 198-208. Aristote et Théophraste sont des références plus fréquentes pour certains aspects de leur production, mais Cléarque occupe dans la compilation une place à peu près aussi importante et singulière que, par exemple, le gastronome Archestratè de Gela.

110. Outre les articles de la *Realencyclopädie* et de la *Neue Pauly*, voir la notice du *Dictionnaire des philosophes antiques* (SCHNEIDER 1994).

111. PLUTARQUE, *Sur le visage qui apparaît dans le cercle de la lune*, 920 f : πολλὰ τοῦ Περιπάτου παρέτρειψεν.

112. Dans un article célèbre, L. Robert a identifié Cléarque comme le dédicataire de cette inscription découverte à Aï Khanoum dans le mausolée funéraire du fondateur de la cité antique. La stèle perdue portait les quelque cent cinquante maximes qui étaient gravées dans le sanctuaire d'Apollon à Delphes. Deux distiques élégiaques se lisent sur la base du monument oriental : « Ces sages préceptes des hommes illustres du temps passé se trouvent consacrés dans Pythô la Sainte. C'est là-bas que Cléarque les a soigneusement copiés et il est

éloge de Platon, assez inattendu de la part d'un Péripatéticien, et d'un examen des passages mathématiques de *La République*, nous y trouvons des travaux zoologiques, un traité *Sur l'amour* et des Βίοι, ou récits de vies. Ces trois derniers pans de sa production nous sont connus grâce à leur affinité avec le projet d'Athénée, qui nous renseigne encore sur deux autres écrits du πολυμαθῆς Cléarque : les traités *Sur les gripes* et *Sur les proverbes*, qu'il exploite dans son propre développement sur les énigmes¹¹³. Ces opuscules s'inscrivent sans doute dans la continuité de l'intérêt péripatéticien pour les traditions populaires, versant que l'on pourrait dire ethnologique et sociologique de l'activité de l'école. Ils témoignent cependant du même esprit que la plupart des autres fragments : Cléarque aborde l'éthique avec une tendance à la paradoxographie et l'histoire naturelle avec une tendance à l'anecdote. En outre, le récit prolixe des curiosités s'accompagne volontiers d'une condamnation morale, qui n'est pas étrangère à son enquête sur les énigmes de banquet¹¹⁴.

Fritz Wehrli réunit en un seul fragment la définition et la typologie qui se succèdent à l'ouverture de la section d'Athénée et devaient appartenir au début du traité de Cléarque. La conclusion de l'extrait situe clairement le γρίφος parmi les jeux du banquet¹¹⁵. Sans effacer la spécificité de cette matrice, la définition (ῥος) élaborée par Cléarque représente cependant un effort d'abstraction :

Γρίφος (ἔστι) πρόβλημα ἐπιπαιστικόν, προστακτικὸν τοῦ διὰ ζητήσεως εὐρεῖν τῇ διανοίᾳ τὸ προβληθέν, τιμῆς ἢ ἐπιζημίου χάριν εἰρημένον.

Le griphe (est) un problème ludique, qui enjoint de trouver l'objet qu'il propose au moyen d'une recherche et par la réflexion, et que l'on énonce en vue soit d'une récompense soit d'un gage¹¹⁶.

venu les dresser, brillants au loin, dans le téménos de Cinéas. » Sur cette réévaluation du philosophe et voyageur, voir ROBERT 1989 [1968].

113. Du traité Περὶ γρίφων, qui comprenait au moins deux livres (voir les fr. 64 et 91 du recueil de Wehrli, ainsi que ses commentaires), Athénée donne cinq citations dans la section sur les énigmes et cinq autres dans *Les Deipnosophistes* ; du traité Περὶ παροιμιῶν, une citation dans la section sur les énigmes et huit autres dans le reste de l'œuvre. Le Περὶ γρίφων est particulièrement précieux aux yeux de l'un des personnages principaux d'Athénée, le cynique Cynulque, qui confie « je peux citer le traité par cœur tant il m'est cher » et appuie un renseignement qu'il en extrait en s'adressant ainsi à son interlocuteur : « Si tu ne me crois pas, cher ami, je possède le livre et je veux bien te le prêter : cette lecture instructive te fournira bien des problèmes. » ATHÉNÉE, VII, 275 b (= CLÉARQUE, fr. 91 a) : κρατῶ γὰρ καὶ τῆς λέξεως διὰ τὸ σφόδρα μοι εἶναι προσφιλῆ [...]. Εἰ δ' ἀπιστεῖς, ὦ ἑταῖρε, καὶ τὸ βιβλίον κεκτημένος οὐ φθονήσω σοι. Ἄφ' οὗ πολλὰ ἐκμαθῶν εὐπορήσεις προβλημάτων. L'emploi du terme πρόβλημα, comme on le verra, est un écho de la définition proposée par Cléarque.

114. Ainsi, pour donner une illustration qui annonce le cadre de son étude des énigmes, Cléarque voit dans l'usage des parfums un signe de la décadence de son temps, car la seule élégance est pour lui celle de la vertu : Νῦν δὲ τῶν ἀνθρώπων οὐχ αἰ ὄσμαι μόνον, ὡς φησιν Κλέαρχος ἐν γ' περὶ Βίων, ἀλλὰ καὶ αἰ χροιαὶ τρυφερόν ἔχουσαί τι συνεκθηλύνουσι τοὺς μεταχειριζομένους. Ὑμεῖς δὲ οἴεσθε τὴν ἀβρότητα χωρὶς ἀρετῆς ἔχειν τι τρυφερόν ; Cet affrontement classique de la τρυφή et de l'ἀρετή est rapporté par ATHÉNÉE, XV, 687 a.

115. Pour une synthèse sur la place des énigmes parmi les jeux du banquet, voir PÜTZ 2003, p. 242-263.

116. CLÉARQUE, fr. 86 = ATHÉNÉE, X, 448 c.

La catégorie générale sous laquelle le griphe se trouve rangé est celle du πρόβλημα. Ce substantif, attesté à partir du V^e siècle avant notre ère, désigne l'objet que l'on jette en avant de soi, conformément au sens du verbe προβάλλω, « projeter, mettre en avant, proposer ». Selon le point de vue, il peut s'agir d'un bras de terre qui fait saillie en se jetant dans la mer, d'un obstacle que l'on rencontre sur son chemin, de la protection que l'on interpose entre soi et la menace extérieure ou bien d'une tâche qui demande à être affrontée. Très courant, le terme s'est développé dès l'époque classique dans l'emploi spécialisé de « question scientifique », qui apparaît notamment dans les titres de traités¹¹⁷. Cléarque se réfère sans doute à ce sens, mais la reprise de πρόβλημα par προβληθέν souligne que la dimension pragmatique de la racine verbale est ici particulièrement importante.

Il est utile néanmoins de rappeler la place de la notion de problème dans le corpus aristotélicien, moins pour définir un outil conceptuel hérité par Cléarque de sa formation athénienne que pour mesurer en quoi le griphe est un objet inattendu dans ce cadre d'analyse. Le titre des *Problèmes* produits par le maître et son école illustre le sens savant habituel. Ces recueils consistent en l'inventaire de questions variées, posées sous la forme d'une proposition interrogative (διὰ τί en est le formulaire introductif typique) et qui donnent lieu à des hypothèses. Comme le remarque leur éditeur français, cet usage correspond à peu près au sens technique du terme, tel qu'il est défini dans les ouvrages logiques d'Aristote, soit « l'exposé d'un sujet qui suscite des controverses ou sur lequel n'existe aucun argument décisif¹¹⁸ ». En effet, selon les *Topiques*, « un problème dialectique est une question [θεώρημα] dont l'enjeu peut être soit l'alternative pratique d'un choix et d'un rejet, soit l'acquisition d'une vérité ou d'une connaissance¹¹⁹ », c'est-à-dire l'occasion d'un examen ordonné à une finalité pratique ou bien purement spéculatif. Contrairement à la thèse, qui est une assertion suscitant nécessairement un conflit¹²⁰, le problème peut ne pas opposer l'opinion éclairée des sages et l'opinion moyenne de la foule, puisqu'il est possible de l'examiner sans

117. Un recueil de problèmes est ainsi attribué à Démocrite, tandis que le corpus hippocratique confirme la diffusion de ce sens spécialisé. On notera que les écrivains grecs peuvent toujours réactiver le spectre sémantique plus large de προβάλλω, comme c'est le cas de Platon dans un passage du *Sophiste* exemplaire à cet égard : lorsque surgit un nouveau problème — le faux (ψεῦδος) n'existerait pas —, Théétète fait observer à l'Étranger que le sophiste, pareil à un animal difficile à chasser, se dérobe sans cesse à l'affrontement dialectique en leur opposant des arguments qui sont autant de remparts successifs (261 a-b).

118. LOUIS 1991-1994, p. XXI. On se reportera à la section de l'introduction intitulée « Qu'est-ce qu'un problème ? » (p. XX-XXIII).

119. *Topiques*, I, 11, 104 b : Πρόβλημα δ' ἐστὶ διαλεκτικὸν θεώρημα τὸ συντείνον ἢ πρὸς αἴρεσιν καὶ φυγὴν ἢ πρὸς ἀλήθειαν καὶ γνώσιν. Nous suivons la traduction de BRUNSCHWIG 1967.

120. *Ibid.* : θέσις δέ ἐστιν ὑπόληψις παράδοξος τῶν γνωρίμων τινὸς κατὰ φιλοσοφίαν, « une thèse est une pensée paradoxale, soutenue par quelque philosophe célèbre ».

aucune opinion préalable. Dans ce traité, Aristote raisonne dans la perspective de la discussion réglée qu'est la dialectique. En pratique, le problème revêt donc la forme d'une assertion dont chacun des deux adversaires devra défendre soit l'affirmation soit la négation. *A priori*, tout sujet est susceptible de fournir la matière d'un problème¹²¹. Il est intéressant que le philosophe mette pourtant des limites à cette activité de recherche (ζητεῖν), qu'il considère comme un exercice (γυμναστική) : on ne s'interrogera pas sur des questions immorales ou tranchées par les seules données de l'expérience sensible ; on mettra également de côté les problèmes dont la réponse est immédiate ou trop longue¹²².

Le type de problème qu'est le griphe selon Cléarque se caractérise par une tonalité qui l'éloigne des buts dialectiques : il ne vise pas à décider de l'opportunité d'un comportement, ni non plus, à titre principal, à permettre un progrès de la connaissance ou l'exercice de l'intelligence. La définition décrit un processus orienté et sanctionné, mais dont le fonctionnement possède sa véritable finalité en lui-même, puisqu'il est un divertissement. Qualifié d'ἐπιπαιστικός, ce problème « donne l'occasion de jouer » (παίξειν) et n'est dit que « pour plaisanter » (en guise de παιδιά). L'adjectif et le participe passé ensuite apposés nous renseignent sur l'action prescrite et sur l'enjeu de sa réussite.

Il est significatif que ce soit l'énoncé lui-même, dont la caractérisation comme πρόβλημα pouvait évoquer les modalités phrastiques de la question ou de l'assertion, qui réalise une intention impérative (προστακτικόν) : dans cette définition, le griphe donne explicitement une consigne. Il n'est pas une expression obscure dont le contenu doit être découvert, mais fournit les contraintes de la recherche, c'est-à-dire les conditions de validité d'une réponse conforme à la tâche imposée à l'auditeur (προβληθέν). La durée de la réflexion n'est suggérée que par le syntagme διὰ ζητήσεως. Le substantif ζήτησις, « examen, enquête », qui appartient également d'une façon marquée au vocabulaire philosophique, est reconduit à une

121. Sur le problème dialectique, voir BRUNSCHWIG 1967, p. XXV-XXIX. On y lit notamment : « Un problème dialectique peut se définir, conformément à l'étymologie du mot, comme ce qui doit être *jeté* dans le champ de l'affrontement dialectique pour en constituer le thème et l'enjeu. [...] Il se présente canoniquement sous la forme d'une interrogation double : "Est-ce que telle chose est telle, ou non ?" ; ou encore, si l'on préfère, "*p* ou non-*p* ?" » Quant au contenu du problème, J. Brunschwig parle d'une « universalité de principe ».

122. *Topiques*, I, 11, 104 b-105 a : Οὐ δεῖ δὲ πᾶν πρόβλημα οὐδὲ πάσαν θέσιν ἐπισκοπεῖν, ἀλλ' ἢν ἀπορήσειεν ἄν τις τῶν λόγου δεομένων καὶ μὴ κολάσεως ἢ αἰσθήσεως· οἱ μὲν γὰρ ἀποροῦντες πότερον δεῖ τοὺς θεοὺς τιμᾶν καὶ τοὺς γονεῖς ἀγαπᾶν ἢ οὐ κολάσεως δεόνται, οἱ δὲ πότερον ἢ χιῶν λευκὴ ἢ οὐ αἰσθήσεως. οὐδὲ δὴ ὦν σύνεγγυς ἢ ἀπόδειξις, οὐδ' ὦν λίαν πόρρω· τὰ μὲν γὰρ οὐκ ἔχει ἀπορίαν, τὰ δὲ πλείω ἢ κατὰ γυμναστικὴν. « Il ne faut pas examiner n'importe quel problème ni n'importe quelle thèse, mais seulement ceux qui pourraient être un sujet d'embarras pour un interlocuteur qui mérite qu'on lui donne une réponse raisonnée, et non pas seulement qu'on le rabroue, ou qu'on le renvoie à ses sens ; de fait, ceux qui demandent s'il faut ou non honorer les dieux et aimer ses parents ne méritent que d'être rabroués, et ceux qui demandent si la neige est blanche ou non ne méritent que d'être renvoyés à leurs sens. Il ne faut pas non plus retenir les cas où la démonstration serait immédiate, ni ceux où elle serait trop longue ; car les premiers ne suscitent aucun embarras, et les seconds en suscitent plus qu'il ne faut pour un exercice d'entraînement. »

signification plus concrète par le verbe « trouver » (εὕρειν). Cette découverte est une prise de conscience qui résulte de la seule réflexion. En effet, la précision τῆ διανοίᾳ a pour fonction d'exclure tout autre type de « recherche ». La procédure doit s'achever dans le moment où elle est ouverte, grâce à l'application *ex tempore* de la capacité de raisonnement, sans recours à la mémoire artificielle des documents ni à la collaboration d'autres participants. Ces restrictions laissent encore place pour de nombreux types de problèmes. La liste des espèces du griphe, malgré son caractère lacunaire, et le dernier fragment cité par Athénée permettront de mieux cerner le propos de Cléarque.

Insistons cependant sur la mention d'un enjeu, à travers l'alternative de la récompense et du gage. Athénée diffère la transmission des détails donnés par le traité. La nature de la punition en vigueur dans les banquets athéniens du IV^e siècle demeure en suspens et devient ce que nous avons nommé « la devinette des deipnosophistes » (*cf.* III). Ce n'est donc pas un extrait de Cléarque qui nous apprendra que les convives incapables de répondre à la sollicitation étaient victimes d'une transformation des règles du banquet : au lieu d'être coupé d'eau selon les proportions prescrites par le symposiarque, leur boisson était mêlée de saumure — vider une telle coupe, pendant l'après-dîner et sous les yeux de tous, était un sort peu enviable. On imagine que l'exécution de la peine constituait un spectacle attendu et commenté par l'assistance, au terme d'une séquence d'interaction tendue. Cette sanction on ne peut plus pratique de la spéculation nous rappelle d'ailleurs que la proposition devait en réalité viser l'échec de la résolution et l'embarras réjouissant de ceux qui n'ont rien à dire lorsque vient leur tour¹²³.

123. Dans la suite du passage, Cléarque écrit οἱ δὲ μὴ εἰπόντες οἷς προσετάττετο, soit très littéralement « ceux qui, enjoins de parler, ne parlaient pas ». U. von Wilamowitz-Möllendorff voulait corriger le relatif pour lire οἱ δὲ μὴ εἰπόντες ὡς προσετάττετο, « ceux qui ne parlaient pas selon la consigne ». Il nous semble préférable de conserver la leçon des manuscrits : le silence embarrassé se justifie mieux que l'erreur dans le contexte. Les listes iambiques du fragment 87 — noms d'instruments, de friandises et de desserts dont on ne comprendrait pas autrement la présence dans le traité — sont précisément un remède à l'aporie : « Lorsqu'on demande de dire des instruments, citer par exemple [...] ». Un gâteau au miel apporté aux convives déclenche cette citation : « Τοῦ δὲ ἡμῖν παρακειμένου μελιπήκτου μέμνηται Κλέαρχος ὁ Σολεὺς ἐν τῷ περὶ Γρίφων οὕτως λέγων · “Σκεύη κελεύοντι λέγειν ὅμοια εἰπεῖν · Τρίπους, χύτρα, λυχνεῖον, ἀκταία, βάθρον, / σπόγγος, λέβης, σκαφεῖον, ὄλμος, λήκυθος, / σπυρίς, μάχαιρα, τρυβλίον, κρατήρ, ῥαφίς. Ἡ πάλιν ὄψων οὕτως · Ἔτνος, φακῆ, τάριχος, ἰχθύς, γογγυλίς, / σκόροδον, κρέας, θύννειον, ἄλμη, κρόμμυον, / σκόλυμος, ἐλαία, κάππαρις, βολβός, μύκης. Ἐπὶ τε τῶν τραγημάτων ὁμοίως · Ἄμης, πλακοῦς, ἐντίλος, ἴτριον, ῥόα, / ῥόν, ἐρέβινθος, σησάμη, κοπή, βότρυς, / ἰσχάς, ἄπιος, πέρσεια, μῆλ', ἀμύγδαλα.” Ταῦτα μὲν ὁ Κλέαρχος. » (CLÉARQUE, fr. 87 = ATHÉNÉE, XIV, 648 e-649 a.) La notion d'ἀπορία est ici sous-jacente, tout comme dans les fragments 89 et 90, textes dans lesquels Cléarque montrait que les citations et les proverbes appris par cœur conféraient à certains incultes l'apparence de l'érudition : Κλεάνθης δὲ ὁ Ταραντίνος, ὡς φησι Κλέαρχος, πάντα παρὰ τοὺς πότους ἔμμετρα ἔλεγε, καὶ Πάμφιλος δὲ ὁ Σικελός, ὡς ταῦτα · Ἐγχει πειν μοι καὶ τὸ πέρδικος σκέλος. / Ἀμίδα δότω τις ἢ πλακοῦντά τις δότω. (CLÉARQUE, fr. 89 = ATHÉNÉE, I, 4 d.) Κλέαρχος φησι Χάρμον τὸν Συρακούσιον εὐτρεπίσθαι στιχίδια καὶ παροιμίας εἰς ἕκαστον τῶν ἐν τοῖς δείπνοις παρατιθεμένων. εἰς μὲν τὸν ἰχθύν · Ἦκω λιπὼν Αἰγαῖον ἀλμυρὸν βάθος. Εἰς δὲ τοὺς κήρυκας · Χαίρετε κήρυκες Διὸς ἄγγελοι. Εἰς δὲ τὴν χορδὴν · Ἐλικτὰ κούδεν ὑγιές. Εἰς δὲ τὴν

Athénée a laissé subsister une brève remarque à ce propos après l'énumération des « sept espèces du griphe » qu'il a extraite du *Περὶ γριφῶν* :

Ἐν γράμματι μὲν, οἷον ἐροῦμεν ἀπὸ τοῦ *ἄλφα*, ὡς ὄνομά τι ἰχθύος ἢ φυτοῦ, ὁμοίως δὲ κἄν ἔχειν τι κελεύη τῶν γραμμάτων ἢ μὴ ἔχειν, καθάπερ οἱ ἄσιγμοι καλούμενοι τῶν γριφῶν · ὅθεν καὶ Πίνδαρος πρὸς τὸ *σ* ἐποίησεν ᾠδὴν, οἷονεὶ γριφῶν τινὸς ἐν μελοποιίᾳ προβληθέντος. Ἐν συλλαβῇ δὲ λέγονται γριφοί, οἷον ἐροῦμεν ἔμμετρον ὅτιδήποτε οὐ ἡγείται *βα*, οἷον *βασιλεύς*, ἢ ὧν ἔχει τελευτὴν τὸ *ναξ*, ὡς *Καλλιάναξ*, ἢ ὧν τὸν λέοντα καθηγεῖσθαι, οἷον *Λεωνίδης*, ἢ ἔμπαλιν τελικὸν εἶναι, οἷον *Θρασυλέων*. Ἐν ὀνόματι δέ, (οἷον) ἐροῦμεν ὀνόματα ἀπλᾶ ἢ σύνθετα δισύλλαβα οἷς μορφή τις ἐμφαίνεται τραγικῇ ἢ πάλιν ταπεινῇ, ἢ ἄθεα ὀνόματα, οἷον *Κλεώνυμος*, ἢ θεοφόρα, οἷον *Διονύσιος*, καὶ τοῦτο ἦτοι ἐξ ἑνὸς θεοῦ ἢ πλεόνων, οἷον *Ἑρμαφρόδιτος* · ἢ ἀπὸ Διὸς ἄρχεσθαι, *Διοκλῆς*, ἢ Ἑρμοῦ, *Ἑρμόδωρος* · ἢ λήγειν εἰ τύχοι εἰς *νικος*. Οἱ δὲ μὴ εἰπόντες οἷς προσετάρτετο ἔπινον τὸ ποτήριον.

Jouant sur une lettre, comme quand nous devons dire des choses qui commencent par *alpha*, par exemple un nom de poisson ou de plante, et de même si le griphe exige qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas une certaine lettre, comme le font ceux que l'on appelle asigmatiques ; de là que Pindare lui-même ait composé une ode contre le *s*, sorte de griphe posé sous forme de poème mélique. Il y a ensuite les griphe sur une syllabe, comme quand nous devons dire n'importe quel mètre qui ait à sa tête *ba*, comme *basileus*, ou bien quelque chose qui s'achève en *nax*, tel *Callianax*, ou encore en tête duquel vienne le lion, comme *Léonidès*, ou qui l'ait au contraire pour fin, comme *Thrasyléon*. Sur un mot, (comme quand) nous devons dire des noms simples ou des composés de deux syllabes dans lesquels se manifeste un caractère tragique ou, à l'inverse, un caractère humble ; ou des noms sans dieu, comme *Cléonyme*, ou porteurs d'un dieu, comme *Dionysios*, auquel cas ils peuvent être tirés d'un seul dieu ou bien de plusieurs, comme *Hermaphrodite* ; ou qui débutent par Zeus, *Dioclès*, ou par Hermès, *Hermodore* ; ou qui se terminent, disons, en *nicos*. Ceux à qui l'on enjoignait de parler et qui ne le faisaient pas buvaient la coupe¹²⁴.

Cet exposé consacré aux espèces du griphe prétend à une organisation systématique, dont les autres fragments conservés ne permettent pas de supposer qu'elle régissait l'ensemble du traité. Le compilateur l'introduit en précisant le nombre de sept espèces, dont une autre source fait état, probablement en suivant Athénée¹²⁵. Pour sa part, le texte de Cléarque possède une armature tout à fait nette, qui permet de distinguer trois types, fondés sur les niveaux linguistiques successifs de la lettre (γράμμα), de la syllabe (συλλαβή) et du mot (ὄνομα). À

ὠνθυλευμένην τευθίδα · Σοφὴ σοφὴ σύ. Εἰς δὲ τὸ ἐν τοῖς ἐψητοῖς ὠραῖον · Οὐκ ἀπ' ἐμοῦ σκεδάσεις ὄχλον. Εἰς δὲ τὴν ἀποδεδαρμένην ἔγγελυν · Οὐ προκαλυπτομένα βοστρυχώδεα. [...] Φησὶ δὲ καὶ ὅτι ὁ Χάρμος εἰς ἕκαστον τῶν παρατιθεμένων ἔχων τι πρόχειρον, ὡς προεῖρηται, ἐδόκει τοῖς Μεσσηνίοις πεπαιδευμένος εἶναι, ὡς καὶ Καλλιφάνης ὁ τοῦ Παραβρύκοντος κληθεὶς ἀρχὰς ποιημάτων πολλῶν ἐκγραψάμενος ἀνειλήφει μέχρι τριῶν καὶ τεσσάρων στίχων, πολυμαθείας δόξαν προσποιούμενος. (CLÉARQUE, fr. 90 = ATHÉNÉE, I, 4 a-c.) Ces deux fragments pouvaient aussi bien figurer dans le traité *Περὶ παροιμιῶν*, comme le suggère ZECCHINI 1989, p. 205-206 ; le traité sur les proverbes et celui sur les énigmes semblent avoir eu des liens, comme on le verra.

124. CLÉARQUE, fr. 86 = ATHÉNÉE, X, 448 c-e.

125. Il s'agit des SCHOLIES À ARISTOPHANE, *Guêpes*, 20 (= CLÉARQUE, fr. 85). Elles accolent à cette information une définition du griphe typique de la tradition lexicographique tardive, qui en fait un ζήτημα (« sujet de recherche, question ») et lui prête les qualités de l'αἰνίγμα : Ἐπὶ δὲ ἀναγράφει αὐτῶν γέννη ὁ Κλέαρχος ἐν τῷ περὶ γριφῶν συντάγματι. Γριφοὶ δὲ λέγεται τὰ ἐν τοῖς συμποσίοις προβαλλόμενα αἰνιγματώδη ζητήματα. (Cf. *infra*.)

l'intérieur de ces catégories, nous trouvons une suite de consignes¹²⁶, accompagnées ou non d'exemples, dont le dénombrement est beaucoup moins aisé.

Avant d'entrer dans le détail du problème, signalons deux facteurs d'incertitude. Tout d'abord, Athénée, dont le mode de citation est réputé très fiable, a curieusement disposé ce double extrait : alors que ses limites sont clairement marquées, avant la définition et après la liste des espèces, c'est seulement en ménageant une transition entre ces deux segments de texte que le citateur indique sa source, le traité *Sur les griphes*¹²⁷. La définition pouvait-elle se trouver dans un autre ouvrage ? L'introduction du second long passage de Cléarque rapporté dans la section des *Deipnosophistes* montre, sauf confusion pure et simple dans la tradition manuscrite, que le traité *Sur les proverbes* reprenait certains thèmes du *Sur les griphes*, mais que la définition devait appartenir en effet à ce dernier opuscule¹²⁸. Si la liste qui nous intéresse est citée *in extenso*, c'est d'ailleurs Cléarque lui-même qui clôt la séquence énumérative en faisant écho à la définition, προσητάττετο renvoyant à προστακτικόν. Mais cette conclusion est assez abrupte : la formulation de la dernière catégorie, celle des noms qui se terminent en νικος, est défectueuse et, venant immédiatement à sa suite, l'allusion à la punition peut surprendre. Si l'on ajoute qu'Athénée met à profit cette allusion à une « coupe », comme nous l'avons dit, on pourra soupçonner que la fin de l'extrait ne nous est pas parvenue dans son état originel. En outre — et ce second problème est plus grave —, le passage que nous citerons après celui-ci, qui conclut presque la section d'Athénée, évoque des griphes qui se laissent malaisément subsumer sous les rubriques de cette liste.

Les espèces ἐν γράμματι, ἐν συλλαβῇ et ἐν ὀνόματι font appel à des catégories grammaticales que le locuteur contemporain d'une langue indo-européenne considérera comme élémentaires. À première vue, ce sont en effet celles qui permettent au métalangage le plus commun de se référer à l'unité de sens fondamentale, le mot, et à ses composants non signifiants, la lettre et la syllabe. Il faut néanmoins se demander ce que pouvait représenter cette triade pour Cléarque, pour son public et pour un Grec de la fin de l'époque classique.

126. Selon nous, la forme ἐροῦμεν doit se comprendre comme un futur injonctif, qui imite peut-être le style direct des propositions faites au banquet (cf. III, A, 5).

127. ATHÉNÉE, X, 448 c-e : Ὁ μὲν Σολεὺς Κλέαρχος οὕτως ὀρίζεται · [...]. Ἐν δὲ τῷ Περὶ γρίφων ὁ αὐτὸς Κλέαρχος φησὶν ἑπτὰ εἶδη εἶναι γρίφων. [...] Καὶ ὁ μὲν Κλέαρχος οὕτως ὠρίσατο.

128. ATHÉNÉE, X, 457 c : [...] ὡς καὶ ὁ Κλέαρχος προείπεν ἐν τῷ ὄρω ; Κὰν τῷ πρώτῳ δὲ Περὶ παροιμιῶν γράφει οὕτω · [...]. Ici, la transition paraît différencier deux sources. F. Wehrli parle de « l'une des maladroites [*Ungeschicklichkeiten*] de notre texte d'Athénée », en n'excluant donc pas un problème de transmission et non de rédaction (WEHRLI 1969 [1948], p. 75). S'il ne s'agit pas d'une erreur d'Athénée ou de son copiste, la cause de cette situation confuse pourrait être une « autocitation » de la part de Cléarque, qui copierait notamment ce second passage du *Περὶ γρίφων* dans son *Περὶ παροιμιῶν*. Voir la suggestion en ce sens de ZECCHINI 1989, p. 206, qui considère par ailleurs que le second traité n'était peut-être pas connu directement d'Athénée.

Comme on le sait, l'analyse platonicienne du langage repose essentiellement sur les notions d'ὄνομα et de ῥήμα, « nom » et « verbe » dont la combinaison permet de désigner des agents et des actions¹²⁹, tandis que le projet philosophique de « connaissance des êtres » se présente dans un dialogue tel que le *Cratyle* comme une remise en cause du statut de la grammaire, « science des lettres » et forme primordiale de la παιδεία dont Platon manie les catégories¹³⁰. Nous avons déjà évoqué les divisions opérées par Aristote : le versant logique de son œuvre systématise les relations des différents éléments signifiants du langage (ὄνομα, ῥήμα et λόγος)¹³¹ ; le chapitre XX de la *Poétique* les intègre à une liste des μέρη λέξεως où le plan matériel de l'expression est pris en compte, à commencer par l'« élément » (στοιχείον), qui est conçu comme une « entité vocale » (φωνή), et la « syllabe » (συλλαβή)¹³². Les commentateurs de ce dernier texte font observer que si cette « fiche de grammaire » est à sa place dans l'ouvrage du philosophe, c'est notamment parce que les écoles du IV^e siècle ne disposaient pas de manuels de grammaire ni ne dispensaient un enseignement technique qui aurait assuré la diffusion de ce vocabulaire dans le public de l'instruction primaire¹³³.

Les jeux sur la langue que Cléarque entend classer, voire codifier, se comprennent dans ce cadre culturel. L'élève d'Aristote nous donne à voir les divertissements d'une élite cultivée, qui tire de son éducation scolaire non seulement la matière de certains griffes — ce qui apparaît peut-être ici dans la mention de « mètres » à citer et sera plus évident dans le fragment suivant —, mais aussi leur forme. En effet, la série progressive de l'alphabet, des

129. L'énoncé (λόγος) minimal est la combinaison (συμπλοκή) d'un nom (ὄνομα) et d'un verbe (ῥήμα) selon *Le Sophiste*, 261 d-262 e. Voir la traduction de ce texte dans ILDEFONSE & LALLOT 2002, p. 307-308. Plus généralement, on consultera l'étude consacrée par F. Ildefonse à la « naissance de la grammaire », dont la première partie porte sur les théories philosophiques antérieures aux traités conservés, celles de Platon et d'Aristote, puis des Stoïciens (ILDEFONSE 1997a). Notre témoin le plus ancien de la tradition grammaticale est la grammaire de Denys le Thrace, qui date des II^e-I^{er} siècles avant notre ère (voir LALLOT 1998 [1989]).

130. Pour un aperçu des rapports entre l'œuvre de Platon et la γραμματικὴ τέχνη de son époque, on pourra se reporter à l'introduction au *Cratyle* de DALMIER 1998, p. 33-38. L'opposition entre « apprentissage au moyen des noms [μάθησις διὰ τῶν ὀνομάτων] », ou « à partir des noms [ἐκ τῶν ὀνομάτων] », et « connaissance des êtres [γνώσις τῶν ὄντων] » commande la section finale du dialogue (435 d-440 e).

131. La distinction centrale de la perspective logique sépare l'élément signifiant (σημαντικός) de celui qui ne l'est pas (ἄσημος). Un point crucial des explications d'Aristote à ce sujet est l'interprétation des noms composés (nous citons plus haut les réflexions de LALLOT 1988b, p. 47-49). Le *De interpretatione* fait intervenir ce problème pour éclairer la définition du « nom » (I, 2, 16 a) : ὄνομα μὲν οὖν ἐστὶ φωνὴ σημαντικὴ κατὰ συνθήκην ἄνευ χρόνου, ἧς μὴδὲν μέρος ἐστὶ σημαντικὸν κειρωρισμένον· ἐν γὰρ τῷ Κάλλιππος τὸ ἵππος οὐδὲν καθ' αὐτὸ σημαίνει, ὡσπερ ἐν τῷ λόγῳ τῷ καλὸς ἵππος. « Le nom est une entité vocale possédant une signification conventionnelle et ne comportant pas de référence au temps, et dont aucune partie n'a de signification prise séparément ; ainsi, dans le nom Κάλλιππος, ἵππος ne signifie rien en lui-même et par lui-même, comme il le fait dans l'énoncé καλὸς ἵππος [“un beau cheval”]. » Le philosophe approfondit cette question dans la suite du chapitre.

132. La *Poétique* distingue huit « parties de l'expression » : στοιχείον, συλλαβή, σύνδεσμος, ὄνομα, ῥήμα, ἄρθρον, πτώσις et λόγος (cf. *supra*, 4). Voir le commentaire du chapitre XX dans DUPONT-ROC & LALLOT 1980, p. 314-339, qui permet de situer l'emploi de ces termes dans le système aristotélicien et dans la tradition de l'analyse linguistique.

133. L'utilité de ce « mémento grammatical » est défendue dans DUPONT-ROC & LALLOT 1980, p. 315.

syllabes et des mots correspond très exactement à l'apprentissage au terme duquel un Grec pouvait dire « connaître ses lettres », γράμματα γινώσκειν¹³⁴. L'intérêt de Cléarque pour la Γραμματικὴ τραγωδία de Callias, composée à Athènes au V^e siècle, a sauvé de l'oubli ce pastiche des pratiques scolaires, où la litanie des lettres et des syllabes est mise en vers et portée à la scène (cf. III). Un papyrus célèbre pour nous avoir conservé une sorte de manuel scolaire ou de « livre du maître » présente des exercices gradués sur les monosyllabes, puis les mots de deux syllabes (explicitement désignés comme ὀνόματα δισύλλαβα), et ainsi de suite jusqu'à cinq syllabes ; il est frappant de n'y trouver que des noms propres, qui reflètent un enseignement orienté vers la maîtrise d'un corpus de textes littéraires¹³⁵. Bien que le vocabulaire employé par Cléarque soit tout à fait attendu, on doit donc insister sur le rapport que la pratique des griphes entretient avec la culture écrite¹³⁶.

Isaac Casaubon observait que trois des espèces annoncées étaient évidentes, mais que l'on en trouvait dix si l'on cherchait un découpage plus précis ; cela ne l'empêcha pas ensuite d'en indiquer sept, au prix de divisions et de regroupements quelque peu hasardeux¹³⁷. Fritz Wehrli propose de ne tenir compte que des trois espèces clairement identifiées et de reconstituer la

134. Voir MARROU 1964 [1948], I, p. 227-240. Ce tableau de « l'instruction primaire » concerne l'époque hellénistique, mais les chapitres qui le précèdent dans l'ouvrage détaillent les traits des pratiques éducatives antérieures, notamment à travers le témoignage de Platon (voir en particulier p. 113-118). Au I^{er} siècle avant notre ère, Denys d'Halicarnasse dresse l'aperçu le plus précieux de ce cursus élémentaire. L'auteur justifie le laborieux souci de l'expression attaché au nom de Démosthène en comparant l'acquisition du naturel oratoire à l'apprentissage de la γραμματικὴ τέχνη, qu'il évoque au moyen des termes techniques usuels : Ταύτην γὰρ ὅταν ἐκμάθωμεν, πρῶτον μὲν τὰ ὀνόματα τῶν στοιχείων τῆς φωνῆς ἀναλαμβάνομεν, ἃ καλεῖται γράμματα. Ἐπειτα (τοῦς) τύπους τε αὐτῶν καὶ δυνάμεις. Ὅταν δὲ ταῦτα μάθωμεν, τότε τὰς συλλαβὰς αὐτῶν καὶ τὰ περὶ ταύτας πάθη. Κρατήσαντες δὲ τούτων τὰ τοῦ λόγου μέρη, ὀνόματα λέγω καὶ ῥήματα καὶ συνδέσμους, καὶ τὰ συμβεβηκότα τούτοις, συστολάς, ἐκτάσεις, ὀξύτητας, βαρύτητας, γένη, πτώσεις, ἀριθμούς, ἐγκλίσεις, τὰ ἄλλα παραπλήσια τούτοις μυρία ὄντα. « Quand nous apprenons la grammaire, nous commençons par étudier le nom des éléments de la voix, que l'on appelle les lettres, puis nous passons à leur forme et à leur valeur. Une fois cela bien su, nous étudions les syllabes et leurs propriétés. Quand nous possédons parfaitement cela, nous étudions les parties du langage, je veux dire les noms, les verbes, les mots de liaison, et tous leurs accidents, abrégement, allongement, accent aigu, accent grave, genre, cas, nombre, flexion, et mille autres choses du même genre. » (DENYS D'HALICARNASSE, *Démosthène*, 52, 2-3.)

135. Dans ce papyrus de la fin du III^e siècle avant notre ère, on lit ainsi, analysés en syllabes séparées, les exemples Κᾰσ:τωρ, Λέ:ων, Ἐκ:τωρ ou encore, pour la catégorie des pentasyllabes, Λε:ον:το:μέ:νης. On aura noté la coïncidence avec le texte de Cléarque en ce qui concerne l'élément λεων, certes courant dans l'onomastique grecque. H.-I. Marrou, qui cite ce document édité par O. Guéraud et P. Jouguet, le commente de la façon suivante : « Ces listes de mots n'utilisent pas le vocabulaire courant : ce sont uniquement des noms propres, et en particulier homériques ; on trouve aussi des listes de divinités, de fleuves, de mois de l'année. » (MARROU 1964 [1948], I, p. 230.) Le papyrus est un « livre du maître » plutôt qu'un cahier d'écolier selon LEGRAS 2002a, p. 95, et LEGRAS 2002b, p. 95-96 (où l'on en trouve une reproduction). Les noms divins sont une nouvelle rencontre avec le matériau des griphes.

136. Le premier niveau est ainsi décrit par le terme γράμμα. Diverses manipulations du signifiant sont bien sûr évoquées par des auteurs antérieurs au moyen de ce terme (notamment τὰ παρὰ γράμμα σκώμματα, « les plaisanteries où l'on contrefait les mots », qu'ARISTOTE classe parmi les ἀστεία dans la *Rhétorique*, III, 11, 1412 a 29). Mais, encore une fois, nous sommes ici en présence d'instructions de production et non d'une analyse de procédés plus ou moins courants.

137. Nous citons ce passage du commentaire de I. Casaubon d'après SCHWEIGHÄUSER 1801, p. 520-525, qui reproduit et commente CASAUBON 1621 [1600].

suite de la liste à partir des autres fragments du traité¹³⁸. Les deux démarches impliquent des décisions contestables. Voici les conclusions auxquelles elles parviennent.

Les espèces du griphe selon Isaac Casaubon (1621)	
1	Griphe sur une lettre (ἐν γράμματι)
2	Griphe sur une syllabe (ἐν συλλαβῇ)
3	Griphe sur deux syllabes
4	Griphe sur un mot/nom (ἐν ὀνόματι) de tragédie
5	Griphe sur des noms humbles* ou sans dieu
6	Griphe sur des noms contenant le nom d'un ou de plusieurs dieux
7	Griphe sur des noms finissant en νικος
* En s'écartant des manuscrits, Casaubon lisait ταπεινὰ ἢ ἄθεα ὀνόματα.	

Les espèces du griphe selon Fritz Werhli (1969)	
1	Griphe sur une lettre (ἐν γράμματι)
2	Griphe sur une syllabe (ἐν συλλαβῇ)
3	Griphe sur un mot/nom (ἐν ὀνόματι)
4	Griphe sur un vers
5	Griphe sur un groupe de vers ou un poème entier
6	Énigmes <i>stricto sensu</i>
7	Reparties spirituelles (<i>witzige Antworten</i>)

138. WEHRLI 1969 [1948], p. 76.

Il nous paraît plus pertinent de résumer le contenu du passage comme suit, sans préjuger du nombre total des catégories, puisqu'il est possible qu'elles ne soient pas toutes nommées ici.

Les espèces du griphe		
Description de la contrainte		Exemple
I. Griphe sur une lettre ἐν γράμματι		
1	Lettre initiale donnée, catégorie donnée	ἀπὸ τοῦ ἄλφα, ὡς ὄνομά τι ἰχθύος ἢ φυτοῦ
2	Avec ou sans une lettre donnée	κὰν ἔχειν τι κελεύη τῶν γραμμάτων ἢ μὴ ἔχειν
II. Griphe sur une syllabe ἐν συλλαβῇ		
3	Syllabe initiale donnée, mètre donné	ἔμμετρον ὅτιδῆποτε οὐ ἡγείται βα
4	Syllabe finale donnée, mètre donné	ὧν ἔχει τελευτήν τὸ ναξ
5	Mot disyllabique donné, à l'initiale ou à la finale	ὧν τὸν λέοντα καθηγείσθαι ἢ ἔμπαλιν τελικὸν εἶναι
III. Griphe sur un mot/nom ἐν ὀνόματι		
6	Mot/nom simple ou composé de deux syllabes, ayant une connotation donnée	ὀνόματα ἀπλὰ ἢ σύνθετα δισύλλαβα οἷς μορφή τις ἐμφαίνεται τραγικῇ ἢ πάλιν ταπεινῇ
7	Nom qui ne contient pas le nom d'un dieu	ἄθεα ὀνόματα
	ou en contient un	ἢ θεοφόρα
	ou en contient plusieurs	ἢτοι ἐξ ἐνὸς θεοῦ ἢ πλεόνων
	ou en contient un, donné, à l'initiale	ἢ ἀπὸ Διὸς ἄρχεσθαι
ou en contient un, donné, à la finale	ἢ Ἐρμού	
(8)	Finale disyllabique donnée	ἢ λήγειν εἰ τύχοι εἰς νικος

Comme nous l'avons dit, le dernier élément de la liste ne se rattache pas clairement aux noms contenant un dieu et devait être différent dans la rédaction originale du texte. Le plus probable est à notre avis que Cléarque ait scandé nettement sa division des griphe. Nous n'aurions donc ici que les trois premières espèces. Athénée ne cite pas ailleurs des termes descriptifs parallèles à ces syntagmes en ἐν + datif. La difficulté est que ces catégories grammaticales ne laissent pas deviner une séquence naturelle : au delà de l'ὄνομα, nous atteignons le domaine du λόγος, unité de sens composée dont on sait qu'elle s'étend de l'énoncé attributif le plus économique (καλὸς ἵππος, « un beau cheval », pour reprendre l'exemple déjà cité, ou βαδίζει Κλέων, « Cléon marche ») à la composition littéraire la plus vaste (*Illiade* venait à l'esprit d'Aristote)¹³⁹.

Cependant, à l'intérieur même des descriptions, certaines consignes sont plus complexes que l'emploi d'un élément donné. Nous désignons entre parenthèses, d'après la numérotation du tableau, le principe commenté.

139. Les références sont toujours le chapitre XX de la *Poétique* et les premiers chapitres du *De interpretatione*.

(1) Dans le premier type de griphe ἐν γράμματι, une contrainte thématique apparaît à titre d'illustration : il est possible de demander un nom de poisson ou de plante. Avant ce simple exemple, introduit par ὡς, « comme », le type d'énoncé requis demeurerait indéterminé (ἐροῦμεν reçoit ὄνομα pour complément, alors qu'il était en construction absolue avant la comparaison). Faut-il en conclure qu'il s'agit toujours dans cette espèce de trouver un mot ? Rien n'autorise à l'affirmer. Quant à la référence au monde animal et végétal, qui est ici isolée, elle permet de constater que les griphe peuvent évidemment tirer leur matière du même fonds que les énigmes traditionnelles, c'est-à-dire de l'expérience commune de l'environnement naturel. En l'occurrence, le poisson appartient également à la sphère alimentaire et représente un mets de choix pour le banquet, l'ὄψον par excellence¹⁴⁰.

(2) La nature de la réponse n'est pas davantage précisée dans ce second cas. Cléarque se réfère, comme à une catégorie générique, aux « griphe que l'on appelle asigmatiques ». L'adjectif ἄσιγμος, très rare, se rapporte dans toutes ses autres occurrences à des compositions dépourvues de *sigma*, notamment lorsqu'Athénée évoque de nouveau ce sujet plus loin dans la section¹⁴¹. Ici, il semble difficile de le comprendre autrement. Il en va de même dans la brève digression relative à Pindare, où le γριφος sert de comparant (le mot est introduit par οἷονεί, « comme si ») et permet de classer comme énigme un poème sans rapport avec l'interlocution décrite dans le traité. Nous trouvons donc γριφος employé au sens le plus courant, à propos d'un énoncé qui est lui-même un problème. Cet usage s'écarte du sens implicite dans cette liste, celui que l'on peut qualifier d'instructionnel, en lui appliquant un terme dont usent parfois les linguistes. Cléarque fait ainsi coexister les deux faces du griphe, l'énoncé d'une consigne et l'énoncé dont le sens doit être découvert.

(3-5) Le premier griphe ἐν συλλαβῇ est caractérisé d'une façon plus étroite : il faut dire un ἔμμετρον quelconque qui corresponde par ailleurs aux paramètres syllabiques. Dans le fragment 89 de Cléarque, que nous avons cité plus haut, πάντα παρὰ τοὺς πότους ἔμμετρα

140. Cette remarque ouvre le catalogue des poissons qui occupe le livre VII des *Deipnosophistes* (voir 276 e). Cette liste, la plus longue d'un long ouvrage, possède une structure alphabétique. Rien n'est plus éloigné du griphe qu'une telle compilation encyclopédique et littéraire, à moins que l'on ne la considère comme une transposition du griphe à la ζήτησις érudite. En revanche, l'homologie est évidente entre les griphe et la recherche des attestations qui structure la conversation des deipnosophistes.

141. Le *TLG* contient 16 occurrences d'ἄσιγμος, chez Denys d'Halicarnasse, chez Athénée, chez les commentateurs d'Hermogène et chez Eustathe qui cite le témoignage d'Athénée sur ce type de lipogramme. Dans la section sur les énigmes des *Deipnosophistes*, l'adjectif désigne une ode en 455 c 7 (ἄσιγμον ᾠδὴν), un hymne en 455 d 1 (ῥυθμὸς ἄσιγμος) et des vers asigmatiques en 458 d 4 (στίχους ἀσίγμους) ; le premier de ces syntagmes suivait l'équivalent plus explicite utilisé en 455 c 1, ἀσιγμοποιηθεῖσαν ᾠδὴν, « l'ode composée sans *sigma* ». Cléarque fait allusion au problème de l'asigmatisme ; Athénée rapporte plus en détail ce dossier d'histoire littéraire en 455 c-d. Nous renvoyons le lecteur à ce passage et à la note philologique dans laquelle nous avons exposé notre interprétation et nos choix textuels (cf. III, A, 5).

ἔλεγε désigne la supercherie d'un convive qui « ne parlait qu'en vers en buvant » ; les vers iambiques cités par l'*Épitomé* d'Athénée, notre source pour cet extrait, paraissent aussi appropriés aux plats que ceux du fragment 90, qui le suit. L'exemple fourni dans le présent passage n'est pas un vers entier, mais un ὄνομα. Il est d'ailleurs remarquable que les exemples soient tous des ὀνόματα et que βασιλεύς soit parmi eux le seul substantif, puisque après lui les réponses suggérées sont des noms propres¹⁴². Devons-nous comprendre que ces mots eux-mêmes sont recherchés ou qu'ils doivent figurer dans une citation en vers ? Peut-être βασιλεύς et Καλλιάνναξ apparaissent-ils ici pour leur qualité d'éléments métriques, que désignerait ἔμμετρον ; ils se scandent respectivement comme un anapeste (υ υ -) et comme un choriambre (- υ υ -). En revanche, le nom Θρασυλέων paraît rétif à la versification. La question dépend également de la syntaxe du texte transmis, qui passe du relatif οὗ (3) au relatif ὧν (4 et 5) en coordonnant les consignes par un simple ἢ disjonctif. Si le couple de la syllabe initiale et de la syllabe finale laisse entendre ἔμμετρον dans le second griphe (4), il semble que nous revenions à une contrainte syllabique plus simple dans le dernier cas (5). Ce griphe partage en effet le principe des suivants : l'identification d'un composant du nom propre va de pair avec une remotivation de l'onomastique. Ainsi pour λέων, à la fois « lion » et « -léon », comme pour les éléments des noms composés athées ou divins, dont le sens s'efface derrière la valeur d'usage. Enfin, on notera que dans l'expression introductive ἐν συλλαβῇ δὲ λέγονται γρίφοι, le syntagme γρίφους λέγω est sous-jacent. Si l'annonce des espèces figurait originellement dans le texte de Cléarque sous la forme d'une liste plus synthétique, située avant notre passage, le syntagme pouvait s'y trouver.

(6) Il est naturel de faire l'hypothèse, avec Isaac Casaubon et Jean Schweighäuser, que cette classe de griphe ἐν ὀνόματι devait comporter des noms propres. La contrainte formelle est assortie d'une contrainte sémantique, que nous avons glosée par la notion moderne de connotation. C'est la morphologie même des mots (μορφή) qui doit redevenir signifiante ; il ne s'agit pas ici d'associations littéraires (personnages de tragédie ou noms d'esclaves de comédie, par exemple), mais plutôt du sens premier des noms ou de leurs composants.

142. En raison du caractère grammatical de la description, il semble préférable de ne pas trancher systématiquement l'ambivalence du grec ὄνομα, où nos catégories de « mot » et de « nom (propre) » sont encore réunies à l'époque de Cléarque chez les théoriciens eux-mêmes. Ce sont les Stoïciens qui délivrent au nom propre son « acte de naissance », pour employer une expression de J. Lallot dans un article retraçant l'émergence de la catégorie en grec (voir LALLOT 2007, p. 239).

(7) L'explication du griphe sur le nom d'un dieu est la meilleure illustration de ce que le jeu implique une exploration structurelle de la langue : le caractère retenu est absent ou présent, unique ou multiple, initial ou final.

(8) Le suffixe -νικος est courant dans l'onomastique grecque, mais ce griphe semble déplacé. Il est analogue aux types (4) et (5), sans présenter pourtant de contrainte métrique ni reposer sur un élément doté en lui-même d'un sens. Peut-être réactive-t-il tout de même la racine de νικάω, « vaincre », comme le fait un énoncé anonyme et également isolé de la section d'Athénée : Τοιοῦτον δ' ἐστὶν καὶ τὸ ῥήματα λέγειν ἀνθρώπων ὀνόμασιν ὅμοια, οἷον · « Λαβὼν ἀριστόνικον ἐν μάχῃ κράτος¹⁴³. » Il n'est pas impossible que cette consigne et son exemple soient issus de Cléarque ou répondent à sa suggestion.

Athénée a copié à la fin de son propre développement περὶ γρίφων un fragment du traité *Sur les proverbes* qui reprend sans doute le contenu du *Sur les gribes*. En présentant le diptyque des banquets d'hier et d'aujourd'hui, Cléarque révèle la portée morale de son entreprise. Les gribes appartiennent de plein droit à l'âge des passe-temps cultivés que regrette le *laudator temporis acti*.

Τῶν γρίφων ἡ ζήτησις οὐκ ἀλλοτρία φιλοσοφίας ἐστί, καὶ οἱ παλαιοὶ τὴν τῆς παιδείας ἀπόδειξιν ἐν τούτοις ἐποιοῦντο. Προέβαλλον γὰρ παρὰ τοὺς πότους οὐχ ὥσπερ οἱ νῦν ἐρωτῶντες ἀλλήλους τίς τῶν ἀφροδισιαστικῶν συνδυασμῶν ἢ τίς ἢ ποῖος ἰχθύς ἤδιστος ἢ τίς ἀκμαιοτάτος, ἔτι δὲ τίς μετ' Ἀρκτοῦρον ἢ μετὰ Πλειάδα ἢ τίς μετὰ Κῦνα μάλιστα βρωτός. Καὶ ἐπὶ τούτοις ἄθλα μὲν τοῖς νικῶσι φιλήματα μίσους ἄξια τοῖς ἐλευθέραν αἴσθησιν ἔχουσι, ζημίαν δὲ τοῖς ἠττηθεῖσιν τάττουσιν ἄκρατον πεῖν, ὃν ἥδιον τῆς ὑγείας πίνουσι · κομδὴ γὰρ ἐστὶ ταῦτά γέ τινος τοῖς Φιλαινίδος καὶ τοῖς Ἀρχεστράτου συγγράμμασιν ἐνφκηκότος, ἔτι δὲ περὶ τὰς καλουμένας Γαστρολογίας ἐσπουδακότος. Ἀλλὰ μᾶλλον τὰ τοιαῦτα · τῷ πρώτῳ ἔπος (ἢ) ἱαμβεῖον εἰπόντι τὸ ἐχόμενον ἕκαστον λέγειν καὶ τῷ κεφάλαιον εἰπόντι ἀντειπεῖν τὸ ἐτέρου ποιητοῦ τινος εἰ τὴν αὐτὴν εἶπε γνώμην · ἔτι δὲ λέγειν ἕκαστον ἱαμβεῖον. Πρὸς τε τούτοις ἕκαστον εἰπεῖν ὅσαν ἂν προσταχθῆ συλλαβῶν ἔμμετρον, καὶ ὅσα ἀπὸ τῆς τῶν γραμμάτων καὶ συλλαβῶν ἔχεται θεωρίας. Ὅμοίως δὲ τοῖς εἰρημένους ἡγεμόνος ἕκαστου λέγειν ὄνομα τῶν ἐπὶ Τροίαν ἢ τῶν Τρώων, καὶ πόλεως ὄνομα τῶν ἐν τῇ Ἀσίᾳ λέγειν ἀπὸ τοῦ δοθέντος γράμματος, τὸν δ' ἐχόμενον τῶν ἐν τῇ Εὐρώπῃ, καὶ τοὺς λοιποὺς ἐναλλάξ, ἐάν τε Ἑλληνίδος ἐάν τε βαρβάρου τάξῃ τις. Ὡστε τὴν παιδιὰν μὴ ἄσκεπον οὖσαν μηνύματα γίνεσθαι τῆς ἕκαστου πρὸς παιδείαν οἰκειότητος · ἐφ' οἷς ἄθλον ἐτίθεσαν στέφανον καὶ εὐφημίαν, οἷς μάλιστα γλυκαίνεται τὸ φιλεῖν ἀλλήλους.

La recherche des gribes n'est pas étrangère à la philosophie, et les anciens démontraient leur culture à travers eux. Car ce qu'ils se proposaient en buvant, ce n'étaient pas des questions comme celles que l'on échange maintenant : lequel des accouplements amoureux, quel poisson ou quel type de poisson est le plus agréable, ou bien est le plus approprié à la saison ? lequel manger de préférence sous l'Ourse, sous la Pléiade, lequel sous le Chien ? En récompense de quoi ils accordent aux vainqueurs des baisers qui méritent le mépris de qui a le sens de la dignité, tandis que pour châtement ils ordonnent aux vaincus de boire du vin non coupé, boisson qu'ils trouvent plus délectable que la coupe pour la Santé. Certes, tout

143. ATHÉNÉE, X, 457 b 4-5 : « C'est un usage d'un genre voisin également que d'employer des mots qui ressemblent à des noms d'hommes, comme : "Martial qui possède la force de vaincre." » Nous avons transposé ainsi le double sens du mot — hors d'un contexte —, qui est soit le nom propre Ἀριστόνικος, soit l'adjectif ἀριστόνικος, « qui remporte la plus haute des victoires ». Cf. III.

cela convient à merveille aux familiers des écrits de Philænis et d'Archestrate, à ceux qui ont étudié ce que l'on nomme les *Gastrologies* ! Non, voici plutôt le genre de choses qu'ils se proposaient : le premier dit un vers épique (ou) iambique et chacun à son tour dit le suivant ; quelqu'un donne une maxime et l'on répond par les mots d'un autre poète, pourvu qu'il ait exprimé la même pensée ; ou encore, chacun dit un vers iambique. En outre, chacun dit un mètre du nombre de syllabes qui aura été imposé, ou en dit autant que le permet la théorie des lettres et des syllabes. Autre consigne, semblable aux précédentes : citer le nom de tous les chefs partis contre Troie ou de tous les chefs troyens ; ou bien, dire le nom d'une cité d'Asie commençant par une lettre donnée, le suivant devant dire celui d'une cité d'Europe, et les autres continuent en alternant, avec une cité grecque ou une cité barbare, selon ce qui est demandé. De sorte que le jeu, loin d'être dépourvu de réflexion, indique la familiarité de chacun avec la culture ; pour récompense, leur habitude était de décerner une couronne et des paroles élogieuses, ce qui, plus que tout, rend douce l'amitié réciproque¹⁴⁴.

Ce procès en décadence est comme la projection diachronique, dans la perspective d'une histoire culturelle, des banquets antithétiques du *Protagoras*¹⁴⁵. Une différence d'éducation, c'est-à-dire une différence sociale et culturelle, sépare pour Platon les réunions des φαῦλοι de celles des καλοὶ καγαθοί. Grâce à la formation de soi qu'est la παιδεία, on peut se dispenser des divertissements (παιδιὰ) aliénants que procurent non seulement la musique, mais aussi les poèmes. Ces derniers sont des paroles aliénées dont personne ne répond, et la

144. CLÉARQUE, fr. 63 et 84 = ATHÉNÉE, X, 457 c-f. Le fragment est commun aux deux traités dans le recueil de Wehrli. Cf. III, A, 5, pour les notes philologiques relatives à ce texte, notamment sur la « coupe pour la Santé ».

145. PLATON, *Protagoras*, 347 c-348 a. Il nous semble important de rappeler dans sa totalité le parallèle dressé par Socrate pour justifier sa méthode de discussion : Καὶ γὰρ δοκεῖ μοι τὸ περὶ ποιήσεως διαλέγεσθαι ὁμοίωτον εἶναι τοῖς συμποσίοις τοῖς τῶν φαύλων καὶ ἀγοραίων ἀνθρώπων. Καὶ γὰρ οὗτοι, διὰ τὸ μὴ δύνασθαι ἀλλήλοις δι' ἑαυτῶν συνεῖναι ἐν τῷ πότῳ μηδὲ διὰ τῆς ἑαυτῶν φωνῆς καὶ τῶν λόγων τῶν ἑαυτῶν ὑπὸ ἀπαιδευσίας, τιμίας ποιοῦσι τὰς ἀυλητριδας, πολλοῦ μισθούμενοι ἀλλοτρίαν φωνὴν τῆν τῶν αὐλῶν, καὶ διὰ τῆς ἐκείνων φωνῆς ἀλλήλοις σύνεισιν· ὅπου δὲ καλοὶ καγαθοὶ συμποταὶ καὶ πεπαιδευμένοι εἰσίν, οὐκ ἂν ἴδοις οὔτ' ἀυλητριδας οὔτε ὄρχηστρίδας οὔτε ψαλτρίδας, ἀλλὰ αὐτοὺς αὐτοῖς ἰκανοὺς ὄντας συνεῖναι ἄνευ τῶν λήρων τε καὶ παιδιῶν τούτων διὰ τῆς αὐτῶν φωνῆς, λέγοντάς τε καὶ ἀκούοντας ἐν μέρει ἑαυτῶν κοσμίως, κἂν πάνυ πολὺν οἶνον πίωσιν. Οὕτω δὲ καὶ αἱ τοιαῖδε συνουσίαι, ἐὰν μὲν λάβωνται ἀνδρῶν οἰοίπερ ἡμῶν οἱ πολλοὶ φασιν εἶναι, οὐδὲν δέονται ἀλλοτρίας φωνῆς οὐδὲ ποιητῶν, οὐς οὔτε ἀνερέσθαι οἶόν τ' ἐστὶν περὶ ὧν λέγουσιν, ἐπαγόμενοί τε αὐτοὺς οἱ πολλοὶ ἐν τοῖς λόγοις οἱ μὲν ταῦτά φασιν τὸν ποιητὴν νοεῖν, οἱ δ' ἕτερα, περὶ πράγματος διαλεγόμενοι ὃ ἀδυνατοῦσι ἐξελέγξαι· ἀλλὰ τὰς μὲν τοιαύτας συνουσίας ἐώσιν χαίρειν, αὐτοὶ δ' ἑαυτοῖς σύνεισιν δι' ἑαυτῶν, ἐν τοῖς ἑαυτῶν λόγοις πείραν ἀλλήλων λαμβάνοντες καὶ διδόντες. « En effet, les discussions sur la poésie me paraissent tout à fait semblables à des banquets entre hommes médiocres et grossiers : quand ils boivent ensemble, ils sont incapables, faute d'éducation, de trouver en eux-mêmes, par leur propre voix, leurs propres discours, de quoi s'entretenir les uns avec les autres, ils font grimper les prix des joueuses de flûte, puisqu'ils achètent très cher une voix étrangère, celle des flûtes, et ne s'entretiennent entre eux que par la médiation de cette voix ; lorsqu'en revanche les convives sont des hommes de bien et des gens bien éduqués, on ne verra ni joueuses de flûte, ni danseuses, ni citharistes : ils sont capables de trouver en eux-mêmes de quoi s'entretenir entre eux, sans ces amusements stupides, par la médiation de leur propre voix, en parlant et en écoutant tour à tour en bon ordre, même s'ils ont bu beaucoup de vin. Ainsi, des réunions de ce genre, si elles rassemblent des hommes doués des qualités que s'attribuent la plupart d'entre nous, n'ont nul besoin d'une voix étrangère, ni de poètes, qu'il est impossible d'interroger sur ce qu'ils disent : lorsqu'on les fait comparaître dans la discussion, la plupart du temps, les uns disent que le poète pense ceci, les autres que le poète pense cela, et on s'entretient sur une affaire impossible à prouver ; ce genre de réunions, les gens de bien les envoient promener, ils s'entretiennent entre eux, seuls, par leurs propres moyens, et c'est dans leurs propres discours qu'ils se mettent et se soumettent mutuellement à l'épreuve. » Nous empruntons sa traduction à ILDEFONSE 1997b. L. Romeri insiste sur l'intérêt de ce texte pour cerner la conception platonicienne du banquet (ROMERI 2002, p. 57-59). Il n'est pas étonnant que le passage ait attiré l'attention d'Athénée (voir III, 97 a-b), mais il nous semble éclairant de le rapprocher aussi du fragment de Cléarque.

vraie culture n'accorde de valeur qu'à l'examen dialectique. Chez Cléarque, Péripatéticien admirateur de Platon, la ligne de partage est en outre temporelle, car le comportement de ses contemporains (οἱ νῦν) est le signe d'une décadence, que l'on est tenté de nommer τρυφή, « laisser-aller, mollesse, raffinement ». Sa condamnation des vices est topique. La grivoiserie et le raffinement alimentaire sont placés sous le patronage de Philænis et d'Archestrate, dont les réputations sont celles d'une courtisane et d'un cuisinier¹⁴⁶.

Les occupations du banquet sont chez les deux auteurs une pierre de touche — πείρα, d'un côté, ἀπόδειξις ou μήνυμα, de l'autre —, mais le second sauve et exalte parmi les divertissements celui qui se rapporte le moins aux plaisirs du corps, le griphe. Le début et la fin de ce passage mettent en relief l'activité intellectuelle qu'il déclenche, et complètent en cela les termes de la définition : le griphe donne lieu à une recherche (ζήτησις) et à un examen (la σκέψις est évoquée par la litote μὴ ἄσκειπτον). Ce jeu apparaît ici surtout comme la démonstration d'une compétence encyclopédique et littéraire, rendue possible par une solide culture homérique et, ce qui en découle jusqu'à un certain point, géographique. Cléarque défend la valeur d'une παιδεία traditionnelle, dont il faut se montrer familier. S'il la nomme philosophie, c'est au sens où ses ouvrages nous le montrent philosophe, c'est-à-dire spécialiste du savoir. Rien ne permet de situer le banquet idéal des Anciens (οἱ παλαιοί)¹⁴⁷. Ce passé sympotique est fait d'une douceur et d'une harmonie culturelle dont les jeux d'autrefois sont la meilleure expression : παιδία y consonne avec παιδεία¹⁴⁸. Échanger des vers et des connaissances scolaires, c'est faire la preuve de son appartenance à une

146. Deux ouvrages récents ont fait le point sur les œuvres et la valeur stéréotypique de ces auteurs. Sur Philænis, qui a composé vers le début du IV^e siècle un traité Περὶ ἀφροδισίων, on consultera avec profit BOEHRINGER 2007, p. 275-314 (« La construction d'un personnage antonomastique : une Philænis »). Les fragments du poème d'Archestrate, qui est daté de la première moitié du IV^e siècle, sont édités et commentés dans OLSON & SENS 2000. Ces critiques privilégient le titre Ἡδυπάθεια au titre Γαστρολογία. Leur *testimonium* 4 (p. 5-7) est une partie du présent passage.

147. En se fondant sur cet éloge du temps passé, F. Wehrli affirme que Cléarque a pu transposer à l'énigme « presque mot à mot » la définition du proverbe proposée par Aristote (WEHRLI 1969 [1948], p. 68). C'est à nos yeux une exagération, car les griphe ne sont nullement liés à un savoir ancestral chez le philosophe. Or, selon la définition d'Aristote (fr. 13 Rose, supposé appartenir au Περὶ φιλοσοφίας), les proverbes παλαιᾶς εἰσι φιλοσοφίας ἐν ταῖς μεγίσταις ἀνθρώπων φθοραῖς ἀπολομένης ἐγκαταλείμματα περισωθέντα διὰ συντομίαν καὶ δεξιότητα, « sont les débris qui ont été sauvegardés, en raison de leur concision et de leur finesse, d'une ancienne philosophie perdue au cours des destructions majeures qu'ont connues les hommes ». On comparera un passage célèbre de la *Métaphysique* (Λ, 1074 b) : καὶ κατὰ τὸ εἰκὸς πολλάκις εὐρημένης εἰς τὸ δυνατόν ἐκάστης καὶ τέχνης καὶ φιλοσοφίας καὶ πάλιν φθειρομένων καὶ ταύτας τὰς δόξας ἐκείνων οἶον λείψανα περισεσῶσθαι μέχρι τοῦ νῦν, « chaque art et chaque philosophie ayant vraisemblablement été, dans la mesure du possible, découverts plusieurs fois et à nouveau perdus, ces opinions d'il y a bien longtemps ont été sauvegardées, comme des vestiges, jusqu'à maintenant » (traduction de DUMINIL & JAULIN 2008). Sur les rares traces d'une réflexion ancienne au sujet des proverbes, voir KINDSTRAND 1978.

148. Cette association est également un thème platonicien, dont *Les Lois* donnent de nombreux exemples. Mais, comme nous l'avons dit, elle suppose pour le philosophe un affinage, ou une purgation, des divertissements couramment pratiqués (cf. *supra*). Il est symptomatique que le syntagme παιδείαν τε ἅμα καὶ παιδιᾶν (VIII, 832 d) apparaisse dans le projet d'une contribution des jeux à l'éducation guerrière des citoyens.

communauté où règne la *φιλία*. Notons que seule la récompense du succès est évoquée dans ce volet du tableau, par le zeugme *στέφανον καὶ εὐφημίαν*, « une couronne et des paroles élogieuses », qui accole à l'attribut du symposiaste et de l'athlète la joie pure du bon renom. Chez les convives dépravés, le prix de la victoire est présenté comme le supplice de l'homme délicat, alors qu'ils transforment le châtement en un nouveau plaisir malsain et proprement barbare¹⁴⁹. Leurs « problèmes » eux-mêmes ne sont que des questions pratiques : ils se demandent mutuellement des informations sur le meilleur moyen de satisfaire leurs désirs, seul sujet qui les intéresse.

Nous insisterons pour finir sur les griphes recommandés. On observera tout d'abord que leur fonctionnement est indiqué par une série d'infinitifs (*λέγειν, εἰπεῖν, ἀντειπεῖν*), conformément au formulaire de la règle du jeu. Dans l'expression *ἀπὸ τοῦ δοθέντος γράμματος*, le grec désigne la consigne (ou l'*input*, pour employer le terme de la théorie mathématique des jeux) par *δοθέν* comme le français le fait par le participe passé « donné ».

Voici le résumé de cette seconde liste de griphes, pour lesquels aucun exemple n'est fourni par Cléarque.

Les griphes anciens d'après Cléarque			
	Contrainte	Format	Description de la contrainte
1	À partir d'un vers donné, citer la suite du passage, tour à tour	Hexamètre ou iambe	τῷ πρώτῳ ἔπος <ῆ> ἱαμβεῖον εἰπόντι τὸ ἐχόμενον ἕκαστον λέγειν
2	À partir d'un vers donné, citer un vers de même teneur mais d'un autre poète	(Hexamètre) ou iambe	τῷ κεφάλαιον εἰπόντι ἀντειπεῖν τὸ ἐτέρου ποιητοῦ τινος εἰ τὴν αὐτὴν εἶπε γνώμην· ἔτι δὲ λέγειν ἕκαστον ἱαμβεῖον
3	Nombre de syllabes donné Nombre de vers donné (?)	Élément métrique	ἕκαστον εἰπεῖν ὅσων ἂν προσταχθῆ συλλαβῶν ἕμμετρον, καὶ ὅσα ἀπὸ τῆς τῶν γραμμάτων καὶ συλλαβῶν ἔχεται θεωρίας
4	Citer tous les chefs de l' <i>Iliade</i> , dans l'un et l'autre camp	Nom propre	τοῖς εἰρημένοις ἡγεμόνος ἑκάστου λέγειν ὄνομα τῶν ἐπὶ Τροίαν ἢ τῶν Τρώων
5	Citer des villes commençant par une lettre donnée, dans une partie du monde donnée, tour à tour	Nom propre	πόλεως ὄνομα τῶν ἐν τῇ Ἀσίᾳ λέγειν ἀπὸ τοῦ δοθέντος γράμματος, τὸν δ' ἐχόμενον τῶν ἐν τῇ Εὐρώπῃ, καὶ τοὺς λοιποὺς ἐναλλάξ, ἐάν τε Ἑλληνίδος ἐάν τε βαρβάρου τάξῃ τις

Le rôle de la mémoire est ici explicite, qu'elle soit mécanique (1 et 4) ou fasse appel également à la perception d'analogies (2), qu'il s'agisse de citer des vers (1-2) ou des noms propres (4-5).

(3) Le détail de la troisième consigne est assez obscur, en raison de son abstraction. Nous rencontrons le même problème que dans la première liste au sujet du terme *ἕμμετρον* et le

149. LISSARRAGUE 1987, p. 12 : « boire le vin pur est une pratique barbare ».

réfèrent du terme θεωρία est ici problématique. Dans sa première version, le griphe doit consister à énoncer un segment métrique d'un nombre de syllabes imposé (προστάτω est le verbe constamment utilisé par Cléarque pour désigner l'énonciation de la consigne). La proposition qui lui est coordonnée paraît exiger un nombre de vers déterminé (après ὄσα, on peut sous-entendre ἔμμετρα), mais le mode de détermination ne ressort pas du texte tel que nous le lisons.

Ces consignes étant contextualisées d'une façon plus riche que celles de la première liste, nous y trouvons mentionnée l'organisation pratique de cette séquence : un premier convive lance le vers qui servira de point de départ (1-2) ou impose un paramètre (3) ; chacun prend la parole à son tour et doit poursuivre l'application du principe (1 et 5).

Après cet extrait de Cléarque, Athénée mentionne, apparemment de son propre fonds, d'autres exemples de gripes (458 a-f, cf. III). Ils exploitent les mêmes types de sources : culture homérique et poésie iambique.

De l'exposé de Cléarque, on retiendra qu'il décrit le fonctionnement d'un jeu de société dont le cadre est le banquet. Le griphe y est une consigne exigeant la citation d'un élément linguistique ou culturel connu. Cette définition précise n'exclut pas l'usage de γρίφος pour désigner le résultat de cette recherche, c'est-à-dire le mot ou l'énoncé qui répond aux conditions fixées. Elle coexiste également avec l'emploi de γρίφος dans son sens le plus courant d'énoncé obscur, qui demande lui-même à ce que l'on identifie son propos. C'est ce que montrent les autres fragments du traité *Sur les gripes*, qui était, en dehors des passages théoriques ou réflexifs que nous avons examinés ici, un recueil fort varié¹⁵⁰. Aussi peut-on dire que l'ampleur de la catégorie de γρίφος a seulement été accentuée par Athénée, qui développe la perspective adoptée par Cléarque.

Notons que cette souplesse d'usage est tout aussi manifeste dans les six occurrences du mot antérieures à Cléarque, dans *Les Guêpes* d'Aristophane en 422 avant notre ère et, au moins une quarantaine d'années plus tard, dans trois fragments d'Antiphane¹⁵¹. Lorsque le premier comique compare Cléonyme à un griphe, il veut dire plus exactement que le politicien athénien est assimilable à l'objet dont parle une certaine énigme de banquet, qu'il cite en l'adaptant *ad hominem* : dans son attestation la plus ancienne, γρίφος désigne un énoncé et le

150. Le traité est aussi la source explicite d'Athénée pour une énigme traditionnelle (celle attribuée à Panarcès en 452 c), des anecdotes et des énoncés de la culture populaire (à propos des bateleurs évoqués en 452 f), et des curiosités littéraires (le poème de Castorion de Soles en 454 f et le regard de Pindare sur la querelle de l'asigmatisme en 455 c). Cf. III, A, 6.

151. Pour le tableau des occurrences de γρίφος, cf. I, 5.1.

point focal qu'est sa solution¹⁵². Les passages d'Antiphane, qui recourt au même verbe que Cléarque (προσάπτω, « ordonner ») pour indiquer la valeur de consigne du griphe, contiennent plusieurs définitions implicites du γρίφος. Dans un texte où se rencontre l'expression γρίφον προβάλλω, il s'agit d'un énoncé obscur que l'on propose à quelqu'un qui doit donner une réponse ; une autre scène évoque le banquet et paraît conférer à λέγειν γρίφους le sens de « dire la solution d'énigmes » ; enfin, le syntagme similaire εἰπεῖν γρίφον signifie ailleurs, sans équivoque, « poser une énigme¹⁵³ ».

Aucun témoignage n'est aussi riche et aussi précis que celui de Cléarque. En tentant de rendre compte d'un aspect complexe de l'interlocution sympotique, et à travers les flottements même de sa théorisation, cet auteur nous permet de cerner la pragmatique particulière qui a fait associer ce nom de piège à des réalités linguistiques diverses : la description des contraintes formelles et sémantiques à respecter pour identifier une réponse valable ; le mot ou l'énoncé qui satisfait aux conditions déterminées par un interlocuteur ; tout énoncé qui semble conçu pour exiger un calcul du sens. Cette herméneutique cadrée met le griphe de banquet au centre de la constellation des formes de l'énigme. Mais nous ne pouvons pas dire si le mot γρίφος possède une autre matrice ou bien a pris son acception énigmatique dans les salles de banquet, qui sont dans notre documentation le premier lieu où il s'emploie. L'origine du terme nous échappe. Ses significations — consigne claire difficile à respecter ou énoncé obscur difficile à comprendre — se présentent à nous déjà nouées dans les textes de l'époque classique.

152. ARISTOPHANE, *Les Guêpes*, 13-23, où l'esclave Xanthias raconte son rêve à son compagnon Sosias : [...] καὶ δῆτ' ὄναρ θαυμαστὸν εἶδον ἀρτίως. / — Κἄγωγ' ἀληθῶς οἶον οὐδεπώποτε. / Ἀτὰρ σὺ λέξον πρότερος. — Ἐδόκουν αἰετὸν / καταπτάμενον εἰς τὴν ἀγορὰν μέγαν πάνυ / ἀναρπάσαντα τοῖς ὄνουσιν ἀσπίδα / φέρειν ἐπίχαλκον ἀνεκὰς εἰς τὸν οὐρανόν, / κἄπειτα ταύτην ἀποβαλεῖν Κλεώνυμον. / — Οὐδὲν ἄρα γρίφου διαφέρει Κλεώνυμος. / — Πῶς δὴ ; — Προερεῖ τις τοῖσι συμπτώταις, λέγων / ὅτι « Ταῦτόν ἐν γῆ τ' ἀπέβαλεν κἄν οὐρανῶ / κἄν τῇ θαλάττῃ θηρίον τὴν ἀσπίδα. » « [...] et je viens tout juste de faire un songe étonnant ! / — Et moi aussi, vrai, comme jamais je n'en avais fait ! / Mais vas-y, toi, raconte le tien en premier ! / — Il me semblait qu'un aigle / fondait sur l'Agora, un gros de gros... / Il arrachait dans les airs avec ses serres un serpent / qu'il emportait jusqu'aux cieux, emblème en airain d'un bouclier... / qu'alors laissait choir Cléonyme ! / En ce cas, pas de différence entre un griphe et Cléonyme... / Comment cela ? — Un convive prendra la parole pour dire aux autres : / « C'est la même bête qui a jeté sur terre, dans les airs / et dans la mer son bouclier. » Traduction de THIERY 1997, modifiée au vers 20. Sur ce passage d'Aristophane, voir BRIAND 2003, p. 82.

153. Nous reviendrons sur ces textes d'Antiphane, respectivement les fragments 75, 122 et 192, qui figurent dans la section d'Athénée sur les énigmes (cf. III).

6. Démétrios

Le traité de Démétrios est l'un des rares textes à nous renseigner sur les conceptions stylistiques de l'époque hellénistique¹⁵⁴. Autant que des conseils sur la meilleure façon de s'exprimer dans une situation donnée, ce manuel éclectique propose, à grand renfort d'exemples littéraires, un panorama critique. Ses catégories offrent ainsi une « grille de lecture » en même temps qu'elles se veulent une « grille d'écriture¹⁵⁵ ». Au cours de l'ouvrage, les nombreuses sous-catégories introduites par Démétrios, afin de rendre compte des faits littéraires, subvertissent plus qu'elles n'appuient la théorie explicite des quatre types de style (grand, élégant, simple et véhément) ; en particulier, l'auteur nous donne à voir l'une des premières utilisations de la théorie des figures, déjà constituée, mais encore en devenir¹⁵⁶. Dans la vaste entreprise d'analyse et de maîtrise du discours que constitue la rhétorique ancienne, cette « théorie stylistique générale » se situe donc, entre Aristote et Cicéron, sur un versant littéraire attentif à la diversité des effets expressifs¹⁵⁷.

Les deux passages dans lesquels Démétrios mentionne le discours énigmatique ont une portée extrêmement limitée, mais montrent à l'œuvre cette reconfiguration inventive de la tradition. Ainsi, le premier chapitre, consacré au grand style (μεγαλοπρεπής χαρακτήρ), se fonde sur la distinction aristotélicienne de la clarté et de la majesté pour qualifier la λέξις qui lui convient, mais admire le succès des expressions risquées¹⁵⁸. Il faut observer d'ailleurs que

154. Nous adoptons ici la proposition de P. Chiron, qui situe la composition de l'ouvrage aux II^e-I^{er} siècles avant notre ère, soit environ un siècle plus tôt que les datations les plus basses. L'éditeur choisit de conserver le nom courant de Démétrios (voir CHIRON 1993, p. XVI), auquel les manuscrits accolent l'ethnique Φαληρέως probablement par erreur ou parce que l'on a voulu vanter l'ouvrage, à un moment indéterminé de sa tradition, en l'attribuant à Démétrios de Phalère, né vers 350 avant notre ère. Au terme d'un examen des pièces anciennes du dossier et des arguments modernes (p. XIII-XL), l'éditeur se range à une hypothèse qui concorde avec ses conclusions chronologiques : le traité pourrait être l'œuvre de Démétrios de Syrie, né vers 140 avant notre ère, qui a été formé à Alexandrie et a enseigné la rhétorique au jeune Cicéron à Athènes (p. XXXIX-XL). Pour une présentation complète, voir CHIRON 2001, p. 311-370.

155. Ce sont les expressions de CHIRON 2001, p. 135.

156. Voir, dans CHIRON 2001, l'étude des quatre types de style qui structurent le traité (p. 117-172) et l'examen de son système flottant des figures (p. 181-238).

157. M. Patillon oppose cette « théorie stylistique générale » aux théories centrées sur le « discours oratoire » : Démétrios participe d'une autre lignée, celle qui nous est connue par le pseudo-Longin et l'ambitieux projet hermogénien (voir la préface de CHIRON 2001, p. 7). En remarquant que « Démétrios est bien de ceux qui ont tendu à privilégier le "littéraire" sur le "rhétorique" » (p. 13, n. 6), P. Chiron note pour sa part combien le « substrat » littéraire du traité de Démétrios est éloigné du « substrat » philosophique de la réflexion d'Aristote, et évoque « la "libération" de la rhétorique, écartée de la philosophie » et « sa transformation en stylistique littéraire » (p. 106-108).

158. DÉMÉTRIUS, *Du style*, 77 : Τὴν δὲ λέξιν ἐν τῷ χαρακτήρι τούτῳ περιττὴν εἶναι δεῖ καὶ ἐξηλλαγμένην καὶ ἀσυνήθη μᾶλλον· οὕτω γὰρ ἔξει τὸν ὄγκον. Ἡ δὲ κυρία καὶ συνήθης σαφὴς μὲν αἰεί, πῆ δὲ καὶ εὐκαταφρόνητος. « Le vocabulaire, dans ce type de style, doit être plutôt recherché, détourné de son sens propre, inusité : c'est ainsi qu'il aura de la majesté. Le vocabulaire propre et usuel est certes toujours clair, mais il est aussi, à l'occasion, méprisable. » Nous suivons le texte et la traduction de CHIRON 1993. Les notions de danger et de sûreté, κίνδυνος et ἀσφάλεια, sont constamment sollicitées dans cette section du traité.

le franchissement de la limite propre à chaque style donne lieu chez Démétrios à une théorie subsidiaire des « styles vicieux ». En perdant de vue la « convenance » et en abusant des procédés du grand style, on tombe par exemple dans le style froid (ψυχρός)¹⁵⁹. L'énigme apparaît, non pas dans le traitement détaillé des métaphores et des comparaisons, mais, après celui des mots composés et des mots forgés, sous une rubrique qui était inconnue d'Aristote, l'allégorie :

Μεγαλείον δέ τί ἐστι καὶ ἡ ἀλληγορία, καὶ μάλιστα ἐν ταῖς ἀπειλαῖς, οἷον ὡς ὁ Διονύσιος ὅτι· οἱ τέττιγες αὐτοῖς ἄσσονται χαμάθεν. Εἰ δ' οὕτως ἀπλῶς εἶπεν ὅτι τεμεῖ τὴν Λοκρίδα χώραν, καὶ ὀργιλώτερος ἂν ἐφάνη καὶ εὐτελέστερος. Νῦν δὲ ὡσπερ συγκαλύμματι τοῦ λόγου τῇ ἀλληγορίᾳ κέχρηται· πᾶν γὰρ τὸ ὑπονοούμενον φοβερώτερον, καὶ ἄλλος εἰκάζει ἄλλο τι· ὃ δὲ σαφὲς καὶ φανερόν καταφρονεῖσθαι εἰκός, ὡσπερ τοὺς ἀποδεδυμένους. Διὸ καὶ τὰ μυστήρια ἐν ἀλληγορίαις λέγεται πρὸς ἔκπληξιν καὶ φρίκην, ὡσπερ ἐν σκότῳ καὶ νυκτί. Ἔοικε δὲ καὶ ἡ ἀλληγορία τῷ σκότῳ καὶ τῇ νυκτί.

Φυλάττεσθαι μέντοι κάπὶ ταύτης τὸ συνεχές, ὡς μὴ αἰνίγμα ὁ λόγος ἡμῖν γένηται, οἷον τὸ ἐπὶ τῆς σικύας τῆς ἰατρικῆς·

Ἄνδρα εἶδον πρὸς χαλκὸν ἐπ' ἀνέρι κολλήσαντα.

Καὶ οἱ Λάκωνες πολλὰ ἐν ἀλληγορίαις ἔλεγον ἐκφοβοῦντες, οἷον τὸ· Διονύσιος ἐν Κορίνθῳ πρὸς Φίλιππον καὶ ἄλλα τοιαῦτα οὐκ ὀλίγα.

Comme autre facteur de grandeur, on peut citer l'allégorie ; c'est surtout vrai dans les menaces, comme lorsque Denys dit : *Les cigales chanteront pour eux de par terre*. S'il avait dit simplement qu'il raserait la Locride, il aurait paru à la fois plus colérique et plus trivial. En réalité, il utilise l'allégorie pour masquer son propos : car tout ce qui est sous-entendu effraie davantage, et chacun l'interprète à sa façon ; au contraire, ce qui est clair et sans détour attire facilement le mépris, comme les gens tout nus. Voilà pourquoi les Mystères utilisent l'allégorie comme langage, pour que l'on soit frappé, que l'on frissonne, comme dans les ténèbres et la nuit ; d'ailleurs, l'allégorie ressemble aux ténèbres et à la nuit.

Il faut se garder, là encore, de l'utiliser de façon prolongée, afin de ne pas transformer en énigme ce que nous disons, comme c'est le cas dans cette description de la ventouse médicale :

J'ai vu un homme coller du bronze sur un homme avec du feu.

Les Lacédémoniens ont mis beaucoup de leurs messages en forme d'allégorie, pour faire peur, par exemple le *Denys dans Corinthe* adressé à Philippe, et de nombreuses autres expressions¹⁶⁰.

Les énoncés cités dans ce texte illustrent le changement de perspective qui s'est opéré entre Aristote et Démétrios. La *Rhétorique* attribuait au poète Stésichore, et non au tyran sicilien Denys, l'apophtegme des cigales, qui était donné pour exemple d'une maxime (γνώμη) trop obscure pour se passer d'une brève explication, puis comme un raffinement d'expression (ἀστεῖον) fondé sur la présence implicite d'un sens second¹⁶¹. Démétrios développe la seconde interprétation, en caractérisant la formule par sa réalité pragmatique de « menace » et en insistant sur l'adéquation du style à l'intention de jeter l'effroi chez les auditeurs. Telle est aussi la présentation de l'énoncé lorsque, plus loin dans le traité, il donne à voir l'efficacité du quatrième type de style, celui qui est empreint de « véhémence » (δεινότης) : allégorique, ou

159. Sur ces χαρακτηρισμοὶ διηματούμενοι, voir CHIRON 2001, p. 166-170.

160. DÉMÉTRIOS, *Du style*, 99-102. Texte et traduction issus de CHIRON 1993. Sur la place de l'allégorie dans le traité, on consultera SCHENKEVELD 1964, p. 101-106.

161. Sur ces passages des livres II et III, cf. 4. P. Chiron n'hésite pas à parler d'un « "recyclage" par le rhéteur Démétrios de l'apophtegme de Stésichore » (CHIRON 2004a, p. 64).

symbolique, il fait une impression plus forte qu'une tournure simple de même teneur¹⁶². Selon le rhéteur, l'allégorie tire sa puissance du sous-entendu, que les deux passages désignent par le verbe ὑπονοέω et opposent à ce qui est dit « simplement » (ἀπλῶς)¹⁶³. Ici, par une série de comparaisons, Démétrios confère une dimension tout à fait exceptionnelle à la métaphore du discours dédoublé en un sens sous-jacent et un sens apparent. L'image de lui-même que donne le locuteur est transformée grâce à l'allégorie. Loin d'imposer une apparence de majesté (la σεμνότης ou l'ὄγκον sont ailleurs le bénéfice de l'expression détournée), l'allégorie permet de jeter sur la réalité un voile (συγκάλυμμα). Non qu'elle dissimule un propos choquant ou obscène afin d'en atténuer l'effet, comme l'euphémisme dans la *Rhétorique à Alexandre*. Plutôt, elle interpose entre le locuteur et l'auditeur un écran — un masque, si l'on veut, mais un masque blanc —, sur lequel le second projette la peur que lui inspire un discours dont il perçoit l'intention d'autant plus intensément qu'il la perçoit confusément. Selon l'analyse de Démétrios, le sens est en majeure partie inféré par le destinataire. Ne pouvant voir et comprendre, celui-ci est réduit à un raisonnement dicté par son imagination (les sens d'εἰκάζω, εἰκός et ἔοικε reposent sur la notion d'apparence). Contrairement au mécanisme exploité par les ἀστεῖα d'après Aristote, une telle implication dans le processus de construction du sens n'est pas un moyen de séduction, mais d'amplification¹⁶⁴. En l'espèce, c'est la peur que suggère cette menace voilée. La signification seulement supposée n'étant pas certaine, ce qui est dit déclenche des conjectures, mais conserve le prestige de l'inconnu. En revanche, l'objet que l'on connaît distinctement et manifestement (σαφὲς καὶ φανερόν) n'est que ce qu'il est ; on peut considérer qu'il n'est doté d'aucune potentialité inattendue. L'auteur compare ce type d'énoncés — même si l'usage du neutre en grec donne à ces jugements une plus grande généralité, il s'agit encore d'un λόγος (comme dans la comparaison qui précède), qui possède les qualités de la κυρία

162. DÉMÉTRIUS, *Du style*, 243 : Διὸ καὶ τὰ σύμβολα ἔχει δεινότητος, ὅτι ἐμπερή ταῖς βραχυλογίαις· καὶ γὰρ ἐκ τοῦ βραχέως ῥηθέντος ὑπονοήσαι τὰ πλείστα δεῖ, καθάπερ ἐκ τῶν συμβόλων· οὕτως καὶ τὸ χαμόθεν οἱ τέττιγες ὑμῖν ἄσσονται δεινότερον ἀλληγορικῶς ῥηθέν ἢ εἶπερ ἀπλῶς ἐρρήθη· τὰ δένδρα ὑμῶν ἐκκοπήσεται. « C'est pour cela que les formules symboliques ont de la véhémence : elles ressemblent aux énoncés brefs. Car dans ce qui est dit brièvement, la plus grande partie du sens est sous-entendue, comme dans les formules symboliques. Par exemple, la phrase : *les cigales chanteront pour vous de par terre* est plus véhémente sous cette forme allégorique que si l'on avait dit simplement : “Vos arbres seront abattus.” »

163. Selon Démétrios, l'aposiopèse peut avoir plus de force que les mots prononcés (§ 253). Le rhéteur continue ainsi (§ 254) : Καὶ νῆ τοὺς θεοὺς σχεδὸν ἂν καὶ ἡ ἀσάφεια πολλαχοῦ δεινότης εἴη· δεινότερον γὰρ τὸ ὑπονοούμενον, τὸ δ' ἐξαπλωθὲν καταφρονεῖται. « L'obscurité même, dans bien des cas est véhémente. Car il y a plus de véhémence dans le sous-entendu, tandis que ce qui est étalé attire le mépris. » La simplicité est en grec le contraire de « ce qui est développé » (τὸ ἐξαπλωθὲν). On le voit, les termes de cette réflexion sont constants dans le traité.

164. Voir CHIRON 2004a, p. 65 : « La participation intellectuelle et visuelle du destinataire qui, chez Aristote, fédérait les *asteia* s'enrichit d'une participation émotionnelle. »

λέξις, « claire, mais aussi, à l'occasion, méprisable¹⁶⁵ » — à des hommes nus, ou plus précisément dénudés. L'image ne se réfère pas à la nudité gymnique, mais à celle de personnes dépouillées de leurs vêtements ou dépourvues d'armure, qui ne peuvent agir que par leurs ressources naturelles.

Après cette description de son fonctionnement, l'allégorie est mise en relation avec les expressions employées lors des Mystères, dont Démétrios ne retient qu'un trait : indépendamment de toute signification, elles visent à créer un choc émotionnel et physique. Cet effroi serait lui-même analogue à celui que l'on ressent « dans les ténèbres et dans la nuit ». Comme s'il s'agissait de la conclusion d'un enthymème, l'auteur ajoute que l'allégorie et l'obscurité de la nuit sont semblables. L'élément intermédiaire qu'il efface est la peur mystérieuse. Le paragraphe précise ainsi la métaphore usuelle de l'obscurité discursive, en affirmant que l'allégorie nous plonge dans l'élément indifférencié et inquiétant du sens inconnaissable.

Il est remarquable que ce traitement de l'allégorie ne comporte aucun aspect formel, dans une section de l'ouvrage qui n'est pas avare de remarques techniques, et s'attache seulement, avec une profusion d'images, au principe de son effet. L'exemple final des menaces officielles auxquelles recourent les Lacédémoniens est à comprendre bien sûr comme une allusion à leur concision proverbiale, reflétée dans un énoncé nominal qui suppose connue l'histoire du tyran déchu et contraint de vivre sans gloire à Corinthe¹⁶⁶.

Entre ces deux mots fameux et plusieurs fois cités dans le traité, nous trouvons une mise en garde qui serait un simple emprunt à la *Poétique* s'il était également question de la métaphore (cf. 4). L'énigme est regardée de même comme le produit négatif d'une accumulation : là où Aristote parlait de « tout composer » avec certains types de noms, puis indiquait le risque d'user ainsi des métaphores, l'auteur évoque ici le danger d'un emploi « continu » (τὸ συνεχές) de l'allégorie. L'énigme de la ventouse est celle que citait deux fois Aristote. Toute l'originalité de Démétrios tient donc dans la réorganisation des catégories : il suit le philosophe dans son exposé sur la métaphore, mais lui donne pour limite le dithyrambe (§ 78), qui désigne comme souvent le style ampoulé¹⁶⁷ ; il reproduit son verdict sur l'énigme,

165. Cf., *supra*, la citation du paragraphe 77 du traité.

166. Au paragraphe 8, cet « exemple de brièveté dans l'agencement » (παράδειγμα βραχείας συνθέσεως) sert à montrer que le discours doit être « ramassé » (avoir la qualité de συστροφία) pour être véhément : exposé plus longuement, le propos aurait une banale clarté didactique (διδασκω) et non la propriété de faire peur (ἐκφοβέω). La βραχυλογία impérieuse des Lacédémoniens, facteur de δεινότης toujours illustré par la phrase « Denys dans Corinthe », est rappelée aux paragraphes 241 et 242, juste avant une nouvelle citation du mot de Denys de Syracuse (cf. *supra*, à propos du paragraphe 243).

167. Démétrios prend pour base l'agrément (ἡδονή) et la grandeur (μέγεθος) qu'apportent les métaphores, avec le double correctif qu'il faut éviter une trop forte concentration (les métaphores ne doivent pas être πυκναί)

mais en fait le vice de l'allégorie. Ce déplacement n'est pas sans difficulté. Chez Aristote, la condamnation de principe de l'énigme venait d'une conception explicitement et prioritairement référentielle du langage. Comment se justifie-t-elle dans le cas de l'effet allégorique ? En outre, le problème que rencontrait dans la *Poétique* le choix d'un exemple traditionnel se pose d'une manière plus nette encore dans notre passage : est-il pertinent de mentionner un énoncé hexamétrique pour prouver la nocivité de l'emploi continué d'un quelconque procédé ? Aristote identifiait peut-être plusieurs substitutions métaphoriques dans cette énigme. Or, le critère de continuité, qui appelle une interprétation syntaxique ou syntagmatique, semble devenir ici un critère d'intensité, dont le rhéteur ne nous donne pas d'analyse technique.

L'impression que retire le lecteur de cette séquence est que l'idée d'obscurité a conduit Démétrios à associer l'énigme à un développement plus inspiré et plus personnel sur l'allégorie. Concrètement, il faut reconnaître l'hétérogénéité du précepte (éviter l'énigme) et de son illustration usuelle (l'énigme de la ventouse). Si ce montage relativement incohérent a pu se perpétuer, c'est probablement en raison du sens général d'αἴνιγμα : après avoir frappé d'interdit l'énigme, c'est-à-dire le discours énigmatique tout à fait incompréhensible, il ne semble pas hors de propos de citer un énoncé fameux. L'exemple est, de plus, sans rapport avec la menace et l'effroi, qui sont les marques des allégories évoquées avant et après lui. Cependant, la référence à l'énigme en sa qualité de rupture de la communication a peut-être une fonction dans le passage, qui est de souligner, par contraste, que ces allégories cherchent tout de même à être intelligibles et, de fait, sont comprises.

Dans ces conditions, on ne peut que constater l'apparemment des deux catégories : l'énigme, conçue dans ce commentaire traditionnel comme un horizon négatif du discours, a paru un bon repoussoir pour la promotion de l'allégorie. Il est difficile d'évaluer la signification de ce choix, pour la raison que l'histoire des catégories concernées nous est mal connue. Nous avons déjà observé que les notions larges de μεταφορά et d'ἀστεία proposées par Aristote pouvaient être développées en diverses directions. Certains de leurs traits aboutissent à l'allégorie de Démétrios, comme la permanence et la polyvalence du premier exemple le montrent¹⁶⁸. Mais entre le IV^e et le I^{er} siècle avant notre ère a pris forme une théorie

et une origine trop lointaine (πρόρωθεν), qui empêche de sentir la ressemblance des objets mis en rapport (§ 78). À trois reprises, le style « dithyrambique » est associé dans le traité *Du style* aux mots composés qui manquent leur effet, et notamment créent la froideur par excès de pompe : le ψυχρόν naît de l'ὑπέρογκον (§ 116, sur la forme vicieuse du grand style). Sur l'histoire du dithyrambe et les représentations culturelles qui lui sont associées, voir ZIMMERMANN 1992.

168. Selon P. Chiron, « si Démétrios rapproche l'allégorie de l'énigme qu'Aristote associe à la métaphore, c'est que pour Démétrios aussi, il existe un lien entre allégorie et métaphore » (CHIRON 2001, p. 354). Ce lien

des figures, dont l'ἀλληγορία est une pièce importante. Philodème l'atteste, qui fait de l'αἶνιγμα une espèce de ce trope (cf. *infra*). Rien n'autorise à dire si Démétrios connaissait une classification réservant une place à l'énigme¹⁶⁹. Son souci, en faisant état du danger énigmatique, n'était nullement d'indiquer qu'une forme ou une figure de ce nom participait de l'expressivité particulière de l'allégorie.

Comme on le verra, le même Philodème assigne au γοῖφος un rang identique à celui d'αἶνιγμα. Pour sa part, Démétrios le fait intervenir dans un contexte tout différent, sans lien avec l'allégorie ni avec ce qu'il nomme αἶνιγμα.

Le second chapitre du traité, qui porte sur le style élégant, commence par un excursus sur les « grâces » et, plus généralement, sur les mots d'esprits mis sous l'étiquette générale de la χάρις¹⁷⁰. Le passage qui nous intéresse s'attache aux « grâces » puisées « dans le style » (ἐν τῇ λέξει), après celles qui l'étaient « dans la matière » (ἐν τοῖς πράγμασι). Parmi les procédés expressifs, Démétrios a cité les allégories, remarquables pour la verve qu'elles insufflent au discours¹⁷¹. Il en vient à l'effet de surprise¹⁷², illustré par une invention homérique et par les astuces ridicules du Socrate d'Aristophane. Ces citations correspondent à un second « lieu » de la « grâce », laquelle est ici nettement assimilée au plaisir que procure le comique¹⁷³.

demeure implicite. L'énigme ne joue pas un rôle de premier plan dans ce rapprochement, même si sa place chez Démétrios est considérée comme l'une de ses conséquences.

169. L'étude de P. Chiron sur les figures présentes dans le traité obéit à une subtile et prudente gradation : après l'examen des « Figures répertoriées comme telles » vient celui des « Figures ? », puis des « “Pré-figures” ». À juste titre, l'allégorie est rangée dans la classe des figures incertaines (voir CHIRON 2001, p. 197-198), tandis que la métaphore et la comparaison appartiennent à la troisième classe, où l'on trouve les formes que Démétrios « étudie sans les relier à la théorie des figures », car « [c]e n'est que dans la rhétorique (probablement) postérieure qu'elles sont intégrées au “système” des figures » (p. 205, avant une comparaison des préceptes d'Aristote et de Démétrios sur l'usage de la métaphore).

170. Dans ces paragraphes 128 à 162, Démétrios suit vraisemblablement une source péripatéticienne perdue, peut-être un traité Περὶ γελοίου, car cette notion semble plus adaptée à de nombreux passages. Voir à ce sujet CHIRON 1993, p. LXXXVII-XCI. La section est analysée et resituée parmi les conceptions grecques du rire dans CHIRON 2001, p. 273-295.

171. À propos de la postérité diffuse de la section d'Aristote sur les « raffinements d'expression », P. Chiron note les affinités qui existent entre l'allusion de la *Rhétorique* aux énigmes et deux passages de cet excursus : l'un cite des allégories pleines de « verve » (στωμύλον), mais aussi d'obscénité dans le cas des exemples de Sophron (§ 151), l'autre porte sur les « accusations voilées » (κατηγορίαὶ ἀποκεκρυμμένα) que l'on peut assimiler à des expressions élégantes (§ 155). Voir CHIRON 2001, p. 292.

172. Sur la figure « par surprise », voir par exemple la définition de Tibérios, qui montre nettement le schème de la dissociation sémantique et insiste sur le charme propre à ce procédé, comme le fait Démétrios et en employant également la notion de χάρις : Παρὰ προσδοκίαν δ' ἐστὶν ὅταν ἄλλο τοῦ ἀκροατοῦ προσδεχομένου, ἄλλο μετὰ τινος χάριτος ἐπενέγκῃ, « Il y a effet de surprise lorsque l'auditeur s'attend à une chose et qu'une autre survient, non sans un certain charme » (Tibérios, *Sur les figures démosthénienne*, 16).

173. Voir CHIRON 2004b.

Ἔστι δέ [τις] καὶ ἡ παρὰ <τὴν> προσδοκίαν χάρις, ὡς ἡ τοῦ Κύκλωπος ὅτι· ὕστατον ἔδομαι Οὐτίαν. Οὐ γὰρ προσεδόκα τοιοῦτο ξένιον οὔτε Ὀδυσσεὺς οὔτε ὁ ἀναγινώσκων. Καὶ ὁ Ἀριστοφάνης ἐπὶ τοῦ Σωκράτους· κηρὸν διατήξας, φησὶν, εἶτα διαβήτην λαβὼν, ἐκ τῆς παλαιστρας θοιμάτιον ὑφέιλετο. Ἦδη μέντοι ἐκ δύο τόπων ἐνταῦθα ἐγένετο ἡ χάρις. Οὐ γὰρ παρὰ προσδοκίαν μόνον ἐπηνέχθη, ἀλλ' οὐδ' ἠκολούθει τοῖς προτέροις· ἡ δὲ τοιαύτη ἀνακολουθία καλεῖται γριφος, ὡσπερ ὁ παρὰ Σώφρονι ῥητορεύων Βουλίας· οὐδὲν γὰρ ἀκόλουθον αὐτῷ λέγει. Καὶ παρὰ Μενάνδρῳ δὲ ὁ πρόλογος τῆς Μεσσηνίας.

Il y a de la grâce aussi dans l'effet de surprise. C'est le cas dans la phrase du Cyclope : *en dernier je mangerai Personne*. Nul en effet ne s'attendait à un pareil cadeau de bienvenue, ni Ulysse, ni le lecteur. Aristophane, de même, à propos de Socrate : *il fit fondre de la cire, puis il prit un compas, et sortit de la palestres en barbotant le manteau*. Dans cet exemple, il y a deux « lieux » d'où provient la grâce. La fin n'arrive pas seulement par surprise, elle n'est pas non plus cohérente avec ce qui précède. Une telle incohérence s'appelle *griphos* : c'est, chez Sophron, Boulias en train de discourir : rien n'est cohérent de ce qu'il dit ; de même, chez Ménandre, le Prologue de la *Messénienne*¹⁷⁴.

Au début de son excursus, Démétrios avait déjà fait allusion au cadeau inattendu du Cyclope : par ce trait d'esprit (ἀστεϊσμός), Homère avait inventé selon lui les « grâces effrayantes¹⁷⁵ ». La surprise en question procède de ce que Polyphème prétendait témoigner à Ulysse sa gratitude d'hôte. C'est pourquoi le Cyclope (et le poète) trompe Ulysse et le lecteur en révélant la nature paradoxale du ξένιον avec un humour macabre. L'exemple aristophanien repose moins sur un retournement que sur un écart. Un disciple fait à un visiteur l'éloge de Socrate, à travers plusieurs anecdotes. Notamment, un soir qu'il incombait au maître de subvenir aux besoins des savants, voici ce qu'il « inventa [ἐπαλαμήσατο] » : après de longs préparatifs de géomètre, il trouva un expédient moins scientifique et commit un larcin¹⁷⁶. Le charme réside cette fois dans l'absence de lien entre les actions décrites par les participes et l'action de la principale, qui suppose en outre un changement de lieu, du réfectoire communautaire à la palestres. Lorsque le rhéteur affine son analyse en introduisant un second modèle de χάρις¹⁷⁷, il semble naturel de considérer qu'il se réfère à l'exemple aristophanien. En quoi est-il plus complexe que la repartie homérique ? On aimerait pouvoir le préciser grâce aux exemples plus purs de l'« incohérence » qui « s'appelle *griphos* ».

174. DÉMÉTRIOS, *Du style*, 152-153.

175. DÉMÉTRIOS, *Du style*, 130 : φοβερὰς χάριτας. La repartie de l'*Odyssée* (IX, 369) est célèbre chez les commentateurs. On la trouvera encore associée à l'ἀστεϊσμός chez Eustathe, qui qualifie le ξένιον de δύσδωρον δῶρον (cf. II, 19.4). Sur cette figure, voir le « Petit lexique de la "grâce" » dans lequel P. Chiron étudie la terminologie de l'exkursus (CHIRON 2001, p. 287).

176. ARISTOPHANE, *Les Nuées*, 149 et 178-179. Peut-être par erreur, Démétrios condense curieusement deux récits successifs en les citant comme un seul récit, ce qui en accroît « artificiellement » l'effet (voir CHIRON 1993, p. 46, n. 205).

177. Sur le sens que l'on peut donner à la « topique » de Démétrios, voir les distinctions de CHIRON 2001, p. 123, n. 237. Il s'agit bien ici d'opérer par les τόποι la « réduction à des modèles de raisonnement abstraits, dûment typés et constitués en réseau ».

Malheureusement, ces illustrations sont allusives et tirées d'ouvrages entièrement perdus¹⁷⁸. Nous ne pouvons donc rien dire de la tirade décousue du personnage de mime Boulias, sinon qu'elle devait imiter une prise de parole publique, comme l'indique normalement ῥητορεύω. La référence au discours liminaire d'une pièce de Ménandre est plus opaque encore, en raison de l'usage du terme technique et descriptif πρόλογος, et plus étonnante, car la fonction d'exposition semble difficilement s'accorder avec la confusion ; sans doute était-ce la situation ou le caractère d'un protagoniste qui favorisait un tel jeu. Démétrios se réfère en tout état de cause à des discours qu'il suppose connus et qui étaient d'une certaine longueur.

L'unique caractéristique commune à ces textes qui soit pertinente aux yeux de l'auteur est une rupture de la continuité logique des propos, qu'il désigne par des formes du verbe ἀκολουθέω et de l'adjectif ἀκόλουθος précédées d'une négation, puis nomme du terme technique très rare ἀνακολουθία¹⁷⁹. Ailleurs, cette « inconséquence » est aussi bien formelle, morphologique¹⁸⁰ ou syntaxique¹⁸¹, que logique. L'Anonyme de Séguier donne la description la plus éclairante, en présentant l'ἀνακολουθία comme un facteur d'obscurité et une technique de mystification :

Ποιήσεις δὲ ἀσάφειαν καὶ ἐὰν τὰς ἀκολουθίας διακωλύσης εὐλόγοις διηγήμασι, καὶ τὰ μὲν ὑπερβαίνης, τὰ δὲ παρὰ τάξιν τιθῆς. Οὕτως δὲ αὐτὰ τις ποιήσει τὸν δικαστὴν ἀπατήσαι βουλούμενος τῇ (ἀν)ακολουθία.

Tu produiras aussi l'obscurité si tu mets obstacle à la consécution naturelle d'un récit bien conduit, à cause de termes omis ou mal disposés. C'est ce qu'on fera si l'on veut utiliser le (manque de) consécution naturelle pour égarer le juge¹⁸².

178. Les trois auteurs que Démétrios associe au γριφος se caractérisent par leur style « élégant » : c'est aussi vrai d'Aristophane (trois citations explicites dans le traité) que du mimographe du V^e siècle Sophron (cinq citations explicites, deux citations sans son nom et deux allusions) et de Ménandre, plus d'un siècle après (deux autres allusions dans le traité). Voir les tableaux des citations et leur analyse dans CHIRON 2001, respectivement p. 383-389 et 126-132. De plus, P. Chiron observe que Sophron semble avoir connu une vogue particulière au I^{er} siècle avant notre ère et que Platon et Aristote s'étaient déjà intéressés à cet auteur populaire (p. 324). Quant à Ménandre, il est cité par Démétrios pour sa pratique du style disjoint, ce qui doit nous rappeler que nous avons affaire à des passages dramatiques, dont la théâtralité est inscrite dans le texte même (p. 297 et n. 621).

179. On en trouve moins de 10 occurrences dans le *TLG*, mais il est la forme négative d'un terme courant qui en comporte plus de 3000.

180. Elle est un manquement au fonctionnement régulier de la langue chez Apollonius Dyscole, qui qualifie la particule ὦ utilisée avant le vocatif de « forme (ir)régulière » (APOLLONIUS DYSCOLE, *De la construction*, p. 67, 4 Uhlig ; ἀνακολουθία est restitué par les éditeurs). Voir LALLOT 1997, ainsi que l'index sous « accord » : cet usage s'inscrit dans les emplois grammaticaux de la famille.

181. Par exemple, l'absence d'ἀκολουθία caractérise l'hyperbate selon le PSEUDO-LONGIN (*Du sublime*, XXII, 1).

182. ANONYME DE SÉQUIER, *Art rhétorique*, 88. Le texte et la traduction sont issus de PATILLON 2005. Nous renvoyons à cette édition pour la discussion des problèmes textuels que soulève la phrase (διαλύσης ἀλόγοις est une correction ancienne de διακωλύσης εὐλόγοις et le préfixe négatif d'ἀνακολουθία est une conjecture moderne). Dans ce manuel, une section sur l'obscurité (ἀσάφεια) intervient dans la liste des qualités de la narration. Notre remarque se situe à la fin de cette section, qui occupe les paragraphes 80 à 88.

Le rhéteur conseille ainsi de supprimer les liens logiques naturels (ἀκολουθίαι) en introduisant des paroles hors de propos, donc « insensées », en sautant certaines étapes d'un récit ou bien en changeant l'ordre des éléments. Le sens principalement syntaxique que prendra ensuite le terme *anacoluthé* dans la tradition rhétorique et littéraire est déjà formé, mais la notion possède encore une extension plus grande¹⁸³. La perspective de l'efficacité oratoire entraîne naturellement un jugement bien différent sur la fonction du procédé : le but est ici d'œuvrer à tromper un juge, et non de faire rire, ou sourire, comme chez Démétrios.

Il ne s'agit pas, dans cette partie du traité *Du style*, de dresser l'inventaire des moyens à la disposition de l'orateur ou de l'écrivain, mais plutôt d'un relevé critique des effets observables dans divers genres de textes. Lorsqu'il donne le nom de γρίφος à un nouveau type de χάρις fondée sur l'expression, Démétrios semble rappeler un usage courant. Selon ce passage, le γρίφος joue non pas sur la conclusion imprévue d'un raisonnement ou d'un mouvement de phrase (παρὰ προσδοκίαν), mais sur l'incohérence patente et comique d'un discours qui se présente pourtant comme une construction articulée¹⁸⁴. Le critère de la distinction paraît être que le griphe n'amène pas la réévaluation d'un segment de texte, mais plutôt la prise de conscience qu'il n'y a rien d'autre à comprendre que la production volontaire du non-sens : son alchimie consiste à donner rapidement libre cours au plaisir du galimatias. Dans les genres évoqués par Démétrios, il s'agit même de l'humour absurde que le français actuel désigne parfois par le mot anglais *nonsense*¹⁸⁵.

Par la façon dont il applique à l'abus de l'allégorie la proscription rhétorique de l'αἰνύγμα, Démétrios témoigne, même s'il le fait peu clairement, de l'évolution des analyses antiques du sens double. En utilisant le terme de γρίφος dans un sens apparemment admis et tout à fait éloigné des jeux de banquet évoqués par Cléarque, il atteste peut-être l'existence d'une tradition technique ; il nous montre également que le mot pouvait servir à caractériser des énoncés littéraires en les plaçant sous le signe d'une παιδιά, d'une « plaisanterie », bien

183. Voir pour comparaison MORIER 1998 [1961], sous *anacoluthé*. La traduction de GRUBE 1961 (p. 153) est habile, mais repose sur l'assimilation et l'extension anciennes au sein de la langue anglaise de la terminologie technique latine : « *This kind of non sequitur is called a griphos.* »

184. Rappelons que dans cette section, Démétrios n'observe pas comme ailleurs dans son traité la triade de la δίανοια (sujets traités, comme τὰ πράγματα), de la λέξις (choix des mots) et de la σύνθεσις (agencement), car il omet le troisième terme. P. Chiron le fait observer ainsi : « dans le περὶ χάριτος du chap. II, c'est la tradition péripatéticienne qui prévaut, avec la simple dichotomie δίανοια/λέξις, ce qui conduit Démétrios à enregistrer sous la rubrique de la λέξις des procédés d'agencement » (CHIRON 2001, p. 180). De toute évidence, les paragraphes sur la surprise et le griphe en sont un bon exemple.

185. Évoquant les intuitions de cet excursus, P. Chiron insiste sur la rapidité propre aux traits d'esprit que Démétrios tente de classer et remarque (CHIRON 1993, p. XC) : « Il n'est jusqu'à l'absurde qui, sous le nom de γρίφος, n'ait sa place dans cette très riche énumération. »

particulière : celle qui abandonne la cohérence textuelle et le souci sérieux de la logique du discours, au profit d'un effet de connivence.

7. Philodème

Au I^{er} siècle avant notre ère, Philodème de Gadara distinguait l'énigme du griphe au quatrième livre de son traité *Sur la rhétorique*. La tradition papyrologique à laquelle nous devons ce fragment ne permet malheureusement pas de préciser le contenu de cette distinction. Elle se présente comme la rectification d'une division plus ancienne de l'allégorie, que l'auteur considérait comme un trope :

Δια[ιροῦ]νται [δ'] αὐ-
τῆ[ν] εἰς εἶδη τριῶν · ἀ(ῖ)νιγμα,
παροιμίαν, εἰρωνείαν, πα-
ραλείποντες μὲν, εἰ[π]ιά-
σας ἐκφο[ρ]εῖν ἐβούλοντο
τὰς ιδιότητας, τὸ(ν) τε
γροεῖ[φ]ον καὶ τὸν ἀστεῖσ-
μόν, παραπέμποντες [δὲ καὶ...]

On la divise en trois espèces :
l'énigme, le proverbe et l'ironie, en
laissant de côté [ce qu'il faudrait
mentionner] si l'on voulait exposer
toutes ses formes particulières, le
griphe et l'astéisme, et en omettant
aussi¹⁸⁶...

Ces considérations techniques se situent dans la partie de l'ouvrage consacrée à la rhétorique sophistique et à ses implications politiques (livres III et IV), mais leur contexte ne permet pas de les relier à la perspective générale de cette somme d'obédience épicurienne¹⁸⁷.

186. PHILODÈME, *Sur la rhétorique*, IV, 2, col. XXIII, 18-25 (p. 181 Sudhaus). Le propos était introduit à la colonne précédente par ces mots : Ἴδ[ω]μεν [...] καὶ τὰ περὶ τῶν ἀλληγοριῶν, « Examinons aussi [...] ce qui concerne les allégories » (col. XXII, 24-25). Sur cet ouvrage en dix livres, probablement antérieur au milieu du I^{er} siècle, on se reportera à la synthèse proposée par DELATTRE 2007, t. I, p. XXXIX-XL. L'édition de référence est encore celle de S. Sudhaus, mais une nouvelle édition de la *Rhétorique* de Philodème est en cours de préparation, comme l'indique D. Delattre (p. XCIV).

187. Ce n'est pas ici qu'il faut chercher à déceler le point de vue de Philodème sur la question de l'obscurité. Si l'auteur prescrit dans le même ouvrage la clarté (σάφηνεια) pour les écrits philosophiques, conformément à l'orthodoxie épicurienne (voir sur ce thème MILANESE 1989), il différencie cependant entre « une obscurité produite volontairement et une obscurité produite involontairement » (ἀσάφεια τις μὲν ἐπιτηδευματικῶς γίνεται, τις δ' ἀνεπιτηδεύτως). L'obscurité volontaire dissimule que l'on n'a rien à dire de bon (ἀγαθόν), au moyen de digressions, de l'emphase poétique, de tropes, de références abstruses à des histoires obscures (le locuteur se montre ἀνακεχωρηκυίας ιστορίας ἐμπείρος, cf. 15.5, à propos de Cocondrios), des archaïsmes (il est φιλαρχαίος) et, d'une façon générale, elle ne vise pas du tout à être comprise par les auditeurs (μηδ' εἰς σύνεσιν ὅλως ἔρχεσθαι τοῖς ἀκούουσι) ; l'obscurité involontaire provient de ce que l'on ne possède pas la matière de son discours (τὰ πράγματα), de ce que l'on ne divise pas correctement le discours ou encore de ce que l'on n'a pas réellement la maîtrise de la langue (ἐλληνίζειν), ce qui occasionne solécismes et barbarismes (col. XIII, 15-XVI, p. 156-159 Sudhaus). Cette position nuancée conduit apparemment Philodème, dans une polémique interne à l'épicurisme de son temps, à critiquer les Épicuriens qui prônent l'ignorance comme le corollaire nécessaire de la recherche de la clarté. C'est ainsi que M. Erler explique l'expression ἐπιτηδεύειν ἀσάφειαν dans les fragments du traité Πρὸς τοὺς [ἐταίρους], en développant les suggestions de l'éditrice du papyrus, A. Angeli : s'adressant à ses « amis » du Jardin, Philodème défendrait l'utilité de la παιδεία, sans laquelle il est impossible de comprendre les auteurs du passé et les philosophes d'autres écoles qui ont fait le choix de « cultiver l'obscurité ». Avec exactitude, M. Erler rapproche cette formule de la « topique » des

La colonne qui vient ensuite dans la reconstitution ne contenant pas la suite immédiate du texte, nous ne pouvons pas dire quelle est la cible de Philodème dans ce passage. Le seul enseignement qu'il soit possible d'en tirer porte donc sur le regroupement des figures et sur la chronologie de son développement.

Après avoir traité de la métaphore, l'auteur mentionne l'allégorie comme l'une des divisions principales. Sa double liste des subdivisions, ou espèces, ne correspond pas au mode de classement le plus courant chez les tropographes grecs postérieurs. Αἴνιγμα est certes le nom d'une catégorie dans cette tradition rhétorique et grammaticale, mais l'énigme n'est subordonnée à l'allégorie que dans une des listes conservées, la seule où elle entre dans une hiérarchie ; c'est en revanche l'organisation normale des listes latines, qui font d'*aenigma* une espèce d'*allegoria* (cf. *infra*, 15 et 16)¹⁸⁸. Il est plus intéressant encore, de notre point de vue, de voir nommer le griphe dans le complément proposé par Philodème. Seul Sacerdos, quatre siècles plus tard, fait figurer *griphus* à côté d'*aenigma*, mais ce sont chez ce grammairien de simples synonymes qui répondent à une définition commune. Ici, en rappelant les détails (ιδιότητας) d'une classification qu'il ne paraît pas introduire et dont un ou plusieurs termes nous manquent, le rhéteur donne une place à part au γριφος — le mot n'est pas douteux, malgré sa déformation en γρειδον dans le papyrus. La mention conjointe du griphe et de l'astéisme n'a sans doute pas de signification spéciale. Nous ne savons rien de plus sur ce système, en l'absence de définitions, de critères distinctifs et d'exemples. Il n'est d'ailleurs pas évident que Philodème ait fourni ces informations dans son traité.

8. Denys d'Halicarnasse

Nous citerons brièvement dans cette enquête le témoignage de Denys d'Halicarnasse, dont l'œuvre critique pose de la manière la plus riche, au I^{er} siècle avant notre ère, un problème qui excède notre propos mais en constitue le cadre. Il s'agit de la place de l'obscurité discursive

commentateurs d'Aristote qui consiste à justifier l'obscurité des traités conservés, et surtout des *Catégories*, par une intention pédagogique élitiste (voir ERLER 1991). La tendance exégétique en question, qui concerne également Platon chez ses interprètes de l'Antiquité tardive, fait un grand usage du lexique de l'énigme. Tel n'est pas le cas de Philodème.

188. L'exception grecque est le traité de Cocondrios, qui nomme deux espèces de l'allégorie : l'ironie et l'énigme (cf. 15.5). D. Schenkeveld remarque le contraste des traditions grecque et latine dans son étude de l'allégorie chez Démétrios, mais ne commente que la seconde espèce suppléée par Philodème, l'astéisme (SCHENKEVELD 1964, p. 10) : « *From this time onwards the connection between eironia, allegoria and asteismos is a fixed one : Greek technographers put asteismos under eironia, and their Latin counterparts do so under allegoria.* » Ce critique s'est penché sur la genèse et l'évolution de l'astéisme dans d'autres travaux, notamment en relation avec la catégorie aristotélicienne des ἀστεία, comme nous l'avons dit ; voir également l'article « *Asteismus* » qu'il a rédigé pour UEDING *et al.* 1992.

dans les théories grecques. Plus que tout autre texte, son *Thucydide* donne à voir le conflit du canon littéraire de l'imitation et de ce que nous appellerons le canon de l'obscurité¹⁸⁹. Décrit comme bref, tendu et dense, le style de l'historien court sans cesse le risque de l'ἀσάφεια¹⁹⁰. Ce danger menace plus encore ceux qui voudront écrire comme lui, sans le talent singulier qui permet à Thucydide d'éviter — le plus souvent, mais non toujours — cet écueil.

Deux extraits suffiront à donner une idée des catégories employées dans un tel projet et du rôle qui y est dévolu au lexique de l'énigme. Un aspect original des ouvrages de Denys est de proposer la démonstration de ses affirmations à travers l'explication de textes parfois très étendus. Nous reproduisons ici l'exemple de la harangue d'Hermocrates aux habitants de Camarine, en ne conservant que les remarques du critique. Après avoir cité des morceaux réussis, il rapporte et commente des passages qu'il juge faibles.

Ἐκεῖνα δ' οὐκ οἶδ' ὅπως ἂν ἐπαινέσαιμι · [...]. Ψυχρὰ γὰρ ἡ παρονομασία καὶ οὐ προσβάλλουσα πάθος, ἀλλ' ἐπιτήδευσιν.

Καὶ ἔτι τὰ πεπλεγμένα καὶ πολλὰς τὰς ἑλικὰς ἔχοντα σχήματα ταυτί · [...].

Καὶ ἔτι τὸ κατακορὲς τῆς μεταγωγῆς ἐκ τε τοῦ πληθυντικοῦ εἰς τὸ ἐνικὸν καὶ ἐκ τοῦ περὶ προσώπων λόγου εἰς τὸ τοῦ λέγοντος πρόσωπον · [...]. Ταῦτα γὰρ καὶ μειρακιώδη καὶ περιέργα καὶ τῶν λεγομένων αἰνιγμάτων ἀσαφέστερα.

Καὶ ἐκεῖνα ἔτι πρὸς τούτοις · [...]. Οἷς ἐπιτίθησιν οὐδὲ μειρακίῳ προσήκον ἐπιφώνημα · [...].

Mais en voici que je ne saurais louer : [...]. Le jeu de mots est froid ; loin d'ajouter de l'émotion, il sent l'exercice.

Citons également des formules alambiquées, à volutes multiples, comme : [...].

Citons encore la pléthore de transferts, du pluriel au singulier, ou de paroles concernant des personnes à la personne de celui qui parle, comme dans : [...]. Tout cela est puéril, prétentieux, et plus obscur que ce que l'on nomme les énigmes.

Et voici encore un autre exemple à ajouter aux précédents : [...]. À quoi il ajoute une conclusion qui serait déplacée même dans la bouche d'un enfant : [...]¹⁹¹.

189. Sur la perspective générale de l'imitation, outre les fragments du traité qui porte ce titre, on se reportera aux notices des volumes édités par G. Aujac, en particulier à AUJAC 1991, p. 7 et 15. En parlant de canon de l'obscurité, nous songeons à l'action d'un canon négatif moins formalisé et moins conscient que la liste des auteurs considérés comme exemplaires, mais qui joue également un rôle dans la diffusion des normes linguistiques, littéraires et scolaires, notamment. À la suite de son étude des conceptions anciennes de l'obscurité, M. Fuhrmann donne quelques références relatives aux « jugements antiques sur certains écrivains "obscur" » ; treize auteurs sont répertoriés dans cette annexe : Eschyle, Démosthène, Empédocle, Euphron, Héraclite, Callimaque, Lycophron, Parthénios, Perse, Pindare, Platon, Salluste et Thucydide (« *Antike Urteile über „dunkle“ Schriftsteller* », FUHRMANN 1966, p. 70-72). De notre enquête sur la place de Lycophron dans ce canon hétérogène et fragilement documenté, nous retenons que des poètes tels que Dosiadas, Sophron et Théocrite et des prosateurs comme Aristote et Galien y figurent plus ou moins ponctuellement (voir BERRA 2008 [à paraître]). La plupart de ces auteurs apparaissent au fil de la présente partie. On consultera à ce sujet, plus généralement, WALDE 2003, KUSTAS 1973b et MEHTONEN 2003.

190. Denys résume son analyse du style de Thucydide au paragraphe 24 de l'opuscule. À la demande du dédicataire, l'auteur précise ces considérations stylistiques dans la *Seconde Lettre à Ammée*, également intitulée *Sur les particularités du style de Thucydide*.

191. DENYS D'HALICARNASSE, *Thucydide*, 48, 3-6. Le texte et la traduction sont empruntés à AUJAC 1991 ; nous avons modifié la traduction de l'expression finale, « plus obscur que les prétendues énigmes », dans laquelle le participe λεγομένων était interprété d'une façon que nous ne nous expliquons pas. Denys cite les parties du discours sans souci de sa construction originelle, afin de séparer le bon grain de l'ivraie (Thucydide, VI, 76-80).

En évoquant « ce que l'on nomme les énigmes », Denys prend à notre avis une légère distance à l'égard d'énoncés relativement indignes. En effet, le mot αἰνίγμα est des plus courant et rien n'indique que le participe λεγομένων se rapporte à des jugements que l'on aurait émis dans une perspective apologétique sur le style volontairement énigmatique de Thucydide. D'une façon attendue, le critique doit donc faire référence aux énigmes traditionnelles comme au point culminant de l'obscurité : c'est par hyperbole que les formules complexes et travaillées de l'auteur sont dites « plus obscures » encore (ἄσαφέστερα) que ce comble d'opacité.

Deux qualificatifs complémentaires achèvent de construire l'image de l'écrivain capable de ces expressions désastreuses. Tout d'abord, Denys convoque les stéréotypes liés aux âges de la vie, qui sont aussi en l'occurrence les âges de la formation littéraire. Derrière « puéril » et « déplacée même dans la bouche d'un enfant », il faut peut-être voir une allusion à une population un peu mieux définie et sensiblement plus avancée dans le cursus scolaire : le μειράκιον grec est plutôt l'adolescent formé par le grammairien et le rhéteur à la pratique et à l'imitation des grands auteurs du passé. La recherche des tours compliqués est ici comparée, ou rapportée, à un enthousiasme juvénile pour la difficulté. Ce goût de la virtuosité est le second trait que Denys reproche à la manière thucydidéenne. Les termes ἐπιτήδευσις et περίεργος dénoncent une composition trop appliquée, qui en devient précieuse et prétentieuse¹⁹². La conclusion du critique sur cette prose en découle. La voici, telle qu'elle est nettement énoncée à la fin de l'ouvrage :

[...] οὐκ ἂν ὀκνήσαιμι τοῖς ἀσκούσι τοὺς πολιτικοὺς λόγους ὑποτίθεσθαι τοῖς γε δὴ τὰς κρίσεις ἀδιαστρόφους ἔτι φυλάσσοισι, Δημοσθένει συμβούλῳ χρησαμένους ὄν ἅπαντων ῥητόρων κράτιστον γεγενῆσθαι πειθόμεθα, ταύτας μμείσθαι τὰς κατασκευὰς ἐν αἷς ἢ τε βραχύτης καὶ ἢ δεινότης καὶ ἢ ἰσχὺς καὶ ὁ τόνος καὶ ἢ μεγαλοπρέπεια καὶ αἱ συγγενεῖς ταύταις ἀρεταὶ πᾶσιν ἀνθρώποις εἰσὶ φανεραί· τὰς δὲ αἰνιγματώδεις καὶ δυσκαταμαθήτους καὶ γραμματικῶν ἐξηγήσεων δεομένας καὶ πολὺ τὸ βεβασανισμένον καὶ τὸ σολοικοφανὲς ἐν τοῖς σχηματισμοῖς ἐχούσας μῆτε θαυμάζειν μῆτε μμείσθαι.

Ἴνα δὲ συνελὼν εἶπω, ἀμφότερα μὲν ἐπ' ἴσης ζηλωτὰ εἶναι, τὰ τε μὴ σαφῶς εἰρημένα ὑπὸ τοῦ συγγραφέως καὶ τὰ προσειληφότα σὺν ταῖς ἄλλαις ἀρεταῖς τὴν σαφήνειαν, οὐκ ἔχει λόγον. Ἀνάγκη δὲ ὁμολογεῖν κρείττονα τῶν ἀτελεστέρων εἶναι τὰ τελειότερα καὶ τῶν ἀφανεστέρων τὰ γ' ἐμφανέστερα.

[...] aussi est-ce sans la moindre hésitation que j'engage tous ceux qui s'entraînent à l'éloquence politique, ceux du moins qui gardent encore un jugement non perverti, à suivre le conseil de Démosthène, le meilleur à notre avis de tous les orateurs du passé : qu'ils imitent seulement les mises en œuvre où brillent aux yeux de tous la brièveté, la virtuosité véhémement, la vigueur, l'intensité, la grandeur, et toutes les qualités qui leurs sont apparentées ; en revanche, les tournures par trop énigmatiques, difficiles à comprendre, nécessitant des explications grammaticales, avec des formulations trop torturées et bien proches du solécisme, qu'on ne les admire ni ne les imite.

192. On se reportera au précieux *Lexique général* compilé par G. Aujac au tome V de son édition des opuscules.

En bref, prétendre que sont également estimables, chez l'historien, les passages qui ne sont pas clairs et ceux qui, aux autres qualités, joignent la clarté, n'a pas de sens. Force est de reconnaître que le parfait est meilleur que l'imparfait, le clair que l'obscur¹⁹³.

Sans commenter dans le détail ce diptyque des qualités à imiter et des défauts à rejeter chez Thucydide, il faut remarquer que le parallélisme de ces listes est légèrement gauchi. Il y est question d'« imiter » (μιμείσθαι) les vertus, mais de « ne pas admirer ni imiter » (μήτε θαυμάζειν μήτε μιμείσθαι) les vices. C'est reconnaître que les seconds exercent une fascination. En particulier, les tournures « énigmatiques et difficiles à comprendre » étonnent et paraissent ζηλωτά, dignes d'émulation. Elle exigent des explications techniques, continue Denys, et l'on peut penser que l'ostentation érudite qu'elles occasionnent est une partie de leur attrait chez les apprentis ou les « imitateurs maladroits » qu'il entend aider à demeurer dans le droit chemin¹⁹⁴. Cette voie est celle de la clarté, à laquelle l'avantage revient toujours. Le critère de qualité auquel on s'en remettra sera l'évidence universellement reconnue par le public.

9. Cicéron

L'ampleur et la diversité du corpus cicéronien conservé permettent souvent des études qui ne sont pas possibles pour d'autres auteurs et d'autres époques. C'est en particulier le cas de la correspondance, dans laquelle nous voyons ce que pouvait être un usage courant du lexique gréco-latin de l'énigme et de l'allégorie entre deux Romains du I^{er} siècle avant notre ère : pétris de rhétorique et de littérature, Cicéron et Atticus n'en poursuivaient pas moins dans

193. DENYS D'HALICARNASSE, *Thucydide*, 55,2-3. Sur l'imitation raisonnable de Thucydide par Démosthène, voir le paragraphe 53.

194. Comme on le voit ailleurs dans l'opuscule, Denys n'a pas seulement en vue le temps de l'éducation rhétorique et distingue bien entre la pratique oratoire et les genres littéraires. Le paragraphe qu'il consacre aux imitateurs de Thucydide, « maladroits » ou non, présente un jugement beaucoup moins nuancé sur le style de l'historien. Les traits de son expression « qui le font paraître si différent des autres » y sont résumés. Denys ramène ces facteurs de distinction à une obscurité qui ruine même les qualités du texte : ἐξ ὧν ἡ πάντα λυμαινομένη τὰ καλὰ καὶ σκότον παρέχουσα ταῖς ἀρεταῖς ἀσάφεια παρήλθεν εἰς τοὺς λόγους, « le tout réuni produit dans son œuvre un manque de clarté qui en gâte toutes les beautés et en obscurcit les mérites » (§ 52,4 ; la famille de σκότος ne se trouve « pratiquement que dans le *Thucydide* », remarque AUJAC 1991, p. 122, n. 1). La critique qui se fait ainsi voix réactive une opposition pérenne, en même temps qu'elle réagit sans doute à une mode de la difficulté. Un siècle plus tard, dans la section de son œuvre consacrée à la clarté (*perspicuitas*), Quintilien se réfère à une source contemporaine de Denys pour citer une anecdote qui lui semble appropriée à sa propre époque, où la verbosité obscure fait florès (VIII, 2, 18) : « *In hoc malum a quibusdam etiam laboratur : neque id nouum uitium est, cum iam apud Titum Liuium inueniam fuisse praeceptorem aliquem qui discipulos obscurare quae dicerent iuberet, Graeco uerbo utens σκότισον. Vnde illa scilicet egregia laudatio : "Tanto melior : ne ego quidem intellexi."* » « Certains vont même jusqu'à s'efforcer à ce travers, et ce n'est pas un défaut nouveau, puisque, chez Tite-Live, déjà, je trouve qu'un maître recommandait à ses élèves d'obscurcir ce qu'ils disaient, en les y engageant par le mot grec σκότισον. De là, ce compliment vraiment hors de pair : "Tant mieux ! Je n'y ai moi-même rien compris." » Le texte et la traduction sont ceux de J. Cousin (CUF).

leurs échanges épistolaires des buts on ne peut plus pratiques qu'une œuvre publique antique occulte (cf. I, 6.3).

Du point de vue très étroit des conceptions du discours énigmatique, les ouvrages rhétoriques de Cicéron poursuivent la lignée ténue mais pérenne qui commençait avec Aristote. Bien qu'il connaisse la figure de l'allégorie, qu'il envisage comme une suite de métaphores (*continuae plures tralationes*), il préfère s'en tenir au cadre théorique et au vocabulaire de la métaphore¹⁹⁵. Dans le traité *De l'orateur*, c'est au cours de son exposé sur les ornements du discours (*ornatus orationis*), dominé par la puissance expressive de la métaphore, que Crassus note en passant que son usage risque d'achopper sur l'énigme :

Modus autem nullus est florentior in singulis uerbis neque qui plus luminis adferat orationi. Nam illud, quod ex hoc genere profluit, non est in uno uerbo tralato, sed ex pluribus continuatis conectitur, ut aliud dicatur, aliud intellegendum sit :

*Neque me patiar
iterum ad unum scopulum ut olim classem Achiuom offendere.*

Atque illud :
*Erras, erras ; nam exsultantem te et praefidentem tibi
repriment ualidae legum habenae atque imperi insistent iugo.*

Sumpta re simili uerba illius rei propria deinceps in rem aliam, ut dixi, transferuntur. Est hoc magnum ornamentum orationis, in quo obscuritas fugienda est ; et enim hoc fere genere fiunt ea, quae dicuntur aenigmata.

D'ailleurs, lorsqu'il s'agit des mots considérés isolément, il n'y a pas de procédé plus brillant et qui donne plus d'éclat au discours. Car l'exemple suivant, qui découle de ce genre, ne repose pas sur l'emploi métaphorique d'un seul mot, mais plutôt se compose de plusieurs qui sont joints ensemble, de façon à dire une chose et à en faire comprendre une autre :

Et je ne souffrirai pas que la flotte des Grecs, comme autrefois, heurte un écueil.

Ou encore :

Erreur, erreur ; tes transports, ta confiance exagérée en toi-même
seront retenus par les rênes vigoureuses des lois, qui te feront sentir le joug du pouvoir.

On prend une chose semblable et, comme je l'ai dit, on transfère les mots appropriés à cette chose à une autre chose. C'est là pour le discours un grand ornement, dans lequel il faut éviter l'obscurité ; c'est en effet presque toujours l'usage de ce genre qui occasionne ce que l'on appelle les énigmes¹⁹⁶.

Ces remarques anticipent sur la seconde partie de l'exposé, consacrée aux ornements qui se réalisent par l'agencement des mots (*continuatio uerborum*)¹⁹⁷. De fait, comme le montrent

195. CICÉRON, *L'Orateur*, 94 : *Iam cum fluxerunt continuae plures tralationes, alia plane fit oratio ; itaque genus hoc Graeci appellant ἀλληγορίαν : nomine recte, genere melius ille qui ista omnia tralationes vocat.* « Quand plusieurs métaphores se déroulent à la suite, cela donne une manière de parler tout autre ; c'est pourquoi les Grecs appellent ce genre « allégorie ». Le nom est correct, mais quant au genre il vaut mieux suivre Aristote qui appelle toutes ces figures des métaphores. » Texte et traduction de A. Yon (CUF).

196. Cicéron, *De l'orateur*, III, 166-167. Nous nous fondons sur l'édition de la CUF : le texte est celui de H. Bornecque ; la traduction, due à E. Courbaud et H. Bornecque, a été largement modifiée, parfois dans le sens d'une plus grande littéralité.

197. Cicéron le fait observer lui-même au début de notre passage et au paragraphe 169. L'extrait s'achève dans les manuscrits par une glose redondante, supprimée par l'éditeur (*Non est autem in uerbo modus hic, sed in oratione, id est, in continuatione uerborum*). La récapitulation de la première partie effectuée au paragraphe 170 sépare le traitement des ornements qui concernent les mots considérés isolément (§ 149-170) et ceux qui concernent les mots dans le discours (§ 171-212).

deux exemples tragiques d'origine incertaine, le principe du nouveau procédé est l'extension à une suite de mots du transfert que la métaphore opère sur les mots pris séparément, c'est-à-dire ce que d'autres auteurs nomment l'allégorie. Sa formule — que l'on peut isoler ainsi : *aliud dicitur, aliud intellegendum est* — est la version latine, promise à un succès durable, du dédoublement de l'expression et de l'intention que nous avons rencontré en grec dès la définition de la figure (σχῆμα) attribuée à Zoïle¹⁹⁸. Crassus souligne son ambivalence¹⁹⁹. La grandeur de la métaphore continuée a pour contrepartie un inconvénient, qui est désigné d'emblée par le nom général d'obscurité, puis par une référence à la forme concrète que prennent les énoncés qui ne l'ont pas fuie : ce sont des énigmes.

Deux précisions sont utiles au sujet de cette mise en garde habituelle. Il est probable que l'expression « ce que l'on appelle les énigmes » s'explique différemment du syntagme semblable employé par Denys d'Halicarnasse. Ici, le fait qu'*aenigma* est un calque du grec peut le justifier (cf. I, 6.2). Par ailleurs, l'engendrement de l'énigme par la multiplication des métaphores n'est pas considérée comme tout à fait systématique, si l'on en croit l'adverbe *fere*, « presque, d'ordinaire ». Cicéron assouplit peut-être ce lien de causalité pour laisser la place à d'autres classes d'énoncés énigmatiques. Mais aucune indication ne nous renseigne dans le reste de son œuvre sur ce point.

Un autre pan de la production cicéronienne s'interroge sur la valeur du discours énigmatique d'une façon beaucoup moins convenue. Il s'agit du traité *De la divination*, dont un passage évoque le scandale de l'obscurité des révélations divines dont les songes sont l'intermédiaire :

Qualis autem ista mens est deorum, si neque ea nobis significant in somnis, quae ipsi per nos intellegamus, neque ea, quorum interpretes habere possimus ? Similes enim sunt dei, si ea nobis obiciunt, quorum nec scientiam neque explanatorem habeamus, tamquam si Poeni aut Hispani in senatu nostro loquerentur sine interprete. Iam uero quo pertinent obscuritates et aenigmata somniorum ? Intellegi enim a nobis di uelle debebant ea, quae nostra causa nos monerent. Quid ? Poëta nemo, nemo physicus obscurus ? Ille uero nimis etiam obscurus Euphorion ; at non Homerus. Vter igitur melior ? Valde Heraclitus obscurus, minime Democritus. Num igitur conferendi ? Mea causa me mones, quod non intellegam ? Quid me igitur mones ? Vt si quis medicus aegroti imperet, ut sumat

198. Cicéron donne deux variantes de la formule aux paragraphes suivants : *aut quocumque modo, non ut dictum est, in eo genere intellegitur, sed ut sensum est*, « ou, dans ce genre, un tour quelconque, tel qu'il faille comprendre non ce qui est dit, mais ce qui a été pensé » (§ 168) ; *quae aut immutata esse dixi aut aliter ea intellegenda ac dicerentur, sunt tralata quodam modo*, « ces formules dont j'ai dit soit qu'elles reposaient sur un changement, soit qu'elles devaient être comprises autrement qu'elles n'étaient exprimées, ce sont en quelque mesure des métaphores » (§ 169).

199. Maladroïtement introduite, la suite de métaphores paraît loin, dans le traitement proposé par Crassus, de la suprématie reconnue à la métaphore. Ainsi, elle ne partage pas sa qualité lumineuse et éclairante, qui ouvrirait notre extrait et qui est reprise plus loin en ces termes fameux : *uerbum [...] tralatum, quod maxime tamquam stellis quibusdam notat et illuminat orationem*, « le mot [...] employé métaphoriquement, qui plus que tout désigne à l'attention et illumine le discours, par des étoiles, pour ainsi dire » (§ 170).

*Terrigenam, herbigradam, domiportam, sanguine cassam,
potius quam hominum more cocleam diceret. Nam Pacuianus Amphio
Quadrupes tardigrada, agrestis, humilis, aspera,
capite breui, ceruice anguina, aspectu truci,
euiscerata, inanima, cum animali sono
cum dixisset obscurius, tum Attici respondent :
Non intellegimus, nisi si aperte dixeris.
At ille uno uerbo : testudo. Non potueras hoc igitur a principio, citharista, dicere ?*

Quelle disposition d'esprit ont donc les dieux, s'ils nous signifient dans les rêves des choses que nous ne comprenons point par nous-mêmes et pour lesquelles nous ne pouvons avoir d'interprète ? Si les dieux nous lancent des avertissements dont nous n'avons ni compréhension directe ni possibilité d'explication, ils sont semblables à des Carthaginois ou à des Espagnols qui parleraient devant notre Sénat sans interprète. D'ailleurs, à quoi riment les obscurités et les énigmes des rêves ? Les dieux devraient vouloir que les avertissements qu'ils nous donnent dans notre intérêt fussent compris par nous. « Mais, diras-tu, aucun poète, aucun philosophe de la nature n'est donc obscur ? » Si ! Le dénommé Euphorion est trop obscur, mais Homère ne l'est pas. Lequel des deux est le meilleur ? Héraclite est extrêmement obscur ; Démocrite, absolument pas. Sont-ils donc comparables ? Dans mon intérêt, tu me donnes un avertissement tel que je ne peux le comprendre : pourquoi donc m'avertir ? C'est comme si un médecin prescrivait à un malade de prendre

Un être né de la terre, cheminant sur l'herbe, portant sa maison, dépourvu de sang, au lieu de dire, comme tout le monde, un escargot. Quand Amphion, chez Pacuvius, évoque de manière assez obscure

Un quadrupède au pas lent, champêtre, bas et rugueux,
la tête courte, le cou serpentifère, l'aspect farouche,
sans viscères, inanimé, mais rendant un son animal,

les habitant de l'Attique lui répondent :

Nous ne comprenons pas si tu ne parles pas clairement !

Alors Amphion, d'un mot : « une tortue ». Tu n'aurais pas pu le dire dès le début, eh ! citharède²⁰⁰ ?

Les « obscurités et les énigmes des rêves » apparaissent ici comme une reformulation de l'impossibilité totale du sens et de la communication, dont la langue étrangère est le modèle. Or, la parole incompréhensible est sans profit, quelle que soit son intention. Cette conclusion est mise en débat, dans un second temps, par la comparaison avec le statut de poètes, puis de philosophes, dont les écrits incarnent les pôles de l'obscurité et de la clarté ; les couples sont choisis de telle sorte que la question de leur valeur soit purement rhétorique. Le thème de l'utilité est ensuite développé par deux citations de genres différents, mais qui décrivent toutes deux des animaux. Le passage de Pacuvius met en scène l'énonciation d'une énigme, dont le protagoniste donne le mot. Il est comme le commentaire du premier énoncé, que Cicéron rattache à son propos en supposant que l'identification de l'escargot possède une finalité pratique et vitale. Ce cadre permet de conférer la plus grande urgence à l'usage dénotatif du langage, puisque les paroles du médecin sont des consignes de guérison : un mode d'emploi ne peut être obscur. Le décalage entre l'efficacité attendue et la forme du vers, alourdi par trois adjectifs composés, est évidemment comique. Cette description de l'escargot, animal à la morphologie assez spéciale pour donner lieu à de nombreux énigmes de ce type, a été

200. CICÉRON, *De la divination*, II, 131-133. La traduction est issue de KANY-TURPIN 2004, avec de légères modifications.

considérée comme la traduction par Cicéron d'un vers grec²⁰¹. En regroupant l'obscurité des visions oniriques, le style des écrivains réputés obscurs, une énigme anonyme et l'insertion dans une tragédie d'un discours énigmatique qui soulève des protestations, l'auteur présente d'une manière vivante et pittoresque l'intrication problématique des formes humaines et divines de communication. Cette séquence constitue cependant une digression par rapport au fil principal du traité.

10. Quintilien

Au I^{er} siècle de notre ère, l'*Institution oratoire* inclut l'*aenigma* dans sa liste des tropes, entre l'*allegoria* et l'*ironia*²⁰². Lorsque Quintilien mentionne les énigmes comme le résultat d'un emploi indiscret de la métaphore (*tralatatio*), seule l'introduction de l'allégorie le sépare de Cicéron.

Vt modicus autem atque oportunos eius usus inlustrat orationem, ita frequens et obscurat et taedio complet, continuus uero in allegorian et aenigmata exit.

Autant, employé avec mesure et à propos, ce trope illumine le discours, autant, prodigué, il le rend obscur et fort ennuyeux ; un emploi continu finit par créer allégories et énigmes²⁰³.

L'indication d'un degré intermédiaire est cependant propre à l'auteur. À ce premier stade, la lumière que la métaphore jette sur le discours se renverse en une obscurité qui éteint l'intérêt du public. Cela ne fait que renforcer le statut de *nec plus ultra* des énigmes. Il peut paraître curieux que l'allégorie soit considérée, sur le même plan que l'énigme, comme l'aboutissement d'un usage défectueux. Cela s'explique sans doute, on va le voir, par son succès excessif dans le goût de l'époque. Il est tentant de s'interroger sur le contraste du singulier pour évoquer l'allégorie et du pluriel pour désigner les énigmes. Ces dernières,

201. Voir, dans les *Fragmenta poetarum latinorum epicorum et lyricorum praeter Ennium et Lucilium* de Büchner, le fragment 56 de Cicéron, qui est l'unique exemple d'énigme parmi les « *Epigrammata, oracula, sententiae, aenigmata* » de la rubrique « Traductions d'auteurs grecs ». On comparera le vers avec ceux que rapporte Athénée en II, 63 b (Ἰλογενῆς, ἀνάκωνθος, ἀναίματος, ὑδροκέλευθος) et en X, 455 e (sur ce distique, cf. III). Plusieurs évocations indo-européennes de l'escargot sont mises en relation dans le projet très ambitieux de BADER 1989, p. 97-188, dans un chapitre intitulé « Énigmes sur la condition humaine : l'escargot, la fourmi et l'araignée, fable hésiodique ».

202. Au début de la section qu'il leur consacre (VIII, 6), Quintilien mentionne les débats houleux qui entourent l'identification et la hiérarchisation des tropes. Pour sa part, il déclare ne retenir que les principaux et en distingue quatorze. Notons que le livre IV de la *Rhétorique à Hérennius* ne compte que dix tropes, parmi lesquels on ne trouve pas l'énigme, ni une figure qui se substituerait à elle.

203. QUINTILIEN, VIII, 6, 14. Nous citons le texte établi par J. Cousin ; sa traduction a été légèrement modifiée.

quoique haussées au rang de figure, pourraient se présenter à l'esprit plus aisément comme une classe d'énoncés discontinus²⁰⁴.

Dans le traitement de l'allégorie, le rapport des deux tropes est exposé d'une manière plus précise. Notre citation conserve la structure d'un passage assez étendu, dont l'articulation est importante :

Allegoria, quam inuersionem interpretantur, aut aliud uerbis, aliud sensu ostendit, aut etiam interim contrarium.

Prius fit genus plerumque continuatis tralationibus [...]. Sine tralatione uero [...].

Habet usum talis allegoriae frequenter oratio, sed raro totius, plerumque apertis permixta est.

Tota apud Ciceronem talis est [...]. Illud commixtum frequentissimum [...].

Quo in genere et species ex arcessitis uerbis uenit et intellectus ex propriis. Illud uero longe speciosissimum genus orationis in quo trium permixta est gratia, similitudinis, allegoriae, tralationis [...].

Ceterum allegoria paruis quoque ingenis et cotidiano sermoni frequentissime seruit. Nam illa in agendis causis iam detrita « pedem conferre » et « iugulum petere » et « sanguinem mittere » inde sunt, nec offendunt tamen. Est enim grata in eloquendo nouitas et emutatio, et magis inopinata delectant. Ideoque iam in his amissimus modum et gratiam rei nimia captatione consumpsimus. Est in exemplis allegoria, si non praedicta ratione ponantur. Nam ut « Dionysium Corinthi esse », quo Graeci omnes utuntur, ita plurima similia dici possunt. Sed allegoria quae est obscurior « aenigma » dicitur, uitium, meo quidem iudicio, si quidem dicere dilucide uirtus, quo tamen et poetae utuntur :

*Dic quibus in terris, et eris mihi magnus Apollo,
tris pateat caeli spatium non amplius ulnas ?*

Et oratores nonnumquam, ut Caelius « quadrantariam Clytaemestram » et « in triclinio Coam, in cubiculo Nolanam ». Namque et nunc quidem soluuntur et tum erant notiora, cum dicerentur ; aenigmata sunt tamen ; non et cetera, si quis interpretetur, intellegas ?

In eo uero genere quo contraria ostenduntur ironia est (inclusionem uocant) : quae aut pronuntiatione intellegitur aut persona aut rei natura ; nam si qua earum uerbis dissentit, apparet diuersam esse orationi uoluntatem. [...] Aliquando cum inrisu quodam contraria dicuntur iis quae intellegi uolunt [...].

Praeter haec usus est allegoriae ut tristia dicamus melioribus uerbis urbanitatis gratia aut quaedam contrariis significemus [...]. Haec si quis ignorat quibus Graeci nominibus appellent, σαρκασμόν, ἀστεϊσμόν, ἀντίφρασιν, παροιμίαν dici sciat. Sunt etiam qui haec non species allegoriae, sed ipsa tropos dicant, acri quidem ratione, quod illa obscurior sit, in his omnibus aperte appareat quid uelimus. Cui accedit hoc quoque, quod genus, cum diuidatur in species, nihil habet proprium, ut arbor pinus et olea et cupressus, et ipsius per se nulla proprietas, allegoria uero habet aliquid proprium. Quod quo modo fieri potest nisi ipsa species est ? Sed utentium nihil refert.

L'allégorie, en latin *inuersio*, présente un sens autre que celui des mots, et même parfois contraire.

Dans le premier cas, c'est surtout une suite continue de métaphores [...]. Mais sans métaphore [...].

Les orateurs font souvent usage de ce genre d'allégorie, mais il est rare qu'ils le poussent jusqu'au bout ; généralement, c'est un mélange où ils parlent sans figure.

En voici une de Cicéron, qui est poussée entièrement [...]. Très fréquent est le type mixte [...].

Dans ce type d'allégorie, la beauté vient des termes qu'on a cherchés loin et le sens des termes employés au propre. Mais surtout la grande beauté se trouve particulièrement dans un style qui unit le charme de trois figures : similitude, allégorie, métaphore [...].

Au reste, les esprits médiocres aussi et le langage courant se servent très souvent de l'allégorie. En effet, ces locutions que les procès ont désormais rendues banales : « combattre pied à pied » et « prendre à la gorge » et « faire une saignée » sont des allégories et cependant elles ne heurtent point. On aime, en effet, rencontrer dans le style de la nouveauté et du changement, et c'est l'inattendu qui a plus d'agrément. Aussi, pour cette raison, avons-nous perdu toute mesure dans l'emploi de l'allégorie, et, la recherchant trop, nous en avons épuisé le charme. L'allégorie trouve place aussi dans les exemples, s'ils ne sont précédés d'aucune explication. Ainsi tous les Grecs disent : « Denys est à Corinthe » et l'on peut citer un très grand nombre de phrases semblables. Mais l'allégorie, quand elle est un peu obscure,

204. La consultation des apparats suggère toutefois la prudence, car les manuscrits de l'*Institution oratoire* hésitent entre *allegoriam* (corrigé en *allegorian* par Winterbottom) et *allegorias*.

s'appelle « énigme », ce qui, selon moi du moins, est un défaut, s'il est vrai que la clarté distincte du langage est une qualité ; cependant les poètes s'en servent :

Dis-moi dans quel pays — et tu seras pour moi le puissant Apollon —
le ciel ne s'étend pas sur plus de trois coudées.

Et, parmi les orateurs, Caelius ne dit-il pas de Clodia qu'elle était une « Clytemnestre à quatre sous », et que « dans le triclinium, elle était de Cos, dans la chambre à coucher de Nola » ? Aujourd'hui encore, en fait, nous connaissons la solution de ces énigmes ; et leur sens était encore mieux connu, quand on les racontait ; ce n'en sont pas moins des énigmes ; ne comprendrait-on pas aussi d'autres phrases semblables, si on les expliquait ?

Dans ce genre de l'allégorie, celle où l'on entend le contraire de ce que suggèrent les mots s'appelle *ironia* (en latin *illusio*) : ce qui la fait comprendre, c'est soit le ton de l'énonciation, soit la personne [qui s'en sert], soit la nature du sujet ; car, s'il y a désaccord entre l'un de ces éléments et les mots, il est clair que l'orateur veut faire entendre autre chose que ce qu'il dit. [...] Quelquefois, c'est en plaisantant que nous disons le contraire de ce que nous voulons faire comprendre [...].

En outre, l'allégorie sert à exprimer grâce à un tour de bon ton des choses fâcheuses en termes atténués ou à laisser entendre le contraire. [...] [Ces variétés], si l'un [de mes lecteurs] ignore de quels termes les Grecs les désignent, qu'il sache qu'on les nomme *σαρκασμός*, *ἀστεϊσμός*, *ἀντίφρασις*, *παροιμία*. Il y a aussi des rhéteurs qui voient là, non des espèces de l'allégorie, mais des tropes, et ils en donnent une raison pénétrante, à savoir que l'allégorie est plutôt obscure, tandis que, dans tous les cas, l'on voit clairement ce que nous voulons. À cela s'ajoute que le genre, une fois réparti en espèces, n'a aucune qualité en propre, comme l'arbre, qui peut être le pin, l'olivier, le cyprès, n'a plus aucun caractère propre par lui-même ; l'allégorie, elle, a un caractère propre. Or, comment cela peut-il s'expliquer, si elle n'est pas elle-même une espèce ? Mais, pour l'usager, peu importe²⁰⁵.

Quintilien identifie ainsi plusieurs types d'allégorie et en recommande un usage mesuré, qui revient à mêler sa beauté et sa nouveauté aux termes « propres ». Nous retrouvons ici la problématique aristotélicienne de la *μεταφορά*, facteur d'étrangeté. Une différence intéressante entre le développement de Quintilien et celui de Démétrios, pour nous référer au premier auteur grec abordant ces questions sous la rubrique de l'allégorie, est que la dénonciation de l'abus n'est pas ici entièrement abstraite, mais tient compte de l'histoire récente de la pratique rhétorique. Les avantages expressifs de l'allégorie sont émoussés lorsqu'elle est devenue vulgaire. Par un effet de catachrèse, certains de ses usages courants ne choquent plus ; Quintilien donne pour exemples les images employées dans l'éloquence judiciaire. Mais l'allégorie que l'on peut dire vive suscite chez lui le *taedium* qu'il évoquait dans le passage précédent. Cet ennui contamine apparemment le recours à l'« exemple », car l'énoncé qui semble effrayant à Démétrios, « Denys dans Corinthe », est ici donné pour une locution grecque commune. Ainsi, le « nous » de « nous en avons épuisé le charme » se rapporte à la sensibilité romaine du siècle.

Une même attention aux réalités de l'usage se voit dans les remarques finales de Quintilien sur les espèces de l'allégorie. C'est en effet ce rang qu'il donne à l'ironie, dont l'effet distinctif à l'intérieur du genre est essentiellement contextuel, tout comme celui de l'énoncé contraire à l'intention mais prononcé *cum inrisu* (cf. *infra*). L'auteur mentionne la hiérarchie des formes comme un problème oiseux, ce qu'il justifie par la finalité pratique de son propre

205. QUINTILIEN, VIII, 6, 44-58. La traduction a été légèrement modifiée.

aperçu de l'éducation oratoire. Sur ce point, il se situe aux antipodes des auteurs de listes commentées, bien qu'il partage leur intention pédagogique.

Implicitement, l'énigme — le mot d'origine grecque sert de terme technique (« *aenigma* » *dicitur*) — est présentée comme une espèce de l'allégorie. Elle se caractérise par le surcroît d'obscurité qui en fait un vice (*uitium*)²⁰⁶. L'exemple poétique de Quintilien est déjà l'insertion du genre populaire dans la rivalité des bergers virgiliens, occurrence unique et qui demeurera un archétype²⁰⁷. Sans l'éclairer, il lui accole deux expressions dont l'explication était également inutile à son époque²⁰⁸. Elles sont cependant l'occasion d'une remarque intéressante : pour qui est imprégné de la culture du moment historique où elles ont été prononcées, rien n'est incertain dans ces insinuations graveleuses. En revanche, Quintilien ne qualifie pas leur effet, insulte violente ou spirituelle.

La section sur le rire (*de risu*) de son manuel fait état d'une gradation dans l'usage plaisant du double sens (*ambiguitas*), qui peut aller jusqu'à l'énigme :

Nec plura modo significari solent, sed etiam diuersa, ut Nero de seruo pessimo dixit : « nulli plus apud se fidei haberi, nihil ei nec clusum neque signatum esse ». Peruenit res usque ad aenigma, quale est Ciceronis in Plaetorium Fonteii accusatorem, cuius matrem dixit dum uixisset ludum, postquam mortua esset magistros habuisse (dicebantur autem, dum uixit, infames feminae conuenire ad eam solitae, post mortem bona eius uenierant) : quamquam hic « ludus » per tralationem dictum est, « magistri » per ambiguitatem.

Certains mots d'ordinaire n'ont pas seulement plusieurs sens mais aussi des sens opposés : c'est ainsi que Néron disait d'un esclave très malhonnête, « qu'il n'y avait personne auprès de lui qui méritât plus de confiance : aussi n'y avait-il rien de fermé ni de scellé pour lui ». L'ambiguïté va jusqu'à l'énigme, témoin les paroles de Cicéron contre l'accusateur de Fonteius, Plétorius, dont la mère, disait-il, avait eu une école durant sa vie, des maîtres après sa mort. (Or, on disait que tant qu'elle vécut, des femmes de mauvaise réputation se rassemblaient d'ordinaire chez elle, et qu'après sa mort ses biens avaient été vendus.) Cependant, *ludus* est dit ici par métaphore, *magistri* par double sens²⁰⁹.

La repartie de Cicéron exploite deux ambiguïtés que Quintilien différencie et croit bon d'expliquer : *magister* signifie à la fois « maître d'école » et, dans l'expression *magister bonorum*, « liquidateur de biens » ; la compréhension du second sens, rendue possible par l'incongruité d'une éducation *post mortem*, suggère à l'auditeur d'interpréter *ludus* comme la référence non à une « école », mais à un lieu consacré aux jeux de l'amour, soit un bordel, sens qui n'est pas inscrit dans la langue et que Quintilien déclare donc métaphorique. Le mot de Cicéron est moins un euphémisme qu'une accusation mettant le public de son côté par la

206. Le comparatif *obscurior* laisse ici une assez grande latitude d'interprétation sur la spécialisation du genre en énigme : « plus obscure », elle l'est assurément, mais suffit-il selon Quintilien qu'elle le soit « un peu » pour l'être « trop » ? Sur la clarté, voir la position de Quintilien au livre VIII, chapitre 2 (*De perspicuitate*).

207. Cf. 19.3, à propos du commentaire de Servius sur ce passage des *Bucoliques*.

208. Sur ces énigmes, voir la note détaillée de l'édition de J. Cousin (p. 298-300).

209. QUINTILIEN, VI, 3, 50-51.

plaisanterie. Semblable aux allusions de l'extrait précédent, il est effectivement destiné à être compris et illustre la conception de l'énigme comme le point auquel on parvient par un usage trop concentré de la signification détournée.

11. Pseudo-Denys d'Halicarnasse

Bien que cet usage aille de soi, il faut signaler que l'énigme est l'une des catégories par lesquelles la tradition rhétorique a approché une forme de discours dont les origines sont floues, le λόγος ἐσχηματισμένος (« discours figuré » ou « problème à faux-semblant »)²¹⁰. Évoqué par Démétrios et Quintilien, il fait l'objet d'un traitement approfondi chez Apsinès de Gadara, au début du III^e siècle de notre ère. Nous le trouverons lié à l'énigme dans la tradition hermogénienne (cf. 17). Les chapitres VIII et IX de l'*Art rhétorique* attribué à Denys d'Halicarnasse — qui n'est ni un *Art rhétorique*, ni une œuvre de Denys d'Halicarnasse²¹¹ — sont des sections Περί ἐσχηματισμένων²¹².

Parmi les types de figures que distingue l'auteur, une sous-catégorie consiste à « parler par énigmes ».

Μία μὲν αὕτη εὐπρόπεια ἐσχηματισμένων λόγων, τὸ δι' αἰνιγμάτων λέγειν ἂ φρονεῖ τις [...].

« C'est une chose qui convient aux discours à faux-semblant, que de dire par énigmes ce que l'on a dans l'esprit [...] »²¹³.

Comme la plupart des autres dans l'ouvrage, cette subdivision est illustrée d'un exemple homérique. Il n'appartient pas à notre propos d'examiner le détail d'une telle ramification théorique, qui ne semble pas avoir eu une grande influence sur la terminologie ultérieure.

12. Pseudo-Plutarque

Plus significative est une déclaration générale du traité pseudo-plutarquéen *Sur la vie et la poésie d'Homère*, qui prétend fournir, vers les II^e-III^e siècles de notre ère, la clef du « discours théorique » d'Homère :

210. Pour une mise en perspective de ce procédé, voir CHIRON 2003b.

211. Selon l'expression de HEATH 2003, qui propose une synthèse et un nouvel examen de cet assemblage de fiches, probablement dû selon lui à un maître de rhétorique du II^e siècle de notre ère. La notion de λόγος ἐσχηματισμένος pouvait encore avoir besoin d'être défendue à cette époque, alors qu'elle semble fixée dans les traitements postérieurs.

212. Voir CHIRON 2000, RUSSELL 2001 et HEATH 2003, en particulier p. 86-88.

213. PSEUDO-DENYS D'HALICARNASSE, *Art rhétorique*, IX, 7, 93-94.

Εἰ δὲ δι' αἰνιγμάτων καὶ μυθικῶν λόγων τινῶν ἐμφαίνεται τὰ νοήματα, οὐ χρὴ παράδοξον ἡγεῖσθαι· τούτου γὰρ αἴτιον (ἢ) ποιητικὴ καὶ (τὸ) τῶν ἀρχαίων ἦθος, ὅπως οἱ μὲν φιλομαθοῦντες μετὰ τινος εὐμουσίας ψυχαγωγούμενοι ῥᾶον ζητῶσιν τε καὶ εὐρίσκωσι τὴν ἀλήθειαν, οἱ δὲ ἀμαθεῖς μὴ καταφρονῶσι τούτων ὧν οὐ δύνανται συνιέναι. Καὶ γὰρ ἐστὶ πως τὸ μὲν δι' ὑπονοίας σημαινόμενον ἀγωγόν, τὸ δὲ φανερώς λεγόμενον εὐτελές.

Et si c'est par des énigmes et des discours mythiques qu'il fait paraître ces idées, cela ne doit pas être tenu pour étonnant : la cause en est en effet la pratique de la poésie et l'habitude des anciens, qui faisaient en sorte que ceux qui sont épris de savoir, séduits par une certaine élégance, cherchent et trouvent plus facilement la vérité et, dans le même temps, que les ignorants ne méprisent pas ce qu'ils ne pouvaient pas comprendre. De fait, ce qui est signifié par des sous-entendus a quelque chose de séduisant, alors que ce qui est dit ouvertement a peu de prix²¹⁴.

L'intérêt de ce passage tient avant tout à ce qu'il opère la synthèse d'idées courantes sur les causes de l'expression allusive que les lecteurs décèlent dans tout texte obscur. Nous avons vu, en particulier, que Platon ouvrait cette voie exégétique et se trouvait lui-même pris pour objet d'une interprétation cryptique dès la tradition platonicienne pseudépigraphique. Les formulations du pseudo-Plutarque résument les justifications de la lecture allégorique. Il faut noter cependant qu'il n'emploie pas le mot ἀλληγορία dans un sens technique et qu'ὑπονοία a également un sens assez général dans cet extrait. Le terme αἶνιγμα n'apparaît pas non plus dans la partie tropographique du traité (II, 15-26).

L'association du discours énigmatique et du mythe, presque synonymes à partir de cette époque, est le trait majeur de cette sorte d'axiome critique. Ce principe sera fondamental pour l'ensemble des commentateurs de l'Antiquité tardive. Il s'accompagne d'un préjugé global sur la parole intentionnellement obscure des Anciens²¹⁵.

13. Diogène Laërce

Au III^e siècle de notre ère, l'aperçu biographique et doxographique de Diogène Laërce réunit plusieurs des types du discours énigmatique sans chercher à les relier entre eux d'aucune façon.

Lorsqu'il traite, dans le prologue de son ouvrage, de la question débattue des origines de la philosophie, Diogène fait du mode d'expression énigmatique la caractéristique propre de la sagesse barbare dans laquelle certains voient une proto-philosophie. Il en résume ainsi les principes, en laissant de côté les mages perses, les Chaldéens et les Égyptiens, qui font l'objet de développements ultérieurs :

214. PSEUDO-PLUTARQUE, *Sur la vie et la poésie d'Homère*, 92.

215. Voir KEANEY & LAMBERTON 1996, p. 9, pour la conclusion sur la datation de l'ouvrage, et p. 17-18, sur ce passage.

Οἱ δὲ φάσκοντες ἀπὸ βαρβάρων ἄρξαι φιλοσοφίαν καὶ τὸν τρόπον παρ' ἐκάστοις αὐτῆς ἐκτίθενται· καὶ φασὶ τοὺς μὲν Γυμνοσοφιστὰς καὶ Δρυΐδας αἰνιγματωδῶς ἀποφθεγγομένους φιλοσοφῆσαι, σέβειν θεοὺς καὶ μηδὲν κακὸν δρᾶν καὶ ἀνδρείαν ἀσχεῖν.

Mais ceux qui disent que la philosophie tient son origine des Barbares exposent également le mode propre qu'elle a revêtu chez chacun [de ces peuples]. Ils disent que les Gymnosophistes et les Druides font de la philosophie en s'exprimant énigmatiquement, qu'ils honorent les dieux, se gardent de rien faire de mal et s'entraînent au courage²¹⁶.

Cette forme de philosophie est essentiellement un modèle de comportement. La parole énigmatique qui lui correspond se définit par opposition aux constructions théoriques et à la méthode dialectique de ceux que Diogène présente comme les véritables philosophes. En effet, sans nommer ses adversaires, qui sont également ses sources, il s'oppose aux tenants d'une « invention » barbare de la philosophie²¹⁷. Dans le schéma bipartite qu'il utilise, la succession des maîtres et des disciples qui constitue l'histoire de la philosophie comprend deux lignées : la tradition ionienne, qui commence avec Anaximandre, et la tradition italique, initiée par Pythagore ; ces deux chefs de file ont respectivement reçu les enseignements de Thalès et de Phérécyde. Le doxographe a choisi d'insérer dans son premier livre la préhistoire philosophique associée au groupe des Sages, dont les contours sont incertains²¹⁸. Comme le note Richard Goulet, c'est probablement parce que Thalès fait partie des Sept Sages qu'il est pour ainsi dire déchu de son rang de premier philosophe ionien et que son élève devient l'un des fondateurs de la philosophie²¹⁹. Le dédoublement originaire de la géographie philosophique nous intéresse ici, car la communication par énigmes intervient une seconde fois, à l'extrême fin du premier livre, dans l'une des lettres fictives que Diogène donne en appendice des vies de Sages. Il s'agit de la réponse de Phérécyde à Thalès, qui exprimait le désir de s'instruire en séjournant auprès de lui ou, à défaut, par la lecture de ses « traités sur les réalités divines » :

216. DIOGÈNE LAËRCE, I, 6. Nous avons pris pour base la traduction de R. Goulet dans GOULET-CAZÉ 1999. En l'occurrence, nous nous en écarterons dans la seconde proposition, où il ne semble pas possible de construire les infinitifs pour comprendre le passage ainsi : « [...] font de la philosophie en prescrivant énigmatiquement d'honorer les dieux, de ne rien faire de mal et de s'entraîner au courage ». Cette interprétation repose apparemment sur le sens « enseigner la philosophie » que peut avoir le verbe φιλοσοφῆω. La traduction la plus simple paraît mieux s'accorder avec la suite du texte : τοὺς γοῦν γυμνοσοφιστὰς καὶ θανάτου καταφρονεῖν φησι Κλείταρχος ἐν τῇ δωδεκάτῃ, « Le fait est que Clitarque dans son douzième livre dit que les gymnosophistes vont jusqu'à mépriser la mort. »

217. Voir I, 4, peu avant dans le texte.

218. Pour une mise au point récente sur la tradition des Sages, voir BUSINE 2002.

219. Voir, dans GOULET-CAZÉ 1999, l'introduction au livre I, en particulier p. 48-50. Sur la structure du livre, dont le détail est indissociable des hypothèses de R. Goulet sur la genèse de la compilation, voir le résumé de la p. 57. Sommairement, on peut distinguer trois phases de rédaction, qui correspondent à l'utilisation de types de documentation hétérogènes : à la présentation générale de la philosophie et des différentes écoles, Diogène ajoute surtout les vies des Sept Sages et de quatre autres personnages méritant ce titre ; neuf des sections consacrées aux Sages s'achèvent par la citation d'une ou de plusieurs lettres.

Φερεκύδης Θαλή

Εὖ θνήσκεις ὅταν τοι τὸ χρεῶν ἦκη. νοῦσός με καταλελάβηκε δεδεγμένον τὰ παρὰ σέο γράμματα. φθειρῶν ἔθιον πᾶς καί με εἶχεν ἠπίαλος. Ἐπέσκηπα δ' ὦν τοῖσιν οἰκίητησιν, ἐπὶν με καταθάψωσιν, ἐς σὲ τὴν γραφὴν ἐνέγκαι. Σὺ δὲ ἦν δοκιμώσης σὺν τοῖς ἄλλοις σοφοῖς, οὕτω μιν φῆνον· ἦν δὲ οὐ δοκιμώσητε, μὴ φήνης. Ἐμοὶ μὲν γὰρ οὐκ ἦνδανεν. Ἔστι δὲ οὐκ ἀτρεκινή προηγγάτων οὐδ' ὑπίσχομαι τάληθές εἰδέναι· ἄσσα δ' ἂν ἐπιλέγη θεολογέων· τὰ ἄλλα χρὴ νοέειν· ἅπαντα γὰρ αἰνίσσομαι. [...]

Phérécyde à Thalès

Puisses-tu connaître une belle mort quand viendra pour toi ce qui doit advenir. La maladie m'a surpris alors que je recevais ta lettre. J'étais tout entier couvert de poux et la fièvre me terrassait. J'ai donc enjoint à mes serviteurs, lorsqu'ils m'auront enseveli, de t'apporter ce que j'ai écrit. Si toi, avec les autres Sages, tu en approuves [le contenu], rends-le public comme il est. Si en revanche vous ne l'approuvez pas, ne le rends pas public. Car [l'ouvrage] ne me satisfait pas encore. La certitude des faits n'est pas [établie] et je ne prétends pas connaître la vérité, mais seulement ce qu'on peut dire en discutant sur les dieux. Le reste est matière à réflexion ; je formule tout sous forme énigmatique²²⁰. [...]

Une telle tradition apocryphe insiste non seulement sur le primat de l'instruction orale, mais aussi sur la nature de cette ébauche de réflexion écrite : Thalès se disait curieux d'un ouvrage destiné à être le premier de son genre en Grèce, puisque les Sages eux-mêmes n'écrivent pas, et Phérécyde dit ne fournir que des indications à son lecteur. Notons d'ailleurs que ce dialogue imaginaire nous offre l'un des très rares emplois d'αἰνίσσομαι à la première personne du singulier, grâce à la projection d'un style sur une figure illustre. Le plus intéressant est cependant que la caractérisation n'obéit pas au schéma explicatif le plus courant. Le sage ne tient pas ici un discours d'autorité dont la difficulté opère un partage parmi le public, ni un discours obscur par précaution. Le style de Phérécyde est le reflet de l'incertitude dans laquelle le plonge son sujet ambitieux. Comprendre son écrit, c'est pour le lecteur aller au delà de ce qui est dit, pour son propre compte, et réfléchir lui-même aux problèmes les plus hauts en développant ses suggestions. Il reste que le fondement de cet échange est la représentation de l'enseignement des Sages comme énigmatique²²¹. Nous voyons ainsi transposée à l'histoire de la philosophie l'idée récurrente que les Anciens possédaient un savoir mais ne l'ont pas communiqué d'une façon telle qu'il puisse être partagé. L'obscurité proverbiale d'Héraclite est du même genre, mais a donné lieu à une

220. DIOGÈNE LAËRCE, I, 122. Le contenu exact du traité prêté à Phérécyde n'est pas sûr, car la séquence ἄσσα δ' ἂν ἐπιλέγη θεολογέων est suspectée et diversement corrigée par les éditeurs. Cependant, Thalès évoquait en effet des sujets théologiques dans la lettre citée en I, 43-44.

221. Quant à Phérécyde, sa réputation était assez établie pour que Proclus le prenne pour point de référence au V^e siècle de notre ère : ἡ Πλάτωνος παράδοσις οὐκ ἔστι τοιαύτη αἰνιγματώδης, οἷα ἡ Φερεκύδου, « l'expression de Platon n'est pas aussi énigmatique que l'est celle de Phérécyde » (Proclus, *Commentaire au Timée*, I, p. 129 Diehl). Le commentateur vise à décourager deux types d'explication (ἀνάπτυξις) : celle, naïve, qui voit dans le texte une simple histoire (ἱστορία ψιλῆ) et celle qui revient à forcer (προσβιάζεσθαι) le texte de Platon en y voyant toujours un mythe (μῦθος). L'excès de subtilité est illégitime, puisque celui-ci « donne clairement son enseignement sur de très nombreux points de doctrine » (περὶ πλείστων δογμάτων διδάσκει σαφῶς).

tradition spécialement riche et assortie de la peinture d'un éthos de misanthrope recherchant la rupture de toute communication avec ses semblables²²².

Le second aspect de l'énigme qui apparaît dans les *Vies et Doctrines des philosophes illustres* concerne la circulation d'énoncés plus précisément identifiés. Dans une anecdote relative au Mégarique Diodore, l'assimilation d'un « problème » dialectique à une énigme s'inscrit dans la tradition de la *neck-riddle* ou énigme capitale :

Ἦν δὲ καὶ οὗτος διαλεκτικός, πρῶτος δόξας εὐρηκέναι τὸν ἐγκεκαλυμμένον καὶ κερατίνην λόγον κατὰ τινος. Οὗτος παρὰ Πτολεμαίῳ τῷ Σωτήρῳ διατρέψων λόγους τινὰς διαλεκτικούς ἠρωτήθη πρὸς Στίλπωνος· καὶ μὴ δυνάμενος παραχρῆμα διαλύσασθαι, ὑπὸ τοῦ βασιλέως τὰ τε ἄλλα ἐπειμήθη καὶ δὴ καὶ Κρόνος ἤκουσεν ἐν σκώμματος μέρει. Ἐξεληθὼν δὴ τοῦ συμποσίου καὶ λόγον γράψας περὶ τοῦ προβλήματος ἀθυμίᾳ τὸν βίον κατέστρεψε. Καὶ ἔστιν ἡμῶν εἰς αὐτόν·

Κρόνε Διόδωρε, τίς σε δαιμόνων κακῆ
ἀθυμίῃ ξυνείρουσεν,
ἴν' αὐτὸς αὐτὸν ἐμβάλῃς εἰς Τάρταρον
Στίλπωνος οὐ λύσας ἔπη
αἰνιγματώδη; Τοιγὰρ εὐρέθης Κρόνος
ἔξωθε τοῦ ῥῶ κάππα τε.

Ce Diodore aussi était un dialecticien, qui passe, selon certains, pour être le premier à avoir découvert l'argument voilé et l'argument cornu. Alors qu'il vivait à la cour de Ptolémée Sôter, Stilpon lui soumit des raisonnements dialectiques. Incapable de les résoudre sur-le-champ, il s'attira des reproches de la part du roi ; entre autres, il s'entendit appeler Cronos par manière de plaisanterie. Il quitta alors le banquet, et, après avoir écrit un traité sur le problème posé, de découragement il se suicida. Il y a aussi de nous sur son compte les vers suivants :

Diodore Cronos, lequel parmi les dieux
à un funeste découragement t'a contraint,
pour que de toi-même tu te sois précipité dans le Tartare,
parce que tu n'avais pas résolu les énigmatiques
paroles de Stilpon ? Tu t'es bien révélé *Cronos*,
sans le *r* et sans le *c*²²³.

Tout comme Homère meurt de n'avoir pas résolu la devinette des pêcheurs, Diodore se suicide parce qu'il ne veut pas survivre à la perte de sa renommée de virtuosité rationnelle. Qu'un banquet soit le cadre de son humiliation est une circonstance intéressante, qui fait songer au modèle du cercle alexandrin²²⁴, bien que l'atmosphère curiale transforme le

222. Les renseignements sur lesquels Diogène Laërce fonde sa vie d'Héraclite donnent une image cohérente de ce caractère, bien que certaines remarques sur son livre en justifient le style par la nécessité de le protéger du mépris de la foule ignorante (XI, 6) ou mettent en valeur sa clarté intermittente mais incomparable (XI, 7). L'unique emploi de la famille d'αἰνίσσομαι dans la section appartient cependant à la face la plus sombre de la légende du philosophe. Il désigne la manière dont il interroge les médecins venus le secourir lors d'une crise d'hydropisie : il leur « demanda d'une manière énigmatique [αἰνιγματωδῶς ἐπυνθάνετο] s'ils pourraient produire une sécheresse à partir d'une pluie diluvienne » (IX, 3). N'ayant pas compris le sens de sa requête, les médecins l'abandonnèrent à son sort. Sur la réputation d'Héraclite, voir les témoignages collectés par MOURAVIEV 2002.

223. Diogène Laërce, II, 112. La traduction est celle de M.-O. Goulet-Cazé dans GOULET-CAZÉ 1999. Comme on l'aura constaté, les lettres initiales de Κρόνος une fois ôtées, il reste le substantif ὄνος, « âne », animal dont les qualités d'intelligence étaient les mêmes aux yeux des Grecs que pour nous à présent.

224. Voir SLATER 1982.

divertissement en un défi on ne peut plus sérieux. La reformulation de la scène dans les termes énigmatiques est le fait de Diogène Laërce, qui agrmente le récit d'un poème de sa composition analogue aux jeux de lettres que l'*Anthologie* classe comme γρίφοι (cf. III, C, 2). Mais on notera évidemment que le qualificatif est appelé par l'existence d'une interlocution, d'un obstacle et d'une résolution.

En l'absence de précisions, il semble que ce soit proprement une énigme qui provoque une réplique cinglante d'Aristippe :

Αἴνιγμά τινος αὐτῷ προτείναντος καὶ εἰπόντος · « Λύσον », « Τί, ὦ μάταιε, ἔφη, λύσαι θέλεις ὃ καὶ δεδεμένον ἡμῖν πράγματα παρέχει ; »

Comme quelqu'un lui avait proposé une énigme et lui disait : « Dénoue ! » il répondit : « Pourquoi veux-tu, stupide, dénouer ce qui, même attaché, nous met dans l'embarras²²⁵ ? »

Le verbe λύω prend dans cet apophtegme le sens de « déchaîner, délivrer (un mal, un ennemi ou une bête féroce) » qui fait tout son sel ; l'humour est sa seule justification. Contrairement à ce qui se passait dans le cas précédent, les positions respectives des interlocuteurs n'importent pas. On peut penser cependant que la désinvolture du Cyrénaïque s'exprime aux dépens de l'objet culturellement mineur qu'est l'énigme. Faute d'un cadre contraignant, le philosophe est en mesure de refuser le jeu qui lui est proposé.

Nous avons affaire, dans ces deux anecdotes à bien des égards opposées, aux réactions d'un philosophe face une énigme de dialecticiens et à un énoncé dont la qualité d'énigme demeurerait abstraite. Mais Diogène Laërce est également l'une de nos rares sources pour la connaissance des « premiers inventeurs » de l'énigme, le Sage Cléobule et sa fille Cléobuline :

Κλεόβουλος Εὐαγόρου Λίνδιος, ὡς δὲ Δοῦρις, Κάρο · ἔνιοι δὲ εἰς Ἡρακλέα ἀναφέρειν τὸ γένος αὐτόν · ῥώμη δὲ καὶ κάλλει διαφέρειν, μετασχεῖν τε τῆς ἐν Αἰγύπτῳ φιλοσοφίας. Γενέσθαι τε αὐτῷ θυγατέρα Κλεοβουλίνην, αἰνιγμάτων ἑξαμέτρων ποιήτριαν, ἧς μέμνηται καὶ Κρατῖνος ἐν τῷ ὁμωνύμῳ δράματι, πληθυντικῶς ἐπιγράψας. [...]

Οὗτος ἐποίησεν ἄσματα καὶ γρίφους εἰς ἔπη τρισχίλια. [...] Φέρεται δ' αὐτοῦ ἐν τοῖς Παμφίλῃς Ὑπομνήμασι καὶ αἴνιγμα τοῖον ·

Εἷς ὁ πατήρ, παῖδες δυοκαίδεκα. Τῶν δὲ ἐκάστῳ
παῖδες δις τριάκοντα διάνδιχα εἶδος ἔχουσαι ·
αἱ μὲν λευκαὶ ἔασιν ἰδεῖν, αἱ δ' αὐτὲ μέλαιναί ·
ἀθάνατοι δὲ τ' εὐῶσαι, ἀποφθινύθουσιν ἅπασαι.

Ἔστι δ' ὁ ἐνιαυτός.

225. Diogène Laërce, II, 70. Traduction de M.-O. Goulet-Cazé.

Cléobule, fils d'Évagoras, de Lindos, ou de Carie selon Douris ; certains font remonter sa famille à Héraclès. [On rapporte] qu'il se distinguait par la force et la beauté, et qu'il avait eu part à la philosophie qui est [pratiquée] en Égypte. [On dit] aussi qu'il eut une fille, Cléobuline, qui composa des énigmes en hexamètres ; elle est également mentionnée par Cratinos dans la pièce qui porte son nom, bien que le titre soit au pluriel. [...]

Il composa des chants et des griphes qui atteignent trois mille vers. [...] Dans les *Commentaires* de Pamphilè, on lui attribue également l'énigme qui suit :

Un père, douze fils ; chacun d'eux a
des filles, deux fois trente, ayant un double aspect :
les unes sont blanches et les autres, noires ;
et bien qu'immortelles, elles se consomment toutes.

Il s'agit de l'année²²⁶.

Dans notre perspective présente, les traits les plus notables de cette évocation sont qu'elle insiste sur l'usage de l'hexamètre dans ce genre poétique, qu'elle cite un exemple d'énigme traditionnelle (ailleurs attribuée à Cléobuline et non à son père, cf. III, C, 1.1.3) et que les productions des deux personnages sont désignées, à quelques lignes d'intervalle, comme αινίγματα et comme γρίφοι. De la comédie de Cratinos, nous ne connaissons que des fragments sans cohérence, qui ont eu un rôle décisif dans les hypothèses modernes sur le personnage de Cléobuline, dont on s'est demandé s'il n'était pas né de l'imagination de l'auteur comique²²⁷.

14. Ménandre le Rhéteur

Le premier des deux traités épидictiques transmis sous le nom de Ménandre le Rhéteur (III^e-IV^e siècles de notre ère), intitulé *Division des discours épидictiques*, obéit à une typologie fondée sur le sujet des éloges. L'auteur commence par la matière la plus haute, en étudiant l'éloge des dieux, qui reçoit le nom conventionnel d'hymne. Les huit sortes énumérées fonctionnent par deux, mais ne sont pas conçues comme exclusives et pourront se combiner. Nous nous intéresserons ici au couple de l'hymne « physique » (φυσικός), c'est-à-dire « scientifique²²⁸ », et de l'hymne « mythique ». Le second procède par la narration de récits mythiques, que le traité regarde comme allégoriques. D'une façon intéressante, c'est

226. DIOGÈNE LAËRCE, I, 89-91. Traduction R. Goulet, modifiée.

227. À la suite des hypothèses formulées en 1896 par O. Crusius et en 1899 par U. von Wilamowitz-Moellendorff, suivis par G. Kaibel, l'*opinio communis* nie la réalité historique de Cléobuline : selon le premier, elle appartiendrait à la même formation légendaire que le roman d'Ésope ; selon le second, Cratinos a inventé le personnage à des fins dramatiques en se fondant sur la réputation du Sage. Vont dans ce sens la présentation des fragments de la poétesse dans WEST 1989 [1971] (fr. 1-3) et celle des fragments des Κλεοβουλίναι de Cratinos dans les PCG (IV, fr. 92-101). Par un nouvel examen des témoignages relatifs à Cléobuline, E. Matelli a tenté avec rigueur d'aller contre l'influence durable de ces thèses : voir MATELLI 1997, article qui demeure la synthèse de référence. Notons qu'Alexis avait également composé une comédie intitulée Κλεοβουλίνη (PCG, II, fr. 109).

228. L'adjectif grec désigne l'étude de la φύσις. Sa traduction par « *scientific* » dans RUSSELL & WILSON 1981 nous paraît tout à fait appropriée.

néanmoins le premier qui est en rapport avec le discours énigmatique. Il est d'emblée défini par référence à des textes existants : les « hymnes » de Parménide ou d'Empédocle révélant la nature d'Apollon et de Zeus, ainsi que ceux d'Orphée. La section *Περὶ τῶν φυσικῶν* précise ces informations en séparant deux types d'hymnes scientifiques :

Περὶ τοίνυν τῶν φυσικῶν ἐφεξῆς ἂν εἶη, ὥσπερ προεθέμεθα, λέγειν. Πρῶτον τοίνυν τόδε περὶ αὐτῶν ῥητέον, ὅτι ἐλάχιστα μὲν τοῖς ἀφελεστέροις τὸ εἶδος ἀρμόττει, μάλιστα δὲ τοῖς ἐμψυχοτέροις καὶ μεγαλονουστέροις, ἔπειτα ὅτι ποιηταῖς μᾶλλον ἢ συγγραφεῦσιν ἢ λογογράφοις ἢ πολιτικοῖς ἀρμόττουσιν. Εἰσὶ δὲ τοιοῦτοι, ὅταν Ἀπόλλωνος ὕμνον λέγοντες ἥλιον αὐτὸν εἶναι φάσκωμεν, καὶ περὶ τοῦ ἡλίου τῆς φύσεως διαλεγώμεθα, καὶ περὶ Ἥρας ὅτι ἀήρ, καὶ Ζεὺς τὸ θερόμον· οἱ γὰρ τοιοῦτοι ὕμνοι φυσιολογικοί. Καὶ χρώνται δὲ τῷ τοιούτῳ τρόπῳ Παρμενίδης τε καὶ Ἐμπεδοκλῆς ἀκριβῶς, κέχρηται δὲ καὶ ὁ Πλάτων· ἐν τῷ Φαίδρῳ γὰρ φυσιολογῶν ὅτι πάθος ἐστὶ τῆς ψυχῆς ὁ Ἔρως ἀναπτεροποιεῖ αὐτόν.

Αὐτῶν δὲ τῶν φυσικῶν οἱ μὲν ἐξηγητικοί, οἱ δὲ ἐν βραχεὶ προαγόμενοι· πλείστον γὰρ διαφέρει, ὡς εἰδὸτα ἀναμνήσκειν συμμέτρως, ἢ ὅλως ἀγνοοῦντα διδάσκειν. Παρμενίδης μὲν γὰρ καὶ Ἐμπεδοκλῆς ἐξηγοῦνται, Πλάτων δὲ ἐν βραχυτάτοις ἀνυμνεῖ. Ἔτι δὲ οἱ μὲν κατ' αἰνίγματα, οἱ δὲ ἐκ τοῦ φανεροῦ προάγονται· κατ' αἰνίγματα μὲν, ὅποιοι εἰσιν οἱ πυθαγόρειοι φερόμενοι, ἐκ τοῦ φανεροῦ δὲ ὁποῖους μικρῶ πρόσθεν ἐφάσκομεν. Ὅσπερ δὲ καὶ αὐτῶν τῶν φυσιολογικῶν διαφορὰς ἐδείκνυμεν ταύτας οὔσας, οὕτω καὶ τῆς συμμετρίας διαφορὰς ὀριοῦμεθα. Οἱ γὰρ κατ' αἰνίγματα προϊόντες βραχύτητα ἀπαιτοῦσιν, ἔτι δὲ οἱ καὶ μὴ διδασκαλικοί ἄλλως κεφαλαιωδέστεροι. Οἱ δὲ ἕτεροι πλείστην καὶ μεγίστην διατριβὴν ἐνδέχονται. Ὁ γοῦν Πλάτων ὕμνον τοῦ Παντός τὸν Τίμαιον καλεῖ ἐν τῷ Κριτία, καὶ οἱ φυσικώτεροι ποιηταί, ὧν ἐπεμνήσθημεν, πραγματείας ὅλας κατέθεντο. Εὐχῆς δὲ οὐδέν τι πάνυ χρῆ ἐπὶ τούτων. Ἐπιτηρεῖν δὲ χρῆ καὶ μὴ εἰς τὸν πολὺν ὄχλον καὶ δῆμον ἐκφέρειν τοὺς τοιούτους ὕμνους· ἀπιθανώτεροι γὰρ καὶ καταγελαστικώτεροι τοῖς πολλοῖς φαίνονται. Ἐρμηνεῖαν δὲ καὶ πρὸς τὸν διθύραμβον ἀνελθεῖν μικρὸν διαφέρει· οὐ γὰρ ἐστὶν ὑπὲρ ὧν σεμνοτέρων (ἂν) ἄνθρωπος φθέγγεται.

C'est donc des hymnes scientifiques, comme nous l'avons annoncé, que nous pourrions ensuite parler. Il faut tout d'abord dire à leur sujet qu'ils ne conviennent nullement aux écrivains qui se caractérisent par la simplicité, mais conviennent tout à fait à ceux qui sont dotés d'un véritable souffle et d'une grandeur de conception ; en outre, ils conviennent aux poètes plutôt qu'aux historiens, aux prosateurs ou aux orateurs. C'est lorsque nous prononçons un hymne à Apollon et que nous disons qu'il est le soleil, et que nous discutons sur la nature du soleil, et affirmons d'Héra qu'elle est l'air, et que Zeus est la chaleur ; en effet, de tels hymnes sont scientifiques. Et ce mode de discours est utilisé par Parménide et Empédocle, précisément, mais il est utilisé aussi par Platon : dans le *Phèdre*, c'est en scientifique qu'il dit qu'Éros est une passion de l'âme et qu'il le représente avec des ailes.

Parmi les hymnes scientifiques, les uns contiennent des explications et d'autres sont rédigés avec brièveté ; il existe en effet une très grande différence entre remémorer les choses d'une façon concise à quelqu'un dont on suppose qu'il les sait et en instruire quelqu'un qui les ignore entièrement. Parménide et Empédocle donnent des explications, alors que Platon délivre ses hymnes dans les termes les plus brefs. De plus, certains sont rédigés par énigmes et d'autres d'une manière ouverte : par énigmes, comme les hymnes pythagoriciens qui sont en circulation ; ouverts, comme ceux dont nous venons de parler. De même que nous avons montré quelles sont les différences qui existent entre les hymnes scientifiques eux-mêmes, nous allons définir aussi les différences de leurs styles. Les hymnes écrits par énigmes réclament de la brièveté et, précisément parce qu'ils ne visent pas à instruire, sont en tout cas plus succints. Les autres admettent les développements les plus vastes. C'est ainsi que Platon, dans le *Critias*, appelle le *Timée* un « hymne de l'univers », et que les poètes d'orientation scientifique — nous les avons mentionnés — ont composé des traités tout entiers. Il n'est pas du tout besoin d'ajouter une prière dans ces hymnes. Il faut garder ces hymnes sous sa surveillance et ne pas les produire aux yeux de la foule ou du peuple, car ils paraissent trop invraisemblables et trop ridicules aux foules. Que leur style se hausse presque jusqu'au dithyrambe, cela est à peu près indifférent : sur aucun sujet plus solennel que ceux-là il n'est donné à un homme de s'exprimer²²⁹.

229. MÉNANDRE LE RHÉTEUR (I), *Division des discours épidiectiques*, p. 336-337 Spengel. L'édition que nous suivons est celle de RUSSELL & WILSON 1981. On y trouve un commentaire succinct de la section (p. 235-237).

Un tel texte montre clairement l'extension qu'a connue la catégorie de l'éloquence « épideictique », originellement définie par opposition aux grands genres judiciaire et délibératif, au fil de l'évolution des cadres institutionnels du discours et de la parole écrite²³⁰. Embrassant la description des caractéristiques de son objet, ainsi que la narration de son histoire et des actions qui lui sont associées, l'éloge exprime les valeurs et implique une réflexion axiologique. Sa codification consiste essentiellement en l'élaboration de types et de liste de « lieux » à adapter à l'objet considéré.

L'éloge « scientifique » des dieux est inséré assez artificiellement dans ce cadre. Ici, la liste des τόποι se réduit à quelques conseils relatifs au style convenable, notamment à l'ampleur permise, et à l'absence de la prière, qui est l'un des éléments du plan-type. S'y ajoutent une caractérisation générale qui revient à admettre une licence presque totale, étant donné la solennité (σεμνότης) du sujet divin, et la recommandation du secret, qui mérite d'étonner s'il s'agit en effet de proposer une topique pour la production du discours.

C'est que nous sommes dans une zone périphérique de la théorie, où la grille critique qu'elle suppose devient prédominante et fait passer au second plan le dessein prescriptif. L'auteur l'indique en reconnaissant que ces hymnes sont grandioses et poétiques. Ils ne concernent pas l'éloge civique des dieux d'une communauté, mais révèlent l'être même des puissances divines et de la nature : par excellence, ce sont les discours des « physiologues » que sont les philosophes antérieurs à Socrate. Il est possible de nommer les propriétés de la φύσις selon deux modalités qui s'opposent comme l'intention de « remémorer » (ἀναμνήσκειν) et celle d'« enseigner » (διδάσκειν) : soit il suffira d'allusions, soit il est besoin d'explications pour transmettre une connaissance.

Les exemples fournis sont cohérents mais ont quelque chose de paradoxal, puisque le traité cite Parménide et Empédocle comme des auteurs soucieux de livrer un exposé didactique aussi ample qu'il le faut pour faire comprendre leur pensée. Cette étrange classification semble la contrepartie de la valeur accordée à Platon, ou plutôt à la tradition platonicienne et pythagoricienne du discours sélectif ou, si l'on veut, mystique. La mise en garde contre la divulgation est tout droit issue de cette tradition, même si elle est énoncée à titre de conseil commun aux deux types d'hymnes que ce texte met en valeur, explicatifs et allusifs. Les seconds passent par des énigmes (κατ' αἰνίγματα) et sont associés en priorité aux écrits pythagoriciens. On peut se demander si la brièveté évoquée est celle des préceptes en prose nommés σύμβολα ou ἀκούσματα, au sujet desquels une partie de la tradition parle

230. Voir PERNOT 2000, p. 224-238, et plus généralement PERNOT 1993.

d'énigmes (cf. III), car les hymnes pythagoriciens connus ne sont pas plus énigmatiques que bien d'autres textes. Platon a composé dans les deux styles selon le rhéteur, bien que l'on ne voie pas à quel passage du *Critias* il fait référence.

Ainsi, la brachylogie énigmatique est mise en regard de la construction plus longue d'un discours référentiel qui n'hésite pas à développer ce qu'il enseigne. Mais il est évident que le cadre rhétorique est ici débordé par l'intention « philosophique » qui inscrit ce propos dans la culture grecque impériale, d'une façon fort orientée.

15. Tropographes grecs : l'énigme dans les traités *Περὶ τρόπων*

À partir du I^{er} siècle avant notre ère, la théorie des figures a connu une forme nouvelle de diffusion. C'est à cette époque que commence, d'après notre documentation, la circulation de listes énumérant les figures selon un ordre généralement arbitraire. Précédées ou non d'une introduction sommaire, les « fiches techniques » de ces traités *Περὶ τρόπων* ou *Περὶ σχημάτων* correspondent probablement à de nouvelles pratiques pédagogiques et peut-être à une inflexion nouvelle de la théorie stylistique, qui se détache de l'ambition systématique des manuels de rhétorique²³¹.

Au sein de cette organisation autonome, l'*αἰνιγμα* s'affranchit parfois de sa dépendance à l'égard de l'allégorie et devient une rubrique séparée du savoir fondamental relatif aux tropes, qui sont les figures dont l'action porte sur le mot²³². L'énigme reçoit de ce fait une définition,

231. Dans son enquête sur la figure de l'hyperbole, P. Chiron examine cette partie assez obscure de la tradition rhétorique, avec le souci constant d'élaborer un point de vue sur ces témoignages caractérisés de « rage taxinomique » (voir CHIRON 2003a). Outre sa valeur de synthèse et les pistes de réflexion qu'elle suggère, cette étude constitue pour nous un parallèle, dans la mesure où l'hyperbole paraît faire l'objet d'une occultation dans les « traités généralistes » : il devenait ainsi plus utile de prêter attention au contenu des listes. On peut appliquer à l'énigme, peut-être à plus forte raison, ce constat liminaire du critique (p. 188-189) : « à la fois comme procédé poétique et comme archétype de l'inadéquation du langage à son référent, elle est, au moins à partir d'Aristote, la figure à proscrire si l'on veut respecter le principe voulant que, pour persuader, on ne détourne pas l'attention du récepteur sur la littéralité du message ». Une telle conversion du regard, du signifié au signifiant, est tenue pour un parasite de la fonction primordiale du discours et s'effectue selon une modalité plus impérative encore dans le cas de l'énigme ; elle y devient un arrêt, au moins momentané, sur la lettre de l'énoncé. Nous empruntons l'expression « fiche technique » à P. Chiron, qui observe que ce format, présent dans les premiers traités où le système des figures est constitué, « prévaudra dans les taxinomies et fait se succéder invariablement une définition en forme, une division, des exemples » (p. 194). Pour l'hypothèse que la théorie stylistique de l'Antiquité a logiquement évolué dans une direction formaliste après avoir fait l'expérience que l'approche fonctionnelle des figures représentait une impasse, voir la conclusion de cet article (p. 203 et n. 47).

232. L. Pernot définit avec prudence les tropes comme des « effets de style portant *en principe* sur un mot isolé et consistant à remplacer le terme propre par un autre terme » (PERNOT 2000, p. 297 ; l'italique est de notre fait). Nous aurions donc affaire à une « figure de type microstructural » (MOLINIÉ 1992, p. 328). Cette définition restrictive du trope est peu explicite dans les préambules des traités par listes. En utilisant le mot *λόγος*, le grec favorise l'ambiguïté. Parmi les auteurs que nous étudierons, Tryphon II emploie l'expression double *λέξις ἢ φράσις*, qui pourrait recouvrir notre opposition du mot et du discours, sinon de la phrase. Cocondrios fait exception lorsqu'il affirme que les tropes concernent la *λέξις*, la *σύνταξις* ou les deux à la fois ; « l'allégorie et

alors que ce n'était le cas ni chez Démétrios, ni dans les traités latins, pour ne citer que les textes connaissant un système des figures. Elle se voit associer des exemples typiques, dont nous devons nous demander quel rapport ils entretiennent avec les exemples antérieurement mis à contribution. Enfin, deux de ces traités énumératifs proposent une division raisonnée de la figure selon les procédés qui donnent naissance à l'énigme.

Après avoir examiné cette tradition grecque, nous ferons état des *Artes grammaticae* latines qui comportent des sections analogues²³³.

Sept traités tropographiques grecs nous sont parvenus. Ce sont les traités Περί τρόπων de la collection des *Rhetores graeci*, auxquels s'ajoute le fragment d'un traité anonyme retrouvé sur un papyrus²³⁴. En voici la liste²³⁵ :

ses espèces », dont l'énigme, appartiennent selon lui à la seconde catégorie, celle des tropes qui naissent de l'arrangement des mots. Nous citerons en exemple le plus long et le plus riche des textes de cette tradition, celui de Tryphon I. Il s'ouvre par la définition générale suivante : Τρόπος δέ ἐστι λόγος κατὰ παρατροπήν τοῦ κυρίου λεγόμενος κατὰ τινα δήλωσιν κοσμοτέραν ἢ κατὰ τὸ ἀναγκαῖον, « Le trope est un énoncé qui se détourne de l'expression courante par souci de signifier son objet d'une façon plus ornée ou bien par nécessité. » Il distingue ensuite dans sa présentation les tropes dits « poétiques » et ceux qui sont communs : Τρόποι δέ εἰσιν οἱ γενικωτάτην ἐμφαίνοντες στάσιν τέσσαρες καὶ δέκα · μεταφορά, κατάχρησις, ἀλληγορία, αἰνίγμα [...]. Τούτους δὲ ποιητικοὺς καλοῦσιν, ἐπεὶ κατὰ γε τὸ πλείστον ἢ τούτων χρήσις παρὰ ποιηταῖς, καὶ ὅτι τούτοις οἱ γραμματικοὶ χρῶνται ἐξηγούμενοι τὰ κυρίως ἢ τροπικῶς τοῖς ποιηταῖς εἰρημένα. [...] Τρόποι μὲν οὖν οὗτοι τῆς γραμματικῆς τὴν κοινὴν συνήθειαν παραβαίνοντες, λοιποὶ δὲ τῆς φράσεώς εἰσιν κζ' [...], « Les tropes qui se signalent comme appartenant au tout premier rang sont au nombre de quatorze : la métaphore, l'allégorie, l'énigme [...]. Ce sont ceux que l'on appelle poétiques, car, pour l'essentiel du moins, on les trouve utilisés chez les poètes, et parce que les grammairiens s'en servent dans l'explication des paroles des poètes, qui s'expriment d'une manière courante ou bien par tropes. [...] Ainsi donc, ces tropes s'écartent de l'usage commun de la grammaire ; les autres tropes qui concourent à l'expression sont au nombre de 27 [...]. » (Pour les références de ce texte, cf. *infra*.)

233. Sur la théorie des tropes, on pourra consulter le travail de H. Fuzier, qui est centré sur l'étude du traité de Charisius, mais évoque sommairement ou en détail une grande partie des analyses anciennes, grecques et latines. En particulier, dans le chapitre traitant de l'allégorie, nous renvoyons à la section intitulée « Une figure souvent associée : l'énigme » (FUZIER 2002, p. 725-732). Il est symptomatique que cet « essai de mise en perspective historique » du concept de trope n'ait guère de théorie moderne à mettre en regard des définitions antiques de l'énigme. Un résumé de cette thèse a été publié (FUZIER 2004).

234. Le traité anonyme I est un très bref fragment d'un περί τρόπων, qui ne contient aucun renseignement sur l'énigme et que nous ne mentionnerons plus par la suite. Copié au II^e siècle de notre ère, il se trouve au verso d'un papyrus documentaire, P. Würzburg Inv. 19, publié comme P. Würzburg 2 en 1935 (sa reproduction est disponible sur le site <http://papyri-wuerzburg.dl.uni-leipzig.de>). Le traité de Tryphon II était édité sous le nom de Grégoire de Corinthe. Le traité anonyme III est partiellement édité dans les *RG* et d'une façon un peu plus complète dans FREDRICH & WENTZEL 1896.

235. Cette liste figure dans l'introduction de WEST 1965 (p. 230-235). Notre datation approximative du traité du pseudo-Chæroboscus se fonde sur l'indication de CHIRON 2003a, p. 192. Les *Commentaires à la Grammaire de Denys le Thrace* (GG, I, 3, p. 456-462 Hilgard) contiennent en outre une liste des tropes et des définitions qui sont apparentées à deux des sources connues : une première liste de 15 tropes est identique à celle du traité anonyme III ; elle est suivie d'une seconde liste de 27 tropes qui est identique à celle de Tryphon II. Dans ces scholies, la section sur l'énigme est une version abrégée de celle de Tryphon II. Signalons par ailleurs que l'énigme n'apparaît pas dans la partie tropographique du traité pseudo-plutarquéen *Sur la vie et la poésie d'Homère* (II^e-III^e siècles de notre ère), comme nous l'avons dit (cf. 12). Elle est logiquement absente des traités Περί σχημάτων contenus dans le recueil des *Rhetores graeci* de Walz et de Spengel (ouvrages d'Alexandre, de Phœbammon, de Tibérios, du pseudo-Hérodien, de Polybe de Sardes, de Zonaios ou anonymes).

Époque	Corpus	Édition
<i>ante</i> II	Anonyme I	P. Würzburg Inv. 19 (= P. Würzburg 2)
I av. ?	Tryphon I	RG, III, p. 191-206
I av. ?	Tryphon II [ps.-Grégoire de Corinthe]	RG, III, p. 215-226
v-IX ?	Ps.-Chæroboscus	RG, III, p. 244-256
?	Anonyme II	RG, III, p. 207-214
?	Anonyme III	RG, III, p. 227-229 et FREDRICH & WENTZEL 1896
?	Cocondrios	RG, III, p. 230-243
	7 corpus	

Selon Martin West, qui a proposé une édition du traité de Tryphon II, les relations entre certains de ces textes peuvent être précisées, sous bénéfice d'inventaire, de la façon suivante :

- Tryphon I et Tryphon II ont une même origine et remontent peut-être effectivement au grammairien Tryphon ;
- le traité du pseudo-Chæroboscus est issu de celui de Tryphon II ;
- les traités de Cocondrios et le traité anonyme III ont une commune origine indépendante des autres traditions attestées²³⁶.

De la place de l'énigme dans l'organisation de chaque liste, il ne ressort pas de conclusion évidente. Elle est au nombre des tropes poétiques dans les sources qui les distinguent des tropes communs²³⁷. Seul Cocondrios la mentionne d'emblée comme une espèce de l'allégorie.

Nous présentons dans les tableaux des pages suivantes les listes des tropes, puis la substance des cinq sections sur l'énigme conservées (celle du traité anonyme III est perdue). Nous citons ensuite les textes entiers et en proposons une traduction, avant de commenter les points qui font leur intérêt, assurément très inégal.

236. Voir le stemma de WEST 1965, p. 235.

237. La liste du pseudo-Chæroboscus et la liste anonyme II ne comprennent que les tropes poétiques. La liste de Tryphon II ne fait pas la distinction. La liste anonyme III la récuse et ne présente qu'un seul groupe. Cocondrios recourt à un autre type de division des tropes (*cf. supra*).

Listes des tropes													
Tryphon I			Tryphon II			Ps.-Chæroboscus		Anon. II		Anon. III		Cocondrios	
1	1	μεταφορά	1	ἀλληγορία	1	ἀλληγορία	1	ἀλληγορία	1	μεταφορά	1	ὀνοματοποιία	
2	2	κατάχρησις	2	μεταφορά	2	μεταφορά	2	μεταφορά	2	κατάχρησις	2	πεποιημένον	
3	3	ἀλληγορία	3	κατάχρησις	3	κατάχρησις	3	κατάχρησις	3	συνεκδοχή	3	μετωνομασία	
4	4	αἶνιγμα	4	μετάληψις	4	μετάληψις	4	μετάληψις	4	μετωνυμία	4	μετασχηματισμός	
5	5	μετάληψις	5	ὑπερβατόν	5	ὑπερβατόν	5	μετωνυμία	5	ἀλληγορία	5	μετατύπωσις	
6	6	μετωνυμία	6	ἀναστροφή	6	ἀναστροφή	6	αἶνιγμα	6	ὑπερβολή	6	κατάχρησις	
7	7	συνεκδοχή	7	συνεκδοχή	7	συνεκδοχή	7	συνεκδοχή	7	εἰρωνεία	7	μεταφορά	
8	8	ὀνοματοποιία	8	ὀνοματοποιία	8	σύλληψις	8	ὀνοματοποιία	8	αἶνιγμα	8	ἀντίφρασις	
9	9	περίφρασις	9	μετωνυμία	9	ὀνοματοποιία	9	σύλληψις	9	ὑπερβατόν	9	μετωνυμία	
10	10	ἀναστροφή	10	περίφρασις	10	πεποιημένον	10	παραπλήρωμα	10	ἀντονομασία	10	ἀντονομασία	
11	11	ὑπερβατόν	11	πλεονασμός	11	ἀντονομασία	11	ὑπερβολή	11	ἀντίφρασις	11	ἀλληγορία	
12	12	πλεονασμός	12	παραπλήρωμα	12	μετωνυμία	12	ἔλλειψις	12	μετάληψις	12	εἰρωνεία	
13	13	ἔλλειψις	13	ἔλλειψις	13	ἀντίφρασις	13	πλεονασμός	13	πεποιημένον	13	αἶνιγμα	
14	14	παραπλήρωμα	14	ὑπερβολή	14	περίφρασις	14	ἀντίφρασις	14	ὀνοματοποιία	14	συνεκδοχή	
15	1	ὑπερβολή	15	εἰρωνεία	15	ἔλλειψις	15	ἐξοχή	15	σύλληψις	15	ὑπερβολή	
16	2	ἔμφρασις	16	σαρκασμός	16	πλεονασμός	16	προσωποποιία			16	περίφρασις	
17	3	ἐνέργεια	17	ἀστεϊσμός	17	ἐπανάληψις	17	παραβολή			17	ὑπερβατόν	
18	4	παρασιώπησις	18	ἀντίφρασις	18	ἐξοχή	18	ἀνταπόδοσις			18	ἀναστροφή	
19	5	ὁμοίωσις	19	ἐναντίωσις	19	ὑπερβολή	19	παράδειγμα			19	μετάληψις	
20	6	εἰκόν	20	ἀντονομασία	20	αἶνιγμα	20	ἀντονομασία			20	ὁμοίωσις	
21	7	παράδειγμα	21	ἀμφιβολία	21	παραβολή	21	εἰρωνεία			21	παραβολή	
22	8	παραβολή	22	σύλληψις	22	ἀνταπόδοσις					22	εἰκόν	
23	9	χαρακτηρισμός	23	αἶνιγμα	23	προσωποποιία					23	εἰκονογραφία	
24	10	εἰκασμός	24	ἐπαύξησις	24	παράδειγμα					24	χαρακτηρισμός	
25	11	συντομία	25	ἐξοχή	25	εἰρωνεία					25	εἰδωλοποιία	
26	12	βραχυτύτης	26	ὑστερολογία	26	σχῆμα					26	παράδειγμα	
27	13	σύλληψις	27	[καὶ σχῆμα]	27	ὑστερολογία					27	ἀνταπόδοσις	
28	14	ἐπανάληψις									28	ἔλλειψις	
29	15	προαναφώνησις									29	πλεονασμός	
30	16	παρέκβασις									30	ἐπανάληψις	
31	17	ἀμφιβολία									31	ἀμφιβολία	
32	18	ἀντίφρασις									—	(σύλληψις)	
33	19	μετατύπωσις											
34	20	ἀντονομασία											
35	21	εἰρωνεία											
36	22	σαρκασμός											
37	23	ἀστεϊσμός											
38	24	μυκτηρισμός											
39	25	χαριεντισμός											
40	26	ἐπικερτόμησις											
41	27	παροιμία											

	Définitions de l'énigme	Exemples
Tryphon I	<p>Αἴνιγμά ἐστι φράσις ἐπιτετηδευμένη κακοσχόλως εἰς ἀσάφειαν ἀποκρύπτουσα τὸ νοούμενον ἢ ἀδύνατόν τι καὶ ἀμήχανον παριστάνουσα [...].</p> <p>L'énigme est une expression qui recherche fâcheusement l'obscurité et dissimule l'objet de la pensée ou présente quelque chose d'impossible ou d'inextricable [...].</p>	<p>1. Ἦσων ἀλγήσας παῖδα τὸν ἐκ Θέτιδος ἀνέθρεψε. 2. Γῆς ἔθανε καταδέσμου ὄτ' ἀγγείων ἀφάμαρτεν.</p> <p>3. Εἰσὶ κασίγνηται δισσαί, ὧν ἡ μὲν μία τίπτει...</p> <p>[4-10. Par le semblable] (Ἄνδροκύδης ὁ Πυθαγορικὸς)</p> <p>4. Ζυγὸν μὴ ὑπερβαίνειν. 5. Γαμφώνυχας μὴ τρέφειν. 6. Μελάνουρον μὴ ἐσθίειν. 7. Ἐπὶ χοίνικος μὴ καθίζειν. 8. Μαχαίρα πῦρ μὴ σκαλεύειν.</p> <p>[Hésiode]</p> <p>9. Μηδ' ἀπὸ χυτροπόδων ἀνεπυρόρετων ἀφελόντα...</p> <p>[« Dans la vie »]</p> <p>10. Ἐπὶ τῶν γαμούντων ὅτι σήσαμον ἢ κριθὰς κόπτουσιν οἰωνίζομενοι.</p> <p>[Par le contraire]</p> <p>11. Ἄνῆρ τε καὶ οὐκ ἄνῆρ...</p> <p>[Par l'accident]</p> <p>12. Εἰσὶν μοι δύο κασίγνητοι, οἱ δύο μούνοι...</p> <p>[Par l'histoire]</p> <p>13. Τριτογένεια.</p> <p>[Par l'homonymie]</p> <p>[Oracle à Alexandre le Molosse]</p> <p>14. Φυλάξασθαι τὸν κηρόεντα.</p> <p>[15-17. Par l'usage de mots spéciaux]</p> <p>15. (Θάλατταν) εὐρυγάστορα.</p> <p>16. (Ἀθηναίαν) μαρμαρώπιν.</p> <p>17. (Μῦν) δολιχοῦρον.</p>
Tryphon II	<p>Αἴνιγμά ἐστι φράσις διάνοιαν ἀποκεκρυμμένην καὶ ἀσύνετον πειρωμένη ποιεῖν [...].</p> <p>L'énigme est une expression qui essaie de rendre la pensée dissimulée et incompréhensible [...].</p>	<p>[Hésiode]</p> <p>1. Μηδέ ποτ' οἰνοχόην τιθέμεν κρητήρος ὑπερθεν...</p> <p>2. Αὐτὰρ ἐπεὶ δαιτὸς μὲν εἴσης ἐξ ἔρον ἔντο...</p>
Ps.-Chæroboscus	<p>Αἴνιγμά ἐστι λόγος σκοτεινὸν καὶ κεκαλυμμένον ἔχων ἐν ἑαυτῷ τὸ νοούμενον [...].</p> <p>L'énigme est un discours dans lequel l'objet de la pensée est obscur et voilé [...].</p>	<p>[Samson]</p> <p>1. Ἐκ τοῦ ἐσθίοντος ἐξῆλθε βρώσις.</p> <p>2. Ζυγὸν μὴ ὑπερβαίνειν. 3. Γαμφώνυχας μὴ τρέφειν. 4. Μελάνουρον μὴ ἐσθίειν. 5. Μαχαίρα τὸ πῦρ μὴ σκαλεύειν.</p> <p>[En se fondant sur le contraire]</p> <p>6. Ἄνθρωπος καὶ οὐκ ἄνθρωπος...</p> <p>[Par l'accident]</p> <p>7. Εἰσὶ κασίγνητοι δύο, ὧν ἡ ἑτέρα τίπτει...</p>
Anonyme II	<p>Αἴνιγμα δέ ἐστι φράσις ἐπιτετηδευμένη εἰς ἀσάφειαν, ὥστε ἐπικρύπτειν τὸ νοούμενον [...].</p> <p>L'énigme est une expression qui recherche l'obscurité, de façon à dissimuler l'objet de la pensée [...].</p>	<p>1. Ζυγὸν μὴ ὑπερβαίνειν. 2. Γαμφώνυχας μὴ τρέφειν. 3. Μελανούρων μὴ γεύσασθαι. 4. Μαχαίρα πῦρ μὴ σκαλεύειν.</p>
Cocondrios	<p>Αἴνιγμά ἐστι λέξις ἢ λόγος ἀποκρύπτων τὸ νοούμενον διὰ τὰ ἀνακεχωρηκότα τῶν συμβεβηκότων [...].</p> <p>L'énigme est une façon de parler ou un discours qui dissimule l'objet de la pensée au moyen de circonstances abstruses [...].</p>	<p>[Chérémon]</p> <p>1. Ἔαρος ἡ νύμφη, τέκνον τι μετὰ θερούς ἐς ὕστερον...</p>

15.1. Tryphon I, *Sur les tropes*

δ'. Περί αινίγματος

Αίνιγμά ἐστι φράσις ἐπιτετηδευμένη κακοσχόλως εἰς ἀσάφειαν ἀποκρύπτουσα τὸ νοούμενον, ἢ ἀδύνατόν τι καὶ ἀμήχανον παριστάνουσα · διαφέρει δὲ ἀλληγορίας, ὅτι ἢ μὲν ἀμαυροῦται ἢ λέξει ἢ διανοίᾳ, τὸ δὲ καθ' ἑκάτερον, οἶον ·

Ἦσσαν ἀλγῆσας παῖδα τὸν ἐκ Θέτιδος ἀνέθρεψε ·

ἦσσαν γὰρ ὁ χεῖρων, ἀλγῆσας πονήσας · ἐστὶ δὲ ὅτι Χεῖρων ὁ Κένταυρος ἐξέθρεψε τὸν Ἀχιλλέα · καὶ πάλιν,

Γῆς ἔθανε καταδέσμον ὅτ' ἀγγείων ἀφάμαρτεν ·

ἀντὶ τοῦ Αἴας ὁ Τελαμώνος ἐτελεύτησεν, ὅτε τῶν ὄπλων ἀπέτυχε. Γῆς γὰρ Αἴας γίνεται, δεσμοῦ Τελαμώνος, ἀγγείων δὲ τῶν ὄπλων. Καὶ

Εἰσὶ κασίγνηται δισσαί, ὧν ἢ μὲν μία τίπτει

τὴν ἑτέραν · αὐτὴ δὲ τεκοῦσ' ὑπὸ τῆσδε τεκνοῦται.

Ἐπὶ ἡμέρας γὰρ καὶ νυκτὸς λέγει.

Γίνεται δὲ τὸ αἰνίγμα κατὰ τρόπους ἕξ · καθ' ὅμοιον, κατ' ἐναντίον, κατὰ συμβεβηκός, καθ' ἱστορίαν, καθ' ὁμωνυμίαν, κατὰ γλώτταν.

Κατὰ μὲν ὅμοιον, οἶον Ἀνδροκύδης ὁ Πυθαγορικὸς ἔλεγε, ζυγὸν μὴ ὑπερβαίνειν ἀντὶ τοῦ τὸ δίκαιον μὴ παραβαίνειν, γαμψώνυχας μὴ τρέφειν ἀντὶ τοῦ ἄρπαγας φεύγειν, μελάνουρον μὴ ἐσθίειν ἀντὶ τοῦ ψευδῆ λόγον μὴ προίεσθαι · τὸ γὰρ ψεῦδος ἐν τοῖς ἐσχάτοις μέρεσι μελαινεται καὶ ἀμαυροῦται. Ἐπὶ χοίνικος μὴ καθίζειν, τουτέστι μὴ ἐπαναπαύεσθαι τῇ ἐφημέρῳ τροφῇ, ἀλλὰ προεισφέρειν. Μαχαίρα πῦρ μὴ σκαλεῦειν, τουτέστι τὸν θυμούμενον λόγοις μὴ ἐρεθίζειν. Καὶ τὸ Ἡσιόδειον

Μηδ' ἀπὸ χυτροπόδων ἀνεπιρρέκτων ἀφελόντα

ἔσθειν ·

τουτέστι, μὴ ἀκρατὴ μηδὲ λίχρον εἶναι. Καὶ ἐν τῷ βίῳ δὲ τινα αἰνιγματωδῶς γίνονται κατὰ τὸν ὅμοιον τρόπον, οἶον ἐπὶ τῶν γαμούντων ὅτι σήσαμον ἢ κριθὰς κόπτουσιν οἰωνιζόμενοι, ἐπεὶ πολύγονά ἐστι.

Κατ' ἐναντίον δέ, οἶον ὡς ἀνήρ τε καὶ οὐκ ἀνήρ ὄρνιθα καὶ οὐκ ὄρνιθα ἰδὼν τε καὶ οὐκ ἰδὼν ἐπὶ ξύλου καὶ οὐ ξύλου καθημένῃν τε καὶ οὐ καθημένῃν λίθῳ τε καὶ οὐ λίθῳ βάλλει τε καὶ οὐ βάλλει. Ταῦτα εἴρηται ἐπὶ εὐνοῦχου κισσήρει βεβληκόςτος νυκτερίδα καὶ διὰ τὸ μὴ ἀκριβῶς ἰδεῖν φημαρτηκόςτος · ἀνήρ μὲν καὶ οὐκ ἀνήρ ὁ εὐνοῦχος, ὄρνις καὶ οὐκ ὄρνις ἢ νυκτερίς, ἄπτερος γὰρ καὶ πετομένη · τὸ δὲ ἰδεῖν τε καὶ μὴ ἰδεῖν τὸ μὴ καλῶς ἰδεῖν · ἡμβλυώπει γὰρ · καθημένῃν καὶ οὐ καθημένῃν διὰ τὸ ἀνεπιστρόφως κρέμασθαι · ξύλον τε καὶ οὐ ξύλον ὁ νάρθηξ · λίθος τε καὶ οὐ λίθος ἢ κισσηρίς · βαλεῖν τε καὶ οὐ βαλεῖν τὸ προέμενον μὴ εὐστοχήσαι.

Κατὰ δὲ συμβεβηκός, ὡς τὸ

Εἰσὶν μοι δύο κασίγνητοι, οἱ δύο μούνοι ·

ὄφρα μὲν οὖν ζῶωσι, τὸν ἥλιον οὐκ ἐσορῶσι,

αὐτὰρ ἐπεὶ κε θάνωσι καὶ ἀνδρῶν χεῖρας ἴκωνται,

ἠέλιόν τε ὁρῶσι, καὶ ἀλλήλοισι μάχονται.

Περὶ τῶν ἀστραγάλων, οἶμαι, λέγει.

Κατὰ δὲ ἱστορίαν, οἶον *Τριτογένεια*.

Κατὰ δὲ ὁμωνυμίαν, ὡς ἔχει ὁ δεδομένος χρησμός Ἀλεξάνδρῳ τῷ Μολοσσῷ, φυλάξασθαι τὸν ΚΗΡΟΕΝΤΑ. Ὁ μὲν γὰρ ὤρετο τὸν ἐν Ἰταλία ποταμόν, ἦν δὲ ἕτερον · προσδοθέντος γὰρ αὐτῷ πινακιδίου κεκηρωμένου, τοῦτο ἀναγινώσκων ἐδολοφονήθη.

Κατὰ δὲ γλώτταν ὅταν τὴν μὲν θάλατταν *εὐρυγάστορα* λέγη, τὴν δὲ Ἀθηναίαν *μαρμαρῶπιν*, τὸν δὲ μὲν *δολιχοῦρον*.

IV. Sur l'énigme

L'énigme est une expression qui recherche fâcheusement l'obscurité et dissimule l'objet de la pensée ou présente quelque chose d'impossible ou d'inextricable. Elle diffère de l'allégorie en ce que celle-ci est opaque soit quant à la formulation soit quant à la pensée, tandis que l'énigme l'est quant aux deux à la fois. Exemple :

Inférieur dans la douleur fit l'éducation de l'enfant né de Thétis.

Inférieur, c'est le pire [kheirôn] ; dans la douleur, c'est avec peine ; soit : Chiron [Kheirôn] le centaure se chargea de l'éducation d'Achille. Et encore :

de la terre du lien mourut quand il fut privé d'ustensiles,

au lieu de : *Ajax fils de Télamon décéda quand il fut dépossédé de ses armes. De la terre devient Ajax ; du lien, de Télamon ; d'ustensiles, de ses armes. Aussi :*

Ce sont deux sœurs, dont l'une enfante

l'autre et l'ayant enfantée est par elle engendrée.

Cela s'applique à la journée et à la nuit.

L'énigme se produit de six façons : par le semblable, par le contraire, par l'accident, par l'histoire, par l'homonymie, par l'usage de mots spéciaux.

Par le semblable. Exemple : Androcyde le Pythagoricien disait *ne pas passer par-dessus le fléau de la balance* au lieu de *ne pas outrepasser la justice* ; *ne pas nourrir de rapaces* au lieu de *éviter la compagnie des personnes cupides* ; *ne pas manger de bogue à queue noire* au lieu de *ne pas prononcer de parole mensongère* (car le mensonge dans ses moindres parties est noir et opaque) ; *ne pas s'asseoir sur le boisseau, c'est-à-dire ne pas se contenter de sa ration quotidienne, mais accumuler à l'avance de la nourriture* ; *ne pas tisonner le feu avec un couteau, c'est-à-dire ne pas irriter par ses propos un homme en colère*. Aussi, cette formule d'Hésiode :

de marmites non encore consacrées ne puise pas

de quoi manger,

c'est-à-dire *ne pas être intempérant et glouton*. Et dans la vie aussi il y a des choses qui se produisent énigmatiquement par le mode du semblable ; exemple : au-dessus des mariés, on broie des graines de sésame ou d'orge à titre de présage, parce qu'elles sont très fécondes.

Par le contraire. Exemple : *un homme qui n'est pas un homme, voyant et ne voyant pas un oiseau qui n'est pas un oiseau assis sans être assis sur du bois qui n'est pas du bois, le tire et ne le tire pas, avec une pierre qui n'est pas une pierre*. Ces mots s'appliquent à un eunuque qui a lancé une pierre ponce contre une chauve-souris et l'a manquée parce que sa vue n'est pas assez précise. *L'homme qui n'est pas un homme, c'est l'eunuque ; l'oiseau qui n'est pas un oiseau, c'est la chauve-souris, car elle vole sans ailes ; voir et ne pas voir, c'est ne pas bien voir, car il avait la vue émoussée ; assis sans être assis, parce qu'elle est suspendue à l'envers ; bois qui n'est pas du bois, c'est la fêrue ; pierre qui n'est pas une pierre, c'est la pierre ponce ; tirer et ne pas tirer, c'est ne pas atteindre sa cible.*

Par l'accident. Comme dans :

J'ai deux frères, deux seulement ;

tant qu'ils sont vivants, ils ne peuvent regarder le soleil,

mais dès qu'ils meurent et parviennent aux mains des hommes,

ils voient le soleil et se combattent.

Il parle, je crois, des osselets.

Par l'histoire. Exemple : Tritogénie.

Par l'homonymie. Comme dans l'oracle rendu à Alexandre le Molosse, de se garder du CIREUX [κηρόεις/Κηρόεις] ; il pensa au fleuve d'Italie, alors qu'il s'agissait d'autre chose : on lui remit une tablette garnie de cire, et il fut assassiné alors qu'il la lisait.

Par l'usage de mots spéciaux. C'est le cas quand on parle de la mer au large ventre, d'Athéna au regard pétrifiant, d'une souris à la longue queue.

Tryphon I consacre à l'énigme la section la plus riche de son traité. La cause formelle de cette hypertrophie est la mention des modes de production de la figure, qui sont illustrés d'un ou plusieurs exemples, comme l'est la définition initiale.

Cette définition donne à l'énigme pour caractère central la création volontaire de l'obscurité. Avec l'anonyme II, qui résume ce texte, et Tryphon II, qui présente l'opacification comme un effort, le rédacteur insiste sur cette intentionnalité. Elle est exprimée par le verbe ἐπιτηδεύω, qui désigne la réalisation consciente et appliquée d'un projet ; nous avons indiqué que Philodème utilisait cette famille lexicale pour distinguer les formes volontaires et involontaires de l'ἀσάφεια (cf. 7). Le commentaire négatif que contient l'adverbe κακοσχόλως n'est pas aussi clair. Dans diverses sources, l'idée d'un loisir mal employé s'oriente vers celles de malignité et de frivolité, notamment au sujet d'un enfant « polisson²³⁸ ». Le recours à une formulation énigmatique est-elle dénoncée ici comme une perversité ou comme un badinage déplacé ? Il s'agit en tout cas d'une accusation d'importunité²³⁹. Le résultat visé par ce mode d'énonciation est l'ἀσάφεια, c'est-à-dire l'« indistinction » dans laquelle se trouve jeté l'objet du discours, l'impossibilité où est le récepteur de distinguer avec précision ce à quoi il est fait référence. Le grec associe fortement cette notion à celle d'obscurité, qui nous sert couramment à la traduire, et il n'est pas surprenant de voir apparaître σκοτεινός, synonyme d'ἀσαφής, dans la définition du pseudo-Chæroboscus.

Deux façons d'obtenir une telle « expression » (φράσις) obscure sont évoquées. Cette alternative est également une particularité du traité. Les autres sources s'accordent avec la première partie de la définition en mettant en avant l'action de dissimuler (κρύπτω ou, dans un seul cas, καλύπτω) l'intention. Dans l'énoncé, la pensée est cachée en même temps qu'elle est exprimée. Les termes qui la désignent se rapportent tous à la représentation intellectuelle formée par l'esprit, en tant qu'elle est incarnée par ce qui est dit : νοῦς, signifiant lui-même « esprit » et « sens », est l'origine commune de τὸ νοούμενον, « ce qui est pensé », que l'on trouve ici, et de διάνοια, qui a toutes les acceptions du français « pensée ». Les tropographes définissent ainsi l'énigme par l'existence d'un sens latent. Seul

238. Voir le témoignage de Chrysippe (SVF, III, 313) rapporté par Plutarque, *Sur les contradictions stoïciennes*, 1040 B : dans l'édition de la CUF, D. Babut traduit κακοσχολεῖν par « polissonner ».

239. Notre texte fait partie des quelques occurrences que le LSJ considère arbitrairement comme équivalentes à des formes de κακέμφοτος, « malsonnant, équivoque, vulgaire ». Le sens actif du composé qualifiant πνοαί chez Eschyle (*Agamemnon*, 193 : « vents qui apportent des retards funestes » selon Mazon, « winds that enforce harmful idleness » selon le LSJ) a peu de chances de se retrouver dans la prose technique de Tryphon. Il nous semble donc que H. Fuzier recourt à une solution trop commode en glosant l'adverbe par « qui retarde fâcheusement la compréhension » (FUZIER 2002, p. 728). Nous lui empruntons cependant l'adverbe *fâcheusement*.

Tryphon I propose ici une description du sens apparent, ou plutôt du sens que l'énoncé fait paraître²⁴⁰. C'est alors la face visible de l'énigme qui est porteuse de négativité. Les adjectifs substantivés qui qualifient ce que l'on peut nommer τὸ λεγόμενον, par opposition à τὸ νοούμενον, ont à peu près la même signification. Comme ἀδύνατος, ἀμήχανος dénote une chose qui ne peut être réalisée ; peut-être le second mot est-il plus expressif²⁴¹. Quoi qu'il en soit, il est manifeste que cacher le sens « intentionné » et montrer l'impossible sont les actions complémentaires de l'énonciation de l'énigme. Plutôt que d'une disjonction, il s'agit bien ici d'une reformulation qui adopte un point de vue objectif. C'est celui du récepteur, confronté à une dissonance sémantique inacceptable.

La définition n'en dit pas plus sur les moyens formels de cette expression caractérisée par la recherche de l'obscurité. Elle ne dit rien sur les conditions de son déchiffrement, qui pourrait aussi bien ne jamais avoir lieu, ni sur la finalité d'une telle parole. L'énigme est ici la manipulation, par le locuteur, d'un discours qu'il maîtrise.

Suit une distinction entre l'énigme et l'allégorie qui semble d'autant moins être celle d'une espèce et de son genre que c'est l'énigme qui y est donnée pour le procédé le plus englobant : l'énigme « diffère de l'allégorie en ce que celle-ci est opaque soit quant à la formulation (λέξει) soit quant à la pensée (διανοία), tandis que l'énigme l'est quant aux deux à la fois ». Dans la section précédente du traité, l'allégorie faisait l'objet d'un maigre exposé qui est de nature à éclairer le point qui nous occupe : Ἀλληγορία ἐστὶ λόγος ἕτερον μὲν τι κυρίως δηλῶν, ἕτερου δὲ ἔννοϊαν παριστάνων καθ' ὁμοίωσιν ἐπὶ τὸ πλείστον, οἷον ἥς τε πλείστην μὲν καλάμην χθονὶ χαλκὸς ἔχευεν. « L'allégorie est un discours qui indique une chose par des termes courants, mais qui présente l'idée d'une autre chose, par une comparaison la plupart du temps, comme *le bronze y répand sur la terre beaucoup de paille*²⁴². » Dans cette définition, ἔννοια désigne la pensée profonde du locuteur ; ce sens second n'est accessible que si l'on comprend la comparaison pour aller au delà de ce qui est montré sans détours d'expression (κυρίως).

240. Le verbe παριστάνω, synonyme de παρίστημι, figure dans la définition que donne Tryphon de l'allégorie (cf. *infra*).

241. Sur le mot ἀδύνατος, on se reportera à ce que nous avons dit de la définition d'Aristote (cf. 4). L'étymologie probable de μηχανή, qui dériverait d'une racine indo-européenne signifiant « pouvoir », tout comme le grec δύναμαι, renforce l'impression que les termes n'offrent guère de nuances (voir le DÉLG, sous μηχανή). Dès Homère, ἀμήχανος s'emploie au sens passif « dont on ne peut se tirer, irrésistible », ce qui est notamment une propriété des dieux, ou des rêves impossibles à interpréter (*Odyssée*, XIX, 560). Le sens « sans remède, énorme, extraordinaire », voire « inconcevable », est également ancien.

242. L'allégorie évoque ici la bataille comme une moisson. Ce vers homérique (*Iliade*, XIX, 222) est un exemple courant : voir Héraclite l'Allégoriste (V, 15, passage commenté d'une façon intéressante par F. Buffière dans son édition de la CUF) et la longue discussion de Porphyre dans ses *Questions homériques* (*ad loc.*).

Revenons à la distinction. Si l'énigme est la confluence des deux sources de l'allégorie, elle est une allégorie portée à son degré maximum d'intensité. Jusque là, nous sommes dans une voie frayée, celle de l'énigme comme *allegoria obscurior*, pour reprendre la formule de Quintilien. Le verbe ἀμαυρόω est ici le substitut d'un syntagme comme ἀσαφές εἶναι ; à l'instar de μελαίνω avec lequel il est coordonné quelques lignes plus loin, le mot est plus concret et rarement technique. La distinction de Tryphon introduit deux termes, λέξις et διάνοια : « expression » et « pensée » doivent pouvoir être obscures alternativement ou toutes les deux ensemble. Si le mot διάνοια poursuit τὸ νοούμενον, il doit désigner la pensée qui est exprimée à travers l'énoncé — ou plutôt en l'occurrence la pensée qui n'est pas exprimée par lui, bien qu'elle soit présente à l'esprit du locuteur, puisque nous sommes en présence d'énoncés à double fond, où la διάνοια perceptible n'est pas la διάνοια réelle. C'est alors le sens second qu'indique διάνοια, comme ἔννοια dans la définition de l'allégorie. Comment concilier cette interprétation avec le sens qu'impose le couple de λέξις et de διάνοια, qui s'opposent comme la « forme » au « fond » ? La distinction de Tryphon nous semble conduire à une impasse si l'on y cherche un commentaire sur les rapports du sens premier ou apparent (celui de la λέξις ?) et du sens second ou latent (l'un des référents possibles de διάνοια)²⁴³. Sans doute faut-il se résoudre à une explication plus simple : Tryphon, en se référant au contraste habituel de l'« expression » et du « sens », remarque que l'obscurité peut venir de l'usage de mots difficiles ou de l'exposé d'une pensée compliquée²⁴⁴.

243. Tel est le principe de l'explication qu'a proposée P. Chiron afin de dégager la portée de cette définition pour la conception de l'allégorie. Son raisonnement repose sur les catégories élaborées par les linguistes du Groupe μ à la suite des travaux de A. Greimas. L'isotopie est la cohérence sémantique que construit un réseau lexical au fil du texte, l'allotopie est au contraire l'incohérence sémantique qui résulte de l'absence de lien entre les éléments du texte (voir GROUPE μ 1990 [1977], p. 29-84). Des variantes de ces termes servent ici à décrire le fonctionnement des deux niveaux de l'allégorie. P. Chiron commente ainsi la distinction de Tryphon : « La formulation extrêmement abstraite paraît vouloir décrire un phénomène complexe : soit la pensée est claire et l'allégorie se dénonce par un premier niveau "hétérotopique" — si l'on peut oser ce terme —, soit le premier niveau est "homotopique" mais décevant du point de vue du sens, ce qui conduit à la recherche de la signification véritable. » (CHIRON 2004a, p. 66.) Nous nous heurtons à un obstacle en suivant cette reformulation. Si le premier membre de l'alternative correspond bien au couple « pensée claire + expression obscure », le second commence par nommer le terme « expression claire », mais dédouble ensuite la notion de « pensée » en « sens du premier niveau » et « signification véritable », sans y retrouver l'obscurité qui doit figurer dans l'un des termes selon Tryphon. Surtout, notre perspective propre nous interdit d'arrêter notre lecture avant la fin de la distinction : l'énigme doit réunir les deux facteurs d'obscurité que l'allégorie actualise séparément. Or, l'énigme ne peut être à la fois allotopique et isotopique, c'est-à-dire à la fois trop incohérente et trop cohérente sémantiquement pour pouvoir être acceptée littéralement.

244. Les analyses techniques de l'obscurité sont parfois plus détaillées. Les *Progymnasmata* d'Ælius Théon le montrent, en abordant le problème classique des causes de l'obscurité qui guette le texte de lois (§ 129-131, voir les commentaires de PATILLON & BOLOGNESI 1997). Tryphon est plus proche de la dichotomie proposée quelques siècles après par l'*Art du discours politique* de l'Anonyme de Séguier (§ 80), au cours de l'un des traitements les plus riches de l'obscurité : « Ἀσάφεια τοίνυν, ὡς μὲν καθόλου, διχῶς γίνεται · ἢ γὰρ ἐν λέξεσιν ἐστὶ τὸ ἀμφισβητούμενον ἀσαφές ἢ ἐν πράγμασιν · ὡς δὲ κατὰ μέρος πολλαχῶς. » « L'obscurité donc, généralement parlant, se produit de deux façons : en effet l'obscurité qui appelle la critique est soit dans l'expression soit dans le contenu. Mais à considérer le détail, elle se produit de multiples façons. » Le texte et la

Malgré sa densité et son apparente systématisme, cette distinction ne nous paraît donc pas recéler une analyse remarquable. Elle ne se laisse pas davantage que la définition ramener à un cadre d'analyse identifiable.

La première série d'exemples²⁴⁵ est antérieure à la division des modes de l'énigme. Comme ailleurs dans la section, le grammairien en donne les solutions de plusieurs manières, qui sont les procédures habituelles en grec de l'explicitation et de la traduction :

— soit il fait suivre le syntagme obscur d'un syntagme qui l'élucide au sein d'un énoncé attributif, du type ἀλγήσας πονήσας, où la copule est sous-entendue (A <ἐστι> B), ou bien en explicitant ce lien par τουτέστι, « c'est-à-dire » (A τουτέστι B) ;

— soit il met en équivalence le syntagme obscur avec sa paraphrase claire en introduisant celle-ci comme une locution substantivée précédée de ἀντί, « au lieu de » (dans le tour A ἀντί τοῦ B) ;

— soit il impute l'attribution au locuteur dont il commente l'énoncé : c'est lui qui dit d'une chose qu'elle est telle ou telle (A λέγει B) ;

— soit il nomme le thème du discours du locuteur, qui restait implicite (λέγει ἐπί ou περί) ;

— soit, enfin, il reformule entièrement l'énoncé et les termes de la paraphrase ont un rapport suffisamment manifeste avec le texte obscur pour que la glose soit éclairante²⁴⁶.

Les énoncés 1 et 2 reposent sur la substitution, à un mot d'une phrase donnée, d'un terme qui peut être son synonyme dans un autre contexte. Il en résulte un énoncé inacceptable au

traduction sont empruntés à PATILLON 2005. En anticipant sur une section suivante (cf. 17.3), nous citerons une distinction qui constitue à nos yeux un parallèle excellent. Il s'agit du texte dans lequel Jean de Sicile, au XI^e siècle, commente l'affirmation d'Hermogène qu'il existe une « bonne obscurité » : Γίνεται γὰρ ἀσαφῆς λόγος ἢ κατ' ἔννοιαν ἢ κατὰ λέξιν, ἢ καὶ κατὰ τὰ δύο · κατ' ἔννοιαν μὲν, ὡς ὁ Πλάτων, τί τὸ ὄν, γένεσιν δὲ οὐκ ἔχον · ἐνταῦθα τὴν ἤδη ὑποστάσαν οὐσίαν δηλοῖ, καὶ τί τὸ μὴ ὄν, ὄν δὲ οὐδέποτε, τὸ συμβεβηκός, διὰ τὸ ἄστατον ἔχειν τὴν ὑπαρξίν · γίνεται γὰρ καὶ ἀπογίνεται · κατὰ δὲ λέξιν, τῶν ὄντων τὰ μὲν καθ' ὑποκειμένου, τὰ δὲ ἐν ὑποκειμένῳ · καθ' ὑποκειμένου γὰρ λέγει τὰς καθόλου οὐσίας · ἐν ὑποκειμένῳ δὲ τὰ συμβεβηκότα · ἐὰν δὲ μίξις τις κατὰ τὴν συνθήκην, ἀσαφῶς ἐρεῖ καὶ αὐτὸς, ὡς ὁ Λυκόφρων ταῖς ὀνοματοποιαῖς, καὶ φιλοσόφων Ἡράκλειτος, « Un discours peut être obscur soit par la pensée, soit par l'expression, soit par les deux : par la pensée, comme Platon : “qu'est-ce qui est, et n'a jamais de devenir ?” — ici, ce qu'il désigne, c'est la substance actuelle — et : “qu'est ce qui n'est pas, ni n'est jamais ?” — c'est-à-dire l'accident, pour la raison que son existence est instable, car il devient et disparaît. Par l'expression : “d'entre les êtres, les uns sont imputables à un sujet, les autres sont inhérents à un sujet” — en disant “imputables à un sujet”, il indique les substances en général, tandis qu'en disant “inhérents à un sujet”, il désigne les accidents. Mais si d'aventure dans l'assemblage on les mêle, on parlera également d'une manière obscure, comme Lycophron du fait de ses inventions lexicales et, parmi les philosophes, Héraclite. » Précisons ici que les exemples des deux types d'obscurité sont tirés du *Timée* de Platon et des *Catégories* d'Aristote.

245. Nous faisons référence aux exemples des différentes sections au moyen de leur numérotation dans le tableau général (cf. *supra*).

246. Tel est le cas de l'avant-dernier exemple, où une ambiguïté est levée par l'allusion à un fleuve (qui nous demeure opaque) et par l'emploi du terme κερηρωμένου, qui doit permettre d'interpréter le premier mot comme une référence à la cire (κηρός). Cf. *infra*.

point de vue sémantique et, dans le second cas, syntaxiquement. Le procédé est celui que les grammairiens anciens nommaient métalepse²⁴⁷. Cette figure est le point suivant dans la liste de Tryphon I, mais la substitution conserve un sens, sinon le même sens, dans ses exemples de métalepse : ainsi lorsque les îles ὄξειαι (« îles Vives ») sont dites θοαί (« rapides »). Quintilien met l'exemple du Centaure et celui des îles sous la même rubrique, avant de relever que cette figure n'a qu'un usage comique²⁴⁸. Elle est cependant le ressort de certaines énigmes de l'*Anthologie*. Dans deux énoncés, la synonymie de γῆ et δ'αἶα est également exploitée pour faire apparaître le nom d'Ajax dans un contexte homérique où il prête à confusion (*Anthologie*, XIV, 18 et XVI, 29).

L'exemple 3 est d'une nature toute différente, puisqu'il est une version célèbre d'un thème populaire. Cette énigme est connue d'Athénée, qui l'attribue à Théodecte de Phasélis (X, 451 f-452 a), et de l'*Anthologie* (XIV, 40). Ce ne sont pas les mots qui créent une difficulté, mais le paradoxe d'un engendrement réciproque. Bien que les deux premiers exemples jouent sur une modification de la matière lexicale et le troisième sur l'idée exprimée, il n'y a pas de raison de voir dans ces tendances des illustrations de la distinction entre énigme et allégorie : Tryphon semble en effet les donner pour des énigmes. Quant à sa caractérisation de l'énigme comme combinaison d'obscurité lexicale et d'obscurité conceptuelle, l'application en demeure problématique.

L'intérêt principal de la section est de proposer une division de la figure en six modes de production, qui n'a pas d'équivalent hors de la tradition des listes. Elle les nomme τρόποι, sans se soucier de la coïncidence de ce sens avec la notion technique de trope. Ces modes forment un système composite, qui semble être d'origine logique et grammaticale. Certains d'entre eux fonctionnent visiblement comme des paires. Conformément au style du traité, les catégories ne sont pas justifiées ni expliquées autrement que par les exemples qui en sont fournis.

247. Ce sens ancien (« emploi d'un mot qui, dans un autre contexte, est un synonyme », selon PERNOT 2000, p. 297) diffère du sens moderne.

248. QUINTILIEN, VIII, 6, 37-39 : *metalepsis, id est transumptio [...] rarissimus et improbissimus, Graecis tamen frequentior, qui Centaurum, qui Chiron est, Ἴησσονα (et) insulas ὄξειας θοάς dicunt. [...] Nec diutius in eo morandum : nihil enim usus admodum uideo, nisi, ut dixi, in comoedis*, « la métalepse, ou *transumptio* [...] d'un usage rare et fort peu recommandable, plus fréquent cependant chez les Grecs, qui appellent Ἴησσων le centaure Chiron (et) θοαί les îles ὄξειαι. [...] Il n'est pas nécessaire de s'attarder plus longuement sur ce trope : je vois que l'on ne s'en est guère servi, sinon, comme je l'ai dit, dans les comédies ». On comparera le procédé avec celui que décrit Sextus Empiricus dans le traité *Contre les grammairiens* (313-317).

Les modes de l'énigme selon Tryphon I		
I	καθ' ὅμοιον	par le semblable
II	κατ' ἐναντίον	par le contraire
III	κατὰ συμβεβηκός	par l'accident
IV	καθ' ἱστορίαν	par l'histoire
V	καθ' ὁμωνυμίαν	par l'homonymie
VI	κατὰ γλῶτταν	par l'usage de mots spéciaux

Nous rencontrons le problème de l'insertion de cette classification dans une liste de figures dès le mode I. Il repose sur l'existence d'une ressemblance entre le sens du terme exprimé et celui du terme signifié. Ce critère sémantique est le plus général : il fondait le vaste champ de la métaphore aristotélicienne²⁴⁹. Les exemples de ce mode sont assurément passibles d'une analyse technique plus précise au moyen des outils que le grammairien expose dans le reste de son traité, à commencer par la métaphore. Le point de vue de cette seconde partie de la section est différent. Il s'agit de nommer des facteurs d'obscurité en se fondant sur :

- des énigmes (11 et 12, la similarité du second avec 3 étant évidente) ;
- certains énoncés qui leur sont traditionnellement assimilés (préceptes philosophiques pour 4-10, oracle ambigu pour 14) ;
- un énoncé littéraire (9) ;
- des termes peu courants qui requièrent une connaissance mythologique ou lexicale (13, 15-17, qui sont trois épithètes composées) ;
- une coutume qui suppose une sorte d'homonymie (10).

Le mode I est aussi celui dont les exemples sont les plus divers. Le groupe des énoncés 4 à 8 est constitué des ἀκούσματα ou σύμβολα pythagoriciens. Recueillis et étudiés dès le début du IV^e siècle avant notre ère, ils sont qualifiés d'αἰνίγματα dans plusieurs de nos sources, mais ce passage est le premier texte conservé à le faire. Sa source est le traité Περὶ πυθαγορικῶν συμβόλων d'Androcyde (peut-être antérieur au I^{er} siècle avant notre ère), qui a exercé une grande influence dans cette tradition. On se reportera à l'examen du texte d'Athénée, qui se fonde sur un témoignage de la même époque pour classer les ἀκούσματα parmi ses griffes (cf. III). L'extrait d'Hésiode qui les suit (*Travaux*, 748-749) semble choisi parce qu'il se prête également à une interprétation morale et constitue une interdiction, mais il

249. ARISTOTE, *Poétique*, XXII, 1459 a 7-8 : τὸ γὰρ εὖ μεταφέρειν τὸ τὸ ὅμοιον θεωρεῖν ἐστίν, « bien faire les métaphores, c'est voir le semblable ».

est possible de le rapprocher plus précisément d'autres recommandations pythagoriciennes liées à la pureté rituelle²⁵⁰.

Tryphon I ajoute à ces énoncés célèbres une mention tout à fait exceptionnelle, qui étend la portée du trope à une pratique cérémonielle. On ne saurait montrer plus clairement que l'énigme conserve son spectre sémantique le plus large dans cette tentative d'en fixer les modalités : elle sert ici à expliquer le sens implicite d'un geste qui fait allusion à la fécondité que l'on souhaite au couple. Faute d'indications supplémentaires, il n'est pas possible de savoir si Tryphon entend éclairer une coutume dont le sens est obscur aux acteurs eux-mêmes ou si la signification allusive en était claire à son époque. Dans cette brève remarque, le lexique de l'énigme devient l'outil sémiotique peu spécifique qu'il est effectivement pour les Grecs d'une façon courante.

Le trait le plus frappant du mode II est qu'il nous fait passer à un type d'analyse sans rapport avec le précédent, car les contraires qu'il évoque sont cette fois les termes exprimés dans l'énoncé, et ne concernent pas la relation du terme patent au terme latent. L'hétérogénéité des catégories se dénonce ainsi : le « semblable » et le « contraire » ne se répondent que superficiellement²⁵¹. L'énigme de l'eunuque et de la chauve-souris est l'une des plus célèbres. Nous avons vu chez Platon l'allusion la plus ancienne qui y est faite. Elle se trouve notamment dans la section d'Athénée sur les énigmes (*cf.* III). Tryphon en donne une version plus complète que d'autres sources, dans une prose dont le rythme iambique ne permet pas de reconnaître des vers. Son explication est la première dont nous disposons. L'indication que la chauve-souris vole « sans ailes » peut paraître curieuse. Toutefois, la distinction entre une aile portant des plumes, que l'on peut dire stéréotypique, et une aile membraneuse explique ce détail (*cf. infra*, la section du pseudo-Chæroboscus).

Le mode III consiste apparemment à se fonder sur un attribut de l'objet évoqué, si l'on en croit l'énigme des osselets, dont c'est ici la seule occurrence : les os sont utilisés comme les instruments d'un jeu après la mort de l'animal auquel ils appartiennent. Le terme philosophique *συμβεβηκός*, « accident », est particulièrement lié à l'œuvre Aristote qui est le premier à lui donner un sens technique. Il reçoit cependant deux acceptions, selon que la qualité en question est un attribut dont rien ne précise le lien avec l'objet ou bien est

250. WEST 1978, *ad loc.*, renvoie à la consigne selon laquelle il faut « effacer la trace de la marmite dans la cendre » (voir notamment DIOGÈNE LAËRCE, VIII, 17).

251. Cet usage de la notion de contraire n'a donc rien à voir avec celui qui en est fait pour définir une figure telle que l'ironie, dès la *Rhétorique à Alexandre* (1434 a 17-18, passage cité au début de ce chapitre).

extérieure à sa définition et vient s'ajouter à ses autres propriétés par « coïncidence », comme le veut le sens originel du terme grec²⁵². Ce sens strict de qualité non essentielle paraît prégnant dans la décision de baptiser ainsi la catégorie. On notera que l'auteur n'est peut-être pas certain de la solution de l'énigme.

L'exposé du mode IV est le plus succinct. Il pourrait avoir été introduit comme le pendant du précédent, si l'on considère l'« histoire » comme le récit des événements qui sont essentiellement attachés à une personne. L'extension de la catégorie aux yeux du rédacteur de la classification n'est pas nette. L'unique exemple est l'épithète d'Athéna Tritogénie, dont les Anciens eux-mêmes proposaient des explications divergentes. Ces justifications sont en effet généralement liées aux récits relatifs à la déesse ; il n'est pas étonnant que l'étiologie fasse fréquemment appel à des noms propres de lieux²⁵³.

Le mode V est celui de l'homonymie. Le mot ὁμώνυμος est un instrument des analyses grecques du langage dès Platon et surtout chez Aristote. Ce dernier l'emploie de deux façons différentes, que l'on peut opposer à travers deux textes où la notion occupe une place importante. Les *Catégories* définissent l'homonymie comme la propriété des choses qui sont désignées par un même nom, mais dont les définitions sont différentes, alors que *Les Réfutations sophistiques* l'envisagent comme l'équivocité propre à certains mots se rapportant à plusieurs choses²⁵⁴. Le second sens s'est imposé dans les langues modernes. Dans la mesure où les critères utilisés dans les modes de l'énigme concernent aussi bien les objets que les mots, seul l'exemple doit permettre de trancher entre les deux possibilités, choses homonymes ou termes équivoques. En l'occurrence, c'est la forme κηρόεις qui est le facteur d'obscurité. Ce mot désigne à la fois ce qui est « (fait) de cire » — l'accusatif κηρόεντα est la seule attestation de cet adjectif tiré de κηρός, « cire » — et un fleuve nommé Κηρόεις. Dans le texte grec, la majuscule que nos conventions d'écriture assignent aux noms propres déflorerait l'ambiguïté de l'oracle. Selon Tryphon, il a été rendu à Alexandre le Molosse (IV^e siècle avant notre ère), mais on sait que les finesses de ce genre sont typiquement littéraires. Ce recours énigmatique à l'homonymie est également relevé par l'une des sources d'Athénée (*cf.* III).

252. Voir par exemple *Topiques*, 102 b, et la note 2, p. 123, de BRUNSCHWIG 1967.

253. Nous renvoyons au LSJ, sous ce mot, pour les sources variées qui expliquent l'épithète par l'origine de la déesse (un lac de Libye, un torrent de Béotie ou une source d'Arcadie), par les circonstances de sa naissance (τρίτω serait un mot éolien signifiant « tête » ; Athéna serait née le troisième jour du mois ; elle serait le troisième enfant de Zeus après Apollon et Artémis) ou par un sens allégorique (Athéna représenterait la nature, née trois fois dans l'année ; elle serait à l'origine des trois fondements de la vie sociale).

254. Voir à ce sujet les commentaires des éditeurs : ILDEFONSE & LALLOT 2002, p. 242-245, et DORION 1995, p. 218-219.

Les « mots spéciaux » fournissent le mode VI. Ce sont les « emprunts » que nous avons rencontrés plus haut, dans les passages où Aristote relie explicitement l'étrangeté des γλώτται au statut des mots étrangers. Le terme est cependant devenu un instrument métalinguistique courant. Ne demeure ici que le sens de mot rare, car poétique ou ancien, deux qualités qui communiquent largement dans la culture grecque. Il faut observer que les exemples proposés sont des adjectifs composés extrêmement peu attestés²⁵⁵. L'énigme « historique » Τριτογένεια appartenait à la même classe de mots. De fait, les allusions historiques ou légendaires font partie, avec les γλώτται, des principaux facteurs d'obscurité. Denys le Thrace le remarquait implicitement en fixant pour tâche à la grammaire, après « l'explication des tropes poétiques présents dans le texte », « la prompte élucidation des mots rares et des récits [γλωσσῶν τε καὶ ἱστοριῶν πρόχειρος ἀπόδοσις]²⁵⁶ ». Les modes « par l'histoire » et « par l'usage de mots spéciaux » forment un couple : ils tirent leur nom de la pratique scolaire, ce qui suffit à justifier la coïncidence sur ce point entre Tryphon et le grammairien du II^e siècle avant notre ère.

La liste de Denys le Thrace peut cependant nous rappeler aussi que le langage figuré est une cause d'obscurité majeure. Mais les outils proprement grammaticaux de l'analyse stylistique ne peuvent être mis au service de cette classification de l'énigme, puisque l'énigme elle-même se voit attribuer le rang de trope. C'est l'opacité d'énoncés hétérogènes, du mot isolé au quatrain hexamétrique, que Tryphon tente de réduire à six catégories. Ce système mêle le cadre d'analyse philosophique, notamment les outils par lesquels Aristote entend lutter contre l'usage sophistique du langage, et les catégories grammaticales en vigueur à son époque. Il témoigne de la volonté de rendre compte de l'énigme comme d'un effet, plutôt que comme un type d'expression. Quelle qu'en soit l'origine, il ne semble pas qu'il ait eu une

255. Chacun de ces trois adjectifs comporte moins de dix occurrences dans le *TLG* : nous n'avons d'εὐρυγᾶστωρ que des exemples plus tardifs, à partir du pseudo-Apollodore ; μαρμαρώπις est employé par Lycophron (vers 843) et glosé par les scholies consacrées au passage ; δολιχούρος ne se trouve que dans des sources savantes ultérieures, en particulier dans un traité du corpus hérodiannique sur le lexique poétique et chez Eustathe. Il est significatif que le seul texte non savant de cette brève liste soit poétique et qu'il s'agisse de l'*Alexandra* de Lycophron, « le poème obscur » selon la *Souda*.

256. DENYS LE THRACE, *Grammaire*, 1. Ce sont respectivement les deuxième et troisième parties de l'art. La traduction est celle de LALLOT 1998 [1989], p. 43, dont nous citerons la note 5 : « Les détournements de sens que sont les tropes n'épuisent pas les causes d'opacité sémantique d'un texte, surtout poétique. La troisième partie de la grammaire selon Denys en ajoute deux autres, à nos yeux très hétérogènes entre elles : la présence de "mots étrangers", ou "obsolètes" (*glōssai*), celle d'allusions à des récits relatant des faits anciens, donc possiblement peu ou mal connus des lecteurs (*historíai*). Dans les deux cas, le service rendu par la grammaire prend la forme d'un immédiat et pertinent (*prókheiros*) apport d'information (*apódosis*) pour éclaircir ce qui est obscur. » Nous avons fait référence dans une note précédente à la liste des tropes fournie par les scholies au texte de Denys : elle intervient dans le commentaire de la deuxième tâche de la grammaire (ἐξήγησις κατὰ τοὺς ἐνυπάρχοντας ποιητικούς τρόπους).

postérité en dehors du traité par listes dû au pseudo-Chæroboscus, qui en reprend quelques éléments, au moins cinq siècles plus tard.

Certains des exemples de Tryphon I figurent dans les autres traités de cette tradition, qui sont plus sommaires et dont nous noterons les particularités. Il est en revanche intéressant que plusieurs des textes de ce corpus d'« énigmes » se retrouvent chez Athénée et dans l'*Anthologie* : ce sont les énigmes du type traditionnel (3 et 11), ainsi que les préceptes pythagoriciens (4-10). Cf. III.

15.2. Tryphon II, *Sur les tropes*

κγ'. Αἴνιγμα

Αἴνιγμά ἐστι φράσις διάνοιαν ἀποκεκρυμμένην καὶ ἀσύνητον πειρωμένη ποιεῖν, ὡς τὰ παρ' Ἡσιόδῳ περὶ τῆς κύλικος λεγόμενα ·

Μηδέ ποτ' οἴνοχόην τιθέμεν κρητήρος ὑπερθεν.

< >

Αὐτὰρ ἐπεὶ δαιτὸς μὲν εἴσης ἕξ ἔρον ἔντο,

† οἶον οὐ † μητέρα μητρὸς < > ἄγοντο

< ἄζαλέην τε καὶ ὀππαλέην σφετέροισι τέκεσσι

τεθνάναι.

Ἐνταῦθα *μητέρα μητρὸς* λέγει τὴν βάλανον · ἀπὸ ταύτης γὰρ γίνονται αἱ δρύες, ἀπὸ δὲ τῶν δρυῶν μυθικῶς τοὺς ἀνθρώπους λέγουσι γεγενῆσθαι.) *Ἄζαλέην καὶ ὀππαλέην*, ἐπεὶ δοκεῖ πρῶτα μὲν ξηραίνεσθαι, εἶτα ὀππάσθαι. *Σφετέροισι τέκεσσι*, τοῖς ἑαυτοῦ τέκνοις, λέγει δὲ τοῖς ξένοις. Τὸ δὲ *τεθνάναι*, καθὸ δοκεῖ ἐκ τῆς ὕλης ἐκκεκόφθαι.

23. Énigme

L'énigme est une expression qui essaie de rendre la pensée dissimulée et incompréhensible, comme ce qui est dit chez Hésiode sur la coupe :

Ne jamais poser l'œnochoé au-dessus du cratère.

< >

Lorsque du banquet égal ils eurent satisfait leur désir,

† tel pas † mère de la mère < > emmenèrent

< sèche et grillée pour les enfants qui sont siens

mourir.

Il appelle ici *mère de la mère* le gland ; c'est de lui en effet que sont issus les chênes, et l'on dit dans le mythe que les hommes sont issus des chênes.) *Sèche et grillée*, car il semble tout d'abord desséché, puis grillé. *Pour les enfants qui sont siens* : pour ses enfants ; il veut dire pour les hôtes. Et *mourir*, dans la mesure où il semble être retranché du bois.

La définition de Tryphon II fait également de l'énigme une φράσις, mais le but que cette « expression » tente d'atteindre n'est pas désigné d'un substantif comme ἀσάφεια. Deux adjectifs qualifient le type de « pensée » qui doit ressortir d'un tel énoncé : le premier se

rapporte à l'intention du locuteur (« dissimulée ») et le second à l'effet produit chez le récepteur (« incompréhensible »).

Le format de cette section est plus proche de la norme observable dans les listes tropographiques. Deux exemples très mal transmis servent d'illustrations à la définition. Ils sont empruntés à Hésiode : le statut de cet auteur dans une telle section est la principale information qu'elle nous apporte. Tryphon II citait apparemment un passage des *Travaux*, dont nous lisons ici le vers 744 — nous trouvons chez Tryphon I les vers 748 et 749 —, puis un extrait du *Mariage de Célyx*, qui constitue le fr. 266 c Merkelbach & West²⁵⁷ ; on suppose que ce poème incluait des énigmes proposées durant les fêtes du mariage. Les scholies proposent plusieurs interprétations du premier vers cité, dans lequel le poète s'exprimerait συμβολικῶς. Ici, étant donné le mauvais état de cette séquence incohérente, nous pouvons seulement constater que l'explication du second fragment met en lumière un groupe de métaphores assimilant le fruit du chêne à un être humain, peut-être en se fondant sur un mythe.

15.3. Pseudo-Chæroboscus, *Sur les tropes poétiques*

κ'. Αἶνιγμα

Αἶνιγμά ἐστι λόγος σκοτεινὸν καὶ κεκαλυμμένον ἔχων ἐν ἑαυτῷ τὸ νοούμενον, ὡς τὸ προβληθὲν ζήτημα παρὰ τοῦ Σαμψῶν τοῖς ἀλλοφύλοις, ἐν ᾧ φησιν ἐκ τοῦ ἐσθίουτος ἐξήλθε βρωσίς, σημάναντος τὸν λέοντα ὄνπερ ἀνείλε, καὶ τὸ εὐρεθὲν ἐν τῷ στόματι αὐτοῦ ἀπὸ μελισσείου κηρίου · καὶ ὡς ἐκεῖνο τὸ λέγον ζυγὸν μὴ ὑπερβαίνειν, ἀντὶ τοῦ δίκαιον, καὶ γαμψώνυχας μὴ τρέφειν, ἤγουν ἄρπαγας φεύγειν · μελάνουρον μὴ ἐσθίειν, ἥτοι ψεῦδος μὴ προίεσθαι · τοῦτο γὰρ ὕστερον ἀμαυροῦται · μαχαίρα τὸ πῦρ μὴ σκαλεύειν, ἀντὶ τοῦ θυμούμενον μὴ προσερεθίζειν.

Λέγεται δὲ καὶ αἶνιγμα καὶ ἀπὸ τοῦ ἐναντίου, οἶον · ἄνθρωπος καὶ οὐκ ἄνθρωπος, ὡς ὁ εὐνοῦχος διὰ τὸ μὴ δύνασθαι γεννᾶν ὁμοιον αὐτῷ, καὶ τὸ ὄρνις καὶ οὐκ ὄρνις · ἢ νυκτερίς διὰ τὸ δερμόπτερον καὶ ὠδοντωμένον · καθημένη καὶ οὐ καθημένη · ὑπτία γὰρ ἦν · λίθος καὶ οὐ λίθος · ἢ κίσηρις δηλονότι, διὰ τὸ ἐπὶ τοῦ ὕδατος πλέειν · ἔβαλε κούκ ἔβαλε, διὰ τὸ βαλεῖν μὲν, ἀστοχήσαι δέ.

Γίνεται δὲ καὶ κατὰ συμβεβηκός, ὡς τὸ εἰσὶ κασίγνητοι δύο, ὧν ἡ ἐτέρα τίκει τὴν ἐτέραν, αὐτὴ δὲ ἡ τεκούσα ταύτην ὑπὸ τῆσδε τεκνοῦται · λέγονται δὲ οὕτως ἡ ἡμέρα καὶ ἡ νύξ.

Διαφέρει δὲ τὸ αἶνιγμα τῆς ἀλληγορίας, ὅτι ἐκεῖνη προτροπῆς ἢ ἀποτροπῆς ἢ σεμνότητος ἔνεκεν ἢ εὐλαβείας λαμβάνεται, τοῦτο δὲ χάριν ἀσαφείας μόνης, καὶ ὅτι ἐκεῖνη σαφεστέρα τούτου πολλῶ.

257. Martin West a supposé une lacune entre les deux passages et restitué, d'après l'explication du grammairien, la substance des derniers vers. Mais il fait également l'hypothèse qu'une explication devait séparer les deux citations. Un autre problème grève l'interprétation de ce texte : rien ne correspond en effet au sujet annoncé avant la première citation et περὶ τῆς κύλικος a été suspecté. Voir WEST 1965.

20. Énigme

L'énigme est un discours dans lequel l'objet de la pensée est obscur et voilé, comme la question proposée par Samson à ses parents, où il dit *de celui qui mange est sortie la nourriture*, pour signifier le lion qu'il a supprimé et le morceau de rayon de miel qu'il a trouvé dans sa bouche ; ou comme lorsque l'on dit *ne pas passer par-dessus le fléau de la balance au lieu de la justice*, et *ne pas nourrir de rapaces*, c'est-à-dire *éviter la compagnie des cupides* ; *ne pas manger de bogue à queue noire*, soit *ne pas prononcer de parole mensongère*, car ensuite le mensonge s'opacifie ; *ne pas tisonner le feu avec un couteau*, au lieu de *ne pas irriter davantage un homme en colère*.

On dit aussi une énigme par le contraire. Exemple : *homme qui n'est pas homme*, comme l'eunuque parce qu'il est incapable d'engendrer un être semblable à lui-même, et *oiseau qui n'est pas oiseau* : la chauve-souris, parce que ses ailes sont en peau et qu'elle est pourvue de dents ; *assis sans être assis*, car elle était à l'envers ; *Pierre qui n'est pas pierre*, à savoir la pierre ponce, parce qu'elle flotte sur l'eau ; *a tiré et n'a pas tiré*, parce qu'il a tiré mais n'a pas atteint son but.

On la produit aussi par l'accident, comme *ce sont deux sœurs dont l'une enfante l'autre*, et *l'ayant enfantée est par elle engendrée* : il s'agit par là de désigner la journée et la nuit.

L'énigme diffère de l'allégorie, car celle-ci est employée pour exhorter ou interdire, par souci de noblesse ou bien par précaution, tandis que l'énigme vise uniquement l'obscurité, et parce que l'allégorie est plus claire que l'énigme, de beaucoup.

La définition du pseudo-Chœroboscus ne fait que varier les familles lexicales utilisées par les textes précédents en employant *σκοτεινός* et *καλύπτω* pour exprimer l'obscurité et la dissimulation. Elle efface par ailleurs la notion d'intention, car la pensée cachée réside dans le discours. Cette notion apparaît cependant, en même temps que le terme *ἀσάφεια*, dans la distinction entre l'énigme et l'allégorie qui conclut sa section. Le critère qui permet selon lui le partage des deux figures n'est plus linguistique, mais a trait aux motifs de leur emploi : alors que l'allégorie se justifie par un but moral, par souci d'une expression noble²⁵⁸ ou par prudence, l'énigme recherche l'obscurité pour elle-même et, par conséquent, en est un degré extrême. Il est possible, mais non certain, que la moralisation de l'allégorie s'explique ici par l'usage chrétien du mot d'*ἀλληγορία*.

La christianisation partielle des exemples intervient en tout cas à partir de ce traité, dont la première citation énigmatique est le « problème » posé par Samson aux Philistins (Juges, XIII-XVI). Discuté par les spécialistes modernes, ce passage était tenu vers la fin de l'Antiquité pour un paradigme. Il est suivi immédiatement par quatre des cinq préceptes pythagoriciens que nous lisons chez Tryphon I. Leur interprétation morale est similaire. Le sens du verbe *ἀμαυρόω* n'est pas clair dans ce contexte ; il signifie habituellement « obscurcir, détruire, affaiblir » et était employé au sens métaphorique par Tryphon I pour évoquer la création de l'obscurité discursive (*cf. supra*).

258. Le mot *σεμνότης* est certainement pris ici en bonne part, conformément à son sens rhétorique tardif et byzantin. Voir KUSTAS 1973a, p. 127-158 (chapitre V, « *Σεμνότης and περιβολή* »), ainsi que l'usage hermogénien à travers l'index de PATILLON 1997, sous ce mot et l'adjectif correspondant.

Seule l'annonce de l'énigme « par le contraire » permet de supposer que les premiers énoncés formaient une catégorie. Que l'auteur de l'adaptation soit le rédacteur de ce texte ou l'un de ses prédécesseurs, on a donc éliminé l'énigme « par le semblable », peut-être en introduisant l'exemple de Samson, qui se serait mal inséré dans la typologie ancienne. L'énigme de l'eunuque et de la chauve-souris, devenue définitivement prosaïque, a conservé sa place. La catégorie suivante est également reprise du modèle, mais l'exemple du mode « par l'accident » été remplacé par la troisième énigme de Tryphon I, ce qui brouille le peu de lisibilité de l'armature encore présente. Ce traité est cependant le seul à présenter certaines des divisions qui figurent dans le texte de Tryphon I. Selon Martin West, le traité du pseudo-Chæroboscus est issu de celui de Tryphon II. Dans le cadre de cette hypothèse, il est difficile de comprendre cet héritage.

15.4. Rhétorique anonyme II, Sur les tropes poétiques

ζ'. Αἶνιγμα

Αἶνιγμα δέ ἐστι φράσις ἐπιτετηδευμένη εἰς ἀσάφειαν, ὥστε ἐπικρύπτειν τὸ νοούμενον, οἶον τὸ ζυγὸν μὴ ὑπέρβαινε, ἤγουν μὴ κατάλυε τὸ δίκαιον ἢ παράτρεχε · καὶ ἔτι γαμψόνυχας μὴ τρέφειν, ἤγουν μὴ σιτίζειν ἄρπαγας, καὶ μελανούρων μὴ γεύσεσθαι, ἤγουν μὴ προοίσεσθαι τὸ ψεῦδος · τοῦτο γὰρ ἔσχατον ἀμαυροῦται, καὶ τὸν ψευδόμενον συναμαυροῖ · μαχαίρα πῦρ μὴ σκαλεύειν, ἤγουν θυμούμενον μὴ προσερεθίζειν.

Διαφέρει δὲ αἶνιγμα ἀλληγορίας, ὅτι ἐκείνη μὲν γίνεται προτροπῆς ἢ ἀποτροπῆς ἕνεκα ἢ καὶ διὰ σεμνότητα, τὸ αἶνιγμα δὲ χάριν ἀσαφείας ἐπιτετηδευμένης μόνης.

6. Énigme

L'énigme est une expression obscure à dessein, de façon à dissimuler l'objet de la pensée, comme *ne passe pas par-dessus le fléau de la balance*, c'est-à-dire *ne réduis pas à néant, ne passe pas outre la justice* ; et aussi *ne nourris pas de rapaces*, c'est-à-dire *ne pas donner leur pâture à des cupides*, et *ne pas goûter les bogues à la queue noire*, c'est-à-dire *ne pas préférer une parole mensongère* (en effet, elle finit par s'opacifier, et noircit dans le même temps celui qui ment) ; *ne pas tisonner le feu avec un couteau*, c'est-à-dire *ne pas irriter davantage un homme en colère*.

L'énigme diffère de l'allégorie, parce que celle-ci est produite en vue d'exhorter ou d'interdire, ou bien par souci de noblesse, tandis que l'énigme est dite uniquement en vue de créer l'obscurité.

Ce traité anonyme reprend en la simplifiant la première définition que nous avons vue. Si le choix du composé ἐπικρύπτω a un sens, il introduit dans le texte le verbe de cette famille lexicale qui désigne le plus couramment le déguisement de l'intention ; ce préverbe est d'ailleurs celui qui caractérise la « dissimulation [ἐπίκρυψις] » dont Clément d'Alexandrie fait la caractéristique des textes païens propres à préfigurer le christianisme (*Stromates*, V).

La distinction finale de l'énigme et de l'allégorie est à peu près semblable à celle du pseudo-Chæroboscus, de même que les ἀκούσματα pythagoriciens retenus.

15.5. Cocondrios, *Sur les tropes*

ια'. Αἴνιγμα

Αἴνιγμά ἐστι λέξις ἢ λόγος ἀποκρύπτων τὸ νοούμενον διὰ τὰ ἀνακεχωρηκότα τῶν συμβεβηκότων, οἷόν ἐστι Χαιρήμωνος :

† Ἐαρος ἢ νύμφη, τέκνον τι μετὰ θεροῦς ἐς ὕστερον,

ἐν χειμῶνι δ' οἴχεται σὺν τῷ ἀνέμῳ κεκαρμένη. †

Ἄμπελον γὰρ δηλοῖ διὰ τούτου.

11. Énigme

L'énigme est une façon de parler ou un discours qui dissimule l'objet de la pensée au moyen de circonstances abstruses, comme, de Chérémon :

† *La jeune épouse du printemps, un enfant de l'été à venir,*

durant l'hiver s'en va avec le vent, toute tondue. †

Par quoi il indique en effet la vigne.

Cocondrios, dont nous ne connaissons que le nom, n'évoque l'obscurité qu'à travers la mise en œuvre de la dissimulation. Le moyen en est la mention de « circonstances abstruses ». Dans cette expression, l'adjectif traduit une forme passive du verbe ἀναχωρέω, « se retirer, reculer », qui exprime la difficulté d'une expression ancienne (chez Denys d'Halicarnasse) ou éloignée des connaissances communes (ainsi chez Philodème, qui note que le locuteur recourant à l'obscurité volontaire se montre volontiers ἀνακεχωρηκυίας ἱστορίας ἐμπείρου, « familier des histoires les plus inusitées » ; cf. 7). Le substantif que nous rendons par « circonstances », συμβεβηκότα, est le pluriel du terme technique « accident » qui se trouve chez Tryphon I et le pseudo-Chæroboscus. Il semble malaisé de le regarder ici comme une référence aux attributs de la vigne dans l'énoncé cité.

Cet exemple isolé est notre unique témoignage liant à l'énigme le tragédien du IV^e siècle avant notre ère Chérémon. Il s'agit du fragment 41 de Bruno Snell, qui se résout à placer des obèles autour de cette énigme, parce que la syntaxe du premier vers rend l'ensemble incompréhensible. Il y est question du comportement paradoxal d'une jeune femme infidèle, qui varie avec les saisons. Peut-être ce texte était-il inséré dans un poème plus long. Chérémon est connu pour certaines compositions atypiques : *Les Centaures* étaient un poème

alliant des mètres habituellement séparés et un autre fragment comporte un acrostiche du nom de l'auteur.

Cocondrios est le seul auteur à conserver à l'énigme le statut d'espèce de l'allégorie, mais cette section n'aborde pas la différence qui existe entre l'espèce et son genre, pas plus que la section consacrée à l'allégorie.

La section sur l'énigme de Tryphon I est de loin le texte le plus instructif de cette tradition. Comme le veut la règle du genre, il porte à notre connaissance, sans le moindre commentaire, une classification de l'énigme en six modes dont nous n'avons pas d'attestation antérieure. Les exemples sélectionnés permettent plusieurs constatations fort modestes : deux de ses trois énoncés appartenant au genre traditionnel de l'énigme ont probablement déjà acquis le rang d'archétypes ; il semble naturel, au I^{er} siècle avant notre ère ou peu après, de tenir les ἀκούσματα pythagoriciens pour des αἰνίγματα ; un oracle ambigu trouve sa place dans la section ; enfin, les mots qui requièrent les lumières des grammairiens peuvent être assimilés aux énigmes.

Si les traités postérieurs introduisent peu de nouveauté dans cet exposé, le pseudo-Chæroboscus nous montre à l'œuvre la christianisation des références scolaires et savantes que l'on constatera également dans les traités grammaticaux latins.

16. L'énigme dans les *Artes* latines

Nous examinerons dans cette section le traitement de l'énigme chez les artigraphes latins. Quatre traités latins de même nature ont été conservés, ceux de Sacerdos, Charisius, Diomède et Donat. Nous y avons joint deux autres textes : le commentaire de Donat par Pompée et la version plus tardive rédigée par Julien de Tolède, qui est représentative de la suite de la tradition²⁵⁹.

259. Nous nous fondons ici sur le *CGL* (cf. I, 6). Il s'y trouve une occurrence d'*aenigma* dans l'*Appendice de Probus* ne mentionne le mot que dans sa liste des mots neutres terminés par la lettre *a* au nominatif ([*Probi*] *appendix*, 195, 18, *GL*, 4) ; ce renseignement orthographique ne nous concerne pas ici. Le *CGL* ne contient pas les textes de Julius Victor (IV^e s., p. 424, 22-26 et 431, 14-16 Halm), Sulpicius Victor (IV^e s., p. 322, 36 Halm) et Isidore de Séville (VI^e-II^e s., *Sur les tropes*, I, 37), qui n'apportent cependant pas d'élément nouveau par rapport aux *Artes* que nous citons. Quoique plus succinct, le traitement d'Isidore anticipe celui de Julien de Tolède. Situées hors de notre propos, les réflexions d'Augustin articulent les catégories de la rhétorique et celles de la théologie ; voir en particulier les traités *De doctrina christiana* (III, 29) et *De trinitate* (XV, 9, 15). Dans la section de son article de 2001 intitulée « *After Augustine* », E. Cook cite Cassiodore (VI^e siècle), Isidore de Séville (VI^e-VII^e siècle), Bède le Vénérable (VII^e-VIII^e siècle), puis, aux XII^e et XIII^e siècles, Mathieu de Vendôme, Alexandre de Villedieu, Johannes Balbus et, enfin, Thomas d'Aquin. Ce dernier, dans son commentaire de la Première épître aux Corinthiens, qualifie de « vision énigmatique » la comparaison obscure : *Similitudo [...] est duplex : quia aliquando est clara et aperta, sicut illa quae est in speculo ; aliquando obscura et occulta, et tunc*

Époque	Corpus	Édition	Nombre d'occurrences	
			<i>aenigma</i>	<i>griphus</i>
III	Sacerdos	<i>GL</i> , 6	3	2
IV	Charisius	BARWICK 1964	3	
IV	Diomède	<i>GL</i> , 1	5	
IV	Donat (<i>Ars maior</i>)	HOLTZ 1981	2	
V	Pompée	<i>GL</i> , 5	3	
VII	Julien de Tolède	MAESTRE YENES 1973	5	
III-VII	6 corpus		21	2

Tous ces auteurs font de l'énigme une espèce de l'allégorie. Les définitions de l'espèce et du genre sont suffisamment proches pour qu'il vaille la peine de les présenter l'une et l'autre.

	Définition de l'allégorie
Sacerdos	<i>Allegoria est dictio aliud significans quam continetur in uerbis [...].</i> L'allégorie est une parole signifiant autre chose que ce que contiennent les mots [...].
Charisius	<i>Allegoria est oratio aliud dicens aliud significans per obscuram similitudinem (aut) contrarium [...].</i> L'allégorie est un discours disant une chose et en signifiant une autre eu égard à une ressemblance obscure ou par le contraire [...].
Diomède	<i>Allegoria est oratio aliud dicens aliud significans per similitudinem aut contrarium [...].</i> L'allégorie est un discours disant une chose et en signifiant une autre eu égard à une ressemblance ou par le contraire [...].
Donat	<i>Allegoria est tropus quo aliud significatur quam dicitur [...].</i> L'allégorie est un trope par lequel on signifie autre chose que ce que l'on dit [...].
Pompée	<i>Quid est autem allegoria ? Quotiens aliud dicimus et aliud significamus ; uerba nostra aliud sonant et res aliud habet.</i> Qu'est-ce donc que l'allégorie ? Chaque fois que nous disons une chose et en signifions une autre ; nos mots se font entendre d'une certaine manière et il en va autrement de la chose dont il est question.
Julien de Tolède	<i>Allegoria est tropus quo aliud significatur quam dicitur [...]. Allegoria dicta, id est alieniloquium ; aliud enim sonat et aliud intellegitur [...].</i> L'allégorie est un trope par lequel on signifie autre chose que ce que l'on dit [...]. On appelle cela l'allégorie, c'est-à-dire <i>parole étrangère</i> ; en effet, une chose se fait entendre et l'on en comprend une autre [...].

Sacerdos, Donat et Julien de Tolède affirment qu'il existe de nombreuses espèces de l'allégorie et qu'ils ne mentionnent que les principales d'entre elles. Charisius, Diomède et Pompée ne parlent que de sept espèces, celles qu'ils énumèrent.

illa uisio dicitur aenigmatica, sicut cum dico : me mater genuit, et eadem gignitur ex me. Istud est per simile occultum [...] (COOK 2001, p. 365-370).

	Introduction des espèces de l'allégorie
Sacerdos	<i>huius species ex plurimis necessariae sunt septem</i>
Charisius	<i>huius tropi species sunt septem</i>
Diomède	<i>huius tropi species sunt septem hae</i>
Donat	<i>huius species multae sunt, ex quibus eminent septem</i>
Pompée	<i>huius allegoriae species septem sunt</i>
Julien de Tolède	<i>huius species multae sunt, ex quibus eminent septem</i>

La liste des espèces de l'allégorie que dresse Sacerdos, qui est la plus ancienne, s'écarte du modèle que respectent les cinq autres. Il mentionne la *cacophemia*, mais non le *charientismos* ; son énumération commence avec l'*ironia*, qui est la seule espèce à y figurer au même rang que chez les auteurs plus tardifs. Le mot *griphus* ne se trouve que dans le texte de Sacerdos, qui le donne pour synonyme d'*aenigma* dans la liste des divisions (*siue*) comme dans la définition de l'énigme (*uel*).

Pompée insiste particulièrement sur la nécessité dans chaque cas de préciser l'espèce dont il s'agit : on a tort de qualifier indistinctement d'« allégorie » tout énoncé indirect, comme on le fait lorsque « dès que l'on aperçoit que quelque chose a été dit d'une façon indirecte, on dit : "c'est une allégorie" » (*statim ut uiderit oblique dictum, dicit : « allegoria est »*). Le grammairien faisait la même observation au sujet du terme « hyperbate », abusivement utilisé pour désigner toute syntaxe perturbée. Sans doute ces remarques sont-elles liées à la vocation doublement didactique du texte de Pompée, puisqu'il rédige un commentaire de l'*Ars* de Donat.

Espèces de l'allégorie					
Sacerdos	1	<i>ironia</i>	Charisius Diomède Donat Pompée Julien de Tolède	1	<i>ironia</i>
	2	<i>asteismos</i>		2	<i>antiphrasis</i>
	3	<i>sarcasmos</i>		3	<i>aenigma</i>
	4	<i>antiphrasis</i>		4	<i>charientismos</i>
	5	<i>cacophemia</i>		5	<i>paroemia</i>
	6	<i>aenigma siue griphus</i>		6	<i>sarcasmos</i>
	7	<i>paroemia</i>		7	<i>asteismos</i>

Les définitions de l'allégorie sont toutes fondées sur l'opposition entre ce qui est dit et ce qui est signifié, contraste qu'expriment des formes des verbes *dico* et *significo*. Le substantif *uerba* désigne le pôle de l'expression chez Sacerdos, dont la définition commence par employer *dictio*. L'opposition est plus étoffée chez Pompée, qui redouble le couple verbal du binôme des *uerba* et des *res*, et chez Julien de Tolède, qui distingue le son des mots (*sonat*) du sens que l'on perçoit (*intelligitur*) ou doit percevoir. On notera que ce dernier auteur fournit le calque latin du grec ἄλληγορία, *alieniloquium*.

Charisius et Diomède précisent le moyen par lequel se réalise le divorce de l'expression et de la pensée : soit par une comparaison (*similitudo*, que Charisius qualifie d'*obscura*), soit par le recours aux contraires. Ce partage se retrouve dans les définitions de l'énigme, qui est une espèce particulièrement évasive : son principe est identique à celui qui fonde l'*allegoria* et la plupart des traités en donnent une caractérisation parallèle. Mais la démonstration de l'usage vague de l'allégorie dans la tradition grammaticale et rhétorique n'est plus à faire. Il est frappant de retrouver en l'occurrence le schème contrastif (*aliud... aliud* ou sa variante *aliud quam...*) qui était la formule de la « figure » en général (σχῆμα) selon Zoïle²⁶⁰.

	Définition et traitement de l'énigme	Exemples
Sacerdos	<i>Aenigma uel griphus est dictio obscura, quaestio uulgaris, allegoria difficilis antequam fuerit intellecta, postea ridicula</i> L'énigme, ou griphe, est une parole obscure, une question vulgaire, une allégorie difficile avant qu'on ne la comprenne et risible ensuite [...]. [Exemples.]	[1. <i>Mater me genuit</i>] <i>ut est « mater me genuit, eadem mox gignitur ex me », de glacie, quae de aqua procreata aquam soluta parit ; uel carbo de flamma natus (flammas) gignit.</i> [2. Virgile] <i>Vergilius de ore putei « tris pateat caeli spatium non amplius ulnas ».</i>
Charisius	<i>Aenigma est dictio aliud palam ostendens aliud significans per obscuram diuersitatem</i> L'énigme est une parole qui montre ouvertement une chose et en signifie une autre par une diversité obscure [...]. [Exemple.]	[1. <i>Mater me genuit</i>] <i>ut : mater me genuit, eadem mox gignitur ex me ; cum significet ex aqua glaciem concrecere et glaciem in aquam resolui.</i>
Diomède	<i>Aenigma est per incredibilia confusa sententia</i> L'énigme est une expression que rend confuse la mention de choses incroyables [...]. [Exemple.]	[1. <i>Jocaste</i>] <i>ut auia filiorum est quae mater mariti, cum Iocasta significetur.</i>
	<i>Aenigma est obscura sententia per occultam similitudinem rerum, dictio obscuritate allegoriae non intellegibilis. Aliud enim palam ostendit aliud tegit per obscuram diuersitatem</i> L'énigme est une expression obscure eu égard à la ressemblance cachée des choses, une parole que l'obscurité de l'allégorie rend incompréhensible. En effet, elle montre ouvertement une chose et en dissimule une autre par une diversité obscure [...]. [Exemples.]	[1. <i>Mater me genuit</i>] <i>ut « mater me genuit, eadem mox gignitur ex me » ; cum significet ex aqua glaciem concrecere et rursus in aquam resolui ;</i> [2. <i>Mare concretum</i>] <i>item ut « mare concretum in creta ligneo in campo, ubi caro humana ossibus ludebat » ; cum significare uult salem in salino fictili fuisse, quod super mensam esset, in qua manus talos iactabat.</i>
Donat	<i>Aenigma est obscura sententia per occultam similitudinem rerum</i> L'énigme est une expression obscure eu égard à la ressemblance cachée des choses [...]. [Exemple.]	[1. <i>Mater me genuit</i>] <i>ut « mater me genuit, eadem mox gignitur ex me » cum significet aquam in glaciem concrecere et ex eadem rursus effluere.</i>

260. Cf. *supra*.

<p>Pompée</p>	<p><i>Aenigma est quo ludunt etiam paruuli inter se, quando sibi proponunt quaestiunculas quas nullus intellegit.</i></p> <p>L'énigme est ce à quoi jouent même les très jeunes enfants entre eux, quand ils se posent de petites questions que personne ne comprend. [Exemple.]</p>	<p>[1. Mater me genuit]</p> <p><i>Dic mihi, quid est hoc, est quaedam filia matris et mater filia est filiae suae ? Hoc qui potest intellegere, « mater me genuit, eadem mox gignitur ex me ? » Aenigma est ; hoc autem significat, aquam soluta glacie posse procreari, iterum ipsam aquam coactam glaciem posse facere. Ergo et de aqua fit glacies, et de ipsa glacie fit aqua. Aenigma est hoc.</i></p>
<p>Julien de Tolède</p>	<p><i>Aenigma est obscura sententia per occultam similitudinem rerum</i></p> <p>L'énigme est une expression obscure eu égard à la ressemblance cachée des choses. [Exemple 1.]</p> <p><i>Aenigma est obscura parabula siue obumbratus sensus, qui difficile intellegitur nisi aperiatur</i></p> <p>L'énigme est une parabole ou un sens devenu opaque, que l'on ne comprend que difficilement s'il n'est pas expliqué. [Exemples 2 et 3.]</p> <p><i>Inter allegoriam autem et aenigma hoc interest quod allegoria uis gemina est et sub res alias aliud figuraliter indicat.</i></p> <p>D'autre part, entre l'allégorie et l'énigme, la différence est que l'allégorie a en elle une signification double et sous le couvert de certaines choses indique une autre chose d'une manière figurée. [Exemples d'allégorie.]</p> <p><i>Aenigma uero est sensus obscurus et per quasdam imagines adumbratus, habens aut in sententia obscurum intellectum aut per similitudines alium sensum.</i></p> <p>Quant à l'énigme, elle est un sens obscur et rendu opaque par des images, qui contient soit une notion obscure dans son expression soit un autre sens par des ressemblances. [Exemple 4.]</p>	<p>[1. Mater me genuit]</p> <p><i>ut : mater me genuit, eadem mox gignitur ex me, cum significet aquam in glaciem concrecere et ex eadem rursus effluere.</i></p> <p>[2. Isaïe et 3. Samson]</p> <p><i>ut est illud Esaïae prophetae : « antequam parturiret peperit, et antequam ueniret partus eius peperit masculum » ; quod sic intellegitur : antequam Christum uirgo parturiret in carne, genuit eum pater in diuinitate ; et antequam tempus uirginis parturiendi ueniret, genuit eum sine tempore pater. Item : « de comedente exiuit cibus, et de forte egressa est dulcedo », significans ex ore leonis fauum abstractum.</i></p> <p>[Allégories : Isaac, Exode]</p> <p><i>Sicut Isaac ad sacrificium ductus significabat humilem Christum ; aries pro eo immolatus Christum passum. Item in exodo uirga in serpentem, Christum in mortem ; serpens in uirgam, Christum post mortem reuersurum ad pristinam regni potestatem, et cetera.</i></p> <p>[4. Résurrection]</p> <p><i>Sicut puta : fertur leonis catulus dormiens patris fremitu suscitari ; quod refertur ad resurrectionem Christi post somnum mortis resuscitatum potentia patris, et cetera similia ad mores hominum pertinentia.</i></p>

Les trois syntagmes du type « substantif + adjectif » par lesquels Sacerdos glose le terme *aenigma* se situent à des points de vue différents. Si *dictio obscura*, « parole obscure », semble une caractérisation très générale, qui ne retient que l'obscurité pour critère de l'énigmaticité, *allegoria difficilis* [...] *ridicula* désigne en revanche l'énigme par un effet double, et plus précisément par un renversement, que nous commenterons dans un instant. Notons que ce passage emploie le terme générique *allegoria* pour évoquer son espèce *aenigma* ; les autres reprennent pour la plupart la structure de la définition d'*allegoria*. Plus intrigante est la définition médiane. Elle donne pour base à l'énigme une modalité de l'énonciation, la *quaestio*, soit qu'il s'agisse ici de l'interrogation, qui constitue évidemment l'une de ses formes stéréotypiques même si elle n'apparaît pas dans ce texte, soit que l'auteur

emploie le mot dans le sens plus large de « sujet, thème (d'une recherche ou d'une conversation) ». Cependant, cette question est *uulgaris*, c'est-à-dire « populaire », et même « commune », « vulgaire », car l'adjectif doit être le vecteur d'un jugement social presque absent des autres traités : donnée en partage à tous dès l'enfance, l'énigme est un divertissement de masse. Une telle considération ne correspond aux exemples proposés que si l'on attribue à l'énoncé *mater me genuit*, que l'on trouve également à la fin du recueil de Symphosius, un caractère populaire marqué. Le second exemple de Sacerdos appartient en tout cas au registre le plus élevé, puisqu'il s'agit d'un extrait des *Bucoliques* fameux pour son obscurité (cf. 19.3). Mais la citation de passages traditionnels ne cherche pas à répondre exactement à la série des définitions.

Deux points méritent une attention spéciale. Le premier est le fait que *griphus* soit donné comme synonyme d'*aenigma*. Sans doute le mot vient-il en second en raison de sa rareté ; rien ne nous autorise à penser qu'il motive ici plus particulièrement l'un des syntagmes de la glose (cf. I, 6.5) ; nous n'avons d'ailleurs pas de raison de croire que les trois formulations n'indiquent pas les aspects d'une figure unique. Sacerdos se distingue en outre de ses successeurs en faisant allusion à la duplicité de l'énigme comme à un phénomène temporel. Chez lui, la compréhension sépare en effet deux moments de caractère opposé. L'effort intellectuel consenti laisse place à un second regard sur l'énigme, qui est amusé et peut-être condescendant. En cela, cette troisième glose plus développée résume les deux premières : l'obscurité se résout dans le spectacle d'une réalité banale, *l'obscurum en uulgare*.

Charisius est le premier auteur de notre tableau à proposer de l'énigme une définition entièrement calquée sur celle de son genre, l'allégorie. Ainsi, il utilise de nouveau le schème contrastif *aliud... aliud*, en introduisant deux variations. Ce n'est plus *dicens* qui désigne l'expression de l'objet apparent, mais *palam ostendens*, légèrement plus imagé. D'une façon plus intéressante, l'énigme réduit les deux voies de l'allégorie, qui se fonde sur la ressemblance ou sur la dissemblance (*per obscuram similitudinem* {aut} *contrarium*), à la « diversité » interne de l'énigme, qui est cause d'obscurité (*per obscuram diuersitatem*).

Le choix inverse est d'abord fait par Diomède, lorsqu'il retient comme caractéristique de la figure le recours à la « ressemblance cachée » des deux objets qu'elle montre et dissimule respectivement. La définition, avec le syntagme *per occultam similitudinem rerum*, est adoptée à l'identique par Donat. Diomède développe pour sa part le qualificatif *obscura* en affirmant qu'à force d'obscurité cette espèce d'allégorie devient incompréhensible ; l'énigme

représente ainsi une sorte de passage à la limite. Il exploite ensuite dans le troisième mouvement de sa glose l'autre description technique du mécanisme (*per obscuram diuersitatem*), celle que retenait Charisius. Sa formulation oppose cependant le verbe *ostendo*, « montrer », au verbe *tego*, « couvrir, dissimuler », et non au verbe *significo*, « signifier, donner à comprendre », qui insistait sur l'indication d'un sens second et non sur sa forclusion.

Le traité de Diomède présente enfin la particularité de ranger aussi l'énigme en un autre lieu de son exposé, avant la liste des tropes, dans la section consacrée aux défauts de l'expression : l'un des trois *uitia orationis* est en effet l'obscurité (*obscurum*), dont l'énigme est la huitième et dernière espèce²⁶¹. Selon cette première définition, l'énigme a pour marque la confusion (*confusa sententia*) qu'occasionne la mention de choses incroyables (*incredibilia*). Dans ce cadre, le traité vise donc l'effet d'un sens qu'il est possible de percevoir, mais qui mêle des notions que l'on accepte difficilement de voir assemblées. L'exemple fourni est une périphrase se référant à Jocaste ; la légende des Labdacides offre des faits contre nature fréquemment exploités par les énigmes. Il peut sembler comparable avec l'exemple traditionnel de la section sur les tropes, *mater me genuit*, qui évoque un paradoxe génétique analogue. La différence est probablement qu'il ne s'agit pas ici d'un énoncé complet destiné à être utilisé comme énigme : le développement d'un discours continu, même poétique, suppose l'identification des référents.

La liste de Donat transmet la configuration minimale de la définition et son illustration la plus courante. La dissociation de ce qui est dit et de ce qui est signifié, qu'il déclare essentielle à l'allégorie, prend donc dans le cas de l'énigme la forme d'une obscurité apparente, qui s'explique par une comparaison latente.

Pompée traite la figure par un biais exceptionnel. Sa définition n'est nullement formelle ni tout à fait fondée sur les modalités de la communication. Il présente en effet l'énigme comme le jeu que jouent les enfants entre eux²⁶². Cette pratique proprement mineure semble circonscrite à l'âge des divertissements inutiles. La référence à ce fait culturel se double d'une appréciation discrète. Le diminutif *quaestiunculas* se rapporte éventuellement à la brièveté des énoncés, s'il n'est pas péjoratif. En revanche, la relative qui le détermine (*quas nullus intellegit*) exprime le point de vue d'un sujet virtuel (*nullus*) qui est en réalité l'adulte raisonnable. Les interrogations vives qui introduisent l'exemple n'imitent probablement pas

261. Diomède, 449 : *Vitia orationis generalia sunt tria, obscurum inornatum barbarum. Obscuritatis species sunt octo, acyrologia pleonasmos perissologia macrologia amphibolia tautologia ellipsis aenigma.*

262. Le rôle de l'adverbe *etiam* (« encore, même ») dans la phrase en question est difficile à préciser.

l'interlocution habituelle au genre, mais suivent le mode de présentation coutumier dans le texte de Pompée, que l'on observait déjà dans sa définition de l'allégorie²⁶³.

On trouve chez Julien de Tolède un exposé plus profus, dans lequel la définition est scindée en plusieurs parties. L'auteur rapporte en premier lieu la définition et l'exemple que nous avons déjà vus dans les *artes* de Diomède et de Donat. Vient ensuite une formulation plus générale, qui fait appel au terme de parabole et à la notion de difficulté. L'objet de cette seconde définition est l'obscurité biblique, comme le montrent les passages qui l'illustrent. Outre la question de Samson aux Philistins, dont l'interprétation comme énigme est traditionnelle, il s'agit de références aux paradoxes de l'engendrement et de la résurrection du Christ (ainsi qu'à « de semblables énoncés ayant trait aux mœurs des hommes », mais la teneur de ces occasions d'enseignement moral est passée sous silence). Ces exemples scripturaires sont également mis à profit pour distinguer l'énigme de l'allégorie. Julien avance pour critère l'existence d'un sens recevable dans l'allégorie, alors que le « sens obscur » de l'énigme se signale comme incomplet. Aussi affirme-t-il que l'allégorie est véritablement double, parce qu'elle indique *figuraliter* un sens que rien ne trahit. Il donne ainsi à entendre, par contraste, que le sens de l'énigme se réduit en réalité à son sens second. L'obscurité, et en particulier l'opacification due à « certaines images », y constitue l'indice qu'un déchiffrement est nécessaire.

Cette série de définitions caractérise principalement l'énigme par son obscurité, qui est envisagée comme le résultat volontaire d'une manipulation. Les auteurs allèguent soit l'utilisation d'une « ressemblance cachée » entre l'objet apparent et l'objet réel, qui demeure une comparaison implicite, soit l'introduction d'une « diversité obscure » dans l'évocation de l'objet apparent, c'est-à-dire la présence d'une contradiction. La variations des termes pris pour pivots des diverses gloses ne paraît pas significative dans le cas de *dictio* et de *sententia* ; Sacerdos complète son explication en qualifiant l'énigme de *quaestio* ; chez Julien de Tolède, *sensus* est employé lorsque l'auteur établit la distinction de l'énigme et de l'allégorie, tandis

263. En ouvrant la section sur l'allégorie par la question « Qu'est-ce donc que l'allégorie ? », Pompée suit une manière qui lui est habituelle. Des 17 occurrences de l'impératif *dic* dans son ouvrage, la majorité répond à une finalité prescriptive. Ainsi, à propos de la distinction des pronoms *hic* et *ipse* : *ergo quando uis de praesente persona loqui, dic hic est ; quando uis de absente persona, dic ipse is idem* (p. 203, 17). Plusieurs interviennent en revanche dans une sorte de dialogue pédagogique fictif avec le lecteur. Tel est le cas des questions que le grammairien pose ici avant sa paraphrase de l'exemple *Mater me genuit : Dic mihi, quid est hoc [...] ? Hoc qui potest intellegere [...] ?*, « Dis-moi, qu'est-ce que ceci [...] ? Qui donc est capable de comprendre ceci [...] ? » La remarque de P. Dronke sur la forme populaire et enfantine de l'interrogation nous paraît donc imprudente (DRONKE 1974, p. 20-21, cité par COOK 2001, p. 361).

que *parabula* désigne un trait du style biblique, dans la continuité de παραβολή. Le dernier mot accompagne la christianisation des exemples dans ce texte du VII^e siècle.

Deux traitements de l'énigme s'écartent de ce modèle. Sacerdos, seul artigraphe à nommer l'énigme *griphus* en même temps qu'*aenigma*, mentionne le renversement opéré par la résolution, qui transforme la difficulté dysphorique en futilité euphorique. Il indique aussi le caractère populaire de cette espèce du discours allégorique, qui n'a pas de parallèle dans les autres passages. Tout au plus peut-on en rapprocher la notation de Pompée, qui définit l'énigme en faisant référence à la situation normale de sa circulation, à savoir les jeux de l'enfance.

Un énoncé est cité en exemple par l'ensemble des sources : *mater me genuit, eadem mox gignitur ex me*, que l'on peut considérer comme l'énigme stéréotypique de la tradition latine. Après Sacerdos, l'alternative entre les couples de la glace et de l'eau, d'une part, et de la flamme et du charbon, d'autre part, est abandonnée au profit de la première solution, sans doute plus évidente. Diomède rapporte un autre spécimen dont la solution est assez élaborée, car elle lie en une situation plusieurs objets. *Mare concretum in creta ligneo in campo, ubi caro humana ossibus ludebat*, « mer coagulée en craie sur un terrain de bois, où la chair humaine jouait avec des os », est en effet interprété comme la rencontre sur une table d'une salière et d'osselets jetés en l'air par la main d'un homme. L'extrait virgilien est l'exemple canonique de l'énigme insérée dans la haute poésie classique ; l'allusion à Jocaste est analogue, quoique dépourvue d'origine prestigieuse.

17. Les excursus sur les énigmes des commentateurs d'Hermogène

On ne saurait surestimer l'importance du corpus hermogénien dans les conceptions et l'enseignement de la rhétorique dans le monde grec de la fin de l'Antiquité et du Moyen-Âge²⁶⁴. Le texte le plus vaste et le plus original de cet ensemble est le traité *Les Catégories stylistiques du discours*. Il appartient sans doute aux écrits du rhéteur lui-même, que l'on peut situer aux II^e-III^e siècles de notre ère. L'auteur y propose une théorie des catégories stylistiques (ou formes, selon le sens premier d'ἰδέαι), qu'il entend corréler systématiquement aux composants que sont les moyens de l'expression, depuis la pensée jusqu'à l'arrangement des mots et au rythme de la phrase. D'une façon explicite, cette grille est indissociablement destinée à permettre l'analyse des œuvres et la production du discours.

La première des sept catégories est la clarté (σαφήνεια). Elle est requise dans tout discours et son opposé est l'obscurité (ἀσάφεια), comme le déclare Hermogène en préambule de son exposé. Cela ne signifie pas cependant que nous ayons affaire simplement à une vertu du style et au vice qui lui est associé. La clarté résulte de deux facteurs séparés ou conjoints, la pureté (καθαρότης) et la netteté (εὐκρινεία). Le développement consacré à la seconde s'achève sur une affirmation subsidiaire d'Hermogène, qui conclut ainsi son exposé de la clarté :

Ἐναντίον δὲ εὐκρινείας σύγχυσις, ἢ δὴ γίνεται, ὅταν χωρὶς τῶν ποιούντων εὐκρινείαν περιβάλλῃ τις καὶ μεστὸν ποιῇ τὸν λόγον, ἥπερ καὶ κακία ἐστὶ λόγου· οὐ γὰρ ἢ γε ἀπλῶς ἀσάφεια κακία ἂν εἴη λόγου, ἐπεὶ αἱ γε ἐμφάσεις οἷον « οἱ δὲ συνειπόντες ὅτου δήποτε ἔνεκα — ἐὼ γὰρ τοῦτό γε » καὶ τὰ ἐσχηματισμένα τῶν ζητημάτων οὐ σαφῶς λέγει τὰ πράγματα, καὶ οὐ κατὰ κακίαν φήσομεν προάγεσθαι δήπου οὐδὲ εἶναι τοῦ λόγου κακίαν.

L'opposé de la netteté est la confusion, laquelle justement se produit dans le cas d'un discours compliqué et saturé d'où sont exclus les composants de la netteté, ce qui est en même temps un vice de style. Car la simple obscurité, elle, pourra ne pas être un vice ; les allusions : « ceux qui l'ont appuyé, pour quelque raison que ce soit — passons là-dessus... » et les problèmes à faux-semblant ne disent pas clairement les faits, et pourtant nous ne dirons pas qu'ils sont présentés d'une façon vicieuse, ni qu'il y a vice de style²⁶⁵.

L'exemple d'allusion qu'Hermogène emprunte à un discours de Démosthène interrompt une dénonciation²⁶⁶. Cette aposiopèse insinuante n'est pas de même nature que les problèmes à faux-semblant, dont elle partage seulement l'apparente indétermination : il s'agit de discours qui parviennent à désigner leur objet sans le donner à voir avec la précision des termes habituellement employés. Le terme ἔμφασις n'est employé qu'en trois lieux du corpus

264. Les traités transmis sous le nom d'Hermogène sont la référence fondamentale des Byzantins (voir PATILLON 1988 et l'introduction de PATILLON 1997, dont nous citons la traduction du corpus), et non Aristote (voir par exemple CONLEY 1994, en particulier p. 237).

265. HERMOGÈNE, *Les Catégories stylistiques du discours*, I, 4, p. 240-241.

266. DÉMOSTHÈNE, *Sur la couronne*, XXI. L'orateur est la référence majeure de cette tradition : le corpus de ses discours fournit d'abondants exemples et offre un modèle stylistique varié.

hermogénien. Il est lié à l'obscurité dans ce passage des *Catégories stylistiques du discours* ; dans un autre passage du même traité, il se rapporte aux « indications allusives » qui sont au nombre des « méthodes » de la noblesse²⁶⁷ ; enfin, dans le traité pseudépigraphé *L'Invention*, il est le nom d'une classe de problèmes à faux-semblant²⁶⁸. Ce troisième sens est le plus technique : la « figure par allusion [τὸ κατὰ ἔμφασιν σχῆμα] » permet de se faire comprendre lorsque l'on n'a pas la liberté de dire les choses ouvertement²⁶⁹. En revanche, dans les deux autres contextes, le sens du mot est aussi vague que dans son usage courant et l'allusion désigne tout type d'expression voilée. Hermogène exempte donc du blâme attaché à l'obscurité deux sortes d'énoncés : les discours allusifs (s'ils sont adaptés au contexte d'énonciation, comme dans le cas de la noblesse, mais ce critère n'est pas précisé) et les problèmes à faux-semblant, dont certains se réalisent « par allusion ».

On se souvient que, probablement vers l'époque où écrivait Hermogène, l'*Art rhétorique* du pseudo-Denys d'Halicarnasse évoquait τὸ δι' αἰνιγμάτων λέγειν, « parler par énigmes », comme un procédé typique du discours à faux-semblant (cf. 11). Un tel jugement reposait sur le sens large d'αἰνίγμα, « allusion ».

267. Ce sont les modes de présentation des idées — il ne s'agit pas encore de l'expression — qui conviennent à la catégorie de la noblesse (σεμνότης), qui fait elle-même partie de la grandeur (μέγεθος). La méthode principale consiste à parler avec autorité sur un mode assertif, mais deux autres méthodes peuvent également conférer de la noblesse, l'usage de l'« allégorie » et le recours à l'allusion. Hermogène présente cette dernière comme une sage précaution dans l'expression de pensées élevées, qui suggère la grandeur. Platon en est le grand exemple : Καὶ μὴν καὶ τὸ δι' ἐμφάσεων μυστικῶς τι καὶ τελεστικῶς ἐν ταῖς σεμναῖς τῶν ἐννοιῶν ὑποσημαίνειν μεθόδου σεμνῆς· ὡς γὰρ αὐτοὶ μὲν εἰδότες, οὐκ ὄντες δὲ οἰοί τε λέγειν εἰς τοῦμφανὲς αὐτά, ἐνδεικνύμεθα διὰ τῆς μεθόδου ταύτης μέγεθος τι καὶ σεμνότητα ἐννοίας, ὥσπερ ὁ Πλάτων ὅταν λέγῃ τὸ « ὄντως ὄν » καὶ « ἀγαθὸς ἦν » καὶ τὰ τοιαῦτα· ἤδη δὲ που καὶ ἀνέπτυξε τὴν μέθοδον ταύτην εἰπὼν ὅτι « τόδε τι εὐρεῖν τε χαλεπὸν καὶ εὐρόντα εἰς πάντας λέγειν ἀδύνατον ». Ἀλλ' ἐπὶ μὲν τῶν φύσει σεμνῶν ἐννοιῶν χρήσιμοι πρὸς αὐξήσιν σεμνότητος καὶ αἱ τοιαῦται μέθοδοι, ἐν δὲ ταῖς πολιτικωτέραις οὐκέτι αἱ ἐμφάσεις σεμνότητος, ἑτέρου δὲ τινος ἐργαστικά. « Mais les indications allusives données à propos des pensées nobles sur un mode mystique et initiatique sont aussi le fait d'une méthode noble. Car en parlant comme un homme qui est lui-même averti, mais dans l'impossibilité de dire ces choses ouvertement, nous manifestons par cette méthode une certaine grandeur et une certaine noblesse de la pensée. Ainsi Platon lorsqu'il dit : "ce qui existe réellement" et : "il était bon" et les énoncés de ce genre. Il a même en quelque sorte dévoilé cette méthode lorsqu'il a dit : "c'est une chose difficile à découvrir et, quand on l'a découverte, impossible à divulguer". Mais bien que de telles méthodes soient utiles pour amplifier la noblesse de pensées naturellement nobles, cependant, pour les pensées plus politiques, les allusions ne sont plus un facteur de noblesse, mais d'autre chose. » (HERMOGÈNE, *Les Catégories stylistiques du discours*, I, 6, p. 246-247.)

268. Le chapitre consacré à ce sujet (PSEUDO-HERMOGÈNE, *L'Invention*, 13, p. 204-210) propose une division en trois classes : Τῶν ἐσχηματισμένων προβλημάτων τὰ μὲν ἐστὶ κατὰ τὸ ἐναντίον, τὰ δὲ πλάγια, τὰ δὲ κατὰ ἔμφασιν, « Les problèmes à faux-semblant sont par le contraire, indirects ou allusifs. »

269. PSEUDO-HERMOGÈNE, *L'Invention*, 13, p. 206 : Κατὰ ἔμφασιν δὲ ἐστὶν, ὅταν λέγειν μὴ δυνάμενοι διὰ τὸ κεκωλύσθαι καὶ παρορησίαν μὴ ἔχειν ἐπὶ σχήματι ἄλλης ἀξιώσεως ἐμφαίνωμεν κατὰ τὴν σύνθεσιν τοῦ λόγου καὶ τὸ οὐκ ἐξὸν εἰρησθαι, ὡς εἶναι τε νοῆσαι τοῖς ἀκούουσι καὶ μὴ ἐπιλήψιμον εἶναι τῷ λέγοντι, « [Les problèmes] sont allusifs, quand on ne peut pas parler, parce qu'on est empêché et qu'on ne peut le faire ouvertement, et qu'alors, sous le faux-semblant d'une autre requête et grâce à l'assemblage des mots, on fait allusion en même temps au sujet défendu, de telle sorte que les auditeurs puissent y penser sans qu'on puisse rien reprocher à l'orateur. » Bien que la contrainte soit le prétexte de ces exercices raffinés, il est évident qu'ils se prêtent à un jeu de virtuosité rhétorique, car les situations évoquées sont tout sauf réalistes.

Sur le passage relatif à l'ambivalence de l'obscurité, les commentateurs d'Hermogène ont greffé des excursus d'ampleur variable pour ajouter une troisième forme de l'ἀσάφεια licite : à côté des « allusions » et des « problèmes à faux-semblant », ils reconnaissent l'existence des énigmes. Ils les nomment à la fois αἰνίγματα et γρίφοι, et citent des énoncés qui ne laissent aucun doute sur la précision de la référence aux énigmes *stricto sensu*. Nous trouvons ce développement dans trois textes, dont on peut rapprocher une *Rhétorique* anonyme qui insère la même information dans un contexte légèrement différent²⁷⁰.

V	Syrianus
XI	Jean de Sicile
Varia	<i>Commentaire anonyme aux Catégories stylistiques</i>
Varia	<i>Rhétorique anonyme, Abrégé de l'art rhétorique</i>

La section de Syrianus, qui est la plus ancienne, est reprise presque littéralement dans le *Commentaire* anonyme²⁷¹. Ces textes ne nous retiennent pas ici d'un point de vue rhétorique, mais en ce qu'ils manifestent le sentiment d'une affinité entre les énigmes et les formes d'expression indirecte étudiées par Hermogène. Le long excursus de Jean de Sicile présente un intérêt supplémentaire, malgré sa difficulté, car il constitue un témoignage unique sur l'expérience d'un lettré confronté à l'obscurité effective des énigmes qui lui sont livrées par les manuscrits.

270. Nous ne connaissons qu'un seul cas semblable à l'insertion de ces excursus. Les scholies à Denys le Thrace évoquent les griffes dans l'explication qu'elles consacrent à la définition de la γραμματική. Denys écrit (la traduction est celle de J. Lallot) : Γραμματική ἐστὶν ἐμπειρία τῶν παρὰ ποιηταῖς τε καὶ συγγραφεύσιν ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ λεγομένων, « La grammaire est la connaissance empirique de ce qui se dit couramment chez les poètes et chez les prosateurs. » Denys prend ainsi position sur le statut épistémologique de la grammaire en sa qualité de τέχνη : la compétence du grammairien n'a donc pas à être universelle (voir LALLOT 1998 [1989], p. 69-73, ainsi que les notes de PELLEGRIN 2002 au sujet de la polémique attestée par Sextus Empiricus, *Contre les grammairiens*, § 57 et 66). Les scholiastes — qui lisent dans la définition ὡς ἐπὶ τὸ πλείστον et non ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ — reformulent cette déclaration de la façon suivante : Διὰ τί δὲ εἶπεν « ὡς ἐπὶ τὸ πλείστον » ; Ἐπειδὴ τινες λέξεις ἅπαξ που ἢ δις εἰρημέναι εἰσὶν, ἃς οὐ πάσα ἀνάγκη εἰδέναι τὸν γραμματικόν, οἷον οἱ γρίφοι. Τί δέ εἰσιν οἱ γρίφοι ; Τὰ ζητήματα τὰ δεινά. « Pourquoi a-t-il dit “couramment” ? Parce que certains mots ne sont employés qu'une ou deux fois, ici ou là, qu'il n'est pas tout à fait nécessaire au grammairien de connaître, comme les griffes. Que sont les griffes ? Les questions habiles. » Quatre mots obscurs sont cités, dont le composé Μακροπόλεμον qui désigne Télémaque (Τηλέμαχος) dans la *Syrinx* de Théocrite et le terme στήτη qui signifie « femme » dans l'*Autel* de Dosiadas, mais résulterait d'une mécouverture d'*Iliade*, I, 6. Ces exemples d'obscurité littéraire on ne peut plus concertée se présentent comme le défi ultime que la langue puisse lancer au grammairien, qui n'est cependant pas tenu de le relever : Τὰ οὖν τοιαῦτα ζητήματα εἰ μὲν ἐπίσταται ὁ γραμματικός, ἐπαινετέος ἐστίν, εἰ δὲ μὴ γε, οὐκ ἔστι μέμψεως ἄξιος. « Ces questions, donc, si le grammairien en a connaissance, il faut l'en louer, mais dans le cas contraire, il ne mérite pas le blâme. » (*Commentaires à la Grammaire de Denys le Thrace*, p. 11-12 Hilgard.) Il est donc des cas où l'homme de l'art peut renoncer à sa tâche d'élucidation, bien que, selon les scholies, la cause même de la grammaire soit l'obscurité (αἴτιον οὖν ἐστὶ τῆς γραμματικῆς ἡ ἀσάφεια) et que sa finalité soit de « rendre clair ce qui ne l'est pas, par la correction du grec » (διὰ τοῦ ἑλληνισμοῦ τὰ ἀσαφῆ σαφηνίσαι), comme la médecine existe à cause de la maladie et vise à rendre la santé.

271. *Commentaire anonyme aux Catégories stylistiques d'Hermogène*, p. 939-952. Ce passage ne sera donc pas cité ici.

17.1. Syrianus

Au V^e siècle, Syrianus mentionne ainsi l'extension du domaine de l'obscurité :

« Ἐπεὶ αἶ γε ἐμφάσεις καὶ τὰ ἐσχηματισμένα τῶν ζητημάτων » · πολὺ μὲν παρὰ τῷ ῥήτορι τὸ κατ' ἐμφασιν σχῆμα, οἷον « πατήρ δὲ οὐκ ἐρῶ τίς ἢ πόθεν ». Ἔοικε δὲ ταῖς ἐμφάσεσι καὶ τὰ αἰνίγματα καλούμενα ἤτοι γρίφοι, οἷον « εἶδον ἐγὼ πυρὶ χαλκὸν ἐπ' ἀνέρι κολλήσαντα » καὶ τὸ « ἐπὶ ξύλου με κοῦ ξύλου καθημένην » καὶ τὸ Σιμωνίδου πρὸς τοὺς ἐταίρους λεγόμενον « φημὶ τὸν οὐκ ἐθέλοντα φέρειν τέττιγος ἄεθλον τῷ Πανοπηϊάδῃ δώσειν μετὰ δεῖπνον Ἐπειῶ » καὶ ἔτι κάκεινο « πέντ' ἄνδρες δέκα νηυσὶ συνέδραμον εἰς ἓνα χώρον, ἐν δὲ λίθοις ἐμάχοντο, λίθον δ' οὐκ ἦν ἀνελέσθαι, δίψῃ δ' ἐξώλλυντο, ὕδωρ δ' ὑπερείχε γενείου ». Ἐσχηματισμένα δὲ ζητήματά εἰσιν ὡς παρὰ Ἀψίνῃ τῷ Γαδαρεῖ [...] καὶ Σοφοκλῆς δὲ ἐν Οἰδίποδι σχηματίζων τὸν περὶ Ἰοκάστης λόγον φησὶ « γυνὴ δὲ μήτηρ θ' ἦδε τῶν κείνου τέκνων ».

« Car les allusions et les problèmes à faux-semblant » : la figure par allusion est fréquente chez le rhéteur, comme « père, je ne dirai pas qui il est ni d'où il est ». Ressemblent également aux allusions ce que l'on appelle les énigmes, ou les griffes, comme « J'ai vu, par le feu, quelqu'un coller du bronze sur un homme » et « J'étais assise sur un bâton qui en même temps n'est pas un bâton », et Simonide disant à ses compagnons : « Je déclare que qui refuse de conquérir le prix de la cigale donnera ensuite un repas au fils de Panopée, à Éréios », et encore ceci : « Cinq hommes avec dix navires mirent pied ensemble sur une terre, parmi les pierres se battirent, sans que l'on pût soulever pierre ; puis de soif ils périrent, comme le menton se couvrait d'eau. » Les questions à faux-semblant sont ce que l'on trouve chez Apsinès de Gadara [...] ; Sophocle aussi dans *Œdipe* tourne avec une figure le discours sur Jocaste quand il dit « voici la femme et la mère des enfants de cet homme ²⁷² ».

Le commentateur introduit les énigmes après les allusions, en se fondant sur une ressemblance qu'il présuppose et ne commente pas. Au fait qu'il reprend ἐμφάσεις par τὸ κατ' ἐμφασιν σχῆμα, on voit cependant qu'il telescope le sens large et le sens technique de l'« allusion » chez Hermogène, comme l'indique également l'exemple qu'il cite ²⁷³. Il ne reste en réalité qu'un seul type d'énoncé obscur, le problème à faux-semblant, auquel viennent s'adjoindre les énigmes.

L'alternative « les énigmes, ou les griffes » n'est peut-être pas significative. Le texte ne nous donne pas les moyens de l'interpréter, que ce soit dans le sens d'une simple équivalence ou comme l'ajout d'un terme appartenant à un registre différent. Il est intéressant que les quatre exemples de Syrianus se trouvent dans le texte d'Athénée, où ils ne sont pas

272. *Commentaire aux Catégories stylistiques d'Hermogène*, p. 36 Rabe. La citation finale est le vers 928 d'*Œdipe roi*, dans lequel nos éditions ne contiennent pas la particule τε (θ'). L'inceste d'Œdipe est ici interprété comme une excellente raison de recourir à la « figure » par allusion.

273. Cette première citation de Syrianus (πατήρ δὲ οὐκ ἐρῶ τίς ἢ πόθεν) ne se trouve pas sous cette forme dans les exemples du corpus hermogénien, dont la relation entre père et fils est souvent la matière. Il doit s'agir du dernier exemple fourni par le pseudo-Hermogène dans le traité *L'Invention* (13, p. 210). Un fils doit faire comprendre que l'amant de sa femme, qu'il a surpris chez elle, n'était autre que son père. Il le laisse entendre en s'adressant à celui-ci par ces mots : τοῦ μοιχοῦ λαβόμενος ἐβόων « πάτερ »· σὺ δὲ ἦς οὐδαμοῦ, « j'ai surpris l'amant et j'ai crié : “Père ! mais tu n'étais nulle part” », ou : « j'ai surpris l'amant et j'ai crié : “Père ! c'était toi que j'appelais à mon aide” », dans l'adaptation proposée par PATILLON 1997 pour montrer que le grec désigne bien le père comme le coupable, l'espace d'un instant. Plus loin dans l'extrait, la tradition des *Problèmes à faux-semblant* attribués à Apsinès est confondue avec celle du pseudo-Hermogène, qu'elle recoupe largement (voir PATILLON 2001).

immédiatement consécutifs, mais sont introduits selon la même séquence (n° 13, 14, 36, 39). Est-ce un indice suffisant pour penser à un emprunt ? Nous ne savons rien de la diffusion du texte d'Athénée à cette époque.

Les variantes par rapport à la section des *Deipnosophistes* sont minimales, mais concernent chacun des énoncés. Le début de l'énigme de la ventouse est ici εἶδον ἐγώ, alors qu'Athénée, et avant lui Aristote et Démétrios, connaissent la formulation ἄνδρ' εἶδον ; plus anecdotique encore est la substitution, dans la dernière énigme, de νηυσὶ συνέδραμον à ναυσὶ κατέδραμον. Les aléas de la transmission orale et écrite expliquent ces changements. L'énigme de l'eunuque et de la chauve-souris est ici réduite à un unique trimètre iambique, ἐπὶ ξύλου με κοῦ ξύλου, où le pronom personnel de la première personne est presque assurément une déformation de la particule τε, mais montre que l'on pouvait peut-être imaginer que l'oiseau mammifère était le narrateur de l'action, contre la syntaxe mais par référence aux énigmes dont l'objet dit « je²⁷⁴ ». Plus intéressante, et paléographiquement logique, est la transformation du μέγα δεῖπνον, « grand repas », de Simonide en μετὰ δεῖπνον, « après le repas ». Nous allons voir que cette leçon sans doute fautive est justifiée à grand peine par Jean de Sicile, six siècles plus tard.

17.2. Abrégé de l'art rhétorique

Évoquant le même thème hermogénien, un texte anonyme que Christian Walz désignait sous le titre d'*Abrégé de l'art rhétorique* présente une particularité intéressante :

Οὐκ ἔστιν ἡ ἀσάφεια παντὸς λόγου κακία. Ἄλλ' ὅταν ἐκ συγχύσεως, φασὶ, καὶ ἀτεχνίας, τότε καὶ λόγου νόσημα τυγχάνει καὶ κακία· ὅταν δὲ τέχνη ῥήτορος γίνηται καὶ μεθόδου, τότε καὶ μᾶλλον ἀρετῆς τὸ ἀσαφὲς ὑπάρχει. Οἷον ἐν τοῖς αἰνίγμασι καὶ γρίφοις καὶ θεσφότοις, καὶ ἐσημηματισμένοις δὲ ζητήμασιν ὁμοίως [...].

L'obscurité n'est pas un vice pour tout discours. Bien plutôt, on dit que lorsqu'elle procède de la confusion et du manque de maîtrise technique, alors elle constitue une maladie et un vice du discours ; mais lorsqu'elle est un effet de la technique de l'orateur et de sa méthode, alors l'obscurité participe davantage de la vertu. Tel est le cas dans les énigmes, les grâphes et les oracles, et de même dans les questions à faux-semblant [...]²⁷⁵.

À l'association des énigmes et des problèmes à faux-semblant, le rhéteur joint les « énoncés divins » que sont les oracles. Ceux-ci s'ajoutent aux genres où l'obscurité est licite et peut être avantageuse.

274. Une faute semblable se trouve dans le texte rapporté par le scholiaste de Platon. Voir l'apparat de WEST 1971, dans la version b de l'énigme de Panarcès.

275. *Rhétorique anonyme, Abrégé de l'art rhétorique*, RG, 3, p. 647 Walz. Aucun exemple ne subsiste dans cette version abrégée.

17.3. Jean de Sicile

Au XI^e siècle, Jean de Sicile propose un commentaire plus fourni, qui comporte une classification des types d'obscurité — proche de celle que connaît l'anonyme de Séguier (cf. 15.1) — et une analyse très personnelle de quatre énoncés²⁷⁶. Ce sont les mêmes que chez Syrianus, avec un seul déplacement, qui s'explique probablement par la volonté de séparer en deux groupes logiques les énigmes.

Ἐναντίον εὐκρινείας σύγχυσις ὁμολογουμένως · εἰ γὰρ περιβάλλει τις, ὥσπερ ὁ Γαληνός, καὶ οὐκ ἐπιλαμβάνει συγγεῖ καὶ ἀσάφειαν ποιεῖ · καὶ πάλιν, εἰ ἔχει τις ὑψηλὰ νοήματα καὶ χρήται κώλοισι σχοινοτενέσι καὶ πνευματικοῖς μὴ ἀναλαμβάνων καὶ οὗτος ἀσαφής · γίνεται γὰρ ἀσαφής λόγος ἢ κατ' ἔννοιαν ἢ κατὰ λέξιν, ἢ καὶ κατὰ τὰ δύο · κατ' ἔννοιαν μὲν, ὡς ὁ Πλάτων · *τί τὸ ὄν, γένεσιν δὲ οὐκ ἔχον* · ἐνταῦθα τὴν ἤδη ὑποστάσαν οὐσίαν δηλοῖ, καὶ *τί τὸ μὴ ὄν, ὄν δὲ οὐδέποτε*, τὸ συμβεβηκός, διὰ τὸ ἄστατον ἔχειν τὴν ὑπαρξιν · γίνεται γὰρ καὶ ἀπογίνεται · κατὰ δὲ λέξιν, *τῶν ὄντων τὰ μὲν καθ' ὑποκειμένον, τὰ δὲ ἐν ὑποκειμένῳ · καθ' ὑποκειμένου γὰρ λέγει τὰς καθόλου οὐσίας · ἐν ὑποκειμένῳ δὲ τὰ συμβεβηκότα* · ἐὰν δὲ μίξις τις κατὰ τὴν συνθήκην, ἀσαφῶς ἔρει καὶ αὐτὸς, ὡς ὁ Λυκόφρων ταῖς ὀνοματοποιίαις καὶ φιλοσόφων Ἡράκλειτος · ἐκφεύγειν δὲ δεῖ ταῦτα τὸν καθαρότητος ἐπιμελούμενον, καὶ ἄλλα πολλὰ ὅσα ἐν τοῖς προοιμίαισι μεμαθήκαμεν, ὡς κακίαν λόγου τὴν ἐσχάτην ποιοῦντα · οὐ μὴν πᾶσα κακὸν ἀσάφεια · οὐ γὰρ καὶ αἱ ἐμφάσεις, ἃς ἐν ταῖς εὐρέσεσι τῶν ἐσχηματισμένων προβλημάτων μεμαθήκαμεν, οἷον · *σὸν εἶναι λόγισαι τὸ παιδίον, πάτερ, οὐκ ἐμόν* · ταῦτα δὲ τὰ ἐσχηματισμένα Ἀψίνης ἐτρένωσεν ὁ Γαδαρεύς. [...]

Καὶ μὴν καὶ οἱ γρίφοι σοφοὶ ὄντες τῆς αὐτῆς ιδέας τῆς ἀσαφείας εἰσὶ τῆς ἐπαινουμένης καὶ τῶν ἐμφάσεων, οὐ μὴν τῆς χειρίστης, οἷον · *Εἶδον ἐγὼ πυρίχαλκον ἐπ' ἀνέρι κολλήσαντα* · σημαίνει δὲ τὴν σικυϊάν · [...] νομίζω δὲ, ἐπειδὴ οἱ παλαιοὶ χαλκίῳ σκευεῖ εἰς τὰς σικυϊὰς ἐχρῶντο, τοῦτο δὲ διὰ πυρὸς σκευάζεται, διὰ τοῦτο εἶπε ταύτην πυρίχαλκον · ἢ διὰ τὸ πυροειδεῖς εἶναι τινὰς τῶν χαλκῶν.

Τοιοῦτον καὶ τὸ τοῦ Σιμωνίδου πρὸς τοὺς ἐταίρους, ὃ πόνοις καὶ ἔξετάσεσι πολλῶν ἐτῶν μόλις ἐνόησα, εἶπερ καὶ ἐνόησα · *Φημί τὸν οὐκ ἐθέλοντα φέρειν τέττιγος ἄεθλον τῷ Πανοπηϊάδῃ μετὰ δεῖπνον δώσειν ἐπ' ἠώ*. Περὶ γὰρ τούτου ταῦτα νοοῦμεν · τὸν μὴ θέλοντα φέρειν πόνον καὶ ἀγῶνα ὑπὲρ τῆς τέττιγος, τουτέστι τοῦ ποιήματος, ἀμοιβὴν μετὰ τὸ δεῖπνον καὶ τὸ ἀποτέλεσμα αὐριον δώσειν ἐπ' ἠώ · αὐριον δὲ τὸ πρῶτ' εἴη δώσειν τῷ Πανοπηϊάδῃ, τουτέστι τῷ πυρὶ · τὸ δὲ ὄλον οὕτως · τὸν μὴ θέλοντα φέρειν ὑπὲρ τοῦ ἔσματος τῆς τέττιγος ἀμοιβὴν (δώσειν) μετὰ πολὺν πόνον · τὸ γὰρ δεῖπνον τοῦτο δηλοῖ, παρὰ τὸ δεῖ πονεῖν ἐπὶ τὴν ἡμέραν, ἀντὶ τοῦ τὸ πρῶτ' αὐριον τῷ ἠλίῳ δώσειν, ἦτοι τῷ πυρὶ · Πανοπεὺς γὰρ ὁ ἥλιος, πυρὸς γέννημα · ὁ τέττιξ δὲ τὸ ἄσμα ἐλέγετο, δι' οὗ σημαίνεται τὸ πῦρ, τὸ δὲ ἄθλον, ἐπεὶ σημαίνει καὶ τὸν ἀγῶνα καὶ τὴν ἀμοιβὴν, οὕτω συντάξεις · τὸν ἀγῶνα τὸν μὴ δυνάμενον μετὰ τὸ δεῖπνον φέρειν καὶ δοῦναι ἀμοιβὴν ἅμ' ἡμέρᾳ, τῷ πυρὶ λέγω δώσειν · οὕτως ἡμεῖς. Εἰ δὲ τις Ἐπειῷ τῷ τοῦ Πανοπέως τῷ παρ' Ὀμήρῳ, τῷ λεγομένῳ πύκτη, οἶεται δοθῆναι τὸν ἄεθλον, οὐ καλῶς δοκεῖ · πρὸ γὰρ Σιμωνίδου ὁ Ἐπειὸς οὗτος τριακοσίοις ἢ πλείους ἔτεσιν ἦν, καὶ πῶς ἂν τὸ ὑστερογενὲς τῷ τοσοῦτον πρωτογενεῖ δοθείη · ἄλλως τε ὁ μὲν Ἐπειὸς τῆς τοῦ Πέλοπος χώρας ἦν, ὁ δὲ Σιμωνίδης Κεῖος · Ἀσίας δὲ ἡ πόλις · εἰ δὲ μὴ τοῦτόν τις φήσειεν εἶναι τὸν Ἐπειὸν, ἄλλον δὲ τινὰ τῷ ποιητῇ γνῶριμον, καὶ οὗτος ἐξαπατάται τῷ λόγῳ, ὅτι σαφὴς ἐστίν, οὐ γρίφος · εἰ δὲ γρίφος, οὐδὲ Ἐπειὸς γνῶριμος · καὶ μὴν ἔστωσαν ταῦτα καὶ δεδόσθωσαν τοῖς Ἐπειοῖς τούτοις ἀρμόζειν τὸ ἔπος *τὸν τέττιγος ἄθλον*, καὶ τὸ *μετὰ τὸ δεῖπνον*, πῶς δ' ἂν τοῖς προσώποις συντάξειεν, ὥστε ἢ, ὡς εἶπομεν ἡμεῖς, σῶζεται τὰ τοῦ γρίφου, ἢ οὐδὲ, ὡς οὗτοι λέγουσι, διὰ τε τὸν χρόνον καὶ τὸ σαφές · εἰ δὲ μηθέτερον ἀληθές, ἐτέρου δεῖ λόγου, καὶ ποῦ ἂν οὗτός ἐστιν, εἶπου φανεῖν, ἀγαπῶν ἂν, ἐπεὶ καὶ αὐτὸς χρῆζω διδασκαλίας · *Γηράσκω γὰρ αἰεὶ*, φησὶ, *διδασκόμενος*, καὶ Πλάτων.

Ἦττον δὲ οὗτος τῶν προορήθέντων ὁ γρίφος δεινός · *Πέντ' ἄνδρες δέκα ναυσὶ κατέδραμον εἰς ἓνα χώρον*. Ἐν δὲ λίθοις ἐμάχοντο, λίθον δ' οὐκ ἦν ἀνελέσθαι. Δίψει δ' ἐξώλλυντο, ὕδωρ δ' ὑπερεῖχε γενεῖον. Εἰ γὰρ μεταθήσεις τὴν τάξιν, σαφὴς ἔσται · *δέκα ἄνδρες πέντε ναυσὶ*

276. En dépit de la mention « ceux qui suivent » placée avant le dernier griphe, Jean s'en tient à ces quatre citations. Il doit songer aux éléments mis en série dans l'énigme de l'eunuque et de la chauve-souris.

κατέδραμον εἰς ἓνα χώρον δυνατόν · ἐν δὲ λίθοις ἐμάχοντο · προτεθειμένοις που πάντως τοῖς πλοιαρίοις, λίθον δὲ οὐκ ἦν ἀνελέσθαι · πῶς γὰρ πιπτόντων τῶν λίθων ἐν τῇ θαλάσσει · δίφει δ' ἐξώλλυντο · εἰκότως, ἀποτον γὰρ τὸ θαλάσσιον ὕδωρ · ὕδωρ δ' ὑπερεῖχε γενείου, καὶ τί τὸ κέρδος πικροῦ ὄντος ;

Οὗτοι μὲν οὖν, ὡς εἶπον, ἐκ τῆς συντάξεως καὶ τοῦ πράγματος ἔχουσι τὸ ἀσαφές · ἐκείνοι δὲ τῆς ὁμωνυμίας · [...] οἷον ὄρνιθα δ' οὐκ ὄρνιθα, ὄρνιθα δ' ὄμως, τὴν νυκτερίδα · ἐπὶ ξύλον δὲ καὶ οὐ ξύλον καθημένην, ἐπὶ τοῦ νάρθηκος, λίθω καὶ οὐ λίθω βαλὼν διώλεσε, τῇ κισσῆρει · ὡς ἂν δὲ καὶ αὐτὸς γνοίης, τί ποτέ ἐστι τὸ λεγόμενον, ἄκουσον. [...] Ἡ γὰρ νυκτερίς ὄρνις μὲν ἐστὶ, διότι ἵπταται, οὐκ ὄρνις δὲ, διότι ζωοτοκεῖ καὶ θηλάζει, ἀλλ' οὐκ ὠοτοκεῖ οὐδὲ πωάζει · ὁ δὲ νάρθηξ ξύλον, διότι καίεται καὶ θάμνος ἐστίν, οὐ ξύλον δὲ, διότι σομφῶδές ἐστιν · Οὕτω καὶ ἡ κισσῆρις λίθος καὶ οὐ λίθος · τὸ μὲν, ὅτι λίθου ἐστὶν εἶδος καὶ ἀπὸ κρημνῶν, τὸ δὲ, ὅτι τὰ τοῦ λίθου οὐ σώζει.

Le contraire de la netteté est la confusion, on en conviendra. En effet, si l'on s'engage dans des discours compliqués, comme Galien, sans jamais en venir à bout, on répand la confusion et l'on obtient l'obscurité ; de même, si l'on a des idées élevées et que l'on se sert de *cōla* prolongés et prononcés comme d'un souffle, sans s'arrêter pour récapituler, dans ce cas aussi on est obscur. Un discours peut être obscur soit par la pensée, soit par l'expression, soit par les deux : par la pensée, comme Platon : « qu'est-ce qui est, et n'a jamais de devenir ? » — ici, ce qu'il désigne, c'est la substance actuelle — et : « qu'est-ce qui n'est pas, ni n'est jamais ? » — c'est-à-dire l'accident, pour la raison que son existence est instable, car il devient et disparaît²⁷⁷. Par l'expression : « d'entre les êtres, les uns sont imputables à un sujet, les autres sont inhérents à un sujet » — en disant « imputables à un sujet », il indique les substances en général, tandis qu'en disant « inhérents à un sujet », il désigne les accidents²⁷⁸. Mais si d'aventure dans l'assemblage on les mêle, on parlera également d'une manière obscure, comme Lycophron du fait de ses inventions lexicales et, parmi les philosophes, Héraclite. Si l'on se soucie de la pureté, il faut fuir ces travers, et bien d'autres que nous avons appris dans les exercices préparatoires, parce qu'ils rendent le style vicié au dernier degré. Et cependant toute obscurité n'est pas un vice : n'en sont pas un les allusions, que nous avons apprises dans les diverses méthodes d'invention des problèmes à faux-semblant, comme : « considère que l'enfant est le tien, père, non le mien²⁷⁹ » ; ces faux-semblants, Apsinès de Gadara les a clairement exposés. [...]

Et assurément les griphe, qui sont ingénieux, appartiennent à la même catégorie stylistique que l'obscurité louable et que les allusions, et non à la mauvaise. Par exemple : « J'ai vu, par le feu, quelqu'un coller du bronze sur un homme » : cela signifie la ventouse ; [...] mais je crois, puisque les Anciens se servaient d'un vase de bronze pour les ventouses et que ce vase se prépare au moyen du feu, que c'est la raison pour laquelle [l'auteur du griphe] l'a appelée *bronze-feu* ; ou peut-être est-ce parce que certains bronzes sont couleur de feu.

Le mot de Simonide à ses compagnons est du même genre — il m'a fallu bien des efforts et des examens répétés pendant de nombreuses années pour parvenir tout juste à le comprendre, si tant est que je l'aie compris : « Je déclare que qui refuse de conquérir le prix de la cigale donnera ensuite un repas au fils de Panopée, à l'aurore. » À propos de cet énoncé, voici ce que je pense : celui qui ne veut pas affronter l'effort et le défi pour la cigale, c'est-à-dire pour le poème, donnera une amende après le repas, après l'achèvement, à l'aurore ; il dit qu'il faudra la donner demain matin au fils de Panopée, c'est-à-dire au feu ; ainsi, l'ensemble se présente comme suit : celui qui refuse l'affrontement pour le chant de la cigale (donnera) une amende après un effort pénible ; c'est ce que montre le *repas* [δειπνον], qui vient du fait qu'il faut prendre de la peine [δειπνεῖν] chaque jour, au lieu de donner le lendemain matin au soleil, ou, si l'on veut, au feu ; car Panopée est le soleil, qui est un produit du feu ; la *cigale* voulait dire le chant, qui signifie le feu ; pour ce qui est du concours (ἄθλον), puisqu'il a pour signification le défi et l'amende, tu construiras ainsi : celui qui n'est pas capable d'affronter le défi après le repas et de donner une amende durant le jour, je déclare qu'il donnera au feu. Voilà ce que je pense. Mais si l'on croit que c'est à Épéios, le boxeur fils de Panopée que l'on trouve chez Homère, que l'on donne le prix (ἄθλον), on a tort ; en effet, cet Épéios est antérieur à Simonide de trois cents ans ou plus encore : et comment pourrait-on

277. PLATON, *Timée*, 27 d. On lit exactement dans les distinctions ontologiques préliminaires de l'exposé de *Timée* : Τί τὸ ὄν αἰεὶ, γένεσιν δὲ οὐκ ἔχον, καὶ τί τὸ γιγνόμενον μὲν αἰεὶ, ὄν δὲ οὐδέποτε ;

278. ARISTOTE, *Catégories*, 2, 1 a 20 et 23 : Τῶν ὄντων τὰ μὲν καθ' ὑποκειμένου τινὸς λέγεται, ἐν ὑποκειμένῳ δὲ οὐδενὶ ἐστὶν [...] · τὰ δὲ ἐν ὑποκειμένῳ μὲν ἐστὶ, καθ' ὑποκειμένου δὲ οὐδενὸς λέγεται, « D'entre les êtres, les uns se disent d'un certain sujet, mais ne sont inhérents à aucun sujet. [...] D'autres en revanche sont inhérents à un sujet, mais ne se disent d'aucun sujet ». La traduction est celle de BODÉUS 2001, dont la relative technicité convient au propos de Jean.

279. PSEUDO-HERMOGÈNE, *L'Invention*, p. 209, 9-10.

donner ce qui est venu après à quelqu'un qui est venu tellement longtemps avant ? Et puis Épéios était de la terre de Pélopes, et Simonide de Céos, qui est une ville d'Asie. Et si l'on prétendait qu'il ne s'agit pas de cet Épéios, mais d'un autre que connaissait le poète, dans ce cas également on serait trompé par le discours, car il est alors clair, et n'est pas un griphe ; si c'est un griphe, alors Épéios n'est pas quelqu'un qu'il connaissait. Et même, supposons qu'il en soit ainsi, et que l'on ait à faire correspondre à ces Épéios les paroles *le prix de la cigale et après le repas*, comment les accorderait-on à ces personnages de façon à ce que ou bien soit conservé le propre du griphe, comme dans ce que j'ai proposé, ou bien il ne le soit pas, comme dans la proposition des autres, en fonction de la chronologie et de la clarté ? Si aucune des deux propositions n'est dans le vrai, il faut une autre explication — mais où la trouver ? Si elle était mise au jour, je m'en réjouirais, car moi aussi j'ai besoin d'apprendre : « Je me fais vieux et toujours j'apprends », dit Platon lui-même.

Ce griphe-ci est moins effrayant que ceux que l'on a cités jusqu'ici : « Cinq hommes avec dix navires débarquèrent sur une terre, parmi les pierres se battirent, sans que l'on pût soulever pierre ; puis de soif ils périrent, comme le menton se couvrait d'eau. » En effet, si l'on inverse l'ordre, il deviendra clair : « Dix hommes avec cinq navires débarquèrent sur une terre », voilà qui est possible ; « parmi les pierres se battirent », les embarcations étant totalement arrêtées en quelque endroit ; « sans que l'on pût soulever pierre », et comment l'aurait-on pu ? car les pierres tombaient dans l'eau ; « puis de soif ils périrent », rien de plus logique, étant donné que l'eau de mer n'est pas potable ; « comme le menton se couvrait d'eau », mais à quoi bon, puisqu'elle était amère ?

Ces griphes-là, comme je l'ai dit, contiennent une obscurité fondée sur la syntaxe et sur les faits ; ceux qui suivent sont fondés sur l'homonymie. [...] Par exemple : c'est « un oiseau qui en même temps n'est pas un oiseau, et est un oiseau pourtant », la chauve-souris, « assis sur un bâton qui en même temps n'est pas un bâton », sur la fêrûle, qu'il a tué en le frappant « avec une pierre qui en même temps n'est pas une pierre », avec une pierre ponce ; pour savoir toi aussi de quoi il retourne, écoute donc. [...]

En effet, la chauve-souris est un oiseau, puisqu'elle vole, mais elle n'est pas un oiseau, puisqu'elle est vivipare et allaite, au lieu de pondre des œufs et de couvrir ; la fêrûle est un bâton, puisqu'elle brûle et est une tige, mais n'est pas un bâton, puisqu'elle est spongieuse. De même, la pierre ponce est une pierre et n'est pas une pierre ; elle l'est, parce qu'elle a l'apparence d'une pierre et qu'elle vient des falaises, mais elle ne l'est pas, parce qu'elle ne conserve pas les propriétés des pierres²⁸⁰.

Ces remarques de Jean de Sicile, écrites au fil du calame, ont ici un double intérêt²⁸¹. Elles prétendent introduire dans la section traditionnelle sur les griphes des considérations philosophiques et grammaticales qui éclaireraient la nature des énoncés. Malheureusement, l'exposé philosophique est assez confus²⁸². Nous n'avons cité que la distinction entre énigmes fondées « sur la syntaxe et sur les faits » et celles qui reposent « sur l'homonymie ». Cette déclaration générale n'est pas appliquée aux textes plus en détail. Jean indique apparemment

280. JEAN DE SICILE, *Commentaire aux Catégories stylistiques d'Hermogène*, p. 199-203. Notre traduction s'inspire de la terminologie élaborée par PATILLON 1997 ainsi que de la traduction d'Apsinès par le même auteur (PATILLON 2001).

281. Nous ne commentons pas le début du passage et renvoyons aux explications de KUSTAS 1973a, en particulier p. 189-197. D'une manière générale, Jean de Sicile accommode son héritage néoplatonicien à une appropriation des catégories critiques du traité. La profusion de Galien est une référence habituelle en matière de complication (περιβολή). Le *Timée* de Platon fournit couramment l'exemple d'une pensée élevée et difficile à suivre ; l'obscurité d'Aristote, cité ici sans être nommé, est chez les érudits qui le lisent une *opinio communis* visant particulièrement l'œuvre logique. Lycophron et Héraclite appartiennent de plein droit au canon de l'obscurité.

282. Jean veut situer les énigmes dans la problématique de la vérité des propositions. Il met en regard, d'une part, ce qu'en ont dit οι Περιπατητικοί οι περί Πλάτωνα (« les Péripatéticiens, disciples de Platon [!] »), qui soutiennent l'alternative du vrai et du faux (τὸ ἀληθὲς καὶ τὸ ψεῦδος) et veulent qu'une proposition soit une affirmation ou une négation, d'autre part, les vues d'Épicure, pour qui certains êtres font l'objet de propositions ἀπροσδιόριστοι, « qui ne disent ni le vrai ni le faux, mais participent des deux à la fois » (ἂ οὔτε ἀληθεύουσιν, οὔτε ψεύδονται, ἀλλὰ καὶ τὰ ἀμφότερα πάσχουσιν). Comme ce propos n'est pas véritablement relié aux énigmes, il ne retiendra pas davantage notre attention.

que l'énigme de la ventouse se fonde sur les réalités anciennes et celle des cinq hommes sur une « métathèse » qui demande que l'on rétablisse la syntaxe logique pour comprendre le vers. Les couples d'opposés de l'énigme de la chauve-souris sont certes un exemple d'homonymie, mais le « mot de Simonide » demeure visiblement hors de cette classification²⁸³.

Surtout, cette section constitue un document sans parallèle sur les détails d'une tentative de résolution, qui est le résultat, à en croire l'auteur, d'une familiarité ancienne avec l'épigramme attribuée à Simonide. Le commentateur connaît d'autres interprétations et critique en elles l'anachronisme ou l'ignorance de la loi du genre. Pour justifier sa solution, il dit vouloir respecter ce qui fait « le propre du griphe », son obscurité. La section d'Athénée nous montre jusqu'où peut aller une étymologie sans méthode, à propos de cet énoncé « qui, lorsqu'ils ignorent l'histoire, plonge les gens dans la perplexité » (*cf.* III). Un lecteur moderne, mieux instruit de la chronologie, de l'histoire littéraire et de l'histoire de la langue peut éviter quelques naïvetés ; en l'occurrence, sa décision la plus sage sera de ne pas considérer l'épigramme comme une énigme, mais comme un distique sans contexte.

18. Lexicographes

Nous présentons dans cette section un aperçu du traitement de l'énigme dans la tradition lexicographique grecque. Son objectif est de mettre en relief, d'une manière sommaire, les termes qui servent de support aux gloses des noms de l'énigme et les exemples qui servent à illustrer ces gloses. Ces deux aspects sont fréquemment indissociables, car les entrées de nombreux lexiques proviennent des textes considérés comme classiques. En l'absence de citation explicite, il est parfois possible de conjecturer une source implicite. Après le tableau de la page suivante, nous revenons sur deux passages remarquables²⁸⁴.

283. Il ne se fonderait sur les « faits » que dans l'hypothèse que combat le commentateur, qui préfère la leçon ἐπ' ἠώ, « à l'aurore », au nom propre Ἐπειῶ. Cette lecture erronée est évidemment facilitée par l'iotacisme.

284. Cet aperçu a pour base l'analyse exhaustive des occurrences indiquées par le *TLG* dans les textes de la catégorie concernée. Dans la mesure du possible, nous avons tenu compte des recommandations pratiques de DICKEY 2007. La qualité des éditions disponibles est très inégale et il serait imprudent de se fonder sur ces matériaux pour une étude détaillée ; comme on le sait, la datation des informations transmises par les témoins de cette tradition est délicate. Notre propos était de repérer des constantes et d'identifier les passages qui présentaient un intérêt particulier. Pour les périodes les plus anciennes, nous avons joint aux ouvrages lexicographiques quelques passages connexes issus de genres différents. Les entrées des *Etymologica* sont regroupées à la fin du tableau.

Le traitement lexicographique de l'énigme

Époque	Auteur ou corpus	Référence du texte	Renseignements lexicographiques	Exemples et références
IV av.	Palæphatos	IV	Καλοῦσι δὲ οἱ Καδμῆιοι τὴν ἐνέδραν αἰνίγμα. Les Cadméens appellent <i>énigme</i> l'embuscade. (Cf. I)	
II av /II	Ps.-Ptolémée	<i>De diff. uocab.</i> , π 121	Σημαίνει δὲ παραβολὴ καὶ αἰνίγμα (καὶ) τὸν σκοτεινὸν καὶ δυσκατάληπτον λόγον τὸν μετὰ πολλῆς ἀγχινοίας καὶ νήψεως νοεῖσθαι δυνάμενον. <i>Parabole</i> signifie également l'énigme et le discours obscur et difficile à saisir, qu'il faut beaucoup d'agilité d'esprit et d'attention pour comprendre.	
I	Érotien	Fr. 6	Γρίφον γὰρ οἱ παλαιοὶ τὸ αἰνιγματώδες καὶ σκολιὸν λέγουσι. Les Anciens disent en effet <i>griphe</i> pour ce qui est énigmatique et contourné. (Cf. I)	
I-II	Ælius Théon	<i>Progymnasmata</i> , 74	Νῦν μέντοι καὶ τὰ αἰνίγματα αἴνους τινὲς καλοῦσι. Mais aujourd'hui certains donnent aussi le nom d' <i>ainos</i> aux énigmes. (Cf. I)	
I-II	Suétone	<i>Sur les jeux des Grecs</i> , 3	Γρίφους ἐκάλουν τὰ αἰνιγματώδη ζητήματα ἅπερ ἐν τοῖς συμποσίοις προὔβαλλον. On appelait griphe les questions énigmatiques que l'on proposait dans les banquets.	Eunuque
II	Phrynichos	<i>Prép. sophistique</i> (épitomé), p. 26	<i>Αἰνίγματα συμβάλλειν</i> · τὸ λύειν καὶ συνιέναι. Interpréter des énigmes : [les] résoudre, [les] comprendre.	Aristophane, <i>Cav.</i> , 196 ?
		<i>Prép. sophistique</i> (épitomé), p. 73	<i>Ἦνιγγμένον</i> · αἰνιγματώδως εἰρημένον. Dit en énigme : dit d'une manière énigmatique.	
II	Ælius Hérodien	<i>De l'orthographe</i> , p. 429	<i>Γρίφος</i> , σημαίνει δὲ τὸ δύσλυτον αἰνίγμα [...] γρίπος παρὰ τὸ ἀγρεῖν, ὃ ἐστὶ παρακολουθεῖν τῇ ἀγρᾷ. <i>Griphe</i> signifie aussi l'énigme difficile à résoudre [...] γρίπος vient de ἀγρεῖν [« chasser »], c'est-à-dire suivre attentivement sa proie [ἄγρᾳ].	
		<i>De l'orthographe</i> , p. 488	<i>Γρίφος</i> τὸ δύσλυτον αἰνίγμα. <i>Griphe</i> : l'énigme difficile à résoudre.	
post II	Ps.-Hérodien	Ἐπιμερισμοί, p. 16	<i>Γρίφον</i> , τὸ ἀσαφές · γριφότης, ἡ ἀσάφεια · γριφώδης λόγος, ὁ δύσκολος · γριφός, τὸ δύσλυτον αἰνίγμα [...]. <i>Griphe</i> , l'obscur ; <i>griphicité</i> , l'obscurité ; discours <i>griphique</i> , celui qui est difficile ; <i>griphe</i> , l'énigme difficile à résoudre [...].	
		Ἐπιμερισμοί, p. 34	Αἰνίσσομαι, τὸ αἰνιγματώδως δηλῶ · αἰνίγμα, καὶ αἰνιγματώδης λόγος [...]. <i>Parler par énigmes</i> : montrer énigmatiquement ; <i>énigme</i> , c'est-à-dire discours énigmatique [...].	
II	Ælius Dionysius	γ 13	<i>Γρίφος</i> · τὸ δίκτυον. Λέγεται δὲ καὶ ὁ δύσκολος καὶ συμπλεγμένος λόγος. <i>Griphe</i> : le filet. On désigne également ainsi le discours difficile et enchevêtré.	
II	Julius Pollux	VI, 107	Τῶν μέντοι συμποτικῶν καὶ αἰνίγμα καὶ γρίφος. Τὸ μὲν παιδιὰν εἶχεν, ὃ δὲ γρίφος καὶ σπουδὴν · καὶ ὁ μὲν λύσας γέρας εἶχε κρεῶν τινὰ περιφορὰν, ὃ δ' ἀδυνατήσας ἄλμης ποτήριον ἐκπεῖν. Ἐκλήθη δ' ἀπὸ τῶν ἀλευτικῶν γρίφων. Parmi les éléments du banquet, il y avait encore l'énigme et le griphe. La première tenait du jeu, le griphe tenait en outre du sérieux. Et celui qui parvenait à la solution recevait en récompense une part de viande, alors que celui qui n'en avait pas été capable devait vider une coupe de saumure. Il tire son nom des filets de pêche.	
II-III	Mæris	p. 193, 28	<i>Γρίφοι</i> · τὰ ἐν τοῖς πότοις προβαλλόμενα ζητήματα. Ἄττικοί. <i>Griphe</i> s : les questions proposées au cours des beuveries. Attique.	

Les définitions et les conceptions anciennes de l'énigme (II)

V/VI	Hésychios	α 1984	<i>Αίνιγματα</i> · ζητήματα, ὁμοιώματα, τεκμήρια. <i>Énigmes</i> : questions, comparaisons, indices.	Euripide, <i>Phén.</i> , 1688 ? I Cor. XIII, 12 ?
		α 1988	<i>Αίνιγμα</i> · πρόβλημα, ζήτημα. <i>Énigme</i> : problème, question.	Prov., I, 6 ?
		α 1989	<i>Αίνιγματωδώς</i> · δυσχερῶς, ἀσυμφώνως. <i>Énigmatiquement</i> : difficilement, d'une façon discordante.	
		α 1990	<i>Αίνιζομαι</i> · θανμάζω. Ἐπαινῶ. Ὁ δὲ Κομανός · αἰνίσσομαι, καταπλήσσομαι. <i>Αίνιζομαι</i> : s'étonner, faire l'éloge ; selon Comanos : parler par énigmes, être effrayé.	<i>Iliade</i> , XIII, 374
		α 1991	<i>Αίνιξεται</i> · ὑποφῆνη. <i>Αίνιξεται</i> : se laisse deviner.	
		α 1992	<i>Αίνιττεται</i> · ἀσήμως λέγει, ἀποτεινεται. Ἐπισημαίνει. <i>Αίνιττεται</i> : parle d'une façon inintelligible ; fait allusion, indique.	Platon, <i>Apologie</i> , 21 b ?
		α 1993	<i>Αἰνιττόμενος</i> · δι' αἰνιγμάτων ἢ παραβολῶν λαλῶν. <i>Αἰνιττόμενος</i> : qui parle par énigmes ou par paraboles.	
		α 4791	<i>Ἄνεγμα</i> · αἰνιγμα. Ταραντινοί. <i>Ἄνεγμα</i> · αἰνιγμα. Tarentin.	
		μ 1745	<i>Μοῦσαι</i> · ἐρωτικαὶ ᾠδαί. Οἱ δὲ αἰνίγματα. <i>Muses</i> : chants d'amour. Pour d'autres, énigmes.	Euripide, <i>Phén.</i> , 50
		ε 2610	<i>Ἐν αἰνίγματι</i> · ἐν παρεικασίᾳ, ἐν παραβολῇ. <i>En énigme</i> : par comparaison, en parabole.	I Cor. XIII, 12
		ε 2551	<i>Ἐμφατον</i> · αἰνιγματοειδῶς εἰρημένον. <i>Insinué</i> : dit d'une façon énigmatique.	
		α 7942	<i>Ἀσυμφανῶς</i> · ἀδήλως, αἰνιγματωδῶς, ἐπικεκαλυμμένως. <i>Obscurément</i> [ἀσυμφανῶς] : indistinctement, énigmatiquement ; voilé.	
		π 2414	<i>Πλαγίως</i> · δολίως, μὴ φανερῶς, ἀσυμφανῶς, αἰνιγματωδῶς. <i>Obliquement</i> : fourbement, non ouvertement, obscurément [ἀσυμφανῶς], énigmatiquement.	
		υ 226	<i>Ἐπιφανίττεται</i> · αἰνιγματωδῶς ἐμφαίνει. <i>Épiphanté</i> : fait voir énigmatiquement.	
		η 600	<i>Ἡνίξατο</i> · ὑπεσήμανεν. <i>Ἡνίξατο</i> : a signifié par allusion.	Platon, <i>Théétète</i> , 152 c ?
		γ 925	<i>Γριφεύειν</i> · αἰνιττεσθαί.	
		γ 926	<i>Γρίφοι</i> · τὰ ἐν τοῖς πότοις (προ)βαλλόμενα ζητήματα. <i>Griphe</i> : les questions que l'on propose en buvant.	
		γ 927	<i>Γριφοειδές</i> · δυσεύρετον. <i>Griphe</i> : difficile à trouver.	
		γ 928	<i>Γρίφος</i> · τὸ δίκτυον καὶ συμποτικὴ ζήτησις αἰνιγματώδης · καὶ πρόστιμον τῷ μὴ λύσαντι τὸν γρίφον, ἐκπεῖν τὸ συγκείμενον, ἥτοι ἄκρατον, ἢ ὕδωρ, τουτέστι κάδον ὕδατος. <i>Griphe</i> : le filet et la question de banquet énigmatique ; le gage imposé à celui qui n'a pas résolu le griphe est de vider le mélange, à savoir le vin pur, ou bien de l'eau, ou plutôt une amphore d'eau.	
		γ 929	<i>Γρίφους</i> · ζητήματα. <i>Griphe</i> : questions.	

IX	Photius	Lexique, α 602	<i>Αίνιγματα</i> · ζητήματα. <i>Énigmes</i> : questions.	
		Lexique, α 604	<i>Αίνος</i> · λόγος παροιμώδης · ἢ ἔπαινος καὶ ἐγκώμιον. <i>Αίνος</i> : discours proverbial ; ou : louange, éloge.	Eunuque
		Lexique, α 685	<i>Αίνιζομαι</i> · (θαυμάζω), ἐπαινῶ. Ἦ καταπλήσσομαι, παρὰ τὸ αἶνον, ὃ ἔστι δεινόν. Τινὲς δὲ τὸ εἰς αἶνον καὶ παραβολὴν ἄγω, οἷον αἰνιγματοῦμαί σε. <i>Αίνιζομαι</i> : (s'étonner), faire l'éloge. Ou : être effrayé, qui vient d'effroyable [αἰνός], c'est-à-dire terrible. Selon certains, recourir à un <i>ainos</i> ou à une parabole, comme dans αἰνιγματοῦμαί σε (je vais t'expliquer par énigmes [?]).	
		Lexique, γ 213	<i>Γρίφοι</i> · τὰ συμποσιακὰ ζητήματα. <i>Griphe</i> : les questions de banquet.	
IX	Chæroboscus	<i>De l'orthographe</i> (épitomé), p. 188	<i>Γρίφος</i> : [...] γρίφος δὲ λέγεται τὸ δύσλυτον αἶνιγμα. <i>Griphe</i> [γρίφος] : [...] griphe [γρίφος] se dit aussi de l'énigme difficile.	
X	Souda	α 220	<i>Αίνιζω καὶ αἰνίσσω</i> · τὸ ἐν παραβολαῖς λαλῶ. <i>Αίνιζω</i> et <i>αἰνίσσω</i> : parler en paraboles.	
		α 221	<i>Αίνιγματα</i> · ζητήματα. <i>Énigmes</i> : questions.	
		α 222	<i>Αἰνικτά</i> · ἄγνωστα, κεκρυμμένα. <i>Αἰνικτά</i> : inconnus, cachés.	Sophocle, <i>Œdipe roi</i> , 439
		α 226	<i>Αἰνίττεται</i> · ἀντὶ τοῦ δηλοῦ. [...] Καὶ αἰνίττεσθαι δὲ τὸ λεληθότως περὶ τίνος λέγειν. <i>Αἰνίττεται</i> : au lieu de <i>montre</i> . [...] Αἰνίττεσθαι : parler d'une chose sans que les autres s'en aperçoivent.	Aristophane, <i>Paix</i> , 47
		α 230	<i>Αἶνος</i> · λόγος παροιμώδης · ἢ ἔπαινος καὶ ἐγκώμιον. [...] Αἶνος διαφέρει μύθου τῷ τὸν αἶνον μὴ πρὸς παῖδας, ἀλλὰ πρὸς ἄνδρας πεποιήσθαι καὶ μὴ πρὸς ψυχαγωγίαν μόνον, ἀλλὰ καὶ παραίνεσιν ἔχειν τινά. Βούλεται γὰρ ἐπικρυπτόμενος παραινεῖν τι καὶ διδάσκειν · ὅπερ καὶ Ἡσίοδος φαίνεται πεποιηκώς. <i>Αἶνος</i> : discours proverbial ; ou : louange, éloge. [...] L' <i>ainos</i> diffère du mythe en ce que l' <i>ainos</i> n'est pas fait pour les enfants, mais pour les adultes, et non seulement pour le divertissement, mais contient aussi une certaine exhortation. Il veut, d'une façon cachée, exhorter à quelque chose et donner un enseignement : c'est ce qu'Hésiode a fait, semble-t-il.	Eunuque
		η 386	<i>Ἦνιγμένους</i> · μετὰ αἰνιγματος λελεγμένους. (Οὐκ αὐτόθεν) φανερόν ἔχων τὸν νοῦν, παρ' ὅσον οἱ χρησμοὶ λοξῶς ἐξεφέροντο. [...] Οἷον ἄλλα μὲν λέγων, ἄλλα δὲ νοῶν. <i>Ἦνιγμένους</i> : dit avec une énigme. Qui n'a pas un sens évident par lui-même, tout comme les oracles s'exprimaient obliquement. [...] Par exemple, qui dit une chose et en pense une autre.	Aristophane, <i>Cav.</i> , 196
		η 390	<i>Ἦνιξάμην</i> · αἰνιγματωδῶς εἶπον. <i>Ἦνιξάμην</i> : j'ai parlé énigmatiquement.	
		π 293	<i>Παραβολή</i> · λόγος αἰνιγματώδης καὶ κεκρυμμένος, πρὸς ὠφέλειαν φέρων. <i>Parabole</i> : discours énigmatique et dissimulé, qui porte à une action utile.	
post X	<i>Fragmentum lexicæ graeci</i>	13	<i>Γρίφος</i> ὁ αἰνιγματώδης καὶ ἀσαφῆς λόγος. <i>Griphe</i> : le discours énigmatique et obscur.	
ante XI post IV	<i>Lexique des poèmes de Grégoire de Nazianze</i>	α 107	<i>Αίνιγμα</i> · ζήτημα. <i>Énigme</i> : question.	
		α 108	<i>Αἰνίττεται</i> · ἀσήμως λέγει. <i>Αἰνίττεται</i> : parle d'une façon inintelligible.	
		α 109	<i>Αἰνιπτόμενος</i> · δι' αἰνιγμάτων καὶ παραβολῶν λέγων. <i>Αἰνιπτόμενος</i> : qui parle par énigmes et par paraboles.	

Les définitions et les conceptions anciennes de l'énigme (II)

XIII	Ps.-Zonaras	α, p. 87	<i>Αίνιγμα</i> · διήγησις μὲν ὡσπερὶ γεγονότος, μὴ γεγονότος δὲ, μὴ γενέσθαι δυναμένου, σημαίνοντος δέ· [...] Ἐκ τοῦ αἰνός, ὃ σημαίνει τὸ δεινὸν καὶ φοβερόν. <i>Énigme</i> : récit d'une chose comme si elle s'était produite, mais qui ne s'est pas produite, qui n'aurait pas pu se produire, mais paraît s'être produite. [...] De αἰνός, qui signifie terrible et effrayant.	Juges, IX, 8
		α, p. 87	<i>Αίνιγματα</i> · τὰ ζητήματα. <i>Énigmes</i> : les questions.	
		α, p. 87	<i>Αἰνικτά</i> · ἄγνωστα, κεκρυμμένα. <i>Αἰνικτά</i> : inconnus, cachés.	Sophocle, <i>Œdipe roi</i> , 439
		α, p. 92	<i>Αἰνίσσω</i> · τὸ ἐν παραβολαῖς λέγω. <i>Αἰνίσσω</i> : parler en paraboles.	
		α, p. 97	<i>Αἰνιγματωδῶς</i> · δυσχερῶς, ἀσαφῶς. <i>Énigmatiquement</i> : difficilement, obscurément.	
		γ, p. 451	<i>Γρίφος</i> · ὁ δύσκολος (λόγος). Καὶ τὸ δίπτυον ἢ ζήτημα καὶ αἰνίγμα δύσκολον. <i>Griphe</i> : le discours difficile. Aussi le filet ou bien la question et l'énigme difficile.	
		ε, p. 749	<i>Αἰνίσσω</i> δὲ, τὸ αἰνιγματωδῶς δηλῶ [...]. <i>Αἰνίσσω</i> : montrer énigmatiquement [...].	
		η, p. 998	<i>Ἠνιγμένα</i> · μετὰ αἰνίγματος λεγόμενα. <i>Ἠνιγμένα</i> : dits avec une énigme.	
		υ, p. 1781	<i>Ἐπαινίττεται</i> · αἰνιγματωδῶς ἐμφαίνει. <i>Ἐπαινίττεται</i> : fait voir énigmatiquement.	
Varia	<i>Lexica segueriana</i>	<i>Coll. uerb. util.</i> , α, p. 45	<i>Αίνιγματα</i> · ζητήματα. <i>Énigmes</i> : questions. <i>Αἰνίττεται</i> · ἀσήμως λέγει. <i>Αἰνίττεται</i> : parle d'une façon inintelligible.	
		<i>Coll. uerb. util.</i> , α, p. 48	<i>Αἰνίζομαι</i> · (θαυμάζω), ἐπαινῶ ἢ καταπλήσσομαι, παρὰ τὸ αἰνόν, ὃ ἐστὶ δεινόν. Τινὲς δὲ τὸ εἰς αἶνον καὶ παραβολὴν ἄγω, οἶον αἰνιματοῦμαί σε. <i>Αἰνίζομαι</i> : (s'étonner), faire l'éloge. Ou : être effrayé, qui vient d'effroyable [αἰνός], c'est-à-dire terrible. Selon certains, recourir à un <i>ainos</i> ou à une parabole, comme dans αἰνιματοῦμαί σε (je vais t'expliquer par énigmes [?]).	
		<i>Glossae rhet.</i> , γ, p. 227	<i>Γρίφοι</i> · τὰ συμποτικά ζητήματα. <i>Griphe</i> : les questions de banquet.	
<i>Incertum</i>	<i>Lexicon αἰμωδεῖν</i>	p. 622	<i>Γριφῶδες</i> · σημαίνει τὸ δύσκολον · καὶ συμπλεγμένον λόγιον · λέγονται δὲ καὶ γρίφοι, τὰ δύνκτια · καὶ τὰ συμπό(τικὰ) ζητήματα · γίνεται δὲ παρὰ τὸ ἀγρεῦειν, ὃ ἔστιν, ἐπιζητεῖν. <i>Griphe</i> : signifie la difficulté ; aussi le discours enchevêtré ; on dit aussi griphe pour les filets ; aussi les questions de banquet ; vient d'ἀγρεῦειν [« chasser »], c'est-à-dire rechercher.	
IX	<i>Etymologicum genuinum</i>	α 213	<i>Αίνιγμα</i> · παρὰ τὸ αἰνίσσω, τὸ ἐν παραβολαῖς λέγω, τοῦτο παρὰ τὸ αἰνός · <i>αἰνίγμα</i> δὲ ὁ δεινός καὶ σκοτεινός λόγος. <i>Énigme</i> : vient d'αἰνίσσω, parler en paraboles, qui vient à son tour d'αἰνός ; <i>énigme</i> : le discours terrible et obscur [σκοτεινός].	

XI	<i>Etymologicum gudianum</i>	α, p. 47	<p><i>Αίνιγμα</i> · ἡ παραβολή καὶ ὁ σκοτεινὸς λόγος · ἐκ τοῦ αἰνίσσω, τὸ ἐν παραβολαῖς λέγω. Τὸ <i>αι</i> δίφθογγον. Ἐκ τοῦ αἰνός, ὃ σημαίνει τὸν δεινὸν καὶ φοβερόν [...]. Εἰ δὲ σημαίνει τὸ ἐπιπλήσσω, τὸ ε ψιλόν.</p> <p><i>Énigme</i> : la parabole et le discours obscur [σκοτεινός] ; d'αἰνίσσω, parler en paraboles. <i>Αι</i> est une diphtongue. D'αἰνός, qui signifie terrible et effrayant [...]. S'il signifie effrayer, s'écrit avec ε.</p>	
		γ, p. 323	<p>Γρίφος · τὸ δύσλυτον αἰνίγμα καὶ δύσκολον · παρὰ τὸ ἀγρεύειν, ὃ ἐστὶ ζητεῖν.</p> <p>Griphe : l'énigme difficile à résoudre et difficile ; vient d'ἀγρεύειν [« chasser »], c'est-à-dire chercher.</p>	
		γ, p. 323	<p><i>Γριφῶδες</i> · τὸ δύσκολον καὶ συμπλεγμένον λόγιον · λέγονται δὲ γρίφοι καὶ τὰ δίκτυα καὶ (τά) συμποσιακὰ ζητήματα. Γίνεται δὲ παρὰ τὸ ἀγρεύειν, ὃ ἐστὶ ζητεῖν · ὃ παρακολουθεῖ τῇ ἄγρῃ καὶ τῇ θήρῃ.</p> <p><i>Griphique</i> : le discours difficile et enchevêtré ; griphes se dit à la fois des filets et (des) questions de banquet. Vient d'ἀγρεύειν [« chasser »], c'est-à-dire chercher ; qui suit attentivement sa proie ou son gibier.</p>	
		η, p. 245	<p>Ἠνιξάμην, αἰνιγματωδῶς εἶπον.</p> <p><i>Ἠνιξάμην</i> : j'ai parlé énigmatiquement.</p>	
post XI	<i>Additamenta in Etymologicum gudianum</i>	γ, p. 323	<p><i>Γρίπος</i> · παρὰ τὸ ἀγρεῖν, ὃ ἐστὶ παρακολουθεῖν τῇ ἄγρῃ. [...] <i>Γρίπος</i> πάλιν τὸ συμποτικὸν πρόβλημα, τὸ θηρεύσαι καὶ κατασχεῖν (δεόμενον) διὰ τὴν δυσχέρειαν.</p> <p><i>Γρίπος</i> : vient d'ἀγρεῖν [« chasser »], c'est-à-dire suivre attentivement sa proie. [...] <i>Γρίπος</i> : également le problème de banquet, que l'on (doit) poursuivre et saisir en raison de sa difficulté.</p>	
XII	<i>Etymologicum magnum</i>	p. 36	<p><i>Αίνιγμα</i> · ἡ παραβολή, ὁ δεινὸς καὶ σκοτεινὸς λόγος · παρὰ τὸ αἰνίσσω, τὸ ἐν παραβολαῖς λέγω, τοῦτο παρὰ τὸ αἰνός.</p> <p><i>Énigme</i> : la parabole, le discours terrible et obscur [σκοτεινός] ; d'αἰνίσσω, parler en paraboles, qui vient d'αἰνός.</p>	
		p. 241	<p><i>Γρίπος</i> · [...] Λέγονται γρίφοι καὶ τὰ δίκτυα καὶ τὰ συμποσιακὰ ζητήματα. Γίνεται δὲ παρὰ τὸ ἀγρεύειν, ὃ ἐστὶ ζητεῖν · ὃ παρακολουθεῖ τῇ ἄγρῃ καὶ τῇ θήρῃ. [...] Καὶ <i>γριφῶδες</i>, τὸ δύσκολον καὶ συμπλεγμένον λόγιον.</p> <p><i>Γρίπος</i> : [...] Griphes se dit aussi des filets et des questions de banquet. Vient d'ἀγρεύειν [« chasser »], c'est-à-dire chercher ; qui suit attentivement sa proie ou son gibier. [...] Aussi <i>griphique</i> : le discours difficile et enchevêtré.</p>	
		p. 241	<p><i>Γρίφος</i> · ζήτημα, αἰνίγμα δύσκολον, ἐνθεν καὶ τὴν χλευὴν γρίπσμα φασί. Γρίφον οὖν λέγεται τὸ δύσλυτον αἰνίγμα. Ἰστων γὰρ φιάλην γέμουσαν οἴνου, καὶ ἔλεγον αἰνίγματα ἐν τοῖς συμποσίοις ἀλλήλοις · καὶ εἰ ἐπελύσατο, ὁ ἀπορηθεὶς ἔπανε τὴν φιάλην.</p> <p><i>Γρίφος</i> : question, énigme difficile, d'où, dit-on, l'insulte γρίπσμα. On qualifie donc de griphe l'énigme difficile à résoudre. En effet, ils plaçaient une coupe pleine de vin et se disaient des énigmes les uns aux autres au cours des banquets ; et, s'il fallait donner la solution, celui qui n'avait pas pu répondre buvait la coupe.</p>	
		p. 654	<p><i>Παραβολή</i> · [...] αἰνιγματώδης λόγος, ὃ πολλοὶ λέγουσι ζήτημα, ἐμφαίνον μὲν τι, οὐκ αὐτόθεν δὲ πάντως δῆλον ὄν ἀπὸ τῶν ῥημάτων, ἀλλ' ἔχον ἐντὸς διάνοιαν κεκρυμμένην [...].</p> <p><i>Parabole</i> : discours énigmatique, que la plupart des gens appellent question [ζήτημα], donnant à voir une chose, qui n'est pas tout à fait claire par elle-même d'après les mots, mais contient en elle une pensée cachée [...].</p>	

XII	<i>Etymologicum Symeonis</i>	I, p. 152	<p><i>Αἴνιγμα</i>· παρὰ τὸ αἰνίσσω, τὸ ἐν παραβολαῖς λέγω, τοῦτο παρὰ τὸ αἰνός, ὃ σημαίνει τὸν δεινὸν καὶ φοβερόν. <i>Αἴνιγμα</i> δὲ ὁ δεινὸς καὶ σκοτεινὸς (λόγος) λέγεται.</p> <p><i>Énigme</i> : vient d'αἰνίσσω, parler en paraboles, qui vient à son tour d'αἰνός, lequel signifie terrible et effrayant. On dit aussi <i>énigme</i> du discours terrible et obscur [σκοτεινός].</p>	
-----	------------------------------	-----------	---	--

Comme nous l'avons dit dans notre première partie, l'existence de deux désignations principales de l'énigme entraîne la glose du terme le plus rare, γρίφος, par la famille lexicale du plus courant, αἴνιγμα (cf. I). Le phénomène inverse ne se rencontre pas et c'est principalement γρίφος qui demande des éclaircissements. En revanche, les termes par lesquels αἴνιγμα et γρίφος sont définis sont souvent les mêmes.

La notion de difficulté est prédominante, à travers les adjectifs préfixés en δυσ- : τὸ δύσλυτον αἴνιγμα, « l'énigme difficile à résoudre », est la glose la plus courante de γρίφος à partir du corpus hérodiannique ; δυσεύρετον, « difficile à trouver » en est l'équivalent chez Hésychios ; le syntagme δύσκολος λόγος, « discours difficile » est un peu plus abstrait. Les métaphores de l'enchevêtrement et de l'obscureté apparaissent plusieurs fois (συμπεπλεγμένος, πλάγιος). Les adjectifs ἀσαφής et σκοτεινός dénotent l'obscurité d'une façon récurrente. C'est également le sens d'ἀσυμφανής, présent au travers de l'adverbe ἀσυμφανῶς. La définition d'αἰνίπτεσθαι comme τὸ λεληθότως περὶ τινος λέγειν (dans la *Souda*) implique la dissimulation consciente. L'idée d'un discours non signifiant se trouve dans l'expression ἀσήμως λέγειν.

Trois termes font régulièrement office de synonymes ou d'hyponymes des noms de l'énigme. Ce sont d'abord ζήτημα et πρόβλημα, relativement interchangeable dans le contexte des définitions, bien qu'ils représentent littéralement deux désignations complémentaires de l'objet qui alimente l'activité intellectuelle : question que l'on cherche à comprendre et question que l'on met en avant ou qui est posée. Les deux mots n'ont rien de spécifique dans les dictionnaires, puisqu'il s'agit de termes à la fois courants et chargés d'une longue tradition philosophique au moment où débute l'enregistrement raisonné des ressources linguistiques. On pourrait en dire autant du troisième terme, παραβολή, qui exprime la comparaison d'une façon technique dès Aristote ; cependant, il doit une grande partie de son importance ici à son usage dans les textes chrétiens. Ajoutons que l'emploi de πρόβλημα dans la Septante explique également la faveur de ce mot.

Le pseudo-Zonaras (XIII^e siècle) est notre unique source de ce type à présenter l'αἴνιγμα comme un récit (διήγησις), en se référant à un passage biblique.

L'association de l'énigme et du banquet est pérenne (ἐν τοῖς συμποσίοις, συμποτικός), des premières siècles de notre ère aux dictionnaires « étymologiques » byzantins. On la trouve chez Mœris, qui qualifie d'attique le mot γοῖφος.

Ces entrées font également apparaître les étymologies courantes d'αἴνιγμα, dont le sens a suggéré le rapprochement d'αἶνος et d'αἰνός, « terrible ». Quant à γοῖφος, nous avons la surprise de le voir dériver des verbes ἀγρεύω, « chasser », et ἀγρεῖν, « saisir, capturer ».

La seule énigme du corpus traditionnel à figurer chez les lexicographes est celle de l'eunuque et de la chauve-souris, qui était mentionnée dès Platon. Les autres textes mis à contribution sont littéraires et, à partir d'Hésychios, bibliques. La forme rare αἰνικτός doit d'être citée à son usage dans l'*Œdipe roi* de Sophocle. C'est également la rareté de certains lexèmes dans les œuvres du patrimoine classique qui permet de supposer qu'Aristophane, Euripide et Platon sont à l'origine de plusieurs lemmes. Les passages de la Septante auxquels il est fait allusion sont ceux où αἴνιγμα et πρόβλημα (traduisant les mêmes termes hébreux) sont employés ; le syntagme paulinien ἐν αἰνίγματι est glosé au moins une fois.

La section de Pollux sur les circonstances des banquets anciens propose une distinction de l'énigme et du griphe :

Τῶν μέντοι συμποτικῶν καὶ αἴνιγμα καὶ γοῖφος. Τὸ μὲν παιδιὰν εἶχεν, ὁ δὲ γοῖφος καὶ σπουδὴν · καὶ ὁ μὲν λύσας γέρας εἶχε κρεῶν τινὰ περιφορὰν, ὁ δ' ἀδυνατήσας ἄλμης ποτήριον ἐκπιεῖν. Ἐκλήθη δ' ἀπὸ τῶν ἀλιευτικῶν γοῖφῶν. Τὰ δὲ ζητήματα ὠνομάζετο κυλίκεια · Θεοδέκτης δ' ὁ σοφιστῆς εὐδοκιμήσας ἐν αὐτοῖς, ἐπεὶ καὶ μνημονικὸς ἦν, μνημόνια αὐτὰ ἐκάλεσεν. Καὶ παροῖνια δ' ἄσματα ἦν καὶ σκολιά · καὶ μυροῖνην ἐπὶ δεξιὰ περιφέροντες τινες καὶ ἔκπωμα καὶ λύραν ἄδειν ἠξίουσαν.

Parmi les éléments du banquet, il y avait encore l'énigme et le griphe. La première tenait du jeu, le griphe tenait en outre du sérieux. Et celui qui parvenait à la solution recevait en récompense une part de viande, alors que celui qui n'en avait pas été capable devait vider une coupe de saumure. Il tire son nom des filets de pêche. Les questions étaient nommées *trinqueries* (κυλίκεια) ; elles valaient au sophiste Théodecte une grande réputation, car justement il se distinguait par sa mémoire, et il les appelait *mémoriales* (μνημόνια). Il y avait aussi des chansons à boire, des scolies ; en faisant tourner vers la droite un rameau de myrte, une boisson et une lyre, certains se plaisaient à chanter²⁸⁵.

Dans la séquence des trois premières phrases de commentaire qui suivent la mention des termes, il s'agit de précisions relatives au moins courant des deux, γοῖφος, qui est seul concerné par la remarque étymologique introduite par ἐκλήθη. En ce cas, l'indication de la récompense et du châtement se comprend comme le développement de σπουδή : ce qui rend

285. POLLUX, *Onomasticon*, VI, 107.

sérieux le griphe, c'est l'existence d'un enjeu et donc d'une motivation²⁸⁶. La formule employée par Pollux pour caractériser l'αἴνιγμα et le γρίφος d'une façon contrastive (τὸ μὲν παιδιὰν εἶχεν, ὁ δὲ γρίφος καὶ σπουδήν) paraît faire du second une catégorie plus vaste, qui comprend à la fois le jeu et le sérieux. Mais l'auteur n'a en vue que l'insertion du griphe dans le cadre pragmatique du banquet. La παιδιὰ, qui est commune à l'énigme et au griphe dans ce système, désigne l'absence de conséquence directe dans la réalité, c'est-à-dire la gratuité d'un jeu où le fonctionnement normal du discours en société est suspendu, en même temps que le plaisir qui s'attache à la pratique ludique, envisagée sous un angle psychologique. Peut-être faut-il penser que ce double aspect permet à Pollux de qualifier le γρίφος de ludique et de sérieux dans le même temps sans contradiction : c'est un jeu sanctionné par une évaluation déterminée. Dans cette présentation de Pollux, l'αἴνιγμα n'est en revanche prise dans aucun contexte particulier. Le terme et ses référents sont communs et non spécifiques au banquet. C'est sans doute pour cette raison qu'il ne fournit pas d'autre renseignement à son sujet.

La phrase finale du paragraphe évoque les chants de banquet. On peut se demander à quoi se rapportent dans cette liste les ζητήματα, dont le rappel est intercalé entre les énigmes et les scolies. Le terme servant couramment à évoquer le contenu des énigmes, il est possible qu'il reprenne ici αἴνιγμα et γρίφος, comme une désignation plus générale, ou bien seulement le γρίφος, dont la nature protéiforme nous est connue par ailleurs. La référence à Théodecte fait pencher l'interprétation en ce sens, car cet élève d'Isocrate est cité par Athénée dans sa section sur les γρίφοι. Pollux utilise parfois Athénée, mais celui-ci ne lie pas les capacités de Théodecte en matière d'énigmes à la qualité de sa mémoire. Le terme μνημόνια est un hapax, à côté de l'adjectif habituel μνημονικός. Dans les fragments de Cléarque, les jeux qui font intervenir la mémoire ont pour base la culture littéraire, mais le renseignement conservé par Pollux peut se rapporter à une mise à l'épreuve plus générale d'un savoir de type encyclopédique. On ne rencontre l'adjectif κυλίκεια qu'ici et chez Hésychios, selon lequel il désigne « un jeu qui se pratique en buvant²⁸⁷ » ; il est le synonyme des composés ἐπικυλίκιος et ἐπικυλίκειος²⁸⁸. Ces informations proviennent probablement d'une source que nous ne possédons plus.

286. Contrairement à l'interprétation la plus courante, qui voit dans la déclaration de Pollux une distinction de contenu. Ainsi déjà pour K. Ohlert « ce que Pollux avait en vue, c'étaient les problèmes sérieux, que l'on peut nommer énigmes scientifiques » (« *die ernsten Aufgaben, welche man wissenschaftliche Rätsel nennen könnte, hatte Pollux im Auge* », OHLERT 1886, p. 234).

287. HÉSYCHIUS, κ 4494 : κυλίκεια · παιδιὰ τις παρὰ πότον.

288. Le *TLG* contient six occurrences des adjectifs ἐπικυλίκιος et ἐπικυλίκειος, attestés à partir des II^e et III^e siècles de notre ère. Hormis une mention du plaisir sympotique où la κύλιξ désigne le banquet par

L'entrée de la *Souda* qui contient la définition αἰνίπτεσθαι δὲ τὸ λεληθότως περὶ τινος λέγειν présente une autre particularité que l'on peut relever : elle fait de δηλώω, « montrer, indiquer », le synonyme d'αἰνίσσομαι. On retrouve ici l'idée que dans le sème complexe /dire/par énigme/, la réussite de la désignation peut être valorisée plus que l'obstacle. Les autres occurrences de l'adverbe λεληθότως attestent qu'il exprime une dissimulation volontaire²⁸⁹.

19. Scholies et commentaires

19.1. Scholies

Les corpus de scholies présentent de nombreuses notations analogues à celles des lexicographes. Nous mentionnons ici quatre passages dont l'intérêt est d'une autre nature. Ils commentent des textes où le mot αἴνιγμα était employé.

Au vers 50 des *Phéniciennes* d'Euripide, le scholiaste lisait un texte plus banal que celui que l'on imprime actuellement : au lieu d'être repris par l'expression μούσας Σφιγγός, la mention de « l'énigme de l'astucieuse vierge » (vers 48) donnait lieu à la simple anaphore αἴνιγμα Σφιγγός²⁹⁰. Ayant indiqué la variante, qui lui semble supérieure, il justifie l'usage de

métonymie (ἐπικυλικίου ἡδύτητος chez EUSTATHE, *Commentaire à l'Odyssée*, I, p. 160) et une référence comique au « Zeus des coupes » (ἐπικυλικίος Ζεὺς, fr. 861 des *Comica adespota* de T. Kock), les mots se rapportent à des propos échangés en buvant (le PSEUDO-PLUTARQUE évoque τοὺς ἐπικυλικίους περὶ μουσικῆς λόγους dans le traité *Sur la musique*, 1146 D). Le passage le plus ancien se trouve chez DIOGÈNE LAËRCE et concerne des « discussion doctrinales » intempestives : Ἔνθα καὶ παραιτούμενος ἐκάστοτε τὰς ἐπικυλικίους ἐξηγήσεις πρὸς Ἀριδῆλον προτείνοντά τι θεώρημα καὶ ἀξιούντα εἰς αὐτὸ λέγειν εἶπεν, « ἀλλ' αὐτὸ τοῦτο μάλιστα φιλοσοφίας ἴδιον, τὸ καιρὸν ἐκάστων ἐπίστασθαι. », « Lui qui, dans les banquets, ne laissait jamais passer une occasion de désapprouver les discussions doctrinales entre deux coupes, dit à Aridélos qui lui posait une question et voulait lui en parler : "Mais voilà justement la prérogative de la philosophie : savoir à quel moment il convient de faire chaque chose." » (IV, 42, au sujet d'Arcésilas ; traduction de T. Dorandi dans GOULET-CAZÉ 1999.) L'expression employée par Diogène est ensuite citée dans la *Souda* (κ 2665) : Κύλιξ· φιάλη, ποτήριον. Λέγεται καὶ κυλίκειον, χεῖλος ἀποκεκρουσμένον, κεκλασμένον. Καὶ Ἐπικυλίκοι ἐξηγήσεις. (Précisons que l'occurrence de κυλίκειον dans cette entrée paraît être une déformation de κοτυλίσκιον, qui figure dans sa référence implicite, un passage d'ARISTOPHANE : κοτυλίσκιον τὸ χεῖλος ἀποκεκρουσμένον, « une petite écuelle au bec ébréché », dans *Les Acharniens*, 459.) Mais le plus intéressant est que ce terme ait été choisi par Athénée pour qualifier les entretiens des deipnosophistes dans son prologue d'inspiration platonicienne (ATHÉNÉE, I, 2 a) : Ἄρ' οὖν ἐθελήσεις καὶ ἡμῖν τῶν καλῶν ἐπικυλικίων λόγων μεταδοῦναι [...] ; demande en effet Timocrate au narrateur, « Voudras-tu bien nous faire partager à nous aussi ces beaux discours tenus coupe en main [...] ? »

289. Voir en particulier POLLUX, VI, 209 (καὶ τὰ ἐπιρρήματα ἀδήλως, ἀφανῶς, ἀσαφῶς, ἀγνώστως, ἀνελέγκτως, ἀπορρήτως ἀρρήτως, κεκρυμμένως, λεληθότως λανθάνοντως, στεγανῶς), APOLLONIUS, *Lexique homérique*, p. 109 (λυγαίως βαίνειν, ὅ ἐστι σκοτεινῶς καὶ λεληθότως) et HÉSYCHIUS, ε 3273 (ἐν παραβύστω· ἐν μυστηρίῳ, ἐν κρυπτῷ, λεληθότως, λάθρα).

290. Il s'agit du prologue, dans lequel Jocaste résume la légende thébaine. EURIPIDE, *Phéniciennes*, 47-50 : Κρέων ἀδελφὸς τὰμὰ κηρύσσει λέχη, / ὅστις σοφῆς αἴνιγμα παρθένου μάθοι, / τούτῳι ξυνάψειν λέκτρα. Τυγχάνει δέ πως / μούσας ἐμὸς παῖς Οἰδίπους Σφιγγὸς μαθὼν [...], « Créon, mon frère, fit de mon

la métaphore des « muses de la Sphinx » : « il nomme muses les énigmes, parce que la Sphinx les proférait en vers ». L'auteur du commentaire rapporte ensuite la version hexamétrique de l'énigme — que nous ont conservée par ailleurs Athénée et l'*Anthologie*, le premier suivant la même source que ces scholies, Asclépiade —, ainsi qu'une solution également versifiée. Sa note se conclut par l'information étonnante selon laquelle certains affirmaient qu'Œdipe avait trouvé le mot de l'énigme par un heureux hasard (τύχη)²⁹¹.

La comparaison qu'établit Démosthène, dans le discours *Sur l'ambassade*, entre la situation de sa cité et une énigme repose sur le renversement des événements espérés en leur contraire (Καὶ γέγονεν τὰ πράγματα πάνθ' ὥσπερ αἰνίγμα τῇ πόλει, « Toute l'affaire est comme une énigme pour la cité »²⁹²). L'antithèse est précisément la caractéristique de l'énigme, selon le scholiaste : αἰνίγμα · αἰνίγματα γὰρ ἐστὶ τὰ διὰ τῶν ἐναντίων δηλούμενα, « énigme : sont des énigmes en effet les choses que l'on fait voir par leurs contraires²⁹³ ».

Les scholies à Ælius Aristide expriment la même idée, à propos d'un passage où le rhéteur paraît imiter la transposition démosthénienne de l'énigme dans la réalité politique. À la caractérisation αἰνίγμα γὰρ ἐστὶ τὸ δοκοῦν εἶναί τι μὴ ὄν, « est une énigme ce qui semble être mais en réalité n'est rien », elles ajoutent une allusion à l'énigme de l'eunuque et de la chauve-souris : Τί δέ ἐστιν αἰνίγμα αὐτὸς ἐξηγείται, τὸ ὄν καὶ μὴ ὄν, οἶον λίθος καὶ οὐ λίθος, κίσσηρις, ἀνὴρ καὶ οὐκ ἀνὴρ, εὐνούχος, καὶ τὰ τοιαῦτα, « Et ce qu'est une énigme, il l'explique lui-même : ce qui est et n'est pas, comme *une pierre et non une pierre*, la pierre ponce, *un homme et non un homme*, l'eunuque, et autres choses de ce genre²⁹⁴. »

lit offre publique : / qui comprendrait l'énigme de l'astucieuse vierge / me recevrait pour femme. Et c'est Œdipe, / c'est mon fils qui résout la question de la Sphinx [...]. » (Traduction de M. Delcourt.)

291. SCHOLIES ANCIENNES À EURIPIDE, *Phéniciennes*, 47 : Μούσας δέ φησι τὰ αἰνίγματα διότι ἐμμελῶς προέφερε ταῦτα ἢ Σφίγξ [...]. Τινὲς δέ φασὶ τύχη λύσαι τὸ αἰνίγμα [...].

292. DÉMOSTHÈNE, *Sur les forfaitures de l'ambassade*, 328 : Καὶ γέγονεν τὰ πράγματα πάνθ' ὥσπερ αἰνίγμα τῇ πόλει. Ὁ μὲν οὐδὲν ἔψευσται καὶ πάνθ' ὅσ' ἐβουλήθη διαπέπρακται, ὑμεῖς δ' ἄπερ εὔξαισθ' ἂν ἐλπίσαντες, τάναντία τούτων ἐοράκατε γινόμενα, καὶ δοκεῖτε μὲν εἰρήνην ἄγειν, πεπόνθατε δὲ δεινότερ' ἢ πολεμοῦντες · οὗτοι δὲ χρήματ' ἔχουσιν ἐπὶ τούτοις καὶ μέχρι τῆς τήμερον ἡμέρας δίκην οὐ δεδώκασιν. « Toute l'affaire est comme une énigme pour la cité : Philippe n'a jamais été trompé et a réalisé tout ce qu'il a voulu ; vous, après avoir espéré obtenir ce que vous auriez souhaité, c'est le contraire que vous avez vu se produire : sous l'apparence de la paix, vous êtes en plus mauvaise situation que pendant la guerre. Et ces individus ont reçu de l'argent pour cela, sans en avoir été châtiés jusqu'aujourd'hui. » Traduction de G. Mathieu (CUF). Le renversement est préparé par le thème de la tromperie, qui court depuis le paragraphe 315.

293. SCHOLIES ANCIENNES À DÉMOSTHÈNE, *Sur les forfaitures de l'ambassade*, 328.

294. SCHOLIES À ÆLIUS ARISTIDE, *Panathénaique*, p. 93-94. Pour sa part, ÆLIUS ARISTIDE écrivait : καὶ συμβέβηκεν ὥσπερ αἰνίγμα τῇ πόλει.

Citons enfin un cas plus complexe, dans lequel Ælius Aristide faisait intervenir la catégorie d'énigme dans sa polémique antiplatonicienne :

Καὶ μὴν ἄχρι μὲν τούτων τῶν λόγων αἰνίγματ' ἂν εἴποι τις ταῦτ' εἶναι, ἐπηγγέμων δὲ τούτων καὶ ἐξεληλέγχθαι καὶ λελύσθαι γ', οὐ τὸν εἰωθότα καὶ τὸν αὐτὸν τρόπον τοῖς ἄλλοις αἰνίγμασι δῆλα ἐξ ἀδήλων γεγονότα, ἀλλ' ὡς ἀληθῶς δῆλα οὐ τὸ σαθρὸν ἦν αὐτῶν.

En vérité, jusqu'à ce point du discours, on dirait que ce sont des énigmes qu'il pose, qui demandent bien à être examinées et résolues, mais non selon le même mode que les énigmes habituelles, qui passent de l'invisible au visible, mais dans lesquelles on voit clairement où réside la faille²⁹⁵.

Le discours du philosophe est ainsi disqualifié comme une énigme plus pernicieuse que les énoncés traditionnels, parce que moins naïve. Le scholiaste développe ce jugement :

Τὰ ἄλλα, φησὶν, αἰνίγματα λύεται, (ἴνα) δῆλα ἐξ ἀδήλων γένωνται μόνον, τὰ δὲ αἰνίγματα ταῦτα λυθήσονται οὐ διὰ τὸ ἀσαφὲς μόνον, ἀλλ' ἵνα καὶ γνώριμον γένηται τί ἦν αὐτῶν τὸ ἀσθενές. Τὸ γὰρ λέγειν κρείττον ἀδικεῖσθαι ἢ ἀδικεῖν ἔχει σαθρὸν ἐμφαινόμενον τὸ οὐ δεῖ ἀμύνεσθαι· ὁ γὰρ τὸ ἀδικεῖσθαι καλὸν ἠγούμενος οὐκ ἂν ἀμυνεῖται· μὴ ἀμυνόμενος δὲ καταφρονηθήσεται.

On résout les autres énigmes, dit-il, seulement (afin) qu'elles passent de l'invisible au visible, alors que ces énigmes-ci, on ne les résoudra pas seulement eu égard à leur obscurité, mais afin de faire connaître quel était leur point faible. En effet, dire qu'il est meilleur d'être la victime d'une injustice que d'en être l'auteur contient la faille évidente qu'il ne faut pas se défendre : celui qui croit plus beau d'être la victime d'une injustice ne se défendra pas et, faute de se défendre, il sera méprisé²⁹⁶.

Ces deux textes constatent implicitement que les énigmes *stricto sensu*, prises dans un cadre d'énonciation spécifique, ne sont pas proposées en vue d'une analyse, mais simplement pour être résolues. À partir des indices qui montrent clairement qu'elles ne sont pas des énoncés sains, il s'agit de dissiper leur obscurité : la solution n'est pas la construction d'un raisonnement, contrairement à la discussion du principe moral socratique. L'essence de l'énigme se trouve dans le passage de l'obscur à l'obvie. C'est ce qu'exprime ici le syntagme δῆλα ἐξ ἀδήλων γίνεσθαι, qui signifie tout à la fois « d'invisible qu'elles étaient, devenir visibles » et « d'incompréhensibles qu'elles étaient, devenir claires ».

19.2. Une distinction savante entre l'énigme et le griphe

Une même distinction entre l'énigme et le griphe nous a été transmise par trois sources tardives : les scholies à Ælius Aristide, les scholies à Lucien et le recueil de proverbes compilé par Michel Apostolios. Les scholies, qui ont été composées entre le V^e siècle et le

295. ÆLIUS ARISTIDE, *Contre Platon, sur la rhétorique*, p. 67 Jebb.

296. SCHOLIES ANCIENNES À ÆLIUS ARISTIDE, *Contre Platon, sur la rhétorique*, p. 67.

X^e siècle environ, en donnent des rédactions presque identiques. Au XV^e siècle, le parémiographe en connaît une version dont le premier exemple a été modifié.

Si l'on accepte l'interprétation et les corrections que nous proposons, cette distinction a un critère pragmatique et psychologique²⁹⁷. Les deux formes énigmatiques sont des énoncés possédant un double sens. Elles se différencient toutefois par l'effet de leur énonciation :

— l'obscurité de l'énigme est patente, l'interlocuteur reconnaît l'énoncé pour ce qu'il est et admet qu'il ne le comprend pas ;

— l'obscurité du griphe est latente, l'interlocuteur ne perçoit pas la nature de l'énoncé et croit le comprendre.

En d'autres termes, l'énigme est l'indice d'elle-même, alors que le griphe est insidieux. On notera que l'autre distinction explicite connue, celle que mentionne Pollux, est tout à fait différente (*cf.* 18).

Dans les scholies, l'énigme de la Sphinx est prise pour exemple d'αἴνιγμα ; l'exemple de γρίφος joue sur l'ambivalence du nom propre Diomède (*cf.* III). Les scholies à Lucien proposent la distinction à l'occasion de l'emploi des deux mots coordonnés.

Le premier exemple cité par Michel Apostolios n'est pas identifiable, mais il semble reposer sur une filiation anormale comme celle des Labdacides et peut également faire penser aux situations impossibles des problèmes à faux-semblant. Son second exemple demeure celui des scholies. Dans le recueil, l'entrée est consacrée à une expression que l'on trouve employée chez Ælius Aristide et qu'aucun autre parémiographe ne commente²⁹⁸.

297. Le critère de la distinction est à l'évidence la position par rapport à l'énoncé de la personne à laquelle se réfère τις dans l'expression ὁμολογεί τις ἀγνοεῖν. Tout le problème est de savoir s'il s'agit du locuteur de l'énigme ou de son interlocuteur, à qui incombe l'interprétation. Le commentaire du premier exemple introduit une difficulté subordonnée à celle-ci : le mot ἐρώτημα désigne-t-il la forme interrogative, le contenu de la question ou l'objet de la question, c'est-à-dire la réponse ? Notre traduction suppose que la perspective adoptée est celle du récepteur. Nous corrigeons donc δῆλον en (ἄ)δηλον, pour le sens et d'après Apostolios, comme l'avait déjà suggéré EHLERS 1867, p. 7. Pour le sens du verbe δοκέω dans δοκῶν ἐπίστασθαι, qui peut signifier « sembler » ou « croire », on rapprochera ce texte de Platon, *Sophiste*, 229 b-c (une espèce d'ἄγνοια, « ignorance », que l'on nomme ἀμαθία, « défaut de connaissance », est τὸ μὴ κατειδῶτα τι δοκεῖν εἰδέναι, « s'imaginer que l'on sait une chose quand on ne la sait pas vraiment »).

298. T. Kock classait l'ensemble de la formule d'Ælius Aristide (*Contre Platon*, p. 148) parmi ses *comica adespota* (fr. 470) : ὄναρ λέγεις ἢ γρίφον ἢ οὐκ ἔχω τί φῶ ; « c'est un rêve que tu me racontes, ou bien un griphe, ou alors je ne sais que dire ».

Une distinction savante entre le griphe et l'énigme		
<p>Varia IV/IX-X ?</p>	<p>Σ Ælius Aristide <i>Contre Platon</i>, p. 148</p>	<p>Ἡ γὰρ ὄναρ λέγεις, ἢ γρίφον · ἀμφότερα ψευδῆ, καὶ τὸ ὄναρ καὶ τὸ γρίφος. Γρίφος δέ ἐστιν οὐχ, ὡς ἐνιοὶ φασί, ταῦτόν τῳ αἰνίγματι · διαφέρουσι γὰρ, ὅτι τὸ μὲν αἰνίγμα ὁμολογεῖ τις ἀγνοεῖν, τὸ δὲ γρίφον ἀγνοεῖ δοκῶν ἐπίστασθαι · οἷον αἰνίγμα μὲν ἐστὶ τὸ « Τί δίπουν, [τὸ] τί τρίπουν, τί τετράπουν ; » Ἐνταῦθα (ἄ)δηλον τὸ ἐρώτημα. Γρίφος δὲ οἷον « Ἐκτορα τὸν Πριάμου Διομήδης ἔκτεινεν ἀνῆρ. » Ἐνταῦθα δοκεῖ μὲν εἰδέναι τὸ ῥηθέν, ἀγνοεῖ δὲ ὅτι Διομήδης ἦν ἀνῆρ ὁ Ἀχιλλεύς · ἐκείνην γὰρ ἔσχε μετὰ τὴν Βρισηίδα. Ὅθεν καὶ τὸ « Ὅν οὐκ ἔκτεινε Διομήδης, ἔκτεινεν ἀνῆρ Διομήδης. »</p> <p><i>Si ce n'est pas un rêve que tu me racontes, c'est un griphe</i> : les deux sont trompeurs, et le rêve et le griphe. Quant au griphe, ce n'est pas, comme le disent certains, la même chose que l'énigme : ils diffèrent, car on concède ne pas comprendre l'énigme, alors que l'on croit saisir le griphe sans le comprendre en réalité. Par exemple, voici une énigme : « Quel est l'être bipède, tripède, quadrupède ? » Dans ce cas, la question est obscure. Voici un exemple de griphe : « Hector, fils de Priam, fut tué par ce maître de Diomède. » Dans ce cas, on croit savoir de quoi l'on parle, alors qu'en réalité on ignore que le maître de Diomède était Achille ; en effet, elle lui appartient après Briséis. De là aussi : « Celui que ne tua pas Diomède, ce maître de Diomède le tua. »</p>
<p>Varia V/IX-X ?</p>	<p>Σ Lucien <i>Les Sectes à l'encan</i>, 14</p>	<p>Αἰνίγματα — ἢ γρίφους · σημείωσαι. Διαφέρει γρίφος καὶ αἰνίγμα, ὅτι τὸ μὲν αἰνίγμα ὁμολογεῖ τις ἀγνοεῖν, τὸν δὲ γρίφον ἀγνοεῖ δοκῶν ἐπίστασθαι. Οἷον αἰνίγμα μὲν ἐστὶ τὸ « Τί δίπουν ; τί τρίπουν ; (τί τετράπουν ;) » Ἐνταῦθα δὲ (ἄ)δηλον τὸ ἐρώτημα. Γρίφος δὲ οἷον « Ἐκτορα τὸν Πριάμου Διομήδης ἔκτανεν ἀνῆρ » · ἐνταῦθα δοκεῖ μὲν εἰδέναι τὸ ῥηθέν, ἀγνοεῖ δὲ ὅτι Διομήδης ἦν ἀνῆρ Ἀχιλλεύς · ἐκείνην γὰρ ἔσχε μετὰ τὴν Βρισηίδα.</p> <p><i>Des énigmes — ou bien des griphe</i> : nota bene. Le griphe et l'énigme diffèrent, car on concède ne pas comprendre l'énigme, alors que l'on croit saisir le griphe sans le comprendre en réalité. Par exemple, voici une énigme : « Quel est l'être bipède, tripède, quadrupède ? » Et dans ce cas, la question est obscure. Voici un exemple de griphe : « Hector, fils de Priam, fut tué par ce maître de Diomède. » Dans ce cas, on croit savoir de quoi l'on parle, alors qu'en réalité on ignore que le maître de Diomède était Achille ; en effet, elle lui appartient après Briséis.</p>
<p>XV</p>	<p>Michel Apostolios 12, 88</p>	<p>Ὅναρ λέγεις ἢ γρίφον · ἐπὶ τῶν αἰνιγματωδῶς λεγόντων τινά. Διαφέρει δὲ γρίφον αἰνίματος, ὅτι τὸ μὲν αἰνίγμα ὁμολογεῖ τις ἀγνοεῖν, τὸ δὲ γρίφον ἀγνοεῖ δοκῶν ἐπίστασθαι · οἷον αἰνίγμα μὲν ἐστὶ τὸ « Ἀδελφὲ ἐμὲ καὶ υἱὲ τῆς ἐμῆς γυναικὸς ἄπελθε καὶ εἰπὲ τῳ ἐμῳ καὶ σῳ πατρὶ · “Ἦλθεν ὁ υἱὸς σου ὁ ἀνῆρ τῆς γυναικὸς σου” » · ἐνταῦθα γὰρ ἄδηλον ὃν ὁμολογεῖ τις ἀγνοεῖν τὸ αἰνίγμα. Γρίφον δὲ οἷον · « Ἐκτορα τὸν Πριάμου Διομήδης ἔκτανεν ἀνῆρ » · ἐνταῦθα δοκεῖ μὲν εἰδέναι τὸ ῥηθέν, ἀγνοεῖ δὲ ὅτι τῆς Διομήδης γυναικὸς ἦν ἀνῆρ ὁ Ἀχιλλεύς · ἐκείνην γὰρ ἔσχε μετὰ τὴν Βρισηίδα.</p> <p><i>C'est un rêve que tu me racontes, ou bien un griphe</i> : à propos des gens qui disent quelque chose d'une manière énigmatique. Le griphe diffère de l'énigme, car on concède ne pas comprendre l'énigme, alors que l'on croit saisir le griphe sans le comprendre en réalité. Par exemple, voici une énigme : « Mon frère, fils de ma femme, va dire à ton père et au mien : “Ton fils est là, le mari de ta femme.” » Dans ce cas, l'énigme est obscure et l'on concède ne pas la comprendre. Voici un exemple de griphe : « Hector, fils de Priam, fut tué par ce maître de Diomède. » Dans ce cas, on croit savoir de quoi l'on parle, alors qu'en réalité on ignore que le maître de Diomède, la femme en question, était Achille ; en effet, elle lui appartient après Briséis.</p>

19.3. Servius

Le témoignage des artigraphes montrait que la fin de la troisième des *Bucoliques* est l'exemple latin classique de l'utilisation poétique des énigmes. Nous y revenons pour citer l'un des rares équivalents latins des commentaires grecs. Voici les vers de Virgile :

DAMOETAS

*Dic quibus in terris — et eris mihi magnus Apollo —
tris pateat caeli spatium non amplius ulnas.*

MENALCAS

*Dic quibus in terris inscripti nomina regum
nascantur flores, et Phyllida solus habeto.*

DAMÈTE

Dis en quel endroit — et tu seras pour moi le grand Apollon —
l'espace céleste n'a pas plus de trois coudées.

MÉNALQUE

Dis en quel endroit des fleurs en naissant portent gravés
des noms royaux, et tu auras Phyllis à toi seul²⁹⁹.

Il est remarquable que les personnages échangent ces énoncés sans résolution ni commentaire : les énigmes ne seront pas le moyen de trancher le différend amoureux des bergers et leur interlocuteur renonce à son rôle d'arbitre dans les derniers vers du poème.

À la fin du IV^e siècle de notre ère, Servius se donne évidemment pour tâche d'élucider ces *quaestiones* laissées ouvertes³⁰⁰. En ce qui concerne la première, deux solutions sont avancées par la tradition, nous apprend le commentateur (« Assurément, sur cette question les opinions divergent [...] »). Soit il est question du tombeau d'un certain Caelius, que son train de vie avait conduit à dilapider l'ensemble de ses biens et à ne se réserver qu'un étroit tombeau de trois coudées, et le personnage a joué sur la ressemblance de *caelum* (ou *caelus*) et de *Caelius*. Soit le ciel de trois coudées fait référence à un puits égyptien si profond qu'au solstice le

299. VIRGILE, *Bucoliques*, III, 104-107.

300. SERVIUS, *Commentaire des Bucoliques*, III, 104-107 : *Relicto certamine sibi proponunt aenigmata. Bene autem ait "eris mihi Apollo", quia in rebus incertis sola opus est diuinatione. [...] Sane haec quaestio uaria est [...]. Sed neutrum horum conuenit rustico : unde simpliciter intellegendus est cuiuslibet loci puteus, in quem cum quis descenderit, tantum caeli conspicit spatium, quantum putei latitudo permiserit. [...] Quia soluere non potuit, ipse aliam obicit quaestionem. Et captiose "quibus in terris" dixit : hyacinthus enim ubique nascitur flos [...]. Tamen sciendum aenigmata haec, sicut fere omnia, carere aperta solutione.* (« Après avoir mis fin à leur affrontement, ils se proposent des énigmes. Il a d'ailleurs raison de dire "tu seras pour moi le grand Apollon", car dans les choses incertaines nous n'avons besoin que de la divination. [...] Assurément, sur cette question les opinions divergent [...]. Mais aucune de ces deux solutions ne convient à un campagnard : il faut donc comprendre simplement qu'il s'agit d'un puits dont le lieu n'importe pas et du fond duquel, lorsque l'on y est descendu, on n'aperçoit du ciel que l'espace qu'en laisse voir la largeur du puits. [...] Parce qu'il n'a pu donner une solution, il pose à son tour une question. Et, d'une manière captieuse, il a dit "en quel endroit" : en effet, l'hyacinthe est une fleur qui naît en tout endroit [...]. Cependant, il faut savoir que ces énigmes, comme presque toutes les énigmes, n'ont pas de solution évidente. »)

soleil y tombe à pic et l'éclaire autant qu'il éclaire toute la surface de la terre. Cette interprétation a la faveur de Servius, qui lui donne cependant un tour générique en l'adaptant à la vraisemblance poétique : « Mais aucune de ces deux solutions ne convient à un campagnard : il faut donc comprendre simplement qu'il s'agit d'un puits dont le lieu n'importe pas et du fond duquel, lorsque l'on y est descendu, on n'aperçoit du ciel que l'espace qu'en laisse voir la largeur du puits. » L'énigme serait ainsi fondée sur une donnée factuelle, mais à la portée de tous.

La seconde énigme lui paraît formulée « d'une façon captieuse [*captiose*] », et donc verbale, en ce que la reprise de *quibus in terris* par Ménélaque masque une dissymétrie, car la fleur concernée naît en tout endroit et non en un seul. En outre, l'expression *nomina regum* serait doublement une licence. Il faudrait entendre « roi » comme « fils de roi » et comprendre que le pluriel désigne un héros unique. On parvient de cette façon à justifier la solution « hyacinthe », tirée pour sa part du légendier grec. Au sujet de cette fleur issue du sang de Hyacinthos, Servius se réfère à Ovide. L'élément culturel qui demeure implicite dans le commentaire est que les pétales de l'hyacinthe sont réputées porter le souvenir du cri de lamentation d'Apollon à la mort du jeune héros (ΑΙ, αἶ) ou bien l'initiale de son nom grec (Υ)³⁰¹.

Deux remarques d'un intérêt plus général encadrent ces résolutions et se complètent. L'évocation d'Apollon par le premier berger, qui exploite plaisamment l'association topique des énigmes et des oracles, semble particulièrement pertinente au commentateur : « Après avoir mis fin à leur affrontement, ils se proposent des énigmes [*aenigmata*]. Il a d'ailleurs raison de dire “tu seras pour moi le grand Apollon”, car dans les choses incertaines nous n'avons besoin que de la divination ». L'explication s'achève de même sur le rappel prudent de l'incertitude fondamentale du genre : « Cependant, il faut savoir que ces énigmes, comme presque toutes les énigmes, n'ont pas de solution évidente. »

19.4. Eustathe de Thessalonique

Dans ses commentaires aux épopées homériques, Eustathe de Thessalonique emploie très fréquemment le lexique de l'énigme (cf. I). La raison n'en est pas seulement qu'*αἰνίσσομαι* et *αἰνίγμα* sont les instruments de l'herméneutique littéraire la plus courante. Cet usage s'explique aussi par le fait qu'Eustathe, dans des circonstances que nous ignorons, est le seul

301. Voir par exemple GRIMAL 1996 [1951] et les références mythographiques que fournit ce dictionnaire.

auteur à avoir tiré profit, d'une façon systématique, des informations recueillies par Athénée dans *Les Deipnosophistes*, dont il lisait la version abrégée (cf. III).

S'il met en œuvre le savoir grammatical et encyclopédique caractéristique d'un érudit du XII^e siècle³⁰², Eustathe emprunte à cette source de nombreux énoncés populaires et littéraires. Il les cite parfois pour illustrer une subtilité linguistique, présente ou non chez Homère, mais qu'il croit devoir signaler. Tel est le cas de l'énigme de l'eunuque et de la chauve-souris, qui est l'occasion d'une distinction entre deux sens du verbe βάλλω, utilisé dans l'*Iliade*, lorsque Agamemnon félicite Teucros, dont l'arc sème la mort dans les rangs troyens. On remarquera cependant que cette devinette célèbre apparaît ici sous la forme versifiée connue des scholies platoniciennes et que le commentateur a donc accès, exceptionnellement, à d'autres informations que la section d'Athénée, où elle est attribuée à un certain Panarcès. De fait, ce « problème énigmatique de banquet » est l'exemple que prennent plusieurs lexicographes.

Βάλλειν γὰρ τὸ ἐπιτυχάνειν καὶ ἐνταῦθα. Οὐ μὴν ἔστι νοῆσαι βάλλειν ἄρτι καὶ τὸ ἀπλῶς ἀφιέναι βέλος ἐκ τόξου, καὶ ὡς ἂν τις εἴποι, ῥίπτειν. Καὶ συλλαλεῖ τῇ ἐννοίᾳ ταύτῃ καὶ τις παλαιῶς αἶνος, ἤγουν γρίφος, εἰπεῖν δὲ σαφέστερον, αἶνιγμα, κείμενον παρὰ Κλεάρχῳ, εἰπόντι ἐμμέτρως οὕτω αἶνός τις ἐστὶν ὡς ἀνὴρ τε κοῦκ ἀνὴρ, ὄρνιθα τε κοῦκ ὄρνιθα, ἰδὼν τε κοῦκ ἰδὼν, ἐπὶ ξύλου τε κοῦ ξύλου, καθημένην τε κοῦ καθημένην, λίθῳ τε κοῦ λίθῳ, βάλοι τε κοῦ βάλοι. Ἐνταῦθα γὰρ τὸ μὲν βάλοι ἀντὶ τοῦ ἀφήσοι, πέμψοι, ῥίψοι, τὸ δὲ οὐ βάλοι ἀντὶ τοῦ οὐκ εὐστοχῆσοι, οὐκ ἐπιτύχοι, ἵνα λέγη τὸ συμποσιακὸν ἐκεῖνο γριφῶδες πρόβλημα, ὅτι εὐνοῦχος νυκτερίδα θεασάμενος καὶ οὐ παριδὼν ἐπὶ νάρθηκος κυρίως μὲν οὐ καθημένην, ἄλλως δὲ καθημένην, ἐπειδὴ τὰ πτηνὰ καθέζεσθαι φαμεν, ὅτε μὴ πέτανται, ψευδολίθῳ κισσῆρει βάλοι μὲν κατὰ μόνην ῥίψιν καὶ ἄφεισιν κισσῆρεως, οὐ μὴν καὶ βάλοι ἐπιτυχῶς καὶ εὐστόχως. Ἴνα νοῆται, ὅτι ἀφήκε μὲν βέλος κισσῆριν, οὐκ ἐπέτυχε δέ. Ὡστε βαλεῖν ἔσται ποτὲ καὶ τὸ ἀπλῶς ἀφεῖναι βέλος ἐφέσει τοῦ τυχεῖν.

De fait, « tirer » signifie « atteindre » ici aussi. Il n'est absolument pas possible en l'occurrence de comprendre « tirer » comme simplement « décocher un trait d'un arc » et, pour ainsi dire, le « lancer ». Répond d'ailleurs à ce sens un ancien αἶνος, ou un griphe, ou pour parler plus clairement une énigme, qui se trouve chez Cléarque, lequel dit en vers : *on raconte qu'il y a un homme qui en même temps n'est pas un homme, qui tire et en même temps ne tire pas, avec une pierre qui en même temps n'est pas une pierre, un oiseau qui en même temps n'est pas un oiseau, qu'il a vu et en même temps n'a pas vu, qui est assis et en même temps n'est pas assis sur un bâton qui en même temps n'est pas un bâton*. En effet, « tire » est mis ici pour « décoche », « envoie », « lance », alors que « ne tire pas » est mis pour « ne touche pas la cible », « n'atteint pas », de sorte que ce problème de banquet en forme de griphe dise qu'un eunuque ayant observé, mais ayant mal vu, une chauve-souris qui n'est pas assise, si l'on parle en termes courants, sur une fêrle, et qui pourtant y est assise, puisque nous disons que les volatiles s'assoient lorsqu'ils ne volent pas, tire avec la fausse pierre qu'est une pierre ponce, en lançant ou décochant un seul coup, sans pour autant la tirer en l'atteignant et en touchant sa cible. De sorte que l'on comprenne qu'il a décoché un trait en jetant la pierre ponce, mais n'a pas atteint sa cible. Ainsi, « tirer » aura parfois pour signification « décocher un trait dans l'intention d'atteindre »³⁰³.

302. Il partage ainsi avec un *Etymologicum* de la même époque une notice sur la façon dont les gripes étaient posés dans les banquets anciens, information dont la formulation s'écarte des renseignements fournis par Athénée : γρίφος δύσκολον ζήτημα ὃ ἐν συμποσίοις ἔλεγέ τις προκειμένης φιάλης οἴνου γεμούσης καὶ ὁ ἐπλυσάμενος τὸ ἀπορηθὲν ἐξέπινεν, εἰ δὲ μὴ, ὁ ἀπορήσας ἐνεφορεῖτο τῆς φιάλης (EUSTATHE, *Commentaire à l'Odyssee*, 2, p. 281). Comparer avec l'*Etymologicum magnum*, p. 241 : cf. 18, où nous traduisons le passage.

303. EUSTATHE, *Commentaire à l'Iliade*, 2, p. 580. À propos de VIII, 282.

Nous nous référons toutefois à Eustathe pour une autre raison. Dans l'extrait qui précède, il indiquait apparemment que le terme αἴνιγμα était plus évident et plus précis que celui de γοῖφος pour désigner un énoncé typique. Mais il témoignait aussi de la difficulté à laquelle étaient confrontés les Grecs de son temps lorsqu'ils devaient expliquer certains usages archaïques de la famille lexicale d'αἴνος. Pour eux, comme pour nous, un lieu important pour la communication des sens « parole », « fable », « proverbe » et « énigme » est le récit d'Hésiode au sujet de l'épervier et du rossignol (*Travaux*, 202-216). Le premier vers sert ici d'exemple d'un discours énigmatique — et « profond », l'image est remarquable — qui n'a rien à voir avec un « éloge » nommé αἴνος dans l'*Iliade* :

Σημείωσαι δὲ καὶ ὅτι αἴνον οἱ παλαιοὶ τὸν ἀπόκρυφον λόγον καὶ ἐσχηματισμένον λέγοντες καὶ ὡς οἶον εἶπειν αἰανὸν διὰ τὸ βάθος, ὡς τὸ νῦν δ' αἴνον βασιλεύσιν ἐρέω, καὶ ὅσα τοιαῦτα, ὅθεν καὶ τὸ αἰνίζομαι ἐπὶ αἰνίγματος, οὐκ ἂν ἔχοιεν τὸν τοιοῦτον νοῦν συμβιβάζειν καὶ ἐπὶ τοῦ ἐνταῦθα κειμένου αἴνου. Νῦν γὰρ φανερώς αἴνος ὁ ἔπαινος, εἰ μὴ ἄρα καὶ αὐτὸς αἴνος λέγεται διὰ τὸ βάθος ἔχειν.

Il faut noter aussi que, même si les anciens nomment αἴνος le discours dissimulé et figuré, pour ainsi dire ténébreux en raison de sa profondeur, comme *Maintenant aux rois je conterai une histoire* et autres discours de ce genre, d'où l'emploi d'αἰνίζομαι [« louer »] à propos d'une énigme, on ne pourrait pas appliquer ce sens à l'αἴνος que l'on trouve dans ce texte-ci. Car en l'occurrence il est manifeste qu'αἴνος est l'« éloge », sauf à considérer que l'éloge lui-même est nommé αἴνος parce qu'il possède de la profondeur³⁰⁴.

Le dossier des textes pertinents à ses yeux se trouve rassemblé dans le commentaire d'un autre passage, que nous avons déjà évoqué³⁰⁵. Il s'agit de l'emploi problématique du mot αἴνος dans l'*Odyssée* (XIV, 508), dans la réponse que fait le porcher Eumée à son maître déguisé en mendiant, qui entraîne une discussion de l'épisode et de « la règle de l'énigme » :

[502] Καὶ οὕτω μὲν ἐνταῦθα κατέληξε τὸ διήγημα, αἴνιγμα ὃν εἶπουν αἴνος μεθοδευθεὶς καὶ προτεθεὶς τοῖς περὶ τὸν Εὐμαίων, ἐπὶ ζητήσῃ ἐπιβλήματος, δι' οὗ τὸ κρύος ἐκφεύξεται, ἵνα δηλαδὴ νοήσωσιν ἐκείνοι, ὡς χρὴ καὶ νῦν ὑφ' ἡμῶν ἐπὶ τῷ ξένῳ τούτῳ γενέσθαι ὃ πέρ ποτε καὶ ὁ ἡμέτερος δεσπότης ἐπ' αὐτῷ πεποίηκε. Καὶ ἔδει μὲν διὰ τὸν τοῦ αἰνίγματος κανόνα στήναι τὸν λόγον ἐνταῦθα καὶ μὴ περαιτέρω προσελθεῖν, ὡς ἂν ὁ ἀκροατὴς ἀφ' ἑαυτοῦ νοοίῃ τὸ λείπον κατὰ τὸν τοῦ αἴνου νόμον, ὅτι δηλαδὴ καὶ νῦν χειμῶνος ὄντος δέομαι περιβλήματος. [503] Ὁ δὲ διὰ τὸ πρὸς ἀγροίκους λέγειν προστίθησι χάριν σαφηνείας καὶ τὴν ἀξίωσιν τοῦ προβληθέντος αἴνου, εἰπὼν · ὡς νῦν ἠβῶοιμι βίη τέ μοι ἔμπεδος εἶη. Δοίη κέν τις χλαῖναν ἐνὶ σταθμοῖσι σφρορβῶν, ἀμφοτέρων, φιλότῃ καὶ αἰδοῖ φωτὸς ἐήος. [506] Νῦν δέ μ' ἀτιμάζουσι κακὰ χροὶ εἶματ' ἔχοντα, ὡς δηλονότι τιμηθησόμενος ἂν, εἰ περ καλὰ χροὶ εἶματα ἔστο. Τίμιον γὰρ τοῖς πλείοσιν ὁ ὠραϊσμός καὶ ἡ κατὰ σῶμα θεραπεία, ὡς καὶ ὁ κατὰ Φαίακας ἔδειξεν Ὀδυσσεύς. [508] Ἀλλ' οὕτω μὲν ὁ Ὀδυσσεύς ἠνίξατο δεξιῶς, οὐχ' ἦττον δὲ αὐτοῦ εἰς δεξιότητα καὶ τὸ τοῦ Εὐμαίου, εἰπόντος · ᾧ γέρον, αἴνος μέντοι ἀμύμων, ὃν κατέλεξας, οὐδέ τί πω παρὰ μοῖραν, ἦτοι παρὰ τὸ προσήκον, ἔπος νηκερδὲς εἶπες. Διὸ οὐτ' ἐσθήτος δεήσῃ οὔτε τινὸς ἄλλον. [511] Ὡν ἐπέουκεν οὐ δέεσθαι δηλαδὴ, οἰκέτην ταλαπείριον ἀντιάσαντα νῦν. Αὐτὰρ ἠῶθέν γε τὰ σὰ ῥάκα

304. EUSTATHE, *Commentaire à l'Iliade*, 4, p. 839-840. À propos de XXIII, 652.

305. Cf. I, 4.1.1 et 4.3.1. Eustathe cite successivement Hésiode (*Travaux*, 202), Archiloque (fr. 174 et 185 West = 168 et 224 Lasserre-Bonnard), Callimaque (fr. 194 Pfeiffer) et, sur la définition du proverbe, Lucillius de Tharra.

δνοπαλίξεις. [512] Λέγει δὲ ὁ Εὐμαιοὺς ἐπιδειξίως ὡς πρὸς τὸ αἰνίγμα, ὡς νῦν μὲν τεύξη ὧν ἐθέλεις, ἔωθεν δὲ τὰ σὰ ἐνδύση αὐθις ῥάκεα. Καὶ ὡς περ ἐν Τροίᾳ οὐκ ἐκληρονόμησας τῆς φοινικοέσσης χλαίνης τοῦ Θόαντος, ἀλλ' ἔωθεν ἀπέδωκας αὐτήν, οὕτω καὶ νῦν οὐ κύριος ἔση τοῦ ἐπιβλήματος, ἀλλὰ τὸ νυκτερινὸν ψύχος φυγῶν ἐσαύριον ἀποδώσεις αὐτό. [516] Καὶ τὴν αἰτίαν ἀποδιδούς φησὶν· *οὐ γὰρ πολλαὶ χλαῖναι ἐπημοιβοὶ τε χιτῶνες ἐνθάδε ἐννυσθαι, μία δ' οἷη φωτὶ ἐκάστω* διὰ τὸ ἀπεριουσίαστον καὶ ἀνόσφιστον. Διὸ ἔχαιρεν Ὀδυσσεύς, ὅτι οὕτω κήδεται τῶν ἐκείνου ὁ Εὐμαιοὺς.

[508] Ὅτι δὲ, ὡς ἐρῶν, τὴν τοῦ αἴνου ἀξίωσιν κεκρύφθαι δεῖ καὶ μὴ ἐκφωνεῖσθαι πρὸς λογίους μέντοι ἀκροατὰς, δηλοῖ καὶ Ἡσίοδος, ὃς τῷ παρ' αὐτοῦ πλασθέντι αἴνω τῆς ἀηδόνος οὐ προσέθετο τὴν ἀξίωσιν, ἢ τις ἦν τὸ μὴ δεῖν εἶναι θηριωδῶς τοὺς ἀρπαγὰς ἐπιφύεσθαι τῷ μουσολήπτῳ ἐκείνῳ ἀοιδῷ, ἀλλὰ σεσίγηκεν, ἀφείκει νοεῖν ἐκείθεν τοὺς ἀκροατὰς ὡς λογίους. *Αἴνον* γάρ, φησὶν, *ἐρέω βασιλεῦσι φρονέουσι καὶ αὐτοῖς*, τουτέστι δυναμένοις νοεῖν ὃ περ αἰνίξομαι. Δηλὸν δὲ ὅτι αἴνος παρὰ τοῖς παλαιοῖς οὐ μόνον ἔπαινος, ἐξ οὗ πολύαινος Ὀδυσσεύς, ὡς αἱ Σειρήνες εἶπον, ἀλλὰ καὶ λόγος συμβολικὸς ἐκ μύθου ἢ ιστορίας περιπέτειαν ἔχων παραινετικὴν, ῥητῶς δὲ κατὰ τὸν παλαιὸν εἰπεῖν, *λόγος μυθικὸς ἐκφερόμενος ἀπὸ ἀλόγων ζῴων ἢ φυτῶν πρὸς ἀνθρώπων παραινεσιν*, ὡς εἰρήσεται. Διὸ καὶ Ἡσίοδος τὸν περὶ τῆς ἀηδόνος παρ' αὐτῷ λόγον αἴνον, ὡς ἐρῶν, ἐκάλεσε, καὶ Ἀρχιλόχος δὲ φησὶν, ὅτι *αἴνός τις ἀνθρώπων ὁ δ' ὡς ἄρ' ἀλώπηξ ἠδ' ἀετὸς ξυνονήν ἔμιξαν*, ἢ καθ' ἑτέραν γραφήν, ἔθεντο. [...] Ὁ δὲ τὴν εἰρημένην Ἀρχιλόχῳ χρεῖσιν παραγαγῶν ἐπαγαγῶν καὶ ἐτέραν ὁμοίαν ἐν ἧ κείται ἡ ἀχνυμένη σκυτάλη τὸ περιεχόμενον σκῶμμα ἐπιφέρει· *πίθηκος ἦει θηρίων ἀποκριθεὶς, μῦθος ἀν' ἐσχατην. Τῷ δ' ἄρ' ἀλώπηξ κερδαλέη συνήντητο πυκινὸν ἔχουσα νοῦν*. Καὶ ταῦτα μὲν ἀπὸ ἀλόγων. Εἰς δὲ τὸ ἀπὸ φυτῶν συντελεῖ Καλλιμάχου τὸ *ἄκουε δὴ τὸν αἴνον* [...] καὶ ἐξῆς. Καὶ ἔστι, φησὶν, ὁ αἴνος ἠπλωμένη παροιμία, ἢ τις καὶ αὐτὴ ἀποκεφαλαιοῦται μὲν εἰς τινα παραινεσιν, ἐκδέχεται δὲ τι ἔξωθεν ἐπέκεινα τοῦ κειμένου. Ὅτι δὲ καὶ γρίφῳ ἔοικεν ὁ τοιοῦτος αἴνος, δηλὸν ἐστὶ. Γριφεύεται γὰρ πῶς ὁ αἰνισσόμενος.

Πρὸς διάφορον δὲ σημασίαν βαρύνεται ὁ τοιοῦτος αἴνος, πρὸς διαστολὴν δηλονότι τοῦ κατ' εὐθείαν ὀξυνομένου αἴνου, ἀφ' οὗ ἔπαινη Περσεφόνηα. Γίνεται γὰρ ὁ μὲν εὐλογητικὸς αἴνος παρὰ τὸ ἰαίνειν ὡς οἶον ἴαινος, ὁ δὲ ῥηθεις συμβολικὸς παρὰ τὸ αἰνόν, ὑποδύσκολος γὰρ ἐστίν, ἢ καὶ παρὰ τὸ αἰανόν. Σκοτεινὸς γὰρ λόγος ὁ τοιοῦτος αἴνος ἐστὶ καθὰ καὶ πᾶν αἰνίγμα. Καὶ ἴσως διὰ τοῦτο Θηβαῖοι τὸν λόγον αἰνίγμα ἔλεγον, ὡς δηλοῖ Παλαίφατος ἐν τῷ περὶ Σφιγγός. Βούλονται γὰρ οἱ λοχῶντες κρύπτεσθαι καὶ λανθάνειν, ὡς εἰ καὶ ὑπὸ σκότῳ αἰανῶ ἦσαν.

Φέρεται δὲ παρὰ τοῖς παλαιοῖς καὶ ὅτι Ἀθηνοκλῆς ἀθετεῖ ἐν τοῖς ῥηθείσι τὰ ἔπη, διότι ὁ αἴνος οὐκ ἔχει προσκειμένην καὶ τὴν ἀξίωσιν. Καὶ ὅμως ἐγράφη τι ἀνωτέρω εἰς τοῦτο εὐλογον. Ἡ γὰρ τῶν ἀκροατῶν ἀγροικία ἠνάγκασεν ἐρμηνευθῆναι τὸν αἴνον τῆ τῆς ἀξιώσεως ἐπιφορᾷ. Καὶ οὕτω μὲν ταῦτα. Οἷς προσθετέον καὶ ὅτι τετραχῶς παρὰ τοῖς παλαιοῖς ὁ αἴνος. Ἐπαινος γάρ, φασί, γνώμη, παροιμία, καὶ πόλις, ἦν ῥαίκιλον [Ῥαίκιλον] ὁ Λυκόφρων καλεῖ.

[502] Ici s'est donc achevé le récit, qui est une énigme, ou bien un aïnos, qu'il a excogité et proposé à Eumée et à son entourage, à la recherche de quelque chose dont il puisse se couvrir pour échapper au froid, afin, de toute évidence, que ces gens pensent : « maintenant aussi, il faut que cet étranger reçoive le même traitement que celui que notre maître lui a jadis prodigué ». Et il aurait fallu, suivant la règle de l'énigme, que le discours s'en tienne là et ne se poursuive pas plus avant, de sorte que l'auditeur comprenne de lui-même le reste, conformément à la loi de l'aïnos : « de toute évidence, maintenant aussi c'est l'hiver et j'ai besoin d'un vêtement pour me couvrir ». [503] Mais lui, parce qu'il s'adresse à des campagnards, ajoute encore, pour la clarté, la signification de l'aïnos qu'il a proposé, avec ces mots : *Ah ! si j'avais encor la jeunesse et la force ! ! Alors, dans cette étable, un porcher m'offrirait sa cape, / à la fois par respect et par affection pour un brave... /* [506] *Ils me méprisent maintenant à cause de ces loques ! c'est-à-dire qu'on l'aurait respecté, si seulement il avait eu de beaux atours. En effet, la plupart des gens accordent de la valeur à l'élégance et aux soins que l'on apporte au corps, comme l'a montré Ulysse chez les Phéaciens. [508] Mais si par là Ulysse a fait une allusion habile, Eumée ne le lui cède en rien pour l'habileté, avec cette réponse : Vieillard, la fable que tu m'as contée était parfaite ; / et tu n'as pas lâché un mot gratuit ou déplacé. / Tu ne seras privé ni d'habits ni d'aucune chose /* [511] *qu'il convienne d'offrir aux misérables suppliants, / du moins ce soir ; mais tu ravauderas ces loques à l'aube. [512] Eumée s'exprime fort habilement en réponse à l'allusion, en disant : « pour l'heure tu auras ce que tu veux, mais demain matin tu remettras tes loques ». Soit : « de même qu'à Troie tu n'as pas reçu en ta possession le manteau de pourpre de Thoas, mais l'as rendu au matin, de même maintenant tu ne seras pas propriétaire de l'habit, mais, une fois que tu auras échappé au froid de la nuit, tu le rendras demain. [516] Il en fournit la raison par ces mots : Car nous n'avons ici qu'un petit nombre de manteaux / et pas*

de robes de rechange : on n'a que son habit, parce qu'ils n'ont guère de bien et ne s'approprient pas celui d'autrui. Aussi Ulysse se réjouit-il de ce qu'Eumée prend un tel soin de ce qui appartient à son maître.

[508] Que le sens de l'αἶνος, comme on l'a dit, doit être caché et ne doit pas être exprimé, du moins à l'intention d'auditeurs éclairés, c'est ce que montre aussi Hésiode, qui n'a pas ajouté sa signification à la suite de l'αἶνος du rossignol qu'il a composé, à savoir qu'il ne faut pas que les rapaces s'en prennent sauvagement à ce chanteur inspiré des Muses, mais s'est tu, et, par là, a laissé les auditeurs comprendre, en personnes éclairées. Il dit en effet : *Maintenant aux rois, tout sages qu'ils sont, je conterai une histoire* c'est-à-dire à des personnes capables de comprendre ce que je vais dire à mots couverts. Et il est clair qu'αἶνος n'est pas seulement l'« éloge » chez les anciens — d'où « Ulysse au grand renom » comme le dirent les Sirènes —, mais aussi un discours symbolique tiré du mythe ou de l'histoire et qui amène à une exhortation, ou, en employant les mots mêmes de l'auteur ancien, un « discours mythique que l'on fait prononcer à des animaux privés de raison ou à des plantes en vue d'exhorter les hommes », pour ainsi dire. C'est pourquoi Hésiode a nommé αἶνος, comme on l'a dit, le discours que l'on trouve chez lui au sujet du rossignol, et c'est pourquoi Archiloque dit : *Voici une fable qui court le monde. Le renard, dit-on, fit avec l'aigle société.* [...] L'auteur qui donne le passage cité en fournit encore un autre semblable, dans lequel se trouve la « scytale d'affliction », et rapporte cette moquerie familière à toutes les oreilles : *Le singe, exclu de la société des animaux, s'en allait solitaire à la recherche d'un lieu désert. L'astucieux renard l'aborda, méditant un tour à sa façon.* Voilà pour les discours que l'on prête à des animaux privés de raison. Pour ce qui regarde les discours prêtés à des plantes, on peut faire appel au poème de Callimaque : *Écoute donc cet αἶνος. Un jour [...]*, etc. Et l'auteur de dire : « l'αἶνος est un proverbe rendu plus simple, qui se résume lui-même en une exhortation ou bien doit recevoir de l'extérieur quelque chose qui est au delà du texte ». Qu'un tel αἶνος ressemble à un griphe, la chose est claire. Car en s'exprimant par énigmes, on fait en quelque sorte un griphe.

Eu égard à la différence de sens, cet αἶνος n'est pas accentué sur la syllabe finale, par opposition donc à αἰνός qui a un accent aigu sur la syllabe finale au nominatif et dont est issue l'expression « effroyable Perséphone ». Car l'αἶνος de louange vient d'ἰαίνειν [« chauffer, guérir (?) »], comme dans ἰαίνομος, tandis que l'αἶνος symbolique dont nous avons parlé vient d'αἰνός [« terrible »], parce qu'il est assez difficile, ou alors d'αἰανός [« sempiternel, accablant »]. En effet, cet αἶνος est un discours obscur comme l'est toute énigme. Et c'est peut-être pour cette raison que les Thébains disaient αἰνύγμα [« énigme »] pour parler de l'« embuscade », comme l'indique Palæphatos dans son ouvrage *Sur la Sphinx*. De fait, les hommes placés en embuscade ont pour but de se cacher et d'échapper aux regards, comme s'ils se trouvaient recouverts d'une obscurité sans fin.

Les anciens rapportent encore que, dans ces discours, Athénoclès rejette les vers qui nous occupent, au motif que l'αἶνος ne comporte pas en appendice sa signification. Ce que l'on a écrit plus haut à ce sujet était pourtant sensé. C'est bien la rusticité des auditeurs qui a contraint à expliquer l'αἶνος par l'adjonction de sa signification. Voilà ce qu'il en est. À quoi il faut ajouter que l'αἶνος se prend en quatre sens chez les anciens. On dit en effet qu'il désigne l'éloge, l'avis, le proverbe et la ville, que Lycophron nomme Rhaikêlos³⁰⁶.

Le propos d'Eustathe est de justifier le texte homérique, dont les éditeurs anciens critiquaient l'incohérence et proposaient de supprimer certains vers³⁰⁷. Il souligne la valeur « éthique » de la requête d'Ulysse, qui adaptait les conventions de l'énigme à un public qu'il suppose peu raffiné et inapte à comprendre à demi-mots, sans ἐπίλογος. Insistons néanmoins sur la mise en valeur de la réplique du porcher, qui devient en somme aussi ἀστεῖος que le

306. EUSTATHE, *Commentaire à l'Odyssée*, 2, p. 83 sq. À propos de XIV, 502-516. Les extraits de l'*Odyssée* sont cités dans la traduction de JACCOTTET 1982 [1955].

307. Voir à ce sujet les scholies anciennes à l'*Odyssée*, XIV, 503 : Καὶ ὁ Ἀθηνοκλῆς προσηθέτει. Ἀφανίζουσι γὰρ τὸ χωρίον τοῦ αἰνύματος διαρρηθῆναι αἰτούντος· Ἄλλως τε καὶ ὁ Εὐμαῖος ὑστερον λέγει αἶνος μέντοι ἀμύμων ὃν κατέλεξας. « En outre, Athénoclès avait rejeté ces vers. On supprime en effet ce passage, parce que l'allusion [αἰνύγμα] formule une demande explicite. Du reste, Eumée dit ensuite *la fable que tu m'as contée était parfaite.* » Les apparats des éditions usuelles permettent de suivre les développements modernes de cette interprétation ; les interventions ont été tantôt radicales (on a voulu supprimer toute la fin du chant), tantôt circonscrites aux vers 503-506 (où les manuscrits portent des obèles).

faux mendiant : une expression comme ἠνίξατο δεξιῶς exploite la valeur positive de l'allusion ingénieuse.

Grâce à cette explication, le commentateur peut sauver la lecture énigmatique qu'il entend défendre. Malgré la fiche lexicographique qui termine le passage, Eustathe admet l'équivalence d'αἶνος, de son dérivé αἰνιγμα et de γοῖφος. L'extrait opère ainsi rapidement un rapprochement entre la fable, le proverbe et les noms de l'énigme, qui s'autorise finalement d'hypothèses étymologiques faisant partie d'un fonds commun. L'obscurité permet la formation de ce conglomerat énigmatique. Il est significatif que ce texte soit l'unique citation connue du renseignement fourni par Palæphatos (cf. I, annexe IV). Comme chez le mythographe, la critique des œuvres anciennes suit une méthode dans laquelle l'imaginaire le dispute au savoir.

Notre enquête nous a permis de constater qu'Eustathe désignait régulièrement du nom d'énigme un autre phénomène et lui réservait certaines de ses remarques les plus intéressantes. Il n'y est plus question de l'interprétation du texte homérique ni d'énoncés qui sont susceptibles de l'éclairer. Nous consacrons la fin de la présente section à l'usage très particulier de la tradition littéraire que sont les σχέδη évoqués par Eustathe.

Σχέδη : les énigmes scolaires selon Eustathe

Jusqu'à la compilation de son *Supplément*, le LSJ donnait *riddle* pour seul sens de σχέδος, en se référant à Eustathe³⁰⁸. Ce dictionnaire ne manquait pourtant pas de décrire la schédographie (σχεδογραφία) comme la routine scolaire de l'analyse grammaticale, dont Evangelinos Sophocles indiquait déjà le contenu plus précisément dans cette définition de σχέδος : « [1.] *Scheda* [...] — 2. *A leaf of paper, or a tablet containing a passage to be analyzed grammatically by the pupil ; the analysis comprising inflection, etymology, and definition* [...] »³⁰⁹. En effet, le sémantisme de la famille lexicale semble s'être éloigné de la notion d'improvisation ou d'esquisse, présente dès Homère et particulièrement développée dans l'Antiquité tardive, avec l'influence sur le grec byzantin de l'emprunt latin *scheda*,

308. Dans la version révisée en 1996 du *Supplément* paru en 1968, l'entrée σχέδος est corrigée ainsi : « for 'riddle' read 'in later Gk., account of a word w. ref. to origin, sp., etc., An.Boiss. 2.349 ; hence 2 riddle based on alternative sps. and division of wds.' » La distinction entre un sens premier et un sens énigmatique dérivé sert de même à rectifier les gloses de σχεδικός (« for 'riddling' read 'of or belonging to σχέδη (°σχέδος 2)' and for 'riddle-composers' read 'makers of σχέδη' ») et de σχεδουργός (« for 'riddle-maker' read 'maker of σχέδη (°σχέδος 2)' »).

309. SOPHOCLES 1975 [1870], sous ce mot. Le dictionnaire renvoie notamment au traité Περὶ σχεδῶν de Manuel Moschopoulos.

« page³¹⁰ ». Le nom de la fiche devient ainsi celui d'une « forme de l'éducation élémentaire » qui regroupait, à partir d'un texte imposé, des exercices d'orthographe, une analyse grammaticale et lexicale des formes et une paraphrase destinée à élucider les expressions difficiles ; les maîtres ont peut-être même cherché à développer une certaine agilité linguistique chez l'élève en lui soumettant des phrases susceptibles de plusieurs interprétations selon la graphie retenue et la séparation des mots³¹¹.

Il n'est pas étonnant que la généralisation de cette méthode, familière aux écoliers et aux lettrés, ait occasionné d'autres types de pratiques que l'on peut dire parascolaires. Nous en voyons un exemple curieux dans la composition intitulée *Les Questions de la souris* (Τὰ σχέδη τοῦ μυός), qui semble résulter d'une hybridation littéraire de l'exercice pédagogique avec les genres de la fable et, peut-être, de la satire, au sein d'un pastiche de la *Batrachomyomachie* homérique : pour plaider sa cause auprès d'un chat qui s'apprête à la manger, une souris dresse plaisamment le tableau de sa condition et invoque des textes scripturaires on ne peut plus sérieux³¹². La notion d'épreuve, on le voit, est ici élargie au delà du cadre de l'école et des savoirs requis. L'usage qui nous intéresse est plus proche de la technique même des σχέδη.

Une recherche bornée aux textes du *TLG E* suffit à observer les premiers témoignages relatifs au genre de la schédographie, à travers une trentaine de textes. Au début du XII^e siècle, Anne Comnène mentionne la pratique comme une innovation récente, mais sa formulation laisse au jugement des historiens une latitude de plusieurs décennies³¹³. Une scholie

310. Le *DÉLG* mentionne sous σχέδον une « expansion sémantique dans deux directions » : « D'une part chez Homère l'expression militaire du “corps à corps”, d'autre part des termes signifiant “sur le champ” et exprimant l'idée d'improviser, etc., soulignée dans les composés avec αὐτο-. Les mots du grec tardif signifiant “improvisation, esquisse, projet” (cf. σχέδον) ont fourni au latin *schedium*, d'où *scheda* “page”, d'où σχεδικός, σχεδογραφία (tardifs). »

311. Voir FUCHS 1926, p. 45-46 : après avoir parlé de cette « *Form des Elementarunterrichts* », l'auteur évoque les paramètres connus de la schédographie et l'existence de sortes de jeux pédagogiques reposant sur la *Schreibweise* et la *Worttrennung*, puis conclut d'une façon intéressante : « *So ist die Schedographie sowohl eine philologische Spielerei als auch eine Unterrichtsmethode* », « Ainsi, la schédographie est tout autant un jeu philologique qu'une méthode éducative. » Cet exposé demeure valable, malgré le progrès de nos connaissances. KEANEY 2001 résume l'essentiel de la pratique scolaire pour annoncer la découverte d'un fragment sophocléen dans le texte d'un tel exercice. Aux traitements généraux de HUNGER 1978 (p. 22-29) et ROBINS 1993 (p. 125-148), on ajoutera les remarques de KEANEY 1971, LEMERLE 1977 (p. 235-248) et GAVALLOTTI 1983. Pour une mise en perspective stimulante de la schédographie au sein de la grammaire et de la culture byzantine, voir WEBB 1994, en particulier p. 85-93.

312. Ce texte d'une centaine de lignes, parfois appelé *Le Combat du chat et de la souris*, est d'attribution douteuse. Voir les introductions des éditions de Τὰ σχέδη τοῦ μυός, HUNGER 1968 et PAPADEMETRIOU 1969. Les références religieuses qui y apparaissent sont parmi les plus courantes de la culture byzantine, tout comme les classiques littéraires profanes : pour le cadre narratif, Homère, pour le style, les Tragiques (au point que H. Hunger parle d'un centon tragique dans HUNGER 1969, p. 36-37), mais aussi Lycophron, subrepticement.

313. ANNE COMNÈNE, *Alexiade*, XV, 7, 9 : Τοῦ δὲ σχεδου ἡ τέχνη εὐρημα τῶν νεωτέρων ἐστὶ καὶ τῆς ἐφ' ἡμῶν γενεᾶς. Le mot σχεδογραφία et l'expression τῶν λεγομένων σχεδῶν apparaissent dans la même section de l'ouvrage, que l'on peut donc prendre pour *terminus ante quem*.

hésiodique rédigée par Jean Tzetzés décrit le parcours de l'écolier byzantin de cette époque : après avoir appris les lettres, les syllabes et achevé son éducation élémentaire, il étudie le « livre de Denys », c'est-à-dire la *Grammaire* de Denys le Thrace, les *Canons* de Théodose et les poètes ; ensuite seulement « il se met à la schédographie » et finit, au terme d'un long labeur, par devenir un bon grammairien³¹⁴. Le même auteur emploie deux fois le mot dans ses scholies aux *Grenouilles*, d'abord pour rectifier une erreur commise par « ceux que les σχέδη ont barbarisés », puis, avec ironie, pour prévenir le lecteur contre l'interprétation hasardeuse d'une élision³¹⁵. Chez son contemporain Eustathe, nous rencontrons 14 occurrences de la famille lexicale, dont il utilise avec prédilection l'adjectif dérivé σχεδικός et qu'il enrichit en forgeant les hapax composés σχεδοποιέω et σχεδουργικός³¹⁶. Fait remarquable, il s'agit pour le commentateur d'Homère, dans la totalité de ces passages, de critiquer la mode des « énigmes » engendrées par cette habitude scolaire.

Ce sont ces textes qui ont imposé aux premiers rédacteurs du LSJ la définition « riddle ». Même pour simplifier un usage rare et peu explicite, il est imprudent de traduire σχέδος par « énigme » au vu de syntagmes tels que σχεδικοί γρίφοι et σχεδικὰ αινίγματα. Cette dernière expression apparaît dans une incise tout à fait semblable aux dénonciations de Tzetzés :

Ὡστε ὁπὸς οὐ τὸ γάλα ἐστίν, ὡς μανθάνουσιν οἱ τρόφιμοι τῶν σχεδικῶν αἰνιγμάτων, οἷα τοῦ ὀποῦ τούτου, καθὰ γάλακτος, παραβδάλλοντες ιδιωτικώτερον, ἀλλὰ κυρίως ὁπὸς καλεῖται ἢ τὸν τυρὸν συμπῆττουσα πυετία.

Ainsi, « suc » ne désigne pas le lait — comme le comprennent ceux qui se nourrissent des énigmes schédiques et s'empresse, pour ainsi dire, de traire ce « suc », comme on trait le lait, pour en tirer quelque effet vulgaire — ; bien plutôt, on nomme couramment « suc » la présure, qui en faisant cailler [le lait] donne le fromage³¹⁷.

314. JEAN TZETZÈS, dans les SCHOLIES À HÉSIODE, *Travaux*, 285 bis : Τυχὸν γάρ τις ἐθέλει γραμματικὴν ἀρετὴν ἐπικτήσασθαι, καὶ οὐκ εὐθέως αὐτῆς γίνεται μέτοχος, ἀλλὰ πρότερον αὐτὸν ἐκδίδωσι τοῖς στοιχειώδεσι γράμμασιν, εἶτα ταῖς συλλαβαῖς, καὶ τῇ λοιπῇ παιδείᾳ, ἔπειτα τῇ Διονυσίου βίβλῳ προσέχων, καὶ τοῖς Θεοδοσίου κανόσι καὶ ποιηταῖς · εἶτα σχεδογραφίας ἀπάρχεται · καὶ πολλὰ πολλοῖς μογήσας τοῖς χρόνοις, μόγις τὴν ἀρετὴν ἐπικτάται. WILSON 1996 [1983] paraphrase ce texte (p. 24) et, comme le LSJ, fait allusion à la σχεδογραφία à travers son équivalent scolaire anglais, l'exercice du « parsing » (qui se rattache étymologiquement à l'analyse des parties du discours).

315. SCHOLIES À ARISTOPHANE, *Grenouilles*, 984-985 (ὡς οἱ τοῖς σχέδεσι βαρβαρούμενοι τοῦτο νομίζουσιν, « comme le croient ceux que les σχέδη ont barbarisés ») et 1160 a, que nous citerons plus en longueur : Εἰ δέ τις τὸ « ταῦτ' ἔστι » « ταῦτη ἐστίν » ἀκούων καταμομφάζει καὶ αἰτιᾶται, τρισπροσκυνεῖ τοῦτον ὁ Τζέτζης ὡς πανσοφώτατον σχεδογράφον, βίβλους δὲ μῆτε ἀνεγνωκότα μῆτε ἑωρακότα, « S'il est quelqu'un qui entend ταῦτη ἐστίν dans ταῦτ' ἔστι et qu'il récrimine et accuse, Tzetzés se prosterne trois fois devant lui en témoignage de ce qu'il est le plus habile des schédographes, mais n'a, de sa vie, jamais lu ni vu de livres. »

316. Si nous examinions un échantillon plus large de textes byzantins, la seconde occurrence au moins ne serait très certainement qu'un *prôton legomenon*.

317. EUSTATHE, *Commentaire à l'Iliade*, 2, p. 227. À propos de V, 902 : ὡς δ' ὄτ' ὁπὸς γάλα λευκὸν ἐπειγόμενος συνέπηξεν, « comme le suc, quand on l'agite, fait cailler le lait blanc ».

S'agit-il simplement d'une précision lexicale ? La comparaison commentée ne permet pourtant pas de confondre les deux mots accolés γάλα et ὀπός, quoique ce dernier puisse désigner toute sorte de liquide ou d'humeur. En d'autres endroits, Eustathe donne mieux à comprendre le procédé et son but. Ce qu'il considère comme la conséquence néfaste des σχέδη, c'est la perception amusée des incongruités que comporte le texte poétique. Nous avons donc affaire à un phénomène d'interprétation. Il repose le plus souvent sur deux faits appartenant à des ordres distincts : tout d'abord, une donnée phonétique importante du point de vue de la versification, qui est la synalèphe, mise en œuvre par les poètes et dûment observée par les grammairiens ; ensuite — et ce second fait est postérieur et indépendant de la composition —, l'évolution de la valeur des voyelles dans la prononciation de la langue grecque³¹⁸. En pratique, les exemples d'Eustathe concernent ce que nous appelons l'élision et l'iotacisme. Tous deux devaient faire l'objet d'une surveillance attentive durant les leçons comme dans les travaux érudits sur les textes anciens. Si l'on prend le parti de ne pas la regarder comme un risque de faute, l'ambiguïté devient la possibilité d'une lecture inattendue. Tel est le cas dans les exemples suivants :

Τὸ δὲ « τάχ' ἡμύσειε » παλαιὸν μὲν ἄνδρα οὐκ ἂν παρήγαγεν, ὡς ἐθάδα τῶν τοιούτων · τοῦ δὲ νῦν γένους τινὲς πλανηθεῖεν ἂν δοκοῦντες ἀκούειν τάχει, εἶτα κατ' ἰδίαν μύσειε, νόμῳ δηλαδὴ σχεδικῷ.

L'expression τάχ' ἡμύσειε [« elle ploierait vite »] n'aurait pas égaré un homme de l'ancien temps, familier qu'il était de ce genre de choses ; mais certains de nos contemporains erreraient en croyant entendre τάχει, puis séparément μύσειε, tout à fait comme dans les σχέδη³¹⁹.

Ἵσρα δ' ἐν τοῖς ῥηθείσι καὶ ὅτι τὸ « αὐτὰρ ὁ βῆ ῥ' Ἴσον τε καὶ Ἄντιφον ἐξεναρίζων » σχεδικῆς τεθροείας καὶ τοῦ κατὰ αὐτὴν λαβυρίνθου κεῖται λεληθότως ἀφορμὴ τοῖς ὕστερον, ὅποια καὶ ἄλλα παρὰ τῷ ποιητῇ, τεθέντα μὲν ἀπραγματεῦτως κατὰ συνθήκην συνήθη, παρελκυσθέντα δὲ τοῖς γραμματικοῖς εἰς μίμησιν. [...] Ὁ δὲ ὀρθὸς νοῦς ἐν δυοῖν μέρεσι λόγου διαλελυμένως νοεῖ τὸ « βῆ ῥ' Ἴσον » [...].

Remarque encore que, dans ces paroles, l'expression αὐτὰρ ὁ βῆ ῥ' Ἴσον τε καὶ Ἄντιφον ἐξεναρίζων [« il va tuer Isos et Antiphos »] donne à son insu aux générations suivantes un prétexte pour exercer l'art schédique de couper les cheveux en quatre, pour entrer dans le labyrinthe de cette pratique, comme en tant d'autres passages chez le Poète, où les mots que l'on s'accorde à faire aller ensemble sont tenus à l'écart et sans relation, et où les grammairiens leur font violence pour qu'ils parviennent à une imitation. [...] Mais l'esprit droit, divisant en deux parties du discours, comprend βῆ ῥ' Ἴσον [...]³²⁰.

318. Le mécanisme auquel Eustathe donne un certain relief n'est évidemment propre ni à son époque, ni à sa langue. Sous le nom de κακέμφατον, « de mauvaise apparence, malsonnant », les scholiastes à Aristophane, Eschine et Lucien notent de telles incongruités ; la première occurrence du mot, sous sa forme latinisée *cacemphaton*, se trouve chez Quintilien (voir VIII, 3, 44-47).

319. *Commentaire à l'Illiade*, 1, p. 367. À propos de II, 373 : Τὼ κε τάχ' ἡμύσειε πόλις Πριάμοιο ἄνακτος, « Elle ploierait vite, la cité du seigneur Priam. »

320. *Commentaire à l'Illiade*, 3, p. 162. À propos de XI, 101.

Si le second passage joue sur la confusion d'un certain Isos (Ἴσος) avec le héros Rhèso (Ῥήσος) cité peu avant dans le poème, la première mécoupure fait surgir une obscénité, sans souci de la syntaxe. Dans le discours qu'Agamemnon adresse en assemblée au sage Nestor, le verbe épique ἡμύω, « crouler », s'efface oralement derrière le verbe parasite μύζω, « sucer », qui représente ou imite en effet une action assez éloignée. Notons que la dénonciation, éparse dans le cours du long commentaire d'Eustathe, retrouve le vocabulaire et les images de la polémique récurrente menée contre toute élaboration linguistique suspecte de manipuler l'auditeur³²¹. Bien que la vogue des σχέδη ne soit reliée ici à aucun thème plus précis, on songe à la condamnation chrétienne des subtilités païennes ou à la critique philosophique de la sophistique. C'est en fait un lexique logique et surtout rhétorique assez peu spécifique qui permet au commentateur d'évoquer, dans ses remarques les plus étendues sur le genre, l'évolution de ce qu'il rattache pour sa part aux σχέδη. Cette esquisse d'histoire intervient dans l'explication des finesses d'Ulysse menacé par Polyphème. Eustathe qualifie de « paralogisme³²² » l'emploi du pseudonyme Οὐτίς, mais insiste, excessivement sans doute, sur le jeu grammatical qu'aurait permis Homère. Selon lui, dans la formule Οὐτίν δέ με κικλήσκουσι, par laquelle le roi d'Ithaque se présente (« on me nomme Personne »), le poète prend garde de ne pas faire suivre d'une voyelle le nom mensonger, afin d'éviter que le Cyclope ne soupçonne une élision, et par conséquent ne décèle l'expression οὐ τινα qui révélerait l'intention du héros. Abusé, Polyphème annonce : Οὐτίν ἐγὼ πύματον ἔδομαι — et « là, l'auditeur sensible au trait d'esprit ne pourra réprimer un sourire [...], fera la synalèphe dans le début du discours et dira, par élision du α : “en vérité, tu ne mangeras

321. L'image du labyrinthe apparaît plusieurs fois, notamment dans cet autre texte : Ὅρα δ' ἐνταῦθα τὸ ἴχνι' ἐρευνῶντες ὑποδύσκολον ὄν τῆ φράσει καὶ λαβυρινθώδες κατὰ τὰ νῦν σχεδικά. ἦν μὲν γὰρ καὶ ἴχνη γράψαι διὰ τοῦ η, εἴλετο δὲ ἡ ποιήσις τὸ ἴχνια. καὶ ἐσημειώθη ἐν ἄλλοις καὶ ἕτερα τοιαῦτα, « Note l'expression ἴχνι' ἐρευνῶντες, qui est un peu difficile et a quelque chose de labyrinthique, comme les expressions à σχέδη qui ont cours aujourd'hui. En effet, il était possible aussi d'écrire ἴχνη, avec un η, mais le poème a choisi ἴχνια. Nous avons fait remarquer en d'autres endroits des choses du même genre ». (*Commentaire à l'Odyssee*, 2, p. 211, à propos de XIX, 436 : ἴχνι' ἐρευνῶντες κύνας ἦϊσαν [...].) Sur la forme labyrinthique, cf. *infra*.

322. Eustathe suit en cela les traces d'Aristote, qui voyait dans le παραλογισμός l'une des habiletés du récit homérique : « Par-dessus tout, Homère a appris aux autres la façon dont on doit dire des mensonges [ψευδῆ λέγειν], c'est-à-dire l'usage du faux raisonnement [παραλογισμός]. En effet, les gens s'imaginent que, lorsque tel fait entraîne tel autre ou tel événement tel autre, l'existence du second implique celle du fait ou de l'événement premier — or c'est faux. » (*Poétique*, 1460 a 18-22.) L'exemple allusif que donne ensuite Aristote vise probablement l'*Odyssee*. Il ressort de ses explications que le paralogisme égare l'auditeur en lui faisant supposer abusivement un lien de conséquence entre deux éléments. Eustathe pourrait penser au fait que le Cyclope est prévenu contre Ulysse, qu'il ne connaît pas : si son captif se nomme Personne, alors il n'est pas Ulysse. Mais le plus probable est que le « paralogisme » désigne simplement ici la tromperie que constitue la substitution d'un faux nom à un vrai. On verra plus loin de quelle façon Eustathe se réfère aux emplois techniques du mot.

personne [οὐ τίνα], aucun autre homme³²³ ». Eustathe rapproche ce trait fameux de vers comiques d'Épicharme exploitant une fausse coupure, puis d'autres griphes anciens³²⁴ :

Ἡ δὲ τοιαύτη ὀμηρικὴ δεξιότης ὑποκινήσασά τινος τῶν νεωτέρων εἰς ὄμοιον ζήλον ἀπήγαγεν εἰς ἀστεϊσμούς. Ἐπίχαρμος γοῦν εἰπὼν τὸ ὁ Ζεὺς μ' ἐκάλεσε, Πέλοπι γ' ἔρανον ἐστιῶν [...]. Καὶ τοῦτο μὲν εἰλήφθαι δοκεῖ ἐκ τοῦ Οὐτὶν ἐγὼ πύματον ἔδομαι. Ὡς κἀνταῦθα τοῦ ἀστείου ἀκροατοῦ νοοῦντος συναλιήφθαι τὸ ὀμηρικὸν ῥητὸν ἐκ τοῦ οὐ τίνα ἐγὼ πύματον ἔδομαι [...].

Οἱ δὲ νεώτεροι ταῦτα καὶ ὅσα τοιαῦτα ζηλώσαντες — πολλὰ δ' ἐν τοῖς παλαιοῖς εὗρηται ὅμοια ὡς πολλαχοῦ δεδήλωται — γρίφους ἐμελέτησαν πλέκειν οὐς ὠνόμασαν σχέδη. Τὴν ἀρχὴν μὲν λεπτοῦς τινος καὶ οἴους ῥᾶον ἐκδιαδράσκεσθαι, τέλος δὲ ἀδρὸν καὶ δυοδιαφύκτους. Καὶ οἱ μὲν παλαιοὶ τὸ ῥηθὲν τοῦ Ἐπιχάρμου νόημα, ἔτι δὲ καὶ τὸ τοῦ ἐπιγράμματος, καὶ ὅσα δὲ ἀρχαῖα τοιαῦτα, θαυμασιῶς ἐκάλουν, ὡς ἐνομοθέτησεν ὁ Ἐπίχαρμος λόγον ἐν λόγῳ αὐτὰ εἰπὼν, διὰ τὸ ὡς ἐν αἰνίγματι ἄλλον μὲν εἶναι τὸν λαλούμενον λόγον, ἕτερον δὲ τὸν νοούμενον. Οἱ δὲ τὰ σχεδὶκὰ λαλοῦντες ἀκολούθως καὶ αὐτοὶ νοήματα καλοῦσιν ἅπερ γριφεύονται, διὰ τὸ καὶ τὸν γραμματέα παῖδα μὴ τοῦ λεγομένου ἀλλὰ τοῦ νοουμένου γίνεσθαι. Παρεσημάνθη δὲ ἀναγκαίως περὶ τινων τοιούτων καὶ ἐν τοῖς εἰς τὴν Ἰλιάδα. Ὡς ἐν καὶ τὸ βῆ ῥ' Ἴσον τε καὶ Ἄντιφον ἐξεναρίζων. Ἐνθα οὐ Ῥῆσον λέγει τὸν περιαιρόμενον Θοράκα Ὅμηρος, ἀλλὰ τίνα Ἴσον καλούμενον. Ἐμφανῶς δὲ λόγος ἐπὶ λόγῳ καὶ λαβύρινθος ἐμφαίνεται ὅν οἱ ὕστερον σχεδικοὶ ἐπετηδεύσαντο ἐν τῷ Αἰγεί συνοικῆσουσα τῷ Πανδίωνος. Ὁ γραφὲν περὶ τοῦ ἥρωος Αἰγέως ἐν δυοῖς διφθόγγις, ἡ σοφὴ ἑταῖρα Θαῖς, διὰ τῆς α(ι) διφθόγγου καὶ τοῦ ἰῶτα ἐξέδοτο. Ὡς ἀπὸ τοῦ αἶξ αἰγὸς αἰγί. Γράσωνος γάρ τινος παρωνομάσθαι δοκοῦντος ἀπὸ γράσου ὃς δηλοῖ τὴν τῶν αἰγῶν ὁδμήν, ἐπεὶ πρὸς αὐτὸν πορευομένη ἦρετό τις πού ἄπεισιν, ἔφη · αἰγί συνοικῆσουσα τῷ Πανδίωνος ἦγουν τῷ οἰονεὶ αἰγιδίῳ Γράσωνι διὰ τὸν γράσον οὐ πέρ ἐστι παρώνυμος. Καὶ τοῦτο μὲν προφανῶς νενοημάτισται κατὰ ὁμοφωνίαν παρηχητικὴν δύο πώσεων δοτικῶν, ἥτοι τοῦ Αἰγεί ἡρωϊκῶς καὶ τοῦ αἰγί ζωϊκῶς. [...] Ἔτι ἰστέον καὶ ὅτι ὁ κιθαρωδὸς Στρατόνικος πρὸς τίνα ἔμφασιν ὀμηρικῆς διαίρεσεως τῆς ἐν τῷ οὐ τίς με δαμᾶ δόλω σὺδὲ βίηφι φιλοτιμησάμενος καὶ αὐτὸς διελεῖν ἐν τῷ ἐρωτηθῆναι περὶ τινος μεγάλου μὲν μεγέθει κιθαρωδοῦ δὲ φαύλου · ποῖος τίς ἐστιν ; ἔφη · σὺδεὶς κακὸς μέγας ἰχθύς, αἰνιττόμενος ὅτι τε σὺδεὶς ἐστὶν ἐκεῖνος ὁ περὶ οὐ ἠρωτήθη, καὶ ὅτι κακὸς, καὶ μέγας μὲν, ἰχθύς δὲ δι' ἀφώνιαν. Ἐπαῖξε δὲ ὁ Στρατόνικος τοῦτο παρὰ τὴν λέγουσαν παροιμίαν μέγας σὺδεὶς σαπρὸς ἰχθύς, παραθεῖς αὐτὴν καὶ διελὼν ὡς ἤθελε. Καὶ ταῦτα μὲν τοιαῦτα.

Cette habileté homérique a incité certains des modernes à imiter ce style et les a conduits à faire des traits d'esprit. Du moins est-ce le cas d'Épicharme, lorsqu'il dit : ὁ Ζεὺς μ' ἐκάλεσε Πέλοπι γ' ἔρανον ἐστιῶν [...]. Or, cela semble repris de l'expression Οὐτὶν ἐγὼ πύματον ἔδομαι [« c'est Personne que je mangerai le tout dernier »]. Car ici aussi l'auditeur qui a de l'esprit comprend que l'expression homérique est une contraction de l'expression οὐ τίνα ἐγὼ πύματον ἔδομαι [...].

Les modernes, désireux d'imiter ces traits et d'autres de ce genre — et on en trouve un grand nombre de semblables chez les auteurs anciens, comme on l'a montré en bien des endroits —, se sont ingénies à tresser des griphes qu'ils ont nommés σχέδη. C'étaient au début des griphes plutôt discrets et tels que l'on pouvait facilement se libérer de leur emprise, mais ils finirent par devenir corsés et difficiles à esquiver. Et, d'une façon étonnante, les Anciens nommaient « pensée » l'énoncé d'Épicharme que l'on a cité, mais aussi l'épigramme et tous les énoncés archaïques de ce genre, comme l'avait enjoint Épicharme, qui disait qu'il y a dans tout cela « un discours dans un discours », pour la raison que, comme dans une énigme, on prononce un certain discours, mais on pense à un autre différent. Les diseurs de σχέδη, en conséquence, nomment eux aussi « pensées » les griphes qu'ils font, parce que le lettré lui-même est l'enfant non de sa parole mais de sa pensée. Il a bien fallu, à l'occasion, faire des remarques sur certains énoncés de ce genre dans le

323. Ἐνθα ὁ ἀστεῖως ἀκροατῆς ὑποκινήθει εἰς μεδίαιμα [...] συναλείπει τὴν ἀρχὴν τοῦ λόγου, καὶ κατ' ἐκθλιπὴν τοῦ α ἐρεῖ ὅτι ἀληθῶς οὐ τίνα φάγοις ἂν ἄλλον ἄνθρωπον.

324. Nous abrégons quelque peu le long développement d'Eustathe. Il cite les répliques successives du texte d'Épicharme, issu de Λόγος καὶ Λογίνα (fr. 87 Kaibel = 76 PCG avec quelques corrections ; rapporté par Athénée, VIII, 338 d). Le calembour y est présent comme un malentendu, qu'il n'est pas utile de chercher ici à transposer au français : — Ὁ Ζεὺς μ' ἐκάλεσε, Πέλοπι γ' ἔρανον ἐστιῶν. / — Ἡ παμπόνηρον ὄφρον ὦ 'τάν ὁ γέρανος. / — Ἄλλ' οὐτὶ γέρανον, ἀλλ' ἔρανον τοι λέγω, « — Zeus m'a envoyé une invitation à un banquet [γ' ἔρανον] en l'honneur de Pélops. / — Oh ! triste pitance, mon ami, que la grue [γέρανος]. / — Non, je ne parle pas de grue [γέρανον], mais d'un banquet [ἔρανον]. » Comme cet extrait, les reparties de professionnels du divertissement, courtisanes et citharède, se trouvent chez Athénée. Nous omettons également l'épigramme à laquelle Eustathe se réfère dans notre citation ; elle repose sur un procédé similaire.

commentaire de l'*Iliade* également. Notamment sur l'expression βῆ ὃ' Ἴσόν τε καὶ Ἄντιφον ἐξεναορίζων, dans laquelle Homère ne parle pas de Rhêsos, le Thrace dont le nom est familier à toutes les oreilles, mais d'un quidam nommé Isos. C'est manifestement comme un discours par-dessus un discours et comme un labyrinthe que se présente le discours que les faiseurs de σχέδη qui sont venus ensuite ont voulu trouver dans l'expression Αἰγεί συνοικήσουσα τῷ Πανδίωνος [« je vais partager la demeure d'Égée, le fils de Pandion »]. Cela concerne le héros Égée, dont le nom s'écrit avec deux diphtongues, mais l'habile hétaire Thaïs le prononça avec la diphtongue αι et la lettre *iota*, comme si le mot venait de αἶξ, αἰγός [« la chèvre »], [qui donne] αἰγί [au datif]. Or, un homme était apparemment surnommé Grason [« Sent-le-bouc »], d'après γράσος, qui désigne l'odeur des chèvres. Elle se rendait chez lui lorsque quelqu'un lui demande où elle va ; et de répondre : αἰγί συνοικήσουσα τῷ Πανδίωνος [« je vais partager la demeure de la chèvre de Pandion »], c'est-à-dire de Grason le quasi-capridé en raison du γράσος [« odeur de bouc »] d'où provient justement son nom. Et cela, de toute évidence, a été pensé conformément à l'homophonie en écho de deux datifs, à savoir Αἰγεί, sur le mode héroïque, et αἰγί, sur le mode animal. [...] Il faut encore savoir que le citharède Stratonicos, prenant pour modèle l'effet que produit la disjonction mise en œuvre par Homère dans l'expression οὐ τίς με δαμά δόλω οὐδὲ βήφει et désireux de réaliser lui-même une disjonction, alors qu'on l'interrogeait sur un homme de grande taille mais piètre citharède, par la question : « Que vaut-il ? » eut ce mot : οὐδεις κακὸς μέγας ἰχθύς [« piètre vaurien, gros poisson » (ou « aucun grand poisson [n'est] mauvais »)]; par là, il suggérait que l'individu sur lequel on l'interrogeait n'était personne, et qu'il était mauvais, et en outre qu'il était grand, mais un véritable poisson faute de voix. Pour faire cette plaisanterie, Stratonicos se fondait sur le dicton μέγας οὐδεις σαπρὸς ἰχθύς [« aucun poisson pourri [n'est] grand » (ou « grand vaurien, poisson pourri »)], auquel il se référait en y ménageant une disjonction à sa guise. Voilà pour cela³²⁵.

Sans qu'Eustathe prétende à une élaboration systématique, ce passage établit une continuité entre la pointe humoristique, l'énigme et les σχέδη. Deux aspects du commentaire doivent retenir notre attention. Le premier est la terminologie employée pour désigner les éléments de cet ensemble, qui est celle d'un professeur de rhétorique³²⁶. Le point de départ de la scholie est la qualification de la ruse d'Ulysse comme ἀστεϊσμός. C'est là une figure bien répertoriée, mais aussi l'une de celles qui possèdent les contours les plus vagues, comme nous avons eu l'occasion de le dire³²⁷. En l'occurrence, Eustathe ne classe pas le mot d'esprit d'une façon technique, mais l'inscrit dans le champ des énoncés habiles et réjouissants. Certaines expressions énigmatiques se trouvaient déjà parmi les ἀστεῖα aristotéliens. Ici, la discussion semble propice à l'auteur pour une nouvelle allusion aux σχέδη, qui sont ainsi annexés au domaine de la plaisanterie brillante, mais le sont comme un excès de subtilité condamnable. Or, le relais entre les bons mots et les lectures équivoques est la catégorie d'énigme. Γρίφος sert en effet d'hyperonyme à σχέδος, tandis que le syntagme σχεδικὰ λαλέω est mis sur le même plan que γριφεύω. Ce dernier verbe, plus encore que le mot dont il est dérivé, nous rappelle qu'Eustathe est le plus grand utilisateur d'Athénée. Sans doute αἰνίγμα était-il moins

325. *Commentaire à l'Odyssée*, 1, p. 348. À propos de IX, 364-414.

326. Dans la préface de son *Commentaire à l'Iliade*, Eustathe affirme avoir rédigé ses notes à la demande de ses étudiants. Voir sur ce point WILSON 1996 [1983], p. 197.

327. Cf. 6, à propos de Démétrios, qui appliquait déjà ce mot à une réplique macabre du Cyclope, un peu plus loin dans la même scène de l'*Odyssée*.

expressif et moins propre à qualifier les σχέδη, ou si l'on préfère à les disqualifier³²⁸. Surtout, quoique plus courant, ce mot appartenait à la langue de l'art. Nous le retrouvons dès que l'auteur porte un regard technique sur l'expression d'Épicharme qu'il transmet : c'est αἰνίγμα qui est défini, selon le schème dissociatif habituel, comme un λόγος bifide, dans lequel parole et pensée sont séparées. Cette mise au point fait usage du fonds rhétorique et grammatical commun pour caractériser non pas directement les σχέδη, mais leurs appellations de νοήματα, que reprennent à leur compte les amateurs d'interprétations schédographiques, et de λόγος ἐν λόγῳ, qu'emprunte plus loin Eustathe en la modifiant légèrement. Le terme νόημα, « pensée », connaît un emploi particulier en rhétorique au sujet de la forme que prend l'idée une fois exprimée ; selon l'auteur, il faut l'entendre ici comme une référence à la pensée latente dans un énoncé donné³²⁹. La présence de ce discours second à l'intérieur du discours explicite est le facteur commun des phénomènes associés dans notre texte.

328. Bien que l'usage que fait Eustathe d'αἰνίγμα et de γοῖφος soit assez souple, le premier semble en effet plus régulièrement associé à la réussite expressive et au bon goût et le second à l'obscurité conçue comme un obstacle. En voici quelques exemples. L'homonymie de τάφος, « tombeau » ou « étonnement », est commentée plusieurs fois. Les prétendants sont étonnés, et le tombeau les attend, semble sous-entendre astucieusement Homère : Ἔτι πρὸς τοῖς ῥηθεῖσι καὶ τὸ τάφος δ' ἔλε πάντας τῆ ὁμωνυμία τοῦ κατὰ τὴν ἔκπληξιν τάφος τὸν νεκροδόχον ὡς ἐν αἰνίγματι ἀστείως παραλαλεῖ, « Outre ce qui a été dit, l'expression "le τάφος les prit tous", en vertu de l'homonymie du τάφος qui résulte de la stupéfaction, fait entendre le tombeau d'une façon détournée et avec esprit, comme dans une énigme. » (*Commentaire à l'Odyssée*, 2, p. 253 ; comparer 1, 62.) C'est ainsi αἰνίγμα qui désigne l'allusion plaisante : Τὸ δὲ ὑπὸ ψυχρῷ ποδὶ Ταύρου ἔχει τι ἀστεῖον καὶ αἰνιγματώδες κατὰ τὴν ὁμωνυμίαν τῶν λέξεων, « L'expression "au pied glacial du Taurus" contient quelque chose de spirituel et d'évocateur en vertu de l'homonymie des mots. » (*Commentaire à Denys le Périégète*, 163 ; pour l'expression de Denys, la traduction est celle de JACOB 1990.) Mais l'ambiguïté énigmatique n'est pas nécessairement une qualité : Τὸ δὲ Ὀδυσσεὺς δὲ λαβὼν κύσε χεῖρα οὐ μακρὰν ἐστὶν αἰνίγματος κατὰ τὸ Ὀδυσσεὺς · δόξοι μὲν γὰρ ἂν τῷ ἀπεριέργως ἀκούοντι ὅτι ὁ Ὀδυσσεὺς ἔκυσε τὴν τοῦ δούλου χεῖρα, « L'expression Ὀδυσσεὺς δὲ λαβὼν κύσε χεῖρα n'est pas loin d'être une énigme à travers le mot Ὀδυσσεὺς ; il pourrait sembler en effet à un auditeur inattentif qu'Ulysse a baisé la main du serviteur. » (*Commentaire à l'Odyssée*, 2, p. 328.) Il est par ailleurs significatif qu'un autre passage nomme γοῖφος un problème de texte : Ὅρα δὲ τὸν γοῖφον τοῦ τέρματ' ἔθηκεν. Εἰ γὰρ τις γράψοι ἐν χρόνῳ παρακειμένῳ αὐτό, ἵνα ἢ τέθεικε τέρμα, ἔχοι ἂν καὶ λόγον καὶ οὐκ ἐξουθενοῖτο. Ακολουθητέον δὲ ὅμως τοῖς παλαιοῖς ἀντιγράφοις, « Note le griphe contenu dans l'expression τέρματ' ἔθηκεν ["il en a fait la borne"]. De fait, si on l'écrivait dans le sens inverse, afin d'obtenir τέθεικε τέρμα ["il a posé la borne"], cela se justifierait et n'aurait rien de méprisable. Cependant, il faut suivre les exemplaires anciens. » (*Commentaire à l'Iliade*, 4, 740.)

329. Le sens rhétorique est fréquent par exemple chez Denys d'Halicarnasse et chez Hermogène ; il est tout à fait comparable à l'emploi aristotélicien de διάνοια dans la *Poétique*, par exemple, qui « désigne non un usage spéculatif, mais une mise en œuvre active du logos » (DUPONT-ROC & LALLOT 1980, p. 306). Dans le présent passage, on peut être séduit par la coïncidence de cette acception de νόημα avec le développement remarquable, notamment à travers l'italien *concetto*, de la notion baroque de « concept », le mot qui désigne l'outil de l'intellection servant à indiquer aussi l'expression saisissante prise par le conceptisme (cf. 4, à propos d'Aristote). Dès Homère, le νόημα a pour caractéristique la rapidité (en *Odyssée*, VII, 36, les neufs des Phéaciens sont dites ὡκεῖαι ὡς εἰ πετρὸν ἢ ἐ νόημα, « rapides comme une aile ou comme une pensée ») et le syntagme ἅμα νοήματι se fige ensuite pour signifier l'instantanéité (ainsi à partir d'Épicure). Mais le terme grec ne vise apparemment pas ici l'intuition fulgurante. Pour sa part, Eustathe avait employé dans un contexte semblable le verbe apparenté νοηματίζω : Τὸ δὲ Ὀδυσσῆ' ἀσπαστὸν ποῦρατ' ἔθηκεν ἂν φανεῖν τοῖς νοηματίζουσι σχεδὶκῶς, « L'expression Ὀδυσσῆ' ἀσπαστὸν ποῦρατ' ἔθηκεν pourrait être du goût de ceux qui élaborent des pensées à la manière des σχέδη. » (*Commentaire à l'Odyssée*, 1, p. 230.) Il faut probablement songer à une forme de σπάω, « tirer, sucer », et à un nouveau sous-entendu obscène. Le texte contient l'hapax σχεδιακῶς, que le LSJ proposait déjà de corriger comme nous le faisons en un autre hapax ; l'idée d'improvisation exprimée par le groupe lexical de

Ces expressions sont citées à la faveur d'un essai de chronologie, qui est le second aspect intéressant de cette notule. Disons d'emblée que l'explication avancée est sommaire et entièrement déterminée par deux thèmes récurrents de ce commentaire et de bien d'autres : tout est dans Homère *in nuce* et les contemporains ont dégénéré. En l'espèce, « les anciens » qui sont venus après Homère auraient imité chez lui l'ambiguïté volontaire de certaines élisions. Puis, par un zèle inconsidéré, « les modernes » auraient inventé des énigmes de moins en moins fines, qu'Eustathe affirme avoir évoquées à contre-cœur (ἀναγκαίως, « par nécessité ») dans son ouvrage précédent. L'expression γρίφους πλέκειν, « tresser des grîphes », est *a priori* susceptible de se rapporter à des productions byzantines non autrement précisées, qu'il s'agisse de plaisanteries de tradition orale ou de textes écrits, mais la logique du passage (en particulier la reprise anaphorique par σχεδικὰ λαλοῦντες) et l'ensemble de notre dossier incitent à y voir plutôt l'imitation d'une image que l'on trouvait au moins chez Eschyle et chez Plutarque et qu'une scholie de Tzetzés atteste à la même époque³³⁰. La notion de tressage est d'ailleurs assez appropriée à ces cas de manipulation du tissu textuel. Ainsi, l'emploi dérivé de σχέδη par Eustathe concerne bien la réception des œuvres, même s'il désigne une réception atypique³³¹. Assez subtilement, Eustathe passe de l'idée d'un λόγος enfoui à celle d'un λόγος surimposé (λόγος ἐπὶ λόγῳ), qui est un moyen inventé pour rendre le texte aussi compliqué qu'un labyrinthe³³². Le rapprochement d'Homère, d'Épicharme et des énigmes scolaires est évidemment très artificiel et montre sa faiblesse dans cette opposition entre un principe de composition et un mode de lecture. Les historiens de la littérature ne trouveront pas leur bien dans les élucubrations d'Eustathe.

La suite du passage nous apporte néanmoins un renseignement important sur sa perception des σχέδη. Nous avons cité l'un des énoncés qui, selon l'auteur, ont prêté à une lecture

σχεδιάζω a pu interférer : n'est-il pas question d'une interprétation inventive *ex tempore* ? Eustathe est par ailleurs le seul à utiliser l'adverbe σχεδιαστικῶς (dans le *Commentaire à l'Iliade*, 3, p. 50 et 171).

330. Cf. *supra*. Quelques lignes plus loin, Eustathe fournit un exemple de cet emploi de πλέκω : profitant implicitement de ce qu'un sophisme célèbre est nommé le Personne (voir Diogène Laërce, VII, 44 et 82), il affirme que c'est à l'imitation d'Homère que les philosophes « tressent leurs paralogismes, ces Personne que l'on trouve chez eux [τοὺς παρ' αὐτοῖς οὐτιδας πλέκουσι παραλογισμούς] ». La phrase par laquelle Eustathe explique la reprise du terme νοήματα demeure assez obscure (διὰ τὸ καὶ τὸν γραμματέα παῖδα [...] τοῦ νοουμένου γίνεσθαι). Il n'emploie le mot γραμματέυς que dans le *Commentaire à l'Odyssée*, quatre fois ; cette occurrence est la seule qui ne soit pas en rapport avec une citation explicite. Le *TLG* n'offre aucun parallèle.

331. Le même raisonnement s'applique, dans d'autres passages, à l'usage du verbe ἐκδίδωμι, que nous traduisons prudemment par « mettre en circulation » afin de ne pas préjuger du mode de transmission.

332. Rappelons que le labyrinthe ancien, et encore ceux qu'Eustathe imaginait, est un modèle idéal de complication et de confusion plutôt que le lieu d'une quête. Selon les formules de M. Detienne, il est un « schème formel » que caractérisent principalement « la structure énigmatique » et « l'aporie des détours circulaires » : « espace acentré », le labyrinthe représente « la figure abstraite d'un espace aporétique » (DETIENNE 1983, p. 550 et 552-553). La transformation du modèle est remarquablement décrite et illustrée par DOOB 1990 et surtout KERN 1999 [1982].

schédographique : en introduisant un iotacisme volontaire dans un vers d'Euripide³³³, la courtisane Thaïs préfigure les σχέδη byzantins. Le texte subit une modification, qu'un contemporain d'Eustathe peut regarder comme un phénomène courant. Le mot du citharède Stratonicos n'est pas directement rattaché aux σχέδη, mais amorce le retour au commentaire du passage homérique qui leur est donné pour origine. Il consiste à « séparer » en les prononçant les groupes de mots, afin de changer leur rôle syntaxique³³⁴. Par là, il est analogue à l'ἀστεϊσμος homérique, auquel le commentateur revient enfin pour le classer comme un sophisme : Ἔστι δὲ τὸ σόφισμα οὐ παρὰ τὴν ὁμωνυμίαν κατὰ τινας, ἀλλὰ παρὰ σύνθεσιν μᾶλλον καὶ διαίρεσιν [...], « Et le sophisme ne se fait pas par homonymie, comme certains le croient, mais bien plutôt par conjonction et disjonction [...] »³³⁵. L'intérêt de ces remarques est qu'elles font intervenir les catégories traditionnelles de l'étude des sophismes, ou paralogismes, pour laquelle les principales références anciennes sont les traités d'Aristote et de Galien³³⁶. Aussi étonnant que cela paraisse, nos sources mettent rarement en relation ces instruments intellectuels d'analyse linguistique et les procédés énigmatiques. Ici, il faut remarquer que le phénomène commenté par Eustathe se situe souvent à un autre niveau que le couple de la σύνθεσις et de la διαίρεσις, lorsque les σχέδη supposent un découpage à l'intérieur des signifiants et non seulement un jeu sur la portée des mots. Cela nous conduit à

333. EURIPIDE, *Médée*, 1385 : Αἰγεί συνοικήσουσα τῷ Πανδίωνος. L'anecdote sur Thaïs se trouve dans Athénée (XIII, 585 e). Eustathe lui emprunte également un mot semblable de Phryné, que nous avons omis.

334. Dans le proverbe, οὐδείς est adjectif et μέγας est l'attribut du syntagme κακὸς μέγας ἰχθύς, tandis que, dans l'interprétation voulue de la réponse de Stratonicos, οὐδείς devient pronom et est accompagné de l'épithète μέγας. Signalons que le proverbe ne figure pas dans les recueils parémiographiques et n'est connu que par le texte d'Athénée (VIII, 347 f-348 a). Nous y apprenons que la saillie de Stratonicos était expliquée par Théophraste dans son traité perdu Περὶ τοῦ γελοίου. C'est Athénée qui introduit l'interprétation par le participe αἰνιττόμενος, avant de copier de longues citations de Machon et de Callisthène qui rapportent d'autres traits d'esprit du citharède.

335. Il ne s'agit plus du mensonge d'Ulysse, mais de la vaine plainte de Polyphème aveuglé qui en est la conséquence. Dans οὐ τίς με δαμά δόλω οὐδὲ βίηφι, l'alternative entre οὐ τίς et Οὐτίς commande l'interprétation de οὐδὲ : la phrase signifie soit « personne ne me vainc ni par ruse, ni par force », soit « Personne me vainc par ruse, et non par force ». Cet effet est sensiblement différent du jeu de mots intertextuel de Stratonicos, mais Eustathe se contente de les ranger dans la même catégorie en le qualifiant de semblable (τοιούτος).

336. Dans *Les Réfutations sophistiques* (IV, 165 b-166 b), Aristote nomme six espèces de sophismes relevant de l'expression : homonymie, amphibolie, liaison, séparation, accentuation et forme de l'expression (ὁμωνυμία, ἀμφιβολία, σύνθεσις, διαίρεσις, προσωδία, σχῆμα λέξεως). Le traité *Des sophismes verbaux* de Galien est le premier commentaire de ces analyses (voir la traduction annotée de C. Dalimier dans PELLEGRIN, DALIMIER & LEVET 1998, p. 217-235). Bien qu'il ne remanie qu'assez légèrement les divisions d'Aristote, Galien propose de réduire tous les types de sophismes à des cas d'ambiguïté. Pour une comparaison des systèmes, voir DORION 1995, p. 78-85. En présentant le texte de Galien, P. Pellegrin observe une différence intéressante entre les deux auteurs : la technique de l'écriture a suffisamment évolué en quatre siècles pour que la clarté plus grande qu'Aristote reconnaissait à l'oral soit concurrencée par les facteurs de désambiguïstation que sont les signes d'accentuation et de ponctuation (ouvrage cité, p. 59-61). Eustathe raisonne évidemment tout à fait en homme de l'écrit, si bien qu'il indique après notre passage que, entre Οὐτίς με κτείνει et δόλω οὐδὲ βίη, Polyphème met un point (στίξαντος τελείαν), alors que les autres Cyclopes comprennent l'énoncé comme un tout (συγκειμένως νοησάντων).

insister sur le fait qu'ils ne visent pas à mystifier l'auditeur, mais à l'amuser en isolant du contexte un syntagme piquant. Ces énigmes scolaires sont tout aussi artificielles que les exemples consacrés d'ambiguïté reposant sur la coïncidence de deux interprétations possibles³³⁷.

Sans doute ne doit-on pas prendre trop au sérieux la formule dans laquelle Eustathe évoque « l'audace schédique [...], entrée en insurrection contre les Anciens³³⁸ ». Il est juste en revanche que cette ventriloquie désacralisante touche tous les auteurs classiques, si l'on en croit un texte comme celui-ci :

Ὅρα δὲ τὸ ἥλθεσ « δι' Εὐμαιε », ὀρθῶς μὲν νοούμενον, ἀσαφῶς δὲ πεφρασμένον διὰ τὴν ἐκθλιψιν τῆς ληγούσης τοῦ « διε ». Καλεῖται γὰρ καὶ ἀλλαχοῦ διὸς ὁ τοιοῦτος Εὐμαιοσ. Τοιοῦτον δὲ καὶ ἐν Ἰλιάδι τὸ « ἐπεμήνατο δι' Ἄντεια » · δια γὰρ ἐκεῖ τὸ ἐντελές. Καὶ ἔστιν εἰπεῖν καὶ τοῦτο βραχείαν τινὰ φλέβα σχεδικῆς μεταλλείας τῆς ἐξευρημένης ὕστερον, εἴτε καὶ ξέσμα τι λατομίας σχεδουργικῆς, ἦν μετὰ τὸν ποιητὴν τεχνώμενοι πόνους τοῖς γραμματικευομένοις ἐξευρήκασι. Καὶ εἰσὶ καὶ ἕτερα πολλὰ τοῦ εἴδους τούτου γραφέντα ἐν τοῖς εἰς τὴν Ἰλιάδα, τὰ μὲν συναληλιμένα, τὰ δὲ καὶ κατὰ ἕτεροίαν συνθήκην · ἐξ ὧν ἡ τῶν σχεδοποιῶν εἰλήφθαι δοκεῖ μέθοδος. [...] Καὶ ἄλλα δὲ τοιαῦτα μυρία Ὀμηρικά τε καὶ ἄλλως ποιητικά, οὔτε ζηλωτὰ εἰς τὸ καταλογάδην γράφειν, καὶ οὐδὲ οἶα λόγου νῦν ἠξιῶσθαι πλείονος.

Note l'expression ἥλθεσ δι' Εὐμαιε, qui donne un sens correct, mais dont la formulation est obscure en raison de l'élision de la voyelle finale de διε. Assurément, ailleurs aussi cet Eumée est appelé διὸς [« divin »]. Est du même genre, dans l'*Iliade*, l'expression ἐπεμήνατο δι' Ἄντεια ; en l'occurrence, la forme complète est δια. On peut dire que c'est là une petite veine dans l'exploitation des σχέδη dont on a découvert l'art ensuite, ou si l'on préfère un déchet dans la carrière d'où l'on extrait les σχέδη, carrière que l'on a découverte, après le Poète, en s'ingéniant à donner du labeur aux apprentis grammairiens. Et il y a bien d'autres exemples de cette espèce dans nos commentaires sur l'*Iliade*, parfois produits par la synalèphe, parfois par quelque autre type de liaison ; c'est là, semble-t-il, que les faiseurs de σχέδη sont allés chercher leur méthode. [...] Et il y a mille autres expressions de ce genre chez Homère et chez les poètes, que rien en elles n'incite à passer en revue, et qui ne sont pas telles que nous croyions devoir leur consacrer à présent un plus long exposé³³⁹.

Parmi les énoncés cités figuraient des vers d'Hésiode et de Sophocle, dont certains deviennent scabreux³⁴⁰. Un dernier cas de franche obscénité laisse songeur, car l'érudit

337. Telle la fameuse séquence ΑΥΛΗΤΡΙΣ qui autorise l'hésitation entre ἀύλητρις, « la joueuse d'*aulos* », ἀύλη τρίς, « la maison trois fois », et ἀύλη τρίς, « qu'elle joue [de l'*aulos*] trois fois ». Nous possédons plusieurs versions de cet exemple, que Diogène Laërce (VII, 62) et Galien (*Des sophismes verbaux*, p. 591 et 595 Kühn) affirment être d'origine stoïcienne. Voir également Ælius Théon, 82 et la *Souda*, sous ἀμφιβολία et sous ἀύλητρις πέπτωκεν. On se reportera aux commentaires de C. Dalimier dans l'édition citée, ainsi que, plus généralement, à ATHERTON 1993. En parlant d'énigmes scolaires, nous avons à l'esprit une définition donnée par J. Lallot au sujet des ambiguïtés factives de la tradition grammaticale : « Par "ambiguïté d'école", j'entends l'ambiguïté d'un segment sans contexte » (LALLOT 1988a, p. 41).

338. *Commentaire à l'Iliade*, 2, p. 585 : ἡ σχεδικὴ τόλμα [...], νεωτερισμένη κατὰ τῶν παλαιῶν.

339. *Commentaire à l'Odyssee*, 2, p. 132. À propos de XVI, 461. La mine et la carrière sont des équivalents imagés du terme courant ἀφορμή : Ὅρα δὲ ὅτι τοῖς παίζειν τὰ σχεδικὰ ἐθέλουσιν ἀφορμὴν δίδωσι τὸ [...], « Note que l'expression [...] donne un prétexte aux gens qui veulent jouer aux σχέδη » (*Commentaire à l'Iliade*, 4, p. 877).

340. La manipulation du vers 281 d'*Électre* modifie à peine le sens en détruisant la syntaxe : θεοῖσιν ἔμμην' ἱερὰ, « des sacrifices mensuels aux dieux », est lu comme θεοῖσι νέμειν ἱερὰ, « dispenser les sacrifices aux dieux ». La transformation du vers 276 d'*Œdipe roi* (dont le texte édité est ὥσπερ μ' ἀραιὸν ἔλαβες, ὦδ', ἄναξ, ἐρῶ, « tu m'as pris dans les liens de ton imprécation, seigneur, ainsi je parlerai ») est moins anodine :

commentateur prend les devants des σχεδοποιοί pour souligner qu'un passage d'Homère contient une allusion potentielle :

Ἰστέον δὲ ὅτι καὶ ἕτερα μὲν ὀνόματα ἐκ τοῦ νωθῆς παράγονται, ἐν δὲ τοῖς καὶ κωμικῇ λέξις ὁ νόθουρος, ἦγον ὁ νωθὴν ἔχων τὴν οὐράν, φασίν, ἐν τῷ συγγίνεσθαι. Οὕτω γὰρ ἔλεγον τὸ κατ' ἄνδρα αἰδοῖον. Ὁ δὲ τοιοῦτος ἀνὴρ καὶ ἄστυτος ἐλέγετο, καθὰ καὶ οἶκος ἄστυτος ὁ μὴ ἔχων ἄνδρα ὃς ἔχοι ἂν λέγειν τὸ « στύομαι τριέμβολον », ἀλλὰ μᾶλλον τὸ « Ἀστυάναξ γέγονα ». Ἡ δὲ εἰρημμένη οὐρά καὶ ἀπομύζουριν παρήγαγε γυναῖκα τὴν αἰσχροποιόν, παρὰ τὸ μυζοῦν, ἦγον θηλάζειν, οὐράν. Εἰ δὲ καὶ πανδοσία ἢ τοιαύτη ἐλέγετο πρὸς παίγιον τῆς Πανδώρας, καὶ βορβορόπη δὲ ὡς ἀκάθαρος, παρὰ τὸν βόρβορον καὶ τὴν ὀπήν, ἄλλου ταῦτα λόγου. Παρακείμενον δὲ τὸ « νωθῆς » μετὰ τὸ « παῖδας », « ἐβίησατο » γὰρ, φησί, « παῖδας νωθῆς », φιλοῖτο ἂν ὑπὸ τῶν ἐκδιδόντων ἄρτι τοὺς σχεδικοὺς γρίφους ὡς ἀπατήλιον τοῖς παισὶ.

Il faut savoir en outre que d'autres mots viennent de νωθῆς [« lent, paresseux »], et qu'il y a parmi ceux-ci le mot comique νόθουρος, c'est-à-dire « qui a la queue paresseuse », comme on dit, lors de l'accouplement. On employait ce mot à propos du sexe de l'homme. Un tel homme était qualifié d'ἄστυτος [« impuissant, qui ne bande pas »], tout comme on qualifiait d'ἄστυτος une maison qui n'a pas d'homme qui puisse reprendre l'expression « je dresse trois fois l'éperon », mais un plutôt qui dirait « je suis Astyanax ». La « queue [οὐρά] » en question a fourni également « pompeuse de queue [ἀπομύζουρις] », femme aux viles pratiques, d'après « pomper [μυζοῦν] », c'est-à-dire « sucer [θηλάζειν] », la « queue ». Que l'on ait nommé une telle femme πανδοσία [« offerte à tous »] par une plaisanterie sur Pandora, et aussi βορβορόπη [« trou d'immondice »] pour son impureté, d'après βόρβορος [« immondice »] et ὀπή [« trou »], cela ne concerne pas notre propos. Mais comme νωθῆς vient après παῖδας [« enfants »], puisqu'il dit ἐβίησατο παῖδας νωθῆς [« il tient tête à des enfants, bête » ou « il violente des enfants, impuissant »], l'expression pourrait être du goût de ceux qui maintenant mettent en circulation leurs griffes à la manière des σχέδη pour tromper l'esprit des enfants³⁴¹.

Mais le simple ridicule peut aussi être recherché :

Τὸ δὲ « ἦρχον ἐγὼ μύθοιο » σεμνῶς ἔφη ὁ γέρον, ὡς τοῦ Ὀδυσσέως δηλαδὴ ὢν λογιώτερος. Οἰονεὶ γοῦν ἀξιοὶ καὶ νῦν αὐτὸς πείσαι ἐξελθεῖν εἰς μάχην. Τὸ δὲ « κελεύων ὑμῖ ἄμμιν ἔπεσθαι » σκληρόν ἐστι καὶ τῇ φράσει καὶ τῇ συναλιφῇ. Ὁ γοῦν τὰ σχεδικὰ γριφεύων μάμμην ἂν παρακούσοι ἐνταῦθα οἶα τῶν τοιούτων ἐθάς.

L'amateur de σχέδη recombine toute une séquence et admet la prononciation moderne de la diphtongue αι pour faire entendre σπέσμα ῥέον, « de la semence qui coule », dans ὡς πέρ μ' ἄραϊον.

341. *Commentaire à l'Iliade*, 3, p. 253. À propos de XI, 559. Les vers suspects comparent la résistance d'Ajax face aux Troyens à celle d'un âne attaqué par des enfants : Ὡς δ' ὅτ' ὄνος παρ' ἄρουραν ἰὼν ἐβίησατο παῖδας / νωθῆς, ᾧ δὴ πολλὰ περὶ ῥόπαλ' ἀμφὶς ἐάγη, / κείρει τ' εἰσελθὼν βαθὺν λήϊον [...], « Comme lorsqu'un âne s'approche d'un champ et tient tête à des enfants, / bête — on peut bien lui briser des bâtons sur les flancs, / c'est lui qui ira tondre les hautes moissons [...] » (XI, 558-560). L'expression στύομαι τριέμβολον est empruntée à Aristophane (*Oiseaux*, 1256). La pertinence de la citation est éclaircie par un autre passage d'Eustathe (*Commentaire à l'Iliade*, 2, 369) et par un fragment du *Περὶ βλασφημιῶν* de Suétone : ὁ Ὀμηρικὸς Ἀστυάναξ δριμέως πέπαικται καὶ ἐπὶ τινος δυσκνήτου τὰ εἰς λαγνεῖαν, ἀπὸ τοῦ στύειν, « le héros homérique Astyanax fait l'objet d'une plaisanterie piquante et cela se dit à propos de quelqu'un qui a du mal à s'émouvoir pour la copulation, d'après στύειν [“bander”] » (voir TAILLARDAT 1967, sous νόθουρος). Le terme rare βορβορόπη est mentionné par Eustathe et par des lexicques comme un mot employé par Hipponax (fr. 135 b West).

Le vieillard a prononcé avec gravité l'expression « je pris à mon tour la parole », sans doute dans l'idée qu'il est plus éloquent qu'Ulysse. De fait, c'est comme s'il croyait quant à lui les persuader maintenant de partir pour la bataille. L'expression *κελεύων ὑμῖν ἄμιν ἔπεσθαι* [« vous enjoignant de nous suivre »] est sèche, et par sa formulation et en raison de la synalèphe. Et, de fait, l'amateur de tours énigmatiques à *σχέδη* pourrait comprendre l'expression de travers et entendre *μάμμην* [« grand-mère »], familier qu'il est de ce genre de choses³⁴².

Dans cette perversion d'un exercice grammatical, il semble qu'aucune intention ne soit prêtée à l'auteur. Soucieuse de développer la souplesse d'interprétation, l'éducation favorise ici l'esprit potache, qui se saisit du premier prétexte pour déformer les textes au programme et faire apparaître des mots sous les mots³⁴³.

342. *Commentaire à l'Iliade*, 3, p. 327. À propos de XI, 781. Le texte cité par Eustathe rend possible un jeu de mots que le texte transmis ne permet pas (*ἦρχον ἐγὼ μύθοιο κελεύων ὑμῖν ἄμ' ἔπεσθαι*). On remarquera une fois de plus que cet à-peu-près évocateur ne s'arrête pas à la syntaxe : la juxtaposition de *μάμμην* et d'*ἔπεσθαι* suffit à l'effet comique.

343. Ces « mots sous les mots » sont donc moins les anagrammes de F. de Saussure évoqués par le titre de STAROBINSKI 1971 que ceux qui hantent tel vers malsonnant de Corneille (« Et le désir s'accroît quand l'effet se recule », *Polyeucte*, I, 1, 42) dont les collégiens et l'almanach Vermot faisaient naguère leurs délices.

20. Synthèse

Dans ces textes, les énigmes apparaissent comme un point de référence et comme un point aveugle. Les énoncés traditionnels sont une donnée sociale et culturelle qui ne fait qu'affleurer dans les projets rhétoriques et philosophiques qui sont la matière habituelle de nos études des conceptions antiques. Leur caractère populaire explique assurément en partie ce désintérêt, qui touche de la même façon une forme d'expression comme le proverbe³⁴⁴. Mais les propriétés remarquables du langage exploitées par l'énigme font d'elle le paradigme de l'obscurité. C'est son effet d'obstacle opposé à la circulation normale du sens qui lui vaut donc d'être évoquée. Elle est considérée indépendamment des qualités qui la caractérisent dans une approche anthropologique moderne : son format et son cadre d'énonciation habituel (*cf.* Introduction, A, 1).

En l'isolant de son fonctionnement normal, on confère ainsi à cette manipulation réglée et ordinaire de la signification le statut d'exemple-limite d'un phénomène qui ne lui est pas spécifique, le délai ou le détour imposé à la compréhension. Une telle parole n'a pas plus de valeur stable que n'en a une figure hors de tout contexte. En sa qualité de catégorie de la réception, le discours énigmatique est ambivalent, d'une manière constante, dès nos premiers témoignages. L'exaltation des révélations d'Orphée dans le papyrus de Derveni est analogue à la défense d'Homère par le pseudo-Plutarque : l'opacité séduit et détourne à la fois ; psychagogique et protectrice, elle fait subir au public une épreuve sélective, que le commentateur a nécessairement surmontée s'il la met en lumière. Subtilement, la tradition rhétorique prononce dès Aristote la condamnation de l'obscurité intentionnelle, tout en décrivant les réussites de la formulation indirecte, qu'il s'agisse de l'euphémisme dans la *Rhétorique à Alexandre* ou du déplacement métaphorique et de l'ensemble complexe des ἀστειὰ chez Aristote lui-même. En même temps qu'elle contient d'évidents bonheurs d'expression, l'énigme sert ainsi à nommer la face obscure de l'allégorie, qui a déjà reçu à l'époque de Démétrios l'appellation sous laquelle elle devient un élément de la théorie des figures. Elle offre le modèle courant de la dissociation d'un sens apparent et d'un sens profond : frontière à ne pas atteindre pour le bon mot et pour l'allégorie qui doivent demeurer dans le territoire de la communication, seuil au delà duquel l'allégorèse situe le domaine des vérités indicibles que l'on ne comprend pas sans un traducteur autorisé. Cette forme modeste de l'obscurité institutionnalisée touche par là au paradoxe constitutif de la parole oraculaire.

344. Voir KINDSTRAND 1978, notamment p. 72, à propos du statut des proverbes et de la pénurie théorique ancienne à leur sujet : « *they were rooted in the spoken language of the poorly educated. Consequently little attention was paid to them by those with a wider education, like philosophers and rhetors* ».

Mais aucune théorie ne s'attache à la poétique propre à ces énoncés anonymes. Le genre discursif populaire n'est pas l'objet du traité de Cléarque de Soles, qui décrit sous le nom de griphe les questions ludiques du banquet. D'un côté, l'énigme est donc associée aux jeux conviviaux, qu'elle peut alimenter parce qu'ils partagent la pragmatique agonistique qui est la sienne. De l'autre, sa particularité se dissout dans l'ensemble plus vaste des expressions littéraires ou sapientiales dont l'obscurité est constatée et qui se prêtent à une lecture énigmatique.

Cette indistinction est favorisée par la langue grecque, qui voit dans l'αἴνιγμα, dérivé d'αἰνίσσομαι, une forme du recours à l'implicite, c'est-à-dire aux vertus du contexte. Il reste cependant le problème de l'émergence du terme γρίφος dans nos sources.

L'étude de référence sur la distinction d'αἴνιγμα et de γρίφος est une dissertation de Johannes Ehlers, qui aboutit à deux critères de différenciation imparfaitement articulés :

— l'énigme fournit dans son énoncé même la matière de la recherche, alors que le griphe peut exiger une recherche sans rapport avec son énoncé ;

— l'énigme se dénonce comme telle par le caractère extraordinaire et compliqué de son contenu et propose explicitement une recherche, tandis que le griphe, parce qu'il a l'apparence d'un énoncé simple et ordinaire, est en son essence un piège³⁴⁵.

La complexité des usages attestés viendrait de l'association du griphe avec le banquet : il revêtait toute forme que lui donnaient les convives. Progressivement, la complication s'est ajoutée au caractère insidieux et les γρίφοι ont ressemblé à des αἰνίγματα. Le griphe a donc la plus grande extension, puisqu'il recouvre *omnia uel captiosa uel difficilia*, « tout ce qui est captieux ou difficile » ; l'énigme est circonscrite aux *obscure dicta*, à « ce qui est dit d'une façon obscure³⁴⁶ ».

345. EHLERS 1867, p. 1-2 : *Est igitur αἴνιγμα data aliqua oratio in qua latet aliquid quod quaerendum est. [...] Constat hoc : γρίφον proponi solere i. e. iuberi vel ad ea quae dantur vel ex eis quaeri aliquid.* « L'αἴνιγμα est donc un discours donné dans lequel se cache quelque chose qu'il faut chercher. [...] Voici ce que l'on peut affirmer : on propose habituellement un γρίφος, c'est-à-dire qu'on enjoint de trouver quelque chose, soit en accord avec ce qui est donné, soit à partir de ce qui est donné. » Voir également p. 9-10 : l'énigme est posée *in complicatione* et le griphe *in captione*. Les philologues allemands du XIX^e siècle ont soit désespéré de trouver une distinction valable (BECKER 1840, p. 474-475, et MORAWSKI 1862), soit cherché à défendre l'une des distinctions transmises (KRAUSE 1844). Selon H. Göll, il n'y avait pas de véritable différence à date ancienne et l'emploi occasionnel des deux termes coordonnés est une amplification (*Steigerung*) rhétorique, mais l'ambiguïté trompeuse devient « plus tard » une caractéristique nette du griphe (BECKER & GÖLL 1877 [1840], p. 364-365). Les indications de SCHULTZ 1909-1912 et SCHULTZ 1914 ne précisent pas cette perspective hésitante.

346. EHLERS 1867, p. 14, 20-21.

Konrad Ohlert remarque en outre que les mêmes énoncés étaient désignés par l'un ou l'autre mot dans des sources différentes. Ainsi, Cléarque mettait l'énigme de l'eunuque et de la chauve-souris au nombre des γρίφοι, Platon la nommait αἴνιγμα et son scholiaste commentait « l'énigme des enfants » par la citation du « griphe de Cléarque ». De même, Aristote se réfère à son paradigme du genre comme à une énigme, alors qu'Athénée le cite comme un griphe³⁴⁷. Selon le critique, dès l'époque de Cléarque γρίφος était une dénomination englobante : à preuve, le fait qu'il l'utilise pour évoquer les « jeux de société » du banquet.

Il est certain que notre documentation ne montre pas une démarcation claire des usages. Les distinctions transmises prouvent surtout que l'on a ressenti, dès le II^e siècle de notre ère, le besoin de faire la différence entre les termes. De l'appartenance d'αἴνιγμα à la famille lexicale d'αἴνος, nous pouvons conclure que le mot s'enracine dans un mode de signification, qui est associé d'une façon privilégiée, mais jamais exclusive, à l'énigme traditionnelle. La définition de l'αἴνιγμα par Aristote comme une impossibilité réalisée par le moyen du transfert métaphorique éclaire seulement, en passant, l'un des procédés formels du genre. La typologie de Tryphon élabore, par l'association de catégories logiques et grammaticales, une catégorie critique composite.

Le terme γρίφος apparaît quant à lui comme un terme technique du banquet à Athènes, quelle que soit son origine sociolinguistique. Il qualifie avant tout un certain type d'interaction ludique, dont le matériau verbal importe moins que le cadre d'énonciation dans lequel il est inséré : les énigmes traditionnelles fournissaient assurément de bons griphe, et la définition de Cléarque peut les inclure. Mais cette interlocution n'était nullement inséparable des règles symptomatiques, quoique les chaînons de transition nous manquent entre Cléarque et Démétrios.

20.1. Αἴνιγμα et γρίφος dans les textes évoqués

Dans le tableau qui suit, les corpus qui contiennent des définitions explicites sont indiqués par un astérisque. Nous rappelons également la numérotation des sections du chapitre. Les mentions αἴνιγμα et γρίφος signifient que le groupe lexical du terme en question est utilisé pour faire référence au discours énigmatique.

347. Voir OHLERT 1886, p. 235-238.

V-IV av.	1	Platon	αἴνιγμα	
IV av.	2	Papyrus de Derveni	αἴνιγμα	
IV av.	3	<i>Rhétorique à Alexandre</i>	αἴνιγμα	
IV av.	4	Aristote *	αἴνιγμα	
IV-III av.	5	Cléarque *		γοῖφος
II-I av.	6	Démétrios	αἴνιγμα	γοῖφος
I av.	7	Philodème	αἴνιγμα	γοῖφος
I av.	8	Denys d'Halicarnasse	αἴνιγμα	
I av.	9	Cicéron	<i>aenigma</i>	
I	10	Quintilien	<i>aenigma</i>	
II ?	11	Pseudo-Denys d'Halicarnasse	αἴνιγμα	
II-III	12	Pseudo-Plutarque	αἴνιγμα	
III	13	Diogène Laërce	αἴνιγμα	γοῖφος
III-IV	14	Ménandre le Rhéteur	αἴνιγμα	
I av. ?- <i>varia</i>	15	Tropographes grecs *	αἴνιγμα	
III-VII	16	Artigraphes latins *	<i>aenigma</i>	<i>griphus</i>
V- <i>varia</i>	17	Commentateurs d'Hermogène	αἴνιγμα	γοῖφος
IV av.- <i>varia</i>	18	Lexicographes *	αἴνιγμα	γοῖφος
<i>Varia</i>	19	Scholies et commentaires	αἴνιγμα <i>aenigma</i>	γοῖφος

Cléarque ne trahit pas l'usage classique du mot γοῖφος en le présentant comme le nom d'une consigne de jeu. Le contenu de son recueil indique que le griphe est aussi, d'ores et déjà, un énoncé qui semble annoncer lui-même, hors du cadre d'énonciation sympotique, les conditions à respecter pour que les mots aient une référence : en cela, l'énigme traditionnelle est un griphe préconstruit.

Deux siècles plus tard environ, Démétrios et Philodème font intervenir à la fois αἴνιγμα et γοῖφος, dans des contextes théoriques très éloignés. Démétrios n'établit aucun lien explicite entre les deux formes qu'il nomme ainsi. Sa caractérisation de l'énigme comme une allégorie saturée, dont l'obscurité saisissante perd son efficacité, est le réemploi d'une partie de l'héritage aristotélicien. Nous ne savons pas en revanche quelle est l'origine technique de sa notion de griphe, qui apparaît dans une analyse du plaisir que l'on prend au galimatias : sur la scène comique, les prédicats disjoints du discours énigmatique ne sont pas un défi à l'intelligence du spectateur, mais un procédé esthétique et la peinture d'un éthos discursif. Le texte lacunaire de Philodème et le témoignage du grammairien latin Sacerdos nous font savoir que le griphe pouvait être inclus dans les divisions de l'allégorie, soit comme une espèce distincte de l'énigme (rien n'indique leur différence intraspécifique), soit comme une espèce assimilée à elle (si du moins l'artigraphe ne cite pas le calque latin *griphus* par simple ostentation et hors de propos).

À l'époque où Athénée compose son recueil, Diogène Laërce emploie αἴνιγμα et γοῖφος comme des synonymes pour désigner les compositions de Cléobule. Au même moment, nous avons la trace, chez Pollux, d'une première tentative de distinction entre les deux termes. Au

XII^e siècle, Eustathe atteste qu'un lettré byzantin pouvait occasionnellement souhaiter plus de précision — αἴνιγμα étant le mot propre pour parler de l'énigme traditionnelle —, mais que les formes de l'obscurité volontaire appelaient l'une ou l'autre famille lexicale. C'est ainsi que les commentateurs d'Hermogène nomment griphe l'énigme de l'eunuque et de la chauve-souris que les tropographes grecs prennent pour exemple de la figure αἴνιγμα.

Étant donné la diversité des réalités désignées, il importe de corrélérer ces renseignements aux exemples qui sont cités par les passages.

20.2. Les exemples d'énigmes

Le corpus des énoncés traditionnels auquel se réfèrent ces textes théoriques est extrêmement réduit. Des huit énigmes grecques citées, trois ne sont pas citées par Athénée au début du III^e siècle : l'énigme de l'année et celle de Diomède, qui sont cependant recueillies dans l'*Anthologie grecque*, et l'énigme des osselets, que Tryphon I est le seul à rapporter. L'énigme de l'eunuque et de la chauve-souris et celle de la ventouse sont les exemples stéréotypiques, cités respectivement dans onze et dans quatre corpus.

Dans les textes où l'énigme est thématifiée et donnée pour une catégorie unitaire, la coexistence des énoncés traditionnels et des exemples d'un autre type est significative d'une perspective globale sur l'obscurité, ainsi que d'associations héritées.

(Voir le tableau de la page suivante.)

		Exemples d'énigme		
		Populaire	Littéraire	Autre
Platon		Eunuque		
Papyrus de Derveni				Théogonie orphique
<i>Rhétorique à Alexandre</i>				
Aristote		Ventouse (<i>bis</i>)	Stésichore	
Cléarque (dans Athénée : cf. III)		Eunuque	Castorion Pindare	Plaisanteries
Démétrios		Ventouse	Aristophane Sophron Ménandre	
Philodème				
Denys d'Halicarnasse				
Cicéron		Escargot	Pacuvius	
Quintilien			Virgile Caelius	
Pseudo-Denys d'Halicarnasse				
Pseudo-Plutarque			Homère	
Diogène Laërce		Année (Cléobule)	Phérécyde Héraclite	
Ménandre le Rhéteur			Platon	Hymnes pythagoriciens
Tropographes grecs	Tryphon I	Nuit et journée Eunuque Osselets	Hésiode	<i>Akousmata</i> pythagoriciens Oracle ambigu <i>et cætera</i>
	Tryphon II		Hésiode	
	Ps.-Chæroboscus	Eunuque Nuit et journée	Bible (Samson)	<i>Akousmata</i> pythagoriciens
	Rhétorique anonyme II			<i>Akousmata</i> pythagoriciens
	Cocondrios		Chérémon	
Artigraphes latins	Sacerdos	<i>Mater me genuit...</i>	Virgile	
	Charisius	<i>Mater me genuit...</i>		
	Diomède	<i>Mater me genuit...</i> <i>Mare concretum...</i>	? (<i>Auia filiorum...</i>)	
	Donat (<i>Ars maior</i>)	<i>Mater me genuit...</i>		
	Pompée	<i>Mater me genuit...</i>		
	Julien de Tolède	<i>Mater me genuit...</i>	Bible (Isaïe, Samson)	
Commentateurs d'Hermogène	Syrianus	Ventouse Eunuque Cinq hommes	Simonide	
	Rhétorique anonyme			
	Jean de Sicile	Ventouse Cinq hommes Eunuque	Simonide	
Lexicographes (corpus pertinents)	Suétone	Eunuque		
	Photius	Eunuque		
	<i>Souda</i>	Eunuque		
	Pseudo-Zonaras		Bible	
	<i>Etymologicum magnum</i>		Bible (Samson)	
Scholies et commentaires	Scholies à Euripide	Énigme de la Sphinx		
	Scholies à Démosthène			
	Scholies à Ælius Aristide	Eunuque Énigme de la Sphinx Diomède		
	Scholies à Lucien	Énigme de la Sphinx Diomède		
	Servius, <i>Comm. Bucoliques</i>		Virgile	
	Eustathe de Thessalonique	Eunuque <i>et cætera</i> (< Athénée)	Homère	

Nos principaux témoins de la pratique des énigmes, la section d'Athénée et l'*Anthologie grecque*, présentent à cet égard un contraste notable. Ils donnent en outre une image bien plus riche que les textes théoriques de la diversité interne du genre et de ses liens avec d'autres genres.

TROISIÈME PARTIE

La tradition des énigmes : Athénée et l'*Anthologie grecque*

Introduction

Notre connaissance de la tradition des énigmes grecques se fonde presque uniquement sur les deux sources que nous présentons dans cette partie. Toutes deux sont des compilations et puisent leurs matériaux dans une longue série de travaux antérieurs. Elles sont cependant fort dissemblables à de nombreux égards.

Vers le début du III^e siècle de notre ère, Athénée achève un chapitre de son propre *Banquet* par un recueil d'énigmes, qui prend pour noyau le traité composé, cinq siècles plus tôt, par Cléarque de Soles. Cette fusion des perspectives aboutit à un texte très hétérogène. Son originalité principale est de nous avoir conservé la trace des usages de l'énigme en comédie. Sur la base d'un nouvel examen de la tradition manuscrite, nous proposons ici une édition critique et une traduction de la section d'Athénée sur les énigmes.

Les énigmes regroupées au livre XIV de l'*Anthologie grecque* ont un caractère sensiblement plus homogène, puisqu'elles ont été sélectionnées pour leur forme poétique. Ces épigrammes, rassemblées au X^e siècle par des pédagogues byzantins, sont une suite d'énoncés indépendants, presque tous anonymes. Après avoir effectué nos propres choix textuels d'après les éditions critiques disponibles, nous citons et traduisons ces textes.

Pris ensemble, Athénée et l'*Anthologie* recueillent une centaine de spécimens. Notre étude s'appuie sur l'établissement d'une typologie de ces énigmes, que nous analysons conjointement afin de mettre en valeur les traits constitutifs du genre.

A. La section d'Athénée sur les énigmes

1. Présentation des *Deipnosophistes*

Les Deipnosophistes ont été composés vers l'an 200 de notre ère, par un auteur dont nous ne savons rien d'autre que ce que nous apprend sa monumentale compilation¹. L'ouvrage recueille plus d'un millier d'extraits de genres divers, qui deviennent autant de citations mises dans la bouche des personnages d'une fiction dialoguée, les « savants banquetteurs » du titre². Athénée, natif de la cité égyptienne de Naucratis, était l'un d'eux. Interrogé par un ami, il rapporte leurs conversations de table. Réunis à Rome auprès du noble Larensis, les convives commentaient avec érudition les éléments de l'institution sympotique au fil de leur propre banquet, que le lecteur peut suivre depuis l'apéritif jusqu'à la fin du σύμποσιον.

Nous sommes ainsi en présence d'une encyclopédie du banquet qui prend la forme d'un *Banquet* littéraire. Si son ascendance platonicienne est évidente³, elle ne doit pas masquer un apparemment plus profond avec les textes impériaux dans lesquels la peinture de la sociabilité sert de cadre à l'exposé de questions savantes⁴. Le texte d'« Athénée le bibliothécaire⁵ » se situe sur le versant le moins littéraire et le moins dialectique de cette

1. L'édition de I. Casaubon dont on utilise la numérotation comporte quelque 700 pages, soit environ 300 000 mots et deux millions de caractères (CASaubON 1598 [1597]). La *Souda* (α 731) situe le γρομματικὸς Athénée sous le règne de Marc Aurèle (161-180), tandis que le texte se réfère plusieurs fois à l'empereur Hadrien (117-138). Les événements les plus tardifs auxquels l'œuvre fait allusion ont eu lieu alors que Commode était au pouvoir (180-192). On considère en général que l'écriture des *Deipnosophistes* s'est achevée sous le règne de Septime Sévère (193-211). Voir ZECCHINI 1989, p. 10-24. Au convive Athénée, qui mentionne lui-même son origine égyptienne, deux traités sont attribués : l'un est historique (*Sur les rois de Syrie*), l'autre est le commentaire d'une comédie (*Les Poissons* d'Archippe). L'intérêt de ces renseignements est examiné par BRAUND 2000 et WILKINS 2000a.

2. La meilleure présentation de l'œuvre, de son contexte et de son projet est à ce jour l'introduction écrite par C. Jacob pour la traduction italienne des *Deipnosophistes* (JACOB 2001). L'introduction générale rédigée par A.-M. Desrousseaux pour son édition inachevée se recommande désormais par son alacrité plus que par son exactitude, du moins pour sa partie relative à la tradition antique du texte (DESROUSSEAUX 1956). On consultera également les actes du colloque d'Exeter, qui a représenté un tournant des études athénéennes, en qualité comme en quantité (BRAUND & WILKINS 2000). Un second colloque international a été organisé à Paris en 2003 ; les contributions consacrées à la dynamique intellectuelle de l'œuvre et aux spécialités savantes qui y sont représentées seront bientôt disponibles (JACOB 2009 [à paraître]). Nous réservons notre exposé de la tradition manuscrite du texte pour le chapitre suivant, où nous indiquons les sources bibliographiques les plus utiles.

3. Le « zèle platonicien » d'Athénée est relevé par l'abréviateur de l'œuvre (I, 1 f : Δροματουργεῖ δὲ τὸν διάλογον ὁ Ἀθήναιος ζήλω Πλατωνικῷ), qui cite un incipit effectivement imité de ceux du *Phèdre* et du *Banquet*. Sur le rapport qu'entretient à cet égard Athénée avec Platon, voir LUKINOVICH 1990 et ROMERI 2002.

4. JACOB 2005 rapproche Athénée de Plutarque et d'Aulu-Gelle. Le substrat historique du cercle de Larensis n'est pas identifiable précisément. Les informations données sur le personnage ne concordent pas tout à fait avec l'épithète d'un haut dignitaire de l'Empire (*P. Livijs Larensis*, voir *CIL*, VI, 212), mais on suppose que le patron puissant et cultivé évoqué par Athénée pouvait être un autre membre de la même famille.

5. Tel est le titre de l'étude qu'a consacrée C. Jacob à la pratique bibliographique d'Athénée, qui fait preuve d'une acribie exceptionnelle (JACOB 2000).

tradition. Sa conservation, probablement, et sa fortune, sans aucun doute, reposent sur sa valeur de digeste, qui demeure son mérite principal aux yeux des antiquisants⁶.

Les Deipnosophistes se différencient donc d'une compilation thématique organisée par rubriques comme celle de Jean Stobée ou bien des groupes d'épigrammes de l'*Anthologie grecque* : outre une relative concentration sur le riche sujet du banquet, ils possèdent un cadre littéraire, par lequel l'auteur se fait narrateur et scande l'ouverture et la clôture de chacun des quinze livres, une structure d'ensemble claire, qui imite le déroulement de la réunion conviviale, et une nervure intermittente, que fournissent les prises de parole des personnages. Il en résulte un emboîtement de quatre niveaux énonciatifs⁷ :

A. Le dialogue-cadre, ou dialogue extérieur. Athénée s'y entretient avec un certain Timocrate. Nous trouvons ici l'amorce du récit, les remarques de régie narrative correspondant aux charnières des livres, mais aussi quelques commentaires et des citations. Ce niveau est aisément repérable et consiste en quelques lignes à de rares exceptions, telle l'ouverture du livre VI, qui dresse un parallèle entre la comédie et la tragédie.

B. Le récit fait par Athénée, ou narration intérieure. C'est essentiellement l'évocation du dialogue sympotique, qu'il organise en indiquant les changements de locuteurs. Souvent plus étoffées, ces sortes de didascalies font parfois place à la mention des événements survenus durant le banquet et à une description plus détaillée des actes et réactions des personnages.

C. Le dialogue des deipnosophistes, ou dialogue intérieur. Il est périodiquement animé par l'échange de répliques brèves, mais se présente typiquement comme la succession de discours d'une certaine ampleur, au sein desquels sont juxtaposées les citations. Il intervient dans cette conversation une vingtaine d'érudits, dont chacun est doté d'une compétence spéciale, qu'il soit γραμματικός, philosophe, médecin, rhéteur ou musicien. À ce niveau, la modalité énonciative est donc le discours direct, enchâssé dans la narration qui met en scène les invités du noble romain Larensis. Les personnages principaux sont Ulprien, atticiste « chasseur de mots [ὄνοματοθήρας] » (III, 98 a), et le philosophe cynique Cynulque. Ce duo ravive de loin en loin les principes opposés de l'amour des discours et du goût de la chair, mais s'accorde en

6. La confection d'un *Épitomé* byzantin — seul vestige du texte jusqu'au début du livre III (72-73) — témoigne de son utilisation documentaire. Au XII^e siècle, Eustathe a fait grand usage de cette version abrégée (voir l'introduction de VAN DER VALK 1971-1987). On peut citer comme typique la double caractérisation de cet ouvrage ancillaire dans le *Dictionnaire des philosophes antiques* : « un traité de gastronomie gonflé d'innombrables digressions », en même temps qu'« une sorte de répertoire universel de l'antiquité » (CAUJOLLE-ZASLAWSKY 1989).

7. Sur la structure des *Deipnosophistes* et sur ses enjeux pour l'interprétation du texte, nous renvoyons à WILKINS 2000b, en plus de l'introduction déjà citée (JACOB 2001) et des travaux sur lesquels se fonde notre tableau synoptique (cf. *infra*).

réalité avec la pratique constante des membres de l'assemblée. Tous sont en effet peu ou prou les homologues du compilateur Athénée, qui est lui-même un convive discret⁸.

D. Les citations et les paraphrases constituent le corps véritable du texte, car les niveaux précédents forment un tissu très inégal, dont les lieux réellement denses sont peu nombreux. Les citations, mises en chaînes, peuvent aussi bien consister en une simple expression que comporter plusieurs pages de prose ou plusieurs dizaines de vers. Elles sont le plus fréquemment comiques, historiques ou lyriques, occasionnellement philosophiques, et nous font connaître également diverses formes mineures pour lesquelles Athénée est l'une des nos rares sources, sinon la seule. Même lorsque les extraits ne sont accompagnés que de références bibliographiques, les séquences qu'ils composent témoignent occasionnellement d'une haute conscience des effets du discours par citations. Ces séquences aboutissent à des sections thématiques de taille variable. Parfois déjà élaborées dans les documents exploités par l'auteur, elles sont menées par un unique locuteur ou attribuées à plusieurs personnages. Parmi les plus longues et les plus homogènes, on peut mentionner le développement du livre XIII, consacré aux courtisanes et à l'amour, ainsi que les catalogues des coupes à boire, au livre XI, ou celui des poissons, au livre VII.

Nous résumons dans les pages suivantes la structure et le contenu de l'ouvrage sous la forme de tableaux synoptiques.

8. ATHÉNÉE, I, 4 a-c : Τοιούτους πολλούς φησι τῷ Λαθηνσίῳ παρεῖναι δείπνῳ, ὥσπερ συμβολὰς κομίζοντας τὰ ἀπὸ τῶν στρωματοδέσμων γράμματα, « Tels étaient bon nombre des hommes présents au repas de Larensis, dit [Athénée] : ils apportaient en guise de contribution les écrits qu'ils tiraient de leur paquetage ». (Le passage ne nous est connu que par la version abrégée, d'où l'incise φησι, « dit-il ».) Le mot συναγωγή est employé deux fois par le narrateur (en II, 71 e et XI, 509 e), tandis que certains des personnages sont présentés comme des experts de l'ἐκλογή : Démocrite a tiré des extraits des huit cents pièces comiques qu'il a lues (VIII, 336 d) ; Cynulque tourne en ridicule la minutie des lectures d'Ulpien (VIII, 347 d et XV, 671 c), qui lui renvoie son accusation (XV, 678 f).

Structure et cadre narratif des *Deipnosophistes*⁹

Deipnon : hors-d'œuvre (I-V)

I	II	III	IV	V
D ext.	D ext.	?	D ext.	D ext.
N/D int.				
?	D ext.	D ext.	D ext.	*N ext.

Deipnon : plats (VI-X, 422 e)

VI	VII	VIII	IX	X
D ext.	D int. + D ext.	D ext.	D ext.	D ext.
N/D int.	N/D int.	N/D int.	N/D int.	N/D int.
*N ext.	D ext.	D ext.	*N ext.	*N ext.

Sumposion (X, 422 e-XV)

XI	XII	XIII	XIV	XV
D ext.	D ext.	D ext.	D ext.	D ext.
N/D int.		N/D int.	N/D int.	N/D int.
D ext.			*N ext.	D ext.

Dialogue extérieur (D ext.) : le dialogue entre Athénée et Timocrate, interlocuteur parfois implicite.

Narration extérieure (*N ext.) : la narration d'Athénée informe Timocrate et le lecteur.

Narration intérieure (N int.) : Athénée expose le contenu des conversations du banquet.

Dialogue intérieur (D int.) : les conversations des deipnosophistes.

9. Notre tableau s'inspire de celui que propose RODRÍGUEZ-NORIEGA GUILLÉN 2000, p. 251-252. Une telle synthèse s'appuie sur la division du texte en *dialogus exterior*, *dialogus interior* et *partes enarrantes*, qui a été élaborée par DÜRING 1936 et complétée par LETROUT 1991. Le second critique a ajouté à la description la « narration extérieure », qui concerne la fin des livres V, VI, IX, X et XIV et « par laquelle Athénée informe directement le lecteur sur la mise en scène extérieure, c'est-à-dire sur ses rencontres avec Timocrate ». L'interprétation de ces phrases conclusives est cependant délicate, en raison des temps verbaux employés et de l'ambiguïté de la première personne du pluriel. Il serait plus juste de dire que l'effacement du narrataire dans le dialogue extérieur favorise son assimilation à la figure du lecteur. Nous maintenons ici cette catégorie, en signalant d'un astérisque ses occurrences.

Personnages des *Deipnosophistes*

Personnages du dialogue-cadre		Timocrate
		Athénée de Naucratis
Convives	présentés dès I, 1 et I, 2	1 Athénée de Naucratis
		2 Larensis , dignitaire romain
		3 Ulprien de Tyr, juriste et rhéteur
		4 Cynulque (Théodore) philosophe cynique
		5 Démocrite de Nicomédie, philosophe
		6 Masourios , juriste, poète, musicien
		7 Émilien , grammairien
		8 Alcide d'Alexandrie, musicien
		9 Daphnos d'Éphèse, médecin
		10 Galien de Pergame, médecin
		11 Léonidas d'Élis, grammairien
		12 Philadelphie Ptolémée, philosophe
		13 Plutarque d'Alexandrie, grammairien
		14 Pontianos de Nicomédie, philosophe
		15 Rufin de Nicée, médecin
		16 Zoïle, grammairien
	qui apparaissent ensuite	17 Amœbée, harpiste et chanteur
		18 Arrien, grammairien
		19 Dionysoclès, médecin
		20 Magnos
		21 Myrtille de Thessalie, grammairien
		22 Palamède d'Élée, lexicographe
		23 Varos, grammairien

Sont composés en gras les noms des personnages les plus actifs dans la conversation.

Sommaire des *Deipnosophistes*¹⁰

- Livre I Le cercle de Larensis. Quelques éléments de bibliographie sympotique. Genre de vie (βίος) des héros d'Homère. Vins et spécialités des cités grecques.
- Livre II Vin et eau. Salle à manger et mobilier. Fruits. Apéritif.
- Livre III Fruits de mer. Viande. Fritures. Pain. Entrées de poisson salé. *Libum* et *farinata*.
- Livre IV Banquets et *sumposia* célèbres. Altérité et extravagances. Soupe de lentilles. Critique des philosophes. Le cuisinier et ses ustensiles. Orgues hydrauliques et autres instruments de musique.
- Livre V Banquets et *sumposia* publics des cités grecques. *Sumposia* homériques. Critique des *sumposia* littéraires de Platon, Xénophon et Épicure. Banquets, processions et embarcations des rois hellénistiques.
- Livre VI Poissons. Luxe. Parasites et adulateurs. Esclaves.
- Livre VII Gourmandise (ὀψοφαγία). Poissons (catalogue). L'épicurisme, philosophie du plaisir et du ventre. Cuisiniers célèbres et fanfarons.
- Livre VIII Poissons : *mirabilia*, plaisanteries, célèbres mangeurs de poissons ; point de vue des naturalistes et des médecins.
- Livre IX Saucissons. Légumes. Viandes. Art du cuisinier.
- Livre X Gloutonnerie et frugalité. Mélanges de vin. Ébriété. Soif. Grands buveurs. Énigmes.
- Livre XI Coupes à vin (catalogue). Genre littéraire du dialogue. Critique de Platon : erreurs, malveillance, doctrine, influence politique.
- Livre XII Τρυφή et plaisir. Peuples, rois grecs et barbares, hommes politiques qui se sont adonnés à la τρυφή. Point de vue des philosophes.
- Livre XIII Les femmes : célèbres prostituées du passé, leurs mots d'esprit, leurs amants. Amour et beauté.
- Livre XIV « Secondes tables » et desserts : gâteaux, volaille, fruits, fromages. Art du cuisinier.
- Livre XV Cottabe. Couronnes. Parfums. Chansons de table (σκόλια) attiques. Péan. Parodies. Lampes à huile.

10. Ce sommaire se fonde sur celui de JACOB 2001, p. XL-XLI. Un résumé plus précis précède les notes de chaque chapitre dans la même traduction italienne (CHERUBINA *et al.* 2001).

La section sur les énigmes intervient à la fin du livre X (448 b-459 c). Elle reçoit explicitement le statut d'une digression : entre les boissons et les coupes, le grammairien Émilien déclare qu'il est opportun de mener une recherche sur les griphes. Le maître des lieux, Larensis, répond à sa proposition par plusieurs dizaines de citations.

Nous étudierons la section après en avoir donné le texte.

2. Tradition manuscrite et principes d'édition

Les lettrés du Moyen-Âge byzantin nous ont transmis le texte d'Athénée sous deux formes différentes. La tradition manuscrite des *Deipnosophistes* se double en effet d'une version condensée de l'œuvre, qu'il est d'usage de nommer l'*Épitomé*. Les éditions de référence — celles de Georg Kaibel pour le texte et de Simon Peppink pour son abrégé¹ —, bien que défectueuses à certains égards, analysent chacune de ces traditions d'une façon qui correspond encore à l'état de nos connaissances. En revanche, il n'existe pas de consensus sur les relations qu'entretiennent les témoins de ces deux versions. De leurs situations respectives dans l'histoire de la transmission dépend la valeur que l'on doit prêter *a priori* à leur témoignage. Cette décision primordiale est la difficulté majeure que rencontre l'établissement du texte. Mais cette incertitude confère également un intérêt plus général à une tradition par ailleurs relativement simple, qu'elle transforme en un « cas limite² ».

Nous présenterons brièvement le problème, qui a fait l'objet de plusieurs synthèses depuis une vingtaine d'années³, en insistant sur les contributions les plus récentes, avant d'indiquer les principes que nous avons choisi de suivre dans la présente édition partielle.

La rédaction des *Deipnosophistes* que l'on considère comme leur forme originelle nous a été conservée par le *Marcianus graecus* 447 (A). Il est en effet établi depuis l'édition de Jean Schweighäuser, dont la parution a débuté en 1801, que la tradition directe du texte repose tout entière sur ce manuscrit⁴. Il s'agit d'un *codex vetustissimus* que l'on datait de la première moitié du X^e siècle avant que la main du copiste principal ne soit identifiée comme celle de Jean le Calligraphe ; l'activité de ce scribe étant documentée en 895 et vers 917-928, on fait l'hypothèse que la copie de A fut effectuée dans l'intervalle de temps qui sépare ces deux

1. KAIBEL 1887-1890 et PEPPINK 1936-1939a.

2. Selon une expression employée par J. Irigoin, dans un article qu'il nous paraît intéressant de verser au dossier de cette controverse afin d'en mettre en évidence les implications (IRIGOIN 2003a [1986], p. 119).

3. Les traitements de référence sont à ce jour LETROUT 1991 et ARNOTT 2000a.

4. SCHWEIGHÄUSER 1801-1807 est la première édition fondée sur ce manuscrit (selon les principes justifiés dans le t. I, p. LXXXVIII-CI) et DINDORF 1827, qui le baptise du sigle A, est la deuxième. Les apoglyphes recensés ont été copiés à partir des XV^e et XVI^e siècles et ne comprennent que quelques folios, à l'exception d'un petit nombre de manuscrits qui ont parfois été utilisés pour les éditions antérieures au XIX^e siècle. Pour A comme pour les témoins de l'*Épitomé*, nous avons comparé les informations fournies par les études les plus détaillées de la tradition (ARNOTT 2000a et DI LELLO-FINUOLI 2000) avec la liste plus complète, mais moins précise, contenue dans la base Pinakes qu'administre l'Institut de recherche et d'histoire des textes. Il n'en ressort pas de divergence notable.

moments éloignés de sa carrière⁵. L'histoire du manuscrit nous échappe jusqu'à ce qu'il soit transporté de Constantinople à Venise en 1423 et entre dans la collection du cardinal Bessarion. Son statut d'archétype n'a pas été reconnu avant sa collation par le fils de Jean Schweighäuser, à la faveur du déplacement temporaire du livre à Paris. Il se trouve maintenant à la Biblioteca nazionale Marciana de Venise.

Rédigé dans la *scriptio continua* normale à son époque de production, ce manuscrit particulièrement luxueux ne recourt pas à l'abréviation. Les accents et les esprits y sont soigneusement notés ; leur absence est le plus souvent l'indication d'un texte corrompu ou jugé incompréhensible par le scribe⁶. Les marques de ponctuation (point en haut, deux-points et plus rarement point en bas) sont employées tout au long du texte, mais non d'une manière systématique. Dans chacune des deux colonnes de la page, les lignes qui contiennent une citation sont presque uniformément signalées dans la marge gauche par une diplé (>). De nombreuses fautes supposent la mélecture d'un modèle rédigé en majuscules et l'on affirme généralement que A est le premier exemplaire à faire usage des minuscules⁷.

Le manuscrit a subi plusieurs mutilations, dont la plus grave est la perte de ses cinquante premiers folios environ, qui contenaient le texte des livres I et II et le début du livre III (jusqu'à 73 f)⁸.

La section sur les énigmes n'est pas concernée par les lacunes du manuscrit⁹. On trouve en marge de ce texte des annotations relativement abondantes, écrites en petite onciale, que nous avons reportées dans un registre spécial à la suite de l'apparat critique.

5. L'identification et ses conséquences chronologiques sont exposées dans WILSON 1962, dont les conclusions ont été adoptées. Jean le Calligraphe avait la confiance d'Aréthas de Césarée, pour lequel il a copié des œuvres de Platon et d'Ælius Aristide ; ces deux manuscrits importants ont permis de reconnaître sa main, mais N. G. Wilson ne croit pas qu'il faille en déduire que le *Marcianus* ait appartenu à Aréthas. Deux autres scribes ont collaboré à l'achèvement de la copie, mais Jean en a réalisé l'essentiel : le texte d'Athénée occupe l'ensemble du manuscrit, soit les folios 3-372, et son travail couvre les folios 3r-348v et 371v-372v.

6. Pour la description du manuscrit, voir la dernière édition du catalogue de la bibliothèque Marcienne (MIONI 1960-1987, t. II, 1985, p. 221-222) et ARNOTT 2000a, p. 42-44.

7. C. G. Cobet jugeait déjà que le modèle de A était un manuscrit en majuscules antérieur au VII^e siècle. Voir son *Epistula ad Gaisfordium de edendo Athenaeo* (1845), reproduite et commentée dans HEMMERDINGER 1989, p. 107-111. W. Geoffrey Arnott, tirant profit de son édition des fragments d'Alexis (ARNOTT 1996), estime cependant que certaines fautes s'expliquent au mieux si l'on tient le manuscrit pour une copie postérieure à la translittération (voir ARNOTT 2000a, p. 42). La source d'erreur la plus probante lui paraît être la confusion entre α et α que facilite la graphie du α minuscule. Voir également ARNOTT 2000b, p. 5-6.

8. Il s'agit plus exactement des six premiers quaternions et des quatre premiers folios du septième (voir IRIGOIN 2003a [1986], p. 84). Quelques folios ont par ailleurs disparu après le folio 214 et un ou deux après le folio 239, occasionnant des lacunes au livre XI (après 466 d et 502 b respectivement), tandis que la fin du manuscrit, aux folios 370-372, a anciennement été détériorée par de mauvaises conditions de conservation, ce qui nous prive de certains mots ou de colonnes entières (pour XV, 699 f-702 c).

9. Copiée par Jean le Calligraphe, notre section (X, 448 b-459 c) occupe dans A les folios 202v-210r.

La tradition de l'*Épitomé* se laisse ramener à deux témoins complets que l'on considère comme indépendants :

— le *Parisinus suppl. gr.* 841 (C) a été copié par Démétrios Damilas, entre 1476 et 1506 probablement, et se trouve à la Bibliothèque nationale de France, à Paris ;

— le *Laurentianus* 60, 2 (E) a été copié par Jacob Questenberg vers 1490, à Rome, sur un manuscrit perdu du Vatican, et se trouve à la bibliothèque Laurentienne de Florence¹⁰.

Leur grande proximité s'explique peut-être par un modèle commun immédiat. Ils sont tous deux rédigés dans des écritures humanistes ; alors que les abréviations de C sont usuelles, celles de E sont volontiers idiosyncratiques et parfois équivoques, ce qui rend douteuses certaines désinences.

Dès les apoglyphes de la Renaissance, on s'est servi de l'abrégé pour combler la lacune initiale héritée de A, en plaçant « sur un corps sans tête une tête réduite », comme l'annonçait la page de titre de l'édition princeps, sortie en 1514 des presses vénitiennes d'Alde Manuce¹¹. Depuis lors, cette hybridation a été pratiquée par l'ensemble des éditeurs d'Athénée, désireux de proposer un texte continu, quoique hétérogène. Nous renseigner sur le contenu du texte perdu est ainsi devenu la première fonction de l'*Épitomé*. En particulier, c'est sa version que nous lisons du début de l'œuvre jusqu'à III, 73 f ; comme on le voit, cette étendue de texte est intégrée à la numérotation en usage, qui a pour origine la pagination de l'édition publiée par Isaac Casaubon en 1598.

Carel Cobet a affirmé en 1845 que l'*Épitomé* dérive du *Marcianus*¹². Sa conclusion reposait sur plusieurs faits codicologiques et paléographiques, auxquels d'autres observations se sont progressivement ajoutées. La série des arguments actuellement avancés peut être exposée sous quatre rubriques, en suivant la présentation qu'en donnait Jean Letrouit en 1991 dans son précieux article de synthèse :

1. Comme le préconisait Carel Cobet, que suivent tous les éditeurs, le texte de 177 a-182 b doit être placé au livre V, après 187 b. Par erreur, il apparaît vers la fin du livre IV non

10. Les deux autres copies complètes de l'*Épitomé* sont issues de E : le manuscrit que l'on nomme R (*Erbacensis* 4) a été étudié par ALDICK 1928 et le manuscrit ayant appartenu à D. Hoeschel (actuellement conservé à la British Library, sous la cote *Bibliotheca Regia* 16, D, X) a été intégralement collationné pour la première fois par S. D. Olson (ses conclusions se trouvent dans OLSON & SENS 2000, p. LXVII, n. 126).

11. La genèse de cette première édition a été étudiée par IRIGOIN 2003b [1967], qui cite à la page 685 le texte grec de cet avertissement au lecteur probablement dû à Marc Mousouros.

12. Voir la référence donnée *supra*, ainsi que PEPPINK 1936-1939b, p. 19.

seulement dans A, mais aussi dans tous les manuscrits conservés, tant de la version *plenior* que de l'*Épitomé*.

2. Le rédacteur de l'*Épitomé* signale qu'une scholie se trouvait dans la marge de son modèle en XII, 525 c. Paul Maas a fait observer qu'elle apparaît à ce même endroit du texte dans A.

3. Certaines fautes de C et de E se comprennent aisément comme des émendations malheureuses des leçons fautives de A. Jean Letrouit a compilé une liste d'exemples.

4. En VII, 283 a, une coupure intervient dans A au milieu du nom propre Παγκράτης : la séquence de lettres κράτης, rejetée à la ligne, est pourvue d'une initiale agrandie faisant saillie dans la marge¹³. Or, comme le remarquait Cobet, les manuscrits de l'*Épitomé* contiennent la leçon Κράτης, interprétée comme le nom d'un auteur et répétée en marge à titre de repère bibliographique ; dans E seul, une seconde main a ajouté παγ avant κράτης, à la fois dans le texte et dans la marge. Il semble naturel d'interpréter la faute comme une mélecture occasionnée par l'aspect de A.

Depuis que les données du problème sont connues avec suffisamment de netteté, tout philologue doit, pour utiliser le texte d'Athénée, se ranger dans l'un des partis en présence. Mentionnons les deux listes, chronologiquement ordonnées, que dressait Jean Letrouit, bien que ce ne soit pas le lieu de les commenter : C. G. Cobet, K. W. Dindorf, P. Maas, H. Erbse et B. Hemmerdinger se sont déclarés convaincus que l'*Épitomé* avait été réalisé à partir de A lorsque ce manuscrit était encore entier ; l'indépendance de l'*Épitomé* a été soutenue par R. Schöll, G. Kaibel, G. Wissowa, C. Aldick, S. P. Peppink, W. Vollgraff, H. Pappenhoff, A. M. Desrousseaux et C. Collard¹⁴.

Le second groupe de savants a objecté au premier tout ou partie des contre-arguments qu'énoncent S. Douglas Olson et Alexander Sens dans leur édition des fragments d'Archestrate¹⁵. Les voici, présentés selon la même numérotation que précédemment :

13. Le scribe indique constamment le début d'une nouvelle unité textuelle par ce procédé, qui est l'équivalent de la composition « en sommaire » de la typographie française, où toutes les lignes sont rentrées à l'exception de la première. Cependant, il ne s'agit pas ici de l'initiale d'un nouvel alinéa et il n'est pas exact de parler de lettrine (comme le fait J. Letrouit), car la lettre mise en évidence, qui peut se trouver à l'intérieur d'un mot, est *la première lettre de la première ligne complète* de la nouvelle unité ; celle-ci commence généralement à la ligne précédente, par un mot avant lequel le copiste laisse un peu plus de blanc.

14. Les travaux dans lesquels ces philologues ont exprimé leur opinion sont cités à la fin de notre présentation.

15. Voir OLSON & SENS 2000, p. LXVIII-LXIX. Ce sont ces pages qu'il faut consulter afin de connaître dans le détail les principes retenus par S. D. Olson pour la nouvelle édition d'Athénée dans la Loeb Classical Library (OLSON 2006-). Il n'y avait pas eu d'examen complet de la tradition des *Deipnosophistes* depuis l'édition de

1 et 3. L'interversion de certaines pages et la présence d'erreurs dans l'ancêtre commun à A, C et E peut expliquer les faits constatés.

2. De même, plusieurs descendants d'un même manuscrit ont pu comporter en regard du même passage une même scholie, qui proviendrait de l'ancêtre commun, plus ou moins lointain, de A et du manuscrit auquel l'*Épitomé* se réfère.

4. L'argument que l'on tire du passage de Παγκράτης à Κράτης serait conjectural (« *speculative* »).

Il est assurément de bonne méthode de rappeler la possibilité d'un héritage commun à deux traditions qui ne seraient pas immédiatement reliées. Le raisonnement vaut pour le déplacement de folios et l'introduction d'erreurs antérieurement à la copie de A, mais son application à la transmission fidèle d'une scholie et de son emplacement est moins évidente. À cette ligne d'argumentation, on pourrait reprocher de multiplier les chaînons nécessaires à la reconstruction du stemma. Une hypothèse plus économique s'accorde peut-être mieux avec la nature du texte et le fait qu'un unique manuscrit nous soit parvenu, car il est peu probable que de nombreuses copies des *Deipnosophistes* aient été en circulation.

Le traitement expéditif réservé à l'argument n° 4 est plus étonnant, ne serait-ce que parce que cette observation a eu beaucoup de poids aux yeux des critiques ralliés à la thèse de Cobet et qu'elle paraît concerner le manuscrit A dans sa matérialité. Il serait sans doute excessif de déterminer la relation de A et de l'*Épitomé* sur cette faute isolée¹⁶. Mais elle contraint S. Douglas Olson et Alexander Sens à supposer ici une coïncidence, indépendamment des caractères explicables par un archétype commun.

Cependant, le nœud du problème ne réside pas dans l'interprétation de ces arguments, que l'on veuille les considérer comme un faisceau d'indices propres à emporter la décision ou

C. B. Gulick dans la même collection (GULICK 1927-1941), hormis l'entreprise de A.-M. Desrousseaux, qui n'a eu le temps de publier dans la CUF que les deux premiers livres de l'œuvre (DESROUSSEAUX 1956).

16. La fréquence des noms propres en question fournit des arguments ambivalents. Le nom Pancratès est évidemment bien moins courant que Cratès (avec environ 30 occurrences contre 500 si l'on s'en tient aux données du *TLG*). Notre Παγκράτης, un poète d'Arcadie, est cité nommément 7 fois dans les *Deipnosophistes*, dont une fois quelques lignes après l'occurrence fautive sans que l'*Épitomé*, qui en tout copie 5 fois son nom, commette de nouveau l'erreur ; notons que le contexte suffit ainsi à expliquer la correction de seconde main dans le manuscrit E. La *Souda*, sous Κικίλιος, met ce poète au nombre des auteurs d'ἀλιευτικά, tandis que d'autres personnages du même nom apparaissent chez Lucien, Flavius Philostrate, Alciphron, Constantin Porphyrogénète et Eustathe, ce dernier reprenant les extraits d'Athénée. Hérodien, Chæroboscus et les scholies à l'*Illiade* rappellent que son accent le distingue de l'adjectif oxyton παγκρατής, archaïque et tragique. Κράτης est le nom de plusieurs hommes célèbres : à la fin de la *Vie* du scholarque de l'Académie (IV, 23), Diogène Laërce mentionne dix homonymes. Pour sa part, Athénée se réfère 23 fois à l'auteur comique, au philosophe cynique et au grammairien de Mallos. L'*Épitomé* retient 7 occurrences du nom, si l'on tient compte de la forme fautive.

comme des faits sans valeur une fois examinés séparément. En effet, le travail des éditeurs des *Deipnosophistes*, des fragments qu'ils contiennent et de l'*Épitomé* a mis en lumière un certain nombre de lieux où les leçons de C et de E sont préférables à celles de A. Si le *Marcianus* est la source manuscrite exclusive de l'*Épitomé*, ce sont autant de conjectures. Tout jugement sur la tradition d'Athénée est solidaire d'un jugement global sur la probabilité d'un tel ensemble de corrections lors de la rédaction de l'*Épitomé* ou, du moins, de la copie des ancêtres ou du modèle de C et de E. Il ne s'agit donc pas seulement de convoquer, pour chaque cas délicat, des parallèles internes ou des cas analogues dans d'autres traditions. L'opinion des philologues, instruite par l'expérience des textes qu'ils ont étudiés et l'accumulation des exemples, est un guide indispensable mais insuffisant en l'espèce : certains ont prétendu qu'aucune leçon de l'*Épitomé*¹⁷ n'était hors de la portée d'un érudit byzantin, d'autres ont soutenu que la qualité et la concentration des conjectures trahissaient une source plus ancienne et plus pure, qui pourrait être le modèle de A lui-même¹⁸.

Dans une ample étude intitulée « Accidents matériels et critique des textes », Jean Irigoin a pris le *Marcianus* pour illustration de la détérioration la plus grave, la perte de cahiers entiers dont tous les apoglyphes portent la trace. Ce choix est assez naturel, car la relation des témoins du texte complet est on ne peut plus nette. Mais notre « cas limite » joue également un rôle dans l'apologie de la « conjecture médiévale » que l'auteur propose au terme de sa réflexion. Très logiquement, la conviction que « [c]hez les érudits byzantins, praticiens de leur langue, bons connaisseurs de la littérature antique et médiévale, la faculté de conjecturer est grande » conduit Jean Irigoin à rejeter l'hypothèse d'un *Épitomé* indépendant de A¹⁹. Cependant, il ne fait état de son avis qu'à titre secondaire. Si la tradition d'Athénée est évoquée, c'est en effet comme un paradigme d'indétermination, qu'une enquête d'un type inattendu contribuerait à résoudre. L'élimination des simples copies est le moyen de discerner le fil de la tradition et rend possible l'édition critique des textes. Pourtant, observe le critique, recueillir les variantes des manuscrits dont le statut de *codices descripti* est assuré, en raison

Cette redondance et ces associations pouvaient aussi bien entraîner la confusion que prémunir le scribe contre elle.

17. On date habituellement du XII^e siècle la composition de l'*Épitomé* (ainsi, par exemple, IRIGOIN 2003b [1967], p. 684). Mais rien n'empêche de la faire remonter bien plus haut si l'on juge sa tradition indépendante de celle de A. OLSON & SENS 2000, à en juger par leur stemma — qui reconduit en fait celui de PAPPENHOFF 1954, p. 56 —, supposent le relais d'au moins deux copies disparues entre le premier abrégé et ses exemplaires conservés et situent apparemment la source commune des manuscrits C et E entre le X^e et le XII^e siècle, tandis que l'abrègement paraît être antérieur au X^e siècle (p. LXX).

18. Outre l'introduction de PEPPINK 1936-1939a, voir COLLARD 1969, ainsi que ZUNTZ 1965, p. 193 *sq.*, auquel se réfère ARNOTT 1996, p. 39.

d'accidents matériels par exemple, permettrait « d'étudier, auteur par auteur et siècle par siècle, comment s'affine le sens philologique », puisque toute variante est alors une conjecture. Une telle systématisation de données habituellement négligées par un effet de la méthode nous autoriserait peut-être à évaluer, comme l'espère Jean Irigoïn, le niveau et l'évolution des capacités conjecturales, puis à en tirer les conséquences dans l'établissement des textes qui ont échappé à la mutilation. De ce programme ambitieux, retenons ici le progrès qu'apporterait une connaissance plus systématique des faits. Le genre de problèmes que pose par excellence l'édition d'Athénée semble exiger la collection et le classement des variantes à l'intérieur de la tradition de ce texte gigantesque, avant même de mettre en œuvre une comparaison avec la tradition de textes proches par l'époque et le genre ou de songer à la constitution d'un répertoire général — *labor improbus*, mais fructueux, que l'on imagine à présent collectif et automatisé.

Jean Irigoïn indique que sa proposition se veut également « un remède contre l'usage abusif de la contamination et son corollaire, la pratique de l'éclectisme généralisé ». Il ne serait guère pertinent de parler d'éclectisme à propos des trois manuscrits mis à profit par les éditeurs d'Athénée. Néanmoins, la tentation existe de résoudre la difficulté de leurs relations en estimant que la tradition de la version abrégée est contaminée et a bénéficié des leçons d'au moins un autre manuscrit indépendant de A. C'est la voie intermédiaire empruntée par W. Geoffrey Arnott dans les présentations qu'il rédige depuis quelques années, à la suite de son travail sur les fragments d'Alexis²⁰. Tel était aussi l'avis de Simon Peppink, l'éditeur de l'*Épitomé*.

Outre la version abrégée, la tradition indirecte d'Athénée — qu'il faut distinguer des traditions directes et indirectes des citations qu'il n'est pas le seul à transmettre — se limite pour l'essentiel à des mentions chez les lexicographes, notamment chez Pollux (II^e siècle) et dans la *Souda* (X^e siècle), et à l'usage de l'*Épitomé* par Eustathe de Thessalonique, au XII^e siècle, dans ses commentaires des textes homériques. Eustathe a parfois été tenu pour le rédacteur de l'*Épitomé*, ce qui donnait un visage plus précis à la controverse que nous venons d'exposer, en la concentrant sur la capacité de conjecture d'un érudit. On considère

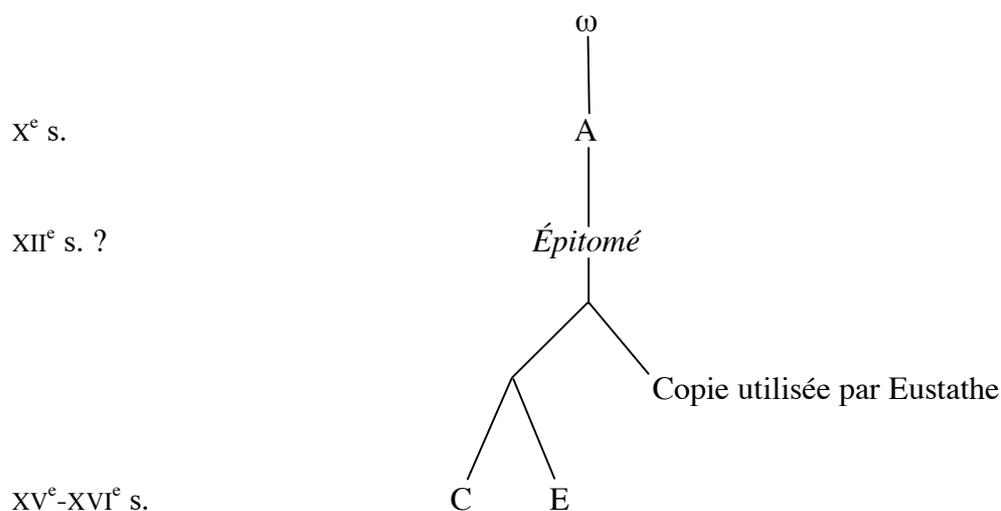
19. IRIGOÏN 2003a [1986], p. 122-123, dont sont extraites les citations de ce paragraphe et du suivant. J. Irigoïn adopte explicitement les conclusions de P. Maas (voir la n. 64). Sur les témoins du texte d'Athénée, voir également les pages 84 et 119 de cet article.

20. Voir ARNOTT 1996, p. 34-41, notamment le stemma qui en résulte (p. 38).

maintenant que Marchinus Van der Valk, le dernier éditeur des *Commentaires à l'Iliade*, a fait justice de cette hypothèse²¹.

En l'absence d'arguments positifs en faveur de l'indépendance de l'*Épitomé* et d'une étude des conjectures qui aille au delà de la logique de l'échantillonnage limité, nous privilégions ici l'hypothèse la plus économique. Notre édition repose donc sur le principe que les leçons de C et de E qui divergent du texte de A sont des corrections anciennes et possèdent le même statut que les autres conjectures faites sur le texte. Elles ont souvent une valeur diagnostique.

Nous posons donc le stemma suivant, selon lequel l'*Épitomé* ne dépend que de A.



En pratique, cette décision a pour seules conséquences que nous n'indiquons jamais l'accord des trois manuscrits et que nous ne sommes pas astreints à signaler les leçons de l'*Épitomé* que nous n'adoptons pas dans le texte²². La section sur les énigmes ne contient aucune des leçons litigieuses signalées par Simon Peppink et les études dont nous avons connaissance, ni, plus généralement, aucune leçon qui nous paraisse revêtir une importance particulière dans l'élucidation de la tradition. Aucune variante attestée par Eustathe ne méritait d'être mentionnée.

Une ultime remarque relative à l'usage de l'*Épitomé* nous semble nécessaire. En parlant d'un abrégé, quelque fonction que l'on assigne à la tradition indirecte que représentent C et E,

21. Voir MAAS 1935-1936, parmi une série d'articles où le critique défendait son point de vue, et les réfutations de VAN DER VALK 1971-1987 (I, p. LXXX) et VAN DER VALK 1986. Voir également WILSON 1996 [1983], p. 201-202.

22. C et E sont donc mentionnés dans l'apparat lorsque nous suivons la leçon de l'un de ces manuscrits ou lorsque leurs leçons ont constitué un indice pour les auteurs des conjectures. Dans les cas où leurs leçons sont passées sous silence, on comprendra qu'elles sont identiques à celle de A ou que nous les jugeons dépourvues d'intérêt.

on risque de laisser entendre que le texte a seulement été raccourci par la suppression de certains passages. Or, nous avons affaire à un résumé, dont les principales caractéristiques sont d'effacer le récit-cadre d'Athénée, de réduire les références bibliographiques aux noms des auteurs et d'omettre ou de paraphraser citations et parties de citations à son gré. Le lecteur de l'apparat doit être averti de cette hétérogénéité intermittente des sources : les leçons de l'*Épitomé* que signalent les éditeurs sont quelquefois issues d'un contexte sensiblement différent du texte édité²³.

Nous avons effectué la collation de A sur un microfilm confectionné par la bibliothèque Marcienne, celle de C et de E sur les microfilms conservés à l'Institut de recherche et d'histoire des textes, à Paris. Les collations de A et de C ont été confirmées par la consultation des manuscrits, à Venise et à Paris.

Les références complètes des éditions, traductions et commentaires d'Athénée figurent dans la bibliographie finale. Toutes les références des sources de conjectures qui n'apparaissent pas ici se trouvent dans le vaste recensement de CHERUBINA, CITELLI, GAMBATO *et al.* 2001. On se reportera en outre à la bibliographie rassemblée dans BRAUND & WILKINS 2000 et aux listes tenues à jour par Lucía Rodríguez-Noriega Guillén sur le site de l'université d'Oviedo²⁴.

Principales éditions (•) et traductions (*) des *Deipnosophistes*

MOUSOUROS 1514	•	
DALÉCHAMP 1583		* latin
CASAUBON 1598	•	
LEFEBVRE DE VILLEBRUNE 1789-1791		* français
SCHWEIGHÄUSER 1801-1807	•	
DINDORF 1827	•	
MEINEKE 1858-1859	•	
KAIBEL 1887-1890	•	
GULICK 1927-1941	•	* anglais
DESROUSSEAUX 1956	•	* français
TREU & TREU 1985		* allemand
RODRÍGUEZ-NORIEGA GUILLÉN 1998-		* espagnol
FRIEDRICH & NOTHERS 1998-2000		* allemand
CHERUBINA, CITELLI, GAMBATO <i>et al.</i> 2001		* italien
OLSON 2006-	•	* anglais

23. Pour des exemples, on se reportera aux notes qui concernent les ajouts d'ἔστι en 448 c 3 et de οἶον en 448 d 6. Un examen suivi des « omissions » de C et E apporterait peut-être des informations utiles.

24. Voir sa *Bibliografía sobre Ateneo de Náucratis*, à l'adresse www.uniovi.es/lnoriega/Ateneo.html.

L'édition de Georg Kaibel, recueillie dans le *TLG*, fait encore autorité. Deux reproches majeurs lui sont adressés : un nombre élevé d'erreurs et d'omissions dans le texte prêté aux manuscrits (dans notre section, ni Kaibel ni ses successeurs n'ont rapporté la présence de la particule δὲ en 455 b 1) et l'utilisation d'un seul témoin de l'*Épitomé* (C) pour l'établissement des portions du texte conservées par A. Par ailleurs, le placement des lettres *a* à *f* désignant les sections depuis Isaac Casaubon n'y est pas toujours exact.

Elle est la base de l'édition de Charles B. Gulick, qui s'en écarte occasionnellement. Le texte grec imprimé dans le quatrième volume de la traduction italienne intégrale est une révision minimale et subreptice du texte de Kaibel : due à Leo Citelli, elle n'est accompagnée d'aucun apparat. Dans ce même ouvrage, le livre X est traduit et annoté par Rodolfo Cherubina.

L'édition française d'Alexandre-Marie Desrousseaux a été interrompue après la publication d'un premier tome dans la Collection des universités de France. La seule traduction complète dans notre langue demeure celle de Jean-Baptiste Lefebvre de Villebrune (qui est la refonte d'une version antérieure de plus d'un demi-siècle, restée inédite jusqu'en 1789).

La publication de l'édition de S. Douglas Olson n'est pas encore achevée ; au premier semestre 2008, le texte paru s'arrête à X, 420 e, soit peu avant la section sur les énigmes.

Édition de l'*Épitomé*

PEPPINK 1936-1939a

L'utilité de cette édition, conçue comme un travail préparatoire en vue d'une édition des *Deipnosophistes* qui n'a pas pu voir le jour, aurait été bien plus grande si elle ne proposait pas un texte unitaire de l'*Épitomé*, sans apparat pour distinguer systématiquement les leçons de C et de E. Les coquilles et les erreurs, d'accentuation notamment, sont fréquentes. La vérification des leçons s'impose. Nous reproduisons la version abrégée de la section d'après l'édition de Simon Peppink (*cf.* 4).

Principales contributions à l'étude de la tradition manuscrite

SCHWEIGHÄUSER 1801	IRIGOIN 2003b [1967]
SCHÖLL 1869	COLLARD 1969
DINDORF 1870	HUNTER 1983
KAIBEL 1883a	MIONI 1960-1987
KAIBEL 1883b	VAN DER VALK 1971-1987
WISSOWA 1884	VAN DER VALK 1986
ALDICK 1928	IRIGOIN 2003a [1986]
MAAS 1935-1936	HEMMERDINGER 1989
DÜRING 1936	LETROUT 1991
PEPPINK 1936-1939b	ARNOTT 1996
VOLLGRAFF 1940	ARNOTT 2000a
MAAS 1952	ARNOTT 2000b
PAPPENHOFF 1954	DI LELLO-FINUOLI 2000
ERBSE 1957	OLSON & SENS 2000
WILSON 1962	RODRÍGUEZ-NORIEGA GUILLÉN 2000
GOW 1965	LOSACCO 2001

Les notes de la traduction renvoient par les abréviations usuelles aux recueils de fragments que nous avons consultés. Pour l'établissement de notre texte, KASSEL & AUSTIN 1983-*(PCG)* est une référence constante. S'y ajoutent les éditions commentées d'Eubule (HUNTER 1983) et d'Alexis (ARNOTT 1996).

3. Édition et traduction de la section

SIGLA

OPUS ATHENAEI

A Marcianus gr. 447 (coll. 820) saec. IX ex.-X in.

EPITOME OPERIS

C Parisinus suppl. gr. 841 saec. XV-XVI

E Laurentianus 60, 2 saec. XV-XVI

69 Ulpien allait ajouter quelque chose, mais Émilien déclara : Il est temps, mes amis, de faire porter nos recherches quelque peu aussi sur les griphes, afin de nous tenir un tant soit peu à l'écart des coupes. Pour nous, sans prendre pour guide l'œuvre de Callias d'Athènes intitulée *La Tragédie des lettres*, cherchons donc tout d'abord quelle est la définition du griphe, puis quelle sorte de questions Cléobuline de Lindos proposait dans ses énigmes — et, bien sûr, notre cher ami Diotime d'Olympène en a traité comme il faut —, mais examinons surtout de quelle façon les poètes comiques en font mention et quelle punition subissaient ceux qui ne parvenaient pas à les résoudre.

Larensis répondit : Cléarque de Soles donne cette définition : « *Le griphe <est> un problème ludique, qui enjoint de trouver l'objet qu'il propose au moyen d'une recherche et par la réflexion, et que l'on énonce en vue soit d'une récompense soit d'un gage*¹. » Dans son traité *Sur les griphes*, ce même Cléarque dit qu'il y en a sept espèces. « *Jouant sur une lettre, comme quand nous devons dire des choses qui commencent par alpha, par exemple un nom de poisson ou de plante, et de même si le griphe exige qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas une certaine lettre, comme le font ceux que l'on appelle asigmatiques ; de là que Pindare lui-même ait composé une ode contre le s, sorte de griphe posé sous forme de poème mélique. Il y a ensuite les griphes sur une syllabe, comme quand nous devons dire n'importe quel mètre qui ait à sa tête ba, comme basileus, ou bien quelque chose qui s'achève en nax, tel Callianax, ou encore en tête duquel vienne le lion, comme Léonidès, ou qui l'ait au contraire pour fin, comme Thrasyléon. Sur un mot, <comme quand> nous devons dire des noms simples ou des composés de deux syllabes dans lesquels se manifeste un caractère tragique ou, à l'inverse, un caractère humble ; ou des noms sans dieu, comme Cléonyme, ou porteurs d'un dieu, comme Dionysios, auquel cas ils peuvent être tirés d'un seul dieu ou bien de plusieurs, comme Hermaphrodite ; ou qui débutent par Zeus, Dioclès, ou par Hermès, Hermodore ; ou qui se terminent, disons, en nicos. Ceux à qui l'on enjoignait de parler et qui ne le faisaient pas buvaient la coupe*². » Voilà pour la définition donnée par Cléarque. Mais ce qu'est cette coupe, mon bon Ulpien, à toi de le chercher !

1. CLÉARQUE, fr. 86 Wehrli.

2. CLÉARQUE, fr. 86 Wehrli.

448 b

69 Μέλλοντος δέ τι τούτοις προστιθέναι τοῦ Οὐλπιανοῦ ὁ Αἰμιλιανὸς ἔφη·

Ἔρα ἡμῖν, ἄνδρες φίλοι, ζητεῖν τι καὶ περὶ γρίφων, ἵνα τι καὶ βραχὺ διαστῶμεν ἀπὸ τῶν ποτηρίων. Οὐ κατὰ τὴν Καλλίου τοῦ Ἀθηναίου ἐπιγραφομένην γραμματικὴν τραγωδίαν, ἀλλ' ἡμεῖς ζητήσωμεν πρότερον μὲν τίς ὁ ὄρος τοῦ γρίφου, τίνα δὲ Κλεοβουλίην ἢ Λινδία προὔβαλλεν ἐν τοῖς αἰνίγμασιν —

c γὰρ εἶρηκε περὶ αὐτῶν ὁ ἑταῖρος | ἡμῶν Διότιμος ὁ Ὀλυμπηνός —, ἀλλὰ πῶς οἱ κωμωδιοποιοὶ αὐτῶν μέμνηται καὶ τίνα κόλασιν ὑπέμενον οἱ μὴ λύσαντες.

Καὶ ὁ Λαρήνσιος ἔφη· Ὁ μὲν Σολεὺς Κλέαρχος οὕτως ὀρίζειται· «*Γρίφος* (ἔστι) πρόβλημα ἐπιπαιστικόν, προστακτικὸν τοῦ διὰ ζητήσεως εὐρεῖν τῇ διανοίᾳ τὸ προβληθέν, τιμῆς ἢ ἐπιζημίου χάριν εἰρημένον.» Ἐν δὲ τῷ Περι γρίφων ὁ αὐτὸς

d Κλέαρχος φησιν ἑπτὰ εἶδη εἶναι γρίφων. «*Ἐν γράμματι μὲν, οἷον ἐροῦμεν ἀπὸ τοῦ ἄλφα, ὡς ὄνομά τι ἰχθύος ἢ φυτοῦ, ὁμοίως δὲ καὶ ἔχειν τι κελεύη τῶν γραμμάτων ἢ μὴ ἔχειν, καθάπερ οἱ ἄσιγμοι καλούμενοι τῶν γρίφων· ὅθεν καὶ Πίνδαρος πρὸς τὸ σ ἐποίησεν ῥῶδην, οἷονεὶ γρίφου τινὸς ἐν μελοποιίᾳ προβληθέντος.* Ἐν συλλαβῇ

δὲ λέγονται γρίφοι, οἷον ἐροῦμεν ἔμμετρον ὀτιδήποτε οὐ ἡγείται βα, οἷον βασιλεύς, ἢ ὦν ἔχει τελευτὴν τὸ ναξ, ὡς Καλλιάναξ, ἢ ὦν τὸν λέοντα καθηγεῖσθαι, οἷον

e Λεωνίδης, ἢ ἔμπαλιν τελικὸν εἶναι, οἷον Θρασυλέων. Ἐν ὀνόματι δέ, (οἷον) ἐροῦμεν ὀνόματα ἀπλᾶ ἢ σύνθετα δισύλλαβα | οἷς μορφή τις ἐμφαίνεται τραγικῇ ἢ

πάλιν ταπεινῇ, ἢ ἄθεα ὀνόματα, οἷον Κλεώνυμος, ἢ θεοφόρα, οἷον Διονύσιος, καὶ τοῦτο ἦτοι ἐξ ἑνὸς θεοῦ ἢ πλεόνων, οἷον Ἐρμαφρόδιτος· ἢ ἀπὸ Διὸς ἄρχεσθαι, Διοκλῆς, ἢ Ἐρμου, Ἐρμόδωρος· ἢ λῆγειν εἰ τύχοι εἰς νικος. Οἱ δὲ μὴ εἰπόντες οἷς προσετάττετο ἔπινον τὸ ποτήριον.» Καὶ ὁ μὲν Κλέαρχος οὕτως ὠρίσατο· τί δὲ ἐστὶ τοῦτο τὸ ποτήριον, καλέ μου Οὐλπιανέ, ζήτηι.

448 b 2 διαστῶμεν Meineke : -στήσωμεν A || c 3 ἐστὶ addidi || 4 ἐπιπαιστικόν A : ἐστὶ παιστικόν conii. Mousouros || d 5 καλλιάναξ, ἢ ὦν C : καλλιάν ἀναξίων A || 6 οἷον add. edd. || e 1 οἷς CE : οὐ A.

IN MG. COD. A b 2 περὶ γρίφου || c 3 ὄρος γρίφου || 5 κλέαρχος || 6 ὅτι ἑπτὰ εἶδη γρίφων || d 1 ἐν γράμματι πρώτον || 3 ἐν συλλαβῇ β'.

70 Sur les gripes, Antiphane dit dans *Cnæthidée* ou *Le Ventripotent* :

*Moi, avant, je croyais que ceux qui enjoignent de dire
des gripes en buvant débitaient clairement des sornettes,
et ne disaient rien qui vaille ; quand tel ou tel ordonnait
de dire sur le champ ce que l'on porte sans porter,
je riais en pensant qu'il disait des sornettes tout à fait,
qui jamais au grand jamais, ma foi, ne se pourraient réaliser,
dites pour tendre une embûche. Mais maintenant je m'aperçois
qu'il y avait du vrai là-dedans ! Des dix que nous sommes qui
apportons notre écot, il n'y en a pas un qui supporte
la charge. À l'évidence, donc, ce que l'on porte sans porter,
c'est bien cela, et c'est vers quoi pointait le griphe.
Voilà quelque chose que l'on peut certes pardonner.
Mais les histoires qu'invente, au moment de régler l'affaire,
qui ne veut pas mettre l'argent sur la table... Ah, vraiment,
ce Philippe, quel veinard, par Zeus³ !*

Et dans *Aphrodisios* :

*Dois-je, au moment de te parler de la marmite, te dire <marmite>
ou bien creux ustensile au corps cave produit aux tourbillons du tour,
de terre façonné, cuit dans un second abri maternel*

3. ANTIPHANE, fr. 122 PCG.

448 f 70 Περὶ δὲ τῶν γρίφων Ἀντιφάνης μὲν ἐν Κνοιθιδεὶ ἢ Γάστρωνί | φησιν ·

Ἐγὼ πρότερον μὲν τοὺς κελεύοντας λέγειν
 γρίφους παρὰ πότον ὥοιμην ληρεῖν σαφῶς,
 λέγοντας οὐδέν· ὁπότε προστάξειέ τις
 εἰπεῖν ἐφεξῆς ὅ τι φέρων τις μὴ φέρει, 5
 ἐγέλων νομίζων λήρον οὐκ ἂν γενόμενον
 οὐδέποτε γ', οἶμαι, πρᾶγμα παντελῶς λέγειν,
 449 a ἐνέδρας δ' ἔνεκα. Νυνὶ δὲ τοῦτ' ἔγνωχ' ὅτι
 ἀληθὲς ἦν· φέρομεν γὰρ ἄνθρωποι δέκα
 ἔρανόν τιν', οὐ φέρει δὲ τούτων τὴν φορὰν
 οὐδεῖς. Σαφῶς οὖν ὅ τι φέρων τις μὴ φέρει,
 τοῦτ' ἔστιν, ἦν θ' ὁ γρίφος ἐνταῦθα ῥέπων. 5
 Καὶ τοῦτο μὲν δὴ κάστι συγγνώμην ἔχον·
 ἀλλ' οἶα λογοποιούσιν ἐν τῷ πράγματι
 οἱ τὰργύριον μὴ κατατιθέντες· ὡς σφόδρα
 b ὁ Φίλιππος ἄρ' ἦν εὐτυχῆς τις, νῆ Δία.

Ἐν δὲ Ἀφροδισίῳ ·

Πότερ' ὅταν μέλλω λέγειν σοι τὴν χύτραν, (χύτραν) λέγω
 ἢ τροχοῦ ῥύμαισι τευκτὸν κοιλοσώματον κύτος,
 πλαστὸν ἐκ γαίης, ἐν ἄλλῃ μητρὸς ὀπηθὲν στέγη, 5

f 1 Κνοιθιδεὶ Dindorf : κνοιθιδι A || 3 πότον ὥοιμην Mousouros : πωτον ὥοιμην A || 4 προστάξειέ Cobet : -ξεταί A -ξαι τέ conī. Kock || 5 εἰπεῖν Mousouros : εἰπὼν A || 449 a 2-3 ἄνθρωποι δέκα ἔρανόν τιν' Scaliger : ἔρανόν τιν' ἄνθρωποι δέκα A || 4 οὐδεῖς Grotius : οὐδὲ εἷς A || a 8-b 1 σφόδρα ὁ Φίλιππος Kaibel : σφοδροφίλιππος A || ἄρ' ἦν Mousouros : ἄρ' ἦν A ἦν ἄρ' conī. Kaibel || 2 Ἀφροδισίῳ Casaubon : ἀφροδισίῳ A || 3 πότερ' Korpiers : πότερον A || χύτραν add. Casaubon || 4 ῥύμαισι Korpiers : ῥύμαισι A.

IN MG. COD. A f 4 γρίφος φέρων οὐ φέρει || 449 a 2 λύσις || b 3 περὶ χύτρας γρίφος.

et d'un bétail nouveau-né portant, en l'étuve de son sein, les tendres
chairs nourries de lait ?

— *Par Héraclès, tu ne manqueras pas de
me tuer, si tu ne me parles pas, en termes bien connus, d'une marmite de viande!*

— *Parfait. Et caillot grumeleux coulant des chèvres bêlantes,
mêlé aux flots dus à l'abeille flave, déposé
dans le large réceptacle qu'offre la vierge fille de la pure Déo,
raffiné des mille voiles subtils dont il est couvert,
ou bien, en toute clarté, galette : que dois-je te dire ?*

— *C'est galette que je préfère.*

— *Et sueur de la source bromienne ?*

— *Dis vin, abrège.*

— *Émanation des nymphes fraîche comme la rosée ?*

— *Laisse de côté le superflu et prononce eau.*

— *Et brise qui de ses senteurs de cinname traverse l'éther ?*

— *Dis myrrhe, rien de plus,*

*ne dis rien d'autre de ce genre, et ne recommence pas,
car cela semble bien de la peine perdue, comme disent certains,
de ne pas se concentrer sur la chose, mais, autour d'elle, d'en concentrer une foule d'autres⁴.*

4. ANTIPHANE, fr. 55 PCG. Voir EUSTATHE, *Comm. Il.*, 1167, 8.

νεογενοῦς ποιίμνης δ' ἐν αὐτῇ πνικτὰ γαλακοθρέμμονα,
τακερόχρωτ' εἶδη κύουσαν;

6

— Ἡράκλεις, ἀποκτενεῖς

ἄρα μ', εἰ μὴ γνωρίζω μοι πάνυ φράσεις κρεῶν χύτραν.

449 c

— Εὐὲ λέγεις. | Ξουθῆς μελίσσης νάμασιν δὲ συμμιγῆ

μηκάδων αἰγῶν ἀπόρρον θρόμβον, ἐγκαθειμένον

εἰς πλατὺ στέγαστρον ἀγνῆς παρθένου Διοῦς κόρης,

λεπτοσυνθέτοις τρυφῶντα μυρίοις καλύμμασιν,

ἢ σαφῶς πλακοῦντα φράζω σοι;

— Πλακοῦντα βούλομαι.

5

— Βρομιάδος δ' ἰδρώτα πηγῆς;

— Οἶνον εἶπε συντεμών.

— Λιβάδα νυμφαίαν δροσώδη;

— Παραλιπῶν ὕδωρ φάθι.

d

— Κασιόπουν δ' αὔραν δι' αἴθρας;

— Σμύρναν εἶπέ, μὴ μακράν,

μηδὲ τοιοῦτ' ἄλλο μηδέν, μηδὲ τοῦμπαλιν λέγων,

ὅτι δοκεῖ τοῦτ' ἔργον εἶναι μείζον, ὡς φασίν τινες,

αὐτὸ μὲν μηδέν, παρ' αὐτὸ δ' ἄλλα συστρέφειν πικνά.

6 αὐτῇ Meineke : αὐτῆ A || γαλακοθρέμμονα ego : γαλακτο- A γαλατο- conl. Dindorf γλακτο- prop. Meineke || 7 τακερόχρωτ' εἶδη κύουσαν Porson : τακεροχρωτιδηκτουσαν A || 8 ἄρα Grotius : ἄρα A || c1 συμμιγῆ Casaubon : -ῆς A || 2 ἐγκαθειμένον Herwerden : -θήμενον A -θήμενος CE || 4 λεπτοσυνθέτοις τρυφῶντα Casaubon : λεπτοσυνθέτους τρυφῶντας A || 7 νυμφαίαν Meineke : νῦν φαιαν A || παραλιπῶν Morel : παραλιπον A || d 1 μὴ Grotius : μοι A || 2 τοιοῦτ' Erfurd : τοιοῦτον A || 3 φασίν edd. : φασι A.

71 Alexis aussi, dans *Hypnos*, propose des griphes de ce genre :

Ni mortel ni non plus immortel, mais ayant une certaine nature mixte, telle qu'il ne vit ni selon le lot d'un homme ni selon celui d'un dieu, mais plutôt se développe toujours nouvellement puis se consume et disparaît de nouveau, invisible à la vue, quoique connu de tous.

- † *Femme, tu prends toujours plaisir aux énigmes. †*
- *Et pourtant mes paroles sont fort simples, évidentes à saisir.*
- *Quel enfant aura donc une si prodigieuse nature ?*
- *Hypnos, jeune fille, qui met une trêve aux peines des mortels*⁵.

Eubule dans *Carion le sphinx* propose des griphes de ce genre, qu'il résout lui-même :

C'est un bavard sans langue, dont la femelle a même nom que le mâle, intendant des vents de sa maison, velu, mais parfois lisse, qui tient des propos inintelligibles aux intelligents, bourdonne air sur air ; il est un et multitude, et qui le fend ne l'a pas pourfendu.

De quoi s'agit-il ? Pourquoi cette perplexité ?

— *De Callistrate.*

— *Mais non, c'est de l'anus que je parle.*

— *En voilà des sornettes !*

— *C'est bien lui qui, dans le même temps, est privé de langue et bavarde, nom unique pour des multitudes, fendu et non pourfendu, velu et lisse. Eh quoi ? Gardien de bien des souffles...*

5. ALEXIS, fr. 242 PCG. Voir EUSTATHE, *Comm. II.*, 1336, 15.

71 Καὶ Ἄλεξις δὲ ἐν Ὑπνῷ τοιούτους γρίφους προβάλλει ·

5

*Οὐ θνητὸς οὐδ' ἀθάνατος, ἀλλ' ἔχων τινὰ
σύγκρασιν, ὥστε μήτ' ἐν ἀνθρώπου μέρει
μήτ' ἐν θεοῦ ζῆν, ἀλλὰ φύεσθαι τ' αἰεὶ
καινῶς φθίνειν τε τὴν παρουσίαν πάλιν,
ἀόρατος ὄψιν, γνῶριμος δ' ἅπασιν ὄν.*

449 e

— † Αἰεὶ σὺ χαίρεις, ὦ γύναι, μ' αἰνίγμασι. †

— Καὶ μὴν ἀπλᾶ γε καὶ σαφῆ λέγω μαθεῖν.

— Τίς οὖν τοσαύτην παῖς ἔχων ἔσται φύσιν;

5

— Ὑπνος, βροτείων, ὦ κόρη, παυστήρ πόνων.

Εὐβουλος δ' ἐν Σφιγγοκαρίωνι τοιούτους γρίφους προβάλλει, αὐτὸς καὶ ἐπιλύων αὐτούς ·

*Ἔστι λαλῶν ἄγλωσσος, ὁμώνυμος ἄρρενι θήλυσ,
οἰκείων ἀνέμων ταμίας, δασύς, ἄλλοτε λείος,
ἀξύνετα ξυνετοῖσι λέγων, νόμον ἐκ νόμου ἔλκων·
ἐν δ' ἔστιν καὶ πολλὰ καὶ ἂν τρώσῃ τις ἄτρωτος.*

f

10

Τί ἐστι τοῦτο; Τί ἀπορεῖς;

— Καλλίστρατος.

— Πρωκτὸς μὲν οὖν οὗτος.

— Σὺ δὴ ληρεῖς ἔχων.

— Οὗτος γὰρ αὐτὸς ἐστὶν ἄγλωττος λάλος,

5

ἐν ὄνομα πολλοῖς, τρωτὸς ἄτρωτος, δασὺς

λείος. Τί βούλει; Πνευμάτων πολλῶν φύλαξ·

8 αἰεὶ CE : αἰεὶ A || e 3 αἰεὶ — αἰνίγμασι locus corruptus necdum sanatus uide adn. || 7 Σφιγγοκαρίωνι edd. : σφιγγοκαρίωνι A || 10 ἄλλοτε λείος Mousouros : ἄλλοτε δειος A || f 3 pr. τί Mousouros : τίς A || 4 δὴ Mousouros : δὲ A || 7 βούλει ; πνευμάτων Morel : βουλεπνευμάτων A.

IN MG. COD. A d 5 ἄλεξις || e 7 εὐβουλος.

*Des yeux de locuste, pas de museau en pointe, à double tête,
c'est un lancier qui détruit une génération d'enfants non encore venus au jour...*

L'ichneumon d'Égypte :

*Car il s'empare des œufs des crocodiles et
les brise, avant que les rejetons ne soient devenus des bêtes,
puis les supprime. Et, pourvu d'un double museau,
il pique de derrière tout en mordant avec sa gueule...*

*Je connais quelqu'un qui, jeune, est lourd, mais s'il est vieux,
bien que sans ailes, vole avec légèreté, jusqu'à perdre la terre de vue.*

L'aigrette se détachant du chardon, qui, en effet,

*Jeune, se trouve à l'intérieur de la graine,
mais, quand elle la rejette, s'envole, légère,
au gré — n'est-ce pas? — du souffle des enfants.*

*C'est une statue close vers le haut, mais béante par en bas,
de la tête aux pieds nettement percée tout du long,
qui enfante des hommes par les fesses, un à un,
dont certains ont obtenu une part de vie, tandis que d'autres continuent d'errer⁶.*

Que cela signifie l'urne du tirage au sort, jugez-en par vous-mêmes, afin que nous ne prenions pas tout chez Eubule.

72 Antiphane dit dans *Le Problème* :

*Un homme qui pensait capturer dans ses rets des poissons en nombre
à grands frais ne parvint qu'à remonter une unique perche ;*

6. EUBULE, fr. 106 PCG = fr. 107 Hunter. Voir EUSTATHE, *Comm. II.*, 1343, 18.

450 a Ἄττελεβρόφθαλμος, μὴ πρόστομος, ἀμφικέφαλος
αἰχμητῆς παίδων ἀγόνων γόνον ἐξαφανίζων·

Ἰχνεύμων αἰγύπτιος·

Τῶν γὰρ κροκοδείλων οὗτος ᾧ λαμβάνων
πρὶν θηριοῦσθαι τὸν γόνον καταγνύει,
ἔπειτ' ἀφανίζει. Διότι δ' ἔστ' ἀμφίστομος,
κεντεῖ κάτωθε, τοῖς δὲ χεῖλεσιν δάκνων·

5

Οἶδ' ἐγὼ ὅς νέος ὢν ἐστὶν βαρὺς, ἂν δὲ γέρον ἦ,
ἄπτερος ὢν κούφως πέταται καὶ γῆν ἀφανίζει.

b Πάππος ἀπ' ἀκάνθης· οὗτος γὰρ

Νέος μὲν ὢν ἔστηκεν ἐν τῷ σπέρματι,
ὅταν δ' ἀποβάλῃ τοῦτο, πέτεται κούφος ὢν,
δήπουθεν ὑπὸ τῶν παιδίων φυσώμενος.

Ἔστιν ἀγαλμα μεμυκὸς ἄνω, τὰ κάτω δὲ κεχηνός,
εἰς πόδας ἐκ κεφαλῆς τετραμένον ὄξυ διαπρό,
ἀνθρώπους τίκτον κατὰ τὴν πυγὴν ἐν' ἕκαστον,
ὢν οἱ μὲν μοίρας ἔλαχον βίου, οἱ δὲ πλανῶνται.

5

† Αὐτὸ δ' ἕκαστος ἔχων αὐτόν, καλέω δὲ φυλάττειν· †

c Ταῦτα δ' ὅτι κληρωτικὸν σημαίνει ὑμεῖς διακρίνατε, ἵνα μὴ πάντα παρὰ τοῦ
Εὐβούλου λαμβάνωμεν.

72 Ἀντιφάνης δ' ἐν τῷ Προβλήματί φησιν·

Ἰχθύσιν ἀμφίβληστρον ἀνῆρ πολλοῖς περιβάλλειν
οἰηθεὶς μεγάλη δαπάνη μίαν εἴλκυσε πέροκην·

5

450 a 4 λαμβάνων CE: -άνω A || 5 καταγνύει Porson: κατάγνυσιν A || 6 δ' ἔστ' ἀμφίστομος Grotius: δὲ ἀμφίστομος A || 7 δάκνων A: δάκνει CE || 8 ὅς CE: ὡς A || **b** 5 μεμυκὸς eruditi homines apud Casaubon: βεβηκὸς A || 6 διαπρό Lobbeck: διάτρωτον A || 7 τίκτον CE: τίκτειν A τίκτει prop. Schweighäuser || 8 βίου CE: βίον A || 9 αὐτὸ — φυλάττειν A locus corruptus uide adn. || **c** 4 περιβάλλειν Herwerden: ἐπιβάλλων A sese iniecisse conī. Daléchamp ἐπιβάλλειν prop. docti uiri apud Casaubon.

IN MG. COD. A **a** 8 γρίφος || **b** 1 λύσις || 5 γρίφος || **c** 1 λύσις || 3 γρίφοι.

et, comme elle le décevait, un cestre lui en amena une autre identique.

De son plein gré, la perche suit le mélanure.

— *Cestre, homme, mélanure, je ne sais ce que tu dis :
c'est que tu dis n'importe quoi.*

— *Attends, je vais m'expliquer clairement.*

*Il y a quelqu'un qui a donné ce qu'il avait et ne sait pas qu'il l'a donné
à ceux à qui il l'a donné, ni qu'il a ce dont il n'avait aucun besoin.*

— *Quelqu'un a donné sans donner et, sans avoir, a quand même ?
Je n'y entends goutte.*

— *Mais voilà précisément ce que
disait le griphe : tu ne sais pas maintenant tout ce que tu sais,
ni tout ce que tu as donné, ni tout ce que tu as reçu en retour.
C'est de cela qu'il s'agissait.*

— *Dans ce cas, à mon tour, il y a un
griphe que j'aimerais vous dire.*

— *Je t'en prie.*

— *Une pinne et une trigle, deux poissons ayant voix, bavardaient sans cesse,
mais, croyant discourir d'un certain sujet et s'adresser à quelqu'un,
les bavardes n'en faisaient rien, car l'autre n'y comprenait goutte. Si c'était à lui
que s'adressait leur discours, elles ne cessaient, en fait, de bavarder entre elles :
c'est pourquoi, toutes les deux, Déméter va les anéantir⁷ !*

73 Dans *Sappho*, Antiphane montre la poétesse elle-même en train de proposer des griphe de la manière qui suit, et quelqu'un les résout comme on verra. Voici ce qu'elle dit :

*Il est un être féminin protégeant ses petits dans son
giron ; eux, quoique sans voix, poussent un cri sonore
qui, par les flots ondulants et par la terre ferme tout entière,
va jusqu'à ceux qu'ils veulent des mortels, et ceux-là, même sans être proches,
peuvent l'entendre, pour obtus que soit chez eux le sens de l'ouïe.*

7. ANTIPHANE, fr. 192 PCG.

καὶ ταύτην ψευσθεὶς ἄλλην κεστρεὺς ἴσον αὐτῇ
ἦγεν. Βουλομένη δ' ἔπεται πέρκη μελανούρω.

6

— Κεστρεὺς, ἀνήρ, μελάνουρος, οὐκ οἶδ' ὅ τι λέγεις·
οὐδὲν λέγεις γάρ.

— Ἄλλ' ἐγὼ σαφῶς φράσω.

450 d

Ἔστι τις ὃς τὰ μὲν ὄντα διδοὺς οὐκ οἶδε δεδωκῶς
οἷσι δέδωκ' οὐδ' αὐτὸς ἔχων ὦν οὐδὲν ἐδεῖτο.

— Διδούς τις οὐκ ἔδωκεν οὐδ' ἔχων ἔχει;
οὐκ οἶδα τούτων οὐδέν.

— Οὐκοῦν ταῦτα καὶ

ὁ γρίφος ἔλεγεν. Ὅσα γὰρ οἶσθ' οὐκ οἶσθα νῦν
οὐδ' ὅσα δέδωκας οὐδ' ὅσ' ἀντ' αὐτῶν ἔχεις.

5

Τοιοῦτο τοῦτ' ἦν.

— Τοιγαροῦν κάγώ τινα

εἰπεῖν πρὸς ὑμᾶς βούλομαι γρίφον.

— Λέγε.

— Πίννη καὶ τρίγλη φωνὰς ἰχθυὶ δὴ ἔχουσαι

e

πόλλ' ἐλάλουν, περὶ ὧν δὲ πρὸς ὃν τ' ὄροντο λέγειν τι,
οὐκ ἐλάλουν· οὐδὲν γὰρ ἐμάνθανεν. Ὡστε πρὸς ὃν μὲν
ἦν αὐταῖς ὁ λόγος, πρὸς δ' αὐτὰς πολλὰ λαλούσας
αὐτὰς ἀμφοτέρως ἢ Δημήτηρ ἐπιτρέψει.

73 Ἐν δὲ Σαπφοῖ ὁ Ἀντιφάνης αὐτὴν τὴν ποιήτριαν προβάλλουσαν ποιεῖ
γρίφους τόνδε τὸν τρόπον, ἐπιλυομένου τινὸς οὕτως. Ἦ μὲν γὰρ φησιν·

5

Ἔστι φύσις θήλεια βρέφη σώζουσ' ὑπὸ κόλποις

f

αὐτῆς· ὄντα δ' ἄφωνα βοῆν ἴστησι γεγωνὸν
καὶ διὰ πόντιον οἶδμα καὶ ἠπειρὸν διὰ πάσης
οἷς ἐθέλει θνητῶν, τοῖς δ' οὐδὲ παροῦσιν ἀκούειν
ἔξεστιν, κωφὴν δ' ἀκοῆς αἴσθησιν ἔχουσιν.

6 αὐτῇ Daléchamp : αὐτὴν A || e 1 πρὸς ὃν Casaubon : πρὸς σον A || 4 ἐπιτρέψει Casaubon : -τρέψει A
-τρέψαι prop. Cobet || 6 ἐπιλυομένου Meineke : ἀπολ- A || f 1 ὄντα δ' Porson : ἠτα δ' A ταῦτα δ' CE
an καὶ τάδ' ? || 3 δ' οὐδὲ παροῦσιν Dobree : δὲ οὐδὲ παρεούσιν A.

Ce que quelqu'un résout par ces mots :

*L'être dont tu parles, c'est assurément la cité,
et les petits qu'elle nourrit en son sein, les orateurs.
Ceux-ci, de leurs vociférations, font venir d'outre-mer
les revenus de l'Asie et ceux que donne la Thrace,
jusqu'ici. Assis près d'eux tandis qu'ils procèdent au partage
et se répandent en injures continuelles,
le peuple n'entend ni ne voit rien.
— (...) Comment se pourrait-il, vieil homme,
qu'un orateur soit sans voix?*

— S'il est trois fois pris à proposer des mesures illégales.

*(...) Et pourtant j'avais l'impression, dans le détail,
d'avoir compris tes paroles. Allons, je t'écoute.*

Il fait ensuite résoudre le griphe par Sappho, de la façon suivante :

*L'être féminin, pour commencer, est une missive,
et les petits qu'elle transporte en son sein, ce sont les lettres ;
bien que sans voix, (elles) conversent au loin
avec qui elles le désirent, mais quelqu'un d'autre qui se trouverait
près du lecteur n'entendra rien⁸.*

74 Diphile raconte dans *Thésée* qu'un jour trois jeunes Samiennes, pendant les fêtes en l'honneur d'Adonis, jouaient aux griphe en buvant. On leur pose le griphe : « Qu'est-ce qui est plus fort que tout ? » et l'une dit : « Le fer », et donne pour preuve de ses paroles le fait qu'il permet de tout perforer et de tout couper, et que l'on s'en sert pour tout. À la première, fort approuvée, la deuxième objecte que le forgeron a bien plus de force, puisque, par son travail, il courbe même le fer, malgré sa dureté, il l'assouplit et en fait ce qu'il veut. Mais la troisième déclare que c'est la verge qui est plus forte que tout, et explique qu'elle permet de faire gémir même le forgeron en l'enculant⁹.

8. ANTIPHANE, fr. 194 *PCG*. Voir EUSTATHE, *Comm. II.*, 632, 10.

9. DIPHILE, fr. 49 *PCG*.

Ταῦτά τις ἐπιλυόμενός φησιν·

5

*Ἡ μὲν φύσις γὰρ ἦν λέγεις ἐστὶν πόλις,
βρέφη δ' ἐν αὐτῇ διατρέφει τοὺς ῥήτορας.
Οὗτοι κεκραγότες δὲ τὰ διαπόντια
τάκ τῆς Ἀσίας καὶ τὰπὸ Θράκης λήμματα
ἔλκουσι δεῦρο. Νεμομένων δὲ πλησίον
αὐτῶν κάθηται λαιδορομένων τ' αἰὶ
ὁ δῆμος οὐδὲν οὔτ' ἀκούων οὔθ' ὁρῶν.
— (Ϝ — υ —) Πῶς γὰρ γένοιτ' ἄν, ὦ πάτερ,
ῥήτωρ ἄφωτος;*

— Ἦν ἀλφ̄ τρεῖς παρανόμων.

5

*(Ϝ — υ —) Καὶ μὴν ἀκριβῶς ῥόμην
ἐγνωκέναι τὸ ῥηθέν. Ἀλλὰ δὴ λέγε.*

Ἔπειτα ποιεῖ τὴν Σαπφῶ διαλυομένην τὸν γρίφον οὕτως·

*Θήλεια μὲν νῦν ἐστὶ φύσις ἐπιστολή,
βρέφη δ' ἐν αὐτῇ περιφέρει τὰ γράμματα·
ἄφωνα δ' ὄντα (ταῦτα) τοῖς πόρρω λαλεῖ
οἷς βούλεθ'· ἕτερος δ' ἂν τύχη τις πλησίον
ἐστὼς ἀναγιγνώσκοντος οὐκ ἀκούσεται.*

10

b

74 Δίφιλος δ' ἐν Θησεῖ τρεῖς ποτε κόρας σαμίας φησὶν Ἄδωνίοισιν γριφεύειν παρὰ πότον. Προβαλεῖν δ' αὐταῖσι τὸν γρίφον· « Τί πάντων ἰσχυρότατον ; » καὶ τὴν μὲν εἰπεῖν· « Ὁ σίδηρος », καὶ φέρειν τούτου λόγου τὴν ἀπόδειξιν, διότι τούτῳ πάντ' ὀρύσσουσίν τε καὶ τέμνουσι καὶ χρώντ' εἰς ἅπαντα. Εὐδοκιμούσῃ δ' ἐπάγειν τὴν δευτέραν | φάσκειν τε τὸν χαλκῆα πολὺ κρείττω φέρειν ἰσχύν, ἐπεὶ τοῦτον κατεργαζόμενον καὶ τὸν σίδηρον τὸν σφοδρὸν κάμπτειν, μαλάσσειν, ὃ τι ἂν χρήζη ποεῖν. Τὴν δὲ τρίτην ἀποφῆναι πέος ἰσχυρότατον πάντων, διδάσκειν δ' ὅτι καὶ τὸν χαλκῆα στένοντα πυγίζουσι τούτῳ.

5

c

451 a 5 ἦν ἀλφ̄ Cobet : ἦν ἀλλω A || 6 ῥόμην Scaliger : ὄμην A || 9 νῦν Erfurdt : οὖν A || **b** 1 ταῦτα add. Grotius || 4 φησὶν edd. : φασὶν A || 5 αὐταῖσι A : αὐταῖσι conl. tacite Kassel-Austin || τὴν A^{pc} : τὰν A^{ac} sic et l. b 6 c 1 c 3 || 6 τούτου λόγου edd. : τούτου λόγον A τοῦ λόγου CE || 7 εὐδοκιμούσῃ Madvig : -οῦσαι A || c 1 ἐπεὶ Mousouros : ἐπὶ A || 2 σίδηρον A^{pc} : -δα- A^{ac} || 3 τρίτην Dindorf : τρίταν A.

IN MG. COD. A **f** 5 λύσις || **451 a** 8 λύσις τοῦ γρίφου || **b** 4 δίφιλος || 5 γρίφον.

Achée d'Érétrie, poète élégant au point de vue de la composition, obscurcit pourtant son expression à certains moments et profère bien des formules énigmatiques, comme dans le drame satyrique *Iris*. Il dit en effet :

*Le flacon
de litharge était suspendu, empli d'onguent,
à la colonne spartiate inscrite, sur un double
bâton¹⁰.*

Ainsi, voulant parler de la lanière blanche à laquelle pendait l'ampoule en argent, il dit « *colonne spartiate inscrite* » au lieu de *scytale spartiate*. Que les Lacédémoniens entouraient d'une lanière blanche la scytale et y écrivaient ce qu'ils avaient l'intention de communiquer, Apollonios de Rhodes l'a parfaitement indiqué dans son traité *Sur Archiloque*. Quant à Stésichore, il parle dans *Hélène* d'un « *pédiluve de litharge*¹¹ ».

Ion, dans *Phénix ou Cénéé*, a nommé « *sueur du chêne* » la glu du gui dans les vers suivants :

*Me nourrissent la sueur du chêne,
la baguette haute comme l'arbrisseau et l'égyptienne
tunique de lin, entrave pour mon gibier¹².*

75 De Théodecte de Phasélis, Hermippe dit dans ses livres *Sur les élèves d'Isocrate* qu'il fut extrêmement habile à découvrir la réponse des griffes qu'on lui posait et les posait lui-même aux autres avec adresse¹³, comme par exemple celui sur l'ombre : il dit qu'il y a un être qui est le plus grand au moment de sa naissance et au moment de son déclin, mais le plus petit à l'apogée de sa vie. Voici ses mots :

*Quel être, ni de ceux que porte la terre nourricière ni de ceux que porte la mer,
ne connaît pas pareillement aux mortels la croissance des membres,
mais à l'instant primordial de sa naissance est le plus grand,
au beau milieu de son apogée, petit, et parvenu à la vieillesse elle-même
par son aspect et par sa taille est de nouveau plus grand que tous¹⁴ ?*

10. ACHÉE, *TrGF* 20 F 19.

11. STÉSICHORE, fr. 188 Davies.

12. ION, *TrGF* 19 F 40 = fr. 43 Leurini. Voir EUSTATHE, *Comm. Il.*, 865, 15.

13. HERMIPPE, fr. 77 Wehrli.

14. THÉODECTE, *TrGF* 72 F 18.

Ἀχαιὸς δ' ὁ Ἐρετριεὺς γλαφυρὸς ὢν ποιητὴς περὶ τὴν σύνθεσιν ἔσθ' ὅτε καὶ 5
μελαίνει τὴν φράσιν καὶ πολλὰ αἰνιγματωδῶς ἐκφέρει, ὥσπερ ἐν Ἴριδι σατυρική.
Λέγει γάρ·

451 d

Λιθάργυρος δ'

*ὄλη παρωρεῖτο χρίματος πλέα
τὸν σπαρτιάτην γραπτὸν ἐν διπλῷ ξύλῳ
κύρβιν.*

Τὸν γὰρ λευκὸν ἰμάντα βουληθεὶς εἰπεῖν ἐξ οὗ ἡ ἀργυρὰ λήκυθος ἐξήρητο, 5
« σπαρτιάτην γραπτὸν » ἔφη « κύρβιν » ἀντὶ τοῦ σπαρτιάτην σκυτάλην. Ὅτι δὲ λευκῷ
ἰμάντι περιειλοῦντες τὴν σκυτάλην οἱ Λάκωνες ἔγραφον ἃ ἠβούλοντο εἴρηκεν ἰκανῶς
Ἀπολλώνιος ὁ Ῥόδιος ἐν τῷ Περὶ Ἀρχιλόχου. Καὶ Στησίχορος δ' ἐν Ἑλένη
« λιθαργύρεον ποδονιπήρα » ἔφη.

Ἴων δὲ ἐν Φοίνικι ἢ Καινεί « δρυὸς ἰδρώτα » εἴρηκε τὸν ἰξὸν ἐν τούτοις· 10

Δρυὸς μ' ἰδρῶς

e

*καὶ θαμνομήκης ῥάβδος | ἢ τ' Αἰγυπτία
βόσκει λινουλκὸς χλαίνα, θήραγρος πέδη.*

75 Θεοδέκτην δὲ τὸν Φασηλίτην φησὶν Ἑρμιππος ἐν τοῖς Περὶ τῶν Ἰσοκράτους 5
μαθητῶν ἰκανώτατον γεγονέναι ἀνευρεῖν τὸν προβληθέντα γρίφον καὶ αὐτὸν
προβαλεῖν ἐτέροις ἐπιδεξίως, οἷον τὸν περὶ τῆς σκιάς· ἔφη γὰρ εἶναί τινα φύσιν ἢ
περὶ τὴν γένεσιν καὶ φθίσιν ἐστὶ μέγιστη, περὶ δὲ τὴν ἀκμὴν ἐλαχίστη. Λέγει δ' οὕτως·

f

*Τίς φύσις οὔθ' ὅσα γαῖα φέρει τροφὸς οὔθ' ὅσα πόντος,
οὔτε βροτοῖσιν ἔχει γυίων ἀΰξησιν ὁμοίαν,
ἀλλ' ἐν μὲν γενέσει πρωτοσπόρῳ ἐστὶ μέγιστη,
ἐν δὲ μέσαις ἀκμαῖς μικρά, γήρα δὲ πρὸς αὐτῷ
μορφῇ καὶ μεγέθει μείζων πάλιν ἐστὶν ἀπάντων;*

d 2 χρίματος Meineke : χρήσιμ- A χρίσιμ- CE || 2-3 πλέα τὸν Tour : πλεκτὸν A || 3-4 ἐν διπλῷ ξύλῳ
κύρβιν Bergk : κύρβιν ἐν διπλῷ ξύλῳ A || 11 μ' Casaubon : μὲν A || e 1 Αἰγυπτία Kaibel : -ίη A || 8 τίς
φύσις Porson : τῆς φύσεως A || f 4 μείζων edd. : μείζον A.

IN MG. COD. A c 5 ἀχαιὸς || d 1 γριφῶδες || 6 ὅτι λευκῷ ἰμάντι περιειλοῦντες τὴν σκυτάλην οἱ
λάκωνες ἔγραφον ἃ ἠβούλοντο || 10 Ἴων || 11 γριφῶδες || e 3 ὅτι θεοδέκτης ὁ φασηλίτης καὶ εὐρεῖν
ἰκανῶς γρίφους προβαλλομένους καὶ προβαλεῖν δοῦς αὐτοῦς || 8 γρίφος.

Dans la tragédie *Œdipe* également, il a parlé de la nuit et de la journée sous une forme énigmatique :

*Ce sont deux sœurs, dont l'une enfante
l'autre et, l'ayant enfantée, est par elle engendrée*¹⁵.

Callisthène aussi, dans les *Helléniques*, rapporte quelque chose de ce genre : alors que les Arcadiens assiégeaient Cromnos, village situé près de Mégalopolis, le Laconien Hippodamos, qui était l'un des assiégés, donna l'ordre au héraut dépêché auprès d'eux par les Lacédémoniens — et par là il montrait en une énigme dans quelle situation ils se trouvaient — de rapporter à sa mère qu'il fallait délivrer la prisonnière du temple d'Apollon avant dix jours, car on ne pourrait plus la délivrer une fois ce délai expiré. À travers cet avis, il fournissait clairement l'indication voulue. La femme en question est en effet une Famine qu'une peinture placée dans le temple, à côté du trône d'Apollon, représentait sous forme humaine. Il fut donc évident pour tous que les assiégés, réduits à la famine, ne pouvaient plus résister que dix jours. Les Laconiens comprirent ce message et vinrent alors en force au secours des hommes enfermés dans Cromnos¹⁶.

76 Nombreux sont par ailleurs ⟨les⟩ griphes du genre de celui-ci :

*J'ai vu un homme, par le feu, coller du bronze sur un homme,
les lier d'assez près pour les faire consanguins*¹⁷.

Ce qui signifie l'application d'une ventouse.

La devinette de Panarcès est du même genre, comme le dit Cléarque dans son traité *Sur les griphes*¹⁸ : « assis sur un bâton qui en même temps n'est pas un bâton, un oiseau qui en même temps n'est pas un oiseau » est frappé par « un homme qui en même temps n'est pas un homme, avec une pierre qui en même temps n'est pas une pierre ». Il s'agit en fait respectivement d'une fêrulle, d'une chauve-souris, d'un eunuque et d'une pierre ponce¹⁹. Platon la mentionne également, dans le cinquième livre des *Lois* : les philosophes versés dans les arts mineurs ressemblent, dit-il, aux propos ambigus que l'on tient dans les banquets ou à l'énigme des enfants au sujet de l'eunuque et du coup décoché à la chauve-souris, quand ils désignent sous une forme énigmatique avec quoi et sur quoi il l'a frappée²⁰.

15. THÉODECTE, *TrGF* 72 F 4.

16. CALLISTHÈNE, *FGrHist* 124 F 13.

17. CLÉOBULINE, fr. 1 West.

18. CLÉARQUE, fr. 94 Wehrli.

19. Une forme versifiée de l'énigme de PANARCÈS se trouve dans *IEG*, t. 2, p. 93.

20. La référence correcte est à PLATON, *République*, V, 479 c.

Κάν τῷ Οιδίποδι δὲ τῇ τραγωδίᾳ τὴν νύκτα καὶ τὴν ἡμέραν εἶρηκεν αἰνιπτόμενος · 5

Εἰσὶ κασίγνηται διτταί, ὧν ἡ μία τίκει

452 a *τὴν ἑτέραν, αὐτὴ δὲ τεκοῦσ' ὑπὸ τῆσδε τεκνοῦται.*

Τοιοῦτόν τι καὶ Καλλισθένης ἐν ταῖς Ἑλληνικαῖς φησιν, ὡς Ἀρκάδων πολιορκούντων Κρώμμον — πολίχνιον δ' ἐστὶν ἰδρυμένον πλησίον Μεγάλης πόλεως — Ἰππόδαμος ὁ Λάκων εἰς ὧν τῶν πολιορκουμένων διεκελεύετο τῷ παρὰ Λακεδαιμονίων πρὸς αὐτοὺς ἤκοντι κήρυκι, δηλῶν ἐν αἰνιγμῷ τὴν περὶ αὐτοὺς 5 κατάστασιν, ἀπαγγέλλειν τῇ μητρὶ λύεσθαι τὸ γύναιον δέχ' ἡμερῶν τὸ ἐν **b** Ἀπολλωνίῳ δεδεμένον, ὡς οὐκ ἔτι | λύσιμον ἐσόμενον ἐὰν αὐταὶ παρέλθωσι. Καὶ διὰ ταύτης τῆς γνώμης ἐμήνυεν σαφῶς τὸ μήνυμα. Αὕτη γάρ ἐστιν ἐν τῷ Ἀπολλωνίῳ παρὰ τὸν τοῦ Ἀπόλλωνος θρόνον διὰ γραφῆς ἀπομεμιμημένος Λιμὸς ἔχων γυναικὸς μορφήν. Φανερόν οὖν ἐγένετο πᾶσιν ὅτι δέκα ἡμέρας ἔτι 5 καρτερῆσαι δύνανται οἱ πολιορκούμενοι διὰ τὸν λιμόν. Συνέντες οὖν οἱ Λάκωνες τὸ λεχθὲν ἐβοήθησαν κατὰ κράτος τοῖς ἐν τῷ Κρώμμῳ.

76 Πολλοὶ δὲ (τῶν) γρίφων καὶ τοιοῦτοὶ τινές εἰσιν οἶον ·

Ἄνδρ' εἶδον πυρὶ χαλκὸν ἐπ' ἀνέρι κολλήσαντα

c *οὕτω συγκόλλως ὥστε σύναιμα ποιεῖν.*

Τοῦτο δὲ σημαίνει σικύας προσβολήν.

Καὶ τὸ Πανάρκους δ' ἐστὶ τοιοῦτον, ὡς φησι Κλέαρχος ἐν τῷ Περὶ γρίφων, ὅτι βάλῃ « ξύλω τε καὶ οὐ ξύλω καθημένην ὄρνιθα καὶ οὐκ ὄρνιθα ἀνήρ τε κοῦκ ἀνήρ 5 λίθω τε καὶ οὐ λίθω ». Τούτων γάρ ἐστὶ τὸ μὲν νάρθηξ, τὸ δὲ νυκτερίς, τὸ δὲ εὐνούχος, τὸ δὲ κίσηρις. Καὶ Πλάτων δ' ἐν πέμπτῳ Νόμων μνημονεύει · τοὺς τῶν τεχνυδρίων φιλοσόφους τοῖς ἐν ταῖς ἐστιάσεσιν ἔφη ἐπαμφοτερίζουσιν εἰοικέναι καὶ **d** τῷ τῶν παίδων | αἰνίγματι τῷ περὶ τοῦ εὐνούχου, τῆς βολῆς πέρι τῆς νυκτερίδος, ᾧ καὶ ἐφ' οὗ αὐτὸν αὐτὴν αἰνίπτονται βαλεῖν.

452 a 6 ἀπαγγέλλειν Schneider : ἀπαγγελεῖν A || **b 1** ἐὰν αὐταὶ Meineke : ἐν αὐταὶ A^{ac} ἐν αὐτῇ A^{pc} ἐὰν αὐτὰς CE || 2 μήνυμα. αὕτη edd. : μήνυμ' αὕτη A || 3 Λιμὸς Kaibel ex POLYAEN. 2, 15 : λαίμδος A || 6 ἐν τῷ Κρώμμῳ ego ex 452 a 3 et XEN. uide adn. : ἐν τῇ Κρώμμῳ A || 7 τῶν add. Kaibel || **d 2** ἐφ' οὗ PLATO, *Resp.* 479 b-c : ἀφ' οὗ A.

IN MG. COD. A **f 6** γρίφος || **452 a 2** ἐκ τῶν καλλισθένους || **b 7** ἄλλο εἶδος γρίφου || **c 2** λύσις || 3 γρίφος || 5 λύσις.

77 Les énigmes de Pythagore sont aussi de ce genre, comme le dit Démétrios de Byzance dans le quatrième livre de son traité *Sur les poèmes* : « *ne pas manger de cœur* » pour « s'exercer à ne pas ressentir l'affliction » ; « *ne pas tisonner le feu avec un couteau* » pour « ne pas chercher querelle à un homme en colère », car la colère est un feu et la querelle, un couteau ; « *ne pas passer par-dessus la balance* » pour « fuir et haïr toute avidité » et, au contraire, « rechercher l'égalité » ; « *ne pas aller par la grand-route* » pour « ne pas suivre l'avis du plus grand nombre » — car chacun répond ce que bon lui semble, au petit bonheur —, mais « tenir la voie droite avec son esprit pour guide » ; « *ne pas rester assis sur son boisseau* » pour « ne pas aviser au jour le jour, mais être prêt, chaque jour, pour la venue du suivant » ; (« *quand on part loin de chez soi, ne pas se retourner à la frontière* ») : la frontière et la limite de la vie étant la mort, il nous défend d'être affligés et soucieux au moment où nous l'accueillons.

78 D'une façon proche de celle de Théodecte, il y avait aussi Droméas de Cos qui disait des griphes pour plaisanter, comme le dit Cléarque²¹, et Aristonyme le joueur de cithare, ainsi que Cléon, celui que l'on surnommait le *Mime-aulos*, qui fut en outre, à visage découvert, le meilleur interprète des mimes italiques, puisqu'il surpassa même Nymphodore dans le genre de mimes que l'on vient de mentionner. Avec lui rivalisa le héraut Ischomaque, qui faisait ses imitations au milieu des badauds, mais, une fois célèbre, passa dans les baraques des saltimbanques pour interpréter des mimes. Voici le genre de griphes qu'ils faisaient : un campagnard avait fait des excès de nourriture et se sentait mal ; le docteur lui demanda s'il n'avait pas mangé jusqu'à être pris de vomissements, et lui de répondre : « *Pas du tout, jusqu'à m'être rempli l'estomac.* » Ou bien : une mendicante avait mal au ventre ; le docteur l'interrogea pour savoir si elle n'était pas grosse, elle répliqua : « *Comment ça se pourrait ? Depuis deux jours, je n'ai rien avalé !* » Quant aux propos d'Aristonyme, ce n'étaient qu'histoires lestes. Pour sa part, le poète Sosiphane insulta par ces mots l'acteur Céphisocle, auquel il reprochait un trop large orifice : « *Je te lancerais volontiers une pierre sur les hanches, ah oui ! si je n'étais pas sûr d'éclabousser les gens autour*²². »

21. CLÉARQUE, fr. 93 Wehrli.

22. SOSIPHANE, *TrGF* 92 T 3.

77 Καὶ τὰ Πυθαγόρου δὲ αἰνίγματα τοιαυτὰ ἔστιν, ὡς φησι Δημήτριος ὁ Βυζάντιος ἐν τετάρτῳ Περὶ ποιημάτων· «*καρδίαν μὴ ἐσθίειν*» ἀντὶ τοῦ ἀλυπίαν ἀσκεῖν· «*πῦρ μαχαίρα μὴ σκαλεύειν*» ἀντὶ τοῦ τεθυμωμένον ἄνδρα μὴ ἐριδαίνειν· 5
 πῦρ γὰρ ὁ θυμός, ἡ δὲ ἕρις μάχαιρα· «*ζυγὸν μὴ ὑπερβαίνειν*» ἀντὶ τοῦ πᾶσαν 5
 e πλεονεξίαν φεύγειν καὶ στυγεῖν, ζητεῖν δὲ | τὸ ἴσον· «*λεωφόρους ὁδοὺς μὴ στείχειν*» ἀντὶ τοῦ γνώμη (τῶν) πολλῶν μὴ ἀκολουθεῖν — εἰκὴ γὰρ ἕκαστος ὃ τι ἂν δόξῃ ἀποκρίνεται —, τὴν δ' εὐθείαν ἄγειν ἡγεμόνι χρώμενον τῷ νῷ· «*μὴ καθῆσθαι ἐπὶ χοίρικα*» ἀντὶ τοῦ μὴ σκοπεῖν τὰ ἐφ' ἡμέραν, ἀλλὰ τὴν ἐπιούσαν ἀεὶ προσδέχεσθαι· «*ἀποδημοῦντα ἐπὶ τοῖς ὄροις μὴ ἐπιστρέφεσθαι*»· ὅρια γὰρ καὶ 5
 πέρας ζωῆς ὁ θάνατος· τοῦτον οὖν οὐκ ἔα μετὰ λύπης καὶ φροντίδος προσίεσθαι.

78 Τῷ δὲ Θεοδέκτῃ παραπλησίως ἔπαιξε γρίφους καὶ Δρομέας ὁ Κῶος, ὡς 5
 f φησι Κλέαρχος, | καὶ Ἀριστῶννυμος ὁ ψιλοκιθαριστής, ἔτι δὲ Κλέων ὁ μίμανλος ἐπικαλούμενος, ὅσπερ καὶ τῶν Ἰταλικῶν μίμων ἄριστος γέγονεν αὐτοπρόσωπος ὑποκριτής· καὶ γὰρ Νυμφοδώρου περιῆν ἐν τῷ μνημονευομένῳ μίμῳ. Τούτου δὲ καὶ Ἰσχόμαχος ὁ κῆρυξ ἐγένετο ζηλωτής, ὃς ἐν τοῖς κύκλοις ἐποιεῖτο τὰς μιμήσεις· 5
 ὡς δ' εὐδοκίμει, μεταβάς ἐν τοῖς θαύμασιν ὑπεκρίνετο μίμους. Τοιοῦτοι δ' ἦσαν 5
 453 a οὓς ἐποίουν γρίφους | οἶον· ἀγροίκου τινὸς ὑπερπλησθέντος καὶ κακῶς ἔχοντος, ὡς ἠρώτα αὐτὸν ὁ ἰατρὸς μὴ εἰς ἔμετον ἐδείπνησεν, «*Οὐκ ἔγωγε, εἰπεῖν, ἀλλ' εἰς τὴν κοιλίαν.*» Καὶ πτωχῆς τινος τὴν γαστέρα πονούσης, ἐπεὶ ὁ ἰατρὸς ἐπυνθάνετο μὴ ἐν γαστρὶ ἔχει, «*Πῶς γε, εἶπε, τριταῖα μὴ βεβρωκνία;*» Τὰ Ἀριστωνύμου δ' ἦν 5
 εὐπαρύφων λόγων. Καὶ [ὁ] Σωσιφάνης ὁ ποιητὴς εἰς Κηφισοκλέα τὸν ὑποκριτὴν 5
 εἶπεν λοιδορῶν αὐτὸν ὡς [εἰς] εὐρύστομον· «*Ἐνέβαλον γὰρ ἄν σου, φησίν, εἰς 5
 b τὰ ἰσχία λίθον, εἰ μὴ καταρραίνειν ἔμελλον | τοὺς περιεστηκότας.*»

4 ποιημάτων edd. ex 548 d: ποιητῶν A || 5 σκαλεύειν CE: σκαλαύειν A || e2 τῶν add. Schweighäuser || 5 ἀποδημοῦντα — ἐπιστρέφεσθαι suppl. Kaibel ex DIOG. LAERT. VIII, 17 || 7 Θεοδέκτῃ edd.: -δέκτει A || 453 a 4 γε A: γάρ conl. Kaibel || τὰ Ἀριστωνύμου ego: τῶν Ἀριστωνύμων A τὰ τοῦ Ἀριστωνύμου conl. Schweighäuser post Ἀριστωνύμ lacunam distinxit Dindorf || 5 ὁ del. Mousouros || 6 εἰς del. edd. om. CE || εὐρύστομον A: εὐρύπρωκτον prop. Casaubon.

IN MG. COD. A d 3 περὶ τῶν πυθαγόρου αἰνιγμάτων καὶ τῆς ἐκάστου λύσεως || 4 α' || 5 β' || 6 γ' || e 1 δ' || 3 ε' || 7 οἱ σπουδάσαντες περὶ τὸ θεοδέκτου εἶδος || f 5 αὐτοὶ οἱ γρίφοι || 453 a 1 α' || 3 β' || 5 σωσιφάνους εἰς κηφισοκλέα.

Mais c'est le griphe logique qui est le plus ancien et le plus approprié à cette pratique : « *Quelle est la chose que nous ignorons tous et que nous faisons tous savoir ?* » ou « *Qu'est-ce qui est à la fois nulle part et partout ?* », ou encore « *Qu'est-ce qui est à la fois dans le ciel, sur la terre et dans la mer ?* » Dans ce dernier cas, il s'agit d'homonymie : l'ourse, le serpent, l'aigle et le chien sont en effet dans le ciel, sur la terre et dans la mer. Le deuxième exemple signifie le temps : il est le même où que l'on se trouve et tout à la fois n'est nulle part puisqu'il n'existe dans aucun lieu donné. Quant à celui du début, il s'agit du fait d'avoir une âme, ce que chacun d'entre nous ignore tout en le faisant savoir à son prochain.

79 Callias d'Athènes — nous venons de parler de lui dans nos recherches —, qui vécut un peu avant Strattis²³, a composé ce que l'on appelle *Le Spectacle des lettres*, auquel il a donné la disposition suivante²⁴. Le prologue de l'œuvre se fonde sur les lettres de l'alphabet, et il faut le prononcer en coupant selon les indications et en terminant, en guise de conclusion, par *⟨omega⟩* :

Alpha, bêta, gamma, delta, ei, *qu'aime le dieu*,
zêta, êta, thêta, iota, kappa, labda, mu,
nu, xei, ou, pei, rhô, sigma, tau, u,
phei et chei à côté de pseï, *pour arriver à ô*.

Le chœur féminin qu'il a composé se fonde sur leurs couples ; voici comment en sont tournés les vers et le rythme : « *Bêta alpha ba, bêta ei bé, bêta êta bê, bêta iota bi, bêta ou bo, bêta u bu, bêta ô bô* », et derechef dans l'antistrophe mélique et métrique : « *Gamma alpha, gamma ei, gamma êta, gamma iota, gamma ou, gamma u, gamma ô* », et de même pour le reste des syllabes, qui ont toutes dans les antistrophes même schéma métrique et même schéma mélique. Ainsi, non seulement on peut soupçonner qu'Euripide a composé

23. STRATTIS, *test. 3 PCG*.

24. CALLIAS, *test. 7 PCG*.

Ἀρχαιότατος δ' ἐστὶ λογικὸς γρίφος καὶ τῆς τοῦ γριφεύειν φύσεως οἰκειότατος ·
 «Τί πάντες οὐκ ἐπιστάμενοι διδάσκομεν ;» καὶ «Τί ταῦτόν οὐδαμοῦ καὶ
 πανταχοῦ ;» καὶ πρὸς τούτοις «Τί ταῦτόν ἐν οὐρανῷ καὶ ἐπὶ γῆς καὶ ἐν θαλάττῃ ;»
 Τοῦτο δ' ἐστὶν ὁμωνυμία · καὶ γὰρ ἄρκτος καὶ ὄφεις καὶ αἰετὸς καὶ κύων ἐστὶν 5
 ἐν οὐρανῷ καὶ ἐν γῆ καὶ ἐν θαλάσῃ. Τὸ δὲ χρόνον σημαίνει · ἅμα γὰρ παρὰ πᾶσιν
 453 c ὁ αὐτὸς καὶ οὐδαμοῦ διὰ τὸ μὴ ἐν ἐνὶ τόπῳ τὴν φύσιν | ἔχειν. Τὸ δὲ προάγον ἐστὶ
 ψυχᾶς ἔχειν · τοῦτο γὰρ οὐθεὶς ἡμῶν ἐπιστάμενος διδάσκει τὸν πλησίον.

79 Ὁ δὲ Ἀθηναῖος Καλλίας — ἐζητοῦμεν γὰρ ἔτι πρότερον περὶ αὐτοῦ —
 μικρὸν ἔμπροσθεν γενόμενος τοῖς χρόνοις Στράτιδος ἐποίησε τὴν καλουμένην
 γραμματικὴν θεωρίαν οὕτω διατάξας. Πρὸ λόγος μὲν αὐτῆς ἐστὶν ἐκ τῶν στοιχείων, 5
 ὃν χρὴ λέγειν [ἐκ τῶν στοιχείων] διαιροῦντας κατὰ τὰς παραγραφὰς καὶ τὴν
 τελευτὴν καταστροφικῶς ποιουμένους εἰς <τὸ ὦ> ·

d *Τὸ ἄλφα, βῆτα, γάμμα, | δέλτα, θεοῦ γὰρ εἶ,
 ζήτ', ἦτα, θήτ', ἰῶτα, κάππα, λάβδα, μῦ,
 νῦ, ξεῖ, τὸ οὐ, πει, ῥῶ, <τὸ> σίγμα, ταῦ, <τὸ> ὕ,
 παρὸν <τὸ> φεῖ, <τὸ> χεῖ τε τῷ ψεῖ εἰς τὸ ὦ.*

Ὁ χορὸς δὲ γυναικῶν ἐκ τῶν σύνδυο πεποιημένος αὐτῷ ἐστὶν ἔμμετρος ἅμα καὶ 5
 μεμελοπεποιημένος τόνδε τὸν τρόπον · «*Βῆτα ἄλφα βα, βῆτα εἶ βε, βῆτα ἦτα βη,
 βῆτα ἰῶτα βι, βῆτα οὐ βο, βῆτα ὕ βυ, βῆτα ὦ βω*», καὶ πάλιν ἐν ἀντιστρόφῳ τοῦ
 μέλους καὶ τοῦ μέτρου «*Γάμμα ἄλφα, γάμμα εἶ, γάμμα ἦτα, γάμμα ἰῶτα, γάμμα οὐ,*
e *γάμμα ὕ, γάμμα ὦ*», καὶ ἐπὶ τῶν λοιπῶν | συλλαβῶν ὁμοίως ἐκάστων τό τε μέτρον
 καὶ τὸ μέλος ἐν ἀντιστρόφοις ἔχουσι πᾶσαι ταῦτόν. Ὡστε τὸν Εὐριπίδην μὴ μόνον

c 5 θεωρίαν A : τραγωδίαν conī. Mousouros ex 276 a et 448 b || 6 ἐκ τῶν στοιχείων del. Petit ||
 διαιροῦντας Schweighäuser : -οῦντα A || παραγραφὰς Petit ex 453 f : πάσας γραφὰς A || 7 τὸ ὦ add.
 Ruijgh || **d** 1 τὸ ἄλφα ego Patillon monente : τᾶλφα A || 1-2 δέλτα, θεοῦ γὰρ εἶ, ζήτ', ἦτα, θήτ', ἰῶτα
 edd. a Hermann qui πάρ' et non γὰρ prop. : δέλτα εἶτα θήτα θεοῦ γὰρ εἶγε ἰῶτα A || 3 pr. τὸ add.
 edd. || alt. τὸ add. Welcker || 4 ambo τὸ add. Welcker || **e** 1 ἐκάστων CE : ἕκαστον A.

IN MG. COD. A **b** 2 ἀρχαιότατοι γρίφοι || 5 γ' α' || 6 β' β' || **c** 1 α' γ' || 2 περὶ τῆς καλλίου τοῦ
 ἀθηναίου καλουμένης γραμματικῆς θεωρίας.

toute sa *Médée* à partir de cet ouvrage, mais il est évident qu'il en a également emprunté le schéma mélique. Quant à Sophocle, on dit que c'est après l'avoir entendu qu'il a eu l'audace de couper ses phrases selon le mètre, avec dans *Œdipe* ce résultat :

*Ni sur moi ni sur toi je ne veux jeter l'angoisse. <Pourquoi> ainsi
m'interroger <en vain>²⁵ ?*

Aussi est-ce de cet auteur, apparemment, que tous les autres tiennent les antistrophes qu'ils ont introduites dans leurs tragédies. Après le chœur, il fait de nouveau intervenir une tirade fondée sur les voyelles, comme suit — il faut la prononcer en coupant selon les indications, semblablement aux précédentes, afin de conserver, autant que possible, le mode de déclamation voulu par l'auteur :

*C'est alpha seul, femmes, et ei en second,
seul, qu'il faut prononcer. Toi! Tu diras la troisième, seule aussi!*

— *Je prononcerai donc : êta.*

— *Et la quatrième, seule encore!*

— *Iota.*

— *La cinquième!*

— *Ou.*

— *Puis la sixième, dis-la,*

toujours seule!

— *C'est u.*

— *La dernière, je la prononce devant toi, le ô,*

dernière des sept voyelles, toutes les sept dans des vers.

Quand tu auras prononcé celle-ci, répète de ton côté!

25. SOPHOCLE, *Œdipe roi*, 332-333.

ὑπονοεῖσθαι τὴν Μῆδειαν ἐντεῦθεν πεποηκέναι πᾶσαν, ἀλλὰ καὶ τὸ μέλος αὐτὸ μετενηνοχότα φανερόν εἶναι. Τὸν δὲ Σοφοκλέα διελεῖν φασιν ἀποτολμήσαι τὸ ποίημα τῷ μέτρῳ τοῦτ' ἀκούσαντα καὶ ποιῆσαι ἐν τῷ Οἰδίποδι οὕτως ·

5

*Ἐγὼ οὐτ' ἔμαντὸν οὔτε σ' ἀλγυνῶ. <Τί> ταῦτ'
<ἄλλως> ἐλέγχεις;*

f Διόπερ οἱ λοιποὶ τὰς ἀντιστροφούς ἀπὸ τούτου παρεδέχοντο πάντες, ὡς ἔοικεν, εἰς τὰς | τραγωδίας. Καὶ μετὰ τὸν χορὸν εἰσάγει πάλιν ἐκ τῶν φωνηέντων ῥῆσιν οὕτως — ἦν δεῖ κατὰ τὰς παραγραφὰς ὁμοίως τοῖς πρόσθεν λέγοντα διαρθεῖν, ἵν' ἡ τοῦ ποιήσαντος ὑπόκρισις σφύζηται κατὰ τὴν δύναμιν ·

*Ἄλφα μόνον, ὦ γυναῖκες, εἴ τε δεύτερον
λέγειν μόνον χρῆ. Καὶ τρίτον μόνον γ' ἐρεῖς.
— Ἦτ' ἄρα φήσω.*

5

— Τὸ τέταρτόν τ' αὖ μόνον.

— Ἰῶτα.

— Πέμπτον.

— Οὐ̂.

— Τό θ' ἕκτον αὖ μόνον

λέγε.

— <Υ γε.>

— Λοίσθιον δὲ φωνῶ σοι τὸ ὦ

τῶν ἑπτὰ φωνῶν, ἑπτὰ δ' ἐν μέτροις μόνον.

454 a

Καὶ τοῦτο λέξασ' εἶτα δὴ σαυτῇ λάλει.

6-7 σ' ἀλγυνῶ. τί ταῦτ' ἄλλως ἐλέγχεις edd. ex SOPH. O. R., 332-333 : σὲ ἀλγυνῶ ταῦτα ἐλεγχθεῖς A || f 7 αὐ̂ Pöhlmann : ὐ̂ A || 8 ὐ̂ γε add. Pöhlmann.

80 Il est par ailleurs le premier à avoir indiqué, toujours en vers iambiques, une suite de lettres ; le sens en est assez peu châtié, mais voici comment ce discours est tourné :

*Oui, je suis enceinte, femmes. Par pudeur cependant, mes chères,
entre nous trois, je vais faire entendre le nom du petit lettre par lettre.
C'est une longue ligne droite ; partant de son milieu,
deux petites sont courbées vers le haut, une sur chaque flanc.
Ensuite un cercle posé sur deux pieds courts.*

On peut soupçonner que c'est l'exemple suivi par l'historien Méandrios pour écrire dans son manuel²⁶, en un style qui s'écarte peu de la simple imitation, quelque chose de plus trivial encore que notre citation, et, vraisemblablement, par Euripide lorsqu'il a composé la tirade littérale de son *Thésée*. Un bouvier illettré y indique le nom de Thésée, qui se trouve dans une inscription, de la façon suivante :

*Je ne possède pas le savoir des lettres,
mais je vais dire les formes, clairs indices.
Un cercle comme en tracent les compas,
mais celui-ci porte en son milieu un signe clair.
La seconde, tout d'abord deux lignes,
une autre au milieu les tient écartées.
Pour la troisième, une sorte de boucle, tout entortillée ;
et la quatrième, une ligne toute droite,
puis appuyées contre elle il y en a trois,
obliques. La cinquième ne s'explique guère aisément :
ce sont deux lignes qui partent séparées,
et pour se joindre vont vers un seul socle.
Et la dernière a l'apparence de la troisième²⁷.*

26. MÉANDRIOS, *FGrHist* 491 F 6.

27. EURIPIDE, fr. 496 Mette (382 Nauck) = *Thésée*, fr. 2 Jouan & Van Looy.

80 Δεδήλωκε δὲ καὶ διὰ τῶν ἰαμβείων γράμμα πρῶτος οὗτος ἀκολαστότερον μὲν κατὰ τὴν διάνοιαν, πεφρασμένον δὲ τὸν τρόπον τοῦτον ·

*Κύω γάρ, ὦ γυναῖκες. Ἄλλ' αἰδοί, φίλαι,
ἐν γράμμασι σφῶν τούνομ' ἐξερω βρέφους.*

5

*Ὅρθῃ μακρὰ γραμμὴ 'στιν· ἐκ δ' αὐτῆς μέσης
μικρὰ παρεστῶσ' ἐκατέρωθεν ὑπία.*

Ἐπειτα κύκλος πόδας ἔχων βραχεῖς δύο.

454 b Ὅθεν ὕστερον, ὡς (ἄν) ὑπονοήσειέ τις, Μαιάνδριος μὲν ὁ | συγγραφεὺς μικρὸν διὰ τῆς ἐρμηνείας τῆ μιμήσει παρεγκλίνας συνέγραψεν ἐν τῷ παραγγέλματι φορτικώτερον τοῦ ῥηθέντος, Εὐριπίδης δὲ [τὴν] ἐν τῷ Θησεὶ τὴν ἐγγράμματον ἔοικε ποιῆσαι ῥήσιν. Βοτῆρ δ' ἐστὶν ἀγράμματος αὐτόθι δηλῶν τούνομα τοῦ Θησέως ἐπιγεγραμμένον οὕτως ·

5

*Ἐγὼ πέφυκα γραμμάτων μὲν οὐκ ἴδρις,
μορφὰς δὲ λέξω καὶ σαφῆ τεκμήρια.*

*Κύκλος τις ὡς τόρνοισιν ἐκμετρούμενος·
οὗτος δ' ἔχει σημεῖον ἐν μέσῳ σαφές.*

c

*Τὸ δεύτερον δὲ πρῶτα μὲν γραμμαὶ δύο,
ταύτας διείργει δ' ἐν μέσαις ἄλλη μία.*

*Τρίτον δὲ βόστρυχος τις ὡς εἰλιγμένος,
τὸ δ' αὖ τέταρτον ἢ μὲν εἰς ὀρθὸν μία,*

*λοξαὶ δ' ἐπ' αὐτῆς τρεῖς κατεστηριγμέναι
εἰσίν. Τὸ πέμπτον δ' οὐκ ἐν εὐμαρεὶ φράσαι·*

5

*γραμμαὶ γάρ εἰσιν ἐκ διεστώτων δύο,
αὐταὶ δὲ συντρέχουσιν εἰς μίαν βάσιν.*

Τὸ λοισθιον δὲ τῷ τρίτῳ προσεμφερές.

454 a 4 φίλαι A^{ac}: φίλη A^{pc} φίλα CE || 6 ἐκ δ' αὐτῆς Meineke: ἐκ δὲ ταύτης A || **b** 1 ἄν add. Meineke fort. frustra || 2 ἐν τῷ παραγγέλματι A: ἐν τῶν παραγγεμάτων prop. Wilamowitz an ἐν τοῖς παραγγέλμασι? || 3 pr. τὴν del. Schweighäuser || 4 αὐτόθι Casaubon: αὐτῷ τι A *illic* Daléchamp || **c** 4 ἢ Nauck: ἦν A.

Le poète tragique Agathon a procédé de même dans son *Télèphe*. Là aussi, un illettré indique l'inscription *Thésée*, de la façon suivante :

*Dans l'écriture, il y avait en premier un cercle avec le nombril au milieu ;
puis deux bâtons droits reliés par un joug,
et ⟨la⟩ troisième lettre avait l'apparence d'un arc scythe.
Ensuite, il y avait un trident, couché sur le côté,
puis, sur un bâton, deux autres bâtons courbés vers le haut.
Celle tout juste qui était la troisième revient en dernier*²⁸.

Théodecte de Phasélis met également en scène un campagnard illettré qui cherche, lui aussi, à faire comprendre le nom de Thésée :

*Dans l'écriture, il y avait en premier un cercle avec un œil au milieu.
Ensuite, une paire de bâtons de même longueur exactement ;
un bâton couché les lie par le milieu.
La troisième lettre a l'apparence d'une boucle entortillée.
Ensuite, cela ressemblait à un trident couché ;
la cinquième, c'étaient, en haut, deux baguettes de même longueur,
qui sont tendues vers un seul socle.
La sixième est tout juste la boucle que j'ai déjà dite*²⁹.

Sophocle a également mis en œuvre un procédé fort approchant dans le drame satyrique *Amphiaraios*, en faisant représenter les lettres sur scène à un danseur³⁰.

81 Néoptolème de Parion, dans son traité *Sur les épigrammes*³¹, dit qu'à Chalcédoine l'épigramme suivante est inscrite sur la tombe du sophiste Thrasymaque :

*Pour nom, thêta rhô alpha san u mu alpha chei ou san,
pour patrie, Chalcédoine, et pour métier, la sagesse*³².

28. AGATHON, *TrGF* 39 F 4.

29. THÉODECTE, *TrGF* 72 F 6.

30. SOPHOCLE, fr. 121 Radt.

31. NÉOPTOLÈME, fr. 7 Mette.

32. THRASYMAQUE, *test.* 8 Diels-Kranz = épigramme anon. 124 Page.

454 **d** Τὸ δ' αὐτὸ πεποίηκε καὶ Ἀγάθων ὁ τραγωδιοποιὸς ἐν τῷ Τηλέφῳ. Ἀγράμματος γὰρ τις κἀνταῦθα δηλοῖ τὴν τοῦ Θεσέως ἐπιγραφήν οὕτως·

*Γραφῆς ὁ πρῶτος ἦν μεσόμφαλος κύκλος·
ὀρθοὶ τε κανόνες ἐξυγωμένοι δύο,
σφυθικῶ τε τόξῳ (τὸ) τρίτον ἦν προσεμφερές.
Ἔπειτα τριόδους πλάγιος ἦν προκείμενος,
ἐφ' ἐνός τε κανόνος ἦσαν ὑπτιοὶ δύο.
Ὅπερ δὲ [τὸ] τρίτον ἦν καὶ τελευταῖον πάλιν.*

5

e Καὶ Θεοδέκτης δ' ὁ Φασηλίτης ἄγροικόν τινα | ἀγράμματος παράγει καὶ τοῦτον τὸ τοῦ Θεσέως ὄνομα διασημαίνοντα·

*Γραφῆς ὁ πρῶτος ἦν μεσόφθαλμος κύκλος.
Ἔπειτα δισοὶ κανόνες ἰσόμετροι πάνν·
τούτους δὲ πλάγιος διὰ μέσου συνδεῖ κανών.
Τρίτον δ' ἐλικτῶ βοστρύχῳ προσεμφερές.
Ἔπειτα τριόδους πλάγιος ὡς ἐφαίνετο·
πέμπται δ' ἄνωθεν ἰσόμετροι ῥάβδοι δύο,
αὗται δὲ συντείνουσιν εἰς βάσιν μίαν.*

5

f Ἐκτον δ' ὅπερ καὶ πρόσθεν εἶπον βόστρυχος.

Καὶ Σοφοκλῆς δὲ τούτῳ παραπλήσιον ἐποίησεν ἐν Ἀμφιαράῳ σατυρικῶ τὰ γράμματα παράγων ὀρχούμενον.

81 Νεοπτόλεμος δὲ ὁ Παριανὸς ἐν τῷ Περὶ ἐπιγραμμάτων ἐν Χαλκηδόνι φησὶν ἐπὶ τοῦ Θρασυμάχου τοῦ σοφιστοῦ μνήματος ἐπιγεγράφθαι τόδε τὸ ἐπίγραμμα·

5

*Τοῦνομα θῆτα ῥῶ ἄλφα σὰν ὕ μὴ ἄλφα χεῖ οὐ σὰν,
πατρὶς Χαλκηδῶν· ἡ δὲ τέχνη σοφίη.*

d 5 τὸ add. Schweighäuser || 6 προκείμενος A : προσκείμενος CE || 7 ὑπτιοὶ δύο Meineke : ἐξυγωμένοι δύο A || 8 τὸ del. Mousouros || **e** 3 μεσόφθαλμος κύκλος Welcker : μαλακόφθαλμος κύκλω A μαλακόφθαλμος κύκλος CE || 4 δισοὶ Valckenaer : δυο οἱ A || 5 διὰ μέσου Mousouros : διαμέτρου A || 6 προσεμφερές Mousouros : -ῆς A || 7 ὡς C : ὡστ' A || **f** 1 εἶπον Casaubon : εἶπ' ὁ A εἶφ' ὁ CE || 6 ὕ μὴ ἄλφα χεῖ edd. a Casaubon : υμ ἄλφα χι A.

IN MG. COD. A **d** 3 τοῦ αὐτοῦ ὀνόματος αἰνιγματώδης δήλωσις παρὰ τῷ ἀγάθωνι || **e** 3 ἄλλη μὲνσις τοῦ ὀνόματος παρὰ θεοδέκτει || 7 E || 8 Y || **f** 1 Σ || 5 ὅτι ἐπὶ τοῦ μνήματος θρασυμάχου τοῦ σοφιστοῦ ἐπίγραμμα || 7 περὶ τοῦ καστορίωνος εἰς τὸν πάνα ποιήματος αἰνιγματώδους.

Le poème que Castorion de Soles a consacré à Pan est, d'après ce qui dit Cléarque³³, du genre que voici : chacun des pieds étant occupé par des mots qui font un tout, tous les pieds du poème peuvent aussi bien venir en tête qu'en suivre un autre, comme ceci :

*Toi qui as pour demeure au climat rigoureux où la neige s'abat,
de la faune sauvage, ô Pan, pâtre divin, la terre d'Arcadie,
je m'en vais t'invoquer dans ces lignes emplies de sagesse, seigneur,
en rassemblant des vers illustres et ardues hors à l'oreille sage,
des Muses serviteur sauvage, qui répands les doux sons de la cire³⁴,*

et ainsi de suite. Chacun de ces pieds, de quelque manière qu'on le dispose dans l'ensemble, donnera finalement le même mètre, de cette façon :

*Toi qui as pour demeure au climat rigoureux où la neige s'abat,
Le climat rigoureux pour demeure tu as où la neige s'abat.*

De plus, chaque pied contient onze lettres. On peut aussi procéder non pas de cette manière mais autrement, afin d'obtenir un plus grand nombre d'usages possibles d'un seul et même élément, si l'on dit :

*Donne-moi la mesure, oui, des pieds que voilà, la mesure observée,
observée la mesure, oui, des pieds que voilà donne-moi la mesure.
Je ne veux pas donner, de ces pieds que voilà la mesure obtenue,
obtenue, la mesure de ces pieds que voilà je ne veux pas donner.*

82 À propos de l'ode sans *sigma*, Pindare, comme le dit ce même Cléarque³⁵, a composé les vers suivants, sorte de griphe posé sous forme de poème mélique, en réponse à tous ceux qui s'en prenaient à lui parce qu'il était capable de se passer du *sigma*, mais refusait de s'y essayer :

*Avant, le chant allait rampant, corde sans fin,
et le san réputé de mauvais aloi chez les hommes³⁶.*

33. CLÉARQUE, fr. 88 Wehrli.

34. CASTORION, *SH* 310.

35. CLÉARQUE, fr. 88 Wehrli.

36. PINDARE, fr. 70b 1-2 Maehler.

455 a Τὸ δὲ Καστορίωνος τοῦ Σολέως, ὡς ὁ Κλέαρχος φησιν, εἰς τὸν Πάνα ποίημα τοιοῦτόν ἐστι· τῶν ποδῶν | ἕκαστος ὅλοις ὀνόμασιν περιειλημμένος πάντας ὁμοίως ἡγεμονικοὺς καὶ ἀκολουθητικοὺς ἔχει τοὺς πόδας, οἶον·

*Σὲ τὸν βολαῖς νιφοκτύποις δυσχείμερον
ναῖονθ' ἔδραν, θηρονόμε Πάν, χθόν' Ἀρκάδων
κλήσω γραφήι τήιδ' ἐν σοφήι πάγκλειτ' ἔπη
συνθείς, ἀναξ, δύσγνωστα μὴ σοφῶι κλύειν,
μωσοπόλε θήρ, κηρόχυτον ὃς μείλιγμ' ἰεῖς,*

5

καὶ τὰ λοιπὰ τὸν αὐτὸν τρόπον. Τούτων δὲ ἕκαστος τῶν ποδῶν, ὡς ἂν τῇ τάξει θῆς, τὸ αὐτὸ μέτρον ἀποδώσει, οὕτως·

*Σὲ τὸν βολαῖς νιφοκτύποις δυσχείμερον,
νιφοκτύποις σὲ τὸν βολαῖς δυσχείμερον.*

10

b Καὶ ὅτι τῶν ποδῶν ἕκαστός ἐστι ἔνδεκαγράμματος. Ἔστι δὲ καὶ μὴ τοῦτον τὸν τρόπον ἀλλ' ἐτέρως ποιῆσαι, ὥστε πλείω πρὸς τὴν χρῆσιν ἐκ τοῦ ἐνὸς ἔχειν οὕτω λέγοντας·

*Μέτρον φράσον μοι τῶν ποδῶν (μέτρον λαβῶν),
λαβῶν μέτρον μοι τῶν ποδῶν μέτρον φράσον.
Οὐ βούλομαι γὰρ τῶν ποδῶν μέτρον λαβεῖν,
λαβεῖν μέτρον γὰρ τῶν ποδῶν οὐ βούλομαι.*

5

c 82 Πίνδαρος δὲ πρὸς τὴν ἀσιγμοποιηθεῖσαν ᾠδὴν, | ὡς ὁ αὐτός φησι Κλέαρχος, οἶονεὶ γρίφου τινὸς ἐν μελοποιίᾳ προβληθέντος, ὡς πολλῶν τούτῳ προσκρουόντων διὰ τὸ δύνατον εἶναι ἀποσχέσθαι τοῦ σίγμα καὶ διὰ τὸ μὴ δοκιμάζειν, ἐποίησε·

*Πρὶν μὲν εἶρεπε σχοινοτένειά τ' αἰοιδά
καὶ τὸ σὰν κίβδηλον ἀνθρώποις.*

5

455 a 3 βολαῖς Meineke : βολοῖς A sic et l. 10 et 11 || 4 ναῖονθ' Casaubon : νεονθ' A || ἔδραν Cobet : ὀδος A ἔδος Scaliger || χθόν' Casaubon : χθών A || 5 τήιδ' ἐν σοφήι Porson : τήιδε σοφήι A || πάγκλειτ' Porson : -κλιτ' A || 6 σοφῶι κλύειν Meineke : σοφοῖς κλύειν A σοφοῖς λύειν prop. Fiorillo || 7 μωσοπόλε Cobet : μουσο- A || 8 ἕκαστος Wehrli : -ον A || b 1 ἔνδεκαγράμματος Schweighäuser : δεκαγράμματος A || 4 μέτρον λαβῶν add. Korais || c 3 δυνατὸν A : ἀδύνατον conii. Korais || 4 σχοινοτένειά edd. ex 467 b : σχοινοτενια A || 5 σὰν κίβδηλον edd. ex 467 b : σαντιβοηλον A.

On pourrait faire remarquer ce passage à ceux qui dénie à Lasos d'Hermioné la paternité de l'ode asigmatique qui s'intitule *Les Centaures*³⁷. L'hymne à Déméter d'Hermioné composé par Lasos est également asigmatique, comme le dit Héraclide du Pont dans le troisième livre de son traité *Sur la musique*³⁸ ; le poème débute ainsi :

*Je chante Déméter et Coré, la compagne du Glorieux*³⁹.

83 On peut trouver bien d'autres griphes encore :

*J'ai vu le jour en pleine Clarté et ma patrie dans l'eau saline
est toute contenue ; ma mère est enfant du nombre.*

Il dit *Clarté* pour *Délos*, que la mer entoure ; la mère est Léto, qui est fille de Cœos : les Macédoniens donnent au nombre le nom de *koios*.

Sur la tisane :

De l'orge mondé, puis pétri, bois le jus.

car le nom de la tisane est composé de *ptissein* (« monder ») et d'*anein* (« vanner »).

Sur l'escargot — cet exemple est également rapporté dans les *Définitions* de Teucros :

*Animal sans pied, sans arête, sans os, une coquille sur le dos,
aux yeux protubérants qui d'un coup sortent, d'un coup rentrent*⁴⁰.

Antiphane dit dans *L'Amoureux de lui-même* :

*Et caillebottes aux chairs de lin. Tu saisis ? C'est du fromage que je parle*⁴¹.

Anaxandride, dans *Le Laideron* :

*Voilà qu'il a découpé les morceaux et que les tranches coupées tout le long
du corps sont domptées dans un abri que forma le feu —
c'est ce que Timothée, messieurs, dit un jour, parlant je crois de la marmite*⁴².

37. LASOS, *test.* 3 Privitera = fr. 3 (704) Page.

38. HÉRACLIDE DU PONT, fr. 161 Wehrli.

39. LASOS, fr. 1b Privitera = fr. 1 (702) Page.

40. TEUCROS, *FGrHist* 274 F 3.

41. ANTIPHANE, fr. 51 *PCG*.

42. ANAXANDRIDE, fr. 6 *PCG*. TIMOTHÉE, fr. 798 Hordern.

Ταῦτα σημειώσαι' ἄν τις πρὸς τοὺς νοθεύοντας Λάσου τοῦ Ἑρμιονέως τὴν ἄσιγμον φδὴν ἥτις ἐπιγράφεται Κένταυροι. Καὶ ὁ εἰς τὴν Δήμητρα δὲ τὴν ἐν
 455 **d** Ἑρμόνη ποιηθεὶς τῷ Λάσῳ ὕμνος ἄσιγμός ἐστιν, ὡς φησιν Ἑρακλείδης | ὁ Ποντικὸς ἐν τρίτῳ Περὶ μουσικῆς, οὗ ἐστὶν ἀρχή·

Δάματρα μέλπω Κόραν τε Κλυμένοι' ἄλοχον.

83 Ἔστιν εὐπορήσαι καὶ ἄλλων γρίφων·

Ἐν Φανερά γενόμεν, πάτραν δέ μου ἄλμυρον ὕδωρ

5

ἀμφὶς ἔχει· μήτηρ δ' ἔστ' ἀριθμοῖο παῖς.

Φανερά μὲν οὖν λέγει τῇ Δήλῳ, ἥτις ὑπὸ θαλάσσης περιέχεται, μήτηρ δ' ἡ Λητώ, ἥτις Κοίου ἐστὶ θυγάτηρ· Μακεδόνες δὲ τὸν ἀριθμὸν κοῖον προσαγορεύουσι.

e Καὶ ἐπὶ τῆς πρισάνης·

Κριθῆς ἀφλοίου χυλὸν ὀργάσας πίε,

πεποίηται δὲ τῆς πρισάνης τοῦνομα ἀπὸ τοῦ πίσσειν καὶ ἀνεῖν.

Καὶ ἐπὶ τοῦ κοχλίου· φέρεται δὲ τοῦτο καὶ ἐν τοῖς Τεύκρου Ὀρισμοῖς·

Ζῶνον ἄπουν, ἀνάκανθον, ἀνόστεον, ὀστρακόνωτον,

5

ὄμματά τ' ἐκκύπτοντα προμήγεα κείσκύπτοντα.

Ἀντιφάνης δ' ἐν Αὐτοῦ ἐρῶντί φησι·

f *Τροφαλίδας τε λινοςάρκους. Μανθάνεις; Τυρὸν λέγω.*

Ἀναξανδρίδης Αἰσχρά·

Ἄρτίως διηρτάμηκε, καὶ τὰ μὲν διανεκῆ

σώματος μέρη δαμάζετ' ἐν πυρικτίτῳ στέγα —

Τιμόθεος ἔφη ποτ', ἄνδρες, τὴν χύτραν οἶμαι λέγων.

5

d 6 παῖς CE: παῖς A || **e** 3 πίσσειν CE: -ττ- A || **f** 1 τροφαλίδας CE: -λινδας A || 3 διηρτάμηκε edd.: -κεν A || 4 δαμάζετ' edd.: -ζετε A -ζεται cod. P Heidelbergensis gr. 47 || πυρικτίτῳ στέγα Kock: πυρικτίτοισι γὰς A^{ac} πυρικτίτοισι γῆς A^{pc} || 5 οἶμαι Dobree: εἶναι A.

IN MG. COD. A **e** 6 ὅτι τοῦ αὐτοῦ λάσου ἄσιγμος καὶ ὁ εἰς τὴν δημήτραν ὕμνος || **d** 4 γρίφος || 7 λύσις || **e** 1 πρισάνη || 4 κοχλίας || 7 ἀντιφάνης || **f** 2 ἀναξανδρίδης.

Timoclès dans *Les Héros* :

*Et lorsque fut ôtée
la nourrice du vivre, l'ennemie de la famine, le gardien
de l'amitié, le médecin de la faim de loup déchaînée,
la table.*

— *Comme c'est laborieusement dit, par le ciel!
alors que l'on pouvait dire table avec brièveté*⁴³.

Platon, dans *Adonis*, dit qu'un oracle fut rendu à Cinyras au sujet de son fils Adonis :

*Ô Cinyras, roi des Chypriotes, hommes au cul velu,
tu as eu un enfant magnifique, merveilleux entre
tous les hommes, mais deux êtres démoniques feront sa perte,
elle tirée par des rames clandestines, et lui tirant*⁴⁴.

Il parle d'Aphrodite et de Dionysos : tous deux aimèrent Adonis.

Quant à l'énigme de la Sphinx, Asclépiade dit dans ses *Histoires tragiques* qu'elle était quelque chose de ce genre :

*Il est sur terre un être bipède et quadrupède, à une seule voix,
tripède aussi ; il change de nature, lui seul de tous les êtres qui sur la terre
vont rampant et vont dans l'air et dans la mer.
Or, quand sur le plus de pieds sa marche est appuyée,
alors la vitesse de ses membres se trouve la plus faible*⁴⁵.

43. TIMOCLÈS, fr. 13 *PCG*. TIMOTHÉE, fr. 22 (798) Page = fr. 16 Sutton.

44. PLATON LE COMIQUE, fr. 3 *PCG*.

45. ASCLÉPIADE, *FGrHist* 12 F 7a.

Τιμοκλῆς δ' ἐν Ἡρωσιν ·

ᾠς δ' ἦν ἡρμένη

βίου τιθήνη, πολεμία λιμοῦ, φύλαξ

φιλίας, ἰατρὸς ἐκλύτου βουλιμίας,

456 a

τράπεζα.

— Περιέργως <γε>, νῆ τὸν οὐρανόν,

ἐξὸν φράσαι τράπεζα συντόμως.

Πλάτων δ' ἐν τῷ Ἀδώνιδι χρησμὸν δοθῆναι λέγων Κινύρα ὑπὲρ Ἀδώνιδος τοῦ υἱοῦ φησιν ·

ᾠ Κινύρα, βασιλεῦ Κυπρίων, ἀνδρῶν δασυπρώκτων,

5

παῖς σοι κάλλιστος μὲν ἔφν θαυμαστότατός τε

πάντων ἀνθρώπων, δύο δ' αὐτὸν δαίμον' ὀλείτον,

ἧ μὲν ἐλαυνομένη λαθροῖς ἐρετμοῖς, ὃ δ' ἐλαύνων.

b Λέγει δ' Ἀφροδίτην καὶ Διόνυσον · ἀμφότεροι γὰρ ἦρων τοῦ Ἀδώνιδος.

Καὶ τὸ τῆς Σφιγγὸς δὲ αἰνίγμα Ἀσκληπιάδης ἐν τοῖς Τραγωδουμένοις τοιοῦτον εἶναί φησιν ·

Ἔστι δίπουν ἐπὶ γῆς καὶ τετράπον, οὗ μία φωνή,

καὶ τρίπον · ἀλλάσσει δὲ φύσιν μόνον ὅσσ' ἐπὶ γαῖαν

5

ἐρπετὰ γίνονται καὶ ἀν' αἰθέρα καὶ κατὰ πόντον.

Ἄλλ' ὅπταν πλείστοισιν ἐρειδόμενον ποσὶ βαίνη,

ἐνθα τάχος γυίοισιν ἀφανρότατον πέλει αὐτοῦ.

456 a 1 γε add. Casaubon || 2 τράπεζα A : σοι τὴν τράπεζαν prop. Grotius || 5 Κινύρα Mousouros : κυπρία A || 6 τε C^{pc}E^{pc} : τοι AC^{ac}E^{ac} || 7 ὀλείτον Jacobs : εχειτον A ἔχετον CE || b 4 τετράπον edd. : -πουν A || φωνή A : μορφή ANTH. XIV, 64 (E^p) || 5 τρίπον edd. : -πουν A || 6 γίνονται CE^{ac} : γείν- AE^{pc} || 8 αὐτοῦ CE ANTH. XIV, 64 : αὐτ- A.

IN MG. COD. A f 6 τιμοκλῆς || 456 a 3 πλάτων || ὁ δοθεὶς αἰνιγματωδῶς χρησμὸς τῷ κινύρα περὶ τοῦ ἀδώνιδος || b 2 περὶ τοῦ τῆς σφιγγὸς αἰνίγματος.

84 Ont également un air de griphe ces vers composés par Simonide, d'après ce que dit Chaméléon d'Héraclée dans son traité *Sur Simonide* :

*Le père du chevreau aux pâtures mêlées et l'inflexible poisson
l'une contre l'autre ont appuyé leurs têtes ; accueillant l'enfant de la nuit
sur leurs paupières, au serviteur tueur de bœufs
du seigneur Dionysos ils refusent leurs soins nourriciers*⁴⁶.

Certains affirment que ces vers sont inscrits sur une offrande votive ancienne, à Chalcis, et qu'on y a fait figurer un bouc et un dauphin : c'est d'eux qu'il serait ici question. D'autres, que ces motifs du dauphin et du bouc se réfèrent à un psaltérion épigonéen et que le dithyrambe est le tueur de bœufs serviteur de Dionysos. D'autres encore disent qu'à Ioulis le bœuf sacrifié à Dionysos recevait de la main d'un jeune homme un coup de hache. Comme la fête approchait, on avait envoyé la hache à la forge ; ce fut Simonide, encore jeune à cette époque, qui alla la chercher chez le forgeron. Voyant l'artisan endormi, le soufflet et les pinces abandonnés en désordre, ces outils reposant l'un contre l'autre, il se rendit alors auprès de ses compagnons pour leur dire le problème que nous avons cité. Ainsi, le père du chevreau, c'est le soufflet, le poisson inflexible, ce sont les pinces, l'enfant de la nuit, c'est le sommeil, et le tueur de bœufs serviteur de Dionysos, c'est la hache.

Il y a une autre épigramme due à Simonide qui, lorsqu'ils ignorent l'histoire, plonge les gens dans la perplexité :

*Je déclare que qui refuse de conquérir le prix de la cigale
donnera un riche repas au fils de Panopée, à Épéios.*

46. CHAMÉLÉON, fr. 34 Wehrli = fr. 42 Giordano.

456 c **84** Γριφώδη δ' ἐστὶ καὶ Σιμωνίδη ταῦτα πεποιημένα, ὡς φησι Χαμαιλέων ὁ Ἡρακλεώτης ἐν τῷ Περὶ Σιμωνίδου ·

*Μιξονόμου τε πατῆρ [τ'] ἐρίφου καὶ σχέτλιος ἰχθὺς
πλησίον ἠρεΐσαντο καρῆατα · παῖδα δὲ νυκτὸς
δεξάμενοι βλεφάροισι Διωνύσοιο ἄνακτος
βουφόνον οὐκ ἐθέλουσι τιθηνεῖσθαι θεράποντα.*

5

d Φασὶ δ' οἱ μὲν ἐπὶ τινος τῶν ἀρχαίων ἀναθημάτων ἐν Χαλκίδι τοῦτ' ἐπιγεγράφθαι, πεποιῆσθαι δ' ἐν αὐτῷ τράγον καὶ δελφίνα, περὶ ὧν εἶναι τὸν λόγον | τοῦτον. Οἱ δὲ εἰς ἐπιγόνειον ψαλτήριον δελφίνα καὶ τράγον εἰργασμένον εἰρησθαι, καὶ εἶναι τὸν βουφόνον καὶ τοῦ Διονύσου θεράποντα τὸν διθύραμβον. Οἱ δὲ φασιν ἐν Ἰουλίδι τὸν τῷ Διονύσῳ θυόμενον βοῦν ὑπὸ τινος τῶν νεανίσκων παιεσθαι πελέκει. Πλησίον δὲ τῆς ἐορτῆς οὔσης εἰς χαλκεῖον δοθῆναι τὸν πέλεκυν · τὸν οὖν **5** Σιμωνίδην ἔτι νέον ὄντα βαδίσαι πρὸς τὸν χαλκέα κομιούμενον αὐτόν. Ἰδόντα δὲ καὶ τὸν τεχνίτην κοιμώμενον καὶ τὸν ἀσκὸν καὶ τὸν καρκίνον εἰκῆ κείμενον καὶ **e** ἐπαλλήλως ἔχοντα τὰ ἔμπροσθεν, | οὕτως ἐλθόντα εἰπεῖν πρὸς τοὺς συνήθεις τὸ προειρημένον πρόβλημα. Τὸν μὲν γὰρ τοῦ ἐρίφου πατέρα τὸν ἀσκὸν εἶναι, σχέτλιον δὲ ἰχθὺν τὸν καρκίνον, νυκτὸς δὲ παῖδα τὸν ὕπνον, βουφόνον δὲ καὶ Διονύσου θεράποντα τὸν πέλεκυν.

Πεποίηκε δὲ καὶ ἕτερον ἐπίγραμμα ὁ Σιμωνίδης ὃ παρέχει τοῖς ἀπείροις τῆς **5** ἱστορίας ἀπορίαν ·

*Φημὶ τὸν οὐκ ἐθέλοντα φέρειν τέττιγος ἄεθλον
τῷ Πανοπηιάδῃ δώσειν μέγα δεῖπνον Ἐπειῶ.*

c 3 τ' del. edd. om. CE || 4 ἠρεΐσαντο CE : ἠρίσ- A || 5 Διωνύσοιο C : διον- AE || **d** 2 ἐπιγόνειον ψαλτήριον West : ἐπιτόνιον ψαλτήριον A ἐπιτόνιον ψαλτηρίου dubit. prop. Schweighäuser || εἰργασμένον A : ἐπειργ- prop. Wilamowitz || 6 Σιμωνίδην CE : σιμωνίδη A.

IN MG. COD. A c 1 σιμωνίδου ἐπίγραμμα γριφώδες || 7 λύσις.

On raconte que, durant un séjour à Carthée, il instruisait des chœurs. Or, l'école était située en hauteur, à côté d'un temple d'Apollon et loin de la mer. Comme les autres, Simonide et ses élèves puisaient donc leur eau en contrebas, là où se trouvait la source. Ils avaient pour remonter l'eau un âne, qu'ils appelaient Épéios parce que l'on raconte que c'était la fonction de ce dernier et parce que l'on voyait peinte dans le temple d'Apollon la légende troyenne, dans laquelle Épéios est le porteur d'eau des Atrides, comme le dit aussi Stésichore :

*Elle avait pitié de lui, qui sans cesse portait l'eau aux rois, la fille de Zeus*⁴⁷.

Dans ces conditions, il était de règle, dit-on, qu'un choreute qui ne se présentait pas à l'heure fixée apporte à l'âne une chénice d'orge. Voilà donc ce dont il s'agit dans ce poème : celui qui ne s'efforce pas de conquérir le prix de la cigale, c'est celui qui refuse de chanter, le fils de Panopée, c'est l'âne, <et> le riche repas, c'est la chénice d'orge.

85 Du même genre encore, ces vers du poète Théognis :

*Voilà que m'appelle au retour un cadavre marin,
mort dont les mots sortent d'une bouche vivante*⁴⁸.

Cela pour signifier la conque.

C'est un usage d'un genre voisin également que d'employer des mots qui ressemblent à des noms d'hommes, comme :

*Martial qui possède la force de vaincre*⁴⁹.

Et l'exemple fameux :

*Cinq hommes avec dix navires débarquèrent sur une terre,
parmi les pierres se battirent, sans que l'on pût soulever pierre ;
puis de soif ils périrent, comme le menton se couvrait d'eau.*

47. STÉSICHORE, fr. 200 Davies. Voir EUSTATHE, *Comm. Il.*, 1323, 55.

48. THÉOGNIS, 1229-1230.

49. *TrGF*, fr. anon. 97.

f Λέγεται δὲ ἐν τῇ Καρθαίᾳ διατρίβοντα αὐτὸν διδάσκειν τοὺς χορούς. Εἶναι δὲ τὸ χορηγεῖον ἄνω πρὸς Ἀπόλλωνος ἱερῷ, μακρὰν τῆς θαλάσσης. Ὑδρεύεσθαι οὖν καὶ τοὺς ἄλλους καὶ τοὺς περὶ τὸν Σιμωνίδην κάτωθεν, ἔνθα ἦν ἡ κρήνη. Ἀνακομίζοντας δ' αὐτοῖς τὸ ὕδωρ ὄνου, ὃν ἐκάλουν Ἐπειὸν διὰ τὸ μυθολογεῖσθαι τοῦτο δρᾶν ἐκείνον καὶ ἀναγεγράφθαι ἐν τῷ τοῦ Ἀπόλλωνος ἱερῷ τὸν Τρωικὸν μῦθον, ἐν ᾧ ὁ Ἐπειὸς ὑδροφορεῖ τοῖς Ἀτρεΐδαις, | ὡς καὶ Στησίχορός φησιν ·

Ὦικτειρε γὰρ αὐτὸν ὕδωρ αἰεὶ φορέοντα Διὸς κούρα βασιλεύσιν.

Ἐπαρχόντων οὖν τούτων ταχθῆναι φασι τῷ μὴ παραγινομένῳ τῶν χορευτῶν εἰς τὴν ὠρισμένην ὥραν παρέχειν τῷ ὄνῳ χοίνικα κριθῶν. Τοῦτ' οὖν κὰν τῷ ποιήματι λέγεσθαι, καὶ εἶναι τὸν μὲν οὐ φέροντα τὸ τοῦ τέττιγος ἄεθλον τὸν οὐκ ἐθέλοντα ἄδειν, Πανοπηιάδην δὲ τὸν ὄνον, μέγα (δὲ) δεῖπνον τὴν χοίνικα τῶν κριθῶν.

85 Τοιοῦτόν ἐστι καὶ τὸ Θεόγνιδος τοῦ ποιητοῦ ·

b *Ἦδη γὰρ με κέκληκε θαλάσσιος οἴκαδε νεκρός,
τεθνηκῶς ζωῷ φθεγγόμενος στόματι.*

Σημαίνει γὰρ κόχλον.

Τοιοῦτον δ' ἐστὶν καὶ τὸ ῥήματα λέγειν ἀνθρώπων ὀνόμασιν ὅμοια, οἶον ·

Λαβῶν ἀριστόνικον ἐν μάχῃ κράτος.

Καὶ τὸ περιφερόμενον ·

*Πέντ' ἄνδρες δέκα ναυσὶ κατέδραμον εἰς ἓνα χῶρον,
ἐν δὲ λίθοις ἐμάχοντο, λίθον δ' οὐκ ἦν ἀνελέσθαι·*

c *δίψῃ δ' ἐξώλλυντο, ὕδωρ δ' ὑπερεῖχε γενείου.*

f 1 Καρθαία Schweighäuser : καρθέαι A || **457 a** 5 τὸ τοῦ CE : τοῦτο A || 6 δὲ add. CE.

IN MG. COD. A **f** 1 λύσις || **457 a** 7 θεόγνιδος γρίφος || **b** 4 ἄλλο εἶδος γρίφου.

86 Mais quelle punition subissaient à Athènes ceux qui ne parvenaient pas à résoudre le griphe proposé, s'il est vrai qu'ils buvaient une coupe de vin mélangé, comme précisément l'affirmait Cléarque dans sa définition ? Dans le premier livre de son traité *Sur les proverbes*, il écrit encore ceci : « *La recherche des gripes n'est pas étrangère à la philosophie, et les anciens démontraient leur culture à travers eux. Car ce qu'ils se proposaient en buvant, ce n'étaient pas des questions comme celles que l'on échange maintenant : lequel des accouplements amoureux, quel poisson ou quel type de poisson est le plus agréable, ou bien est le plus approprié à la saison ? lequel manger de préférence sous l'Ourse, sous la Pléiade, lequel sous le Chien ? En récompense de quoi ils accordent aux vainqueurs des baisers qui méritent le mépris de qui a le sens de la dignité, tandis que pour châtement ils ordonnent aux vaincus de boire du vin non coupé, boisson qu'ils trouvent plus délectable que la coupe pour la Santé. Certes, tout cela convient à merveille aux familiers des écrits de Philaenis et d'Archestrate, à ceux qui ont étudié ce que l'on nomme les Gastrologies ! Non, voici plutôt le genre de choses qu'ils se proposaient : le premier dit un vers épique (ou) iambique et chacun à son tour dit le suivant ; quelqu'un donne une maxime et l'on répond par les mots d'un autre poète, pourvu qu'il ait exprimé la même pensée ; ou encore, chacun dit un vers iambique. En outre, chacun dit un mètre du nombre de syllabes qui aura été imposé, ou en dit autant que le permet la théorie des lettres et des syllabes. Autre consigne, semblable aux précédentes : citer le nom de tous les chefs partis contre Troie ou de tous les chefs troyens ; ou bien, dire le nom d'une cité d'Asie commençant par une lettre donnée, le suivant devant dire celui d'une cité d'Europe, et les autres continuent en alternant, avec une cité grecque ou une cité barbare, selon ce qui est demandé. De sorte que le jeu, loin d'être dépourvu de réflexion, indique la familiarité de chacun avec la culture ; pour récompense, leur habitude était de décerner une couronne et des paroles élogieuses, ce qui, plus que tout, rend douce l'amitié réciproque⁵⁰. »*

50. CLÉARQUE, fr. 63 Wehrli.

- 86** Τίνα δὲ κόλασιν ὑπέμενον Ἀθήνησιν οἱ μὴ λύσαντες τὸν προτεθέντα γρίφον, εἴ γε ἔπινον φιάλην κεκερασμένην, ὡς καὶ ὁ Κλέαρχος προεῖπεν ἐν τῷ ὄρω ; Κὰν τῷ πρώτῳ δὲ Περὶ παροιμιῶν γράφει οὕτως · « *Τῶν γρίφων ἢ ζήτησις οὐκ ἀλλοτρία φιλοσοφίας ἐστὶ, καὶ οἱ παλαιοὶ τὴν τῆς παιδείας ἀπόδειξιν ἐν τούτοις ἐποιοῦντο.* » 5
- 457 d** Προέβαλλον γὰρ παρὰ τοὺς πότους οὐχ ὥσπερ οἱ νῦν ἐρωτῶντες ἀλλήλους τίς τῶν ἀφροδισιαστικῶν συνδυασμῶν ἢ τίς ἢ ποῖος ἰχθύς ἢ ἴδιος ἢ τίς ἀκμαιότατος, ἔτι δὲ τίς μετ' Ἀρκτοῦρον ἢ μετὰ Πλειάδα ἢ τίς μετὰ Κύνα μάλιστα βρωτός. Καὶ ἐπὶ τούτοις ἄθλα μὲν τοῖς νικῶσι φιλήματα μίσους ἄξια τοῖς ἐλευθέραν αἴσθησιν ἔχουσι, ζημίαν δὲ τοῖς ἠττηθείσιν τάπτουσι ἀκρατον πειν, ὃν ἡδίων τῆς ὑγείας 5
- e** πίνουσι · κομιδῇ γὰρ ἐστὶ ταυτὰ γέ τινος τοῖς Φιλαινίδος καὶ τοῖς Ἀρχεστράτου συγγράμμασιν | ἐνωκηκότος, ἔτι δὲ περὶ τὰς καλουμένας Γαστρολογίας ἐσπουδακότος. Ἄλλὰ μᾶλλον τὰ τοιαῦτα · τῷ πρώτῳ ἔπος (ἢ) ἰαμβεῖον εἰπόντι τὸ ἐχόμενον ἕκαστον λέγειν καὶ τῷ κεφάλαιον εἰπόντι ἀντειπεῖν τὸ ἐτέρου ποιητοῦ τινος εἰ τὴν αὐτὴν εἶπε γνώμην · ἔτι δὲ λέγειν ἕκαστον ἰαμβεῖον. Πρὸς τε τούτοις ἕκαστον εἰπεῖν ὅσων ἂν προσταχθῇ συλλαβῶν ἔμμετρον, καὶ ὅσα ἀπὸ τῆς 5
- f** τῶν γραμμάτων καὶ συλλαβῶν ἔχεται θεωρίας. Ὅμοίως δὲ τοῖς εἰρημένους ἡγεμόνος ἕκαστου λέγειν ὄνομα τῶν ἐπὶ Τροίαν ἢ τῶν Τρώων, καὶ πόλεως ὄνομα τῶν ἐν τῇ Ἀσίᾳ λέγειν | ἀπὸ τοῦ δοθέντος γράμματος, τὸν δ' ἐχόμενον τῶν ἐν τῇ Εὐρώπῃ, καὶ τοὺς λοιποὺς ἐναλλάξ, ἐάν τε Ἑλληνίδος ἐάν τε βαρβάρου τάξῃ τις. Ὡστε τὴν παιδιὰν μὴ ἄσκεπτον οὖσαν μηνύματα γίνεσθαι τῆς ἕκαστου πρὸς παιδείαν οἰκειότητος · ἐφ' οἷς ἄθλον ἐτίθεσαν στέφανον καὶ εὐφημίαν, οἷς μάλιστα γλυκαίνεται τὸ φιλεῖν ἀλλήλους. » 5

c 3 ante κεκερασμένην addere ἄλμη prop. Dobree ex 458 f uide adn. || d 2 συνδυασμῶν E : -δυσασμένων A -διασμῶν C || e 1 γαστρολογίας CE : ἀστρολογίας A || 2 τὰ τοιαῦτα ego : τὰς τοιαύτας A an τοὺς τοιοῦτους (scilicet γρίφους)? || ἢ add. Meineke || 3 ἀντειπεῖν τὸ Schweighäuser : ἀντειπόντος A || 4 εἰ Mousouros : εἰς A || εἶπε A : an εἶχε? || 7 ἕκαστου A : ἕκαστον prop. Kassel fort. recte || f 2 ἐναλλάξ, ἐάν ego : ἐναλλάξαι ἂν A || 3 παιδιὰν Muret : παιδείαν A.

IN MG. COD. A c 4 κλέαρχος περὶ γρίφων.

87 Voilà donc ce qu'a dit Cléarque. Et voici le genre de questions qu'il faut proposer selon moi : dire un vers homérique commençant par *alpha* et finissant par la même lettre :

Approchant, mots ailés ceux qu'elle prononça.

Allons, prends maintenant le fouet et, luisants, les rênes que voilà.

*Aux boucliers bien ronds, aux targes dont les franges volent de-ci de-là*⁵¹.

Puis de même des vers iambiques :

À force d'apporter des biens, homme de bien on le dira.

*Aussi qui noblement les maux supporte, homme de bien sera*⁵².

Des vers homériques avec *e* au début et *e* à la fin :

Et finit par trouver le fils de Lycaon, parfait et fort guerrier.

*Étranger sans espoir, dedans votre cité*⁵³.

De même des vers iambiques :

État méprisable et honteux, Derkulos, que la pauvreté.

*Et avec ce qui t'est donné, il te faudra ta vie tresser*⁵⁴.

Des vers d'Homère avec *ê* au début et *ê* à la fin :

Elle parla ainsi, puis s'en fut, Athéna dont les yeux brillaient.

*Elle, sur les genoux de Dioné, dive Aphrodite, à cet instant tombait*⁵⁵.

Des iambes :

*Aie soin d'éprouver tes amis et la confiance qu'en eux tu mets*⁵⁶.

Avec *i* au début et *i* à la fin, des vers d'Homère :

Ilion est au loin, qu'ils périssent sans soins et sans honneur ici!

*Il m'a engendré, Hippoloque : je dis que je descends de lui*⁵⁷.

Avec *s* au début et *s* final :

*Sans oublier aucun des fils de Danaos, Agamemnon compris*⁵⁸.

*Sage qui reçoit noblement de la fortune tous les dons*⁵⁹.

51. *Iliade*, IV, 92 ; V, 226 ; V, 453.

52. Fr. com. anon. 121 *PCG*.

53. *Iliade*, IV, 89 ; V, 686.

54. Fr. com. anon. 121 *PCG*.

55. *Iliade*, V, 133 ; V, 370.

56. Fr. com. anon. 121 *PCG*.

57. *Iliade*, VI, 60 ; VI, 206.

58. *Iliade*, I, 90.

59. Fr. com. anon. 121 *PCG*.

458 a **87** Ταῦτα μὲν οὖν Κλέαρχος | εἶρηκε. Καὶ ἃ προβάλλειν δεῖ τοιαῦτά τινα εἶναι ἡγοῦμαι · στίχον εἰπεῖν Ὀμηρικὸν ἀπὸ τοῦ ἄλφα ἀρχόμενον καὶ εἰς τὸ αὐτὸ στοιχεῖον καταλήγοντα ·

Ἄγχοῦ δ' ἰσταμένη ἔπεα περόεντα προσηύδα.

Ἄλλ' ἄγε νῦν μάστιγα καὶ ἠνία σιγαλόεντα.

5

Ἀσπίδας εὐκύκλους λαισήιά τε περόεντα.

Καὶ πάλιν ὁμοίως ἱαμβεῖα ·

Ἄγαθὸς ἀνὴρ λέγοιτ' ἂν ὁ φέρων τάγαθά.

Ἄγαθὸς ἂν εἴη χῶ φέρων καλῶς κακά.

b Ὀμηρικοὶ ἀπὸ τοῦ ε ἐπὶ τὸ ε ·

Εὗρε Λυκάονος υἱὸν ἀμύμονά τε κρατερόν τε.

Ἐν πόλει ὑμετέρῃ, ἐπεὶ οὐκ ἄρ' ἔμελλον ἔγωγε.

Ὀμοίως καὶ ἱαμβεῖα ·

Εὐκαταφρόνητός ἐστι πενία, Δερχύλε.

5

Ἐπὶ τοῖς παροῦσι τὸν βίον (≡) διάπλεκε.

Ὀμήρου ἀπὸ (τοῦ) η ἐπὶ τὸ η ·

Ἡ μὲν ἄρ' ὡς εἰποῦσ' ἀπέβη γλαυκῶπις Ἀθήνη.

Ἡ δ' ἐν γούνασι πίπτε Διώνης δι' Ἀφροδίτη.

c

Ἰαμβοὶ ·

Ἡ τῶν φίλων σοὶ πίστις ἔστω κεκριμένη.

Ἀπὸ τοῦ ι ἐπὶ τὸ ι Ὀμήρου ·

Ἰλίου ἐξαπολοῖατ' ἀκήδεστοι καὶ ἄφαντοι.

5

Ἰππόλοχος δέ μ' ἔτικτε καὶ ἐκ τοῦ φημι γενέσθαι.

Ἀπὸ τοῦ σ εἰς τὸ σ ·

Συμπάντων Δαναῶν, οὐδ' ἦν Ἀγαμέμνονα εἴπης.

Σοφός ἐστὶν ὁ φέρων τὰπὸ (τῆς) τύχης καλῶς.

458 a 9 χῶ Dindorf : καὶ ὁ Α || **b** 7 τοῦ addidi || **c** 9 τῆς add. Porson.

IN MG. COD. A **a** 2 στίχοι ὁμηρικοὶ ἀπὸ τοῦ ἄλφα ἀρχόμενοι καὶ εἰς τὸ αὐτὸ λήγοντες || 7 ἱαμβία ὡσαύτως || **b** 4 ἱαμβία ὁμοίως || 7 στίχοι ἀπὸ τοῦ η ἐπὶ τὸ η || **c** 2 Ἰαμβοὶ ὁμοίως || 4 στίχοι ἀπὸ τοῦ ι ἐπὶ τὸ ι || 7 ἀπὸ τοῦ σ ἐπὶ τὸ σ.

Avec *ô* au début et *ô* final :

*Olympe, comme vient de ton sommet la nue et dans le ciel éclôt*⁶⁰.

*Opposer toujours à la vie l'âme droite qui est mon lot*⁶¹.

Il faut également proposer des vers asigmatiques, comme :

*Je veux tout rendre et même y ajouter du mien*⁶².

Puis des vers homériques qui font apparaître un nom avec la première et la dernière de leurs syllabes, comme :

Avec, de Salamine, douze vaisseaux d'Ajax.

⟨Ajax.⟩

Fils de Phylée, de ce cavalier si cher à Zeus que fut Phylée.

⟨Phylée.⟩

*Illustres médecins tous deux, Podalirios et Machaon*⁶³.

Ion.

Et il y a d'autres vers homériques qui font apparaître des noms d'objets avec leur première et leur dernière syllabe, comme :

Mort sur les Danéens, ton cœur en a pitié.

Mortier.

Pieux discours et qui à chacun pourrait plaire.

Pierre.

*Livré au malheur, que ta vie jamais n'empire*⁶⁴ !

Lyre.

D'autres vers qui font apparaître avec leur début et leur fin quelque provision de bouche :

Pieds d'argent, Thétis, fille du vieux marin.

Pain.

*Frustrantes ces enquêtes, questions vaines ici*⁶⁵.

Fruits.

60. *Iliade*, XVI, 364.

61. Fr. com. anon. 121 *PCG*.

62. *Iliade*, VII, 364.

63. *Iliade*, II, 557 ; II, 628 ; II, 732.

64. *Iliade*, VIII, 202 ; *Odyssée*, XVII, 580 ; XVIII 107.

65. *Iliade*, I, 538 ; I, 550.

458 **d** Ἀπὸ τοῦ *ω* εἰς τὸ *ω* ·

*᾽Ως δ' ὅτ' ἀπ' Οὐλύμπου νέφος ἔρχεται οὐρανὸν εἴσω.
᾽Ωρθωμένην πρὸς ἅπαντα τὴν ψυχὴν ἔχω.*

Προβάλλειν δὲ δεῖ καὶ στίχους ἀσίγμους οἶον ·

Πάντ' ἐθέλω δόμεναι καὶ ἔτ' οἰκόθεν ἄλλ' ἐπιθεῖναι.

5

Καὶ πάλιν στίχους Ὀμηρικοὺς ἀπὸ τῆς πρώτης συλλαβῆς καὶ τῆς ἐσχάτης δηλοῦντας ὄνομα οἶον ·

Αἴας δ' ἐκ Σαλαμῖνος ἄγεν δύο καὶ δέκα νῆας.

⟨Αἴας.⟩

e *Φυλείδης, ὃν τίκτε Διὶ φίλος ἱππότης Φυλεύς.*

⟨Φυλεύς.⟩

Ἰητῆρ' ἀγαθῷ, Ποδαλείριος ἠδὲ Μαχάων.

Ἴων.

Εἰσὶ καὶ ἄλλοι στίχοι Ὀμηρικοὶ δηλοῦντες σκευῶν ὀνόματα ἀπὸ πρώτης καὶ 5
ἐσχάτης συλλαβῆς οἶον ·

Ὀλλυμένων Δαναῶν ὀλοφύρεται ἐν φρεσὶ θυμός.

Ὀλμος.

Μυθεῖται κατὰ μοῖραν ἅπερ κ' οἴοιτο καὶ ἄλλος.

Μύλος.

10

Λυγρὸς ἐὼν μή που τι κακὸν καὶ μείζον ἐπαύρη.

f Λύρη.

Ἄλλοι στίχοι δηλοῦντες ἀπὸ τῆς ἀρχῆς καὶ τοῦ τέλους τῶν ἐδωδῖμων τί ·

Ἄργυρόπεζα Θέτις, θυγάτηρ ἀλίωιο γέροντος.

Ἄρτος.

Μή τι σὺ ταῦτα ἕκαστα διεῖροε μηδὲ μετᾶλλα.

5

Μῆλα.

d 9 Αἴας add. edd. || **e** 2 Φυλεύς add. edd. || 3 ἰητῆρ' ἀγαθῷ edd. ex *Il.* 2, 732 : ἰητῆρ ἀγαθὸς A.

IN MG. COD. A **d** 1 ἀπὸ τοῦ *ω* εἰς τὸ *ω* || **e** 5 ἄλλοι στίχοι κατὰ τὸν αὐτὸν τρόπον δηλοῦντες σκευῶν ὀνόματα.

88 Maintenant que nous avons fait une digression assez longue sur les gripes, il est temps de dire aussi quelle punition subissaient ceux qui ne parvenaient pas à résoudre le gric grac. Ils buvaient leur vin mêlé de saumure et il fallait vider la coupe sans respirer, comme Antiphane le montre dans *Ganymède*, par ces vers :

*Pauvre de moi, quel enchevêtrement
dans toutes tes questions!*

— *Attends, je vais clairement t'expliquer :
sur l'enlèvement de mon fils, si tu sais la moindre chose,
il te faut vite parler avant de te trouver perdu.*

— *Est-ce que
c'est un gric grac que tu me poses, maître, de dire,
sur l'enlèvement de ton fils, si je sais la moindre chose?
Ou bien que veulent dire ces paroles?*

— *Quelqu'un! Qu'on me sorte
une lanicre, sur le champ!*

— *C'est comme si je n'avais pas trouvé ;
mais tu veux m'infliger ce châtime-lic? Oh, non!
Il faudrait me faire apporter une coupe de saumure.*

— *Tu sais donc comment tu dois la boire?*

— *Mais
parfaitement!*

— *Comment?*

— *En l'emportant comme gage (de ta part).
— Pas du tout. Tu dois mettre les mains derrière ton dos
et trinquer sans respirer⁶⁶.*

66. ANTIPHANE, fr. 75 PCG.

88 Ἐπεὶ δὲ ἰκανὴν παρέκβασιν πεποιήμεθα περὶ τῶν γρίφων, λεκτέον ἤδη καὶ 7
 τίνα κόλασιν ὑπέμενον οἱ μὴ λύσαντες τὸν προτεθέντα γρίφον. Ἐπινοῦν οὖτοι
 ἄλμην παραμυσομένην τῷ αὐτῶν ποτῷ καὶ ἔδει [μὴ] προσενέγκασθαι τὸ ποτήριον
 459 a ἀπνευστί, ὡς Ἀντιφάνης | δηλοῖ ἐν Γανυμήδει διὰ τούτων ·

Οἴμοι περιπλοκάς

λίαν ἐρωτᾶς.

— Ἄλλ' ἐγὼ σαφῶς φράσω·

τῆς ἀρπαγῆς τοῦ παιδὸς εἰ ξύνοισθά τι,

ταχέως λέγειν χρὴ πρὶν κρέμασθαι.

— Πότερά μοι

5

γρίφον προβάλλεις τοῦτον εἰπεῖν, δέσποτα,

τῆς ἀρπαγῆς τοῦ παιδὸς εἰ ξύνοιδά τι;

ἼΗ τί δύναται τὸ ῥηθέν;

— Ἐξω τις δότω

ἱμάντα ταχέως.

— Οἶον οὐκ ἔγνων ἴσως·

ἔπειτα τοῦτο ζημοῖς με; Μηδαμῶς·

10

b

ἄλμης δ' ἐχρῆν τι παραφέρειν ποτήριον.

— Οἶσθ' οὖν ὅπως δεῖ τοῦτό σ' ἐκπιεῖν;

— Ἐγὼ

κομιδῇ γε.

— Πῶς;

— Ἐνέχυρον ἀποφέροντά (σου).

— Οὐκ, ἀλλ' ὀπίσω τῷ χεῖρῃ ποιήσαντα δεῖ

ἔλκειν ἀπνευστί.

5

f 7 παρέκβασιν Herwerden : παράβ- A || 9 μὴ del. Mousouros || 459 a 6 προβάλλεις Mousouros :
 -βαλεῖς A || 7-8 τι, ἢ Dindorf : τιν A || b 1 παραφέρειν Villebrune : περιφ- A || 2 τοῦτό σ' Casaubon : σε
 τοῦτ' A || 3 σου add. Hermann.

89 Voilà donc quels furent les propos des deipnosophistes sur le chapitre des griphes ; mais puisque le soir nous trouve en train de reparcourir leurs discours, remettons à demain le sujet des coupes. Car, à la manière de *L'Amateur de sacrifices* de Métagène,

*à chaque épisode je change de sujet, afin
de régaler le parterre d'une avalanche de friandises nouvelles*⁶⁷,

et je passe au chapitre des coupes.

LIVRE X DES *DEIPNOSOPHISTES* D'ATHÉNÉE DE NAUCRATIS

67. MÉTAGÈNE, fr. 15 *PCG*.

89 Τοσαῦτα καὶ περὶ τῶν γρίφων εἰπόντων τῶν δειπνοσοφιστῶν, ἐπειδὴ καὶ ἡμᾶς ἐσπέρα καταλαμβάνει ἀναπεμπαζομένους τὰ εἰρημένα, τὸν περὶ τῶν ἐκπωμάτων λόγον εἰς αὔριον ἀναβαλώμεθα. Κατὰ γὰρ τὸν Μεταγένους Φιλοθύτην

459 c

*κατ' ἐπισόδιον μεταβάλλω τὸν λόγον, ὡς ἂν
καιναῖσι παροψίσι καὶ πολλαῖς εὐοχήσω τὸ θέατρον,
περὶ τῶν ἐκπωμάτων τὸν λόγον ἐξῆς ποιούμενος.*

ΑΘΗΝΑΙΟΥ ΝΑΥΚΡΑΤΙΤΟΥ ΔΕΙΠΝΟΣΟΦΙΣΤΩΝ Ι

c 1 μεταβάλλω CE : -βάλω A || 2 καιναῖσι παροψίσι καὶ πολλαῖς Meineke : καιναῖς π. κ. πολλαῖς A πολλαῖς π. κ. καιναῖς CE πολλαῖσι π. κ. καιναῖς POLLUX, 10, 88.

IN MG. COD. A b 6 τέλος || 8 μεταγένους.

4. La section sur les énigmes dans l'abrégé des *Deipnosophistes*

Le texte reproduit est celui qu'a établi Simon Peter Peppink¹. Notre appareil reporte les notes qui figurent au début de l'édition. Nous y ajoutons, en italique, certaines des variantes constatées lors de la collation du manuscrit C. Elles témoignent soit de choix effectués tacitement par l'éditeur entre les leçons de C et celles de E, soit de corrections également passées sous silence, soit simplement d'erreurs de lecture ou d'impression. Tout éditeur d'Athénée doit contrôler systématiquement les leçons des témoins de l'abrégé. En effet, le texte de Peppink, dont les collations de la version abrégée préparaient une édition des *Deipnosophistes* qui n'a pas vu le jour, ne peut être considéré comme suffisamment fiable².

La tâche de l'abréviateur a largement consisté à effacer le cadre élaboré par Athénée, en ramenant l'ouvrage à une forme élémentaire de compilation savante. Il omet les indications bibliographiques, se contente fréquemment d'un φησι en incise (« dit-il ») pour désigner Athénée et précise rarement le nom du personnage qui a la parole. L'opération d'abréviation se signale particulièrement par la récurrence du ὅτι initial, que l'on trouve dès le début de notre passage. En somme, il réduit le dialogue au niveau des citations, en sélectionnant parmi celles-ci. Voici quelques exemples empruntés au début et à la fin de la section :

1. L'abréviateur supprime le discours d'Émilien et ne retient de la réponse de Larensis, avant les extraits comiques, que la citation de Cléarque.
2. Les titres des pièces d'Antiphane sont remplacés par les adverbes που, « quelque part », et ἀλλαχοῦ, « ailleurs ».
3. Certains vers de l'*Aphrodisios* d'Antiphane sont réduits à une périphrase et à la solution de l'énigme qu'elle constitue.
4. L'abréviateur supprime la partie de la dernière citation de Cléarque qui porte sur les jeux du banquet des Anciens.
5. De la fin de la section, il ne conserve que quelques mots de la citation d'Antiphane, puis les deux vers de Métagène.

1. PEPPINK 1936-1939, II, 2, p. 44, 3–50, 6 pour la section sur les énigmes.

2. E. Harrison le remarquait dans son compte rendu, après avoir mentionné la fréquence des coquilles et des erreurs d'accentuation : « *to trust his evidence about minutiae would be rash* » (HARRISON 1940, p. 170). Voir les mises au point de W. G. Arnott (ARNOTT 2000a et ARNOTT 2000b). De nouvelles collations ont été effectuées par OLSON & SENS 2000 (voir p. LXVII-LXVIII : collation partielle, en vue de l'édition des fragments d'Archestrate) et OLSON 2006- (voir p. XVII : collation intégrale de C et E, semble-t-il, pour la nouvelle édition de la Loeb Classical Library).

Les exemples 2, 3 et 5 se comprendront mieux par la comparaison des textes.

		Athénée	<i>Épitomé</i>	
2	448 f 1	Περὶ δὲ τῶν γρίφων Ἀντιφάνης μὲν ἐν Κνοιθιδεὶ ἢ Γάστρωνί φησιν·	44, 15	Ὅτι περὶ τῶν γρίφων Ἀντιφάνης φησί που·
	449 b 2	Ἐν δὲ Ἀφροδισίῳ·	44, 20	Καὶ ἀλλαγῶ φησι·
3	449 c 6-7	— Βρομιάδος δ' ἰδρώτα πηγῆς ; — Οἶνον εἰπέ συντεμών. — Λιβάδα νυμφαίαν δροσώδη ; — Παραλιπῶν ὕδωρ φάθι.	44, 25-26	Βρομιάδος τε ἰδρώτα πηγῆς τὸν οἶνον φησι καὶ λιβάδα φαίαν δροσώδη τὸ ὕδωρ.
5	458 f 7 -459 c 3	Ἐπεὶ δὲ ἰκανὴν παρέκβασιν πεποιήμεθα περὶ τῶν γρίφων, [...] περὶ τῶν ἐκπωμάτων τὸν λόγον ἐξῆς ποιούμενος.	50, 2-6	Ἀντιφάνης δὲ περὶ τῶν μὴ λυόντων τοὺς γρίφους οὕτως φησὶν· ἄλμης χεῖρ περιφέρειν ποτήριον. Εἴτ' ὀπίσω τὸ χεῖρε ποιήσαντα δεῖ ἔλκειν ἀπνευστί. Κατὰ τὸν Μεταγένους, φησί, Φιλοθύτην κατ' ἐπεισόδιον μεταβάλλω τὸν λόγον, ὡς ἂν πολλαῖς παροψίσι καὶ καιναῖς εὐωχῆσω τὸ θέατρον.

On notera enfin que l'abréviateur omet la solution de la dernière énigme d'Eubule (450 c 1) et lui substitue la remarque suivante : καὶ ζητεῖ λύσιν, « à toi de chercher la solution ! » (45, 6). Cette interpellation au lecteur peut lui avoir été suggérée par le récit-cadre qu'il supprime et dans lequel Larensis pose à Ulpien la devinette des deipnosophistes en ces termes (448 e 4-6) :

« [...] Οἱ δὲ μὴ εἰπόντες οἷς προσετάττετο ἔπινον τὸ ποτήριον. » Καὶ ὁ μὲν Κλέαρχος οὕτως ὠρίσατο· τί δὲ ἐστὶ τοῦτο τὸ ποτήριον, καλέ μου Οὐλπιανέ, ζήτει.

« [...] Ceux que l'on enjoignait de parler et qui ne le faisaient pas buvaient la coupe. » Voilà pour la définition donnée par Cléarque. Mais ce qu'est cette coupe, mon bon Ulpien, à toi de le chercher !

44

Ὅτι γρίφος ἐστὶ κατὰ τὸν Σολέα Κλέαρχον
 πρόβλημα ἐπιπαιστικόν, προστακτικὸν τοῦ διὰ ζητήσεως εὔρειν τῇ διανοίᾳ
 5 τὸ προβληθὲν τιμῆς ἢ ἐπιζημίου χάριν εἰρημένον. Ἑπτὰ δὲ εἶδη γρίφων
 φησὶν· ἐν γράμματι οἰονεὶ ἐροῦμεν ὄνομά τι ἰχθύος ἢ φυτοῦ ἀπὸ τοῦ θ
 ἀρχομένου ὁμοίως κὰν ἔχειν τι κελεύη ὁ γρίφος τῶν γραμμάτων ἢ μὴ
 ἔχειν καθάπερ οἱ ἄσιγμοι καλούμενοι γρίφοι. Ἐν συλλαβῇ οἰονεὶ εἴπωμεν
 ἔμμετρον ὅτιδῆποτε οὐ ἠγεῖται βα οἶον βασιλεύς, ἢ ὁ ἔχει τελευτὴν τὸ
 10 ναξ, ὡς Καλλιὰναξ, ἢ ὦν ὁ λέων καθηγεῖται οἶον Λεωνίδης, ἢ ἔμπαλιν
 τελικόν ἐστὶ οἶον Θρασυλέων. Ἐν ὀνόματι, οἰονεὶ εἴπωμεν ὀνόματα ἀπλᾶ ἢ
 σύνθετα δισύλλαβα, οἷς μορφή τις ἐμφαίνεται τραγικῇ ἢ πάλιν ταπεινῇ,
 ἢ ἄθεα ὀνόματα, οἶον Κλεώνυμος, ἢ θεοφόρα, οἶον Διονύσιος, καὶ τοῦτο ἢ ἐξ ἑνὸς
 θεοῦ, οἶον ἀπὸ Διὸς Διοκλῆς καὶ Ἑρμοῦ Ἑρμόδωρος, ἢ πλειόνων, οἶον Ἑρμαφρό-
 15 διτος, ἢ εἰ εἰς νικος τύχοι λήγειν. Ὅτι περὶ τῶν γρίφων Ἀντιφάνης φησὶν·
 ὅτι πρότερον μὲν ἀκούων ὅτι φέρων τι μὴ φέρει, ἐγγέλων νομίζων λῆρον οὐκ
 ἂν γενόμενον οὐδέποτε γε, οἶμαι, πρᾶγμα παντελῶς λέγειν, ἐνέδρας δ' ἔνεκα.
 Νυνὶ δὲ τοῦτ' ἔγνωχ' ὅτι ἀληθὲς ἦν· φέρομεν γὰρ ἔρανόν τιν' ἀνθρώποι
 δέκα, οὐ φέρει δὲ τούτων τὴν φορὰν οὐδὲ εἷς. Σαφῶς οὖν ὅτι φέρων τις
 20 μὴ φέρει, τοῦτ' ἔστιν. Καὶ ἀλλαχοῦ φησὶ· τροχοῦ ῥύμαισι τευκτὸν κοι-
 λωσώματον κύτος, πλαστὸν ἐκ γαίης, ἐν ἄλλῃ μητρὸς ὀπηθὲν στέγη,
 νεογενοῦς ποιμνῆς δ' ἐν αὐτῇ πνικτὰ γαλακτοθρέμματα. Εἶπ' ἐπάγει ὅτι
 κρεῶν χύτραν λέγω. Καὶ πάλιν· ξουθής μελίσης νάμασι συμμιγῆς μηκάδων
 αἰγῶν ἀπόρρους θρόμβος, ἐγκαθήμενος εἰς πλατὺ στέγαστρον ἀγνῆς παρθένου
 25 Δηοῦς κόρης. Ἔστι δὲ πλακοῦς. Βρομιάδος τε ἰδρωτὰ πηγῆς τὸν οἶνόν φησι
 καὶ λιβάδα φαίαν δροσώδη τὸ ὕδωρ. Ἄλεξις δὲ περὶ ὕπνον τοιοῦτόν τινα
 γρίφον προβάλλει· οὐ θνητὸς οὐδ' ἀθάνατος, ἀλλ' ἔχων τινὰ σύγκρασιν,
 ὥστε μήτ' ἐν ἀνθρώπου μέρει μήτ' ἐν θεοῖς ζῆν, ἀλλὰ φύεσθαι τε ἀεὶ
 καινῶς φθίνειν τε τὴν παρουσίαν πάλιν, ἀόρατος ὄψιν, γνώριμος δ' ἅπασιν
 30 ὦν ἀεὶ. Τίς οὖν τοσαύτην ἔσται φύσιν ἔχων; ὕπνος βροτειῶν, ὦ κόρη, παυστήρ
 πόνων. Εὐβουλος δὲ τοιοῦτον προβάλλει· ἔστι λαλῶν ἄγλωσσος, ὁμώνυμος
 ἄρρενι θῆλυς, οἰκείων ἀνέμων ταμίας, δασύς, ἄλλοτε δειός, ἀξύνετα
 ξυνετοῖσι λέγων, νόμον ἐκ νόμου ἔλκων· ἐν δ' ἐστὶ καὶ πολλὰ καὶ ἂν

44 32 ἄλλοτε δειός E : ἄλλοτιδ cum compendio quod ης uel simile quid significat C.

τρώση τις ἄτρωτος. Πάλιν ὁ αὐτός· ἀπταλεβόφθαλμος, μὴ πρόστομος,
 35 ἀμφικέφαλος, αἰχμητής, παίδων ἀγόνων γόνον ἐξαφανίζων. Ἔστι δὲ ἰχνεύμων
 Αἰγύπτιος. Τῶν γὰρ κροκοδείλων, φησίν, οὗτος ψὰ λαμβάνων πρὶν θηριοῦσθαι
 τὸν γόνον κατάγνυσιν, ἔπειτα ἀφανίζει. Διότι δὲ ἀμφίστομος, κεντεῖ κάτωθεν,
 τοῖς δὲ χεῖλεσιν δάκνει. Πάλιν· οἶδ' ἐγὼ ὅς νεός ὢν ἐστι βαρύς, ἂν δὲ
 45 γέρον ἦ, ἄπτερος ὢν κοῦφον πέταται καὶ γῆν ἀφανίζει. Λύσις πάππος
 ἀπ' ἀκάνθης· οὗτος γὰρ νεός μὲν ὢν ἔστηκεν ἐν τῷ σπέρματι, ὅταν δὲ
 ἀποβάλλῃ τοῦτο, πέτεται κοῦφος ὢν, δήπουθεν ὑπὸ τῶν παιδίων φυσώμενος.
 Πάλιν· ἔστιν ἄγαλμα βεβηκὸς ἄνω, τὰ κάτω δὲ κεχηνός, εἰς πόδας ἐκ
 5 κεφαλῆς τετροημένον ὄξυ διάτρωτον, ἀνθρώπους τίκτον κατὰ τὴν πυγὴν ἕν,
 ἕκαστον, ὢν οἱ μὲν μοίρας ἔλαχον βίου, οἱ δὲ πλανῶνται. Καὶ ζήτησι λύσιν.
 Παρὰ δὲ Ἀντιφάνει κεῖται τοιοῦτος γριφός· ἔστι τις ὅς τὰ μὲν ὄντα
 διδούς οὐκ οἶδε δεδωκὸς οἷσι δέδωκ' οὐδ' αὐτὸς ἔχων ὢν ἐδεῖτο. Διδούς δὲ
 τις οὐκ ἔδωκεν οὐδ' ἔχων ἔχει; οὐκ οἶδα τούτων οὐδέν. Οὐκοῦν ταῦτα καὶ
 10 ὁ γριφός λέγει. Ὅσα γὰρ οἶσθα οὐκ οἶσθα νῦν οὐδ' ὅσα δέδωκας οὐδ' ὅσ'
 ἀντ' αὐτῶν ἔχεις νῦν. Παρὰ τῷ αὐτῷ· ἔστι φύσις θήλεια βρέφη σφίζουσι
 ὑπὸ κόλποις αὐτῆς, ταῦτα δ' ἄφωνα βοῆν ἴστησι γεγωνόν καὶ διὰ πόντιον
 οἶδμα. Εἰπόντος δὲ τινος πόλιν εἶναι τρέφουσιν ῥήτορας, οἱ κεκραγότες τὰ
 διαπόντια τὰκ τῆς Ἀσίας καὶ τὰπὸ Θράκης λήμματα ἔλκουσι καὶ μὴ
 15 καλῶς λύσαντος λέγει ἡ Σαπφώ· θήλεια μὲν οὖν ἐστὶ φύσις ἐπιστολή,
 βρέφη δ' ἐν αὐτῇ περιφέρει τὰ γράμματα· ἄφωνα δ' ὄντα τοῖς πόρρω λαλεῖ
 οἷς βούλεθ'. Ἐτερος δ' ἂν τύχη τις πλησίον ἐστὼς ἀναγινώσκοντος οὐκ
 ἀκούσεται. Καὶ παρὰ Διφίλω δὲ τρεῖς κόραι Σάμαι γριφεύονται παρὰ
 πότον τί πάντων ἰσχυρότατον; καὶ τὰν μὲν εἰπεῖν· ὁ σίδηρος καὶ φέρειν
 20 τοῦ λόγου τὰν ἀπόδειξιν, διότι τούτῳ πάντ' ὀρύσσουσι τε καὶ τέμνουσι.
 Τὰν δευτέραν δ' ἐπάγειν τὸν χαλκῆα πολὺ κρείττω φέρειν ἰσχύειν. Τοῦτον
 γὰρ κάμπειν, μαλάσσειν ὅτι τ' ἂν χρήζη ποεῖν. Τὰν δὲ τρίταν ἀποφῆναι
 πέος ἰσχυρότατον πάντων, διδάσκειν δ' ὅτι καὶ τὸν χαλκῆα στένοντα πυ-
 γίζουσι τούτῳ. Ἀχαιὸς δὲ γλαφυρὸς ὢν ποιητῆς περὶ τὴν σύνθεσιν ἔσθ'
 25 ὅτε μελαίνει τὴν φράσιν καὶ πολλὰ αἰνιγματωδῶς ἐκφέρει. Λέγει γοῦν
 που· λιθάργυρος δ' ὄλη παρηωρεῖτο χρίσματος πλεκτὸν Σπαρτιάτην γραπτὸν
 κύρβιν. Τὸν γὰρ λευκὸν ἱμάντα ἐξ οὗ ἢ ἀργυρᾶ λήκυθος ἐξήρητο, Σπαρτιάτην

44 34 ἀπτελεβόφθαλμος α supra λε scripto E : ἀπτελεαβόφθαλμος C || 38 οἶδ' Peppink : εἶδ' C ||
 45 12 supra αὐτῆς οι scriptum est EC.

γραπτὰν ἔφη κύρβιν ἢ Σπαρτιάτιν σκυτάλην. Ὅτι δὲ λευκῶ ἱμάντι περιει-
 λούντες τὴν σκυτάλην οἱ Λάκωνες ἔγραφον ἃ ἠβούλοντο, πολλοὶ εἶπον.
 30 Καὶ Στησίχορος δὲ λιθαργύρεον ποδονιπτῆρα ἔφη. Ἴων δὲ πού φησι περὶ
 τοῦ ἱξοῦ δρυὸς μὲν ἰδρῶς καὶ θαμνομήκης ῥάβδος. Ὅτι Θεοδέκτης ὁ Φασηλίτης
 ἰκανώτατος ἦν ἀνευρεῖν τὸν προβληθέντα γρίφον καὶ αὐτὸς προβαλεῖν ἐπι-
 δεξιῶς. Ἐφη γοῦν περὶ σκιᾶς εἶναι τινα φύσιν, ἢ περὶ τὴν γένεσιν καὶ
 περὶ τὴν φθίσιν μάλιστα ἐστὶ μεγίστη, περὶ δὲ τὴν ἀκμὴν ἐλαχίστη. Καὶ
 35 περὶ νυκτὸς δὲ καὶ ἡμέρας φησὶν· εἴσι κασίγνηται διττάς, ὧν ἡ μία
 τίκει τὴν ἑτέραν, αὐτὴ δὲ τεκοῦσ' ὑπὸ τῆσδε τεκνοῦται. Ὅτι πολιορκουμένης
 Κρώμνης τῆς περὶ Μεγάλην πόλιν ὑπὸ Ἀρκάδων, Ἴππόδαμος ὁ Λάκων
 εἰς ὧν τῶν πολιορκουμένων διεκελεύετο τῷ παρὰ Λακεδαιμονίων ἦκοντι
 46 κήρυκι ἐν αἰνιγμῷ εἰπεῖν τὴν περὶ αὐτοὺς κατάστασιν λέγων λύεσθαι τὸ
 γύναιον δέχ' ἡμερῶν τὸ ἐν Ἀπολλωνεῖῳ δεδεμένον, ὡς οὐκ ἔτι λύσιμον
 ἐσόμενον ἐὰν αὐταὶ παρέλθωσιν. Ἦν δὲ αὕτη παρὰ τὸν τοῦ Ἀπόλλωνος θρόνον
 διὰ γραφῆς ἀπομεμμημένος Λαιμὸς ἔχων γυναικὸς μορφὴν. Φανερόν οὖν
 5 ἐγένετο πᾶσιν ὅτι δέκα ἡμέρας ἔτι καρτερῆσαι δύνανται οἱ πολιορκούμενοι
 διὰ τὸν λιμόν· συνέντες οὖν οἱ Λάκωνες τὸ λεχθὲν ἐβοήθησαν κατὰ τάχος.
 Ὅτι τό· ἄνδρ' εἶδον πυρὶ χαλκὸν ἐπ' ἀνέρι κολλήσαντα οὕτω συγκόλλως
 ὥστε σύναιμα ποεῖν· σικύας σημαίνει προσβολήν. Τοῦ δὲ Πανάρκους γρίφου
 τοῦ· ὅτι βάλαι ξύλῳ τε καὶ οὐ ξύλῳ καθημένην ὄρνιθα καὶ οὐκ ὄρνιθα ἀνήρ
 10 τε καὶ οὐκ ἀνήρ λίθῳ τε καὶ οὐ λίθῳ, τὸ μὲν ἐστὶ νάρθηξ, τὸ δὲ νυκτερίς,
 τὸ δ' εὐνουχος, τὸ δὲ κισσηρῆς. Αἰνίγματα δὲ φησι Δημήτριος ὁ Βυζάντιος
 καὶ ἐκεῖνα τὰ Πυθαγόρου· καρδίαν μὴ ἐσθίειν ἀντὶ τοῦ ἀλυπῖαν ἀσκεῖν,
 πῦρ μαχαίρα μὴ σκαλεύειν ἀντὶ τοῦ τεθυμωμένον ἄνδρα μὴ ἐριδαίνειν. Ζυγὸν
 μὴ ὑπερβαίνειν ἀντὶ τοῦ πᾶσαν πλεονεξίαν φεύγειν καὶ στυγεῖν, ζητεῖν
 15 δὲ τὸ ἴσον. Λεωφόρους ὁδοὺς μὴ στείχειν ἀντὶ τοῦ γνώμη πολλῶν μὴ
 ἀκολουθεῖν· εἰκὴ γὰρ ἕκαστος ὃ τι ἂν δόξῃ ἀποκρίνεται· τὴν δ' εὐθείαν
 ἄγειν ἡγεμόνι χρώμενον τῷ νῷ. Μὴ καθῆσθαι ἐπὶ χοίνικα ἀντὶ τοῦ μὴ
 σκοπεῖν τὰ ἐφ' ἡμέραν, ἀλλὰ τὴν ἐπιούσαν ἀεὶ προσδέκεσθαι. Ὅτι Δρομέας
 ὁ Κῶς καὶ Κλέων ὁ μίμαυλος, ὃς καὶ τῶν Ἰταλικῶν μίμων ἄριστος γέ-
 20 γονεν αὐτοπρόσωπος ὑποκριτής, ἔπαιζον γρίφους τοιούτους. Ἀγροίκου τινὸς
 ὑπερπλησθέντος καὶ κακῶς ἔχοντος, ὡς ἠρώτα ὁ ἰατρὸς μὴ εἰς ἔμετον

45 35 εἴσι C : εἶναι E || 36 ὑπὸ C : ἀπὸ E || 46 8 ποεῖν E : ποιεῖν C || 17 χοίνικα E : χοίνικος C.

ἐδείπνησεν, οὐκ ἔγωγ', εἶπεν, ἀλλ' εἰς τὴν κοιλίαν. Καὶ πτωχῆς τινος τὴν
 γαστέρα πονούσης, ἐπεὶ ὁ ἰατρὸς ἐπυνθάνετο μὴ ἐν γαστρὶ ἔχει, πῶς γε,
 εἶπεν, τριταΐα μὴ βεβρωκυΐα. Ὅτι Σωσιφάνης Κηφισοκλέα τὸν ὑποκριτὴν
 25 λαιδορῶν ὡς εὐρύστομον· ἐνέβαλον ἄν σου, φησίν, εἰς τὸ ἰσχίον λιθόν, εἰ μὴ
 καταρραίνειν ἔμελλον τοὺς περιεστηκότας. Ἀρχαῖος δέ, φησί, λογικός ἐστι
 γρίφος οὗτος· τί πάντες οὐκ ἐπιστάμενοι διδάσκομεν; καὶ· τί ταῦτα οὐδαμοῦ
 καὶ πανταχοῦ; καὶ πρὸς τούτοις· τί ταῦτὸν ἐν οὐρανῷ καὶ ἐπὶ γῆς καὶ
 ἐν θαλάσῃ; τοῦτο δ' ἐστὶν ὁμωνυμία· καὶ γὰρ ἄρκτος καὶ ὄφεις καὶ ἀετὸς
 30 καὶ κύων ἐν οὐρανῷ καὶ ἐν γῆ καὶ ἐν θαλάσῃ. Τὸ δὲ χρόνον σημαίνει·
 ἅμα γὰρ παρὰ πᾶσιν ὁ αὐτὸς καὶ οὐδαμοῦ διὰ τὸ μὴ ἐνὶ τόπῳ τὴν φύσιν
 ἔχειν. Τὸ δὲ προάγον ἐστὶ ψυχὰς ἔχειν· τοῦτο γὰρ οὐδεὶς ἡμῶν ἐπιστάμενος
 διδάσκει τὸν πλησίον. Ὅτι πρῶτος εὐρεν ἦν γραμματικὴν καλεῖ θεωρίαν ὁ
 Ἀθηναῖος Καλλίας, καθ' ἣν πρῶτα μὲν λέγει ἕκαστον τῶν στοιχείων
 35 χορὸς γυναικῶν πεποιημένος αὐτῷ ἐμμέτρως καὶ μεμελοπεποιημένως, εἶτα
 καταστρέφει εἰς τᾶλφα τόνδε τὸν τρόπον· βῆτα ἄλφα βα, βῆτα εἰ
 βε, βῆτα ἦτα βη καὶ οὕτω δι' ὅλων τῶν φωνῶν. Καὶ πάλιν ἐν ἀντι-
 στρόφῳ τοῦ μέλους καὶ τοῦ μέτρου γάμμα ἄλφα, γάμμα εἰ, γάμμα
 47 ἦτα, καὶ ἐξῆς. Καὶ ἐπὶ τῶν λοιπῶν συλλαβῶν ὁμοίως ἐκάστων τό τε
 μέτρον καὶ τὸ μέλος ἐν ἀντιστρόφοις ἔχουσι πᾶσαι ταῦτόν. Διὸ οἱ λοιποὶ
 τὰς ἀντιστρόφους ἀπὸ τούτου παρεδέχοντο πάντες, ὡς ἔοικεν, εἰς τὴν
 τραγωδίαν. Δεδήλωκε δέ, φησί, καὶ διὰ τῶν ἰαμβείων γράμμα πρῶτος
 5 οὗτος ἀκολαστότερον μὲν κατὰ τὴν διάνοιαν, πεφρασμένον δὲ τρόπον τοῦτον·
 κύω γάρ, ὦ γυναῖκες. Ἄλλ' αἰδοῖ, φίλα, ἐν γράμμασι σφῶν τοῦνομ' ἐξερω
 βρέφους. Ὅρθῃ μακρὰ γραμμὴ ἐστὶ· ἐκ δὲ ταύτης μέσης μικρὰ παρεστῶσ'
 ἐκατέρωθεν ὑπτία. Ἐπειτα κύκλος πόδας ἔχων βραχεῖς δύο. Παρ' Εὐριπίδῃ
 δὲ καὶ Ἀγάθωνι καὶ Θεοδέκτῃ τὴν ἐγγράμματον ῥῆσιν ποιούσι. Βοτήρ ἐστὶ
 10 τις ἢ ἀγροῖκος ἀγράμματος δηλὼν τοῦνομα τοῦ Θεσέως ἐπιγεγραμμένον
 οὕτως· ἐγὼ πέφυκα γραμμάτων μὲν οὐκ ἴδρις, μορφὰς δὲ λέξω καὶ σαφῆ
 τεκμήρια. Κύκλος τίς ἐστὶν ὡς τόρνοισιν ἐκμετρούμενος· οὗτος δ' ἔχει σημεῖον
 ἐν μέσῳ σαφές. Τὸ δεύτερον δὲ πρῶτα μὲν γραμμαὶ δύο, ταύτας διείργει
 δ' ἐν μέσαις ἄλλη μία. Τρίτον δὲ βόστρυχος τις ὡς εἰλιγμένος, τὸ δ' αὖ
 15 τέταρτον ἦν μὲν εἰς ὀρθὸν μία, λοξαὶ δ' ἐπ' αὐτῆς τρεῖς κατεστηριγμέναι
 εἰσί. Τὸ πέμπτον δ' οὐκ ἐν εὐμαρεῖ φράσαι· γραμμαὶ γὰρ εἰσὶν ἐκ διε-
 στῶτων δύο, αὐταὶ δὲ συντρέχουσιν εἰς μίαν βάσιν. Τὸ λοισθιον δὲ τῷ τρίτῳ

προσεμφερές. Ἀγάθωνος· γραφῆς ὁ πρῶτος ἦν μεσόμφαλος τύπος· ὀρθοί τε
 κανόνες ἐξυγωμένοι δύο, Σκυθικῶ τε τόξῳ τρίτον ἦν προσεμφερές. Ἐπειτα
 20 τριόδους πλάγιος ἦν προσκείμενος· ἐφ' ἑνὸς τε κανόνος ἦσαν ἐξυγωμένοι
 δύο. Ὅπερ δὲ τὸ τρίτον ἦν καὶ τελευταῖον πάλιν. Θεοδέκτου· γραφῆς ὁ
 πρῶτος ἦν μαλακόφθαλμος κύκλος. Ἐπειτα δύο οἱ κανόνες ἰσόμετροι πάνυ·
 τούτους δὲ πλάγιος διαμέτρου συνδεῖ κανών. Τρίτον δ' ἐλικτῶ βοστρύχῳ
 προσεμφερές. Ἐπειτα τριόδους πλάγιος ὡς ἐφαίνετο, πέμπται δ' ἄνωθεν
 25 ἰσόμετροι ῥάβδοι δύο, αὐταὶ δὲ συντείνουσιν εἰς μίαν βάσιν. Ἐκτον δ' ὅπερ
 καὶ πρόσθεν εἶφ' ὁ βόστρυχος. Νεοπτόλεμος δὲ ὁ Παριανὸς φησιν ἐν Χαλ-
 κηδόνι ἐπὶ τοῦ Θρασυμάχου τοῦ σοφιστοῦ μνήματος ἐπιγεγράφθαι τόδε
 τὸ ἐπίγραμμα· θήτα ῥῶ ἄλφα σάν ὕ μῦ ἄλφα χί οὐ σάν, πατρὶς
 Χαλκηδῶν· ἡ δὲ τέχνη σοφίη. Ὅτι Καστορίων ὁ Σολεὺς ἐπίγραμμα εἰς Πάνα
 30 ἐποίησε πάντας ὁμοίους τοὺς πόδας ἡγεμονικοὺς καὶ ἀκολουθητικοὺς ἔχον,
 ὧν ἕκαστον, ὡς ἂν τῇ τάξει θῆς, τὸ αὐτὸ μέτρον ἀποδώσει, οὕτως· σὲ
 τὸν βολαῖς νιφοκτύποις δυσχεῖμερον, νιφοκτύποις σὲ τὸν βολαῖς δυσχεῖ-
 μερον. Οὗτος δὲ ὁ ῥήτωρ φησὶν εἶναι καὶ ἑτέρως ποιῆσαι, ὥστε πλείω πρὸς
 τὴν χρῆσιν ἐκ τοῦ ἑνὸς ἔχειν· οὐ βούλομαι γὰρ τῶν ποδῶν μέτρον λαβεῖν,
 35 λαβεῖν μέτρον γὰρ τῶν ποδῶν οὐ βούλομαι. Ὅτι εὔρηται παρὰ Πινδάρῳ
 ἀσιγμοποιηθεῖσα ᾠδή, καὶ Ἑρμονεὺς δὲ ἐποίησεν ἄσιγμον ᾠδήν, καὶ Λάσος
 ἄσιγμον ὕμνον εἰς Δήμητρα· ἐν Φανερά γενόμεν, πάτραν δέ μου ἄλμυρον
 ὕδωρ ἀμφὶς ἔχει· μήτηρ δ' ἔστ' ἀριθμοῖο πάις, ἦτοι Κοίου. Κοῖος γὰρ παρὰ
 48 Μακεδόσιν ὁ ἀριθμὸς. Καὶ ἐπὶ τῆς πισσάνης δέ, ἡ πεποιήται παρὰ τὸ
 πίσσειν καὶ ἀνεῖν, ἔστι γρίφος οὗτος· κριθῆς ἀφλοίου χυλὸν ὀργάσας πίε.
 Καὶ ἐπὶ τοῦ κοχλίου· ζῶν ἄπουν ἀνάκανθον ἀνόστεον ὀστρακόνωτον ὄμματ'
 ἐκκύπτοντα προμήκεα κείσκυπτοντα. Ἀντιφάνης δὲ πού φησι· τροφαλίδας
 5 τε λινοσάρκους. Μανθάνεις; τυρὸν λέγω. Τιμοκλῆς· ὡς δ' ἦν ἡρμένη βίου
 τιθήνη, πολεμία λιμοῦ, φύλαξ φιλίας, ἰατρὸς ἐκλύτου βουλιμίας, τράπεζα.
 Περιέργως, νῆ τὸν οὐρανόν· ἐξὸν φράσαι τράπεζα συντόμως. Ὅτι χρησμὸς
 ἐδόθη Κινύρα περὶ τοῦ υἱοῦ Ἀδώνιδος· ὦ Κυρία, βασιλεῦ Κυρίων, ἀνδρῶν
 δασυπρόκτων, παῖς σοι κάλλιστος μὲν ἔφυ θαυμαστότατός τοι πάντων

47 31 ἀποδώσει CE^{ms}: ἀποτελέσει E || 48 8 Κινύρα E: Κινυράφ C Κινύρα ω suprascriptum E ||
 9 ε supra τοι EC.

10 ἀνθρώπων, δύο δ' αὐτὸν δαίμον' ἔχετον, ἡ μὲν ἐλαυνομένη λαθροῖσι ἐρεθισμοῖς,
 ὃ δ' ἐλαύνων. Ἦρων γὰρ Ἀδωνίδος Ἀφροδίτη καὶ Διόνυσος. Τὸ δὲ τῆς
 Σφιγγὸς αἰνίγμα Ἀσκληπιάδης τοιοῦτον εἶναι φησιν· ἔστι δίπουν ἐπὶ γῆς
 καὶ τετράπον, οὗ μία φωνή, καὶ τρίπουν, ἀλλάσσει δὲ φύσιν μόνον ὅσ'
 ἐπὶ γαίαν ἐρπετὰ γίνονται ἀνά τ' αἰθέρα καὶ κατὰ πόντον· ἀλλ' ὅποτεν
 15 πλείοσιν ἐρειδόμενον ποσὶ βαίνει, ἔνθα τάχος γυίοισιν ἀφαιρότερον πέλει
 αὐτοῦ. Παρὰ δὲ Σιμωνίδη γριφώδη ταῦτα· μισονόμου τε πατὴρ ἐρίφου
 καὶ σχέτλιος ἰχθύς πλησίον ἠρείσαντο καρῆατα· παῖδα δὲ νυκτὸς δεξάμενοι
 βλεφάροισι Διονύσοιο ἀνακτος βουφόνον οὐκ ἐθέλουσι τιθηνεῖσθαι θεράποντα.
 Φασὶ δ' οἱ μὲν ἐπὶ τινος τῶν ἐν Χαλκίδι ἀναθημάτων τοῦτο γεγράφθαι,
 20 πεποιῆσθαι δ' ἐν αὐτῷ τράγον καὶ δελφίνα, περὶ ὧν εἶναι τὸν λόγον τοῦτον.
 Οἱ δὲ εἰς ἐπιτόνιον ψαλτήριον δελφίνα καὶ τράγον εἰργασμένον εἰρησθαι,
 καὶ εἶναι βουφόνον καὶ Διονύσου θεράποντα τὸν διθύραμβον. Οἱ δὲ φασιν
 ἐν Ἰουλίδι τὸν Διονύσῳ θυόμενον βουν παῖεσθαι πελέκει. Πλησίον δὲ τῆς
 ἑορτῆς οὔσης εἰς χαλκεῖον δοθῆναι τὸν πέλεκυν· τὸν Σιμωνίδην οὖν νέον
 25 ὄντα βαδίσαι πρὸς τὸν χαλκέα κομούμενον αὐτόν. Ἰδόντα δὲ καὶ τὸν
 τεχνίτην κοιμώμενον καὶ τὸν ἀσκὸν καὶ τὸν καρκίνον εἰκῆ κείμενον καὶ
 ἐπαλλήλως ἔχοντα τὰ ἔμπροσθεν, οὕτως ἐλθόντα εἰπεῖν πρὸς τοὺς συνήθεις
 τὸ πρόβλημα. Τὸν μὲν γὰρ ἐρίφου πατέρα ἀσκὸν εἶναι, σχέτλιον δὲ ἰχθὺν τὸν
 καρκίνον, νυκτὸς δὲ παῖδα τὸν ὕπνον, βουφόνον δὲ Διονύσου θεράποντα τὸν πέ-
 30 λεκυν. Τὸ δὲ ἐπίγραμμα αὐτοῦ τό· τὸν οὐκ ἐθέλοντα φέρειν τέττιγος ἄεθλον τῷ
 Πανοπηιάδῃ δώσειν μέγα δεῖπνον Ἐπειῶ τοιοῦτόν ἐστιν· ἐν Καρθέα διατρίβων
 μακρὰν τῆς θαλάσσης ἐδίδασκε τοὺς χορούς. Ὑδρεύοντες οὖν αὐτὸς τε καὶ
 οἱ ἄλλοι ἐκ τῆς κάτω κλίνης, ἀνακομίζοντες αὐτοῖς τὸ ὕδωρ ὄνου, ὃν ἐκάλουν
 Ἐπειὸν διὰ τὸ κάκεινον ἀναγεγράφθαι ὑδροφορεῖν τοῖς Ἀτρεΐδαις, ὡς
 35 Στησίχορος· ὤκτειρε δ' αὐτὸν ὕδωρ ἀεὶ φορέοντα Διὸς κούρα βασιλεῦσιν.
 Ὑπαρχόντων οὖν τούτων ταχθῆναί φασι τῷ μὴ παραγενομένῳ τῶν χορευτῶν
 εἰς τὴν ὠρισμένην ὥραν παρέχειν τῷ ὄνῳ χοίνικα κριθῶν. Τοῦτ' οὖν κὰν
 τῷ ποιήματι λέγεσθαι, καὶ εἶναι τὸν μὲν οὐ φέροντα τὸ τοῦ τέττιγος
 49 ἄεθλον τὸν οὐκ ἐθέλοντα ἄδειν, Πανοπηιάδην δὲ τὸν ὄνον, μέγα δὲ δεῖπνον
 τὴν χοίνικα τῶν κριθῶν. Ἔστι γριφὸς καὶ παρὰ Θεόγνιδι· ἤδη γὰρ με κέκληκε
 θαλάσσιος οἴκαδε νεκρός, τεθνηκὼς ζῶφ φθεγγόμενος στόματι. Σημαίνει

48 10 ἐρεθισμοῖς *Peppink* : ἐρετμοῖς C || 13 φύσιν CE : φυήν E^{sl} || 14 γίνονται CE : γείνονται E^{sl} ||
 21 εἰς ἐπιτόνιον E : εἰς τὸ ἐπιτόνιον C || 32 ὑδρεύοντες *Peppink* : ὑδρεύοντο C.

γὰρ κόχλον. Τοιοῦτόν ἐστι καὶ τὸ ῥήματα λέγειν ἀνθρώπων ὀνόμασιν ὅμοια,
 5 οἶον· λαβὼν ἀριστόνικον ἐν μάχῃ κράτος. Καὶ τὸ περιφερόμενον· πέντ'
 ἄνδρες δέκα ναυσὶ κατέδραμον εἰς ἓνα χῶρον, ἐν δὲ λίθοις ἐμάχοντο, λίθους
 δ' οὐκ ἦν ἀνελέσθαι. Δίψει δ' ἐξώλλυντο, ὕδωρ δ' ὑπερεῖχε γενείου. Ὅτι
 Ἀθήνησιν οἱ μὴ λύσαντες τὸν προτεθέντα γρίφον ἔπινον φιάλην κεκερασ-
 μένην. Ἦν δέ, φησὶ Κλέαρχος, ἡ τῶν γρίφων ζήτησις οὐκ ἀλλοτρία φι-
 10 λοσοφίας, καὶ οἱ παλαιοὶ τὴν τῆς παιδείας ἀπόδειξιν ἐν τούτοις ἐποιοῦντο.
 Προέβαλον γὰρ παρὰ τοὺς πότους οὐχ ὡς οἱ νῦν ἐρωτῶντες, ποῖος τῶν συν-
 δυασμῶν ἢ τίς ἰχθύς ἤδιστος καὶ τίς μετ' Ἀρκτοῦρον ἢ μετὰ Πλειάδα
 ἢ μετὰ Κύνα μάλιστα βρωτός. Καὶ ἐπὶ τούτοις ἄθλα μὲν τοῖς νικῶσι
 φιλήματα μίσους ἄξια τοῖς ἐλευθέραν αἴσθησιν ἔχουσι, ζημίαι δὲ τοῖς
 15 ἠττηθείσιν ἄκρατον πειν, ὃν ἤδιον τῆς ὑγείας πίνουσι· κομιδὴ γὰρ ἐστι
 ταῦτά τινος τοῖς Φιλαινίδος καὶ Ἀρχεστράτου συγγράμμασιν ἐνωκηκός,
 ἔτι δὲ περὶ τὰς λεγομένας γαστρολογίας ἐσπουδακός. Βούλεται δὲ ὁ
 Κλέαρχος ταῦτα λέγων τοιαῦτά τινα προβάλλειν· στίχον εἶπειν Ὀμηρικὸν
 ἀπὸ τοῦ ἄλφα ἀρχόμενον καὶ εἰς ἄλφα καταλήγοντα· ἀγχοῦ δ' ἰσταμένη
 20 ἔπεα πτεροέντα προσηύδα· ἄλλ' ἄγε νῦν μᾶστιγα καὶ ἠνία σιγολόοντα. Πάλιν
 ὁμοίως ἰαμβεῖα· ἀγαθὸς ἀνὴρ λέγοιτ' ἂν ὁ φέρων τάγαθά· ἀγαθὸς ἂν εἴη
 καὶ ὁ φέρων καλῶς κακά. Ὀμηρικοὶ ἀπὸ τοῦ ε ἐπὶ τὸ ε· εὔρε Λύκωνος
 υἱὸν ἀμύμονά τε κρατερόν τε· ἐν πόλει ὑμετέρῃ, ἐπεὶ οὐκ ἔμελλον ἔγωγε.
 Πάλιν ἰαμβεῖα· εὐκαταφρόνητός ἐστι πενία, Δερκύλε· ἐπὶ τοῖς παροῦσι τὸν
 25 βίον διάπλεκε. Ὀμήρου ἀπὸ η ἐπὶ τὸ η· ἢ μὲν ἄρ' ὡς εἰπούσ' ἀπέβη
 γλαυκῶπις Ἀθήνη· ἢ δ' ἐν γούνασι πίπτε Διώνης δι' Ἀφροδίτη. Ἰαμβος·
 ἢ τῶν φίλων σοὶ πίστις ἔστω κεκριμένη. Ἀπὸ ι ἐπὶ ι· Ὀμήρου· Ἰλίου
 ἔξαπολοίατο ἀκήδεστοι καὶ ἄφαντοι· Ἰππόλοχος δὲ μ' ἔτικτε καὶ ἐκ τοῦ
 φημι γενέσθαι. Ἀπὸ σ εἰς σ· συμπάντων Δαναῶν, οὐδ' ἦν Ἀγαμέμνονα
 30 εἵτης· σοφός ἐστιν ὁ φέρων τὰπὸ τύχης καλῶς. Ἀπὸ τοῦ ω ἐπὶ τὸ ω·
 ὡς δ' ὅτ' ἀπ' Οὐλύμπου νέφος ἔρχεται οὐρανὸν εἴσω· ὠρθωμένην πρὸς
 ἅπαντα τὴν ψυχὴν ἔχω. Στίχος δὲ ἄσιγμος οὗτος· πάντ' ἐθέλω δόμεναι
 καὶ ἔτ' οἰκόθεν ἄλλ' ἐπιδούναι. Στίχοι ἀπὸ τῆς πρώτης καὶ ἐσχάτης
 συλλαβῆς δηλοῦντες ὄνομα· Αἴας δ' ἐκ Σαλαμῖνος ἄγεν δύο καὶ δέκα νῆας·
 35 Φυλείδης ὃν τίκτε Διὶ φίλος ἰππότα Φυλεύς· ἰητροὶ μὲν Ποδαλείριος ἠδὲ

498 τὸν προτεθέντα γρίφον Peppink : τὰ προτεθέντα γρίφα C.

Μαχάων. Καὶ σκευῶν δὲ ὀνόματα ὡσαύτως· ὀλλυμένων Δαναῶν ὀλοφύρεται ἐν φρεσὶ θυμός· μυθεῖται κατὰ μοῖραν ἅπερ κ' οἶοιτο καὶ ἄλλος. Λυγρὸς ἐὼν μὴ πού τι καὶ μείζον ἐπαύρη. Καί τι ὡσαύτως ἐδώδιμον· ἀργυρόπεζα

50 Θέτις, θυγάτηρ ἀλίιο γέροντος· μὴ τι σὺ ταῦτα ἕκαστα διεῖρεο μηδὲ μετᾶλλα. Ἀντιφάνης δὲ περὶ τῶν μὴ λυόντων τοὺς γρίφους οὕτως φησὶν· ἄλμης χρῆν περιφέρειν ποτήριον. Εἴτ' ὀπίσω τὸ χέρε ποιήσαντα δεῖ ἔλκειν ἀπνευστί. Κατὰ τὸν Μεταγένους, φησί, Φιλοθύτην κατ' ἐπεισόδιον μετα-

5 βάλλω τὸν λόγον, ὡς ἂν πολλαῖς παροψίσι καὶ καιναῖς εὐωχῆσω τὸ θέατρον.

5. Notes philologiques

Ces notes ont pour objet d'éclairer les choix textuels que nous avons faits dans les passages les plus délicats de la section et, en particulier, de justifier les quelques émendations que nous avons introduites ou suggérées¹.

448 b-c 2. Athénée : programme de la section sur les énigmes

Ὅρα ἡμῖν, ἄνδρες φίλοι, ζητεῖν τι καὶ περὶ γρίφων, ἵνα τι κἂν βραχὺ διαστῶμεν ἀπὸ τῶν ποτηρίων, οὐ κατὰ τὴν Καλλίου τοῦ Ἀθηναίου ἐπιγραφομένην γραμματικὴν τραγωδίαν. Ἄλλ' ἡμεῖς ζητήσωμεν πρότερον μὲν τίς ὁ ὄρος τοῦ γρίφου, τίνα δὲ Κλεοβουλίνη ἢ Λινδία προῦβαλλεν ἐν τοῖς αἰνίγμασιν — ἱκανῶς γὰρ εἴρηκε περὶ αὐτῶν ὁ ἐταῖρος ἡμῶν Διότιμος ὁ Ὀλυμπηνός —, ἀλλὰ πῶς οἱ κωμωδιοποιοὶ αὐτῶν μέμνηται καὶ τίνα κόλασιν ὑπέμενον οἱ μὴ λύσαντες.

Le programme proposé par Émilien comporte quatre éléments, qu'expriment quatre interrogatives indirectes introduites par le subjonctif à valeur exhortative *ζητήσωμεν* : 1) *πρότερον μὲν τίς ὁ ὄρος τοῦ γρίφου*, 2) *τίνα δὲ Κλεοβουλίνη [...]*, 3) *πῶς οἱ κωμωδιοποιοὶ [...]* et 4) *καὶ τίνα κόλασιν [...]*. La phrase est problématique en raison de sa syntaxe et parce que l'on attend d'elle qu'elle remplisse adéquatement sa fonction thématique d'annonce.

L'ensemble de la période est précédé d'une indication méthodologique générale qui en conditionne l'interprétation. Nous comprenons l'allusion au poème de Callias comme une invitation à fuir le principe d'exhaustivité qui régit cette composition dramatique, que l'on pourrait caractériser comme sérielle ou répétitive². Toute la locution prépositionnelle gouvernée par *κατὰ* apporte donc une précision sur le mode de recherche (*ζητεῖν*) recommandé, mais le sens est celui d'une alternance entre *γρίφοι* et *ποτήρια*, si bien que la remarque concerne autant l'action de s'écarter (*διαστῶμεν*) momentanément d'un sujet que celle d'entreprendre une nouvelle *ζητησις*. La mention d'un contre-modèle (*οὐ κατὰ*) détermine l'emploi de la particule *ἀλλά*, qui accompagne également l'exhortation.

La question de la définition (1) et celle de la punition (4) sont effectivement traitées dans la section, en ouverture et en guise de clôture. Les comiques (3) sont largement exploités par

1. En l'absence de référence particulière, la mention « les éditeurs » renvoie au consensus de Kaibel et Gulick. Dans ces pages, les éditeurs et critiques sont en règle générale désignés par leur seul patronyme.

2. D'une façon aussi intéressante qu'improbable, C. J. Ruijgh propose dans sa reconstruction du poème de Callias de lire *Οὐ(πὼ) δὲ τὰ) κατὰ τὴν Καλλίου τοῦ Ἀθηναίου ἐπιγραφομένην γραμματικὴν τραγωδίαν*, ce qu'il traduit ainsi : « Mais il n'est pas encore temps de faire des recherches sur les devinettes du type de la pièce de l'Athénien Callias qui porte le titre de *Tragédie des lettres* » (RUIJGH 2001, p. 282-283).

Athénée, mais il reste à comprendre de quelle manière cet élément s'articule dans le programme avec la référence à Cléobuline (2). Le nom de cette dernière n'apparaît plus dans la suite du texte, bien que soit citée une énigme que la tradition est unanime à lui attribuer. L'incise qui rappelle l'existence d'une étude antérieure pourrait aussi bien motiver (γάρ) la décision d'exclure un lieu commun trop évident que celle d'exploiter une source disponible. Les commentateurs ont toujours compris *ικανῶς* comme la justification du silence d'Athénée, qui aurait pu recueillir ces archétypes archaïques, mais préfère se contenter d'un renvoi à un traitement « suffisamment » développé. Casaubon signalait une rupture de la construction attendue après *πρότερον μὲν* et, faisant l'hypothèse que le texte transmis était défectueux, suggérait d'ajouter *οὐ ζητήσωμεν* ou bien *παραιτησόμεθα* entre *αἰνίγμασιν* et *ικανῶς*. Sans changer le texte, Kaibel lui a repris le terme technique d'anatapodoton (sorte d'anacoluthie, que son apparat impute à un *epitomator* intermédiaire dont on ne suppose plus l'existence). Toutefois, en l'absence d'une traduction, son interprétation du passage est incertaine. Gulick donne une version anglaise qui ne correspond pas à son texte grec ou bien est une glose plus qu'une traduction. Tout en suivant lui aussi le manuscrit, il insère entre parenthèses la négation qu'il estime peut-être implicitement signifiée par le mouvement de la phrase : « *Let us, then, first ask what is the definition of the riddle ; but (we will not consider) what it was that Cleobulina propounded in her riddles [...].* » Plus cohérent, Citelli écoute sans doute le conseil de Casaubon en écrivant *〈οὐ ζητήσωμεν〉 τίνα δὲ Κλεοβουλίνη [...]*. La négation suppléée rend plus naturel le retour au plan de la section par le moyen d'un *ἀλλὰ* adversatif, mais il en résulte une syntaxe très improbable, surtout lorsque l'ajout est situé en tête de la proposition. Une solution radicale est évidemment de soupçonner, avec Schweighäuser, une lacune de plusieurs mots.

Nous conservons le texte du *Marcianus* en considérant que l'incise n'empêche pas les points mentionnés (1-4) de constituer un programme positif. Après en avoir indiqué le second élément, Athénée met dans la bouche du locuteur une référence qui nous échappe ; celle-ci se présente comme une réaction intellectuelle et émotive assez soudaine, et non seulement comme la poursuite d'un raisonnement (γάρ signifie en ce cas « bien sûr », « et de fait³ »). La reprise de la liste est alors marquée par *ἀλλὰ*, que l'on interprétera dans un sens progressif en même temps qu'adversatif (« bien plutôt », « mieux », « surtout⁴ »). Faute de renseignements sur Diotime, la place assignée à Cléobuline par ce préambule est douteuse. On tiendra en tout cas *τίνα* pour un neutre pluriel, renvoyant soit au type d'objets décrits dans les énigmes, soit

3. Voir HUMBERT, § 692. On comparera l'*implied assent* (« yes, for ») dont parle DENNISTON, p. 73.

4. Voir HUMBERT, § 672, et DENNISTON, p. 21-22.

au substantif αινίγματα que le lecteur tire aisément du verbe προβάλλω ou de l'expression ἐν τοῖς αινίγμασιν ; il ne convient pas de lui donner ὄρος pour antécédent, comme le veut Cherubina.

Enfin, qu'il soit question d'un corpus plus étendu que celui que nous connaissons ou que le nom de Cléobuline ait pour fonction de désigner un genre, il nous paraît important de ne pas oublier que cette ouverture est la seule partie de la section où le dialogue des deïpnosophistes joue un rôle. Si ses personnages sont le plus souvent pour Athénée des truchements assez rudimentaires, rien n'oblige Larensis à respecter à la lettre les consignes d'Émilien. De fait, la section est à la fois plus riche que ce programme et différemment ordonnée.

448 c 3-4. Cléarque, *Sur les gripes* : définition du γρίφος

Γρίφος (ἔστι) πρόβλημα ἐπιπαιστικόν, προστακτικὸν τοῦ διὰ ζητήσεως εὐρεῖν τῇ διανοίᾳ τὸ προβληθέν, τιμῆς ἢ ἐπιζημίου χάριν εἰρημένον.

ἔστι addidi || ἐπιπαιστικόν A : ἔστι παιστικόν conl. Mousouros

Le *Marcianus* transmet dans une définition sans copule le composé ἐπιπαιστικόν, qui est un *hapax* attesté également par l'*Épitomé*⁵. La correction ingénieuse de Mousouros consiste à rétablir ἔστι παιστικόν en tirant du préfixe la forme verbale ἔστι, ce qui suppose une confusion paléographiquement plausible entre ΕΠΙ et ΕCΤΙ, voire entre επι et ετι. Elle a été adoptée par Kaibel et par Gulick, qui indiquent en outre dans leurs appareils « ἔστι ἐπιπαιστικόν C ». Ce dernier texte est préféré par Wehrli, l'éditeur des fragments de Cléarque. De fait, la même erreur de lecture a pu causer l'omission d'ἔστι devant ἐπι- par haplographie.

On peut être tenté de suivre Wehrli en constatant que la forme simple παιστικός est attestée par une unique source également, le grammairien Apion, qui employait l'adjectif dans les gloses homériques qu'il a composées vers le début de notre ère⁶. Cependant, le sémantisme du préfixe ajoute une difficulté. Dans la dizaine d'occurrences connues du verbe ἐπιπαίζω, il infléchit en effet le sens de παίζω vers la moquerie ou exprime, dans un cas, la

5. Le passage de Cléarque est, dans le *TLG*, le second témoin d'un dérivé en -ικός du verbe παίζω, après un fragment sur papyrus d'ARISTOXÈNE DE TARENTE où l'on lit, au IV^e siècle avant notre ère, l'expression ἀναπαιστικὸν σχῆμα (fr. 5 Pighi). À propos du développement de ce suffixe à l'époque classique, voir AMMAN 1953.

6. APION mentionnait le sens « osselet » du mot ἀστρογάλος en le glosant par παιστικὸν βῶλον, « objet que l'on lance dans le jeu ». Voir le lexique transmis sous le nom du grammairien (p. 225, 7 Ludwich) et la version de l'entrée que rapporte Eustathe (Apion, fr. 23 Neitzel).

notion de postériorité⁷. Ces usages peuvent expliquer que la forme ἐπιπαιστικόν soit venue à l'esprit d'un scribe et n'ait pas choqué ses successeurs. Il reste qu'un sens plus neutre, « relatif au jeu » ou « qui donne l'occasion de jouer », convient mieux à notre texte.

La position de la copule dans la définition reconstituée par Mousouros et Wehrli n'est pas la plus naturelle. On s'attendrait plutôt à ce que le verbe εἶμι précède le prédicat et les appositions qui complètent πρόβλημα. Tel est d'ailleurs le cas dans la paraphrase de l'Épitomé. C et E donnent le même texte, qui ouvre la version condensée de la section : ὅτι γριφός ἐστι κατὰ τὸν Σολέα Κλέαρχον πρόβλημα ἐπιπαιστικόν. On voit par la même occasion que la reformulation rend périlleuse l'exploitation de l'Épitomé en cet endroit du texte ; les indications des éditeurs d'Athénée risquent d'induire en erreur le lecteur.

Le texte transmis n'est donc pas satisfaisant, mais les corrections proposées comportent des inconvénients. Nous conservons ἐπιπαιστικόν et ajoutons la forme ἐστι à l'emplacement où il était le plus facile de l'écrire et de l'omettre, c'est-à-dire entre γριφός et les termes qui le définissent.

448 d 6. Cléarque, *Sur les griphes* : les griphes ἐν ὀνόματι

Ἐν γράμματι μὲν, οἷον ἐροῦμεν ἀπὸ τοῦ ἄλφα, ὡς [...]. Ἐν συλλαβῇ δὲ λέγονται γριφοί, οἷον ἐροῦμεν ἔμμετρον ὀτιδήποτε [...]. Ἐν ὀνόματι δέ, (οἷον) ἐροῦμεν ὀνόματα ἀπλᾶ ἢ σύνθετα δισύλλαβα [...].

οἷον add. edd

Les éditeurs insèrent οἷον avant le futur ἐροῦμεν, qui introduit les exemples typiques du griphe ἐν ὀνόματι. Dans A, la définition des deux espèces précédentes commence par le syntagme οἷον ἐροῦμεν. Kaibel indique : « οἷον add. C fort. citra necessitatem ». Or, dans le texte de Peppink, l'Épitomé porte ἐν ὀνόματι, οἷονεὶ εἶπωμεν, qui est une correction du texte de C et de E, οἷον εἰ εἶπωμεν ; les espèces précédentes étaient annoncées par οἷονεὶ ἐροῦμεν et οἷονεὶ εἶπωμεν. De nouveau, justifier l'intervention par le texte de l'Épitomé ne va pas sans difficulté.

7. Nos exemples du premier sens d'ἐπιπαίζω commencent aux II^e-III^e siècles de notre ère (chez Philostrate l'Ancien, Flavius Philostrate et Héliodore) et se poursuivent dans des ouvrages lexicographiques (dans un lexique atticiste et chez Hésychios), où le mot est synonyme d'ἐπισκώπτω, et jusqu'à Eustathe. ALEXIS, contemporain de Cléarque, est notre témoin le plus ancien (fr. 178 PCG, conservé par Athénée, XII, 516 e). Le verbe apparaît chez lui dans deux répliques consécutives (v. 15-16) : un cuisinier l'utilise pour désigner, s'il est permis de reprendre ce terme musical, le *postlude* du repas (τὸ τοιοῦτον γὰρ αἰεὶ πῶς μέρος / ἐπιπαίζεται, κεφαλὴ δὲ δείπνου γίνεται) ; son interlocuteur reprend le mot, pour tourner en dérision sa préciosité — ARNOTT 1996, p. 532, se demande s'il désignait le service des τραγήματα dans le jargon des cuisiniers —, peut-être en le rapprochant par jeu d'un sens « railler » déjà courant (ἄνθρωπ' ἐπίπαιζε · μόνον ἀπαλλάγηθί μου). Pour sa part, παίζω ne se construit pas avec ἐπί, mais prend avec εἰς le sens de « railler » ou de « plaisanter » une personne.

Dans ce futur qui a embarrassé l'abréviateur, nous préférons voir l'intégration d'une injonction sympotique — « nous dirons des mots » qui respectent telle ou telle contrainte — au style indirect souple du grec. Nous conservons donc la forme adverbiale οἶον, même s'il n'est pas exclu qu'elle soit une harmonisation inutile et que l'*Épitomé* en donne le premier exemple.

449 b 6. Antiphane, *Aphrodisios* [2]

νεογενοῦς ποιίμνης δ' ἐν αὐτῇ πνικτὰ γαλακοθρέμμονα / τακερόχρωτ' εἶδη κύουσαν
γαλακοθρέμμονα ego : γαλακτο- A γαλατο- coni. Dindorf γλακτο- prop. Meineke

Le *Marcianus* contient la forme courante des composés de diverses catégories dans lesquels entre le substantif γάλα (quelques dizaines de mots dans le *TLG*). En substituant γαλᾶτο- à γαλᾶκτο-, la conjecture de Dindorf, acceptée par les éditeurs, normalise la métrique de ce tétramètre trochaïque catalectique. Le même problème se pose dans un vers d'Oppien où l'on a corrigé γαλακτόχροες, texte des manuscrits, soit en γαλατόχροες soit en γαλακόχροες afin de l'adapter à l'hexamètre⁸. De ces adjectifs, les dictionnaires enregistrent l'une ou l'autre des formes, en signalant la correction⁹. La proposition de Meineke peut s'autoriser de la référence archaïque au peuple des Γλακτοφάγοι¹⁰, mais suppose une erreur un peu moins probable. À défaut d'un critère plus solide, la succession des κ et des τ dans la structure phonétique de ces vers nous a fait choisir la forme en γαλᾶκο-¹¹.

8. OPIEN, *Cynégétiques*, III, 478. Chez les éditeurs qui l'adoptent, tel A. W. Mair (Loeb, 1928), la conjecture γαλακόχροες est appuyée par la référence à un fragment de l'*Hécalé* de CALLIMAQUE qui contient la forme γάλᾶκι, garantie par la métrique. Le dernier éditeur d'Oppien, M. Papatomopoulos (Teubner, 2003), conserve le texte des manuscrits. Son appareil contient les références utiles à propos des trois possibilités. On y constate que Dindorf proposait ici aussi la forme en -τ-.

9. Ainsi, on trouve les formes en -κ- dans LSJ et les formes en -τ- dans Bailly. Le *DGE* enregistre γαλακόχρωσ (comme une conjecture), mais γαλακτοθρέμμων. Le *DÉLG* indique sous γάλα l'existence de composés en γαλακτο- et « rarement γαλακο- : γαλακοθρέμμων, γαλακόχρωσ ».

10. Le mot est connu par l'*Iliade* (XIII, 6) et par Hésiode (fr. 151 Merkelbach & West).

11. Nous ne pouvons pas dire encore quel est le premier éditeur à avoir introduit la forme en -κ- dans le texte d'Antiphane. Ni Casaubon ni Schweighäuser ne corrigent ni ne commentent le mot. Le succès de la conjecture de Dindorf a effacé la trace de cette hypothèse dans les éditions d'Athénée postérieures à la sienne, tandis que le fragment d'Antiphane contient la forme en -τ- dans les recueils en usage au XIX^e siècle, ceux de Meineke et de Kock. Les éditeurs des *PCG* impriment le texte de A et comparent le problème avec celui de γάλακτι, corrigé en γάλακτι et γάλακι chez un autre comique (Phérecrate, fr. 113, 18).

449 e 3. Alexis, *Hypnos* [3]

† Αἰεὶ σὺ χαίρεις, ὦ γύναϊ, μ' αἰνίγμασι. †

Le pronom personnel élidé μ(ε) rend inacceptable ce vers, pour la syntaxe comme pour le sens, puisque χαίρω devrait être construit avec un participe pour admettre un tel complément. À l'exception d'αἰνίγμασι, qui assure la cohérence thématique du dialogue, tous les mots ont été suspectés. Les conjectures répertoriées s'éloignent drastiquement du texte transmis ; la liste la plus complète se trouve dans le commentaire d'Arnott, qui conclut cependant à une corruption actuellement sans remède¹². Il mentionne également la possibilité d'une lacune entre ce vers et le suivant¹³. Selon l'hypothèse de Wilamowitz, que les éditeurs ont privilégiée à partir de Kaibel, la syntaxe est suspendue parce que le discours est interrompu par la réplique de l'interlocutrice. À en juger d'après les références rassemblées par Arnott, il est improbable que notre passage soit un exemple de ce procédé dramatique extrêmement rare.

On ne mentionne plus la proposition de Schweighäuser, qui corrigeait μ' αἰνίγμασι en γ' αἰνίγμασι¹⁴. Elle se heurte au fait que la césure intervient normalement après le groupe nominal au vocatif, auquel on s'attendrait à ce que γε soit rattaché¹⁵. Tel est peut-être le cas dans un trimètre d'Aristophane qui est le seul exemple parallèle que nous puissions citer en sa faveur : ἀνόνητον ἄρα σ', ὦ θυλάκιον, γ' εἶχον ἄγαλμα¹⁶. En tout état de cause, il serait téméraire de corriger le vers d'après un *hapax* métrique.

12. ARNOTT 1996, p. 682 : αἰεὶ σὺ a été remplacé par παίζουσα (Valckenaer) ou ἀνιώσα (Kock), χαίρεις par τέρεις (Emperius), πειράς (Meineke) ou παίζεις (Kock) ; dans son ensemble, αἰεὶ σὺ χαίρεις a été corrigé en ἀπολείς σὺ χαίρουσ' (Richards) ; derrière ὦ γύναϊ μ' se cacherait ὦ τάλαιν' (Blaydes) ou bien ὦ Γελάσιμ' (Arnott). On notera par ailleurs que le scribe de A sépare les deux premiers mots en rattachant αἰεὶ à la phrase précédente (αἰεὶ · σὺ). Arnott fait observer avec raison que la forme ἀεὶ conviendrait mieux dans le dialogue.

13. Il s'agit d'une suggestion de Sommerstein qui lui a été communiquée personnellement.

14. Sauf à considérer qu'elle a contribué, en même temps que la correction de Valckenaer, à la solution mixte du texte révisé par Citelli (παίζουσα χαίρεις, ὦ γύναϊ, γ' αἰνίγμασι), où le croisement des conjectures aboutit à une syntaxe nouvelle mais aussi problématique que celle de A.

15. Anne-Marie Chanet nous a généreusement fait part de son diagnostic métrique et de ses remarques (communication personnelle, septembre 2006).

16. *Guêpes*, 314. On lirait alors : ἀνόνητον ἄρα σ', ὦ θυλάκιον γ', εἶχον ἄγαλμα, en rapportant γε au diminutif. Ce contre-argument est avancé prudemment par A.-M. Chanet, qui nous a suggéré deux autres corrections, tout en soulignant leurs limites. La première consisterait à supposer dans le texte originel un hiatus (γύναϊ, αἰνίγμασι), imparfaitement éliminé par l'adjonction d'un pronom ; mais, outre la rareté d'une telle séquence dans les trimètres, il ne semble pas possible d'abrégier la finale de γύναϊ. La seconde représente une variante de l'hypothèse de Wilamowitz, qu'elle adapte au problème métrique signalé. Si l'on admettait une interruption, il faudrait peut-être considérer que le pronom μ' est doublement élidé et cache la forme tonique ἐμέ (on écrirait ainsi, en notant la suspension de la syntaxe : αἰεὶ σὺ χαίρεις, ὦ γύναϊ, 'μ' αἰνίγμασι —).

449 f 4. Eubule, *Carion le Sphinx* [4 a]

Πρωκτὸς μὲν οὖν οὔτος. — Σὺ δὴ ληρεῖς ἔχων.

δὴ Mousouros : δὲ A

Ce vers nous fait rencontrer le problème habituel du découpage des dialogues, qui est ici compliqué par l'usage dans A de la particule δέ. Les éditeurs d'Athénée attribuent la seconde partie du trimètre à l'interlocuteur incrédule. Kaibel imprimait le texte de A, mais proposait dans une note critique d'ajouter γε après οὔτος¹⁷. Cette suggestion a depuis été intégrée dans le texte (Πρωκτὸς μὲν οὖν οὔτος <γε>. — Σὺ δὲ ληρεῖς ἔχων). Hunter l'adopte également, en soulignant qu'elle fait apparaître une césure habituelle, mais conserve comme un tout les deux parties du vers : ce n'est pas la solution πρωκτὸς qui serait disqualifiée, mais la réponse erronée qui précède.

Si l'on préfère la division en deux répliques, il est tout à fait possible de reprendre aux éditeurs anciens la leçon δὴ pour δέ, qui était pour eux le texte transmis et devient pour nous une émendation. Elle a le mérite à nos yeux d'éviter la cheville γε.

449 f 7, 450 a 2 et 450 a 7. Eubule, *Carion le Sphinx* [4 a-b]

Πνευμάτων πολλῶν φύλαξ · [...] αιχμητῆς παίδων ἀγόνων γόνον ἐξαφανίζων · [...] τοῖς δὲ χεῖλεσιν δάκνων ·

δάκνων A : δάκνει CE

Athénée rapporte dans ce passage quatre extraits d'Eubule. Au sein d'un texte dramatique continu où les γοῖφοι donnaient forme à l'interaction des personnages, il sélectionne les énoncés énigmatiques et, dans les trois premiers cas, les résolutions. Un passage tel que celui-ci pouvait, il y a quelques décennies, accréditer la thèse d'un *Marcianus* abrégé. Il semble plus juste d'y voir l'un des principaux points de convergence, dans notre section, entre la pratique d'Athénée et les travaux érudits ancillaires de l'abrégiateur ou du copiste : tout comme le compilateur insère ici entre les citations pertinentes les solutions ἰχνεύμων et πάππος, ou plus loin les solutions des griffes homériques¹⁸, le rédacteur de l'*Épitomé* sauvegarde mots-clefs et séquences remarquables, tandis que le scribe balise sa copie en marge.

17. En le laissant inchangé, Kaibel considérait-il le texte de A comme justifiable du point de vue métrique ? Rien n'autorise à penser que δέ puisse être allongé par le λ qui le suit, par le phénomène d'allongement observé avec le ῶ mais aussi, sporadiquement et dans des textes archaïques, avec d'autres consonnes (WEST 1982, p. 15-16).

18. Cf. *infra* les notes à 458 d-e.

Nous n'avons donc pas affaire au sens strict à des lacunes, mais à la juxtaposition abrupte de citations. Athénée ne ménage pas plus de transition dans ces morceaux choisis qu'il ne le fait lorsqu'il emploie la structure du catalogue, par exemple aux livres VII et XI. Dans ce dernier cas, les éditeurs ont recouru à des moyens typographiques modernes en distinguant les entrées des listes par des majuscules. Dans la présente fiche sur les énigmes de Carion, les compilateurs des *PCG* n'ont pas mis de ponctuation après φύλαξ, ἑξαφανίζων et δάκνων, mais ont augmenté l'interligne, là où Hunter a introduit un point après ces mots et un filet entre les extraits. Ces présentations sont plus satisfaisantes que celles des éditeurs d'Athénée, dont les points de suspension et les tirets faisaient supposer un défaut de la tradition. Pour notre part, nous avons opté pour un point en haut à la fin de chaque citation et un interligne légèrement plus fort¹⁹. La typographie d'un ouvrage proprement secondaire comme celui d'Athénée peut être l'occasion d'une stimulante réflexion : les révolutions matérielles et intellectuelles qui nous séparent d'un savant de l'époque impériale nous imposent ce genre de traductions graphiques.

Sans doute possible, la syntaxe est donc interrompue dans les deux premières citations. Dans la troisième, alors que le texte de A s'achève sur un participe en suspens, l'*Épitomé* donne une forme d'indicatif. Les deux leçons peuvent résulter d'une erreur. Nous tenons δάκνει soit pour une correction visant à rétablir une construction plus nette, soit pour une harmonisation involontaire avec les verbes précédents.

450 b 9. Eubule, *Carion le Sphinx* [4 d]

† Αὐτὸ δ' ἕκαστος ἔχων αὐτόν, καλέω δὲ φυλάπτειν · †
αὐτὸ — φυλάπτειν A locus corruptus uide adn.

Casaubon désespérait déjà de rectifier ce vers corrompu. Peut-être syntaxiquement incomplet dans la rédaction d'Athénée lui-même (*cf. supra*), il développait la comparaison des candidats évincés avec des esprits errants. Förster a proposé de lire αὐτὸς ἕκαστος ἔχων θαύτου, καλέων δὲ φυλάπτειν, où θαύτου se veut une référence à la tablette que chaque juré tient dans sa main. Ses conjectures sont adoptées par Gulick et par Citelli. Donner un texte lisible mais peu probable ne nous semble pas plus nécessaire qu'à Hunter.

19. Il se trouve que le point en haut est le signe auquel recourt à ces endroits du texte Jean le Calligraphe. Le deux-points qui marque dans A la fin des citations était un choix possible. Mais nous avons recherché une solution simple à l'intérieur du système graphique en usage pour le grec ancien (en France). Des symboles comme « (...) » ou « [...] » seraient ambigus ou incompréhensibles dans notre texte grec, même si l'on admet que l'anachronisme est inévitable.

450 f 1. Antiphane, *Sappho* [6]

Ἔστι φύσις θήλεια βρέφη σῶζουσ' ὑπὸ κόλποις / αὐτῆς ὄντα δ' ἄφωνα βοῆν ἴστησι γεγωνὸν
ὄντα δ' Porson : ητα δ' A ταῦτα δ' CE an καὶ τάδ' ?

Nous adoptons comme les autres éditeurs la conjecture de Porson, tirée de la λύσις de Sappho, où l'on trouve ἄφωνα δ' ὄντα <ταῦτα> (451 b 1). Néanmoins, un changement de sujet grammatical plus net nous semblerait préférable²⁰. Le démonstratif introduit par l'*Épitomé* témoigne peut-être du même sentiment. Mais il faut signaler que la leçon ταῦτα suit immédiatement κόλποις dans C et dans E, qui ont été corrigés d'après A par Peppink²¹.

Une autre solution serait de lire καὶ τάδ'. Le scribe du *Marcianus* copie une séquence dont il ne perçoit pas le sens, comme le montre l'omission des signes diacritiques. Il est possible que l'on ait isolé le δ de τάδ(ε), à un stade indéterminé de la tradition, après avoir lu comme un η une abréviation de καὶ fondée sur le κ initial du mot²².

452 b 6. Callisthène, *Helléniques* [12]

ὡς Ἀρκάδων πολιορκούντων Κρῶμον [...] ἐβοήθησαν κατὰ κράτος τοῖς ἐν τῷ Κρῶμῳ.
ἐν τῷ Κρῶμῳ ego ex 452 a 3 et XEN. uide adn. : ἐν τῇ Κρῶμῳ A

Dans le *Marcianus*, le nom de la cité assiégée est Κρῶμος au début du paragraphe et Κρῶμνη à la fin. Les éditeurs laissent subsister cette incohérence. L'*Épitomé* écrit πολιορκουμένης Κρῶμνης τῆς περὶ Μεγάλην πόλιν ὑπὸ Ἀρκάδων, mais ne reprend pas le nom à la fin de sa paraphrase.

Une recherche dans le *TLG* permet de constater que Κρῶμος, dans ses 13 occurrences, désigne toujours la cité du Péloponnèse, comme c'est le cas dans les *Helléniques* de Xénophon. Κρῶμνα ou Κρῶμνη, qui se trouve 68 fois dans le corpus si l'on y joint ses dérivés, se réfère à une cité de Paphlagonie, mentionnée dès le catalogue des Troyens de l'*Iliade*, sauf dans les occurrences suivantes : un fragment de Callimaque qui évoque une cité proche de l'isthme de Corinthe ; une précision isolée d'Hésychios se rapportant à une cité de Thessalie ; enfin, les remarques d'Étienne de Byzance et du corpus hérodiannique sur

20. Supposer une faute due à l'iotacisme transformant εἶτα en ητα serait sans effet à cet égard.

21. Si dans ὑπὸ κόλποις, ταῦτα δ' ἄφωνα, le démonstratif est la solution trouvée par l'abréviateur pour améliorer le texte de A, αὐτῆς [sic] ητα, il est en partie trompeur de mentionner ταῦτα comme leçon de CE.

22. Voir par exemple les abréviations datées de καὶ recueillies par CERETELI 1904, tableau 1, sous AI.

l'homonymie des deux villes de Paphlagonie et du Péloponnèse et sur les vicissitudes de leur appellation, dont Eustathe se fait l'écho en parlant d'une πελοποννησία Κρώμνα²³. La variation du nom propre est donc commentée par deux sources, mais n'est attestée que par l'hésitation sur le texte de Callisthène dans notre passage.

L'historien a pu connaître les deux noms, mais ne les aurait pas employés tous les deux en l'espace d'un paragraphe. Mieux vaut supposer une erreur de transmission. Les témoignages invitent à respecter la première forme. Xénophon écrit ainsi ἐπολιόρκουν τοὺς ἐν τῷ Κρώμνῳ²⁴. L'erreur d'Athénée ou d'un scribe a peut-être été causée ou favorisée par la familiarité avec le poème homérique.

453 a 4. Droméas [16 b]

« Πῶς γε, εἶπε, τριταία μὴ βεβρωκυία ; »

γε A : γάρ coni. Kaibel

La correction de Kaibel ne nous semble pas nécessaire. Bien que l'expression πῶς γάρ soit extrêmement fréquente, on trouve une vingtaine de parallèles du syntagme πῶς γε²⁵ ; notamment comiques, ils occasionnent parfois un hiatus, comme dans cette repartie où εἶπε est une incise. Notons que ce γε n'a pas choqué l'abréviateur.

453 a 4. Aristonyme [16]

Τὰ Ἀριστωνύμου δ' ἦν εὐπαρύφων λόγων.

τὰ Ἀριστωνύμου ego : τῶν Ἀριστωνύμων A τὰ τοῦ Ἀριστωνύμου coni. Schweighäuser post Ἀριστωνύμου lacunam distinxit Dindorf

Plutôt que d'indiquer une lacune comme le font Kaibel et Gulick, nous avons adopté dans notre texte la conjecture de Schweighäuser, à l'instar de Citelli, mais sans reprendre l'article qu'il ajoutait au nom propre.

23. *Iliade*, II, 855 (Κρώμναν) ; CALLIMAQUE, fr. 384 Pfeiffer, l. 12 (dans une élégie transmise par un papyrus, à laquelle font référence les scholies anciennes au vers 522 de Lycophron après les informations géographiques usuelles) ; HÉSYCHIUS, κ 4273, à propos de l'occurrence homérique (πόλις Παφλαγονίας, καὶ Θεσσαλίας) ; ÉTIENNE DE BYZANCE, sous Κρώμνα (πόλις Παφλαγονίας [...]). Ἔστι καὶ Πελοποννήσου πόλις ἀρσενικῶς καὶ θηλυκῶς καὶ ἐνικῶς καὶ πληθυντικῶς) ; EUSTATHE, *Commentaire à l'Iliade*, p. 569, l. 19, d'après Étienne de Byzance (κατὰ τὸν τὰ Ἐθνικὰ γράψαντα ἢ πόλις Παφλαγονίας, αὐτὴ ἢ νῦν Ἄμαστρις. [...]) Ἔστι δὲ καὶ Πελοποννησία Κρώμνα).

24. XÉNOPHON, *Helléniques*, VII, 4, 21.

25. Voir notamment ARISTOPHANE, *Nuées*, 689 et *Grenouilles*, 138 ; ÆLIUS ARISTIDE, *Contre Platon, sur la rhétorique*, p. 93, l. 24 Jebb et *Contre Platon, pour les Quatre*, p. 302, l. 12 Jebb ; FLAVIUS PHILOSTRATE, *Heroicus*, p. 668, l. 13 Olearius.

453 a 6. Sosiphane [17]

Καὶ [ὁ] Σωσιφάνης ὁ ποιητὴς εἰς Κηφισοκλέα τὸν ὑποκριτὴν εἶπεν λοιδορῶν αὐτὸν ὡς [εἰς] εὐρύστομον · « Ἐνέβαλον γὰρ ἄν σου, φησὶν, εἰς τὰ ἰσχία λίθον, εἰ μὴ καταρραίνειν ἔμελλον τοὺς περιεστηκότας. »

εὐρύστομον A : εὐρύπρωκτον prop. Casaubon

La correction εὐρύπρωκτον proposée par Casaubon et adoptée par Citelli a de fortes chances d'être une explication de l'insulte suggérée par εὐρύστομον. Il est peu probable que le premier terme ait été remplacé par le second : cette déformation ne correspondrait pas à des tendances paléographiques signalées, mais surtout elle substituerait un terme bien connu²⁶, presque appelé par le contexte, à un terme plus rare²⁷.

Dans le dérivé εὐρύστομος, dont le *TLG* contient 16 occurrences, στόμα est à prendre dans son sens le plus étendu. L'adjectif se rapporte à toute sortes d'« ouverture » : à l'embouchure d'un vase, l'entrée d'une caverne, un trou dans la coque d'un crustacé, l'ampleur des rênes d'un cheval et, d'une façon plus intéressante, à deux méats du corps humain, la veine et la matrice²⁸. On peut supposer ici un double sens²⁹, car le « large orifice » est assez probablement celui d'un acteur réprouvé comme homosexuel passif³⁰. Le détail du mot d'esprit manque néanmoins de clarté.

26. Les 62 occurrences d'εὐρύπρωκτος dans le *TLG*, qui commencent avec un fragment d'Archiloque, se trouvent aux trois quarts dans les pièces d'ARISTOPHANE (dont la scène fameuse des *Nuées*, 1085-1104) et leurs scholies.

27. Nous n'avons pas de raison de supposer une expurgation dans le *Marcianus*.

28. Εὐρύστομος qualifie un vase dans le corpus hippocratique, chez Strabon et Galien ; une caverne chez Strabon ; un crustacé dans le corpus hippocratique ; des rênes chez Xénophon ; certaines veines chez Oribase ; la matrice dans le corpus hippocratique (μήτραι εὐρύστομοι, *De mulierum affectibus*, 39, 2 et 48, 1).

29. M. Patillon fait une hypothèse semblable pour interpréter une chrie où la version arménienne d'Ælius Théon a permis de restituer le mot στόμα : « Le trait d'esprit : Olympias, apprenant que son fils Alexandre se disait fils de Zeus : “Ne cessera-t-il pas, dit-elle, de me calomnier auprès d'Héra et de me porter atteinte dans mes parties intimes ?” » — Κατὰ χαριεντισμὸν δὲ οἶον Ὀλυμπιάς πυθομένη τὸν υἱὸν Ἀλέξανδρον Διὸς αὐτὸν ἀποφαίνειν, « οὐ παύσεται οὗτος, ἔφη, διαβάλλων με πρὸς τὴν Ἥραν καὶ εἰς τὸ στόμα τύπτων ; » (ÆLIUS THÉON, *Progymnasmata*, 99, l. 27-30 dans PATILLON & BOLOGNESI 1997).

30. L'adjectif était employé également en un sens littéral : parmi les dérivés de στόμα, POLLUX glose εὐρύστομος comme ὁ ὠδε ἔχων στόματος (II, 101). L'unique occurrence du substantif εὐρυστομία lie l'ouverture de la bouche à une prononciation majestueuse : EUSTATHE justifie l'hiatus Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος dans le premier vers de l'*Iliade* comme un facteur phonétique de grandiloquence (Ἐνταῦθα δὲ σημείωσαι καὶ ὅτι ἐπίτηδες ὁ ποιητὴς ἐχασμώδησε διὰ εὐρυστομίαν καὶ σεμνὸν ὄγκον φωνῆς, ὃς γίνεται μὲν καὶ ἄλλως, μάλιστα δὲ διὰ τῆς συνδρομῆς τοῦ ω καὶ α, ὡς δηλοῦσιν οἱ τεχνικοί, *Commentaire à l'Iliade*, p. 19 Van der Valk).

453 c 5. Callias [19]

Ὁ δὲ Ἀθηναῖος Καλλίας [...] ἐποίησε τὴν καλουμένην γραμματικὴν θεωρίαν [...].

θεωρίαν A : τραγωδίαν coni. Mousouros ex 276 a et 448 b

L'œuvre de Callias n'est connue que par l'intermédiaire d'Athénée, qui évoque une γραμματικὴν³¹ τραγωδίαν en 276 a et parle plus nettement encore de τὴν ἐπιγραφομένην γραμματικὴν τραγωδίαν au début de notre section, en 448 b. Il nomme chaque fois sa source, qui est le traité *Sur les griphes* de Cléarque.

Chacun des deux titres annonce un aspect de la pièce : les lettres de l'alphabet deviennent un « spectacle » et sont passées en « revue » d'une manière systématique et didactique, sinon « théorique » ; ce curieux projet prend la forme dramatique et chorale qui est née avec la tragédie. *Théorie* jouerait sur les deux sens du mot grec, *Tragédie* pourrait être une appellation parodique. On a regardé τραγωδία comme la banalisation générique ou la classification bibliothécaire du titre authentique et θεωρία comme la façon plaisante dont Cléarque se réfère au principe de cet exercice de style³².

Il nous semble raisonnable de penser qu'Athénée cite la désignation objective et courante lorsqu'il ne fait que mentionner le témoignage de Cléarque sur Callias et, malgré le sens habituel de καλουμένην, emprunte ici au développement du traité *Sur les griphes* la caractérisation comme θεωρία, s'il ne l'improvise pas lui-même. L'usage de ce mot peut être rapproché de son emploi dans un extrait de Cléarque, en 457 e 6, au sujet de la « théorie » ou de la « liste » des lettres et des syllabes qui organise certains jeux conviviaux. Quoiqu'il ne soit pas entièrement assuré que le titre donné par Callias ait été γραμματικὴ τραγωδία, nous pensons donc, comme les autres éditeurs³³, qu'il faut considérer θεωρία comme le texte d'Athénée, probablement issu de Cléarque.

31. La forme γραμματικὴν est une correction sûre de γραμματικόν, leçon de A et de l'*Épitomé*.

32. Ce sont les positions respectives de KÖRTE 1905 et BROŽEK 1939. Voir ROSEN 1999, p. 151, n. 12.

33. La correction de Mousouros est en revanche intégrée au texte des *PCG*.

454 b 2. Méandrios

Μαιάνδριος μὲν ὁ συγγραφεὺς μικρὸν διὰ τῆς ἔρμηνείας τῆ μιμήσει παρεγκλίνας συνέγραψεν ἐν τῷ παραγγέλματι φορτικώτερον τοῦ ῥηθέντος [...].

ἐν τῷ παραγγέλματι A : ἐν τῶν παραγγεμάτων prop. Wilamowitz an ἐν τοῖς παραγγέλμασι ?

La référence à l'ouvrage de Méandrios n'est éclairée par aucune autre source. Notre texte était recueilli par Müller comme un fragment isolé d'une œuvre intitulée Παράγγελμα³⁴. Le singulier de ce titre hypothétique est étrange. On peut préférer conserver la minuscule, avec les éditeurs des fragments de Callias dans les *PCG*, et estimer qu'il s'agit d'une indication générique. Nous nous résignons à cette solution. Peut-on supposer que le mot est ici dépourvu du sens normatif de « précepte » et désigne d'une façon plus technique un « manuel » ou simplement un ouvrage savant ? Le seul parallèle que nous connaissions est l'expression ἐν παραγγέλματι qui renvoie apparemment chez le pseudo-Longin au style des traités, mais le parallèle est inexact, puisque l'article défini exprime dans le passage d'Athénée une référence précise³⁵.

Depuis Kaibel, la proposition de Wilamowitz a été acceptée par les éditeurs d'Athénée. Elle rétablit le pluriel, qui est bien attesté comme titre, sans que l'on sache au juste à quelle réalité ferait allusion l'expression « l'un de ses *Préceptes*³⁶ ». Le mot est habituellement précisé par un adjectif ou par un substantif lorsqu'il fait partie d'un titre, comme dans le cas des Πολιτικὰ Παραγγέλματα, ou *Préceptes politiques*, de Plutarque. Nous possédons cependant deux exemples au moins dans lesquels ἐν τοῖς παραγγέλμασι fait référence à un traité, chez Vettius Valens et chez Sextus Empiricus, aux II^e-III^e siècles de notre ère³⁷. Cette correction serait peut-être plus naturelle.

34. *FHG*, fr. 12 de MÉANDRIOS, après onze fragments de ses Μιλησιακά.

35. PS.-LONGIN, *Du sublime*, VI, 1 : ὡς εἰπεῖν ἐν παραγγέλματι (que PIGEAUD 1993 [1991] traduit par « pour parler à la manière des manuels »). S'il était possible d'appliquer ce sens à notre texte, ou si l'on choisissait de le corriger d'après ce passage en ôtant l'article, on pourrait comprendre que l'auteur a écrit d'une façon trop populaire ou grossière eu égard à la nature de ses propos (φορτικώτερον τοῦ ῥηθέντος), c'est-à-dire dans un style qui ne convient pas à son sujet.

36. On lit un syntagme similaire dans une œuvre de PLUTARQUE, mais il y est question de « recommandations » hygiéniques et non de bibliographie : καθάπερ γὰρ τῶν ὑγιεινῶν ἐν ἐστὶ παραγγεμάτων τὸ τὰ νοσώδη χωρία φυλάττεσθαι παντάπασιν ἢ προσέχειν μᾶλλον αὐτῷ γινόμενον ἐν αὐτοῖς (*De laude ipsius*, 546 B). Tout en adoptant la correction de Wilamowitz, Kaibel suggérait de remplacer παράγγελμα par ἀπάγγελμα ; ce synonyme d'ἀπαγγελία permettrait de retrouver le sens attendu de « narration historique », « récit », « style », mais le mot est extrêmement rare et tardif (le *TLG E* indique sept occurrences, qui sont d'époque byzantine à l'exception d'un emploi chez Flavius Josèphe).

37. Par cette expression, Sextus introduit une citation de Denys le Thrace, en se référant sans doute à sa τέχνη : Διονύσιος μὲν οὖν ὁ Θραξ ἐν τοῖς παραγγέλμασί φησι (SEXTUS EMPIRICUS, *Contre les grammairiens*, 57). Le second cas est une autocitation : περὶ μὲν οὖν τούτων ἐν τοῖς παραγγέλμασιν ἐδηλώσαμεν (VETTIUS VALENS, p. 230 Kroll).

454 b 4. Athénée, introduction au fragment d'Euripide, *Thésée* [21]

Βοτήρ δ' ἐστὶν ἀγράμματος αὐτόθι δηλῶν τοῦνομα τοῦ Θησέως ἐπιγεγραμμένον οὕτως ·
αὐτόθι Casaubon : αὐτῷ τι A *illic* Daléchamp

Comme l'indique le commentaire de Schweighäuser, la conjecture de Casaubon est tirée de celle qu'a introduite Daléchamp dans sa traduction latine. Bien que les éditeurs aient unanimement accepté la correction, nous partageons la perplexité de Kaibel, qui notait dans son apparat : « *non certa emendatio* ». Contrairement à ἐνταῦθα, l'adverbe αὐτόθι ne paraît pas avoir été utilisé pour indiquer un « lieu » textuel, comme on le voudrait afin de donner un pendant, dans le fragment d'Euripide, à l'introduction de l'extrait d'Agathon qui le suit immédiatement : Ἀγράμματος γὰρ τις κἀνταῦθα δηλοῖ [...]. Nous croyons que ce n'est son sens ni dans les vingt-sept autres occurrences du terme chez Athénée, ni dans les passages que nous avons examinés au moyen du *TLG*.

Il nous a semblé tentant, mais difficile, de supposer ici seulement un sens local (« C'est un bouvier illettré qui indique le nom de Thésée à l'endroit même où il est inscrit, de la façon suivante »). Nous ne connaissons pas de meilleure conjecture que celle qui a été adoptée³⁸.

455 b 1. Castorion [25]

Ἔστι δὲ καὶ μὴ τοῦτον τὸν τρόπον ἀλλ' ἐτέρως ποιῆσαι [...].

La particule δέ n'a pas été reportée par les éditeurs. Le texte de l'*Épitomé* comporte δέ et καί, mais est assez éloigné de celui de A : οὗτος δὲ ὁ ῥήτωρ φησὶν εἶναι καὶ ἐτέρως ποιῆσαι.

455 c 3. Athénée et Cléarque : Pindare et l'asigmatisme ; Pindare [26]

Πίνδαρος δὲ πρὸς τὴν ἀσιγμοποιηθεῖσαν φῶδὴν, ὡς ὁ αὐτός φησι Κλέαρχος, οἶονεὶ γρίφου τινὸς ἐν μελοποιίᾳ προβληθέντος, ὡς πολλῶν τούτῳ προσκρουόντων διὰ τὸ δύνατον εἶναι ἀποσχέσθαι τοῦ σίγμα καὶ διὰ τὸ μὴ δοκιμάζειν, ἐποίησε · Πρὶν μὲν εἶρε σχωροστένειά τ' αἰοιδὰ / καὶ τὸ σὰν κίβδηλον ἀνθρώποις.

δυνατὸν A : ἀδύνατον coni. Korais

38. Le berger pouvait s'adresser à Thésée lui-même, ce qui expliquerait le datif αὐτῷ dans A, mais τι demeure un obstacle. Si l'initiale αὐτο- est fiable, les hypothèses sont nombreuses (par exemple αὐτοπτήης, αὐτός, τις αὐτός, αὐτοῦ), mais aucune n'est satisfaisante.

Notre ignorance de nombreux faits relatifs à la littérature archaïque, l'intrication des éléments d'un résumé trop succinct et la possibilité de contresens anciens concourent à la confusion du lecteur moderne. Les éditeurs semblent considérer que Koraïs a tranché le nœud du problème par l'ajout d'un α privatif, effectivement fragile devant un δ dans un manuscrit en onciale et dans ses copies translittérées. La divergence des traductions suffit à montrer la difficulté de l'analyse, avec ou sans intervention dans le texte³⁹. Nous proposons de défendre la leçon du *Marcianus*.

Commençons par faire l'inventaire des facteurs d'ambiguïté que l'interprétation devra traiter isolément, puis dans leur ensemble :

- $\pi\rho\acute{o}s$ signifie-t-il ici « au sujet de » ou « contre » ?
- quelle est la valeur de l'article défini dans $\tau\eta\nu\ \acute{\alpha}\sigma\iota\gamma\mu\omicron\pi\omicron\iota\eta\theta\epsilon\iota\sigma\alpha\nu\ \acute{\omega}\delta\eta\nu$?
- sur quel élément du contexte faut-il faire porter la comparaison $\omicron\iota\omicron\nu\epsilon\iota\ \gamma\rho\acute{\iota}\phi\omicron\nu$ [...] $\pi\rho\omicron\beta\lambda\eta\theta\acute{\epsilon}\nu\tau\omicron\varsigma$?
- en quoi les reproches des critiques ($\pi\rho\omicron\sigma\kappa\rho\omicron\upsilon\acute{\omicron}\nu\tau\omicron\nu$) consistent-ils ?
- quel est le référent de $\tau\omicron\upsilon\tau\omega$?
- la tournure $\delta\iota\acute{\alpha}\ \tau\omicron\ \delta\upsilon\nu\alpha\tau\omicron\nu\ \epsilon\acute{\iota}\nu\alpha\iota$ est-elle impersonnelle ou a-t-elle un sujet implicite ?
- de ce point de vue, est-il possible que les tournures coordonnées $\delta\iota\acute{\alpha}\ \tau\omicron\ \delta\upsilon\nu\alpha\tau\omicron\nu\ \epsilon\acute{\iota}\nu\alpha\iota$ et $\delta\iota\acute{\alpha}\ \tau\omicron\ \mu\eta\ \delta\omicron\kappa\iota\mu\acute{\alpha}\zeta\epsilon\iota\nu$ ne soient pas sur le même plan ?
- $\delta\omicron\kappa\iota\mu\acute{\alpha}\zeta\epsilon\iota\nu$ a-t-il le sens courant d'« approuver » ou doit-il se comprendre autrement ?

Notre texte fait allusion à la querelle ancienne de l'asigmatisme et au rôle que Pindare y a joué selon Cléarque⁴⁰. L'élimination du *sigma* est l'une des conséquences les plus radicales de la recherche de l'euphonie chez les musiciens que sont les poètes de la Grèce archaïque⁴¹. Les

39. En voici deux exemples, fondés sur le même texte grec :

— Gulick : « *In reference to the style of poem composed without an s in it, Pindar, to quote Clearchus again, wrote the following, putting as it were a kind of riddle in lyric form, since many had taken offence at him because he was unable to abstain from the letter s and they did not approve of it [...]* » ;

— Cherubina : « *Pindaro, è ancora Clearco a riferirlo, in relazione all'ode da lui composta escludendo il sigma, una specie di indovinello in veste lirica, per rispondere ai numerosi attachi di coloro che sostenevano l'impossibilità di astenersi dal sigma e gli manifestavano la propria disapprovazione, scrisse [...]*. »

40. Ce texte a fait l'objet de discussions très détaillées de la part de G. A. Privitera, spécialiste de l'œuvre de Lasos (voir PRIVITERA 1964, puis PRIVITERA 1965, p. 29-32), et plus récemment de la part de S. Lavecchia, dont les travaux sur le dithyrambe de Pindare constituent en particulier une précieuse synthèse bibliographique (voir LAVECCHIA 1997 et surtout LAVECCHIA 2000, p. 125-132). Un nouvel examen du dossier a été proposé par PORTER 2007. Ces études n'abordent pas directement les questions textuelles qui nous occupent ici, mais leur fournissent un cadre.

41. Sur le problème de l'euphonie dans l'Antiquité, voir les matériaux rassemblés par STANFORD 1967. Selon WEST 1992, l'inconvénient du *sigma* était qu'il ne sonnait pas assez distinctement lorsque le chant était accompagné par l'*aulos* (p. 39-40, notamment d'après Aristoxène, fr. 87, cité par Athénée en 467 a-b, quelques lignes avant le passage que nous reproduisons *infra*). S. LAVECCHIA reproche à la plupart des travaux antérieurs au sien de ne pas mettre en rapport la critique de la $\sigma\chi\omicron\iota\nu\omicron\tau\acute{\epsilon}\nu\epsilon\iota\alpha\ \acute{\alpha}\omicron\iota\delta\acute{\alpha}$ et la mention du $\sigma\acute{\alpha}\nu$. Pour lui,

exemples fournis ensuite sont tirés de l'œuvre de Lasos d'Hermioné, qui est tenu pour le rénovateur du dithyrambe en même temps que le premier auteur grec d'un traité de théorie musicale⁴². Le lien entre le fragment de Pindare et cette sorte d'appendice, enrichi par Athénée d'une seconde citation savante, est explicitement un problème d'attribution : le poème doit constituer la preuve que Lasos a composé l'ode asigmatique *Les Centaures*. Le chaînon implicite du raisonnement est peut-être la tradition biographique qui fait de Pindare l'élève de Lasos. Il est évident en tout cas que la séquence n'a de sens que si l'incipit du dithyrambe reçoit la valeur d'un commentaire sur cet aspect de la pratique poétique de Lasos.

Outre la référence anticipée qui intervient au début de notre section, Athénée cite au livre suivant une version plus complète du fragment, que d'autres sources ont mieux conservé⁴³.

Voici les passages qui nous intéressent :

X, 448 d : ὅθεν καὶ Πίνδαρος πρὸς τὸ σ ἐποίησεν ᾠδὴν, οἰονεὶ γοῖφου τινὸς ἐν μελοποιίᾳ προβληθέντος.

X, 455 c : Πίνδαρος δὲ πρὸς τὴν ἀσιγμοποιηθεῖσαν ᾠδὴν, ὡς ὁ αὐτὸς φησι Κλέαρχος, οἰονεὶ γοῖφου τινὸς ἐν μελοποιίᾳ προβληθέντος, ὡς πολλῶν τούτῳ προσκρουόντων διὰ τὸ δύνατον [ἀδύνατον conī. Korais] εἶναι ἀποσχέσθαι τοῦ σίγμα καὶ διὰ τὸ μὴ δοκιμάζειν, ἐποίησε · Πρὶν μὲν εἴρπε σχοινοτένειά τ' αἰοιδὰ / καὶ τὸ σὰν κίβδηλον ἀνθρώποις.

XI, 467 b : καὶ Πίνδαρος δὲ φησι · Πρὶν μὲν ἤρπε σχοινοτένειά τ' αἰοιδὰ / καὶ τὸ σὰν κίβδηλον ἀπὸ στομάτων.

Denys d'Halicarnasse : Ἄχαρι δὲ καὶ ἀηδὲς τὸ σ καὶ πλεονάσαν σφόδρα λυπεὶ · θηριώδους γὰρ καὶ ἀλόγου μᾶλλον ἢ λογικῆς ἐφάπτεσθαι δοκεῖ φωνῆς ὁ συριγμός · τῶν γοῦν παλαιῶν σπανίως ἐχρῶντό τινες αὐτῷ καὶ πεφυλαγμένως, εἰσὶ δ' οἱ ἀσίγμως ᾠδὰς ὅλας ἐποίουν · δηλοῖ δὲ τοῦτο Πίνδαρος ἐν οἷς φησι · Πρὶν μὲν ἤρπε σχοινοτένειά τ' αἰοιδὰ / διθυράμβων // καὶ τὸ σὰν κίβδηλον ἀνθρώποις.

σχοινοτένεια ne se rapporte pas simplement au fait que Lasos a introduit la disposition circulaire, et non plus linéaire, des chœurs ; Pindare critiquerait le caractère statique du dithyrambe ancien, qui résulte d'une technique de composition, l'absence de pauses suffisantes à l'intérieur des périodes. Le σὰν en aurait eu une prononciation « faussée » (d'où le qualificatif κίβδηλον) par l'impossibilité où se trouvaient les choreutes de respirer assez fréquemment. En ce cas, Pindare ne s'oppose pas à Lasos, mais prône une réforme poétique plus générale que l'expédient de l'asigmatisme : « *Forse Pindaro entrava implicitamente in polemica con il radicalismo lasiano : il problema di eufonia non poteva essere risolto bandendo il san, ma andava affrontato nel contesto più ampio della struttura metrico-ritmica del canto.* » (LAVECCHIA 2000, p. 132.)

42. Outre les références déjà citées, voir BÉLIS 1986, p. 16 (à propos du témoignage de la *Souda*, sous Λάσος, λ 139 : πρῶτος δὲ οὗτος περὶ μουσικῆς λόγον ἔγραψε) et, dans l'index, les références aux passages où Aristoxène de Tarente cite Lasos, ainsi que BÉLIS 1999, p. 181. Voir également WEST 1992, p. 225 et 342-344 (dans le fragment de Pindare, « *The reference to the 'false-sounding "s" clearly serves to define "formerly" as 'before the refinements of Lasus'* »).

43. Les vingt-cinq premiers vers du dithyrambe sont transmis par un papyrus lacunaire (P. Oxy. 1604, d'après lequel Snell et Maehler restituent le titre *La Catabase d'Héraclès, ou Cerbère, pour les Thébains*, où le premier mot est très incertain). Nos deux vers initiaux sont reconstitués d'après les citations de DENYS D'HALICARNASSE (*La Composition stylistique*, XIV, 20), de STRABON (X, 3, 13) et d'ATHÉNÉE. Le troisième vers, qui n'avait apparemment pas le même statut de lieu commun, célèbre par contraste une nouveauté que l'état du texte ne permet pas de préciser. Nous citons les commentaires de Denys dans l'édition de G. Aujac, qui les traduit ainsi : « *Totalement dépourvu de grâce et d'agrément, le σ, utilisé avec excès, est nettement blessant à l'oreille ; le sifflement convient mieux, semble-t-il, à un être sauvage ou privé de raison qu'à un être raisonnable. Dans l'antiquité, on ne s'en servait qu'avec parcimonie et circonspection ; on allait même jusqu'à composer des odes entières sans sigma ; c'est ce que veut dire Pindare dans les vers : Autrefois se traînait, déroulé, le chant / Des dithyrambes, // Et le σὰν, méprisé des humains.* »

Le fragment débute donc dans l'édition de Snell et Maehler par ces vers :

Περὶν μὲν ἔρπε σχοινοτένεια τ' αἰοῖδὰ
διθυράμβων
καὶ τὸ σὰν κίβδηλον ἀνθρώποισιν ἀπὸ στομάτων [...].

Ainsi, Pindare n'a sans doute jamais composé de poème asigmatique. Dans ce fragment, où les *sigma* abondent, il oppose le style monotone du dithyrambe ancien à la réforme introduite par son prédécesseur. Sa critique emprunte la voie de l'image, à travers le composé *σχοινοτένης*⁴⁴, et de l'allusion, puisqu'elle isole une innovation saillante de Lasos, la tendance à éviter le *sigma*. Tout comme les expériences esthétiques les plus poussées de Lasos sont devenues des curiosités aux yeux de Cléarque, puis d'Athénée⁴⁵, l'ouverture métopoétique de Pindare semble avoir été fameuse parmi les lettrés. Citée par Athénée sous deux formes incomplètes, peut-être d'après deux sources différentes, elle n'acquiert une relative clarté que si l'on réunit les deux versions et que l'on ajoute le complément transmis par Denys, *διθυράμβων*, qui est à lui seul le thème : le « chant des dithyrambes » était sans variété et sortait « de la bouche des hommes » en même temps que le *sigma* ; cette consonne est dite « de mauvais aloi » dans le présent du poème, et non dans un passé révolu. Cependant, une fois tronquée, la citation paraît bien faite pour illustrer la remarque de Denys sur le goût artistique des Anciens.

En suivant sa source ou de sa propre initiative, Cléarque, que cite fidèlement Athénée, introduit brièvement le fragment de Pindare. Il le classe dans la catégorie des griffes, conformément au projet de son recueil, puis en mentionne la motivation polémique, qui a de fortes chances d'être purement et simplement inférée du texte tel qu'il le comprenait. Cette incise causale concentre les problèmes d'interprétation, car il nous faudrait être certains non seulement de la position réelle de Pindare à l'égard de l'asigmatisme, mais aussi de la position que lui prête le citeur, pour dissiper ses obscurités lexicales et syntaxiques et pour donner raison ou tort à Korais.

44. Chez Pindare, le caractère pertinent de ce mot — qui qualifie ce qui est « tendu comme une corde (de jonc tressé) » — est probablement la rectitude, et donc l'absence de variété, comme chez HÉRODOTE (I, 189 et 199 ; VII, 23), davantage que la longueur, et donc la prolixité, comme chez PHILOSTRATE (*Heroicus*, p. 747, 35) ou HERMOGÈNE (*L'Invention*, p. 107, 9, ainsi que p. 180, 9 et 184, 5). Voir LAVECCHIA 2000, p. 125, n. 67.

45. L'attrait est en somme celui du lipogramme, dont les racines antiques n'ont pas échappé aux recherches des membres de l'Oulipo, soucieux de connaître leurs « plagiaires par anticipation ». Avec esprit et sans trop d'exactitude, G. Perec évoque ainsi la controverse : « Pindare, élève de Lasos qui lui aussi stigmatisait le Sigma, écrivit également une Ode sans Sigma [...]. Il n'en reste rien, mais Eustathe l'assure, d'après Cléarque, qui le tiendrait d'Athénée. » (PEREC 1973, p. 78.)

À notre avis, la première citation de Cléarque, en 448 d, évoque bien une ode contre (πρὸς) le *sigma*, ce qui est une interprétation naturelle du poème, où Pindare le qualifie de κίβδηλος⁴⁶ ; cela ne fait pas de lui pour autant un sectateur de Lasos tenu de mettre en pratique le procédé contraignant auquel ce poète s'est exceptionnellement essayé. Dans le présent passage, πρὸς indique en revanche ce que vise le fragment, à savoir « l'ode sans *sigma* ». L'expression ἡ ἀσιγμοποιηθεῖσα ᾠδή renvoie à une ode en particulier, celle de Lasos certainement⁴⁷. C'est à tort que l'*Épitomé* et son lecteur Eustathe comprennent ici que Pindare avait écrit un tel poème⁴⁸.

Le génitif absolu introduit par οἶονεὶ a pour fonction de relier les citations faites par Cléarque au thème du traité *Sur les griphes*. D'après 448 d, il concerne le dithyrambe de Pindare et non l'ode asigmatique. Même si l'on mettait en doute que cette première occurrence soit probante, la suite du texte montre que Cléarque ne citait la prouesse de Lasos qu'incidemment : quelque envie que l'on ait de voir le poème à contrainte comme une nouvelle dimension du γρίφος, il sert ici à élucider l'obscur μέλοποιία de Pindare.

Nous en venons au second génitif absolu. Le verbe προσκρούω se construisant habituellement avec un nom d'animé au datif, il semble naturel de comprendre que Pindare est la cible de certaines critiques⁴⁹. Pour déterminer la position de ses détracteurs, il nous faut examiner leurs reproches, qu'expriment deux infinitifs substantivés précédés de διά. L'adjectif (ἀ)δύνατον renvoie soit à une (im)possibilité générale, soit à une (in)capacité particulière, qui serait celle du poète ou de ses critiques. Les traductions disponibles illustrent chacun des points de vue. Cette question et celle de l'*alpha* privatif suppléé ne nous paraissent pas indépendantes de l'interprétation du second infinitif. Nous sommes en effet sceptique sur la possibilité de dissocier les deux groupes et de rapporter exclusivement τὸ μὴ δοκιμάζειν

46. Le sens demeure le même si l'on traduit cette première référence par « une ode au sujet du *sigma* ».

47. Le titre de l'ode suit immédiatement et Cléarque en avait peut-être déjà traité avant cet extrait. L'impression qu'il pourrait être question d'un genre ou d'un type de composition (cf. *supra* la traduction de Gulick) est un effet du découpage dû à Athénée. L'emploi du participe ἀσιγμοποιηθεῖσα favorise l'interprétation particularisante. Il s'agit d'un *hapax*, que citera Eustathe d'après notre auteur, alors que l'adjectif ἄσιγμος est utilisé par Athénée dans la section comme un terme technique — οἱ ἄσιγμοι καλούμενοι τῶν γρίφων (448 d 2), στίχους ἀσίγμους (458 d 4) — et figure également dans l'unique autre passage ancien consacré à ce point d'histoire littéraire, celui de Denys d'Halicarnasse que nous avons cité (la tradition manuscrite y hésite entre ἀσίγμους et l'adverbe dérivé ἀσίγμως, retenu dans l'édition de la CUF). Le texte d'Athénée est ensuite repris par Eustathe et le développement de Denys se trouve dans le commentaire anonyme au traité *Sur les catégories stylistiques du discours* d'Hermogène.

48. Prenant le Pirée pour un homme, l'*Épitomé* considère aussitôt après Lasos et « Hermionée » comme deux auteurs (ὅτι εὔρηται παρὰ Πινδάρῳ ἀσιγμοποιηθεῖσα ᾠδή, καὶ Ἑρμιονεὺς δὲ ἐποίησεν ἄσιγμον ᾠδήν, καὶ Λάσος ἄσιγμον ὕμνον εἰς Δήμητρα). EUSTATHE corrige la seconde erreur, mais attribue lui aussi l'ode asigmatique à Pindare (λέγεται γοῦν καὶ Πινδάρῳ πονηθῆναι ἀσιγμοποιηθεῖσα ᾠδή καὶ τῷ Ἑρμιονεῖ δὲ Λάσῳ ἄσιγμος ὕμνος εἰς Δήμητραν, *Commentaire à l'Illiade*, IV, p. 856).

49. Schweighäuser, que nous approuvons sur plusieurs points, faisait de γρίφος l'antécédent de τούτῳ. Cette solution ne paraît pas compatible avec l'ensemble de l'interprétation.

aux critiques (« ils ne l'approuvaient pas »). Parce que le verbe δοκιμάζω n'est normalement pas susceptible d'une construction absolue, nous pensons qu'il régit le groupe à l'infinitif ἀποσχέσθαι τοῦ σίγμα, sous-entendu d'après le membre de phrase coordonné. Ainsi construit, il signifie une approbation en acte, c'est-à-dire le fait de considérer une action comme opportune, d'« accepter de faire » quelque chose⁵⁰. Ce choix nous engage à regarder Pindare comme le sujet logique de δοκιμάζειν et d'εἶναι à la fois. Le sens impose ensuite de conserver la leçon du *Marcianus* : pour que le poète refuse la pratique de l'asigmatisme (ou la tendance à réduire l'usage de la sifflante), il faut qu'il en ait la capacité en premier lieu. L'objet du reproche est selon nous la concomitance exprimée par καί — refuser le procédé, alors même qu'il est possible de le mettre en œuvre — et les détracteurs supposés doivent être des partisans de la solution euphonique radicale associée au nom de Lasos.

Nous sommes arrivés ainsi à la traduction suivante : « À propos de l'ode sans *sigma*, Pindare, comme le dit ce même Cléarque, a composé les vers suivants, sorte de griphe posé sous forme de poème mélique, en réponse à tous ceux qui s'en prenaient à lui parce qu'il était capable de se passer du *sigma*, mais refusait de s'y essayer : *Avant, le chant glissait, corde sans fin, / et le san réputé de mauvais aloi chez les hommes.* »

457 c 3. Réitération de la devinette des deipnosophistes

Τίνα δὲ κόλασιν ὑπέμενον Ἀθήνησιν οἱ μὴ λύσαντες τὸν προτεθέντα γοῖφον, εἴ γε ἔπινον φιάλην κεκερασμένην, ὡς καὶ ὁ Κλέαρχος προεῖπεν ἐν τῷ ὄρω ;

c 3 ante κεκερασμένην addere ἄλμη prop. Dobree ex 458 f uide adn.

À la suite de Dobree, les éditeurs suppléent ἄλμη entre φιάλην et κεκερασμένην, afin de restituer ici l'indication complète du châtement. La correction se fonde sur la solution, fournie en 458 f, de la question liminaire. Cette intervention ne paraît pas nécessaire dans la logique de la section et nous l'avons abandonnée.

Les trois passages à mettre en relation présentent de légères différences, que nous croyons significatives :

50. Voir l'un des passages que le LSJ donne pour exemple de l'acception « *think fit to do* » : LUCIEN, *La Double Accusation*, 31 (γράφασθαι μὲν αὐτὴν μοιχείας οὐκ ἐδοκίμαζον).

448 c-e : τίνα κόλασιν ὑπέμενον οἱ μὴ λύσαντες. [...] « [...] Οἱ δὲ μὴ εἰπόντες ὡς προσετάττετο ἔπινον τὸ ποτήριον. » [...] τί δὲ ἐστὶ τοῦτο τὸ ποτήριον, καλέ μου Οὐλιανέ, ζήτει.

457 c : Τίνα δὲ κόλασιν ὑπέμενον Ἀθήνησιν οἱ μὴ λύσαντες τὸν προτεθέντα γρίφον, εἴ γε ἔπινον φιάλην κεκερασμένην, ὡς καὶ ὁ Κλέαρχος προεῖπεν ἐν τῷ ὄρω ;

458 f : λεπτέον ἤδη καὶ τίνα κόλασιν ὑπέμενον οἱ μὴ λύσαντες τὸν προτεθέντα γρίφον. Ἐπινον οὔτοι ἄλμην παραμισγομένην τῷ αὐτῶν ποτῷ καὶ ἔδει [μὴ] προσενέγκασθαι τὸ ποτήριον ἀπνευστί, ὡς Ἀντιφάνης δηλοῖ ἐν Γανυμήδει διὰ τούτων · [...].

Athénée précise dans la deuxième mention seulement que ce fait d'histoire culturelle concerne la cité d'Athènes, celle d'Antiphane et de Cléarque. Plus intéressante est la variation des désignations de « la coupe » qui constitue la devinette-cadre de la section : Larensis reprend à Cléarque l'expression τὸ ποτήριον (dont l'article défini renvoie, dans le contexte antérieur ou postérieur de la citation, à des détails qu'Athénée a volontairement passés sous silence) ; φιάλη lui est ici substitué ; enfin, le terme plus générique ποτόν apparaît dans l'énoncé de la solution, à côté de ποτήριον qui est aussi le mot employé par l'esclave d'Antiphane. Notons également que παραμισγομένη remplace κεκερασμένη entre le deuxième et le troisième passage, alors que les extraits cités en 448 laissaient la nature de l'ἐπιζήμιον et de τὸ ποτήριον tout à fait indéterminée.

Notre interprétation est qu'Athénée trouve dans sa source l'allusion à la boisson punitive, mais la rapporte d'abord partiellement. La subordonnée introduite par εἴ γε consent un indice supplémentaire — à moins qu'elle ne soit une référence incohérente au texte de la définition que notre compilateur a choisi de tronquer, comme προεῖπεν pourrait le suggérer. Le personnage pose de nouveau la devinette en indiquant qu'elle porte sur une certaine φιάλη κεκερασμένη, c'est-à-dire une coupe de vin mélangé⁵¹. Selon la conjecture de Dobree, la phrase qui réitère la question contient le principal élément de la réponse ; il faut alors considérer que λεπτέον ἤδη amène en 458 f une seconde résolution partielle, dont l'information nouvelle est que la coupe se boit sans respirer. À notre avis, c'est la solution entière qui est révélée dans la conclusion de la section. Conformément au défi formulé par Émilien (τί δὲ ἐστὶ τοῦτο τὸ ποτήριον), elle consiste à identifier la boisson : il s'agit d'une coupe de vin mêlé de saumure, que la citation d'Antiphane désigne même, par une exagération ou un raccourci, comme ποτήριον ἄλμης ; accessoirement, elle doit être bue de la façon dite⁵². Ici, en 457 d, on remarque que la citation de Cléarque ne mentionne que

51. L'expression est elliptique, mais non extraordinaire : comparer par exemple κύλιξ κεκραμένη dans ARISTOPHANE, *Ploutos*, 1132 (κύλικος ἴσον ἴσῳ κεκραμένης, « la coupe mélangée moitié-moitié », c'est-à-dire coupée seulement d'autant d'eau que de vin).

52. POLLUX, qui se fonde en partie sur Athénée, n'indique que la composition de la boisson et utilise pour ce faire l'expression d'Antiphane : ὁ μὲν λύσας γέρας εἶχε κρεῶν τινὰ περιφοράν, ὁ δ' ἀδυνατήσας ἄλμης ποτήριον ἐκπιεῖν (VI, 107).

l'obligation de « boire du vin non mélangé » (ἄκρατον πιεῖν) comme la punition en usage dans les banquets décadents.

457 d 3-6. Cléarque, *Sur les proverbes*

Καὶ ἐπὶ τούτοις [...] ζημίαν δὲ τοῖς ἡττηθεῖσιν τάπτουσιν ἄκρατον πιεῖν, ὃν ἥδιον τῆς ὑγιείας πίνουσι.

Casaubon remarquait que la traduction de la fin de cette phrase par Daléchamp était improbable : « *quod quidem merum bonae ualeitudinae tuendae studio gratius illis est* », « car le vin pur leur tenait plus à cœur que le fait de conserver la santé ». Schweighäuser, qu'ont suivi tous les traducteurs modernes, comprend τῆς ὑγιείας comme une allusion à τῆς ὑγιείας κύλικος ou τῆς ὑγιείας κρατήρος, c'est-à-dire à la dernière boisson prise en commun avant de quitter le σύμποσιον⁵³. Des témoignages conservés par Athénée nous apprennent en effet que la coupe bue « après s'être lavé les mains », nommée μετανιπτρίς (κύλιξ est sous-entendu) ou μετάνιπτρον, était parfois consacrée à la déesse Santé. Athénée lui consacre une rubrique de son catalogue des coupes à boire (XI, 486 f-487 b). Le syntagme μετανιπτρίδα τῆς Ὑγιείας, « coupe d'après-dîner en l'honneur de la Santé », se trouve chez des auteurs comiques qu'il cite : Antiphane (X, 423 d), Callias (XI, 487 a) et Nicostrate (XI, 487 b et XV, 693 a), le premier d'entre eux parlant précisément de μετανιπτρίδα τῆς Ὑγιείας πίνειν. Schweighäuser explique le nom de cette ultime coupe par le fait qu'elle devait être mêlée de beaucoup d'eau. Mais l'expression abrégée demeure sans parallèle. Le raccourci est plus abrupt encore si l'on y voit une référence au premier cratère bu par les convives, qui est associé à la santé dans un fragment d'Eubule (II, 36 b). Il est tentant de corriger πίνουσι en ποιοῦσι, suivant la suggestion que nous a communiquée Michel Patillon, et de comprendre « du vin pur, qui leur est plus agréable que la santé », ou même « qu'ils préfèrent à la santé ». Nous ne nous sommes pas résolu à introduire le verbe ποιέω, plus banal, car l'hygiénisme n'est pas autrement thématé dans le passage. Le sens demeure identique à peu de chose près.

457 e 2. Cléarque, *Sur les proverbes*

Προέβαλλον γὰρ παρὰ τοὺς πότους οὐχ ὥσπερ οἱ νῦν ἐρωτῶντες ἀλλήλους τίς [...], ἔτι δὲ περὶ τὰς καλουμένας Γαστρολογίας ἐσπουδακός. Ἀλλὰ μάλλον τὰ τοιαῦτα ·

τὰ τοιαῦτα ego : τὰς τοιαύτας A an τοὺς τοιοῦτους (scilicet γρίφους) ?

53. Voir SCHWEIGHÄUSER 1801, p. 595-596.

La structure de la période est problématique, malgré la clarté du balancement entre les deux époques. Le *Marcianus* contient un féminin sans antécédent explicite, τὰς τοιαύτας. Cette forme est très distante du verbe προέβαλλον dont elle est logiquement le complément d'objet direct. Les éditeurs, qui conservent tous cette leçon, ont probablement considéré qu'un substantif féminin pouvait être sous-entendu, par exemple ἐρώτησεις, d'après le participe ἐρωτῶντες qui introduisait la première série de questions, ou ζήτησεις. Nous proposons de modifier le texte pour deux raisons complémentaires. Tout d'abord, la séquence τὰς καλουμένας Γαστρολογίας a pu exercer une influence sur la copie⁵⁴. Mais surtout, les compléments courants avec προβάλλω sont ceux que nous suggérons : un neutre pluriel, aisément déformé en un féminin, ou bien le substantif γρίφος, qui exprime le thème du passage. Ces expressions plus naturelles seraient intelligibles en dépit de la dilatation de la syntaxe.

457 e 3. Cléarque, *Sur les proverbes*

[...] τῷ κεφάλαιον εἰπόντι ἀντειπεῖν τὸ ἐτέρου ποιητοῦ τινος εἰ τὴν αὐτὴν εἶπε γνώμην ·
ἀντειπεῖν τὸ Schweighäuser : ἀντειπόντος A || εἰ Mousouros : εἰς A || εἶπε A : an εἶχε ?

Il n'est pas facile de reconstituer mentalement le texte de A, qui appelle nécessairement une correction : τῷ κεφάλαιον εἰπόντι ἀντειπόντος ἐτέρου ποιητοῦ τινος εἰς τὴν αὐτὴν εἶπε γνώμην. Les éditeurs suivent Schweighäuser⁵⁵, mais, à la fin de la phrase, une conjecture de Kaibel est habituellement préférée à celle de Mousouros : τὸ ἐτέρου ποιητοῦ τινος, (ὅτι) εἰς τὴν αὐτὴν εἶπε γνώμην. Il est difficile de dire si son auteur comprenait ὅτι comme une conjonction de subordination causale ou, plus probablement, comme un relatif ayant τό pour antécédent. Dans ce dernier cas, la construction serait simplifiée si l'on supposait ὅς, plus susceptible encore de disparaître après τινος par haplographie⁵⁶. Cependant, le motif pour lequel nous revenons à la conjecture de l'édition princeps est que nous ne trouvons pas de parallèle à la tournure εἰς τὴν αὐτὴν εἶπε γνώμην, qui semble plus contournée encore si

54. Si son modèle n'était pas erroné, c'est peut-être faute d'une attention suffisante que le scribe banalise ici le dernier mot en ἀστρολογίας.

55. Nous faisons de même, bien que d'autres solutions soient envisageables, en fonction du texte adopté dans la suite de la phrase. La tournure τὸ ἐτέρου ποιητοῦ τινος est un développement étrange du tour « τό + (article +) génitif d'un nom propre » ou « τό + article + substantif ». On pourrait être tenté de corriger ἀντειπόντος en ἀντειπεῖν seulement, ou bien en ἀντειπεῖν τι.

56. Les propositions faites par Casaubon, la première dans son édition et la seconde dans ses *Animaduersiones*, nous rappellent que le génitif ἐτέρου aurait pu désigner, dans un état antérieur du texte, un autre convive dont vient le tour de prendre la parole : τῷ κεφάλαιον εἰπόντι, ἀντειπόντος ἐτέρου, ποιητοῦ τινος ὄν/ὸ εἰς τὴν αὐτὴν εἶπε γνώμην. Toutefois, l'ambiguïté occasionnée par le voisinage des génitifs est aussi improbable ici que dans le *Marcianus*.

λέγω reçoit un complément. Le verbe de loin le plus courant dans cette expression serait d'ailleurs ἔχω, que nous nous contentons de mentionner : l'imparfait εἶχε aurait facilement été remplacé au fil de la copie par l'aoriste εἶπε.

457 f 2. Cléarque, *Sur les proverbes*

[...] καὶ πόλεως ὄνομα τῶν ἐν τῇ Ἀσίᾳ λέγειν ἀπὸ τοῦ δοθέντος γραμματος, τὸν δ' ἐχόμενον τῶν ἐν τῇ Εὐρώπῃ, καὶ τοὺς λοιποὺς ἐναλλάξ, ἐάν τε Ἑλληνίδος ἐάν τε βαρβάρου τάξει τις.

ἐναλλάξ, ἐάν ego : ἐναλλάξαι ἄν A

Les éditeurs corrigent le second ἐάν pour le faire correspondre à la leçon ἄν que donne le *Marcianus* à la première occurrence de la conjonction. Nous corrigeons le premier afin d'émender la forme ἐναλλάξαι, qui nous paraît suspecte. Si son sens doit être « échanger », il faut admettre soit qu'il a pour complément d'objet direct ὄνομα (πόλεως), qui est également sous-entendu dans la proposition hypothétique qui suit, soit qu'il est ici employé intransitivement, d'une façon tout à fait exceptionnelle. Le verbe ἐναλλάττω veut dire plutôt « échanger, changer (une seule fois), substituer » et l'acception « énoncer en alternance » serait propre à ce passage. En revanche, dès ses premières occurrences chez Pindare et Hérodote, l'adverbe ἐναλλάξ signifie clairement « en alternance » ; il est en outre nettement plus fréquent⁵⁷.

458 b 7. Griphes de banquet proposés par Athénée

Ὅμηρου ἀπὸ ⟨τοῦ⟩ η ἐπὶ τὸ η ·
τοῦ addidi

Hormis ce passage de A, on constate que dans ces listes les témoins du texte emploient l'article uniformément pour les lettres de début et de fin, ou bien ne l'emploient pour aucune des deux⁵⁸.

57. Dans l'ensemble du *TLG*, l'adverbe se rencontre 1 065 fois, contre moins de 300 occurrences pour les formes du verbe, dont seulement 28 pour l'infinitif ἐναλλάξαι. Les proportions ne sont guère différentes si l'on restreint le corpus aux textes conservés contemporains de Cléarque ou antérieurs à son époque.

58. Selon Peppink, l'*Épitomé* écrit : ἀπὸ τοῦ ε ἐπὶ τὸ ε [...] ἀπὸ η ἐπὶ τὸ η [...] ἀπὸ ι ἐπὶ ι [...] ἀπὸ σ εἰς σ [...] ἀπὸ τοῦ ω ἐπὶ τὸ ω. Les irrégularités sont dues à des erreurs de lecture ou de report des leçons. En réalité, C et E portent ἀπὸ η ἐπὶ η, tandis que dans C se trouve ἀπὸ σ ἐπὶ σ et dans E ἀπὸ σ εἰς σ.

458 d 9 et e 2. Griphes de banquet proposés par Athénée

Αἶας add. edd.

Φυλεύς add. edd.

Les éditeurs sont unanimes à suppléer ces deux solutions manquantes. Les suivantes sont transmises dans le texte, mais hors de toute syntaxe. Parfaitement équivalentes à des λύσεις marginales, elles sont comparables, dans notre section, aux mentions ἰχνεύμων et πάππος qu’Athénée insère entre ses extraits en 449 f-450 a. L’absence de celles-ci peut être due aussi bien à la source d’Athénée ou à Athénée lui-même qu’aux prédécesseurs de Jean le Calligraphe ou au scribe du *Marcianus*. S’il s’agissait d’un ou deux exemples moins transparents, le service rendu au lecteur l’emporterait sur cette incertitude. En l’occurrence, les clefs n’étaient pas nécessairement indiquées, car les noms propres figurent eux-mêmes dans les vers homériques, ce qui fait d’eux de bonnes illustrations du principe et, dans le même temps, des réponses paresseuses à la consigne du griphe. L’*Épitomé* rapporte les énoncés mais, on s’en doute, omet les clefs.

458 f 7. Résolution par Athénée de la devinette des deipnosophistes

Ἐπεὶ δὲ ἰκανὴν παρέκβασιν πεποιήμεθα περὶ τῶν γρίφων [...].

παρέκβασιν Herwerden : παράβ- A

Schweighäuser acceptait encore sans difficulté la leçon de A, qui n’est plus retenue par les éditeurs. Le contexte, sans parallèle dans *Les Deipnosophistes*, appelle assurément le sens de « digression ». Le terme normalement employé est παρέκβασις. Sa signification de base, « transgression, chute, dégradation », prend ce sens littéraire et technique peut-être dès l’époque classique, à côté d’autres mots exploitant la métaphore de l’écart ou du détour et d’une manière tout à fait régulière dans notre documentation à partir de Polybe⁵⁹ ; il est d’un usage courant dans les traités rhétoriques qui font place à la digression et dans les scholies⁶⁰.

59. Un passage d’ISÉE où le mot apparaît au pluriel semble illustrer l’émergence de l’usage technique de παρέκβασις (*Sur Philoctémon*, 59 : Καὶ διαρρήδην μαρτυρήσας γνησίους τοὺς παῖδας εἶναι οἶεται ἐξαρκέσειν ὑμῖν παρεκβάσεις). Il appartient tout particulièrement au formulaire métadiscursif de POLYBE, qui emploie les syntagmes κατὰ (τὴν) παρέκβασιν et παρέκβασιν ποιέω ; on trouve une fois dans son œuvre l’expression plus complète ἢ παρέκβασις ἢ διηγήσεως pour désigner l’« écart qu’a fait [son] récit », conformément à la synonymie que présente ailleurs le mot avec ἐκτροπή. Voir III, 2, 7, 2 (κατὰ παρέκβασιν), III, 9, 6, 2 et III, 33, 1, 2 (τὴν γὰρ παρέκβασιν ἐντεῦθεν ἐποησάμεθα), III, 59, 9, 1 (νῦν δ’ ἀναδραμόντες ἐπὶ τὴν παρέκβασιν τῆς διηγήσεως), XII, 28, 10, 6 (δεινότατός ἐστιν ἐν ταῖς παρεκβάσει), XXXI, 30, 4, 2 (Ταῦτα μὲν οὖν ἐπὶ τοσοῦτον ἡμεῖς διεληλυθότες κατὰ τὴν παρέκβασιν αὐθις ἐπάνομεν ἐπὶ τὴν ἐκτροπὴν τῆς ὑποκειμένης διηγήσεως) et XXXVIII, 6, 1, 4 (τινὲς μὲν μυθικαῖς καὶ διηγηματικαῖς

Le mot παράβασις est extrêmement répandu en ses deux sens principaux, « transgression » physique ou morale et, dans la comédie ancienne, « parabase ». Le LSJ indique en outre une acception « digression », pour laquelle il fournit deux références. La première est peu pertinente, car Strabon y rapporte qu'Ératosthène aurait pratiqué la philosophie comme un divertissement occasionnel (παράβασιν τινα [...] ἀπὸ τῶν ἄλλων τῶν ἐγκυκλίων [...] πρὸς διαγωγὴν ἢ καὶ παιδιάν⁶¹). La seconde référence est au pseudo-Longin, dans la tradition duquel nous trouvons en fait deux exemples instructifs de la proximité des termes : une occurrence de παραβάσεις a été traduite tantôt par « exagérations », tantôt par « digressions » (avec ou sans correction du texte), tandis qu'un emploi indiscutable de la notion de digression est exprimé dans le manuscrit par παραβάσεις, que les éditeurs émendent pour rétablir παρεκβάσεις⁶². Il faut signaler en outre que, dans des textes plus tardifs, les termes ἐκτροπή et ἐκβολή sont glosés par παράβασις ; en particulier, Hésychius et les scholies à Thucydide l'emploient pour expliquer une expression souvent citée de l'historien, ἐκβολή λόγου, qui est l'une des premières désignations de la digression⁶³.

Il serait imprudent de tirer argument de ces rares ambiguïtés pour affirmer que παράβασις pouvait concurrencer παρέκβασις aux II^e-III^e siècles et le supplanter sous la plume d'Athénée. Les deux formes avaient les mêmes titres à acquérir cette acception en raison de leur sens premier, mais « parabase » est l'unique spécialisation largement développée par παράβασις. Bien qu'il soit difficile, d'une manière générale, de trancher en faveur ou en défaveur d'un emploi rare dans le cas d'un *codex unicus*, le mot qui nous intéresse est véritablement suspect.

κεχωρημένοι παρεκβάσει, τινὲς δὲ καὶ πραγματικαῖς, ὥστε μὴ μόνον ἐν αὐτοῖς τοῖς κατὰ τὴν Ἑλλάδα τόποις ποιεῖσθαι τὰς μεταβάσεις, ἀλλὰ καὶ τῶν ἐκτὸς).

60. Voir en particulier la définition de la digression donnée par les deux opuscules transmis sous le nom de Tryphon (respectivement p. 203 Spengel et chap. XXI, 2 West) et les nombreuses occurrences des scholies à Démosthène et à Hermogène.

61. STRABON, I, 2, 2 : μέσος ἦν τοῦ τε βουλομένου φιλοσοφεῖν καὶ τοῦ μὴ θαρροῦντος ἐγχειρίζειν ἑαυτὸν εἰς τὴν ὑπόσχεσιν ταύτην, ἀλλὰ μόνον μέχρι τοῦ δοκεῖν προϊόντος, ἢ καὶ παράβασιν τινα ταύτην ἀπὸ τῶν ἄλλων τῶν ἐγκυκλίων πεπορισμένου πρὸς διαγωγὴν ἢ καὶ παιδιάν.

62. PS.-LONGIN, *Du sublime*, XV, 8 : οὐ μὴν ἀλλὰ τὰ μὲν παρὰ τοῖς ποιηταῖς μυθικώτερον ἔχει τὴν ὑπερέκπτωσιν, ὡς ἔφην, καὶ πάντῃ τὸ πιστὸν ὑπεραίρουσαν, τῆς δὲ ῥητορικῆς φαντασίας κάλλιστον αἰεὶ τὸ ἔμπρακτον καὶ ἐνάληθες, δεινὰ δὲ καὶ ἐκφυλοὶ αἱ παραβάσεις ἡνίκ' ἂν ἢ ποιητικὸν τοῦ λόγου καὶ μυθῶδες τὸ πλάσμα καὶ εἰς πᾶν προεκπίπτον ἀδύνατον. Les παραβάσεις des poètes sont leurs « exagérations » dans la traduction de Pigeaud, en accord avec l'interprétation de Russell, alors que Lebègue comprenait « digression » et que Petra proposait la conjecture παρεκβάσεις. *Ibid.*, XII, 5 : παρεκβάσει [...] ἀρμόδιος. La rhétorique torrentueuse de Cicéron se prête aux παρεκβάσει, mais ce mot est une correction de Russell pour la leçon παραβάσει du *Parisinus*.

63. THUCYDIDE, I, 97, 2 : ἔγραψα δὲ αὐτὰ καὶ τὴν ἐκβολὴν τοῦ λόγου ἐποιησάμην διὰ τόδε, ὅτι τοῖς πρὸ ἐμοῦ ἄσασιν ἐκλιπὲς τοῦτο ἦν τὸ χωρίον. Avant d'indiquer qu'il s'agit de la πεντηκονταετία, les scholies précisent : τὴν ἐκβολὴν · τὴν παράβασιν ἢ μετάβασιν τὴν ἐκτροπήν. De même HÉSYCHIUS (ε 1304) : ἐκβολή λόγου · παράβασις, μετάβασις. Le syntagme est souvent imité, notamment par Arrien, Flavius Philostrate, l'Anonyme de Séguier, Cassius Longin et Procope, jusqu'à cette recommandation stylistique atticisante de THOMAS MAGISTROS (p. 150 Ritschl) : Ἐκβολή λόγου λέγε καὶ μὴ παρέκβασις. Θουκυδίδης · « καὶ τὴν ἐκβολὴν τοῦ λόγου ἐποιησάμην ». Ἀριστείδης ἐν τῷ Παναθηναϊκῷ · « καὶ τὰς ἐκβολὰς ὅποσας ἔχει ».

La leçon du *Marcianus* doit donc être rangée parmi les variantes douteuses probablement issues de confusions et de solécismes. Nous pensons que la correction est légitime, quand bien même on reconnaîtrait à παράβασις dans quelques cas le sens « digression⁶⁴ ». Un fait syntaxique achève de nous convaincre : l'emploi par Athénée du syntagme très courant παρέκβασιν ποιέω.

64. Voir les matériaux collectés par ANDERSON 2000, p. 85-86 — où l'on a la surprise de constater que la digression est traitée à l'entrée παράβασις, certes prioritaire alphabétiquement, et que l'entrée παρέκβασις y renvoie.

6. Analyse de la section et synopsis des énigmes

La section qui nous occupe présente les caractéristiques générales du texte d'Athénée, mais possède une structure particulièrement nette. Elle la doit tout d'abord au fait d'être placée à la fin d'un livre. L'auteur marque avec soin l'achèvement d'une partie de son projet ; il revient au dialogue-cadre pour annoncer à son public le sujet du livre suivant, en vantant la variété de son œuvre par le truchement d'un comique athénien de l'époque classique : Τοσαῦτα καὶ περὶ τῶν γρίφων εἰπόντων τῶν δειπνοσοφιστῶν, [...] περὶ τῶν ἐκπωμάτων τὸν λόγον ἐξῆς ποιούμενος, « Voilà donc quels furent les propos des *deipnosophistes* sur le chapitre des griphes ; [...] et je passe au chapitre des coupes¹. » Avec une parfaite homologie, le dernier locuteur de la conversation déclarait quelques lignes plus haut toucher au terme de son propos : Ἐπεὶ δὲ ἱκανὴν παρέκβασιν πεποιήμεθα περὶ τῶν γρίφων [...], « Maintenant que nous avons fait une digression assez longue sur les griphes [...] »². Les coupes à boire et les griphes sont identifiés comme les rubriques successives de la compilation encyclopédique : le catalogue Περὶ τῶν ἐκπωμάτων a été différé par l'exkursus Περὶ τῶν γρίφων.

C'est ainsi que s'ouvrait la section. Le grammairien Émilien y interrompt le discours sur la boisson que le plus loquace des convives, Ulprien, s'apprêtait à poursuivre, afin de proposer à l'assemblée une ζήτησις sur les griphes³. Apparemment justifié par la crainte de la monotonie, ce changement de thème permet bien sûr de ménager un espace, au début du συμπόσιον proprement dit, pour le divertissement intellectuel qui accompagne la consommation du vin⁴. Il ne sera plus question des énigmes par la suite.

Émilien suggère un programme détaillé dont trois points sont tout à fait clairs et correspondent à la teneur de la section⁵. La définition du griphe (ὄρος τοῦ γρίφου) complète

1. X, 459 b-c.

2. X, 458 f.

3. X, 448 b : Ὡρα ἡμῖν, ἄνδρες φίλοι, ζητεῖν τι καὶ περὶ γρίφων, ἵνα τι καὶν βραχὺ διαστώμεν ἀπὸ τῶν ποτηρίων, « Il est temps, mes amis, de faire porter nos recherches quelque peu aussi sur les griphes, afin de nous tenir un tant soit peu à l'écart des coupes. » Le livre X se composait jusque là de longs discours, répartis principalement entre Démocrite, Pontianos et Ulprien (pour un changement de locuteur semblable et une désignation de telles tirades comme « catalogues », voir 443 c : τοιαῦτα πολλὰ ἐφεξῆς καταλέξαντος τοῦ Δημοκρίτου ὁ Ποντιανὸς ἔφη [...]). Après un échange avec Pontianos, Ulprien avait repris la parole en 446 b. Le grammairien Émilien (*Aemilianus Maurus*) est un personnage secondaire de l'œuvre. Ses apparitions dans la conversation font de lui une sorte de double d'Ulprien, le lexicographe virtuose (il parvient à lui en remontrer en III, 127 b). Peut-être est-ce en cette qualité que lui est attribué le rôle d'instigateur d'une nouvelle recherche.

4. Les énigmes appartiennent logiquement au dernier tiers de l'œuvre, mais on ne voit guère la raison pour laquelle elles constituent un appendice au livre X et ne figurent pas dans l'un des cinq derniers livres. Elles se trouvent de fait isolées des autres divertissements du banquet, tels le jeu du cottabe et les σκόλια, dont traite le livre XV.

5. L'allusion à la poétesse archaïque Cléobuline et au traité de Diotime d'Olympène sont problématiques, nous l'avons dit (cf. la note philologique que nous avons consacrée à ce passage). Le syntagme λέγω περὶ

ce que nous appellerons le prélude du recueil. Elle est empruntée à Cléarque, qui offre également une typologie du genre. Nous les avons étudiées en évoquant cet auteur (cf. II, 5). Les extraits comiques relatifs aux grîphes sont annoncés comme le cœur de la section (ζητήσωμεν [...] πῶς οἱ κωμωδιοποιοὶ αὐτῶν μέμνηνται). La comédie est en effet le genre le mieux représenté, mais ne fournit que le tiers environ des exemples, principalement dans une première série de citations tirées de la comédie athénienne du IV^e siècle. Le dernier élément requis par le *deipnosophe* est plus précis. Il s'agit de la punition infligée aux convives incapables de résoudre les grîphes. Cette question a pour cadre un passé indéterminé (τίνα κόλασιν ὑπέμενον, « quelle punition [ils] subissaient »), qui est celui des sources classiques mises à profit. Affleure ainsi la distinction des époques du banquet. Nous la retrouvons à la fin de la section, lorsque Athénée commente à sa manière, cinq siècles plus tard, le jugement de Cléarque sur le déclin des banquets.

L'*amphitryon* romain Larensis répond lui-même à l'invitation du grammairien et conserve la parole durant toute la section⁶. Nous avons affaire, par conséquent, à un segment monologique, dans lequel aucune réplique ne s'interpose. En réalité, jusqu'à la conclusion que nous avons mentionnée, la voix du locuteur s'efface derrière des remarques de transition minimales⁷. Une dernière marque d'interlocution clôt cependant le prélude. Elle transforme la question d'histoire culturelle posée par Émilien en une devinette adressée à Ulpien, et à travers cette figure de l'érudit sur le qui-vive, au lecteur des *Deipnosophistes* : τί δέ ἐστι τοῦτο τὸ ποτήριον, καλέ μου Οὐλιανέ, ζήτει, « Mais ce qu'est cette coupe, mon bon

s'applique chez Athénée aussi bien au discours des symposiastes qu'aux auteurs cités. De même, l'expression ἐταῖρος ἡμῶν, « notre cher ami », « notre compagnon », peut renvoyer à un personnage de la communauté fictionnelle des *deipnosophistes*, voire à un membre du cercle réel de l'auteur. Le nom n'apparaît nulle part ailleurs dans l'ouvrage et n'est pas autrement attesté dans notre documentation. On ne décèle pas non plus, dans la combinaison onomastique Διότιμος ὁ Ὀλυμπηγός, le jeu sur un ou plusieurs noms célèbres auquel se livre presque systématiquement Athénée pour baptiser ses personnages secondaires. Serait-ce un indice de la réalité de son existence ? Il est évidemment frustrant d'imaginer qu'un proche d'Athénée ait pu écrire un traité sur les énigmes de Cléobuline, tout autant que de comprendre qu'Athénée se dispense de rapporter ce qu'il sait de la tradition populaire associée à la fille de Cléobule, πρῶτος εὐρετής du genre. La mention est en tout cas sans équivalent, car les sept personnages introduits tardivement dans la fiction (cf. 1 pour la liste des *dramatis personae*) ont un rôle dans la conversation et contribuent à la compilation.

6. C'est donc au patron des convives que revient le morceau de choix qu'est la tirade sur les grîphes. Fondée sur le traité de Cléarque, elle associe donc un personnage de premier plan et une source favorite d'Athénée. En IV, 160 b, une intervention de Larensis était annoncée par ces mots : Πρὸς ταῦτα ὁ καλὸς ἡμῶν ἐστίαστω Λαρήνσιος καὶ αὐτὸς ἔφη.

7. Lorsque Larensis indique avoir presque terminé, c'est d'ailleurs par une première personne du pluriel qui se comprend aussi bien comme le substitut d'une forme de singulier que comme l'inclusion des auditeurs dans le discours ; ce « nous » se fond aisément dans celui de l'auteur, où sont implicitement compris Timocrate et le lecteur. À παρέκβασιν πεποήμεθα, « nous avons fait une digression » (458 f), succède ἐπειδὴ καὶ ἡμᾶς ἐσπέρα καταλαμβάνει ἀναπεμπαζομένους τὰ εἰρημένα, « puisque le soir nous trouve en train de reparcourir leurs discours » (459 b).

Ulpian, à toi de le chercher ! » En conclusion, Larensis donnera la solution par l'intermédiaire d'une citation d'Antiphane⁸.

Passé ce prélude dialogué, Athénée adopte le style habituel de sa compilation. Les extraits sont juxtaposés, seulement introduits par deux types principaux de transition, qui se combinent volontiers :

- la mention de l'auteur, du titre de l'œuvre et parfois de la source secondaire utilisée ;
- une indication de contenu rattachant la citation au sujet des griphes.

Soit cette liaison thématique emploie le groupe lexical de γρίφος⁹, soit elle souligne la pertinence de l'extrait pour le propos de la section, le plus souvent au moyen de τοιοῦτον¹⁰. Si la progression analogique reste implicite, καί et δέ suffisent alors à l'organisation du discours. Dans deux passages, l'enchaînement rapide des textes parvient à l'asyndète pure et simple : d'une part, dans un passage d'Eubule dont Athénée ne retient que les griphes en mettant directement sous nos yeux le résultat de son ἐκλογή (voir la clef ἰχνεύμων αἰγύπτιος, donnée hors syntaxe en 450 a), d'autre part, dans la liste des vers homériques et iambiques pouvant servir aux griphes (voir les rubriques ὁμηρικοὶ ἀπὸ τοῦ ε ἐπὶ τὸ ε, puis ἴαμβοι en 458 b et c).

Par contraste, il faut noter que l'élaboration stylistique du formulaire logique et narratif (nous pensons à des termes comme διόπερ en 453 f et ὄθεν ὕστερον en 454 b) est le fait des sources intermédiaires explicites ou peut en trahir l'utilisation. Un exemple en est la résolution des « griphes logiques » en 453 b : Τοῦτο δ' ἐστὶν ὁμωνυμία [...]. Τὸ δὲ [...] σημαίνει [...]. Τὸ δὲ προάγον [...]. Rien d'impossible à ce qu'Athénée identifie le ressort de l'une de ces devinettes comme « homonymie ». Mais sa pratique régulière laisse penser que l'on a affaire en l'occurrence à une source seconde, peut-être à Cléarque, cité de part et d'autre du passage. La section ne contient que deux éléments de repérage interne : une incise

8. Cet extrait du *Ganymède* (459 a-b) n'est pas lui-même un griphe, mais montre un esclave spirituel qui feint d'interpréter une question de son maître comme une énigme de banquet : le châtement prévu au banquet est moins cinglant que celui dont Laomédon le menace. Sur ce fragment, voir OLSON 2007, p. 133-134.

9. On trouve également ses dérivés γριφώδης (en 456 c) et γριφεύειν (en 451 b et 453 b).

10. Τοιοῦτον, utilisé douze fois dans la section, est le plus fréquemment cataphorique et marque simplement l'introduction d'une citation. Mais on peut souvent aussi lui prêter une valeur anaphorique, et parfois clairement un sens générique, qui se gloserait par « au genre du griphe appartient encore ». Nous avons systématisé dans notre traduction l'emploi vague du mot *genre*. Τοιοῦτόν ἐστι καὶ τὸ Θεόγνιδος τοῦ ποιητοῦ [...]. Τοιοῦτον δ' ἐστὶν καὶ τὸ ῥήματα λέγειν ἀνθρώπων ὀνόμασιν ὅμοια [...] en sont deux exemples consécutifs (457 a-b). Les termes παραπλήσιως et παραπλήσιον, employés en 452 e 7 et 454 f 2 ont alors la même valeur. Mais la nuance est légère par rapport aux autres chevilles de la citation : οὕτω(ς) (8 occurrences), les démonstratifs (5 cas), οἶον (3 occurrences) et l'expression τόνδε τὸν τρόπον (3 occurrences).

destinée à rappeler qu'il a déjà été fait allusion à Callias d'Athènes¹¹ et une formule de transition qui compare au tragédien Théodecte les petits maîtres du griphe que sont les bateleurs¹². L'un et l'autre cas concernent des citations de Cléarque.

Le traité *Sur les griphe*s composé par le disciple d'Aristote est en effet la source principale d'Athénée, qui y prend l'armature de sa section, mais accroît encore sa tendance centrifuge. Avant d'aborder la question des textes exploités par l'excursus, nous analysons en détail la structure de la section dans le tableau suivant. Nous y délimitons trois mouvements, qui montrent la façon dont Athénée compose sa section en fonction du travail de Cléarque : un prélude, qui contient un programme et ses remarques théoriques ; le parcours d'un corpus d'exemples ; une conclusion qui prend la forme d'un retour à Cléarque et au monde du banquet. On y trouvera également la numérotation des griphe à laquelle nous nous référerons désormais.

(Le tableau se trouve à la page suivante.)

11. Larensis dit en 453 c : ἐζητοῦμεν γὰρ ἔτι πρότερον περὶ αὐτοῦ, en se référant au passage dans lequel Cynulque affirmait sa prédilection pour l'œuvre citée dans le Περὶ γρίφων (VII, 275 b, cf. II, 5).

12. Par le syntagme τῷ δὲ Θεοδέκτῃ παραπλησίως (452 e).

Structure de la section sur les énigmes d'Athénée

Plan de la section				Énigmes et griphes								
				N°	Attribution							
448 b-e Prélude	448 b-c 2	Annonce du sujet et programme										
	448 c 3-e 6	Définition et typologie (Cléarque). La devinette des deipnosophistes										
448 f-457 c Exemples de griphes	448 f 1-451 c 4	1. Comédies			1	Antiphane						
					2 (a-e)	Antiphane						
					3	Alexis						
					4 (a-d)	Eubule						
					5 (a-c)	Antiphane						
					6	Antiphane						
					7	Diphile						
	451 c 5-e 2	2. Expressions poétiques			8	Achée						
					9	Ion						
	451 e 3-452 a 1	3. Un maître ès griphes, Théodecte			10	Théodecte						
					11	Théodecte						
	452 a 2-452 b 6	4. Un usage tactique du griphe			12	Callisthène						
	452 b 7-e 6	5. Quelques griphes typiques			13	Anonyme (Cléobuline)						
					14	Panarcès						
					15 (a-f)	Pythagore						
	452 e 7-453 b 1	6. Petits maîtres et forme simple			16 (a-b)	Droméas, Aristonyme et Cléon						
					17	Sosiphane						
	453 b 2-c 2	7. Le griphe logique, un archétype ?			18 (a-c)	Anonyme						
	453 c 3-455 d 3	8. Jeux littéraires	453 c 3-454 f 7	8.1. La mise en scène de la langue ou le grec tel qu'on l'écrit	453 c 3-454 a 1	a. Des éléments. Innovation formelle et imitation	19 (a-c)	Callias				
					454 a 2-f 3	b. De la composition. Description de l'inscription	20	Callias				
							21	Euripide				
		454 f 4-7	c. Épeler le nom : un art	22	Agathon							
				23	Théodecte							
		454 f 8-455 d 3	8. 2. Jeux littéraires sous contrainte			24	Thrasymaque (?)					
						25	Castorion					
						26	Pindare					
		455 d 4-456 b 8	9. Autres exemples	455 d 4-e 6	9. 1. Exemples anonymes			27	Anonyme			
	455 e 7-456 b 1							9. 2. Retour à la comédie			28	Anonyme
											29	Anonyme
			30	Antiphane								
	456 b 2-8		9. 3. L'énigme de la Sphinx			31	Anaxandride					
						32	Timoclès					
		33				Platon le Comique						
	456 c 1-457 a 6	10. Un autre maître ès griphes, le poète Simonide			34	Sphinx						
					35	Simonide						
					36	Simonide						
	457 a 7-c 1	11. Autres exemples			37	Théognis						
					38	Anonyme						
					39	Anonyme						
457 c-459 c Conclusion : retour au banquet	457 c 2-458 a 1	Retour à Cléarque. Éloge du griphe à l'ancienne				Griphes de banquet des Modernes et des Anciens						
	458 a 1-f 6	Les griphes du banquet idéal										
	458 f 7-459 c 3	Appendice conclusif	458 f 7-459 b 5	Résolution de la devinette des deipnosophistes			Griphes de banquet proposés par Larensis (Athénée)					
			459 b 6-459 c 3	Annonce du livre et du thème suivants								

Athénée construit son développement à partir d'un nombre de sources assez limité et principalement issues des débuts de l'époque hellénistique. La prédominance de Cléarque pose le problème crucial de son exploitation implicite. On peut résumer comme suit les renseignements fournis par Athénée et les hypothèses raisonnables qu'ils permettent.

Les sources de la section

Définition et typologie	Source explicite et datation		Source implicite
	Cléarque de Soles	IV-III av.	
Citations comiques			Cléarque ?
Théodecte	Hermippe de Smyrne	III av.	
Anecdote historique	Callisthène d'Olynthe	IV av.	
Énigme de Panarcès	Cléarque	IV-III av.	
<i>Akousmata</i> de Pythagore	Démétrios de Byzance	I av.	
Petits maîtres du griphe	Cléarque	IV-III av.	
Griphe logique			
Callias d'Athènes	Cléarque	IV-III av.	
Castorion. Pindare et le <i>sigma</i>	Cléarque	IV-III av.	
Méandrios			Cléarque ?
Poèmes de Lasos	Héraclide du Pont	IV av.	Cléarque ?
Építaphe de Thrasymaque	Néoptolème de Parion	III av.	
Énigme de l'escargot	Teucros de Cyzique	I av.	
Énigme de la Sphinge	Asclépiade de Tragilos	IV av.	
Épigrammes de Simonide	Chaméléon d'Héraclée	IV-III av.	
Les deux banquets	Cléarque	IV-III av.	

Démétrios de Byzance et Teucros de Cyzique sont les sources explicites les plus tardives. Si l'on met à part l'emprunt d'une anecdote historique à Callisthène et d'une épigramme à Néoptolème de Parion, Athénée puise ses matériaux dans la tradition savante péripatéticienne. Plus précisément, sur le thème des griffes comme sur de nombreux autres sujets, sa compilation s'appuie sur les biographies littéraires¹³. Ce sont en effet ces ouvrages qui lui donnent les moyens d'étendre la catégorie d'énigme à des productions littéraires atypiques ou obscures. Les ensembles les plus cohérents sont en effet tirés de Chaméléon (les anecdotes sur le poète Simonide) et surtout de Cléarque (les jeux littéraires, au centre de la section).

13. Voir ZECCHINI 1989, p. 197-235 (« *Ateneo tra biografia ed erudizione antiquaria* »). L'auteur examine le problème controversé de la genèse du genre biographique et insiste sur le fait que l'œuvre de Cléarque constitue « *la prima antologia biografica della cultura greca* » (p. 207-208), en ce sens que ses prédécesseurs se sont concentrés sur des domaines de spécialité restreints (tels Aristoxène et Dicéarque). Aussi peut-on considérer qu'un auteur comme Hermippe complète les informations de Cléarque aux yeux d'Athénée (p. 208-210) ; sur Hermippe, voir BOLLANSÉE 1999. Sur les rapports d'Athénée avec le genre historique, voir à présent les études recueillies dans LENFANT 2007. Pour les fragments de Chaméléon, on utilise à présent GIORDANO 1990 [1977].

À ce dernier, on peut hésiter à attribuer plusieurs citations dont la source n'est pas nommée. L'origine des citations comiques d'Athénée a la plus grande portée : selon Fritz Wehrli, Cléarque a pu constituer ce dossier sur la comédie moyenne. Si l'on pense que le programme annoncé au début de la section est une sorte de table des matières par laquelle l'auteur nous fait connaître les informations dont il dispose, l'hypothèse est plausible. Rien n'assure qu'Athénée avait une connaissance directe de ces textes¹⁴. Cependant, il demeure curieux que jamais il ne nomme Cléarque à ce propos. On sait par ailleurs que la comédie est l'un des genres qu'il fréquente le plus assidûment, au point de prêter à l'un de ses deipnosophistes une collection de plusieurs centaines d'extraits¹⁵. La question n'est pas tranchée. Voici donc la contribution patente des deux traités de Cléarque : ils confèrent à la section sur les énigmes un cadre théorique et une perspective qui la distinguent des autres parties des *Deipnosophistes*.

Les traités de Cléarque *Sur les griphes* et *Sur les proverbes*
et leur utilisation par Athénée

	N° Wehrli	Athénée		Autres sources	
Περὶ γρίφων	89	I, 4 d			
	90	I, 4 d			
	91 a	VII, 275 b			
	86	X, 448 c-e	Définition et typologie		
	94	X, 452 c	Énigme de Panarcès		
	93	X, 452 e-f	Petits maîtres du griphe		
	88	X, 454 f-455 c	Castorion. Pindare et le <i>sigma</i>		
	84 = 63	X, 457 c-f	Punition des perdants		
	92	XIV, 620 c			
	87	XIV, 648 f-649 a			
	85				Σ Aristophane, <i>Guêpes</i> , 20
	91 b				Eustathe, <i>Comm. Il.</i> , p. 1908
	95 a				Σ Platon, <i>République</i> , 479 c
	95 b				Eustathe, <i>Comm. Il.</i> , p. 713
Περὶ παροιμιῶν	63 = 84	X, 457 c-f	Les deux banquets		
	Huit autres citations dans <i>Les Deipnosophistes</i>				

Nous pouvons à présent dresser la synopsis des griphes contenus dans la section. Les indications génériques qui y figurent suivent les catégories anciennes, mais nous ajoutons dans certains cas une caractérisation plus précise entre parenthèses. La forme des énoncés versifiés est désignée par les conventions d'écriture que nous avons signalées au début de notre travail.

14. Voir NESSELRATH 1990, p. 65.

15. En expert de l'ἐκλογή, Démocrite a compilé un florilège des huit cents pièces comiques qu'il a lues (voir VIII, 336 d).

Les grîphes de la section d'Athénée :
solutions et forme

N°	Attribution et datation		Genre	Solution	Nb. de vers	Mètre
	(Cléarque de Soles)	IV-III av.	(Question : devinette des déïpnosophistes)	Coupe de vin mêlé de saumure (ἄλμη)	Prose	
1	Antiphane, <i>Cnathidée</i>	IV av.	Comédie + énigme	Écot (ἔρανος)	15	3ia
2 a-e	Antiphane, <i>Aphrodisios</i>	IV av.	Comédie (périphrase métaphorique)	Marmite (χύτρα) Galette (πλακοῦς) Vin (οἶνος) Eau (ὕδωρ) Myrrhe (σμύρνα)	17	4tr
3	Alexis, <i>Hypnos</i>	IV-III av.	Comédie + énigme	Hypnos, le sommeil (ὕπνος)	9	3ia
4 a-d	Eubule, <i>Carion le sphinx</i>	IV av.	Comédie + énigme	Anus (προκτός) Ichneumon (ιχνεύμων) Aigrette (πάππος) Urne (κληρωτικόν)	25	hex + 3ia
5 a-c	Antiphane, <i>Le Problème</i>	IV av.	Comédie + énigme	[Parodie ?]	19	hex + 3ia
6	Antiphane, <i>Sappho</i>	IV av.	Comédie + énigme	Lettre (ἐπιστολή)	21	hex + 3ia
7	Diphile de Sinope, <i>Thésée</i>	IV-III av.	Comédie + énigme	Fer (σίδαρος) Forgeron (χαλκεύς) Verge (πέος)	Paraphrase en prose	
8	Achée d'Éréttrie, <i>Iris</i>	V av.	Drame satyrique (périphrase métaphorique)	Scytale (στυτάλη)	4	3ia
9	Ion de Chios, <i>Phénix</i>	V av.	Tragédie (périphrase métaphorique)	Glu du gui (ιξός)	3	3ia
10	Théodecte de Phasélis	IV av.	Énigme (+ tragédie ?)	Ombre (σκιά)	5	hex
11	Théodecte de Phasélis, <i>Edipe</i>	IV av.	Tragédie + énigme	Nuit et jour (νύξ καὶ ἡμέρα)	2	hex
12	(Callisthène d'Olynthe, <i>Helléniques</i>)	(IV av.)	Histoire (message à double entente)	Famine (λιμός)	Prose	
13	Anonyme (Cléobuline de Lindos)	VI av.	Énigme	Application d'une ventouse (αικίας προσβολή)	2	éleg.
14	Panarcès	V av.	Énigme	Férule, chauve-souris, eunuque, pierre ponce (νάρθηξ, νυκτερίς, εὐνούχος, κίσηρις)	Paraphrase en prose ?	
15 a-f	Pythagore	VI-V av.	Philosophie (précepte métaphorique)	[Interprétation symbolique]	Prose	
16 a-b	Droméas de Cos, Aristonyme d'Athènes et Cléon	V/IV av. ?	(Histoire drôle)	[Jeux de mots : εἰς ἔμετον / εἰς τὴν κοιλίαν, ἐν γαστρὶ ἔχειν / βεβρωκία]	Prose	
17	Sosiphane de Syracuse	IV av.	(Insinuation insultante)	?	Prose	
18 a-c	Anonyme	?	Énigme (« grîphe logique »)	Ourse, serpent, aigle et chien (ἄρκτος καὶ ὄφις καὶ αἰετός καὶ κύων) Temps (χρόνος) Avoir une âme (ψυχὰς ἔχειν)	Prose	
19 a-c	Callias d'Athènes, <i>La Tragédie des lettres</i>	V av.	Tragédie / comédie ?	[Procédés poétiques : πρόλογος ἐκ τῶν στοιχείων, χορός ἐκ τῶν συλλαβῶν, ῥήσις ἐκ τῶν φωνηέντων]	11	3ia + paraphrase en prose
20	Callias d'Athènes (<i>La Tragédie des lettres</i> ?)	V av.	Tragédie / comédie ?	Pet, puanteur ? (ΨΩ ?)	5	3ia
21	Euripide, <i>Thésée</i>	V av.	Tragédie	Thésée (ΘΗΣΕΥΣ)	13	3ia
22	Agathon, <i>Téléphe</i>	V av.	Tragédie	Thésée (ΘΗΣΕΥΣ)	6	3ia

N°	Attribution et datation		Genre	Solution	Nb. de vers	Mètre
23	Théodecte de Phasélis	IV av.	Tragédie	Thésée (ΘΗΣΕΥΣ)	8	3ia
24	Thrasymaque de Chalcédoine (?)	V av.	Épigramme (épitaphe)	Thrasymaque (ΘΡΑΣΥΜΑΧΟΣ)	2	éleg.
25	Castorion de Soles, <i>Hymne à Pan</i>	IV av.	Hymne	[Procédés poétiques : ἔκαστος τῶν ποδῶν τὸ αὐτὸ μέτρον ἀποδώσει, τῶν ποδῶν ἕκαστος ἐστὶ ἐνδεκαγράμματος]	5	3ia
26	Pindare	VI-V av.	Dithyrambe	[Remarque sur la lettre <i>sigma</i>]	2	dactylo-épitríte
	Lasos d'Hermioné, <i>Hymne à Déméter</i>	VI av.	(Hymne)	[Poème asigmatique]	1	?
27	Anonyme	?	Énigme	Apollon	2	éleg.
28	Anonyme	?	Énigme	Tisane (πιτισάνη)	1	3ia
29	Anonyme	?	Énigme	Escargot (κοχλίας)	2	hex
30	Antiphane, <i>L'Amoureux de lui-même</i>	IV av.	Comédie (périphrase métaphorique)	Fromage (τυρός)	1	4tr
31	Anaxandride, <i>Le Laideron</i>	IV av.	Comédie (périphrase métaphorique)	Marmite (χύτρα)	3	4tr
32	Timoclès, <i>Les Héros</i>	IV av.	Comédie (périphrase métaphorique)	Table (τράπεζα)	5	3ia
33	Platon le Comique, <i>Adonis</i>	V-VI av.	Comédie + oracle	Aphrodite et Dionysos (Ἀφροδίτη καὶ Διόνυσος)	4	hex
34	Sphinx (Asclépiade de Tragilos, <i>Histoires tragiques</i>)	? (IV av.)	Énigme	L'homme	5	hex
35	Simonide de Céos	VI-V av.	Épigramme	Bouc, dauphin (τράγος, δελφίς) / bouc, dauphin, dithyrambe (δελφίς, τράγος, διθύραμβος) / soufflet, pinces, sommeil, hache (ἀσκός, καρκίνος, ὕπνος, πέλεκυς)	4	hex
36	Simonide de Céos	VI-V av.	Épigramme	Celui qui refuse de chanter (ὁ οὐκ ἐθέλων ἄδειν), âne (ὄνος), chénice d'orge (χοϊνίξ τῶν κριθῶν)	2	hex
37	Théognis de Mégare	VI av.	Énigme	Conque (κόχλος)	2	éleg.
38	Anonyme	?	Tragédie ? (mot ambigu)	[ἀριστόνικος/Ἀριστόνικος]	1	3ia
39	Anonyme	?	Énigme	Naufrage ? Boxeurs ? Amandes ? Moules ?	3	hex
	Cléarque de Soles	(IV-III av.)	Griphe de banquet des Anciens	[Vers homériques ou iambiques, mètres imposés, noms de héros mythiques]		
	Athénée	(II-III)	Griphe de banquet	[Vers homériques et iambiques débutant et finissant par une même lettre (α, ε, η, ι, σ, ω), vers asigmatiques, vers dont les syllabes extrêmes font apparaître un nom, un objet ou un aliment]	27	hex, 3ia

Pour sept griphe, ni les passages cités ni le commentaire ne fournissent de solution (ce sont les numéros 5 a, 5 b, 5 c, 17, 20, 34 et 39). Les énoncés du griphe 5 ne sont probablement pas susceptibles de recevoir une solution. Le griphe 17 est une insulte dont le sel nous échappe¹⁶, tandis que le sens général du griphe 20 n'est pas douteux. Le fameux griphe 34 se passe de solution. Il reste donc le cas du griphe 39, qui est cité par plusieurs sources postérieures à Athénée et au sujet duquel on peut considérer qu'il n'existe pas de consensus¹⁷.

16. Cf. la note philologique à 453 a 6.

17. Au XI^e siècle, Jean de Sicile exposait sa résolution (cf. II, 17.3). Sur cet énoncé, cf. C, 1.1.

La forme des énoncés se détaille de la façon suivante.

Forme des grîphes cités dans la section

Forme	N ^{os} des énoncés	Nb. d'énoncés	Prop. (%)	Nb. total de vers	Prop. (%)	Nb. moyen de vers
Trimètre iambique	1, 3, [4-6], 8-9, 19-23, 25, 28, 32, 38	13 [16]	33 % [41 %]	86 [122]	41 % [58 %]	6,62
Hexamètre	[4-6], 10, 11, 29, 33-36, 39	8 [11]	21 % [28 %]	27 [56]	13 % [27 %]	3,38
Distique élégiaque	13, 24, 27, 37	4	10 %	8	4 %	2
Hexamètre et trimètre iambique	4-6	3	7,5 %	65 29 36	31 %	21,67
Tétramètre trochaïque	2, 30-31	3	7,5 %	21	10 %	7
Dactylo-épitrite	26	1	3 %	2*	1 %	—
VERS	1-6, 8-11, 13, 19-39	32	82 %	209	100 %	6,53
PROSE	7, 12, 14-18	7	18 %			
ENSEMBLE DES ÉNONCÉS	1-39	39	100 %			

* Les vers de Pindare ne sont pas cités d'une façon complète.

Au total, les quatre cinquièmes de ces grîphes sont en vers, tandis que sept grîphes sont cités en prose. Parmi ces derniers, nous trouvons deux paraphrases d'énoncés originellement versifiés : une scène comique de Diphile et l'énigme traditionnelle de Panarcès.

L'intérêt de ces observations formelles réside dans la qualité de marqueur générique des formes métriques : le trimètre iambique est partagé par la tragédie et par la comédie, celle-ci utilisant également le tétramètre trochaïque ; l'hexamètre dactylique est le mètre d'énigmes indépendantes, mais aussi des énigmes intégrées aux fragments comiques ; le distique élégiaque est réservé aux énigmes indépendantes.

Ces données sont difficilement comparables avec celles du synopsis de l'*Anthologie* (cf. B, 3, *infra*), car il s'agit ici de l'ampleur des citations faites par Athénée, qui sont tantôt des énigmes complètes et indépendantes, tantôt des énigmes intégrées à un contexte générique différent, tantôt enfin des énoncés considérés comme connexes. Dans les deux derniers cas, il n'est pas toujours possible d'isoler un texte que l'on puisse mettre sur le même plan que les énoncés du recueil. Il reste que l'hexamètre est assez caractéristique de l'énigme pour que les comiques ne transposent pas les énoncés qu'ils citent en trimètres iambiques ou n'en inventent pas eux-mêmes dans ce mètre lorsqu'ils souhaitent tourner en dérision l'obscurité grandiloquente des énoncés typiques. C'est là un point de contact évident avec la représentation comique du langage oraculaire, dont Aristophane offre plusieurs exemples.

La comédie, la tragédie et l'énigme sous sa forme traditionnelle sont les principaux genres convoqués dans la section. Nous poussons un peu plus loin ce constat en mentionnant ci-dessous les énoncés dramatiques qui intègrent des énigmes *stricto sensu*.

Origine générique des griphes

Genre	N ^{os} des énoncés	Nombre et proportion des énoncés	
Comédie périphrase métaphorique (4) + énigme (6) + oracle (1)	1-7, 30-33 2, 30-32 1, 3-7 33	11	28 %
Énigme + tragédie ? (1)	10, 13-14, 18, 27-29, 34, 37, 39 10	10	26 %
Tragédie périphrase métaphorique (1) + énigme (1)	9, 11, 19-20 (?), 21-22, 23 (?), 38 (?) 9 11	8	21 %
Épigramme	24, 35-36	3	7,5 %
Drame satyrique (périphrase métaphorique)	8	1	2,5 %
Histoire	12	1	2,5 %
Philosophie	15	1	2,5 %
Hymne	25	1	2,5 %
Dithyrambe	26	1	2,5 %
(Histoire drôle)	16	1	2,5 %
(Insinuation insultante)	17	1	2,5 %
ENSEMBLE DES ÉNONCÉS	1-39	39	100 %
<i>Énigme, intégrée ou non à d'autres genres</i>	<i>1, 3-7, 10-11, 13-14, 18, 27-29, 34, 37, 39</i>	17	44 %

Les griphes d'Athénée seront étudiés conjointement à ceux de l'*Anthologie*.

Le passage de Cléarque qui amorce la conclusion de la section a été commenté plus haut (*cf.* II, 5). Nous ferons pour finir une remarque sur le développement que lui donne Athénée. Répondant en partie aux suggestions de Cléarque, le compilateur fait en quelque sorte mimer au personnage de Larensis l'échange des griphes. Proposant trois types de consignes, le locuteur cite vingt-sept énoncés qui constituent des réponses valables.

Les griphes de banquet proposés par Larensis (Athénée)

Vers		Homériques		Iambiques	Total				
		<i>Iliade</i>	<i>Odyssee</i>						
Débutant et finissant par	α	3	IV, 92 V, 226 V, 453		2	Exemples anonymes	5	18	27
	ε	2	IV, 89 V, 686		2		4		
	η	2	V, 133 V, 370		1		3		
	ι	2	VI, 60 VI, 206		0		2		
	σ	1	I, 90		1		2		
	ω	1	XVI, 364		1		2		
Sans <i>sigma</i>		1	VII, 364		0		1	1	
Montrant un	nom	3	II, 557 II, 628 II, 732		0		3	8	
	objet	3	VIII, 202	XVII, 580 XVIII, 107	0		3		
	aliment	2	I, 538 I, 550		0		2		

La concentration des exemples homériques dans un ou deux chants pour chacune des catégories est frappante. Il semble préférable d'y voir la trace d'une résolution *cum libro* plutôt que le parcours mental de portions étendues des épopées. Cela n'indique pas si cette démonstration d'ingéniosité est tributaire d'une source ou si Athénée a lui-même pratiqué le jeu proposé par Cléarque.

B. Le livre XIV de l'*Anthologie grecque*

1. Histoire du recueil et présentation du livre XIV

Constituée par l'accumulation, entre le II^e siècle avant notre ère et le X^e siècle de notre ère, de recueils indépendants et de florilèges consacrés à certains genres épigrammatiques, l'*Anthologie grecque* nous a conservé quelque 3 700 pièces d'époques diverses. Après les recueils d'épigrammes mis en circulation par des poètes hellénistiques tels Posidippe de Pella, qui donnèrent naissance à la forme même du recueil unitaire, les étapes connues sont les suivantes : la *Couronne* (Στέφανος) de Méléagre de Gadara (II^e-I^{er} siècle avant notre ère), la *Couronne* de Philippe de Thessalonique (I^{er} siècle avant notre ère), la collection d'épigrammes pédérastiques due à Straton (II^e siècle de notre ère), le *Cycle* (Κυκλός) d'épigrammes contemporaines composé par Agathias le Scholastique (VI^e siècle de notre ère), puis, vers l'an 900, l'assemblage des recueils précédents par Constantin Céphalas. Ce maître d'école byzantin formait ainsi une *Anthologie* comportant au moins des épigrammes amoureuses, votives, funéraires et démonstratives, et peut-être des épigrammes exhortatives, satiriques, pédérastiques. Moins d'un siècle plus tard, un érudit constantinopolitain a constitué une version augmentée du recueil de Céphalas, auquel il a ajouté notamment des poèmes chrétiens et ecphrastiques¹. C'est l'*Anthologie* que nous connaissons².

Dans le manuscrit principal du texte, ces poèmes sont répartis en quinze livres³. Le sommaire qui se trouve en tête du codex fournit aux éditeurs les titres traditionnellement retenus⁴.

1. On désigne cet érudit comme le copiste J du manuscrit principal de l'*Anthologie grecque*, le *Palatinus* 23, auquel elle doit le nom d'*Anthologie palatine* que l'on utilise également. Nous présentons brièvement la tradition du recueil dans la suite de cette section.

2. Notre aperçu se fonde sur les travaux de référence que sont GOW 1958, GOW & PAGE 1965, GOW & PAGE 1968, PAGE 1981 et CAMERON 1993. Nous avons également mis à profit les indications données dans IRIGOIN 1997 [1975], qui résume les conférences tenues par J. Irigoïn à l'École pratique des hautes études durant l'année 1974-1975.

3. L'*Anthologie* composée par Maxime Planude au XIV^e siècle constitue le seizième livre des éditions modernes (cf. *infra*).

4. Cet *Index uetus* d'origine incertaine est reproduit dans BECKBY 1965a, I, p. 79.

Sommaire de l'*Anthologie grecque*

- I Épigrammes chrétiennes
- II Épigrammes descriptives de Christodore (statues d'un bain de Constantinople)
- III Épigrammes d'un temple de Cyzique
- IV Préfaces des recueils de Méléagre, de Philippe et d'Agathias
- V Épigrammes érotiques
- VI Épigrammes votives
- VII Épigrammes funéraires
- VIII Épigrammes funéraires composées par Grégoire de Nazianze
- IX Épigrammes épidiectiques
- X Épigrammes protreptiques
- XI Épigrammes de banquet et épigrammes satiriques
- XII Épigrammes pédérastiques
- XIII Épigrammes de mètres divers
- XIV Problèmes, (oracles), énigmes
- XV Épigrammes mêlées

Comme on le voit, les trois derniers livres appartiennent à une strate tardive du recueil, qui ne se rattache pas au propos des compilateurs les plus anciens. L'ajout des livres XIII et XIV, au moins, est postérieur à la synthèse de Constantin Céphalas, le cas du livre XV étant plus douteux. Nous avons repris ici les titres utilisés dans l'édition de la Collection des universités de France. Ils attestent de l'hétérogénéité à la fois interne et relative des livres en question. Le très bref livre XIII contient des épigrammes de mètres divers. Le livre XV est visiblement composé de trois sections — épigrammes chrétiennes, poèmes figurés (les fameux τεχνοπαίγνια que sont la *Syrinx* de Théocrite ou l'*Autel* de Dosiadas), inscriptions concernant les auriges de l'hippodrome de Constantinople —, auxquelles se joint une vingtaine de pièces insérées sans souci de cohérence. On leur assigne habituellement, depuis le XIX^e siècle, le titre commun Σύμμικτα, « [Épigrammes] mêlées ».

Cet intitulé est en réalité prélevé dans la désignation du livre XIV, Ἀριθμητικὰ καὶ γρήφα σύμμικτα, où il faut sans aucun doute comprendre γρίφοι et peut-être interpréter ce mot comme une catégorisation générique des deux types d'énoncés qui s'y entrelacent aux « problèmes arithmétiques », à savoir les oracles et les énigmes. Plus précisément, on peut faire l'hypothèse que le rédacteur du sommaire a employé la forme substantivée de l'adjectif tardif γρίφος (*cf.* I, 5.1). Deux possibilités subsistent ensuite. Soit on estime que σύμμικτα désigne bien le livre suivant. Soit on considère que ce mot s'accorde avec les deux mots qui précèdent, ou seulement avec le second ; l'appendice que représente le dernier livre n'est

alors pas inclus dans cette table des matières, qui, selon certains spécialistes, est antérieure à la compilation contenue dans le manuscrit⁵. Que le titre du livre ait été, dans l'esprit du copiste, « Problèmes arithmétiques et griphes » ou « Problèmes arithmétiques et griphes divers », les oracles en sont absents. Leur éventuelle assimilation aux griphes est intéressante, mais n'a évidemment aucune autorité particulière⁶. C'est le rapprochement des trois classes d'énoncés qui est significatif.

Le livre XIV contient 150 épigrammes, qui se partagent d'une manière à peu près égale entre les problèmes, les oracles et les énigmes. L'assignation de certains énoncés à l'une des catégories est cependant délicate. Outre les cas d'incertitude, il peut paraître utile de regrouper une dizaine d'énoncés sous la catégorie « divers », comme le fait Félix Buffière. Observons le classement que propose cet éditeur, en le comparant avec celui d'Hermann Beckby, qui vise pour sa part à délimiter une structure au sein du livre :

Contenu du livre XIV selon deux de ses éditeurs

BECKBY 1965b		BUFFIÈRE 1970	
1-64	Problèmes et énigmes dans un ordre varié	1-4, 6-7, 11-13, 48-51, 116-146	Problèmes (44)
65-115	Oracles, mais 103-111 : énigmes	34, 65-100, 102, 112-115, 148-150	Oracles (45)
116-147	Problèmes	5, 9, 14, 16, 18-33, 35-47, 52-64, 101, 103, 105-106, 108-110	Énigmes (53)
148-150	Oracles	8, 10, 15, 17, 104, 107, 111	Divers (7)

Des quatre sections identifiées par Beckby, la plus évidente est le groupe des problèmes issus de la collection transmise sous le nom de Métrodore⁷. Buffière préfère distinguer de celle-ci une autre source, la collection de Socrate⁸. Pour déterminer le temps qu'un contenant

5. Voir BUFFIÈRE 1970, p. 108.

6. Les éditions que nous avons consultées d'une façon privilégiée impriment le titre grec sous la forme Ἀριθμητικὰ καὶ γρίφοι, mais BECKBY 1965b [1958] le traduit par « *Arithmetische Aufgaben und Rätselsprüche* » (où l'on notera le choix d'un synonyme de *Rätsel* au sens potentiellement plus large), alors que BUFFIÈRE 1970 insère dans le titre français seulement la troisième catégorie en traduisant par « Problèmes, (oracles), énigmes ». Citons la solution plus radicale de PATON 1918 : Προβλήματα ἀριθμητικά, αἰνίγματα, χρησιμοί, « *Arithmetical problems, riddles, oracles* » ; il suit la voie empruntée par F. Dübner et F. Jacobs, qui restituèrent le titre le plus logique : ἀριθμητικά, αἰνίγματα, χρησιμοί.

7. Ces énoncés (116-146) sont systématiquement accompagnés d'un lemme dans le texte : le premier problème est introduit par la mention ἐπιγράμματα ἀριθμητικά, tandis que le manuscrit porte le lemme ἄλλο pour les suivants jusqu'au numéro 146. Dans le *Palatinus*, les scholies qui viennent après chacun des trente-et-un problèmes les attribuent explicitement à Métrodore et indiquent parfois leur numérotation originale dans la source. L'origine du numéro 147 est différente. Il s'agit du problème arithmétique que pose Homère à Hésiode dans le *Certamen*. Buffière oublie cette épigramme dans son classement. On comprend qu'il n'ait pas voulu suivre Beckby et la rattacher aux extraits des collections de problèmes constituées, mais il aurait dû alors la faire figurer au nombre des énigmes ou, plutôt, dans la catégorie des pièces diverses.

8. Treize problèmes sont extraits de la collection de Socrate, dont seul le premier lui est attribué par un lemme : 1-4 et 6-7 (ces six épigrammes faisaient également partie de la collection de Métrodore), 11-13 et 48-51.

mettra à se remplir, les proportions dans lesquelles un partage doit s'effectuer ou la somme de proportions indiquées, il s'agit de résoudre un problème arithmétique au moyen de fractions en posant une équation à une inconnue. Les données des problèmes sont présentées à travers la description d'un objet ou d'une situation⁹.

Les oracles sont principalement situés vers le milieu du livre, mais une seule séquence (65-100) est pure de tout mélange. Tous sont des oracles du type littéraire le plus courant, généralement attribués à la Pythie¹⁰. Certains proviennent peut-être de la tradition savante des *Vies* de poètes, selon Buffière. Il est évident en tout cas que plus de la moitié des oracles sont tirés d'Hérodote. C'est le seul emprunt que permette de détecter avec netteté l'étude des rencontres entre le livre XIV et le reste de la littérature grecque conservée.

Énoncés du livre XIV également connus par d'autres sources

Oracles	65	Pausanias	Énigmes
	66, 150	Plutarque	
	69, 76, 78-99, 112	Hérodote	
	69	Diodore	
	73, 148	<i>Souda</i>	
	100	P. Achmîm 5	
	34	Achille Tatius	
40, 64	Athénée		
101	Diogène Laërce		
101	Stobée		

L'oracle rapporté par Achille Tatius (34) est le plus clairement énigmatique de ce groupe. Il est d'autant plus légitime de le classer aussi comme une énigme que le compilateur l'a inséré dans une séquence de griffes, en anticipant largement sur la séquence d'oracles qui commence au numéro 65.

9. Ainsi, l'évocation des jets d'eau jaillissant de la bouche, de l'œil et de la main du Cyclope Polyphème est une modeste *ἔκφρασις* en huit distiques élégiaques qui doit permettre de calculer en combien de temps un bassin sera plein (132) ; des pommes doivent être attribuées en nombre égal aux Charites et aux Muses (48) ou un héritage doit être divisé entre plusieurs fils (11) ; Pythagore fait connaître le nombre de ses disciples en révélant qu'une moitié d'entre eux s'adonne aux mathématiques, un quart à l'étude de la nature, un septième à la pratique du silence et que sa communauté compte en outre trois femmes (1).

10. On y trouve quelques-uns des exemples les plus célèbres, tels que la réponse engageant les Athéniens avant la bataille de Salamine à s'en remettre aux « remparts de bois » (93) ou la prophétie selon laquelle Crésus devra prendre la fuite « lorsque les Mèdes auront un mulot pour roi » (112). Pour une vision d'ensemble de la littérature oraculaire, on se reportera à PARKE & WORMELL 1956 et FONTENROSE 1978, ainsi qu'à DOUGHERTY 1993, qui met particulièrement en relief l'assimilation des oracles de colonisation à des énigmes. Sur les oracles intégrés au récit hérodoteen, voir CRAHAY 1956, LÉVY 1997 et MILETTI 2004.

Voici les énoncés que nous retenons comme des énigmes ; ce choix est mis en rapport avec ceux des éditeurs déjà nommés¹¹.

Énoncés du livre XIV classés comme des énigmes

	Énigmes (n ^{os} des épigrammes)													Total		
BECKBY 1965b	5	9	10	14	16	18-47			52-64	101	103	105-111			57	
BUFFIÈRE 1970	5	9		14	16	18-33		35-47	52-64	101	103	105-106		108-110		53
Divergences			10				34						107		111	4
Notre étude	5	9	10	14	16	18-47			52-64	101	103	105-106		108-111		56

Ces griphes sont des énoncés indépendants, anonymes à deux exceptions près. Il est très rare que le même sujet soit traité plus d'une fois : quelques énigmes vont par paires, sans que l'on puisse trouver de série plus étendue. Il s'agit parfois d'hexamètres, le plus souvent de distiques élégiaques. Enfin, des *marginalia* indiquent la plupart des solutions connues. Nous examinerons ces données générales plus en détail après avoir donné le texte des énigmes.

Notre analyse du livre XIV est résumée dans le tableau suivant, où nous insistons sur l'existence de dominantes au sein des séquences mixtes. Nous maintenons la catégorie « divers », mais lui accolons toujours une autre catégorie, qui est le plus souvent l'énigme¹².

11. Ce tableau comparatif est établi, pour l'édition de Beckby, d'après son index, sous *Rätsel*, et pour l'édition de Buffière, d'après les listes des p. 33-50 (nous suppléons 5 et 14, omis dans la liste fournie p. 44).

12. Selon Buffière, les énoncés de sa catégorie « divers » n'appartiennent à aucune des catégories annoncées par le titre du livre. Buffière remarque que « le compilateur du livre XIV a pu [y] voir des jeux d'esprit » (BUFFIÈRE 1970, p. 44). Si l'on part du principe que l'identification des oracles et des problèmes arithmétiques est plus simple et, comme l'indique le titre du livre, que l'ensemble tient sa cohérence d'un certain effet énigmatique, il est logique d'étudier sous la rubrique « énigme » ces énoncés marginaux. Nous incluons dans la liste des énigmes 10 et 111, énoncés où ne figure pas le nom de l'objet désigné. Beckby incluait aussi 107, mais cet énoncé est une sorte d'énigme contenant sa propre solution, tout comme 8, 15, 17 et 104. Enfin, nous incluons 34 parmi les énigmes : cet oracle est au centre d'une séquence d'énigmes, comme nous l'avons dit, et ne nomme pas le lieu auquel il se réfère. Selon nous, deux cas sont intermédiaires entre le problème et l'énigme (n^{os} 8 et 147) et un cas peut se classer à la fois comme oracle et comme énigme (n^o 34). Au total, nous faisons figurer 8 énoncés sous la rubrique « divers ».

Le livre XIV de l'Anthologie :
séquences, catégories et dominantes

Séquences (n ^{os} des épigrammes)		Nombre d'énoncés		Catégorie	Dominante
1-4	1-13	4	13	Problèmes (Socrate)	Problèmes
5		1		Énigme	
6-7		2		Problèmes (Socrate)	
8		1		Divers/problème/ énigme	
9		1		Énigme	
10		1		Énigme /divers	
11-13		3		Problèmes (Socrate)	
14	18-33	1	51	Énigme	Énigmes
15		1		Divers/problème	
16		1		Énigme	
17		1		Divers/ énigme	
18-33		16		Énigmes	
34		1		Oracle/ énigme	
35-47		13		Énigmes	
48-51		4		Problèmes (Socrate)	
52-64		13		Énigmes	
65-100		36		Oracles	
101	101-115	1	15	Énigme	Énigmes et oracles
102		1		Oracle	
103		1		Énigme	
104		1		Divers/ énigme	
105-106		2		Énigmes	
107		1		Divers/ énigme	
108-110		3		Énigmes	
111		1		Énigme /divers	
112-115		4		Oracles	
116-146	31	Problèmes (Métrodore)	Problèmes		
147	1	Problème/ énigme /divers			
148-150	3	Oracles			

Présentation de la tradition manuscrite

La rédaction du *Palatinus heidelbergensis* 23, qui a reçu le sigle P, a été achevée vers 980. Le seizième livre des éditions modernes, depuis l'édition de Friedrich Dübner (1864), est l'*Anthologie* composée par Maxime Planude au début du XIV^e siècle (le *Marcianus graecus* 481 est un autographe signé et daté de 1301). Cette version est issue de plusieurs abrégés de la compilation de Constantin Céphalas, mais contient en outre environ 400 épigrammes qu'elle est la seule à transmettre. Jusqu'au XIX^e siècle, on ne lisait que la sélection planudéenne, imprimée dès 1494 : l'*Anthologie* de Céphalas a été publiée par Richard Brunck en 1776, avant que Friedrich Jacobs ne produise en 1813-1817, sous le titre d'*Anthologia palatina*, la première édition fondée sur le *Palatinus*.

Ce manuscrit a été découvert à la Bibliothèque palatine de Heidelberg par Charles Saumaise en 1606 et divisé en deux parties à Rome au XVII^e siècle. La première partie, proprement nommée *Palatinus* 23, contient les livres I à XIII et a regagné Heidelberg. La seconde partie contient les livres XIV et XV ; après le transfert du manuscrit de Rome à Paris, en 1797, elle est demeurée à la Bibliothèque nationale sous la cote *Parisinus suppl. gr.* 384.

Parmi les florilèges qui complètent ponctuellement ce témoin, six manuscrits sont utilisés pour l'édition des énigmes du livres XIV.

Le texte que nous présentons se fonde principalement sur les éditions critiques de Hermann Beckby et de Félix Buffière¹³. Nous avons effectué au besoin nos propres choix et proposons en regard une traduction des énigmes.

Lorsque les problèmes textuels ont une réelle portée sur l'interprétation de l'énigme, nous donnons un apparat simplifié à la suite de l'énoncé. Nous indiquons les manuscrits concernés chaque fois que le *Palatinus* n'est pas l'unique témoin du texte. Ces cas sont peu nombreux et seuls les sigles P et E^P seront présumés (*cf. infra*).

13. BECKBY 1965b [1958] [1958] et BUFFIÈRE 1970. Nous avons pris connaissance d'une manière moins suivie des versions de PATON 1918 et de PONTANI 1978.

Nous dressons ici la liste complète des manuscrits qui contribuent à l'édition des énigmes du livre XIV. Le témoin essentiel a été consulté à Paris, afin de confirmer les leçons des éditions critiques, en particulier en ce qui concerne les *marginalia*. La consultation des autres manuscrits pertinents, sur microfilms, nous permet de signaler que deux d'entre eux contiennent des énigmes tirées d'autres sources¹⁴.

Manuscrits utilisés par les éditeurs du livre XIV de l'*Anthologie*

Manuscrits	Énigmes du livre XIV		Autres énoncés (indications sélectives)
	Nb.	N ^{os} des énoncés	
<i>Parisinus suppl. gr.</i> 384 (P)	57	5, 9-10, 14, 16, 18-47, 52-64, 101, 103, 105-111	
<i>Laurentianus</i> 32-16	16	9, 19, 20, 22, 26, 30, 32, 35, 41, 42, 56, 57, 58, 60, 61, 62	12
<i>Parisinus gr.</i> 1409	11	9, 22, 26, 35, 41, 42, 56, 57, 58, 60, 62	Énigme de Julien
<i>Parisinus gr.</i> 968	3	5, 35, 58	Énigmes de Psellos et de Megalomytès
<i>Parisinus suppl.</i> 690	2	105, 108	
<i>Sylloge euphemiana</i> (E) — <i>Parisinus gr.</i> 1773 (E ^P) — <i>Laurentianus</i> 57-29 (E ^F) — <i>Parisinus gr.</i> 2720 (E ^R)	1 0 0	64	
<i>Parisinus gr.</i> 3058	1	64	
<i>Sylloge parisina</i> (S) — <i>Parisinus suppl. gr.</i> 352 — <i>Parisinus gr.</i> 1630	0 0		17, 71 1, 2, 7, 12, 13, 17, 51, 71
<i>Marcianus</i> 481 (Planude)	0		2, 4, 7, 13, 74
<i>Laurentianus</i> 59-44	0		2, 4, 13

14. Ces énigmes composées par l'empereur Julien (IV^e siècle), Michel Psellos (XI^e siècle) et Basile Megalomytès (auteur byzantin de date incertaine) sont reprises dans l'*Appendice* de l'*Anthologie*, c'est-à-dire dans la collection moderne qui clôt l'édition de GROTIUS *et al.* 1864. Elle en constitue le livre VII, intitulé *Problemata et aenigmata*. À partir de divers recueils d'*Anecdota*, mais selon des critères de sélection qui ne sont nulle part expliqués, É. Cougny y a rassemblé 81 énoncés qui ne figurent pas au livre XIV de l'*Anthologie* et lui paraissaient le compléter. On y trouve, accompagnées d'une traduction latine, 76 énigmes, dont 12 sont attribuées à Psellos et 32 à Megalomytès (n^{os} 34-45 et 47-78, respectivement ; on observe que les énigmes de ces auteurs sont invariablement composées en trimètres iambiques). Les exemples les plus anciens sont extraits d'Athénée, mais la plupart sont d'époque byzantine (voir à ce sujet SCHULTZ 1913-1914). Il y aurait peu de profit à les inclure dans la présente enquête.

2. Texte et traduction des énigmes du livre XIV

À côté de la traduction des 56 énoncés qui nous semblent figurer dans le livre en qualité de griphes, nous donnons celle de 5 autres énoncés du livre XIV qui présentent avec les énigmes des affinités (8, 15, 17, 104, 107). Parce qu'il y est fait référence dans notre travail, nous citons également 6 énigmes qui se trouvent dans d'autres livres de l'*Anthologie* (VII, 311 ; IX, 121, 124, 448 et 781 ; XVI 29)¹.

1. Le vocabulaire de l'énigme et la mise en scène du déchiffrement des épigrammes apparaissent dans quelques autres pièces de la compilation. Les épigrammes les plus remarquables à cet égard se trouvent parmi les épitaphes du livre VII : la série des numéros 421 à 429, issue du noyau méléagrien de l'*Anthologie*, transforme le genre de l'épigramme descriptive en un exercice réflexif. On lira les commentaires d'É. Prioux sur ces « *ecphraseis* dialoguées » (PRIoux 2007, p. 244-290, en particulier p. 252-256). Les termes de l'art, γρίφος et αἴνιγμα, sont convoqués dans la dernière pièce de cette « succession de petits essais d'iconologie, qui illustrent [...] les difficultés d'analyse que peut susciter la lecture des images » (*ibid.*, p. 246).

XIV

5

D'un père blanc, je suis le noir petit et, oiseau sans ailes,
je touche dans mon vol aux nuages célestes ;
aux jeunes filles rencontrées, je fais enfanter des larmes sans affliction ;
aussitôt engendré, je m'évanouis dans les airs.

9

Mon mari fut occis par mon beau-père, mon beau-père fut tué par mon mari ;
par mon beau-frère, mon beau-père ; par mon beau-père, mon géniteur.

10

Je connais des chaudrons ne sachant pas se taire,
qui au contraire incitent le bronze à résonner en mesure,
car le premier fait retentir le deuxième,
alors qu'avec le quatrième communique le troisième.
Pourtant, si la force qui les meut se tient tranquille sans souffler,
sans voix demeure le chaudron : de nature, il n'est point bavard.
De tes chaudrons, la nature est éloquente,
mais à ta rencontre elle devient plus éloquente encore,
et se tait, quand il le faut, mais prend la parole, quand il se doit.

14

Un vent, deux nefs, aux rames dix matelots ;
un seul pilote pour toutes deux les conduire.

16

Une île en entier, mugissement de bœuf et cri de créancier.

XIV

5

Εἰμὶ πατρὸς λευκοῖο μέλαν τέκος, ἄπτερος ὄρνις
ἄχρι καὶ οὐρανίων ἱπτάμενος νεφέων ·
κούραις δ' ἀντομένησιν ἀπενθέα δάκρυα τίκτω ·
εὐθὺ δὲ γεννηθεὶς λύομαι εἰς ἀέρα.

9

Ἄνδρ' ἐμὸν εἶλ' ἐκυρός, ἐκυρὸν δ' ἐμὸς ἔκτανεν ἀνήρ
καὶ δαῆρ ἐκυρὸν καὶ ἐκυρὸς γενέτην.

10

Λέβητας ἔγνων μὴ σιωπᾶν εἰδότας,
πλὴν ἄρτια τὸν χαλκὸν ἠχεῖν προτρέπειν
ἀντικτυποῦντος τοῦ πρώτου τῷ δευτέρῳ
καὶ μεταδιδόντος τῷ τετάρτῳ τοῦ τρίτου.
Ἐὰν δὲ τὸ κινεῖν ἠρεμῆ καὶ μὴ πνέη,
ἄφωνος ὁ λέβης · τῇ φύσει γὰρ οὐ λάλος.
Τῶν σῶν δὲ λεβήτων ἡ φύσις μὲν εὐστομος,
σοὶ δ' ἐντυχοῦσα γίνετ' εὐστομωτέρα,
σιγῶσ', ὅταν δεῖ, καὶ λαλοῦσ', ὅταν δέη.

5

2 προτρέπειν Brunck : -πει P || 8 σοὶ P : σῆ Paton νοὶ uir doctus apud Boissonade || 9 δέη Brunck : δέοι P.

14

Εἷς ἄνεμος, δύο νῆες, ἐρέττουσιν δέκα ναῦται ·
εἷς δὲ κυβερνήτης ἀμφοτέρως ἐλάσει.

16

Νῆσος ὅλη, μύκημα βοὸς φωνή τε δανειστοῦ.

18

Hector, fils de Priam, fut tué par ce maître de Diomède,
devant la terre des Troyens, maniant sa lance dans la bataille.

19

J'ai vu jadis une bête, dans une forêt que le fer avait taillée,
courir sur le dos, toute droite, qui de ses pieds ne touchait pas la terre.

20

Au milieu du feu brûlant si tu poses une centaine,
d'une vierge tu trouveras et le fils et l'assassin.

21

Au milieu d'Héphaïstos, jette une centaine seulement,
d'une vierge tu trouveras et le fils et l'assassin.

22

Ne parle pas et tu diras mon nom. Dois-tu parler ?
Ainsi encore — merveille ! — en parlant tu diras mon nom.

23

Enfant de Nérée, un fils de Terre me porte
et je suis plongé dans les flots délicieux du Styx.

18

Ἐκτορα τὸν Πριάμου Διομήδης ἔκτανεν ἀνήρ
αἴας πρὸ Τρώων ἔγχρῃ μαρνάμενος.

2 μαρνάμενος P : -νον Brunck.

19

Εἶδον ἐγὼ ποτε θήρα δι' ὕλης τμητοσιδήρου
ὑππιον ὀρθὰ τρέχοντα, ποσὶν δ' οὐχ ἤπτετο γαίης.

20

Εἰ πυρὸς αἰθομένου μέσσην ἑκατοντάδα θεΐης,
παρθένου εὐρήσεις υἷα καὶ φονέα.

21

Ἐς μέσον Ἥφαιστοιο βαλὼν ἑκατοντάδα μούνην
παρθένου εὐρήσεις υἷα καὶ φονέα.

22

Μὴ λέγε, καὶ λέξεις ἐμὸν οὔνομα. Δεῖ δέ σε λέξαι ;
ᾧδε πάλιν — μέγα θαῦμα — λέγων ἐμὸν οὔνομα λέξεις.

Laur. 32-16 *Par.* 1409 • 2 ὦδε Jacobs : αδε P εὐ δε *Laur. Par.* || λέξεις *codd.* : λήξεις *Buffière.*

23

Νηρέος ὄντα με παῖδα φέρει γαιήιος υἱός,
τὸν Στυγὸς ἰμερτοῖς νάμασι δυόμενον.

24

Tu vois en moi... Dionysos : je suis issu d'un ventre
double et mon père conduit la mémoire ;
d'abord il m'avait engendré comme un impitoyable porteur de bête ;
maintenant que j'ai tué le cher fils de la biche ma sœur,
ce n'est plus une bête que je porte, mais le ciel et la mer
et la terre, et le chœur sacré des bienheureux, impérissable à tout jamais.

25

Les yeux de Scylla sont ce que je regrette, eux qu'éteignit en personne
le soleil avec la lune ; mon père me craint, sa jeune enfant ;
je suis baignée de deux fleuves éternels, à présent que je suis morte,
qui tombent du sommet sur la colline majestueuse.

26

J'étais blonde jadis, mais, une fois battue,
je deviens plus blanche que neige éclatante ;
je me plais à un bain doux et poissonneux,
première à entrer dans le chœur des commensaux.

27

En cherchant au fond des mers la vierge qui fut lionne,
tu trouveras la belle-mère d'Hécube infanticide.

24

... μεον Διόνυσον ὀρᾶς ἐμέ · τίκτε με νηδὺς
 διχθαδίη, μνήμης δὲ πατῆρ ἐμὸς ἡγεμονεύει ·
 θηροφόρον δὲ με πρῶτον ἐγείνατο νηλεόθυμον ·
 αὐτοκασιγνήτης δὲ προκὸς φίλον υἷα κατακτὰς
 οὐκέτι θήρα φέρω, ἀλλ' οὐρανὸν ἠδὲ θάλασσαν 5
 καὶ χθόνα <καὶ> μακάρων ἱερὸν χορὸν ἄφθιτον αἰεΐ.

1 μεον P spatio duarum litt. relicto : Ἄνδρομεον Jacobs in ed. Beckby Ἡ ὄα νέον Jacobs in ed. Buffière
 αρα in mg. cod. P litteris minutis scriptum esse monet Buffière || 2 διχθαδίη Jacobs : -ης P || 3 θηροφόρον
 Jacobs : θηβο- P || 4 προκὸς Dübner : πρόκνος P χορόν Buffière || 6 alt. καὶ add. Jacobs.

25

Ὄφθαλμοὺς Σκύλλης ποθέω, τοὺς ἔσβεσεν αὐτὸς
 ἠέλιος μῆνη τε · πατῆρ δὲ με δεΐδιδε κούρην ·
 λούμαι δ' ἀνάοισι δὺω ποταμοῖσι θανούσα,
 οὐς κορυφῇ προΐησιν ἐπ' ὄφρυόεντι κολωνῶ.

1 Σκύλλης P : Σιπύλους Buffière Σιπύλου Dehèque.

26

Ξανθὴ μὲν τις ἐγὼν ἤμην πάρος, ἀλλὰ κοπεΐσα
 γίνομαι ἀργεννῆς λευκοτέρη χιόνος ·
 χαίρω δὲ γλυκερῶ τε καὶ ἰχθυόεντι λοετρῶ
 πρῶτη δαιτυμόνων ἐς χορὸν ἐρχομένη.

27

Παρθένον ἐν πελάγει ζητῶν τὴν πρόσθε λέοντα
 τηθὴν εὐρήσεις παιδοφόνου Ἐκάβης.

28

À l'élément marin je dois le genre pisciforme ; une seule épreuve
sait me mener aux jeux dionysiaques
et, dans les stades, le corps enduit abondamment d'huile,
j'ai de mes mains tué le fils de Déo ;
puis, en second lieu, je fais sortir des Géants en horde, de tout part,
que de nombreuses mains attirent.

29

Moi seul ai le plaisir de goûter avec les femmes aux plaisirs
de l'union charnelle sur la prière des maris eux-mêmes.

30

J'ai un bélier pour géniteur, pour lequel m'enfanta une tortue ;
mais par mon enfantement j'ai fait périr l'un et l'autre de mes parents.

31

Écris du vin la seconde mère et pose membre sur
membre : pour patrie tu lui vois la compagne de son père.

32

Assassiné, de l'assassin je fus le tueur ; et si lui pour autant
n'alla pas chez Hadès, je n'en mourus pas moins.

33

De mon meurtrier je fus le tueur, mais n'en ai pas de joie :
celui que j'ai assassiné, la mort l'a rendu immortel.

28

Ἐξ ἀλὸς ἰχθυόεν γένος ἔλλαχον · εἷς δέ μ' ἄεθλος
 εἰς Διονυσιακοὺς οἶδεν ἀγῶνας ἄγειν ·
 καὶ δέμας ἐν σταδίοισιν ἀλειψάμενος λίπ' ἐλαίῳ,
 υἷα μὲν Δηοῦς ὤλεσα χερσὶν ἐμαῖς ·
 δεύτερον αὖτε Γίγαντας ἀολλέας ἄλλοθεν ἄλλους
 ἐκπέμπω πολλαῖς χεῖρεσιν ἐλκομένους.

5

2 ἀγῶνας ἄγειν Brunck : ἄγειν ἀγῶνας P || ἄλλους Jacobs : ἄλλος P.

29

Μούνῳ μοι φίλον ἐστὶ γυναιξὶ περ ἐν φιλότῳ
 μίγνυσθαι αὐτῶν λισσομένων ποσίων.

30

Κριὸν ἔχω γενετῆρα, τέκεν δέ με τῷδε χελώνῃ ·
 τικτομένη δ' ἄμφω πέφνον ἐμοὺς γονέας.

31

Οἴνου τὴν ἐτέρην γράφε μητέρα καὶ θεὸς ἐπ' ἄρθρῳ
 ἄρθρον, καὶ πάτρην πατρὸς ἄκοιτιν ὀρᾶς.

32

Κτανθεὶς τὸν κτείναντα κατέκτανον · ἀλλ' ὁ μὲν οὐδ' ὡς
 ἦλυθεν εἰς Αἴδην · αὐτὰρ ἔγωγ' ἔθανον.

33

Τόν με κατακτείναντα κατέκτανον, οὐδέ μοι ἦδος ·
 θῆκε γὰρ ἀθάνατον τὸν κτάμενον θάνατος.

1 κατακτείναντα Huschke : κτείναντα P.

34

Il est une île qui est une cité, dont le sang a le nom d'une plante
et qui occupe sur la terre ferme un isthme en même temps qu'un détroit ;
là se trouve un sang issu de mon pays en même temps que le sang de Cécrops ;
là, Héphestos a la joie d'étreindre Athéna aux yeux brillants :
c'est là même que j'enjoins de dépêcher un sacrifice à Héraclès.

35

De l'homme, je suis une partie : c'est ainsi que le fer me coupe ;
une lettre de moins et le soleil se couche.

36

Amère ma vie, doux mon trépas, l'un et l'autre sont les eaux,
je meurs percé de piques qui ne sont pas sanglantes ;
si l'on enfouit mon cadavre dans un vivant tombeau,
je commence par m'imbiber du sang de mes congénères.

37

Je suis chère à Pallas et j'enfante une infinité d'enfants,
que les hommes ont coutume de jeter sous les pierres ; mais leur trépas
apporte lumière au Péléide, remède pour les mortels, pour les jeux, protection.

38

J'ai tué mon frère et mon frère m'a tué, mais notre mort est due à notre père ;
quant à notre mère, nous l'avons tous deux, en mourant, tuée.

34

Νῆσός τις πόλις ἐστὶ φυτῶνυμον αἶμα λαχοῦσα,
 ἰσθμὸν ὁμοῦ καὶ πορθμὸν ἐπ' ἠπειροιο φέρουσα ·
 ἔνθ' ἀπ' ἐμῆς ἔσθ' αἶμα ὁμοῦ καὶ Κέκροπος αἶμα ·
 ἔνθ' Ἥφαιστος ἔχει χαίρων γλαυκῶπιν Ἀθήνην ·
 κείθι θνηπολίην πέμπειν κελόμην Ἡρακλεῖ.

5

ACHILLE TATIUS, II, 14 (sans le v. 3) • 4 ἔχει χαίρων P : χαίρων ἔχει ACH. || 5 πέμπειν κελόμην P :
 σε φέρειν κέλομαι ACH.

35

Ἀνθρώπου μέλος εἰμί, ὃ καὶ τέμνει με σίδηρος ·
 γράμματος αἰρομένου δύεται ἡέλιος.

Laur. 32-16 Par. 968 Par. 1409 • 1 τέμνει με Par. 968 Par. 1409 : τέμνει P τέμνει γε Buffière τέμνησι Jacobs.

36

Πικρὴ μοι ζωὴ, θάνατος γλυκὺς, ὕδατα δ' ἄμφω,
 θνήσκω ἀναιμάκτοις ἔγχεσι νυσοόμενος ·
 ἦν δέ τις ἐν ζῶοντι νέκυν τύμβῳ με καλύψει,
 αἶματι συγγενέων πρῶτον ἀποβρέχομαι.

37

Παλλάδος εἰμὶ φίλη, τίκτω δ' ἀπερείσια τέκνα,
 ἃ κατὰ πετρῶων ἄνδρες βάλον · ὀλλυμένων δὲ
 Πηλείδη φάος ἔσκε, βροτῶν ἄκος, ἔρκος ἀγώνων.

38

Κτεῖνα κάσιν, κτάνε δ' αὖ με κάσις, θάνομεν δ' ὑπὸ πατρός ·
 μητέρα δ' ἀμφότεροι τεθναότες κτάνομεν.

39

En m'appelant une île, on ne dira rien de faux ; car, en vérité,
ce sont de grands fracas qui m'ont valu mon nom.

40

Il est deux sœurs de même lit : l'une fait naître
l'autre et elle-même enfantant est par elle enfantée,
de sorte que, sœurs en même temps que consanguines,
elles sont sœurs l'une de l'autre et mères à la fois.

41

J'enfante ma mère et en suis enfantée ; je suis
tantôt plus grande qu'elle et tantôt plus petite.

42

Je suis vierge et suis issue d'une vierge,
et chaque année j'enfante, bien que vierge.

43

Je suis une réplique de la voûte céleste ; deux bêtes me tirent,
devant, celle d'Érigoné, celle de Pasiphaé derrière ;
d'Héraclès, la concubine me surveille, et de Phœbos
la chère fiancée m'exténue souvent de ses ardeurs.

39

Νήσόν τις καλέων μ' οὐ ψεύσεται · ὡς ἔτεδον γὰρ
πολλοὺς ἐς κελάδους οὐνομ' ἔθηκεν ἐμόν.

40

Εἰσὶ κασίγνηται δὺ' ἀδελφεαί · ἢ μία τίκτει
τὴν ἑτέραν, αὐτὴ δὲ τεκοῦσ' ἀπὸ τῆσδε τεκνοῦται,
ὥστε κασιγνήτας οὔσας ἅμα καὶ συνομαίμους
αὐτοκασιγνήτας κοινῇ καὶ μητέρας εἶναι.

ATHÉNÉE, X, 451 f (om. v. 3-4) TRYPHON, Περὶ τρόπων, p. 193 CHÆROBOSCOS, Περὶ τρόπων, p. 253 •
1 δὺ' ἀδελφεαί P: δισσαί, ὦν ATH. || 2 ἀπὸ Jacobs: αὐγο P ὑπὸ testes || τῆσδε τεκνοῦται testes: της
ἀτεκ- P.

41

Μητέρ' ἐμὴν τίκτω καὶ τίκτομαι · εἰμὶ δὲ ταύτης
ἄλλοτε μὲν μείζων, ἄλλοτε μειότερη.

42

Παρθένος εἰμὶ γυνή, καὶ παρθένου εἰμὶ γυναικός,
καὶ κατ' ἔτος τίκτω παρθένος οὔσα γυνή.

43

Εἰμὶ πόλου μίμημα · δὺω δέ με θῆρες ἄγουσι,
πρόσθε μὲν Ἑριγόνης, Πασιφάης δ' ὄπιθεν ·
Ἑρακλέους τηρεῖ με συνευνέτις, ἢ δέ με Φοίβου
τείρει νύμφα φίλη πολλάκι δαιομένη.

3 τηρεῖ με Jacobs: ηρε μεμνε P spatio duarum litt. inter haec uerba relicto ἐρέφει Buttman κρήμημη
Buffière || συνευνέτις P: συνευνέτιν Buffière.

44

En une seule nuit, j'attaquai les Troyens et des Pélasges
je divisai les tribus et les conquis sans lance ;
ni le fils de Tydée ni Ulysse le preneur de villes
n'avaient la force de me tenir, audacieux guerrier, à l'écart des nefs ;
mais j'accrus la vigueur et l'audace dans les poitrines
et fis la perte de l'armée des Argiens et des Phrygiens.

45

Je suis noir, blanc, jaune, sec et humide ;
lorsque tu m'étends sur les plaines ligneuses,
avec l'aide d'Arès et de la main, je fais entendre ma voix sans parler.

46

Une lettre lui soit conférée, et c'est un choc au pied que cause mon
nom, qui pourtant toujours empêche les pieds des hommes de trébucher.

47

À cause de la lumière, je perdis la lumière ; un homme parut à mes côtés
qui me fit don de la lumière amie, avec bienveillance pour les pieds.

52

Jadis, aux côtés des Lapithes et du vigoureux Héraclès
dans la bataille j'ai fait périr les Centaures biformes ;
jadis, la jeune fille nonpareille est morte du triple coup
que nous lui avons porté, et j'ai affligé le Cronide marin ;
maintenant, c'est la troisième des Muses qui à d'ardentes nymphes me
regarde m'unir, étendu sur un sol de verre.

44

Νυκτὶ μῆ καὶ Τρωσὶν ἐπήλυθα, καὶ τὰ Πελασγῶν
 φύλα διατμήξας εἶλον ἄνευ δόρατος ·
 οὐ μὲν ὁ Τυδείδης οὐδ' ὁ πτολίπορθος Ὀδυσσεὺς
 τὸν θρασὺν ἐκ νηῶν ἔσθενον ἐξελάσαι ·
 ἀλλὰ μένος καὶ θάρσος ἐνὶ στήθεσσιν ἀέξων
 Ἀργείων στρατιὴν ὤλεσα καὶ Φρυγίων. 5

1 ἐπήλυθα Huschke : ἐπήλυθε P.

45

Εἰμὶ μέλας, λευκός, ξανθὸς ξηρός τε καὶ ὑγρός ·
 εὖτε δὲ δουρατέων πεδίων ὑπερ ἔντανύσης με,
 Ἄρει καὶ παλάμη φθέγγομαι οὐ λαλέων.

46

Γράμματος ἀρτυμένου πληγὴν ποδὸς οὐνομα τεύχει
 ἡμέτερον · παίειν δὲ βροτῶν πόδας οὔποτ' ἔασει.

47

Εἵνεκα φωτὸς ἐγὼ φῶς ὤλεσα · φῶς δὲ παραστάς
 φῶς μοι ὄπασσε φίλον ποσσὶ χαριζόμενος.

52

Ἦν ὅτε σὺν Λαπίθησι καὶ ἀλκίμῳ Ἡρακλῆι
 Κενταύρους διφυεῖς ὤλεσα μαρνάμενος ·
 ἦν ὅτε μουνογένεια κόρη θάνεν ἐν τρισὶ πληγαῖς
 ἡμετέραις, Κρονίδην δ' ἦκαχον εἰνάλιον ·
 νῦν δέ με Μοῦσα τρίτη πυρίναις Νύμφαισι μγέντα 5
 δέρεται ὑελίνῳ κείμενον ἐν δαπέδῳ.

5 με Μοῦσα Scaliger : νέμουσα P || πυρίναις Scaliger : πυριναίου P || 6 δέρεται Scaliger : -το P.

53

Avec Héphestos un jour Pallas, succombant entre ses bras,
coucha dans les appartements de Pélée ;
lorsqu'ils furent tous deux sous le couvert de draps fins et luisants,
aussitôt il naquit un Phaéton nocturne.

54

Moi qu'a produite aussi l'habile pratique de Pæan, c'est un feu
vivant que sous des lèvres forgées de bronze je dissimule ;
lorsque des misérables hommes je tire un sang noir,
je tue Héphestos, que j'encercle de mon ventre.

55

Moi seul ai le droit de connaître avec les femmes les plaisirs
de l'union charnelle aux yeux de tous, sur la prière des maris ;
seul, j'assaille à loisir les garçons, les hommes, les vieillards,
ainsi que les jeunes filles, tandis que leurs parents s'affligent.
J'ai la luxure en horreur ; la main guérissante m'aime
car j'accomplis un des travaux de l'Amphitryonide.
Pour ceux qui se sont donnés, je n'hésiterais pas à combattre Ploutos,
toujours prêt à défendre l'âme de ceux à qui je me suis uni.
Enfant de peau à la dent blanche, je suis issu,
grâce au savoir des mortels, de l'union de l'éléphant avec la chèvre.

56

Si tu m' observes, je fais de même. Tu regardes de tes yeux,
je ne me sers pas de mes yeux ; c'est que je n'ai pas d'yeux.
Si tu le veux, je parle, sans voix : tu disposes de
la voix, alors que vainement mes lèvres s'ouvrent.

53

Ἴφαιστῶ ποτὲ Παλλὰς ὑπ' ἀγκοίνῃσι δαμείσα
 εἰς εὐνήν ἐμίγη Πηλέος ἐν θαλάμοις ·
 τοὶ δ' ὥς οὖν λιπαρῆσι καλυφθήτην ὀθόνησιν,
 αὐτίκ' ἐγεννήθη νυκτιπόλος Φαέθων.

1 δαμείσα Jacobs : μιγείσα P.

54

Κάμὲ σοφὴ ποίησε τέχνη Παιήονος ἔμπνου
 πῦρ ὑπὸ χαλκελάτοις χεῖλεσι κευθομένην ·
 δειλῶν δ' αἶμα κελαινὸν ἀπ' ἀνθρώπων ἐρύουσα
 Ἴφαιστον κτείνω γαστρὶ περισχομένη.

55

Μούνῳ μοι θέμις ἐστὶ γυναικῶν ἐν φιλότῃτι
 μίσησθαι φανερώς λισσομένων ποσίων ·
 μούνος δ' ἠιθέοισι καὶ ἀνδράσιν ἠδὲ γέρουσιν
 παρθενικαῖς τ' ἐπέβην ἀχνυμένων τοκέων.
 Μαχλοσύνην ἤχθηρα · φιλεῖ δέ με παιονίη χεῖρ 5
 Ἀμφιτροωνιάδην ἐκτελέοντα πόνον.
 Ἀμφὶ δ' ὀπτιομένοισι καὶ ἄν Πλουτῆι μαχοίμην
 αἰὲν ὑπὲρ ψυχῆς τῶν, ὅποσοις ἐμίγην.
 Εὐρινον δέ με παῖδα καὶ ἀργιόδοντα τίθησιν
 ἰδρεΐη μερόπων αἰγὶ μιγείς ἐλέφας. 10

7 ἄν Πλουτῆι Pauw : ἀμπλουτῆϊ P.

56

Ἄν μ' ἐσίδῃς, καὶ ἐγὼ σέ. Σὺ μὲν βλεφάροισι δέδορκας,
 ἀλλ' ἐγὼ οὐ βλεφάροις · οὐ γὰρ ἔχω βλέφαρα.
 Ἄν δ' ἐθέλῃς, λαλέω φωνῆς δίχα · σοὶ γὰρ ὑπάρχει
 φωνή, ἐμοὶ δὲ μάτην χεῖλε' ἀνοιγόμενα.

57

J'ai le nom de ma mère, mais suis plus doux que celle qui m'enfanta ;
si elle est longue, je suis, moi, fort menu ;
elle ne se mange pas, sauf le chef ; pour ma part, je me
croque tout entier, en moi seules les entrailles ne se mangent pas.

58

J'ai en moi un cerveau sans tête ; je suis vert
et au bout d'un long cou je m'élève de terre ;
d'une balle comme montée sur une flûte j'ai l'apparence ; si tu explores
l'intérieur de mes flancs, je contiens le père de ma mère.

59

Cinquante fils en un seul ventre je portais
et de tous les brigands je fis périr le guide.
Mais deux fois il est mort, car deux ventres l'avaient
enfanté, de bronze et, le premier, humain.

60

La forêt m'enfanta, nouvelle forme me donna le fer ;
je suis des Muses l'occulte réceptacle ;
fermée, je me tais ; mais je parle, quand tu me déploies,
avec Arès pour seul confident de mes discours.

57

Οὔνομα μητρὸς ἔχω, γλυκερώτερός εἰμι τεκούσης ·
 ἀλλ' ἢ μὲν δολιχή, τυτθὸς ἐγὼ δὲ πέλω ·
 ἄβρωτος κείνη πλὴν κράατος · εἰμὶ δ' ἔγωγε
 τρωκτὸς ἅπας, μῦνον δ' ἔντερ' ἄβρωτα φέρω.

Laur. 32-16 *Par.* 1409 • 4 μῦνον *Laur.* *Par.* : μῦνα P.

58

Ἐγκέφαλον φορέω κεφαλῆς ἄτερ · εἰμὶ δὲ χλωρὴ
 αὐχένος ἐκ δολιχοῦ γήθεν ἀειρομένη ·
 σφαίρη δ' ὡς ὑπὲρ αὐλὸν εἶδομαι · ἦν δὲ ματεύσης
 ἔνδον ἐμῶν λαγόνων, μητρὸς ἔχω πατέρα.

59

Υἱας πεντήκοντα μῆ ἐνὶ γαστρὶ λαβοῦσα
 φηλητῶν πάντων ἔκτανον ἡγεμόνα.
 Αὐτὰρ ὁ δις τέθηκεν, ἐπεὶ δύο γαστέρες αὐτὸν
 τίκτον, χαλκείη καὶ πάρος ἀνδρομέη.

2 φηλητῶν *Jacobs* : μηληστῶν P in quo ι inter λ et η supra scriptum est ληστήρων *Brunck* μήμιστον *Lumb*
 πλήγης τῶν *Buffière*.

60

Ἦλη μὲν με τέκεν, καινούργησεν δὲ σίδηρος ·
 εἰμὶ δὲ Μουσάων μυστικὸν ἐκδόχιον ·
 κλειομένη σιγῷ · λαλέω δ', ὅταν ἐκπετάσῃς με,
 κοινωνὸν τὸν Ἄρη μῦνον ἔχουσα λόγων.

Laur. 32-16 *Par.* 1409 • 1 με τέκεν *Laur.* *Par.* : τετεκεν P || καινούργησεν *Laur.* *Par.* : ἐκαινούργει P ||
 4 λόγων P *Par.* : λόγοις *Laur.*

61

Dans les montagnes je naquis, un arbre était ma mère,
le feu, mon père, et je suis un bloc noirci ;
si au fond d'un vase mon père me coule, je puis
réparer les profondes plaies d'un char marin.

62

Je suis toute poilue ; mais les feuilles dissimulent
mes poils, si l'on ne me voit de trou nulle part ;
avec nombre d'enfants je m'ébats ; s'il en est un
malhabile à tirer, il prend la position de l'âne.

63

De Mésomède

Jeune fille qui rampe, qui vole et qui marche,
lionne dans sa course levant des pieds qui ne sont pas à elle,
c'est par devant une femme ailée,
au milieu, une lionne rugissante, une bête,
et par derrière un serpent qui s'enroule.
Et point de trace derrière elle : ce n'était pas une femme,
ni un oiseau par tout le corps, ni une bête ;
c'est une fille sans pieds que l'on voyait,
tandis que la bête rugissante n'avait pas de tête.
Dans sa nature se mêlaient des éléments sans ordre,
incomplets et complets fondus ensemble.

61

Οὔρεσι μὲν γενόμην, δένδρον δέ μοι ἔπλετο μήτηρ,
 πῦρ δὲ πατήρ, βῶλος δ' εἰμὶ μελαινομένη ·
 ἦν δέ μ' ἔσω κεράμοιο πατήρ τήξῃσι, βαθείας
 ἄρματος ὠτειλὰς ῥύομαι εἰναλίου.

Laur. 32-16 • 2 μελαινομένη P : -νος Laur. || 3 τήξῃσι Jacobs : -ης P τήξειε Laur. || βαθείας Chardon de La Rochette : -θείης P Laur. -θείου Ohlert.

62

Λίην ἔντριχός εἰμι · τὰ φύλλα δέ μου κατακρούπτει
 τὰς τρίχας, εἰ τρύπη φαίνεται οὐδαμόθεν ·
 πολλοῖς παιδαρίοις ἐμπαίζομαι · εἰ δέ τίς ἐστίν
 εἰς τὸ βαλεῖν ἀφυής, ἴσταται ὡπερ ὄνος.

Laur. 32-16 *Par.* 1409 • 2 εἰ Dübner : ἦ P Paris. ἦ δὲ Laur. ἦ Buffière || 3 παιδαρίοις Laur. : -ίους P.

63

ΜΕΣΟΜΗΔΟΥΣ

Ἐρπουσα, πετωμένα, βεβῶσα κούρα,
 νόθον ἶχνος ἀραμένα δρομαία λέαινα,
 περόεσσα μὲν ἦν τὰ πρόσω γυνά,
 τὰ δὲ μέσσα βρέμουσα λέαινα θήρ,
 τὰ δ' ὀπισθεν ἐλισσόμενος δράκων. 5
 Οὔθ' ὀλκὸς ἀπέτρεχεν, οὐ γυνά,
 οὔτ' ὄρνις ὄλον δέμας οὔτε θήρ ·
 κόρη γὰρ ἐφαίνετ' ἄνευ ποδῶν,
 κεφαλὰν δ' οὐκ ἔσχε βρέμουσα θήρ.
 Φύσιν εἶχεν ἄτακτα κεκραμένην · 10
 ἀτέλεστα [τὰ] τέλεια μεμιγμένα.

5 τὰ edd. : τὸ P || 10 εἶχεν ἄτακτα κεκραμένην Saumaise : ἔχειν ἄ. κεκραμένα P || 11 τὰ del. Brunck.

64

Il est sur terre un être bipède et quadrupède, à une seule voix,
tripède aussi ; il change de nature, lui seul de tous les êtres qui sur la terre
avancent en rampant, avancent à travers l'air ou dans la mer.
Or, quand sur le plus de pieds sa marche est appuyée,
alors la vitesse de ses membres se trouve la plus faible.

101

De Cléobule

Un père, douze fils ; chacun d'eux a
des filles, deux fois trente, ayant un double aspect :
les unes sont blanches et les autres, noires ;
et bien qu'immortelles, elles se consomment toutes.

103

Si tu m'avais prise jeune, peut-être aurais-tu versé mon sang pour le boire ;
maintenant que le temps m'a tout à fait transformée en vieille,arde,
mange-moi ridée, sans plus rien en moi de tendre,
en broyant mes os et ma chair ensemble.

64

Ἔστι δίπουν ἐπὶ γῆς καὶ τετράπον, οὐ μία φωνή,
καὶ τρίπον · ἀλλάσσει δὲ φυὴν μόνον, ὅσσ' ἐπὶ γαίαν
ἐρπετὰ κινεῖται ἀνά τ' αἰθέρα καὶ κατὰ πόντον.
Ἄλλ' ὀπότεν πλείστοισιν ἐρειδόμενον ποσὶ βαινῆ,
ἐνθα τάχος γυίοισιν ἀφαιρούτατον πέλει αὐτοῦ. 5

E (E^R et E^P) ΑΘΗΝΕΕ, X, 456 b Scholies à EURIPIDE, *Phéniciennes*, 50 Scholies à SOPHOCLE, *Œdipe roi*, mss ALΦ J. TZETZÈS, *Scholies à Lycophron*, 7 • 1 οὐ E testes : οὐ P || φωνή PE^R : μορφή E^P TZ. || 2 φυὴν SOPH. cod. Φ : φυὰν E^P φύσιν ATH. βοῆν P SOPH. codd. AL TZ. || 3 κινεῖται SOPH. cod. A EURIP. : γίνονται ATH. TZ. γίνηται P SOPH. cod. L || ἀνά τ' PE : καὶ ἀν' ATH. || 4 ἐπειγόμενον PE : ἐρειδό- E^P ATH. || 5 τάχος PE^R : μένος E^P EURIP.

101

ΚΛΕΟΒΟΥΛΟΥ

Εἷς ὁ πατήρ, παῖδες δυοκαίδεκα · τῶν δὲ ἐκάστω
παῖδες <δὶς> τριάκοντα διάνδιχα εἶδος ἔχουσαι ·
αἱ μὲν λευκαὶ ἔασιν ἰδεῖν, αἱ δ' αὖτε μέλαιναί ·
ἀθάνατοι δὲ τ' εἶναι ἀποφθινύθουσιν ἅπασαι.

DIOGÈNE-LAËRCE, I, 90 STOBÉE, I, 99, 15 *Souda*, sous Κλεοβουλίνη (jusqu'à τριάκοντα) • 1 δὲ testes : δὲ θ' P || ἐκάστω testes : ἐκάστη P || 2 δὶς add. Gude || τριάκοντα *Suda* : τριήκοντα P ἔασι τριήκοντα DIOG. ἐξήκοντα STOB. || 3 αἱ P STOB. : ἡ DIOG bis.

103

Εἷ με νέην ἔλαβες, τάχα μου πῖες ἐκχυθὲν αἷμα ·
νῦν δ' ὅτε γηραλέην μ' ἐξετέλεσσε χρόνος,
ἔσθιε τὴν ῥυσαινομένην, ὑγρὸν οὐδὲν ἔχουσαν,
ὄστ' εἰα συνθραύων σαρκὶ σὺν ἡμετέρῃ.
3 ῥυσαινομένην Chardon de La Rochette : ῥυσαινάν με P.

105

Je suis, chez les animaux, un membre près du sol ; si tu m'ôtes
une lettre seulement, je change et deviens une partie de la tête ;
une seconde, et je serai animal de nouveau ; encore une autre,
et tu trouveras non un seul être, mais deux cents.

106

Avec mes quatre lettres, je vais mon chemin ; si tu m'ôtes
la première, j'écoute ; ôte la suivante de même,
et tu trouveras en moi le meilleur ami de la fange ; si tu enlèves
la dernière, tu trouveras encore un adverbe de lieu.

108

Je n'ai rien au-dedans de moi et tout est dedans moi,
gratuitement de ma puissance à tous je donne la jouissance.

109

Dans le feu, une jeune fille est morte endormie : le traître
fut le vin ; celui qui causa sa mort, le tronc de Pallas ;
celui qui la tua, un naufragé ; dans une vivante tombe
la voilà plongée, qui blâme les dons gracieux de Bromios.
Pallas et Bromios et l'illustre Boiteux,
à eux trois firent disparaître la vierge sans pareille.

105

Εἰμὶ χαμαΐζηλον ζῶων μέλος · ἦν δ' ἀφέλης μου
 γράμμα μόνον, κεφαλῆς γίνομαι ἄλλο μέρος ·
 ἦν δ' ἕτερον, ζῶον πάλιν ἔσσομαι · ἦν δὲ καὶ ἄλλο,
 οὐ μόνον εὐρήσεις, ἀλλὰ διηκόσια.

1 μέλος Jacobs : γένος P.

106

Τέσσαρα γράμματ' ἔχων ἀνύω τρίβον · ἦν δὲ τὸ πρῶτον
 γράμμ' ἀφέλης, αἰώ · καὶ τὸ μετ' αὐτὸ πάλιν,
 βορβόρω εὐρήσεις ἐμὲ φίλτατον · ἦν δὲ τὸ λοισθον
 αἴρης, εὐρήσεις κάπιρρημα τόπου.

3 ἐμὲ Jacobs : με P || λοισθον Jacobs : λοιπόν P || κάπιρρημα Buffière : ἐπίρρημα P εἰσέτι ῥήμα Jacobs.

108

Οὐδὲν ἔσωθεν ἔχω, καὶ πάντα μοι ἔνδοθεν ἔστι,
 προΐκα δ' ἐμῆς ἀρετῆς πᾶσι δίδωμι χάριν.

Par. suppl. 690 • *Post v.* 2 *add. Par.* πάντες δ' ἡμετέρης ἀρετῆς μέγα θαῦμα φέρονται.

109

Ἐν πυρὶ κοιμηθεῖσα κόρη θάνεν · ὁ προδότης δὲ
 οἶνος · ὑφ' οὗ δὲ θάνεν, Παλλάδος ἦν στέλεχος ·
 ὁ κτείνας ναυηγός · ἐνὶ ζῶοντι δὲ τύμβῳ
 κείται μεμφομένη τὰς Βρομίου χάριτας.
 Παλλὰς καὶ Βρόμιος καὶ ὁ κλυτὸς Ἀμφιγυήεις, 5
 οἱ τρεῖς τὴν μούνην παρθένον ἠφάνισαν.

110

Personne en regardant ne me voit, en ne regardant pas, on m'aperçoit ;
parle qui ne parle pas et court qui ne court pas ;
je suis menteur, mais en tout je dis la vérité.

111

Fils sans enfant de parents sans enfant, porteur de traits, nourrisson, levée.

110

Οὐδείς βλέπων βλέπει με, μὴ βλέπων δ' ὄρα ·
ὁ μὴ λαλῶν λαλεῖ, ὁ μὴ τρέχων τρέχει ·
ψευδῆς δ' ὑπάρχω, πάντα δ' ἀληθῆ λέγω.

111

Ἄγονος ἐξ ἀγόνων, βελεηφόρος, ἔμβρεφος, ἄρσις.

**Énoncés du livre XIV
présentant avec les énigmes des affinités**

8

Six, un, cinq, deux, trois, quatre amène le dé.

15

Six pieds en autant d'emplacements font le mètre de l'iambe,
un spondée, un chorée et un dactyle, puis un anapeste,
un pyrrhique et un iambe : chacun a sa demeure.
Celle de la fin est au pyrrhique ; celui qui possède au début une longue,
la première et la troisième ainsi que la cinquième l'accueillent ;
les autres cependant marchent en tout sentier ;
seul l'iambe, en seigneur, est porté par le lieu qu'il choisit.

17

La chasse est un entraînement à la guerre, la chasse enseigne
à capturer qui se cache, à résister à qui attaque, à poursuivre qui fuit.

104

Ta besace au dos, ton panier à la main, le bouc sur les épaules,
chevrier, de tes champs tu as tous les symboles sur toi.

107

Éros a rejeté sa torche, et son arc, et ses flèches,
et c'est la poussière d'Éthiopie qu'au lieu de traits il répand.

8

Ἐξ, ἕν, πέντε, δύο, τρία, τέσσαρα κύβος ἐλαύνει.

15

Ἐξ πόδες ἐν χώραιοι τόσαις μετροῦσιν ἴαμβον,
σπονδαίος, χόριος καὶ δάκτυλος ἢ δ' ἀνάπαιστος,
πυρρίχιος καὶ ἴαμβος · ἔχει δέ τε οἶκον ἕκαστος.
πυρρίχιου τέλος ἔσθ' · ὅς μακρὰν οἶδεν ἐν ἀρχῇ,
πρώτη καὶ τριτάτη, πέμπτη δέ τε τόνδε κατίσχει · 5
οἱ δ' ἄλλοι κατὰ πᾶσαν ὁμῶς βαίνουσιν ἀταρπὸν ·
μοῦνον ἴαμβον ἀνακτα φέρει τόπος, ὃν κ' ἐθέληση.

4 ἔσθ' · ὅς Brunck : ἐστὶν ὅς P || μακρὰν οἶδεν Brunck : οἶδεν μακρὰν P || 5 τόνδε Brunck : τοῖσδε P
τούσδε Jacobs.

17

Θήρη μὲν πολέμου μελέτη, θήρη δὲ διδάσκει
κρυπτὸν ἐλεῖν, ἐπιόντα μένειν, φεύγοντα διώκειν.

104

Πήρην σὴν ὀπίσω, κάλαθον χειρὶ, τὸν τράγον ὤμοις,
αἰπόλε, σῶν ἀγρῶν σύμβολα πάντα φέρεις.

107

Λαμπάδα μὲν προέηκεν Ἔρωσ καὶ τόξα καὶ ἰούς,
Αἰθιοπῶν δὲ κόνιν ἀντὶ βελῶν προχέει.

Autres énigmes de l'Anthologie grecque

VII, 311

Ce tertre, à l'intérieur, n'a pas de cadavre ;
ce cadavre, à l'extérieur, n'a pas de tombe ;
non, il est à lui tout seul le cadavre et la tombe.

IX, 121

Entre Sparte et Salamine, je suis une plante disputée ;
je pleure le meilleur des garçons ou des champions.

IX, 124

Où Phoibos est-il parti ? Arès s'unit à Daphné.

IX, 448

Pêcheurs d'Arcadie, tenons-nous quelque chose ?
— Tout ce que nous avons pris, nous l'avons laissé ; tout ce que nous n'avons
pas pris, nous l'emportons.

IX, 781

Si tu me fermes, je suis ouvert ; et si tu m'ouvres, tu me fermeras :
ainsi fait, je ne peux pas surveiller ta maison.

XVI, 29 (Planude)

Si jamais on t'a parlé d'un fils cher à Ényalios,
à la force puissante et plein d'audace à la guerre,
ce ne pouvait être qu'Hector, fils de Priam, sache-le,
que tua dans la bataille ce maître de Diomède,
quand, pour la terre des Troyens, il se portait au combat contre les Danaens :
voilà le mort qu'ici cette tombe recouvre.

VII, 311

Ὁ τύμβος οὗτος ἔνδον οὐκ ἔχει νεκρόν ·
ὁ νεκρὸς οὗτος ἐκτὸς οὐκ ἔχει τάφον,
ἀλλ' αὐτὸς αὐτοῦ νεκρὸς ἐστὶ καὶ τάφος.

IX, 121

Σπάρτης καὶ Σαλαμίνοσ ἐγὼ φυτὸν ἀμφήριστον ·
κλαίω δ' ἠιθέων ἔξοχον ἢ προμάχων.

IX, 124

Ποὶ Φοῖβος πεπόρευται ; Ἄρης ἀναμίγνυται Δάφνη.

IX, 448

Ἄνδρες ἀπ' Ἀρκαδίας ἀλιήτορες, ἢ ὅ' ἔχομέν τι ;
— Ὅσσοι ἔλομεν, λιπόμεσθ' · ὅσσοι οὐχ ἔλομεν, φερόμεσθα.

IX, 781

Ἦν κλείσης μ', ἀνέφγα · καὶ ἦν οἴξης, ἐμὲ κλείσεις ·
τοῖος ἐὼν τηρεῖν σὸν δόμον οὐ δύναμαι.

XVI, 29

Εἴ τινα πάποτ' ἄκουσας Ἐνυαλίου φίλον υἱὸν
καὶ κρατερόν δυνάμει καὶ θαρσαλέον πολεμίζειν,
Ἐκτορα τὸν Πριάμοιο νόει μόνον γεγενῆσθαι,
ὄν ποτε μαρνάμενον Διομήδης ἔκτανεν ἀνὴρ,
αἴας πρὸ Τρώων Δαναοῖσι μάχην προφέροντα ·
ὄν καὶ τῆδε θανόντα τάφος ὄδε ἀμφικαλύπτει.

5

PLANUDE (*Marc.* 481) • 4-5 τῆσ supra Διομήδης, Ἀχιλλεύσ supra ἀνὴρ, γῆσ supra αἴας et φέροντα supra προφέροντα PLAN.

3. Synopsis des énigmes du livre XIV

Dans cette synopsis des énigmes, nous conservons la numérotation traditionnelle des épigrammes.

Les énigmes du livre XIV de l'Anthologie : solutions et forme métrique

	N°	Solutions et annotations des manuscrits	Solutions des éditeurs	Nb. de vers	Mètre
1	5	καπνός <i>Par.</i> 968 Attrib. à Psellos	Fumée (éd.)	4	<i>éleg.</i>
2	9		Andromaque (éd.)	2	<i>éleg.</i>
3	10		Chaudrons de Dodone (éd.)	9	<i>3ia</i>
4	14		Flûte double (αὐλοῖ) (éd.)	2	<i>éleg.</i>
5	16		PAS DE CONSENSUS ῥο-δός Rhodes (Buttmann) μύκ[ημα]-ῶνος Mykonos (Fröhner) μύκ[ημα]-ῶνος Mykonos (Ohlert)	1	<i>hex</i>
6	18		Achille (éd.)	2	<i>éleg.</i>
7	19		PAS DE CONSENSUS Phallus (Buffière) Pou (Buttmann) Scie ou peigne (Jacobs)	2	<i>hex</i>
8	20		Pyrrhus (πυρός + ρ) (éd.)	2	<i>éleg.</i>
9	21		Pyrrhus (πυρός + ρ) (éd.)	2	<i>éleg.</i>
10	22	σιγή <i>Par.</i> 1409 (Buffière) <i>Laur.</i> 32-16 (Beckby)	PAS DE CONSENSUS Silence (Jacobs) μή ου μή πάλιν (Lange) οὐδέ (Prévost) οὐδέν (Welcker) Négation (Rossignol) Μή-δει-α (Buttmann)	2	<i>hex</i>
11	23		Poisson (éd.)	2	<i>éleg.</i>
12	24		PAS DE CONSENSUS τὸ πάνθηρον δίκτυον (Rossignol) παν-θηρ Dübner Pan (Ohlert) L'homme (Carrington) Tablettes portant πάνθηρ (Buffière) Obscur (πάνθηρ, πάν) (Paton)	6	<i>hex</i>
13	25		Niobé (éd.)	4	<i>hex</i>
14	26	εἰς χειρόμακτρον λινούν <i>Par.</i> 1409 (Buffière) <i>Laur.</i> 32-16 (Beckby)	Essuie-mains en toile de lin (éd.)	4	<i>éleg.</i>
15	27		Thétis (éd.)	2	<i>éleg.</i>
16	28		PAS DE CONSENSUS λύχνος (Carrington) κάνθαρος (Fröhner) ῶνος (Ohlert) Sorte de navire (Jacobs)	6	<i>éleg.</i>

	N°	Solutions et annotations des manuscrits	Solutions des éditeurs	Nb. de vers	Mètre
17	29		Clystère (éd.)	2	<i>élég.</i>
18	30		PAS DE CONSENSUS Lyre (Jacobs) χελώνη κριοφόρος (Dübner)	2	<i>élég.</i>
19	31		Smyrna (Myrrha) (éd.)	2	<i>élég.</i>
20	32		Nessos (éd.)	2	<i>élég.</i>
21	33		Nessos (éd.)	2	<i>élég.</i>
22	34		Τύρος (Achille Tatius ≈ éd.)	5	<i>hex</i>
23	35	ὄνυξ <i>Par.</i> 968, <i>Par.</i> 1409 (Buffière) <i>Laur.</i> 32-16 (Beckby) Attrib. à Psellos <i>Par.</i> 968	(ὄ)νυξ (ongle, nuit) (éd.)	2	<i>élég.</i>
24	36		Poisson (éd.)	4	<i>élég.</i>
25	37		Olivier (éd.)	3	<i>hex</i>
26	38		Étéocle ou Polynice (éd.)	2	<i>élég.</i>
27	39		PAS DE CONSENSUS Rhodes (Ohlert) νήσος, περιήσος (Buffière)	2	<i>élég.</i>
28	40		Jour et nuit (éd.)	4	<i>hex</i>
29	41	εἰς ἡμέραν καὶ νύκτα <i>Laur.</i> 32-16 (Beckby)	Jour et nuit (éd.) Lune (McCartney)	2	<i>élég.</i>
30	42	βάλανος φοινίκων <i>Laur.</i> 32-16 (Buffière)	PAS DE CONSENSUS Cep de vigne (Ohlert) Année (Buffière) Datte (Paton)	2	<i>élég.</i>
31	43		Scrotum (éd.)	4	<i>élég.</i>
32	44		CONSENSUS APPROXIMATIF Songe menteur envoyé par Zeus à Agamemnon (Buffière) Sommeil (Beckby)	6	<i>élég.</i>
33	45		Cire (éd.)	3	<i>hex</i> + <i>élég.</i>
34	46		S(c)andale (σ(κ)άνδαλον) (éd.)	2	<i>hex</i>
35	47		Lanterne (éd.)	2	<i>élég.</i>
36	52	εἰς οἶνον P	Vin (éd.)	6	<i>élég.</i>
37	53	εἰς λύχνον P	CONSENSUS APPROXIMATIF Lampe à huile (éd.)	4	<i>élég.</i>
38	54	εἰς σικύαν P	Ventouse d'airain (éd.)	4	<i>élég.</i>
39	55	εἰς κλυστήρα P	Clystère (éd.)	10	<i>élég.</i>
40	56	εἰς ἔσοπτρον P	CONSENSUS APPROXIMATIF Miroir (Buffière) Refllet (Beckby)	4	<i>élég.</i>
41	57	εἰς φοινίκων βάλανον P	Datte (φοῖνιξ) (éd.)	4	<i>élég.</i>
42	58	εἰς κινάραν P ἐγκέφαλον, εἰς κινάραν <i>Par.</i> 968 Attrib. à Psellos <i>Par.</i> 968	Artichaut (éd.)	4	<i>élég.</i>
43	59	εἰς τὴν Ἀργώ P	Navire Argo (éd.)	4	<i>élég.</i>
44	60	δέλτος P	Tablette double (éd.)	4	<i>élég.</i>
45	61	ἄλλο P	Poix (éd.)	4	<i>élég.</i>
46	62	εἰς σφαιραν P	Balle (éd.)	4	<i>élég.</i>

	N°	Solutions et annotations des manuscrits	Solutions des éditeurs	Nb. de vers	Mètre
47	63	Μεσομήδους P Attrib. à Mésomède de Crète	Sphinx (éd.)	11	<i>3io</i> + <i>2an</i>
48	64	τὸ αἶνιγμα τῆς Σφιγγός P	L'homme (éd.)	5	<i>hex</i>
49	101	Κλεοβούλου αἶνιγμα P Attrib. à Cléobule de Lindos	Année, mois, jours, nuits (éd.)	4	<i>hex</i>
50	103	εἰς σταφίδα P ἄδηλον P	Grain de raisin (éd.)	4	<i>élég.</i>
51	105	ἄλλο P	πούς, οὖς, ὕς, σ' (pied, etc.) (éd.)	4	<i>élég.</i>
52	106	ἄλλο P	πούς, οὖς, ὕς, ποῦ (pied, etc.) (éd.)	4	<i>élég.</i>
53	108	ἄλλο P	Miroir (éd.)	2	<i>élég.</i>
54	109	ἄλλο P	L'œil de Polyphème (éd.)	6	<i>élég.</i>
55	110	ἄλλο P	CONSENSUS APPROXIMATIF Rêve (Buffière) Sommeil (Paton, Beckby)	3	<i>3ia</i>
56	111	ἄλλο P	PAS DE CONSENSUS Éros (Jacobs) Obscure (Paton)	1	<i>hex</i>
	8		Dé (κύβος)	1	<i>hex</i>
	15		Trimètre iambique (ἴαμβος)	7	<i>hex</i>
	17		Chasse (θήρη)	2	<i>hex</i>
	104	ἄλλο P	Chevrier (αἴπολος)	2	<i>élég.</i>
	107	ἄλλο P	Éros (Ἔρωσ)	2	<i>élég.</i>

Les manuscrits fournissent une solution pour 17 des énigmes, soit dans 30 % des cas environ (n^{os} 5, 22, 26, 35, 41, 42, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 62, 103).

La mention « éd. » indique le consensus des éditeurs suivants : Beckby, Buffière et Paton. Il n'existe pas de consensus entre eux dans 9 cas, soit environ 15 % des énigmes (n^{os} 16, 19, 22, 24, 28, 30, 39, 42, 111). Le consensus est approximatif dans 4 cas, soit environ 7 % des énigmes (n^{os} 44, 53, 56, 110). Le consensus sur la solution concerne les 43 autres cas, soit environ 77 % des énigmes.

Huit de ces énigmes peuvent être appariées et sont effectivement consécutives dans la compilation : 20 et 21, sur le nom de Pyrrhus ; 32 et 33, qui donnent la parole à Nessos ; 40 et 41, au sujet du jour et de la nuit ; 105 et 106, qui demandent de transformer un même mot presque de la même manière. Dans les deux premiers cas, il s'agit véritablement de variantes : nous avons affaire à deux versions d'un schéma identique, comparables aux « doublons » de la poésie orale, qui sont la réinvention dans un contexte donné d'un énoncé n'ayant pas vocation à se fixer dans une forme unique (on songe aux exemples qu'offre le corpus

théognidéen)¹. Dans le dernier cas, le procédé formel est légèrement différent et chaque énoncé exploite une possibilité à laquelle l'autre renonce. L'énigme 40 complète un énoncé qu'Athénée attribue à l'auteur tragique Théodecte : deux vers supplémentaires développent le paradoxe de l'engendrement réciproque de la mère et de la fille ; l'énigme 41 emprunte la voie opposée en revenant à un distique élégiaque qui suffit à poser le paradoxe et à en montrer un autre aspect. Il n'est pas possible de dire si la généralité du thème a entraîné une coïncidence, relevée par l'anthologiste, ou s'il existe un rapport de dépendance entre le premier énoncé, qui est probablement une énigme d'auteur, et le second, qui pourrait être populaire.

Deux autres paires montrent le traitement différent d'un même sujet : 29 et 55, fondées sur les potentialités scabreuses du clystère, ainsi que 56 et 108, consacrées à l'étrange mode d'être du miroir. Signalons encore le parallèle intéressant offert par l'énigme 54, qui traite le même sujet que l'énigme traditionnelle de la ventouse, mais le fait dans un style bien plus recherché.

Enfin, la comparaison des énoncés permet de constater que le distique élégiaque est la forme la plus courante dans ce corpus.

Forme métrique des énigmes du livre XIV

Forme métrique	N ^{os} des épigrammes	Nb. d'énoncés	Prop. (%)	Nb. total de vers	Prop. (%)	Nb. moyen de vers
Distique élégiaque	5, 9, 14, 18, 20-21, 23, 26-33, 35-36, 38-39, 41-44, 47, 52-62, 103, 105-106, 108-109	40	71 %	136	68 %	3,4
Hexamètre dactylique	16, 19, 22, 24-25, 34, 37, 40, 46, 64, 101, 111	12	21 %	39	19 %	3,25
Trimètre iambique	10, 110	2	4 %	12	6 %	6
Hexamètre dactylique et distique élégiaque	45	1	2 %	3	1,5 %	—
Trimètre ionique et dimètre anapestique	63	1	2 %	11	5,5 %	—
ENSEMBLE DES ÉNIGMES	5, 9-10, 14, 16, 18-47, 52-64, 101, 103, 105-106, 108-111	56	100 %	201	100 %	3,59

Les griffes de l'*Anthologie* seront étudiés conjointement à ceux d'Athénée.

1. Sur cet aspect de la poésie vive, dont le banquet est l'un des cadres, voir par exemple les réflexions de CALAME 2004, en particulier p. 240-241, et le rapprochement des scolies attiques, du corpus théognidéen et des énigmes que propose COLLINS 2004, p. 111-134.

C. Analyse par types des énigmes contenues dans les deux corpus

Introduction et typologie

Notre propos n'est pas ici d'étudier ces énoncés sous les rubriques habituelles du commentaire philologique, c'est-à-dire notamment dans une perspective linguistique ou du point de vue des réalités et des textes auxquels ils se réfèrent. Nous ne cherchons pas non plus prioritairement à évaluer les solutions anciennes ou à comparer les arguments des savants modernes qui ont avancé de nouvelles solutions. Ces deux approches, parfaitement légitimes, ont été le principal souci des critiques qui se sont penchés sur les énigmes antiques et des éditeurs qui ont établi les textes qui nous intéressent¹. Pour notre part, nous souhaitons éclairer les traits formulaires que reflète le corpus conservé, les procédés que met en jeu cette forme brève et les parcours herméneutiques que suppose la résolution des énigmes grecques.

Selon le dénombrement que nous avons présenté, la section d'Athénée contient 39 griphes et le livre XIV de l'*Anthologie* en contient 56. Les deux sources prises ensemble recueillent donc 95 griphes, dont deux seulement apparaissent dans l'un et l'autre texte : leur sont communes l'énigme de la Sphinx (Athénée, n° 34 = *Anthologie*, n° 64, à de minimes différences près) et l'énigme du jour et de la nuit (*Anthologie*, n° 40 ≈ Athénée, n° 11).

Nous inclinons à désigner les énoncés traditionnels comme des énigmes et les énoncés les moins typiques comme des griphes, sans employer pour autant ces mots d'une manière plus systématique que nos sources elles-mêmes. Comme nous l'avons dit, Athénée parle de griphes en se fondant sur le traité de Cléarque, mais les deux auteurs ont en vue une large gamme de textes illustrant divers aspects du processus énigmatique, conçu comme une forme, comme un effet ou comme un type d'interlocution, au banquet, sur l'agora ou dans les livres. Le mot γρίφος utilisé dans l'index du manuscrit principal de l'*Anthologie* a pour seule autorité celle du lettré byzantin qui l'a composé, à une époque où γρίφος et αἴνιγμα devaient être tout à fait synonymes. L'examen des énoncés fait apparaître que la forme stéréotypique

1. Nous rappelons les références principales en ce domaine : OHLERT 1886, SCHULTZ 1909-1912 et SCHULTZ 1914, sur l'énigme grecque ; SCHWEIGHÄUSER 1801 (qui incorpore et commente CASAUBON 1621 [1600]) et CHERUBINA *et al.* 2001, sur le texte d'Athénée, ainsi que HUNTER 1983 et ARNOTT 1996, sur certains des auteurs dont Athénée conserve les fragments ; BECKBY 1965 [1958] et BUFFIÈRE 1970, sur le livre XIV de l'*Anthologie grecque*. Nous renvoyons aux commentaires de ces auteurs par la mention de leur nom.

de l'énigme traditionnelle est très présente dans la section des *Deipnosophistes* et dominante dans le recueil de l'*Anthologie*.

La typologie que nous proposons s'inspire des travaux anthropologiques dont nous avons résumé les méthodes et les conclusions, en particulier des distinctions qu'ont élaborées Roger Abrahams et Alan Dundes, d'une part, et Elli Kōngäs Maranda, d'autre part².

Il nous semble utile de procéder à l'analyse des énigmes en accordant la priorité à l'image construite par l'énoncé, c'est-à-dire au comparant, pour introduire ensuite seulement la solution, c'est-à-dire le comparé, lorsque nous croyons la connaître. Nous observerons en outre avec une attention spéciale les énoncés qui résistent à l'interprétation des critiques, afin de cerner les causes de leur obscurité. La fréquence des énigmes dans laquelle la description du signifiant prend le pas sur celle du signifié nous a incité à mettre à part cette classe, qui regroupe environ 15 % du corpus. Le critère le plus pertinent pour obtenir une division plus fine des procédés nous semble le partage entre la catégorie des êtres animés (humains ou animaux) et celle des êtres inanimés (concrets ou abstraits). Il commande notre présentation des descriptions du signifié, qui sont naturellement les plus nombreuses. Nous examinons ainsi les parcours attestés de l'une des catégories à l'autre. Dans le tableau suivant, le symbole de la flèche (→) relie la catégorie de l'objet décrit à la catégorie de la solution qui lui est associée. La numérotation des énoncés est celle des synopsis présentées dans les chapitres précédents. Nous indiquons entre parenthèses les énoncés qui s'éloignent nettement de la forme stéréotypique de l'énigme. Enfin, on trouvera entre crochets et en gras les principales subdivisions de la typologie (de [1] à [4]), qui correspondent au plan de ce chapitre.

2. Cf. Introduction, B, 1.

Types de griphes
dans la section d'Athénée et dans l'*Anthologie grecque*

Types de griphes				Énoncés	
				Athénée	<i>Anthologie</i>
Description...	... du signifié [1]	Animé [1.1]	→ animé	4 b, 5 a-c, 29, 34	18, 36, (63), 64
			→ être mythologique	3, (33)	9, 25, 27, 32, 33, 38, (111)
			→ inanimé	4 a, 4 c, 6, 10, 11, (12), 27, 32, 35, 37, 39	5, 23, 26, 29, 37, 40, 41, 42, 44, 45, 47, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 101, 103, 108, 109, 110
			→ ?		19, 24, 28, 30
		Inanimé [1.2]	→ inanimé	1, 2 a-e, 4d, (8), (9), (28), (30), (31)	(34)
			→ ?		10
		Animé et inanimé en interaction [1.3]		13, 14, (36)	14, 43
		« Griphe logique » [1.4]		18 a-c	
		Question de sagesse parodique [1.5]		7	
	... du signifiant [2]	Consigne de transformation d'un mot [2.1]			20, 21, 31, 35, 46, 105, 106
		Description des syllabes (charade) [2.2]			16
		Description de la forme des lettres [2.3]		20, 21, 22, 23	
		Nom épilé [2.4]		24	
...? [3]	? → ?			22, 39	
Autres types (chez Athénée) [4]	Akousmata pythagoriciens			(15 a-f)	
	Plaisanteries			(16 a-b)	
	Insulte			(17)	
	La Tragédie des lettres de Callias			(19)	
	Le poème potentiel de Castorion			(25)	
	Le poème sur le <i>sigma</i> de Pindare			(26)	
	Nom commun semblable à un nom propre			(38)	

1. Description du signifié

1.1. Description d'un animé

Ce type de description est de loin le plus courant. Il concerne principalement des inanimés, qui sont le plus souvent représentés selon un modèle anthropomorphique : ils s'expriment, agissent et interagissent ainsi conformément aux schémas habituels de l'expérience commune. Dans le règne animal, ce procédé est partagé par la fable. De fait, la convention des récits succincts que sont les énigmes efface fréquemment la distinction entre animal et humain.

Les solutions des énigmes ont été données dans les synopsis qui précèdent. Nous insistons ici sur les similitudes observables et les traits saillants, sans commenter dans le détail ces exemples, qui sont particulièrement nombreux dans l'*Anthologie*.

1.1.1. Un animé signifie un animé

Sous cette rubrique, nous trouvons chez Athénée deux descriptions d'animaux choisis pour leurs caractéristiques morphologiques rares : l'ichneumon et l'escargot (griphes 4 b et 29). Ils se prêtent par là même à une évocation troublante. Le second se signale par l'absence de parties du corps parmi les plus communes, ce qu'indiquent des composés privatifs, et par le mouvement de ses yeux, tandis qu'un adjectif comme ὀστρακόνωτον assure une désignation à peu près sûre :

Καὶ ἐπὶ τοῦ κοχλίου · φέρεται δὲ τοῦτο καὶ ἐν τοῖς Τεύκρου Ὁρισμοῖς ·
Ζῷον ἄπουν, ἀνάκανθον, ἀνόστεον, ὀστρακόνωτον,
ὄμματά τ' ἐκκύπτοντα προμήγεα κεισκύπτοντα.

Sur l'escargot — cet exemple est également rapporté dans les *Définitions* de Teucros :
Animal sans pied, sans arête, sans os, une coquille sur le dos,
aux yeux protubérants qui d'un coup sortent, d'un coup rentrent.

L'escargot est un sujet traditionnel dans les énigmes anciennes³. Il n'en va pas de même de l'ichneumon, dont la physionomie est évoquée par Eubule, avant une métaphore qui commente la dévoration des œufs d'une autre espèce, le crocodile :

Ἄττελεβόφθαλμος, μὴ πρόστομος, ἀμφικέφαλος
αἰχμητῆς παίδων ἀγόνων γόνον ἐξαφανίζων ·

Des yeux de locuste, pas de museau en pointe, à double tête,
c'est un lancier qui détruit une génération d'enfants non encore venus au jour.

3. Sur l'énigme de l'escargot comme une exploration des catégories taxinomiques mises en lumière par exemple dans les traités naturalistes grecs, menée dans l'ensemble du domaine indo-européen, voir BADER 1989, p. 114-115 et 155-156.

La description du premier vers a fait suspecter et corriger le texte⁴. L'isotopie animale, malgré la métaphore guerrière, est stable. C'est l'exotisme du sujet qui rend délicate l'identification.

La catégorie de la solution n'est pas douteuse dans l'énigme de la Sphinx, citée à la fois par Athénée et par l'*Anthologie* (numéro 34 d'Athénée et, avec quelques variantes, numéro 64 de l'*Anthologie*, où elle est précédée d'une description du monstre qui se fonde sur sa nature composite pour peindre la Sphinx dans un poème énigmatique).

Καὶ τὸ τῆς Σφιγγὸς δὲ αἶνιγμα Ἀσκληπιάδης ἐν τοῖς Τραγωδομένοις τοιοῦτον εἶναι φησιν ·
Ἔστι δίπουν ἐπὶ γῆς καὶ τετράπων, οὐ μίᾳ φωνῇ,
καὶ τρίπον · ἀλλάσσει δὲ φύσιν μόνον ὅσσ' ἐπὶ γαῖαν
ἔρπετὰ γίνονται καὶ ἀν' αἰθέρα καὶ κατὰ πόντον.
Ἄλλ' ὀπόταν πλείστοισιν ἐρειδόμενον ποσὶ βαινῆ,
ἔνθα τάχος γυίοισιν ἀφαιρότατον πέλει αὐτοῦ.

Quant à l'énigme de la Sphinx, Asclépiade dit dans ses *Histoires tragiques* qu'elle était quelque chose de ce genre :

Il est sur terre un être bipède et quadrupède, à une seule voix,
tripède aussi ; il change de nature, lui seul de tous les êtres qui sur la terre
vont rampant et vont dans l'air et dans la mer.
Or, quand sur le plus de pieds sa marche est appuyée,
alors la vitesse de ses membres se trouve la plus faible.

Cet énoncé commence par l'un des éléments récurrents du formulaire générique : le verbe ἔστι pose l'existence d'un être, que le grec laisse par la suite aussi indéfini que possible grâce à l'utilisation du neutre. Les trois premières caractéristiques mentionnées (δίπουν, τετράπων et τρίπον, coordonnés) sont cependant incompatibles. Une telle conjonction exige une réévaluation. Les « pieds » ne sont pas des réalités synchroniques ou peuvent être des membres métaphoriques. À cet objet exceptionnel — μόνον y insiste, dans une proposition qui évoque le monde vivant tout entier — est reconnue une identité unique et permanente, que l'on retienne le texte οὐ μίᾳ φωνῇ, « possédant une seule voix⁵ », ou la variante plus adaptée mais plus banale οὐ μίᾳ μορφῇ, « possédant une seule forme » (cf. l'apparat du texte de l'*Anthologie*). Cet animal atypique est l'homme.

L'énoncé est l'un des seuls dont la solution peut être présumée ; nos deux sources se bornent à le désigner comme « l'énigme de la Sphinx » (le scribe du manuscrit principal de l'*Anthologie* l'inscrit en marge). Athénée l'extrait des *Histoires tragiques* d'Asclépiade de Tragilos, recueil du IV^e siècle avant notre ère qui devait fournir le résumé des sujets de

4. Voir en particulier les doutes de Casaubon et la synthèse de Hunter.

5. Malgré la remarque de Paton, il ne semble pas possible de prendre φωνή au sens de « nom » : à partir de la notion de « cri » ou de « son articulé », le mot peut désigner une langue ou un type de langage, mais non une appellation particulière.

tragédie. Mais on sait que les textes conservés n'intègrent pas l'énigme elle-même dans le récit de la légende thébaine. Les nombreuses études des pièces de Sophocle et de la légende d'Œdipe se bornent en général à signaler l'existence de l'énoncé conservé par Athénée et plusieurs corpus de scholies, tout en éclairant plus largement la qualité spéculaire de sa solution⁶ et l'importance du schème énigmatique dans l'interprétation des œuvres⁷.

Les énoncés du griphe 5 (a-c) d'Athénée, tout à fait typiques à première vue, font intervenir plusieurs agents dans trois situations complexes.

Ἀντιφάνης δ' ἐν τῷ Προβλήματι φησιν ·

Ἰχθύσιν ἀμφίβλητρον ἀνήρ πολλοῖς περιβάλλειν
οἰηθεὶς μεγάλη δαπάνη μίαν εἰλκυσε πέρκην ·
καὶ ταύτην ψευθεὶς ἄλλην κεστρεὺς ἴσον αὐτῇ
ἦγεν. Βουλομένη δ' ἔπεται πέρκη μελανούρω.

— Κεστρεὺς, ἀνήρ, μελάνουρος, οὐκ οἶδ' ὅ τι λέγεις ·
οὐδὲν λέγεις γάρ.

— Ἄλλ' ἐγὼ σαφῶς φράσω.

Ἔστι τις ὃς τὰ μὲν ὄντα διδοὺς οὐκ οἶδε δεδωκῶς
οἷσι δέδωκ' οὐδ' αὐτὸς ἔχων ὧν οὐδὲν ἔδειτο.

— Διδούς τις οὐκ ἔδωκεν οὐδ' ἔχων ἔχει ;
οὐκ οἶδα τούτων οὐδέν.

— Οὐκοῦν ταῦτα καὶ

ὁ γρίφος ἔλεγεν. Ὅσα γὰρ οἶσθ' οὐκ οἶσθα νῦν
οὐδ' ὅσα δέδωκας οὐδ' ὅσ' ἀντ' αὐτῶν ἔχεις.
Τοιοῦτο τοῦτ' ἦν.

— Τοιγαροῦν κἀγὼ τινα
εἰπεῖν πρὸς ὑμᾶς βούλομαι γρίφον.

— Λέγε.

— Πίννη καὶ τρίγλη φωνὰς ἰχθῦ δύο ἔχουσαι
πόλλ' ἐλάλουν, περὶ ὧν δὲ πρὸς ὃν τ' ὄντο λέγειν τι,
οὐκ ἐλάλουν · οὐδὲν γὰρ ἐμάνθανεν. Ὡστε πρὸς ὃν μὲν
ἦν αὐταῖς ὁ λόγος, πρὸς δ' αὐτὰς πολλὰ λαλούσας
αὐτὰς ἀμφοτέρως ἡ Δημήτηρ ἐπιτρίψει.

Antiphane dit dans *Le Problème* :

Un homme qui pensait capturer dans ses rets des poissons en nombre
à grands frais ne parvint qu'à remonter une unique perche ;
et, comme elle le décevait, un cestre lui en amena une autre identique.
De son plein gré, la perche suit le mélanure.

— Cestre, homme, mélanure, je ne sais ce que tu dis :
c'est que tu dis n'importe quoi.

— Attends, je vais m'expliquer clairement.

Il y a quelqu'un qui a donné ce qu'il avait et ne sait pas qu'il l'a donné
à ceux à qui il l'a donné, ni qu'il a ce dont il n'avait aucun besoin.

— Quelqu'un a donné sans donner et, sans avoir, a quand même ?
Je n'y entends goutte.

— Mais voilà précisément ce que

disait le griphe : tu ne sais pas maintenant tout ce que tu sais,

6. On fait ainsi remarquer qu'Œdipe découvre sa propre identité en nommant l'homme. Voir par exemple ROKEM 1996.

7. L'article célèbre de J.-P. Vernant sur la structure de l'*Œdipe roi* (VERNANT 1970) est exemplaire de cette démarche. Rappelons par ailleurs que le point de vue comparatiste a été particulièrement exploré : voir le panorama dressé par EDMUNDS & DUNDES 1983.

ni tout ce que tu as donné, ni tout ce que tu as reçu en retour.
C'est de cela qu'il s'agissait.

— Dans ce cas, à mon tour, il y a un
griphe que j'aimerais vous dire.

— Je t'en prie.

— Une pinne et une trigle, deux poissons ayant voix, bavardaient sans cesse,
mais, croyant discourir d'un certain sujet et s'adresser à quelqu'un,
les bavardes n'en faisaient rien, car l'autre n'y comprenait goutte. Si c'était à lui
que s'adressait leur discours, elles ne cessaient, en fait, de bavarder entre elles :
c'est pourquoi, toutes les deux, Déméter va les anéantir !

Hormis la distorsion de principe qui mêle un homme et diverses espèces de poissons dans une scène de pêche (5 a) ou présente des poissons doués de parole (5 c), ces énoncés montrent des isotopies cohérentes. Cependant, tout comme l'interlocuteur du dialogue comique d'Antiphane, nous ne parvenons pas à donner un sens aux actions décrites. Cherchant néanmoins à discerner une trame dans le premier récit, qui est une sorte de fable fondée sur la formule proverbiale « la perche suit le mélanure », Daléchamp et Casaubon suggéraient qu'il était question d'un débauché à la recherche d'une prostituée, qui était repoussé par celle qu'il trouvait et avait recours aux services d'un proxénète. Les paradoxes abstraits de l'énoncé central (5 b) sont également opaques. L'hypothèse qui s'impose aux critiques est qu'il faut prendre au sérieux le commentaire du locuteur (ταῦτα καὶ ὁ γρίφος ἔλεγε, « voilà précisément ce que disait le griphe »), lorsqu'il reformule sa seconde énigme pour l'appliquer à la situation de son auditeur : les deux premiers textes seraient une parodie du genre, destinée au premier chef à en illustrer l'absurdité et les effets sur l'interlocuteur perplexe. Ce dernier prendrait sa revanche en proposant une variation paroxystique du thème initial, dans laquelle une conversation oiseuse entre poissons est vite interrompue par la colère divine. Peut-être le discours énigmatique avait-il un rôle constant dans cette comédie, qui est intitulée *Le Problème*.

Dans cette série de gripes, le poète imite également les énoncés traditionnels en insérant des énigmes composées en hexamètres dans le dialogue iambique des personnages. Leur effet est semblable à la citation comique d'oracles (dans *Les Oiseaux* d'Aristophane, par exemple).

L'humanisation d'un locuteur animal est complète dans le récit que fait entendre l'énigme 36 de l'*Anthologie*. Un poisson y décrit *post mortem* sa condition paradoxale : les eaux salées dans lesquelles il vit, l'eau sucrée dans laquelle il meurt, les piques du cuisinier qui le tue et le « tombeau vivant » qu'est l'estomac du mangeur où il rejoint ses frères.

Si l'énoncé 18 est classé comme griphe par l'*Anthologie*, c'est en raison du faux-semblant qu'il offre au lecteur.

Ἑκτορα τὸν Πριάμου Διομήδης ἔκτανεν ἀνήρ
αἶα προὐ Τρώων ἔγχεϊ μαρνάμενος.

Hector, fils de Priam, fut tué par ce maître de Diomède,
devant la terre des Troyens, maniant sa lance dans la bataille.

L'ambiguïté remplace l'obscurité dans ce distique qui comporte un double piège. Le mot αἶα (substitut épique de γαῖα, « terre ») converge au génitif avec le nom d'Ajax (Αἶας), sémantiquement et syntaxiquement incongru au début du second vers, où il faut déceler l'anastrophe de la préposition προὐ. Plus grave, Diomède n'est pas le héros grec, mais la captive d'Achille, dont le nom se construit ici comme le complément d'ἀνήρ. C'est sur ce griphe que se fonde une distinction scholiastique entre l'énigme visible et le griphe dont la nature échappe au regard (cf. II, 19.2). Une version plus développée du texte a été transmise par Maxime Planude (voir *Anthologie*, XVI, 29, cité à la suite des énigmes du livre XIV).

1.1.2. Un animé signifie un être mythologique

Dans le corpus des énigmes grecques, la catégorie des animés ne se limite pas aux êtres humains et aux animaux, mais inclut les êtres intrinsèquement merveilleux que sont les divinités et les personnages du légendier grec⁸, enracinés dans des récits préexistants et dotés de caractères connus. Ce répertoire de situations et d'images offre un matériau d'élection pour la composition des énigmes.

L'énigme tirée de l'*Hypnos* d'Alexis (griphe 3 d'Athénée) présente ainsi le sommeil divinisé en traduisant dans les catégories humaines deux traits qui en deviennent paradoxaux : son existence intermittente et son immatérialité.

Καὶ Ἀλεξίς δὲ ἐν Ὑπνῷ τοιοῦτους γρίφους προβάλλει·
Οὐ θνητὸς οὐδ' ἀθάνατος, ἀλλ' ἔχων τινὰ
σύγκρασιν, ὥστε μήτ' ἐν ἀνθρώπου μέρει
μήτ' ἐν θεοῦ ζῆν, ἀλλὰ φύεσθαί τ' αἰεὶ
καινώς φθίνειν τε τὴν παρουσίαν πάλιν,
ἀόρατος ὄψιν, γνώριμος δ' ἅπασιν ὄν.
— † Αἰεὶ σὺ χαίρεις, ὦ γύναι, μ' αἰνίγμασι. †
— Καὶ μὴν ἀπλά γε καὶ σαφῆ λέγω μαθεῖν.
— Τίς οὖν τοσαύτην παῖς ἔχων ἔσται φύσιν ;
— Ὑπνος, βροτείων, ὦ κόρη, παυστὴρ πόνων.

8. Nous empruntons le mot à J. Pépin, qui évoque le « légendier classique, familier à ses auditeurs, et grouillant de tant d'images qu'aucune situation ne pouvait le prendre au dépourvu » (PÉPIN 1976 [1958], p. 192).

Alexis aussi, dans *Hypnos*, propose des griphes du même genre :

Ni mortel ni non plus immortel, mais ayant une certaine nature mixte, telle qu'il ne vit ni selon le lot d'un homme ni selon celui d'un dieu, mais plutôt se développe toujours nouvellement puis se consume et disparaît de nouveau, invisible à la vue, quoique connu de tous.

- † Femme, tu prends toujours plaisir aux énigmes. †
- Et pourtant mes paroles sont fort simples, évidentes à saisir.
- Quel enfant aura donc une si prodigieuse nature ?
- Hypnos, jeune fille, qui met une trêve aux peines des mortels.

La description vise un état intermédiaire entre les conditions humaine et divine, entre l'être et le non-être, entre le visible et l'invisible. Le contexte conservé par le citateur nous permet de constater que l'énoncé n'est pas tout à fait rejeté comme absurde par l'interlocutrice — une jeune fille peut-être placée sous l'autorité d'une aînée, bien que nous n'en sachions pas plus sur ce dialogue féminin —, mais engendre l'étonnement.

Il est probable qu'il faille voir un procédé semblable dans le vers elliptique qui constitue le griphe 111 de l'*Anthologie* :

Ἄγονος ἐξ ἀγόνων, βελεηφόρος, ἔμβρεφος, ἄρσις.

Fils sans enfant de parents sans enfant, porteur de traits, nourrisson, levée.

Il peut en effet s'agir de l'archer Éros, quoique le sens du mot ἄρσις soit obscur dans ce contexte.

L'oracle de Platon le Comique qui fournit à Athénée son griphe 33 annonce le rapt d'Adonis sans nommer les divinités impliquées dans la légende. Leur évocation se concentre sur un acte, dont on peut légitimement penser qu'il est érotique et désigne les relations d'Aphrodite et de Dionysos avec le jeune homme : δύο δ' αὐτὸν δαίμον' ὀλεῖτον, / ἢ μὲν ἐλαυνομένη λαθροῖς ἐρετμοῖς, ὃ δ' ἐλάυνων, « mais deux êtres démoniques feront sa perte, / elle tirée par des rames clandestines, et lui tirant ».

L'énigme 9 de l'*Anthologie* est le meilleur exemple de l'exploitation des récits mythiques et littéraires. Andromaque se dévoile à travers un écheveau de noms de parenté :

Ἄνδρ' ἐμὸν εἶλ' ἐκυρός, ἐκυρὸν δ' ἐμὸς ἔκτανεν ἀνὴρ
καὶ δαῆρ ἐκυρὸν καὶ ἐκυρὸς γενέτην.

Mon mari fut occis par mon beau-père, mon beau-père fut tué par mon mari ;
par mon beau-frère, mon beau-père ; par mon beau-père, mon géniteur.

Cette épigramme d'une grande densité tire parti de la définition familiale, à la fois généalogique et matrimoniale, de l'individu en société. De la légende est ainsi extrait un ensemble de coordonnées pointant vers la personne d'Andromaque. L'érudition n'est cependant pas la condition suffisante de la résolution. En effet, d'une part, l'énoncé, dont le locuteur anonyme est la clef, fait état de relations sans offrir le repère absolu d'un nom propre ; d'autre part, la situation choisie autorise le changement des référents associés aux mêmes substantifs, puisque Andromaque a eu trois époux successifs, dont les histoires s'entrelacent durant la guerre de Troie. Sont donc mentionnés au fil du texte : Hector, Achille, Priam, Pyrrhos, Pâris, Achille encore, Achille toujours et enfin Éétion. Il est intéressant de noter que l'un des manuscrits (le *Parisinus gr.* 1409) ajoute des noms propres supralinéaires afin de permettre l'identification des actants de ce drame.

Le cas suivant est moins net, car la question de la cohérence textuelle se complique des aléas de la transmission dans l'épigramme 25 :

Ὅφθαλμοὺς Σκύλλης ποθέω, τοὺς ἔσβεσεν αὐτὸς
ἠέλιος μήνη τε · πατὴρ δέ με δαΐδιδε κόρυνη ·
λοῦμαι δ' ἀενάοισι δῦω ποταμοῖσι θανούσα,
οὓς κορυφῇ προΐησιν ἐπ' ὄφρυόεντι κολωνῶ.

1 Σκύλλης P : Σιπύλους Buffière Σιπύλου Dehèque.

Les yeux de Scylla sont ce que je regrette, eux qu'éteignit en personne
le soleil avec la lune ; mon père me craint, sa jeune enfant ;
je suis baignée de deux fleuves éternels, à présent que je suis morte,
qui tombent du sommet sur la colline majestueuse.

Les éditeurs s'accordent à considérer que Niobé est la clef de l'énigme. En revanche, la mention du monstre Scylla au premier vers « pose un problème insoluble » selon Buffière, qui choisit de corriger le nom propre transmis pour en faire l'adjectif σιπύλους, dérivé du toponyme Σίπυλος, et traduit : « Je pleure des regards éteints sur le Sipyle. » C'est restituer l'isotopie mythique, mais on peut se demander si, en rendant son cadre naturel au massacre des Niobides, on ne suppose pas un indice trop fort dans l'énoncé. Beckby conserve la leçon Σκύλλης et donne l'explication traditionnelle, selon laquelle les douze yeux d'une Scylla à six têtes correspondent aux douze enfants de la Niobé homérique.

Dans l'énigme 27, les métamorphoses de Thétis sont réduites à l'image intrigante de la vierge-lionne, tandis que le second vers fait allusion à l'union d'Achille et de Médée.

Παρθένον ἐν πελάγει ζητῶν τὴν πρόσθε λέοντα
τηθὴν εὐρήσεις παιδοφόνου Ἐκάβης.

En cherchant au fond des mers la vierge qui fut lionne,
tu trouveras la belle-mère d'Hécube infanticide.

Plus intéressante est la façon dont est désignée Médée elle-même. Le prédicat assigné au nom propre, « infanticide », fait perdre à Hécube sa qualité essentielle de mère, et le nom ne peut dès lors être employé pour désigner la très féconde épouse de Priam. L'oxymore doit suggérer une antonomase d'un type spécial, puisque l'adjectif fait de cette mère exemplaire une simple mère capable d'aller contre l'amour maternel. En d'autres termes, l'adjonction du sème /infanticide/ entraîne la perte de celui dont le nom d'Hécube enrichissait la notion de mère, le sème /par excellence/. L'adresse au lecteur fait explicitement des termes de l'énoncé la formulation de consignes sémantiques, analogues à celles des griffes portant sur le signifiant (cf. 2).

Les deux versions du distique prononcé par Nessos (griffes 32 et 33 de l'*Anthologie*) tirent du mythe d'Héraclès l'occasion d'un double *adunaton* : le don de la tunique empoisonnée à Déjanire a un effet différé et la divinisation du héros lui évite la mort.

Κτανθεὶς τὸν κτείναντα κατέκτανον · ἀλλ' ὁ μὲν οὐδ' ὧς
ἤλυθεν εἰς Αἴδην · αὐτὰρ ἔγωγ' ἔθανον.

Assassiné, de l'assassin je fus le tueur ; et si lui pour autant
n'alla pas chez Hadès, je n'en mourus pas moins.

Τόν με κατακτείναντα κατέκτανον, οὐδέ μοι ἦδος ·
θήκε γὰρ ἀθάνατον τὸν κτάμενον θάνατος.

De mon meurtrier je fus le tueur, mais n'en ai pas de joie :
celui que j'ai assassiné, la mort l'a rendu immortel.

Un même effacement des circonstances temporelles, locales et causales permet à l'épigramme 38 de présenter d'une manière paradoxale le sort tragique d'Étéocle et de Polynice :

Κτεῖνα κάσιw, κτάνε δ' αὐτὸν με κάσιw, θάνομεν δ' ὑπὸ πατρός ·
μητέρα δ' ἀμφοτέρωι τεθναότες κτάνομεν.

J'ai tué mon frère et mon frère m'a tué, mais notre mort est due à notre père ;
quant à notre mère, nous l'avons tous deux, en mourant, tuée.

Les divinités et les héros, êtres extraordinaires par leur nature ou leur destin, sont en même temps des êtres familiers. Ce fantastique naturalisé se prête par excellence au jeu culturel des énigmes, dont nous voyons ici les formes les plus littéraires.

1.1.3. Un animé signifie un inanimé

Comme nous l'avons dit, la peinture d'un être inanimé sous les traits d'un être animé est le type le plus fréquent. À lui seul, il représente la moitié des énigmes du livre XIV de l'*Anthologie*. Dans cette section, nous observerons les énoncés conservés par Athénée⁹.

Les *Deipnosophistes* témoignent de la vogue du discours énigmatique dans certaines comédies du IV^e siècle avant notre ère (cf. *infra*, à propos du griphe 2). Deux des quatre gripes qu'Athénée a prélevés dans la pièce *Carion le sphinx*, les gripes 4 a et 4 c, emploient le type de description qui nous intéresse :

Εὐβουλος δ' ἐν Σφιγγοκαρίωνι τοιούτους γρίφους προβάλλει, αὐτὸς καὶ ἐπιλύων αὐτούς ·

Ἔστι λαλῶν ἀγλωσσοσ, ὁμώνυμος ἄρρενι θήλυς,
οἰκείων ἀνέμων ταμίαις, δασύς, ἄλλοτε λειός,
ἀξύνετα ξυνετοῖσι λέγων, νόμον ἐκ νόμου ἔλκων ·
ἐν δ' ἐστὶν καὶ πολλὰ καὶ ἂν τρώσῃ τις ἄτρωτος.

Τί ἐστι τοῦτο ; Τί ἀπορεῖς ;

— Καλλίστρατος.

— Πρωκτὸς μὲν οὖν οὗτος.

— Σὺ δὴ ληρεῖς ἔχων.

— Οὗτος γὰρ αὐτὸς ἐστὶν ἀγλωττος λάλος,
ἐν ὄνομα πολλοῖς, τρωτὸς ἄτρωτος, δασὺς
λειός. Τί βούλει ; Πνευμάτων πολλῶν φύλαξ ·

[...]

Οἶδ' ἐγὼ ὅς νέος ὢν ἐστὶν βαρὺς, ἂν δὲ γέρον ἦ,
ἄπτερος ὢν κούφως πέταται καὶ γῆν ἀφανίζει.

Πάππος ἀπ' ἀκάνθης · οὗτος γὰρ

Νέος μὲν ὢν ἔστηκεν ἐν τῷ σπέρματι,
ὅταν δ' ἀποβάλῃ τοῦτο, πέτεται κούφος ὢν,
δήπουθεν ὑπὸ τῶν παιδίων φυσώμενος.

Eubule dans *Carion le sphinx* propose des gripes de ce genre, qu'il résout lui-même :

C'est un bavard sans langue, dont la femelle a même nom que le mâle,
intendant des vents de sa maison, velu, mais parfois lisse,
qui tient des propos inintelligibles aux intelligents, bourdonne air sur air ;
il est un et multitude, et qui le fend ne l'a pas pourfendu.

De quoi s'agit-il ? Pourquoi cette perplexité ?

— De Callistrate.

— Mais non, c'est de l'anous que je parle.

— En voilà des sonnettes !

— C'est bien lui qui, dans le même temps, est privé de langue et bavarde,
nom unique pour des multitudes, fendu et non pourfendu, velu
et lisse. Eh quoi ? Gardien de bien des souffles...

[...]

9. Pour la solution des énoncés de ce type recueillis dans l'*Anthologie*, nous renvoyons à la synopsis des énigmes du livre XIV.

Je connais quelqu'un qui, jeune, est lourd, mais s'il est vieux,
bien que sans ailes, vole avec légèreté, jusqu'à perdre la terre de vue.
L'aigrette se détachant du chardon, qui, en effet,
Jeune, se trouve à l'intérieur de la graine,
mais, quand elle la rejette, s'envole, légère,
au gré — n'est-ce pas ? — du souffle des enfants.

Ces énoncés recourent tous deux au formulaire introductif traditionnel — ἔστι initial, dans un cas, οἶδα, dans l'autre — et nous pouvons constater, malgré le travail d'abréviation d'Athénée, que les résolutions, internes au dialogue dramatique, s'opposent d'une façon marquée aux énigmes, qui se distinguent par leur format hexamétrique. Les deux textes présentent cependant un fort contraste.

Dans le second griphe, le modèle anthropomorphique posé par le relatif ὅς n'est pas strictement suivi, mais sous-tend le paradoxe du premier vers, selon lequel jeunesse et agilité sont dissociées. La nature de cet oiseau sans ailes (thème que l'on retrouve dans le griphe 5 de l'*Anthologie*) est expliquée d'une façon poétique, dans la réplique que cite Athénée, par l'allusion aux enfants soufflant sur la touffe soyeuse des plantes.

Le premier exemple est bien éloigné de cet esprit, mais fait partie des quelques exemples que nous possédons d'un usage de l'énigme propre à la comédie : la mise en scène d'une résolution erronée. L'image complexe et contradictoire de l'énoncé conduit en effet l'interlocuteur à une fausse solution. En faisant nommer Callistrate, qui est la cible de plusieurs comiques de la première moitié du siècle, Eubule lance une injure indirecte. L'adéquation de la description de l'anus à l'homme politique athénien de premier plan n'est pas parfaite, mais le jeu peut se contenter de la référence au bavardage de l'orateur, à des manières efféminées, à la production incessante de lois (νόμος reprend ce sens, après son sens musical) et à une certaine résistance aux attaques¹⁰. La confusion des catégories sert ici un but satirique.

10. Sur ce fragment d'Eubule, on consultera Hunter, ainsi que le commentaire proposé par OLSON 2007, p. 221-222, notamment au sujet des références à Callistrate chez Anaxandride et Antiphane. L'extrait des *Guêpes* d'Aristophane que nous avons plusieurs fois cité (cf. II, 5) fonctionne sur le même principe, mais le fuyard Cléonyme y est mis en rapport sans détour avec une énigme de banquet.

Un mécanisme analogue est à l'œuvre dans le griphe 6 d'Athénée, qui est une scène d'Antiphane :

Ἐν δὲ Σαπφοῖ ὁ Ἀντιφάνης αὐτὴν τὴν ποιήτριαν προβάλλουσαν ποιεῖ γρίφους τόνδε τὸν τρόπον, ἐπιλυομένου τινὸς οὕτως. Ἡ μὲν γὰρ φησιν ·

Ἔστι φύσις θήλεια βρέφη σφίζουσ' ὑπὸ κόλποις
αὐτῆς · ὄντα δ' ἄφωνα βοῆν ἴσθησι γεγνωνόν
καὶ διὰ πόντιον οἶδμα καὶ ἠπείρου διὰ πάσης
οἷς ἐθέλει θνητῶν, τοῖς δ' οὐδὲ παροῦσιν ἀκούειν
ἔξεστιν, κωφὴν δ' ἀκοῆς αἴσθησιν ἔχουσιν.

Ταῦτά τις ἐπιλυόμενός φησιν ·

Ἡ μὲν φύσις γὰρ ἦν λέγεις ἐστὶν πόλις,
βρέφη δ' ἐν αὐτῇ διατρέφει τοὺς ῥήτορας.
Οὗτοι κεκραγότες δὲ τὰ διαπόντια
τάκ τῆς Ἀσίας καὶ τὰπὸ Θράκης λήμματα
ἔλκουσι δεῦρο. Νεμομένων δὲ πλησίον
αὐτῶν κάθηται λοιδορουμένων τ' αἰὶ
ὁ δῆμος οὐδὲν οὔτ' ἀκούων οὔθ' ὁρώων.
— (Ϝ - υ - Ϝ) Πῶς γὰρ γένοιτ' ἄν, ὦ πάτερ,
ῥήτωρ ἄφωνος ;

— Ἦν ἀλφῶ τρεῖς παρανόμων.

(Ϝ - υ - Ϝ) Καὶ μὴν ἀκριβῶς φόνην
ἐγνωκέναι τὸ ῥηθέν. Ἀλλὰ δὴ λέγε.

Ἐπειτα ποιεῖ τὴν Σαπφῶ διαλυομένην τὸν γρίφον οὕτως ·

Θήλεια μὲν νῦν ἐστὶ φύσις ἐπιστολή,
βρέφη δ' ἐν αὐτῇ περιφέρει τὰ γράμματα ·
ἄφωνα δ' ὄντα (ταῦτα) τοῖς πόρρω λαλεῖ
οἷς βούλεθ' · ἕτερος δ' ἂν τύχη τις πλησίον
ἐστὼς ἀναγινώσκοντος οὐκ ἀκούσεται.

Dans *Sappho*, Antiphane montre la poétesse elle-même en train de proposer des griphe de la manière qui suit, et quelqu'un les résout comme on verra. Voici ce qu'elle dit :

Il est un être féminin protégeant ses petits dans son
giron ; eux, quoique sans voix, poussent un cri sonore
qui, par les flots ondulants et par la terre ferme tout entière,
va jusqu'à ceux qu'ils veulent des mortels, et ceux-là, même sans être proches,
peuvent l'entendre, pour obtus que soit chez eux le sens de l'ouïe.

Ce que quelqu'un résout par ces mots :

L'être dont tu parles, c'est assurément la cité,
et les petits qu'elle nourrit en son sein, les orateurs.
Ceux-ci, de leurs vociférations, font venir d'outre-mer
les revenus de l'Asie et ceux que donne la Thrace,
jusqu'ici. Assis près d'eux tandis qu'ils procèdent au partage
et se répandent en injures continuelles,
le peuple n'entend ni ne voit rien.
— (...) Comment se pourrait-il, vieil homme,
qu'un orateur soit sans voix ?

— S'il est trois fois pris à proposer des mesures illégales.

(...) Et pourtant j'avais l'impression, dans le détail,
d'avoir compris tes paroles. Allons, je t'écoute.

Il fait ensuite résoudre le griphe par Sappho, de la façon suivante :

L'être féminin, pour commencer, est une missive,
et les petits qu'elle transporte en son sein, ce sont les lettres ;
bien que sans voix, (elles) conversent au loin
avec qui elles le désirent, mais quelqu'un d'autre qui se trouverait
près du lecteur n'entendra rien.

L'intervention du vieillard insère entre les deux temps de l'énigme lettrée une dénonciation des pratiques politiques. Cette brève satire met au centre de l'attention les « petits » de l'objet féminin à deviner, afin de lancer une attaque contre « les orateurs ». Contrairement à ce qui se passait dans l'énoncé précédent, l'interlocuteur de la poétesse cherche à justifier sa réponse en expliquant les détails de l'énigme, jusqu'à répliquer à une objection de Sappho, par une référence spirituelle à la *γραφή παρανόμων*.

Remarquons cependant que l'énigme elle-même se focalisait sur l'objet secondaire que sont les « petits ». Peut-être faut-il se représenter la lettre en question comme une tablette, semblable à celle que l'*Anthologie* met en énigme (dans le griphe 60, *cf. infra*). On notera que les genres grammaticaux, dans nos énigmes, sont une contrainte donnée pour la résolution. La fin de l'énoncé est un témoignage sur les pratiques de lecture anciennes ; on ne sait pas s'il faut voir ici l'allusion à une lecture silencieuse ou murmurée¹¹.

Athénée attribue deux énigmes à un autre spécialiste du verbe, Théodecte de Phasélis. Nos informations sont peu nombreuses sur ce philosophe et rhéteur qui reçut les enseignements d'Isocrate, de Platon et d'Aristote. C'est en tout cas l'unique figure historique d'expert du griphe que cite Athénée, sur la foi d'Hermippe, lequel lui prête une double compétence de proposition et de résolution des énigmes. Nous ne pouvons pas en dire davantage sur la question des qualités requises par l'énigme aux yeux des Grecs : aucun document n'évoque explicitement la contribution de l'éducation et de l'exercice à cette maîtrise à la fois pratique et intellectuelle.

L'énigme de Théodecte sur l'ombre (griphe 10) est curieusement précédée d'une reformulation en prose, qui fait apparaître le nœud de l'énoncé, c'est-à-dire la rupture de la séquence de la croissance et de la corruption, qui détermine normalement l'évolution de tout être vivant.

Τίς φύσις οὔθ' ὅσα γαῖα φέρει τροφὸς οὔθ' ὅσα πόντος,
οὔτε βροτοῖσιν ἔχει γυῖων αὐξήσιν ὁμοίαν,
ἀλλ' ἐν μὲν γενέσει πρωτοσπόρω ἐστὶ μέγιστη,
ἐν δὲ μέσαις ἀκμαῖς μικρά, γήρῳ δὲ πρὸς αὐτῷ
μορφῇ καὶ μεγέθει μείζων πάλιν ἐστὶν ἀπάντων ;

Quel être, ni de ceux que porte la terre nourricière ni de ceux que porte la mer,
ne connaît pas pareillement aux mortels la croissance des membres,
mais à l'instant primordial de sa naissance est le plus grand,
au beau milieu de son apogée, petit, et parvenu à la vieillesse elle-même
par son aspect et par sa taille est de nouveau plus grand que tous ?

11. Le fragment est commenté par OLSON 2007, p. 200-203. Sur sa portée pour l'histoire de la lecture, voir GAVRILOV 1997, p. 68, et les références antérieures qu'il discute. Voir également SVENBRO 1997 et, pour une mise en perspective récente, JOHNSON 2000.

Un paradoxe plus élémentaire encore est au cœur de la seconde énigme de Théodecte, que l'*Anthologie* connaît dans une version plus développée :

[Griphe 11 d'Athénée]

Κάν τῷ Οἰδίποδι δὲ τῇ τραγωδίᾳ τὴν νύκτα καὶ τὴν ἡμέραν εἴρηκεν αἰνιπτόμενος ·
Εἰσι κασίγνηται διτταί, ὧν ἡ μία τίκτει
τὴν ἑτέραν, αὐτὴ δὲ τεκοῦσ' ὑπὸ τῆσδε τεκνοῦται.

Dans la tragédie *Œdipe* également, il a parlé de la nuit et de la journée sous une forme énigmatique :
Ce sont deux sœurs, dont l'une enfante
l'autre et, l'ayant enfantée, est par elle engendrée.

[*Anthologie*, 40]

Εἰσι κασίγνηται δὺ' ἀδελφεαί · ἡ μία τίκτει
τὴν ἑτέραν, αὐτὴ δὲ τεκοῦσ' ἀπὸ τῆσδε τεκνοῦται,
ὥστε κασιγνήτας οὔσας ἅμα καὶ συνομαίμους
αὐτοκασιγνήτας κοινῇ καὶ μητέρας εἶναι.

Il est deux sœurs de même lit : l'une fait naître
l'autre et elle-même enfantant est par elle enfantée,
de sorte que, sœurs en même temps que consanguines,
elles sont sœurs l'une de l'autre et mères à la fois.

L'engendrement réciproque est l'expression anthropomorphe de la succession du jour et de la nuit, qui sont en grec deux mots féminins. On voit que le texte conservé par l'*Anthologie* ne fait qu'amplifier le thème. Le griphe 41, recueilli à sa suite, le condense au contraire, en donnant la parole à l'un des éléments.

Μητέρ' ἐμὴν τίκτω καὶ τίκτομαι · εἰμὶ δὲ ταύτης
ἄλλοτε μὲν μείζων, ἄλλοτε μειότερη.

J'enfante ma mère et en suis enfantée ; je suis
tantôt plus grande qu'elle et tantôt plus petite.

Peut-être notre interprétation est-elle cependant influencée par la solution transmise de l'énoncé précédent. En effet, à considérer le haut degré de généralité du schème proposé — alternance et variation de taille —, rien n'assure que le sujet soit le même. Un critique proposait ainsi de voir ici une description de la lune, bien que les aspects successifs de l'astre conviennent au second vers mieux qu'au premier.

Ces clefs cosmiques sont typiques des énigmes les plus archaïques, dont la meilleure représentante est l'énigme que l'*Anthologie* attribue explicitement à Cléobule (griphe 101) :

ΚΛΕΟΒΟΥΛΟΥ

Εἷς ὁ πατήρ, παῖδες δυοκαίδεκα · τῶν δὲ ἐκάστῳ
παῖδες (δις) τριάκοντα διάνδιχα εἶδος ἔχουσαι ·
αἱ μὲν λευκαὶ ἕασιν ἰδεῖν, αἱ δ' αὖτε μέλαιναί ·
ἀθάνατοι δὲ τ' εὐῶσαι ἀποφθινύθουσιν ἅπασαι.

De Cléobule

Un père, douze fils ; chacun d'eux a
des filles, deux fois trente, ayant un double aspect :
les unes sont blanches et les autres, noires ;
et bien qu'immortelles, elles se consomment toutes.

Le modèle généalogique exprime l'organisation hiérarchique de l'année, des mois, des jours et des nuits.

C'est sans doute à raison qu'Athénée déclare célèbre son griphe 39, l'énigme des cinq hommes, sur lequel nous avons d'autres témoignages (cf. II). Cette réputation peut expliquer qu'il n'en transmette pas la solution.

Καὶ τὸ περιφερόμενον ·

Πέντ' ἄνδρες δέκα ναυσὶ κατέδραμον εἰς ἓνα χώρον,
ἐν δὲ λίθοις ἐμάχοντο, λίθον δ' οὐκ ἦν ἀνελέσθαι ·
δίψῃ δ' ἐξώλλυντο, ὕδωρ δ' ὑπερεῖχε γενείου.

Et l'exemple fameux :

Cinq hommes avec dix navires débarquèrent sur une terre,
parmi les pierres se battirent, sans que l'on pût soulever pierre ;
puis de soif ils périrent, comme le menton se couvrirait d'eau.

Cette énigme a souvent été commentée et nous disposons de deux synthèses récentes dont les solutions sont les plus convaincantes. Si l'on refuse l'interprétation littérale qui fait de ce texte la description d'un naufrage, en supposant qu'il faut lire « dix hommes » et « cinq navires » contre la syntaxe naturelle¹², on peut faire l'hypothèse qu'il s'agit d'amandes (dépouillées de leurs coquilles, broyées par les dents, puis emportées par la boisson) ou de moules (ouvertes, et avalées de même)¹³.

12. Telle était déjà l'opinion de Jean de Sicile (cf. II, 17.3). On a rapproché le premier vers de celui qu'Aristote extrait du cycle épique comme exemple de sophisme par « séparation » : πεντήκοντ' ἀνδρῶν ἑκατὸν λίπε διὸς Ἀχιλλεύς, « de cinquante hommes, le divin Achille en a laissé cent », ce qui est absurde mais suggéré par l'ordre des mots, ou « de cent hommes, le divin Achille en a laissé cinquante » (*Les Réfutations sophistiques*, 166 a). Le procédé serait unique dans le corps connu des énigmes. Dans ce genre, il est préférable de supposer un sens à une telle difficulté.

13. Voir respectivement CAPONIGRO 1984 et FABBRO 2003, qui dressent l'historique des explications proposées.

L'énigme 27, comme l'indique le commentaire d'Athénée, a l'originalité de reposer en partie sur une donnée interlinguistique :

Ἐν Φανεροῦ γενόμεν, πάτρων δέ μου ἄλμυρον ὕδωρ
ἀμφὶς ἔχει · μήτηρ δ' ἔστ' ἀριθμοῖο πάις.
Φανεροῦ μὲν οὖν λέγει τῆ Δήλῳ, ἥτις ὑπὸ θαλάσσης περιέχεται, μήτηρ δ' ἡ Λητώ, ἥτις Κοίου
ἔστι θυγάτηρ · Μακεδόνες δὲ τὸν ἀριθμὸν κοῖον προσαγορεύουσι.

J'ai vu le jour en pleine Clarté et ma patrie dans l'eau saline
est toute contenue ; ma mère est enfant du nombre.

Il dit *Clarté* pour *Délos*, que la mer entoure ; la mère est *Léto*, qui est fille de *Cœos* : les Macédoniens donnent au nombre le nom de *koios*.

Il faut donc entendre qu'Apollon nomme l'île de Délos, son lieu de naissance, et sa mère Léto. L'intérêt particulier de cette énigme réside dans les procédés utilisés pour chiffrer les deux noms propres qui constituent les clefs intermédiaires (clefs que le manuscrit principal note en marge). Au delà de la ressemblance trompeuse entre ἐν Φανεροῦ et la locution ἐν (τῷ) φανεροῦ, l'adjectif φανερός doit suggérer son synonyme δηλός, puis l'île homonyme surgie des eaux. En outre, Athénée rappelle que Léto est la fille de Cœos et explique que le mot κοῖος signifie « nombre » chez les Macédoniens, ce qu'enregistrent nos dictionnaires. La seconde de ces résolutions possède donc une dimension interdialectale remarquable. Toutes deux reposent sur un jeu d'équivalence entre synonymes dont nous avons rencontré d'autres exemples (*cf.* II, 15.1, à propos du premier exemple de griphe cité par Tryphon I).

Le distique du corpus théognidéen qu'Athénée cite comme exemple de griphe (énoncé 37) pose le problème de l'existence d'énigmes *stricto sensu* dans cet ensemble poétique, dont les références, politiques notamment, nous font parfois défaut et peuvent motiver une expression allusive dont l'intention n'est pas ludique.

Τοιοῦτόν ἐστι καὶ τὸ Θεόγνιδος τοῦ ποιητοῦ ·
Ἦδη γὰρ με κέκληκε θαλάσσιος οἶκαδε νεκρός,
τεθνηκῶς ζῶφ φθεγγόμενος στόματι.
Σημαίνει γὰρ κόχλον.

Du même genre encore, ces vers du poète Théognis :
Voilà que m'appelle au retour un cadavre marin,
mort dont les mots sortent d'une bouche vivante.
Cela pour signifier la conque.

Athénée livre une solution acceptable du paradoxe du mort-vivant. Le cadre de l'énoncé pourrait être un retour d'exil. On a pourtant cherché à intégrer ce texte au contexte historique et culturel de la Mégare archaïque pour proposer une résolution différente¹⁴.

L'humanisation discrète du griphe 32, extrait des Héros de Timoclès, vient de l'emploi de noms d'agents exprimant les fonctions sociales d'un objet. Le dialogue comique comporte une résolution et le commentaire habituel sur l'inanité du détour périphrastique :

Ὦς δ' ἦν ἡρμένη
βίου τιθήνη, πολεμία λιμοῦ, φύλαξ
φιλίας, ἰατρὸς ἐκλύτου βουλιμίας,
τράπεζα.
— Περιέργως <γε>, νῆ τὸν οὐρανόν,
ἔξδὸν φράσαι τράπεζα συντόμως.

Et lorsque fut ôtée
la nourrice du vivre, l'ennemie de la famine, le gardien
de l'amitié, le médecin de la faim de loup déchaînée,
la table.
— Comme c'est laborieusement dit, par le ciel !
alors que l'on pouvait dire *table* avec brièveté.

Deux passages cités par Athénée font intervenir des énoncés comparables aux énigmes, sur le mode traditionnel de la description d'êtres animés, mais étendent la catégorie de griphe. Le compilateur le remarque lui-même au début du griphe 35 :

Γριφώδη δ' ἐστὶ καὶ Σιμωνίδη ταῦτα πεποιημένα, ὡς φησι Χαμαιλέον ὁ Ἡρακλεώτης ἐν τῷ Περὶ Σιμωνίδου ·

Μιξονόμου τε πατήρ [τ'] ἐρίφου καὶ σχέτλιος ἰχθύς
πλησίον ἠρείσαντο καρῆατα · παῖδα δὲ νυκτὸς
δεξάμενοι βλεφάροισι Διονύσοιο ἄνακτος
βουφόνον οὐκ ἐθέλουσι τιθνεῖσθαι θεράποντα.

Φασὶ δ' οἱ μὲν ἐπὶ τινος τῶν ἀρχαίων ἀναθημάτων ἐν Χαλκίδι τοῦτ' ἐπιγεγράφθαι, πεποιῆσθαι δ' ἐν αὐτῷ τράγον καὶ δελφίνα, περὶ ὧν εἶναι τὸν λόγον τοῦτον. Οἱ δὲ εἰς ἐπιγόνειον ψαλτήριον δελφίνα καὶ τράγον εἰργασμένον εἰρησθαι, καὶ εἶναι τὸν βουφόνον καὶ τοῦ Διονύσου θεράποντα τὸν διθύραμβον. Οἱ δὲ φασιν ἐν Ἰουλίδι τὸν τῷ Διονύσῳ θυόμενον βουνὸν ὑπὸ τινος τῶν νεανίσκων παιεσθαι πελέκει. Πλησίον δὲ τῆς ἐορτῆς οὔσης εἰς χαλκείον δοθῆναι τὸν πέλεκυν · τὸν οὖν Σιμωνίδην ἔτι νέον ὄντα βαδίσαι πρὸς τὸν χαλκέα κομούμενον αὐτόν. Ἰδόντα δὲ καὶ τὸν τεχνίτην κοιμώμενον καὶ τὸν ἄσκον καὶ τὸν καρκίνον εἰκὴ κείμενον καὶ ἐπαλλήλως ἔχοντα τὰ ἔμπροσθεν, οὕτως ἐλθόντα εἰπεῖν πρὸς τοὺς συνήθεις τὸ προειρημένον πρόβλημα. Τὸν μὲν γὰρ τοῦ ἐρίφου πατέρα τὸν ἄσκον εἶναι, σχέτλιον δὲ ἰχθὺν τὸν καρκίνον, νυκτὸς δὲ παῖδα τὸν ὕπνον, βουφόνον δὲ καὶ Διονύσου θεράποντα τὸν πέλεκυν.

Ont également un air de griphe ces vers composés par Simonide, d'après ce que dit Chaméléon d'Héraclée dans son traité *Sur Simonide* :

Le père du chevreau aux pâtures mêlées et l'inflexible poisson
l'une contre l'autre ont appuyé leurs têtes ; accueillant l'enfant de la nuit

14. Voir WICKERSHAM 1986, qui discute et approuve l'interprétation nouvelle défendue par NAGY 1985. Les vers qui font l'objet d'une lecture énigmatique sont principalement les suivants, dans le livre I du corpus : 257-260, 667-682 et 1229-1230, le distique cité ici par Athénée. Voir également WALKER 2000, p. 255-256.

sur leurs paupières, au serviteur tueur de bœufs
du seigneur Dionysos ils refusent leurs soins nourriciers.

Certains affirment que ces vers sont inscrits sur une offrande votive ancienne, à Chalcis, et qu'on y a fait figurer un bouc et un dauphin : c'est d'eux qu'il serait ici question. D'autres, que ces motifs du dauphin et du bouc se réfèrent à un psaltérion épigonéen et que le dithyrambe est le tueur de bœufs serviteur de Dionysos. D'autres encore disent qu'à Ioulis le bœuf sacrifié à Dionysos recevait de la main d'un jeune homme un coup de hache. Comme la fête approchait, on avait envoyé la hache à la forge ; ce fut Simonide, encore jeune à cette époque, qui alla la chercher chez le forgeron. Voyant l'artisan endormi, le soufflet et les pinces abandonnés en désordre, ces outils reposant l'un contre l'autre, il se rendit alors auprès de ses compagnons pour leur dire le problème que nous avons cité. Ainsi, le père du chevreau, c'est le soufflet, le poisson inflexible, ce sont les pinces, l'enfant de la nuit, c'est le sommeil, et le tueur de bœufs serviteur de Dionysos, c'est la hache.

Chaméléon d'Héraclée fournit l'anecdote et ses étimologies, qui forme avec l'« histoire » de l'âne Épéios une sous-section homogène (*cf. supra*). De la même façon, une longue narration explique ici l'incohérence d'un énoncé mettant un animal terrestre et un animal marin, curieusement pourvus d'épithètes poétiques, au service d'un dieu. L'intérêt du passage tient à la pluralité des explications rapportées. Les premières hypothèses reposent sur des représentations figurées — l'allusion à un instrument de musique n'est pas claire : pour des raisons syntaxiques, il est difficile de considérer qu'il s'agit d'animaux sculptés sur le psaltérion, comme on est tenté de l'imaginer. La troisième, plus amplement développée, expose le concours de circonstances unique qui serait à l'origine du poème. Chaméléon fonde la biographie de Simonide sur l'interprétation des détails obscurs d'une œuvre, ce qui est caractéristique de sa démarche. C'est ainsi le statut de l'anecdote et le rôle du particulier qui sont mis en valeur ; l'épigramme, en tant qu'inscription, serait la trace opaque d'un événement que rien ne permet de deviner. Le commentaire aboutit à une traduction terme à terme, où l'on notera le jeu sur les sens de *καρκίνος*, « crabe » et, par une métaphore courante, « paire de pinces ». On ne reprend plus ces épigrammes dans les éditions de Simonide.

Le ressort de l'anecdote historique citée au grighe 12 est semblable. Par la référence à un objet dont la connaissance n'est pas donnée à tous les auditeurs, la proclamation acquiert une valeur stratégique :

Τοιοῦτόν τι καὶ Καλλισθένης ἐν ταῖς Ἑλληνικαῖς φησιν, ὡς Ἀρκάδων πολιορκούντων Κρωμμον — πολίχνην δ' ἐστὶν ἰδρυμένον πλησίον Μεγάλης πόλεως — Ἰππόδαμος ὁ Λάκων εἰς ὦν τῶν πολιορκουμένων διεκελεύετο τῷ παρὰ Λακεδαιμονίων πρὸς αὐτοὺς ἦκοντι κήρυκι, δηλῶν ἐν αἰνιγμῷ τὴν περὶ αὐτοὺς κατάστασιν, ἀπαγγέλλειν τῇ μητρὶ λύεσθαι τὸ γύναιον δέχ' ἡμερῶν τὸ ἐν Ἀπολλωνίῳ δεδεμένον, ὡς οὐκ ἔτι λύσιμον ἐσόμενον ἐὰν αὐταὶ παρέλθωσι. Καὶ διὰ ταύτης τῆς γνώμης ἐμήνυεν σαφῶς τὸ μήνυμα. Αὕτη γάρ ἐστιν ἐν τῷ Ἀπολλωνίῳ παρὰ τὸν τοῦ Ἀπόλλωνος θρόνον διὰ γραφῆς ἀπομεμμημένος Λιμὸς ἔχων γυναικὸς μορφήν. Φανερόν οὖν ἐγένετο πᾶσιν ὅτι δέκα ἡμέρας ἔτι καρτερῆσαι δύνανται οἱ πολιορκούμενοι διὰ τὸν λιμὸν. Συνέντες οὖν οἱ Λάκωνες τὸ λεχθὲν ἐβοήθησαν κατὰ κράτος τοῖς ἐν τῷ Κρωμμῳ.

Callisthène aussi, dans les *Helléniques*, rapporte quelque chose de ce genre : alors que les Arcadiens assiégeaient Cromnos, village situé près de Mégalopolis, le Laconien Hippodamos, qui était l'un des assiégés, donna l'ordre au héraut dépêché auprès d'eux par les Lacédémoniens — et par là il montrait en une énigme dans quelle situation ils se trouvaient — de rapporter à sa mère qu'il fallait délivrer la prisonnière du temple d'Apollon avant dix jours, car on ne pourrait plus la délivrer une fois ce délai expiré. À travers cet avis, il fournissait clairement l'indication voulue. La femme en question est en effet une Famine qu'une peinture placée dans le temple, à côté du trône d'Apollon, représentait sous forme humaine. Il fut donc évident pour tous que les assiégés, réduits à la famine, ne pouvaient plus résister que dix jours. Les Laconiens comprirent ce message et vinrent alors en force au secours des hommes enfermés dans Cromnos.

Le message à double entente transmet aux Lacédémoniens des informations qui ne devaient pas être comprises des ennemis. L'exposition du trait énigmatique prend ici la forme littéraire de l'anecdote. L'usage improvisé de l'obscurité dans une situation critique met le griphe du côté de la tactique, de l'art de saisir le καιρός et de tirer parti des circonstances en jouant sur le contingent. En l'occurrence, le message codé se fonde sur une particularité locale, la peinture de la déesse Famine dans un temple. Or, l'œuvre d'art est l'individuel même, avant l'époque de sa reproductibilité : sa connaissance est restreinte par essence. C'est donc un savoir partagé qui autorise la communication sous la forme d'une énigme et un décodage efficace.

Évidemment, le récit est improbable. Car cet usage de l'énigmatique supposerait l'évidence d'un sens apparent, à l'usage de l'ennemi, derrière lequel le complice saurait chercher et trouver le sens véritable. Le message ne devrait pas exhiber sa qualité d'énigme et le renseignement essentiel, un chiffre, ne devrait pas apparaître en clair : la cryptographie commence avec une manipulation du langage naturel qui va au delà des procédés sémantiques hasardeux.

1.1.4. Description d'un animé dont la signification demeure incertaine

Quatre énoncés de l'*Anthologie* décrivant un être animé n'ont pas trouvé de solution consensuelle. Nous nous contentons ici d'explicitier l'origine de la difficulté.

L'énigme 19, qui reprend le formulaire du témoignage autoptique (εἶδον, « j'ai vu ») propose l'image d'une « bête » (θῆρ) parcourant une forêt. Sa course devient impossible au second vers du distique, en raison de sa position et de sa morphologie : elle ne se tient pas droite et ses pieds ne reposent pas au sol. Cette privation de caractères essentiels au mouvement animal oriente l'interprétation vers une finesse sur la mention des pieds, qui peuvent ne pas appartenir à l'être considéré (un pou sur une tête), vers une solution métaphorique (scie, peigne ou phallus, selon les éditeurs).

La catégorie de l'objet demeure également incertaine dans l'énigme 24, bien plus complexe. Un locuteur y rassemble la matière d'une autobiographie, dont chaque élément est codé. Cet énoncé est exemplaire des problèmes proprement philologiques que pose une énigme mal conservée et où diverses conjectures appuient une tentative d'interprétation. Nous renvoyons aux notes de Buffière pour le détail des essais de résolution. Il faut noter que la plupart des critiques ont reconnu une dimension métalinguistique au vers 5 : οὐκέτι θῆρα φέρω, « ce n'est plus une bête que je porte », donnerait une partie du mot de l'énigme, dont la solution inclurait le composant -θηρ. Le lecteur est alors fondé à interpréter les termes exprimés comme des indices relatifs au signifiant (sur ce type de procédé, cf. 3, à propos de l'énigme 22 de l'*Anthologie*).

Dans l'énigme 28, l'incertitude vient d'un récit semblable où l'hétérogénéité des informations fournies ne permet pas de résoudre une poly-isotopie conflictuelle.

La généalogie du locuteur féminin de l'énigme 30, croisement inacceptable d'un bélier et d'une tortue, pourrait décrire les matériaux dont est fait un objet (une lyre, a-t-on suggéré). Au vers 2, le scandale du parenticide demeure cependant inexpliqué.

1.2. Description d'un inanimé

1.2.1. Un inanimé signifie un inanimé

Isolé des commentaires comiques d'Antiphane, le premier griphe transmis par Athénée se présente sous la forme élémentaire de la contradiction interne. Un convive ordonne de dire ὅτι φέρων τις μὴ φέρει, « ce que l'on porte sans porter ». Cette consigne se signale par l'indétermination complète du pronom relatif neutre, c'est-à-dire, en termes greimassiens, par l'absence de toute base classématique qui permette d'orienter la recherche vers une catégorie donnée. La fonction d'information revient entièrement au verbe qui décrit l'action. Or, le participe du verbe φέρω dénote ici une action que l'indicatif du même verbe nie. L'impossible concomitance des opposés exige une variation du point de vue entre les deux occurrences. Pour paraphraser Aristote, φέρω se dit en plusieurs sens et il importe de ne pas être abusé par l'homonymie, si spectaculaire soit-elle (cf. *infra*, à propos de l'énigme de l'eunuque et de la chauve-souris, exemple type de cette structure). En l'occurrence, l'énoncé repose sur la distinction du noyau sémantique « porter, supporter » et du sens que prend le

verbe lorsqu'il entre dans le syntagme ἔρانون φέρω, « apporter une contribution¹⁵ ». L'auteur comique le fait remarquer à son personnage. Dans une expression aussi brève que ce griphe, le phénomène vise à susciter la perplexité, car le paradoxe n'est pas enraciné dans un contexte ; dans un énoncé plus long, il pourrait constituer la figure de style que les rhétoriciens modernes nomment antanaclase.

Insistons brièvement sur la valeur de l'ensemble du passage à l'ouverture de la section d'Athénée sur les griphe.

Περὶ δὲ τῶν γρίφων Ἀντιφάνης μὲν ἐν Κνοιθιδεὶ ἢ Γάστρωνί φησιν ·
Ἐγὼ πρότερον μὲν τοὺς κελεύοντας λέγειν
γρίφους παρὰ πότον ψόμην ληρεῖν σαφῶς,
λέγοντας οὐδέν · ὅποτε προστάξειέ τις
εἰπεῖν ἐφεξῆς ὅ τι φέρων τις μὴ φέρει,
ἐγγέλων νομίζων λήρον οὐκ ἂν γενόμενον
οὐδέποτε γ', οἶμαι, πρᾶγμα παντελῶς λέγειν,
ἐνέδρας δ' ἔνεκα. Νυνὶ δὲ τοῦτ' ἔγνωχ' ὅτι
ἀληθὲς ἦν · φέρομεν γὰρ ἄνθρωποι δέκα
ἔρانون τιν', οὐ φέρει δὲ τούτων τὴν φορὰν
οὐδεὶς. Σαφῶς οὖν ὅ τι φέρων τις μὴ φέρει,
τοῦτ' ἔστιν, ἦν θ' ὁ γρίφος ἐνταῦθα ῥέπων.
Καὶ τοῦτο μὲν δὴ κάστι συγγνώμην ἔχον ·
ἀλλ' οἶα λογοποιούσιν ἐν τῷ πράγματι
οἱ τὰργύριον μὴ κατατιθέντες · ὡς σφόδρα
ὁ Φίλιππος ἄρ' ἦν εὐτυχῆς τις, νῆ Δία.

Sur les griphe, Antiphane dit dans *Cnethidée ou Le Ventripotent* :

Moi, avant, je croyais que ceux qui enjoignent de dire
des griphe en buvant débitaient clairement des sornettes,
et ne disaient rien qui vaille ; quand tel ou tel ordonnait
de dire sur le champ ce que l'on porte sans porter,
je riais en pensant qu'il disait des sornettes tout à fait,
qui jamais au grand jamais, ma foi, ne se pourraient réaliser,
dites pour tendre une embûche. Mais maintenant je m'aperçois
qu'il y avait du vrai là-dedans ! Des dix que nous sommes qui
apportons notre écot, il n'y en a pas un qui supporte
la charge. À l'évidence, donc, ce que l'on porte sans porter,
c'est bien cela, et c'est vers quoi pointait le griphe.
Voilà quelque chose que l'on peut certes pardonner.
Mais les histoires qu'invente, au moment de régler l'affaire,
qui ne veut pas mettre l'argent sur la table... Ah, vraiment,
ce Philippe, quel veinard, par Zeus !

15. L'expression ἔρانون φέρω n'a peut-être pas le sens qu'Athénée expose en VIII, 362 e, à savoir apporter sa contribution à un repas commun, originellement en nature, puis en payant son écot. En ce cas, le jeu de mots se fonderait sur la division de la somme totale. Dans l'Attique du IV^e siècle, l'ἔρανος est la participation à un prêt sans intérêt à l'intérieur d'un groupe d'amis (voir ARNOTT 1996, p. 423-424). Ici, personne ne tiendrait sa parole. Il est clair, du moins, que le ressort du griphe est la resémantisation du verbe dans une expression courante.

Cette introduction du thème des grîphes revêt la valeur d'une *captatio benevolentiae*, dans laquelle l'éloge prend la forme du témoignage. Le lecteur explique avoir pris conscience de la réalité des grîphes, qu'il considèrait auparavant comme des absurdités dèrisoires.

Le discours énigmatique apparaît ainsi à la lumière de sa réception par le bon sens populaire, cette construction comique de l'opinion la moins éclairée. Parler par énigmes, pour qui s'extrait du cadre ludique, revient à « dèbiter des sornettes » (ληρέω), à dire des choses impossibles et à « dire n'importe quoi », ce que le grec exprime fort à propos par « ne rien dire » (οὐδὲν λέγω). Ce vocabulaire est constant pour désigner le refus de ce type d'interlocution anormale. Cnèthidèe a cependant changè d'avis. La preuve expérimentale qu'il invoque repose sur un jeu de mots assez plat, qui confère à la révélation sa tonalité comique : nous avons affaire à un éloge ridicule. Donnée pour typique, la devinette citée provient des divertissements du banquet. Elle apparaît dans un premier temps comme une futilité comique, mais aussi insidieuse : les mots qu'agitent les poseurs de grîphes ne sont pas seulement vides, ce sont des pièges tendus à qui ne sait pas les reconnaître¹⁶.

La fin du fragment est mal conservée. On peut supposer une allusion à l'outrecuidance de Philippe de Macédoine dans ses relations avec Athènes et les cités grecques¹⁷. Il est difficile de dire si cette allusion dont la pertinence nous échappe est un jugement du locuteur ou feint d'imiter le commentaire d'un mauvais payeur. Elle reprend en tout cas le thème financier qui était développè dans l'explication du grîphe.

Le traitement du thème des énigmes par la comédie dite moyenne a justement attirè l'attention d'Athénée. Sans lui, la trace en serait perdue et notre section sur les énigmes recueille des scènes écrites par les quatre auteurs principaux de l'époque : Antiphane, Anaxandride, Alexis et Eubule¹⁸. Le dialogue tirè de la comédie *Aphrodisios* du mème Antiphane contient le grîphe 2 a-e d'Athénée et poursuit son prologue par citations interposées.

Ἐν δὲ Ἀφροδισίῳ ·

Πότερ' ὅταν μέλλω λέγειν σοι τὴν χύτραν, (χύτραν) λέγω
ἢ τροχοῦ ῥύμαισι τευκτὸν κοιλοσώματον κύτος,
πλαστὸν ἐκ γαίης, ἐν ἄλλῃ μητρὸς ὀπτηθὲν στέγη,
νεογενοῦς ποιμνῆς δ' ἐν αὐτῇ πνικτὰ γαλακοθρέμματα,

16. Le mot ἐνέδρα, « embuscade, piège, cachette », était pour Palæphatos le synonyme d'αἰνιγμα dans son emploi cadméen. Du point de vue des représentations de la parole énigmatique, cette rencontre est significative. Cf. I, annexe 4, ainsi que II, 18.

17. Voir Cherubina *et al.*

18. Voir NESSELRATH 1990, en particulier p. 65-79 sur le témoignage capital d'Athénée. L'auteur commente par ailleurs plusieurs de nos grîphes.

τακερόχρωτ' εἶδη κύουσαν ;

— Ἡράκλεις, ἀποκτενεῖς

ἄρα μ' , εἰ μὴ γνωρίμως μοι πάνυ φράσεις κρεῶν χύτραν.

— Εὐ λέγεις. Ξουθῆς μελίσης νάμασιν δὲ συμμιγῆ
μηκάδων αἰγῶν ἀπόρρουν θρόμβον, ἐγκαθεμῆνον
εἰς πλατὺ στέγαστρον ἀγνῆς παρθένου Δηοῦς κόρης,
λεπτοσυνθέτοις τροφῶντα μυρίοις καλύμμασιν,
ἢ σαφῶς πλακοῦντα φράζω σοι ;

— Πλακοῦντα βούλομαι.

— Βρομάδος δ' ἰδρῶτα πηγῆς ;

— Οἶνον εἰπέ συντεμών.

— Λιβάδα νυμφαίαν δροσώδη ;

— Παραλιπῶν ὕδωρ φάθι.

— Κασιόπνουν δ' αὔραν δι' αἴθρας ;

— Σμύρναν εἰπέ, μὴ μακράν,

μηδὲ τοιοῦτ' ἄλλο μηδέν, μηδὲ τοῦμπαλιν λέγων,
ὅτι δοκεῖ τοῦτ' ἔργον εἶναι μείζον, ὥς φασίν τινες,
αὐτὸ μὲν μηδέν, παρ' αὐτὸ δ' ἄλλα συστρέφειν πυκνά.

Et dans *Aphrodisios* :

Dois-je, au moment de te parler de la marmite, te dire *(marmite)*
ou bien *creux ustensile au corps cave produit aux tourbillons du tour,*
de terre façonné, cuit dans un second abri maternel
et d'un bétail nouveau-né portant, en l'étuve de son sein, les tendres
chairs nourries de lait ?

— Par Héraclès, tu ne manqueras pas de
me tuer, si tu ne me parles pas, en termes bien connus, d'une marmite de viande !

— Parfait. Et *caillot grumeleux coulant des chèvres bêlantes,*
mêlé aux flots dus à l'abeille flave, déposé
dans le large réceptacle qu'offre la vierge fille de la pure Déo,
raffiné des mille voiles subtils dont il est couvert,
ou bien, en toute clarté, *galette* : que dois-je te dire ?

— C'est *galette* que je préfère.

— Et *sueur de la source bromienne* ?

— Dis *vin*, abrège.

— *Émanation des nymphes fraîche comme la rosée* ?

— Laisse de côté le superflu et prononce *eau*.

— Et *brise qui de ses senteurs de cinname traverse l'éther* ?

— Dis *myrrhe*, rien de plus,

ne dis rien d'autre de ce genre, et ne recommence pas,
car cela semble bien de la peine perdue, comme disent certains,
de ne pas se concentrer sur la chose, mais, autour d'elle, d'en concentrer une foule d'autres.

Nous ne sommes plus dans la salle de banquet. Notons que le vocabulaire de l'énigme n'apparaît pas ici. L'impatience que finit par exprimer l'interlocuteur est topique : en s'éloignant du mot le plus propre, on dit peu de choses en beaucoup de mots, par des amphigouris. La finesse de la composition, et l'intérêt du choix de ce passage, tient au mode d'introduction et au commentaire des périphrases métaphoriques du locuteur principal. Après avoir fourni un échantillon du procédé, en donnant d'emblée le mot qui fera l'objet de la première suite de périphrases, le dialogue procède par variation : l'ordre de la proposition et de la résolution est inversé, le second locuteur prenant en charge la résolution en une sorte de stichomythie qui lui permet de reprendre le contrôle de la conversation. Si l'on ôte le terme

χύτρα, l'énoncé initial peut être opaque comme toute poésie ornée. De même pour les suivants, qui suivent toutefois la description, ce qui en fait temporairement, dans le temps de l'énonciation ou de la lecture, des énigmes.

Athénée ne range pas explicitement ce passage parmi les giphes. De fait, il développe surtout le contraste du mot juste et de l'expression grandiloquente des poètes. Le style brocardé est peu subtil. Les deux premiers exemples apposent des participes à un groupe nominal étendu de même type que ceux des exemples suivants. On observera le rôle des adjectifs composés et des mots rares. Ce fragment appartient au petit nombre des textes cités par Athénée qui nous font connaître une conjonction propre à la comédie du IV^e siècle : un style dithyrambique et énigmatique y était fréquemment prêté au type d'esclave spécialisé qu'est le cuisinier¹⁹.

Dans notre perspective, il faut souligner que la description d'un inanimé par un inanimé consiste simplement ici à entourer l'objet d'un flou qui diffère son identification. Les isotopies proposées sont incohérentes, mais le sont d'une manière conventionnelle. Liquide et odeur sont suggérés dans les trois dernières avec des indices suffisants, qui sont d'ordre mythologique dans la référence à Dionysos sous le nom de Bromios et dans l'allusion aux nymphes. Le premier énoncé est un parfait exemple d'allotopie bien dosée : le classème κύτος (« ustensile, vase ») dissout les contours de la χύτρα (« marmite »), mais est en effet son hyperonyme, de sorte que le conflit des isotopies généalogique, corporelle et alimentaire parvient à s'harmoniser dans le cadre culinaire. Une semblable homogénéité relie θρόμβος (« grumeau ») à πλακοῦς (« galette »), à travers les méandres assez bien repérés d'une description en forme de recette, car le mot συμμυγής indique le mélange des ingrédients et l'énoncé organise les modalités de modification de cette matière première. Le parcours interprétatif est donc modérément accidenté, bien que ces descriptions s'écartent de la mise en relation immédiate de l'intention et de l'expression dont le modèle est la tautologie : appeler « marmite » une marmite.

La difficulté est plus grande dans le griphe 4 d, qui fait partie des notes prises par Athénée lors de sa lecture d'une pièce spécialement consacrée aux finesses d'un esclave madré, *Carion le Sphinx*²⁰. Eubule y décrit sous l'étiquette d'ἄγαλμα (« statue ») l'urne du tirage au sort, ou

19. Ce dossier a déjà été étudié d'assez près. Outre Hunter (p. 200-201) et NESSELRATH 1990 (sur ce passage, p. 257-258), on se reportera à un article qui examine le langage du cuisinier fanfaron : DOBROV 2002, où notre texte est évoqué (p. 172-173). Voir également CARASTRO 2009 [à paraître].

20. Nous renvoyons à la présentation et aux commentaires de Hunter, ainsi qu'aux références de la note précédente.

κληρωτήριον (Athénée écrit κληρωτικόν)²¹. Malgré ce classème initial, l'objet est animé par l'assimilation de son corps à celui d'une femme qui enfante. C'est l'ensemble du fonctionnement de la machine qui est décrit, si bien que les jetons qui tombent de l'urne sont des enfants promis à une fortune plus ou moins heureuse. Comme dans les extraits plus complets de cette pièce, l'énoncé énigmatique se distingue des iambes comiques par sa rédaction hexamétrique. Nous avons expliqué le problème textuel que pose la fin du passage dans une note philologique (*cf. supra*).

Les cinq griphes de la section d'Athénée que nous avons fait figurer aux côtés de ceux-ci dans notre typologie sont plus courts et moins typiques. Deux d'entre eux se trouvent dans une seconde série de citations comiques. Ce sont les griphes 30 et 31, qui sont tirés du même vivier que les précédents, puisqu'ils appartiennent à des pièces d'Antiphane et d'Anaxandride. Le premier est un simple vers arraché de son contexte syntaxique décrivant le fromage (τυρός) sous l'appellation τροφαλίδας λινοςάρκους (« caillebotte aux chairs de lin ») ; la rareté des mots entraîne une reformulation de la part du locuteur lui-même. La réflexivité du second est d'une autre espèce. Un personnage ayant employé l'expression ἐν πυρικτίῳ στέγα, « dans un abri que forma le feu » commente sa bizarrerie en l'attribuant à l'auteur des *Perses* : Τιμόθεος ἔφη ποτ', ἄνδρες, τὴν χύτραν οἶμαι λέγων, « c'est ce que Timothée, messieurs, dit un jour, parlant je crois de la marmite ». L'obscurité du poète est un sujet comique plusieurs fois attesté²². Dans l'un et l'autre passage, c'est de nouveau une périphrase trop recherchée qui est prise pour cible.

Le griphe 28 est une définition de la tisane (peut-être de sa variante obtenue par macération plutôt que la préparation par infusion) où nous retrouvons dans la succession d'un participe aoriste et d'un impératif la forme instructionnelle de la description. Il pourrait en effet s'agir d'une recette. La modalité impérative est d'ailleurs étonnante hors contexte et ne nous incline pas à penser que ce puisse être un énoncé populaire.

Les griphes 8 et 9 ont une origine différente des précédents, car ils appartiennent à un drame satyrique et à une tragédie. Les expressions poétiques qui conduisent à leur citation sont peu spécifiques. Nous sommes aux limites de la catégorie explorée par Athénée. Du reste, le compilateur introduit exceptionnellement l'extrait d'Achéa d'Érétrie par un jugement stylistique qui expose le motif de son choix : Ἀχαιὸς δ' ὁ Ἐρετριεὺς γλαφυρὸς ὦν ποιητὴς περὶ τὴν σύνθεσιν ἔσθ' ὅτε καὶ μελαίνει τὴν φράσιν καὶ πολλὰ αἰνιγματωδῶς

21. Voir les explications de DEMONT 2000 et DEMONT 2003.

22. Sur le style de Timothée, on se reportera à l'introduction de HORDERN 2002, en particulier p. 39. La réception de l'auteur dans la comédie antique y est étudiée (p. 75-76). Au sujet de ce fragment, voir p. 252-254.

ἐκφέρει, ὥσπερ ἐν Ἴριδι σατυρικῇ, « Achée d'Érétrie, poète élégant au point de vue de la composition, obscurcit pourtant son expression à certains moments et profère bien des formules énigmatiques, comme dans le drame satyrique Iris. » Un tel vocabulaire critique n'est utilisé nulle part ailleurs dans la section. Il trahit probablement un emprunt. Le texte lui-même est peut-être rendu plus énigmatique parce qu'il est isolé de la séquence narrative dont il faisait partie dans le drame. La périphrase incriminée, τὸν σπαρτιάτην γραπτὸν κύρβιν, « la colonne spartiate inscrite » paraît obscure en raison de la complexité de l'objet décrit. Il est frappant, mais peut-être fortuit, que ces vers suscitent dans la section sur les énigmes la mention de la scytale, le plus fameux des dispositifs « cryptographiques » antiques²³.

Nous incluons dans cette catégorie le griphe 34 de l'*Anthologie*. La désignation d'un lieu s'y fait par des descriptions allusives et paradoxales.

Νῆσός τις πόλις ἐστὶ φυτώνυμον αἶμα λαχοῦσα,
ἰσθμὸν ὁμοῦ καὶ πορθμὸν ἐπ' ἠπειροιο φέρουσα ·
ἐνθ' ἀπ' ἐμῆς ἔσθ' αἶμα ὁμοῦ καὶ Κέκροπος αἶμα ·
ἐνθ' Ἥφαιστος ἔχει χαίρων γλαυκῶπιν Ἀθήνην ·
κεῖθι θυηπολίην πέμπειν κελόμην Ἡρακλεῖ.

Il est une île qui est une cité, dont le sang a le nom d'une plante
et qui occupe sur la terre ferme un isthme en même temps qu'un détroit ;
là se trouve un sang issu de mon pays en même temps que le sang de Cécrops ;
là, Héphaïstos a la joie d'êtreindre Athéna aux yeux brillants :
c'est là même que j'enjoins de dépêcher un sacrifice à Héraclès.

Cet oracle d'Apollon, à rapprocher de la tradition des oracles de colonisation énigmatiques, est l'une des rares énigmes dont la solution soit un toponyme. La ville de Tyr y est identifiée par son nom, sur lequel insiste l'adjectif composé en -ώνυμον — c'est la cité des Phéniciens (Φοίνικες), donc celle du palmier (φοῖνιξ) —, par son site et par sa population. L'énoncé est par ailleurs intégré à l'intrigue du roman d'Achille Tatius (II, 14), où l'on en trouvera une interprétation détaillée.

Malgré les descriptions géographiques et mythologiques inattendues, l'isotopie locale structure l'oracle depuis la position du classème νῆσος, accompagné du pronom τις dans sa valeur d'inconnue (le X des équations mathématiques), jusqu'à l'anaphore de l'adverbe κεῖθι.

23. Sur la stéganographie et la cryptographie occidentales anciennes, voir par exemple SINGH 2000, p. 3-14.

1.2.2. Description d'un inanimé dont la signification demeure incertaine

Le poème 10 de l'*Anthologie* est d'une prolixité toute littéraire — seules les pièces 63 et 55, stylistiquement plus élaborées, sont plus longues. Sa métrique iambique peut faire songer à une rédaction byzantine. Boissonade y voyait cependant le signe de la poésie populaire, comme le rapporte Buffière, qui fait également observer une versification « assez lâche » (voir sa note 14 à ce passage). En s'entrechoquant, les chaudrons de Dodone fournissaient aux prêtres du sanctuaire de Zeus l'un de leurs moyens de divination.

Λέβητας ἔγνω μὴ σιωπᾶν εἰδότας,
πλὴν ἄρτια τὸν χαλκὸν ἠχεῖν προτρέπειν
ἀντικτυποῦντος τοῦ πρώτου τῷ δευτέρῳ
καὶ μεταδιδόντος τῷ τετάρτῳ τοῦ τρίτου.
Ἐὰν δὲ τὸ κινοῦν ἠρεμῆ καὶ μὴ πνέῃ, 5
ἄφωνος ὁ λέβης · τῇ φύσει γὰρ οὐ λάλος.
Τῶν σῶν δὲ λεβήτων ἡ φύσις μὲν εὐστομος,
σοὶ δ' ἐντυχοῦσα γίνετ' εὐστομωτέρα,
σιγῶς, ὅταν δεῖ, καὶ λαλοῦς, ὅταν δέῃ.

Je connais des chaudrons ne sachant pas se taire,
qui au contraire incitent le bronze à résonner en mesure,
car le premier fait retentir le deuxième,
alors qu'avec le quatrième communique le troisième.
Pourtant, si la force qui les meut se tient tranquille sans souffler,
sans voix demeure le chaudron : de nature, il n'est point bavard.
De tes chaudrons, la nature est éloquente,
mais à ta rencontre elle devient plus éloquente encore,
et se tait, quand il le faut, mais prend la parole, quand il se doit.

Le phénomène est bien connu : Callimaque désignait les habitants de la région comme θεράποντες ἀσιγήτοιο λέβητος, « les serviteurs du chaudron qui jamais ne se tait » (*Hymne à Délos*, 286). Cette allusion nous rappelle en outre le caractère courant de la métaphore qui présente un objet sonore comme un être parlant. Elle est le fondement des vers 1 à 6, qui ne font que la développer. Cette description circonstanciée des bassins, bavards ou muets au gré du souffle qui les agite, est énoncée par une première personne analogue à celle qui garantit souvent dans les énigmes la véracité d'affirmations paradoxales. La suite ne contredit pas tout à fait cette lecture objective, mais peut orienter l'interprétation vers d'autres inanimés concrets comparés aux λέβητες de Dodone.

Cependant, si l'isotopie n'est pas rompue, l'apparition d'un interlocuteur, évoqué par un adjectif possessif comme le maître de ces chaudrons, invite à remotiver la métaphore en inversant son propos : la description initiale servait à mettre en valeur un second groupe de λέβητες et il est tentant de considérer ces sujets réels de l'épigramme comme des animés effectivement doués de parole. C'est ce que suggère Buffière lorsqu'il fait l'hypothèse d'un

texte tardif écrit « à la gloire d'un professeur de rhétorique ». À ses yeux, le corollaire en est la réinterprétation de la première partie comme la peinture d'une inculcation mécanique de l'art du discours, à laquelle s'opposerait l'éloge d'un enseignement original.

Il n'est pas certain que cette notion d'originalité soit pertinente, et deux détails rentrent mal dans ce cadre. Nous ne voyons pas pourquoi les élèves du premier tableau seraient mus les uns par les autres (vers 3 et 4), ni ce qui explique précisément l'alternance de la parole et du silence louée au vers 9. Quoi qu'il en soit, le poème s'écarte du type de l'énigme par la référence à une seconde personne : il s'inscrit ainsi dans un contexte particulier, au sein duquel le détour de la comparaison devait être une figure sans obscurité.

1.3. Description d'une interaction entre animé et inanimé

Nous mettons sous cette rubrique des énoncés en nombre restreint mais d'une importance singulière. Il s'agit des énigmes reposant sur la description d'un ensemble complexe d'actants. Le faux-semblant catégoriel, c'est-à-dire l'évocation d'une classe d'êtres sous les apparences d'une autre, y est moins essentiel que les relations entre les éléments, qui sont envisagés dans leur fonctionnement et non d'un point de vue statique.

Les exemples rendront plus clair ce critère de l'interaction. L'énigme 14 de l'*Anthologie* l'illustre dans un distique qui serait platement isotopique, si le nombre des rameurs et surtout l'existence d'un unique pilote ne créaient une dissonance dans l'image marine :

Εἰς ἄνεμος, δύο νῆες, ἐρέττουσιν δέκα ναῦται ·
εἰς δὲ κυβερνήτης ἀμφοτέρως ἐλάσει.

Un vent, deux nef, aux rames dix matelots ;
un seul pilote pour toutes deux les conduire.

Identifier le double ἀνάλος permet de comprendre le texte, mais c'est le fait d'en jouer qui constitue la solution : pour mettre en action l'objet, il faut que se coordonnent le souffle, les tuyaux et les doigts du musicien qui dirige la manœuvre. Les chiffres sont fréquemment les indices les plus précieux dans ce type d'énoncés.

L'épigramme 43 met à distance son référent de deux manières. Par le moyen le plus naturel dans la poésie grecque, tout d'abord, grâce au code que fournit la grille des récits légendaires ; par le recours, ensuite, aux désignations populaires de certaines parties du corps. L'énoncé est en effet de ceux que l'on expliquait en latin (ainsi Paton en 1918), étant donné le contraste maximal établi entre une image cosmique et mythique, où affleure seulement au dernier vers

la gaillardise, et une solution on ne peut plus scabreuse. Un locuteur se décrit de la façon suivante :

Εἰμὶ πόλου μίμημα · δύο δέ με θήρες ἄγουσι,
πρόσθε μὲν Ἑριγόνης, Πασιφάης δ' ὄπιθεν ·
Ἑρακλέους τηρεῖ με συνευνέτις, ἡ δέ με Φοίβου
τείρει νύμφα φίλη πολλάκι δαιομένη.

3 τηρεῖ με Jacobs : ηρε μεμνε P spatio duarum litt. inter haec uerba relicto ἐρέφει Buttman κρήμνημι Buffière.

Je suis une réplique de la voûte céleste ; deux bêtes me tirent,
devant, celle d'Érigoné, celle de Pasiphaé derrière ;
d'Héraclès, la concubine me surveille, et de Phœbos
la chère fiancée m'exténue souvent de ses ardeurs.

L'indication initiale pointe vers un inanimé, caractérisé par l'imitation d'un objet noble (dont on ne devra retenir finalement que la rotondité). Le reste de l'énoncé l'intègre à un environnement disparate. Il faut y reconnaître successivement : le chien d'Érigoné, κύων pouvant désigner l'extrémité de la verge ; le taureau de Pasiphaé, ταύρος se rapportant aussi au périnée ; Hébé, dont le nom grec, ἠβη, est aussi celui des testicules ; enfin, Daphné, dont la légende s'achève par sa transformation en laurier (δάφνη), plante aromatique que l'on utilisait au cours de l'épilation. L'énigme décrit un inanimé, le scrotum, à travers ce système compliqué²⁴. La cohérence du texte tient entièrement à la fiction discursive d'un individu soumis à diverses influences ; après le verbe εἰμί, le pronom με en est la triple charnière. Les actants sont situés dans l'espace et, en ce qui concerne les rapports de la fiancée d'Apollon et de l'objet parlant, liés par une pratique équivoque (δαίω réunit dès Homère les valeurs concrète et métaphoriques de la flamme).

Un procédé semblable commande la structure de deux des énigmes les plus célèbres de l'Antiquité grecque. Tel est le cas de l'énigme de la ventouse, qui est notre griphe 13 (et le fragment 1 West de Cléobuline). Athénée l'introduit dans sa section comme particulièrement typique, car l'expression Πολλοὶ δὲ <τῶν> γρίφων καὶ τοιοῦτοί τινές εἰσιν οἶον (« Nombreux sont par ailleurs <les> griphes du genre de celui-ci ») est une version étoffée de la formule de transition la plus courante chez lui, τοιοῦτόν ἐστι. Nous avons déjà commenté cet énoncé (cf. II). Insistons ici sur la sobre résolution d'Athénée :

Ἄνδρ' εἶδον πυρὶ χαλκὸν ἐπ' ἀνέρι κολλήσαντα
οὕτω συγκόλλως ὥστε σὺναιμα ποιεῖν.
Τοῦτο δὲ σημαίνει σικύας προσβολήν.

24. Dans l'évocation d'Hébé, le texte de P est absurde et son scribe devait être confronté à un modèle défectueux. Les corrections proposées ne sont satisfaisantes que pour le sens.

J'ai vu un homme, par le feu, coller du bronze sur un homme,
les lier d'assez près pour les faire consanguins.
Ce qui signifie l'application d'une ventouse.

C'est en effet l'application de l'instrument médical qui est décrite et non l'objet lui-même. Le terme προσβολή qu'emploie l'auteur est celui d'Aristote, alors que par un raccourci d'expression Démétrios parlait d'une énigme « sur la ventouse » (ἐπὶ τῆς σικύας). Celle-ci est désignée au moyen d'une métonymie banale, puisque le bronze est sa matière (ce point était cependant relevé par Jean de Sicile, cf. II, 17.3). Le paradoxe réside dans la cohabitation apparente de l'opération métallurgique et d'une relation entre deux êtres humains. Un second vers glose cette allotopie d'une façon assez obvie et insère peut-être maladroitement le thème de la consanguinité. *Les Deipnosophistes* sont notre seule source pour ce pentamètre. Les deux autres fragments attribués dans l'Antiquité à Cléobuline, comme celui-ci l'est par Plutarque dans *Le Banquet des Sept Sages* (154 B), sont un distique élégiaque (fragment 2, tiré des Δισσοὶ λόγοι) et un hexamètre isolé (fragment 3, qui précédait le premier chez Plutarque). Il est possible qu'Aristote, le premier citeur, ait isolé le vers qui lui paraissait un bon exemple de la métaphore par nomination de l'anonyme et que la bibliothèque d'Athénée nous ait conservé un distique traditionnel. Du reste, un corpus d'énigmes plus fourni nous montrerait sans doute la plasticité d'un genre longtemps oral²⁵.

Le statut d'archétype prêté à cet énoncé en fait la meilleure illustration d'un élément formulaire que l'on peut nommer le principe autoptique. Il s'agit de la tendance à présenter l'énoncé inacceptable comme un témoignage bien informé, celui d'un tiers ayant observé un fait ou une scène. Une espèce plus précise est fréquente : l'être concerné s'exprime à la première personne, ce qui dispense d'emblée de le nommer. En l'occurrence, dans l'affirmation ἄνδρ' εἶδον, l'indétermination du référent appelle une interprétation générique. Il doit exister une situation où l'on voit un homme coller du bronze sur un autre homme, et l'énigme demande à son auditeur de l'identifier. Un tel récit n'a pas pour lui la vraisemblance, mais nie son caractère fictionnel et ludique en se prétendant issu de l'histoire personnelle du locuteur²⁶.

25. On se souviendra de la mise en garde de M. Mauss contre la recherche illusoire d'une forme originelle des énoncés les plus anciens : « La littérature telle que nous la concevons est une littérature écrite, mais dans les sociétés qui relèvent de l'ethnographie, la littérature est faite pour être répétée. [...] On ne cherchera pas le texte original, parce qu'il n'en existe pas [...] ; mais on s'efforcera de recueillir toutes les variantes d'un même thème, en ajoutant tous les commentaires possibles. » (MAUSS 2002 [1926], cf. Introduction, B, 1.)

26. Il est remarquable que la querelle d'Ajax et de Teucros, chez Sophocle, fasse intervenir le même syntagme ἄνδρα ὄρω : les allusions parfaitement symétriques des personnages à la situation dramatique sont explicitées par une forme typique de la fable (οὕτω καὶ + pronom personnel) et par le verbe αἰνίσσομαι. Voir *Ajax*, 1142-1158 (cf. I, 4.2.1), ainsi que les commentaires de VAN DIJK 1997, sous 13 F 2.

La dissonance concerne chaque actant de l'énigme de l'eunuque et de la chauve-souris, qui constitue le griphe 14 d'Athénée et est souvent citée ailleurs (cf. II).

Καὶ τὸ Πανάρκους δ' ἐστὶ τοιοῦτον [...] ὅτι βάλοι « ξύλω τε καὶ οὐ ξύλω καθημένην ὄρνιθα καὶ οὐκ ὄρνιθα ἀνήρ τε καὶ οὐκ ἀνὴρ λίθω τε καὶ οὐ λίθω ». Τούτων γὰρ ἐστὶ τὸ μὲν νάρθηξ, τὸ δὲ νυκτερίς, τὸ δὲ εὐνούχος, τὸ δὲ κίσηρις.

La devinette de Panarcès est du même genre [...] : « assis sur un bâton qui en même temps n'est pas un bâton, un oiseau qui en même temps n'est pas un oiseau » est frappé par « un homme qui en même temps n'est pas un homme, avec une pierre qui en même temps n'est pas une pierre ». Il s'agit en fait respectivement d'une fêrule, d'une chauve-souris, d'un eunuque et d'une pierre ponce.

Ces couples d'opposés mis en série seraient isolément les composants d'énigmes du type « qu'est-ce qui est à la fois X et non-X ? » On reconnaît dans ce format interrogatif la catégorie du « griphe logique » d'Athénée (cf. 1.4), dont nous avons souligné la conformité avec le premier griphe attesté, celui des *Guêpes* d'Aristophane (cf. II, 5). Ici, la structure antithétique est au service d'un principe de contradiction qui annule systématiquement les termes posés au fil de l'énoncé et en mine donc la valeur de vérité. Cela n'interdit pas le développement syntaxique et narratif, puisque apparaît une scène de chasse à la fois isotopique et allotopique, c'est-à-dire lisible et impossible. De fait, l'énigme traditionnelle n'est pas un discours constructif. Plus fausse que la plupart des récits dépourvus de vérité, elle ne cherche pas à négocier un statut de vraisemblance, ni ne prétend que l'on puisse fonder sur elle un discours cohérent, par une coopération des intelligences. Sa nature de forme close correspond à son fonctionnement pragmatique : on attend de l'interlocuteur qu'il perçoive les conditions de possibilité de l'énoncé, et non qu'il évalue sa cohérence ou sa pertinence. Le choix du terme ἀνήρ repose évidemment sur la notion de virilité qui s'attache à ce mot grec, par opposition à ἄνθρωπος, plus abstrait. Les éléments du récit n'en sont pas moins tous génériques, et la solution vient, dans chaque cas, des caractéristiques d'une « espèce » peu typique du genre (la tradition savante a détaillé cet aspect : cf. II, 15.1, 15.3 et 17.3). Ainsi, ce que cette énigme met en lumière, dans l'espace de liberté qu'offre la réflexivité ludique, c'est l'insuffisance de la classification inhérente à la langue : qui trouve une solution remplissant les conditions posées par l'énoncé absurde constate que les règles de formation d'une phrase acceptable, telles qu'il les a assimilées, ne garantissent pas la validité du discours. C'est l'expérience que décrivait sur un mode comique le personnage d'Antiphane auquel Athénée confie le prologue de sa section sur les griphe (cf. 1.2.1). Notre énigme est un exemple très pur de subversion « logique », et il n'est pas étonnant que Jean de Sicile l'ait expliquée par le phénomène de l'homonymie, comme nous l'avons vu. Le griphe exploite la nécessité d'une distinction qu'il ne fait pas : l'eunuque peut être dit homme et non-homme à des points de vue

divers²⁷. Nous n'apprenons le nom de Panarcès que par Athénée, mais aucun argument n'a été avancé à notre connaissance contre ce nom propre isolé, qui recouvre une tradition, comme le nom de Cléobuline.

L'épigramme de Simonide qui constitue le griphe 36 d'Athénée fait figurer trois descriptions — au sens des descriptions définies de la linguistique, c'est-à-dire des expressions destinées à identifier un objet — à l'intérieur d'une sorte de décret. La modalité impérative et la teneur de l'énoncé s'expliquent selon le citateur par le contexte de sa composition, comme il fait remarquer :

Πεποίηκε δὲ καὶ ἕτερον ἐπίγραμμα ὁ Σιμωνίδης ὃ παρέχει τοῖς ἀπείροις τῆς ἱστορίας ἀπορίαν ·
Φημί τὸν οὐκ ἐθέλοντα φέρειν τέττιγος ἄεθλον
τῷ Πανοπηιάδῃ δώσειν μέγα δεῖπνον Ἐπειῶ.

Il y a une autre épigramme due à Simonide qui, lorsqu'ils ignorent l'histoire, plonge les gens dans la perplexité :

Je déclare que qui refuse de conquérir le prix de la cigale
donnera un riche repas au fils de Panopée, à Ἐπέιος.

Le « riche repas » est vague, mais compréhensible. La conquête du « prix de la cigale » est une métaphore convenue pour signifier la récompense du labeur poétique. En l'absence de tout cadre, le locuteur et l'agent désigné par l'article τὸν demeurent obscurs, et l'on ne sait pas ce qui justifie la fixation d'une amende. Mais la principale difficulté concerne Ἐπέιος : comment nourrir un héros mineur de l'épopée ? Le mythe est de peu de secours, puisqu'il indique seulement que le personnage puisait de l'eau pour les Atrides. La solution qu'Athénée emprunte à une biographie poétique rédigée par Chaméléon d'Héraclée repose sur une

27. La critique de l'homonymie est un thème majeur de la logique aristotélicienne et nous avons noté que les procédés du griphe s'apparentent aux « réfutations sophistiques ». Citons ici un autre texte essentiel, qui nomme l'enjeu de la distinction des homonymes, à travers le cas paradigmatique du mot « homme » (ἄνθρωπος) : Διαφέρει δ' οὐθὲν οὐδ' εἰ πλείω τις φαίη σημαίνειν μόνον δὲ ὠρισμένα, τεθείη γὰρ ἂν ἐφ' ἑκάστῳ λόγῳ ἕτερον ὄνομα· [...] · εἰ δὲ μὴ [τεθείη], ἀλλ' ἀπειρα σημαίνειν φαίη, φανερόν ὅτι οὐκ ἂν εἴη λόγος· τὸ γὰρ μὴ ἔν σημαίνειν οὐθὲν σημαίνειν ἐστίν, μὴ σημαίνοντων δὲ τῶν ὀνομάτων ἀνήρηται τὸ διαλέγεσθαι πρὸς ἀλλήλους, κατὰ δὲ τὴν ἀλήθειαν καὶ πρὸς αὐτόν· οὐθὲν γὰρ ἐνδέχεται νοεῖν μὴ νοοῦντα ἔν, εἰ δ' ἐνδέχεται, τεθείη ἂν ὄνομα τοῦτῳ τῷ πράγματι ἔν. [...] Καὶ οὐκ ἔσται εἶναι καὶ μὴ εἶναι τὸ αὐτὸ ἀλλ' ἢ καθ' ὁμωνυμίαν, ὥσπερ ἂν εἰ ὃν ἡμεῖς ἄνθρωπον καλοῦμεν, ἄλλοι μὴ ἄνθρωπον καλοῖεν· τὸ δ' ἀπορούμενον οὐ τοῦτῳ ἐστίν, εἰ ἐνδέχεται τὸ αὐτὸ ἅμα εἶναι καὶ μὴ εἶναι ἄνθρωπον τὸ ὄνομα, ἀλλὰ τὸ πρᾶγμα. [...] Οὐκ ἄρα ἐνδέχεται ἅμα ἀληθὲς εἶναι εἰπεῖν τὸ αὐτὸ ἄνθρωπον εἶναι καὶ μὴ εἶναι ἄνθρωπον. « Mais cela ne change rien si jamais on affirme que “homme” signifie [non une chose, mais] plus de choses, du moment qu'elles sont déterminées, car on pourrait apposer un mot différent sur chaque énoncé [...]. Mais si on ne le faisait pas et qu'on affirme signifier une infinité de choses, il est clair qu'il n'y aurait pas de discours ; car ne pas signifier une chose unique, c'est ne rien signifier, et si les mots ne signifient pas, on détruit la possibilité de dialoguer les uns avec les autres, et à la vérité avec soi-même : car on ne peut rien penser en ne pensant rien d'unique, et si on le peut, c'est qu'on poserait alors un mot unique sur cette chose-là. [...] Et il ne sera pas possible d'être et de ne pas être la même chose, sinon par homonymie, tout comme si celui que nous appelons un homme, d'autres l'appelaient un non-homme ; mais la difficulté n'est pas d'admettre que simultanément le même soit et ne soit pas homme quant au mot, mais quant à la chose. [...] On ne peut donc pas admettre qu'il soit simultanément vrai de dire que le même est un homme et n'est pas un homme. » (ARISTOTE, *Métaphysique*, 1006 a-b.) La traduction est empruntée à CASSIN & NARCY 1989.

anecdote. Le nom propre légendaire retrouve les propriétés de l'onomastique ordinaire : il désigne d'une façon directe, mais totalement opaque si l'identification n'est pas assurée hors de l'énoncé par des données antérieures ou situationnelles²⁸. En l'occurrence, il faut une longue anecdote pour qu'un sens satisfaisant relie les trois actants de la proclamation. Simonide enseignait dans une école difficile d'accès et, chaque jour, Épéios — ainsi surnommé parce que le héros était représenté dans un temple voisin — allait chercher la boisson nécessaire à la communauté. Tout apprenti poète qui arrivait en retard s'acquittait d'une offrande à Épéios, qui n'était autre que leur âne. L'épigramme requerrait donc la connaissance d'une histoire tout à fait personnelle et unique. Elle écarte la partie pour ainsi dire publique de ce que les Anciens mettaient sous le nom d'ἱστορία, et dont le tropographe Tryphon I faisait l'un des modes de l'énigme (cf. II, 15.1) : la culture partagée, même restreinte au cercle des personnes cultivées. Ce cas se rapproche de l'autre pôle de l'« histoire », celui des « histoires étranges²⁹ » et de l'expérience privée³⁰. Toute référence à ce domaine est par principe une énigme pour autrui. Notre documentation inclut le témoignage exceptionnel dans lequel Jean de Sicile expose ses réflexions sur notre épigramme, qu'il a longuement méditée (cf. II, 17.3). Cela nous permet de constater, sur un exemple pratique issu du Moyen-Âge grec, que la catégorisation d'un énoncé comme énigme est un puissant embrayeur de commentaire. Dans ce texte, qui ne figure plus dans les recueils modernes des poèmes de Simonide, un nom propre inconnu est le centre d'où rayonne l'obscurité du savoir privé.

28. La publication périodique *Lalies* a consacré un numéro à la question du nom propre en linguistique et dans la littérature ; nous y avons proposé une réflexion préliminaire sur le traitement du nom propre dans les énigmes grecques (BERRA 2007).

29. Il faut entendre par là les faits culturels inconnus de presque tous. Ce sont précisément ceux que mettent à profit l'obscurité volontaire selon Philodème et l'énigme selon Cocondrios (cf. II, 7 et 15.5). Nous retrouvons le problème que soulevait la polémique de SEXTUS EMPIRICUS (cf. II, 17), comme le montre un passage du *Contre les grammairiens* (§ 278) dans lequel l'auteur expose l'inutilité du volet critique de la grammaire : ἀλλ' οὖν γε ἐκεῖνο πρόδηλόν ἐστιν ὅτι ὅποσα μὲν βιωφελῆ καὶ ἀναγκαῖα εὐρίσκεται παρὰ ποιηταῖς, οἷά ἐστι τὰ γνωμικὰ καὶ παραινετικά, ταῦτα σαφῶς αὐτοῖς πέφρασαι καὶ οὐ δεῖται γραμματικῆς, (ὅποσα δὲ μὴ σαφῶς πέφρασαι καὶ δεῖται γραμματικῆς) καθάπερ τὰ ἐν ξέναις ἱστορίαις κείμενα ἢ αἰνιγματωδῶς ἐκφερόμενα, ταῦτ' ἐστιν ἄχρηστα, ὥστε καὶ τῇ ἀπ' ἐκείνων ὠφελεία μὴ συνεισέρχεσθαι αὐτῶν τὸ χρεῖωδες τῆς γραμματικῆς καὶ τῇ τούτων ματαιότητι συμπεριφέρεσθαι, « il va de soi que toutes les formules utiles et nécessaires qu'on rencontre chez les poètes (sentences et exhortations) ont la clarté que ceux-ci leur ont donnée et n'ont point besoin de la grammaire ; (en revanche, les formules qui en ont besoin), comme celles qu'on trouve dans des histoires étranges ou celles qui sont dites de façon énigmatique, celles-là ne valent rien. La grammaire n'est donc pour rien dans l'utilité qu'on tire des premières et ne fait que servir la vanité des secondes ». Traduction de C. Dalimier dans PELLEGRIN 2002. On comparera le témoignage d'Artémidore (*La Clef des songes*, IV, 63), qui renvoie pour ce genre d'ἱστορίαί ξέναι à Lycophron et Parthénios.

30. Il suffit de songer au cas fameux de l'énigme de Samson, que nous avons plusieurs fois évoqué. Nous sommes ici au croisement de la *neck-riddle* (cf. Introduction, B, 1) et de la problématique wittgensteinienne du langage privé.

1.4. Le « griphe logique »

Athénée illustre par trois énoncés une catégorie spéciale qu'il nomme le λογικὸς γρίφος ; ce sont les griphe 18 a-c de sa section.

Ἀρχαιότατος δ' ἐστὶ λογικὸς γρίφος καὶ τῆς τοῦ γριφεύειν φύσεως οἰκειότατος · « Τί πάντες οὐκ ἐπιστάμενοι διδάσκομεν ; » καὶ « Τί ταῦτ' οὐδαμοῦ καὶ πανταχοῦ ; » καὶ πρὸς τούτοις « Τί ταῦτ' ἐν οὐρανῷ καὶ ἐπὶ γῆς καὶ ἐν θαλάττῃ ; » Τοῦτο δ' ἐστὶν ὁμωνυμία · καὶ γὰρ ἄρκτος καὶ ὄφις καὶ αἰετὸς καὶ κύων ἐστὶν ἐν οὐρανῷ καὶ ἐν γῆ καὶ ἐν θαλάσσει. Τὸ δὲ χρόνον σημαίνει · ἅμα γὰρ παρὰ πᾶσιν ὁ αὐτὸς καὶ οὐδαμοῦ διὰ τὸ μὴ ἐν ἐνὶ τόπῳ τὴν φύσιν ἔχειν. Τὸ δὲ προάγον ἐστὶ ψυχὰς ἔχειν · τοῦτο γὰρ οὐθεὶς ἡμῶν ἐπιστάμενος διδάσκει τὸν πλησίον.

Mais c'est le griphe logique qui est le plus ancien et le plus approprié à cette pratique : « Quelle est la chose que nous ignorons tous et que nous faisons tous savoir ? » ou « Qu'est-ce qui est à la fois nulle part et partout ? », ou encore « Qu'est-ce qui est à la fois dans le ciel, sur la terre et dans la mer ? » Dans ce dernier cas, il s'agit d'homonymie : l'ourse, le serpent, l'aigle et le chien sont en effet dans le ciel, sur la terre et dans la mer. Le deuxième exemple signifie le temps : il est le même où que l'on se trouve et tout à la fois n'est nulle part puisqu'il n'existe dans aucun lieu donné. Quant à celui du début, il s'agit du fait d'avoir une âme, ce que chacun d'entre nous ignore tout en le faisant savoir à son prochain.

En quel sens de λόγος ces griphe sont-ils « logiques » : langagier ou discursif, rationnel ou logique ? Les trois acceptions semblent possibles historiquement et ont été adoptées, par les traducteurs notamment³¹. La troisième correspond mieux au caractère abstrait des questions. Le jugement introductif, unique dans le texte d'Athénée, peut provenir d'une source savante qui réunissait ces trois exemples et les expliquait en faisant appel à la notion d'homonymie. On songe bien sûr à Cléarque, dont Athénée suit le traité pour les jeux littéraires qui viennent après ce paragraphe.

Le cœur du procédé est la coïncidence d'éléments incompatibles ou contradictoires, où nous retrouvons en effet une forme fondamentale de l'énigme (cf. 1.3, au sujet de l'énigme de l'eunuque et de la chauve-souris). En outre, l'affirmation de l'ancienneté du type converge avec nos documents : la troisième devinette est le modèle imité par Aristophane au début des *Guêpes*, lorsqu'il compare un individu à un griphe de banquet (cf. I, 5.1 et II, 5). Diehl incluait ces griphe dans son recueil des *Carmina popularia*.

Ces brèves questions mettent chacune en relief un paradoxe. Le dernier cas nous montre que la solution d'un griphe aussi général peut être une classe d'êtres assez étendue (en l'occurrence, les mêmes noms sont donnés à des animaux terrestres, à des animaux marins et à des constellations), et non un être unique.

31. Friedrich opte ainsi pour « Wortspielrätsel », Cherubina pour « il genere di quesito che richiede un ragionamento », Gulick pour « that has to do with logical concepts ».

1.5. Une question de sagesse parodique

Pour une raison inconnue, Athénée donne seulement une paraphrase en prose de la scène qu'il emprunte au *Thésée* de Diphile (griphe 7). Le cadre de la conversation est un banquet tenu lors d'une fête³². Même s'il n'a pas employé le verbe γριφεύω (cf. 5.3.1, à propos de ce texte), l'auteur comique a sans aucun doute classé comme un griphe de banquet la question à laquelle doivent répondre trois jeunes filles :

Δίφιλος δ' ἐν Θησεῖ τρεῖς ποτε κόρας σαμίας φησὶν Ἀδωνίοισιν γριφεύειν παρὰ πότον. Προβαλεῖν δ' αὐταῖσι τὸν γρίφον· « Τί πάντων ἰσχυρότατον ; » καὶ τὴν μὲν εἰπεῖν· « Ὁ σίδηρος », καὶ φέρειν τούτου λόγου τὴν ἀπόδειξιν, διότι τούτῳ πάντ' ὀρύσσουσιν τε καὶ τέμνουσι καὶ χρώντ' εἰς ἅπαντα. Εὐδοκιμούσῃ δ' ἐπάγειν τὴν δευτέραν φάσκειν τε τὸν χαλκία πολὺ κρείττω φέρειν ἰσχύϊν, ἐπεὶ τοῦτον κατεργαζόμενον καὶ τὸν σίδηρον τὸν σφοδρὸν κάμπτειν, μαλάσσειν, ὅτι ἂν χρῆζῃ ποεῖν. Τὴν δὲ τρίτην ἀποφῆναι πέος ἰσχυρότατον πάντων, διδάσκειν δ' ὅτι καὶ τὸν χαλκία στένοντα πυγίζουσι τούτῳ.

Diphile raconte dans *Thésée* qu'un jour trois jeunes Samiennes, pendant les fêtes en l'honneur d'Adonis, jouaient aux gripes en buvant. On leur pose le griphe : « Qu'est-ce qui est plus fort que tout ? » et l'une dit : « Le fer », et donne pour preuve de ses paroles le fait qu'il permet de tout perforer et de tout couper, et que l'on s'en sert pour tout. À la première, fort approuvée, la deuxième objecte que le forgeron a bien plus de force, puisque, par son travail, il courbe même le fer, malgré sa dureté, il l'assouplit et en fait ce qu'il veut. Mais la troisième déclare que c'est la verge qui est plus forte que tout, et explique qu'elle permet de faire gémir même le forgeron en l'enculant.

La description de l'objet recherché fournit un caractère unique et trop général pour que l'énoncé soit autre chose qu'une invitation à faire connaître une opinion antérieurement formée, dont l'expression peut condenser tout un système de valeurs. Cette forme élémentaire du griphe est ici une désignation par le *summum*, qui évoque dans la culture grecque commune les maximes de la sagesse archaïque. Un parallèle très précis est fourni par Thalès et les Sages du banquet de Plutarque (*Le Banquet des Sept Sages*, 8-9, 152 E-153 D) ; un auteur comme Jamblique soulignait la parenté de ces apophtegmes et des préceptes pythagoriciens (cf. 4). Ce modèle de la révélation, par une autorité, de l'objet possédant au degré superlatif telle ou telle qualité est dévoyé doublement. Tout d'abord, la parole circule, les réponses citées ne sont pas garanties par le statut des locutrices et celles-ci se justifient dans une surenchère qui transforme le *summum* en un comble comique. En effet, l'épisode ne crée une tension en mettant en avant ce thème philosophique que pour faire ressortir la pointe du récit, qui est une solution scabreuse. On a d'ailleurs supposé que ces jeunes filles au banquet étaient des prostituées.

32. La première phrase de l'extrait nous fournit toutes les indications dont nous disposons. Le titre de la pièce est le nom du héros attique et les invitées sont originaires de Samos. Cela n'explique par la couleur dialectale qui apparaît dans la tradition manuscrite. Avec l'ensemble des éditeurs et suivant les corrections du *Marcianus*, nous avons normalisé cet aspect du texte.

L'exigence d'une réponse dans le cadre d'un jeu est tout ce qui fait de cette question un griphe. C'est le processus de résolution qui intéressait le dramaturge. À partir de l'évidence proverbiale que le fer est l'élément le plus résistant du monde (voir par exemple l'*Odyssée*, en IX, 393), une progression comique par paliers amène le trait d'esprit. Toutes les catégories conviennent tant que le mot de l'énigme emporte la conviction, par un raisonnement *a fortiori* ou, finalement, par le rire.

2. Description du signifiant

Les types de procédés dépendent ici directement de la nature de nos sources. Athénée nous présente une *ἐκφρασις* bien particulière, sorte d'exercice littéraire sous contrainte qu'ont pratiqué trois tragédiens athéniens, ainsi qu'une épigramme originale, trouvée dans un recueil. Dans les deux cas, un nom propre est exprimé sans être prononcé. Il s'agit dans l'*Anthologie* de formes littéraires autonomes, plus proches du divertissement populaire, bien qu'elles naissent de l'écrit.

2.1. Consigne de transformation d'un mot

Les sept énoncés de l'*Anthologie* que nous regroupons sous cette rubrique fournissent d'une manière explicite des instructions au lecteur. Il lui faut identifier un premier signifiant et appliquer la consigne pour en obtenir un second, puis d'autres encore lorsque le procédé devient sériel. Terme de départ et terme d'arrivée sont donnés dans une périphrase allusive, masqués dans l'énoncé ou bien sont rattachés à une classe excessivement large (mot, mot d'un certain nombre de lettres, partie du corps). C'est en mettant en rapport ces trois informations, plus ou moins incomplètes dans l'énoncé et insuffisantes considérées séparément, que l'on est censé identifier les composants de ces modestes machines à épiphanie verbale : mot qui doit être modifié, nature de l'intervention sur le signifiant et mot qui doit apparaître au terme de l'opération.

La transformation est évoquée par une proposition hypothétique, par un génitif absolu de même valeur ou par un impératif. Ces jeux lettrés recourent à un formulaire métalinguistique et grammatical sans ambiguïté : il est question de « nom » ou de « mot » (ὄνομα), de « lettre » (γράμμα), de la position d'une lettre dans le mot, de catégories de mot (ἄρθρον, « article » et ἐπίρρημα τόπου, « adverbe de lieu »), d'« écrire » le nom initial (γράφω), de « poser » un élément (τίθημι) ou encore de « retrancher » une partie du mot (ἀφαιρέω).

Deux énoncés vont jusqu'à mêler aux lexèmes les notations alphabétiques des nombres (ϱ' et σ' pour 100 et 200), ces symboles étant susceptibles de reprendre leur valeur de lettres.

De plusieurs façons, les rédacteurs de ces pièces cherchent à acclimater leurs procédés mécaniques au genre de la poésie ludique, tout comme les problèmes mathématiques parent des couleurs du mythe le maniement des fractions et des équations. Le choix fondamental, même s'il passe inaperçu dans le recueil, est celui de la versification. Ainsi, la consigne et la description du résultat attendu tiennent en un distique, ou en quatre vers dans les cas où le mot de base permet une itération virtuose de la transformation.

Il est plus intéressant que ces poèmes prennent l'aspect de tours de prestidigitation langagiers, dans lesquels l'obtention du résultat se trouve thématifiée comme une découverte spectaculaire : ils font voir ($\delta\rho\acute{\alpha}\omega$) ce qui n'était pas visible dans le matériau de départ et annoncent à l'auditeur qu'il trouvera ($\epsilon\upsilon\rho\acute{\iota}\sigma\omega$, employé au futur) un objet étonnant. Dans quatre cas, c'est l'objet lui-même qui s'adresse au lecteur ; dans deux de ces textes, les modifications successives du nom sont la promesse d'une métamorphose, où les catégories d'être vivant et d'être de raison n'ont plus de frontière ferme.

Insistons enfin sur le fait que la dimension sémantique de l'énigme n'est en rien supprimée, mais se double d'une manipulation du matériau linguistique. Le va-et-vient entre les deux niveaux entretient une confusion plaisante. Jeter quelque chose au beau milieu du feu, c'est ajouter une lettre dans un mot en position médiane, mais une scène tragique surgit fugitivement par la même occasion. La puissance du langage devient réelle : en ajoutant une lettre à tel mot, on inflige une blessure ; en ôtant une lettre à tel autre, on fait se coucher le soleil.

Classés selon la procédure qu'il mettent en œuvre — addition ou soustraction d'une lettre ou d'un mot, à un emplacement indiqué ou non, unique ou répétée —, nos exemples s'analysent comme suit :

	Consigne					Résultat
46	Ajouter	une lettre	à	un mot		Nom commun
20	Ajouter	une lettre	au milieu	d'un mot		Nom propre
21	Ajouter	une lettre	au milieu	d'un mot		Nom propre
31	Ajouter	un mot	à	un mot		Nom propre
35	Ôter	une lettre	(au début)	d'un mot		Nom commun
105	Ôter	une lettre	(au début)	d'un mot		Nom commun
	puis ôter	une lettre	(au début)	du mot obtenu		Nom commun
	puis ôter	une lettre	(au début)	du mot obtenu		Nombre
106	Ôter	une lettre	au début	d'un mot	de quatre lettres	Nom commun
	puis ôter	une lettre	au début	du mot obtenu	de trois lettres	Nom commun
	ou ôter	une lettre	à la fin	du mot de départ	de quatre lettres	Nom commun

Le détail des solutions était donné dans la synopsis des énigmes de l'*Anthologie*. Nous le rappelons ici après les textes et précisons certains points.

[46]

Γράμματος ἀρνυμένου πληγὴν ποδὸς οὔνομα τεύχει
ἡμέτερον · πταίειν δὲ βροτῶν πόδας οὔποτ' ἔασει.

Une lettre lui soit conférée, et c'est un choc au pied que cause mon
nom, qui pourtant toujours empêche les pieds des hommes de trébucher.

Un paradoxe éthique apparaît entre les deux termes, car la sandale (σάνδαλον) protège l'homme autant que le piège l'agresse : avant que les Évangiles n'en fassent le scandale moral, la pierre de scandale (σκάνδαλον) est un obstacle jeté sur le chemin. Le rapprochement est donc piquant en ce qu'il dévoile une sorte de communication des opposés à travers la proximité de leurs signifiants.

[20]

Εἰ πυρὸς αἶθομένου μέσσην ἑκατοντάδα θείης,
παρθένου εὐρήσεις υἱέα καὶ φονέα.

Au milieu du feu brûlant si tu poses une centaine,
d'une vierge tu trouveras et le fils et l'assassin.

[21]

Ἐς μέσον Ἡφαίστιο βαλὼν ἑκατοντάδα μούνην
παρθένου εὐρήσεις υἱέα καὶ φονέα.

Au milieu d'Héphaïstos, jette une centaine seulement,
d'une vierge tu trouveras et le fils et l'assassin.

Néoptolème, surnommé Pyrrhus, fils d'Achille et de Déidamie, immole Polyxène sur la tombe de son père : on obtient le nom de Πυρρός en intercalant la lettre utilisée pour représenter le nombre cent (Ϡ') dans la forme πυρός. Ce mot de départ est donné dans l'énigme 20, mais masqué par son intégration à la syntaxe et au sens de la proposition ; il est suggéré dans la variante recueillie à la suite de cet énoncé, où le feu est signifié par le nom d'Héphaïstos, ce qui est un codage parfaitement conventionnel. Seul le substantif ἑκατοντάς rompt véritablement la double isotopie du sacrifice et du meurtre, dont la coexistence n'est pas compréhensible à première vue, mais n'en est pas moins frappante. L'énoncé exploite le mythe pour conférer un air tragique à la recherche.

[31]

Οἴνου τὴν ἐτέραν γράφε μητέρα καὶ θεὸς ἐπ' ἄρθρω
ἄρθρον, καὶ πάτρην πατρὸς ἄκοιτιν ὄρας.

Écris du vin la seconde mère et pose membre sur
membre : pour patrie tu lui vois la compagne de son père.

De la cuisse (μηρός) de Zeus est né Dionysos, qui a donné le vin aux hommes, et le grec ἄρθρον désigne aussi bien l'articulation d'un membre que la partie du discours qu'est l'article dans l'acception grammaticale du terme. De là vient la solution « Homère » (Ὅ-μηρος). Smyrne est l'un des lieux qui s'attribuaient la gloire d'avoir vu la naissance du poète. Or, le nom de la cité est homonyme de celui de Smyrna (ou Myrrha), qui est la mère d'Adonis, en même temps qu'une fille incestueuse. Ainsi s'explique l'expression contournée du pentamètre : une fois le nom d'Homère reconstitué, on a sous les yeux sa patrie.

[35]

Ἀνθρώπου μέλος εἰμί, ὃ καὶ τέμνει με σίδηρος ·
γράμματος αἰρομένου δύεται ἠέλιος.

De l'homme, je suis une partie : c'est ainsi que le fer me coupe ;
une lettre de moins et le soleil se couche.

L'ongle (ὄνυξ) devient la nuit (νύξ). Le retranchement d'une partie du corps et celui d'une partie du mot s'accordent. Peut-être faut-il également en entendre l'écho sémantique dans la disparition du soleil. La juxtaposition des deux vers crée en tout cas une allotopie radicale, qui doit faire venir à l'esprit un lien de causalité inopiné.

[105]

Εἰμι χαμαίζηλον ζῶων μέλος · ἦν δ' ἀφέλης μου
γράμμα μόνον, κεφαλῆς γίνομαι ἄλλο μέρος ·
ἦν δ' ἕτερον, ζῶον πάλιν ἔσσομαι · ἦν δὲ καὶ ἄλλο,
οὐ μόνον εὐρήσεις, ἀλλὰ διηκόσια.

Je suis, chez les animaux, un membre près du sol ; si tu m'ôtes
une lettre seulement, je change et deviens une partie de la tête ;
une seconde, et je serai animal de nouveau ; encore une autre,
et tu trouveras non un seul être, mais deux cents.

[106]

Τέσσαρα γράμματ' ἔχων ἀνύω τρίβον · ἦν δὲ τὸ πρῶτον
γράμμ' ἀφέλης, αἴω · καὶ τὸ μετ' αὐτὸ πάλιν,
βορβόρω εὐρήσεις ἐμὲ φίλτατον · ἦν δὲ τὸ λοιπὸν
αἴρης, εὐρήσεις κἀπίρρημα τόπου.

Avec mes quatre lettres, je vais mon chemin ; si tu m'ôtes
la première, j'écoute ; ôte la suivante de même,
et tu trouveras en moi le meilleur ami de la fange ; si tu enlèves
la dernière, tu trouveras encore un adverbe de lieu.

Les deux énoncés ont le même mot pour base, mais actualisent différemment les décompositions potentielles de πούς. La première séquence proposée est πούς, οὖς, ὕς, σ', soit « pied », « oreille », « cochon » et « 200 », la seconde est πούς, οὖς, ὕς, ποῦ, soit un changement au dernier terme seulement, qui signifie « où ? » Grâce à sa permanence fictive, un locuteur proprement protéiforme se voit conférer les propriétés des référents qui se succèdent, lorsque cela permet une évocation pittoresque.

2.2. Description des syllabes

L'*Anthologie* a conservé l'unique exemple, dans notre corpus, du principe de description que l'on nomme charade. Depuis le XVIII^e siècle, ce terme s'est diffusé en français dans le sens spécialisé d'une définition concise du mot recherché, à laquelle s'ajoutent des définitions également brèves de mots formellement identiques à ses syllabes. D'autres énigmes de cette section en sont proches, mais seul l'énoncé 16 concerne le niveau de la syllabe.

Νῆσος ὅλη, μύκημα βοὸς φωνή τε δανειστοῦ.

Une île en entier, mugissement de bœuf et cri de créancier.

Aucune relation nouvelle n'apparaît ici entre le nom et les clefs intermédiaires : son découpage en deux éléments n'a de pertinence que par la convention du jeu. La solution n'a pas été transmise. On pense généralement au nom de l'île de Rhodes, décomposé en Ῥο-δός, soit une onomatopée et l'impératif « donne ! » Mais deux éditeurs ont favorisé une interprétation partiellement métalinguistique en supposant que μύκημα pouvait entrer dans la solution. Mykonos serait en ce cas désignée par les premiers sons du mot (μύκ), joints à ὄνος, « prix, achat, denrée », ou à ἄνος, « âne ». Si l'onomatopée est une facilité, la partition de μύκημα est, de son côté, tout à fait arbitraire.

La simplicité de l'énoncé grec est remarquable. Il n'inclut nulle consigne et juxtapose sans lien syntaxique ni copule la description du résultat et celle de ses parties. L'adjectif ὅλη, qui indique que l'île est considérée « tout entière », possède sans doute une fonction analogue au « tout » qui s'est fixé dans le formulaire populaire français pour désigner l'objet de la charade.

2.3. Description de la forme des lettres

Athénée emprunte à Cléarque ses citations de Callias. La dernière, qui n'a pas un rapport évident avec les extraits de *La Tragédie des lettres*, introduit dans la section un procédé dont Callias serait l'inventeur.

Δεδήλωκε δὲ καὶ διὰ τῶν ἰαμβείων γράμμα πρώτος οὗτος ἀκολαστότερον μὲν κατὰ τὴν διάνοιαν, πεφρασμένον δὲ τὸν τρόπον τοῦτον·

Κύω γάρ, ὦ γυναῖκες. Ἄλλ' αἰδοῖ, φίλαι,
ἐν γράμμασι σφῶν τοῦνομ' ἐξερω βρέφους.
Ὅρθῃ μακρὰ γραμμὴ 'στιν· ἐκ δ' αὐτῆς μέσης
μικρὰ παρεστῶσ' ἐκατέρωθεν ὑπτία.
Ἐπειτα κύκλος πόδας ἔχων βραχεῖς δύο.

Il est par ailleurs le premier à avoir indiqué, toujours en vers iambiques, une suite de lettres ; le sens en est assez peu châtié, mais voici comment ce discours est tourné :

Oui, je suis enceinte, femmes. Par pudeur cependant, mes chères,
entre nous trois, je vais faire entendre le nom du petit lettre par lettre.
C'est une longue ligne droite ; partant de son milieu,
deux petites sont courbées vers le haut, une sur chaque flanc.
Ensuite un cercle posé sur deux pieds courts.

L'euphémisme est la cause alléguée de la description des lettres en trimètres iambiques. L'interprète moderne aboutit à la syllabe ΨΩ. On suppose depuis Jacques Daléchamp qu'une lettre est omise et que la clef de sens vulgaire est ψῶα, « puanteur », qui se rapporterait au pet. L'emphase et le ralentissement de la communication auraient donc pour fonction de ménager un retournement comique. Si l'on croit que le texte vient de la pièce de Callias, il est intéressant que la syllabe combine les deux dernières lettres de l'alphabet ionien alors récemment adopté à Athènes. Egert Pöhlmann suggère que l'auteur passait en revue des séquences de trois lettres³³.

La description des signifiants est justifiée dans les extraits qui suivent par l'ignorance d'un illettré. Ces textes d'Euripide, d'Agathon et de Théodecte forment un ensemble très homogène. Il est légitime de penser à une vogue et à un phénomène d'imitation à l'intérieur du genre tragique, qui n'a sans doute rien à voir avec l'extravagante composition de Callias. Ce dossier classique a très probablement été constitué par Cléarque.

Ὅθεν ὕστερον, ὡς (ἀν) ὑπονοήσεί τις, Μαιάνδριος μὲν ὁ συγγραφεὺς μικρὸν διὰ τῆς ἐρμηνεῖας τῆ μμήσει παρεγκλίνας συνέγραψεν ἐν τῷ παραγγέλματι φορτικώτερον τοῦ ῥηθέντος, Εὐριπίδης δὲ [τὴν] ἐν τῷ Θησεῖ τὴν ἐγγράμματον ἔοικε ποιῆσαι ῥήσιν. Βοτῆρ δ' ἐστὶν ἀγράμματος αὐτόθι δηλῶν τοῦνομα τοῦ Θησεῶς ἐπιγεγραμμένον οὕτως·

33. Voir DALÉCHAMP 1657 [1621]. On se référera pour le mot ψῶα au fragment 5 d'Apollonios de Rhodes. Voir par ailleurs PÖHLMANN 1971. Nous indiquons à propos du texte de Callias les autres commentaires de référence. Sur la question des évolutions de l'alphabet grec, on consultera RUIJGH 2001, qui renvoie aux travaux pertinents.

Ἐγὼ πέφυκα γραμμάτων μὲν οὐκ ἴδρις,
μορφᾶς δὲ λέξω καὶ σαφῆ τεκμήρια.
Κύκλος τις ὡς τόρνοισιν ἐκμετρούμενος ·
οὗτος δ' ἔχει σημεῖον ἐν μέσῳ σαφές.
Τὸ δεύτερον δὲ πρῶτα μὲν γραμμαὶ δύο,
ταύτας διείργει δ' ἐν μέσαις ἄλλη μία.
Τρίτον δὲ βόστρυχός τις ὡς εἰλιγμένος,
τὸ δ' αὖ τέταρτον ἢ μὲν εἰς ὀρθὸν μία,
λοξὰ δ' ἐπ' αὐτῆς τρεῖς κατεστηριγμένοι
εἰσίν. Τὸ πέμπτον δ' οὐκ ἐν εὐμαρεὶ φράσαι ·
γραμμαὶ γὰρ εἰσὶν ἐκ διεστώτων δύο,
αὗται δὲ συντρέχουσιν εἰς μίαν βᾶσιν.
Τὸ λοισθιον δὲ τῷ τρίτῳ προσεμφερές.

Τὸ δ' αὐτὸ πεποίηκε καὶ Ἀγάθων ὁ τραγωδιοποιὸς ἐν τῷ Τηλέφῳ. Ἀγράμματος γὰρ τις κἀνταῦθα δηλοῖ τὴν τοῦ Θησέως ἐπιγραφήν οὕτως ·

Γραφῆς ὁ πρῶτος ἦν μεσόμφαλος κύκλος ·
ὀρθοὶ τε κανόνες ἐζυγωμένοι δύο,
σκυθικῶ τε τόξῳ (τὸ) τρίτον ἦν προσεμφερές.
Ἐπειτα τριόδους πλάγιος ἦν προκείμενος,
ἐφ' ἐνός τε κανόνος ἦσαν ὑπτιοὶ δύο.
Ὅπερ δὲ [τὸ] τρίτον ἦν καὶ τελευταῖον πάλιν.

Καὶ Θεοδέκτης δ' ὁ Φασηλίτης ἄγροικόν τινα ἀγράμματος παράγει καὶ τοῦτον τὸ τοῦ Θησέως ὄνομα διασημαίνοντα ·

Γραφῆς ὁ πρῶτος ἦν μεσόφθαλμος κύκλος.
Ἐπειτα δισσοὶ κανόνες ἰσόμετροι πάνυ ·
τούτους δὲ πλάγιος διὰ μέσου συνδεῖ κανών.
Τρίτον δ' ἐλικτῶ βοστρύχῳ προσεμφερές.
Ἐπειτα τριόδους πλάγιος ὡς ἐφαίνετο ·
πέμπται δ' ἄνωθεν ἰσόμετροι ῥάβδοι δύο,
αὗται δὲ συντείνουσιν εἰς βᾶσιν μίαν.
Ἐκτον δ' ὅπερ καὶ πρόσθεν εἶπον βόστρυχος.

Καὶ Σοφοκλῆς δὲ τούτῳ παραπλήσιον ἐποίησεν ἐν Ἀμφιαράῳ σατυρικῶ τὰ γράμματα παράγων ὀρχούμενον.

On peut soupçonner que c'est l'exemple suivi par l'historien Méandrios pour écrire dans son manuel, en un style qui s'écarte peu de la simple imitation, quelque chose de plus trivial encore que notre citation, et, vraisemblablement, par Euripide lorsqu'il a composé la tirade littérale de son *Thésée*. Un bouvier illettré y indique le nom de Thésée, qui se trouve dans une inscription, de la façon suivante :

Je ne possède pas le savoir des lettres,
mais je vais dire les formes, clairs indices.
Un cercle comme en tracent les compas,
mais celui-ci porte en son milieu un signe clair.
La seconde, tout d'abord deux lignes,
une autre au milieu les tient écartées.
Pour la troisième, une sorte de boucle, tout entortillée ;
et la quatrième, une ligne toute droite,
puis appuyées contre elle il y en a trois,
obliques. La cinquième ne s'explique guère aisément :
ce sont deux lignes qui partent séparées,
et pour se joindre vont vers un seul socle.
Et la dernière a l'apparence de la troisième.

Le poète tragique Agathon a procédé de même dans son *Téléphe*. Là aussi, un illettré indique l'inscription *Thésée*, de la façon suivante :

Dans l'écriture, il y avait en premier un cercle avec le nombril au milieu ;
puis deux bâtons droits reliés par un joug,
et (la) troisième lettre avait l'apparence d'un arc scythe.
Ensuite, il y avait un trident, couché sur le côté,
puis, sur un bâton, deux autres bâtons courbés vers le haut.
Celle tout juste qui était la troisième revient en dernier.

Théodecte de Phasélis met également en scène un campagnard illettré qui cherche, lui aussi, à faire comprendre le nom de Thésée :

Dans l'écriture, il y avait en premier un cercle avec un œil au milieu.

Ensuite, une paire de bâtons de même longueur exactement ;
un bâton couché les lie par le milieu.

La troisième lettre a l'apparence d'une boucle entortillée.

Ensuite, cela ressemblait à un trident couché ;

la cinquième, c'étaient, en haut, deux baguettes de même longueur,
qui sont tendues vers un seul socle.

La sixième est tout juste la boucle que j'ai déjà dite.

Sophocle a également mis en œuvre un procédé fort approchant dans le drame satyrique *Amphiaraios*, en faisant représenter les lettres sur scène à un danseur.

Nous n'avons pas de témoignage sur le contexte dramatique de ces abécédaires imagés. Le discours ne devait pas avoir lieu devant l'inscription. Si le changement de lettre est si nettement marqué par les adjectifs ordinaux, c'est que ces morceaux de bravoure s'adressaient d'abord à des auditeurs. Ils supposent évidemment l'alphabétisation des spectateurs et une certaine condescendance à l'égard du rustre incapable de lire. Le déchiffrement progressif était-il dans ces pièces un tournant de l'intrigue, ou un simple exercice de style ? Rien ne nous donne la possibilité de répondre. L'effet énigmatique en dépend pourtant. La nouveauté de certaines lettres encore étrangères, comme le H à l'époque d'Euripide, explique peut-être l'intérêt qu'a suscité le procédé.

L'expression technique ἐγγράμματος ὀήσις, « tirade littérale », paraît forgée pour l'occasion. La description est plus géométrique et abstraite dans le premier passage que dans les suivants, qui recourent davantage à des comparaisons. Les références visent principalement les formes du corps humain, mais aussi deux armes courantes au profil distinctif, le trident grec et l'arc scythe (qui est décrit ici en tension).

Il semble que ce soit le scribe du *Marcianus*, Jean le Calligraphe, qui a noté verticalement dans la marge les lettres du nom en face de leur description, comme nous l'indiquons dans l'apparat de notre édition.

L'allusion à l'historien Méandrios est obscure. En revanche, la référence finale à Sophocle nous montre l'association d'un procédé poétique et d'un mode de signification gestuel. Cette information sans parallèle fait affleurer une conscience de l'unité sémiotique du spectacle. On ne sait s'il faut penser à l'évolution du danseur sur l'espace de l'*orchestra* ou à une sorte de pantomime, qui n'est pas impensable dans un drame satyrique, ni non plus si l'introduction de cette scène avait un rapport avec le thème du drame, c'est-à-dire avec la divination pratiquée par Amphiaraios. La danse en question était exécutée par un paysan selon Brunck et par un satyre selon Schweighäuser ; les critiques ont dû recourir eux-mêmes à la mantique pour éclairer ce point.

2.4. Nom épelé

Athénée rapporte à la suite des énoncés que nous venons de citer l'épigramme du sophiste Thrasymaque. Sa source n'est plus Cléarque, mais Néoptolème de Parion, poète et savant du III^e siècle avant notre ère. L'extension du groupe des jeux littéraires est donc le fait du compilateur.

Νεοπτόλεμος δὲ ὁ Παριανὸς ἐν τῷ Περὶ ἐπιγραμμάτων ἐν Χαλκηδόνι φησὶν ἐπὶ τοῦ
Θρασυμάχου τοῦ σοφιστοῦ μνήματος ἐπιγεγράφθαι τὸδε τὸ ἐπίγραμμα·
Τοῦνομα θήτα ῥῶ ἄλφα σάν ὕ μὺ ἄλφα χει οὐ σάν,
πατρὶς Χαλκηδών· ἡ δὲ τέχνη σοφίη.

Néoptolème de Parion, dans son traité *Sur les épigrammes*, dit qu'à Chalcédoine l'épigramme suivante est inscrite sur la tombe du sophiste Thrasymaque :

Pour nom, *thêta rhô alpha san u mu alpha chei ou san*,
pour patrie, Chalcédoine, et pour métier, la sagesse.

On peut raisonnablement penser que l'épigramme a été composée par le sophiste lui-même, mais elle peut également résulter d'une projection de sa réputation d'habileté. Ni l'apologie du droit de la force que Platon met dans sa bouche lorsqu'il fait de Thrasymaque un personnage de *La République*, ni les témoignages relatifs à son œuvre rhétorique ne nous aident à interpréter ce texte — tout au plus peut-on noter que Denys d'Halicarnasse reconnaît au rhéteur la paternité d'un style extrêmement ramassé, qui condense les idées comme l'expression³⁴. La sobriété fonctionnelle des épitaphes réelles est ici orientée vers une démonstration de savoir-faire littéraire. Devant indiquer nom, ethnonyme et profession, l'auteur, quel qu'il soit, a constaté que les lettres du nom convenaient à l'hexamètre (ce qui n'est pas un tour de force, étant donné l'abrègement des longues et des diphtongues en hiatus) et a placé comme une pointe le terme de σοφία. L'épigramme administre ainsi la preuve de ce qu'elle énonce.

34. Voir la synthèse des témoignages anciens dressée par CHIRON 2002, p. CXXI-CXXIV, en particulier p. CXXIII.

3. Description dont la signification demeure incertaine

Les énigmes 22 et 39 de l'*Anthologie* n'ont pas reçu une solution qui se soit imposée. Il est fort probable qu'elles aient pour thème des inanimés, respectivement une entité abstraite et un objet matériel. Nous avons cependant conservé entière l'indétermination en les classant à part : le plus intéressant est à nos yeux de cerner la cause de leur difficulté. Celle-ci réside largement dans la dimension métalinguistique des descriptions proposées. Les informations qui nous sont données, en l'espace de deux vers chaque fois, mettent en valeur une seule propriété de l'objet, à savoir le rapport qu'il entretient avec son nom³⁵.

L'énoncé 39 se concentre sur l'adéquation « étymologique » de l'objet et du nom qui le désigne :

Νῆσόν τις καλέων μ' οὐ ψεύσεται · ὡς ἔτεδον γὰρ
πολλοὺς ἐς κελάδους οὔνομ' ἔθηκεν ἔμῳν.

En m'appelant une île, on ne dira rien de faux ; car, en vérité,
ce sont de grands fracas qui m'ont valu mon nom.

Les fracas en question font songer aux côtes d'une île battue par les flots. Cette consonance sans faille apparente de νῆσος et de κέλαδος relie les seuls termes proprement descriptifs de l'énoncé. Peuvent-ils être métaphoriques ? Buffière le suppose pour le second, sans autre argument que l'analogie de l'adjectif français « tapageur », afin d'interpréter νῆσος comme le nom d'un type de manteau extravagant, frangé de pourpre (d'où son nom plus courant de περίνησος), qu'évoquent des fragments comiques. L'épigramme commenterait alors ce sens dérivé en réactivant plaisamment le sens premier du mot, mais désignerait son objet du terme le plus propre, puisque le vêtement est nommé par une métaphore inscrite dans la langue. Plus simplement encore, Ohlert considère νῆσος comme un classème fiable et recherche donc l'île qui correspond à l'unique indice fourni : il croît la trouver en constatant que le nom de Rhodes était expliqué comme une déformation de ῥόθος, « rumeur, tumulte », du moins dans l'*Etymologicum magnum*. Qu'il s'agisse d'étymologie métaphorique ou d'étiologie onomastique, la solution serait à chercher dans un savoir antérieur à l'énoncé.

35. Seuls deux autres textes de l'*Anthologie* thématissent ainsi l'ὄνομα sur lequel porte la recherche : 46, comme il est naturel pour un griphe qui implique une manipulation du signifiant, et 57.

Le ressort de l'énigme 22 appartient au contraire, semble-t-il, à l'énonciation :

Μὴ λέγε, καὶ λέξεις ἐμὸν οὖνομα. Δεῖ δέ σε λέξαι ;
Ὡδε πάλιν — μέγα θαῦμα — λέγων ἐμὸν οὖνομα λέξεις.

Laur. 32-16 *Par.* 1409 • 2 ὦδε Jacobs : αδε P εὖ δε Laur. *Par.* || λέξεις codd. : λήξεις Buffière.

Ne parle pas et tu diras mon nom. Dois-tu parler ?
Ainsi encore — merveille ! — en parlant tu diras mon nom.

Dominé par une isotopie métalinguistique, le texte n'offre aucune autre prise que la coïncidence des actions opposées : parler et ne pas parler ont le même effet. La solution transmise par les manuscrits secondaires se comprend, mais repose sur une expression approximative : faire régner le « silence » (σιγή) équivaldrait à dire son nom. Afin de justifier la seconde proposition, Buffière corrige le texte pour lire « en parlant tu mettras fin [λήξεις] à mon nom ». Cela ne réduit guère l'étrangeté de l'ensemble et suppose une rupture finale dans le jeu appuyé sur les occurrences de λέγω, qui forment dans la tradition un quintuple polyptote.

L'interprète est gagné par le vertige dès lors qu'il admet que le rôle de l'omniprésent verbe « dire » peut être d'introduire une lecture autonymique. En ce cas, chaque mot du contexte, ou presque, peut être la solution ou mener à elle. Ajoutons que l'exclamation imprimée comme une incise par les éditeurs est tout à fait susceptible d'être intégrée à la syntaxe, en tant que complément de λέγων par exemple, et que l'adverbe qui figure en tête du second vers est une correction. On comprendra alors les solutions envisagées. Rien ne fait *a priori* obstacle à ce que μή, δεῖ, δέ, σε, ὦδε, ou le α de la leçon αδε du *Palatinus*, ou encore le εὖ de celle des autres sources, mais aussi πάλιν, voire μέγα θαῦμα, permettent la résolution. Chacun de ces éléments peut en outre y intervenir en qualité de morphème, si c'est le signifiant que décrit l'énoncé, ou avec son sens plein lorsqu'il en avait un dans le texte de départ (α en est dépourvu dans le manuscrit principal). Buttman tenait ainsi λέγε, λέξαι et λέγων pour des consignes portant sur μή, δεῖ et α, avec pour résultat l'assemblage du nom de Médée (Μήδεια). Les critiques ont généralement voulu respecter la contrainte sémantique du paradoxe énonciatif, en se fondant sur l'idée que la négation réalisait cette action impossible. Ne rien dire reviendrait à dire soit μή — sur le plan métalinguistique, la solution serait donnée d'emblée —, soit οὐδέ ou οὐδέν — dont la première moitié est synonyme de μή et la

seconde apparaît dans Δεῖ δέ σε λέξαι³⁶ ; Par le même raisonnement, on aboutira à la solution μήδε. Le début du vers 2 se prêtant à la correction, il sera par ailleurs aisé de trouver une forme comme οὐδέ derrière αδε ou εὖ δε. Selon toutes ces hypothèses, une traduction exacte de l'énigme est impensable.

Les solutions anciennes sont le plus souvent valables (ce qui ne signifie pas qu'elles soient les seules valables, ni les meilleures). Sans doute faut-il accepter que la formulation du paradoxe ne soit pas aussi concertée que les philologues le souhaiteraient. Une possibilité qui n'a pas été envisagée est de regarder λέξεις comme un retour au sens premier « cueillir ». La subtilité n'est pas requise. Elle donnerait toutefois un sens plus acceptable à l'expression λέγων ἐμὸν οὖνομα λέξεις, car on voit mal en quoi parler impliquerait de « dire le silence » ou de « dire *silence* ». Faute de pouvoir nous aider des instruments typographiques de désambiguïsation inventés par la modernité, guillemets et italique, nous sommes confrontés à un énoncé spécialement opaque. Il n'est pas même sûr que celui qui l'a composé ait songé à la « merveille » de l'autonymie. Pour notre plus grande perplexité, cette énigme illustre certaines des conditions de l'herméneutique contrariée qui caractérise le genre : à l'absence de tout ancrage énonciatif et d'une cohérence textuelle plus étendue, s'ajoute à présent l'incapacité où nous sommes de situer le spécimen dans une série de devinettes suffisamment fournie pour contenir des parallèles.

4. Les autres types de griphes contenus dans la section d'Athénée

Nous mentionnons ici les griphes les moins typiques qu'Athénée fait figurer dans sa section. Leur présence ne s'explique pas seulement par la démarche analogique mise en œuvre, car la catégorisation de ces énoncés comme des sortes de griphes est un héritage.

On peut mettre à part l'usage d'un nom commun semblable à un nom propre (griphe 38). Ce procédé est présenté d'une façon très elliptique, par un vers sans sujet grammatical où ne brille aucune subtilité, car l'isotopie guerrière n'y permet pas de double sens. Dans notre traduction, nous transposons Λαβὼν ἀριστόνικον ἐν μάχῃ κράτος en « Martial qui possède la force de vaincre », en faisant ressortir l'ambiguïté d'une façon plus saillante peut-être que dans l'original. Malgré son affinité avec les épigrammes de l'*Anthologie* qui font apparaître fugitivement le nom d'Ajax (cf. 1.1.1, épigramme 18), il faudrait à cet exemple un contexte

36. S'il ne faut pas l'interpréter littéralement, le syntagme ἐμὸν οὖνομα λέξεις pourrait dissimuler la locution οὐδὲν λέγειν, « dire n'importe quoi », par un autre jeu métadiscursif. L'éventuelle allusion à une collocation ouvre un nouvel horizon dans ce genre de recherche, dont les paramètres sont mal définis.

très orienté pour que le nom propre Aristonicos soit perçu comme tel. Du reste, la phrase par laquelle l'énoncé est introduit peut faire douter qu'il s'agisse bien d'un faux-semblant : Τοιοῦτον δ' ἐστὶν καὶ τὸ ῥήματα λέγειν ἀνθρώπων ὀνόμασιν ὅμοια, « C'est un usage d'un genre voisin également que d'employer des mots qui ressemblent à des noms d'hommes ». Il est possible que nous ayons affaire à une consigne de banquet, du type exposé par Cléarque, qui s'est égarée dans la dernière série d'exemples.

L'interprétation des ἀκούσματα pythagoriciens comme des énigmes est topique depuis le I^{er} siècle avant notre ère au moins. Nous l'avons rencontrée chez les tropographes (cf. II, 15), dont les exemples et les typologies mêlaient ces énoncés aux énigmes traditionnelles. Athénée suit ainsi une tradition, qui remonte plus largement aux réceptions les plus anciennes des activités de la secte philosophique archaïque, et notamment à la distinction entre « mathématiciens » et « acousmaticiens », c'est-à-dire entre une orientation théorique et une orientation pratique. Les quelques dizaines d'énoncés de cette tradition se répartissent en deux grandes catégories : éléments de doctrine (croyances, explications scientifiques de phénomènes naturels, définitions) et préceptes (de la recommandation la plus générale à la plus précise, mais ce sont essentiellement des prohibitions liées au comportement ou à la nourriture). Notre texte en retient des interdictions qu'il regarde comme métaphoriques (griphe 15 a-f). Athénée est le seul à prendre pour source un traité généraliste dont ne savons rien d'autre, le Περὶ ποιημάτων de Démétrios de Byzance (I^{er} siècle avant notre ère)³⁷.

Le groupe des gripes 16, 17, 19, 25 et 26 est tiré de Cléarque. Les deux premiers rattachent à l'énigme des plaisanteries et une insulte qui nous renseignent sur des pratiques populaires rarement évoquées : il est intéressant que des acteurs et un héraut soient cités, mais leur compétence en matière de gripes n'est pas reliée ici à leur profession. Les plaisanteries exploitent des types sociaux nettement définis — en l'occurrence un paysan et une mendicante sont interrogés par un médecin —, comme le recueil ancien intitulé Φιλογέλως, *L'Ami du*

37. Nos sources principales appartiennent aux III^e et IV^e siècles de notre ère : Diogène Laërce (VIII, 16-18 et 34-35), Porphyre (*Vie de Pythagore*, 41-45) et Jamblique (*Protreptique*, 21 et *Du mode de vie pythagoricien*, 82-86). Les ouvrages savants qui ont antérieurement traité des ἀκούσματα sont dus à Aristote (*Περὶ τῶν πυθαγορείων*, IV^e siècle avant notre ère), Anaximandre de Milet (*Ἐξηγήσεις [ou Περὶ ?] συμβόλων πυθαγορείων*, IV^e siècle avant notre ère), Androcyde (*Περὶ πυθαγορικῶν συμβόλων*, I^{er} siècle avant notre ère, au plus tard) et à l'auteur cité par Athénée. Androcyde paraît avoir été le plus influent. Le traitement de référence du sujet est BURKERT 1962 (dont BURKERT 1972 [1962] est la traduction anglaise), p. 150-175. Cet exposé intègre et discute les monographies antérieures (HÖLK 1894, BOEHM 1905 et DELATTE 1915). On pourra également se reporter aux ouvrages suivants : PHILIP 1968 [1966], p. 134-150 ; ZHMUD 1997, p. 93-104 ; GIANGIULIO 2000, I, p. 131-149 ; RIEDWEG 2002, p. 84-119 et 129-149 ; STRUCK 2004, p. 96-110 et 192-203. Nous avons proposé une introduction à cet aspect de la tradition pythagoricienne dans BERRA 2006.

rire. L'insinuation émise par le poète Sosiphane doit être scabreuse, mais demeure opaque (cf. la note philologique à ce sujet).

Les procédés de composition littéraire de Callias et de Castorion étaient également mis en rapport avec les griffes par Cléarque ; Athénée est l'unique auteur à témoigner de leur existence. C'est la notion de consigne (ou de contrainte, pour employer la terminologie oulipienne que ces textes appellent) qui justifie leur inclusion dans le *Περὶ γρίφων*. *La Tragédie des lettres* de Callias met en scène l'alphabet, en proposant le spectacle d'une leçon de grammaire. L'ensemble de l'œuvre est ainsi un jeu sur les pratiques scolaires, l'apprentissage de la langue et la théorie linguistique, à une époque où l'alphabet athénien venait d'être modifié. Le modèle de la *γραμματικὴ τραγωδία*, ou *θεωρία* (cf. la note philologique à ce sujet), ne ressort cependant pas clairement de ces extraits. L'idée que Callias soit l'inventeur de l'antistrophe semble fantaisiste, mais a été défendue. Son œuvre appartient à la seconde moitié du v^e siècle, quelles que soient ses relations, d'inspiration ou de parodie, avec la *Médée* d'Euripide (431) et l'*Œdipe Roi* de Sophocle (430)³⁸.

Le poème potentiel de Castorion autorise *a priori* la permutation dans chaque vers des trois unités de quatre syllabes qui le constituent : chaque lecture actualise l'une des six possibilités. Raffinement ultime, chaque « pied », ensemble de quatre syllabes, ou dipodie en termes de métrique ancienne, contient onze lettres. Mais l'œuvre est peut-être moins virtuose qu'elle ne prétend l'être, car la syntaxe limite notablement les possibilités de combinaison : sa complexité n'atteint nullement celle des *Cent Mille Millions de poèmes* de Raymond Queneau. L'auteur n'en thématise pas moins la difficulté de compréhension, qui se veut l'indice de l'ingéniosité de la composition. Le dieu invoqué est lui-même un artiste ingénieux et capricieux, mais le contenu du poème est extrêmement convenu³⁹.

Le poème sur le *sigma* de Pindare pose à l'éditeur de grandes difficultés d'interprétation (cf. la note philologique qui lui est consacrée). De toute évidence, il est venu à l'esprit de Cléarque en raison de sa nature métapoétique, que la remarque du poète sur la lettre *sigma* soit sérieuse ou ironique.

38. Sur l'œuvre de Callias, nous disposons de plusieurs articles détaillés : ARNOTT 1960, PÖHLMANN 1971, ROSEN 1999, RUIGH 2001 et SMITH 2003. Le texte est resitué dans l'histoire de la lecture antique par SVENBRO 1997. Nous suivons le découpage suggéré par E. Pöhlmann.

39. Voir les analyses de BING 1985. Sur Pan et l'*Arcadie*, on consultera BORGEAUD 1979, dont la documentation ne comprend pas le poème de Castorion, assez banal en ce qui concerne la représentation du dieu.

5. Synthèse

Objets

Malgré la taille réduite du corpus conservé et l'hétérogénéité de nos sources, nous pouvons observer que deux ensembles d'objets sont privilégiés. Le premier, dont nous avons fait une classe à part dans la typologie, est l'ensemble des êtres qui figurent dans les récits mythiques : divinités, héros ou objets qui sont d'une certaine manière leurs attributs (tels la pupille de Polyphème ou le navire Argo). En les évoquant, les énigmes exploitent le merveilleux inhérent à leur type d'existence ou aux histoires par lesquelles ils sont définis.

Le second ensemble, plus divers, est celui des réalités que l'on peut nommer quotidiennes. Les plus anciennes d'entre elles sont les moins liées à un état donné de la culture, notamment de la culture matérielle, et mettent en énigme des objets élémentaires (la devinette de Cléobule est un prototype, dont il faut rapprocher celles sur le jour et la nuit et sur l'ombre, qu'Athénée attribue à Théodecte). À côté des réalités du monde végétal (l'olivier, l'artichaut, la cire, la datte, la poix, le raisin, l'aigrette du chardon, la glu du gui) et animal (l'escargot, le poisson), on trouve un grand nombre de produits et d'artefacts courants, souvent domestiques (la flûte, la serviette, le clystère, la ventouse, la lyre, la lanterne, le vin, la lampe, le miroir, les tablettes à écrire, la marmite, l'urne du tirage au sort).

Enfin, un troisième ensemble est formé par certains énoncés qui n'évoquent pas tant des objets que les noms de ces objets. Cette remarquable dimension métalinguistique peut contribuer à la description comme un indice ou bien la constituer tout entière.

Les deux premières catégories ont pour trait principal d'être familières aux Grecs : il s'agit d'objets qui appartiennent à la culture commune et à l'expérience quotidienne. La troisième catégorie se réfère à des objets des deux premières, mais suppose une conscience réflexive de l'usage de l'écriture.

Forme

La forme typique de l'énigme, en tant que genre traditionnel, est l'hexamètre. Le plus souvent, la description de l'objet se développe en un distique élégiaque. La multiplication des aspects évoqués et l'extension de l'énigme au delà de quatre vers correspondent apparemment à une adaptation de la forme brève à des projets littéraires d'une autre nature.

Un élément formulaire net est l'insistance initiale sur la réalité de l'objet décrit d'une façon irréaliste. C'est ainsi que l'on peut interpréter la récurrence du verbe εἶμι en début d'énoncé

(ἔστι ou εἰσί). L'existence de l'être, qui semblera précaire, est posée par là comme une évidence. Il faut rattacher à ce phénomène la tendance à présenter l'énoncé inacceptable comme un témoignage bien informé, soit autoptique, soit autobiographique : celui d'un tiers ayant observé un fait ou une scène et qui peut dire « j'ai vu », « je connais », ou bien, comme le permet la convention du genre, celui de l'être concerné, qui s'exprime à la première personne, ce qui dispense d'emblée de le nommer. Notons cependant que, même dans ce dernier cas, les indices relatifs au sexe de l'objet subsistent en général⁴⁰.

La rhétorique, ou la poétique, particulière à l'énigme repose sur la clôture de l'énoncé, qui est dépourvu d'ancrage énonciatif, et sur la raréfaction des éléments redondants propres à assurer la construction d'une image conceptuelle claire. À l'intérieur de ce cadre, une expression vague suffirait *a priori* pour que la référence soit problématique. L'obscurité conventionnelle des énigmes est cependant d'un autre type. Elle ajoute en effet à l'image un élément perturbateur qui rend explicite, voire dramatique, l'impossibilité du sens apparent. Pour décrire ce phénomène, les notions d'isotopie et d'allotopie sont plus efficaces que celles de métaphore ou de métonymie, car nous sommes systématiquement confrontés à des réseaux sémantiques concertés dans un segment de texte limité et non à un écart ponctuel par rapport à un sens supposé fondamental *in abstracto*. Une isotopie dominante se trouve perturbée par un nombre limité de traits qu'elle ne peut intégrer (il en est ainsi de la généalogie décrite par l'énigme de Cléobule, numéro 101 de l'*Anthologie*, dans laquelle l'isotopie familiale a pour failles l'apparence bifide des enfants et leur mode d'existence). La forme radicale de ce procédé est l'oxymore qui consiste à nier un terme par lui-même (ce caractère a fait la célébrité du griphe 14 d'Athénée, l'énigme de l'eunuque et de la chauve-souris) ou à le priver d'une qualité qui participe à sa définition (tel l'oiseau sans ailes du griphe 5 de l'*Anthologie*, où est utilisé à cette fin, comme dans plusieurs autres énoncés, un adjectif préfixé d'un ἀ-privatif).

Le procédé le plus approprié pour intensifier le paradoxe est l'animation des inanimés, dont nous avons vu qu'elle concernait la plupart des descriptions. Aristote faisait une place aux « énigmes réussies » parmi les « raffinements d'expression » (*cf.* II, 4). Il justifiait son jugement par deux considérations complémentaires l'une de l'autre : le déplacement métaphorique est au cœur de la construction des énigmes et leur résolution procure le sentiment d'un apprentissage. Selon la section de la *Rhétorique* consacrée à ces bonheurs

40. On comparera sous ce rapport les énigmes 61 et 62 de l'*Anthologie* : dans la première, un participe présent dénonce le genre grammatical de l'objet (μειλινομένη s'accorde avec πίσσα, la « poix »), tandis que, dans la seconde, les verbes, un pronom et un adjectif épïcène (εἰμί, ἐμπαίζομαι, μου, ἔντροχος) masquent un sexe que le contexte impose (la « balle », σφαίρα, s'offre aux jeux des jeunes gens).

d'expression, leur seconde source majeure est la technique de « vivacité [ἐνέργεια] » à laquelle recourt le poète lorsqu'il parvient à mettre un objet ou une scène « sous les yeux [πρὸ ὀμμάτων] » du public. Pour Aristote, c'est un effet de la métaphore et en particulier, remarque-t-il, de la métaphore qui transforme les inanimés en animés. Le genre des énigmes, que le rhétoricien lie exclusivement à la métaphore, exploite en réalité les deux sources à la fois : il recherche dans le récit d'actions accomplies par des êtres animés une représentation vive des objets, afin de rendre plus frappante l'infraction à la convenance métaphorique, qui voudrait que la compréhension soit presque instantanée⁴¹.

41. Les textes les plus importants à cet égard se trouvent dans la *Rhétorique* en 1410 b-1412 a. Nous les rappelons ici : Ἀνάγκη δὴ καὶ λέξις καὶ ἐνθυμήματα ταῦτ' εἶναι ἀστεία ὅσα ποιεῖ ἡμῖν μάθησιν ταχέειαν· διὸ οὔτε τὰ ἐπιτόλαια τῶν ἐνθυμημάτων εὐδοκιμεῖ (ἐπιτόλαια γὰρ λέγομεν τὰ παντὶ δήλα, καὶ ἂ μὴδὲν δεῖ ζητῆσαι), οὔτε ὅσα εἰρημένα ἀγνοοῦμεν, ἀλλ' ὅσων ἢ ἅμα λεγομένων ἢ γνώσις γίνεται, καὶ εἰ μὴ πρότερον ὑπήρχεν, ἢ μικρὸν ὑστερίζει ἢ διάνοια· γίνεται γὰρ οἷον μάθησις, ἐκείνων δὲ οὐδετέρου. Κατὰ μὲν οὖν τὴν διάνοιαν τοῦ λεγομένου τὰ τοιαῦτα εὐδοκιμεῖ τῶν ἐνθυμημάτων, κατὰ δὲ τὴν λέξιν τῷ μὲν σχήματι, ἐὰν ἀντικειμένως λέγεται, οἷον “καὶ τὴν τοῖς ἄλλοις κοινήν εἰρήνην νομιζόντων τοῖς αὐτῶν ἰδίῳι πόλεμον”· ἀντίκειται πόλεμος εἰρήνῃ· τοῖς δ' ὀνόμασι, ἐὰν ἔχη μεταφοράν, καὶ ταύτην μὴτ' ἄλλοτριάν, χαλεπὸν γὰρ συνιδεῖν, μὴτ' ἐπιτόλαιον, οὐδὲν γὰρ ποιεῖ πάσχειν. Ἔτι εἰ πρὸ ὀμμάτων ποιεῖ ὄραν γὰρ δεῖ [τὰ] πραπτόμενα μᾶλλον ἢ μέλλοντα. Δεῖ ἄρα τούτων στοχάζεσθαι τριῶν, μεταφορᾶς ἀντιθέσεως ἐνεργείας. « Ce qui est raffiné, qu'il s'agisse de style ou d'enthymèmes, c'est à coup sûr tout ce qui produit un prompt apprentissage. Ce ne sont donc ni les enthymèmes superficiels qui ont du succès (nous appelons “superficiels” les enthymèmes évidents pour tout le monde et qui ne demandent aucune recherche), ni ceux qui rencontrent l'incompréhension quand ils sont énoncés, mais tous ceux ou bien dont la compréhension se fait dans le temps qu'on les énonce — même si elle ne préexistait pas — ou bien dont on pénètre le sens avec un petit retard : il y a là comme un apprentissage, alors qu'il n'en est rien dans les deux cas précédents. [...] Le succès vient des mots, quand il y a métaphore, et que celle-ci n'est ni trop impropre — car la relation est alors difficile à saisir — ni superficielle — car dans ce cas elle n'est d'aucun effet. Ce qui a du succès aussi, c'est de mettre la chose sous les yeux. Car il vaut mieux voir les choses en train de se faire plutôt que devant se produire. Il faut donc viser ces trois objectifs : métaphore, antithèse, vivacité. » (ARISTOTE, *Rhétorique*, 1410 b 20-36.) Καὶ Λυκολέων ὑπὲρ Χαβρίου “οὐδὲ τὴν ἱκετηρίαν αἰσχυρθέντες αὐτοῦ, τὴν εἰκόνα τὴν χαλκῆν”· μεταφορὰ γὰρ ἐν τῷ παρόντι, ἀλλ' οὐκ αἰεὶ, ἀλλὰ πρὸ ὀμμάτων· κινδυνεύοντος γὰρ αὐτοῦ ἱκετεῦε ἢ εἰκῶν, τὸ “ἔμψυχον δὴ ἄψυχον”, τὸ ὑπόμνημα τῶν τῆς πόλεως ἔργων. « Et Lycoléon pour la défense de Chabrias : “sans même rougir de voir sa statue de bronze réduite à supplier” : c'est une métaphore sur le moment, mais pas toujours, et, en revanche, la scène est mise sous les yeux. En effet, c'est la statue qui supplie tandis que lui-même est en danger, et il y a bien animation de l'inanimé — du monument dédié aux exploits qu'il a réalisés (au bénéfice) de la cité. » (1411 b 6-10.) Λεκτέον δὲ τί λέγομεν πρὸ ὀμμάτων, καὶ τί ποιοῦσι γίνεται τοῦτο. Λέγω δὴ πρὸ ὀμμάτων ταῦτα ποιεῖν ὅσα ἐνεργοῦντα σημαίνει. [...] Καὶ ὡς κέχρηται πολλαχοῦ Ὅμηρος, τὸ τὰ ἄψυχα ἔμψυχα ποιεῖν διὰ τῆς μεταφορᾶς. Ἐν πάσι δὲ τῷ ἐνέργειαν ποιεῖν εὐδοκιμεῖ, οἷον ἐν τοῖσδε, “αὐτίς ἐπὶ δάπεδόνδε κυλίνδετο λάας ἀναιδής” [...]. Ἐν πάσι γὰρ τούτοις διὰ τὸ ἔμψυχα εἶναι ἐνεργοῦντα φαίνεται· τὸ ἀναισχυρτεῖν γὰρ καὶ μαιμᾶν καὶ τὰ ἄλλα ἐνέργεια. Ταῦτα δὲ προσήψε διὰ τῆς κατ' ἀναλογίαν μεταφορᾶς· ὡς γὰρ ὁ λίθος πρὸς τὸν Σίσυφον, ὁ ἀναισχυρτῶν πρὸς τὸν ἀναισχυρτούμενον. [...] Κινούμενα γὰρ καὶ ζῶντα ποιεῖ πάντα, ἢ δ' ἐνέργεια κίνησις. Δεῖ δὲ μεταφέρειν, καθάπερ εἴρηται πρότερον, ἀπὸ οἰκείων καὶ μὴ φανερῶν, οἷον καὶ ἐν φιλοσοφίᾳ (τὸ) τὸ ὅμοιον καὶ ἐν πολὺ διέχουσι θεωρεῖν εὐστόχου [...]. « Mais il faut dire aussi ce que nous entendons par “mise sous les yeux” et comment on fait pour que cela se produise. Je dis que met sous les yeux tout ce qui désigne un être en action. [...] Il y a aussi cette façon de s'exprimer dont use souvent Homère, qui consiste à rendre animés les inanimés grâce à la métaphore. Partout il emporte le succès en créant de l'action, comme dans ces passages : *il roulait à nouveau vers le bas, le rocher impudent* [...]. Dans tous ces passages, du fait de l'animation qui leur est conférée, les objets paraissent en train d'agir. Être impudent, avide, etc., c'est de l'action. Il a obtenu cela grâce à la métaphore par analogie : ce que la pierre est à Sisyphe, l'impudent l'est à la victime de son impudence. [...] il prête à tout mouvement et vie. Or l'action, c'est le mouvement. La métaphore doit se faire, comme il a été dit plus haut, à partir de choses apparentées, mais sans que la parenté soit évidente,

Les énigmes traditionnelles sont des énoncés dotés d'une fonction fondamentale, à laquelle répond la conjonction des objets et des procédés typiques que nous avons relevés : la familiarité avec les objets garantit qu'il est possible de les deviner, tandis que les procédés de défamiliarisation mis en œuvre diffèrent la compréhension.

Maîtres du griphe

Nous voudrions enfin mettre l'accent sur l'effacement des agents de l'interlocution dans nos sources. Il est évidemment dû à la nature même du geste anthologique et suppose que les rôles du poseur d'énigmes et de celui qui les résout, les fonctions de *riddler* et de *riddlee*, sont impersonnelles. Une énigme traditionnelle est un énoncé anonyme.

La mise en perspective historique que les Grecs pratiquaient en posant à l'origine d'une tradition un « premier inventeur » touche pourtant les énigmes. Ce statut est dévolu au Sage Cléobule. Ce n'est pas un hasard qu'il soit le seul auteur nommé dans le manuscrit principal de l'*Anthologie*. Nous en savons malheureusement moins encore sur cet aspect du personnage que sur sa fille Cléobuline. Nous avons évoqué dans notre deuxième partie l'autorité évanescence de ces silhouettes culturelles.

Parmi les figures historiques, le philosophe et tragédien Théodecte de Phasélis est le seul auquel soit reconnu comme une caractéristique particulière le talent à composer et à résoudre les énigmes. La mention de l'intérêt pour les énigmes d'un « intellectuel » brillant du IV^e siècle avant notre ère éveille la curiosité. Mais les documents anciens ne nous fournissent que très peu de renseignements à ce sujet. Athénée doit son information à l'écrivain hellénistique Hermippe de Smyrne (*cf. supra*, A). Nous ignorons la source qui permet à Pollux de souligner la compétence de Théodecte et d'affirmer que sa mémoire le faisait exceller dans le jeu des gripes⁴². Le texte du lexicographe se réfère visiblement à la pratique de banquet décrite par Cléarque, qui n'a pas nécessairement grand rapport avec le maniement actif d'une obscurité piquante qu'Hermippe semble avoir à l'esprit⁴³.

ainsi, en philosophie aussi, <la> détection de similitudes y compris entre des choses très différentes est le fait d'un esprit perspicace [...]. » (1411 b 23-1412 a 13.) Ces textes sont cités dans la traduction de CHIRON 2007.

42. POLLUX, VI, 107 (*cf.* II, 18) : Τὰ δὲ ζητήματα ὀνομάζετο κυλίκεια· Θεοδέκτης δ' ὁ σοφιστῆς εὐδοκιμήσας ἐν αὐτοῖς, ἐπεὶ καὶ μνημονικὸς ἦν, μνημόνια αὐτὰ ἐκάλεσεν, « Les questions étaient nommées *trinqueries* ; elles valaient au sophiste Théodecte une grande réputation, car justement il se distinguait par sa mémoire, et il les appelait *mémoriales*. »

43. Si le style de certains passages des tragédies de Théodecte était notoirement énigmatique, il n'est pas impossible que cette réputation soit en réalité une extrapolation de ses lecteurs. La base de notre connaissance du personnage est la notice de la *Souda* (θ 137) : Θεοδέκτης · [...] ῥήτωρ, τραπεῖς δὲ ἐπὶ τραγωδίας, μαθητῆς Πλάτωνος καὶ Ἰσοκράτους καὶ Ἀριστοτέλους, « Théodecte : [...] rhéteur, qui s'est tourné vers la tragédie, il

Grâce à Athénée, nous croyons un instant entrevoir l'existence de diseurs d'énigmes dont le cadre naturel n'est pas la salle du banquet. Il s'agit des artistes populaires dont il rapporte les plaisanteries spirituelles : un musicien, un héraut et un mime. Cependant, la contrepartie de cette ouverture à la dimension sociale de l'interlocution est la dilution de la catégorie d'énigme, puisque Cléarque, qui a recueilli les informations qu'Athénée abrège peut-être, se fonde seulement sur l'analogie vague qui existe entre les bons mots de ces hommes de spectacle et le jeu de société des énigmes.

fut l'élève de Platon, d'Isocrate et d'Aristote ». Sa capacité mnémonique est topique pour ÉLIEN (*Sur la nature des animaux*, VI, 10) : Μέμνηται δὲ ὧν πάσχει τὰ ζῶα, καὶ δεῖται γε τέχνης τῆς ἐς τὴν μνήμην οὐ Σιμωνίδου, οὐχ Ἰππίου, οὐ Θεοδέκτου, οὐκ ἄλλου τινὸς τῶν ἐς τόδε τὸ ἐπάγγελμα καὶ τήνδε τὴν σοφίαν κερηυγμένων, « Les animaux se souviennent de leurs sensations, et ils n'ont nul besoin de l'art mnémonique de Simonide, d'Hippias ou de Théodecte, ni de celui de personne d'autre parmi les hommes dont on vante la compétence et l'habileté en la matière. »

CONCLUSION

Quatre vers copiés au début du IX^e siècle constituent notre premier témoignage de la poésie de langue romane :

Il attelait ses bœufs,
labourait une terre blanche,
poussant la charrue blanche,
et semait une semence noire...

Il s'agit d'une énigme réflexive, dont l'idiome était alors nouveau, mais non le thème¹. Peut-être les spécialistes de la discipline que Gaston Paris nommait une « archéologie spéciale », l'étude généalogique des énigmes, trouveraient-ils dans les sources médiévales des parallèles pour ce spécimen isolé. Cela ne nous renseignerait guère sur les raisons qui l'ont fait inscrire dans la marge d'un livre de prières : venait-on de poser cette énigme au propriétaire du manuscrit ? souhaitait-il s'en souvenir pour la poser à son tour ? l'a-t-il lui-même composée au moment où il l'a notée ? La simplicité du poème contraste avec son objet savant, l'écriture. Il est difficile de dire s'il a pu être récité en diverses occasions et connaître des variantes ou si la destruction du missel aurait entraîné la perte d'une création modeste, mais unique.

Presque toutes les énigmes qui nous sont parvenues de l'Antiquité classique ne sont citées qu'une seule fois. En outre, elles le sont dans des compilations qui effacent les strates historiques et sociales auxquelles elles ont appartenu. L'*Anthologie grecque* nous transmet au X^e siècle une cinquantaine d'énoncés dont l'origine est inconnue. Chez Athénée, vers l'an 200 de notre ère, la synchronie artificielle du recueil est la même pour les énigmes du type traditionnel, bien que l'utilisation de sources hellénistiques permette d'apercevoir un aspect de la réception des énigmes dans certains textes littéraires de l'époque classique. Nous discernons à peine les contours d'une tradition, sous cette forme écrite et littérisée : une histoire des énigmes au sens strict est hors de notre portée.

Dans la présente étude, nous nous sommes concentré sur les témoignages explicites qui contiennent les documents anciens. Lorsque nous lisons chez Aristophane le plus ancien griphe connu, dans une pièce représentée en l'an 422 avant notre ère, ou lorsque nous

1. ZUMTHOR 1975, p. 18 : « Il est étrange que le plus ancien poème de langue romane qui nous soit resté soit une énigme, tracée dans la marge d'un livre de prières copié à Vérone vers 800, et dont l'objet est l'écriture même de qui le nota : métaphore fondamentale, et du reste depuis longtemps alors traditionnelle : "Il attelait ses bœufs, / labourait une terre blanche, / poussant la charrue blanche, / et semait une semence noire..." Comprenez les doigts, le parchemin, la plume, et l'encre : l'homme en proie à l'univers qui lui est donné. »

constatons que Pindare, quelques décennies plus tôt, évoque « l'énigme issue des sauvages mâchoires de la vierge » qu'est la Sphinx, les pratiques, les schémas et le lexique de l'énigme grecque sont déjà formés. Si des fragments hésiodiques reflètent apparemment la coutume des énigmes conviviales, l'épopée homérique ne contient pas le mot αἴνιγμα, mais qualifie d'αἴνος un discours habile d'Ulysse, qui formule une demande par le biais d'un récit. Le propre de la famille lexicale d'αἴνος est en effet la parole allusive, dont le sens est par principe ouvert aux déterminations contextuelles, si bien que le plus important est de savoir qui met en lumière l'implicite du discours. Eumée semble montrer à Ulysse qu'il a goûté le sel de la signification détournée, tandis qu'Hésiode invite lui-même son auditoire à peser les mots de la fable de l'épervier et du rossignol. C'est cependant le plus souvent la parole d'autrui que l'on range sous la catégorie de l'allusion énigmatique, soit pour critiquer la dissimulation des intentions, soit pour louer l'expression prudente, et en tout cas pour apporter un commentaire en désignant un discours comme incomplet. Mais les points de vue construits sur l'énigme sont l'exception, alors que le groupe lexical d'αἴνιγμα connaît un grand usage, comme l'a montré le panorama que dresse notre première partie.

La langue grecque présente la particularité d'avoir inventé le nom de l'énigme. Toutefois, le sens large qui peut apparaître dans les langues modernes comme un sens dérivé, celui de parole, voire de phénomène incompréhensible, est à la racine même d'αἴνιγμα. Partiellement spécialisé pour désigner l'énigme traditionnelle, comme c'est le cas déjà chez Pindare, ce mot appartient à un champ plus vaste. À travers une analyse de corpus, pour laquelle nous nous sommes fondés sur les textes fournis par les banques de données numériques les plus récentes, nous avons étudié les groupes lexicaux qui servent à le désigner en grec (en mentionnant les calques *aenigma* et *griphus*, qui sont très peu employés dans les textes latins classiques et ne le sont qu'en relation avec un contexte culturel ou grammatical grec). L'étude lexicologique a porté, de l'époque archaïque jusqu'aux documents byzantins, sur la trentaine de termes qui se sont développés autour du verbe αἰνίσσομαι et de son dérivé αἴνιγμα, dont nous connaissons environ 4 300 et 1 900 occurrences respectivement, mais aussi du substantif γρίφος. Contrairement au mot souche αἴνος, dont l'étymologie est incertaine, ce dernier terme repose sur une métaphore, puisqu'il évoque la parole comme un piège, et nos sources le font apparaître dans un contexte particulier, les échanges de devinettes du banquet. Γρίφος demeure rare, avec un total de 250 occurrences, et donne lieu à une création lexicale peu abondante. Il semble cependant être utilisé, dès la fin de l'époque classique, comme un synonyme d'αἴνιγμα légèrement plus marqué que lui. Les deux mots se rencontrent ainsi dans les mêmes syntagmes : outre les verbes λύω, « résoudre », et προβάλλω, « poser », il

faut noter l'image du tressage présente dans πλέκω. En faisant droit à la dimension statistique des faits, nous avons obtenu une image non seulement de la structure de ce vocabulaire, mais également de son ampleur et de sa distribution chronologique et générique. Cela nous permet notamment de constater l'usage abondant que font du lexique de l'énigme les scholies littéraires et l'exégèse chrétienne, tout comme les entreprises métadiscursives que sont les lexiques et les traités grammaticaux ou rhétoriques.

L'examen des conceptions de l'énigme qui apparaissent dans les textes savants de l'Antiquité gréco-latine montre les obstacles que rencontre la théorisation de cette forme typique. Les réflexions anciennes étudiées dans notre deuxième partie, principalement situées dans le domaine rhétorique, sont ténues et presque invariablement adventices. Elles mettent en général sur le même plan l'énoncé traditionnel et toute parole apparentée à lui par des traits formels ou par son effet, comme le vocabulaire grec invite à le faire. Le traitement de l'énigme qu'offre Aristote est le plus riche. Il est exemplaire de cette difficulté de thématization, qui concerne en réalité toutes les formes du délai ou du détour imposé au sens, et plus particulièrement le dédoublement volontaire de la signification. D'une part, dans une théorie de la communication persuasive, soit elles sont nocives, soit leur fonction est marginale et malaisément régulée par les recommandations du rhéteur ; d'autre part, une théorie de la communication esthétique qui considère les discours effectivement produits reconnaît le rôle dévolu à l'implicite dans les réussites expressives du langage courant ou artistique. L'articulation problématique de ces deux versants de la rhétorique ancienne, prescriptif et critique, a une importance particulière pour l'élaboration d'une perspective sur l'énigme, qui se présente comme un point de condensation paradoxal : l'obscurité y fait l'objet d'une pratique concertée et institutionnalisée, et un corpus d'énoncés plaisants est familier à chacun. C'est en neutralisant les conventions du genre qu'Aristote peut proposer une même énigme comme contre-modèle de l'expression poétique et comme exemple du bon usage de l'allusion métaphorique. À en juger par les fragments qu'Athénée nous a transmis, le traité de Cléarque *Sur les griphes* décrivait bien certaines consignes ludiques du banquet dans leur dimension pragmatique et leur fonction de connivence, mais n'explicitait pas le rapport entre ce mode d'interlocution et la forme stéréotypique de l'énigme, pas plus qu'il ne justifiait l'extension par analogie de la notion de griphe à des plaisanteries populaires et à des compositions littéraires. Faute de prendre en compte la spécificité des contextes d'énonciation et de pouvoir adopter, en quelque sorte, un regard ethnologique sur leurs propres pratiques sociales et discursives, les Anciens ne pouvaient apparemment pas produire une théorie

susceptible de relier le phénomène ambivalent de l'obscurité discursive et le fonctionnement des jeux d'énigmes.

À partir du 1^{er} siècle avant notre ère, une place stable est assignée à l'énigme : elle apparaît dans les listes de figures enseignées par les rhéteurs, soit comme un trope à part entière (dans la tradition grecque), soit comme une espèce de l'allégorie (dans la tradition latine). Les lacunes de notre documentation rhétorique ne permettent pas de comprendre la genèse de cette intégration au système stylistique. Nous constatons que l'αἴνιγμα y joue le rôle d'une catégorie critique vague, illustrée aussi bien par des énoncés traditionnels, qui se sont figés en un corpus hérité, que par des exemples littéraires. La condamnation de ce type d'obscurité n'est plus de mise, faute d'enjeu, mais la notion s'est appauvrie. La tentative sans lendemain du rhéteur Tryphon pour organiser l'énigme en six modes est une démonstration de la difficulté ressentie à organiser selon des critères logiques et grammaticaux des matériaux fédérés par la notion pragmatique de dissimulation. D'une façon surprenante, quelques énigmes célèbres sont ensuite évoquées sous le nom de γρίφοι par les commentateurs du rhéteur Hermogène, qui les rattachent aux formes de l'obscurité acceptable en rhétorique. Cet aménagement semble adapter la théorie à la réalité des textes, où le discours allusif est bel et bien pratiqué, et au goût de l'expression indirecte et de la subtilité qui s'incarne dans les « problèmes à faux-semblant ».

La pratique populaire de l'énigme fait ainsi l'objet d'une occultation de principe dont les causes sont largement socioculturelles ; seuls les textes à vocation lexicographique et encyclopédique transmettent le souvenir des énigmes échangées aux banquets de jadis. Dans le même temps, la catégorie d'énigme est très couramment employée dans les commentaires de toute époque, avec des fonctions opposées : soit pour blâmer un style compliqué qui éloigne du sujet traité (tel est souvent le grief de Denys d'Halicarnasse à l'encontre de Thucydide), soit pour louer une forme adéquate à son thème élevé ou à sa visée élitiste (nous voyons ce schème à l'œuvre dès le commentaire orphique préservé par le papyrus de Derveni). La catégorisation sert alors l'intérêt de l'herméneute qui émet, conformément à ses valeurs, le verdict d'énigmaticité.

Les énigmes traditionnelles, avons-nous dit, semblent constituer à la fois un point de référence et un point aveugle. Est-ce à dire qu'il existait une pratique bien définie, possédant ses matériaux, ses acteurs, ses lieux et ses règles, et que les textes théoriques et savants l'ignorent ou la recouvrent, en entretenant avec elle une relation que l'on peut nommer un malentendu ? C'est une situation plus complexe que nous avons aperçue en traçant, pour ainsi

dire, la carte de l'énigme dans le corpus des textes grecs, puis en suivant ce fil lexical dans les témoignages non littéraires.

Nous croyons, avec William Pepicello et Thomas Green, qu'il faut poser une continuité entre les normes et les formes courantes de la communication, d'une part, et la communication atypique que met en scène un jeu traditionnel comme celui des énigmes, d'autre part². Les procédés et les stratégies de l'obscurité ludique décrivent un continuum dans lequel a sa place l'implicite du trait d'esprit aussi bien que les espèces de l'énigme traditionnelle. On peut aller plus loin en s'interrogeant sur la restriction apportée par l'adjectif « ludique » : l'opposition du jeu et du sérieux n'a de sens que dans un contexte déterminé de réception et d'interaction. La modernité reconnaît ainsi l'existence du domaine ambivalent de la littérature, parole écrite qui dit sans dire, dans un cadre conventionnel plus ou moins nettement défini par les marques d'un genre. Le rapport que les Anciens établissaient, comme nous, entre l'énigme et la difficulté ne procède pas d'une simple homonymie³.

Ce continuum des manipulations volontaires de la signification est inscrit dans la langue grecque par le groupe lexical d'αἰνίσσομαι et apparaît lorsque les énigmes typiques sont chargées d'illustrer des faits discursifs apparemment éloignés. L'αἴνιγμα s'impose comme un repère dans ce champ de l'obscurité et du sens différé. Sans doute est-il nécessaire d'identifier les conditions contextuelles qui font la particularité d'un « art verbal » traditionnel ; ce n'est pas l'objet des théories anciennes et il faut se tourner vers d'autres sources pour discerner, en filigrane, les linéaments de l'expérience grecque de l'interlocution agonistique⁴. Assurément, tous les discours fondés sur un mode de lecture énigmatique ne se valent pas : il est indispensable de distinguer entre une pratique réglée de l'interprétation, que ses critères de validation soient ou non les nôtres, et la reconstruction de l'intention comme vecteur expéditif de la réappropriation d'un énoncé ou d'un texte⁵. Il n'est reste pas moins que les Anciens, en maniant le lexique de l'énigme, étaient sensibles à un certain aspect de la communication.

2. Cf. Introduction, B, 1.

3. Dans une rigoureuse méditation, G. Steiner a proposé une typologie provisoire des formes de la difficulté (voir STEINER 1978). L'absence d'une théorie de cette notion est à ses yeux une lacune majeure de notre arsenal critique, et une lacune ressentie particulièrement vivement dans un XX^e siècle qui a promu la difficulté au premier rang dans l'expérience esthétique. L'étude des perceptions anciennes de la signification ardue est également un *desideratum*.

4. Nous pensons au travail de D. Collins sur le rôle de la *performance* dans la pratique poétique des rhapsodes ou des convives du banquet (COLLINS 2004). La fiction du duel d'énigmes opposant Homère à Hésiode se souvient de ces pratiques.

5. Un bon exemple de cet usage est le « contresens créateur » — pour employer une formule de P. Hadot hors de son contexte d'origine (HADOT 1998, p. 9) — que constitue le pythagorisme néoplatonicien, dont nous avons signalé un aspect en rencontrant la tradition d'interprétation des ἀκούσματα. Plus généralement, rappelons que *L'Antre des nymphes* de PORPHYRE, paradigme de l'allégorèse, a pour incipit une question à laquelle entendent répondre les analyses du traité : Ὅτι ποτὲ Ὅμηρος αἰνίττεται τὸ ἐν Ἰθάκῃ ἄντρον, ὃ διὰ τῶν ἐπῶν τούτων

La tradition des énigmes grecques, dont nous avons présenté les principaux vestiges dans notre troisième partie, offre un point de départ pour l'étude de cet ensemble d'actes discursifs. Les énigmes contenues dans l'*Anthologie grecque* et un grand nombre de celles rapportées par Athénée nous sont données sans aucune référence au contexte auquel elles étaient destinées. Certaines des plus anciennes, telles l'énigme de Cléobule, l'énigme de l'eunuque et de la chauve-souris ou l'énigme de la ventouse, appartenaient à un patrimoine longtemps resté en circulation, notamment parmi les enfants et les symposiastes. Il s'agissait alors d'une culture orale. La transmission écrite est un geste de conservation qui transforme évidemment le matériau d'une récitation cadrée en un texte indépendant, dont le recueil devient le nouveau contexte. Athénée et l'*Anthologie* ne compilent pas un corpus en vue d'une étude, mais archivent ces énoncés pour leur valeur intrinsèque. Doit-on penser que l'une ou l'autre source visaient à permettre une nouvelle circulation orale ? Selon toute apparence, nous avons affaire essentiellement à des productions littéraires, au même titre que les épigrammes qui jouent avec les conventions des inscriptions, mais n'ont jamais été composées pour figurer sur une stèle. En imitant au XI^e siècle quelques-unes de ces énigmes, Michel Psellos pratique le genre littéraire qu'ont pratiqué les auteurs de la plupart de nos énigmes. Par vocation ou par recontextualisation, celles-ci n'entretiennent donc pas avec l'interlocution énigmatique une relation immédiate. On constate d'ailleurs que la question d'érudition que nous avons nommée la devinette des deipnosophistes s'adresse au lecteur potentiel, tout comme l'abréviateur de l'œuvre réintroduit une interaction énigmatique en remplaçant une explication d'Athénée par ζήτει λύσιν, « à toi de chercher la solution ! »

Une particularité remarquable des énigmes est qu'elles ne perdent pas dans cette transposition leur efficacité propre. Qu'elles portent ou non en elles-mêmes les consignes de la recherche, comme les énigmes « grammaticales » de notre corpus, qu'elles intensifient ou non le paradoxe d'une description impossible en la présentant comme l'expérience d'un locuteur interne, comme certaines descriptions « métaphoriques », leur désignation comme énigmes somme le lecteur de leur donner un sens. Hors de la pression du moment et de l'enjeu, l'énigme demeure une exploration du non-sens ; la lecture solitaire enclenche ce drame sémantique, si l'on peut dire, dans un fauteuil. Le défi du sens subsiste. Les obstacles de tous ordres que nous rencontrons dans l'élucidation des textes conservés montrent assez, cependant, à quel point les procédés d'opacification sont enracinés dans une langue et dans

διαγράφει λέγων [...], « À quoi fait donc allusion l'autre d'Ithaque qu'Homère décrit dans ces vers [...] ? » Sur ce texte, voir en particulier STRUCK 2004, p. 71-75.

une culture données. La défamiliarisation et l'étrangeté supposent les normes avec lesquelles elles jouent.

Ainsi, les réflexions et les énoncés qui témoignent de la présence des énigmes en Grèce ancienne nous livrent moins la matière d'une étude anthropologique que l'invitation à observer un genre discursif placé au centre d'une constellation de phénomènes langagiers, en même temps qu'une catégorie de la réception dont les usages sont historiquement situés. Dès l'Antiquité, que ce soit dans les pratiques intellectuelles, dans les jeux lettrés, dans la socialité des banquets, dans les conversations ordinaires de l'agora ou dans les spectacles et les fictions, le discours énigmatique offre une occasion de réflexivité sur les formes de la langue, de la communication et de la culture.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

AARNE 1918-1920

Antti Aarne, *Vergleichende Rätselforschungen*, Helsinki, Folklore Fellows Communications, 1918-1920.

AARNE & THOMPSON 1928

Antti Aarne et Stith Thompson, *The types of the folktale*, 74, trad. par Stith Thompson, Helsinki, Folklore Fellows Communications, 1928 [1910].

ABRAHAMAS 1968

Roger D. Abrahams, « Introductory remarks to a rhetorical theory of folklore », *Journal of American folklore*, 81, 1968, p. 143-158.

ABRAHAMAS 1972

Roger D. Abrahams, « The literary study of the riddle », *Texas studies in literature and language*, 14, 1972, p. 177-197.

ABRAHAMAS 1976

Roger D. Abrahams, « The complex relations of simple forms », dans Dan Ben-Amos (éd.), *Folklore genres*, Austin, University of Texas Press, 1976.

ABRAHAMAS 1980

Roger D. Abrahams, *Between the living and the dead*, Helsinki, Folklore Fellows Communications, 1980.

ABRAHAMAS & DUNDES 1972

Roger D. Abrahams et Alan Dundes, « Riddles », dans Richard M. Dorson (éd.), *Folklore and folklife. An introduction*, Chicago, University of Chicago Press, 1972, p. 129-143.

ACCADEMIA DELLA CRUSCA 1863-1923

Accademia della Crusca, *Vocabolario degli accademici della Crusca. Quinta impressione*, Florence, Cellini, 1863-1923.

ADAMS 2003

James Noel Adams, *Bilingualism and the Latin language*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.

ADRADOS 1980-

Francisco R. Adrados (éd.), *Diccionario griego-español*, Madrid, Consejo superior de investigaciones científicas, 1980-.

ALDICK 1928

Clara Aldick, *De Athenaei Dipnosophistarum epitomae codicibus erbacensi laurentiano parisino*, Münster, 1928.

ALLEN 1987

W. Sidney Allen, *Vox graeca. A guide to the pronunciation of classical Greek*, troisième édition, Cambridge, Cambridge University Press, 1987 [1968].

AMMAN 1953

Adolf N. Amman, *-ιχος bei Platon : Ableitung und Bedeutung. Mit Materialsammlung*, Fribourg, Paulusdruckerei, 1953.

ANDERSON 2004

Graham Anderson, « Aulus Gellius as a storyteller », dans Leofranc Holford-Strevens et Amiel D. Vardi (éd.), *The worlds of Aulus Gellius*, Oxford, Oxford University Press, 2004, p. 105-117.

ANDERSON 2000

R. Dean Anderson, *Glossary of Greek rhetorical terms connected to methods of argumentation, figures and tropes from Anaximenes to Quintilian*, Louvain, Peeters, 2000.

ANDRÉ 1981

Jacques André, *Isidore de Séville. Étymologies. XVII. De l'agriculture*, Paris, Les Belles Lettres, 1981.

APTE 1920

Vaman Shivram Apte, *The student's Sanskrit-English dictionary*, Pune, 1920 [1890].

ARAGONA 2001

Raffaele Aragona, « L'énigme en Italie », *Formules. Le goût de la forme en littérature : écritures et lectures à contraintes. Actes du colloque de Cerisy*, 2001, p. 95-108.

ARNIM 1903-1924

Hans von Arnim (éd.), *Stoicorum veterum fragmenta*, Leipzig, Teubner, 1903-1924.

ARNOTT 1960

Peter D. Arnott, « The *Alphabet tragedy* of Callias », *Classical Philology*, 55, 3, 1960, p. 178-180.

ARNOTT 1996

W. Geoffrey Arnott, *Alexis. The fragments. A commentary*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.

ARNOTT 2000a

W. Geoffrey Arnott, « Athenaeus and the Epitome. Texts, manuscripts and early editions », dans David Braund et John Wilkins (éd.), *Athenaeus and his world. Reading Greek culture in the Roman empire*, Exeter, University of Exeter Press, 2000a, p. 41-52.

ARNOTT 2000b

W. Geoffrey Arnott, « On editing comic fragments from literary and lexicographical sources », dans F. David Harvey et John Wilkins (éd.), *The rivals of Aristophanes. Studies in Athenian old comedy*, Londres, Duckworth, 2000b, p. 1-13.

ATHERTON 1993

Catherine Atherton, *The Stoics on ambiguity*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993.

AUJAC 1991

Germaine Aujac (éd.), *Denys d'Halicarnasse. Opuscules rhétoriques. IV. Thucydide. Seconde Lettre à Ammée*, Paris, Les Belles Lettres, 1991.

AUSTIN 1970

John Langshaw Austin, *Philosophical papers*, deuxième édition, Oxford, Clarendon Press, 1970 [1961].

BABUT 1994

Daniel Babut, *Parerga. Choix d'articles (1974-1994)*, Lyon, Maison de l'Orient méditerranéen, 1994.

BADER 1989

Françoise Bader, *La Langue des dieux, ou l'hermétisme des poètes indo-européens*, Pise, Giardini, 1989.

BAILLY, CHANTRAINE, EGGER *et al.* 1997

Anatole Bailly, Pierre Chantraine, Émile Egger et Louis Séchan, *Dictionnaire grec-français*, vingt-sixième édition, Paris, Hachette, 1997 [1963].

BAMPINIÓTIS 2006

Geórgios Bampiniótis, *Λεξικό της νέας ελληνικής γλώσσας*, troisième édition, Athènes, Κέντρο λεξικολογίας, 2006 [1998].

BANTON 1997

Michael Banton, « Obituary [Ian Hamnett] », *Anthropology today*, 13, 4, 1997, p. 21.

BARATIN & MOUSSY 1999

Marc Baratin et Claude Moussy (éd.), *Conceptions latines du sens et de la signification*, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 1999.

BARSALOU 1982

Lawrence W. Barsalou, « Context-independent and context-dependent information in concepts », *Memory and cognition*, 10, 1982, p. 82-93.

BARSALOU 1987

Lawrence W. Barsalou, « The instability of graded structure : implications for the nature of concepts », dans Ulric Neisser (éd.), *Concepts and conceptual development. Ecological and intellectual factors in categorization*, New York, Cambridge University Press, 1987, p. 101-140.

BARTEZZAGHI 1985

Stefano Baruzzaghi, « Enigmistica contemporanea », *Alfabeto*, 73, 1985.

BARTEZZAGHI 2001

Stefano Baruzzaghi, *Lezioni di enigmistica*, Turin, Einaudi, 2001.

BARTEZZAGHI 2004

Stefano Baruzzaghi, *Incontri con la sfinge. Nuove lezioni di enigmistica*, Turin, Einaudi, 2004.

BARWICK 1964

Charles Barwick, *Charisius. Ars grammatica*, Leipzig, Teubner, 1964.

BATAILLE 1954

Georges Bataille, *L'Expérience intérieure*, Paris, Gallimard, 1954.

BATESON 2000

Gregory Bateson, *Steps to an ecology of mind. Collected essays in anthropology, psychiatry, evolution, and epistemology*, Chicago, University of Chicago Press, 2000 [1972].

BATTAGLIA 1961-2002

Salvatore Battaglia, *Grande dizionario della lingua italiana*, Turin, Unione tipografico-editrice torinese, 1961-2002.

BEACCO & BRANCA-ROSOFF 2002

Jean-Claude Beacco et Sonia Branca-Rosoff, « Corpus », dans Patrick Charaudeau et Dominique Maingueneau (éd.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, 2002, p. 148-154.

BEAUJEU 1973

Jean Beaujeu, *Apulée. Opuscles philosophiques. Fragments*, Paris, Les Belles Lettres, 1973.

BECKBY 1965a

Hermann Beckby, *Anthologia graeca*, deuxième édition, Munich, Heimeran, 1965a.

BECKBY 1965b

Hermann Beckby, *Anthologia graeca. Buch XII-XVI, 4*, deuxième édition, Munich, Heimeran, 1965b [1958].

BECKER 1840

Wilhelm Adolf Becker, *Charikles. Bilder altgriechischer Sitte zur genaueren Kenntniss des griechischen Privatlebens*, Leipzig, Fleischer, 1840.

BECKER & GÖLL 1877

Wilhelm Adolf Becker et Hermann Göll, *Charikles. Bilder altgriechischer Sitte zur genaueren Kenntniss des griechischen Privatlebens, entworfen von Wilhelm Adolph Becker, neu bearbeitet von Hermann Göll*, Berlin, Calvary, 1877 [1840].

BÉLIS 1986

Annie Bélis, *Aristoxène de Tarente et Aristote. Le traité d'harmonique*, Paris, Klincksieck, 1986.

BÉLIS 1999

Annie Bélis, *Les Musiciens dans l'Antiquité*, Paris, Hachette, 1999.

BEN-AMOS 1976

Dan Ben-Amos, « Solutions to riddles », *Journal of American folklore*, 89, 1976, p. 249-254.

BENVENISTE 1948

Émile Benveniste, *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, Paris, Maisonneuve, 1948.

BENVENISTE 1966

Émile Benveniste, « Problèmes sémantiques de la reconstruction », dans *Problèmes de linguistique générale*, 1, Paris, Gallimard, 1966 [1954], p. 289-307.

BENVENISTE 1969

Émile Benveniste, *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes. I. Économie, parenté, société. II. Pouvoir, droit, religion*, Paris, Minuit, 1969.

BENVENISTE 1974

Émile Benveniste, « Fondements syntaxiques de la composition nominale », dans *Problèmes de linguistique générale*, 2, Paris, Gallimard, 1974 [1967], p. 145-162.

BERGAMIN 2005

Manuela Bergamin, *Aenigmata Symposii. La fondazione dell'enigmistica come genere poetico*, Florence, Edizioni del Galluzzo, 2005.

BERNABÉ 1999

Alberto Bernabé, « *Ainigma, ainittomai* : exégèse alegórica en Platón y Plutarco », dans Aurelio Pérez Jiménez, José García López et Rosa María Aguilar (éd.), *Plutarco, Platón y Aristóteles. Actas del V Congreso Internacional de la I.P.S. (Madrid-Cuenca, 4-7 de Mayo de 1999)*, Madrid, Ediciones Clásicas, 1999, p. 189-200.

BERNASCONI 1970

Marcel Bernasconi, *Histoire des énigmes*, deuxième édition, Paris, Presses universitaires de France, 1970 [1964].

BERRA 2006

Aurélien Berra, « Pythagoras' riddles. The use of the pythagorean *akousmata* », dans Cezary Galewicz (éd.), *Texts of power. The power of the text. Readings in textual authority across history and cultures*, Cracovie, Homini, 2006, p. 259-272.

BERRA 2007

Aurélien Berra, « Le nom propre dans les énigmes grecques (Athénée, X et *Anthologie*, XIV) », *Lalies*, 27, 2007, p. 261-276.

BERRA 2008

Aurélien Berra, « *Obscuritas lycophronea*. Les témoignages anciens sur Lycophron », dans Christophe Cusset et Évelyne Prioux (éd.), *Lycophron : éclats d'obscurité*, 2008 [à paraître].

BESCHERELLE 1851

Louis-Nicolas Bescherelle, *Dictionnaire national ou Dictionnaire universel de la langue française*, Paris, Simon, 1851.

BETEGH 2004

Gábor Betegh, *The Derveni papyrus. Cosmology, theology and interpretation*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004.

BING 1985

Peter Bing, « Kastorion of Soloi's *Hymn to Pan* (*Supplementum hellenicum* 310) », *American journal of philology*, 106, 4, 1985, p. 502-509.

BIRDWHISTELL 1981

Ray Birdwhistell, « Un exercice de kinésique et de linguistique : la scène de la cigarette », dans Yves Winkin (éd.), *La Nouvelle Communication*, Paris, Seuil, 1981, p. 160-190.

BIVILLE 1990

Frédérique Biville, *Les Emprunts du latin au grec. Approche phonétique. I. Introduction et consonantisme*, Louvain, Peeters, 1990.

BIVILLE 1995

Frédérique Biville, *Les Emprunts du latin au grec. Approche phonétique. II. Vocalisme et conclusions*, Louvain, Peeters, 1995.

BIVILLE 2002

Frédérique Biville, « Graeco-Romans and Graeco-Latin : a terminological framework for cases of bilingualism », dans James Noel Adams, Mark Janse et Simon Swain (éd.), *Bilingualism in ancient society. Language contact and the written text*, Oxford, Oxford University Press, 2002, p. 77-102.

BLACKING 1961

John Blacking, « The social value of Venda riddles », *African studies*, 20, 1961, p. 1-32.

BLANC 1985

Alain Blanc, « Étymologie de ἀπηνής et προσηνής », *Revue de philologie*, 59, 1985, p. 255-263.

BLANC 1995

Alain Blanc, « Formes de la racine **h₂en-* "consentir" : une concordance gréco-germanique », *Bulletin de la Société linguistique de Paris*, 90, 1, 1995, p. 179-229.

BLUMENBERG 1981

Hans Blumenberg, *Die Lesbarkeit der Welt*, Francfort, Suhrkamp, 1981.

BODÉÛS 2001

Richard Bodéüs, *Aristote. Catégories*, Paris, Les Belles Lettres, 2001.

BODÉÛS 2004

Richard Bodéüs, *Aristote. Éthique à Nicomaque*, Paris, Flammarion, 2004.

BØDKER 1964

Laurits Bødker, *The Nordic riddle. Terminology & bibliography*, Copenhague, Rosenkilde and Bagger, 1964.

BOEHM 1905

Fritz Boehm, *De symbolis pythagoreis*, Dissertation, Berlin, 1905.

BOEHRINGER 2007

Sandra Boehringer, *L'Homosexualité féminine dans l'Antiquité grecque et romaine*, Paris, Les Belles Lettres, 2007.

BOISACQ 1950

Émile Boisacq, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, quatrième édition, Heidelberg, Winter, 1950 [1907-1916].

BOLLACK 1990

Jean Bollack, *L'Œdipe roi de Sophocle. Le texte et ses interprétations*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires de Lille, 1990.

BOLLACK & WISMANN 1995

Jean Bollack et Heinz Wismann, *Héraclite ou la séparation*, deuxième édition, Paris, Minuit, 1995 [1972].

BOLLANSÉE 1999

Jan Bollansée, *Hermippos of Smyrna and his biographical writings. A reappraisal*, Louvain, Peeters, 1999.

BOMPAIRE 1993

Jacques Bompaire (éd.), *Lucien. Œuvres*, 1, Paris, Les Belles Lettres, 1993.

BONUS 1907

Arthur Bonus, *Rätsel. I. Die Sammlung. II. Zur Biologie des Rätsels*, Munich, 1907.

BORGEAUD 1979

Phillipe Borgeaud, *Recherches sur le dieu Pan*, Rome, Institut suisse de Rome, 1979.

BORGES 1993

Jorge Luis Borges, « Les *kenningar* », dans *Œuvres complètes*, 1, Paris, Gallimard, 1993, p. 385-400.

BORNMANN 1952

Fritz Bornmann, « Kenning in greco ? », *Athenaeum*, 40, 1952, p. 85-103.

BOURDIEU 1980

Pierre Bourdieu, *Le Sens pratique*, Paris, Minuit, 1980.

BOUVERESSE 2002

Jacques Bouveresse, *Dire et ne rien dire. L'illogisme, l'impossibilité et le non-sens*, Nîmes, Chambon, 2002.

BOYARIN 1995

Daniel Boyarin, « Midrash in Parables », compte rendu de Stern 1991, *Association for Jewish studies review*, 20, 1, 1995, p. 123-138.

BOYER 2001

Henri Boyer, *Introduction à la sociolinguistique*, Paris, Dunod, 2001.

BOYER 1989

Régis Boyer, *La Poésie scaldique*, Paris, Porte-Glaive, 1989.

BOYER 1996

Régis Boyer, *Histoire des littératures scandinaves*, Paris, Fayard, 1996.

BRAUND 2000

David Braund, « Athenaeus, *On the kings of Syria* », dans David Braund et John Wilkins (éd.), *Athenaeus and his world. Reading Greek culture in the Roman empire*, Exeter, University of Exeter Press, 2000, p. 514-522.

BRAUND & WILKINS 2000

David Braund et John Wilkins (éd.), *Athenaeus and his world. Reading Greek culture in the Roman empire*, Exeter, University of Exeter Press, 2000.

BRIAND 2003

Michel Briand, « Des énigmes pour rire ? L'interprétation précaire des songes et des oracles dans les comédies d'Aristophane », *La Licorne*, 64, 2003, p. 75-100.

BRISSEON 1994

Luc Brisson, *Platon, les mots et les mythes*, Paris, La Découverte, 1994 [1982].

BRISSEON 1997

Luc Brisson, *Platon. Apologie de Socrate. Criton*, deuxième édition, Paris, Flammarion, 1997.

BRISSEON 2004a

Luc Brisson, « L'«allégorie» comme interprétation des mythes, de l'Antiquité à la Renaissance », dans Brigitte Pérez-Jean et Patricia Eichel-Lojkine (éd.), *L'Allégorie de l'Antiquité à la Renaissance*, Paris, Champion, 2004a, p. 23-39.

BRISSEON 2004b

Luc Brisson, *Platon. Lettres*, quatrième édition, Paris, Flammarion, 2004b [1987].

BRISSEON 2005

Luc Brisson, *Introduction à la philosophie du mythe. I. Sauver les mythes*, Paris, Vrin, 2005 [1996].

BRISSEON & PATILLON 2001

Luc Brisson et Michel Patillon, *Platon. Timée. Critias*, cinquième édition, Paris, Flammarion, 2001 [1992].

BROŻEK 1939

Mieczysław Brożek, « De Calliae “tragoedia grammatica” », *Archiwum filologiczne*, 14, 1939.

BRUNAUX 2005

Jean-Louis Brunaux, *Les Gaulois*, Paris, Les Belles Lettres, 2005.

BRUNET 1983

Étienne Brunet, *Le Vocabulaire de Proust*, Genève, Slatkine, 1983.

BRUNSCHWIG 1967

Jacques Brunschwig, *Aristote. Topiques. I-IV*, Paris, Les Belles Lettres, 1967.

BUCK & PETERSEN 1945

Carl Darling Buck et Walter Petersen, *A reverse index of Greek nouns and adjectives arranged by terminations with brief historical introductions*, Chicago, University of Chicago Press, 1945.

BUFFIÈRE 1970

Félix Buffière (éd.), *Anthologie grecque. Anthologie palatine. Livres XIII-XV*, 12, trad. par Félix Buffière, Paris, Les Belles Lettres, 1970.

BURKERT 1962

Walter Burkert, *Weisheit und Wissenschaft. Studien zu Pythagoras, Philolaos und Platon*, Nuremberg, Carl, 1962.

BURKERT 1970

Walter Burkert, « La genèse des choses et des mots. Le papyrus de Derveni entre Anaxagore et Cratyle », *Les Études philosophiques*, 25, 1970, p. 443-455.

BURKERT 1972

Walter Burkert, *Lore and science in ancient pythagoreanism*, trad. par Edwin L. Minar, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1972 [1962].

BURKERT 1985

Walter Burkert, *Greek religion*, trad. par John Raffan, Oxford, Blackwell, 1985 [1977].

BURNS 1976

Thomas A. Burns, « Riddling : occasion to act », *Journal of American folklore*, 89, 1976, p. 139-165.

BUSINE 2002

Aude Busine, *Les Sept Sages de la Grèce antique. Transmission et utilisation d'un patrimoine légendaire d'Hérodote à Plutarque*, Paris, de Boccard, 2002.

CAILLOIS 1958

Roger Caillois, « L'énigme et l'image », dans *Art poétique*, Paris, Gallimard, 1958, p. 149-164.

CALAME 2004

Claude Calame, « Modes de la citation et critique de l'intertextualité : jeux énonciatifs et pragmatiques dans les *Theognidea* », dans Catherine Darbo-Peschanski (éd.), *La Citation dans l'Antiquité. Actes du colloque du PARSA Lyon, ENS LSH, 6-8 novembre 2002*, Grenoble, Millon, 2004, p. 221-241.

CALAME 2005

Claude Calame, *Masques d'autorité. Fiction et pragmatique dans la poésie grecque antique*, Paris, Les Belles Lettres, 2005.

CAMERON 1993

Alan Cameron, *The Greek anthology : from Meleager to Planudes*, Oxford, Clarendon Press, 1993.

CAPONIGRO 1984

Mark Stephen Caponigro, « Five men and ten ships. A riddle in Athenaeus », *Greek, Roman and Byzantine studies*, 25, 1984, p. 285-296.

CARASTRO 2009

Marcello Carastro, « *Alazon mageiros* : le cuisinier fanfaron chez Athénée », dans Christian Jacob (éd.), *La Cuisine du savoir*, Grenoble, Millon, 2009 [à paraître].

CARCOPINO 1947

Jérôme Carcopino, *Les Secrets de la correspondance de Cicéron*, Paris, L'Artisan du livre, 1947.

CASAUBON 1598

Isaac Casaubon, *Ἀθηναίου Δειπνοσοφιστῶν βιβλία πεντεκαίδεκα. Athenaei Deipnosophistarum libri XV [...] cum interpretatione latina Jacobi Dalechampii*, deuxième édition, Genève, Paul Estienne, 1598 [1597].

CASAUBON 1621

Isaac Casaubon, *Animadversiones in Athenaei Deipnosophistas*, Lyon, de Harsy & Ravaud, 1621 [1600].

CASEVITZ 1985

Michel Casevitz, *Le Vocabulaire de la colonisation en grec ancien. Étude lexicologique : les familles de πρίζω et de οικέω-οικίζω*, Paris, Klincksieck, 1985.

CASSIN & NARCY 1989

Barbara Cassin et Michel Narcy, *La Décision du sens. Le livre gamma de la Métaphysique d'Aristote*, Paris, Vrin, 1989.

CAUJOLLE-ZASLAWSKY 1989

Françoise Caujolle-Zaslowsky, « Athénaios de Naucratis (Athénée) », dans Richard Goulet (éd.), *Dictionnaire des philosophes antiques*, 1, Paris, C.N.R.S. Éditions, 1989, p. 644-648.

CAVALLO & CHARTIER 1997

Guglielmo Cavallo et Roger Chartier (éd.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil, 1997.

CERETELI 1904

Grigorij Cereteli, *Sokrašenija v grečeskix rukopisjax*, deuxième édition, Saint-Pétersbourg, 1904.

ČERNYX 1993

Pavel Jakovlevič Černyx, *Istoriko-etimologičeskij slovar' sovremennogo russkogo jazyka*, Moscou, Russkij jazyk, 1993.

CERQUIGLINI 1989

Bernard Cerquiglini, *Éloge de la variante. Histoire critique de la philologie*, Paris, Seuil, 1989.

CHANTRAINE 1928

Pierre Chantraine, « Sur le vocabulaire maritime des Grecs », dans Antoine Meillet (éd.), *Étrennes de linguistique offertes par quelques amis à Émile Benveniste*, Paris, Geuthner, 1928, p. 1-28.

CHANTRAINE 1933

Pierre Chantraine, *La Formation des noms en grec ancien*, Paris, Champion, 1933.

CHANTRAINE 1961

Pierre Chantraine, *Morphologie historique du grec*, deuxième édition, Paris, Klincksieck, 1961 [1945].

CHANTRAINE 1988-1997

Pierre Chantraine, *Grammaire homérique*, Paris, Klincksieck, 1988-1997 [1942-1953].

CHANTRAINE 1999

Pierre Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots. Avec un Supplément sous la direction d'Alain Blanc, Charles de Lamberterie et Jean-Louis Perpillou*, Paris, Klincksieck, 1999 [1968].

CHARLES 1981

Michel Charles, « Claude-François Ménéstrier, Poétique de l'énigme. Présentation, notes et commentaire », *Poétique*, 45, 1981, p. 28-52.

CHERUBINA, CITELLI, GAMBATO *et al.* 2001

Rodolfo Cherubina, Leo Citelli, Maria Luisa Gambato, Emanuele Greselin, Antonia Marchiori, Andrea Rimedio et Maria Fernanda Salvagno, *Ateneo, I Deipnosofisti (I dotti a banchetto). Traduzione e commentario, con un'introduzione di Christian Jacob*, Rome, Salerno, 2001.

CHIRON 1993

Pierre Chiron (éd.), *Démétrios. Du style*, Paris, Les Belles Lettres, 1993.

CHIRON 2000

Pierre Chiron, « Quelques observations sur la théorie du discours figuré dans la Τέχνη du Ps.-Denys d'Halicarnasse », dans *Papers on rhetoric*, 3, 2000, p. 75-94.

CHIRON 2001

Pierre Chiron, *Un rhéteur méconnu : Démétrios (Ps.-Démétrios de Phalère). Essai sur les mutations de la théorie du style à l'époque hellénistique*, Paris, Vrin, 2001.

CHIRON 2002

Pierre Chiron (éd.), *Pseudo-Aristote. Rhétorique à Alexandre*, Paris, Les Belles Lettres, 2002.

CHIRON 2003a

Pierre Chiron, « À propos de l'hyperbole et de la "rage taxinomique" », dans Maria Silvana Celentano (éd.), *Ars/techne. Il manuale tecnico nelle civiltà greca e romana. Atti del Convegno internazionale, Università G. D'Annunzio di Chieti-Pescara, 29-30 ottobre 2001*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2003a, p. 187-206.

CHIRON 2003b

Pierre Chiron, « Le *logos eskhèmatismenos*, ou discours figuré », dans Jacqueline Dangel, Gilles Declercq et Michel Murat (éd.), *La Parole polémique*, Paris, Champion, 2003b, p. 223-254.

CHIRON 2003c

Pierre Chiron, « Les rapports entre persuasion et manipulation dans la théorie rhétorique du discours figuré », dans *Argumentation et discours politique. Antiquité grecque et latine, Révolution française, monde contemporain*, Presses de l'université de Rennes, 2003c, p. 165-174.

CHIRON 2004a

Pierre Chiron, « Allégorie et langue, allégorie et style, allégorie et persuasion : le témoignage des traités de rhétorique », dans Brigitte Pérez-Jean et Patricia Eichel-Lojkine (éd.), *L'Allégorie de l'Antiquité à la Renaissance*, Paris, Champion, 2004a, p. 41-73.

CHIRON 2004b

Pierre Chiron, « Les ambiguïtés de la “grâce” (*kharis*) dans le traité *Du style* de Démétrios (Pseudo-Démétrios de Phalère) », *L'Information littéraire*, 1, 2004b, p. 34-41.

CHIRON 2005

Pierre Chiron, « Aspects rhétoriques et grammaticaux de l'interprétation allégorique d'Homère », dans Gilbert Dahan et Richard Goulet (éd.), *Allégorie des poètes. Allégorie des philosophes. Études sur la poétique et l'herméneutique de l'allégorie de l'Antiquité à la Réforme*, Paris, Vrin, 2005, p. 35-58.

CHIRON 2006a

Pierre Chiron, « Archéologie de l'oxymore », *Pallas*, 72, Mélanges Germaine Aujac, 2006a, p. 243-260.

CHIRON 2006b

Pierre Chiron, « The Rhetoric to Alexander », dans Ian Worthington (éd.), *A companion to Greek rhetoric*, Oxford, Blackwell, 2006b, p. 90-106.

CHIRON 2007

Pierre Chiron, *Aristote. Rhétorique*, Paris, Flammarion, 2007.

CHKLOVSKI 2001

Victor Chklovski, « L'art comme procédé [1917] », dans Tzvetan Todorov (éd.), *Théorie de la littérature. Textes des formalistes russes*, deuxième édition, Paris, Seuil, 2001 [1965], p. 75-97.

CHOMSKY 1965

Noam Chomsky, *Aspects of the theory of syntax*, Cambridge (Mass.), Massachusetts Institute of Technology Press, 1965.

COLLARD 1969

Christopher Collard, « Athenaeus, the Epitome, Eustathius and quotations from tragedy », *Rivista di filologia e di istruzione classica*, 97, 1969, p. 157-179.

COLLART 1954

Jean Collart, *Varron. De lingua latina. Livre V*, Les Belles Lettres, 1954.

COLLI 1975

Giorgio Colli, *La nascita della filosofia*, Milano, Adelphi, 1975.

COLLI 1995

Giorgio Colli, *La sapienza greca*, troisième édition, Milan, Adelphi, 1995 [1977-1980].

COLLINS 2004

Derek Collins, *Master of the game. Competition and performance in Greek poetry*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2004.

CONLEY 1994

Thomas Conley, « Notes on the Byzantine reception of the peripatetic tradition in rhetoric », dans William W. Fortenbaugh et David C. Mirhady (éd.), *Peripatetic rhetoric after Aristotle*, New Brunswick, Transaction Publishers, 1994, p. 217-242.

COOK 2001

Eleanor Cook, « The figure of enigma : rhetoric, history, poetry », *Rhetorica*, 19, 4, 2001, p. 349-378.

COOK 2006

Eleanor Cook, *Enigmas and riddles in literature*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.

COPE & SANDYS 1877

Edward Meredith Cope et John Edwin Sandys, *The rhetoric of Aristotle*, Cambridge, Cambridge University Press, 1877.

COSTANTINI, GRAZIANI & ROLET 2006

Michel Costantini, Françoise Graziani et Stéphane Rolet, *Le Défi de l'art. Philostrate, Callistrate et l'image sophistique*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006.

COTIN 1638

Charles Cotin, *Recueil des énigmes de ce temps*, Paris, Sommaville, 1638.

COTIN 2003

Charles Cotin, *Les Énigmes de ce temps*, éd. par Florence Vuilleumier-Laurens, Paris, Société des textes français modernes, 2003 [1638].

COUSIN 1943

Jean Cousin, « Les langues spéciales », dans *Mémorial des études latines*, 1943, p. 37-54.

CRAHAY 1956

Roland Crahay, *La Littérature oraculaire chez Hérodote*, Paris, Les Belles Lettres, 1956.

CRANE, BAMMAN & BABEU 2007

Gregory Crane, David Bamman et Alison Babeu, « ePhilology : when the books talk to their readers », dans Ray Siemens et Susan Schreibman (éd.), *A companion to digital literary studies*, Oxford, Blackwell, 2007. Version finale avant l'impression disponible dans la Tufts digital library (<http://dl.tufts.edu>).

CUGUSI 1983

Paolo Cugusi, *Evoluzione e forme dell'epistolografia latina nella tarda repubblica e nei primi due secoli dell'impero con cenni sull'epistolografia preciceroniana*, Rome, Herder, 1983.

DAHAN & GOULET 2005

Gilbert Dahan et Richard Goulet, *Allégorie des poètes. Allégorie des philosophes. Études sur la poétique et l'herméneutique de l'allégorie de l'Antiquité à la Réforme*, Paris, Vrin, 2005.

DALÉCHAMP 1583

Jacques Daléchamp, *Deipnosophistarum libri quindecim in latinum sermonem versi*, Lyon, de Harsy, 1583.

DALÉCHAMP 1657

Jacques Daléchamp, *Annotationes in Athenaeum*, 1657 [1621].

DALIMIER 1998

Catherine Dalimier, *Platon. Cratyle*, Paris, Flammarion, 1998.

DAWSON 1992

David Dawson, *Allegorical readers and cultural revision in ancient Alexandria*, Berkeley, University of California Press, 1992.

DE FILIPPIS 1948

Michele De Filippis, *The literary riddle in Italy to the end of the sixteenth century*, Berkeley, University of California Press, 1948.

DE FILIPPIS 1953

Michele De Filippis, *The literary riddle in Italy in the seventeenth century*, Berkeley, University of California Press, 1953.

DE FILIPPIS 1967

Michele De Filippis, *The literary riddle in Italy in the eighteenth century*, Berkeley, University of California Press, 1967.

DE PALMA & WEINER 1990

Paul De Palma et E. Judith Weiner, « When is a riddle not a riddle ? Paper presented at the International pragmatics conference, Barcelona, Spain, July 1990 », 1990.

DE PALMA & WEINER 1992

Paul De Palma et E. Judith Weiner, « Riddles : accessibility and knowledge representation », dans *Proceedings of the 14th conference on computational linguistics*, 4, Nantes, Association for Computational Linguistics, 1992, p. 1121-1125.

DELATTE 1915

Armand Delatte, « Le catéchisme des Acousmatiques », dans *Études sur la littérature pythagoricienne*, Paris, Champion, 1915, p. 217-312.

DELATTRE 2007

Daniel Delattre, *Philodème de Gadara. Sur la musique. Livre IV*, Paris, Les Belles Lettres, 2007.

DEMONT 2000

Paul Demont, « Énigmes et tirage au sort dans la religion grecque : quelques remarques », dans Micheline Decorps et Éric Foulon (éd.), *Actes du trente-troisième congrès de l'Association des professeurs de langue ancienne de l'enseignement supérieur*, Clermont-Ferrand, 2000, p. 37-56.

DEMONT 2003

Paul Demont, « Le klèrôtérion (“machine” à tirer au sort) et la démocratie athénienne », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 2003, p. 26-52.

DENDIEN, PIERREL & QUEMADA 2004

Jacques Dendien, Jean-Marie Pierrel et Bernard Quemada, *Trésor de la langue française informatisé*, Paris, C.N.R.S. Éditions, 2004.

DES PLACES 1982

Édouard Des Places, *Porphyre. Vie de Pythagore. Lettre à Marcella*, Paris, Les Belles Lettres, 1982.

DESROUSSEAUX 1956

Alexandre-Marie Desrousseaux, *Athénée de Naucratis. Les Deipnosophistes. Livres I et II*, Paris, Les Belles Lettres, 1956.

DETIENNE 1983

Marcel Detienne, « La grue et le labyrinthe », *Mélanges de l'École française à Rome*, 95, 1983, p. 541-553.

DETIENNE & VERNANT 1974

Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant, *Les Ruses de l'intelligence. La mètis des Grecs*, Paris, Flammarion, 1974.

DEVOTO & OLI 2008

Giacomo Devoto et Gian Carlo Oli, *Il Devoto-Oli 2008. Vocabolario della lingua italiana*, Florence, Le Monnier, 2008.

DI LELLO-FINUOLI 2000

Anna Lucia Di Lello-Finuoli, « Per la storia del testo di Ateneo », dans *Miscellanea Bibliothecae apostolicae vaticanae*, 7, Cité du Vatican, Biblioteca apostolica vaticana, 2000, p. 129-182.

DI MARCO 1989

Massimo Di Marco, *Timone. Silli*, Rome, Ateneo, 1989.

DICKEY 1996

Eleanor Dickey, *Greek forms of address from Herodotus to Lucian*, Oxford, Clarendon Press, 1996.

DICKEY 2002

Eleanor Dickey, *Latin forms of address from Plautus to Apuleius*, Oxford, Oxford University Press, 2002.

DICKEY 2007

Eleanor Dickey, *Ancient Greek scholarship. A guide to finding, reading, and understanding scholia, commentaries, lexica, and grammatical treatises, from their beginnings to the Byzantine period*, Oxford, Oxford University Press, 2007.

DIELS & KRANZ 1951-1952

Hermann Diels et Walter Kranz, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, sixième édition, Berlin, Weidmann, 1951-1952.

DIENHART 1999

John M. Dienhart, « A linguistic look at riddles », *Journal of pragmatics*, 31, 1, 1999, p. 95-125.

DIMITRÁKOS 1936-1950

Dimítis Dimitrákos, *Μέγα λεξικόν όλης της ελληνικής γλώσσας*, Athènes, Dimitrákos, 1936-1950.

DINDORF 1827

Wilhelm Dindorf, *Athenaeus*, Leipzig, Weidmann, 1827.

DINDORF 1870

Wilhelm Dindorf, « Über die venetianische Handschrift des Athenaeus und deren Abschriften », *Philologus*, 30, 1870, p. 73-115.

DOBROV 2002

Gregory W. Dobrov, « Μάγειρος ποιητής : language and character in Antiphanes », dans Andreas Willi (éd.), *The language of Greek comedy*, Oxford, Oxford University Press, 2002, p. 169-190.

DOGNIEZ & HARL 1992

Cécile Dogniez et Marguerite Harl (éd.), *La Bible d'Alexandrie. 5. Le Deutéronome*, Paris, Cerf, 1992.

DOOB 1990

Penelope Reed Doob, *The idea of the labyrinth from classical antiquity through the Middle Ages*, Ithaca, Cornell University Press, 1990.

DORION 1995

Louis-André Dorion, *Aristote. Les Réfutations sophistiques*, Paris, Vrin, 1995.

DORIVAL, BARC, FAVRELLE *et al.* 1994

Gilles Dorival, Bernard Barc, Geneviève Favrelle, Madeleine Petit et Joëlle Tolila (éd.), *La Bible d'Alexandrie. 4. Les Nombres*, Paris, Cerf, 1994.

DORST 1983

John D. Dorst, « Neck-riddle as a dialogue of genres : applying Bakhtin's genre theory », *Journal of American folklore*, 96, 1983, p. 413-433.

DOUGHERTY 1993

Carol Dougherty, *The poetics of colonization. From city to text in archaic Greece*, Oxford, Oxford University Press, 1993.

DOWNEY 1957

Glanville Downey, « Nikolaos Mesarites : description of the church of the holy apostles at Constantinople », *Transactions of the American philosophical society*, 47, 6, 1957, p. 855-924.

DRONKE 1974

Peter Dronke, *Fabula. Explorations into the uses of myth in medieval platonism*, Leyde, Brill, 1974.

DUCROT & SCHAEFFER 1995

Oswald Ducrot et Jean-Marie Schaeffer (éd.), *Nouveau Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1995.

DUMINIL & JAULIN 2008

Marie-Paule Duminil et Annick Jaulin, *Aristote. Métaphysique*, Paris, Flammarion, 2008.

DUPONT & VALETTE-CAGNAC 2005

Florence Dupont et Emmanuelle Valette-Cagnac (éd.), *Façons de parler grec à Rome*, Paris, Belin, 2005.

DUPONT-ROC & LALLOT 1980

Roselyne Dupont-Roc et Jean Lallot, *Aristote. La Poétique*, Paris, Seuil, 1980.

DÜRING 1936

Ingemar Düring, « De Athenaei Dipnosophistarum indole atque dispositione », dans *Apophoreta gotoburgensia Vilelmo Lundström oblata [Mélanges offerts à Vilhelm Lundström]*, Göteborg, Elanders boktryckeri aktiebolag, 1936, p. 226-270.

DYCK 1993

Andrew R. Dyck, « Aelius Herodian : recent studies and prospect for future research », *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, 34, 1, 1993, p. 772-794.

EDELSTEIN & KIDD 1972-1999

Ludwig Edelstein et Ian Gray Kidd, *Posidonius. The fragments*, Cambridge, Cambridge University Press, 1972-1999.

EDMUNDS 1985

Lowell Edmunds, « The genre of theognidean poetry », dans Thomas J. Figueira et Gregory Nagy (éd.), *Theognis of Megara. Poetry and the polis*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1985, p. 96-111.

EDMUNDS & DUNDES 1983

Lowell Edmunds et Alan Dundes (éd.), *Oedipus. A folklore casebook*, New York, Garland, 1983.

EHLERS 1865

Johannes Ehlers, *Schleswig-holsteensch Räthselbok mit 500 lustige Räthsels*, Kiel, Schewer'sche Buchhandlung, 1865.

EHLERS 1867

Johannes Ehlers, *Αἴνιγμα et γρίφος*, Dissertation, Bonn, 1867.

EISMANN & GRZYBEK 1987

Wolfgang Eismann et Peter Grzybek (éd.), *Semiotische Studien zum Rätsel. Simple forms reconsidered II*, Bochum, Brockmeyer, 1987.

ELIAS 1995

Michael Elias, « Neck-riddles in mimetic theory », *Contagion. Journal of violence, mimesis and culture*, 2, 1995, p. 189-202.

ELIAS 1998

Michael Elias, *Rechtterraadsels of De twee gezichten van de zondebok [Neck-riddles (AT 927) : the two faces of the scapegoat]*, Ph. D., Utrecht, 1998.

ELSE 1957

Gerald F. Else, *Aristotle's Poetics. The argument*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1957.

ENGELMANN 1975

Helmut Engelmann, *The Delian aretology of Sarapis*, Leyde, Brill, 1975.

ERBSE 1957

Hartmut Erbse, compte rendu de Desrousseaux 1956, *Gnomon*, 29, 1957, p. 290-296.

ERLER 1991

Michael Erler, « Ἐπιτηδεύειν ἀσάφειαν. Zu Philodem Πρὸς τοὺς [ἐταίρους (PHerc. 1005), col. XVI Angeli] », *Cronache ercolanesi*, 21, 1991, p. 83-88.

ERNESTI 1795

Johann Christian Gottlieb Ernesti, *Lexicon technologiae Graecorum rhetoricae*, Leipzig, Fritsch, 1795.

ERNESTI 1797

Johann Christian Gottlieb Ernesti, *Lexicon technologiae Latinorum rhetoricae*, Leipzig, Fritsch, 1797.

ERNOUT & MEILLET 2001

Alfred Ernout et Antoine Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots. Retirage de la quatrième édition augmentée d'additions et de corrections par Jacques André*, Paris, Klincksieck, 2001 [1932].

EVANS 1976

David Evans, « Riddling and the structure of context », *Journal of American folklore*, 89, 1976, p. 166-188.

ÉVRARD 2002

Étienne Évrard, « Réflexions sur les méthodes quantitatives en domaine littéraire », dans Joseph Denooz et Gérald Purnelle (éd.), *Stephania selecta*, Liège, Centre informatique de philosophie et lettres, 2002 [2000], p. 9-20.

ÉVRARD & MELLET 1998

Étienne Évrard et Sylvie Mellet, « Méthodes quantitatives en langues anciennes », *Lalies*, 18, 1998, p. 109-155.

FABBRO 2003

Elena Fabbro, « Il fatale approdo di cinque uomini su dieci navi : un enigma in Athen. X 457 b-c », *Klio*, 85, 2, 2003, p. 399-410.

FERRARI 1997

Gloria Ferrari, « Figures in the text : metaphors and riddles in the *Agamemnon* », *Classical philology*, 92, 1, 1997, p. 1-45.

FESTA 1902

Nicola Festa, *Palaerhati peri áπιστων. Heracliti qui fertur libellus. Excerpta vaticana (vulgo Anonymus de incredibilibus)*, Leipzig, Teubner, 1902.

FONTENROSE 1978

Joseph Fontenrose, *The Delphic oracle. Its responses and operations*, Los Angeles, University of California Press, 1978.

FORCELLINI 1864-1887

Egidio Forcellini (éd.), *Lexicon totius latinitatis*, Padoue, 1864-1887.

FORNEL & LÉON 2000

Michel de Fornel et Jacqueline Léon, « L'analyse de conversation, de l'ethnométhodologie à la linguistique interactionnelle », *Histoire épistémologie langage*, 22, 1, 2000, p. 131-155.

FOURNIER 1946

Henry Fournier, *Les Verbes « dire » en grec ancien. Exemple de conjugaison supplétive*, Paris, Klincksieck, 1946.

FRAENKEL 1920

Eduard Fraenkel, « Zur Form der *ainoi* », *Rheinisches Museum für Philologie*, 73, 1920, p. 366-370.

FRAENKEL 1950

Eduard Fraenkel, *Aeschylus. Agamemnon*, Oxford, Clarendon Press, 1950.

FRAENKEL 1910-1912

Ernst Fraenkel, *Geschichte der griechischen nomina agentis auf -ter, -tor, -tes (-t-)*, Strasbourg, Trübner, 1910-1912.

FRASER, MATTHEWS, OSBORNE *et al.* 1987-2005

Peter Marshall Fraser, Elaine Matthews, Michael J. Osborne, Sean G. Byrne et Richard W. V. Catling (éd.), *A lexicon of Greek personal names*, Oxford, Oxford University Press, 1987-2005.

FRAZER 1906-1915

James G. Frazer, *The golden bough*, troisième édition, Londres, Macmillan, 1906-1915 [1890].

FREDRICH & WENTZEL 1896

Karl Fredrich et Georg Wentzel, édition d'un traité *Περὶ τρόπων* anonyme (p. 227-229 Spengel), *Nachrichten der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, 1896, p. 337-340.

FREUD 1988

Sigmund Freud, *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, trad. par Denis Messier, Paris, Gallimard, 1988 [1905].

FREUDENBURG 2005

Kirk Freudenburg (éd.), *The Cambridge companion to Roman satire*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.

FRIEDRICH & NOTHERS 1998-2000

Claus Friedrich et Thomas Nothers, *Das Gelehrtenmal*, Stuttgart, Hiersemann, 1998-2000.

FRISK 1973

Hjalmar F. Frisk, *Griechisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, Winter, 1973 [1954-1972].

FRUYT 2000

Michèle Fruyt, « La création lexicale : généralités appliquées au domaine latin », dans Michèle Fruyt et Christian Nicolas (éd.), *La Création lexicale en latin. Actes de la table ronde du neuvième Colloque international de linguistique latine (Madrid, 16 avril 1997)*, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 2000, p. 11-48.

FUCHS 1926

Friedrich Fuchs, *Die höheren Schulen von Konstantinopel im Mittelalter*, Leipzig, Teubner, 1926.

FUHRMANN 1966

Manfred Fuhrmann, « Obscuritas. Das Problem der Dunkelheit in der rhetorischen und literarästhetischen Theorie der Antike », dans Wolfgang Iser (éd.), *Immanente Ästhetik – Ästhetische Reflexion. Lyrik als Paradigma der Moderne (Colloquium Köln 1964)*, Munich, Fink, 1966, p. 47-72.

FUMAROLI 2002

Marc Fumaroli, *L'Âge de l'éloquence*, troisième édition, Genève, Droz, 2002 [1980].

FUNGHI 1997

Maria Serena Funghi, « The Derveni papyrus », dans André Laks et Glenn W. Most (éd.), *Studies on the Derveni papyrus*, Oxford, Oxford University Press, 1997, p. 25-37.

FUZIER 2002

Hélène Fuzier, *Le Trope. En relation avec le De tropis de Charisius, essai de mise en perspective historique du concept depuis l'Antiquité gréco-latine jusqu'à la fin du vingtième siècle*, Thèse de doctorat, sous la direction de Jean Daude, Lettres classiques, Université Paul Valéry–Montpellier III, Montpellier, 2002.

FUZIER 2004

Hélène Fuzier, « Le trope. En relation avec le *De tropis* de Charisius, essai de mise en perspective historique du concept depuis l'Antiquité gréco-latine jusqu'à la fin du vingtième siècle », *L'Information littéraire*, 2, 2004, p. 26-33.

GAFFIOT 2000

Félix Gaffiot, *Le Grand Gaffiot. Dictionnaire latin-français. Nouvelle édition revue et augmentée sous la direction de Pierre Flobert*, Paris, Hachette, 2000.

GARCEA 2000

Alessandro Garcea, *Gellio e la dialettica*, Turin, 2000.

GÄRTNER & BÖCK 1997

Hans Armin Gärtner et Barbara Böck, « Rätsel », dans Hubert Cancik et Helmuth Schneider (éd.), *Der neue Pauly. Enzyklopädie der Antike. Das klassische Altertum und seine Rezeptionsgeschichte*, Stuttgart, Metzler, 1997, col. 754-758.

GAVALLOTTI 1983

Carlo Gavallotti, « Nota sulla schedographia di Moscopulo e suoi precedenti fino a Teodoro Prodomo », *Bollettino del Comitato per la preparazione dell'edizione nazionale dei classici greci e latini*, 4, 1983, p. 1-35.

GAVRILOV 1997

Aleksandr Konstantinovič Gavrilov, « Techniques of reading in classical Antiquity », *Classical quarterly*, 47, 1997, p. 56-73.

GENETTE 1987

Gérard Genette, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987.

GEORGES & GEORGES 1983

Karl Ernst Georges et Heinrich Georges, *Ausführliches lateinisch-deutsches Handwörterbuch*, huitième édition, Hanovre, Hahn, 1983 [1913-1918].

GEORGES & DUNDES 1963

Robert A. Georges et Alan Dundes, « Toward a structural definition of the riddle », *Journal of American folklore*, 76, 1963, p. 111-118.

GEROW 1971

Edwin Gerow, *A glossary of Indian figures of speech*, La Haye, Mouton, 1971.

GIANGIULIO 2000

Maurizio Giangiulio, *Pitagora. Le opere e le testimonianze*, Milan, Mondadori, 2000.

GINZBURG 1998

Carlo Ginzburg, « Straniamento. Preistoria di un procedimento letterario », dans *Occhiacci di legno. Nove riflessioni sulla distanza*, Milan, Feltrinelli, 1998, p. 15-39.

GINZBURG 2001

Carlo Ginzburg, « L'étrangement. Préhistoire d'un procédé littéraire », dans *À distance. Neuf essais sur le point de vue en histoire*, trad. par Pierre-Antoine Fabre, Paris, Gallimard, 2001, p. 15-36.

GIORDANO 1990

David Giordano, *Chamaeleontis Heracleotae fragmenta*, deuxième édition, Bologne, Pàtron, 1990 [1977].

GIRALDI 1551

Lillio Gregorio Giraldi, *Aenigmatum ex antiquis scriptoribus collectorum libellus singularis*, Florence, 1551.

GIRARDI 1998

Mario Girardi, *Basilio di Cesarea interprete della Scrittura. Lessico, principi ermeneutici, prassi*, Bari, Edipuglia, 1998.

GLARE 2000

Peter G. W. Glare (éd.), *Oxford Latin dictionary*, Oxford, Clarendon Press, 2000 [1968-1982].

GLORIE & DE MARCO 1968

François Glorie et Maria De Marco, *Variae collectiones aenigmatum merovingicae aetatis*, Turnhout, Brepols, 1968.

GODELIER 1996

Maurice Godelier, *L'Énigme du don*, Paris, Fayard, 1996.

GOFFMAN 1974

Erving Goffman, *Frame analysis. An essay on the organization of experience*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1974.

GOLDSCHMIDT 1980

Victor Goldschmidt, « *Lexis et ainigma dans la Poétique d'Aristote* », *Studi filosofici*, 3, 1980, p. 1-10.

GOLDSCHMIDT 1982

Victor Goldschmidt, *Temps physique et temps tragique chez Aristote. Commentaire sur le quatrième livre de la Physique, 10-14, et sur la Poétique*, Paris, Vrin, 1982.

GORDON 2005

Raymond G. Gordon, *Ethnologue. Languages of the World*, quinzième édition, Dallas, SIL International, 2005.

GOULET-CAZÉ 1999

Marie-Odile Goulet-Cazé (éd.), *Diogène Laërce. Vies et doctrines des philosophes illustres*, Paris, Livre de Poche, 1999.

GOW 1958

Andrew Sydenham Farrar Gow, *The Greek anthology. Sources and ascriptions*, Londres, Society for the Promotion of Hellenic Studies, 1958.

GOW 1965

Andrew Sydenham Farrar Gow, *Machon. The fragments*, Cambridge, Cambridge University Press, 1965.

GOW & PAGE 1965

Andrew Sydenham Farrar Gow et Denys Lionel Page, *The Greek anthology. Hellenistic epigrams*, Cambridge, Cambridge University Press, 1965.

GOW & PAGE 1968

Andrew Sydenham Farrar Gow et Denys Lionel Page, *The Greek anthology. The Garland of Philip, and some contemporary epigrams*, Londres, Cambridge University Press, 1968.

GRACIÀ MUR 1991

Guillem Gracià Mur, « Entorn dels noms de xarxes en grec antic », dans Lambert Ferreres (éd.), *Actes del IX^e Simposi de la secció catalana de la SEEC (St. Feliu de Guíxols, 13-16 d'abril de 1988). Treballs en honor de Virgilio Bejarano*, 2, Barcelone, Universitat de Barcelona, 1991, p. 523-529.

GRACQ 1989-1995

Julien Gracq, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1989-1995.

GRAF 1993

Fritz Graf, *Greek mythology. An introduction*, trad. par Thomas Marier, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1993.

GRAMBO 1979

Ronald Grambo, « Models of metaphorical riddles. Preliminary considerations on cognitive folkloristics », *Acta ethnographica Academiae scientiarum hungaricae*, 28, 1979, p. 351-373.

GREEN 1991

Roger P. H. Green, *The works of Ausonius*, Oxford, Clarendon Press, 1991.

GREEN & PEPICELLO 1978

Thomas A. Green et William J. Pepicello, « Wit in riddling : a linguistic perspective », *Genre*, 11, 1978, p. 1-13.

GREEN & PEPICELLO 1979

Thomas A. Green et William J. Pepicello, « The folk riddle : a redefinition of terms », *Western folklore*, 38, 1979, p. 3-20.

GREEN & PEPICELLO 1980

Thomas A. Green et William J. Pepicello, « Sight and spelling riddles », *Journal of American folklore*, 93, 1980, p. 23-34.

GREEN & PEPICELLO 1984

Thomas A. Green et William J. Pepicello, « The riddle process », *Journal of American folklore*, 97 (384), 1984, p. 189-203.

GREIMAS 1992

Algirdas Julien Greimas, *Dictionnaire de l'ancien français*, deuxième édition, Paris, Larousse, 1992 [1979].

GREIMAS 2002

Algirdas Julien Greimas, *Sémantique structurale. Recherche de méthode*, troisième édition, Paris, Presses universitaires de France, 2002 [1966].

GRIMAL 1996

Pierre Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, treizième édition, Paris, Presses universitaires de France, 1996 [1951].

GRIMM & GRIMM 1991

Jacob Grimm et Wilhelm Grimm, *Deutsches Wörterbuch*, Munich, Deutscher Taschenbuch Verlag, 1991 [1854-1960].

GROTIUS, DÜBNER & COUGNY 1864

Hugo Grotius, Friedrich Dübner et Edmé Cougny (éd.), *Epigrammatum anthologia palatina cum planudeis et appendice nova epigrammatum veterum ex libris et marmoribus ductorum*, Paris, Firmin Didot, 1864.

GROUPE μ 1990

Groupe μ , *Rhétorique de la poésie*, Paris, Seuil, 1990 [1977].

GRUBE 1961

Georges M. A. Grube, *A Greek critic. Demetrius on style*, Toronto, University of Toronto Press, 1961.

GRZYBEK 1984

Peter Grzybek, « Semiotische Studien zum Sprichwort. Simple forms reconsidered I », *Kodikas Code — Ars semeiotica. An international journal of semiotics*, 3, 1984.

GRZYBEK 1987a

Peter Grzybek, « Überlegungen zur semiotischen Rätselforschung (Einleitung) », dans Wolfgang Eismann et Peter Grzybek (éd.), *Semiotische Studien zum Rätsel*, Bochum, Brockmeyer, 1987a, p. 1-37.

GRZYBEK 1987b

Peter Grzybek, « Zur Ontogenese des Rätselratens », dans Wolfgang Eismann et Peter Grzybek (éd.), *Semiotische Studien zum Rätsel*, Bochum, Brockmeyer, 1987b, p. 265-293.

GRZYBEK 1987c

Peter Grzybek, « Zur Psychosemiotik des Rätsels », dans Wolfgang Eismann et Peter Grzybek (éd.), *Semiotische Studien zum Rätsel*, Bochum, Brockmeyer, 1987c, p. 247-264.

GUÉRIN 2006

Charles Guérin, *L'Élaboration de la notion rhétorique de persona au premier siècle avant Jésus-Christ : antécédents grecs et enjeux cicéroniens*, thèse de doctorat, sous la direction de Pierre Chiron et Carlos Lévy, Paris XII–Val-de-Marne, Créteil, 2006.

GUILLEUX 2008

Nicole Guilleux, « La fabrique des hapax et des *prôton legomena* dans l'*Alexandra*, entre connivence et cryptage », dans Christophe Cusset et Évelyne Prioux (éd.), *Lycophron : éclats d'obscurité*, 2008 [à paraître].

GUIRAUD 1960

Pierre Guiraud, *Problèmes et méthodes de la statistique linguistique*, Paris, Presses universitaires de France, 1960.

GULICK 1927-1941

Charles Burton Gulick, *Athenaeus. The Deipnosophists*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1927-1941.

HABERT, NAZARENKO & SALEM 1997

Benoît Habert, Adeline Nazarenko et André Salem, *Les Linguistiques de corpus*, Paris, Armand Colin, 1997.

HADOT 1998

Pierre Hadot, *Études de philosophie ancienne*, Paris, Les Belles Lettres, 1998.

HADOT 2004a

Pierre Hadot, *Le Voile d'Isis. Essai sur l'histoire de l'idée de Nature*, Paris, Gallimard, 2004a.

HADOT 2004b

Pierre Hadot, *Wittgenstein et les limites du langage*, Paris, Vrin, 2004b [1959-1962].

HAECKEL 1899

Ernst Heinrich Philipp August Haeckel, *Die Welträthsel. Gemeinverständliche Studien über monistische Philosophie*, Bonn, Strauss, 1899.

HAHN 1967

Reinhart Hahn, *Die Allegorie in der antiken Rhetorik*, Tübingen, 1967.

HALLIWELL 1986

Stephen Halliwell, *Aristotle's Poetics*, London, Duckworth, 1986.

HALLIWELL 1987

Stephen Halliwell, *The Poetics of Aristotle. Translation and commentary*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1987.

HALLIWELL 1992

Stephen Halliwell, « Pleasure, understanding and emotion in Aristotle's *Poetics* », dans Amelie Oksenberg Rorty (éd.), *Essays on Aristotle's Poetics*, Princeton, Princeton University Press, 1992, p. 241-260.

HAMNETT 1967

Ian Hamnett, « Ambiguity, classification and change : the function of riddles », *Man*, 2, 3, 1967, p. 379-392.

HARING 1974

Lee Haring, « On knowing the answer », *Journal of American folklore*, 87, 1974, p. 197-207.

HARL 1982

Marguerite Harl, « Origène et les interprétations patristiques grecques de l'“obscurité” biblique », *Vigiliae christianae*, 36, 1982, p. 334-371.

HARRIES 1971

Lyndon Harries, « The riddle in Africa », *Journal of American folklore*, 84, 1971, p. 377-393.

HARRISON 1940

E. Harrison, compte rendu de Peppink 1936, *Classical Review*, 54, 3, 1940, p. 170.

HARRISON 2000

Stephen John Harrison, *Apuleius. A Latin sophist*, Oxford, Oxford University Press, 2000.

HART 1964

Donn V. Hart, *Riddles in Filipino folklore. An anthropological analysis*, Syracuse, Syracuse University Press, 1964.

HASAN-ROKEM & SHULMAN 1996

Galit Hasan-Rokem et David Shulman, *Untying the knot. On riddles and other enigmatic modes*, Oxford, Oxford University Press, 1996.

HAUDRY 1971

Jean Haudry, « Le suffixe indo-européen *-men », *Bulletin de la Société linguistique de Paris*, 66, 1971, p. 109-137.

HEATH 2003

Malcolm Heath, « Pseudo-Dionysius, *Art of rhetoric* 8-11 : figured speech, declamation, and criticism », *American journal of philology*, 124, 1, 2003, p. 81-105.

HEMMERDINGER 1989

Bertrand Hemmerdinger, « L'art d'éditer Athénée », *Bollettino dei classici*, 10, 1989, p. 106-117.

HENRY 1986

Madeleine Henry, « The Derveni commentator as literary critic », *Transactions of the American philological association*, 116, 1986, p. 149-164.

HERDER 1782-1783

Johann Gottfried Herder, *Vom Geiste der ebräischen Poesie. Eine Anleitung für die Liebhaber derselben und der ältesten Geschichte des menschlichen Geistes*, Leipzig, Phillipp Haugs Wittme, 1782-1783.

HERSANT 2001

Yves Hersant, *La Métaphore baroque. D'Aristote à Tesaurus, Extraits du Cannocchiale aristotelico*, trad. par Yves Hersant, Paris, Seuil, 2001.

HESLIN 2001

Peter J. Heslin, compte rendu du *Thesaurus linguae graecae* (disque E), *Bryn Mawr classical review*, 2001.

HOFMANN 1987

Erich Hofmann, « *Qua ratione ἔπος, μῦθος, αἶνος, λόγος et uocabula ab eisdem stirpibus deriuata in antiquo Graecorum sermone (usque ad annum fere 400) adhibita sint* », dans *Early Greek thought : three studies*, New York, Garland, 1987 [1922].

HÖLK 1894

Cornelius Hölk, *De acusmatis siue symbolis pythagoricis*, Kiel, 1894.

HOLTZ 1981

Louis Holtz, *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical. Étude sur l'Ars Donati et sa diffusion (du quatrième siècle au neuvième siècle) et édition critique*, Paris, Centre national de la recherche scientifique, 1981.

HORDERN 2002

James H. Hordern, *The fragments of Timotheus of Miletus*, Oxford, Oxford University Press, 2002.

HORNBLOWER & SPAWFORTH 1996

Simon Hornblower et Antony Spawforth (éd.), *The Oxford classical dictionary*, troisième édition, Oxford, Oxford University Press, 1996 [1949].

HOUBEN 2000

Jan E. M. Houben, « The ritual pragmatics of a Vedic hymn: The "Riddle hymn" and the *Pravargya* ritual », *Journal of the American Oriental society*, 120, 4, 2000, p. 499-536.

HUIZINGA 1951

Johan Huizinga, *Homo ludens. Essai sur la fonction sociale du jeu*, Paris, Gallimard, 1951 [1938].

HUNGER 1968

Herbert Hunger, *Theodore Prodromus. Der byzantinische Katz-Mäuse-Krieg*, Graz, Böhlau in Kommission, 1968.

HUNGER 1969

Herbert Hunger, « On the imitation (μίμησις) of Antiquity in Byzantine literature », *Dumbarton Oaks papers*, 23, 1969, p. 15-38.

HUNGER 1978

Herbert Hunger, *Die hochsprachliche Literatur der Byzantiner*, 2, Munich, Beck, 1978.

HUNTER 1983

Richard L. Hunter, *Eubulus. The fragments*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.

HURST 1991

André Hurst, « Introduzione », dans Massimo Fusillo, Guido Paduano et André Hurst (éd.), *Licofrone. Alessandra*, Milan, Guerini, 1991, p. 9-48.

HURST 1998

André Hurst, « Lycophron : la condensation du sens, le comique et l'*Alexandra* », dans Monique Trédé et Philippe Hoffmann (éd.), *Le Rire des Anciens. Actes du colloque international, université de Rouen et École normale supérieure, 11-13 janvier 1995*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1998, p. 177-187.

ILDEFONSE 1997a

Frédérique Ildefonse, *La Naissance de la grammaire dans l'Antiquité grecque*, Paris, Vrin, 1997a.

ILDEFONSE 1997b

Frédérique Ildefonse, *Platon. Protagoras*, Paris, Flammarion, 1997b.

ILDEFONSE & LALLOT 2002

Frédérique Ildefonse et Jean Lallot, *Aristote. Catégories*, Paris, Seuil, 2002.

IMBS & QUEMADA 1971-1994

Paul Imbs et Bernard Quemada (éd.), *Trésor de la langue française. Dictionnaire de la langue du dix-neuvième et du vingtième siècles (1789-1960)*, Paris, Gallimard, puis C.N.R.S. Éditions et Klincksieck, 1971-1994.

IRIGOIN 1997

Jean Irigoin, « L'*Anthologie grecque* », dans *Tradition et Critique des textes grecs*, Paris, Les Belles Lettres, 1997 [1975], p. 89-103.

IRIGOIN 2003a

Jean Irigoin, « Accidents matériels et critique des textes », dans *La Tradition des textes grecs. Pour une critique historique*, Paris, Les Belles Lettres, 2003a [1986], p. 79-131.

IRIGOIN 2003b

Jean Irigoin, « L'édition princeps d'Athénée et ses sources », dans *La Tradition des textes grecs. Pour une critique historique*, Paris, Les Belles Lettres, 2003b [1967], p. 683-692.

IRIGOIN 2003c

Jean Irigoin, « Les éditions de textes à l'époque hellénistique et romaine », dans *La Tradition des textes grecs. Pour une critique historique*, Paris, Les Belles Lettres, 2003c [1994], p. 133-173.

JACCOTTET 1982

Philippe Jaccottet, *Homère. L'Odyssée*, trad. par Philippe Jaccottet, Paris, La Découverte, 1982 [1955].

JACOB 1990

Christian Jacob, *La Description de la terre habitée de Denys d'Alexandrie ou la Leçon de géographie*, Paris, Albin Michel, 1990.

JACOB 2000

Christian Jacob, « Athenaeus the librarian », dans David Braund et John Wilkins (éd.), *Athenaeus and his world. Reading Greek culture in the Roman empire*, Exeter, University of Exeter Press, 2000, p. 85-110.

JACOB 2001

Christian Jacob, « Ateneo, o il Dedalo delle parole », dans *Ateneo. I Deipnosofisti (I dotti a banchetto). Traduzione e commentario*, Rome, Salerno, 2001, p. XI-CXVI.

JACOB 2005

Christian Jacob, « La table et le cercle. Sociabilités savantes sous l'Empire romain », *Annales HSS*, 2005, p. 507-530.

JACOB 2009

Christian Jacob (éd.), *La Cuisine du savoir*, Grenoble, Millon, 2009 [à paraître].

JACOBY 1923-

Felix Jacoby (éd.), *Die Fragmente der griechischen Historiker*, Berlin, Weidmann, 1923-.

JANKO 2002

Richard Janko, « The Derveni papyrus : an interim text », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 141, 2002, p. 1-62.

JANKO 2006

Richard Janko, compte rendu de Kouremenos 2006, *Bryn Mawr classical review*, 2006.

JAUCOURT 1755a

Louis de Jaucourt, « Écriture », dans d'Alembert et Denis Diderot (éd.), *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, 5, 1755a, p. 358-360.

JAUCOURT 1755b

Louis de Jaucourt, « Énigme », dans d'Alembert et Denis Diderot (éd.), *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, 5, 1755b, p. 689-691.

JOHNSON 2000

William A. Johnson, « Toward a sociology of reading in classical antiquity », *American journal of philology*, 121, 4, 2000, p. 593-627.

JOLLES 1972

André Jolles, *Formes simples*, trad. par Antoine-Marie Buguet, Paris, Seuil, 1972 [1929].

JOUËT-PASTRÉ 2006

Emmanuelle Jouët-Pastré, *Le Jeu et le Sérieux dans Les Lois de Platon*, Sankt Augustin, Academia, 2006.

JOURDAN 2003

Fabienne Jourdan, *Le Papyrus de Derveni*, Paris, Les Belles Lettres, 2003.

KAIBEL 1883a

Georg Kaibel, *De Athenaei Epitome*, Rostock, 1883a.

KAIBEL 1883b

Georg Kaibel, *Observationes criticae in Athenaeum*, Rostock, 1883b.

KAIBEL 1887-1890

Georg Kaibel, *Athenaei Naucraticae Dipnosophistarum libri XV*, Leipzig, Teubner, 1887-1890.

KAIMIO 1979

Jorma Kaimio, *The Romans and the Greek Language*, Helsinki, Societas Scientiarum Fennica, 1979.

KAIVOLA-BREGENHØJ 1977

Annikki Kaivola-Bregenhøj, « Means of riddle expression », dans Leea Virtanen, Annikki Kaivola-Bregenhøj et Aarre Nyman (éd.), *Arvoitukset, Finnish Riddles*, 329, Helsinki, Finnish Literature Society, 1977.

KAIVOLA-BREGENHØJ 1978

Annikki Kaivola-Bregenhøj, *Models of expression in the Finnish riddle genre. Syntactic, stylistic, semantic and structural investigations*, Helsinki, Helsingin Yliopiston Monistuspalvelu, 1978.

KAIVOLA-BREGENHØJ 1996

Annikki Kaivola-Bregenhøj, « Riddles and their use », dans Galit Hasan-Rokem et David Schulman (éd.), *Untying the knot. On riddles and other enigmatic modes*, Oxford, Oxford University Press, 1996, p. 10-36.

KAIVOLA-BREGENHØJ 2001

Annikki Kaivola-Bregenhøj, *Riddles. Perspectives on the use, function, and change in a folklore genre*, Helsinki, Finnish Literature Society, 2001.

KAIVOLA-BREGENHØJ 2005

Annikki Kaivola-Bregenhøj, « Riddles and their use », dans Alan Dundes (éd.), *Folklore : critical concepts in literary and cultural studies*, Londres, Routledge, 2005.

KANY-TURPIN 2004

José Kany-Turpin, *Cicéron. De la divination*, Paris, Flammarion, 2004.

KASSEL & AUSTIN 1983-

Rudolf Kassel et Colin Austin (éd.), *Poetae comici graeci*, Berlin, de Gruyter, 1983-.

KEANEY 1971

John J. Keaney, « Moschopulea », *Byzantinische Zeitschrift*, 63, 1971, p. 303-321.

KEANEY 2001

John J. Keaney, « A new fragment of Sophocles and its schedographic context », *American journal of philology*, 122, 2, 2001, p. 173-177.

KEANEY & LAMBERTON 1996

John J. Keaney et Robert Drummond Lamberton, *[Plutarch]. Essay on the life and poetry of Homer*, Atlanta, Scholars Press, 1996.

KECK 2003

Frédéric Keck, *Le problème de la mentalité primitive : Lévy-Bruhl, entre philosophie et anthropologie*, Thèse de doctorat, université Charles-de-Gaulle-Lille III, Lille, 2003.

KECK 2008

Frédéric Keck, *Lucien Lévy-Bruhl, entre philosophie et anthropologie. Contradiction et participation*, Paris, C.N.R.S. Éditions, 2008.

KENNEDY 1991

George Alexander Kennedy, *On rhetoric. A theory of civic discourse*, Oxford, Oxford University Press, 1991.

KERBRAT-ORECCHIONI 1995

Catherine Kerbrat-Orecchioni (éd.), *La Question*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1995.

KERBRAT-ORECCHIONI 2002

Catherine Kerbrat-Orecchioni, « Contexte », dans Patrick Charaudeau et Dominique Maingueneau (éd.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, 2002, p. 134-136.

KERBRAT-ORECCHIONI 2005

Catherine Kerbrat-Orecchioni, *Les Actes de langage dans le discours. Théorie et fonctionnement*, Paris, Armand Colin, 2005.

KERN 1999

Hermann Kern, *Labyrinth. Erscheinungsformen und Deutungen : 5 000 Jahre Gegenwart eines Urbilds*, quatrième édition, Munich, Prestel, 1999 [1982].

KEULEN 2004

Wytse Keulen, « Gellius, Apuleius, and satire on the intellectual », dans Leofranc Holford-Strevens et Amiel D. Vardi (éd.), *The worlds of Aulus Gellius*, Oxford, Oxford University Press, 2004, p. 223-245.

KINDSTRAND 1978

Jan Fredrik Kindstrand, « The Greek concept of proverbs », *Eranos*, 76, 1978, p. 71-85.

KIRCHER 1652-1654

Athanasius Kircher, *Oedipus aegyptiacus*, Rome, Mascardi, 1652-1654.

KÖNGÄS MARANDA 1969

Elli Köngäs Maranda, « Structure des énigmes », *L'Homme*, 9, 1969, p. 5-49.

KÖNGÄS MARANDA 1971a

Elli Köngäs Maranda, « A tree grows : transformations of a riddle metaphor », dans Pierre Maranda et Elli Köngäs Maranda (éd.), *Structural models in folklore and transformational essays*, The Hague, Mouton, 1971a, p. 116-139.

KÖNGÄS MARANDA 1971b

Elli Köngäs Maranda, « The logic of riddles », dans Pierre Maranda et Elli Köngäs Maranda (éd.), *Structural analysis of oral tradition*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1971b, p. 189-232.

KÖNGÄS MARANDA 1971c

Elli Köngäs Maranda, « Theory and practice of riddle analysis », *Journal of American folklore*, 84, 1971c, p. 51-61.

KÖNGÄS MARANDA 1976

Elli Köngäs Maranda, « Riddles and riddling : an introduction », *Journal of American folklore*, 89, 1976, p. 127-137.

KÖNIG 1992

Jens König, « Aenigma », dans Gert Ueding, Walter Jens, Gregor Kalivoda et Franz-Hubert Robling (éd.), *Historisches Wörterbuch der Rhetorik*, 1, Tübingen, Niemeyer, 1992, col. 187-195.

KÖRTE 1905

Alfred Körte, « Inschriftliches zur Geschichte der attischen Komödie », *Rheinisches Museum*, 60, 1905, p. 425-427.

KOUREMENOS, PARÁSSOGLOU & TSANTSANOGLOU 2006

Theokritos Kouremenos, George M. Parássoglou et Kyriakos Tsantsanoglou, *The Derveni papyrus. Edited with introduction and commentary*, Florence, Olschki, 2006.

KRAUSE 1844

Johann Heinrich Krause, « *Griphi* (γρίφοι) », *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, 3, 1844, p. 967-972.

KÜHN & FLEISCHER 1986-1989

Josef-Hans Kühn et Ulrich Fleischer, *Index hippocraticus*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1986-1989.

KUSTAS 1973a

George L. Kustas, *Studies in Byzantine rhetoric*, Thessalonique, Patriarchal institute for patristic studies, 1973a.

KUSTAS 1973b

George L. Kustas, « The concept of obscurity in Greek literature », dans *Studies in Byzantine rhetoric*, Thessalonique, Patriarchal institute for patristic studies, 1973b, p. 63-100.

KUZNETSOVA & EFREMOVA 1986

A. I. Kuznetsova et T. F. Efremova, *Slovar' morfem russkogo jazyka*, Moscou, Russkij jazyk, 1986.

LAKS 1994

André Laks, « Substitution et connaissance : une interprétation unitaire (ou presque) de la théorie aristotélicienne de la métaphore », dans David J. Furley et Alexander Nehamas (éd.), *Aristotle's Rhetoric : Philosophical Essays*, Princeton, Princeton University Press, 1994, p. 283-305.

LAKS 1997

André Laks, « Between religion and philosophy : the function of allegory in the Derveni papyrus », *Phronesis*, 42, 1997, p. 121-142.

LAKS 2004

André Laks, « Aristote, l'allégorie, et les débuts de la philosophie », dans Brigitte Pérez-Jean et Patricia Eichel-Lojkine (éd.), *L'Allégorie de l'Antiquité à la Renaissance*, Paris, Champion, 2004, p. 211-220.

LAKS & MOST 1997a

André Laks et Glenn W. Most, « A provisional translation of the Derveni papyrus », dans André Laks et Glenn W. Most (éd.), *Studies on the Derveni papyrus*, Oxford, Oxford University Press, 1997a, p. 9-22.

LAKS & MOST 1997b

André Laks et Glenn W. Most (éd.), *Studies on the Derveni papyrus*, Oxford, Oxford University Press, 1997b.

LALLOT 1988a

Jean Lallot, « Apollonius Dyscole et l'ambiguïté linguistique : problèmes et solutions », dans Irène Rosier (éd.), *L'Ambiguïté. Cinq études historiques*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires de Lille, 1988a, p. 33-49.

LALLOT 1988b

Jean Lallot, « Μεταφορά : le fonctionnement sémiotique de la métaphore selon Aristote », *Cahiers du groupe de recherches sur la philosophie et le langage*, 9 (*La Métaphore. Actes du colloque des 14-15 octobre 1987*), 1988b, p. 47-58.

LALLOT 1997

Jean Lallot, *Apollonius Dyscole. De la construction*, Paris, Vrin, 1997.

LALLOT 1998

Jean Lallot, *La Grammaire de Denys le Thrace*, deuxième édition, Paris, C.N.R.S. Éditions, 1998 [1989].

LALLOT 2007

Jean Lallot, « L'invention du nom propre dans la tradition grecque ancienne », *Lalies*, 27, 2007, p. 233-246.

LAMBERTON 1986

Robert Drummond Lamberton, *Homer the theologian. Neoplatonist allegorical reading and the growth of the epic tradition*, Berkeley, University of California Press, 1986.

LAMBIN 2005

Gérard Lambin, *L'Alexandra de Lycophron*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005.

LAMEDICA 1990

Armida Lamedica, « La terminologia critico-letteraria dal Papiro di Derveni ai Corpora scoliografici », dans Paola Radici Colace et Maria Caccamo Caltabiano (éd.), *Atti del I Seminario di Studi sui Lessici Tecnici Greci e Latini (Messina, 8-10 marzo 1990)*, 1990, p. 83-91.

LAMPE 1961-1968

Geoffrey Wilhelm Hugo Lampe, *A patristic Greek lexicon*, Oxford, Oxford University Press, 1961-1968.

LAUSBERG 1960

H. Lausberg, *Handbuch der literarischen Rhetorik*, Munich, Hueber, 1960.

LAVECCHIA 1997

Salvatore Lavecchia, « Pindaro fr. 70b Snell-Maehler, 1-2 e la polemica contro la σχοινοτένεια αοιδά », *Studi italiani di filologia classica*, III, 15, 1997, p. 3-16.

LAVECCHIA 2000

Salvatore Lavecchia, *Pindari dithyramborum fragmenta*, Rome, Ateneo, 2000.

LE BOULLUEC & VOULET 1981

Alain Le Boulluec et Pierre Voulet, *Clément d'Alexandrie. Les Stromates. Stromate V*, Paris, Le Cerf, 1981.

LEFEBVRE DE VILLEBRUNE 1789-1791

Jean-Baptiste Lefebvre de Villebrune, *Banquet des Savans par Athénée de Naucrète, traduit tant sur les textes imprimés que sur plusieurs manuscrits*, Paris, Lamy, 1789-1791.

LEGRAS 2002a

Bernard Legras, *Éducation et culture dans le monde grec. Du huitième siècle avant J.-C. au quatrième siècle après J.-C.*, Paris, Colin, 2002a.

LEGRAS 2002b

Bernard Legras, *Lire en Égypte, d'Alexandre à l'Islam*, Paris, Picard, 2002b.

LEHMANN-NITSCHKE 1911

Robert Lehmann-Nitsche, *Folklore argentino. I. Adivinanzas rioplatenses*, Buenos Aires, Coni, 1911.

LEJEUNE 1972

Michel Lejeune, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, Paris, Klincksieck, 1972.

LEMERLE 1977

Paul Lemerle, *Cinq Études sur le onzième siècle byzantin*, Paris, C.N.R.S. Éditions, 1977.

LENFANT 2004

Dominique Lenfant (éd.), *Ctésias de Cnide. La Perse. L'Inde. Autres fragments*, Paris, Les Belles Lettres, 2004.

LENFANT 2007

Dominique Lenfant (éd.), *Athénée et les fragments d'historiens*, Paris, de Boccard, 2007.

LEROUX 2004

Georges Leroux, *Platon. La République*, deuxième édition, Paris, Flammarion, 2004 [2002].

LÉTOUBLON 1985

Françoise Létoublon, *Il allait, pareil à la nuit. Les verbes de mouvement en grec : supplétisme et aspect verbal*, Paris, Klincksieck, 1985.

LETROUIT 1991

Jean Letrouit, « À propos de la tradition manuscrite d'Athénée. Une mise au point », *Maia*, 43, 1991, p. 33-40.

LÉVY 1997

Edmond Lévy, « Devins et oracles chez Hérodote », dans Jean-Georges Heintz (éd.), *Oracles et prophéties dans l'Antiquité. Actes du Colloque de Strasbourg, 15-17 juin 1995*, Paris, de Boccard, 1997, p. 345-365.

LÉVY-BRUHL 1922

Lucien Lévy-Bruhl, *La Mentalité primitive*, Paris, Alcan, 1922.

LIDDELL, SCOTT, JONES *et al.* 1996

Henry George Liddell, Robert Scott, Henry Stuart Jones, Roderick McKenzie, Peter G. W. Glare et Anne A. Thompson, *A Greek-English lexicon. With a revised supplement*, neuvième édition, Oxford, Clarendon Press, 1996 [1940].

LIEBER 1976

Michael D. Lieber, « Riddles, cultural categories and world view », *Journal of American folklore*, 89, 1976, p. 255-265.

LISSARRAGUE 1987

François Lissarrague, *Un flot d'images. Une esthétique du banquet grec*, Paris, Biro, 1987.

LITTRÉ 1863-1877

Émile Littré, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Hachette, 1863-1877.

LLOYD-JONES, PARSONS, NESSELRATH *et al.* 1983

Hugh Lloyd-Jones, Peter J. Parsons, Heinz-Günther Nesselrath et John Undershell Powell, *Supplementum hellenicum*, Berlin, de Gruyter, 1983.

LOPATIN & LOPATINA 1997

Vladimir V. Lopatin et Ludmila E. Lopatina, *Russkij tolkovyi slovar'*, Moscou, Russkij jazyk, 1997.

LOSACCO 2001

Margherita Losacco, « Nota alle tavole fuori testo del volume IV », dans Rodolfo Cherubina, Leo Citelli, Maria Luisa Gambato, Emanuele Greselin, Antonia Marchiori, Andrea Rimedio et Maria Fernanda Salvagno (éd.), *Ateneo, I Deipnosofisti (I Dotti a banchetto). Traduzione e commentario, con un'introduzione di Christian Jacob*, 4, Rome, Salerno, 2001, p. CXX-CXXI.

LOUIS 1991-1994

Pierre Louis (éd.), *Aristote. Problèmes*, Paris, Les Belles Lettres, 1991-1994.

LUKINOVICH 1990

Alessandra Lukinovich, « The play of reflections between literary form and the sympotic theme in the *Deipnosophistae* of Athenaeus », dans Oswin Murray (éd.), *Sympotica. A Symposium on the symposion*, Oxford, Oxford University Press, 1990, p. 263-271.

MAAS 1935-1936

Paul Maas, « Eustathius als Konjekturekritiker », *Byzantinische Zeitschrift*, 35, 36, 1935-1936, p. 299-307, 27-31.

MAAS 1952

Paul Maas, « Verschiedenes zu Eustathios », *Byzantinische Zeitschrift*, 45, 1952, p. 1-3.

MAESTRE YENES 1973

María Maestre Yenes, *Ars Iuliani Toletani episcopi. Una gramática latina de la España visigoda*, Tolède, Instituto Provincial de Investigaciones y Estudios Toledanos, 1973.

MAINGUENEAU 2005

Dominique Maingueneau, « Philologie et analyse du discours », dans Jean-Michel Adam et Ute Heidmann (éd.), *Sciences du texte et analyse de discours. Enjeux d'une interdisciplinarité*, Genève, Slatkine, 2005, p. 37-50.

MALLARMÉ 1998-2003

Stéphane Mallarmé, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1998-2003.

MANETTI 1987

Giovanni Manetti, *Le teorie del segno nell'antichità classica*, première édition, Milan, Bompiani, 1987.

MARCHAL 1999

Bertrand Marchal, « *La Musique et les Lettres* ou le discours inintelligible », dans Bertrand Marchal et Jean-Luc Steinmetz (éd.), *Mallarmé ou l'Obscurité lumineuse*, Paris, Hermann, 1999.

MARGALITH 1986

Othniel Margalith, « Samson's riddle and Samson's magic locks », *Vetus testamentum*, 36, 2, 1986, p. 225-234.

MAROLD 1983

Edith Marold, *Kenningkunst. Ein Beitrag zu einer Poetik der Skaldendichtung*, Berlin, de Gruyter, 1983.

MARROU 1964

Henri-Irénée Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, sixième édition, Paris, Seuil, 1964 [1948].

MARTIN, SERVET & TOURNON 2008

Daniel Martin, Pierre Servet et André Tournon, *L'Énigmatique à la Renaissance. Formes, significations, esthétiques. Actes du colloque organisé par l'association Renaissance, humanisme, Réforme (Lyon, 7-10 septembre 2005)*, Paris, Champion, 2008.

MATELLI 1997

Elisabetta Matelli, « Sulle tracce di Cleobulina », *Aevum*, 71 (1), 1997, p. 11-61.

MAUSS 2002

Marcel Mauss, *Manuel d'ethnographie*, Paris, Payot et Rivages, 2002 [1926].

MCDOWELL 1979

John Holmes McDowell, *Children's riddling*, Bloomington, Indiana University Press, 1979.

MEHTONEN 2003

Päivi Mehtonen, *Obscure language, unclear literature : theory and practice from Quintilian to the Enlightenment*, Helsinki, Academia scientarum fennica, 2003.

MEINEKE 1858-1859

August Meineke, *Athenaei Deipnosophistae*, Leipzig, Teubner, 1858-1859.

MELLETT 1996

Sylvie Mellet, « Les atouts de la lemmatisation », dans Georges Moracchini (éd.), *Bases de données linguistiques : conceptions, réalisations, exploitations. Actes du colloque international de Corte, 11-14 octobre 1995*, Corte, Université de Corse, 1996, p. 309-316.

MEULI 1954

Karl Meuli, « Herkunft und Wesen der Fabel », *Schweizer Archiv für Volkskunde*, 50, 1954, p. 73-77.

MIGNE 1844-1864

Jacques-Paul Migne (éd.), *Patrologiae latinae cursus completus*, Paris, 1844-1864.

MIGNE 1857-1866

Jacques-Paul Migne (éd.), *Patrologiae graecae cursus completus*, Paris, 1857-1866.

MILANESE 1989

Guido Milanese, *Lucida carmina. Comunicazione e scrittura da Epicuro a Lucrezio*, Milan, 1989.

MILETTI 2004

Lorenzo Miletto, « L'analisi dei testi oracoli in Erodoto », dans Giancarlo Abbamonte, Ferruccio Conti Bizzarro et Luigi Spina (éd.), *L'ultima parola. L'analisi dei testi : teorie e pratiche nell'antichità greca e latina*, Naples, Arte Tipografica Editrice, 2004, p. 215-230.

MIONI 1960-1987

Elpidio Mioni, *Bibliothecae divi Marci Venetiarum codices graeci manuscripti*, Rome, Libreria dello Stato, 1960-1987.

MOLINIÉ 1992

Georges Molinié, *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Librairie générale française, 1992.

MONIER-WILLIAMS 1976

Monier Monier-Williams, *English-Sanskrit dictionary*, New Delhi, Munshiram Manoharlal, 1976 [1851].

MONIER-WILLIAMS, CAPPELLER & LEUMANN 1998

Monier Monier-Williams, Carl Cappeller et Ernst Leumann, *A Sanskrit-English dictionary etymologically and philologically arranged with special reference to cognate Indo-European languages*, Oxford, Clarendon Press, 1998 [1872].

MORAWSKI 1862

Felix Morawski, *De Graecorum poesi aenigmatica*, Münster, 1862.

MOREUX 1980

Bernard Moreux, « Les théories quantitatives des faits linguistiques grecs et latins », *Lalies*, 1, 1980, p. 75-78.

MORIER 1998

Henri Morier, *Dictionnaire de poésie et de rhétorique*, cinquième édition, Paris, Presses universitaires de France, 1998 [1961].

MORPURGO-TAGLIABUE 1967

Guido Morpurgo-Tagliabue, *Linguistica e stilistica di Aristotele*, Roma, Ateneo, 1967.

MOST 1997

Glenn W. Most, « The fire next time. Cosmology, allegoresis, and salvation in the Derveni papyrus », *Journal of Hellenic studies*, 117, 1997, p. 117-135.

MOST 1998

Glenn W. Most, « Allegorie/allegorese II. Griechisch-römische Antike », dans Hans Dieter Betz (éd.), *Religion in Geschichte und Gegenwart*, 1 : A-B, quatrième édition, Tübingen, Mohr Siebeck, 1998, p. 304-305.

MOST 2007

Glenn W. Most, « Philologie et interprétation indiciaire », dans Denis Thouard (éd.), *L'Interprétation des indices. Enquête sur le paradigme indiciaire avec Carlo Ginzburg*, trad. par Denis Thouard, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2007, p. 59-74.

MOST [à paraître]

Glenn W. Most, « On the authorship of the *Christus patiens* », dans Andrea Jördens, Hans Armin Gärtner, Herwig Görgemanns et Adolf Martin Ritter (éd.), *Quaerite faciem eius semper. Studien zu den geistesgeschichtlichen Beziehungen zwischen Antike und Christentum als Dankesgabe für Albrecht Dihle aus dem Heidelberger « Kirchenväterkolloquium »*, Hambourg, Kovac, [à paraître].

MOST & STOWE 1983

Glenn W. Most et William W. Stowe, *The poetics of murder. Detective fiction and literary theory*, San Diego, Harcourt Brace Jovanovich, 1983.

MOTTE & RUTTEN 2001

André Motte et Christian Rutten (éd.), *Ἀπορία dans la philosophie grecque des origines à Aristote*, Louvain, Peeters, 2001.

MOURAVIEV 2002

Serge N. Mouraviev, *Heraclitea. III.3. Les fragments du livre d'Héraclite. A. Le langage de l'Obscur. Introduction à la poétique des fragments*, Sankt Augustin, Academia, 2002.

MOUSOUROS 1514

Marc Mousouros, *Athenaei Deipnosophistarum libri XV*, édition princeps édition, Venise, Manuce, 1514.

MÜLLENHOFF 1845

Karl Müllenhoff, *Sagen, Märchen und Lieder der Herzogthümer Schleswig, Holstein und Lauenburg*, Kiel, Schwers, 1845.

MULLER 1992

Charles Muller, *Initiation aux méthodes de la statistique linguistique*, Paris, Champion, 1992 [1968].

MUÑOZ JIMÉNEZ 1985

María José Muñoz Jiménez, « Enigma y epigrama : de los Xenia y Apophoreta de Marcial a los Aenigmata Symposii », *Cuadernos de Filología Clásica*, 19, 1985, p. 187-195.

NACHMANSON 1969

Ernst Nachmanson, *Der griechische Buchtitel. Einige Beobachtungen*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1969 [1941].

NAGY 1985

Gregory Nagy, « Theognis and Megara : a poet's vision of his city », dans Thomas J. Figueira et Gregory Nagy (éd.), *Theognis of Megara. Poetry and the polis*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1985, p. 22-81.

NAGY 1988

Gregory Nagy, « Mythe et prose en Grèce archaïque : l'*ainos* », dans Claude Calame (éd.), *Métamorphoses du mythe en Grèce antique*, Genève, Labor et Fides, 1988, p. 229-242.

NAGY 1990

Gregory Nagy, *Pindar's Homer. The lyric possession of an epic past*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1990.

NAGY 1996a

Gregory Nagy, *Homeric questions*, Austin, University of Texas Press, 1996a.

NAGY 1996b

Gregory Nagy, *Poetry as performance : Homer and beyond*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996b.

NAGY 1999

Gregory Nagy, *The best of the Achaeans. Concept of the hero in archaic Greek poetry*, Baltimore, 1999 [1979].

NAGY 2000

Gregory Nagy, *La Poésie en acte. Homère et autres chants*, trad. par Jean Bouffartigue, Paris, Belin, 2000.

NASH 1976

Daphne Nash, « Reconstructing Poseidonios' Celtic ethnography : some considerations », *Britannia*, 7, 1976, p. 111-126.

NAUCK 1889

August Nauck, *Tragicorum graecorum fragmenta*, deuxième édition, Leipzig, Teubner, 1889.

NAVOIY 2006

Mir Alisher Navoiy, *L'Énigme du nom propre. Muammo*, éd. par Rémy Dor, Paris, Langues et Mondes, 2006.

NEL 1985

Philip Nel, « The riddle of Samson (Judg 14, 14.18) », *Biblica*, 66, 1985, p. 534-545.

NESSELRATH 1990

Heinz-Günther Nesselrath, *Die attische mittlere Komödie. Ihre Stellung in der antiken Literaturkritik und Literaturgeschichte*, Berlin, de Gruyter, 1990.

NESSELRATH 1997

Heinz-Günther Nesselrath (éd.), *Einleitung in die griechische Philologie*, Stuttgart, Teubner, 1997.

NICHOLSON 1994

John Nicholson, « The delivery and confidentiality of Cicero's letters », *Classical journal*, 90, 1994, p. 33-63.

NIETZSCHE 1993

Friedrich Nietzsche, *Œuvres*, Paris, Laffont, 1993.

NORTON 1942

F. J. Norton, « Prisoner who saved his neck with a riddle », *Folklore*, 53, 1942, p. 27-57.

NOVAKOVIČ 1877

Stojan Novakovič, *Srpske narodne zagonetke*, Belgrade, Valozica, 1877.

OHL 1928

Raymond Theodore Ohl, *The enigmas of Symphosius*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1928.

OHLERT 1886

Konrad Ohlert, *Rätsel und Gesellschaftsspiele der alten Griechen*, Berlin, Mayer & Müller, 1886.

OHLERT 1894

Konrad Ohlert, « Zur antiken Räthseloesie (I) », *Philologus*, 53, 1894, p. 745-754.

OHLERT 1898

Konrad Ohlert, « Zur antiken Räthseloesie (II) », *Philologus*, 57, 1898, p. 596-602.

OHLERT 1912

Konrad Ohlert, *Rätsel und Rätselspiele der alten Griechen*, Berlin, Mayer & Müller, 1912 [1886].

OLSON 2006

S. Douglas Olson, *Athenaeus. The learned banqueters*, 1 (I-III.106e), Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2006.

OLSON 2006-

S. Douglas Olson, *Athenaeus. The learned banqueters*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2006-.

OLSON 2007

S. Douglas Olson, *Broken laughter. Select fragments of Greek comedy*, Oxford, Oxford University Press, 2007.

OLSON & SENS 2000

S. Douglas Olson et Alexander Sens, *Archestratos of Gela. Greek culture and cuisine in the fourth century BCE. Text, translation, and commentary*, Oxford, Oxford University Press, 2000.

OPIE & OPIE 1959

Iona Opie et Peter Opie, « Riddles », dans *The lore and language of schoolchildren*, Londres, 1959, p. 73-86.

PAGE 1981

Denys Lionel Page, *Further Greek epigrams : epigrams before A.D. 50 from the Greek anthology and other sources, not included in Hellenistic epigrams or The garland of Philip*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981.

PAPADEMETRIOU 1969

John-Theophanes Papademetriou, « Τὰ σχέδια τοῦ μύθου : new sources and text », dans *Classical studies presented to Ben Edwin Perry by his students and colleagues at the University of Illinois, 1924-1960*, Urbana, University of Illinois Press, 1969, p. 210-222.

PAPPENHOFF 1954

H. Pappenhoff, *Zum Problem der Abhängigkeit der Epitome von der venezianischen Handschrift des Athenaios*, Göttingen, 1954.

PARIS 1877

Gaston Paris, « Préface », dans Eugène Rolland (éd.), *Devinettes et énigmes populaires de la France*, Paris, 1877, p. V-XII.

PARKE & WORMELL 1956

Herbert William Parke et Donald Ernest Wilson Wormell, *The Delphic oracle. Volume I. The history. Volume II. The oracular responses*, Oxford, Blackwell, 1956.

PATILLON 1988

Michel Patillon, *La Théorie du discours chez Hermogène le rhéteur. Essai sur les structures linguistiques de la rhétorique ancienne*, Paris, Les Belles Lettres, 1988.

PATILLON 1997

Michel Patillon, *Hermogène. L'Art rhétorique*, Paris, L'Âge d'homme, 1997.

PATILLON 2001

Michel Patillon, *Apsinès. Art rhétorique. Problèmes à faux-semblant*, Paris, Les Belles Lettres, 2001.

PATILLON 2002

Michel Patillon, *Pseudo-Aelius Aristide. Arts rhétoriques*, Paris, Les Belles Lettres, 2002.

PATILLON 2005

Michel Patillon, *Anonyme de Séguier. Art du discours politique*, Paris, Les Belles Lettres, 2005.

PATILLON & BOLOGNESI 1997

Michel Patillon et Giancarlo Bolognesi, *Ælius Théon. Progymnasmata*, Paris, Les Belles Lettres, 1997.

PATILLON & BRISSON 2001

Michel Patillon et Luc Brisson, *Longin, Fragments, Art rhétorique. Rufus, Art rhétorique*, Paris, Les Belles Lettres, 2001.

PATON 1918

William R. Paton, *The Greek anthology. Books XIII-XVI*, Londres, Harvard University Press, 1918.

PAUL 1901

Hermann Paul, *Grundriss der germanischen Philologie*, Strasbourg, Trubner, 1901.

PAYEN 1994

Pascal Payen, « *Logos, muthos, ainos* : de l'intrigue chez Hérodote », *Quaderni di storia*, 39, 1994, p. 43-77.

PAYEN 1997

Pascal Payen, *Les Îles nomades. Conquérir et résister dans l'Enquête d'Hérodote*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1997.

PÊCHEUX 1969

Michel Pêcheux, *Analyse automatique du discours*, Paris, Dunod, 1969.

PELLEGRIN 2002

Pierre Pellegrin (éd.), *Sextus Empiricus. Contre les professeurs*, Paris, Seuil, 2002.

PELLEGRIN, DALIMIER & LEVET 1998

Pierre Pellegrin, Catherine Dalimier et Jean-Pierre Levet, *Galien. Traités philosophiques et logiques*, Paris, Flammarion, 1998.

PEPICELLO 1980

William J. Pepicello, « Linguistic strategies in riddling », *Western folklore*, 39, 1980, p. 1-16.

PEPICELLO & GREEN 1984

William J. Pepicello et Thomas A. Green, *The language of riddles. New perspectives*, Columbus, Ohio State University Press, 1984.

PÉPIN 1976

Jean Pépin, *Mythe et Allégorie. Les origines grecques et les contestations judéo-chrétiennes*, deuxième édition, Paris, Études augustiniennes, 1976 [1958].

PÉPIN 1987

Jean Pépin, *La Tradition de l'allégorie de Philon d'Alexandrie à Dante. Études historiques*, Paris, Études augustiniennes, 1987.

PEPPINK 1936-1939a

Simon Peter Peppink, *Athenaei Dipnosophistarum Epitome*, Leyde, Brill, 1936-1939a.

PEPPINK 1936-1939b

Simon Peter Peppink, *Observationes in Athenaei Deipnosophistas*, Leyde, 1936-1939b.

PEREC 1973

Georges Perec, « Histoire du lipogramme », dans Oulipo (éd.), *La Littérature potentielle. Créations, re-créations, récréations*, Paris, Gallimard, 1973, p. 73-89.

PÉREZ-JEAN & EICHEL-LOJKINE 2004

Brigitte Pérez-Jean et Patricia Eichel-Lojkine (éd.), *L'Allégorie de l'Antiquité à la Renaissance*, Paris, Champion, 2004.

PERNETY 1773

Antoine Joseph Pernety, « Mémoire sur l'usage des Anciens et des Modernes de proposer des énigmes à deviner, ou à résoudre », *Nouveaux Mémoires de l'Académie royale des sciences et des belles-lettres de Berlin*, 1773, p. 498-522.

PERNOT 1993

Laurent Pernot, *La Rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, Paris, Études augustiniennes, 1993.

PERNOT 2000

Laurent Pernot, *La Rhétorique dans l'Antiquité*, Paris, Librairie générale française, 2000.

PERPILLOU 1973

Jean-Louis Perpillou, *Les Substantifs grecs en -εως*, Paris, Klincksieck, 1973.

PERRIER-ROUSSEAU 2003

Nathalie Perrier-Rousseau, *Les Formations hypostatiques nominales à premier élément prépositionnel en grec ancien de l'époque archaïque à la fin de l'époque classique*, thèse de doctorat, sous la direction de Françoise Skoda, université Paris IV, Paris, 2003.

PERROCHAT 1939

Paul Perrochat, *Commentaire exégétique et critique du Festin de Trimalcion*, Paris, Les Belles Lettres, 1939.

PETIT 1988

Alain Petit, « Métaphore et *mathèsis* dans la Rhétorique d'Aristote », *Cahiers du groupe de recherches sur la philosophie et le langage*, 9 (*La Métaphore. Actes du colloque des 14-15 octobre 1987*), 1988, p. 59-71.

PETSCH 1898

Robert Petsch, *Studien über das Volksrätsel*, Dissertation, Berlin, 1898.

PETSCH 1899

Robert Petsch, *Neue Beiträge zur Kenntnis des Volksrätsels*, Berlin, Mayer & Müller, 1899.

PETSCH 1917

Robert Petsch, *Das deutsche Volksrätsel. Grundriss der deutschen Volkskunde, I*, Strasbourg, 1917.

PFEIFFER 1949-1953

Rudolf Pfeiffer, *Callimachus. I. Fragmenta. II. Hymni et epigrammata*, Oxford, Clarendon Press, 1949-1953.

PHILIP 1968

James A. Philip, *Pythagoras and early pythagoreanism*, University of Toronto Press, 1968 [1966].

PIETERSMA & WRIGHT 2007

Albert Pietersma et Benjamin G. Wright, *A new English translation of the Septuagint*, New York, Oxford University Press, 2007.

PIGEAUD 1993

Jackie Pigeaud (éd.), *Longin. Du sublime*, Paris, Payot & Rivages, 1993 [1991].

PITRÈ 1897

Giuseppe Pitrè, *Indovinelli, dubbi, scioglilingua del popolo siciliano*, Turin, Clausen, 1897.

PÖHLMANN 1971

Egert Pöhlmann, « Die ABC-Komödie des Kallias », *Rheinisches Museum für Philologie*, 114, 1971, p. 230-240.

POKORNY 1951-1969

Julius Pokorny, *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*, Berne, Francke, 1951-1969.

POLARA 1993

Giovanni Polara, « Aenigmata », dans Guglielmo Cavallo, Claudio Leonardi et Enrico Menestò (éd.), *Lo spazio letterario del Medioevo. 1. Il Medioevo latino*, I, 2, Rome, Salerno, 1993, p. 197-216.

POLIZZI 2004

Gilles Polizzi, « Dossier préparatoire au Colloque RHR “L’énigmatique à la Renaissance”, Lyon, 8-10 septembre 2005 », *Réforme Humanisme Renaissance*, 59, 2004, p. 49-72.

PONTANI 1978

Filippo Maria Pontani, *Antologia Palatina*, deuxième édition, Turin, Einaudi, 1978.

PORCHER 1975

Marie-Claude Porcher, « Théories sanskrites du langage indirect », *Poétique*, 23, 1975, p. 358-370.

PORCHER 1979

Marie-Claude Porcher, « On *prahelikā* », dans J. P. Sinha et Ludwik Sternbach (éd.), *Ludwik Sternbach felicitation volume*, I, Lucknow, Akhila Bharatiya Sanskrit Parishad, 1979, p. 325-330.

PORTER 2007

James I. Porter, « Lasus of Hermione, Pindar and the riddle of *s* », *Classical quarterly*, 57, 1, 2007, p. 1-21.

POTTER 1950

Charles Francis Potter, « Riddles », dans Maria Leach (éd.), *Folk & Wagnalls standard dictionary of folklore, mythology, and legend*, Londres, New English Library, 1950, p. 938-944.

PRIOUX 2007

Évelyne Prioux, *Regards alexandrins. Histoire et théorie des arts dans l'épigramme hellénistique*, Louvain, Peeters, 2007.

PRIVITERA 1964

G. Aurelio Privitera, « L'asigmatismo di Laso e di Pindaro in Clearco fr. 88 Wehrli », *Rivista di cultura classica e medioevale*, 6, 1964, p. 164-170.

PRIVITERA 1965

G. Aurelio Privitera, *Laso di Ermione nella cultura ateniese e nella tradizione storiografica*, Rome, Ateneo, 1965.

PROPP 1970a

Vladimir Propp, « Les transformations des contes merveilleux », dans *Morphologie du conte*, trad. par Tzvetan Todorov, Paris, Seuil, 1970a [1928], p. 171-200.

PROPP 1970b

Vladimir Propp, *Morphologie du conte*, trad. par Marguerite Derrida, Paris, Seuil, 1970b [1928].

PUCCI 1988

Pietro Pucci, « La vertigine dell'enigma », *Il Cavallo di Troia*, 9, 1988, p. 107-114.

PUCCI 1996

Pietro Pucci, *Enigma Segreto Oracolo*, Pise, Istituti Editoriali e Poligrafici, 1996.

PÜTZ 2003

Babette Pütz, *The symposium and komos in Aristophanes*, Stuttgart, Metzler, 2003.

RAMOS MALDONADO 1996

Sandra Ramos Maldonado, « Ausonio en el epigrama latino humanista y su influencia en el murciano Francisco Cascales », *Myrtia*, 11, 1996, p. 87-117.

RASTIER 1998

François Rastier, « Interprétation (linguistique) », dans Olivier Houdé, Daniel Kayser, Olivier Koenig, Joëlle Proust et François Rastier (éd.), *Vocabulaire de sciences cognitives. Neurosciences, psychologie, intelligence artificielle, linguistique et philosophie*, Paris, Presses universitaires de France, 1998, p. 217-220.

RASTIER 2007

François Rastier, « Indices et parcours interprétatifs », dans Denis Thouard (éd.), *L'Interprétation des indices. Enquête sur le paradigme indiciaire avec Carlo Ginzburg*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2007, p. 123-152.

REAL ACADEMIA ESPAÑOLA 2001

Real Academia Española, *Diccionario de la lengua española*, vingt-deuxième édition, Madrid, Espasa Calpe, 2001.

REGGIANI & MAGNÉ 2007

Christelle Reggiani et Bernard Magné (éd.), *Écrire l'énigme*, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 2007.

RENOU 1978

Louis Renou, « L'énigme dans la littérature ancienne de l'Inde », dans *L'Inde fondamentale. Études d'indianisme réunies et présentées par Charles Malamoud*, Paris, Hermann, 1978 [1960], p. 11-20.

RENOU & SILBURN 1949

Louis Renou et Lilian Silburn, « Sur la notion de brahman », *Journal asiatique*, 237, 1949.

RENOU & SILBURN 1978

Louis Renou et Lilian Silburn, « Un hymne à énigmes du Rgveda », dans *L'Inde fondamentale. Études d'indianisme réunies et présentées par Charles Malamoud*, Paris, Hermann, 1978 [1949], p. 58-65.

REUSNER 1599

Nicolaus Reusner, *Aenigmatographia sive Sylloge Aenigmatum et Griphorum Convivalium*, 1599.

REY 2001

Alain Rey (éd.), *Le Grand Robert de la langue française. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, deuxième édition, Paris, Le Robert, 2001.

REY, TOMI, HORDÉ *et al.* 1992

Alain Rey, Marianne Tomi, Tristan Hordé et Chantal Tanet, *Dictionnaire historique de la langue française*, première édition, Paris, Le Robert, 1992.

RICHARDSON 1981

Nicholas J. Richardson, « The contest of Homer and Hesiod and Alcidamas' Mouseion », *Classical quarterly*, 31, 1, 1981, p. 1-10.

RICO 2002

Christophe Rico, « Le suffixe -μοσ/-μός dans la recherche linguistique, de Ferdinand de Saussure à nos jours », *Emerita*, 70, 2, 2002, p. 305-320.

RICŒUR 1975

Paul Ricœur, *La Métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975.

RIEDWEG 2002

Christoph Riedweg, *Pythagoras : Leben, Lehre, Nachwirkung. Eine Einführung*, Munich, Beck, 2002.

RIESE 1894

Alexander Riese, *Anthologia latina*, 1, deuxième édition, Leipzig, Teubner, 1894.

RISCH 1974

Ernst Risch, *Wortbildung der homerischen Sprache*, deuxième édition, Berlin, de Gruyter, 1974.

ROBERT 1989

Louis Robert, « De Delphes à l'Oxus. Inscriptions grecques nouvelles de la Bactriane », dans *Opera minora selecta*, 5, Amsterdam, Hakkert, 1989 [1968], p. 510-551.

ROBINS 1993

Robert Henry Robins, *The Byzantine grammarians. Their place in history*, Berlin, de Gruyter, 1993.

RODRÍGUEZ-NORIEGA GUILLÉN 1998-

Lucía Rodríguez-Noriega Guillén, *Ateneo. Banquete de los eruditos*, Madrid, Gredos, 1998-.

RODRÍGUEZ-NORIEGA GUILLÉN 2000

Lucía Rodríguez-Noriega Guillén, « Are the fifteen books of the *Deipnosophistae* an excerpt ? », dans David Braund et John Wilkins (éd.), *Athenaeus and his world. Reading Greek culture in the Roman empire*, Exeter, University of Exeter Press, 2000, p. 244-255.

RÓHEIM 1934

Géza Róheim, *The riddle of the Sphinx, or human origins*, Londres, Hogarth Press, 1934.

ROKEM 1996

Freddie Rokem, « One voice and many legs : Oedipus and the riddle of the Sphinx », dans Galit Hasan-Rokem et David Schulman (éd.), *Untying the knot. On riddles and other enigmatic modes*, Oxford, Oxford University Press, 1996, p. 255-270.

ROLLAND 1877

Eugène Rolland, *Devinettes ou énigmes populaires de la France*, Paris, Vieweg, 1877.

ROMERI 2002

Luciana Romeri, *Philosophes entre mots et mets. Plutarque, Lucien et Athénée autour de la table de Platon*, Grenoble, Millon, 2002.

ROSE 1921

Herbert Jennings Rose, « The Greek of Cicero », *Journal of Hellenic studies*, 41, 1, 1921, p. 91-116.

ROSEN 1999

Ralph Mark Rosen, « Comedy and confusion in Callias' letter tragedy », *Classical philology*, 94, 2, 1999, p. 147-167.

ROSSI 1971

Giuseppe Aldo Rossi, *Storia dell'enigmistica*, Florence, La Nuova Italia, 1971.

ROSSI 2002

Giuseppe Aldo Rossi, *Dizionario enciclopedico di enigmistica e ludolinguistica*, Bologne, Zanichelli, 2002.

ROUX & POUILLOUX 1963

Georges Roux et Jean Pouilloux, *Énigmes à Delphes*, Paris, de Boccard, 1963.

RUGGERI 2000

Miska Ruggeri, *Posidonio e i Celti*, Florence, Atheneum, 2000.

RUIJGH 2001

Cornelis J. Ruijgh, « Le *Spectacle des lettres*, comédie de Callias (Athénée X 453c-455b). Avec un excursus sur les rapports entre la mélodie du chant et les contours mélodiques de la langue parlée », *Mnemosyne*, 54, 2, 2001, p. 257-335.

RUSSELL 2001

Donald A. Russell, « Figured speeches : “Dionysius”, *Art of rhetoric VIII–IX* », dans Cecil W. Wooten (éd.), *The orator in action and theory in Greece and Rome. Essays in honor of George A. Kennedy*, Leyde, Brill, 2001, p. 156-168.

RUSSELL & WILSON 1981

Donald A. Russell et Nigel Guy Wilson, *Menander Rhetor*, Oxford, Clarendon Press, 1981.

SACHS, VILLATTE, BENTOT *et al.* 1979

Karl Sachs, Césaire Villatte, Gaston Bentot, Walter Gottschalk et Erich Weis, *Grand Dictionnaire Langenscheidt*, Paris, Larousse, 1979.

SAFFREY & WESTERINK 1974

Henri-Dominique Saffrey et Leendert Gerrit Westerink, *Proclus. Théologie platonicienne, II*, Paris, Les Belles Lettres, 1974.

ŠANSKIJ 1963-

Nikolaj Maksimovič Šanskij, *Etimologičeskij slovar' russkogo jazyka*, Moscou, Izdatel'stvo moskovskogo universiteta, 1963-.

SANTI 1952

Aldo Santi, *Bibliografia della enigmatistica*, Florence, Sansoni, 1952.

SANTONI 2000

Anna Santoni, *Palefato. Storie incredibili*, Pise, ETS, 2000.

SCHAEFFER 1989

Jean-Marie Schaeffer, *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?*, Paris, Seuil, 1989.

SCHAEFFER 1995

Jean-Marie Schaeffer, « Genres littéraires », dans Oswald Ducrot et Jean-Marie Schaeffer (éd.), *Nouveau Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1995, p. 626-637.

SCHENKEVELD 1964

Dirk Marie Schenkeveld, *Studies in Demetrius on style*, Amsterdam, Hakkert, 1964.

SCHENKEVELD 1994

Dirk Marie Schenkeveld, « Τὰ ἀστεῖα in Aristotle's Rhetoric : the disappearance of a category », dans William W. Fortenbaugh et David C. Mirhady (éd.), *Peripatetic rhetoric after Aristotle*, New Brunswick, Transaction Publishers, 1994.

SCHEVILL 1911

Rudolph Schevill, « Some forms of the riddle question and the exercise of the wits in popular fiction and formal literature », *University of California publications in modern philology*, II, 3, 1911, p. 183-237.

SCHMITT-PANTEL 1992

Pauline Schmitt-Pantel, *La Cité au banquet. Histoire des repas publics dans les cités grecques*, Rome, École française de Rome, 1992.

SCHNARR 1971

Hermann Schnarr, « Aenigma », dans Joachim Ritter (éd.), *Historisches Wörterbuch der Philosophie*, 1, Bâle, Schwabe, 1971, col. 87-88.

SCHNEIDER 1999

Jean Schneider, *Les Traités orthographiques grecs antiques et byzantins*, Turnhout, Brepols, 1999.

SCHNEIDER 1994

Jean-Pierre Schneider, « Cléarque de Soles », dans Richard Goulet (éd.), *Dictionnaire des philosophes antiques*, 2, Paris, C.N.R.S. Éditions, 1994, p. 415-420.

SCHÖLL 1869

Rudolf Schöll, « Zu Athenaeus », *Hermes*, 4, 1869, p. 160-173.

SCHULTZ 1909-1912

Wolfgang Schultz, *Rätsel aus dem hellenischen Kulturkreise. Erster Teil : Die Rätselüberlieferung ; Zweiter (Schluss-) Teil : Erläuterungen zur Rätselüberlieferung*, Leipzig, Hinrich, 1909-1912.

SCHULTZ 1913-1914

Wolfgang Schultz, « Vergleichende Bemerkungen zur byzantinischen Rätselüberlieferung », *Laographia*, 4, 1913-1914, p. 353-376.

SCHULTZ 1914

Wolfgang Schultz, « Rätsel », dans August Pauly et Georg Wissowa (éd.), *Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft : neue Bearbeitung*, Stuttgart, Metzler, 1914, col. 62-125.

SCHWEIGHÄUSER 1801

Johannes Schweighäuser, *Animadversiones in Athenaei Deipnosophistas*, Strasbourg, 1801.

SCHWEIGHÄUSER 1801-1807

Johannes Schweighäuser, *Ἀθηναίου Ναυκρατίτου Δειπνοσοφισταί. Athenaei Naucratis Deipnosophistarum libri quindecim*, Strasbourg, Presses de la Société bipontine (Treuttel & Würtz), 1801-1807.

SCHWYZER, DEBRUNNER, GEORGACAS *et al.* 1934-1971

Eduard Schwyzer, Albert Debrunner, Demetrius J. Georgacas, Fritz Radt et Stefan Lorenz Radt, *Griechische Grammatik*, Munich, Beck, 1934-1971.

SCOTT 1965a

Charles T. Scott, « On defining the riddle : the problem of a structural unit », *Genre*, 2, 1965a, p. 129-142.

SCOTT 1965b

Charles T. Scott, *Persian and Arabic riddles. A language-centered approach to genre definition*, Bloomington & La Haye, Indiana University & Mouton, 1965b.

SECO, ANDRÉS & RAMOS 2005

Manuel Seco, Olimpia Andrés et Gabino Ramos, *Diccionario del español actual*, Madrid, Aguilar, 2005.

SHACKLETON BAILEY 1965-1968

David Roy Shackleton Bailey, *Cicero's letters to Atticus*, Cambridge, Cambridge University Press, 1965-1968.

SHACKLETON BAILEY 1977

David Roy Shackleton Bailey, *Cicero. Epistulae ad familiares*, Cambridge, Cambridge University Press, 1977.

SHACKLETON BAILEY 1982

David Roy Shackleton Bailey, *Anthologia latina*, Stuttgart, Teubner, 1982.

SHERWIN-WHITE 1985

Adrian Nicholas Sherwin-White, *The letters of Pliny. A historical and social commentary*, Oxford, Clarendon Press, 1985 [1966].

SHIPP 1979

George Pelham Shipp, *Modern Greek evidence for the ancient Greek vocabulary*, Sydney, Sydney University Press, 1979.

SIMPSON & WEINER 1989

John A. Simpson et Edmund S. C. Weiner (éd.), *The Oxford English Dictionary*, Oxford, Oxford University Press, 1989 [1884-1928].

SINGH 2000

Simon Singh, *The code book. The secret history of codes and codebreaking*, Londres, Fourth Estate, 2000.

SLATER 1982

William J. Slater, « Aristophanes of Byzantium and problem-solving in the museum », *Classical quarterly*, 32, 2, 1982, p. 336-349.

SMITH 2003

Joseph Andrew Smith, « Clearing up some confusion in Callias' *Alphabet tragedy*: how to read Sophocles Oedipus Tyrannus 332-33 et al. », *Classical philology*, 98, 4, 2003, p. 313-329.

SMITH 1870

William Smith, *Dictionary of Greek and Roman antiquities*, Boston, Little & Brown, 1870.

SNELL 1955

Bruno Snell (éd.), *Lexikon des frühgriechischen Epos*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1955.

SNELL, KANNICHT & RADT 1971-1985

Bruno Snell, Richard Kannicht et Stefan Lorenz Radt, *Tragicorum graecorum fragmenta*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1971-1985.

SOPHOCLES 1975

Evangelinos Apostolides Sophocles, *Greek lexicon of the Roman and Byzantine periods*, Hildesheim, Olms, 1975 [1870].

SPINA 2003

Luigi Spina, « Un uso particolare dei testi nei manuali di retorica », dans Maria Silvana Celentano (éd.), *Ars/techne : il manuale tecnico nelle civiltà greca e romana. Atti del Convegno internazionale, Università G. D'Annunzio di Chieti-Pescara, 29-30 ottobre 2001*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2003, p. 207-216.

STANFORD 1939

William Bedell Stanford, *Ambiguity in Greek literature. Studies in theory and practice*, Oxford, Blackwell, 1939.

STANFORD 1967

William Bedell Stanford, *The sound of Greek. Studies in the Greek theory and practice of euphony*, Berkeley, University of California Press, 1967.

STAROBINSKI 1971

Jean Starobinski, *Les Mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Paris, Gallimard, 1971.

STCHOUPAK, NITTI & RENO 1959

Nadine Stchoupak, Luigia Nitti et Louis Renou, *Dictionnaire sanskrit-français*, Paris, Maisonneuve, 1959 [1932].

STEINER 1978

George Steiner, « On Difficulty », dans George Steiner (éd.), *On difficulty and other essays*, Oxford, Oxford University Press, 1978, p. 18-47.

STERN 1991

David Stern, *Parables in Midrash. Narrative and exegesis in rabbinic literature*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1991.

STERN 1996

David Stern, *Midrash and theory. Ancient Jewish exegesis and contemporary literary studies*, Evanston, Northwestern University Press, 1996.

STERNBACH 1975

Ludwik Sternbach, *Indian riddles. A forgotten chapter in the history of Sanskrit literature*, Hoshiarpur, Vishveshvaranand Vedic Research Institute, 1975.

STROUMSA 1996

Guy G. Stroumsa, « Myth as enigma : cultural hermeneutics in late Antiquity », dans Galit Hasan-Rokem et David Schulman (éd.), *Untying the knot. On riddles and other enigmatic modes*, New York, Oxford University Press, 1996, p. 271-283.

STRUCK 2004

Peter T. Struck, *Birth of the symbol. Ancient readers at the limits of their texts*, Princeton, Princeton University Press, 2004.

SUTER 1981

David Winston Suter, « Masal in the Similitudes of Enoch », *Journal of biblical literature*, 100, 2, 1981, p. 193-212.

SVENBRO 1997

Jesper Svenbro, « La Grèce archaïque et classique. L'invention de la lecture silencieuse », dans Guglielmo Cavallo et Roger Chartier (éd.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil, 1997, p. 51-84.

SWAIN 2002

Simon Swain, « Bilingualism in Cicero ? The evidence of code-switching », dans James Noel Adams, Mark Janse et Simon Swain (éd.), *Bilingualism in ancient society. Language contact and the written text*, Oxford, Oxford University Press, 2002, p. 128-167.

SWAIN 2004

Simon Swain, « Bilingualism and biculturalism in Antonine Rome : Apuleius, Fronto, and Gellius », dans Leofranc Holford-Strevens et Amiel D. Vardi (éd.), *The worlds of Aulus Gellius*, Oxford, Oxford University Press, 2004, p. 3-40.

TAILLARDAT 1967

Jean Taillardat, *Suétone. Περί βλασφημιῶν. Περί παιδιῶν*, Paris, Les Belles Lettres, 1967.

TAILLARDAT 1977

Jean Taillardat, « Images et matrices métaphoriques », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 36, 4, 1977, p. 344-354.

TAYLOR 1938

Archer Taylor, « Problems in the study of riddles », *Southern folklore quarterly*, II, 1938, p. 1-9.

TAYLOR 1939

Archer Taylor, *A bibliography of riddles*, Helsinki, Academia scientarum fennica, 1939.

TAYLOR 1943

Archer Taylor, « The riddle », *California folklore quarterly*, 2, 1943, p. 129-147.

TAYLOR 1944

Archer Taylor, « Riddles among the North American Indians », *Journal of American folklore*, 57, 1944, p. 1-15.

TAYLOR 1948

Archer Taylor, *The literary riddle before 1600*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1948.

TAYLOR 1951

Archer Taylor, *English riddles from oral tradition*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1951.

TAYLOR 1952

Archer Taylor, « Riddles. Introduction », dans Frank C. Brown et Paul G. Brewster (éd.), *The Frank C. Brown collection of North Carolina folklore. I. Games and rhymes, beliefs and customs, riddles, proverbs, speech, tales and legends*, Durham, Duke University Press, 1952.

TAYLOR 1962

Archer Taylor, « The riddle as a primary form », dans Horace P. Beck (éd.), *Folklore in action : essays for discussion in honor of MacEdward Leach*, 1962, p. 206.

TAYLOR 1981

Archer Taylor, « Wisdom of the many and the wit of one », dans Wolfgang Mieder et Alan Dundes (éd.), *The wisdom of the many : essays on the proverb*, New York, Garland, 1981.

TAYLOR 1985

Charles Taylor, « Language and human nature », dans *Philosophical papers*, 1, Cambridge, Cambridge University Press, 1985, p. 215-247.

TEODORSSON 1989-1996

Sven-Tage Teodorsson, *A commentary on Plutarch's table-talks*, Göteborg, 1989-1996.

THEILER 1982

Willy Theiler, *Poseidonios. Die Fragmente*, Berlin, de Gruyter, 1982.

THIERCY 1997

Pascal Thiery, *Aristophane. Théâtre complet*, Paris, Gallimard, 1997.

THOMPSON 1997

George Thompson, « The *brahmodya* and Vedic discourse », *Journal of the American Oriental society*, 117, 1, 1997, p. 13-37.

THOMPSON 1955-1958

Stith Thompson, *Motif-index of folk-literature. A classification of narrative elements in folktales, ballads, myths, fables, mediaeval romances, exempla, fabliaux, jest-books, and local legends*, Bloomington, Indiana University Press, 1955-1958.

TODOROV 1973

Tzvetan Todorov, « Analyse du discours : l'exemple des devinettes », *Journal de psychologie normale et pathologique*, 70, 1973, p. 135-155.

TODOROV 1978

Tzvetan Todorov, « La devinette », dans *Les Genres du discours*, Paris, Seuil, 1978, p. 223-245.

TODOROV 1985

Tzvetan Todorov, *Théories du symbole*, Paris, Seuil, 1985 [1977].

TONNET 2003

Henri Tonnet, *Histoire du grec moderne. La formation d'une langue*, deuxième édition, Paris, Langues et Mondes, 2003.

TORT 1996

Patrick Tort (éd.), *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*, Paris, Presses universitaires de France, 1996.

TOURNIER 2002

Maurice Tournier, « Lexicométrie », dans Patrick Charaudeau et Dominique Maingueneau (éd.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, 2002, p. 342-345.

TRÉDÉ 1992

Monique Trédé, *Kairos. L'à-propos et l'occasion (le mot et la notion, d'Homère à la fin du quatrième siècle avant J.-C.)*, Paris, Klincksieck, 1992.

TREU & TREU 1985

Ursula Treu et Kurt Treu, *Athenaios. Das Gelehrtenmahl*, Leipzig, Dieterich, 1985.

TUPPER 1903

Frederick Tupper, Jr, « The comparative study of riddles », *Modern language notes*, 18, 1903, col. 1-8.

TUPPER 1910

Frederick Tupper, Jr, *The riddles of the Exeter Book*, Boston, Ginn and Company, 1910.

TYLOR 1903

Edward Burnett Tylor, *Primitive culture*, Londres, Murray, 1903.

TYRRELL & PURSER 1969

Robert Yelverton Tyrrell et Louis Claude Purser, *The correspondence of M. Tullius Cicero*, Hildesheim, Olms, 1969 [1879-1907].

UEDING, JENS, KALIVODA *et al.* 1992

Gert Ueding, Walter Jens, Gregor Kalivoda et Franz-Hubert Robling, *Historisches Wörterbuch der Rhetorik. Band 1 : A-Bib*, Tübingen, Niemeyer, 1992.

VAHLEN 1965

Johannes Vahlen, *Beiträge zu Aristoteles' Poetik*, Hildesheim, Olms, 1965 [1914].

VAN DER VALK 1971-1987

Marchinus Van der Valk, *Eustathii commentarii ad Homeri Iliadem pertinentes*, Leyde, Brill, 1971-1987.

VAN DER VALK 1986

Marchinus Van der Valk, « Eustathius and the Epitome of Athenaeus », *Mnemosyne*, 39, 1986, p. 400.

VAN DIJK 1997

Gert-Jan Van Dijk, *Ainoi, logoi, muthoi. Fables in archaic, classical, and hellenistic Greek literature. With a study of the theory and terminology of the genre*, Leyde, Brill, 1997.

VASMER & TRUBACHEV 1986

Max Vasmer et Oleg Nikolaevič Trubachev, *Etimologičeskij slovar' russkogo jazyka*, Moscou, Nauka, 1986 [1953-1959].

VENDRYES 1921

Joseph Vendryes, *Le Langage. Introduction linguistique à l'histoire*, Paris, Renaissance du livre, 1921.

VERDENIUS 1962

Willem Jacob Verdenius, « Αἴνος », *Mnemosyne*, 15, 1962, p. 389.

VERNANT 1970

Jean-Pierre Vernant, « Ambiguïté et renversement. Sur la structure énigmatique d'*Œdipe-Roi* », dans *Échanges et communications. Mélanges offerts à Claude Lévi-Strauss*, II, Paris, 1970, p. 1253-1279.

VIDAL-NAQUET 1967

Pierre Vidal-Naquet, « Une énigme à Delphes. À propos de la base de Marathon (Pausanias, X, 10, 1-2) », *Revue historique*, 91, 1967, p. 281-302.

VOLLGRAFF 1940

Carl Wilhelm Vollgraff, « Observations sur le texte d'Athénée à propos d'une édition récente », *Revue des études grecques*, 53, 1940, p. 172-196.

VUILLEUMIER-LAURENS 2000

Florence Vuilleumier-Laurens, *La Raison des figures symboliques à la Renaissance et à l'âge classique. Études sur les fondements philosophiques, théologiques et rhétoriques de l'image*, Genève, Droz, 2000.

WÆRN 1951

Ingrid Wærn, *Γῆς ὀστέα. The kenning in the pre-Christian Greek poetry*, Uppsala, 1951.

WALDE 2003

Christine Walde, « Obscuritas (Definition und Antike) », dans Gert Ueding (éd.), *Historisches Wörterbuch der Rhetorik*, 6, Tübingen, Niemeyer, 2003, col. 358-368.

WALKER 2000

Jeffrey Walker, *Rhetoric and poetics in Antiquity*, Oxford, Oxford University Press, 2000.

WARBURTON 1977

William Warburton, *Essai sur les hiéroglyphes des Égyptiens où l'on voit l'origine et le progrès du langage et de l'écriture, l'antiquité des sciences en Égypte, et l'origine du culte des animaux*, Paris, Aubier-Montaigne, 1977.

WATKINS 2001

Calvert Watkins, *How to kill a dragon. Aspects of Indo-European poetics*, Oxford, Oxford University Press, 2001 [1995].

WEBB 1994

Ruth Webb, « A slavish art ? Language and grammar in late Byzantine education and society », *Dialogos*, 1, 1994, p. 82-104.

WEHRLI 1969

Fritz Wehrli, *Die Schule des Aristoteles. Texte und Kommentar. III. Klearchos*, Bâle, Schwabe, 1969 [1948].

WEINER & DE PALMA 1993

E. Judith Weiner et Paul De Palma, « Some pragmatic features of lexical ambiguity and simple riddles », *Language & communication*, 13, 3, 1993, p. 183-193.

WEST 1965

Martin Litchfield West, « Tryphon. *De tropis* », *Classical quarterly*, 15, 2, 1965, p. 230-248.

WEST 1966

Martin Litchfield West, *Hesiod. Theogony*, Oxford, Clarendon Press, 1966.

WEST 1967

Martin Litchfield West, « The contest of Homer and Hesiod », *Classical quarterly*, 17, 2, 1967, p. 433-450.

WEST 1971

Martin Litchfield West, *Iambi et elegi graeci ante Alexandrum cantati*, Oxford, Clarendon Press, 1971.

WEST 1978

Martin Litchfield West, *Hesiod. Works and days*, Oxford, Oxford University Press, 1978.

WEST 1982

Martin Litchfield West, *Greek metre*, Oxford, Clarendon Press, 1982.

WEST 1989

Martin Litchfield West, *Iambi et elegi graeci ante Alexandrum cantati*, deuxième édition, Oxford, Oxford University Press, 1989 [1971].

WEST 1992

Martin Litchfield West, *Ancient Greek music*, Oxford, Oxford University Press, 1992.

WEST 1996

Martin Litchfield West, « Riddles », dans Simon Hornblower et Antony Spawforth (éd.), *The Oxford classical dictionary*, troisième édition, Oxford, Oxford University Press, 1996, p. 1317.

WHALLEY, BAXTER & ATHERTON 1997

George Whalley, John Baxter et Patrick Atherton, *Aristotle's Poetics*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 1997.

WHITMAN 1987

Jon Whitman, *Allegory : the dynamics of an ancient and medieval technique*, Oxford, Clarendon Press, 1987.

WHITMAN 2000

Jon Whitman, *Interpretation and allegory : Antiquity to the modern period*, Leyde, Brill, 2000.

WICKERSHAM 1986

John M. Wickersham, « The corpse who calls Theognis », *Transactions of the American philological association*, 116, 1986, p. 65-70.

WILKINS 2000a

John Wilkins, « Athenaeus and the *Fishes* of Archippus », dans David Braund et John Wilkins (éd.), *Athenaeus and his world. Reading Greek culture in the Roman empire*, Exeter, University of Exeter Press, 2000a, p. 523-535.

WILKINS 2000b

John Wilkins, « Dialogue and comedy : the structure of the *Deipnosophistae* », dans David Braund et John Wilkins (éd.), *Athenaeus and his world. Reading Greek culture in the Roman empire*, Exeter, University of Exeter Press, 2000b, p. 23-37.

WILLIAMS 1963

Thomas Rhys Williams, « The form and function of Tambunan Dusun riddles », *Journal of American folklore*, 76, 1963, p. 95-110.

WILSON 1962

Nigel Guy Wilson, « Did Arethas read Athenaeus ? », *The journal of Hellenic studies*, 82, 1962, p. 147-148.

WILSON 1996

Nigel Guy Wilson, *Scholars of Byzantium*, Londres, Duckworth, 1996 [1983].

WINNICZUK 1969

Lidia Winniczuk, « Griphus, scirpus, aenigma (Gellius XII, 6) », dans *Mélanges de linguistique, de philologie et de méthodologie de l'enseignement des langues anciennes offerts à René Fohalle*, Gembloux, Duculot, 1969, p. 191-192.

WISSOWA 1884

Georg Wissowa, « De Athenaei Epitome observationes », dans *Commentationes philologicae in honorem Augusti Reifferscheidii*, Breslau, 1884, p. 22-28.

WITTGENSTEIN 1993

Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, trad. par Gilles-Gaston Granger, Paris, Gallimard, 1993 [1921].

WERTHER 2003

Frédérique Wërther, *Origine et Genèse de la notion d'ἦθος dans la Rhétorique d'Aristote*, Thèse de doctorat, sous la direction de Pierre Chiron, Paris XII-Val-de-Marne, Créteil, 2003.

WOLFF 1996

Étienne Wolff, *Histoire du roi Apollonius de Tyr*, Paris, Anatolia, 1996.

WOLFF 1999

Étienne Wolff, « Le rôle de l'énigme dans l'*Historia Apollonii regis Tyri* », *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, 73 (2), 1999, p. 279-288.

WOSSIDLO 1897

Richard Wossidlo, *Mecklenburgische Volksüberlieferungen. I. Rätsel*, Rostock, Hinstorff, 1897.

XANTHOPOÚLOU 2001

Aimilía N. Xanthopoulou, *Néo υπερλεξικό της νεοελληνικής γλώσσας*, Athènes, Aphi Pagoulatoi, 2001.

YADIN 2002

Azzan Yadin, « Samson's hida », *Vetus testamentum*, 52, 3, 2002, p. 407-426.

ZECCHINI 1989

Giuseppe Zecchini, *La cultura storica di Ateneo*, Milan, Vita e pensiero, 1989.

ZHMUD 1997

Leonid Zhmud, *Wissenschaft, Philosophie und Religion im frühen Pythagoreismus*, Berlin, Akademie Verlag, 1997.

ZIMMERMANN 1992

Bernhard Zimmermann, *Dithyrambos. Geschichte einer Gattung*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1992.

ZUCKER 1960

Wolfgang M. Zucker, « The giant mouthless », *The journal of aesthetics and art criticism*, 19, 2, 1960, p. 185-189.

ZUG 1967

Charles Zug, « The nonrational riddle : the Zen koan », *Journal of American folklore*, 80, 1967, p. 81-88.

ZUMTHOR 1975

Paul Zumthor, *Langue, texte, énigme*, Paris, Seuil, 1975.

ZUNTZ 1965

Günther Zuntz, *An inquiry into the transmission of the plays of Euripides*, Cambridge, Cambridge University Press, 1965.

Γρίφος 2007

Γρίφος, 1459, 25-31 décembre 2007.

TABLE DES MATIÈRES

Sommaire	3
Remerciements	5
Conventions et abréviations	7
INTRODUCTION. L'EXTENSION DE LA CATÉGORIE D'ÉNIGME	9
A. Ouverture	11
1. L'énigme à l'âge des Lumières	11
2. L'énigme moderne : langage et expression	16
3. L'énigme traditionnelle : les Venda et les Dusun	21
4. Étudier l'énigme grecque	23
B. État de la question	26
1. L'étude de l'énigme traditionnelle	26
2. Les genres de l'énigme : les lieux et les temps du sens différé	62
3. Orientation des travaux sur l'énigme antique	68
C. Plan de la présente étude	72
PREMIÈRE PARTIE. LES NOMS DE L'ÉNIGME	73
A. Les noms anciens de l'énigme	75
Introduction	75
1. Problèmes de méthode et conditions techniques de l'enquête	76
1.1. Philologie, analyse de corpus et statistique linguistique	76
1.2. Outils informatiques employés	83
2. Résultats des requêtes dans l'index du <i>TLG</i>	84
2.1. Nombre d'occurrences d'αἰνίσσομαι et de ses composés	84
2.2. Nombre d'occurrences d'αἰνιγμα, de ses dérivés et composés, et d'αἰνιγμός	85
2.3. Nombre d'occurrences de la famille de γρίφος ou γρίπος	86
3. Aperçu statistique des textes où apparaissent les noms de l'énigme	87
3.1. Corpus dans lesquels la fréquence des noms de l'énigme est le plus élevée	93
3.2. Rapports numériques des groupes de mots	95
3.3. Distribution chronologique	99
3.4. Distribution générique	103
4. La famille lexicale d'αἰνίσσομαι	109
4.1. Αἶνος et αἴνη, αἰνέω/αἴνημι, ses dérivés et composés, αἰνίζομαι et αἰνίζω	127
4.1.1. Αἶνος et αἴνη	127
4.1.2. Αἰνέω/αἴνημι, ses dérivés et ses composés	133
4.1.3. Αἰνίζομαι et αἰνίζω	136
4.2. Αἰνίσσομαι, αἰνίσσω et leurs composés verbaux	140
4.2.1. Αἰνίσσομαι	141
4.2.2. Composés d'αἰνίσσομαι	157
4.2.2.1. Ὑπαινίσσομαι	157
4.2.2.2. Παρααινίσσομαι	160
4.2.2.3. Προαινίσσομαι	162
4.2.2.4. Συναινίσσομαι	164
4.2.2.5. Ἀπαινίσσομαι	165
4.2.2.6. Συνυπαινίσσομαι	166
4.2.3. Αἰνίσσω et παρααινίσσω	167
4.2.3.1. Αἰνίσσω	167
4.2.3.2. Παρααινίσσω	171

4.3. Αἶνιγμα, ses dérivés et ses composés	171
4.3.1. Αἶνιγμα	171
4.3.2. Dérivés adjectivaux et adverbés correspondants	199
4.3.2.1. Αἰνιγματώδης et αἰνιγματωδῶς	199
4.3.2.2. Αἰνιγματοειδής et αἰνιγματοειδῶς	207
4.3.2.3. Αἰνιγματικός et αἰνιγματικῶς	208
4.3.2.4. Αἰνιγματοποιός	210
4.3.2.5. Ἐναίνιγματος	212
4.3.3. Dérivés et composés substantivaux	213
4.3.3.1. Αἰνιγματιστής	213
4.3.3.2. Αἰνιγματίας	218
4.3.3.3. Δυσαινίγμα	220
4.3.4. Dérivés verbaux	221
4.3.4.1. Αἰνιγματίζω	221
4.3.4.2. Αἰνιγματοῦμαι	222
4.4. Autres dérivés d'αἰνίσσομαι	224
4.4.1. Αἰνιγμός	224
4.4.2. Autres dérivés	228
4.4.2.1. Αἰνικτήρ et αἰνικτηρίως	228
4.4.2.2. Αἰνικτής	230
4.4.2.3. Αἶνιξις	232
4.4.2.4. Αἰνικτός	233
4.4.2.5. Ἠνιγμένως	234
5. La famille lexicale de γρίφος	236
5.1. Γρίφος	243
5.2. Formations adjectivales	256
5.2.1. Γριφώδης	256
5.2.2. Γριφοειδής	258
5.2.3. Γριφοπλόκος	260
5.3. Dérivés et composés verbaux	262
5.3.1. Γριφεύω	262
5.3.2. Γριφοποιέω	264
5.3.3. Γριφολογέω	265
5.4. Dérivés nominaux	266
5.4.1. Γριφότης	266
5.4.2. Γρίφωσις	267
6. Les noms de l'énigme dans les textes latins	270
6.1. Résultats des requêtes dans la base de données du PHI	272
6.2. <i>Aenigma</i>	272
6.3. Αἰνιγμός	277
6.4. <i>Griphus</i>	283
6.5. <i>Scirpus</i>	289
7. Synthèse	294
7.1. Lexèmes attestés	294
7.2. Occurrences conjointes	295
7.3. Construction	297

B. Les noms de l'énigme dans quelques langues indo-européennes	301
1. Les noms de l'énigme	301
2. Définitions modernes : les noms français de l'énigme	313
3. Un usage exemplaire : les noms de l'énigme dans les titres	317
Annexe I. Classements du corpus restreint selon la chronologie et selon des critères statistiques	321
Annexe II. Diagrammes représentant les distributions chronologiques étudiées dans le chapitre	341
Annexe III. Données relatives à quelques autres familles lexicales	343
Annexe IV. Αἴνιγμα : le témoignage de Palæphatos	345
DEUXIÈME PARTIE. LES DÉFINITIONS ET LES CONCEPTIONS ANCIENNES DE L'ÉNIGME	347
Introduction	349
1. Platon	355
2. Papyrus de Derveni	365
3. <i>Rhétorique à Alexandre</i>	370
4. Aristote	373
5. Cléarque	386
6. Démétrios	405
7. Philodème	414
8. Denys d'Halicarnasse	415
9. Cicéron	418
10. Quintilien	422
11. Pseudo-Denys d'Halicarnasse	426
12. Pseudo-Plutarque	426
13. Diogène Laërce	427
14. Ménandre le Rhéteur	432
15. Tropographes grecs : l'énigme dans les traités Περὶ τρόπων	435
15.1. Tryphon I, <i>Sur les tropes</i>	440
15.2. Tryphon II, <i>Sur les tropes</i>	451
15.3. Pseudo-Chæroboscus, <i>Sur les tropes poétiques</i>	452
15.4. <i>Rhétorique anonyme II, Sur les tropes poétiques</i>	454
15.5. Cocondrios, <i>Sur les tropes</i>	455
16. L'énigme dans les <i>Artes</i> latines	456
17. Les excursus sur les énigmes des commentateurs d'Hermogène	465
17.1. Syrianus	468
17.2. <i>Abrégé de l'art rhétorique</i>	469
17.3. Jean de Sicile	470
18. Lexicographes	473
19. Scholies et commentaires	482
19.1. Scholies	482
19.2. Une distinction savante entre l'énigme et le griphe	484
19.3. Servius	487
19.4. Eustathe de Thessalonique	488
20. Synthèse	506
20.1. Αἴνιγμα et γρίφος dans les textes évoqués	508
20.2. Les exemples d'énigmes	510

TROISIÈME PARTIE. LA TRADITION DES ÉNIGMES : ATHÉNÉE ET L'ANTHOLOGIE GRECQUE	513
Introduction	515
A. La section d'Athénée sur les énigmes	516
1. Présentation des <i>Deipnosophistes</i>	516
2. Tradition manuscrite et principes d'édition	523
3. Édition et traduction de la section	533
4. La section sur les énigmes dans l'abrégé des <i>Deipnosophistes</i>	583
5. Notes philologiques	593
6. Analyse de la section et synopsis des énigmes	619
B. Le livre XIV de l'Anthologie grecque	631
1. Histoire du recueil et présentation du livre XIV	631
2. Texte et traduction des énigmes	639
3. Synopsis des énigmes du livre XIV	671
C. Analyse par types des énigmes contenues dans les deux corpus	675
Introduction et typologie	675
1. Description du signifié	678
1.1. Description d'un animé	678
1.1.1. Un animé signifie un animé	678
1.1.2. Un animé signifie un être mythologique	682
1.1.3. Un animé signifie un inanimé	686
1.1.4. Description d'un animé dont la signification demeure incertaine	695
1.2. Description d'un inanimé	696
1.2.1. Un inanimé signifie un inanimé	696
1.2.2. Description d'un inanimé dont la signification demeure incertaine	703
1.3. Description d'une interaction entre animé et inanimé	704
1.4. Le « griphe logique »	710
1.5. Une question de sagesse parodique	711
2. Description du signifiant	712
2.1. Consigne de transformation d'un mot	712
2.2. Description des syllabes	716
2.3. Description de la forme des lettres	717
2.4. Nom épelé	720
3. Description dont la signification demeure incertaine	721
4. Les autres types de grêphes contenus dans la section d'Athénée	723
5. Synthèse	726
CONCLUSION	731
Références bibliographiques	741
Table des matières	795

Théorie et pratique de l'énigme en Grèce ancienne

Cette thèse vise à élaborer un point de vue global sur l'énigme grecque, en étudiant son champ lexical et sémantique, les théories anciennes et les sources principales. Les faits antiques sont mis en perspective par un état de la question dans le domaine anthropologique. Une première partie mène l'examen étymologique, sémantique, syntaxique et statistique des groupes lexicaux d'αἴνιγμα et de γρίφος, ainsi que de leurs calques latins, à travers une analyse de corpus fondée sur les bases de données les plus récentes. Dans la deuxième partie, l'étude des conceptions de l'énigme qui apparaissent dans les textes savants de l'Antiquité gréco-latine, depuis l'époque classique jusqu'aux commentaires byzantins, montre les obstacles que rencontre la théorisation de ce genre traditionnel. La troisième partie de ce travail s'attache aux principaux vestiges de la tradition grecque : la section sur les énigmes des *Deipnosophistes* d'Athénée (livre X, 448 b-459 c), dont nous proposons une édition critique et une traduction, et les énoncés conservés dans l'*Anthologie grecque* (livre XIV), que nous traduisons ; les spécimens recueillis par ces deux sources sont ensuite analysés par types. L'énigme apparaît ainsi comme un genre littéraire, comme un genre discursif et comme une catégorie de la réception. Dès l'Antiquité, le discours énigmatique offre une occasion de réflexivité sur les formes de la langue, de la communication et de la culture.

Theory and practice of the riddle in Ancient Greece

This thesis intends to contribute to a global understanding of the Greek riddle through an analysis of its lexical and semantic field, of the theories devised in ancient times, and of the main sources. The ancient data is put into perspective by means of a *status quaestionis* in the disciplines of anthropology and folklore studies. The first part of the study is dedicated to the etymological, semantic, syntactic, and statistical examination of the words αἴνιγμα and γρίφος, together with their cognate forms and Latin calques, by way of a corpus analysis utilizing the most recent databases. In the second part, the observation of the conceptions of the riddle attested in the Greek and Latin scholarly texts, from the classical period to the Byzantine commentaries, reveals the extent to which the theorizing of this traditional genre was hindered. The third part of this work deals with the main testimonies of the Greek tradition: the section on riddles in Athenaeus' *Deipnosophists* (Book X, 448 b-459 c), of which we provide a critical edition and a French translation, and the items preserved in the *Greek Anthology* (Book XIV), here translated as well; the riddles collected in both sources are then analysed according to a typological framework. The riddle thus appears as a literary genre, as a discursive genre, and as a category of reception. Already in ancient times enigmatic speech involves a reflexive look at the forms of language, communication and culture.

DISCIPLINE : langues et littératures anciennes (section n° 8 du Conseil national des universités)

MOTS CLEFS : énigme, devinette, obscurité, banquet, rhétorique, genre traditionnel, genre littéraire, genre discursif, analyse de corpus, Athénée de Naucratis, Cléarque de Soles, *Anthologie grecque*

KEYWORDS: riddle, obscurity, banquet, rhetoric, traditional genre, literary genre, discursive genre, corpus analysis, Athenaeus of Naucratis, Clearchus of Soloi, *Greek Anthology*

ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES
École doctorale *Histoire et Civilisations*
Centre Louis-Gernet de recherches comparées sur les sociétés anciennes
2 rue Vivienne 75002 Paris